

A. DUCAMP

MAITRE DES NOVICES DES PRÊTRES DU SACRÉ-CŒUR

LE PÈRE DEHON ET SON ŒUVRE



LES
ÉDITIONS BIAS
6, Cité Phalsbourg
PARIS

1936

LES
ÉDITIONS VERBEKE-LOYS
8, rue Fossé-aux-Loups
BRUGES (BELGIQUE)

Albert Ducamp
Maître des novices des Prêtres du Sacré-Cœur

Le Père Dehon et son œuvre

Les
Editions Bias
6, Cité Phalsbourg
Paris

Les
Editions Verbeke-Loys
8, rue Fossé-aux-Loups
Bruges (Belgique)

1936

**Editions SCJ Clairefontaine
Heimat und Mission**

**Collection « Bibliothèque dehonienne »
dirigée par Jean-Jacques Flammang scj**

**Texte établi par Bernadette Claus
2018**

**© « Bibliothèque dehonienne »
Editions SCJ Clairefontaine
Janvier 2018**

[VII] AVANT-PROPOS

Mon cher Ami

Immense est la tâche que nous avez eu le courage d'entreprendre, pour la gloire du Sacré-Cœur, en ménageant aux Anciens de la Congrégation la joie féconde, de revivre, jusque dans le détail, la vie et l'Œuvre du Père Dehon ! Depuis si longtemps, ils souhaitaient avec moi, ce travail ! La jeune génération, nos innombrables Bienfaiteurs ou Amis, de leur côté, ne cessaient de demander une Vie détaillée de celui qu'ils aiment tant..., sans même ou presque l'avoir connu, autrement que par la rumeur publique.

Dans toutes nos Provinces, le culte, non liturgique mais seulement familial du Très Bon Père est en honneur, et partout se multiplient les études de détail sur sa vie et sur son activité. Hier encore, le distingue Abbé Prélôt, Directeur du Secrétariat social de Soissons, mettait en relief, à Paris, dans une thèse magistrale, la profonde action exercée par le Père Dehon dans le domaine social. C'est l'heure maintenant, des premières synthèses !

Une personnalité de cette envergure, pour fascinante qu'elle soit, ne laisse pas de provoquer, dès l'abord dans l'esprit de l'écrivain, une certaine hésitation bien compréhensible. Si nos Amis, dont le talent nous a valu diverses études fragmentaires sur le Père Dehon, se sont trouvés à même, d'en faire l'expérience, que dire, lorsqu'il s'agit non plus de monographies, si documentées fussent-elles, mais d'un portrait en pied, comme celui que vous nous offrez, et de recours à tout l'ensemble [VIII] des sources les plus authentiques ! À l'exemple du Très Bon Père, nous avons pourtant su vous multiplier : tandis que nos chers Novices de Boutillerie recevaient les Grands Exercices de saint-Ignace, de novembre à décembre 1934, la Ville Éternelle, dont vous nous avez d'ailleurs donné une description enthousiaste, vous a ouvert ses portes. Après un classement méthodique de nos archives bouleversées à Rome par nos déménagements successifs, vous n'avez pas reculé devant une véritable besogne de chartiste, dépouillant une multitude de lettres, de répertoires, de documents de toutes sortes, que si volontiers j'avais mis à votre disposition.

De janvier à la fin d'avril, en quatre mois, malgré vos deux heures de conférence quotidiennes et les autres devoirs de votre charge, vous êtes parvenu à brosser le tableau que nous avons sous les yeux. Évidemment, votre travail n'est le dernier ni pour vous, ni relativement à l'ample matière que vous avez traitée ; votre ouvrage en appelle d'autres, et j'ai l'intime conviction que vous n'y faillirez pas !

Des critiques pointilleux — n'en faut-il pas en histoire ? relèveront peut-être, de-ci de-là, telle assertion susceptible d'entraîner l'une ou l'autre mise au point courtoise, vous l'avez compris et avec vous, je m'en réjouis ! la vérité objective ne pourra y gagner que de nouvelles précisions ! Ajouterai-je que la courbe de notre expansion une bonne fois tirée au clair dans voire ouvrage, il y aura heu, sans doute, d'en simplifier le tracé, de même que, sur une épure, on gomme la construction, pour dégager la ligne. Quoi qu'il en soit, un fait reste acquis : désormais, nous avons l'histoire captivante de notre Fondateur et celle non moins merveilleuse de son Institut !

Au nom de nos sept Provinces et de celles qui sont en formation, laissez-moi vous en dire ma satisfaction. Le surcroît de besogne que vous vous êtes imposé est sûrement conforme au bon plaisir du Sacré-Cœur. Notre champ d'activité, en [IX] Europe, en Afrique, aux Amériques et aux Indes néerlandaises est d'une immensité qui confond l'imagination. Or, ceux qu'à si juste titre, vous appelez à « nos admirables Bienfaiteurs et Amis.. » Bienfaiteurs du Sacré-Cœur Lui-même..., seront heureux de constater une bonne fois en vous lisant, ce

qu'ils ont fait par nous ; les jeunes gens qui, peut-être, hésitent encore à s'orienter vers notre Institut, bien qu'ils aient été marqués du signe de la vocation, trouveront dans votre beau livre, leur excitateur d'idéal : tandis que nos confrères se délecteront intimement, à la vue de nos traditions d'amour et de réparation, qui apparaissent sous votre plume, vécues à la manière d'une leçon de choses, dans la vie du Père Dehon..., colportées à travers le monde par nos mille huit cents religieux..., « mises en forme », pour tout dire en un mot, dans votre « lumineuse » synthèse doctrinale ascétique (pour me borner à celle-là), d'allure si paulinienne : ...il n'y manque vraiment plus que la nuance johannique !

À l'heure où le Saint-Siège m'appelle à une autre tâche en me revêtant de la plénitude du sacerdoce, j'éprouve une indicible impression de déchirement, lorsque je songe au départ !... Pourrait-il en être autrement, après ce que nous savons de l'Œuvre à laquelle le Sacré-Cœur nous a fait la grâce d'appartenir... et après ce que vous nous en dites si pertinemment, dans « LE PÈRE DEHON ET SON ŒUVRE » ?

Toutefois, devant cette nouvelle charge qui me confond, il faut bien nous rendre à l'évidence, dont nous sommes tous convaincus, à savoir que l'avenir nous verra continuer le travail dans le champ du même Maître — quoique dans des sillons différents. Le Très Bon Père ne nous assure-t-il pas que « la vie d'amour et d'immolation consiste à réserver exclusivement et à employer comme une chose consacrée, notre être et toutes nos facultés **à l'accomplissement du bon plaisir de Dieu** : Telle est bien la note caractéristique et distinctive de notre Institut ! Telle est, pour nous, la manière la plus idéale [X] la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce véritable sacrifice d'amour et d'immolation, qu'il offre, en notre faveur, à chaque instant !

De tout cœur, je bénis votre personne et voire Ouvrage, le Père Supérieur, votre Province, nos chers Novices dont les instances vous ont décidé à écrire, et spécialement ceux qui éventuellement vous ont prêté leur concours. Faute d'avoir encore pu lire complètement, du moins, cette histoire si vraie au récit enchanteur, je crois cependant pouvoir m'en tenir à l'avis favorable du Censeur désigné, pour vous accorder l'Imprimatur.

Je reste

Votre dévoué in Corde Jesu,
Père J. PHILIPPE
ÉVÊQUE NOMMÉ DE TINO,
COADJUTEUR DE LUXEMBOURG,
PREMIER SUCCESSEUR DU PÈRE DEHON.

Devant la Porte Flaminienne, en la fête de saint Augustin de Cantorbéry, 28 mai 1935, jour anniversaire de mon ordination sacerdotale.



LE PÈRE DEHON
1843-1925

Dessin exécuté, pour cet ouvrage, par M^{lle} Cécile Monnot,
d'après un portrait de l'auteur.

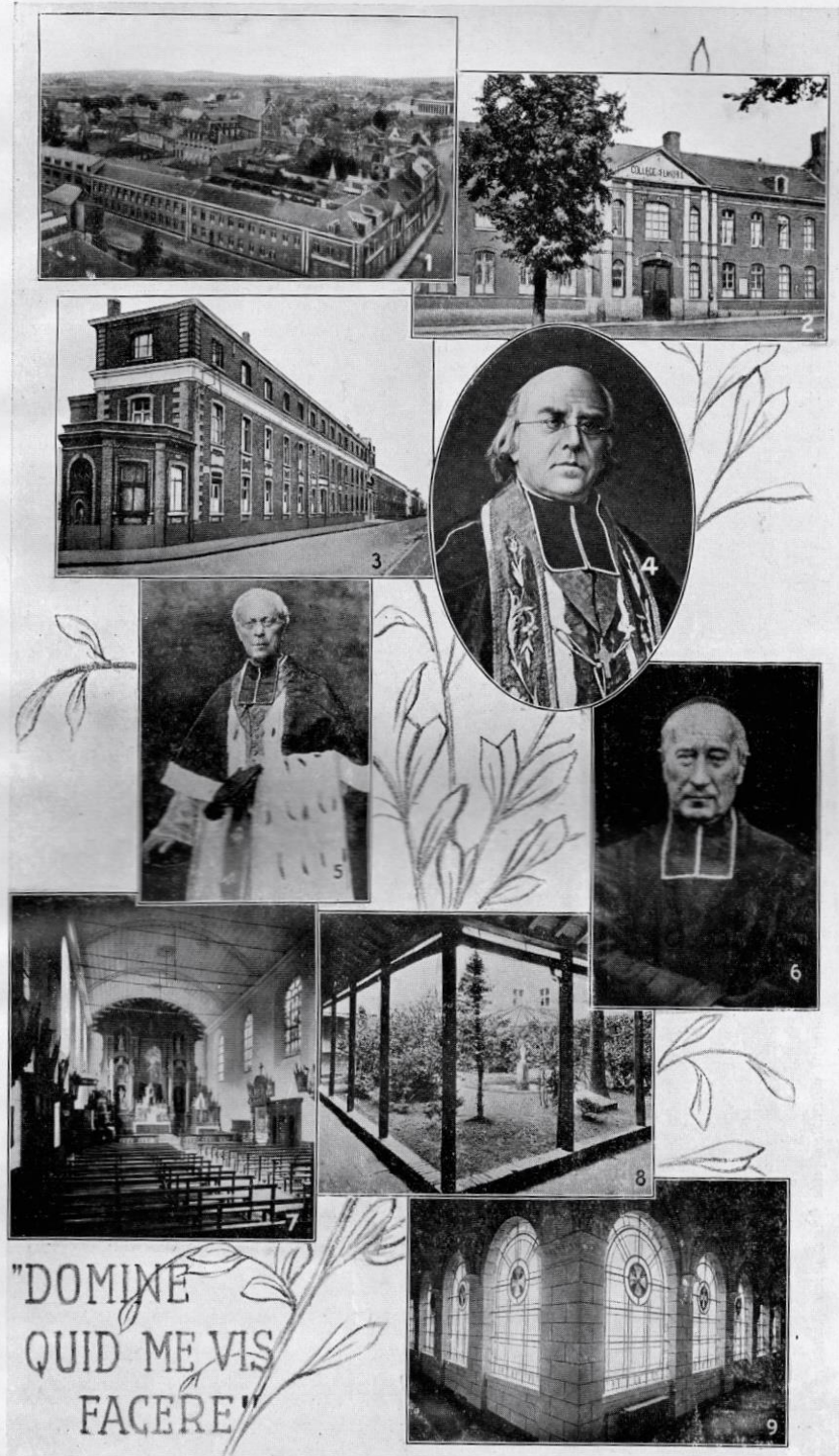
A mes missionnaires.

Je veux laisser un encouragement particulier
à mes chers missionnaires. Ils vont au loin travailler
au règne du sacré-cœur, au prix de grands
sacrifices et de grandes fatigues. Leur vie
est une vie de réparation et d'immolation
comme notre vocation de Terrena.
Qu'ils soient généreux jusqu'au bout. Qu'
leur désir soit de mourir en mission pour que
leur sacrifice soit complet et sans réserve.
Qu'ils aient en tout une intention pure
et des vues surnaturelles.

Saint Ignace disait à ceux qui partaient
pour des missions lointaines : "Souvenez-vous
mon Frère que c'est le Seigneur lui-même
qui vous envoie vers les plages étrangères
pour y être son homme d'affaires, son fermier
comme on dirait vulgairement."

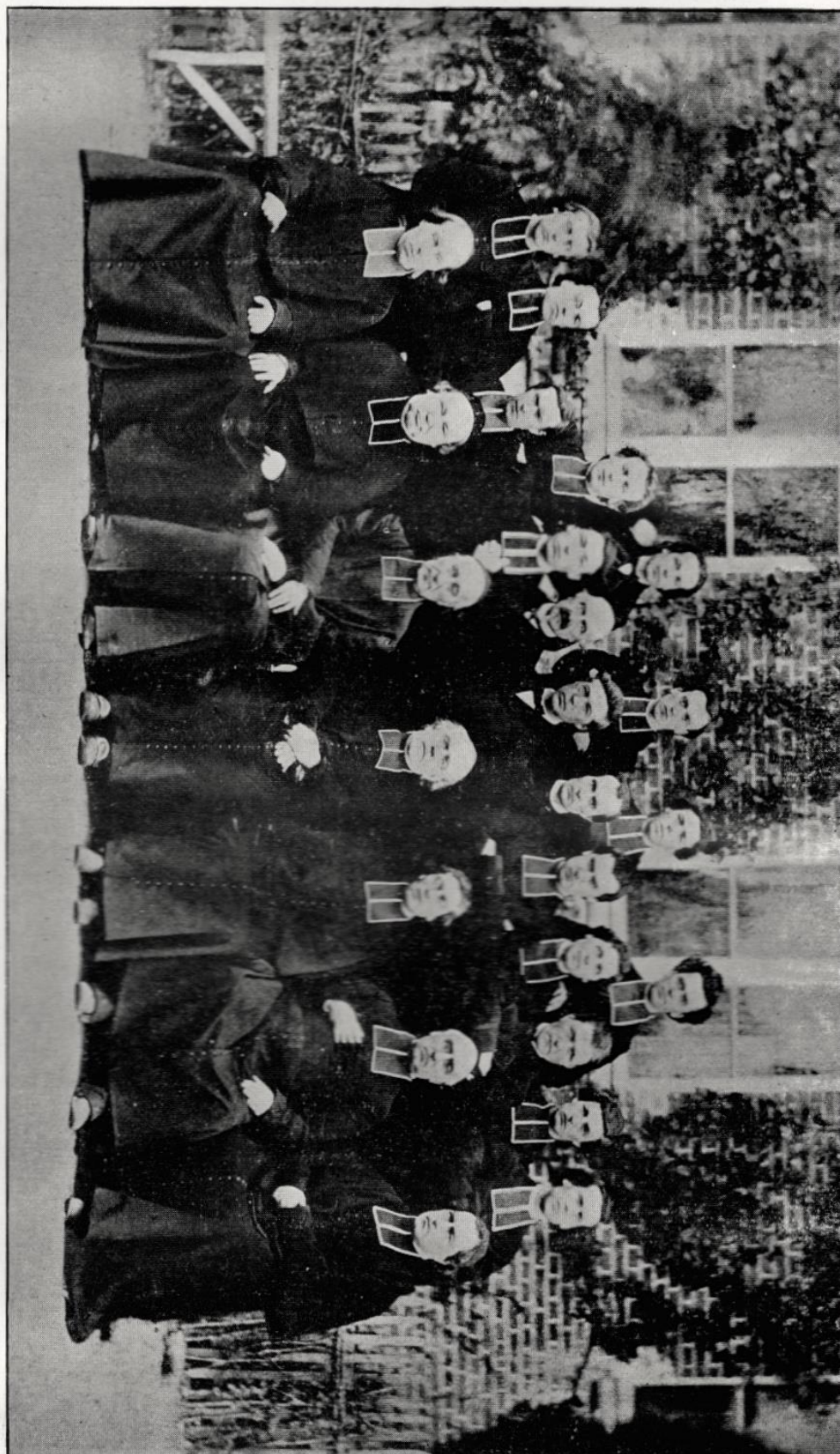
Cœur nous, nous devons être tout feu
pour faire connaître et aimer le
Notre Maître et l'amour éternel, que
son divin Cœur nous a enseigné dans
tous ses mystères et qu'il nous manifeste
encore tous les jours dans la sainte
Eucharistie.

Jean Du Cœur de Jésus



LÉON DEHON, AU COLLÈGE DES FLANDRES.

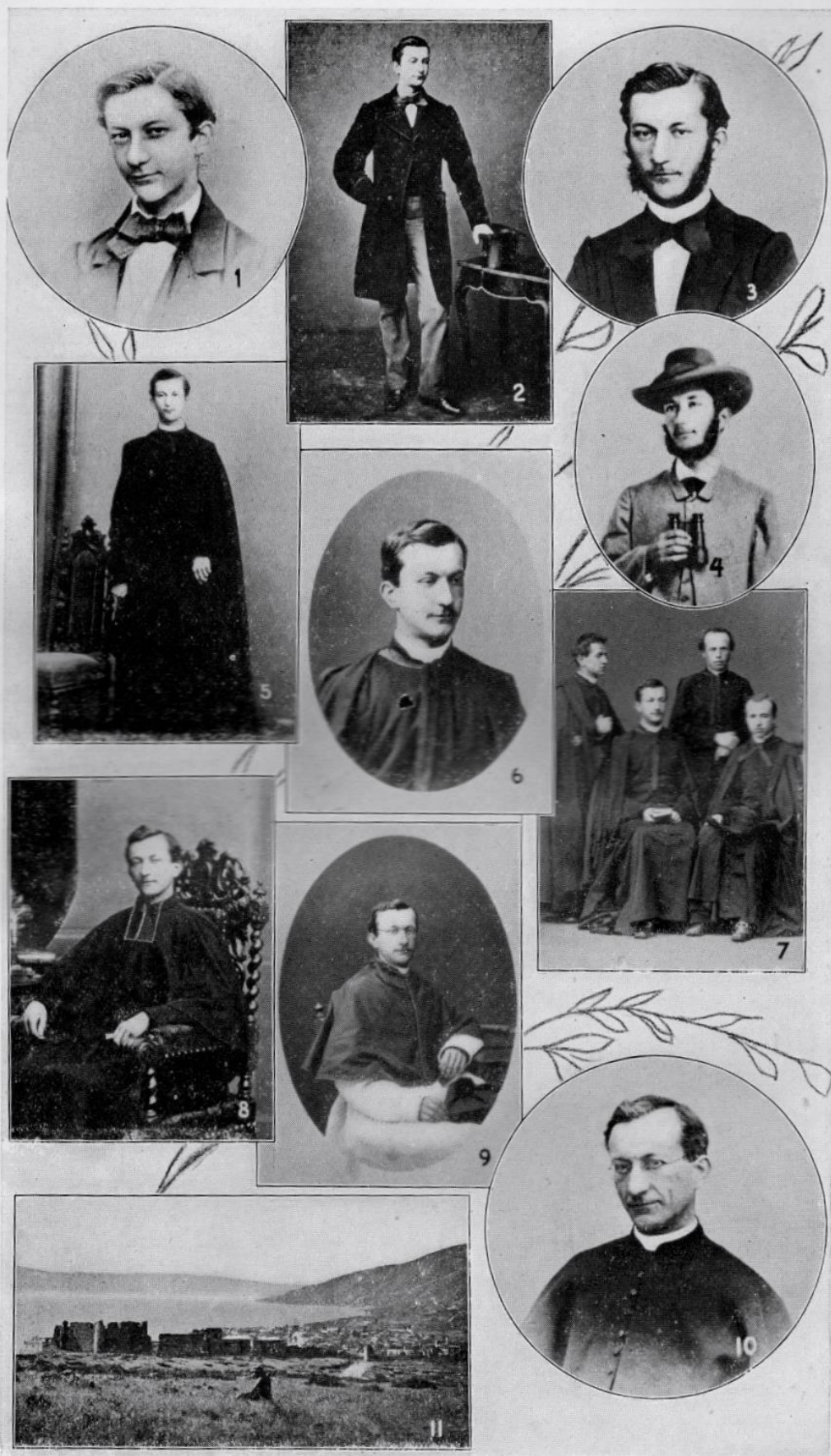
1. Hazebrouck. Panorama Nord. Vue d'ensemble du Collège. (Gracieuse autorisation de l'Éditeur-Libraire Leroux-Stoven à Hazebrouck). — 2. Hazebrouck. Le Collège des Flandres (Gracieuse autorisation de l'Édition Plancke, Hazebrouck). — 3. Façade du Petit Séminaire St François d'Assise (Gracieuse autorisation de M. Vanpouille, Photographe, Hazebrouck). — 4. M. le Ch. Dehaene (Vanpouille, Phot. Hazebrouck). — 5. M. le Ch. Baron (Vanpouille Phot. Hazebrouck). — 6. M. l'Abbé Boute. — 7. Intérieur de la chapelle. (Vanpouille Phot. Hazebrouck). — 8. Ancien cloître des Capucins. (Vanpouille Phot. Hazebrouck). — 9. Le nouveau cloître « Mémorial des Anciens Élèves ». (Vanpouille Phot. Hazebrouck).



COLLÈGE D'HAESBROECK. GROUPE DE PROFESSEURS. PHOTO REMONTANT À 1868-1870. (tirage en communiqué par M. le Chanoine Allaert, Supérieur du Petit Séminaire St François d'Assise).

M.M.

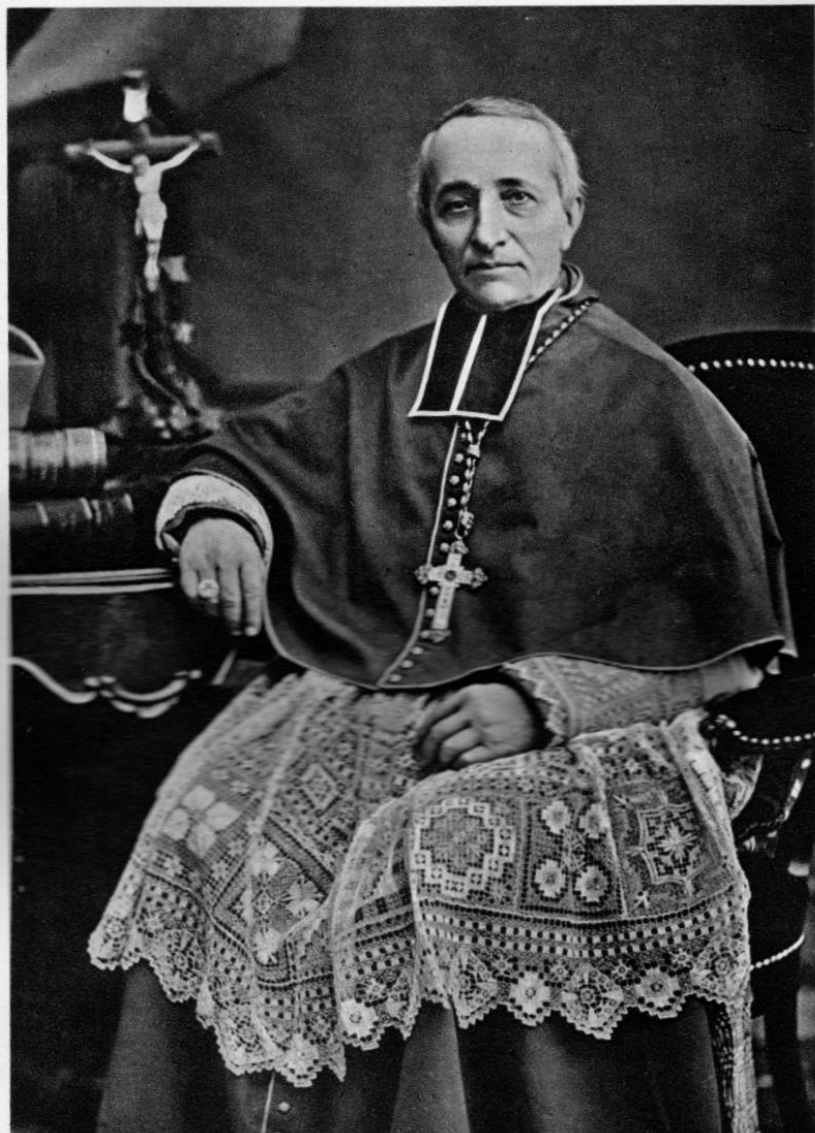
Dammann	Hamicot	Hartau	Marrie	Lebeau	Vallée	Glaye	Vandewalle	Delassus	Villain	Contier	X. ?	Dron
Lagaite	Verhaeghe	Boute	Snyders	DEHAENE	Tellens	Ployart	Pastoor	Baron	Lacroix	Hébant		



DE LA FACULTÉ DE DROIT AU SACERDOCE.
Dix portraits de l'époque. Le lac de Génésareth.



Saint-Quentin. Estampe du XVI^e S.



S. G. MONSEIGNEUR ODON THIBAUDIER

EVÊQUE DE SOISSONS ET LAON

97^e EVÊQUE DE SOISSONS

Né le 30 Septembre 1823 à Millery (Rhône).

Elu évêque auxiliaire de Mgr Ginouilhac, archevêque de Lyon, avec le titre d'évêque de Sidonie *in partibus infidelium*, le 15 Mars 1875.

Sacré à Lyon, le 9 Mai 1876, par Mgr Lyonnet, archevêque d'Albi.

Nommé au siège de Soissons le 20 Avril 1876.

Préconisé le 26 Avril 1876.

Prend possession par procureur le 6 Août 1876.

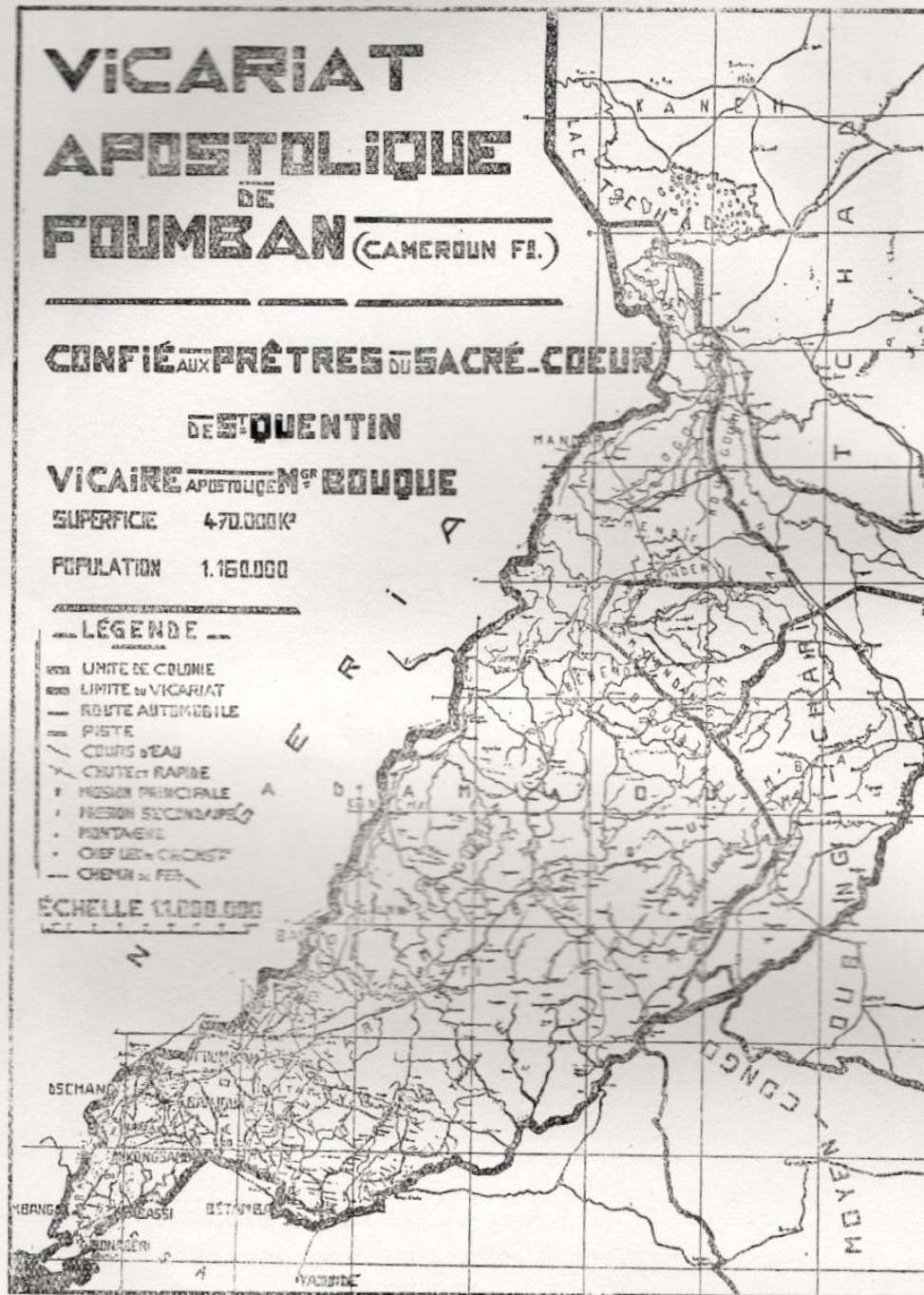
Arrive à Soissons le 24 Août 1876.

Transféré à l'Archevêché de Cambrai en 1889.

Administrateur de Soissons jusqu'en 1890.

Décédé en 1892.

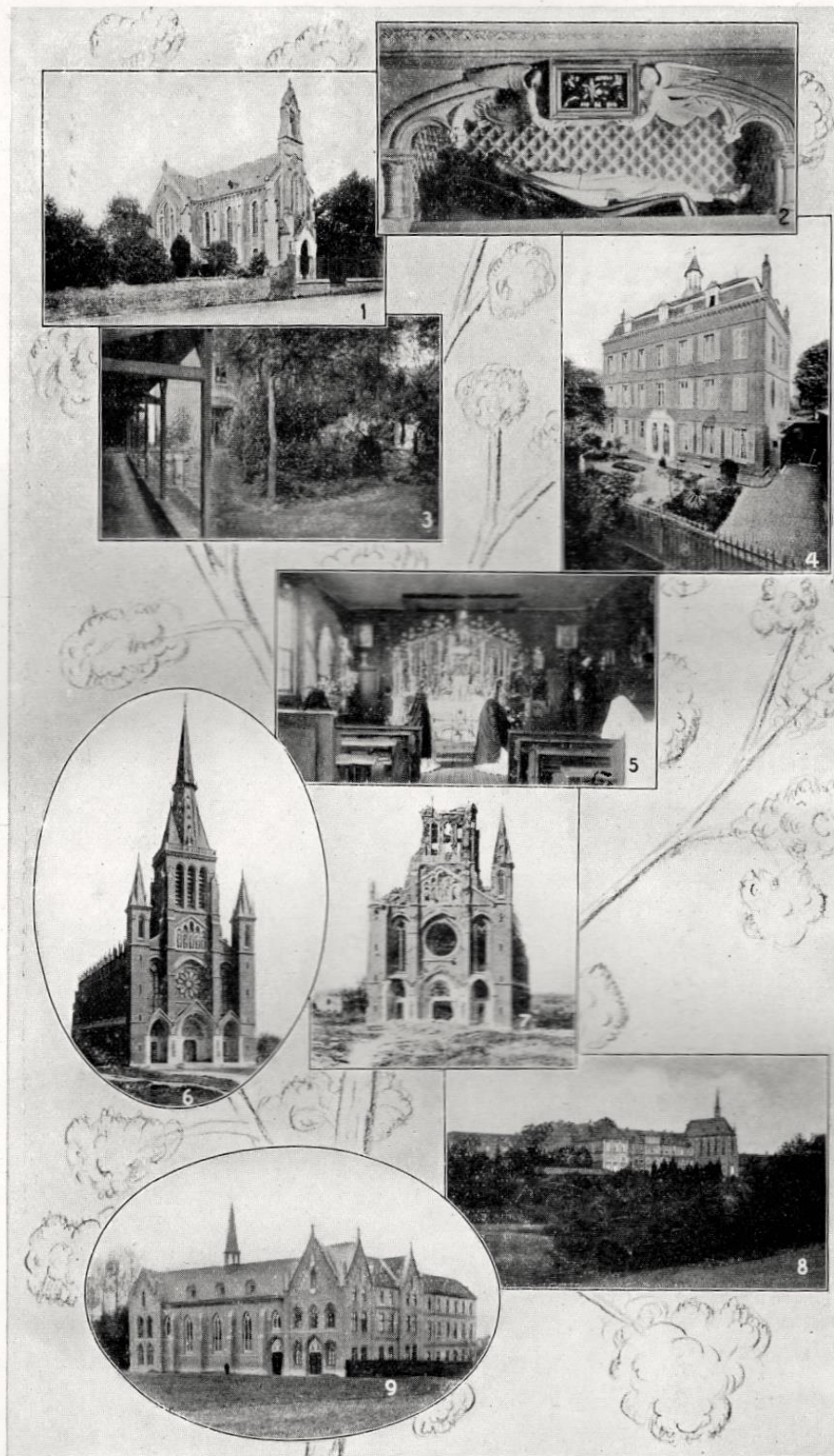
PHOTO J. CIBRARIO FILS. SOISSONS





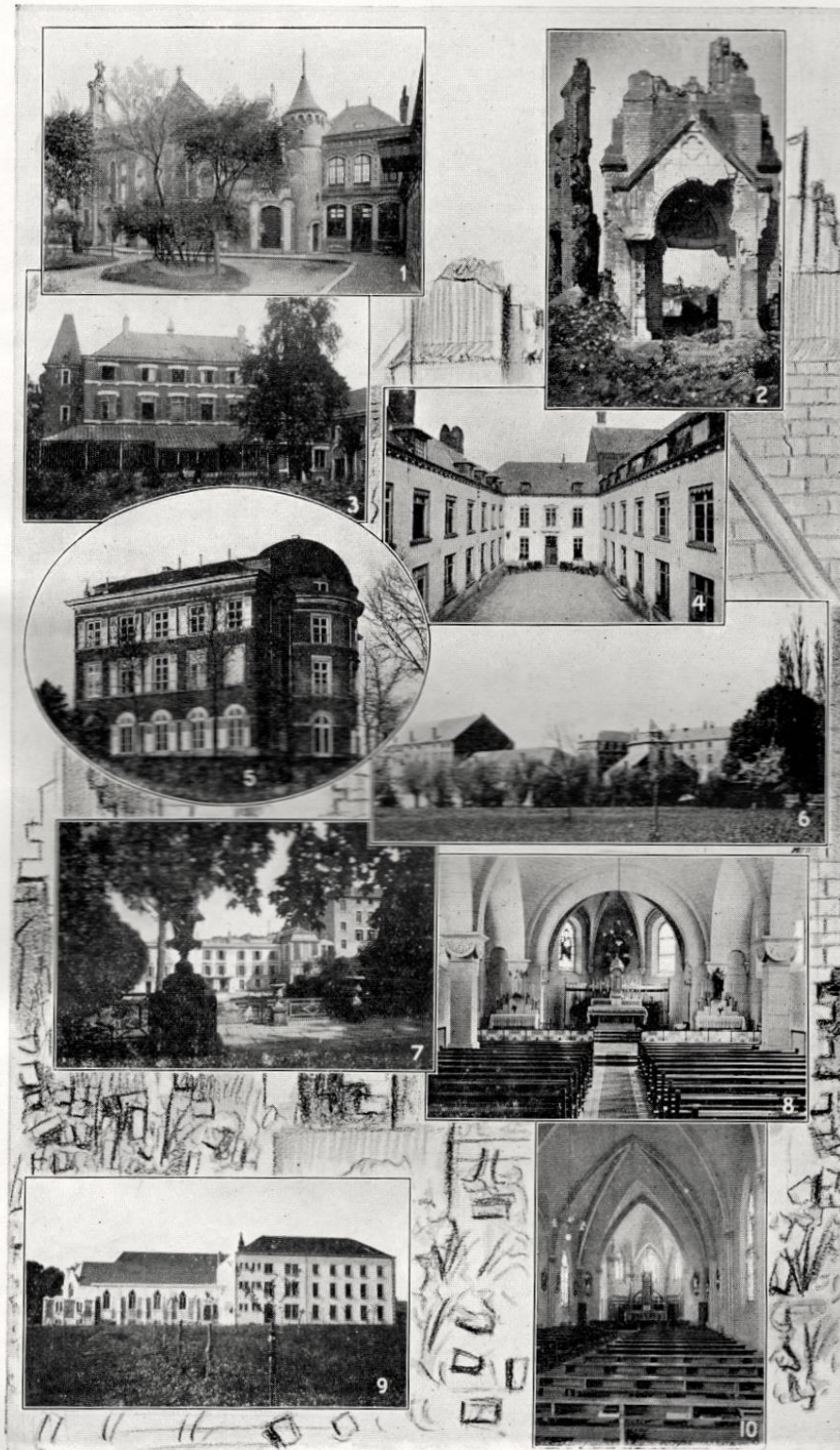
LES ORIGINES DE L'INSTITUT, A ST QUENTIN.

1. L'Institution Saint Jean, avant la guerre. — 2. La chapelle. — 3. Le Sacré-Cœur : Façade de la rue. — 4. Id. En descendant de la rue des Frères Dessains — 5. Id. Le jardin. — 6. Id. La chapelle. — 7. Id. A l'époque du combisme. — 8. Id. A l'époque du combisme. « Appel à la conscience publique ».



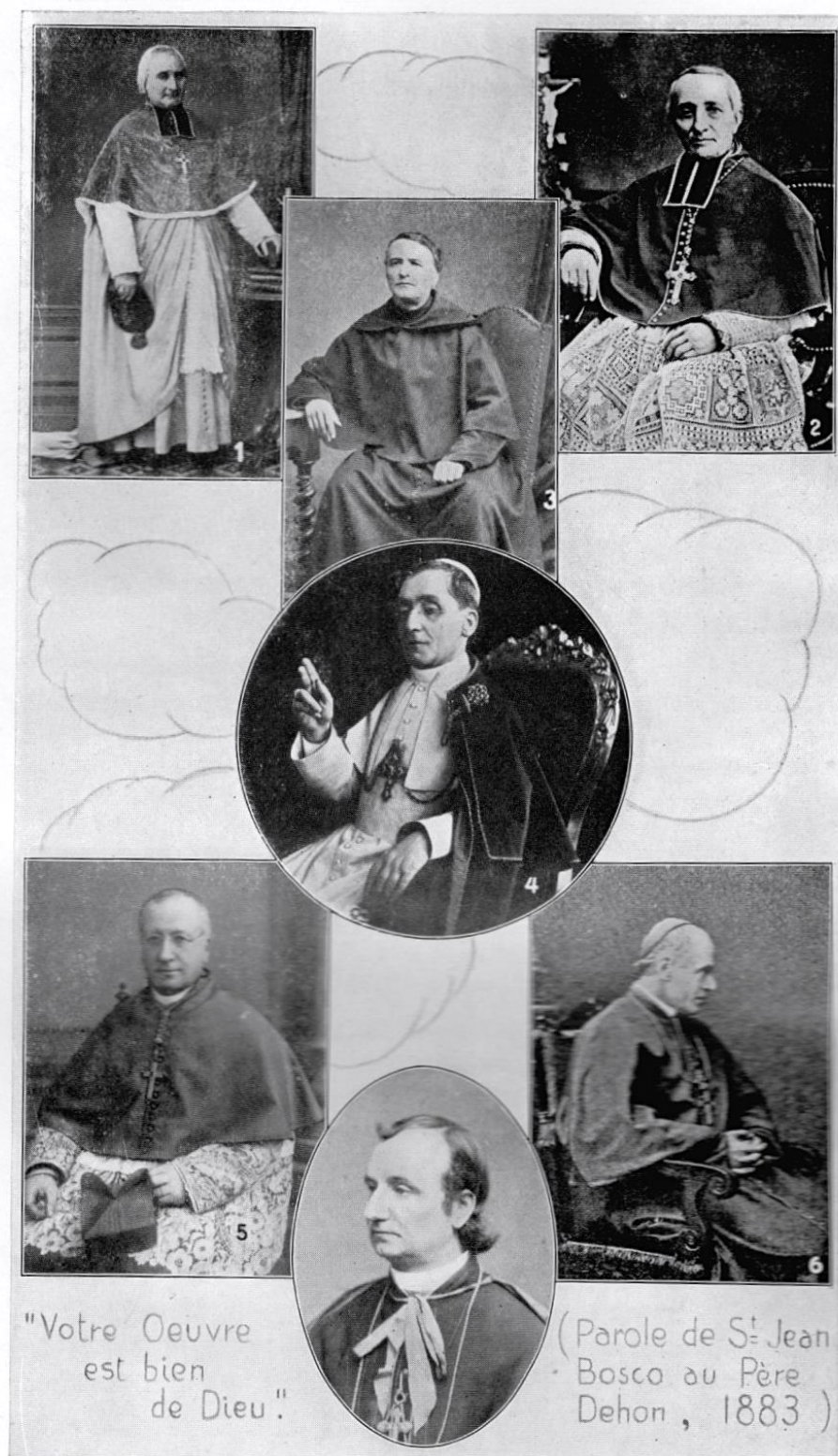
EN FRANCE ET AU-DELA DES FRONTIÈRES.

A Fayet. 1. Chapelle. — 2. Reliques de Saint Clément. — 3. Vers la cour de récréation. — A St Quentin. 4. Le Couvent des Franciscaines du Sacré-Cœur (avant guerre). — 5. Id. L'ancienne chapelle. — 6. L'Église Saint Martin, avant guerre. — 7. L'Église Saint Martin, après guerre. — 8. A Watersleyde. Ensemble. — 9. A Leyenbroeck-Sittard. Le noviciat en construction.



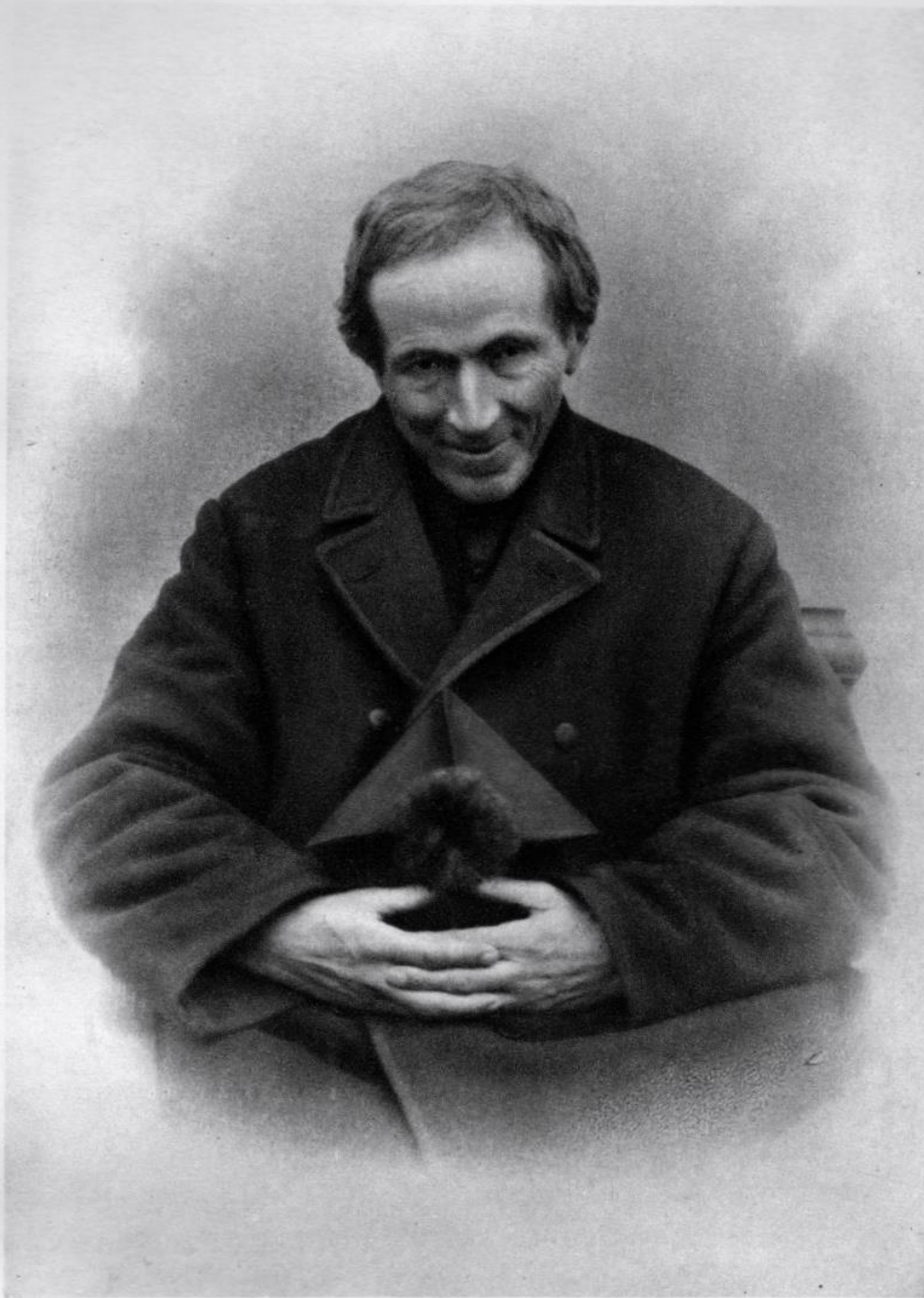
LES ÉCOLES APOSTOLIQUES DE FRANCE.

Ecole Saint-Clément : 1. Fayet. Cour d'honneur et chapelle (1882-1903). — 2. Fayet. Après la guerre. — 3. Au Manage. (1903-1907). — 4. A Mons. (1907-1919). — 5. A Thieu. (1919-1924). — 6. A Blaugies. (1924-1929). — 7. A Viry-Châtillon. (1929). — 8. Chapelle de St Clément, à Viry-Châtillon. — 9. Institut St François Xavier à Domois, par Ouges (Côte d'Or). — 10. Chapelle de Domois.



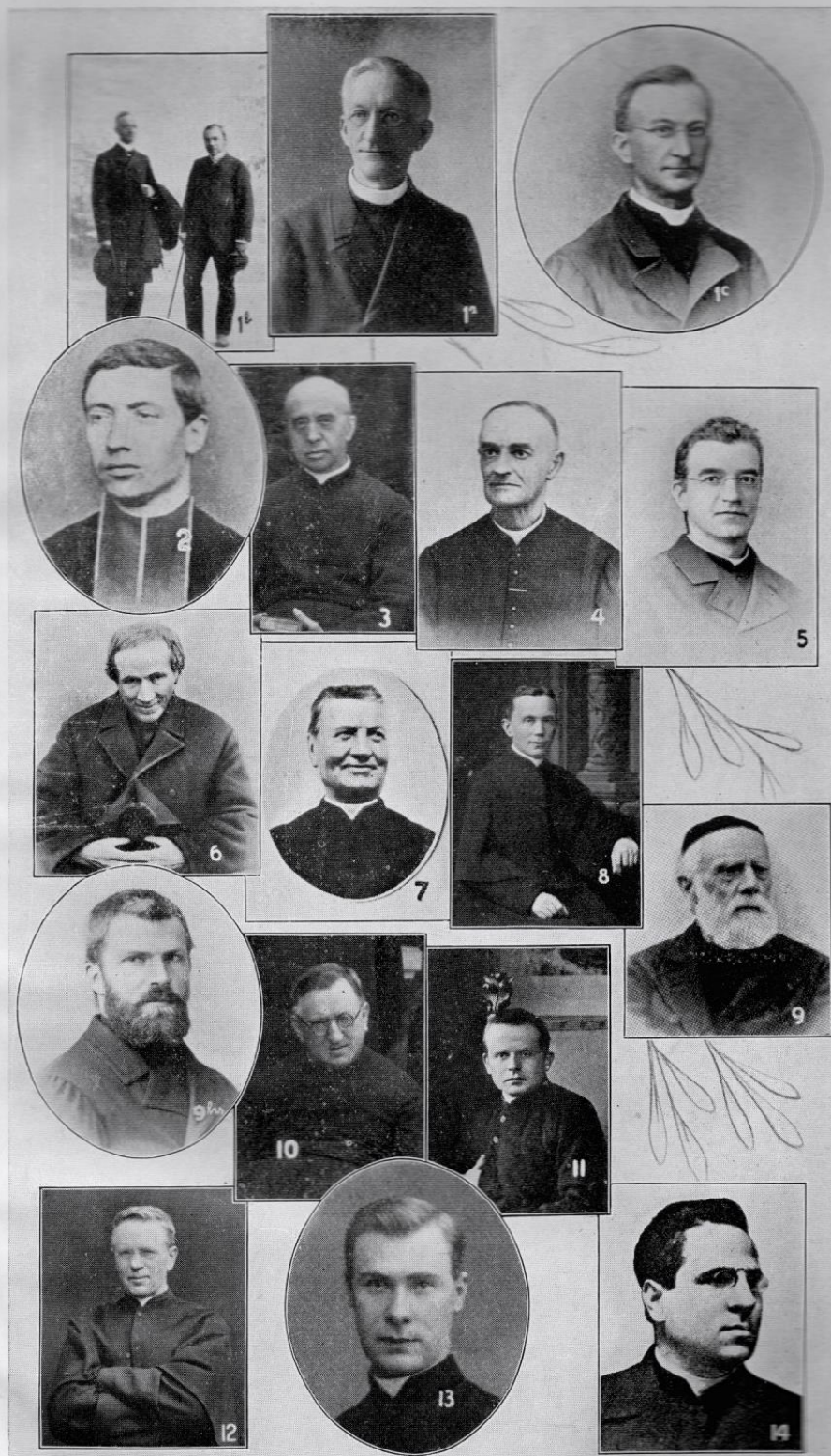
SA SAINTETÉ BENOÎT XV
ET NOS GRANDS AMIS DES PREMIÈRES ANNÉES.

1. S. G. Mgr Dours. — 2. S. G. Mgr Thibaudier. — 3. Le T. R. P. d'Alzon. — 4. S. S. le Pape Benoît XV. — 5. Mgr Mermillod. — 6. S. G. Mgr Jourdan de la Passardière. — 7. S. G. Mgr Gay.



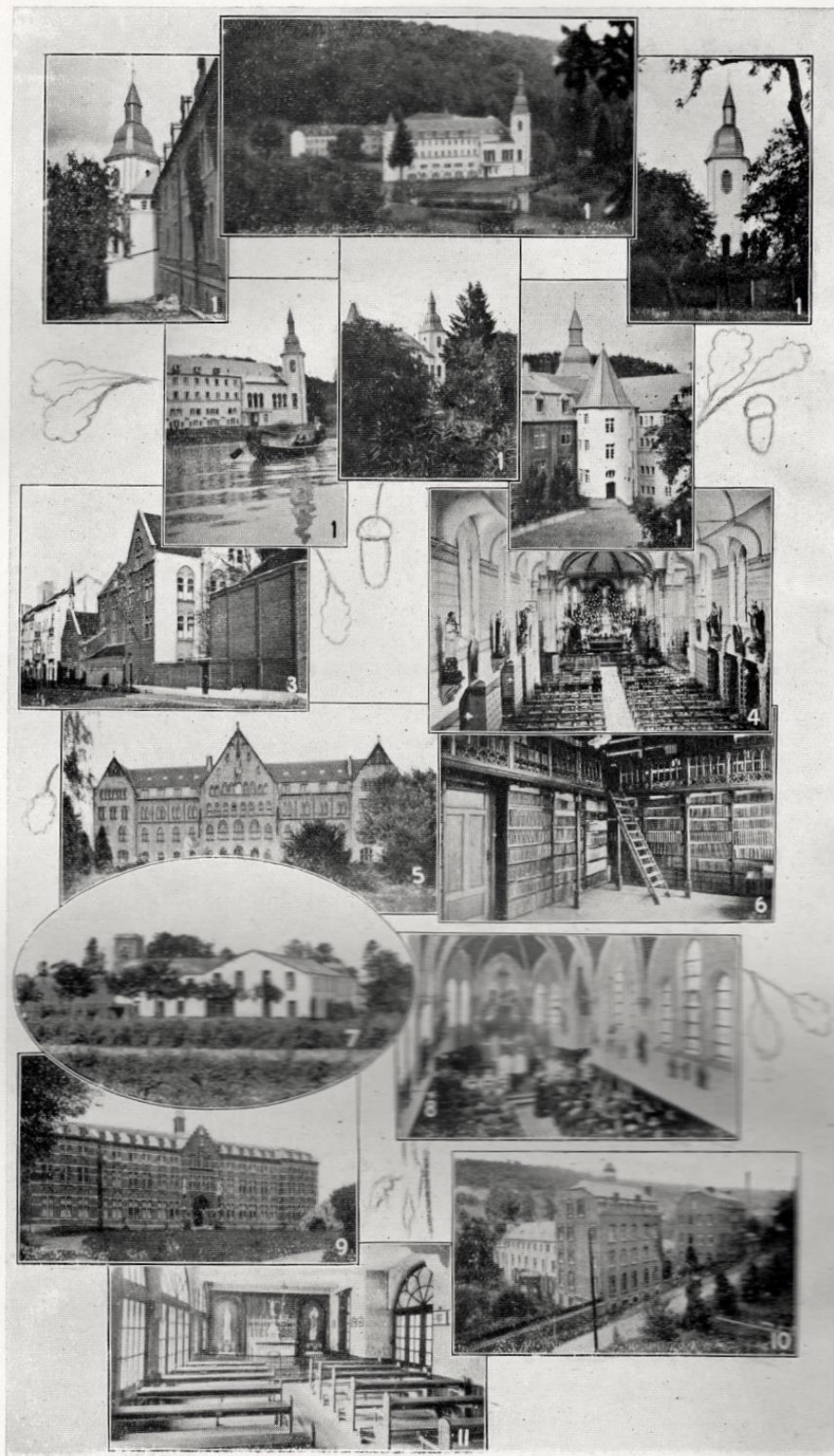
LE PÈRE ANDRÉ PRÉVOT
1840-1913
ASSISTANT GÉNÉRAL DES PRÊTRES DU SACRÉ-CŒUR

PORTRAIT DE L'AUTEUR



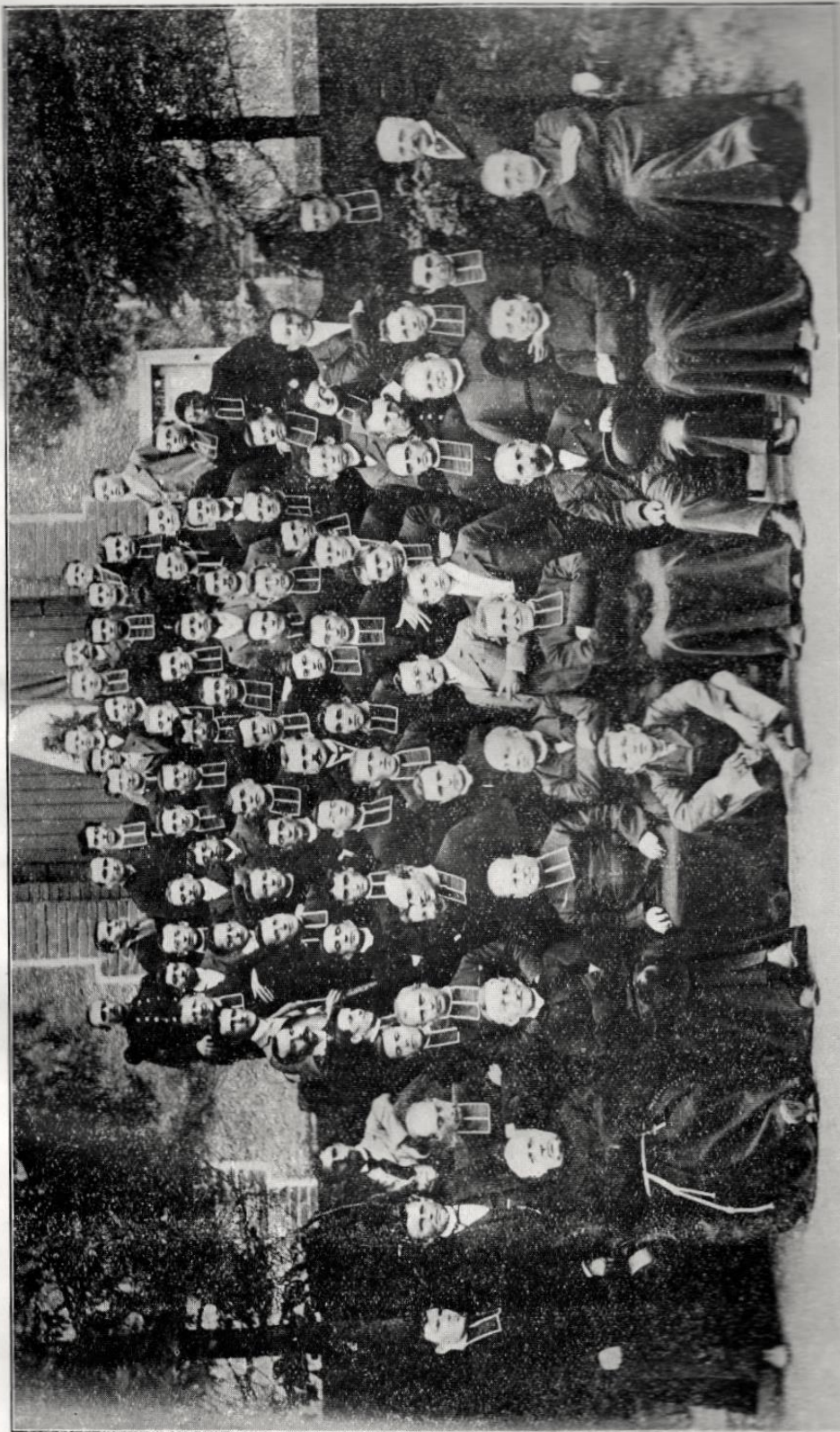
VISAGES D'AUTREFOIS.

1^{er}, 1^{er}, 1^{er}. Le Très Bon Père. — 2. P. Rasset. — 3. P. Falleur. — 4. P. Charcosset. — 5. P. Mathias Legrand. — 6. P. André Prévot. — 7. P. Blancal. — 8. P. Modeste Roth. — 9. P. Jeanroy. — 9^{bis}. R. P. Luc Barth. — 10. P. Weiskopf. — 11. P. J.-B. Rattaire. — 12. P. Morel. — 13. P. Jean Guillaume. — 14. P. O. Gasparri.

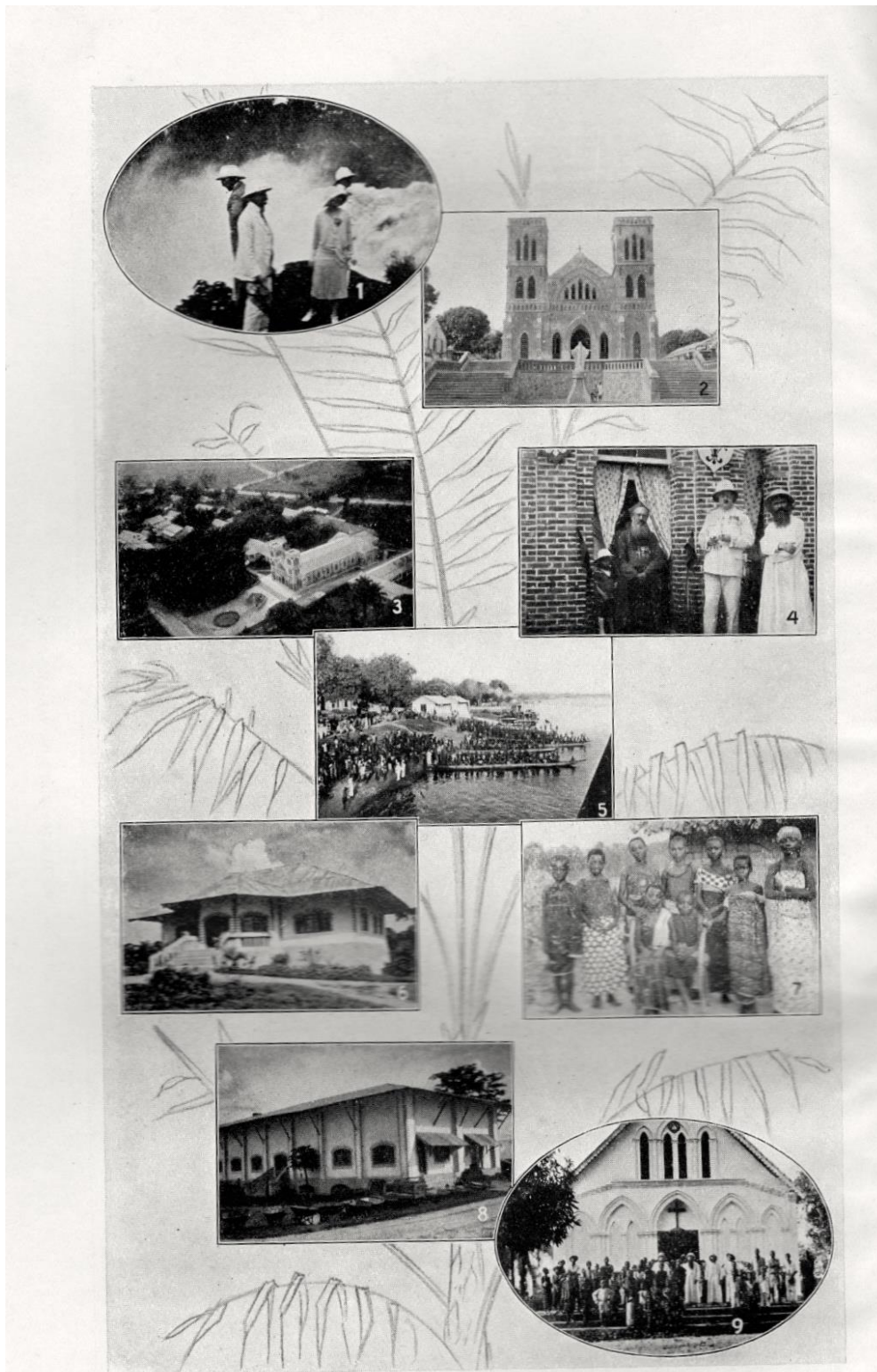


A TRAVERS LA PROVINCE DE BELGIQUE.

1. Clairefontaine : vue cavalière et aspects différents de l'École. — 3. Ixelles-Bruxelles. Procure du Vicariat Apostolique des Falls (Congo Belge). — 4. Ixelles-Bruxelles. Chapelle. Ensemble. — 5. Louvain. Scolasticat N.-D. du Congo. Façade. — 6. Id. Bibliothèque. — 7. Brugelette. Noviciat. — 8. Id. Chapelle. — 9. Tervueren. Juvénat. — 10. Burnot. Façade Nord. — 11. Id. Chapelle.

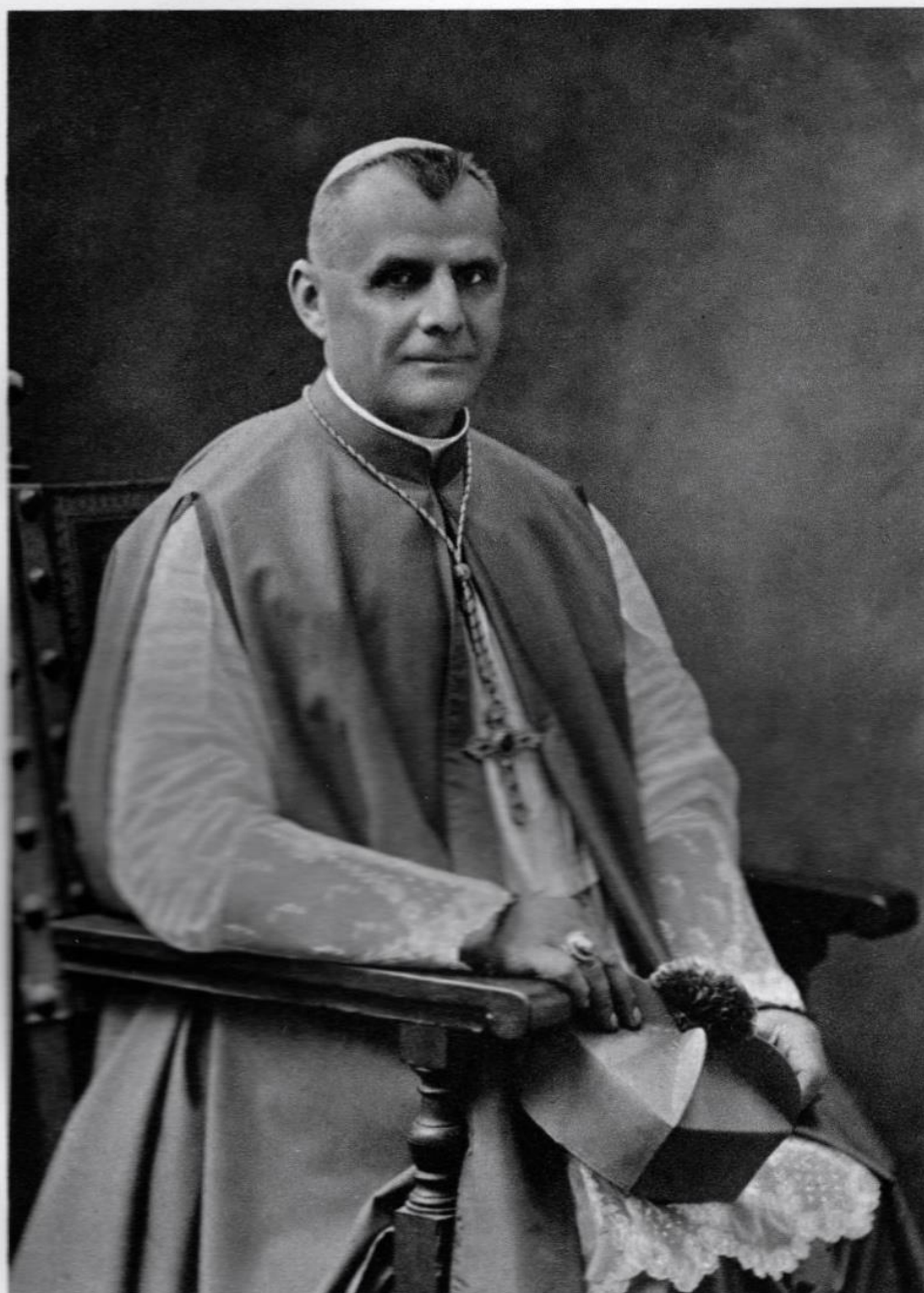


UN GROUPE AUX JOURNÉES DU VAL-DES-BOIS.



AU CONGO BELGE.

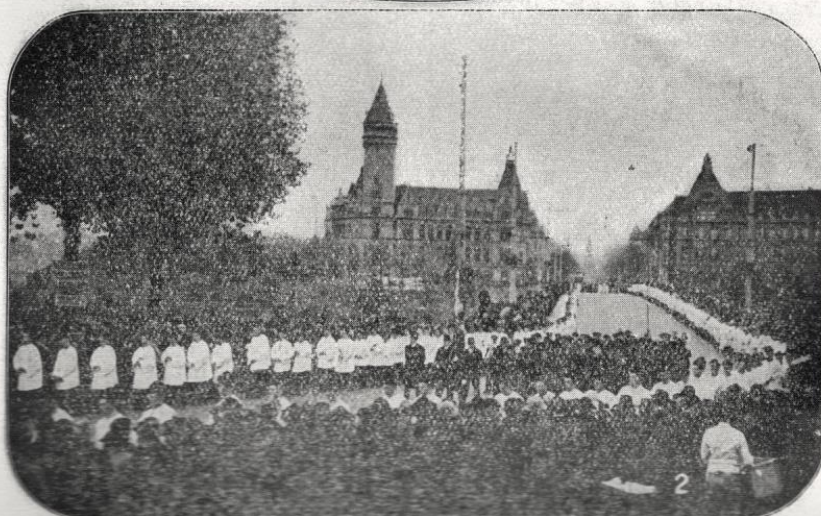
1. Leurs Majestés le Roi Albert et la Reine Elisabeth, aux chutes de la Tehopo. — 2. Cathédrale de Stanleyville. — 3. Cathédrale de Stanleyville. Vue aérienne. — 4. S. Ex. M. le Gouverneur, S. Ex. Mgr Grison, le R. P. Lapointe. — 5. Régates des Lokele à Stanleyville. — 6. Maison d'habitation. — 7. Groupe de chrétiennes à Stanleyville. — 8. École d'agronomie. — 9. Chapelle de la Mission Saint-Gabriel.



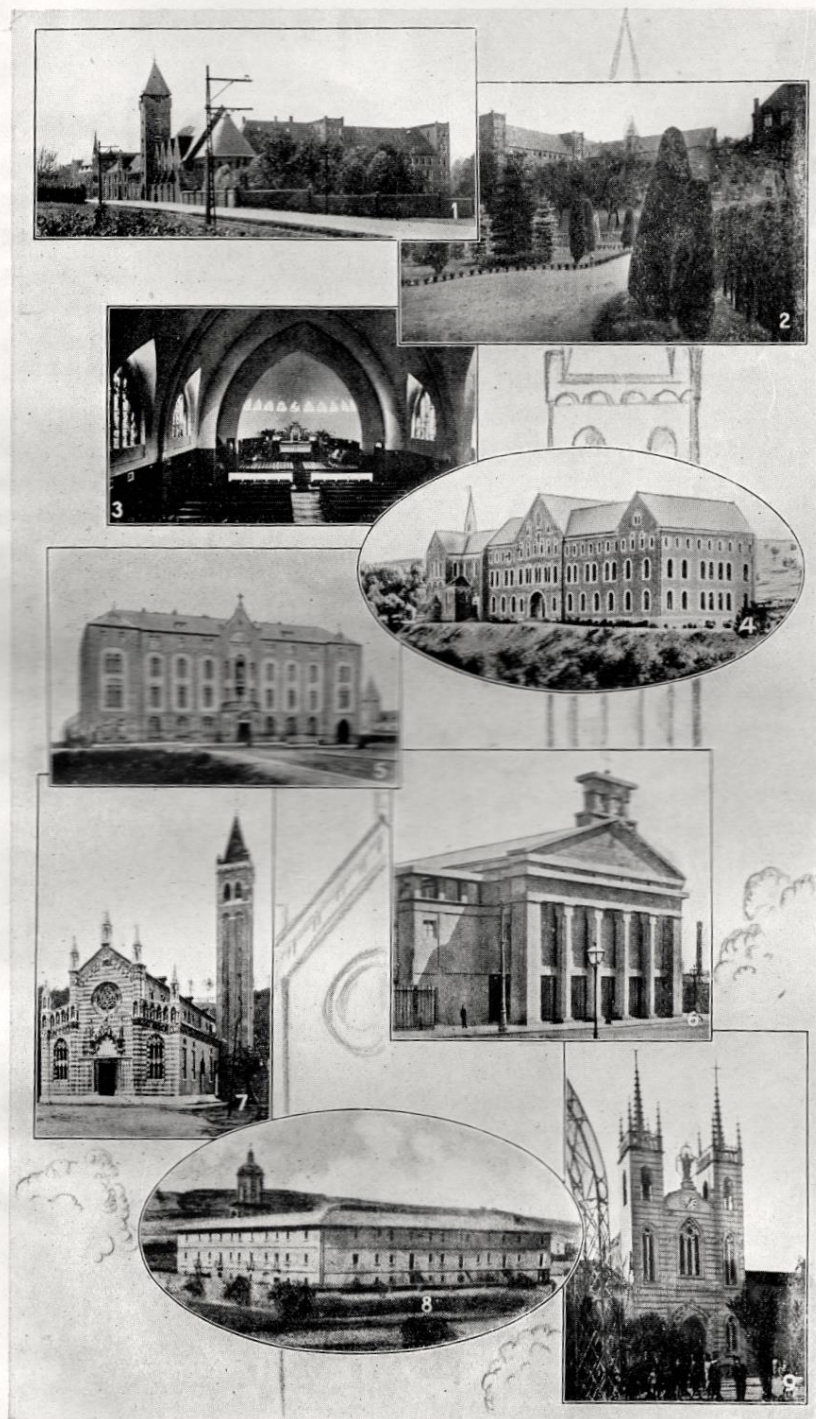
S. Ex. MONSEIGNEUR PHILIPPE

PREMIER SUCCESSEUR DU PÈRE DEHON, DE 1926 A 1935,
ET DEPUIS LORS EVÊQUE DE LUXEMBOURG.

G. FELICI, ROMA.

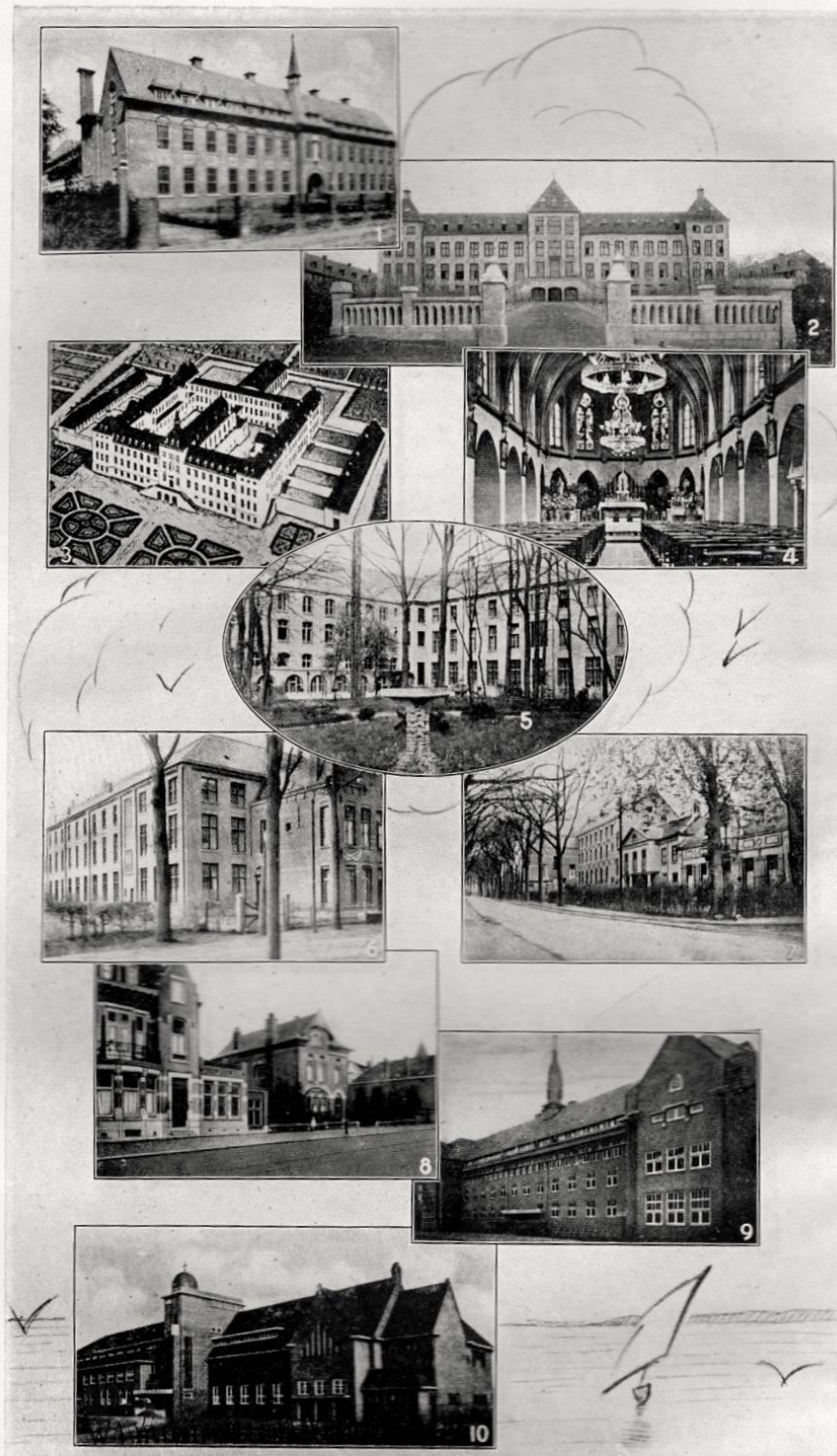


1. Son Exc. Mgr Philippe, aux funérailles de Son Exc. Mgr Nommesch.
2. Entrée de Son Exc. Mgr Philippe à Luxembourg.
3. Après l'intronisation de Son Exc. Mgr Philippe, à Luxembourg (17 Octobre 1835).



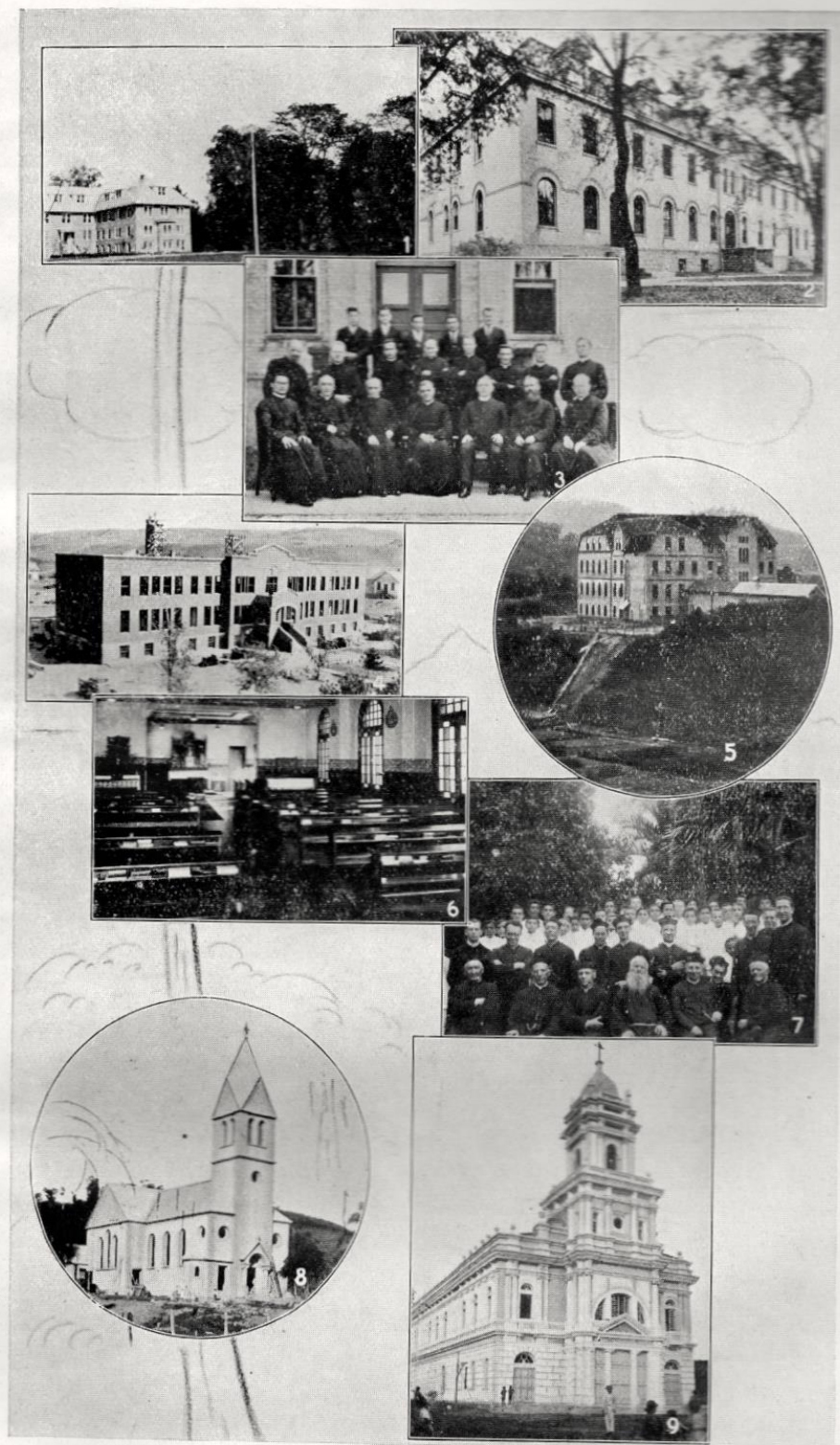
A TRAVERS LA PROVINCE D'ALLEMAGNE.

1. École de Leyenbroeck-Sittard. — 2. École de Leyenbroeck-Sittard. — 3. Id. Chapelle.
 4. Cinq-Fontaines (Ensemble). — 5. Ancienne Maison du Limpertsberg. — 6. Église du
 Saint-Esprit à Vienne (Autriche). — 7. A Eichwald (Tchéco-Slovaquie). — 8. Puente-la-
 Reina (Espagne). École apostolique. — 9. A Novelda. Église du Sacré-Cœur (extérieur).



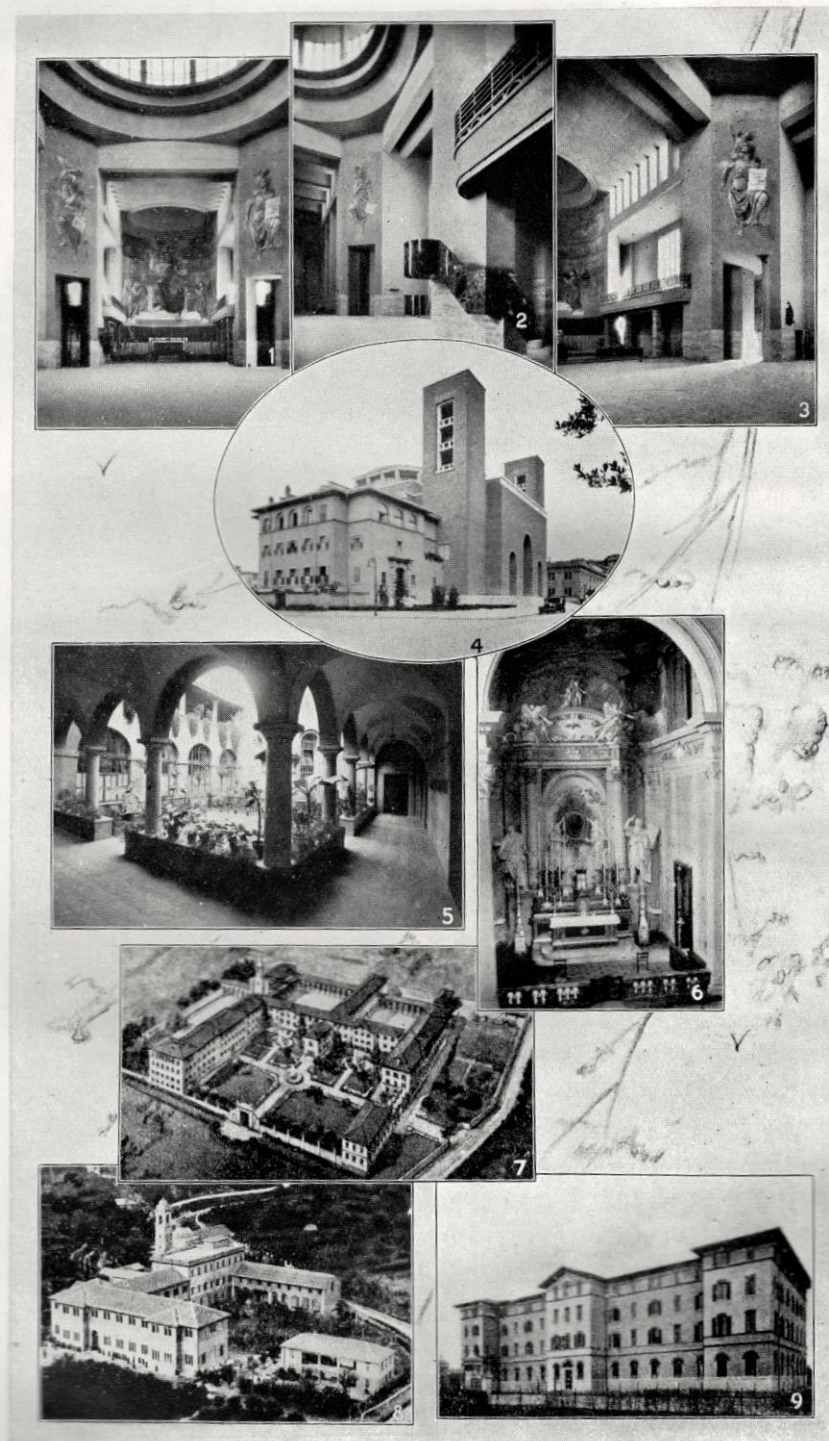
A TRAVERS LA PROVINCE DE HOLLANDE.

1. Asten. Noviciat. — 2. Heer (Maastricht). Institut d'adoption (1911). Façade. — 3. Id. Vue cavalière. — 4. Id. Chapelle. — 5. Liesbosch-Princenhage. Grand Séminaire (1912). — 6. Id. — 7. Id. — 8. Rotterdam. Procure des Missions (1923). — 9. Nimègue. Maison d'études (1927). — 10. Helmond. Maison des Missions du Christ-Roi (1929).



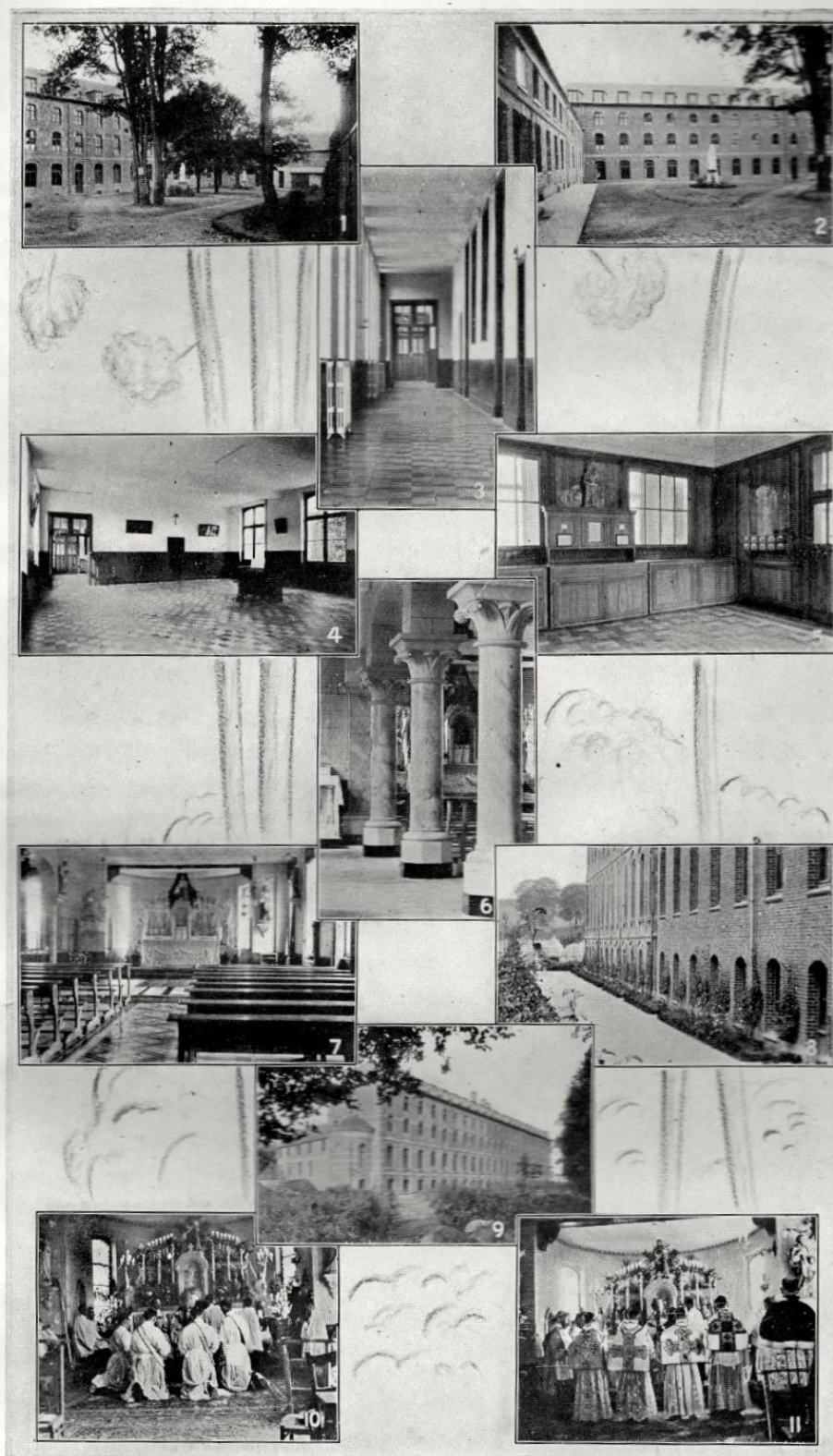
A TRAVERS LES DEUX AMÉRIQUES.

1. École Apostolique Ste Marie (Dakota). — 2. Hales Corners. Noviciat. — 3. Hales Corners. Après la retraite. — 4. Chamberlain. École en construction. — 5. Séminaire de Hansa-Humboldt (ensemble). — 6. Id. Chapelle. — 7. A Varzea (Brésil). Retraitants et Séminaristes. — 8. A Varzea. Église. — 9. A Saõ Jose da Lage (Alagoas) Brésil.



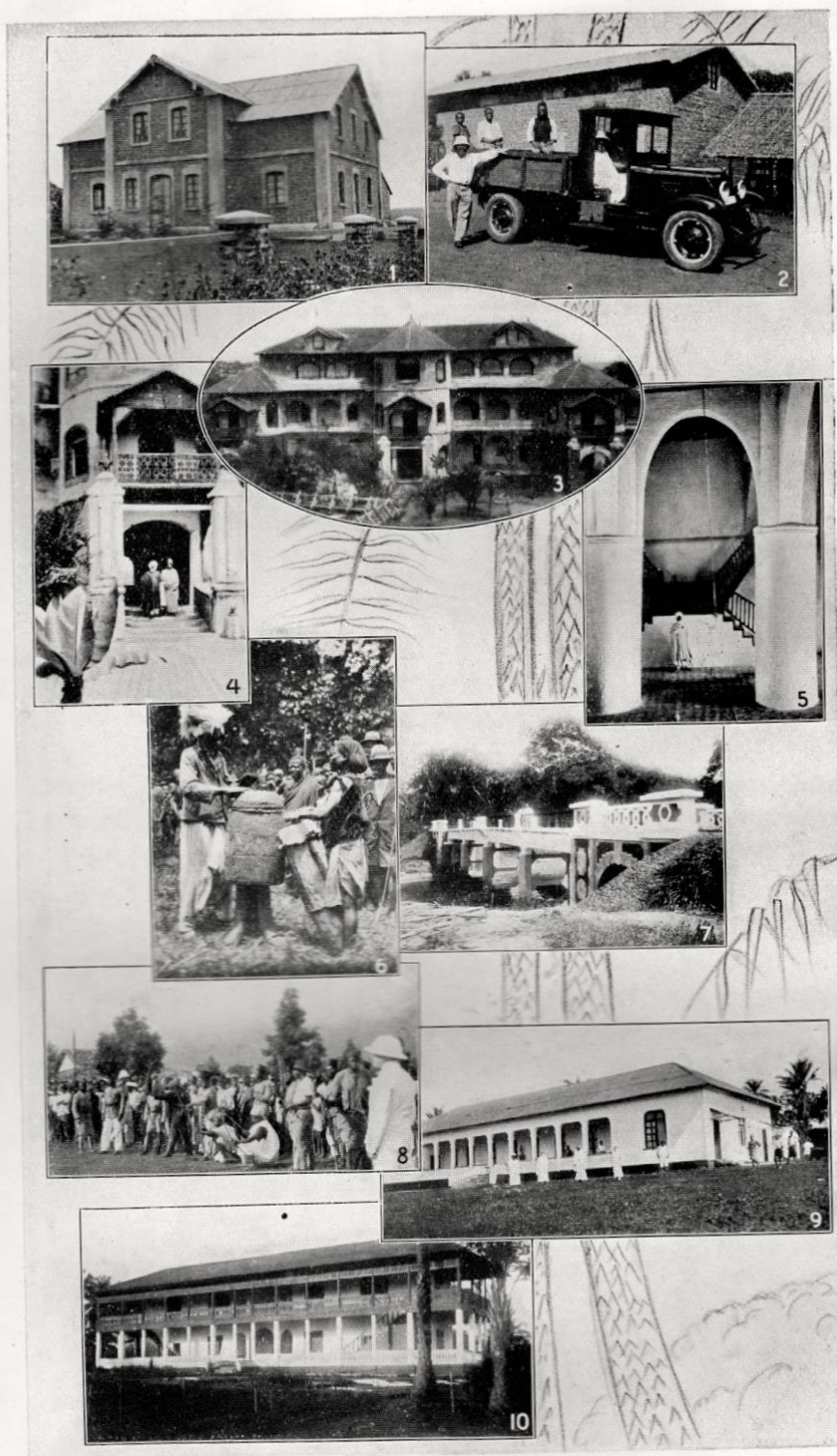
A TRAVERS LA PROVINCE D'ITALIE.

1. 2 & 3. L'église du Christ-Roi du Viale Mazzini. Rome. — 4. L'église du Christ-Roi. Ensemble. — 5. Atrium de l'église du Christ-Roi. — 6. Bologne. Sanctuaire de N.-D. des Pauvres. — 7. École apostolique d'Albino. — 8. Noviciat d'Albisola. — 9. Séminaire des Missions de Bologne.



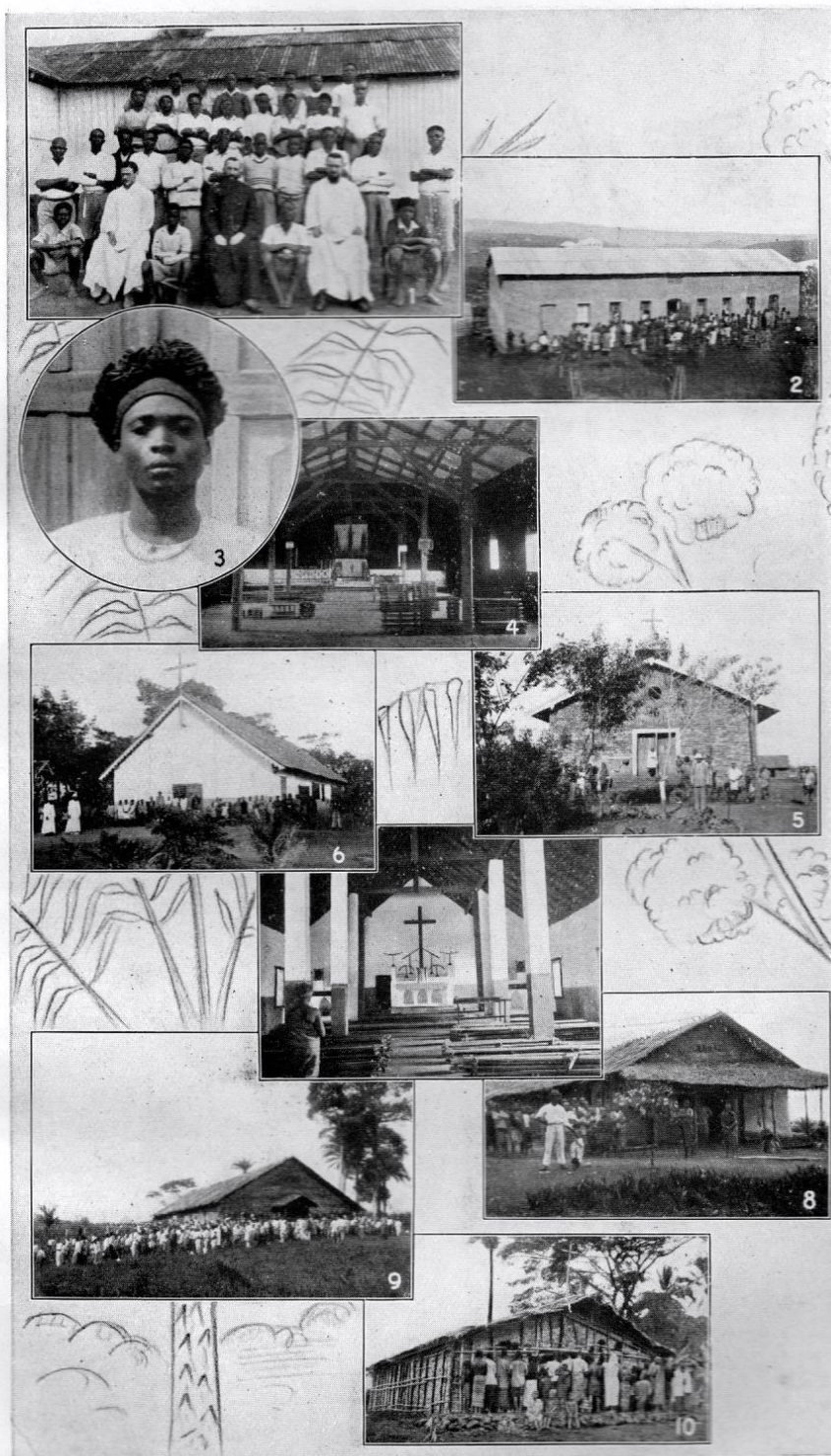
NOVICIAT DE BOUTILLERIE.

1. Cour d'entrée. — 2. Cour d'entrée. — 3. Cloître de la Salle des Conférences. — 4. Salle de récréation. — 5. Sacristie. — 6. Perspective des colonnes. — 7. Chapelle. — 8. Avenue Saint Joseph. — 9. Le Noviciat, vu du Calvaire. — 10 et 11. S. Ex. Mgr Bouque confère les Saints Ordres dans la chapelle du Noviciat.



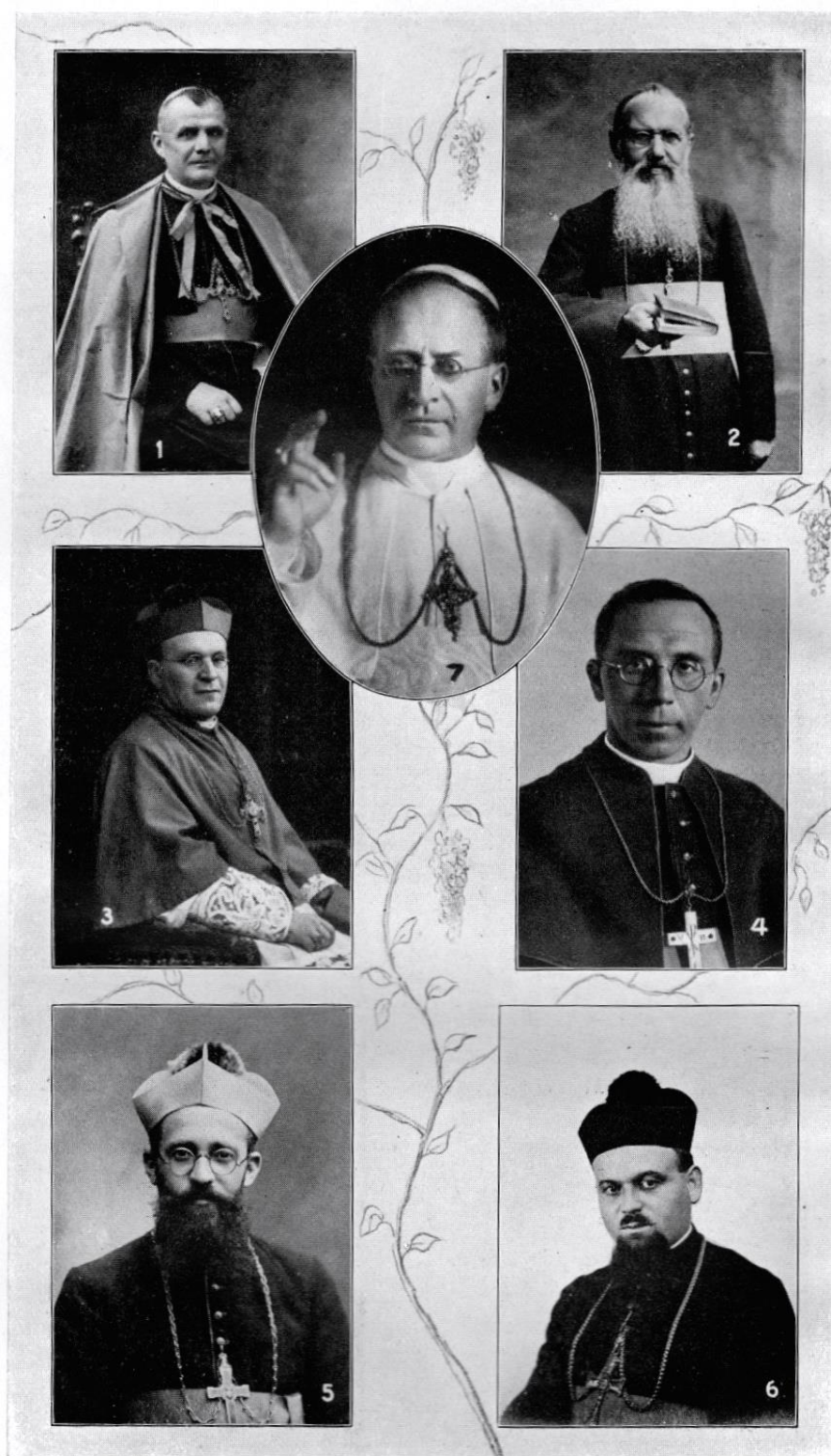
AU VICARIAT APOSTOLIQUE DE FOUMBAN.

1. Fouban. Résidence. — 2. Id. Le camion de la Mission. — 3. Id. Façade du Palais. —
 4. Id. Entrée. — 5. Id. Le vestibule. — 6. Au pays grasfield. La danse. — 7. Manga-Eboko.
 Bel ouvrage d'art (50 m. de portée) sur la route de Bangui. — 8. Le tir à l'arc. —
 9. Résidence de N'Konsamba. — 10. Résidence de M'bang.



AU VICARIAT APOSTOLIQUE DE FOUMBAN.

Le Petit Séminaire du Vicariat Apostolique. — 2. Fouban. Une École. — 3. Fouban. Le chef chrétien Mathias. — 4. Badadjou. L'église du R. P. Godeau. — 5. Fouban. Chapelle. — 6. Fouban. Nouvelle église. — 7. Fouban. Intérieur de l'église. — 8. N'konsamba. La chapelle et son catéchiste. — 9. Bonabéri. Sortie de la sainte Messe. — 10. Baré. Une chapelle trop exigüe...



SA SAINTÉTÉ PIE XI.
NOSSEIGNEURS LES ÉVÊQUES ET LES VICAIRES APOSTOLIQUES.

1. S. Ex. Mgr. Philippe — 2. S. Ex. Mgr Grison. — 3. S. Ex. Mgr Bukx. — 4. S. Ex. Mgr Cobben. — 5. S. Ex. Mgr Verfaille. — 6. S. Ex. Mgr Bouque.

[XI] TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : LES DESSEINS DE LA PROVIDENCE

I. « UNE PAGE DE GRANDE HISTOIRE RELIGIEUSE... »	3
Le Père Dehon avait compris l'immense détresse de notre époque	5
L'Église seule offre au monde le salut	9
II. LA PREPARATION	12
Un passé de foi et d'honneur chrétien	12
Les parents de notre fondateur	14
Naissance et baptême	17
En famille.	19
À l'ancienne église et au pensionnat de La Capelle. La Première Communion	20
Les attentions délicates de la Providence.	23
« Laqueus contritus est... »	25
Le collège d'Hazebrouck	26
Un père et un apôtre : M. l'Abbé Dehaene	28
Un maître : M. l'Abbé Boute	30
« Proficiebat sapientia et ætate et gratia... »	32
« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage »	38
III. LA VIE D'ÉTUDIANT	41
Premiers succès universitaires	41
À l'Institution Barbet de Paris	43
M. Léon Dehon, paroissien de Saint-Sulpice	44
L'étudiant en droit (1859-1863)	48
Le lumineux voyage en Orient	57

DEUXIÈME PARTIE : LE SÉMINAIRE, (1865-1871). LE SACERDOCE

I. Au SEMINAIRE DE SANTA-CHIARA	65
Retraite et prise de soutane.	65
Un saint directeur d'âme : Le Révérend Père Freyd	66
En route !	67
Frère François d'Assise	71
Son Directoire intime de vie intérieure	72
Sa devise et son idéal sacerdotal	72
« Duc in altum ». Son ascension dans les états d'oraison	74
« Fecit mihi magna qui potens est »	76
La théologie du Sacré-Cœur. Vues d'avenir	77
La première Tonsure et les Ordres Mineurs (22 décembre 1866)	78
Profession dans le Tiers-Ordre de saint François	79
Palmarès, deuxième année de Théologie (1866-1867)	80

Troisième année d'études à Rome (1867-1868). Sous- Diaconat, (21 décembre 1867)	82
Bilan de fin d'année : Union à Dieu et au Sacré-Cœur de Jésus	81
Le Diaconat (6 juin 1868)	81
Quatrième année scolaire à Rome (1868-1869). Le Sacerdoce (19 Décembre 1868)	82
Le Concile du Vatican. Constitution d'un corps de sténographes	84
Rentrée en France de M. l'Abbé Dehon quand la Patrie est en danger. Son zèle auprès des Mobiles du Nord	92
Nîmes, chez le Père d'Alzon. Sixième année scolaire à Rome. (mars 1871)	
Doctorat en théologie et en droit canon	92
II. « DOMINE, QUID ME VIS FACERE ? »	95
La dépêche du Révérend Père Freyd	95
M. l'Abbé Dehon, vicaire à Saint- Quentin (1871-1877)	98
Au Vicariat de la Basilique	102
Saint- Quentin	103
L'Œuvre Saint-Joseph	107
La vie au Patronage de la rue des Bouloirs	108
Les principes directeurs de l'Œuvre Saint-Joseph : notre, but, nos moyens ; la politique, quelques difficultés, nos progrès, nos finances. Aux jeunes gens	114
Le « Bureau diocésain des Œuvres » et la « Commission d'études sociales »	119
Le programme d'enquête sur les Œuvres, adressé au diocèse par l'Évêché de Soissons	120
L'Oratoire diocésain	122
Résultats de l'enquête sur les Œuvres, présentés au Congrès diocésain tenu à Liesse (1875).	124
Saint-Quentin ?.. Lille ?..	126
Le Congrès de Reims (1875)	128
III. VERS LA VIE RELIGIEUSE	130
« Le prêtre est un homme mangé »	130
Retraite d'élection (Laon, 21-27 Mars 1876)	132
Un Évêque : S. G. Monseigneur Thibaudier	135
Le Congrès de Saint-Quentin (23-25 Oct. 1876)	137
M. l'Abbé Dehon est nommé Chanoine honoraire (24 Oct. 1876)	139
L'Œuvre Saint-Joseph à son apogée (Juillet 1876)	140
IV. VERS LA VIE REPARATRICE	143
L'idée réparatrice	143
Les Ursulines d'Aix-en-Provence	144
Les Religieuses Victimes du Sacré-Cœur de Mère Marie Véronique du Cœur de Jésus	147
L'Œuvre des Prêtres-Victimes de Mère Marie. Véronique	150
Rapports épistolaires du Chanoine Dehon avec la vénérée Mère Marie Véronique	153
La Congrégation des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur	156
L'idéal de M. le Chanoine Dehon	161

TROISIÈME PARTIE : LA VIE RELIGIEUSE. UN NOUVEL INSTITUT

I. L'ANNÉE DÉCISIVE	167
----------------------------	------------

Translation du corps de saint Clément, de Rome à Saint-Quentin	169
La grande question : Fondation de l'Institut (13 Juillet 1877)	169
Pourquoi une nouvelle Congrégation ?	173
Le berceau de la Congrégation : Fondation de l'Institution Saint-Jean (15 août 1877)	183
Premières ombres	189
Débuts de l'Institution Saint-Jean. Année scolaire (1877-1878)	190
Premiers vœux du Révérend Père Dehon 28 Juin 1878)	194
La croix	196

II. L'HEURE DES PREMIERES GERMINATIONS 200

Fondation de la Maison du Sacré-Cœur. Le premier noviciat de l'Institut et ses hôtes	200
Postulat et Noviciat	202
Dix minutes avec le Père Dehon au Noviciat du Sacré-Cœur	203
Nos Associés	210
Dans les œuvres ! À Saint-Médard de Soissons	210
Une catastrophe : l'incendie de l'Institution Saint-Jean	211
La vie de victime	213
L'École Saint-Clément, de Fayet	217
À Fayet, vers l'an de grâce 1880	218
Les premières classes	221
La rentrée d'Octobre 1882	222
L'École Angélique	222
Une réception de nouveaux élèves à Saint-Clément, en 1884	223
Une consécration de Petits Clercs à Saint-Clément	224
La vie scolaire à Saint-Clément	226
Les études	227
Dans le pieux Limbourg : Le noviciat et l'école de Watersleyde-Sittard (Hollande).	228
In cruce salus	232
Une campagne de Monseigneur Gay pour le règne du Sacré-Cœur	233
Lettre de Monseigneur Gay aux Évêques de France. Trasforêt, par Ambazac le 29-9-1882	234

III . LA TEMPETE DU « CONSUMMATUM EST... » 243

Au Couvent des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur	243
À Saint-Clément de Fayet.	248
À l'instruction	249
La condamnation	252
À quoi bon cette croix ?	255
« Sperabamus... »	257
Épilogue	260

QUATRIÈME PARTIE : PÉRIODE DE CROISSANCE

I. LES « COLONNES DE L'ŒUVRE » 265

Le Père Dehon (1843-1925)	266
---------------------------	-----

Le Père Rasset (1843-1905)	269
Le Père Mathias Legrand (1849-1925)	271
Le Père Charcosset 1848-1912)	276
Le Père André Prévot (1840-1913)	283
II « DEUS INCREMENTUM DEDIT... »	294
Établissement, à Lille, de notre premier scolasticat (1884-1903)	295
Activité apostolique des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin (1885-1886)	299
I ^{er} Chapitre Général de l'Institut, tenu le 11 septembre 1886	301
Le Père Dehon prépare l'approbation de son Institut. L'avis de l'Épiscopat	304
Au Val-des-Bois	308
Fondation de la paroisse St Martin à Saint-Quentin	314
De Watersleyde (1883) à Leyenbroeck-Sittard (1889)	315
Le Saint-Siège accorde au Père Dehon le Décret de Louange pour son Institut, le 25 Février 1888	319
II ^e Chapitre Général de l'Institut (16 et 24-8-1886)	321
III. LENDEMAINS DE TRIOMPHE	323
Les félicitations de l'Épiscopat	323
Programme tracé par Sa Sainteté le Pape Léon XIII au Père Dehon	324
Les réalisations : À l'Equateur (notre première Mission étrangère) (1888-1896)	325
La revue « <i>Le règne du Sacré-Cœur dans les âmes et dans la Société</i> » (1889)	328
L'École Notre-Dame de la Miséricorde de Clairefontaine (12 Juin 1889)	329
Nouvelles années d'épreuves (1889-1898)	336
Le « Directoire spirituel » (1890)	339
Genèse de notre fondation de - Rome (6 novembre 1891)	341
À Santa Maria del Suffragio (1892)	343
III ^e Chapitre Général (1893). Retraite de Braisne : Le Père Dehon quitte Saint-Jean.	344
A Fayet. Le jubilé du 19 décembre 1893	346
Notre Mission du Brésil du Nord (1893)	352
IV. L'ACTION SOCIALE DU PERE DEHON	355
Coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre sociale du Père Dehon	355
Ses idées sociales d'après le « Manuel social chrétien » (1894)	356
Le « Manuel social chrétien » devant la critique	373
« L'usure au temps présent »	375
Via del Monte Tarpeo n° 54 (1894)	378
Les deux Rome	380
Le mot d'ordre de Pierre : Aller au peuple !	384
Les précurseurs des Semaines sociales en France (1873-1899)	386
Ce que Rome pensait de ces campagnes sociales	390
V. LES DERNIERES ANNEES DU XIX SIECLE	393
Mise au point	393
Le scolasticat de Luxembourg (1895)	395
Fondation d'Ixelles-Bruxelles (1896)	397

IV ^e Chapitre Général, tenu à Saint-Quentin (31 août - 1 septembre. 1896)	397
À Rome, 3 Piazza di Campitelli (décembre 1897-1905)	399
Fondation de la Mission des Stanley-Falls (Congo belge) 1897	402
La Fondation de la paroisse du Sacré-Cœur et du presbytère, au quartier Bab-Kliadra (Tunis) (1898-1900)	407
Le scolasticat Notre-Dame du Congo à Louvain (1898)	408
V ^e Chapitre Général, tenu à Saint-Quentin, 14-15 Sept. 1899	410
Fondation de l'École de Bergen-op-Zoom (1900)	412
Le Père Dehon et le Tiers-Ordre, à la fin du siècle	414

CINQUIÈME PARTIE : PÉRIODE CONTEMPORAINE

I. À L'AUREOLE DU XX SIÈCLE 419

Le combisme	420
La Fondation d'Aulnois-Quévy (13 Août 1903)	433
Fondation du noviciat de Fünfbrunnen (1903)	434
L'odyssée de Saint-Clément (1903-1925)	434
Mission du Brésil du Sud (Santa Catharina) (1903)	436
En Tchécoslovaquie (1904)	441
Fondation de Tervueren (1904)	441
Décret d'approbation temporaire de la Congrégation et de ses Constitutions (4 Juillet 1906)	443
Fondation de l'École d'Albino (Bergame) (1907)	446
Mission de Finlande (1907)	446
La Préfecture des Stanley-Falls est élevée au rang de Vicariat Apostolique (12 Mars 1908)	448

II PERIODE DE L'ERECTION DES PREMIERES PROVINCES 450

Premier Partage en Provinces. VI ^e et VII ^e Chapitre Général (1902 et 1908)	451
Au Canada (1910)	455
Deuxième partage en Provinces. Fondation de la Province de Hollande (1911)	460
Un type d'œuvre sociale : l'Institut d'adoption de Heer (1911)	461
Maison de Maastricht (1911)	465
Le Christ au Cameroun, avant la guerre	465
Mission de Suède (1911)	471
Fondation de Bologne	473
Autres fondations de la même époque	475

III. 1914-1918 476

Le patriotisme du Père Dehon	476
À Saint-Quentin durant la guerre	478
La déportation en Belgique	481
Le rapatriement	483
« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie »	484
Aux pieds du Saint-Père	490

IV. LENDEMAINS DE GUERRE 492

VIII ^e Chapitre Général, tenu à Heer, Hollande (29-31 juillet 1919)	493
Le partage en quatre Provinces	494
État de la Province franco-belge (de 1920 au 12 Août 1925)	495
L'École Saint-François-Xavier à Domois (1921)	496
Amnéville (Moselle), sa paroisse et ses œuvres (1920)	500
Essai de Fondation à Montrouge (Seine) : (1924-1931)	505
La Mission du Cameroun après la guerre	505
État de la Province d'Allemagne de 1908 à nos jours	509
Chez les Indiens du Dakota (U. S. A.) 1923 et dans l'Illinois (1928)	511
La Mission du Gariep. Vic. Ap. d'Aliwal (1923)	514
Fondations d'Espagne (1919)	521
État de la Province de Hollande	523
À Sumatra : La Préfecture apostolique de Benkoelen (1923)	523
Fondation de la Province d'Italie (1920)	531
À Rome : l'église du Christ-Roi	533
V. LA FIN D'UNE BELLE VIE	536
Les quatre-vingts ans du Père Dehon (1923)	536
Couronnement de l'Œuvre du Père Dehon : Le Décret pontifical d'approbation définitive. (5 décembre 1923)	540
« Les derniers restes... d'une ardeur qui s'éteint »	541
« Communicantes et memoriam venerantes... »	542
Derniers traits de la physionomie morale du Père Dehon	543
« On meurt bien dans le Sacré-Cœur »	545
« Vita mutatur, non tollitur »	549
L'apothéose de Bruxelles et de Saint-Quentin (17-19 Août 1925).	552
VI. LA CONGREGATION SOUS LE GENERALAT DU REVEREND PERE PHILIPPE, PREMIER SUCCESSEUR DU PÈRE DEHON (1926-1935)	560
IX ^e Chapitre Général : Élection du Rme Père Philippe (19-27 janvier 1925)	560
La Mission, luxembourgeoise de Paris (12 octobre 1926)	562
Au Couvent d'Amnéville (1927)	567
De 1927 à 1935, les Provinces étendent leur champ d'action ou se stabilisent	568
Les sept Provinces de la Congrégation en 1935	570
En marge de ce tableau	572
L'école Saint-Clément à Viry-Châtillon (1930)	573
Un nom inséparable de Saint-Clément : le frère Hubert Delacroix	576
Le Séminaire des Missions de Lille (1931)	580
À Boutillerie-lez-Amiens (Somme). Noviciat et Institut Supérieur des Missions (27 mai 1931)	583
X ^e Chapitre Général, tenu à Louvain (22-29 août 1932)	585
L'école de Burnot-Rivière (Namur 1933)	588
Le premier de nos missionnaires : Son Excellence Monseigneur Grison, Évêque titulaire de Sagalasse, ancien Vicaire Apostolique des Stanley-Falls (Congo belge)	589
Statistique du Vicariat Apostolique des Stanley-Falls (1934-1935)	596
À Rome, achèvement de l'église du Christ-Roi (19 mai 1934)	599
La Mission du Cameroun français et son premier Vicaire Apostolique :	

Son Excellence Monseigneur Bouque. (21 novembre 1934)	605
Statistiques du Vicariat Apostolique de Foumban (1934-1935)	607
Ce que peut un homme de Dieu	609

SIXIÈME PARTIE : L'ŒUVRE DOCTRINALE DU PÈRE DEHON

I. LA SPIRITUALITE DU PERE DEHON (Essai de Synthèse doctrinale) . . . 615

Point de départ de la spiritualité du Père Dehon : Connaître Dieu, au moyen de la raison éclairée par la foi (<i>Conférences de 1875-1878</i>)	618
Un degré de plus : Le bon Dieu fait notre conquête en nous révélant Jésus-Christ, le Sacré-Cœur, dans l'Évangile. « L'année avec le Sacré-Cœur »	620
But que Dieu nous propose : l'Union intime avec Lui.	
(Fond de la spiritualité du Père Dehon) « Le mois du Sacré- Cœur sur les Litanies »	629
L'atmosphère idéale de l'intimité avec Dieu : Le pur amour » « Constitutions et Examen »	633
Contre la « fièvre du divertissement ». « Les III Couronnes d'amour » bases de notre dévotion au Sacré-Cœur	638
L'un des plus beaux fruits de l'union intime : L'amour de retour envers le Sacré-Cœur.	
« De la vie d'amour envers le Sacré-Cœur » et « Directoire spirituel »	644
Le Gardien de la flamme : « Le Cœur sacerdotal de Jésus »	647
Réparation et victimal dans la vie du Père Dehon	651
Le complément de cette doctrine, dans le « Directoire spirituel des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus »	656
Coup d'œil d'ensemble	662

II LE PERE DEHON ÉDUCATEUR . . . 670

Les déficiences de l'éducation au XIX ^e siècle	670
Un maître éducateur	677
Les discours de distributions de prix (1877-1886)	679
1 ^{er} Discours : Buts, instruments, méthodes et fruits de l'enseignement selon l'idéal chrétien	679
2 ^e Discours : Sur les lettres chrétiennes	683
3 ^e Discours : Sur le patriotisme chrétien	684
4 ^e Discours : Sur l'éducation chrétienne et les vertus de l'enfance	688
5 ^e Discours : Sur l'harmonie de la science et de la foi	690
6 ^e Discours : Sur l'étude de l'histoire	692
7 ^e Discours : Sur l'étude de la géographie	694
8 ^e Discours : Sur, la dévotion au Sacré-Cœur	698

III COMMENT LE PERE DEHON DEVINT HOMME D'ŒUVRES SOCIALES . . . 704

Le problème à résoudre	704
Évangile... ou Libéralisme	711
L'action de l'Église dans le passé, gage de l'avenir	714
Le remède à la détresse actuelle	717
Conclusion relative à l'action sociale du Père Dehon	718

IV. L'IDEAL MISSIONNAIRE DU PERE DEHON . . . 721

« À mes missionnaires. »	721
La visite canonique des missions. Le tour du monde de 1907	724

**V. LE PREDICATEUR, LE CONFERENCIER, LE PUBLICISTE, LE DIRECTEUR DE
CONSCIENCE 723**

Le prédicateur	728
Le conférencier	731
Le publiciste	733
Le directeur de conscience	736

ÉPILOGUE

L’Institut des Prêtres du Sacré-Cœur est vraiment de Dieu. Preuves : l’approbation de l’Église, les encouragements du ciel et ceux de la terre	743
Confirmatur : les œuvres de la Congrégation	751
Conclusions	754

BIBLIOGRAPHIE

[1] PREMIÈRE PARTIE

LES DESSEINS DE LA PROVIDENCE

[3] I. « UNE PAGE DE GRANDE HISTOIRE RELIGIEUSE... »

Le 19 août 1925, Son Excellence Mgr Binet, alors Évêque de Soissons, Laon et Saint-Quentin, saluait la mémoire d'un humble prêtre, dont il avait tenu à présider les funérailles à la cathédrale de Saint-Quentin ; et, dans un suprême adieu où l'on sent palpiter la vénération la plus profonde, Son Excellence n'hésitait pas à déclarer : « Une page de grande histoire religieuse (venait) d'être achevée. La plume est tombée des mains défaillantes de celui qui l'écrivait depuis soixante ans, ajoutait le Prélat. Mais les anges ont recueilli cette plume, et c'est le Livre de vie – nous en avons la douce espérance – qui fait suite à l'histoire terrestre et aux œuvres de la Vénérable et Discrète Personne, Maître Gustave Léon Dehon, Chanoine honoraire de la cathédrale de Soissons, ancien vicaire à la basilique de Saint-Quentin, fondateur et premier Supérieur Général des Prêtres du Sacré-Cœur¹. »

C'est cette page, encore à peu près inédite, que nous voudrions faire revivre ; trop heureux si, en soulevant avec respect la poussière glorieuse d'un passé encore proche, il nous était donné d'évoquer sous son vrai jour la personnalité si hautement suggestive et la prodigieuse activité surnaturelle de celui qui en est le héros. Jusqu'au soir de son existence terrestre, [4] écrivait l'un de ses admirateurs, une multitude infinie de problèmes sollicitèrent son intelligence toujours en éveil et son zèle d'apôtre du Sacré-Cœur. Mais, ni l'activité la plus dévorante, ni les épreuves les plus douloureuses ne parvinrent à l'empêcher de vivre une vie intérieure intense, ni même d'étendre de jour en jour le champ déjà immense de ses préoccupations habituelles : Ce fut d'abord la question primordiale pour lui, du rayonnement de la dévotion au Sacré-Cœur, à laquelle il consacra sa vie, puis les fonctions absorbantes qu'il remplit au vicariat de Saint-Quentin, la fondation de l'Institution Saint-Jean, et celle d'une Congrégation réparatrice missionnaire qui compte actuellement plus de mille huit cents membres, l'aumônerie des Religieuses Servantes du Cœur de Jésus, les œuvres les plus variées d'apostolat populaire établies au Centre de la rue des Bouloirs, à Saint-Quentin, l'apostolat auquel il se livra par la presse et par la correspondance, les réunions apologétiques qui groupaient auprès de lui l'élite des élèves du Lycée, l'ardente campagne sociale (dont une thèse de doctorat vient de mettre en relief l'ampleur, l'urgence et la portée)², un zèle sacerdotal, avant tout qui procura plus de mille prêtres à l'Église en moins d'un demi-siècle...

Que d'aspects d'un intérêt aussi actuel que passionnant, dans l'activité du Père Dehon, d'ailleurs absolument identiques aux [5] objectifs que Sa Sainteté Pie XI ne cesse de rappeler à l'univers catholique comme revêtant un caractère d'urgence immédiate !

¹ Son Éminence le Cardinal Binet. « *Éloge funèbre du Très Révérend Père Dehon* » à la cathédrale de Saint-Quentin, le 19 Août 1925.

² « *La Croix* » du 24 Mai 1935 souligne, en ces termes élogieux, la soutenance de la thèse à laquelle nous faisons allusion : « *M. l'Abbé Prélôt, docteur ès sciences sociales* ».

« M. l'Abbé Robert Prélôt, vicaire à la cathédrale de Soissons et directeur du Secrétariat social de cette ville, a soutenu, mercredi, 22, à l'Institut catholique sa thèse de doctorat ès sciences sociales. Le jury, présidé par Mgr de la Serre, lui a accordé le titre de docteur avec la mention « *cum magna laude* », après une très brillante soutenance. M. l'Abbé Prélôt soumettait à ses juges une savante étude sur *La pensée et l'action sociale de M. le Chanoine Dehon*, fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus de Saint-Quentin. Le jury, en même temps qu'il rendait hommage à la haute valeur du travail de M. l'Abbé R. Prélôt, qui a su mettre en un beau relief la figure du Révérend Père Dehon, et a fait revivre les débuts du catholicisme social au lendemain de 1870-1871, tint à saluer la mémoire de ce prêtre ardemment apostolique qui fut un initiateur et un précurseur des réalisations sociales, dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Nous adressons au nouveau docteur nos très vives félicitations »

Le Père Dehon apparaît donc nettement, surtout dix années après sa mort, sous les traits d'un précurseur et d'un maître de la génération actuelle : l'emprise qu'il a exercée sur son temps déborde les frontières du pays natal et les limites de sa vie terrestre : Le Père Dehon est entré dans l'Histoire !

Le Père Dehon avait compris l'immense détresse de notre époque

De notre temps comme aux premiers siècles du christianisme, le monde regarde avec angoisse l'avenir ; la hantise l'étreint, d'une catastrophe dont les signes précurseurs n'avaient pas échappé à la clairvoyance des Pontifes Romains. Actuellement encore, les champions de l'une et de l'autre Cité se déclarent prêts à y parer : les uns par la « paix du Christ, » les autres par la haine... Interrogeons l'histoire ! un passé vingt fois séculaire ne nous donne-t-il pas la divine certitude inébranlable que seule l'Église a fait ses preuves dans ce domaine, et que seule elle est capable de sauver ce qui peut encore être sauvé !

Splendide en effet, apparaît l'œuvre de la Cité de Dieu dans le passé : ainsi que le constate saint Augustin, écrira le Père Dehon, « les premiers chrétiens posaient déjà les fondements de l'Église et de la liberté par le martyre, ils en élevaient les murailles par leurs vertus, bientôt même, ils en couronneront l'édifice par la science ! C'est donc à l'aurore de grands siècles que nous assistons ! Les Apôtres, les Pères, les théologiens parlent infiniment mieux de Dieu que ne le fit jamais le divin Platon ; la vérité perce les ténèbres du monde, les sciences et les œuvres se développent, un art surgit, les mœurs s'adoucissent, la sainteté fleurit. Tout était à refaire : mœurs, travail, études, agriculture, métiers, après l'écroulement de l'Empire ! L'Église ne recule pas devant l'immensité de la tâche : elle civilise les Barbares, elle fait régner l'ordre et la paix ; cinquante conciles, au VI^e siècle, organisent le droit chrétien : quatre-vingt autres, au XI^e siècle, contribuent à l'affranchissement des serfs, à l'établissement des Communes et des Corporations, des Conseils et des États. La législation canonique protège le [6] foyer chrétien, le travail est organisé et protégé, l'instruction est offerte à la multitude dans les innombrables écoles abbatiales et paroissiales ; bientôt les Universités sont créées par l'Église, la chevalerie cultive la noblesse de cœur et l'élévation des sentiments. »

C'est une mère qui rétablit ainsi le foyer de ses enfants ! Aux plus grands, comme aux plus humbles de ses sujets, l'Église sait rappeler, avec autorité, leurs devoirs et leurs droits. Ainsi, les Canons du Concile d'Aix-la-Chapelle, en 836, redisent aux princes que les royaumes se perdent par défaut de justice, que l'obéissance politique a des limites, que les princes ne sont pas au-dessus des Commandements de Dieu, que le pouvoir civil n'a rien à voir dans le domaine des consciences. Grégoire VII groupe la féodalité en une fédération, réalisant de la sorte, dit Le Play, un plan gigantesque et profondément démocratique, en tant qu'il opposait un frein aux tendances césariennes des princes. Est-ce à dire que tout fut alors au mieux dans le meilleur des mondes ? Hélas ! L'idéal n'est point de la terre ! Mais Guizot n'hésite pas à le reconnaître : « Un bourgeois d'alors resterait confondu, s'il voyait nos chaînes et nos servitudes ... »

Que s'est-il donc passé, pour qu'une organisation, hier si harmonieuse du monde se soit transformée, de nos jours, en un organisme qui grince de toutes parts ?

C'est ici que se découvre l'intervention de l'autre Cité. « Le malaise social vient d'abord, nous dit le Père Dehon dans son *Manuel social chrétien* (p. 52) d'une fausse conception de la société. » Dieu qui a donné des lois à la république des abeilles, en a également imposées à la société des hommes. Le Décalogue, l'Évangile, l'Église le proclament : les hommes sont reliés à Dieu d'abord, par les lois qui les obligent en conscience à Lui soumettre leur volonté ; ils sont également reliés à leurs parents et à leurs semblables par diverses obligations que précise la doctrine chrétienne. Or, ces lois et obligations, sans le respect desquelles le désordre règne en maître dans le monde, ont été abolies : désormais, l'homme est proclamé

indépendant de Dieu et des hommes. Telle est la conception antisociale qui s'est substituée à la conception sociale chrétienne : c'est l'individualisme, appelé encore libéralisme.

Forts de ces théories libérales, certains Humanistes s'étaient [7] ingénies, dès le XV^e siècle, à dresser la Science devant la Foi : d'où, peu à peu, la conviction sereine que la Science remplacerait avantageusement la religion et parviendrait à éclaircir toutes les énigmes du monde physique et du monde moral : l'idée fera son chemin. Descartes va la reprendre et tentera de reconstruire par la mathématique universelle, le système total du savoir, dit Son Excellence Mgr Petit de Julleville³ ; le même rêve inspire les philosophies étriquées des Encyclopédistes et les étranges convictions d'un Condorcet. La Révolution tente alors d'en finir avec Celui que le poète des « Nuits Corinthiennes » appellera le « Spectre qui vient troubler les fêtes de la vie ».

« On ira plus loin, dit Son Excellence Mgr Baudrillart, que la timide Réforme du XVI^e siècle : selon d'Argenson, on bannira tout prêtre, tout sacerdoce, toute révélation, tout mystère⁴... »

Alors sonne l'heure d'un illuminisme qui nous confond : de grands esprits, littéraires de haut vol tels que Hippolyte Taine, Ernest Renan, ou même scientifiques de la valeur d'un Marcelin Berthelot, ouvrent devant la science des prétentions illimitées, entraînant dans leur sillage les masses populaires, que leurs imprudentes promesses ont médusées.

Désormais, la réaction, timide d'abord, plus accentuée ensuite, aura beau jaillir de la plume des savants eux-mêmes, jusqu'à l'enthousiasme pour l'œuvre divine qui résulte, chez beaucoup d'entre eux, de la physique actuelle. Il n'en reste pas moins que, dans les masses populaires, le mal est fait ! Qu'il s'agisse, en effet, de bien ou de mal, le peuple qui doit peiner pour vivre, est souvent en retard de cinquante ans sur l'élite intellectuelle ! Tandis que les affirmations si candides des Renan, des Berthelot, des Büchner n'ont pas empêché naguère le Paris-qui-pense de s'écraiser aux conférences du prestigieux orateur, aux prises avec le problème de l'Inquiétude religieuse, le peuple, lui, privé désormais des lumières de la Foi trouve une âpre saveur d'amertume aux rêves idylliques dont on l'avait inconsidérément bercé au nom de la science. [8] S'il ne reprend pas toujours à son compte l'expression peut-être outrancière, de Ferdinand Brunetière sur la « la faillite de la science », nous le voyons tout au moins glisser, déçu et meurtri, vers les solutions les plus extrêmes : tel un homme dont les ressorts sont brisés et qui, de guerre las, se grise et savoure en affamé, les derniers restes d'un bonheur entrevu qui s'enfuit. C'est alors le défaitisme démoralisant et matérialiste ainsi que la fringale de jouissance à tout prix, qui caractérisent la crise contemporaine. Voilà bien l'œuvre de l'autre Cité !

Étrange période, on le voit, que celle où s'encadre la vie du Père Dehon ! Au début, de fulgurantes lueurs d'apothéoses clôturent une ère de sang ; 1815 rompt le charme, tandis que, dans une atmosphère enivrante de progrès, l'âme populaire, à peine sortie de l'irrégion révolutionnaire, en vient à la religiosité sentimentale des romanesques, pour aboutir, en fin de compte, à la religion de la Science. Or, l'idolâtrie de la Science se révèle si déconcertante dans certains de ses résultats que les appels se succèdent de plus en plus anxieux, à l'adresse des valeurs spirituelles pour les conjurer de sauver, avec la civilisation qui menace ruine, les géniales réalisations dont nous sommes, pour une bonne part, redevables à la science.

Telle apparaît l'époque où va naître celui dont nous entreprenons de retracer l'histoire. Les ruines accumulées par l'individualisme des siècles révolus et par la Révolution française, pesaient alors lourdement sur la vie religieuse et sociale du monde. C'était le fléchissement, à une allure déjà inquiétante⁵ vers le néo-paganisme théorique et pratique dont les événements contemporains laissent entrevoir nettement « sombres aboutissants : Le Libéralisme a

³ Cf. Son Excellence Mgr Petit de Julleville Cours de Saint-Sulpice 1908

⁴ Son Excellence Mgr Baudrillart : « *Conférences de Notre-Dame de Paris* » Carême 1928, N° 5, p. 9

⁵ Cf. Perroy : *Messenger du Cœur de Jésus*, Juin 1918, p. 364 ssqq.

dégénéré en neutralité religieuse, en athéisme, en laïcisme, et c'est ainsi que les hommes ont été détachés de Dieu et du Décalogue ; sur le plan social, l'écroulement de la foi a entraîné celui de la conscience et, tout particulièrement il a isolé le peuple, sans protection ni organisation, en proie aux mauvais conseils d'une misère souvent « imméritée » : D'où, pour une bonne part du moins, les cris de révolte du socialisme et, en fin de compte, le bolchevisme.

Le monde a perdu son équilibre ! Détourné systématiquement [9] de Dieu, il oscille trop souvent de gauche aux extrêmes gauches, et dans son exaspération de ne pas trouver le seul bonheur dont on lui ait laissé l'avant-goût – celui de la terre – il s'en prend, avec la furie du désespoir, à ceux qu'on lui présente comme responsables de sa déconvenue ; et le « Grand Soir » apparaît comme le dernier épisode de la « Lutte finale », pour remplacer définitivement, par une Internationale basée sur la haine, celle de jadis, dont la Charité chrétienne était le fondement.

L'Église seule offre au monde le salut

Jamais, depuis les jours radieux de la Rédemption, plus belles perspectives d'apostolat ne se sont dessinées ! Cette divine certitude alimenta toute sa vie, le splendide et légitime optimisme du Père Dehon ! Il avait compris qu'une méprise colossale et monstrueuse, exploitée avec un art digne d'une meilleure cause par les puissances ténébreuses, sépare seule le plus souvent les masses populaires à la fois de Dieu, de l'Église et du bonheur. De l'Un et des autres, le libéralisme a fait une caricature absurde, vulgarisée en ces derniers temps, par les images de propagande antireligieuse du bolchevisme. Mais, quel est l'être intelligent qui sacrifierait, comme l'a fait le Père Dehon, à la suite de tant de prêtres, de religieux, de religieuses et de fidèles depuis vingt siècles, son cœur, sa vie, ses talents, sa fortune... à une caricature aussi grotesque ? Tôt ou tard, selon le mot de l'Évangile, grâce à l'apostolat qui a sa source dans le Cœur de Jésus, la Vérité libérera les masses de leur méprise ! Et, dès à présent, grâce à la dévotion au Sacré-Cœur, Dieu apparaît, de plus en plus, sous les traits de notre Père céleste, dont les volontés sont toujours parfaites et bienfaisantes : Il faut donc, de toute nécessité, observer ses Commandements ! Voilà l'unique moyen de transformer à nouveau l'humanité en un tout harmonieux qui fasse honneur à Dieu sur terre, et d'offrir à tous, avec le bonheur compatible avec la vie d'ici-bas, les immortelles récompenses que le Christ Jésus nous a méritées.

Rien n'est donc perdu, si nous le voulons ! Ce qui a causé la crise n'est autre que l'abandon de la ligne de conduite apportée par Notre-Seigneur Jésus-Christ sur terre. L'Église est là, tou-[10] jours prête à agir, de toute sa puissance, pour réintégrer ses principes salutaires dans la vie des peuples :

« L'Église des Catacombes, l'Église des martyrs, l'Église des Confesseurs, l'Église des Papes et des Évêques héroïques et intrépides n'est pas seulement histoire passée, disait à Lourdes Son Éminence le Cardinal Légal Pacelli ; Elle est réalité vivante ; il suffit que la condition des temps le réclame pour que la grâce de Dieu la fasse apparaître, toujours active, toujours forte, toujours inflexible, sans que jamais aucune flatterie ne puisse la faire fléchir, aucune menace la faire trembler⁶ ! »

L'Église, en effet, n'a jamais abdiqué sa mission d'enseigner, d'éclairer, de réparer, avec les moyens dont elle dispose. À l'époque même où, au siècle dernier, la grande industrie commençait à prendre de si prodigieux développements, le Souverain Pontife Pie IX estima l'heure venue, le 8 Décembre 1864, sinon de condamner « *ex cathedra* », du moins de reprouver solennellement, dans le Syllabus, les erreurs les plus radicales et les plus désastreuses de la pensée anti-chrétienne : panthéisme, naturalisme, rationalisme, indifférentisme, latitudinarisme, socialisme, communisme, libéralisme politique, etc... Sa

⁶ Son Éminence Le Cardinal Légal Pacelli : Discours de Lourdes : *Vidi turbam magnam*, Avril 1935.

Sainteté le Pape Léon XIII, à la suite de cette mise en garde officielle, allait consacrer une partie de son génie apostolique à rappeler les principes chrétiens, relatifs à la constitution chrétienne des États et à la condition des ouvriers. Et il terminait sa mémorable Encyclique *Rerum Novarum*, en multipliant les instances pour que les catholiques agissent sans délai dans la ligne qu'il venait d'indiquer en résumant l'Évangile : « C'est, disait-il, dans une abondante effusion de la charité qu'il faut attendre le salut⁷. »

Toute la vie du Père Dehon se résume dans la poursuite de cet idéal. S'il est vrai que, selon le mot de Bossuet, « nous ne puissions rien dire, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires », s'il est vrai que le Sage ait raison d'avancer que « leurs seules actions les peuvent louer », puisque « toute autre louange languit auprès des grands noms... » comment ne [11] suffirait-il pas à l'éternelle gloire du Père Dehon, « ce grand vieillard au cœur toujours jeune, toujours confiant, toujours optimiste », de le suivre depuis sa naissance et au cours de sa vie de prière, de travail, de sacrifice, jusque dans la survie qu'il s'est assurée, en fondant la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur ? Tel est le résumé de cet ouvrage.

Au total : un homme de Dieu et son Œuvre. L'homme, le prêtre, le religieux, salué par Son Éminence le Cardinal Binet comme « l'un des fils les plus éminents du diocèse de Soissons au XIX^e siècle » ; l'Œuvre, infiniment complexe, mais personnifiée, en quelque sorte, dans la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. Déjà elle a concouru activement, depuis ses origines, en Europe et dans quatorze Missions lointaines, à actualiser l'œuvre d'amour du divin Rédempteur⁸. En faut-il davantage pour justifier à la fois l'estime dont les Souverains Pontifes ont daigné honorer si souvent le Père Dehon, et le titre glorieux que G. Goyau crut pouvoir décerner à son Œuvre, lorsqu'il l'appelait : « Un Institut de Rédemption » ?

[12] II. LA PRÉPARATION

Un passé de foi et d'honneur chrétien

⁷ Cf. « Commentaire de l'Encyclique *Rerum Novarum* sur la condition des ouvriers. » Action populaire. Éditions Spec, 1927.

⁸ Fondée à Saint-Quentin, (Aisne), la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin s'établit peu à peu dans les pays d'Europe suivants : Allemagne, Autriche, Belgique, Espagne, Hollande, Italie, Luxembourg, Pologne, Tchéco-slovaquie.

Ses Missions, dans l'ordre chronologique, d'après « Eigen Reeks I : Lijnenschets van de ontwikkeling der Congregatie », (Asten, 1932), sont les suivantes :

1° République de l'Equateur, 1888. Mission supprimée lors de la persécution de 1896

2° Brésil du Nord. 1893. Postes

3° Congo Belge 1897 (Vicariat Apostolique de Stanley-Falls)

4° Brésil du Sud. 1903. Postes

5° Danemarck. 1903. Postes

6° Finlande. 1907-1911, puis 1921 à nos jours. Vicariat Apostolique

7° Canada. 1910. Postes

8° Cameroun. 1911-1915, puis 1920 à nos jours. Vicariat Apostolique

9° Suède. 1911. Postes

10° Dakota (U. S. A.). Postes

11° Gariép (Afrique du Sud) 1923. Vicariat Apostolique

12° Sumatra du Sud. 1923. Vicariat Apostolique (Benkoelen)

13° Norvège 1923-1932. Postes

14° Illinois (U. S. A.) 1928. Postes

Dans le Nouvion, à une dizaine de kilomètres au Nord-Est de Guise, la petite église de Dorengt possédait jadis de belles pierres tombales, qui redirent longtemps la piété et la charité des Dehon, au XVII^e et au XVIII^e siècles. Il n'en reste plus actuellement, près de l'autel élevé jadis à sainte Elisabeth par les tisserands du pays – et devenu depuis l'autel du Sacré-Cœur – que le parallélogramme de pierre noire gravée, dont on voit ci-contre la reproduction. Par bonheur, les registres de l'état-civil de cette localité remontent jusqu'au XVII^e siècle, et permettent une ample moisson de renseignements, sur les ancêtres du Père Dehon à partir du grand siècle.

Les Dehon, qui appartenaient alors au Tiers-État – bien que leur nom s'écrivit habituellement « de Hon » et quelquefois, « d'Ehon » avant la Révolution – étaient au XVII^e siècle, une famille de gros propriétaires ruraux et d'agriculteurs. À Dorengt, ils habitaient le domaine seigneurial de Ribeaufontaine, vaste ferme en carré, à la poterne majestueuse, dont la cour intérieure à elle seule couvre un hectare. Plus de trois cents hectares de terre dépendaient de Ribeaufontaine, dont les Dehon étaient les régisseurs ou receveurs.

L'origine de la famille serait-elle la seigneurie de Hon⁹ près Bavay (Nord) ? La question se pose tout naturellement. De fait, des archivistes comme M. Dechaisne, de Lille et M. Poncelet, de Mons, ont cru pouvoir la trancher par l'affirmative. La seigneurie de Hon, près Bavay, qui garde encore des ruines romaines, avait déjà sa notoriété au temps des Carolingiens. Lothaire II y fonda un autel dépendant de l'abbaye de [13] Lobbes et poussa même la libéralité jusqu'à faire don de la terre de Hon à cette abbaye en l'an 862 ; mais la terre ou seigneurie de Hon n'en conserva pas moins ses petits seigneurs, souvent mentionnés dans les documents du moyen-âge, sous des orthographes assez variables ; ainsi trouve-t-on : « *Huoi* » en 1150, « *Hum* » en 1185, « *Hon* » en 1186, comme on peut le voir dans les Annales de l'Abbaye de Lobbes, dans le recueil de Miraeus, dans les Annales du Hainaut de Jacques de Guise et dans l'ouvrage de Duvivier *Le Hainaut ancien*. Dans ces documents, les seigneurs de Hon sont plusieurs fois cités à titre de bienfaiteurs de l'abbaye de Lobbes aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles ; aux deux siècles suivants, les voici à Mons, comme échevins de la cité et comme seigneurs de la Cour du Hainaut.

Parmi les armoiries des chefs échevins de la ville de Mons, de 1371 à 1629, publiées au Tome XX des *Annales du Cercle Archéologique de Mons*, d'après le manuscrit 371 de la bibliothèque de cette ville et le manuscrit 157 du fond Goethals à la bibliothèque royale de Bruxelles, on trouve le blason de Jean de Hon, chef échevin de Mons en 1396 ; il portait « d'or à trois merlettes de sable ».

L'ouvrage intitulé *Sceaux armoriés des Pays-Bas* de J-Ch. de Raadt donne la description des sceaux suivants : 1. Jean de Hon, homme du comté de Namur, 1379 « trois oiseaux accompagnés, au point du chef, d'une étoile à cinq rais. Un homme sauvage agenouillé tient l'écu sur l'épaule gauche ». (*Charte des Comtes de Namur*, à Bruxelles ; n° 1128-1129.) 2. Jean de Hon, homme de fief du Hainaut et de la Cour de Mons, 1466, « rois oiseaux, cimier, on voit une partie du vol ». (Archives de l'État, à Mons. Chapitre Sainte Waudru, Quévy 41-56).

Les merlettes sont des pièces d'armoiries destinées à rappeler les voyages d'outre-mer ; ce sont, en effet, des oiseaux qui passent les mers tous les ans. On les a représentées, dans les armoiries que nous venons de citer, « sans pieds ni bec » pour signifier par ce symbole héraldique, les blessures que les premiers titulaires de ces blasons avaient reçues, dans leurs expéditions d'outre-mer contre les infidèles. Le chef avec « l'étoile », le cimier avec « le vol et le support » sont des suppléments concédés par les suzerains après des actions d'éclat.

Les de Hon allèrent donc aux Croisades. Rien de plus natu-[14]rel, si l'on songe qu'ils étaient seigneurs de la cour du Hainaut et de la cour de Namur ; et l'on sait, d'autre part, que

⁹ Hon est un mot celtique qui signifie : cours d'eau, comme Haine, Hun, Ona. Le Hon est une petite rivière affluente de l'Escaut, et l'Escaut porte encore, sur une partie de son cours, le nom de Hondt

les nobles en général, et spécialement les Comtes de Hainaut et de Namur, furent des vaillants croisés, dès le temps de Godefroy de Bouillon : ils partirent donc avec les seigneurs de leur cour. Hon, avec le Hainaut méridional, est ensuite conquis par Louis XIV et cédé à la France par la paix des Pyrénées en 1659 ; les de Hon qui y avaient leurs biens-fonds, durent être ruinés par la guerre. Désormais, ils ne paraîtront plus à la cour du Hainaut où jadis ils étaient de toutes les solennités : ils ne sont plus hennuyers, les voici désormais français de par leur pays d'origine.

Quelques années après la paix des Pyrénées, nous retrouvons des de Hon à la paroisse de Dorengt, près de Guise, où ils remplissent les simples fonctions de receveurs ou administrateurs de la seigneurie de Ribeaufontaine ; on voit encore les restes de leur sépulture familiale dans l'église ; ils sont dès cette époque alliés avec les bonnes familles les plus honorables de la région, les de Vieffville des Essarts, les de Vieffville de Malzy, les de la Tombale, les Remy d'Andreville ; la population de Malzy se souvenait encore naguère de « Mademoiselle » Marie de Vieffville, la bienfaitrice des pauvres.

Adrien Joseph, fils de Jean de Hon, (1733-1823) se laisse appeler Dehon à la Révolution ; son fils est Jules Alexandre Dehon (1814-1882), père de notre fondateur.

Récapitulons : Fils de croisés mutilés de guerre, décorés de l'étoile au blason... on a de la foi, du cran, du courage, du savoir-faire dans la famille Dehon ; on perd sa fortune, d'ailleurs honorablement, à la suite d'une guerre, on la refait par le travail... le Père Dehon a de qui tenir !

Les parents de notre fondateur

Malgré les traditions séculaires de vie chrétienne qui étaient restées l'apanage de sa famille, M. Jules Alexandre Dehon n'avait pas eu, dans son enfance, l'avantage d'une éducation entièrement chrétienne. Sans doute, comme les « honnêtes gens » de ce temps-là, il gardera jusqu'à la fin de ses jours une estime singulière et un profond respect pour la religion ; sans doute, [15] sa vie restera toujours marquée au coin d'une honnêteté que relèveront encore une bonté devenue proverbiale et une équité des plus scrupuleuses. Sa mentalité devait pourtant se ressentir des milieux dans lesquels s'était écoulée sa jeunesse. Une âme chrétienne ne passe pas impunément dans différentes Maisons d'éducation, honnêtes sans doute ! mais où Dieu n'avait guère sa place, telles que le Pensionnat de La Capelle, le Collège de Saint-Quentin et une Institution de Paris. Peu à peu, M. Alexandre Dehon en vint à abandonner comme tant d'autres, les pratiques de la religion.

Un fait de ce genre, toujours douloureux à une âme chrétienne, eut-il pu laisser indifférent le jeune Léon ? On imagine aisément qu'il ne dut pas être étranger à sa résolution assez peu ordinaire d'être, dès sa jeunesse, une âme réparatrice. Un autre en eut pris son parti !... « Le moins crédule enfant de ce siècle sans foi » ira même jusqu'à élever de poétiques protestations contre l'athéisme pratique des classes dirigeantes, mais sans rien tenter – bien au contraire – pour remonter le courant dévastateur ! Léon, lui, ne s'en tiendra point à ces platoniques démonstrations, il agira ! Réussira-t-il à rendre la vie de l'âme à celui qui lui avait donné la vie sur terre ? Parviendra-t-il à procurer les bienfaits de la foi, Dieu aidant, à d'autres encore ? À la grâce de Dieu ! L'homme de foi ne s'en laisse jamais imposer par ces deux imposteurs qui s'appellent le succès et l'insuccès, comme si les réalités apparentes, seules comptaient ! Armé comme il l'est, selon le mot de saint Paul, de la cuirasse de la foi, de la charité, et du casque de l'espérance, il accomplit les œuvres de la foi, le labeur de la charité avec un optimisme chrétien que rien n'est capable de démonter, tout en laissant faire à Dieu.

Quelques années encore de prières, d'efforts, de sacrifices..., et à Rome, Léon aura l'indicible joie de constater qu'en réalité, dans l'âme de son père, l'étincelle de la foi couvait sous la cendre. L'influence constante de Madame Dehon et de son fils la dégageront pour la

ranimer, jusqu'à ce que la lumière de la foi, l'ardeur de la charité éclairent et réchauffent enfin la vie de cet homme si droit : Il avait trop de vertus pour n'être pas chrétien !

C'est à notre mère qu'après Dieu, nous devons le meilleur de [16] nous-mêmes et, pour ainsi dire, la moitié de notre vocation sacerdotale et religieuse : N'est-ce pas elle qui, plus que tout autre, cultive le germe de cette vocation divine et lui permet de s'épanouir ? Aussi n'éprouverons-nous aucune surprise à rencontrer chez Mademoiselle Vandelet, que Dieu prédestinait à devenir la maman de Léon, la plus exquise dignité de vie, alliée à une foi des anciens jours et aux vertus qui font la jeune fille et la femme chrétienne. Mademoiselle Fanny Vandelet avait pourtant grandi au sein d'une famille assez peu homogène au point de vue religieux ; mais tant était grande la noblesse d'âme de son père, que l'atmosphère d'incroyance, si commune à cette époque de notre histoire, n'avait en rien amoindri ses qualités de droiture, de bonté, d'honnêteté naturelles. La mère tout au moins de Mademoiselle Vandelet était pieuse et simple : mais mûrie par le travail et la souffrance, elle fut enlevée prématurément à l'affection des siens.

« En ces circonstances délicates, nous confie le Père Dehon, la grâce de ma mère fut d'être élevée au pensionnat de Charleville. Cet Établissement était alors dirigé par les Daines de la Providence, mais, en réalité c'était bien là un fief du Sacré-Cœur ; et même ces Dames préparaient leur fusion avec le Sacré-Cœur. »

Vers l'époque où celle qui allait devenir la mère de notre fondateur y terminait ses études, Madame Barat fit visite à la Maison de la Providence de Charleville et bientôt les deux Congrégations fusionnèrent en une seule.

Dans ce milieu d'élite, qui groupait parmi les religieuses enseignantes, tant de grandes âmes et de nobles cœurs, l'esprit de Dieu régnait. Lorsque sonna l'heure de quitter cette maison bénie qu'elle aimait tant et où elle avait été si aimée, Mademoiselle Fanny Vandelet avait acquis une piété à la fois éclairée et forte : la liturgie revêtait pour elle le plus haut intérêt ; la liste de ses lectures spirituelles, en rapport avec les grandes époques liturgiques de l'année, et ses notes de retraites que nous avons retrouvées à Rome, dénotent une âme avertie de sa religion et des devoirs auxquels elle devra faire face, en entrant dans la vie. Le scapulaire et le chapelet n'avaient pas de partisan plus dévot que Mademoiselle Fanny Vandelet : elle se faisait en outre un honneur d'appartenir, non seulement à la Confrérie du Sacré-Cœur, mais encore à la Congrégation de la [17] Très Sainte Vierge ; et ses chères dévotions, elle les transmettra comme un patrimoine, à celui qui sera son fils et notre fondateur. Les patrons de la jeunesse, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kotska étaient pour elle des amis de cœur ; enfin son esprit si droit, non moins que son ardente foi devaient bientôt lui faire adopter les dévotions qui allaient prendre une extension si merveilleuse dans la piété catholique : les Mois de Marie du printemps et de l'automne, le Mois du Sacré-Cœur, le Mois de saint Joseph.

Mademoiselle Fanny Vandelet ne fut pas – on s'en doute – sans penser à prendre pour elle l'appel à la vie religieuse ; mais la maladie et la mort de son admirable mère ne tardèrent point à lui imposer des devoirs d'un autre ordre, qui l'en détournèrent. Sa sœur aînée se trouvait déjà établie dans le monde ; c'était donc à la puînée qu'incombait l'obligation de se mettre à la tête de la maison paternelle, puisqu'elle le pouvait. Elle s'y montra à la hauteur de sa tâche. Après son mariage avec M. Jules Alexandre Dehon, à l'âge de 23 ans, en 1836, elle eut l'avantage de garder contact avec le Sacré-Cœur de Charleville, du fait que sa jeune sœur y continuait ses études. Plus tard, son fils Léon bénira la Providence de lui avoir donné une telle mère et mieux encore, de l'avoir initié par elle à l'amour du Sacré-Cœur, d'avoir fait de lui, en quelque sorte, un fils de la sainte Madame Barat, dont il s'efforcera de réaliser une partie du magnifique idéal ; l'Œuvre des Prêtres du Sacré-Cœur.

Naissance et Baptême

Le 14 mars 1843, Léon Dehon naquit à La Capelle (Aisne). Dix jours plus tard, l'enfant reçut le sacrement de la régénération des mains du vénérable M. l'Abbé Hécart, dans la pauvre église du lieu. Ce jour-là, on célébrait la fête d'un jeune enfant martyr, saint Siméon ; mais surtout, – détail qui allait revêtir une portée considérable dans la vie du nouveau baptisé – c'étaient les premières vêpres de l'Annonciation. En revivant par la pensée cette date bénie, le Père Dehon écrira plus tard, à la lumière d'une foi intense : « Quel bonheur de voir uni le souvenir de mon baptême à celui de l'« *Ecce venio* » de Notre-Seigneur ! » L'« *Ecce venio* » du Sauveur avait en effet béni et protégé l'entrée de Léon dans la vie chrétienne.

[18] Les âmes qui vivent à la lumière de la foi aiment à rechercher sous l'écorce des choses, les attentions paternelles de la Providence : Léon Dehon était de celles-là ! Dès les premiers instants où il fut capable d'y réfléchir, Léon découvrit une sorte de corrélation entre son baptême d'une part et sa vocation de prêtre-hostie du Cœur de Jésus ; et à l'« *Ecce venio* » qui lui jaillissait fréquemment des lèvres, il ajoutait tout bas : « POUR ETRE MISSIONNAIRE ET MARTYR, si Vous ne me jugez pas trop indigne d'une telle grâce, ô mon Dieu ! » Aussi, de quel culte Léon n'entourera-t-il pas jusqu'à la fin de ses jours, le souvenir de son baptême ! Quel réconfort pour lui, aux heures délicates de sa vie de collègue, que d'en renouveler les promesses ! Lorsque, à Rome il réalisera sa vocation, les délicieux *Exercices* de sainte Gertrude raviveront en lui les grâces dont le saint baptême l'avait enrichi. Chaque année, enfin, les vacances le ramèneront en pèlerinage aux fonts où l'eau sainte l'avait régénéré, jusqu'au jour où l'urne vénérable sera ensevelie dans la maçonnerie d'un autel, en attendant qu'elle disparaisse tout à fait.

Les célestes Patrons, auxquels Léon Gustave fut confié le jour de son baptême, demeurèrent toujours pour lui, ce qu'ils sont en réalité, des modèles, des amis de Dieu, des intercesseurs intimes, auxquels il ne se lassera jamais d'avoir recours. Parmi les vingt Léon dont le *Dictionnaire d'Hagiographie* de dom Baudot fait mention, Léon Dehon adopta saint Léon le Grand, supposant – non sans raisons – que ce pontife éminent du cinquième siècle devait être le plus puissant des saints de ce nom. De même, il se mit sous la protection de saint Augustin, attendu que Gustave n'est vraisemblablement qu'un dérivé du nom que porte le grand évêque d'Hippone. Insigne protection que celle de ces deux docteurs ! L'un et l'autre, le vainqueur du monophysisme et des Manichéens qui osa tenir tête à Attila, et le fils de sainte Monique, ne sont-ils point deux des plus grands parmi ceux que la Sainte Église honore du titre de docteurs ?

« J'espère, nous confie leur protégé, qu'ils m'accueilleront plus tard comme un ami ; je leur ai tant de fois témoigné de l'amitié et de la confiance ! Il me semble que j'ai reçu d'eux bien des grâces... J'aime surtout, de saint Léon, la grande doctrine théologique, la dignité, la douceur, le [19] beau style ; et de saint Augustin, la pénitence, l'amour ardent pour Notre-Seigneur, les larmes, le grand cœur que je voudrais m'approprier.. »

Le nom de Léon lui fut donné par sa mère, en souvenir d'un petit ange, frère aîné de notre fondateur, parti pour le ciel à l'âge de quatre ans et dont Madame Dehon ne pouvait prononcer le nom sans que les larmes lui vinssent aux yeux ; quant au nom de Gustave, une raison de sympathie bien chrétienne explique son attribution, Gustave était tout simplement le prénom de son parrain, frère du père de notre fondateur. Sa marraine fut la plus jeune sœur de sa mère ; toujours Léon lui sera reconnaissant de l'heureuse influence qu'elle exerça dans la famille par sa foi solide et par la dévotion ardente qu'elle avait puisée, elle aussi, chez les Dames du Sacré-Cœur de Charleville.

En famille

C'est l'image de sa mère qui domine dans les plus lointains souvenirs du Père Dehon. Plus que les autres membres de la famille, il avait vécu auprès d'elle dans son enfance ; pendant que son frère Henri allait et venait avec son père, partageant les goûts paternels pour la culture

et les chevaux, Léon, lui, restait à la maison et suivait sa mère comme pas à pas. Quelle grâce que de vivre ainsi dans l'intimité d'une telle créature d'élite et d'une telle mère ! Il subit son action constante, et malgré l'étourderie du premier âge, Léon prit goût, peu à peu, à la piété dont il avait sous les yeux l'exemple, et aux choses religieuses au milieu desquelles il vivait. Pas de plus grand plaisir pour lui, dès ce temps-là, que d'établir de petites chapelles :

« Ma mère avait des statuettes, dit-il, des images pieuses, quelques reliquaires même qu'elle avait obtenus au Pensionnat de Charleville. »

Il n'en fallait pas davantage, et les membres de la famille, au courant des préférences de Léon, se plaisaient à lui offrir en cadeau des objets de piété. De bonne heure également, Léon s'intéressa au jardinage ; toujours il eut son lopin de terre, et, sur le tard de sa vie, nous l'avons encore vu prendre soin de ses beaux arbres fruitiers et même des vertes pelouses du « Sacré-[20]Cœur » de Saint-Quentin, qu'il débarrassait volontiers, avec nous, de leurs mauvaises herbes.

L'attrait pour les objets pieux, sans être pourtant décisif, est souvent regardé comme le premier indice d'une vocation : « On me l'assurait parfois dans mon enfance, dit-il ; je ne pensais pas alors que l'évènement dût confirmer le pronostic. » En attendant, sa mère lui apprenait à joindre les mains, à prier matin et soir, plus longuement même le soir : après les prières ordinaires à Notre-Seigneur et à la Très Sainte Vierge, il y en avait toujours d'autres, à l'ange gardien, à saint Louis de Gonzague et à saint Stanislas.

« Ces dévotions, dira-t-il, sont nées en moi avec la raison même. La belle âme de ma mère passait ainsi un peu dans la mienne, pas assez complètement toutefois, à cause de ma légèreté. »

De cette âme, le Père Dehon trouva pour ainsi dire le portrait dans un cahier de notes et de résolutions très personnelles, qu'elle avait écrites vers l'âge de dix-huit ans ; il lui apparut alors nettement que c'était bien là la source de ce que sa mère lui avait inculqué, au temps déjà lointain où il priait sur ses genoux : la dévotion au Sacré-Cœur, à Jésus Enfant, à la Très Sainte Vierge Marie, un acte de dévouement au saint Ange gardien, des pratiques de piété pour chaque heure du jour, en vue de s'unir successivement à la Sainte Trinité, au Très Saint Sacrement, au Saint-Esprit, au Sacré-Cœur, à la Très Sainte Vierge, à saint Joseph, au bon Ange, à quelques saints de prédilection, (les apôtres, les martyrs, les vierges, saint François-Xavier, saint Louis de Gonzague, sainte Thérèse, saint François de Sales). On y trouve enfin la résolution de penser plusieurs fois le jour, à la Très Sainte Vierge, aux saints et d'accomplir quelques actes de vertu en leur honneur :

« Je goûtais souvent, dit son heureux fils, le fruit de ces pieuses résolutions ; ma mère me communiquait ses saintes pensées et me faisait prier avec elle. »

À l'ancienne église et au pensionnat de La Capelle. La Première Communion

L'église paroissiale, à laquelle nous reportent les premiers souvenirs du Père Dehon, n'avait rien qui put charmer le regard ni même parler à l'imagination : c'était une sorte de [21] mesure, d'aspect triste et froid, dont le vénérable curé, vieillard débile, prenait soin pourtant avec zèle. Si modeste qu'elle soit, l'église est, en effet, la maison où Dieu donne audience. Le jeune Léon y avait sa place, dans les premiers temps, au banc de sa mère ; avec elle il priait, ou plutôt, sa mère l'entraînait à prier ; si jeune encore, Léon ne savait pas encore bien ce qu'était la prière. La pieuse mère conduisait ses enfants aux offices du dimanche et parfois aux saluts de la semaine.

« J'avais environ sept ans, raconte le Père Dehon, quand la tournée de confirmation amena Sa Grandeur Mgr de Garsignies à La Capelle. En traversant l'église, il bénit les enfants ; à moi il me fit baiser sa croix pectorale en

me disant : c'est la croix de mon prédécesseur, Mgr de Simonis. Ce souvenir m'est resté, ma mère me le rappelait, de temps à autre ; elle y avait vu une grâce signalée. »

Plus tard, Léon assistera aux offices, à la tribune du pensionnat ; il y trouvera un condisciple pour lui apprendre à suivre l'office dans son paroissien, ce dont Léon lui sut toujours gré.

Le pensionnat de La Capelle, où il passa sa première enfance, ne lui laissa que fort peu de bons souvenirs ; auprès d'un certain nombre de ses condisciples, il trouva certes l'exemple de la fidélité au labeur quotidien, mais l'étiage de la foi et de la vertu y était des plus faibles... Heureusement, le Sacré-Cœur veillait sur son élu, et malgré trop de fâcheux exemples, Léon resta digne, pieux et honnête, grâce sans doute, à sa situation de demi-pensionnaire, qui lui permettait de se retremper en famille. D'un caractère assez altier, il bondissait à la moindre humiliation ; il faut cependant le reconnaître, à part l'un ou l'autre instant de découragement, Léon resta un élève studieux et rangé, de sorte que, doué comme il l'était, sa place était le plus souvent et très aisément, la première. Somme toute, Léon fit, au pensionnat de La Capelle, un fructueux apprentissage de la vie et de magnifiques progrès dans ses études.

Trois années durant, Léon suivit avec ses condisciples le catéchisme de la paroisse, tant et si bien qu'il en vint à savoir bientôt par cœur la lettre de ce livre de vie et qu'il en comprit raisonnablement la portée. Aussi, dès l'année 1853, le vénérable curé de La Capelle, perdant de vue la question d'âge, décida-t-il l'admission de Léon à la Première Communion. [22] Mais le Décret libérateur de Sa Sainteté Pie X devait encore tarder longuement à paraître. Léon Dehon n'avait encore que dix ans, c'était trop tôt en ce temps-là ! Sa Première Communion fut remise à l'année suivante.

Ce fut donc en 1854, le 4 juin, jour de la Pentecôte, qu'il accomplit le grand acte. Avec la plus entière bonne volonté, Léon fit ce qu'il put pour s'y préparer dignement. Sa bonne mère, dont les conseils de chaque jour produisaient sur lui les impressions les plus profondes, l'y aida comme sait le faire une mère chrétienne. Léon comprit mieux ainsi, qu'il s'agissait d'une grande action. Rien ne put le faire se départir de la paix qui régnait dans son âme, ainsi, « félicité de mes bonnes réponses, j'étais au-dessus d'une tentation d'orgueil, dit-il. Sous une puissante impression de grâce, les louanges perdent toute leur saveur, la grâce l'emporte ! » N'est-ce pas là un argument d'une puissance singulière en faveur de la Sainte Communion précoce et fréquente ? sans elle, l'âme s'étiole ; avec elle, c'est facilement la vie surabondante. Malheureusement, l'usage assez commun était alors non seulement de différer, plus encore que ne l'avait fait M. le Curé de La Capelle, la Première Communion des enfants, mais encore de ne permettre la Sainte Communion que très rarement. Léon avait bien besoin de cela ! Avec une nature aussi exceptionnellement douée que la sienne, il lui eut fallu bien au contraire, le réconfort quotidien ou tout au moins fréquent, de la Sainte Communion, pour que s'épanouît sa vie intérieure ; aussi, comment en être surpris ? à le voir on eut dit d'une plante qui, faute d'humus ou d'atmosphère appropriée, dépérissait de jour en jour. Sa sainte mère en était désolée, son père lui-même s'en inquiétait. Étonnons-nous ensuite si, vers la fin de l'année scolaire, lorsqu'on lui confie le rôle de Cléante dans *L'Avare*, pour la solennité de la distribution des prix, Léon en est réduit à avouer en toute simplicité que ce fut-là, pour lui, l'occasion de déployer une certaine dose de vanité ! et il ajoute : « J'étais alors souvent grondé dans ma famille. » Rien de plus naturel ! Sans la Sainte Communion fréquente, où trouver la force de surmonter à tout âge, et surtout à l'âge critique, les difficultés de la vie ?

[23] Les attentions délicates de la Providence

« La nature entière, dans sa diversité, rêve, semble-t-il, de s'améliorer, de s'embellir, de se purifier... Il y a longtemps, rapporte Max du Camp, par une nuit claire et bleue des pays tropicaux, pendant que les dix-sept étoiles de la Croix du Sud éclataient à l'horizon austral, je dressais l'oreille à un bruit imperceptible qui passait sur le désert. C'était plus qu'un soupir, c'était moins qu'un sanglot. N'était-ce pas le vent qui murmurait en frôlant les sables ? Le Nubien qui me servait de guide me dit alors : 'Écoute le désert ! Entends-tu comme il pleure ? Il se lamente parce qu'il veut être prairie¹⁰. » »

Combien d'âmes qui, sans se bercer pourtant d'illusions égoïstes, ni même simplement intéressées, rêvent du plus parfait, mais tel le paralytique de Bethsaïda, non sans éprouver un regret attristé, à la vue de leur impuissance devant l'idéal entrevu : « *hominem non habeo* ! » « Je ne peux pas, je n'ai personne pour m'aider ! » « *Le désert se lamente, parce qu'il veut être prairie !...* » Parfois aussi, Jésus passe un jour auprès de ces bonnes âmes, sous un incognito quelconque... prêtre, parent, ami... et Sa bonté leur permet – apparemment contre toute espérance – de s'élever par une pente insensible et douce jusqu'au degré de perfection voulu par Dieu pour elles. Ainsi en fut-il pour Léon.

L'enfance tout entière du jeune et enthousiaste Léon ne pouvait se cantonner dans le cercle d'ailleurs assez restreint du pensionnat de province et du foyer familial : dès la jeunesse, pour chacun d'entre nous, un certain nombre de relations extérieures et même un commencement de vie sociale ne tardent pas à s'ébaucher. Il s'agit, en effet, de progresser c'est le mot d'ordre du Fils de Dieu : « Soyez parfaits... » « *Le désert... veut être prairie...* » Qui donc l'y aidera ? Les relations qui se nouent alors, laissent un souvenir si bon et si réconfortant dans une vie de jeune homme, qu'il y a lieu de les signaler discrètement, comme des bienfaits de la Providence et de véritables motifs d'actions de grâces.

Deux sœurs, excellentes chrétiennes, à la vie exemplaire, n'avaient pas de plus grande joie que d'inviter Léon. Leur temps se partageait entre le soin de la pauvre église de La [24] Capelle, de la bibliothèque paroissiale, des reposoirs et des pauvres de la ville. Véritables émules des Saintes Femmes, elles continuaient auprès de Notre-Seigneur, avec un zèle à la fois surnaturel, intelligent et très effacé, la tradition de leurs ancêtres des temps évangéliques. Il n'en fallut pas davantage pour que Léon s'intéressât, comme elles, au soin de l'église et à celui des pauvres. Pour les reposoirs, il cultivait les fleurs avec amour, et comme il advint à sainte Thècle, les fleurs lui rendaient son amour en parfum... de piété ! On prie si bien devant un peu de beauté, longuement préparée en l'honneur de Celui qui fait les délices de tous les saints : « *erit anime servi tui, plena modulatione* ! »

Quelques autres familles, récemment établies à La Capelle, y avaient également apporté de précieux éléments de foi et de distinction, dont Léon sut faire son profit. Trois de ces familles lui laissèrent les plus délicieux souvenirs : l'une était celle du juge de paix de La Capelle, dont le home familial lui offrait, avec une courtoisie affable du meilleur ton, d'innocentes distractions, agrémentées de conseils qui toujours savaient trouver le chemin du cœur.

Les personnes qui tenaient le bureau de poste, elles, appartenaient à une famille aristocratique, mais à laquelle la fortune avait cessé de sourire. Ici encore, Léon trouva, au milieu de délassements de famille, maintes leçons de la plus haute valeur éducatrice : De concert avec le percepteur, ces dames contribuèrent à la fondation de l'œuvre Saint-Joseph et à celle de la Conférence de Charité des Dames, dont Madame Dehon restera jusqu'à sa mort la cheville ouvrière. Que de bien la mère du jeune Léon put faire grâce à cette œuvre ! Que de bien aussi cette œuvre lui fit ! Saint Joseph sut gré à Madame Dehon d'avoir si longtemps fait la charité en son nom, il la conduira à Dieu le jour même de sa fête, le 19 Mars 1883.

Plusieurs membres de sa famille, enfin, donnèrent souvent à Léon l'occasion de s'édifier : les sœurs de sa sainte mère notamment, qui avaient reçu une éducation analogue à celle de leur aînée ; son cousin Aimé, âgé de dix-huit ans, atteint de la fièvre typhoïde, qui était revenu

¹⁰ Réponse de Max du Camp à Sully Prud'homme. Académie française. 23 Mars 1883.

de Paris à La Capelle, se croyant hors de danger, alors qu'il s'acheminait lentement vers la mort... Quelle foi ardente chez ce jeune homme, quelle âme [25] droite, quel grand caractère ! Son affection à la fois douce et ferme, savait au besoin prendre le ton de la remontrance et ses réprimandes portaient plus encore que n'eussent pu le faire celles de Monsieur ou de Madame Dehon eux-mêmes... Enfin une autre de ses parentes, Louise, en se donnant à Dieu dans la Congrégation des Sœurs de Charité, attira son attention sur la grave question de la fidélité à suivre l'appel de Dieu.

Toutes ces relations, tous ces événements, dont il bénit avec effusion le Seigneur, lui apparurent comme autant de grâces précieuses qui, en lui rappelant l'éternité et ses réalités invisibles, l'orientèrent doucement et sûrement, vers le meilleur moyen de la préparer, c'est-à-dire vers la vie religieuse.

« *Laqueus contritus est* » (Ps 123)

Au pensionnat de La Capelle, Léon s'était trouvé en présence de si mauvais exemples, que sans les grâces insignes dont nous venons de remercier Dieu avec lui, ç'eut été miracle, humainement parlant, de le voir y résister. L'heure de la délivrance allait sonner. Il était temps pour lui d'achever ses études dans un établissement de choix. M. Dehon envisagea d'abord le projet de présenter son fils à un Lycée de Paris, mais la Providence qui avait ses desseins, l'orienta vers un collège, qui à tous points de vue, était de premier ordre : Ce fut la grâce maîtresse de sa vie, « toute l'éternité, aimait-il à répéter, j'en louerai Dieu ! » Voici le fait : La servante chargée à la maison paternelle du soin de Léon, était originaire de Wignehies ; or, il advint que M. l'Abbé Boute, curé de cette localité, fut nommé professeur de seconde au Collège d'Hazebrouck. D'où naturellement, pour la servante l'occasion de relater le fait à son maître, qui précisément, cherchait un collège pour son fils. Des relations s'ensuivirent entre le nouveau professeur du Collège d'Hazebrouck et la famille Dehon ; la Providence allait s'en servir pour attirer à ses vues encore mystérieuses, l'esprit si droit et si avisé du chef de famille. Monsieur Dehon-père fut bientôt conquis, à la fois par le charme des relations qu'il venait de nouer avec M. l'Abbé Boute et par ce qu'il apprit de l'excellence tout à fait exceptionnelle des études au collège d'Hazebrouck. La pensée de confier ses enfants à un prêtre [26] comme M. l'Abbé Boute fit tomber toutes les objections qui eussent été de nature à l'empêcher de confier Léon et son frère Henri à cet Établissement modèle ; d'autant que Madame Dehon en exprimait avec insistance le vœu le plus formel. Ce fut donc chose décidée : le 1^{er} octobre 1855, Léon et Henri Dehon entreraient au Collège d'Hazebrouck, « jour à jamais béni, écrira plus tard le Père Dehon, ce jour-là, je reçus de telles grâces que je n'y puis penser sans être ému de reconnaissance ! » C'était en effet, Jésus qui le prenait sur son Cœur pour le combler de ses tendresses.

Le collège d'Hazebrouck

« En 1838, M. Jacques Dehaene, né à Wormhoudt en 1809, vicaire à (saint Jacques) de Douai, depuis 1834, renonçait au ministère paroissial pour se consacrer à l'œuvre de l'enseignement. Avec son confrère de Douai, M. Lecomte, futur supérieur du Collège de Tourcoing, il gémissait sur la froideur et l'indifférence religieuse de notre pays, qu'il attribuait pour une bonne part, à l'influence des collèges de l'État. Il voulait donner à la jeunesse une éducation chrétienne et favoriser de tout son pouvoir les vocations sacerdotales. Il fut nommé Principal du Collège communal d'Hazebrouck « qui n'existait plus que de nom et dont il fit l'établissement le plus florissant du département du Nord ». Il profita de la loi sur la liberté de l'enseignement pour fonder, en 1850, l'Institution Notre-Dame des Dunes à Dunkerque, et, en 1857, l'Institution Saint-Joseph de Gravelines. En 1857, sur le désir de Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, il bâtit à Hazebrouck un couvent pour les Capucins, très populaires dans la région. En coopérant à la fondation de ce monastère, M. Dehaene était loin de soupçonner qu'il s'aménageait un refuge et qu'il préparait le local d'un Petit Séminaire¹¹. »

¹¹ Abbé E. D'Halluin : *Gerbe d'Or. Prêtres, Religieux, Missionnaires du Petit Séminaire d'Hazebrouck*. 1930. p. 9.

Deux ans avant la fondation du Couvent des Capucins, Léon Dehon entra en Quatrième au Collège d'Hazebrouck. Dirigé par cet admirable clergé du Nord, dont le zèle pour la gloire de Dieu n'a d'égal que son dévouement légendaire pour le salut des âmes, le collège avait, par surcroît, le bonheur de posséder à sa tête un homme de la race des saints. L'idéal de M. Dehaene, « le rêve de toute sa vie » selon son expression, était de cultiver les vocations ecclésiastiques et d'assurer l'avenir des trois établissements qui, à Dunkerque, à Gravelines et à Hazebrouck, [27] lui devaient ou l'existence ou la prospérité : « Précieuses vocations ecclésiastiques, c'est pour vous découvrir, pour vous exciter, pour vous conduire à un heureux terme, dira-t-il en 1873, que je suis entré, il y a quarante ans, dans la carrière de l'enseignement. » L'avenir de ses œuvres n'était pourtant pas sans lui causer quelques soucis : longtemps il s'arrêta au projet d'établir un Institut de Prêtres qui serait destiné à y pourvoir : « Je m'occupe, dit-il, d'organiser nos Maisons d'éducation et de jeter les bases d'une Congrégation de Prêtres, sous le patronage de Marie Immaculée et se consacrant à l'enseignement et à la prédication. »

Mais « l'homme propose et Dieu dispose » ! En attendant cette fondation, qui d'ailleurs ne verra jamais le jour, M. Dehaene poussait parfois le zèle apostolique jusqu'à admettre dans son établissement, à des conditions plus que douces, nombre d'enfants qui lui devront leur sacerdoce ou les principes religieux qui inspireront leur vie. Sa tâche d'éveilleur de vocations, était, il est vrai, singulièrement facilitée, du fait que le collège se recrutait dans cette bonne Flandre, où non seulement les mœurs sont restées chrétiennes, mais où la foi règne dans les familles, dans les mœurs, dans les coutumes. « J'ai entrevu cette année en visitant la Flandre, un coin du paradis, écrivait Mgr Duquesnoy à M. l'Abbé Pataud le 5 janvier 1883. Je ne pensais pas qu'il fut encore possible de trouver en France une telle population. Chaque paroisse est une communauté fervente. Ah ! Quelles douces larmes j'ai versées ! » On voit que ces populations se nourrissent de l'eucharistie, la grâce est dans les cœurs, sur les lèvres, dans les actes !

Au demeurant, la vie était austère au collège : une partie des locaux, sans aucun confort, étaient alors à l'état de masure. On n'y servait guère que du pain noir et les mets préférés des campagnes flamandes. La règle de la maison était virile : lever matinal, peu de feu en hiver, beaucoup de travail... et fort peu de congés ! Un régime de ce genre, lorsqu'on peut l'imposer, forme des hommes de caractère, et toujours le niveau spirituel non moins que celui des études y gagnent, dans une mesure qu'un peu de psychologie explique fort bien.

[28] Un père et un apôtre : M. l'Abbé Dehaene (1809-1882)

Cet homme de bien exerça dans le Nord un apostolat aussi varié que profond : ardent comme un méridional, digne et correct comme un homme du Nord, il ne pouvait se résoudre à limiter son activité à ses fonctions absorbantes d'ailleurs, de Principal : de même que

« les poètes sont dans la nuit de ce monde comme des soleils qui rayonnent de toutes parts... »

« Zyn poeten
Groots gesmetten
Door den swartsten tydenacht
Om, als zonnen
Licht te ionnen
Aan het menschelyck geslacht¹² »

ainsi M. Dehaene éprouvait-il le besoin de rayonner Jésus-Christ dans les directions les plus variées : au collège, dans le seul domaine de la spiritualité il se réservait la « lecture spirituelle » quotidienne, le catéchisme du dimanche, les sermons, les confessions, la direction

¹² Weemas Voorzang

de la Congrégation ; dans la sphère de l'enseignement, il donnait le cours de philosophie et présidait les conseils ; tâche immense qui eut largement suffi à plusieurs hommes ! Le vaillant apôtre ne s'en contentait pourtant pas : il trouvait encore le loisir d'évangéliser sa chère Flandre, car il prêchait avec la même éloquence en français et en flamand.

Tel fut le prêtre éminent dont Léon Dehon eut l'insigne faveur d'être pendant quatre ans, 1855-1859, le pénitent et le disciple ; après avoir communie aux pensées intimes de son directeur, il en vivra toute sa vie et à l'heure de quitter le collège, il emportera, comme l'un de ses plus précieux trésors, dans la petite immensité de son cœur, l'amitié de celui en qui il verra toujours un père en Dieu !

L'activité apostolique de M. Dehaene était trop belle ! Comme celle du Christ Jésus, il fallait donc qu'elle trouvât son couronnement dans la croix ! Le Gouvernement impérial ne s'était-[29]il pas imaginé que l'influence considérable de M. Dehaene en Flandre avait été pour quelque chose dans l'élection du candidat catholique M. Plichon ! En conséquence, le 8 mars 1865, le ministre M. Duruy, prononça la révocation de M. l'Abbé Dehaene sous un prétexte des plus spécieux. Personne ne s'y trompa ! Selon le mot si juste de M. l'Abbé Lemire¹³, le public ne vit dans cette mesure qu'un « expédient politique » ; et le départ de M. Dehaene, qui entraîna celui de ses collaborateurs, frappa à mort l'Établissement communal.

C'était l'époque où depuis quatre ans, les Capucins avaient dû quitter Hazebrouck ; leur couvent, dont M. Dehaene était l'un des trois propriétaires restait donc inoccupé : l'occasion était belle de poursuivre la réalisation de son idéal aux « Capucins » où il se trouvait chez lui. « Le 16 juillet 1865, après bien des difficultés et des démarches, M. Dehaene obtint l'autorisation d'ouvrir une Institution libre, et le Couvent des Capucins prit le nom d'Institution Saint François d'Assise¹⁴. » À cette occasion, Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, éleva Monsieur l'Abbé Dehaene, à la dignité de chanoine de sa cathédrale.

Le grand homme de Dieu qui fonda ainsi l'Institution Saint François d'Assise eut la joie de la voir transformée en Petit Séminaire mixte à partir de 1873, en attendant qu'à dater de 1894, elle devienne purement et simplement Petit Séminaire.

M. le Chanoine Dehaene rendit son âme à Dieu après avoir beaucoup souffert, ainsi qu'il en avait exprimé le vœu dans une envolée poétique à son cher Léon :

« Laissez-moi, dévoré par les divines flammes
Goûter la grande loi de Jean le Bien-Aimé,
Répandre, s'il le faut, mon sang pour prix des âmes,
Et mourir... de douleur ou d'amour consumé¹⁵ ! »

Jamais Léon ne parlera de celui qu'il appelait « le père de son âme », sans la plus profonde et enthousiaste vénération ; en feuilletant comme des reliques les lettres qu'il avait reçues de lui – et dont les traits jaunis sont encore aujourd'hui légèrement-[30]ment saupoudrés d'or –, il rédigea ce mot de la fin : « Je me complais à dépeindre ce père de mon âme. Il me semble qu'il a obtenu de Dieu la grâce de faire passer en mon âme, quelque chose de la sienne !... » Rien de plus vrai ! Le maître, en effet, explique pour une part, le disciple : la suite de ce récit le montrera amplement.

Un Maître : M. l'Abbé Boute (professeur de 1850 à 1868)

Si M. le Chanoine Dehaene fut pour Léon un père, M. l'Abbé Boute devint pour lui un maître dans toute la force du terme. Excellent humaniste, grave, précis, méthodique et d'une érudition tout à fait remarquable, M. l'Abbé Boute donnait, avec brio, le meilleur de lui-même à ses élèves ; Léon lui sera redevable de sa première formation littéraire et de l'éducation de

¹³ Abbé Lemire, o. c. p. 271

¹⁴ Abbé E. D'Halluin : *Gerbe d'Or...*, p. 10

¹⁵ Abbé Dehaene : *L'Aigle de Patmos*.

sa raison. Plus tard, lorsqu'il aura terminé le cycle de ses études secondaires, Léon recevra longtemps encore, avec le plus affectueux intérêt, les encouragements de son ancien maître. Voici à titre d'exemple, en quels termes M. Boute apprécie le règlement de vie que, de Paris, Léon lui soumettra : « Je ne pourrais que donner mon approbation à votre plan d'études, si elle était nécessaire. Sept heures de repos sont plus que suffisantes, si nous nous en rapportons à l'École de Salerne : *« sex horis dormire sat est juveni senique, septem pro pigris... »* Vous faites bien de lire, chaque jour, un chapitre avec commentaire, de la Bible. Si vous pouviez y joindre une page de Bossuet, rien ne manquerait, sous le rapport du confortable à votre banquet spirituel. Ce grand penseur lisait tous les soirs, comme vous le savez, quelques vers d'Homère. Vous agissez sagement en vous occupant toujours du grec, il ne vous sera jamais inutile par la suite... » (13 janvier 1863)

Le 16 octobre de la même année, nouvel échange de correspondance : « Je vous remercie de la bonne lettre que vous m'avez écrite, du fond de la Norvège, et que j'ai lue avec le plus vif intérêt. Vous, du moins, vous ne voyagez pas uniquement pour votre plaisir, mais afin de vous instruire et de compléter votre éducation. »

Une autre fois, M. l'Abbé Boute rentrait de La Capelle où il [31] avait rendu visite à Monsieur et Madame Dehon ; aussitôt il câble à Léon : « Nous avons beaucoup parlé de vous, comme vous le pensez bien. Monsieur votre père en est toujours à ses projets d'avenir, pour ce qui vous concerne. L'éventualité où vous persévereriez dans vos premiers projets, a même été envisagée, – (Il s'agissait de la grave question du sacerdoce) – ; et cette perspective, au cas où elle viendrait à se réaliser, ne semble plus effaroucher par trop, l'imagination de M. Dehon ; désormais Monsieur votre père la considère avec un certain calme. »

M. Boute avait d'ailleurs toujours fait preuve d'une extrême réserve à ce sujet ; lorsque, pour la première fois, Léon avait tenté au collège, d'aborder cette question, M. Boute n'y prêta tout d'abord aucune attention. Il fallut de nouvelles instances pour que l'avisé directeur lui laissât enfin deviner le fond de sa pensée ; tout en ravivant l'idéal de son jeune disciple, il ajouta : « Terminez d'abord vos études, allez jusqu'au doctorat comme le désire M. votre père, ensuite on verra ; c'est loin du monde que l'on doit demander à Dieu si l'on doit renoncer au monde. »

Cet homme de Dieu mérite vraiment l'hommage ému que les fils et les disciples du Père Dehon rendent à sa mémoire : il fut, en effet, l'instrument de la Providence pour l'éducation chrétienne et la vocation du jeune Léon. C'est par lui que Léon est entré au collège d'Hazebrouck ; l'influence qu'il exerça sur son adolescence et sur sa jeunesse fut réellement décisive : sa haute compréhension du sacerdoce s'est toujours reflétée dans sa vie, non moins que dans ses leçons, à la manière d'une flamme qui éclaire, en même temps qu'elle réchauffe les enthousiasmes déclinants. Il est maintenant près de Dieu, ce prêtre au sacerdoce rayonnant que le Père Dehon regardait comme son Maître, parmi tant d'autres auxquels il conserva toujours son estime la plus profonde et sa reconnaissance la plus ardente : tels, M. Dekeister, sous-directeur de la Maison, le saint M. Baron, M. Vallée, son professeur de Quatrième, M. Evrard, son professeur de Troisième, M. Lacroix, son surveillant général.

[32] « *Proficiebat sapientia et aetate et gratia apud Deum et homines* » (S. Luc. II, 52)

La piété ni la foi ne perdent rien – bien au contraire – à nous montrer le Verbe Incarné, Christ humain, véritablement de notre race et de notre sang, enfant parfait, adolescent parfait, mais conservant successivement le caractère de l'enfance, de l'adolescence et de l'âge adulte ; pour éviter l'adoptianisme nestorien il ne faudrait pas tomber non plus, ou peu s'en faut, dans le docétisme ou le monophysisme. En considérant le Christ, notre modèle, progressant au sens que nous venons de préciser, dans son esprit (*sapientia*), dans son corps (*aetate*), dans son âme (*gratia*), tous les saints ont trouvé en Lui le type idéal, sur lequel ils se sont modelés, la « lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ». Ainsi en sera-t-il de Léon.

De 1855 à 1859, au cours des années qu'il passa au collège d'Hazebrouck, ce fut là que l'Exemplaire divin de toute perfection fut, mieux que jamais, révélé à Léon par ses maîtres. Dès la première retraite qu'il y suivit, Léon sentit l'emprise de la grâce et désormais, il ne cessera plus de remercier le Seigneur de l'avoir traité, pendant ses années de séjour à Hazebrouck, avec une tendresse qui n'était pas sans analogie avec la manière suave du Sauveur à l'égard des enfants de Palestine.

Sa première année de collège débuta, comme il convenait, par une excellente retraite ; un Père de la Compagnie de Jésus la prêchait, et lui fit goûter, dit-il, « l'esprit de prière, l'esprit de pureté, l'union à Lui. » La grâce le portait si bien que cette première année fut sans ombre aucune. Léon, d'ailleurs, recevait la Sainte Communion, d'abord tous les quinze jours, puis tous les huit jours, et il en arriva même ce qui était tout à fait exceptionnel pour l'époque — à communier deux fois par semaine.

Léon occupa d'abord une place vers le milieu des bancs à la chapelle ; les dernières années, nous le trouvons près du chœur, en qualité de sacristain. Son confesseur fut toujours M. l'Abbé Dehaene.

Nous ne connaîtrions pas sous ses traits véritables la mentalité de notre jeune élève, ni même sa progression constante dans [33] l'intimité avec Dieu, si nous ne mentionnions au passage quelques-unes de ses lectures ascétiques, les plus représentatives de son état d'âme : l'homme se tourne toujours, — comme la fleur dans la direction du soleil —, vers les lectures qui ont quelque parenté, pour ainsi dire, avec son état d'âme. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver entre les mains de Léon, le *Manuel du Sacré-Cœur* que lui avait donné sa bonne mère. « Ce livre fut le vrai guide ascétique de ma jeunesse ; il me forma aux diverses dévotions qui sont restées celles de toute ma vie, note-t-il. J'y ai appris à aimer surtout le Sacré-Cœur et la Très Sainte Vierge ; j'y suivais les dévotions de chaque jour de la semaine, les visites au Très Saint Sacrement, les prières aux saints Anges et à saint Louis de Gonzague. » Les années suivantes, Léon y joindra l'*Introduction à la vie dévote* dont la piété douce et affective lui allait droit au cœur, et l'*Imitation* dont l'onction le pénétrait et le touchait infiniment plus qu'il n'était capable de le dire. D'aucuns branlaient la tête en le voyant plongé dans ces lectures, non sans lui laisser entendre que si l'*Imitation* par exemple est un ouvrage magnifique, il n'en reste pas moins difficile à comprendre. Telle ne fut point, bien au contraire, son impression ! Notre-Seigneur l'aidait d'ailleurs manifestement ! Or, lorsqu'un étudiant fait assidûment ses délices d'une telle littérature, il est bien près de réaliser la constatation qui illustre la vie de saint Ephrem : « *Pingebat actibus paginam quam legerat !* »

Dès son arrivée au collège d'Hazebrouck, Léon ne trouva que d'excellents camarades, simples et pieux. Il se lia surtout avec Philémon Vasseur, qui devint prêtre dans l'Ordre du Très Saint Rédempteur. Les bonnes et franches amitiés de cette époque surtout, lui apparurent toujours comme un don incomparable de Dieu : Comment, en effet, apprécier à sa juste valeur un véritable et pieux ami selon le cœur de Dieu ? Au ciel seulement apparaîtront, comme dans une projection aussi nette que vivante, les bonnes pensées, les impressions vivifiantes et fortifiantes dont nous sommes redevables à nos vrais amis ; et, par suite, avec quelle précision ne verrons-nous pas ressortir tant et tant de victoires remportées sur la nature et sur le démon, sans trop que nous en ayons sur terre remarqué la cause, mais dont alors nous percevrons l'énigme... Que d'ac-[34]tions de grâces Léon ne faisait-il pas monter vers Notre-Seigneur de lui avoir fait trouver ce chemin de raccourci pour aller à Lui : l'amitié vraie, foncièrement chrétienne, calquée sur celle même du Cœur de Jésus.

Lectures de choix vécues, amitiés foncièrement chrétiennes, il ne manquait plus, pour encadrer la vie de notre jeune collégien catholique, que de sortir de son individualisme en cherchant un complément de force dans l'association : Ce fut chose faite lorsqu'il eut été élu Membre de la Congrégation de la Sainte Vierge, dont l'infatigable M. l'Abbé Dehaene tenait

les réunions avec la plus ponctuelle régularité. C'est dans ces petits comités largement ouverts aux élèves fervents, que ce bon prêtre entraînait ses collégiens à la vie de piété et au zèle ; c'est là aussi qu'il les encourageait à la communion fréquente, c'est là enfin que Léon trouva ses meilleurs compagnons.

« Nous touchions vraiment du doigt, dans ces réunions, dit-il, l'action de la Très Sainte Vierge : Elle aime d'une maternelle tendresse de prédilection ses Congréganistes, Elle veille sur eux et agit sur leur âme. »

Bientôt Léon fut choisi, comme secrétaire d'abord, puis comme vice-président de l'Association. Il entra également dans la Société de saint Vincent de Paul, dont il eut l'honneur d'être très longtemps le trésorier. Il trouvait à ces réunions tant de grâces, qu'en y dépensant son zèle, son temps et son argent pour les pauvres, il estimait encore être l'obligé de la Société, la charité est si divine chose ! La Conférence de saint Vincent de Paul du collège eut enfin l'avantage de le préparer à celle de Paris. À Hazebrouck comme partout d'ailleurs, il y trouva un puissant secours pour sa persévérance progressive dans la vie chrétienne et dans la piété.

La deuxième année de Léon au Collège d'Hazebrouck, (1856-1857) marque spécialement dans sa vie. Cette fois, ce fut un père Capucin qui donna les exercices de la retraite : saint Ignace et saint François se trouvèrent donc les premiers maîtres de notre futur fondateur ; aussi ne faisait-il aucune difficulté de reconnaître en ces deux faits, les secrets desseins de Notre-Seigneur. Au vrai, peu à peu, le bon Maître l'initiait à sa mission providentielle. Autre impondérable qui, de consé-[35]quence en conséquence, allait fixer l'orientation de sa vie : cette année-là, Léon eut l'honneur de prendre rang parmi les élèves chargés du service de l'autel. Son attrait déjà ancien pour les cérémonies et les choses d'église, trouva dans ces fonctions, un aliment nouveau et lui attira maintes grâces de choix. En qualité d'enfant de chœur, Léon jouissait du privilège d'assister à l'office de la nuit, chez les Capucins, le jour de Noël. Dans leur humble chapelle, nous dit-il textuellement, « Notre-Seigneur me pressa de me donner à Lui. L'action de la grâce fut alors si marquée, qu'il me resta longtemps l'impression que ma conversion datait de ce jour-là. Comment en dirai-je toute ma reconnaissance au bon Jésus ? » C'est à cette date, 25 décembre 1856, que le Père Dehon regarde sa réponse à l'appel de Dieu comme définitivement décidée. Et, nouvelle attention délicate de la Providence, cette année scolaire fut aussi celle où Léon eut l'occasion de faire un pèlerinage chez les Trappistes du Mont-des-Cats ; il y trouva la première révélation de ce qu'est la grande vie monastique.

C'est ainsi qu'à l'âge où l'adolescent s'oriente, comme les oiseaux migrateurs avant de foncer vers le but, Dieu lui parle au cœur avec une netteté dont il ne perdra plus le souvenir. Désormais, Léon a bien compris ce qu'il soupçonnait déjà, à savoir que l'idéal pour lequel il se sentait, pour ainsi dire taillé sur mesure, ne pouvait se trouver dans aucun bien créé, mais en Dieu seul et dans l'accomplissement de sa volonté toute parfaite. Il sera donc l'homme de Dieu sans aucune restriction ! son directeur l'encourage d'ailleurs dans cette voie ! Il sera son prêtre ! Et la nuit de Noël chez les Capucins, et son pèlerinage au Mont-des-Cats l'en ont à tout jamais convaincu : l'atmosphère la plus favorable à l'épanouissement de son sacerdoce futur, ne sera autre que celle de la vie religieuse. C'est dans le tête-à-tête, ou plutôt dans le cœur-à-cœur avec Dieu que ces lumières lui furent données, en cette inoubliable nuit de Noël 1856 ; tant il est vrai que la prière projette sur le monde moral des clartés aussi éclatantes que celles de l'étude, mais plus vivantes et tout à fait à la portée même d'un adolescent.

Que de difficultés intérieures cependant n'eut-il pas à surmonter, bien que sa décision de répondre à l'appel de la vo-[36]cation sacerdotale et religieuse fut désormais nettement arrêtée : « Je gardais toutes mes pratiques pieuses ; c'était la lutte ! je la soutenais parfois avec un réel courage ! ainsi, je couchais sur la planche, j'imposais à mon palais des mortifications bien rudes, je me déchirais jusqu'au sang ! Je fis souvent, pour m'aider, un vœu de chasteté de

quelques semaines. » Telle fut la lutte qui se prolongea pendant toute sa classe de Seconde, avec des alternatives de calme et de tempêtes.

La vocation de Léon s'était donc précisée, affermie et fortifiée au cours de cette année bénie. Outre la prière, les sacrements, la direction si avertie du bon Monsieur Dehaene, Léon trouvait encore pour le soutenir au collège, des éducateurs de premier ordre, dans la personne de ses admirables professeurs ; et lorsqu'il prenait ses sorties ou ses congés, c'était toujours au sein de deux familles du pays, les Vandewalle à Hazebrouck, ou les Dassonville à Armentières, dont la vie patriarcale l'édifiait profondément. Rien ne lui laissa d'émouvants souvenirs comme la prière du soir en famille, le langage toujours si religieux de ses hôtes, la bénédiction du chef de famille avant le repos, le respect et la déférence religieuse qu'ils témoignaient du plus intime de l'âme aux ministres de l'Église.

Sans avoir eu l'avantage de faire plus ample connaissance avec les mœurs de cet admirable pays de Flandre où il passa quatre ans, toujours Léon en gardera pieusement le souvenir : Comment n'eut-il pas admiré et aimé ces populations si franchement religieuses, aux familles nombreuses, aux mœurs ordonnées et régulières ? La pratique religieuse, à l'église aussi bien qu'au dehors, y était à peu près générale ; dans ce milieu béni, la paroisse toujours vivante, l'église propre et magnifiquement ornée, rayonnait comme le centre très fréquenté d'œuvres multiples et actives, le travail était en honneur, la culture admirablement développée et prospère. Il y avait alors peu de misère, malgré le nombre considérable des enfants ; le clergé actif, dévoué, jouissait d'une autorité reconnue de tous ; le peuple parlait flamand et les mauvaises lectures étaient inconnues, aussi comprend-on ce couplet enthousiaste d'un flamandisant distingué :

[37] « De sprake is 't volk, en 't volk is de sprake
En 't vlaamsch is gansch van vlaemschen bloed:
De keurigheid van fyne smake,
De fierheid van een vroom gemoed,
De godsvrucht klimmende in gebeden,
Lyk wierook uit een zilvren schael,
't vernuft met edelheid van zeden:
't woont al in 't vlaamsch, my moedertaal. »
(Abbé de Bô)

« La langue c'est le peuple et le peuple c'est la langue,
Et l'idiome flamand, c'est le sang flamand
La délicatesse d'un goût fin,
La fierté d'un grand caractère,
La piété qui monte en prières,
Comme la fumée d'un encensoir d'argent,
Le génie national avec la noblesse des mœurs :
Tout cela se trouve dans le flamand, ma langue maternelle. »

Le Père Dehon sera donc fondé à conclure, en parcourant d'un coup d'œil d'ensemble ce radieux passé :

« Comme je bénis la Providence de m'avoir transplanté dans ce pays de foi, aux mœurs viriles et chrétiennes ! Il me fallait ce terrain pour faire germer ma vocation. Que je serais ingrat et aveugle si je doutais encore des bontés de la Providence ! Combien elle avait accumulé là de moyens pour me former : le collège, le confesseur, les retraites, les condisciples, les mœurs de cet admirable pays, la simplicité de la vie, de fortes études, *Quid retribuam Domino ?* »

Léon n'avait pas reçu le sacrement de Confirmation à La Capelle ; impossible pour lui par ailleurs, de le recevoir à Hazebrouck, où Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Cambrai le conférait pendant les grandes vacances. Il fut donc décidé que Léon serait confirmé dans un diocèse voisin. Le saint jour de la Pentecôte de l'année 1857, Léon reçut le sacrement qui

l'armait soldat de Dieu, au collège de Poperinghe, des mains de Sa Grandeur Mgr Malou, l'illustre évêque de Bruges. Désormais sa vocation ne sera jamais ébranlée ; l'âge critique, les tentations, rien ne parviendra à lui faire perdre de vue son idéal, ni les moyens de le réaliser :

« C'est Notre-Seigneur, dit-il, qui m'a donné cette fermeté, car elle ne m'était pas naturelle. La grâce agissait fortement sur mon cœur, les communions et les lectures pieuses m'impressionnaient si vivement ! Ce qui [38] m'attirait, dans la vocation, c'était à la fois le désir d'union avec Notre-Seigneur, le zèle pour le salut des âmes et le besoin de grâces abondantes pour me sauver... Dès le commencement, je songeais à me donner sans réserve ; je voulais être religieux et missionnaire. La vie des saints me touchait jusqu'au fond de l'âme, à mes heures de générosité, j'en venais même à aspirer au martyre. »

Enfin, dès à présent, nous le voyons orienté vers la dévotion au Sacré-Cœur : C'était d'abord la grâce de l'époque. Elle était dans l'air, pourrait-on dire... Quelques années encore et « par une progression triomphale », elle en viendra à l'apothéose dont nous sommes les heureux témoins. En attendant, Dieu y prépare les âmes ! Léon, lui, l'avait reçue de sa digne mère, ancienne élève des Dames du Sacré-Cœur, et le Manuel de sa mère lui permit, durant ses années de collège, de donner à cette dévotion, pour ce qui le concernait, la place qui lui revient, la première ! Quant à l'idée de réparation, elle germa spontanément sous l'action de la grâce, dans son âme, à la vue des désordres qu'il soupçonnait déjà confusément et auxquels nous avons fait allusion, dans notre chapitre liminaire ; son séjour au pensionnat de La Capelle l'avait d'ailleurs ancré dans cette idée si juste et le souci enfin d'obtenir de la miséricorde divine le salut de son père bien-aimé acheva de lui faire prendre position pour toute sa vie.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage »

Avec la profonde estime de tout ce qui lui rappelait la grâce insigne de son baptême, Léon ne pouvait pas ne pas réserver un amour de prédilection à la vieille église sur les fonts de laquelle il avait été tenu. Lorsqu'il s'agit à cette époque d'un édifice des plus modestes, il la fréquente toujours assidûment au retour des vacances. C'était le temps où, séparé de ses excellents maîtres, de ses camarades et par conséquent davantage livré à lui-même, il apprenait de sa bonne mère à mieux prier et, très intimement, la mère et le fils parlaient volontiers de piété. Malheureusement, certains jeunes gens du pays risquaient fort de compromettre tout ce qu'il avait acquis de sérieux et de piété au cours de l'année scolaire. Il fallait y mettre ordre. Les siens y pourvurent en lui offrant quelques voyages.

[39] Aux premières vacances, en 1856, Léon s'en fut aux bords enchanteurs de la Meuse belge, en compagnie de M. Demiselle. Tout y était nouveau pour lui ; quelle merveille que ces rochers fameux étagés au bord du fleuve dans un cadre si pittoresque ! De là, nos voyageurs gagnèrent Namur, puis ils remontèrent jusqu'au confluent de l'Ourthe, à Liège aux belles églises et aux splendides palais. La patrie de Grétry ne lui fit pas oublier les magnifiques centres houillers d'alentour, ni les établissements modèles de métallurgie et spécialement d'armurerie, autour desquels vit et besogne une population courageuse, ardente, à l'esprit si ingénieux, si fin, si distingué... Puis le voyage se poursuivit jusqu'à Aix-la-Chapelle, au tombeau de Charlemagne, et à Cologne où il put admirer à loisir la prestigieuse cathédrale alors inachevée, le tombeau des Mages, l'église sainte Ursule et ses merveilleuses reliques.

L'année suivante, les vacances lui fournirent l'occasion d'un pèlerinage de famille à Notre-Dame de Liesse : « J'aimais, nous confie-t-il, le mystère de ce pieux sanctuaire. » Plus tard, il visitera Chimay, ses châteaux et son parc ; si Léon y prit quelque idée de la féodalité, ce qui le frappa bien plus que la ville, ce fut la Trappe ; avec son père il en fit la visite détaillée. À chaque pas, il lui semblait entendre une sorte de rappel du « oui ! » bien ferme, par lequel il avait répondu à l'appel de Dieu, la nuit de Noël 1856.

Grand voyageur devant l'Éternel, il connaissait déjà la Norvège, la Belgique, les bords du Rhin ; il s'intéressera successivement au cours de sa longue vie, à l'Angleterre, à l'Orient, à l'Italie, à l'Espagne, au Nord de l'Afrique, à la Grèce et, après avoir apprécié toutes nos vieilles provinces de France, il fera même, en 1906, le tour du monde en compagnie du regretté Mgr Tiberghien. Sans doute, il arrive que les pérégrinations fortes multipliées soient de nature à nuire à la vie intérieure. Mais il y a voyages et voyages ! Impossible de mettre sur le même plan le dilettante qui, en arbitre des élégances, voyage pour tuer le temps, et le grand convertisseur que fut saint François-Xavier ! Léon l'avait compris et ses notes intimes relèvent à ce sujet le mot de l'Ecclésiastique qui lui servit de programme : « *Celui qui applique son esprit et qui médite sur la loi du Très-Haut, [40] voyage à travers le pays des peuples étrangers, car il veut connaître le bien et le mal des hommes.* » (Ecclés. 39, 4). Il en est des voyages comme d'une multitude d'autres actes que tous les honnêtes gens accomplissent ; ce qui les distingue, c'est la manière ! Sa manière à lui était toute surnaturelle : nous l'avons constaté nous-mêmes, pour avoir eu l'avantage et le plaisir de refaire, en sa compagnie, le voyage de la Meuse belge, de Mézières-Charleville à Maredsous et au monastère des Religieuses Victimes de Namur. C'est là qu'il nous fut donné de mieux apprécier et la beauté de la vie religieuse et l'immense besoin de réparation que les centres ouvriers, tout spécialement, mettaient sous nos yeux en évidence. Jamais nous n'avons mieux compris le *Manuel social chrétien*¹⁶ que pendant ce véritable voyage d'études, jamais aussi nous n'avons mieux communiqué à l'enthousiasme toujours si judicieux qui caractérise la vie du Père Dehon. Pour lui, l'enthousiasme est ce qu'il y a de plus beau sur terre ; c'est l'ardeur dans l'amour, c'est la poésie du cœur et de la volonté !

« Saint Paul : un enthousiaste : « *Charitas Christi urget nos.* » On l'appelait un fou... « *Nos stulti propter Christum.* » Les sots appellent cela fanatisme. – saint François d'Assise : un enthousiaste ! Il a soulevé le monde avec le levier de l'amour. On l'appelait un fou. Vingt mille fous l'ont suivi au Chapitre des Nattes. Le paganisme s'était réveillé au XII^e siècle avec les Vaudois, les Albigeois, les Beguards. Il en est de même au XIX^e siècle avec la littérature profane, l'art sensuel et l'athéisme social : Il faut un nouvel essor d'enthousiasme. »

C'est le Sacré-Cœur qui nous l'apporte !

[41] III. LA VIE D'ÉTUDIANT

Premiers succès universitaires

Ce fut le 17 Août 1859, à l'âge de seize ans, que M. Léon Dehon subit avec succès les épreuves du baccalauréat ès-lettres devant la faculté de Douai : une étape de sa vie prenait fin. C'était l'adieu à sa chère Flandre à laquelle il devait, après Dieu et sa mère, l'âme de sa vie : c'est-à-dire le sens et l'habitude de la piété, le zèle des œuvres, une foi déjà raisonnablement éclairée, des amitiés qui ne se démentiront jamais, des souvenirs aussi réconfortants que doux et une connaissance de sa vocation suffisante pour lui permettre d'aller de l'avant. Un mois avant son succès devant la faculté de Douai il s'était fait agréger à la Confrérie du Sacré-Cœur. C'en est fait, le Sacré-Cœur l'a conquis pour toujours !

Dire la joie de son père lorsque Léon eut conquis son baccalauréat, dépasse toute expression ! C'était du triomphe ! « Bientôt hélas, M. Dehon allait céder à une morne tristesse qui ne le quittera plus guère avant sa mort. » En voici, le secret : Certes, les goûts de Monsieur Dehon-père étaient on ne peut plus modestes, en ce qui le concernait personnellement, mais s'il caressait quelque ambition, c'était pour la reporter sur ses fils. Son rêve, aussi compréhensible pour lui qu'il le fut pour le père de saint François de Sales, eut été

¹⁶ Cf. Infra. IV^e Partie, Ch. IV, et VI^e Partie, Ch. III

de les voir accéder à la haute position dont il les savait capables. Une année durant, il envisagea pour Léon le projet de le voir entrer à Polytechnique ; mais avec une douce fermeté, Léon restait dans la ligne que Dieu lui avait tracée le soir de Noël de l'année 1856.

Alors, pour gagner du temps, une tactique émouvante, qui ne manqua pas d'habileté, s'élabora bientôt dans l'esprit de ce père, si passionné pour le bien de son fils : À seize ans se cloîtrer dans un Séminaire alors que, le front couronné de verdure, le monde veut tout bas lui parler de bonheur !... que de [42] pères de famille, d'ailleurs mal éclairés sur la transcendance religieuse et sociale du sacerdoce, ont répondu non ! à leurs fils, avec, dans la voix, ce sanglot douloureux de l'homme qui d'avance voit s'écrouler ses rêves les plus enchanteurs. Sera-ce donc la lutte directe entre le père et le fils ? Qui ne connaît hélas, ces guerres lamentables, dont l'issue quelle qu'elle soit, se révèle aussi douloureuse pour le vainqueur et pour le vaincu ? Celle qui parfois dresse les parents contre la vocation sacerdotale et religieuse de leurs enfants est toujours de ce nombre. M. Dehon-père ne l'ignorait pas ! À quoi bon dès lors l'engager ? La mort dans l'âme, il gagnera tout au moins du temps, « le temps est galant homme », disent les Italiens, il arrange tant de choses !...

Nombre d'indices avaient déjà permis à Mr et à Mme Dehon de se faire une conviction au sujet des projets de leur fils. Pourtant, lorsqu'au lendemain de son premier succès universitaire devant la faculté de Douai, Léon leur déclara nettement sa vocation, la confiance qu'il en fit produisit au manoir paternel, l'effet d'un véritable coup de foudre. Mr Dehon en resta effondré : partagé entre l'espérance et la crainte, il voulait, sans trop d'illusion il est vrai, mais quand même, se persuader que Léon changerait d'idées ; puis, avec une énergie peu commune, il repoussa de la façon la plus catégorique, l'idée du sacerdoce pour l'un de ses fils : « Jamais je ne permettrai à mon fils d'entrer à Saint-Sulpice ! » Tel fut son verdict ! Mais devant la douce, ferme et suppliante assurance que Léon lui donnait d'attendre, s'il le fallait, sa majorité pour user de sa liberté, le pauvre père se retira sur une position d'attente : Tout en réservant l'avenir, Léon préparera son baccalauréat ès-sciences en vue du concours d'admissibilité à Polytechnique. Voilà où nous en sommes !

La première manche de cette joute profondément poignante était perdue pour M. Dehon-père. L'avenir ne lui apparaissait que trop clair ! En toute hypothèse, il ne songea plus alors qu'à louvoyer. Bientôt il tentera successivement d'orienter Léon vers la diplomatie, puis vers la magistrature, – d'où les études de droit qu'il lui prescrira – ; enfin, contraint de céder sur toute la ligne, Monsieur Dehon rêvera tout au moins de dignités ecclésiastiques pour son fils.

[43] À l'Institution Barbet de Paris

Rue des Feuillantines, non loin du Panthéon, se trouvait une importante Maison dont la population scolaire atteignait le nombre de trois cents élèves. Le directeur en était Monsieur Barbet, assisté de ses deux fils. Très digne maître de Pension, ce directeur, correct, intelligent, distingué, sérieux, était, on le voit, doué de remarquables qualités et vertus naturelles, et il avait eu l'habileté de s'entourer d'un corps professoral d'élite ; aussi l'Établissement tenait-il un des premiers rangs parmi ceux de Paris qui préparaient alors aux Grandes Écoles du Gouvernement. La plupart des élèves y travaillaient et la discipline y était satisfaisante. Ce fut à cet Établissement que Monsieur Dehon fit inscrire son fils Léon pour la rentrée d'octobre 1859.

Après avoir beaucoup redouté l'éventualité d'un séjour prolongé dans la capitale, Léon n'eut qu'à en remercier la Providence. Que de grâces n'allait-il pas en retirer ! Ce fut un magnifique développement intellectuel d'abord, puis l'insigne faveur de connaître le monde, pour l'apprécier à la lumière de la foi, mais sans s'y contaminer lui-même. Paris reste, en effet, l'un des sommets de la civilisation qu'il est excellent de fréquenter assidûment. L'esprit superficiel n'y voit que la « Babylone moderne » ; c'est une partie, mais une partie seulement

de la vérité ; il ignore ce que cette ville renferme d'héroïsme humain, chrétien et religieux ; et ceci compense surabondamment cela ! « Ce séjour à Paris, écrit Léon, était pour moi, dans les desseins de Dieu et j'en suis reconnaissant à sa paternelle bonté. »

Il s'agissait pour Léon de se préparer aux épreuves du baccalauréat ès-sciences, et naturellement il entra dans la classe équivalant à celle de mathématiques élémentaires. Son séjour dans cet établissement à titre de pensionnaire ne devait durer que deux mois : il y souffrait trop ! Quelle différence entre l'atmosphère morale de cette maison et celle du collège d'Hazebrouck ! Ainsi, le dimanche M. Léon Dehon essayait-il de lire sa messe ? malgré la surveillance, les bérêts s'abattaient sur son paroissien et les épigrammes à ses oreilles. Plusieurs lettres très fermes de Léon mirent son père au courant de la situation. Monsieur Dehon comprit et le fit inscrire au nombre des Ex-[44]ternes. À cette époque, Henri, frère de Léon, venait de commencer son droit et habitait rue Madame, 7. Léon prit pension avec lui, tout en suivant les cours de l'Institution jusqu'au mois de juin. Mais alors, à la vue de sa faiblesse en certaines matières, telles que les problèmes de physique, il quitta définitivement l'Établissement Barbet, en juin, pour suivre les cours spéciaux de révision à l'Institution Mommenheim, rue des Postes. Le mois suivant, 12 juillet 1860, il était reçu au baccalauréat ès-sciences.

M. Léon Dehon paroissien de Saint-Sulpice

En devenant externe, le 1^{er} décembre 1859, M. Léon Dehon put reprendre en paix ses pieuses habitudes de collègue : confession régulière qu'il fit à Saint-Sulpice, Sainte Messe chaque jour à Saint-Sulpice ou à Saint-Jacques du Haut-Pas, visite au Très Saint Sacrement à sainte Geneviève ou à saint Etienne du Mont ; puis il s'agréa au Cercle Catholique et à la Conférence de saint Vincent de Paul du quartier. Désormais, il avait retrouvé les moyens de persévérance et de progrès spirituel qui lui étaient nécessaires. Une fois de plus, combien fondée est sa conclusion : « *Quid retribuam Domino ?* Comme Notre-Seigneur s'est montré bon pour moi ! Il m'a conduit comme par la main et partout il m'a comblé de grâces ! »

Cinq ans durant, M. Léon Dehon fréquenta en bon paroissien, l'église Saint-Sulpice : ce n'étaient ni les belles fresques de Delacroix ou de Signol, ni les tableaux de Vanloo qui l'attiraient le plus, ni même la lumière mystérieuse que l'architecte a su faire descendre sur la statue de la Très Sainte Vierge, mais l'atmosphère très spéciale de grâce et de piété qui règne sous ces voûtes, la sainteté du sanctuaire, la ferveur de cette messe du matin, à laquelle assistent tant d'âmes simples et recueillies. Et puis, Notre-Seigneur donne sa grâce où et à qui Il veut !

« Les uns, dit M. Robert Vallery-Radot¹⁷, ont été renversés (par la grâce) près d'une église de village comme l'Angélus sonnait, d'autres à Notre-Dame, près du second pilier à l'entrée du chœur, d'autres en ouvrant leur Pascal au passage familial inondé d'une lumière subite. Ah ! cela ne s'est [45] pas fait soudain, c'est par de longs détours que la grâce les a amenés à ce lieu précis où elle les a touchés et renversés. La grâce, le plus souvent, aime à agir lentement... »

M. Léon Dehon l'avait éprouvé ! En suivant le long chemin de détour qu'il est contraint de prendre pour arriver au sacerdoce et à la vie religieuse, il s'arrête chaque jour à l'église Saint-Sulpice ; c'est là qu'il reçoit la grâce de persévérer, à l'ombre du séminaire, dans l'église de M. Olier et de la si pieuse Compagnie de Saint-Sulpice, dans l'église des Ordinations où règne comme un souffle sacerdotal et lévitique.

Durant le Carême de 1860, il suivit avec un intérêt soutenu les conférences du Père Félix sur les vérités fondamentales de la religion : ce grand auditoire d'hommes attentifs et

¹⁷ R. Vallery-Radot, *IV. L'Esprit nouveau dans les lettres françaises*. 28 Janvier 1919. Conférence de la *Revue des Jeunes*, p. 99

visiblement émus, cette démonstration large et élevée à laquelle ne manquait pas même le charme des beautés littéraires, lui laissa les impressions les plus profondes : sa foi s'affermir, et plus que jamais il se sentit heureux d'appartenir au grand peuple chrétien. Comment d'ailleurs une âme droite pourrait-elle ne pas vibrer à ce frisson de foi et d'amour de l'Église qui se communique aux âmes à la plupart des conférences de Notre-Dame ?

« Je dois beaucoup à Monsieur Prével, vicaire à Saint-Sulpice, écrit M. Léon Dehon. » Poussé par la Providence, il rencontra d'abord ce sage directeur au confessionnal, puis à la sacristie et enfin au vieux presbytère de la Compagnie de Saint-Sulpice. C'est merveille comme Monsieur Prével sut gagner la confiance de son pénitent ; en bon Sulpicien pour lequel le « progrès c'est la tradition en marche », il lui fit reprendre ses pieuses habitudes d'Hazebrouck. De confiance en confiance, M. Léon Dehon lui parla de sa vocation, et de son côté, l'avisé directeur, qui avait pénétré l'âme de son dirigé, l'entretint souvent de Rome où il avait fait lui-même ses études.

Monsieur Prével était dans le courant des plus saines traditions théologiques et il contribua puissamment à orienter M. Léon Dehon vers Rome en vue de ses études ecclésiastiques, non moins qu'à le mettre en garde contre le libéralisme ; très actif au demeurant, il fit entrer son dirigé dans les œuvres de Paris auxquelles Léon allait devoir tant de grâces. Ainsi Monsieur Prével avait pris à Saint-Sulpice l'initiative d'une œuvre des plus intéressantes dont il avait trouvé l'idée première à [46] Rome et qu'il appelait l'« Œuvre de la doctrine chrétienne ». Le zélé vicaire convoquait dans une chapelle des tours, pour des réunions bimensuelles, les pauvres du quartier qu'il pouvait recruter ; deux ou trois cents de ces amis du Sauveur répondaient habituellement à son appel. De jeunes étudiants leur exposaient, sous sa direction, les vérités du catéchisme et de l'histoire sainte, et les réunions se terminaient par une loterie. Excellente occasion de voir ces braves gens, de leur dire un mot du cœur et d'en gagner un grand nombre – ce qui arrivait souvent – pour la confession, aux grandes fêtes. M. Léon Dehon devint l'un de ces catéchistes. C'est là qu'il fit ses premiers essais de parole publique, avec plus de bonne volonté, confesse-t-il, que de talent. Cette œuvre eut bientôt son centre à Notre-Dame des Champs, où M. Léon Dehon parla également.

Au cours d'une promenade à la Solitude, en compagnie de son pieux directeur, il prit conscience une fois de plus, et de la façon la plus intime, de l'appel de Dieu. Bientôt il se décida à entrer avec lui au Tiers-Ordre de saint François, chez les Capucins. Il ne s'agissait alors que d'un essai, car M. Léon Dehon ne fit que commencer son noviciat, que ses voyages allaient interrompre ; il le reprendra dans la suite à Rome.

Trois ans plus tard, M. Léon Dehon eut le regret de perdre cet excellent père spirituel, qui, par son jugement droit, son zèle et sa piété ardente, avait exercé la plus salutaire influence sur sa vie d'étudiant : Monsieur Prével ayant été chargé de fonder et de desservir une chapelle de secours de la banlieue parisienne, sa santé, moins vaillante que son zèle, n'y put résister. Après quelques mois de ministère pastoral, ce saint prêtre, qui s'était sacrifié pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, rejoignait, dans l'éternité, Celui au sacerdoce duquel il participait. Jusqu'à sa mort, le Père Dehon gardera auprès de son lit une modeste image de saint François qu'il tenait de lui. Ses intimes et disciples savent maintenant pourquoi elle lui était si chère !

Sur le conseil de son directeur, M. Léon Dehon entra également au Cercle catholique et se fit agréger à la Conférence de saint Vincent de Paul. Le grand avantage du Cercle était d'initier les jeunes gens à la vie du monde sans danger pour leur [47] âme. Il y fut admis le 26 décembre 1859. Le Cercle catholique mettra à sa disposition un puissant moyen d'éducation et de culture intellectuelle : lire les journaux et les revues, suivre le mouvement littéraire, voir s'agiter tant de jeunes gens de toutes nos provinces, fils de l'aristocratie et de la bourgeoisie, si divers d'esprit et de caractère, véritable élite de la jeunesse française d'alors, tout cela était bien propre à lui grandir l'âme et à élargir son horizon. Jadis, enfin, on s'en souvient, M. Léon Dehon avait été sociétaire de saint Vincent de Paul à Hazebrouck ; de l'avis de Monsieur

Prével et de Monsieur Besson, ce fut à la Conférence de saint Nicolas du Chardonnet qu'à Paris il donna son nom. Les réunions s'en tenaient le mardi soir, au Petit Séminaire, présidées par Monsieur Cornudet, fils du Conseiller d'État et qui allait le devenir lui aussi. M. Léon Dehon y fut assidu ; ses pauvres étaient ceux de la partie du quartier Mouffetard aujourd'hui traversée par le prolongement du noble boulevard, et jadis plus encore que de nos jours, vieux quartier entassé, malsain, regorgeant de misères morales et physiques.

Comme il la trouvait hideuse et pleine d'enseignements désormais inoubliables pour lui, cette sordide pauvreté des taudis ! il s'en souviendra à l'heure de ses campagnes sociales ! En attendant, notre étudiant va s'ingénier à subvenir aux besoins les plus urgents de ses pauvres ; il s'intéressera plus spécialement à la misère de deux vieillards qui vivaient sous les combles dans le plus complet dénuement, au fond d'un réduit où l'on ne pouvait pas même tenir debout. Quelle joie pour lui d'alléger leur malheureux sort par son aide matérielle, tout en développant chez eux quelques sentiments chrétiens ! Quelle édification à la vue du retour à Dieu de ceux qui, pour redevenir de bons chrétiens, avaient seulement besoin de souffrir un peu moins ! C'est devant de telles misères que l'on comprend l'extrême urgence d'aller à ceux qui souffrent : la hideuse misère est si aisément mauvaise conseillère ! N'est-ce pas là précisément le rôle de la Société de saint Vincent de Paul ? Vraiment, on y trouve l'esprit même de l'Évangile, dans l'accomplissement des œuvres de miséricorde. Cette organisation de charité est certainement l'une des grandes grâces de notre siècle.

[48] L'étudiant en droit (1859-1863)

De légitimes soucis de déférence à l'égard de la décision si catégorique de son père, dont il s'efforçait d'atténuer la peine intense, avaient porté Léon à poser les bases de sa culture scientifique. C'est chose faite, le voilà bachelier ès-sciences. Entrer en « spéciales » et se présenter au prochain concours de Polytechnique ne lui eut pas déplu ! Pour un prêtre même, une solide culture scientifique présente le plus haut intérêt théologique, surtout à notre époque : « En tout ce que les recherches de l'esprit humain découvrent de vérité, l'Église reconnaît une sorte de trace de l'intelligence divine » dira le génial auteur de l'Encyclique *Immortale Dei*. Apprendre à relever ces traces, c'est pour l'âme attentive et droite, jalonner le chemin qui mène à Dieu. Léon le savait. Polytechnique pouvait donc être pour lui, comme pour tant d'autres, un détour apparent seulement, qui lui permit d'arriver à l'intimité enthousiaste et raisonnée avec Dieu, en même temps qu'à un sacerdoce des plus féconds. Pourquoi ne jugea-t-il pas à propos de persévérer dans cette voie ? C'est là un problème que nous n'avons encore pu résoudre. De fait, Léon prit un autre détour, puisqu'il lui en fallait un, pour arriver au Séminaire ; ce fut celui de l'École de Droit. Faut-il le regretter ? C'est un fait. Acceptons-le.

L'étude du droit a ses petits côtés ; mais dans son ensemble, elle se révèle des plus favorables au développement de l'esprit ; le droit est, en effet, une branche de la morale et il repose sur la philosophie. Son étude possède en outre l'avantage de mettre l'étudiant en rapports à peu près constants avec une multitude d'esprits distingués ; la rigueur pour ainsi dire mathématique de sa méthode développe la faculté de raisonner, ainsi que le discernement et le jugement ; aussi M. Léon Dehon regardait-il cette étude comme une excellente préparation à sa formation spécifiquement cléricale.

À vrai dire, le droit commercial n'offre, pour le prêtre, qu'un intérêt d'ordre secondaire, malgré les grandes questions de la Bourse et du Change ; mais le droit pénal confine de très près à la morale, il étudie les mêmes problèmes, la responsabilité, la complicité, etc... ; est-il même hasardé d'avancer qu'il donne [49] la mesure de l'état religieux d'un peuple ? Il faut bien le reconnaître :

« Notre siècle, par exemple, a étrangement mutilé le Décalogue, il en a brisé les Tables, il a livré Dieu au mépris. Le code pénal, s'il était logique sur ce point, devrait commencer par sanctionner le blasphème et la profanation du dimanche. »

Mais le code pénal, par une invraisemblable aberration, n'honore que le dieu-État, et commence par la répression des crimes et attentats contre la nation et le souverain, couronné ou non ! Lorsqu'une société se donne une législation aussi incohérente, comment Dieu ne se défendrait-Il pas Lui-même, comment pourrait-il lui continuer ses faveurs ? Il ne la protège plus. Ce sont alors guerres sur guerres, crises sur crises. Le prophète inspiré l'avait dit : « *Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam !* »

Enfin, l'histoire du droit n'est point, tant s'en faut, étrangère à la formation du prêtre ; ainsi, l'un des plus distingués professeurs dont M. Dehon ait suivi les cours, M. de Valroger, excellait à évoquer les origines de nos institutions françaises et de notre droit, l'organisation religieuse, civile, judiciaire, administrative, financière, militaire de la France, aux différentes périodes de son histoire ; malheureusement, ses cours n'étaient pas exempts de toute infiltration libérale ou gallicane. En ces temps-là, les meilleurs esprits ne parvenaient pas à des hauteurs plus sereines, à l'École de Droit de Paris.

Quoiqu'il en soit de Polytechnique ou de l'École de Droit, M. Léon Dehon avait pris ses premières inscriptions de droit pendant son année de sciences aux Institutions Barbet et Mommenheim, de 1859 à 1860 ; mais ses apparitions à l'École de Droit avaient alors été fort rares, « tout juste pour en connaître les avenues », avoue-t-il ingénument. Suivons-le d'abord à son petit appartement de la rue Madame n° 7, où il demeurait avec M. Henri son frère. Nos deux étudiants changent bientôt de domicile pour s'établir rue Bonaparte, n° 68. Ils y restent deux ans. C'était presque à l'ombre de Saint-Sulpice. Cette chère église et l'École de Droit seront les seuls endroits où Léon fréquentera sans désespérer, pendant l'année universitaire. Et cette vie de prière ardente, de recueillement [50] habituel, de travail acharné, qui suppose mille et mille sacrifices, accomplis sans surveillance, dénote une conscience qui porte la marque du collège d'Hazebrouck ; aussi ne lui laissa-t-elle qu'un souvenir pur et joyeux.

À son petit cabinet de travail, les heures se passaient dans le calme entre les ouvrages de Mourion et d'Ortolan, près de l'âtre en hiver et dans la modeste robe de chambre de l'étudiant. Le chemin qui sépare son pied-à-terre de l'École n'avait rien d'ailleurs qui fut de nature à le détourner de sa vie de piété et d'étude. Ce n'est point dans ces parages que se trouve, on le sait, le Paris cosmopolite, luxueux et frivole ! Le quartier Saint-Sulpice est sérieusement religieux, sa paroisse admirablement organisée et desservie d'une manière idéale, est la première du monde. Les locaux qui bordent les rues donnaient souvent déjà l'hospitalité à des Maisons d'œuvres ou de prières, et la majeure partie du commerce d'objets de piété, de librairie et d'imagerie catholique y était depuis longtemps centralisée ; quant au quartier du Panthéon, il était alors tout entier aux Écoles, aux Couvents, aux libraires, aux bouquinistes. Paris n'est donc pas ce qu'un vain peuple en pense ! L'un des écrivains qui ont le plus disserté de notre capitale, Max du Camp, écrivait il y a une soixantaine d'années :

« Croire que les viveurs et les oisifs sont tout Paris, c'est prendre la musique pour le corps du régiment ; ce n'est que la parade ; le spectacle est derrière, instructif et sérieux. »

En ce temps-là surtout, Paris était, et maintenant encore il est resté une bonne ville... de province ! Paris « mon village » reste ce que veut le faire chacun de ceux qui l'habitent ! Par le beau temps, que de fois Léon n'allait-il pas dans l'intervalle des cours, faire ses exercices de piété, ou préparer un examen, sur l'un des bancs de pierre du prestigieux Luxembourg, ou se promener dans les solitudes de la pépinière. Flânez quelques instants, pendant l'été, sous ses frais et délicieux ombrages, vous verrez que l'habitude ne s'en est point perdue chez nos étudiants.

La vie matérielle de M. Léon et de son frère était réglée dans des conditions tout à fait dignes, quoique modestes ; rue Madame, nos deux étudiants se faisaient servir chez eux par [51] un restaurant voisin ; rue Bonaparte, ils prirent, pour les repas, un abonnement à l'Hôtel Saint-Joseph, place Saint-Sulpice ; et plus tard, à une table d'hôtes où, le vendredi, ils trouvaient un service maigre spécial.

De leur home d'étudiants, passons à l'École de Droit :

« Je me vois encore là, écrivait Léon, la serviette sous le bras et me rangeant parmi les auditeurs, tantôt au grand amphithéâtre, tantôt au petit, selon les cours... On y trouve une certaine tenue et, selon toute apparence, il y a encore pas mal d'enfants de Dieu, parmi les jeunes gens qui seront demain les magistrats, les avocats, les hommes de loi de notre France. »

Écoutons-le maintenant rendre hommage à ses professeurs :

« Le corps professoral forme un ensemble digne de respect et d'estime. La note religieuse domine parmi eux : quelques-uns sont de bons paroissiens, voire même des marguilliers de Saint-Sulpice ou de Saint-Germain-des-Près. Je rencontrai là M. Colmet d'Ange, M. de Valroger, M. Vatrin, sans d'ailleurs entrer en relations intimes avec aucun de ces Messieurs ; et j'apprécie le professeur correct, méthodique et intéressant qu'était M. Duverger, le philosophe et le moraliste qu'était M. Oudot, et surtout M. Demangeot, ce travailleur qui enthousiasmait ses auditeurs pour le droit romain, et tant d'autres. »

Pourtant notre étudiant sentait bien que l'étude du droit n'était pas, pour lui, un but... son cœur n'était pas là !

À l'homme le plus sérieux, il faut des heures de détente : « qui veut aller loin, ménage sa monture ! » Le Cercle, les excursions et les arts d'agrément offrirent à Léon les distractions indispensables à sa vie si occupée. Au Cercle catholique, M. Léon Dehon prit bientôt un intérêt marqué au mouvement politique, littéraire et religieux :

« La grande question du libéralisme catholique, écrivait-il, commença à devenir pour moi un grand problème dont je ne devais trouver la solution *complète* qu'à Rome. J'inclinai pourtant, de suite, vers la vérité totale, vers la reconnaissance des droits de Dieu. »

Que de ressources l'étudiant catholique trouvait déjà au Cercle ! Journaux, revues, conférences, soirées récréatives, aimables relations, etc. On y prenait le thé comme en famille, et il y avait souvent d'excellente musique. Le charme et le profit de ces réunions, c'est l'échange de sentiments chrétiens, la communication d'un enthousiasme facile pour toutes les nobles [52] causes et les idées généreuses. Paris n'avait rien de plus charmant que ces réunions, où étaient groupées toutes les élites, toutes les espérances comme toutes les fleurs : celles de la jeunesse, celles de la foi, celles de la noblesse, celles de l'intelligence. Aussi l'action de grâce jaillissait-elle comme d'instinct, de son cœur vers Dieu, qui l'y avait conduit.

Paris et ses environs renferment dans leur sein un tel monde de merveilles si diverses, qu'une vie ne suffit pas à les connaître :

« Imaginez-vous une ville où les meilleures têtes d'un grand empire sont rassemblées, et, par des relations, des luttes, par l'émulation de chaque jour, s'instruisent et s'élèvent mutuellement ; où tout ce que les règnes de la Nature, ce que l'art dans toutes les parties de la terre, peuvent offrir de plus remarquable, est accessible à l'étude ; imaginez-vous cette ville universelle où chaque pas sur un pont, sur une place, rappelle un grand passé ; où, à chaque coin de rue s'est déroulé un fragment d'histoire. Et encore, imaginez-vous ce Paris dans lequel, depuis trois âges d'hommes, des êtres comme Molière, Voltaire, Diderot et leurs pareils ont mis en circulation une abondance d'idées que nulle part ailleurs sur la terre on ne peut trouver réunies ! »

Qui parle ainsi ? Un Parisien ? Non ! c'est un Allemand, c'est l'immortel Goethe. « Ce n'est pas une ville, avait déjà dit Charles-Quint en parlant de Paris, mais un monde ! » À force

de le pratiquer, ce « monde », à leurs instants de détente et de fréquenter les charmants paysages de l'Île de France, M. Léon et son frère en vinrent à connaître la Ville ensorceleuse et sa ceinture encore verte alors, comme un parisien de Paris.

Enfin, on ne peut pas ne pas être frappé de trouver chez M. Léon Dehon un certain éclectisme qui réunissait sur sa tête les aptitudes les plus diverses et parfois même les plus inattendues. Tel l'« honnête homme » idéal dont Faret nous croque le savoureux portrait, et qui, « gentilhomme », joint à la « naissance » les dons du corps (souplesse, grâce), la culture de l'esprit, le désir d'être passablement imbu de plusieurs sciences, le goût des vers, la connaissance des langues, les dons et ornements de l'âme (courage, probité, noblesse naturelle des manières) et couronnant le tout, les vertus chrétiennes. M. Léon Dehon, ainsi comblé par la Providence, s'intéresse à tout ce qui est digne d'intérêt, mais infiniment plus en [53] profondeur que l'« honnête homme » de Faret. Selon son intime conviction, la culture du prêtre ne devrait autant que possible, exclure aucune des disciplines de l'esprit humain : comment ne serait-il pas un homme aussi complet que le permet l'humaine faiblesse, si vraiment il aspire à être un autre Christ sur terre ? D'où le souci d'une culture extrêmement poussée, chez M. Léon Dehon. Il prendra même des leçons de dessin chez Noël, peintre de marine connu, pendant ses années de Faculté.

« Je vis là, nous dit-il, le monde artiste sous un jour assez favorable. Je compris alors les dessous de l'art ou le métier de peintre. Il faut à l'artiste un long commerce avec les modèles qu'il imite ou copie, un atelier gracieux et orné, des doigts rendus agiles par la nature ou le travail, une imagination riche et tenue en éveil, du sentiment, un travail modéré, qui laisse du temps à la contemplation, un intérieur aimable et joyeux. »

Quant à l'étude de la musique, à laquelle il s'adonna également, M. Léon Dehon y voyait surtout une préparation lointaine à l'exécution des chants liturgiques.

Grâce à son travail opiniâtre, M. Léon Dehon put faire ses deux premières années de droit en une seule – pendant son année de sciences en 1859-1860, nous l'avons dit, il n'avait guère pris que ses inscriptions de droit sans avoir suivi aucun cours. Mais notre étudiant avait la besogne si facile, qu'au mois d'avril de la première année où il suivait les cours (exercice 1860-1861), il crut pouvoir, sans imprudence, ajouter à ses préoccupations d'examen, une étude plus approfondie de la langue anglaise. En grand réalisateur qu'il était, il eut tôt fait de mettre en train un projet, qui allait l'emmener en Angleterre pour trois mois.

Il en revint avec beaucoup d'estime pour les mœurs anglaises :

« J'aimais, écrit-il, la gravité de conduite, l'esprit religieux, la simplicité et la régularité de la vie anglaise. Tout, jusqu'au régime, me parut sérieux et marqué au coin du bon sens. Ce peuple est vraiment sensé, pratique et sage. Cette nation aristocratique est plus égalitaire que nous. Le costume est le même pour tous, en Angleterre, à la fraîcheur près ! les hommes du peuple portent le chapeau et la redingote aussi bien que les lords et les barons ; les femmes du peuple ont également le chapeau. »

Son but premier, en passant le Détroit, avait été de se perfectionner dans la langue anglaise : il y était parvenu. Désormais [54] mais le voilà à même de soutenir une conversation en anglais, sans que son accent étranger fut par trop sensible. Il en tira en outre, un avantage d'ordre moral considérable :

« Pour la formation de mon caractère, écrit-il, et l'affermissement de ma foi, il était bon que je pusse contempler à loisir les mœurs graves de ce peuple et le règne de la religion dans la vie sociale. »

Quelques semaines lui restaient encore ; il les consacra à la dernière préparation de son examen. Il le subit le 26 juillet 1861 et obtint son diplôme de bachelier en droit.

En 1861-1862, troisième année de droit, semblable à la précédente ; à cela près que ce fut celle où l'apostolique Monsieur Prével, ayant rendu sa belle âme à Dieu, M. Léon Dehon

trouva fort heureusement un autre directeur pieux et dévoué, dans la personne de Monsieur de la Foulhouze, également de la Compagnie de Saint-Sulpice. Véritable apôtre de la jeunesse, ce très digne prêtre avait fondé les messes de jeunes gens à Saint-Sulpice ; pour notre étudiant, il se montra un guide dévoué, d'une piété singulièrement communicative et remarquable par son détachement. Le Père Dehon gardera pieusement, jusqu'à sa mort, sur son bureau, un crucifix qu'il tenait de lui.

Au point il en était rendu, Léon avait conçu quelque espoir d'obtenir l'autorisation paternelle de suivre sa vocation après sa licence en droit. Pour éviter un pas de clerc, il eut la pensée de demander leur avis, sur sa vocation, à quelques-uns des hommes dont le nom était entouré du plus grand prestige auprès de la jeunesse catholique. C'est ainsi qu'il s'adressa à Mgr Dupanloup et au Père Gratry :

« Je ne regrette pas aujourd'hui ces démarches un peu naïves, nous confie-t-il ; elles eurent tout au moins l'avantage de me mettre en relation avec des hommes qui resteront dans l'histoire, malgré leurs illusions libérales, à l'époque du Concile du Vatican. »

Tous deux, en défiance contre Rome, lui conseillèrent d'entrer à Saint-Sulpice.

Une autre question restait à trancher : M. Léon était bien décidé à se consacrer à Dieu, mais vers quelle forme d'activité s'orienterait-il ? Tout d'abord sa pensée s'arrêta à un projet alors surtout des plus actuels, je veux dire celui de l'apostolat par la science. Le Père Gratry abonda dans son sens et, plus [55] tard également, d'autres personnalités l'y encouragèrent ; mais il acquit peu à peu la conviction que Notre-Seigneur ne voulait pas, de sa part, cette forme d'apostolat. Ses pieux désirs et ses longs entretiens à Rome avec le Père d'Alzon, avec Mgr Mermillod, avec Louis Veuillot, ne furent peut-être pas sans avoir leur part infime d'influence, pour lancer en France, l'idée des Universités catholiques et les faire aboutir ; mais après leur réalisation, le projet d'une Congrégation spécialement livrée à l'apostolat par la science, n'avait plus autant de raison d'être. Notre-Seigneur allait orienter M. Léon Dehon vers une œuvre d'un autre ordre : celle de l'amour et de la réparation au Sacré-Cœur.

M. Léon Dehon termina sa troisième année de droit par la soutenance de sa thèse de licence, sur « *la Tutelle* », le 18 août 1862. Le jeune maître n'avait que dix-neuf ans ! Il en fut naturellement complimenté « et cela, écrivait-il loyalement, ne fut pas sans quelque accroc à l'humilité ! »

La quatrième année que notre jeune avocat, déjà admis à la prestation du serment et au stage, passa à la Faculté de droit, fut caractérisée par un travail plus acharné encore, de sa part, que de coutume. Le doctorat qu'il avait en vue, l'obligeait à approfondir tout l'ensemble du droit français. Graves questions morales d'une complexité inouïe, mais aussi d'un intérêt théorique et pratique de premier ordre ! Chaque jour Maître Léon Dehon passait quelques heures dans une Étude d'avoué de la rue Sainte Anne, dont le deuxième et le troisième clerc étaient de ses amis au Cercle. Cette initiation pratique était de nature à le mettre au courant des détails de la procédure, à condition toutefois que le maître-clerc lui permit de suivre les affaires les plus importantes qui passaient par l'Étude.

Maître Léon Dehon, ayant prêté serment, était avocat de fait ; plusieurs causes s'offrirent à lui, mais il les déclina : sans doute en raison du labeur incessant que lui imposait la préparation de son doctorat, mais aussi parce que, jeune avocat, il ne pouvait paraître à la barre sans suivre tant soit peu les audiences afin de s'initier aux usages ; or ses goûts ne l'y portaient pas. S'il achevait son droit, ce n'était point qu'il songeât à se faire une situation au barreau, mais seulement pour donner satisfaction aux siens, en attendant l'autorisation paternelle d'aller à Rome.

[56] Un incident allait marquer la soutenance de sa thèse de doctorat. Selon l'usage, il se présenta devant le jury revêtu de la toge et de l'hermine des docteurs ; mais n'eut-il pas l'audace de malmenier, dans son argumentation, les opinions d'un maître de l'époque, M.

Duranton ! or le fils de M. Duranton se trouvait précisément parmi les membres du jury-examineur ! Le docte aéropage en tint rigueur au candidat : Pour obtenir le titre de docteur, il fallait une majorité de boules blanches (note très bien). Maître Léon Dehon n'obtint que deux blanches et trois rouges, après une heure de délibération. C'était l'échec !... le seul que la bonne Providence lui ait ménagé au cours des dix années où il subit des examens. Fort de son droit, Maître Léon Dehon présenta sa défense devant le Vice-Recteur de la Faculté, et cette cause, la seule qu'il ait plaidée, il la gagna. En conséquence, Maître Léon Dehon fut autorisé à se présenter de nouveau devant le jury, un mois plus tard ; le 2 avril 1864, tout était fini : Maître Léon Dehon, avocat à la Cour Impériale de Paris était proclamé docteur en droit.

Il avait tenu parole à son père ! Dès lors va-t-il enfin obtenir la liberté de suivre sa vocation ? Restera-t-il à Paris ? De divers côtés on l'y engageait. Personnellement, il tenait plutôt pour Rome.

« Je regarde comme une grande faveur de la Providence, écrivait-il plus tard, d'avoir fait mes études théologiques à Rome. Cette université est aujourd'hui dans l'Église ce qu'était celle de Paris au XIII^e siècle, à l'époque de Pierre Lombard, de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure. C'est là qu'est le sommet des études théologiques, c'est là que planent le souvenir et l'influence des Bellarmin, des Tolet, des de Lugo, des Pallavicini. Sa Sainteté Pie IX a signalé cette supériorité dans son Bref de 1875 à Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Poitiers. En le félicitant d'avoir confié aux Pères de la Compagnie de Jésus la faculté de théologie qu'il établissait dans sa ville épiscopale, Il recommanda à ceux qui seraient chargés d'organiser en France l'enseignement catholique, de prendre pour type de leur travail les Universités romaines, particulièrement les Écoles tenues par les Pères de la Compagnie de Jésus ; et surtout ce Collège romain, qui, du reste est leur centre et leur modèle ; enfin, d'adopter le plan des études suivi dans cette grande École et consacré par une si longue et si heureuse expérience. »

Ce plan d'études, le *Ratio studiorum* est, en effet, le code de l'enseignement catholique ; il est, pour les études, ce que le [57] livre des *Exercices spirituels* de saint Ignace est pour la vie ascétique. Ceux donc à qui la Providence a permis de faire leurs études à Rome, apprécieront, même appliqué aux choses de l'esprit, ce mot – n'est-il pas de sainte Brigitte – : À Rome

« les rues sont pavées de trésors, elles ont été rougies du sang des martyrs. Là, à cause des indulgences et des pardons que nous ont mérités les saints, on fait son salut en abrégé. »

Le lumineux voyage en Orient

L'année 1864-1865, qui va conduire M. Léon Dehon au seuil du Séminaire, apportera tout d'abord à ses études profanes, dont il vient d'achever le cours avec une maîtrise assez peu commune, le complément le plus enchanteur dont ait jamais rêvé l'humaniste chrétien le plus enthousiaste.

Dans le commerce assidu de l'antiquité classique, M. Léon Dehon avait acquis cette délicatesse de la perception dont parle Taine¹⁸, cette aptitude à saisir les rapports fins, ce sens exquis des nuances, ce besoin de clarté et de mesure, cette aversion profonde du vague et de l'abstrait, que la lecture quotidienne des Auteurs inspirés avait encore portés à une puissance dont on trouve peu d'exemples ; sa culture scientifique appréciable et ses études de droit, en lui ouvrant les horizons les plus vastes, n'avaient pas été non plus sans développer harmonieusement en lui, la faculté d'imaginer, d'analyser, de comprendre. Sans doute, Léon manquait de littérature, – il avait trop d'esprit pour n'en tomber pas d'accord, tant ses écrits s'en ressentent –, mais à part cette fâcheuse lacune, le voilà bien en forme, pour aborder n'importe quel sillon de l'activité humaine. L'heure décisive a sonné pour lui, le jour de son doctorat en droit : Maintes fois, Léon avait fait part aux siens de la vocation à laquelle il avait mûrement décidé de répondre. Sa sainte mère le comprenait ; mais son père, « *chaque soir, espérant des lendemains épiques* », ne parvenait [58] pas à renoncer aux mirages dorés qui

¹⁸ Cf. Taine : *Philosophie de l'Art*, T. II, p. 149

enchantaient ses rêves. Qui sait ?, pensait-il ! Un voyage aux lieux même où s'épanouirent les civilisations auxquelles Léon doit le meilleur de lui-même, ne parviendrait-il pas à le faire réfléchir ? Dans son amour paternel peu éclairé mais bien compréhensible, son père en vient à jouer cette dernière chance de l'emporter : Léon fera son voyage en Orient ! Le changement d'horizon, le contact avec le monde, le voisinage des merveilles de l'esprit humain ne le décideront-ils pas enfin à prendre conscience de ses possibilités, pour les mettre ensuite en valeur ?

Ce beau rêve fragile d'un père angoissé n'aura pas la suite espérée ! Quoiqu'il en soit, on reste profondément ému de cette joute, où deux idéals s'affrontent avec une courtoisie de preux non sans déchirer le cœur de leur champion respectif.

Homme de son siècle, le père de Léon ne comprenait que très incomplètement les sublinités du sacerdoce ; son excuse est celle même de saint Paul : « *Ignorans feci* », « J'agissais par ignorance » (I. Tim. I, 13). Mais, du sein de Dieu, où il voit maintenant sous leur vrai jour les réalités invisibles à l'œil de chair, l'action divine lui apparaît désormais clairement : il comprend que Dieu s'est servi de son opposition loyale pour orienter Léon vers le sacerdoce RÉPARATEUR ; et du voyage en Orient, pour l'INONDER DE LUMIÈRE : « J'avais la vocation depuis le temps de mon adolescence, écrira le Père Dehon ; c'était toujours la conclusion de mes retraites. Mais je n'avais pas de lumières pour faire choix d'une Communauté plutôt que d'une autre. Je cherchais et j'attendais. Tout mon attrait était pour le Sacré-Cœur et la réparation. » (*Souvenirs*, p. 4.)

Les *lumières*, de différentes nuances, ne vont pas tarder à poindre... en Orient ! La vérité qu'il soupçonnait déjà, lui apparaîtra désormais avec une telle évidence qu'elle fera de lui un apôtre. La Bible et les Pères, goûtés au pays du Christ, achèveront de le convaincre que « la littérature chrétienne n'a rien à envier aux lettres païennes¹⁹. » C'est un premier trait de lumière ! Il en est d'autres. Longtemps Léon avait éprouvé une sorte de répulsion instinctive pour tant d'écrits modernes, dont le moindre défaut est de manquer presque totalement de fond, de logique, de doctrine. Par réaction contre la théorie de l'art [59] pour l'art, du fini de la forme au détriment du fond, du « *cymbalum tinniens* » dont parle saint Paul, il avait excédé jusque-là, et il en gardera toujours quelque chose dans le sens opposé. Le jour est venu où, dans une mise au point, sur cette erreur d'une jeunesse ardente, toute aux idées et à l'action, il a compris, mais un peu tard, qu'il eut suffi d'une culture plus attentive de la forme, pour donner à sa parole et à ses écrits une puissance incomparablement plus conquérante. Nouveau trait de lumière !

Des bords du Rhin, Léon gagne l'Autriche, l'Italie, la Dalmatie, la Grèce et la Palestine qu'il visite à loisir en compagnie de son intime M. Palustre. Au pays de Jésus, de Marie, de Joseph, des apôtres et de toute la lignée de nos ancêtres dans la foi, M. Léon Dehon arrive en pèlerin. Le 25 mars 1865, il est en vue de Jérusalem ; c'est à pied, qu'il tient à faire avec son ami, la dernière étape qui le sépare des murs de la ville. Voici le couvent grec de Sainte-Croix, blotti dans une oliveraie. Bientôt la Ville Sainte apparaît nettement avec ses coupôles et son enceinte crénelée, flanquée de tours. Dans l'angle saillant de l'Est, se dresse la Tour de David ; c'est par là que nos voyageurs se dirigent, après s'être agenouillés dans une prière ardente. Ils entrent en ville. Les rues ont gardé leur aspect du moyen-âge, il en est même, où l'on retrouve les antiques voûtes ogivales ; on dirait que les croisés viennent de quitter leur conquête !

Mais qu'importe l'état des lieux, Jérusalem est avant tout la Ville Sainte. Au-delà de la Porte Saint-Etienne, Léon et son ami parcourent, avec une émotion intense, le Cédron et le Mont des Oliviers. Que de souvenirs douloureux en un si petit espace ! En bas, de l'autre côté

¹⁹ Léon Dehon : « *L'Éducation et l'enseignement selon l'idéal chrétien.* » Cf. infra VI Partie. Ch. II

du torrent desséché, un enclos de murs, c'est Gethsémani, le commencement de la voie douloureuse.

« Ils sont encore là, ces vieux oliviers ! Il en reste six ou sept dont l'âge est incalculable, ainsi que le montre leur circonférence de plusieurs mètres. Les bons franciscains plantent là beaucoup de fleurs pour en donner aux pèlerins ; tant de fleurs néanmoins gâtent l'aspect de ce site que on aimerait grave et austère, comme le, mystère qui s'y est passé.

Auprès du jardin, la grotte où Notre-Seigneur pria et où Il reçut la visite de Judas... Près de la grotte de l'agonie, celle du tombeau de la Vierge, qui appartient aux Grecs. Le soir de l'agonie, Jésus descend du [60] Cénacle ; Il dit aux apôtres : asseyez-vous, je vais prier là. Il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et les invite à se recueillir eux aussi. Et Lui, Il pense aux supplices prochains, à l'inutilité de son sacrifice pour beaucoup d'âmes, à l'ingratitude des hommes ! Émouvant exemple de l'assiduité à la prière dans l'épreuve, et de l'abandon à la volonté divine ! Pierre et les autres dorment... Nous non plus, nous ne prions pas assez, voilà pourquoi nous restons sans force devant les tentations ! Judas approche dans un bruissement de feuilles, avec un ramassis de gens quelconques. Quelle déchéance ! Il donne le douloureux baiser à Jésus : quelle fausseté ! Jésus pourtant l'appelle encore son ami : quelle douceur, quelle patience, quelle longanimité ! Pierre frappe Malchus, Jésus le réprimande, nous ne devons pas nous servir du glaive ! Jésus est garrotté. Les apôtres s'enfuient. Un seul suit Jésus : saint Jean. Combien j'aime saint Jean, fidèle et dévoué ! »

« Que de fois, nous confiait jadis le Très Bon Père Dehon, j'ai fait ainsi l'Heure Sainte avant le mot, sous les ombrages des quelques oliviers millénaires qui furent témoins de l'Agonie poignante du Sauveur ! »

Bientôt M. Léon Dehon connut par cœur les aspects de la vallée, si changeants aux différentes heures du jour ; ses pas le portaient et le reportaient sans cesse, comme au lieu où l'on aime, vers l'enclos de Gethsémani : Le soir dans la fraîcheur de la verdure dorée par le soleil couchant, il aimait à revivre au cours de muettes contemplations, la Dernière Cène, l'inoubliable Prière Sacerdotale jaillie du Cœur de Jésus, les affres de l'Agonie, l'inconcevable mais réelle arrestation. Le matin, il y pria une prière plus légère et aussi fervente, tandis que son regard suivait, dans l'air limpide et presque saharien, les contours imprécis des lointains embrumés, ou parcourait émerveillé, le rutilant coloris de cette région pourtant déchue.

Mieux que partout ailleurs, c'est au Cénacle, à Gethsémani et au Calvaire que le Christ Jésus se révèle Prêtre et Victime ; loin d'estomper ces ineffables réalités, le recul du temps ne fait que les situer dans une perspective qui en accentue le relief.

« À Gethsémani par exemple, le Christ-Prêtre est médiateur et rédempteur. Homme-Dieu, Il prie, Il se prosterne, Il adore, Il implore officiellement au nom de tous. Homme de ceux dont Il a daigné assumer la dette, Il a l'angoisse de tous, et, dans un *Fiat* magnanime, Il Se donne sans réserve, prêt à payer – non au rabais – mais Victime volontaire de l'amour, au-delà même de l'épouvantable dette dont Son Cœur scrute les moindres détails. Ceux qui, désormais, participent au sacerdoce éternel [61] du Christ Jésus, seront donc, eux aussi, des victimes volontaires de l'amour, car de même que toute l'œuvre du Christ se résume dans la Croix, de même tout le sacerdoce se résume dans l'immolation²⁰. »

Plus au Nord, dans la riante Galilée, le lac de Tibériade, parfois si violent, mais dont alors une chaude brise faisait à peine rider le satin azuré, constituait, avec ses flottilles de barquettes, le cadre le plus idéal d'une méditation sur l'appel au sacerdoce : « *Venez à ma suite !* » « *Toi, suis-moi !* » « *Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes !* »

C'en est fait ! L'écho de cette invitation du Maître vient de se répercuter à travers les siècles, dans cette méditation, avec une telle netteté, que désormais la décision de M. Léon Dehon ne connaîtra plus d'obstacle. Gethsémani et le Calvaire lui avaient rappelé l'idéal de Prêtre-Victime qu'il avait entrevu dès son enfance comme étant le sien ; au Lac, une secrète

²⁰ Cf. Son Excellence Mgr Petit de Julleville, *Note de Cours III*, Année 1907.

invitation le presse avec instance d'adopter saint Jean, comme type de son sacerdoce. Nouveau trait de lumière !

Et tous ces lieux, de Nazareth à l'esplanade profanée du Temple, ne laissent point d'évoquer le souvenir aussi majestueux qu'émouvant à l'infini, de la Très Sainte Vierge Marie, la Toute Belle, Pleine de grâce, la Vierge Fidèle... Tant il est vrai que l'immuable Orient, dans sa couleur locale des temps antiques à peine atténuée, garde un charme incomparable d'évocation d'une clarté unique au monde !

[63] DEUXIÈME PARTIE

LE SÉMINAIRE (1865-1871) - LE SACERDOCE

[65] I. AU SÉMINAIRE DE SANTA-CHIARA

Le Séminaire de Santa-Chiara est établi au centre de Rome dans un « palazzo » d'assez belle allure, tout en hauteur, d'aspect sombre et austère à l'intérieur avant l'intervention de l'électricité, cette fée moderne, mais qu'importe ! M. Léon Dehon s'y sentit, dès le premier instant, dans son véritable élément, dès qu'au retour de son voyage en Terre Sainte il y eut été admis. Sa chambrette au cinquième ou au sixième au-dessus de la chapelle, sans aucun confort, avec son lit dur, sa table et son unique chaise ne lui laissera pourtant que de délicieux souvenirs ; tout était si bon au Séminaire Français ! le charme des études sacrées, le pieux recueillement de la cellule, l'atmosphère de piété qui régnait à la chapelle, la distinction des Séminaristes, et par-dessus tout, la direction aussi avisée que paternelle du Révérend Père Freyd ! Comment perdre le souvenir d'une pareille maison de Dieu !

« Après les six années que j'y passais, écrira le Père Dehon, mon vœu le plus ardent eut été d'y rester encore ; et quand j'y retournais, en 1877, en compagnie de Mgr Thibaudier, c'était on ne peut plus sérieusement que je sollicitais de sa bienveillance, la faveur de refaire quelques années encore de séminaire. Après y avoir déjà tant reçu, j'avais encore tant à y gagner pour me rapprocher davantage de l'idéal sacerdotal que j'avais entrevu ! »

La retraite et la prise de soutane (1^{er} novembre 1865)

Les premiers jours qui suivirent la rentrée furent consacrés, selon l'usage, à une retraite à laquelle prirent part tous les séminaristes. Le prédicateur en fut le vénérable Père Rubillon, Assistant Général de la Compagnie de Jésus. Représentons-nous ce que furent ces journées de grâces : Le Père Prédicateur s'en tint à une simple lecture des *Exercices* de saint Ignace, mais chaque mot de ses lèvres portait ! et le texte des *Exercices*, [66] encadré avec un à-propos remarquable, dans de limpides commentaires qui le mettaient en relief, apparut à notre Séminariste comme le moyen par excellence de l'âme qui veut vraiment se mettre « en route ». Des manuscrits que M. l'Abbé Dehon a nous a laissés, nous permettra-t-on d'extraire ce passage qui, suggéré au cours de la retraite²¹ par le Père Prédicateur, servit de base à sa vie nouvelle, c'est lui-même qui nous en fait l'aveu : « Pour notre carrière, notre résolution est prise : nous n'avons pas choisi Jésus, mais Jésus nous a choisis. Prenons pour modèle de notre vie, cette année, Jésus à Nazareth et au Temple : Il obéissait, Il travaillait, Il grandissait. Obéissons au règlement, et ce sera pour nous plus glorieux, et plus utile même que de faire

²¹ Treizième Méditation. C. II. p.137

des miracles ! Obéissons aux Supérieurs, c'est Dieu qui nous parle par eux ! Travaillons avec zèle, qu'il ne soit pas dit que ceux qui travaillent pour le siècle et les honneurs, auront plus de courage que nous, qui travaillons pour Dieu et pour le ciel. Grandissons en vertu, en science, en charité fraternelle et surtout en amour de Dieu. Grandissons en humilité. Nous ne sommes pas à l'abri, dans notre cellule, des attaques du démon, qui entre sans frapper et tient plus à l'âme d'un prêtre qu'à mille âmes. » Et M. Léon Dehon de conclure : « Je m'étais donné de tout cœur à cette retraite. Je devais refaire souvent les *Exercices* de saint Ignace et les donner à d'autres ; jamais pourtant, je n'eus la grâce d'éprouver des impressions plus profondes qu'à cette retraite d'entrée au Séminaire. Ce fut-là la base de ma vie de séminariste. Je m'appliquais tout entier aux résolutions que j'avais prises.

J'avais fait la retraite en laïque, le 1^{er} novembre 1865 je pris la soutane. Quelle joie j'en éprouvais ! Ce bonheur ineffable est bien l'un des signes de la vocation. J'avais fait bénir ma première soutane par le Révérend Père Freyd, depuis lors, j'ai toujours baisé ma soutane en la prenant le matin, et j'ai toujours récité le « *Dominus pars hereditatis meae et calicis mei, tu es qui restitues hereditatem meam mihi.* »

Un saint directeur d'âme : Le Révérend Père Freyd

M. l'Abbé Dehon choisit de suite le Révérend Père Freyd, que Sa Sainteté Pie [67] IX appelait un saint, pour directeur de conscience. « Je l'ai trouvé, écrivait-il, pendant six ans, toujours égal dans sa direction, toujours pieux, toujours uni à Dieu et inspirant cette union à Dieu dont il jouissait lui-même. Ce saint prêtre se nourrissait de la doctrine ascétique la plus sûre. Ainsi, il conseillait un commerce assidu avec Rodriguez, saint Liguori, saint-Jure. Il aimait qu'on alternât, dans ses lectures spirituelles, entre un livre théorique et une vie de saint. Il me recevait en direction tous les quinze jours, et je tirais toujours sérieux profit de ses entretiens ; il m'entendait en confession toutes les semaines et même deux fois par semaine quand je le désirais. »

En route !

Le Révérend Père Esbach et le Révérend Père Daum étaient directeurs à Santa Chiara et y donnaient des répétitions de philosophie et de théologie : l'un et l'autre se montraient tout à fait supérieurs, rompus à l'argumentation et bons préparateurs aux examens. Le Révérend Père Palmieri, lui, était un travailleur, ses cours étaient autographiés. Parfaitement clair et méthodique, il possédait à fond les grands auteurs, Suarez surtout et de Lugo. Son génie lui permettait de ne jamais s'en tenir à copier les maîtres : il s'assimilait les matières et les faisait siennes. Son cours revêtait l'aspect d'une série de thèses courtes, claires et parfaitement ordonnées. Le Révérend Père Tedeschini, de son côté, laissa à M. l'Abbé Dehon les meilleurs souvenirs : « Il nous mettait en mains le manuel de Tongiorgi, rapporte-t-il, mais pour les thèses qu'il approfondissait, il dictait un résumé. » Lorsque ce distingué professeur poussait une thèse à fond, celle par exemple de l'origine des idées ou du principe vital, on le voyait résumer d'innombrables in-folios de la bibliothèque ; puis il classait ses auteurs, analysait leurs systèmes tout en les ramenant à quelques opinions principales ; le moment était alors venu pour lui de formuler ses conclusions, à la fois saisissantes de logique et de clarté. Ce maître émérite aimait en outre, à provoquer les objections ; et, avec un à-propos remarquable, il résolvait les difficultés soulevées par les écrivains contemporains. Foncièrement bon au demeurant et pieux religieux, il témoignait à ses auditeurs le plus profond dévouement ; il prenait à [68] cœur leurs difficultés et dirigeait leurs travaux : « J'ai gardé de lui le plus édifiant souvenir, dit M. l'Abbé Dehon. Excellent maître, disciple de saint Thomas, sans se

faire l'esclave des thomistes, il nous a surtout appris à travailler, et, par son exemple, il nous a maintes fois montré comment on étudie une thèse à fond. »

Le bon Père Caretti, vrai romain, méthodique, pondéré en même temps qu'esprit fort distingué, avait approfondi les théories modernes des anglais et des allemands sur la morale de l'utile et du plaisir ; les réfuter était pour lui un jeu. Son zèle apostolique ne se limitait pas à l'enseignement qui lui avait été confié ; volontiers, il partait en tournée le dimanche matin dans la campagne romaine, et ses randonnées lui permettaient, le lendemain, de placer, de la manière la plus pathétique dans ses explications, le récit des misères physiques et morales dont il avait été témoin.

Les Pères Ferrari et Foglini savaient rendre passionnante l'étude des mathématiques ; très versés dans la mécanique rationnelle, dans le calcul différentiel et infinitésimal, ils en enseignaient les principales notions avec un enthousiasme communicatif pour le progrès des sciences mathématiques de notre temps.

Après avoir esquissé l'histoire de l'intelligence de M. l'Abbé Dehon au cours de sa première année de séminaire, il importe de retracer également celle de son cœur et de sa volonté. Déjà, la retraite prêchée par le Très Révérend Père Rubillon l'a montré, Notre-Seigneur avait conquis le cœur et l'âme de M. Léon Dehon, et Il y avait établi des dispositions qui seront désormais très nettement la dominante de sa vie : *Profond recueillement, dévotion foncière au Sacré-Cœur, vie d'amour*. Tel est son idéal, telle sera sa vie à toute éternité. Mille et mille fois Notre-Seigneur le lui avait montré et sans cesse, il l'y ramenait par l'intermédiaire d'une multitude infinie de causes secondes. C'est ainsi qu'Il le préparait à la mission qu'il avait dessein de lui confier pour l'œuvre de Son Cœur, je veux dire pour la Congrégation qu'un jour le Père Dehon allait établir. Voici en quels termes M. l'Abbé Dehon en personne, nous renseigne sur ce point d'importance : « Je commençai à noter chaque jour mes impressions : ce qui me permet de trouver actuellement d'une manière sûre, [69] les traces de l'action divine et du plan divin sur ma pauvre âme. »

Quelques fragments de ces notes nous permettront de saisir l'action de la grâce sur la préparation providentielle et progressive, de M. l'Abbé Dehon à sa tâche :

1) DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

« *Jesu lux vera* : Jésus, Vous êtes ma lumière ! Votre nom me rappelle vos préceptes et vos exemples ; son invocation m'attire votre grâce !

Jesu fortitudo martyrum : Jésus, Vous êtes ma force, l'invocation de votre nom me donne confiance en me rappelant la Rédemption et votre volonté de nous sauver.

Jesu refugium nostrum : Jésus, Vous m'êtes un remède dans mes faiblesses et mes misères ! Vous me relevez en m'inspirant tour à tour des sentiments d'amour et de crainte.

C'est dans votre Cœur, ô Jésus, que je veux faire les exercices de la vie purgative. C'est en Vous que je veux considérer mes péchés et les pleurer, en demander pardon à Dieu, les détester, combattre mes défauts et mes mauvaises inclinations, pratiquer la mortification et la pénitence, accueillir les afflictions, les peines, les ennuis.

C'est en Vous et avec Vous, ô Cœur de Jésus, que je veux faire le bien et pratiquer la vertu ! J'ai foi en votre sagesse et confiance en votre amour. Avec Vous, je veux pratiquer l'humilité, la patience, l'obéissance, la chasteté. Avec Vous, je veux faire l'oraison et l'action de grâces. Avec Vous, je veux aimer le prochain d'un amour vrai, plein de cordialité, de compassion, d'affabilité, de douceur, de condescendance, de patience. Avec Vous et en Vous, ô Cœur de Jésus, je veux faire toutes mes actions avec modération, douceur, suavité.

C'est en Vous que je veux pratiquer l'union à votre Père, par des actes fréquents d'amour, d'adoration, de remerciement, d'oblation, d'hommage, d'abandon, d'anéantissement de moi-même, de détachement des créatures.

2) HUMILITÉ

Je méditais longtemps sur l'humilité pour considérer cette vertu sous ses différents aspects. J'en contemplais le modèle idé-[70]al en Notre-Seigneur et ses avantages m'apparurent nettement : « L'humilité est le fondement de toutes les vertus. L'homme humble est porté à la foi, en reconnaissant la faiblesse de sa raison ; à l'espérance, en reconnaissant son indigence et sa misère ; à la charité envers Dieu en comparant les dons de Dieu avec sa propre indignité ; à la charité envers le prochain en ne considérant que ses propres défauts et les qualités d'autrui. L'homme humble sera patient, il sait qu'il n'y a pas de châtement dont ses iniquités ne le rendent digne ; il aura facilement l'esprit d'abnégation, de pauvreté, d'obéissance. Il priera volontiers et Dieu exaucera ses prières.

3) CONFORMITÉ À LA VOLONTÉ DE DIEU

La connaissance de notre faiblesse nous conduit à la confiance en Dieu. Que nous reste-t-il à faire, en voyant notre inclination profonde au péché, sinon nous appuyer sur Dieu seul et accomplir uniquement sa volonté toujours sainte, bonne et sanctifiant.

« J'accomplis ce que mon Père m'a ordonné, disait Notre-Seigneur. » – Mais c'est par Vous, ô Jésus que nous allons à votre Père. « Allez à mon Père par moi : Je suis la Voie. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour : Je vous enverrai l'Esprit de vérité. Ceux-là sont mes frères qui gardent la parole de mon Père. »

4) UNION AVEC NOTRE-SEIGNEUR

Je voudrais qu'il ne me restât rien de ma volonté propre, qu'elle fût toute absorbée et vivifiée par la volonté de ce Dieu qui vit en moi. Et le moyen d'y arriver, c'est l'union aussi constante que possible à Notre-Seigneur. « Demeurez en moi, nous dit-il, afin que je demeure en vous. La branche ne pourrait porter aucun fruit d'elle-même, si elle ne demeurait unie au cep. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte du fruit abondamment, car sans moi, vous ne pouvez rien faire. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, tout ce que vous voudrez demander vous sera accordé. Demeurez en mon amour, gardez mes commandements. Que ma joie demeure en vous et que votre joie soit parfaite. »

[71] Frère François d'Assise

La joie parfaite ! Ce mot à lui seul, suffit à évoquer par une association d'idées toute naturelle, le souvenir de saint François d'Assise, et celui de son désir d'union à Dieu par l'amour pénitent. Or telles furent précisément les pensées par lesquelles Notre-Seigneur ravit le cœur de M. l'Abbé Dehon, au cours de cette première année de séminaire. Entendez-le avouer ses tâtonnements du début :

« Je cherchais l'union à Dieu, parfois avec contention d'esprit, et j'y gagnais quelques maux de tête. C'est que j'avais affaire à ma violence et à ma mauvaise nature pour me mettre sérieusement à l'union avec Notre-Seigneur.

Cette union à Dieu n'en restait pas moins le but que mon saint directeur, le Révérend Père Freyd, proposait constamment à mes efforts, nous dit-il. Je sentais que Notre-Seigneur agréait mon désir, en principe ; mais Il mettait des conditions à sa réalisation, ou plutôt, Il faisait lui-même le travail de préparation à sa venue dans mon cœur. Il fallait d'abord purifier ce cœur, puis y mettre quelques dispositions et habitudes propres à contenter son hôte divin. »

Le travail de purification fut surtout l'œuvre de cette première année : Notre-Seigneur poussait notre jeune Séminariste à la recherche des moindres fautes de sa vie passée. À chacune de ses confessions, c'était constamment quelque vieille dette oubliée à régler : il le faisait avec le sang du Sauveur, dans des sentiments de contrition très vive, au point d'en verser souvent des larmes. Il aimait à faire le chemin de la croix et diverses autres pratiques de pénitence. Ce sont là, il est vrai, les grâces habituelles de tout lévite qui commence à se donner à Notre-Seigneur ; et M. l'Abbé Dehon remerciait Dieu avec enthousiasme de ne les lui avoir pas refusées, malgré son indignité. La vie de tertiaire qu'il allait mener l'aidera puissamment à y correspondre.

Le 21 mars 1865, M. l'Abbé Dehon entra au Tiers-Ordre de saint François ; il y fut reçu par le Révérend Père Général de l'Ordre des Capucins, dans un oratoire intérieur du couvent de la place Barberini, sous le nom de Frère François d'Assise. Cette fois, les longues randonnées ne l'empêcheront plus, « comme jadis, de garder les pratiques du Tiers-Ordre, il y persévérera jusqu'au jour où ses vœux de religion feront tomber [72] tous ses liens antérieurs. Saint François d'Assise restera du moins pour lui un patron et un modèle chaque jour invoqué : « Je l'ai pris, nous dit-il, pour l'un des patrons de notre Œuvre et j'ai lieu de croire qu'il y a beaucoup contribué par son intercession. »

Le « directoire » intime de vie intérieure de M. l'Abbé Dehon

À cette époque, M. l'Abbé Dehon nota, pour mémoire, les moyens de sanctification qui lui paraissaient alors les plus appropriés à sa situation, aussi bien qu'à sa vocation spéciale. Ces notes sont devenues, selon son expression, le « directoire de sa vie, avec le mélange d'imperfection que notre nature met en toutes choses ».

Voici ce « directoire » intime :

- 1) Faire, à chaque instant la volonté de Dieu, autant qu'elle m'est connue.
- 2) dans l'oraison, m'unir de cœur à Notre-Seigneur.
- 3) dans les prières orales, m'unir à la pensée intime de l'auteur de la prière.
- 4) dans la conversation, ne jamais m'abandonner entièrement à la nature, à une joie excessive, à la douleur, aux passions, mais toujours avoir le frein en main et veiller.
- 5) éviter de me préoccuper outre mesure d'un avenir incertain : « *non curare de futuris contingentibus* ».

Sa devise et son idéal sacerdotal

Les Saints aimaient généralement comme les membres de la noblesse féodale, à adopter une devise, véritable prière abrégée, capable de percer le ciel et de les animer au combat spirituel. Par exemple : « *Ad maiorem Dei gloriam* » (saint Ignace). « *Quid hoc ad aeternitatem ?* » (saint Louis de Gonzague). « *Una anima una aeternitas* » (sainte Thérèse). « *Vince teipsum* » (saint François-Xavier). – M. l'Abbé Dehon, lui, adopta celle-ci : « *Domine, quid me vis facere ?* » « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Cette idée-force, sans cesse ravivée, lui permit de cimenter et [73] d'entretenir, plus inébranlable que jamais, son union de tous les instants avec Dieu. D'où chez lui, un idéal sacerdotal très élevé.

« Je brûlais du désir de devenir un saint prêtre²² », écrit-il. Réaliser cet idéal par ses seuls moyens, M. l'Abbé Dehon n'y songe pas ! Il commence par invoquer chaque jour les principaux types de la sainteté sacerdotale : saint Jérôme, saint Ignace, saint Philippe Néri, saint François-Xavier, saint Jean-François Régis, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Alphonse de Liguori, M. Olier, le Curé d'Ars, le vénérable Père Chevrier. Puis il constate le soin avec lequel Dieu a toujours sanctifié ses prêtres. Les Chapitres XXVIII, XXIX et XXX de l'Exode, les Chapitres XVI, XXI et XXII du Lévitique et bien d'autres passages de l'Ancien Testament le marquent d'une manière saisissante. Et, sous le Nouveau Testament, Notre-Seigneur Lui-même n'a-t-il point préparé ses apôtres au sacerdoce par trois ans de soins assidus ? Plus encore, n'était-ce point pour eux spécialement qu'il se sanctifiait et se sacrifiait : « *pro eis sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in veritate*²³. »

M. l'Abbé Dehon cultivait le zèle et la mortification, en entretenant la pensée des pauvres pécheurs. Que de fois ces pauvres âmes ne restent-elles pas dans leur ignorance, en cheminant, comme les pèlerins d'Emmaüs sans trop le savoir, avec Jésus jusqu'à ce que Jésus se dévoile : le prêtre, autre Christ, est celui qui Le dévoile ! Dans leurs fautes, il arrive que ces âmes n'aient aucun mérite à offrir pour obtenir la première grâce de leur retour : il faut qu'un autre le mérite pour eux et la leur attire. Ce sera le Cœur de Jésus, « toujours vivant pour intercéder en notre faveur » et son prêtre qui, participant au sacerdoce du Christ-Prêtre, partage également Ses fonctions.

Pour se rappeler la présence de Dieu en lui, M. l'Abbé Dehon aimait à voir son intérieur ouvert, comme en plein soleil, devant le regard divin, selon le mot du Saint-Esprit : « *Et omnia opera illorum velut sol in conspectu Dei : et oculi ejus sine intermissione inspicientes in viis eorum*²⁴. »

[74] Enfin, M. l'Abbé Dehon éprouvait une inclination, accentuée chaque jour davantage, vers la vie religieuse. Ce mot de saint Bellarmin l'avait frappé : « En dehors des martyrs, il y a très peu de saints canonisés qui ne soient pas sortis des monastères. » Il s'ensuit que la sainteté est singulièrement facilitée par la vie religieuse. Et M. l'Abbé Dehon en concluait d'une manière ferme : « J'entrerai en religion, non évidemment pour être canonisé, mais pour me faire saint, avec l'aide divine, pour mieux connaître, aimer et servir Notre-Seigneur²⁵ pour donner à mon sacerdoce de demain l'atmosphère idéale où il puisse s'épanouir pleinement. »

« *Duc in altum !* » Son ascension dans les états d'oraison

L'obligeance de l'excellent Père Freyd permit à M. l'Abbé Dehon de s'initier aux différentes voies d'oraison dans les lettres spirituelles et le commentaire sur l'Évangile de saint Jean du Vénéré Père Libermann (1804-1852), dont il lui prêta une copie. « Jamais je n'ai rencontré de traités de l'oraison plus clairs, plus exacts et plus pratiques », nous dira M. l'Abbé Dehon. Il y trouva la division classique des trois états d'oraison : mentale, affective, et de contemplation.

La première est la plus commune et en principe la seule à la portée des débutants. C'est l'oraison à laquelle l'une des nombreuses méthodes habituelles sert de règle. En somme, pour s'y livrer, il suffit d'appliquer son esprit à une vérité surnaturelle abstraite, à un mystère de la vie de Notre-Seigneur ou de la Très Sainte Vierge ; le but à poursuivre est de s'en convaincre fortement et de se décider à devenir meilleur, en prenant une résolution nette, précise, en rapport avec notre situation et réalisable le jour même. La méthode en est connue : d'abord une préparation éloignée, qui comprend la pureté du cœur, la mortification des passions, la

²² Manuscrit V, 1866, 5

²³ Saint Jean XVII, 19

²⁴ Eccl. XVII, 16

²⁵ Manuscrit V, 1866, 5

garde habituelle des sens. La deuxième et la troisième préparation consistent dans le choix d'un sujet bien déterminé et dans le recueillement. L'oraison proprement dite comprend : l'adoration, la considération du sujet, entremêlée d'affections ; le retour sur soi-même ; les résolutions et la demande.

[75] L'habitude ainsi contractée de tendre, d'une manière de moins en moins éloignée à l'union avec Notre-Seigneur, conduit peu à peu M. l'Abbé Dehon à « *l'oraison affective* ». L'oraison affective est celle où l'âme, touchée d'une impression surnaturelle et sensible, nous dit-il, se porte avec ardeur vers Dieu et ce qui Lui appartient. Tout d'abord, l'impression sensible y est douce, suave, paisible ; dans cet état d'oraison, c'est plutôt le recueillement silencieux que l'épanchement : l'âme est auprès de Notre-Seigneur, comme un enfant sur le sein de sa mère ; elle jouit, elle suce le lait de la grâce en se reposant intérieurement sur le Cœur de Jésus. Cette impression suave et douce persiste dans la journée ; on travaille alors sans perdre la présence de Dieu, sans perdre habituellement la solitude intérieure, peuplée au fond par le Seul Jésus entrevu en tout et partout. S'il arrive cependant que l'on perde cette présence sensible de Dieu, on y revient aisément ; vivant sur le Cœur de Jésus, ceux qui sont dans cet état, restent, sauf inadvertance, dans toute leur conduite, doux et modérés. L'important est que ces âmes ne se découragent point dans l'aridité, qu'elles ne fassent pas consister toute leur perfection dans cette douce paix et qu'elles ne s'enorgueillissent pas.

À la suite de cet état de recueillement silencieux, l'âme fidèle peut être appelée par Dieu à s'élever à un autre état où l'impression est vive et ardente. On y trouve souvent un attrait dominant, tel que l'amour, la contrition, etc., dont les solennités liturgiques peuvent être plus spécialement l'occasion ; il en résulte un état de bonheur qu'on peut appeler excessif. N'empêche que très souvent, l'âme parvenue à cet état, éprouve de vives douleurs intérieures : certaines de ces épreuves résultent des péchés passés, quand l'âme tremblante d'émotion, perçoit son indignité dans le miroir de l'infinie pureté. « Mon Dieu, dit-elle avec le Bienheureux Henri Suso²⁶, pourquoi donc m'avoir laissé cheminer par de si mauvais sentiers ? » Et le Maître de répondre : « Si j'étais venu plus tôt, tu n'aurais pas assez profondément senti combien je suis bon ! » Rien de tel, en effet, que d'avoir frappé à toutes les portes pour comprendre pleinement que seule la porte du Cœur de Jésus ouvre sur la parfaite béati-[76]tude. Mais aussi quel regret d'avoir si tard pleinement apprécié cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! Une autre douleur vient du désir d'obtenir une grâce, d'acquérir une vertu dont on projette amoureusement de faire hommage au Bien-Aimé. Ce sont alors des gémissements, des aspirations, des désirs d'une ardeur et d'une puissance qui crucifient l'âme, sans cependant tarir sa joie intérieure. Une troisième douleur provient de la contemplation de la croix et des souffrances de Notre-Seigneur, dont les fruits sont aussi magnifiques que désirables. Cet état d'oraison a également ses dons spéciaux : brisement de cœur, don des larmes, embrasement de l'esprit et de la mémoire, attraction vers Dieu, etc... C'est dans cet état que l'âme fait tout par amour : Débordant du désir de plaire à Dieu et de Le faire aimer, elle rapporte tout à Lui et méprise le monde, maudit par son divin Fils ; elle obéit docilement à son directeur et à ses supérieurs, elle désire ardemment se mortifier, elle aime à accomplir en toutes choses la volonté divine ; elle pratique à la perfection la charité envers le prochain.

Dans les desseins de Dieu, cet état achemine l'âme vers la contemplation. L'âme se purifie et se dégage de plus en plus des sens ; elle s'affermir dans son désir de s'unir à Dieu, de Lui plaire et de s'orienter directement vers Lui. S'il plaît ensuite à Dieu de lui tendre, pour ainsi dire, les bras et, dans une étreinte plus que maternelle, de combler tous ses désirs, Il la place alors dans cette sphère supérieure de l'Amour, où nos efforts les plus puissants resteront toujours ici-bas, incapables d'atteindre : C'est la contemplation infuse.

²⁶ Bienheureux H. Suso : *Livre de la Sagesse éternelle*, ch. I

« *Fecit mihi magna qui potens est !* »

En décrivant les grâces divines d'oraison que nous venons de résumer, M. l'Abbé Dehon ne se berce d'aucune illusion ! La grâce l'a conduit, dès sa première année de séminaire, jusqu'à l'oraison affective, qui le consuma d'un ardent amour pour Notre-Seigneur en versant dans son cœur, une vive douleur pour ses péchés. C'est la grâce qui a créé ces merveilles.

« Le souvenir de ces grâces, dit-il, me confond et m'humilie profondément. Souvent aussi je pleurais au souvenir de l'état d'indifférence reli-^[77]gieuse où se trouvait mon père bien aimé ! Il me faudra garder cette douleur deux ans encore, avant d'obtenir son définitif et complet retour à Dieu. O mon Dieu, recevez ici encore le plus ardent remerciement pour toutes ces grâces et pardonnez-moi l'abus que j'en ai fait.

L'âme chrétienne pleure, sans doute parfois, mais non à la manière de ceux qui n'ont point d'espérance ! Ses énergies n'en sont pas amoindries, car elle sait le rôle rédempteur de la souffrance : « *adimpleo ea quae desunt passionum Christi* ». Elle se ressaisit peu à peu et en vient rapidement à faire bon visage et bon cœur à « notre sœur la souffrance », car la souffrance est bonne pour nous comme elle le fut pour le Christ Jésus. Voilà pourquoi M. l'Abbé Dehon, loin de se décourager de la lutte, n'en mettait que plus d'ardeur à vivre l'« *age quod agis* » de l'*Imitation*.

La théologie du Sacré-Cœur. Vues d'avenir

Au cours des autres années qu'il passa au Collège Romain, M. l'Abbé Dehon poursuivit, avec entrain, ses études sous des maîtres incomparables tels que le Père Franzelin pour le dogme, le Père Ballerini pour la morale, le Père Patrizzi pour l'Écriture Sainte, le Père Sanguinetti pour l'histoire, le Père Tarquini pour le Droit Canon, au milieu d'élèves qui formaient une élite remarquable. Déjà, même au début de sa jeunesse cléricale, M. l'Abbé Dehon entrevoyait à l'horizon un nouveau progrès dans les rapports de l'homme avec Dieu ; le Cardinal Pie en avait déjà donné l'augure, c'était la théologie du Sacré-Cœur, la théologie ramenée toute entière au Sacré-Cœur et illuminée de ses rayons.

« Le Sacré-Cœur de Jésus, principe et objet de notre amour, c'est toute la théologie, écrit M. l'Abbé Dehon. *Christus dilexit*. Le Christ a aimé, voilà tout le symbole ! Dieu, l'Incarnation, la Rédemption, l'Église, la grâce, les Sacrements : *Christus dilexit me !* »

« *Diliges* » tu aimeras. Tu aimeras ton Dieu, tu aimeras ton prochain comme toi-même : voilà toute la morale ! « *Deus Caritas est* ».

« *Et nos credidimus caritati* », Dieu est amour, nous croyons à l'amour, voilà tout l'objet de notre foi. Il importe souverainement que cette grande vérité, comme toutes celles que nous apporte le dogme, soit bien ancrée dans nos âmes : « Les dogmes sont les principes, la morale en est l'application. C'est la foi, ce sont les dogmes qui ont eu la part la plus ^[78] active à la transformation des nations et à l'établissement de la civilisation chrétienne. Là où la foi est fortement affirmée, la morale règne facilement. C'est à l'abandon du dogme qu'il faut faire remonter les ruines morales et intellectuelles de notre pauvre société. »

« Si la formation dogmatique du sacerdoce est forte, son action moralisatrice et sociale sera puissante, parce qu'il ne manquera pas de communiquer au peuple les convictions qui entraînent des conclusions pratiques. Aussi, faut-il laisser dans la préparation du sacerdoce une large part, la meilleure part à l'étude du dogme, comme on le fait à Rome. Et selon le mot de l'Écriture : « *Qui diligit, legem implevit* », les œuvres de l'amour suivront : voilà l'accomplissement des préceptes ! »

La première Tonsure et les Ordres Mineurs (22-23 et 26 décembre 1866)

Diverses raisons de famille ne permirent à M. l'Abbé Dehon de recevoir la tonsure que vers la même époque où il reçut les Ordres Mineurs. Après les examens d'usage au Vicariat, M. l'Abbé Dehon médita jusqu'à les savourer, les traités de M. Olier sur la cléricature et les Ordres Mineurs, et, le 22 décembre 1866, il reçut la première Tonsure à la basilique Saint Jean de Latran des mains de Son Éminence le Cardinal Vicaire, qui était alors Son Éminence le Cardinal Patrizi.

« Tout spécialement à saint Jean de Latran, les ordinations sont émouvantes, du fait qu'elles ont lieu au chœur de la basilique Mère et Maîtresse de toutes les Églises, près de la table de la Cène, témoin de la première ordination du Cénacle et à quelques pas des chefs sacrés de saint Pierre et de saint Paul qui sont, après Jésus, la source du sacerdoce. Que de milliers et de milliers de prêtres et d'évêques se sont prosternés sur ces dalles depuis saint Sylvestre ! que d'apôtres sont partis de ce lieu saint pour toutes les nations ! En recevant la tonsure, (dit M. L'Abbé Dehon) je laissais tomber d'abondantes larmes, avec mes cheveux, dans le plateau de l'éminentissime Prélat. J'avais tant attendu et tant lutté pour réaliser ma vocation ! J'entrais dans la Terre Promise et j'en prenais possession avec ces mots dans lesquels je mettais autant d'ardeur spontanée que d'émotion : « *Dominus pars hereditatis meae et calicis mei, Tu es qui restitues hereditatem meam mihi.* » En recevant le surplis je sentis que je devenais un homme nouveau, pendant que je disais la formule sacrée ; « *Induat me Dominus novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis.* » Depuis lors, chaque jour en prenant ma soutane, je répète le « *Dominus pars...* » et lorsque je revêts le surplis, je redis la formule « *Induat me Dominus...* » »

[79] M. l'Abbé Dehon reçut les Ordres mineurs en deux fois, suivant l'usage de Rome, des mains de Monseigneur l'Archevêque Vice-Gérant de Son Éminence le Cardinal Vicaire : Ce fut le 23 et 26 décembre 1866, dans la chapelle privée du Prélat. Ici encore, M. Olier fut son maître : à le lire, M. l'Abbé Dehon comprit la portée profonde de ces premières ordinations : Le *Portier* doit ouvrir les cœurs à Dieu par ses paroles et par ses exemples, en marquant toute sa vie de la foi et de la charité ; le *Lecteur* doit mettre sa vie en rapport avec les choses toutes célestes et surnaturelles qu'il est appelé à lire ; l'*Exorciste* ne doit laisser en son âme aucun empire au démon, s'il veut, comme son Ordre l'exige, être à même de lui commander avec succès ; l'*Acolyte* doit briller comme le flambeau qu'il porte ; il faut qu'il soit un enfant de lumière, et les fruits de la lumière, dit saint Paul, consistent en toute bonté, justice et vérité ; enfin, comme il présente le vin et l'eau du sacrifice, il doit s'offrir lui-même en sacrifice à Dieu par la chasteté de sa vie et ses bonnes œuvres. M. l'Abbé Dehon l'avait compris ! d'où sa réflexion :

« Il me semble que je reçus déjà, dans ces ordinations, quelque chose de ce qui devait être la grâce spéciale de ma vocation religieuse. »

Le Tiers-Ordre allait être l'une des causes secondes qui entretiendraient l'idéal de la vie religieuse que, de si longue date, il avait entrevu.

Profession dans le Tiers-Ordre de saint François

De combien de grâces Frère François d'Assise n'est-il pas redevable au Tiers-Ordre ! Reçu à la sainte Profession le 21 mars 1866, il resta un tertiaire fidèle et dévoué, jusqu'au décret par lequel le Saint-Siège déclara qu'on ne pouvait être à la fois membre d'un Tiers-Ordre et religieux d'une Congrégation. Mais il en garda toujours l'esprit : ainsi, au cours de cette deuxième année de séminaire notamment, frère François d'Assise trouva en Jésus crucifié l'objet habituel de ses affections ; tous les jours il faisait le chemin de la croix. « C'est ma récréation du soir, » disait-il : son crucifix était son confident le plus habituel et son compagnon de cellule ; il gardait en son cœur cette « *salutaris taciturnitas* » dont parle saint Augustin [80] à la pensée que Jésus n'est pas aimé. Et pour se purifier, il éprouvait le besoin de se confesser souvent avec le plus grand soin, et de se livrer constamment aux pratiques de la mortification.

Palmarès de cette année de théologie (1866-1867)

À la fin de cette deuxième année de théologie, M. l'Abbé Dehon prit part aux Concours. Sur deux cents concurrents, il obtint le deuxième prix de théologie dogmatique, pour le cours du matin, avec une mention honorable pour le cours de l'après-midi ; le premier accessit d'hébreu ; le premier prix de théologie morale, avec mention honorable d'histoire

ecclésiastique et le premier accessit pour le cas de conscience. Il faut le reconnaître, Notre-Seigneur avait bien voulu bénir son travail.

Troisième année d'études à Rome (1867-1868). Le sous-diaconat (21 décembre 1867)

Le Père de M. l'Abbé Dehon eut volontiers retardé indéfiniment l'engagement définitif de son fils ; mais le Révérend Père Freyd estima préférable d'en finir et il fit avancer M. l'Abbé Dehon au sous-diaconat le 21 décembre.

Les dispositions de notre ordinand ressortent des notes suivantes, qui sont datées des 13, 14 et 15 décembre : « Négliger l'avenir ; me sanctifier *présentement* par la fidélité à mon règlement et en demandant à Dieu, avec instance les dons de prudence et de sagesse... Tendre à la perfection par l'amour de Dieu et spécialement de la sainte humanité de Jésus. Le silence est l'un des moyens les plus féconds de perfection : la langue est comme un cheval indompté qu'il faut brider par la raison, la prudence et le silence. La sainteté consiste dans l'union avec Dieu et la conformité à sa volonté. Dans l'avenir, Dieu fera de moi ce qu'il voudra : Puissé-je ne rechercher que la situation la plus humble et la moins enviée. Pour le présent, Dieu demande manifestement de moi que je sois un étudiant parfait. Imiter mes modèles : saint Louis de Gonzague, saint Jean Berchmans en particulier. Régler mon travail par la prudence, le modérer par la tempérance, l'animer par la force, le [81] diriger par la foi et la charité... Me défier du démon qui, sous l'apparence du bien, me fait divaguer dans l'oraison lorsque j'envisage mon ministère futur ou l'appel à un état plus parfait. Tendre seulement à la perfection de mon état *actuel*... Notre-Seigneur me conduisait ainsi peu à peu à l'union avec son divin Cœur, me préparant de la sorte à la vocation qu'il voulait me donner plus tard... »

Bilan de fin d'année : Union à Dieu et au Sacré-Cœur de Jésus

Dans ces dispositions d'âme et avec le succès constant de ses études²⁷, M. l'Abbé Dehon put constater que cette année avait été l'une des meilleures de sa vie. « Il me semble, écrit-il, que Notre-Seigneur m'y a fait faire mon Noviciat de vie religieuse et qu'il en a été Lui-même le Maître. Je crois en comprendre le motif : à la même époque commençait en Alsace cette chère Communauté qui devait nous être si unie et qui allait exercer, vis-à-vis de nous un rôle si maternel. Nos premières Mères avaient pris le voile en 1867, le 21 novembre ; elles faisaient, elles aussi, leur Noviciat : Notre-Seigneur se plaisait, dans sa bonté, à préparer en même temps les deux Œuvres. Les lumières qu'il me donnait, dans toutes mes oraisons de cette année-là, étaient si conformes à notre vocation de Prêtres-Oblats du Cœur de Jésus, que mes notes même pourraient servir de thème à un directoire spirituel de l'Œuvre que j'avais en vue. »

De Diaconat (6 juin 1868)

Du 29 mai au 6 juin, M. l'Abbé Dehon passa une semaine inoubliable, en retraite de préparation au Diaconat. Désormais, il a bien compris que Dieu l'a choisi pour être tout à Lui. Après l'idéal du sous-diaconat, « *estote nitidi, mundi, puri, casti* » (sans ombres, tout éclairé par Dieu, purifié par le feu de l'amour divin), il s'agit de faire un pas nouveau : « *oportet diaconum ; [82] ministrare ad altare, baptizare, praedicare* », il faut que le diacre se pénètre de l'esprit de Notre-Seigneur et se dispose à exercer ses fonctions, dans l'esprit même avec lequel Notre-Seigneur rendait ses devoirs à son Père et sanctifiait les âmes ». Ce sont là des fonctions divines ; l'état d'âme habituel de M. l'Abbé Dehon se conformera de plus en plus à cet esprit.

²⁷ M. l'Abbé Dehon prit part comme précédemment aux concours et aux examens de fin d'année. Reçu bachelier en théologie, il obtint encore le premier prix de théologie au cours du matin, le premier accessit de dogme pour les cours du soir et le Premier prix de l'Académie de Morale.

Après les vacances, Notre-Seigneur le prépara enfin à la grâce suprême si longtemps attendue : M. et Mme Dehon désiraient se rendre à Rome avec leur fils Léon à la rentrée d'octobre, de sorte que, sans l'avoir prévu, ils allaient assister à son ordination sacerdotale, bien que la date officielle n'en fut pas encore arrivée, ainsi qu'on va le voir.

Quatrième année scolaire à Rome (1868-1869). Le sacerdoce : 19 décembre 1868

Le 28 octobre, Monsieur et Madame Dehon partent donc de La Capelle ; ils arriveront à Rome le 2 novembre, en compagnie de leur fils après arrêt à Lyon, à Chambéry, à Turin et à Lorette. Nos voyageurs se proposaient de rester à Rome jusqu'en février sans attendre l'ordination de leur fils, qui devait avoir lieu seulement au mois de juin suivant. Le Révérend Père Freyd eut alors l'heureuse idée de faire devancer la date officielle de cette ordination, afin que Monsieur et Madame Dehon pussent y assister. Il s'en ouvrit à Madame, qui saisit cette pensée avec bonheur ; quant à Monsieur Dehon-père, tout en redoutant de profondes émotions, il l'accepta. Mieux encore :

« ... nous devons avoir une audience pontificale le 15 novembre, écrit M. l'Abbé Dehon ; je préparerai une supplique et je vis enfin le triomphe de la grâce divine : mon père qui avait été si longtemps hostile à ma vocation, remit lui-même le document au Souverain Pontife, sollicitant ainsi pour moi, la faveur de l'ordination sacerdotale avant la fin de ma théologie. Sa Sainteté Pie IX accueillit la supplique et nous dit qu'il la remettrait au Cardinal Vicaire. C'était affaire faite ! »

M. l'Abbé Dehon se prépara de grand cœur, en lisant M. Olier et le Père Chaignon, à la grâce insigne qu'il allait recevoir. Notre-Seigneur Lui-même, il est vrai, daigna lui venir en aide et, en cette circonstance mémorable, Il lui accorda ses grâces les plus abondantes, en vue de la mission qu'il lui réservait.

[83] « Je le vois clairement aujourd'hui, nous dit-il, Dieu m'accordait alors généreusement l'esprit d'amour et de réparation qui est le caractère de ma vocation ! »

Le bon Père Freyd enfin voulut bien seconder les desseins de la Providence, en donnant à M. l'Abbé Dehon une retraite particulière à Santa-Chiara.

Le 19 décembre 1868, M. l'Abbé Dehon se trouvait de nouveau à saint Jean de Latran pour y recevoir l'ordination sacerdotale. Quel cadre exceptionnel pour une telle solennité ! Cette insigne basilique, « *caput et mater omnium ecclesiarum* » est aussi véritablement le cœur de l'Église. Les caractères divins de l'Église catholique, l'apostolicité, l'unité, la catholicité, la sainteté de l'Église romaine, y resplendissent mieux que partout ailleurs !

« Nous étions là deux cents ordinands, écrivait M. l'Abbé Dehon ; les chefs vénérés de saint Pierre et de saint Paul présidaient à l'ordination comme pour nous redire : Allez, comme toutes les générations d'apôtres qui vous ont précédés, allez sur toutes les plages prêcher, baptiser, offrir le corps et le sang du Christ et répandre sa grâce ! Allez à votre tour élargir les limites du règne de Jésus-Christ, allez délivrer les âmes retenues dans les liens du péché, allez porter partout la vérité, la paix, la charité, voire même les avantages temporels de la civilisation chrétienne. »

Ce fut à quelques pas de la Table de la dernière Cène, sur laquelle Jésus offrit le premier sacrifice eucharistique, auprès de laquelle Il conféra le sacerdoce à ses Apôtres et laissa reposer sur son Cœur le disciple Bien-Aimé, ce fut là que M. l'Abbé Dehon reçut la grâce de participer au sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le 19 décembre 1868 : le Prélat consécrateur fut Son Éminence le Cardinal Patrizzi, Vicaire du Souverain Pontife.

Voici donc M. l'Abbé Dehon prêtre pour l'éternité ! possédé de Jésus, rempli de Jésus, de son amour pour son Père, de son zèle pour les âmes, de son esprit de prière et de sacrifice ! Le lendemain, ce fut la première Messe à Santa Chiara, avec assistance du Père Freyd ; M.

l'Abbé Dehon eut enfin l'immense joie de donner la Sainte Communion, non seulement à sa bonne mère, mais aussi à son père. Les jours suivants, il célébra le Saint Sacrifice à la Prison Mamertine, à saint Jean de Latran, [84] à l'autel de saint Louis de Gonzague ; toute une année durant, il ne monta jamais au saint autel sans verser des larmes...

Le Concile du Vatican. Constitution d'un corps de sténographes

Cependant, à Rome, on s'occupait de préparer le Concile : un certain nombre de théologiens appartenant à toutes les nations avaient été convoqués et la charge d'en préparer les décrets leur avait été confiée. Pour la France, selon les souvenirs de M. l'Abbé Dehon, il y eut M. l'Abbé Gay, de Poitiers ; M. l'Abbé Sauvé, de Laval ; M. l'Abbé Chernel, de Quimper ; M. l'Abbé Gibert, de Moulins ; M. l'Abbé Jacquemet, de Reims ; le Révérend Père d'Alzon, de Nîmes... La plupart étaient descendus au Séminaire français ; cette circonstance permit à M. l'Abbé Dehon d'entretenir de bons rapports avec eux ; plusieurs même voulurent bien l'honorer de leur amitié, tels Mgr Jacquemet qui allait devenir évêque d'Amiens, le Révérend Père d'Alzon, Mgr Gay et plusieurs autres.

Un corps de sténographes était indispensable à la bonne tenue du Concile ; M. l'Abbé Virginio Marchese, prêtre du diocèse de Turin et ancien sténographe du Sénat italien, fut chargé de le créer, en se formant des auxiliaires. Naturellement, il fallut choisir, dans l'élite des séminaristes appartenant à toutes les nations qui se coudoient à Rome, un secrétariat habitué aux prononciations, alors surtout si diverses de la langue latine. Voici les noms des privilégiés, tels qu'ils sont portés aux Actes du Concile :

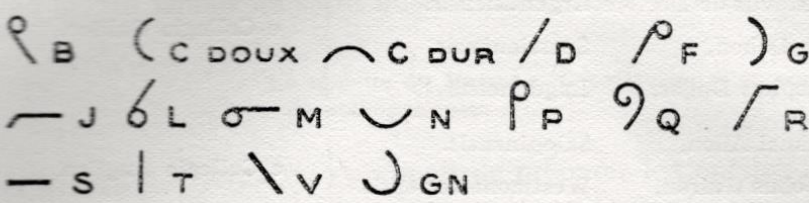
Virginius Marchese	Taurinensis	Stenographorum Magister
Antonius Cani,	Imolensis	e Pontificali Seminarion Romano
Paulus Leva	Romanus	e Pontificali Seminarion Romano
Julius Tonti	Romanus	e Pontificali Seminarion Romano
Alexander Orsini	Tudertinus	e Pontificali Pio
Alex. Volpini	Faliscodunensis	e Pontificali Pio
Petrus Caponi,	Ausculanus	e Pontificali Pio
Carolus Zei	Florentinus	e Collegio Capranicensi
Johannes Zonghi	Fabrinensis	e Collegio Capranicensi
[85] Henricus Bougouin	Pictaviensis	e Collegio Gallico
Gustavus de Dortein	Argentinensis	e Collegio Gallico
Leo Dehon	Suessionensis	e Collegio Gallico
Josephus Dugas	Lugdunensis	e Collegio Gallico
Samuel Allen	Salopinensis	e Collegio Anglico
Jacobus Guiron	Westmonasteriensis	e Collegio Anglico
Joh. Baptista Huller	Monacensis	e Collegio Germanico
Paulus Gierich	Wratislaviensis	e Collegio Germanico
Dionysius Delema	Tridentinus	e Collegio Germanico
Dominicus Hengesch	Luxemburgensis	e Collegio Germanico
Patritius Tynan	Dublinensis	e Collegio Hibernio
Michael Hyggins	Cleynensis	e Collegio Hibernio
Theodorus Metcalf	Bostoniensis	e Collegio Amer. Sept.
Petrus Geyer	Cincinnatiensis	e Collegio Amer. Sept.
Aeneas Mac Farlane	ex vic. apost. occid. Scotiae	e Collegio Scotorum

Chaque jour les sténographes se livraient à une heure d'exercice, de sorte qu'ils furent bientôt en mesure de pratiquer une certaine vélocité. Le système adopté par le bon M. Marchese était assez compliqué, du fait que basé sur l'orthographe et non sur les sons – il ne comportait que la figuration des consonnes ; d'où résultait un véritable casse-tête chinois,


lorsqu'il s'agissait de reconstituer les phrases ; les difficultés de lectures étaient pires que celles d'un honnête texte hébreu non ponctué. Les sténographes écrivaient deux à deux, en alternant phrase par phrase. Il leur fallait, au cours de leur travail, se donner le mot pour reprendre. Somme toute, système fort défectueux – mais comment mieux faire à l'époque ? – et qui, même avec des opérateurs intelligents, sélectionnés et dévoués, ne pouvait guère produire que des résultats médiocres.

[86]











Voici les signes qui furent adoptés :




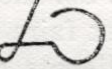






Les voyelles ne se mettaient qu'à la fin des mots, de façon suivante :



Voici quelques exemples de liaisons :

	BUCCELLA		BEDA		
	CELEBER		CAMA		
	DUCO		DALA		DECEM
	FAPA		FARA		GABA

.... et quelques abbréviations supplémentaires :

GÉNITIF PLURIEL		VG		DOMINORUM
DATIF PLURIEL		..		HOMINIBUS
SUPERLATIF		..		DOCTISSIMUS
PART. PRÉS.		..		POENITENS

[87]

et plusieurs autres pour le présent de l'indicatif, l'imparfait, le parfait, le futur, etc...

PRÉSENT DE L'INDICATIF		= AMANT
IMPARFAIT		= AMABANT
PARFAIT		= AMAVERUNT
FUTUR		= AMABUNT
PARFAIT SINGULIER		= AMAVIT
INDICATIF PASSIF		= AMANTUR
IMPARFAIT PASSIF		= AMABANTUR
FUTUR PASSIF		= AMABUNTUR
NOSTRUM		
VESTRUM		

Cette multitude de signes chargeait fâcheusement la mémoire et amenait d'innombrables confusions. Heureusement, la sténographie était revue, après coup, pour mise au point.

En outre des cours du Collège Romain, M. l'Abbé Dehon préparait sa licence en droit canonique. Il eut la bonne fortune d'être à l'Appolinaire le disciple de deux professeurs éminents. Le Code, les Décrétales n'avaient plus aucun secret pour eux, mais combien différente était leur méthode ! M. le Chanoine De Angelis parlait une langue cicéronienne ; il modernisait, dans le meilleur sens du mot, son cours : capable d'intéresser toujours, il lui arrivait de captiver et même d'atteindre parfois la véritable éloquence. M. le Chanoine De Sanctis, au contraire, était méthodique ; son enseignement revêtait la forme d'une dictée et il exigeait des résumés ; mais, au fond, il instruisait, et c'est là l'essentiel.

Année chargée s'il en fut, que celle dont nous évoquons le souvenir. Aussi, la santé de M. l'Abbé Dehon s'en ressentit assez sérieusement : les émotions de l'ordination et des premières messes l'avaient enfiévré ; les répétitions de sténographie s'intercalant chaque jour entre les cours, avaient entraîné un véritable surmenage ; il s'ensuivit qu'au début de juin, M. l'Abbé Dehon dut garder la chambre. Sans forces, affligé d'une toux persistante, le malade présentait tous les symptômes de la phtisie, comme on disait alors ; le retour au pays natal s'imposait avant les premières séances du Concile.

Depuis la bulle d'indiction *Aeterni Patris* du 29 juin 1868, on avait déployé à Rome une inlassable activité et un souci constant d'arriver à des résultats tangibles. Ainsi, le Saint-Père avait fait désigner une commission de théologiens choisis parmi les plus en vue d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Amérique, d'Angleterre, de Suisse, pour élaborer les matières qui seraient soumises au Concile.

Ces théologiens avaient rédigé un plan complet, véritable volume analogue aux Décrets du Concile de Trente, et partagé en quatre parties : I° La Foi. II° La discipline. III° Les Réguliers. IV° Les rites orientaux et les Missions.

Le Concile devait être une œuvre de paix et d'union pour la gloire de Dieu et le plus grand bien de l'Église : en réalité, il se dessina bientôt contre Rome une offensive violente et souvent passionnée de l'Église gallicane et libérale, dont les foyers principaux se trouvaient en France et en Allemagne. L'opposition systématique qui se fit jour alors, décollait en droite ligne des Légistes du Moyen-Âge, de la Réforme, du Jansénisme, du vieux Gallicanisme de Louis XIV, du Joséphisme autrichien, de l'indépendance révolutionnaire, du césarisme napoléonien, du parlementarisme moderne.

Les hostilités se concentrèrent sur le terrain de l'infaillibilité pontificale, mais une tendance très nette à relâcher les liens de l'Épiscopat avec le Saint-Siège et ceux des sociétés civiles avec l'Église ne tarda pas à se démasquer. L'écho de ces luttes, écrit M. l'Abbé Dehon, à son retour à Rome, parvenait jusqu'aux Pères du Concile, mais point n'était besoin d'être grand clerc pour deviner l'issue à laquelle elles devaient aboutir.

Le 2 décembre, le Saint-Père Pie IX tint, à la Chapelle Sixtine, une Congrégation préparatoire au Concile. Sa Sainteté voulut, dans son allocution aux Pères, leur dire sa joie, son [89] affection, et pourvoir à la nomination des Éminentissimes Cardinaux présidents ; puis Elle désigna les divers Officiers du Concile, secrétaires, cérémoniaires, etc... Enfin Elle reçut le serment par lequel ces dignitaires s'engageaient à remplir leurs fonctions avec zèle et à garder le secret. Splendide allocution qui toucha profondément ceux qui en furent les heureux auditeurs ou en prirent connaissance avec esprit de foi par la lecture.

Sa Sainteté n'ignorait pas quels orages la sainte assemblée allait rencontrer : « *Non deerunt certe nobis, una licet in Christo nomine conjunctis, non deerunt contradictiones et dimicationes subeundae* ». L'ennemi de tout bien ne manquera point de semer la zizanie : « *nec inimicus homo segnis erit, nil magis cupiens quam superseminare zizania* ». Mais nous ne perdrons pas de vue, ajoutait Sa Sainteté, la fermeté des Apôtres, nos modèles, nous nous souviendrons de Notre-Seigneur et nous resterons unis. Ne sommes-nous pas déjà aguerris à la lutte, dans les temps difficiles que nous traversons ? Nous recourrons, aux armes spirituelles, à la charité, à la patience, à la prière, à la constance. Nous contemplerons le Sauveur sur la Croix, et nous trouverons, à ses pieds, la force et le courage pour surmonter les calomnies, les injures et les embûches de nos ennemis. Puis, le Saint-Père redit la prière du Sauveur pour l'union et Il implora le secours de la Vierge Immaculée. N'avait-Il pas le droit d'y compter, Lui qui L'avait tant glorifiée en proclamant le privilège de sa conception sans tache ?

Le règlement des travaux du Concile fut alors distribué aux Pères : c'était la Constitution *Multiplies inter*. Le Saint-Père y déclarait avoir fait établir différents projets de Constitutions par les Théologiens Conciliaires, mais en se bornant à les présenter à la libre discussion du Concile, sans prétendre leur donner ni approbation, ni autorité en cette séance.

C'est alors que Sa Sainteté institua quatre grandes Commissions qui seraient élues par le Concile et se partageraient le travail. Le lendemain, les sténographes furent réunis dans la chapelle privée de Mgr J. Fessler, évêque de saint Polten (saint Hippolyte) (Autriche), pour lire la profession de foi de Pie IX et prononcer le serment de fidélité au secret. Après cette cérémonie où ils venaient de recevoir l'investiture de leur charge, [90] tous les documents conciliaires leur furent communiqués comme aux Vénérables Pères de la sainte Assemblée.

Sainte et vénérable, elle le resta ! Que de fois n'arrive-t-il pas que les Assemblées législatives des nations ressemblent au premier grand conseil qui s'est tenu sur la terre ? Elles se proposent de construire un édifice... qui devient une tour de Babel ! Il n'en sera pas ainsi au Concile du Vatican : C'est Pierre vivant et parlant sur son tombeau ! Autour de lui, toute l'Église s'apprête à écouter l'Esprit-Saint et à proclamer ses enseignements.

Que se proposait le Concile ? Le Saint-Père l'avait proclamé dans sa Bulle d'indiction :

« Le Concile œcuménique aura donc à examiner avec le plus grand soin et à déterminer ce qu'il convient de faire, en ces temps si difficiles et si durs, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour la

beauté du culte divin, pour le salut éternel des hommes, pour la discipline du clergé régulier et séculier et son instruction salutaire et solide, pour l'observance des lois ecclésiastiques, pour la réformation des mœurs, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, pour la paix commune et la concorde universelle. Il faudra aussi travailler de toutes nos forces, avec l'aide de Dieu, à éloigner, tout mal de l'Église et de la société civile ; à ramener dans le droit chemin de la vérité, de la justice et du salut, les malheureux que se sont égarés ; à réprimer les vices et à repousser les erreurs, afin que notre auguste religion et sa doctrine salutaire acquièrent une vigueur nouvelle dans le monde entier, qu'elle se propage chaque jour de plus en plus, qu'elle reprenne l'empire et qu'ainsi la piété, l'honnêteté, la justice, la charité et toutes les vertus chrétiennes se fortifient et fleurissent pour le plus grand bien de l'humanité. »

Tel sera le noble but de cette Assemblée, la plus auguste de la terre ! La première session du Concile du Vatican se tint le 8 décembre 1870. De grand matin, le canon du Château Saint-Ange annonça à la Ville Éternelle la solennité si longtemps attendue, et la foule envahit la basilique Saint-Pierre. Les Prélats s'étaient réunis au nombre d'un millier environ dans la vaste chapelle située au-dessus de l'atrium de la basilique ; à huit heures le Saint-Père fit alors son entrée et bénit leur imposante assemblée ; puis ce fut le chant du « *Veni Creator* » et la procession descendit majestueuse dans la basilique, aux accents de l'hymne qui implore l'assistance du Saint-Esprit. Le Très Saint Sacrement se trouvait exposé sur l'autel majeur et [91] quand les Prélats l'eurent adoré, ils se rendirent à la chapelle conciliaire, « *ultimo loco, post Officiales, incedunt stenographi, veste talari induti.* »

Après la Messe, au cours de laquelle Mgr Passavalli, évêque d'Iconium, de l'Ordre des Capucins prit la parole, eut lieu la cérémonie de l'obédience ou d'hommage au Souverain Pontife, qui se termina par la magnifique prière et profession de foi : « *Adsumus Domine Sancte Spiritus, etc...* » À la suite d'une allocution pontificale et d'un nouveau « *Veni Sancte Spiritus* » toutes les personnes non-conciliaires se retirèrent de la Salle du Concile, établie dans le transept de la Basilique Saint-Pierre, du côté de l'Épître.

Dans ce lieu si saint, la tenue du Concile fut telle que Mgr Manning, archevêque de Westminster, n'hésita pas à écrire :

« Pour moi qui ai, dès l'âge le plus reculé, assisté à des assemblées publiques de toute sorte, et spécialement à celles qui se tiennent chez nous, où elles passent pour l'emporter sur toutes les autres en gravité et en dignité, je suis en état et dans l'obligation de dire que je n'ai jamais vu tant de calme, de respect de soi-même, tant de tolérance mutuelle, tant de courtoisie, tant de retenue que dans les quatre-vingt-neuf sessions du Concile du Vatican. »

Les premiers résultats du Concile sont encore dans toutes les mémoires. Ce furent d'abord la constitution dogmatique « *Dei Filius* » qui recueillit le vote unanime des Pères. Heureuse décision de principe, qui devait hélas être suivie de notables dissensions sur la question de l'infailibilité pontificale. Néanmoins, le 13 juillet, l'ensemble du schéma était voté. Quatre-cent-cinquante et une voix venaient de se prononcer pour l'infailibilité contre quatre-vingt-huit et soixante-deux autres favorables mais conditionnelles. En conséquence, le 18 juillet 1870, la proclamation du dogme de la primauté et de l'infailibilité du Pontife romain était heureusement un fait accompli.

À cette époque, la France déclarait la guerre à l'Allemagne. Nos revers eurent tôt fait de détourner l'attention des solennelles assises qui se tenaient à Rome, et contribuèrent à en rendre la suspension inévitable.

[92] **Rentrée en France de M. l'Abbé Dehon quand la Patrie est en danger. Son zèle auprès des Mobiles du Nord**

Dès le 20 juillet, les Pères du Concile quittèrent Rome en grand nombre ; M. l'Abbé Dehon eut l'honneur de rentrer en France dans le compartiment du grand évêque, qui, au Concile, avait tant fait honneur à la France : Mgr Pie. Bientôt il fut à La Capelle ; mais hélas pour y assister à des désastres dont les vieillards disaient : « Cela rappelle Waterloo ! »

Au mois de novembre, stationnait à La Capelle un régiment de l'armée du Nord et du Pas-de-Calais : M. l'Abbé Dehon exerça auprès d'eux son zèle d'aumônier.

« Chaque soir, écrit-il, nous faisons une réunion religieuse à l'église. Les jeunes soldats n'y manquaient pas. Ils savaient qu'ils allaient affronter la mort dans quelques jours. Je prêchais chaque soir, la plupart se confessaient et faisaient la Sainte Communion. Quelques jours plus tard, ils prirent part à tous les combats du Nord, à Villers-Bretonneux, à Ham, à Pont-Noyelles, à Bapaume ; combien y laissèrent leur vie ! »

L'aventure nous coûta de nombreuses pertes de vie, le désaxement des esprits, des ravages sans nom, la perte de l'Alsace et de la Lorraine et une indemnité de cinq milliards de francs-or, sans le paiement de laquelle le pays n'eut pas été évacué.

À Nîmes, chez le Père d'Alzon. Sixième année scolaire à Rome ; mars 1871 - Doctorat en théologie et en droit canon

Dès que la paix eut été signée et ratifiée par l'Assemblée de Bordeaux, M. l'Abbé Dehon partit en toute hâte pour faire une dernière année – bien ébréchée – d'études à Rome. La ligne de Lyon n'étant pas encore rouverte au trafic, M. l'Abbé Dehon dût prendre la voie de Nîmes, par Nevers. Un arrêt à Nîmes revêtait alors pour lui un caractère de la plus haute importance : M. l'Abbé Dehon tenait, en effet, à se rendre compte de ce qu'était l'Œuvre du Père d'Alzon, avec la pensée de derrière la tête de s'y consacrer s'il plaisait à Dieu. D'une part, son vœu le plus cher était d'entrer en religion, de l'autre, il était de ceux qui estimaient le moment venu pour l'Église, de s'adonner, [93] avec un soin nouveau, aux études supérieures, afin de l'aider à ressaisir son empire sur les intelligences. Souvent il s'était ouvert de ces deux projets au Père d'Alzon qui, en ce temps-là, semble bien avoir songé à orienter sa Congrégation vers l'enseignement supérieur. Cette similitude de vues avait amorcé les relations que nous allons rapporter entre ces deux grands serviteurs de l'Église et portait M. l'Abbé Dehon à se donner à lui.

Déjà l'un de ses amis, M. l'Abbé Désaire, qui se trouvait dans des dispositions analogues, était entré aux Assomptionnistes et enseignait la philosophie à Nîmes, tout en faisant son Noviciat ; il était on ne peut plus naturel, qu'une correspondance s'établît entre le Révérend Père d'Alzon et le Père Désaire d'une part et M. l'Abbé Dehon de l'autre, au sujet de son avenir.

En attendant la fin de ses études à Rome, M. Abbé Dehon était néanmoins heureux d'avoir pu constater de visu où en étaient les choses à Nîmes. Chez le Père d'Alzon, il avait admiré l'homme droit et profondément surnaturel, le romain, l'homme d'avant-garde aux enthousiasmes raisonnés, l'homme d'œuvre, le réalisateur énergique et inlassable, en un mot, l'homme d'action surnaturelle idéal. Mais à cette époque, M. l'Abbe Dehon était davantage orienté par ses supérieurs vers la spéculation tant et si bien qu'il partit pour Rome sans avoir pris de décision.

Il y arriva le 18 mars pour achever la préparation de son doctorat en théologie qu'il passa avec succès le 2 juin 1871, et en droit canon, le 24 juillet de la même année.

Avant de quitter la Ville Éternelle, M. l'Abbé Dehon voulut faire une retraite de vocation chez les bons Pères Liguriens, sous la direction du Père Mauron, leur Supérieur Général.

« Je vais quitter Rome bien à regret, écrivait-il à ses parents de 30 juillet 1871 ; j'y ai passé des années bien remplies, bien employées, grâce à Dieu... »

dont l'importance lui paraissait telle, qu'il estimait de ne pouvoir les apprécier pleinement que dans le ciel.

« Ma consolation, ajoutait-il, est d'en emporter de riches trésors, comme le sacerdoce, la science ecclésiastique, de bonnes habitudes de vie intérieure et, ce qui ne gâte rien, de délicieux souvenirs. »

[94] Si enfin nous recherchons l'impression que M. l'Abbé Dehon laissa aux Maîtres éminents qui guidèrent ses pas vers le sacerdoce, durant ses années de séminaire,

« une page extraite des Échos de Santa Chiara, écrit le Révérend Père Kanters²⁸, nous dira, dans son laconisme, de quelle particulière estime Léon Dehon jouissait auprès du supérieur et des directeurs du séminaire. Publiée en 1918, à l'occasion du jubilé sacerdotal du Père Dehon, elle reproduit les notes manuscrites du Révérend Père Freyd sur son ancien élève, au moment où celui-ci venait d'être nommé vicaire à Saint-Quentin :

« M. Léon Dehon, du diocèse de Soissons. – Entré le 25 octobre 1865. – Sorti le 1^{er} août 1871. – Caractère : Excellent. – Capacité : Très grande. – Piété et régularité : Parfaites.

Notes et renseignements divers : M. Dehon, jeune docteur en droit, avocat à la Cour d'Appel de Paris, après un voyage en Orient, que ses parents lui firent faire pour éprouver sa vocation à laquelle ils étaient opposés, vint en 1865 commencer ses études ecclésiastiques.

Il fit une bonne philosophie au Collège Romain et y fut reçu docteur. Puis, il suivit pendant quatre années les cours de théologie, en ajoutant ceux du Droit canon à l'Apollinaire. Pendant la tenue du Concile du Vatican, il fut l'un de nos quatre sténographes. Le succès de ses études fut très remarquable ; il remporta plusieurs prix. Remettant, à cause du temps absorbé par le Concile, son examen de docteur à plus tard, il nous revint en 1871, travailla avec son ardeur ordinaire et put prendre le doctorat en théologie au Collège Romain et celui en Droit canon à l'Apollinaire, et cela avec grand succès. C'était un de nos meilleurs élèves sous tous rapports. Piété, modestie, gravité, régularité, amour filial pour ses maîtres, application énergique, etc. : Tout nous le rendait cher. Il est vicaire à Saint-Quentin dans son diocèse et promet beaucoup pour l'avenir. »

Le supérieur de Santa Chiara avait été bon prophète.

[95] II. « *DOMINE, QUID ME VIS FACERE ?* » (Actes, IX. 6)

La dépêche du Révérend Père Freyd

Après quelques instants de détente à La Capelle au sein de sa famille, M. l'Abbé Dehon, riche déjà de ses expériences de Paris et de Rome, s'était mis en route pour Louvain, afin d'étudier auprès de l'« Alma Mater » l'organisation d'une Université Catholique modèle. Où pouvait-il, en effet, puiser une documentation plus objective qui lui permit d'envisager enfin son vieux rêve d'apostolat par la haute culture scientifique, si ce n'était dans un tel milieu, auprès de personnalités telles que M. le Président du Collège du Saint-Esprit, Mgr Namèche Vice-Recteur de l'Université, M. Lamy, Président du Collège Marie-Thérèse, et tant d'autres ? L'heure était venue, semblait-il, de préciser l'orientation définitive de sa vie ! État religieux et enseignement supérieur : voilà le double idéal auquel il s'était alors arrêté.

D'autres que lui, à cette époque, avaient pressenti l'opportunité de cette initiative : Déjà, grâce à l'une des plus fortes personnalités de l'Église de France, (l'Abbé d'Alzon, alors Vicaire Général de Nîmes), la revue de l'*Enseignement chrétien*, destinée à pénétrer les études classiques de l'esprit de l'Évangile, avait vu le jour, et son *Association de Saint François de Sales* faisait sérieusement échec au Protestantisme, alors si actif dans le midi de la France. Simple amorce, il est vrai, de l'œuvre que le saint et génial apôtre avait en vue ! Mais à une idée il faut des pionniers : il tentera de les susciter au Collège de Nîmes qui fut son œuvre, et bientôt dans les Écoles apostoliques ouvertes par ses soins, en faveur des vocations ecclésiastiques ou religieuses dénuées des biens de la fortune. Peu à peu l'Abbé d'Alzon fit école ; tout entier à son œuvre, il déclina [96] plusieurs fois la charge et les honneurs de l'épiscopat, afin de pousser à fond dans l'humilité, la mise sur pied de ses vastes projets. Tant d'efforts aboutirent au Collège de Nîmes, le jour de Noël de l'année 1847, à l'établissement de la Congrégation des Assomptionnistes.

À mesure qu'elles paraissent, les entreprises si variées de cet apôtre infatigable... Congrégation des Assomptionnistes, Écoles, pèlerinages nationaux et missions d'Orient, œuvres de presse qui nous vaudront l'admirable périodique *La Croix*, Association de Notre-

²⁸ « *Le Très Révérend Père Léon Dehon* » o. c. p. 16

Dame des Vocations, dont le nom indique l'activité, celle de Notre-Dame du Salut, destinée à pénétrer les masses jusqu'à la moelle des os, de l'esprit de l'Évangile... réalisent de la façon la plus heureuse sa devise favorite si ardente d'esprit de foi : « *Adveniat regnum tuum !* »

En fallait-il davantage pour retenir, avec la plus vive sympathie l'attention de l'Abbé Dehon ? C'était d'ailleurs l'époque où jetant les yeux du côté des grands Ordres, il en invoquait chaque jour les saints Fondateurs en cherchant sa voie. En fin de compte, les projets du Très Révérend Père d'Alzon lui avaient paru si conformes aux siens, qu'en mars 1871, nous avons vu l'Abbé Dehon entreprendre le voyage de Nîmes.

Les confidences allèrent leur train à ce sujet, lorsque l'Abbé Dehon eut rejoint son directeur à Rome ; le court séjour qu'il fit ensuite à la Ville Éternelle – de mars à juillet 1871 – lui permit sans doute, de cueillir ses derniers lauriers universitaires, mais sans amener une décision de fait pour son orientation future. Loin de le presser, le Révérend Père Freyd s'en tenait à suivre l'évolution des pensées de son dirigé au sujet de l'avenir ; quitte éventuellement à lui préciser les desseins de la Providence, dès qu'ils se seraient manifestés en pleine clarté. Deux points cependant sont désormais acquis : l'un pour le présent, l'Abbé Dehon est prêtre ! l'autre pour l'avenir, il sera religieux ! Mais vers quel Ordre convenait-il qu'il se dirigeât ? Sans doute, Nîmes l'attirait, mais il crut devoir encore temporiser, et c'est dans cet état d'esprit qu'il rentre à La Capelle. L'Abbé Dehon cherche alors à Louvain un complément d'information, et aucune autre lumière ne paraissant à l'horizon, le Père Freyd semble tout d'abord l'encourager à entrer dans la [97] famille religieuse du Père d'Alzon. Le 20 avril 1872, il lui écrit : « Vous avez été à Nîmes et vous avez vu par vous-même... Vous pouvez sans imprudence, vous engager... » Alors le Père d'Alzon se fait plus pressant : « Que Dieu soit béni de m'envoyer un aide tel que Vous, » lui écrit-il le 4 août. Quatorze jours plus tard, il ajoute : « Soyez à Nîmes dans le mois d'octobre, nous passerons ensemble au Vigan novembre et décembre ; puis nous ferons ce qui semblera le meilleur pour la gloire de Dieu... » Le 7 septembre enfin il lui câble : « Je vous attends pour les premiers jours d'octobre. »

M. l'Abbé Dehon en vient alors à ses préparatifs de départ ; mais sans parvenir, à ces heures dernières à réprimer une de ces angoisses indicibles que l'on éprouve parfois, lorsque, poussé plus ou moins par les circonstances, on sent d'une manière confuse, que l'on va se tromper lourdement ! D'autant que la dernière lettre de son ami le Père Désaire, déjà Novice du Père d'Alzon, n'était guère de nature à le décider. On y lit, en effet, à la date du 30 septembre :

« Préparez bien vos batteries, mon bon ami, avant d'arriver, afin que nous ne prenions pas d'engagements autres que ceux pour lesquels nous sommes décidés à sacrifier notre vie. Plus que jamais, le Père d'Alzon est un homme de Dieu qui veut le bien et qui acquiert de l'influence pour le faire. Mais il met je ne sais quelle gloire à se compromettre et à être compromettant, comme il dit, et il semble que vous en serez effrayé. Enfin, venez et voyez ! »

Le Révérend Père Freyd consulté, fixa définitivement l'orientation de l'Abbé Dehon par cette dépêche :

« Rome. 1^{er} octobre 1871. 5h30 Votre hésitation est légitime. Vaudrait mieux vous dégager si possible. Réponse partie. Freyd. »

Dans la missive annoncée et déjà en route, le Père tirait au clair les motifs de sa décision, dûment approuvée par Très Révérend Père Général des Rédemptoristes. Sur ce, M. l'Abbé Dehon, en dépit de l'autorisation que Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons lui avait enfin accordée d'entrer en religion, reprit sa place dans les rangs du clergé diocésain...

Les motifs qui, à la réflexion, avaient entraîné successivement la décision du Révérend Père Freyd et celle de son dirigé, n'ont rien d'énigmatique. Pour n'être pas apparus en pleine

lumière dès [98] la première prise de contact du Très Révérend Père d'Alzon et du candidat éventuel qui venait à lui, ils n'en devaient pas moins à la longue ressortir des faits : l'Abbé Dehon « n'avait pas trouvé à Nîmes la méthode de direction spirituelle qui (lui) avait si bien réussi à Rome ». Sans doute, le Très Révérend Père d'Alzon procédait de façon différente, qui à la distance qui nous sépare de lui, s'est révélée admirable – la prospérité de son Institut, à elle seule, suffirait à le montrer – ; mais il y avait là un changement de méthode qui de fait, entraîna un certain flottement dans les pensées de l'Abbé Dehon. Autre chose pourtant, qu'une simple question de méthode séparait désormais le Fondateur des Assomptionnistes et l'Abbé Dehon : Le Très Révérend Père d'Alzon lui était apparu sous les traits d'un homme d'action aux projets enthousiasmants, d'une ampleur qu'il n'avait encore jamais envisagée ; tandis qu'il ambitionnait, lui, en ce temps-là, bien moins l'action en étendue que l'apostolat en profondeur : le projet qui l'avait amené à Nîmes n'était autre, en effet, que celui de l'enseignement supérieur en France. Entretemps, M. l'Abbé Hautcœur va déployer, dans le Nord, une activité inlassable qui aboutira à la création de l'Université Catholique de Lille et l'Abbé Dehon s'y intéressera d'abord tout naturellement ; il sera même sollicité d'y apporter son concours. Lille contribuera donc à le détacher de Nîmes. Comment s'en étonner ? À l'heure enfin où, sur le point de se rendre aux instances si bienveillantes du Père d'Alzon, l'Abbé Dehon ne parvient pas à se départir d'une indicible angoisse, le Révérend Père Freyd lui écrit dans la lettre à laquelle fait allusion la dépêche du 1^{er} octobre 1871 :

« Si vous tenez absolument à être religieux, venez chez nous. »

Cette suggestion du Révérend Père Freyd, d'ailleurs déjà envisagée, fera ultérieurement de la part de l'Abbé Dehon, l'objet d'un examen approfondi ; en attendant il se rend au mot d'ordre très net de la dépêche. La cause est entendue. L'Abbé Dehon se remet à la disposition de son Évêque.

M. l'Abbé Dehon, vicaire à Saint-Quentin (1871-1877)

Si nous avons vu M. l'Abbé Dehon faire hommage à Dieu de tout son être, de son cœur, de ses capacités, de sa fortune, c'est [99] d'une part qu'il croyait au droit que Dieu possède à tout hommage, à tout sacrifice et que loin de bouder son siècle, l'Abbé Dehon comprenait combien le monde a besoin d'autres Christs : or ceux-là sont moins indignes d'être appelés tels, qui vivent dans la ressemblance de son Esprit ! c'est enfin qu'il trouvait plus répandue qu'on ne le croit communément, cette inconsciente soif de Dieu dont parle avec émotion le génial poète florentin :

« La sete natural che mai non sazia
Se non con l'acqua onde la feminetta
Samaritana dimandô la grazia. » (Dante)

« Cette native soif que rien n'éteint dans l'âme
Hormis l'eau du Seigneur dont une pauvre femme,
Jadis en Samarie implora la faveur. »

Cette soif qui tourmente l'âme humaine depuis la fermeture du Paradis terrestre, M. l'Abbé Dehon voulait être de ceux qui contribueraient à l'étancher. Il n'ignorait pas – et maintes fois il nous en a inculqué la conviction – qu'un homme, fut-il quatre fois docteur (*Experto crede Roberto...* ajoutait-il avec un fin sourire attique), se trouve toujours débordé, à l'expérience, devant une tâche de cette envergure. Il ne suffit pas, en effet, que l'optimisme d'un « honnête homme » (au sens que le grand siècle attachait à ce mot,) se tienne à l'abri des illusions et des chimères, pour le rendre capable de colporter, avec quelques chances de succès, à travers le

monde, l'épopée béatifiante du salut. Si le prêtre catholique n'était, malgré tout, qu'un homme ou même un surhomme, l'humanité n'aurait pas besoin de lui !

Mais M. l'Abbé Dehon avait compris l'avertissement capital que lui avait adressé le Pontife à l'heure décisive de son Ordination sacerdotale : « *Imitami quod tractatis*, » Imitiez Celui que vous touchez ! » Il avait compris que le prêtre catholique, par là même qu'il est prêtre, est devenu en un sens infiniment plus plénier que le simple fidèle en état de grâce, un autre Christ. Sa personnalité a disparu, enveloppée dans la gloire du Sacerdoce éternel, dont le rayonnement le pénètre intimement.

Voici donc M. l'Abbé Dehon *prêtre* et *vicaire* à la Basilique [100] (aujourd'hui cathédrale) de Saint-Quentin. Par ses mains, c'est le Fils de Dieu Lui-même qui S'offre, Lui en qui Seul est le Salut ! De sorte que prêtre, il agit réellement, dans toutes ses fonctions sacerdotales, *in persona Christi*. Et, suivant la loi de l'instrument (pinceau de l'artiste, plume de l'écrivain), l'effet qu'il produit (transsubstantiation, immolation, rédemption, glorification de Dieu, bien des âmes sous toutes ses formes...) n'est pas sien, c'est l'effet de la Cause Principale, c'est l'effet du Christ-Prêtre, agissant par son très humble ministre.

Aussi, je comprends que M. l'Abbé Dehon, autre Christ, ait agi en Christ comme nous allons le voir, sans souci de ce qu'il pourrait en résulter pour lui en cette vie... Au cours de son existence palestinienne, le Christ-Jésus fut *humble*, sans excès ni défaut : M. l'Abbé Dehon restera simple prêtre, « c'est tout et c'est assez pour moi, c'est même trop ! » estimait-il. Son vénérable évêque le nommera bientôt, il est vrai, chanoine honoraire de sa cathédrale. L'Abbé Dehon acceptera cette distinction, un peu à la manière de son saint contemporain, le Curé d'Ars. Le Christ Jésus fut *pauvre* ; M. l'Abbé Dehon excellera dans le renoncement à ses biens, en attendant l'holocauste de la vie religieuse. Le Christ fut *indulgent* sans compromission avec le mal. M. l'Abbé Dehon fera sienne la règle de conduite adoptée par saint Augustin : haïr le péché, mais aimer le pécheur. Le Christ-Jésus fut, en même temps que *le trait d'union entre Son Père et l'humanité, l'Homme de ses frères* : que le plus humble d'entre eux vînt à Lui, fut-il coupable, que les foules, avides de bonheur Le suivissent jusqu'au désert... d'immenses pitiés montaient de Son Cœur à Ses lèvres pour se traduire en bienfaits. *Misereor super turbam* ! M. l'Abbé Dehon sera *l'homme de Dieu avant tout, et l'homme de ses frères*. Les strictes fonctions du saint ministère ne lui suffirent pas, tant le zèle de la maison de Dieu le dévore ! Il s'efforce d'agir sur l'élite du temps qui constituait encore à cette époque une classe dirigeante. Pour elle et pour le peuple sur lequel l'élite pouvait et devait agir, il crée un journal catholique et monarchiste, selon l'habitude alors assez courante dans la masse du peuple, d'unir ces deux idéals ; ce fut *Le Conservateur de l'Aisne* (1874).

Qu'on ne s'y trompe pas, il s'agissait là non d'un organe poli-[101]tique, mais bel et bien d'un instrument de culture religieuse et sociale. Pourquoi fallut-il que les divisions politiques de tant de braves gens qui partageaient une même foi, les irréductibles incompréhensions auxquelles l'Abbé Dehon allait se heurter, les oppositions formelles qui se dresseront contre les directives doctrinales de Léon XIII, aient limité l'emprise que l'Abbé – et plus tard le Père Dehon – allait exercer sur son siècle ? En conséquence, l'Abbé Dehon, pourtant si aristocrate de tradition et de tempérament, se voit contraint, avec regret, de faire fond de moins en moins, sur une classe dirigeante qui s'effrite en mille et mille partis et perd ainsi de vue sa mission. Restait le peuple, qu'il s'agissait d'avantager au spirituel et au temporel : c'est vers lui que l'aristocrate Abbé Dehon se tourne, puisque de ce côté du moins, il reste tant à faire ! Il ira donc au peuple se jetant à corps perdu dans les œuvres : il sera réparateur ! Il créera l'admirable Institution Saint-Jean de Saint-Quentin, l'Œuvre Saint-Joseph et tant d'autres, tout en restant un homme profondément intérieur, comme le Christ Jésus : la suite de sa vie allait le montrer.

Rien de plus aisé que de poursuivre le parallèle que nous esquissions tout à l'heure entre le Souverain Prêtre Jésus et l'Abbé Dehon, en tenant compte toutefois de la distance qui sépare

la créature du Créateur : « *toto caelo distat...* » diraient nos bons scolastiques ! Néanmoins, à nous en tenir à ces premiers traits, quel splendide épanouissement du sacerdoce catholique en la personne de M. l'Abbé Dehon, vicaire à la basilique de Saint-Quentin !

« Fleurir, disait à juste titre un Prélat très aimé, Son Excellence Mgr Ch. Lecomte, évêque d'Amiens, c'est pour la fleur épanouir sa beauté et exhiler son parfum. Pour le chrétien, fleurir, c'est épanouir son esprit par la Foi et son cœur par la charité ; c'est exhiler le parfum de l'apostolat qui attire et pénètre ; et, par le moyen de cette attraction subtile, procurer le rayonnement de Dieu²⁹. »

Voilà pourquoi il y eut en Notre-Seigneur, Type idéal du Prêtre, quelque chose qui fut le centre de ses infinies perfections, qui pénétrant tout, inspira tout : ce fut la *bonté*. Aussi [102] se présente-t-Il au monde, dès sa venue sur terre, comme l'Homme de Cœur par excellence, et le reste-t-Il à tout jamais.

Ceux qui eurent le bonheur et l'honneur de connaître M. l'Abbé Dehon, lui ont toujours trouvé un air de famille qui l'apparentait singulièrement au bon Jésus : on l'appellera bientôt le Très Bon Père... Et, de fait il Lui ressemblait comme un frère !

Au Vicariat de la Basilique

M. l'Abbé Gobaille, Archiprêtre de Saint-Quentin, était un saint prêtre ; sa vie, écrite surtout avec ses notes, a pu être justement intitulée : *Le saint prêtre peint par lui-même*. Peu préparé au ministère d'une grande ville par sa situation antérieure de professeur et de Supérieur du Séminaire, M. l'Archiprêtre était, avant tout, un homme intérieur. Élève, puis collaborateur de M. Lequeux, il avait reçu la formation de notre vieux clergé ; plus ascète qu'apôtre, sa devise « Dieu seul ! » le caractérisait fort bien ; sa direction, appréciée à si juste titre, poussait à la dévotion et souvent avec succès. En somme, plus religieux par tempérament que curé, il était naturellement peu propre à prendre une réelle influence sur l'ensemble de la société saint-quentinoise ; pourtant M. l'Abbé Dehon qui le choisit pour confesseur et directeur, n'eut toujours qu'à s'en louer.

À la basilique de Saint-Quentin, les vicaires vivaient en groupe dans une mesure de la Rue de l'Official ; le Vicariat n'en était pas moins une force à Saint-Quentin ; véritable personnalité morale en ville, l'ascendant qu'il exerçait était pleinement justifié. Sa composition était d'ailleurs choisie ; visiblement l'Évêché favorisait Saint-Quentin, et avec raison, tant l'influence de cette ville est considérable dans le diocèse. En ce temps-là, se trouvaient au Vicariat des hommes remarquables comme M. Genty, M. Mathieu, M. Geispitz, M. Mignot, M. Chédaille et M. Leleu ; chacun de ces Messieurs était à sa façon une valeur, dont l'ensemble avait été des mieux assorti par la Providence, pour le plus grand bien de Saint-Quentin.

M l'Abbé Dehon fut installé au Vicariat dans une atmosphère de chaude bienveillance, par M. l'Archiprêtre, le 16 novembre 1871. Pour demeure, une modeste chambrette sous les com- [103] bles ; de son bureau, le nouveau vicaire avait comme horizon la magnifique basilique aux toitures élevées, ses gigantesques arcs-boutants, son petit portail flamboyant. Quelques mois plus tard, lorsque M. Mignot eut été nommé curé de Beaufort, la chambre disponible fut offerte à M. l'Abbé Dehon ; entretemps, M. l'Archiprêtre avait fait faire à son nouveau vicaire les visites officielles qui s'imposaient alors : à M. le sous-préfet, à M. Dessains, président du Conseil de Fabrique et juge d'instruction. Enfin M. l'Abbé Dehon trouva bientôt dans la société de saint Vincent de Paul, tout un groupe de chrétiens fervents tels que M. Guillaume, conservateur des hypothèques, M. Black, fabricant de ciment, catholique tout d'une pièce, qui avait fait sculpter sur sa maison sa devise : « *Mon Dieu, mon roi et mon droit !* » M. Vilfort, ancien élève de l'École de Châlons, recteur du Tiers-Ordre ; M. Jules

²⁹ Son Excellence Mgr Ch. Lecomte, évêque d'Amiens, dans *Le Dimanche*, 22 janvier 1933, p. 39

Lehault à la foi ardente ; M. Basquin ; M. Santerre qui devint bientôt le rabatteur du patronage de M. l'Abbé Dehon, etc... Ainsi le nouveau vicaire se trouva-t-il bientôt en pays connu.

Saint-Quentin

Ce n'était évidemment là qu'une élite ! Qui dira pourtant combien une église comme la basilique a pu accumuler de vie surnaturelle à travers les siècles, combien de vertus y ont été cultivées et combien Dieu y a prodigué de grâces ! Sur son emplacement à jamais célèbre dans nos fastes religieux, civils et militaires, le saint Martyr Quentin subit la mort pour la foi, et c'est là que jusqu'à nos jours, est resté son tombeau. Issu de famille sénatoriale, ce glorieux personnage du III^e siècle avait renoncé au monde pour devenir apôtre de la foi. Il suivit Lucien de Beauvais comme missionnaire dans les Gaules et son champ d'apostolat personnel, s'étendit bientôt d'Amiens à Beauvais.

« Arrêté à Soissons par le préfet Rictiovere, dit dom Baudot, il fut jeté en prison, subit divers interrogatoires accompagnés de divers supplices par lesquels on voulait ébranler sa foi. Il fut condamné à être décapité (31 octobre 287). Son corps, jeté dans la Somme, fut ensuite recueilli par des chrétiens qui lui donnèrent la sépulture... »

Depuis lors, son tombeau n'a plus cessé d'attirer les popula-[104]tions, groupant en un noyau central (qui devint la ville de Saint-Quentin) la vie religieuse, les arts, la puissance, la richesse ; dans son voisinage s'établit le premier évêché du Vermandois ; l'histoire en relève les traces jusqu'à l'époque où, après les invasions des Barbares, il sera définitivement fixé à Noyon. De bonne heure une église, d'âge en âge embellie, sert alors de reliquaire aux restes vénérés du saint martyr : Au XII^e siècle enfin, prend corps le projet d'une grandiose basilique en son honneur. Peu à peu, le portail du nouveau monument sort de terre ; saint Louis en fait construire le chœur et dans sa piété ardente il tient à introniser solennellement lui-même, avec l'aide de ses fils, les reliques de saint Quentin, dans leur splendide sanctuaire. Le XIV^e siècle en achève la grande nef ; le XVe relève le portail du midi ; Louis XIV restaure la voûte du chœur et la tour du grand portail, mais ces travaux ne le montrent que trop, le secret du grand art ogival est perdu. Enfin, notre époque d'avant-guerre rajeunit l'intérieur de la basilique, en relève les autels, restaure ses vitraux et ses sculptures.

Comme elle est belle, cette collégiale du XIII^e et du XIV^e siècle ! Sa nef, aérienne, s'élance presque aussi haut que celle d'Amiens ; son chœur est enrichi d'une couronne de chapelles aussi incomparables par leurs dimensions que par leur splendeur. À l'ombre de cette merveille, les miracles ne sont plus à compter sur le tombeau du saint ; et combien prestigieuses sont les solennités qui à travers les siècles s'y déroulent ! Jadis nos rois venaient, après leur sacre, recevoir à la collégiale de Saint-Quentin, le titre de chanoine d'honneur ; soixante-dix chanoines et autant de chapelains, qui se consacraient à la prière publique et au saint ministère, à la fondation ou à l'entretien d'écoles, de collèges, de paroisses ou d'abbayes, se faisaient alors un honneur de recevoir le souverain au milieu d'un peuple en liesse.

Les grands Ordres de leur côté aimaient à se réfugier à l'ombre de la Collégiale : Bénédictins d'Isle, Jacobins, Cordeliers, Capucins, Bénédictines d'Homblières, Bernardines de Fervaques, Clarisses... y remplissaient leur magnifique tâche séculaire, tandis que les Religieuses Augustines de saint Landry, essaimées du Vénérable Hôtel-Dieu de Pans dès le X^e siècle, étaient venues, poussées par leur grand esprit surnaturel, jus-[105]qu'en cette « bonne ville » de Picardie, primitivement pour le soin des pèlerins, mais bientôt également pour se consacrer à l'assistance de « Nosseigneurs les pôvres malades. »

Combien de siècles la ville ne jouit-elle pas de franchises municipales considérables ! C'était l'époque où elle élevait son gracieux Hôtel de Ville ; le Christ y avait son trône, dans

la chapelle particulière des échevins. Où donc, en effet, les magistrats eussent-ils pu mieux retremper leur zèle pour la gloire de Dieu et le bien du peuple, qu'auprès du Christ résidant parmi nous ? Aussi, à cette époque bénie les Corporations atteignirent-elles à Saint-Quentin un degré de prospérité peu commun.

Des splendeurs du passé, il restait encore un certain nombre de témoins combien éloquents (la Basilique, l'Hôtel de Ville, le Beffroi, par exemple), lorsque M. l'Abbé Dehon prit possession de son poste. Mais le passé n'était pas seul à captiver l'attention du nouveau vicaire ; le présent, plus encore, était bien fait pour solliciter son cœur d'apôtre ! La ville comptait alors trente mille habitants qui vivaient d'un salaire instable ; aucune institution ne protégeait l'ouvrier, les neuf-dixièmes des industriels ou des entrepreneurs n'avaient qu'une idée assez vague des devoirs du patronat ; la vieillesse, la maladie, les charges de famille entraînaient souvent, dans le peuple, la gêne, la misère et la faim. C'était l'odieux paupérisme ! De la sanctification du dimanche par la prière et le repos, beaucoup n'avaient pas même l'idée ! Pour combien d'ouvriers le dimanche n'était-il guère qu'une occasion de se livrer à de menus travaux de jardinage, d'intérieur ou d'atelier, quand ils ne se passaient pas à l'estaminet ! Dans l'industrie du bâtiment la situation était plus lamentable encore. Aucun sentiment élevé ne venait de nulle part à ces braves gens dont Notre-Seigneur a pourtant dit : « Ce que vous ferez au moindre des miens, c'est à Moi que vous le faites ! » Pour lecture : *La Lanterne* ou les sous-Lanternes ! Triste condition, pire que celle d'une multitude d'esclaves des temps révolus : ils étaient au moins un peu de la famille du patron, ceux-là ! Comment dès lors s'étonner de ce que, chez un grand nombre, ce siècle dernier, la haine de la société actuelle, avec une antipathie marquée pour le patron et un réel mécontentement envers [106] le clergé, auquel on reprochait un peu vivement parfois (la critique est si aisée...) de ne pas assez faire pour le malheureux. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs habitaient de hideux taudis, Boulevard Richelieu, au faubourg Saint-Jean et dans les rues basses du quartier de l'abattoir, on y voyait quelques loques, un grabat pour toute une famille, deux ou trois chaises défoncées, une table boiteuse. Vivant de misère, comment de tels nécessiteux eussent-ils pu songer à l'épargne ? Aussi, à la mauvaise saison, un tiers de la ville était secouru par le Bureau de Bienfaisance. Aussitôt nommé vicaire à Saint-Quentin, M. l'Abbé Dehon allait s'attaquer à cette étable d'Augias, « mais je ne suis pas de taille à relever toute une ville, ajoutait-il, avec une émotion poignante de tristesse ; il me faudrait le concours de l'État, de l'opinion, du clergé ! »

Est-ce à dire qu'il n'y eut alors que peu de pratique religieuse dans cette ville ? Loin de là ! Ainsi, chaque jour, on relevait à la basilique – chiffre appréciable pour l'époque – une soixantaine de communions et deux-cents les dimanches ordinaires. Le Tiers-Ordre comptait une soixantaine de sœurs et une vingtaine de frères. Beaucoup de personnes dévotes, fidèles à la vie paroissiale, remplissaient consciencieusement leurs devoirs de famille ; et même, au-dessus du commun, quelques âmes d'élite s'épanouissaient, telle cette sœur d'un historien célèbre, réparant dans la prière et le silence les incartades doctrinales de son frère. Mais il y avait aussi, hélas ! des scrupuleuses, véritables purgatoires des pauvres vicaires, puis des jalouses, des orgueilleuses, etc... n'en parlons pas !

Pour faire face à tant de besoins, M. l'Abbé Dehon, chargé, en principe, de la première Messe en semaine, se levait régulièrement à quatre heures et demie ; pas d'autre moyen de sauver son oraison ! À cette première messe célébrée chaque jour à l'autel de la Très Sainte Vierge, il y avait une cinquantaine de communions. En qualité de débutant, M. l'Abbé Dehon dut fréquemment assurer les messes tardives : « je jeûnais, dit-il, en moyenne un jour sur deux ; cependant ma santé se conserva parfaitement et je pus observer intégralement le carême ! » Ce qui est extraordinaire, si l'on veut bien remarquer combien le simple ministère d'un vicaire de ville à lui seul est déjà exténuant : présences aux enterrements, conduites aux cimetiè-[107] res, catéchismes à l'église et dans les écoles, visites des malades, œuvres du

jeudi, du dimanche et du soir, préparation des sermons, etc... La basilique avait sept vicaires, il en eut fallu au moins deux fois plus pour opérer le redressement qui s'imposait dans tous les domaines. Heureusement la vie commune au Vicariat, véritable vie de famille, était pour les vicaires un soutien puissant et un réconfort de tous les instants.

L'Œuvre Saint-Joseph

Dieu permit que les œuvres dont M. l'Abbé Dehon allait se charger eussent pour effet parmi bien d'autres, de le river au Vicariat de Saint-Quentin, alors que tous ses attrait le portaient vers la vie religieuse. Le nouveau vicaire était spécialement chargé des écoles ; son devoir était donc de prendre les moyens les plus propres à lui permettre une réelle emprise sur ses enfants : un patronage s'imposait donc ! Les plus intelligents d'entre les élèves dont il s'occupait entrèrent à fond dans les vues de leur directeur : d'abord ils vinrent se confesser régulièrement, et visiblement ils inclinèrent bientôt vers la piété. Trois mois plus tard, M. l'Abbé Dehon réunit une demi-douzaine de ces enfants dans sa chambre, le dimanche après vêpres : le patronage était commencé ! Il fallait chercher un local approprié à cette œuvre naissante ; M. l'Archiprêtre en tombait d'accord, ainsi que M. Julien, maître de pension, président de la Société de saint Vincent de Paul en même temps que confident de M. l'Abbé Dehon. Après un début chez M. Julien avec quarante enfants en juin 1872, M. l'Abbé Dehon fit l'acquisition, au prix de 20.000 francs, en juillet de la même année, d'un jardin sis rue des Bouloirs. Bientôt il était à même d'y élever des salles provisoires de chapelle et de réunion qui lui coûtèrent huit mille francs.

Chaque jour, M. l'Abbé Dehon allait voir ses maçons ; le dimanche, M. Julien était là avec M. Guillaume, pour inscrire les enfants. M. Santerre et M. Filachet s'occupaient des jeux, M. André tenait la caisse d'épargne ; M. Legrand, alors dans l'administration de la Régie – et devenu depuis le Père Mathias – dirigeait le chant des enfants. Tous rivalisaient en ces temps héroïques, pour offrir aux enfants les plus assidus, une [108] récompense à la fin du trimestre ; et ces préférés du Sauveur, captivés par les récits très concrets de M. l'Abbé Dehon, sentaient que leur directeur parlait de visu ; les vérités de la religion pénétraient dans leurs âmes, et le samedi le confessionnal était assiégé. C'était donc le succès ! mais que de mises au point étaient encore nécessaires ! Les constructions n'étaient pas achevées, force était donc aux enfants de jouer dans la cour et quand il pleuvait, de s'entasser sous le préau. À partir de Noël, on parvint à se grouper un moment dans le bâtiment, au milieu des échafaudages, pour chanter un cantique et causer un peu du bon Dieu, puis les instructions religieuses habituelles reprirent leur cours. Lorsqu'à cette époque, M. l'Abbé Dehon parla de Bethléem, point n'était besoin de recourir aux efforts d'imagination pour se représenter la scène évangélique, le pauvre abri du Patronage donnait à son récit toute la couleur locale désirable. Le plus beau jour qui suivit, fut sans contredit, celui du 16 mars suivant : M. l'Abbé Dehon avait choisi le dimanche le plus proche de la Saint-Joseph, pour inaugurer en présence de quelques bienfaiteurs et des enfants, l'oratoire du patronage ; à cette occasion, les enfants reçurent la Sainte Communion pour la première fois, au PREMIER AUTEL que M. l'Abbé Dehon venait d'élever. Combien d'autres allaient suivre !

Désormais, l'Œuvre prenait tournure régulière : le dimanche matin, messe à sept heures, causerie et jeux ; l'après-midi jusqu'à six heures, réunion des nouveaux, puis réunion générale et bénédiction du Très Saint Sacrement. Le soir, veillé pour les aînés qui, peu à peu furent organisés en cercle. Tel fut le noyau fondamental autour duquel naquirent les œuvres dont il nous reste à parler.

La vie au Patronage de la rue des Bouloirs

Quelques chiffres donneront un aperçu de la vie du Patronage : A sa fondation en juin 1872, le Patronage recevait 40 enfants ; le premier janvier 1873 ce chiffre était passé à 200. Le premier janvier 1875, ils étaient 227 admis définitivement et 74 aspirants.

Et quelle vie dans cette ruche qui chaque jour s'organise et [109] se monte ! Entrons-y le dimanche par exemple sous la conduite de M. Pluzanski, professeur au Lycée et bras droit de M. l'Abbé Dehon. Dès le matin, la Sainte Messe avec une de ces courtes instructions substantielles dont M. l'Abbé Dehon avait le secret. Tout le monde est présent. Voici d'abord, dans le vestibule, un jeune chef de section, sentinelle volontaire qui fait un moment le sacrifice de sa partie de jeux, afin d'assurer le bon ordre de la maison : pour entrer, il faut faire bon visage et exhiber sa carte, heureusement je suis connu : bonne poignée de main et nous passons.

Voici le guichet de contrôle où l'on dépose sa carte, où les amateurs de journaux prennent leurs abonnements aux Petites Lectures (48 numéros illustrés pour 0,20 par an, heureux temps !) puis la *Caisse d'Épargne* qui sollicite les économies de nos jeunes gens, dès leurs premiers pas dans la maison ; elle ne refuse rien : pour cinq, pour dix centimes, on vous ouvre un compte ; une fois qu'on a cinq francs, on vous donne un livret et les petits ruisseaux finissent par former une rivière ! Depuis sa fondation jusqu'en 1875, la Caisse avait reçu 4763 fr. 65. Tenez, aujourd'hui le caissier est content, la recette est bonne, il entasse ses sous. Ah ! si l'on parvenait à faire prendre aux 53 enfants, qui ont confié à la Caisse leurs menues économies, l'habitude de ne pas vivre au jour le jour et de se réserver des ressources pour les moments difficiles !

Pénétrons dans la cour, vous n'avez peut-être jamais vu de billard flamand, un jeu importé à Saint-Quentin par le Patronage, qui ne porte pas aux grosses dépenses et fait fureur ! Le voici ! Voici le préau : trapèzes, barres fixes, anneaux, tout est occupé ; c'est un plaisir pour ces enfants condamnés souvent, pendant la semaine à une certaine immobilité ou à des mouvements automatiques toujours les mêmes, de pouvoir ici, se détendre un peu les nerfs ! Il est des heures où l'apprenti et le jeune ouvrier ont besoin de faire du bruit et de donner des coups de poing. Voyez tout ce monde courir, grimper, crier à pleins poumons ; c'est une si bonne invention du cœur de Dieu que le repos du dimanche ! car, ne vous y trompez pas pour des enfants de la ville, c'est se reposer que de se démener de la sorte. À l'autre bout de la cour, voilà les pelletons qui manœuvrent sous le commandement d'instructeurs volontaires, [110] des vétérans d'Afrique et de Crimée. Passons dans la salle : autour de longues tables, voici près du poêle, les gens paisibles qui préfèrent à une partie de barres, quelques jeux tranquilles ou une vieille collection de l'*Illustration* qu'ils recommencent à feuilleter tous les dimanches. Pourquoi faut-il que ces joueurs ou ces lecteurs si calmes soient dérangés sans cesse, surtout quand il pleut, par les turbulents qui, de la cour au préau refluent dans cette salle ? C'est la salle à tout faire : à peine construite, la ruche est déjà trop petite pour l'essaim qui s'y presse ! Pénétrons ensuite près de l'autel qu'une cloison roulante sépare du reste. C'est aujourd'hui jour de fête ; la lampe allumée et le conopée (car on est liturgique à Saint-Joseph) annoncent que Notre-Seigneur séjourne toute la sainte journée parmi nous ; cet enfant, ce jeune homme que vous voyez, au pied de l'autel, et dont notre entrée a troublé un instant la prière, appartient à une Congrégation pieuse qui s'est donné la mission de ne pas laisser, de tout le jour, le Saint-Sacrement sans adorateur ; laissons-le à son recueillement, loin du bruit dont retentit toute la maison. Qui sait ce que lui inspirera cette méditation... Un ou deux ont déjà pris le chemin du petit séminaire. À coup sûr, ce jeune homme que nous avons ainsi surpris, ne deviendra ni un mauvais ouvrier, ni un paresseux au travail, ni un lâche devant l'ennemi !

Les résultats religieux et sociaux obtenus par le patronage furent les suivants : Grâce à l'activité du saint épicière que fut M. Santerre, les consanguins devenus étrangers se rapprochèrent, les grands parents, les oncles, les tantes cessèrent d'être des étrangers pour les

jeunes gens du patronage ; l'isolement individualiste disparut et les jeunes gens désormais soutenus, trouvèrent au patronage aide effective et consolation ; beaucoup d'entre eux devinrent de véritables apôtres et apprirent au patronage l'art d'obéir et de commander ; un grand nombre d'entre eux restèrent d'excellents chrétiens ; presque tous ceux qui dans une période de dix années, parurent devant Dieu, firent une fin chrétienne et bon nombre moururent saintement. C'était trop beau ! La pression gouvernementale allait bientôt éloigner de l'œuvre les fonctionnaires. C'étaient des aides précieux, intelligents et dévoués qui disparaissaient. Le jour où le catéchisme fut proscrit des écoles, il y eut chez les enfants une [111] véritable déchéance intellectuelle et il devint plus difficile de rendre les recrues stables. À l'issue des revues de Bataillons scolaires, les enfants prirent des airs de soldats débraillés. Comment, après cela, les grouper par l'attrait de la piété ? Les sociétés de gymnastique et surtout les fêtes de quartier, achevèrent de neutraliser l'action bienfaisante du patronage. En attendant les résurrections de l'époque contemporaine, l'œuvre de M. Gobaille et de M. Dehon avait du moins combattu le bon combat !

Mais, pourquoi anticiper sur les événements ? Si nous montions au premier étage spécialement réservé au Cercle de jeunes gens ? Voici d'abord le salon de conversation, refuge des plus tranquilles : sur la table, tous les journaux qu'on veut bien offrir au Cercle : le *Journal de Saint-Quentin*, le *Conservateur de l'Aisne*, le *Bulletin français*, le *Petit Moniteur*, la *Semaine Religieuse*, les *Annales de la Propagation de la Foi*, etc... On peut lire ces journaux, mais aucune discussion politique n'est admise ; en temps d'élection, on n'eut pas souffert qu'un bulletin de propagande électorale parut dans la maison. À Saint-Joseph, chacun est libre de ses opinions politiques, dans le cadre du Décalogue.

Mais le bruit des carambolages nous attire dans les autres salles : le président élu du Cercle nous a aperçus, il vient nous faire les honneurs de son département et nous montrer la bibliothèque du Cercle et les salles de jeu. Avec quatre assesseurs également élus, c'est lui qui veille au bon ordre intérieur et administre le budget du Cercle, car le Cercle a sa liste civile. Celui que vous voyez circuler au milieu des groupes, un carnet à la main, et parler énergiquement à quelques-uns qui seraient tentés de faire la sourde oreille, est un sociétaire dévoué, qui a accepté la tâche ingrate d'être le collecteur des impôts. Chaque membre doit, en effet, une cotisation de 0,50 fr. par mois ; la gratuité en pareil cas ne vaut rien ; on ne s'attache qu'à ce à quoi l'on contribue de ses deniers. *Gratuit, obligatoire et laïque*, telle n'est pas la devise du Cercle ; on n'y vient que si l'on veut, mais si l'on vient, il faut payer quelque chose..., et l'on est exposé à y rencontrer des soutanes, puisque voilà dans cette salle, notre cher Directeur, M. l'Abbé Dehon, occupé à un entretien dont on devine aisément le sujet, il est en train [112] de remonter le courage de ce grand et fort garçon que troublent les railleries du dehors, et qui, naturellement plein de bons sentiments, irait à la messe, à confesse, à tout ce que l'on voudrait, si l'on pouvait lui donner cet anneau grâce auquel Gygès se rendait invisible quand il le voulait. Ah, le respect humain des ateliers en l'année 1873 et suivantes !

Vous voyez beaucoup de monde dans ces salles. Fondé en octobre 1873 avec 23 membres, le Cercle compte, au mois de janvier 1875, 59 sociétaires et 80 aspirants. Il n'y a plus assez de tables, plus assez de chaises, plus assez de becs de gaz, plus assez de place ; il faudrait déjà pouvoir reculer les murs !

L'Œuvre Saint-Joseph de M. l'Abbé Dehon groupe donc déjà un patronage florissant. En marge de leurs réunions, M. l'Abbé Geispitz donne des cours de musique vocale, dont les auditions furent déjà des plus appréciées des fins connaisseurs ; une fanfare a été organisée et des cours de musique instrumentale établis. M. Daub a bien voulu offrir gratuitement de former cette jeune fanfare et voilà que, vieille de huit mois seulement, elle commence à faire du bruit dans le monde ; à la sainte Cécile, elle est allée se faire entendre à la Collégiale. Enfin M. l'Abbé Dehon a donné aux jeunes gens du Cercle une suite de leçons sur l'économie sociale et chrétienne.

Et puisque nous parlons d'enseignement, poussons donc cette porte. C'est le réduit où est la bibliothèque des plus jeunes enfants. Engageons-nous dans cet étroit escalier ; nous voici dans un grenier, qu'ont décoré, autant qu'il en était susceptible, des artistes de bonne volonté et qui sert à différentes réunions. Pour le moment, vous voyez, c'est une classe, vingt enfants, qui ne peuvent fréquenter les cours d'adultes si libéralement ouverts tous les soirs dans la ville, ou ne s'en contentent pas, y sont bien mal installés ; mais leur attention supplée à tout et répond au dévouement de leur instituteur, le zélé M. Gorius, qui, malgré ses occupations de toute la semaine, est venu offrir à l'œuvre ses services désintéressés.

Du grenier, redescendons au deuxième étage. Un instant ! Beaucoup de jeunes ouvriers ou commis vivent seuls dans Saint-Quentin, soit parce qu'ils sont orphelins, soit parce que leurs parents n'habitent pas la ville. Cet isolement les expose à des dangers que tout le monde devine, d'autant que leurs [113] gains ne sont pas toujours très élevés. Combien il leur serait avantageux à tous les points de vue, qu'une Maison de famille leur offrit à des prix doux un asile, où la société de camarades choisis et les bons conseils de leur directeur les préserveraient des mauvaises fréquentations et du désordre ! C'est dans cette intention que quelques petites chambrettes furent disposées, à la fin de l'année 1874, au deuxième étage de la Maison Saint-Joseph. Il n'y en avait que six ; mais combien il eut été opportun que les bienfaits de cette institution eussent été pleinement appréciés, tant par ceux auxquels ils s'adressaient, que par ceux qui étaient à même d'en assurer l'avenir !

Mais la cloche sonne ; tout le monde va se réunir dans la grande salle transformée en chapelle. Tous les jeux cessent, c'est la règle : « *aut bibat, aut abeat*, » comme disaient les anciens dans leurs festins ! Mais nos jeunes gens n'ont garde de s'en aller ; après le Salut du Très Saint Sacrement, ils entendront une causerie familière de M. l'Abbé Dehon ; c'est un récit de voyage comportant une leçon transparente, un avis important, la réfutation d'un de ces préjugés irréligieux qui courent les ateliers ou les bureaux.

Après cette réunion générale, voulez-vous, tandis que les jeux reprennent, assister à celle de la *Conférence de Charité* qu'ont formée trente des plus dévoués de nos jeunes gens et que l'un d'eux préside ? Cette Conférence se charge de visiter quelques familles malheureuses ; vous verrez comment, avec de petites bourses et un bon cœur, on parvient encore à faire quelques aumônes et à consoler l'une ou l'autre misère.

Il est clair que ce groupement d'œuvres si diverses dans leur unité religieuse et sociale, avait besoin d'une organisation centrale qui lui permit de coordonner ses efforts, de vivre et de prospérer. Pour soutenir l'Œuvre Saint-Joseph tout entière, un groupe de personnalités, choisies parmi les plus éminentes de la ville, fut constitué en « *Comité protecteur des œuvres ouvrières catholiques de Saint-Quentin*. » Le président d'honneur en fut M. l'Archiprêtre ; le président, M. Basquin, fabricant de broderies ; les vice-présidents, M. Guérard, juge d'instruction et M. Faroux, notaire, et M. Guillaume, conservateur des hypothèques ; les secrétaires, M. Pluzanski, professeur de philosophie au Lycée et M. d'Arcosse, substitut ; le directeur ecclésiastique, M. l'Abbé Dehon, vicaire. Ainsi constituée, l'Œuvre Saint-Joseph, qui comptait parmi les membres l'élite de la ville (M. Roux, sous-préfet, M. Henri Malézieu, vice-président de la Chambre de Commerce, Messieurs Arrachart, négociants, M. le Docteur Cordier, M. Constant, administrateur des Hospices, M. Huet-Jacquemin, ancien maire, M. Julien, ancien maître de pension, M. Parmentier, juge suppléant au tribunal civil, plusieurs notaires, industriels ou propriétaires, etc., etc.), pouvait, à bon droit se présenter comme étant sous le patronage publiquement déclaré de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque et des personnages les plus considérables de la ville. Il était donc permis de penser, selon la judicieuse remarque de M. Pluzanski, que sous les modestes apparences de l'Œuvre Saint-Joseph, un grand intérêt social et religieux était engagé.

L'institution du Comité protecteur présentait le gros avantage de garantir, aux yeux de tout le monde, le bon esprit de l'œuvre et assurait son avenir ; il se réunissait plusieurs fois par an,

se faisait rendre compte de la marche de l'œuvre et étudiait les améliorations projetées. De son côté, Monseigneur, appréciant l'utilité de ces œuvres qui s'adressent à la jeunesse, établit sous sa propre présidence, un Comité diocésain des œuvres ouvrières dont le Comité de Saint-Quentin lui fournit les plus nombreux éléments. Ce Comité diocésain était surtout un bureau central de renseignements et un comité de propagande.

Les principes directeurs de l'Œuvre Saint-Joseph

Après la mort du vénérable Monsieur Gobaille, Archiprêtre de Saint-Quentin, survenue le 27 mars 1875, M. l'Abbé Mathieu, second vicaire, lui succéda tandis que M. l'Abbé Dehon était nommé second vicaire et directeur du Vicariat. Trois mois plus tard, le 13 juin, grande séance au Patronage où M. l'Abbé Dehon exposa nettement le but, les moyens, les difficultés, les progrès, l'état financier, dans le rapport suivant qui achève de donner une idée de ses œuvres :

[115] Monsieur le Préfet,
Monsieur l'Archiprêtre,
Mesdames, Messieurs,

« ...Nous ne pouvons-nous refuser à Vous présenter, à certains intervalles, l'ensemble de nos travaux, le but de notre action, sa marche et ses progrès ; non point pour satisfaire une vaine complaisance, mais pour avancer d'un degré dans votre sympathie, pour nous assurer la continuation de votre bienveillance et de votre généreux concours. C'est la tâche que j'entreprends avec la confiance de faire oublier les défauts du récit par le mérite de la concision.

I. NOTRE BUT – Permettez-moi d'abord de vous rappeler brièvement notre but. Trop de personnes se méprennent sur ce point, et s'imaginent que nous n'avons d'autre ambition que de faire jouer honnêtement quelques enfants le dimanche. Nous portons nos vues plus haut. Notre but c'est le salut de la société par l'association chrétienne.

Nous invitons la classe dirigeante à remplir à l'égard de l'ouvrier son devoir de direction et de protection qu'elle a trop souvent négligé. Vous avez souvent exprimé votre tristesse à l'aspect de notre état social, vous avez déploré l'égarement des esprits, faussés par des doctrines perverses, par la corruption des mœurs et livrés à la haine et à la débauche : *Nos œuvres ont la prétention justifiée d'apporter le remède à tous ces maux*. Nos jeunes gens se nourrissent de doctrines saines, de sentiments charitables, de pensées d'union et de dévouement. Ceux qui sont vraiment nôtres et qui ont assez vécu de notre vie, ne sont pas seulement de solides chrétiens pratiquants, ils savent encore observer les vertus civiques et privées ; ils sont capables de rendre justice à chacun ; ils sont tempérants et réglés dans leurs désirs et ils possèdent la force d'âme qui fait les hommes d'énergie et de sacrifice. Heureuse la nation qui n'aurait que de tels sujets !

C'est donc une œuvre sociale que nous faisons et c'est ce qui nous a valu les plus précieux encouragements. C'est pour louer et bénir nos efforts que le Souverain Pontife nous écrivait : « Nous félicitons la société civile qui voit ainsi tant d'adoles-[116]cents et de jeunes gens, non seulement arrachés au camp des adversaires, mais encore préparés pour sa défense, et maintenant disposés à lui former une génération laborieuse, honnête, vertueuse. » Laborieuse, elle ne sacrifiera pas à un repos malsain les plus précieuses journées de la semaine. Honnête, elle en porte le témoignage sur son front. Vertueuse, car elle développe chaque jour, en son cœur, l'esprit de sacrifice et de dévouement.

La société tout entière s'est donc émue, et avec raison, du mouvement créé par ces œuvres ; elle les a examinées et après avoir vu le bien qui en résulte et les espérances que ces œuvres apportent à la patrie, la société est venue à elles. C'est ainsi que les hommes les plus

distingués et les plus éminents ont pris plaisir à connaître ces œuvres et à en présider les fêtes : Magistrats, Préfets, Généraux leur ont prodigué leurs félicitations et leurs encouragements.

II. NOS MOYENS – La forme de nos associations, c'est le Cercle. Mais ce mot, qui doit déjà une certaine noblesse à l'adaptation qu'en ont fait divers instituts scientifiques, littéraires et artistiques, industriels ou autres, recevra de nos fondations une valeur et une dignité nouvelles.

Nos œuvres sont des institutions complexes, qui cherchent à pourvoir – à la fois et dans la mesure du possible – à tous les besoins de l'ouvrier, à ses intérêts religieux, intellectuels et utilitaires. Elles ont plus d'un trait de ressemblance avec les confréries et corporations, sans présenter aucun de leurs inconvénients. Pour *le côté religieux*, nous avons notre modeste sanctuaire, déjà cher à nos jeunes gens, par suite du contact qu'ils y ont pris avec Dieu et des pieuses émotions qu'ils y ont ressenties : Nous avons les offices et les instructions du dimanche et pour ceux qui ont un goût plus vif pour la piété, des associations libres, dont la Conférence de saint Vincent et la plus vivante et la plus nombreuse. Pour les *avantages intellectuels*, nous avons eu ici, moins à faire qu'en beaucoup de villes, grâce aux cours primaires et spéciaux, largement organisés par la Municipalité et la Société Industrielle. Nous complétons cette action par une bibliothèque, par des conférences, et par le choix même de toutes les occupations et de toute les [117] récréations de la Maison, qui tendent à développer l'intelligence, au lieu de la laisser ramper dans le terre-à-terre des distractions habituelles de l'ouvrier. Pour les *intérêts utilitaires* de nos associés, nous avons une Caisse d'épargne, qui sollicite, chaque dimanche, leur modeste superflu et une sorte d'agence de placement qui nous permet souvent de contenter à la fois patrons et ouvriers, en les mettant en relation quand cela peut leur être utile.

III. LA POLITIQUE – Il faudrait tout l'esprit de Molière pour découvrir le motif qui porte certains écrivains à nous accuser, chaque jour, de faire de la politique. Il est clair qu'au fond, ils voudraient nous faire jouer le rôle de Sganarelle, pour nous procurer l'avantage de recevoir des coups de bâtons.

En vain leur répétons-nous que nous restons étrangers à toute politique et que tous nos efforts ne tendent qu'à moraliser la jeunesse. Ils ont, au fond, quelque mauvaise intention injustifiée, puisque nous n'avons jamais battu personne. Et si nous n'étions sur nos gardes, ils nous feraient jouer le rôle de politiciens malgré nous, au risque de nous mettre, comme le pauvre bûcheron de Molière, dans le péril prochain d'être pendus.

IV. QUELQUES DIFFICULTÉS – À vrai dire, après l'objection ressassée au sujet de la politique, nous ne rencontrons plus de critiques sérieuses.

On nous dit cependant : Vous atteignez si peu de monde, deux ou trois cents jeunes gens, que vos œuvres ne valent guère la peine de retenir notre attention.

Vous jugerez comme moi que deux ou trois cents jeunes gens ne sont pas quantité négligeable ! J'ajouterai : Aidez-nous puissamment, bientôt nous aurons deux, trois, quatre cercles et patronages, et par conséquent, des milliers de protégés.

Autre difficulté : certaines personnes fortunées laissent volontiers aux seuls industriels le soin de favoriser les œuvres ouvrières. C'est une erreur : le devoir social impose à tous ceux qui possèdent la fortune, la science, l'autorité..., de les faire servir au bien de tous, surtout quand il y a véritable péril public et nécessité urgente. Si la voix de la religion et celle de la [118] patrie ne parlaient pas assez haut, n'y aurait-il pas, pour les rappeler à l'ordre, l'intérêt de tous à la conservation de l'ordre social, intérêt plus pressant qu'on ne le pense parfois.

V. NOS PROGRES – Notre œuvre a formé son esprit et ses habitudes. Ses membres sont unis entre eux et à leur Association, par cent liens de raison, d'affection, d'habitude, de cœur et de piété. L'œuvre a maintenant son esprit, ou, si vous voulez, son âme, puisqu'elle est un corps moral ; et cent éléments nouveaux peuvent entrer dans son organisme, sans changer sa vie propre. C'est là le plus grand progrès de l'œuvre et sa plus grande garantie d'avenir. Les autres ne sont que des corollaires de celui-ci.

Le nombre des Associés va toujours croissant : nous comptons au Patronage 250 inscrits et au Cercle 160. Nous pourrions nous plaindre comme dans les autres villes, d'une trop grande mobilité de nos cadres. Un grand nombre d'enfants passent par l'œuvre sans y rester, ils se laissent entraîner par le respect humain, par des habitudes ou des relations antérieures. Nous avons cependant constaté que le moindre séjour parmi nous laisse au cœur de nos jeunes gens de fortes impressions. Les déserteurs nous reviennent dans la suite ; quand ils sont dégrisés des plaisirs malsains, ils sont heureux, lorsque nous pouvons les réadmettre à goûter les joies plus douces et plus pures du Cercle et du Patronage...

Un autre progrès, c'est l'organisation de notre Maison de famille. S'il est quelque chose qui puisse mettre bien des jeunes gens en garde contre les dangers de l'hôtel garni, et compenser la vie de famille à laquelle ils ont été arrachés, c'est bien l'accord de l'autorité tutélaire et de la douce amitié qu'ils trouvent ici.

VI. NOS FINANCES – L'Œuvre a pu, depuis trois ans, solder ses constructions, son mobilier, ses dépenses courantes, soit environ 30.000 francs³⁰. Il reste, pour asseoir définitivement [119] cette œuvre à payer le terrain, soit 20.000 francs plus les frais. Ensuite, il nous faudra un local plus vaste et nous ne voulons pas croire qu'il nous manquera longtemps.

VII. AUX JEUNES GENS – La Société entière, par ses représentants les plus autorisés, vient vous encourager ; répondez-lui par votre reconnaissance, par votre zèle pour cette Œuvre, par votre constance à mener la splendide vie chrétienne qu'elle vous inspire.

Ces compte-rendus, ajoute M. l'Abbé Dehon, c'est ma vie, « ils disent mes travaux, mes sollicitudes, mes consolations ». Il convenait donc d'en donner un aperçu aussi fidèle que possible en suivant pas à pas l'Abbé Dehon dans sa vie rayonnante.

Le « Bureau diocésain des Œuvres » et la « Commission d'études sociales »

À Saint-Quentin tout spécialement, les faits avaient devancé toute réglementation d'ensemble de la part de l'Autorité ecclésiastique : la vie est, en effet, si complexe, qu'il n'apparaît pas toujours opportun de décréter a priori l'établissement d'œuvres multiples, sans avoir au préalable, étudié le terrain et ses possibilités : quitte à tenter dans l'intervalle, l'amélioration de l'un et des autres.

Les essais concluants de Soissons, de Saint-Quentin et d'ailleurs, avaient montré ce que l'Autorité diocésaine était en droit d'attendre de son admirable clergé non moins que de ses dévoués fidèles : de même que la canalisation des rivières permet d'écarter la possibilité de lamentables désastres et d'utiliser au mieux leur courant, ainsi la création d'un organisme central à la fois documenté, souple et ferme, permet d'orienter vers la gloire de Dieu et le plus grand bien de tous, les compétences, ressources et les bonnes volontés si multiples et diverses d'un diocèse, dans l'ordre social.

Cet organisme, né à Soissons en 1874 grâce à l'intervention personnelle de Monseigneur l'Évêque de Soissons, est le « *Bureau diocésain des Œuvres* » : Véritable

³⁰ L'initiateur de l'Œuvre, M. l'Abbé Dehon y mit, de son côté, 52 000 frs de son patrimoine ; c'est le compte exact dressé par M^r Paul Julien, notaire. Cf. *Alfred Santerre*, Étude sociale et locale, par Adrien Rasset, Missionnaire diocésain.

« lien d'union entre les différentes œuvres, centre de renseignement, foyer de propagande et représentant des œuvres dans le diocèse, cet [120] organisme en continue l'action, en distribue les documents, et propage, selon les besoins particuliers de la région, (les) diverses méthodes qui ont réussi ailleurs, pour l'organisation des œuvres. »

Le « Bureau diocésain » de Soissons, constitué surtout par Messieurs Dehon, Julien et Guillaume, possède désormais ses correspondants, ses zéloteurs, ses missionnaires ; il tiendra ses réunions propres et il préparera les Congrès. En 1892, s'y adjoindra une « *Commission d'études sociales du diocèse* » dont, en 1893, M. le Chanoine Dehon sera le président. L'année suivante, nous verrons M. le Chanoine Dehon qui en restera l'âme, codifier ses expériences dans l'ouvrage devenu classique sous le titre de *Manuel social chrétien*. Une thèse sur le rôle social du Révérend Père Dehon, qui vient d'être soutenue par un jeune prêtre du diocèse de Soissons, M. l'Abbé Prélôt, nous a fourni toute une série d'intéressantes révélations sur l'activité de ce « Bureau », sur les vues si judicieuses de ceux qui en furent les initiateurs, en même temps que sur les origines du mouvement catholique social moderne.

« *Instaurare omnia in Christo !* » Le programme d'enquête sur les Œuvres adressé au diocèse par l'Évêché de Soissons

La tentative de redressement religieux et social si heureusement amorcée à Saint-Quentin par le zèle de M. l'Abbé Dehon et de ses admirables collaborateurs, n'était pas seulement une opération d'ordre purement local. Mais pour étendre son action il fallait à son initiateur un point d'appui bien ferme : c'est désormais chose faite, c'est même le triomphe sur toute la ligne ! Rayonner, tel sera désormais son programme.

Sa Grandeur Mgr Dours jugea opportun d'entrer dans ces vues de redressement ; et sur la demande de M. l'Abbé Dehon, voulut bien envoyer à son clergé, le 14 décembre 1874 une lettre circulaire qui transmettait au diocèse de Soissons le programme d'enquête méthodique du Comité de Saint-Quentin. En voici quelques extraits :

[121] Monsieur le Curé,

« Vous n'ignorez pas l'élan qui est donné dans toute la France aux œuvres et aux associations qui ont pour but de ramener les hommes à la pratique de la religion et plus spécialement de conserver la foi parmi nos populations ouvrières. Notre diocèse n'est pas resté étranger à ce mouvement. *Plusieurs de ces associations y prospèrent, mais nous désirons les voir s'y généraliser. C'est pour cela que nous avons créé un Bureau diocésain des Œuvres ouvrières...* Ce Bureau reliera les œuvres déjà fondées et en suscitera de nouvelles.

Mais nous avons besoin de savoir, au juste, où en est le diocèse, sous ce rapport. À cette intention, nous vous adressons le questionnaire ci-joint que vous voudrez bien remplir consciencieusement et nous renvoyer très exactement dans la quinzaine. Voici un aperçu des œuvres dont vous aurez à nous signaler l'existence, ou à nous faire espérer la prochaine réalisation dans votre paroisse :

1°) Œuvres destinées aux *enfants* : catéchismes de persévérance, patronages des écoliers, œuvres de petits-savoyards (dans les villes), orphelinats.

2°) Œuvres destinées aux *adolescents* et aux *jeunes gens* : associations de persévérance, patronages, cours du soir, œuvres de Première Communion (préparation spéciale des apprentis), hôtelleries ou maisons de famille, confréries, cercles, orphéons et musiques instrumentales ayant un caractère religieux.

3°) Œuvres d'*hommes* : confréries ouvrières, confréries de piété, sociétés de secours mutuels, cercles, réunions dites de la Sainte-Famille, Conférences de saint Vincent de Paul, etc...

4°) Œuvres sans lien d'association : retraites spéciales, bibliothèques, messes spéciales, cours publics, etc

Nous vous engageons tout spécialement à nous signaler exactement :

1° Ce qui reste des anciennes Confréries ouvrières et de l'importance de l'esprit chrétien qu'elles ont encore, ou qu'elles pourraient reprendre sous votre impulsion.

[122] 2° Les œuvres que vous comptez fonder prochainement ; il n'est guère de paroisses où l'on ne puisse créer, avec des chances de succès, au moins une bibliothèque et une œuvre de persévérance pour la jeunesse.

3° Celles de ces œuvres pour la fondation ou la direction desquelles vous désirez des renseignements ou des documents pratiques. Le Bureau diocésain sera chargé de vous les procurer.

Veuillez agréer... etc...

Jean-Jules, Évêque de Soissons. »

L'Oratoire diocésain

Prêtre au sacerdoce qui rayonne, M. l'Abbé Dehon se souciait de venir en aide non seulement aux paroissiens dont il était chargé, mais encore et avec quel tact infini, à ses confrères ; puisque le prêtre est un multiplicateur, l'aider à se sanctifier sera évidemment l'un des plus fructueux apostolats. Parmi les nombreuses publications auxquelles il était abonné, pour lui ou pour ses œuvres, se trouvait la petite revue très suggestive de M. Lebeurier : *Études ecclésiastiques sur les devoirs du sacerdoce et du ministère pastoral*, qui le fit réfléchir : pourquoi lui, l'Abbé Dehon, ne fonderait-il pas pour son bien et celui de ses confrères, une association sacerdotale, sur le modèle de celles que M. Lebeurier avait suscitées dans divers diocèses et dont le bulletin était le lien ?

Les pourparlers entamés à ce sujet, durèrent plusieurs mois ; et en juillet 1874, un groupe de six prêtres séculiers se trouvait constitué avec M. Friou, doyen de Neuilly, M. Petit, curé de Buironfosse, M. Legrain, curé de Gandelu, M. Déjardin, curé de Mont Notre-Dame, M. Petit, curé de Montigny et M. l'Abbé Dehon. Ces Messieurs adoptèrent comme guide, la vie de Barthélemy Holzhauser (1613-1658), avec l'espoir d'établir plus tard, dans le diocèse, des centres de vie commune.

Grâce à l'association des Barthélémites qu'il fonda, le vénéré Holzhauser parvint jadis à réaliser une très heureuse réforme du clergé séculier. Sans doute, il ne pouvait être question, au [123] diocèse de Soissons, en plein XIX^e siècle, de copier servilement une organisation du XVII^e siècle, sous prétexte qu'elle avait jadis produit d'excellents résultats ; mais les membres de l'Oratoire de Soissons se demandèrent s'il n'y aurait pas profit à s'en inspirer et tout d'abord à la connaître. L'œuvre de Holzhauser comportait trois centres dans les diocèses où elle s'établissait : Le premier assurait la formation morale et religieuse d'un certain nombre d'aspirants séculiers à l'état ecclésiastique, qui suivaient les cours d'une école publique ; le deuxième menageait à un groupe de prêtres séculiers en activité de service, une

réconfortante vie de communauté, compatible avec leurs fonctions ; le troisième assurait les vieux jours des prêtres âgés ou infirmes.

Ces Messieurs de l'Oratoire diocésain estimèrent, non sans de justes raisons, que leur sanctification ne pourrait que gagner à adapter dans une certaine mesure les idées d'Holzhauser à leur situation personnelle en attendant mieux ; et la revue de M. Lebeurier devint l'organe de leur association.

M. Friou fut élu président de l'Oratoire diocésain, M. Petit, assistant, et M. Dehon, secrétaire. Le groupe tout entier s'engagea par la récitation de la formule suivante : « Pour la plus grande gloire de Dieu, le salut de mon âme et celles de mes frères, moi... je fais pour un an la promesse de stabilité dans l'Oratoire diocésain de Soissons, de dévouement à cet Institut et de fidélité à ses règles. » Cette organisation séculière fut établie au cours d'une retraite que les Associés firent en juillet 1874, en la Maison du Troisième An, à Saint-Vincent de Laon.

L'Oratoire diocésain allait se développer ; en peu de temps il recueillit une douzaine d'autres adhésions, entre autres, celle de M. l'Abbé Rasset, curé de Clarency que nous retrouverons au cours de cet ouvrage.

Les années suivantes, les réunions de l'Oratoire diocésain se tinrent au grand Séminaire de Soissons pendant les retraites pastorales, pour le plus grand bien des prêtres qui en firent partie, en les maintenant dans la fidélité à leur règlement quotidien.

[124] Résultats de l'enquête sur les Œuvres, présentés au Congrès diocésain tenu à Liesse (1875)

Les résultats de l'enquête diocésaine dont nous avons parlé furent consignés dans le rapport présenté au Congrès diocésain de Liesse par M. l'Abbé Dehon, Secrétaire du « Bureau diocésain ». En voici quelques passages choisis parmi les plus significatifs :

« ... Mon rapport sera nécessairement défectueux en plus d'un point, car un assez grand nombre de réponses au questionnaire nous ont manqué, sans doute à cause de la non-existence d'associations d'hommes dans certaines paroisses et du peu d'espoir d'arriver prochainement à en établir, en raison de difficultés qu'on exagère peut-être. Je serai l'écho fidèle des réponses que j'ai reçues. Je montrerai d'abord la nécessité pressante des Œuvres, qui nous est surabondamment démontrée et qui prouve que notre assemblée est, pour notre diocèse, un événement providentiel dont nous ne saurions trop louer Dieu.

I. Quelle est la grandeur du mal ?

Ce chapitre est l'un de ceux qu'on n'aborde que devant une assemblée comme celle-ci composée d'hommes de dévouement. Pour d'autres, ce serait un motif de perdre courage et de reculer devant la grandeur de la tâche ; pour vous, ce sera un stimulant énergique. Vous savez que l'homme grandit avec l'importance de l'obstacle vaincu ; et la gravité du péril, loin de vous décourager, double vos forces et vous porte à recourir à des moyens plus puissants. Voici donc les impressions de tristesse qui nous arrivent de plus de quarante paroisses du diocèse :

Difficultés qui résultent de l'état général des paroisses : Un curé nous écrit : « Il n'y a plus de sève, plus de vie religieuse dans les pauvres âmes de nos contrées, autrefois si riches en associations comme en monuments religieux. » Un autre : « Des préventions contre tout ce qui touche de près ou de loin à la religion ne laissent guère d'espoir, au moins prochain, du côté des hommes. » Un autre : « L'esprit révolutionnaire compte trop d'adeptes et même de propagateurs ici. Nous n'avons que deux hommes vraiment chrétiens, dont l'un, vieillard infirme et sourd, ne peut être un élément d'association, et l'autre, par sa [125] position ne peut prendre d'initiative. » Un autre encore : « L'égoïsme et l'amour de l'argent sont de trop grands obstacles. Le peu de bons chrétiens qui restent sont trop avancés en âge pour penser à rien entreprendre. »

Dans une paroisse, « les hommes les plus chrétiens ne remplissent pas leur devoir pascal ». Dans une autre : « Il n'y a pas d'hommes chrétiens : trois seulement sur sept cents habitants. » Dans une autre : « Quelques hommes seulement remplissent le devoir pascal et la plupart sont étrangers à la paroisse par leur naissance. »

Ces constatations navrantes auraient pu être formulées encore par des multitudes d'autres curés, si la tristesse et le découragement ne les avaient pas empêchés d'écrire. N'y a-t-il pas, hélas, d'autres diocèses de France qui soient à peu près dans la même situation ?

Pour compléter ce sombre tableau, indiquons les principales causes auxquelles un de nos correspondants attribue, non sans raison, le triste état dans lequel se trouvent la plupart de nos paroisses rurales au point de vue religieux. Ce sont :

1°. L'indifférence de la loi civile, sinon dans les textes, au moins dans l'application, relativement à la profanation du dimanche. Cet abus en est arrivé actuellement au suprême degré de la licence : labourer la terre, semer, conduire les engrais, tout cela se fait le dimanche, sans aucune espèce de honte. Les réclamations que nous faisons en chaire, ne font qu'irriter, sans retenir personne.

2°. L'établissement d'un grand nombre de sucreries, râperies, bascules. Souvent ces usines sont de véritables écoles de démoralisation. Certains contremaîtres sont des athées, qui quelquefois s'en vantent publiquement. On y travaille nuit et jour, dimanche et fêtes.

3°. La liberté illimitée d'ouvrir des cabarets et les habitudes d'alcoolisme.

4°. Les mauvais journaux achèvent d'égarer les esprits et d'en ôter les précieux germes de foi qui s'y trouvaient encore.

Devant cet envahissement de l'indifférence, reculerons-nous et céderons-nous du terrain ? Non, ce ne serait pas chrétien !

[126] L'enquête n'a pourtant pas donné que des résultats attristants. On y trouve quelques lueurs d'espérance : une quarantaine de paroisses ont des catéchismes de persévérance plus ou moins suivis ; Soissons et Laon possèdent, comme Saint-Quentin, des œuvres assez largement organisées ; dix paroisses de campagne entretiennent des patronages plus ou moins vivants, notamment Liesse, Epieds, Lemée, Fieulaine, Landouzy-la-Ville et Montescourt.

Somme toute, triste situation ! fruit du Gallicanisme, du Jansénisme et du Libéralisme. En mettant la religion en dehors de la vie politique et sociale, on en a éloigné les hommes d'abord, puis la population presque entière à leur suite...

Après ce tableau, tracé par les témoins eux-mêmes, il ne m'était pas difficile, conclut le Rapporteur, de prouver au Congrès de Liesse, la nécessité urgente d'un apostolat sans trêve ni repos, aidé par des moyens nouveaux. » Mais hélas, malgré ses efforts jusque par la voie de la presse, M. l'Abbé Dehon ne fut pas assez suivi...

Saint-Quentin ? Lille ?

Fixé à Saint-Quentin par la Providence elle-même – qui avait ses desseins – M. l'Abbé Dehon va-t-il s'en éloigner, après avoir lancé de façon si heureuse, tant d'œuvres dont l'urgence s'imposait ? Après une entrevue à Douai avec M. l'Abbé Hautcœur, M. l'Abbé Dehon avait reçu de lui en 1872, une première lettre pour le presser d'« utiliser ses loisirs en publiant quelques articles dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*. « Mon rêve, ajoutait son distingué correspondant, eut été la réalisation d'un projet autrefois conçu par le Cardinal Gousset : Il voulait former un « *Collegium theologicum* » de cinq ou six membres, spécialement chargés de la rédaction de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, à laquelle naturellement seraient venus se joindre d'autres travaux. Qui sait si de là ne serait pas sortie une école théologique ? Mais, pour le moment, ajoutait M. Hautcœur, le projet ne paraît pas

réalisable et je crains bien que les autres dont on a parlé, ne se réalisent pas davantage. Ce que nous pouvons faire, c'est de [127] grouper nos forces, c'est de militer dans la presse, en attendant qu'une autre action soit possible. »

Tel était, pour le moment, le seul moyen que ce grand esprit entrevoyait, de préparer la renaissance des études sacrées. Deux ans plus tard, en 1874, l'Université de Lille se fonde et M. Hautcœur devient plus pressant. Le 6 août il écrit à l'Abbé Dehon : « Je me suis dit longtemps que votre place était marquée dans cette grande institution. Un cours de droit naturel et des gens, quatre ou cinq leçons d'une heure par semaine, en français, vous conviendrait ? Pourriez-vous au besoin, ou préféreriez-vous enseigner la philosophie, en français pour les futurs étudiants de droit, de médecine, etc... ; ou encore en latin pour les étudiants en théologie... ; si vous préféreriez une branche d'enseignement autre que celles indiquées ci-dessus, veuillez me dire de quel côté se porteraient vos préférences... »

Ces propositions retinrent évidemment l'attention de M. l'Abbé Dehon ; il s'en ouvrit à son directeur, le Révérend Père Freyd et, dans l'entretemps, M. l'Abbé Hautcœur, pressé d'obtenir une réponse, lui fit l'honneur de revenir à la charge : « Évidemment votre réponse ne peut qu'être favorable. Les œuvres que vous avez établies à Saint-Quentin sont de celles qui peuvent être continuées par tout prêtre zélé. Il y en a d'ailleurs, sur lesquelles vous pouvez avoir encore l'œil, même en vous trouvant à Lille. Au contraire, l'Œuvre qui vous réclame ici demande une aptitude toute spéciale et des qualités que peu de prêtres réunissent. Je n'ai pas besoin d'insister auprès de vous, pour vous faire comprendre son importance exceptionnelle et les immenses résultats qu'elle peut produire si elle est bien dirigée... Évidemment vous ne pouvez pas hésiter. Ainsi, mon cher confrère, vous allez me permettre de compter sur votre dévouement et de vous coucher sur ma liste. »

Le 29 août, nouvelles instances de M. l'Abbé Hautcœur ; de même le 6 septembre où il lui écrit : « Je pars pour la retraite... j'espère avoir une réponse (favorable bien entendu) pour samedi matin au plus tard, il est impossible que vous fassiez défaut. »

M. l'Abbé Dehon se rendant aux excellents arguments qui lui étaient présentés, inclinait fort à donner satisfaction à M. l'Abbé Hautcœur ; mais il avait contracté l'habitude de ne jamais [128] prendre une décision importante, sans l'approbation de son directeur ; aussi remit-il son voyage auprès de M. l'Abbé Hautcœur au jour où la réponse du Révérend Père Freyd lui serait parvenue, s'il y avait lieu.

Cette réponse arriva le 25 août ; en voici le passage qui se rapporte à la grande affaire du moment : Saint-Quentin ou Lille ? « Mon très cher, je vous ai fait écrire hier soir un mot en mon nom. Vous ne l'avez pas reçu, puisqu'il est allé à Saint-Quentin (M. l'Abbé Dehon était alors au Congrès de Lyon). Je réponds à votre dernière lettre pour vous dire que *mon avis est que vous restiez à Saint-Quentin*. Vos œuvres vous y retiennent et d'autres considérations que je vous dirai de vive voix. »

Une fois de plus, la cause était entendue ! M. l'Abbé Dehon resterait à Saint-Quentin. Aussi eut-il le regret de répondre nettement d'une manière négative à M. l'Abbé Hautcœur, et l'ardent pionnier de l'enseignement supérieur libre à Lille de lui confier : « Désolé de votre détermination, je comprends que je ne puis plus tenter de nouvelles instances. D'autres, je le sais, n'y renoncent pas. Puissent-ils être plus heureux que moi ! » Sa Grandeur Mgr Monnier en effet multiplia ses efforts pour le faire revenir sur sa décision, Messieurs Féron-Vrau et Destombes vinrent le presser de donner sa collaboration à la fondation de Lille, d'autres enfin n'abandonneront la partie qu'en 1877. Sur le conseil de son directeur, M. l'Abbé Dehon ne crut pas devoir se rendre à tant de sollicitations d'ailleurs si touchantes pour lui : Un autre projet était éclos dans son esprit, bientôt il prendra corps.

Le Congrès de Reims, 1875

Devant l'efflorescence magnifique des Œuvres qui, de toutes parts, se donnaient pour tâche, comme à Saint-Quentin, le redressement religieux et social du pays, les espérances les plus séduisantes épanouissaient les âmes. « Le Congrès de l'union des Œuvres de Reims eut un véritable succès d'enthousiasme, écrit M. l'Abbé Dehon. Nous croyons tous à un réveil définitif de la vie sociale chrétienne en France. Mais les restaurations sociales ne vont pas si vite ! »

[129] Convenons-en, il y avait alors dans la vie sociale, des injustices latentes dont chacun se rendait compte. C'était toute une conscience sociale qui était à refaire, et l'on sait que le temps ne garde pas ce que l'on fait sans lui.

Le Saint-Siège était – quoi de plus naturel – dans le même courant d'idées. Ainsi, Sa Sainteté Pie IX écrivait après le Congrès, dit M. l'Abbé Dehon : « Vos œuvres sont un insigne bienfait pour la religion, pour la famille et pour la patrie, contre lesquelles, sans leur action bienfaisante, les masses ouvrières eussent été réunies et dirigées. » Et, parlant de ces œuvres représentées à Reims, le Souverain Pontife n'hésitait pas à ajouter : « elles doivent être regardées comme si saintes, si nobles, si utiles, qu'il serait presque impossible, dans les conjonctures actuelles, d'en concevoir de plus élevées. »

Manifestement Sa Sainteté Pie IX était enthousiasmé comme les congressistes de Reims. Cependant, ces œuvres si magnifiques, recommandées comme on l'a vu par le Souverain Pontife, devaient se révéler insuffisantes ou éphémères, parce qu'elles n'allaient pas assez au fond des choses. Le droit naturel était violé par l'organisation économique générale ; un programme de réforme sociale commençait seulement à s'ébaucher dans le comité d'études de l'Œuvre des Cercles et dans les écrits du grand évêque de Mayence, Mgr Ketteler. C'était beau, mais il eut fallu davantage encore !

Pendant les quelques années de prospérité qui suivirent, en France, la guerre de 1870, les ouvriers étaient plus accessibles aux bons sentiments ; toute la nation se trouvait encore d'ailleurs sous l'influence de nos épreuves nationales et la mauvaise presse se montrait plus timide. Mais, avec la recrudescence des difficultés économiques, le socialisme allait reprendre sa faveur ; les catholiques eussent alors dû comprendre que la charité ne suffisait pas, qu'il fallait s'initier aux questions de justice sociale et établir un programme de réformes. Pourquoi les admirables chefs de file de l'Action sociale catholique n'ont-ils pas été davantage secondés et suivis à cette époque ! Les résultats obtenus au Val-des-Bois, à Soissons, à Saint-Quentin et ailleurs, suffirent à montrer ce que l'on était en droit d'attendre d'une pacifique offensive sociale plus générale et surtout plus profonde. N'y a-t-il pas là une grande leçon pour l'avenir ?

[130] III. VERS LA VIE RELIGIEUSE

« Le prêtre est un homme mangé... » (Vénérable Père Chevrier)

Vicaire au ministère des plus actifs, dans une ville importante, homme d'œuvres à la tête d'un patronage aux multiples ramifications, chargé non pas seul, mais chargé quand même du « *Bureau diocésain des œuvres* », éventuellement délégué à différents congrès, s'occupant de l'Oratoire diocésain, M. l'Abbé Dehon s'était aussi intéressé à l'établissement à Saint-Quentin des « *Sœurs Servantes du Cœur de Jésus* » en 1873 et à la fondation du journal *Le Conservateur de l'Aisne*, en 1874. Sans doute, les Religieuses disposaient d'un chapelain qui assurait les offices au Couvent, mais ne fallait-il pas aussi pourvoir à la confession des Religieuses, leur donner des conférences, catéchiser leurs orphelines et leur rendre, au besoin, divers autres services que réclamaient les circonstances très spéciales de leur établissement tout récent à Saint-Quentin ? M. l'Abbé Dehon accepta ces nouvelles surcharges. « J'y

trouvais d'ailleurs, écrit-il, un réel profit spirituel. Ces Religieuses m'édifiaient et leur direction me tenait au courant de la vie surnaturelle dont mon âme avait soif. » Legouvé a raison : « Rien ne fait tant de bien que de faire du bien. »

Enfin une œuvre nouvelle allait encore augmenter son surmenage, en s'ajoutant, en 1875 à toutes les autres ; c'était une réunion d'étudiants, un cercle d'études religieuses et sociales avec une conférence de saint Vincent de Paul. C'est précisément ce qu'avait organisé Ozanam pour ses conférences de saint Vincent de Paul. Aux réunions de cette association, M. l'Abbé Dehon se proposait « d'étudier l'organisation du travail à Saint-Quentin et les diverses institutions qui sont établie [131] dans cette ville en faveur de l'ouvrier. » L'emploi du temps de chaque réunion fut fixé de la manière suivante :

- 1°. Conférence sur les doctrines philosophiques de l'époque.
- 2°. Lecture et appréciation des travaux achevés.
- 3°. Causerie sur les œuvres ouvrières et les familles à visiter.

Voici le programme suivi par M. l'Abbé Dehon dans ses Conférences philosophiques, au cours des années 1875 et 1876 :

« Le Dieu personnel : preuve physique, morale et métaphysique.
 Les fausses preuves : l'ontologisme.
 Le positivisme et les sources de la vérité !
 Le positivisme et le scepticisme de Kant.
 Le positivisme et la science.
 Cosmologie du positivisme, l'atomisme.
 Le problème du mouvement.
 Le principe de la vie ; hétérogénisme.
 Le métamorphisme ou transformation des espèces.
 Le positivisme et son influence sur les lettres, sur les arts et la morale.
 La morale indépendante.
 Le radicalisme et la famille, l'éducation, le pouvoir civil.
 Les erreurs sociales : Le libéralisme.
 L'État n'est pas simplement la somme des droits individuels. Il se personnifie en ceux qui exercent la souveraineté.
 La source de la souveraineté est divine : le souverain est le ministre de Dieu et non du peuple.
 Comment s'acquiert et se perd la souveraineté.
 Premier devoir de l'État : la Religion.
 Second devoir de l'État : la justice.
 L'État n'est pas la source d'où dérivent nos droits, mais le protecteur et le défenseur que Dieu leur a donné
 On ne peut avoir le droit de professer l'erreur ni de faire le mal.
 Les droits de l'État sont limités par ceux de l'Église, de la famille et des autres associations. »

Lorsqu'on songe qu'un homme aussi occupé trouvait encore le loisir de faire, la plume à la main, diverses lectures dont [132] il nous a laissé plusieurs registres d'extraits sous le titre d'*Excerpta*, et qu'il fréquentait assidûment saint Thomas, Taparelli, Le Play, Blanc de Saint Bonnet, Chesnel, Guthlin, Mgr Pie, le Père Félix, le Père Monsabré etc., on comprend les réflexions de ce genre qui lui échappaient : « Je suis trop affairé à Saint-Quentin, j'y ai trop d'œuvres. J'avais pris au séminaire l'attrait et l'habitude de la vie intérieure. Je souffre de

mon agitation actuelle. Je suis dépassé par la besogne, je ne puis pas assez réserver les moments de recueillement qui me sont nécessaires³¹. »

« La pensée d'échapper au surmenage me poursuit journellement. Je sentais que je ne pouvais plus conserver suffisamment la vie intérieure que j'avais acquise au séminaire. Je voulais à tout prix être religieux³². »

Pour le moment, M. l'Abbé Dehon pensait à s'orienter vers la Congrégation du Saint-Esprit, après y avoir été invité par son directeur, le Révérend Père Freyd :

« Si vous tenez absolument à être religieux, venez chez nous, vous serez sans doute placé à notre Maison de Rome », lui avait-il écrit.

Retraite d'élection à Laon du 21 au 27 mars 1876

Est-ce donc à un mouvement de lassitude que cède M. L'Abbé Dehon, lorsqu'il parle d'entrer en religion ? L'ardent Abbé n'a pas cette faiblesse ! Il sait fort bien que la vie religieuse est « une vie de prière, de travail, de sacrifice », et que l'amour véritable comporte toujours une très réelle activité. Aussi bien ne recule-t-il point devant le labeur : ses notes de retraite, que nous avons sous les yeux à Rome en écrivant ces lignes le montrent avec la plus évidente clarté.

Dès le début, il n'y parle que d'agir : « Quelle que soit la conclusion de ma retraite, je me propose de mieux *servir* Dieu : 1°. *par l'observation des Commandements*. » Et il entre dans les détails : « Je prierai mieux, je serai plus charitable envers le prochain dans mes pensées, dans mes paroles, dans mes rela-[133]tions, etc... 2°. *par l'accomplissement* de mes devoirs d'état ; par *la rédaction et l'observation* d'un règlement plus complet : oraison toujours strictement faite, matinée réservée, études ecclésiastiques reprises, examen particulier sérieux et fidèle, préparation de l'étude et des relations, par quelques instants de réflexion, etc... » M. l'Abbé Dehon n'a donc nullement envie de désertier ni de déposer les armes, rien ne lui est plus étranger que les tendances semi-quiétistes ! On le devinait, il n'était pas inutile néanmoins d'en avoir le cœur net. Mais il comprend également que, si nous devons donner la lumière de notre lampe, il n'est pas dans l'ordre habituellement d'en céder l'huile ! Or M. l'Abbé Dehon a pleine conscience d'en être arrivé là : « Je souffre, dit-il, de ne pas tirer parti de la préparation exceptionnelle que j'avais reçue par mes longues études. Je ne puis *ni les compléter, ni les entretenir*. Le ministère des villes impose aux jeunes prêtres trop de service matériel : assistance aux enterrements, convois, etc... J'avais sacrifié pour me mettre dans la hiérarchie et l'obéissance, tous mes attraits pour l'étude et annulé toute la préparation supérieure reçue à Paris et à Rome... »

Puis, conformément aux suggestions de son directeur, il discute avec lui-même, en présence de Dieu, le pour et le contre d'un changement d'orientation dans le cours de sa vie :

« *Motifs d'attrait pour la Congrégation du Saint-Esprit* : Elle est humble et modeste. En y entrant, je consens à y être employé aux missions les plus humbles. C'est un sacrifice méritoire. Si on m'en trouve l'aptitude, je puis être employé à Rome à former des prêtres qui auront plus tard une grande influence dans l'enseignement ou dans l'administration des diocèses. Ce sera la vie de pénitence qui me convient... »

« *Motifs d'attrait pour rester où je suis* : Le bon Dieu y bénit mes œuvres et me donne la grâce d'y faire du bien. J'y pratique l'esprit de pauvreté, ne tenant à rien et donnant tout mon superflu aux pauvres et aux œuvres, l'esprit d'obéissance en dépendant de tous... »

Somme toute, M. l'Abbé Dehon prend le temps de réfléchir : et en méditant sur le repentir de saint Pierre, il conclut : « Pierre a péché, malgré les grâces de l'Eucharistie, malgré ses

³¹ Retraite de l'Oratoire diocésain du 17 au 22 août 1875.

³² Retraite de vocation à Laon, sous la direction du Révérend Père Dorr, 21 au 27 mars 1876.

fortes résolutions précédentes. Il a péché par peur, par crainte [134] instinctive des tourments et des supplices, par respect humain... Mes fautes ont les mêmes sources : Toutes les fois que j'ai péché, que j'ai offensé le bon Dieu, que j'ai négligé Son service, j'ai renié Notre-Seigneur. Son regard a converti Pierre, la pensée de ce regard sera ma conversion. Son regard était triste, mes offenses l'attristent. J'aurais dû Le servir avec ferveur, il y aurait dans ma vie, un océan de mérites de plus. Je veux mieux Vous aimer, ô mon Dieu ! *Seigneur, j'ai entendu votre appel, je proteste que je veux y répondre autant qu'il est en moi, avec le secours de votre grâce.* Éclairez-moi, Seigneur ! *Faites-moi connaître dans quelle mesure, dans quel état de vie Vous demandez que je Vous suive.* Donnez-moi la grâce d'approcher de Vous le plus possible par une vie sainte... Je veux Vous imiter d'une imitation sérieuse, constante, attentive, affectueuse... La raison et votre exemple, Seigneur, m'invitent à embrasser l'amour de la pauvreté et des mépris. Je suis prêt à choisir ce qui pourra le mieux procurer la gloire de Dieu ».

Sur deux colonnes³³, M. l'Abbé Dehon met alors en regard les unes des autres, les raisons personnelles qui peuvent être invoquées par lui *en faveur de la vie séculière* ou *de la vie religieuse* en suite de quoi il tirera ses conclusions.

« VIE RELIGIEUSE

Absolument parlant elle est la plus favorable à la pratique des conseils, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Relativement à moi : j'y trouverai moins de tentations ; j'y ferai plus fidèlement et avec plus de ferveur, mes exercices de piété ; oraisons préparées, repas avec lecture et sans rien qui flatte les sens ; conversations mieux réglées ; direction plus suivie ; études plus sérieuses, vie de pénitence et de réparation qui me convient.

Toutes les difficultés ci-contre semblent nécessiter seulement un retard, qui pourrait ne pas excéder deux ans. Une Congrégation religieuse pourrait reprendre mes œuvres et les faire siennes. Ne [135] pourrais-je pas conclure en faveur de la vie religieuse, dans un temps indéterminé et dans le cas de circonstances providentielles favorables. Oui, il faut prier et faire prier pour cela.

Il ne faut pas m'engager dans de nouveaux liens qui ne seraient pas nécessaires.

Donc, *j'aurai en que la vie religieuse*, que j'embrasserai de préférence à la vie séculière *pour y mieux pratiquer les conseils de perfection* et cela pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de mon âme.

Je ne donnerais pas d'autre conseil à un homme dont je voudrais le plus grand bien.

Si enfin j'étais à l'article de la mort, il me semble que j'approuverais l'élection présente comme faite dans des vues droites, pour la plus grande gloire de Dieu. Il en serait de même au jour du jugement. »

« VIE SÉCULIÈRE

Je ne puis pas quitter maintenant. Il semble que Dieu me voulait où je suis puisqu'il a mis obstacle à mon entrée en religion il y a quatre ans et demie et Il a béni mon ministère et mes œuvres : Oratoire diocésain, Bureau diocésain des œuvres, journal, Franciscaines, patronage, cercle, orphelinat. Il m'a lié providentiellement, puis-je me délier facilement ? Pour l'Oratoire diocésain ? Peut-être, s'il plaît à notre nouvel évêque de l'organiser sans moi et s'il trouve quelqu'un qui prenne cela à cœur.

Pour le journal ? Peut-être. Pour les Franciscaines ? Peut-être. Pour les œuvres ouvrières de Saint-Quentin ? Oui, si je trouve un directeur, religieux ou autre, zélé, dévoué, intelligent qui puisse les soutenir.

Si je reste, je dois pressentir des agrandissements. Ils sont nécessaires pour le cercle ; un autre ne pourrait sans doute pas les entreprendre avant plusieurs années.

Tout cela n'indique-t-il pas que Dieu veut que je me sanctifie ici.

Si j'entreprends, dans un ou deux ans, ces agrandissements qui seront devenus plus que pressants et absolument nécessaires, ce sera retarder encore de plusieurs années mon entrée en religion.

À moins de circonstances exceptionnelles sur lesquelles il ne faut pas compter, une Congrégation ou un autre directeur aurait encore besoin de mon concours.

Il ne paraît pas sage de renoncer à l'agrandissement urgent d'une œuvre utile à beaucoup d'âmes, pour procurer le plus grand bien d'une seule âme.

Dieu peut écarter les obstacles actuels et mettre à ma disposition les grands biens de la vie religieuse. »

³³ Manuscrit XII (1876-1877) p. I, sq

En conséquence, M. l'Abbé Dehon reprit sa vie de vicaire, avec un désir toujours croissant de vie religieuse.

Un Évêque : Sa Grandeur Mgr Thibaudier

Le 6 août 1876, Sa Grandeur Mgr Thibaudier, successeur de Sa Grandeur Mgr Dours, démissionnaire, prenait possession par procureur du siège de Soissons et de Laon. C'était un évêque dans toute la force du terme, et ce mot le caractérise mieux que de longs discours : S'il avait la gravité, la prudence, la sagesse de l'évêque, on trouvait aussi en lui la charité, le zèle et la piété ; d'une apparence froide, mais avec un cœur dévoué, il s'affirmait bientôt à la fois comme un chef et comme un père à quiconque avait le bonheur de l'approcher. Élève de M. Noirot, Sa Grandeur Mgr Thibaudier possédait une culture philosophique remarquable et l'expérience de l'administration diocésaine.

[136] Ce fut au début de cet épiscopat que M. l'Abbé Dehon, poursuivant son plan de rénovation religieuse et sociale, commença ses *Réunions de Patrons* et les renouvela tous les quinze jours. Il s'agissait de porter ces Messieurs à une pratique plus parfaite de leurs devoirs de patrons chrétiens. M. l'Abbé Dehon le fit avec une telle autorité que bientôt plusieurs apportèrent des améliorations à leurs règlements d'ateliers au sujet des heures de travail et des salaires ; l'un d'entre eux introduisit même les Sœurs de charité à son atelier de broderies, pour le soin des ouvrières.

Ces réalisations, ainsi que les magnifiques résultats de l'Œuvre Saint-Joseph, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de Mgr Thibaudier sur M. l'Abbé Dehon. Dès les premières prises de contact, le distingué Prélat lui prodigua, sans compter, les témoignages les plus flatteurs de sa profonde sympathie. Pourquoi fallut-il donc qu'à l'heure où des redressements si opportuns s'esquissaient dans tous les domaines pour le plus grand bien des classes populaires, un certain nombre des collaborateurs sur lesquels l'Abbé Dehon avait le plus compté, vinssent à lui faire défaut ?

De jour en jour, le gouvernement glissait visiblement à gauche... Les œuvres dites de droite prenaient de ce fait, des allures suspectes. Il était donc on ne peut plus humain de voir les fonctionnaires les moins indépendants les éviter d'abord, s'en détourner ensuite : l'héroïsme à jet continu est chose si rare et si onéreuse ! Sans perdre notre temps à gémir sur un passé qui s'en va, il sera peut-être permis de dégager une conclusion suggestive de cette lamentable histoire. Sans doute, les raisons profondes de ce redoutable coup de barre à gauche furent de celles que nous avons soulignées au premier chapitre de cet ouvrage ; mais aussi n'y trouvons-nous pas différents prétextes, spécieux tant que l'on voudra, auxquels pourtant le souci du plus grand bien n'eut jamais dû donner prise ?

Une coupure de l'*Osservatore Romano*, dont le Père Dehon gardera copie, lui permet de préciser sa pensée en ces termes : « Ce n'est point par les luttes religieuses, par les partis politiques ou par les formes gouvernementales qu'on relève un Peuple. Il est nécessaire que le patriotisme français accomplisse un grand sacrifice sur l'autel de la patrie : Tout Français ne [137] doit se considérer qu'au point de vue français. Aussi, renfermant dans son for intérieur les ineffaçables souvenirs, les sentiments généreux, les respectables dévouements, tout Français doit se placer sur le terrain *incontesté des institutions établies* que la France elle-même s'est données, afin de ramener la France *avec elles et par elles* à son antique unité religieuse et nationale, qui fut toujours sa force et sa grandeur.

La France doit maintenant se sauver d'elle-même. C'est un insigne honneur que Dieu accorde à une nation ; mais c'est aussi un très grave devoir qu'il impose à un peuple chrétien. »

Le Congrès de Saint-Quentin, du 23 au 25 octobre 1876

L'année précédente, prêtres et laïcs avaient répondu avec empressement à l'appel fait au nom de Sa Grandeur Mgr Dours par le « Bureau diocésain des Œuvres ». Chacun sortit du magnifique Congrès de Reims avec l'intime conviction que l'heure d'agir était enfin arrivée et qu'il fallait organiser l'action catholique.

« Sans méconnaître les difficultés de la situation présente et les obstacles qui s'opposent à notre action, écrivait alors M. l'Abbé Dehon, nous étions pénétrés d'une sainte espérance, basée sur la pensée que Dieu est avec nous, puisque nous travaillons pour sa gloire et le salut des âmes, et qu'avec nous aussi est son Vicaire sur la terre, dont la bénédiction porte toujours bonheur. » Enfin l'assemblée s'était dissoute, non sans avoir émis le vœu que ces sortes de réunions soient renouvelées tous les ans.

« Le moment est venu, ajoute M. l'Abbé Dehon, de reprendre ces consolants et fructueux travaux ; Mgr Thibaudier, notre nouvel évêque, veut bien nous y encourager et Sa Grandeur Elle-même daignera présider en personne nos assises nouvelles. » À l'œuvre donc sous la direction de Monseigneur !

Le 23 octobre, devant la foule qui remplissait la basilique de Saint-Quentin, le discours d'ouverture du Congrès fut prononcé par le Révérend Père Henriot, Prieur des Dominicains de Paris. Partant de ce texte de l'Écriture : « *Unicuique mandant Dominus de proximo suo* », l'orateur adressa un vibrant appel à l'apostolat [138] laïc : « En face de l'impiété révolutionnaire et de la guerre acharnée faite à tout ce que nous aimons et vénérons, tout chrétien aujourd'hui doit être prêtre...

C'est au prêtre, sans doute, que le Christ a plus spécialement confié la mission de régénérer le monde... mais malgré son zèle et son activité, il ne peut atteindre toutes les âmes ; il en est même qui le redoutent, le repoussent... alors, que faire ? Il s'adresse naturellement aux laïques, c'est à ceux qui vivent au milieu du monde de Lui ouvrir un passage et de Lui préparer les voies.

Croisés de la foi, nous ne reculerons pas devant les croisés de l'impiété ! Tout catholique, aujourd'hui, doit être un apôtre et payer de sa propre personne. À l'œuvre donc ! c'est le plus grand service que nous puissions rendre, non seulement à l'Église, mais encore à la société, puisqu'une société sera toujours d'autant plus prospère qu'elle sera plus religieuse. »

La première séance générale s'ouvrit par une allocution de Monseigneur, pleine de piété et d'encouragements, dans laquelle Sa Grandeur indiquait avec prudence (« Ne nous laissons pas entraîner à de vaines illusions. Sans faire tout le bien désirable, nous ferons cependant beaucoup ») le but du Congrès : à savoir « La plus grande gloire de Dieu dans le ciel, la paix des hommes de bonne volonté... le bien moral et matériel des classes laborieuses et indigentes... » Monseigneur ajoutait qu'il avait demandé et obtenu une bénédiction spéciale du Saint Père pour le Congrès.

M. l'Abbé Dehon présenta ensuite le rapport du « Bureau diocésain » établissant les réalisations obtenues depuis le Congrès précédent, tenu à Notre-Dame de Liesse ; puis il fit un exposé des ressources du Bureau diocésain.

M. LENOIR-PROYART exposa ensuite, dans un fort beau rapport, les devoirs des patrons. « Absorbés, dit-il, par l'activité industrielle, nous négligeons quelques-uns de nos devoirs de patrons. »

Après lecture d'un projet d'adresse au Saint Père, M. Arrachart montra ce que la Compagnie des Glaces de Saint Gobain, Chauny et Cirey a fait pour le bien de l'ouvrier : logements ouvriers sains et commodes, bénéfices modérés, coopératives de consommation, cantine, chapelle.

[139] M. LEON HARMEL exposa ensuite ses principes avec la même ardeur qu'au Congrès de Lyon en 1874 : « L'Église a une doctrine sociale, elle a le remède à tous les maux parce qu'elle a la solution de toutes les questions » ; puis il fit une critique serrée du

libéralisme politique « absolument contraire à la vraie liberté. Si Dieu n'est pas le Maître de la société, nous tomberons sous la tyrannie d'un César ou sous celle de la multitude ». « Le Dieu du ciel et de la terre est aussi le Dieu de l'atelier. Le patron doit faire respecter Dieu à l'atelier ; en dehors de l'usine, il doit exercer ses devoirs de paternité sociale sur les familles que Dieu lui a confiées. »

M. DESSONS, FILS, montra la puissante vitalité chrétienne du Cercle de Sains.

Une Commission spéciale traita de la condition des ouvriers de culture.

Puis M. LOUIS de CISSEY se fit une fois de plus, l'apôtre de l'œuvre du dimanche. « L'œuvre du dimanche domine toutes les autres, a dit Sa Sainteté Pie IX, sans elle, la France ne se relèvera pas. »

M. L'ABBE PREVOT traita de l'enseignement et des bonnes lectures.

M. LENAIN-PROYART recommanda d'encourager les bons écrivains et la bonne presse et d'accepter avec une entière soumission la forme de gouvernement établie. Puis les orphelinats du diocèse furent présentés et M. LECOMTE, de Rouvroy, donna un rapport sur les ouvriers de culture, véritable petit chef-d'œuvre qui mérita un tirage à part, répandu dans tout le diocèse.

Quelques jours après le Congrès, Sa Sainteté le Pape Pie IX adressait au Congrès un bref très bienveillant de félicitations pour l'œuvre accomplie.

M. l'Abbé Dehon est nommé Chanoine honoraire (24 octobre 1876)

Le dévouement éclairé de M. l'Abbé Dehon avait été remarqué par le nouvel évêque de Soissons et de Laon ; dès le deu-[140]xième jour du Congrès de Saint-Quentin, le 24 octobre 1876, Monseigneur avait annoncé sa décision de le nommer chanoine honoraire. Mgr Mathieu fit aussitôt préparer une mosette par les Dames de la Croix et les félicitations les plus enthousiastes furent adressées de toutes parts au nouveau chanoine, « elles vinrent même, remarque avec surprise celui qui était l'objet de cette distinction, d'où je pouvais le moins les attendre. C'était une période de succès, les croix viendront ensuite ! »

Quelques jours plus tard eut lieu son installation solennelle. Monsieur le Chanoine Demiselle, son grand ami, lui donna l'hospitalité et le patronat ; puis ce fut la cérémonie habituelle en présence du vénérable Chapitre de la cathédrale : procession à la stalle, serment, allocution pleine de finesse de Monsieur le Doyen et le procès-verbal. La plupart des chanoines étaient bien âgés... et M. le Chanoine Dehon bien jeune. Cette cérémonie, à laquelle il se prêta avec beaucoup de bonne foi, de simplicité et d'humilité, lui fut tout simplement une occasion de prier un peu pour l'Église dont il devenait une dignité honoraire.

L'Œuvre Saint-Joseph à son apogée (juillet 1876)

La fête annuelle de l'Œuvre Saint-Joseph fut d'abord, pour M. le Chanoine Dehon,

1°) l'occasion de rappeler le but de son Œuvre et de constater le terrain parcouru, pour en rendre grâce à Dieu.

La vie intime de cette œuvre nous est connue : elle fait vraiment du dimanche le jour de Dieu, par la prière et les offices ; et le jour de l'homme grâce aux délassements de l'esprit et du corps qu'elle procure à ses Membres ; les soirées de la semaine sont également christianisées et rendues profitables par la prière, les récréations et l'étude de la musique.

Le but de cette œuvre a déjà été caractérisé dans cet ouvrage : c'est de remédier, dans sa modeste sphère d'activité, au mal social. « Nous avons sondé les plaies profondes de la société, le paupérisme, l'antagonisme des classes, l'immoralité croissante dans le peuple... Nous sommes allés droit à la difficulté et nous avons appelé sur le même terrain, celui de la charité [141] chrétienne, le riche et le pauvre, le patron et l'ouvrier, pour qu'ils travaillent ensemble à la solution du problème. »

Le malaise social résulte surtout d'un mal moral. Alors le travail ne manquait pas et la Chambre de Commerce de la Seine, recherchant les causes du malaise populaire, les résumait en ces mots : « Les ouvriers économes et laborieux sont dans des conditions satisfaisantes. Les autres subissent la peine de leur inconduite et de leurs excès. Un grand nombre s'épuisent par l'abus des boissons alcooliques et des plaisirs énervants du milieu dans lequel ils vivent. »

L'ouvrier n'est pas d'ailleurs le seul coupable, ni même peut-être le plus répréhensible. Or, ajoute M. le Chanoine Dehon, « l'enquête diocésaine, dont il a été question plus haut, a démontré que l'une des causes les plus directes de la démoralisation des ouvriers, c'est la violation du dimanche. Attribuer à l'ouvrier la responsabilité tout entière de cette faute serait manqué à la justice. C'est un lieu commun de l'accuser de fêter le lundi ; la vérité est que, rendu indifférent au point de vue religieux par des exemples partis de plus haut, il ne tient plus aucun compte du dimanche. »

Aussi, la sanctification du dimanche réalisée à l'Œuvre Saint-Joseph, sera-t-elle l'objet d'une véritable campagne de la part de son directeur.

Le sort de l'enfant de l'ouvrier n'est pas moins déplorable : il ne trouve guère à l'atelier que le mauvais exemple, et d'abord celui du blasphème. Et on appelle cela de la civilisation ! Mais un nègre de l'Afrique est, à ce point de vue, infiniment supérieur aux barbares perfectionnés que fabrique l'atelier ou l'usine. « Il faut à l'apprenti un patronage paternel destiné à suppléer l'action de la famille absorbée aux travaux de l'atelier. »

Aucun remède sérieux n'a été opposé au mal, en dehors des œuvres de l'Église. Les associations qui se forment actuellement seront chrétiennes avec les patrons, redevenant de vrais pères pour leurs ouvriers ; ou révolutionnaires, contre les patrons. Il faut donc organiser chrétiennement l'usine, protéger et encourager nos œuvres pour la gloire de Dieu et le plus grand bien de tous.

2°) M. le Chanoine Dehon exposa ensuite les progrès réalisés par l'Œuvre Saint-Joseph : développement très large, bien qu'il [142] soit encore insuffisant, du local de l'Œuvre ; et surtout progrès de l'œuvre vivante, progrès moraux et accroissement numérique de ses Membres.

3°) Enfin, ce fut le bilan financier de l'année écoulée qui se termina par des remerciements vibrants adressés au bon Cœur de Dieu et à ses intermédiaires qui veulent bien s'intéresser à l'Œuvre Saint-Joseph.

[143] IV. VERS LA VIE RÉPARATRICE

L'idée réparatrice

L'idée réparatrice dont tant d'âmes ont vécu, surtout depuis le siècle dernier, est au fond, une question de justice et d'amour. Tout péché, en effet, comporte le vol d'une jouissance défendue et une désobéissance, outrageante pour le Maître divin.

Certes, il ne saurait être question de prêter à la Majesté divine de puériles susceptibilités de grand seigneur piqué ! Toutefois, s'approprier un plaisir défendu par la sagesse de Dieu, c'est bouleverser le bon ordre des choses ! Dieu, en effet, ne peut commettre d'erreur lorsqu'il commande ou défend quoi que ce soit. L'ordre qu'il a adopté est le seul bon. Or, envers Lui, pas de pardon sans réparation ! Si l'on veut que règne l'harmonie en nous comme dans les infiniment petits et dans les infiniment grands, et il le faut ! (sinon laissons toute espérance

d'entrer au séjour de l'Ordre qu'est le ciel), il n'y a qu'un moyen en dehors du pardon pur et simple, c'est la compensation : Pour le plaisir volé, une peine, et voilà l'expiation qui rétablit l'ordre des choses ; la justice imprescriptible est alors satisfaite ! Pour l'injure envers Celui qui possède le droit suprême de commander : la reconnaissance de ce droit par son contempteur, puis celle de son tort et l'expression de son repentir.

Le Christ Rédempteur, conscient de notre insolvabilité radicale, voulut bien se charger de notre dette, mais il décida aussi de nous incorporer à Lui, de sorte que le Christ total, c'est Lui et nous unis. Il a daigné payer surabondamment la quote-part dont Il avait consenti à se charger, à nous de solder la nôtre ! Nous sommes d'autres Christs ! « Identité mystérieuse qui octroie au chrétien des privilèges inouïs, en lui imposant des obli-[144]gations proportionnelles³⁴. Ainsi, la réparation sera parfaite ! On n'apprécie à leur valeur que les biens dont on acquitte, au moins en partie, le prix. Pour insignifiante qu'elle soit toujours en elle-même, au regard de la Majesté divine, notre misérable réparation unie à celle de Jésus-Christ, telle la goutte d'eau du calice, revêt pourtant une valeur infinie.

À notre époque plus que jamais, cette doctrine réparatrice, vieille comme le monde, est comprise, depuis les demandes expresses du Sacré-Cœur, auxquelles se sont jointes les instances de la Très Sainte Vierge à Pellevoisin, à Pontmain et à La Salette. Il s'est ainsi créé une sorte d'atmosphère réparatrice au sein de laquelle se sont acclimatés de nombreux Instituts religieux et un plus grand nombre encore d'âmes chrétiennes du monde, dont Dieu accepte et demande la substitution.

M. l'Abbé Dehon était dans le courant ; presque tous ses ouvrages ascétiques en font foi, au point même que réparer, compenser fut, depuis toujours, le point de vue auquel il se plaça pour vivre sa vie chrétienne, exercer son ministère sacerdotal et vivre sa vie religieuse. Il était donc tout naturel qu'il prît contact directement ou indirectement, avec divers Instituts religieux spécialement voués à la réparation ou qui en comprenaient davantage l'urgence immédiate. De ce nombre furent, par exemple, les Ursulines d'Aix-en-Provence, les Religieuses Victimes de Mère Marie Véronique, les Franciscaines Servantes du Cœur de Jésus.

Les Ursulines d'Aix

À vrai dire M. l'Abbé Dehon n'eut pas de relations directes avec les Ursulines d'Aix, mais, par l'intermédiaire du Père André Prévot il devait bientôt communier à leur pensée. Voici quelques-unes des vues pratiques d'oraison réparatrice que le Père André semble bien avoir puisées à Aix et dont M. l'Abbé Dehon vivra également :

« Réparer *pour les âmes consacrées* d'abord ! Pendant son agonie Jésus ne se plaignit pas des huit apôtres qui dormaient eux aussi, mais de l'apôtre saint Pierre, qui était l'apôtre privi-[145]légié... Quoi, vous dormez ! Voilà où aboutissent tant de protestations d'amour et de dévouement ! Que d'âmes à qui Jésus fait le même reproche ! »

Réparer pour tous ensuite, nuit et jour ! C'est surtout à l'heure où commencent les réunions mauvaises, les théâtres, etc... qu'il faut s'unir aux louanges qui sont rendues à Jésus au Ciel et sur la terre, en réparation des blasphèmes et des mauvaises conversations qui se font entendre dans les lieux de perdition.

Jésus cherche une âme qui Lui soit entièrement dévouée, qui joigne sa voix à celle de la Prière Universelle montant du Cœur de Jésus, de la terre, du purgatoire et du ciel vers le trône de Dieu ; Il l'encourage à ne point délaisser par lâcheté ni la pénitence extérieure, ni la prière, sous le vain prétexte de la fatigue, mais à prolonger chaque jour de la semaine l'accueil qu'il reçut jadis chez ses amis de Béthanie.

³⁴ Cf. *Encouragements du Cœur de Jésus*, 1874.

La nuit, le zèle de ces âmes réparatrices ne se relâche pas : Pour autant que l'obéissance les y autorise, elles feront auprès du Cœur de Jésus la « Veillée de Béthanie » ainsi organisée :

I. Ordre des présences : à 10 h. du soir, tous. Chacun, en retardant un peu le sommeil et en devançant un peu le réveil, peut, dans ces heures, faire la pratique de la veillée ; à 11 h., sainte Marthe ; à minuit, sainte Madeleine ; à 1 h., sainte Marcelle (la servante) ; à 2 h., saint Lazare ; à 3 h., sainte Véronique ; à 4 h., tous. Chacun peut tenir à la veillée de Béthanie le rôle qu'il préfère.

II. Les pratiques de la veillée seront : de prier le bon ange de réveiller celui qui se propose de veiller, dans le courant de l'heure marquée ; au moment du réveil, de prier le bon ange d'offrir la Prière Universelle à l'intention de l'âme du Purgatoire la plus proche de sa délivrance, afin que Dieu soit glorifié, et que cette âme délivrée obtienne le salut de l'agonisant le plus près de la mort. Ces deux âmes, avec leurs anges gardiens et leurs saints Patrons, viendront alors tenir compagnie à Jésus en notre nom et prier pour les pauvres pécheurs. Les âmes réparatrices, auxquelles l'obéissance ne permettra point ces sortes de « veillées », pourront tout au moins adopter, durant le jour, des pratiques telles que celles-ci :

	[146] Honorer au ciel :	Prier sur la terre pour :	Secourir dans le Purgatoire :
Le dimanche	La Sainte Trinité	Les infidèles, les hérétiques. Parcourir avec le missionnaire, les pays où ils habitent, prier, compenser.	Les plus délaissées.
Le lundi	Le Saint Esprit	Les agonisants et spécialement demander le Saint Esprit pour les âmes consacrées, comme au Cénacle Marie et les Saintes Femmes le firent pour les Apôtres. Prier, compenser.	Les âmes du Purgatoire en général.
Le mardi	L'ange gardien consolateur de Jésus agonisant et tous les Sts Anges, l'ange gardien des âmes consacrées	Les parents, amis et bienfaiteurs, ennemis, supérieurs. Le Saint-Père, l'Eglise, la France, les âmes recommandées. Prier, compenser.	La classe d'âmes correspondante
Le mercredi	Saint Joseph, les Saints Patrons, surtout ceux des âmes consacrées. Tous les Saints	Les âmes dont on est chargé, âmes consacrées, élèves, autres âmes. Prier, compenser.	id.
Le jeudi	La Sainte-Eucharistie.	Les prêtres le Clergé en général, celui du diocèse, de la paroisse, les prêtres victimes, ceux qui ont le plus besoin de prières. Prier, compenser.	id.
Le vendredi	Le Cœur de Jésus Victime	Les pécheurs, les pécheurs sacrilèges, tous les méchants, ceux dont on est chargé. Réparation pour les sacrilèges, accomplir ce qui manque à la Passion. Prier, compenser.	id.
Le samedi	Le Cœur Immaculé de Marie	Les justes, les âmes victimes, les enfants de Marie. Prier, compenser.	id.

[147] D'autres petites industries du même genre permettaient de constituer l'« *Heure de Béthanie* », « *La semaine de Béthanie* », « *l'Année de Béthanie* » ; elles dénotent une exquise candeur et une simplicité de sentiments qui est sûrement de nature à toucher le Cœur de l'Hôte-Divin que Marthe et Marie aimaient tant à recevoir.

D'autres Congrégations bien connues : Bénédictines du Saint-Sacrement (1651), Religieuses de la Sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur ou Passionnistes (1771), Religieuses de Picpus (1797), Congrégation de l'Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur de Jésus (1820), Institut des Religieuses de la Purification de Notre-Dame, Victimes du Cœur de Jésus (1834), etc... etc...³⁵ dont nous rappelons le nom pour mémoire, se sont consacrées à la Réparation comme à un but, sinon exclusif, du moins dominant.

Mais il en est deux dont les rapports avec l'Œuvre du Père Dehon seront tels qu'il y a lieu de s'y arrêter : Ce sont la Congrégation des « Sœurs Victimes du Sacré-Cœur de Jésus », fondée en 1856, par la Servante de Dieu Mère Marie Véronique Lioger, et l'Institut des « Sœurs Servantes du Sacré-Cœur », originaire de Strasbourg et établi à Saint-Quentin.

Les Religieuses Victimes du Sacré-Cœur de Mère Marie Véronique du Cœur de Jésus

« La Servante de Dieu, Caroline Lioger, en religion Marie Véronique du Cœur de Jésus, naquit à Lyon le 25 mai 1825³⁶. » Douée d'une intelligence aussi vive que précocité et d'une bonté de cœur sans égale, elle fit preuve, dès l'enfance, d'une fermeté de caractère qui, sous l'empire de la grâce, deviendra une grande qualité morale : « *Lorsqu'elle avait vu le bien à réaliser, écrit sa distinguée biographe, nul obstacle ne pouvait l'arrêter.* » Ce mot résume, on ne peut mieux, la vie de Mère Marie Véronique.

Toute à Dieu, elle est prévenue dès le bas âge de grâces surnaturelles : à l'âge de quatre ans, Caroline fait oraison sous la conduite de la Très Sainte Vierge ; à cinq ans elle prend un jour, comme thème de ses contemplations, les mots du catéchisme-[148]me : « Nous sommes créés pour connaître, aimer et servir Dieu », « la nuit, cachée sous son lit et les bras en croix, elle prolonge sa prière. » L'amour de la prière, l'amour de la souffrance expiatoire, le don de connaissance des âmes sont pour elle des faveurs célestes que les plus captieux attraits du monde n'amoindriront jamais. Dieu avait visiblement marqué Caroline Lioger d'une vocation d'élite : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* » dira-t-elle à Notre-Seigneur (en 1874). Et la réponse sera :

« *Que tu sois victime avec moi.* Ce mot de victime était nouveau pour moi, écrit-elle ; je le comprends à peine. Je me tais et j'adore les desseins de Dieu sur sa pauvre petite créature. Je sens que tout mon être s'écoule en Lui, que mes sentiments, mes pensées s'agrandissent. J'aime Dieu et les âmes d'un amour tout nouveau, je sens l'amour de Jésus dans la Rédemption, j'ai l'intelligence de l'Eucharistie. Je vois d'autre part l'Eglise dans l'oppression, la terre couverte de maux, l'horrible péché, cause de tous ces malheurs et les âmes tombant comme des feuilles dans l'enfer et Jésus toujours en holocauste, Hostie toujours vivante, Victime sans cesse immolée pour la terre coupable et bien seul dans son sacrifice. »

La vie de Caroline ne sera plus qu'une réponse d'amour à cette poignante vue d'oraison :

« Je me livrai en union avec Jésus-Christ, tout entière à Dieu pour le glorifier de la façon qu'il voudrait et je me livrai au Cœur de Jésus-Christ pour en être la petite Victime pour sa consolation et sa gloire... »

C'est ainsi que « Dieu venait de se choisir une victime qu'il destinait à devenir la Fondatrice d'une famille de Victimes... »

En attendant la vie religieuse, Caroline, qui était entrée au Tiers-Ordre de saint François en 1845 sous le nom de Sœur Marie Véronique, avait pour confesseur un excellent prêtre, assez peu habitué aux voies extraordinaires ; elle fut alors amenée par la Très Sainte Vierge Elle-

³⁵ Révérend Père Raoul Plus : *La Réparation*, Histoire, Doctrine, Pratique.

³⁶ *Avec le Christ sur le chemin de l'Amour divin*, Beauchesne, 1929.

même à confier la direction de son âme à un Prêtre de Saint-Sulpice, ancien professeur de théologie à Paris, et alors supérieur du Grand Séminaire de Viviers. Comment s'en étonner lorsqu'on sait que « doué de beaucoup de science et de vertu, (ce prêtre, M. Emile Roux) avait en outre une dévotion éminemment spéciale pour la Très Sainte Vierge. »

En 1856, la Servante de Dieu était alitée depuis cinq ans, [149] lorsque M. Roux estima l'heure venue de jeter les fondements de l'Œuvre des Religieuses Victimes, que Notre-Seigneur avait demandée à Sœur Marie Véronique.

« Avec la haute approbation du Cardinal de Lyon et l'agrément de l'Évêque de Grenoble, il lui conseilla de commencer son Œuvre à Genas, petite localité de l'Isère, où son frère, M. V. Roux, était curé. »

On devine ce que fut le voyage pour Sœur Marie Véronique atteinte d'une myélite chronique... Un an plus tard, le Vendredi Saint, 10 avril 1857, Sa Grandeur Monseigneur. l'Évêque de Grenoble donnait son approbation verbale à la règle que lui soumettait la Fondatrice : l'Institut des Religieuses Victimes était fondé. De Genas, où son installation ne pouvait être que provisoire, la Communauté naissante se transporta, le 9 juin 1858, aux Avenières, dont M. Victor Roux venait d'être nommé curé.

Rien de plus actuel et de plus édifiant que l'histoire splendide de cette âme et de son Œuvre : elle fut retracée notamment par le Révérend Père André Prévot scj dans un volume fort documenté de 915 pages³⁷ et dans *Avec le Christ sur le Chemin, de l'amour divin* que M. F. Mourret, Directeur au Séminaire Saint Sulpice enrichit d'une belle préface doctrinale. Ces ouvrages et un *Cahier* que nous avons consulté à Rome, permettent de saisir la genèse des relations qui vont bientôt s'établir entre Mère Marie Véronique et l'Abbé Dehon : C'est le même esprit, le même but, d'un côté dans la vie contemplative, de l'autre dans la vie mixte.

Les Religieuses Victimes du Cœur de Jésus « s'unissent aux quatre fins du sacrifice en union avec le Cœur Eucharistique de Jésus » dans la vie régulière contemplative. Ce qui caractérise leur vie, c'est la simplicité et la charité. La fin qu'elles poursuivent est formulée en ces termes dans le *Cahier*³⁸ dont nous parlions plus haut, où l'on trouve précisé en ces termes l'esprit de leur Institut :

« S'unir au sacrifice de Jésus-Christ en se consacrant, sans aucune réserve, à son divin Cœur afin de réparer par Lui, avec Lui et en Lui, les outrages faits à la majesté infinie de Dieu, d'obtenir le triomphe et l'ex-
[150]altation de la sainte Église, la conversion des pécheurs et l'accomplissement de ses adorables desseins. »
« Ce dévouement (en qualité de victime) n'est pas une pratique de surrogation (1^{er} Commandement de Dieu). Or, le domaine absolu que Dieu possède sur toute créature ainsi que le droit sacré à leur dévouement appartient aussi à Notre-Seigneur, »

car Il est le Fils de Dieu consubstantiel au Père ; et d'autre part, Il nous a rachetés et conquis à son Père par la Rédemption, pour accomplir toute justice et nous donner à Lui.

Le « dévouement » dont les Religieuses Victimes font profession, s'adresse plus directement au Cœur de Jésus qui nous a donné la merveille de l'Eucharistie ; ce Cœur n'est-Il pas une partie d'un Tout adorable et le symbole expressif en même temps que le siège manifestatif de Son amour pour nous ? Aussi, les Religieuses Victimes se proposent-elles de Lui rendre amour pour amour plus complètement que les autres chrétiens, en embrassant à fond la pratique parfaite de la vie de sacrifice dont nous avons reçu la grâce au baptême, en devenant membres vivants de Jésus-Christ.

³⁷ Révérend Père André Prévot scj : *Vie de la Servante de Dieu Mère Marie Véronique du Cœur de Jésus, Caroline Lioger*, Librairie St. Paul.

³⁸ Archives de la Congrégation des Prêtres du Cœur de Jésus à Rome.

« Les Règles demandent à toutes l'immolation intérieure, le renoncement à la volonté propre, au jugement personnel, à tout ce qui peut flatter l'orgueil, la sensualité, et détruire ainsi dans les âmes, les qualités d'une vraie victime. » (o. c. p. 216)

L'Œuvre des Prêtres-Victimes de Mère Marie Véronique

Peu de temps après avoir établi l'Institut dont il vient d'être question – vers 1875 – la vénérée Fondatrice conçut la pensée d'un Institut de Prêtres établi sur un plan analogue. Personne, mieux que le Prêtre, pensait-elle, ne peut apaiser la divine Justice et obtenir grâce pour les pécheurs. Telle était également la conviction de son Directeur, M. E. Roux, qui écrivait, en 1870, à Mgr Mercurelli :

« Ce serait une consolation pour le cœur si cruellement endolori du Vicaire de Jésus-Christ, s'il se formait dans l'Église une Congrégation de Prêtres qui, eux aussi, feraient profession expresse d'accomplir toutes leurs œuvres méritoires pour le salut du prochain et l'exaltation du Saint-Siège Apostolique. Quand je pense à une pareille Œuvre et à tout le bien qu'elle pourrait produire, je ne puis m'empêcher de supplier [151] Notre-Seigneur Jésus-Christ de la faire surgir et de donner à son Église quelques prêtres saints, doctes et sages pour l'entreprendre et la conduire à son terme. » (o. c. p. 168)

L'accord était donc parfait entre ces deux saintes âmes ; Sa Grandeur Mgr Fava, Évêque de Grenoble de son côté, « attachait une grande importance à cette Œuvre et donna toutes sortes d'encouragements aux prêtres qui voulaient s'y dévouer » (o. c. p. 170). Nombre de Prélats enfin, reconnaissaient sa haute utilité et n'avaient pas de vœux plus chers que de la voir aboutir.

Le vénérable M. E. Roux communia si bien à l'idéal de Mère Marie Véronique, qu'après avoir fait le vœu de victime en 1858, il chercha, de concert avec elle, quelques prêtres pour inaugurer l'œuvre sacerdotale réparatrice qu'ils avaient en vue ; mais Dieu permit que le départ de M. l'Abbé Roux pour l'éternité survint en novembre 1876, à l'heure où l'on était sur le point d'aboutir à un essai.

Le Révérend Père Giraud lui-succéda comme confident des admirables desseins de Mère Marie Véronique. En 1870, il avait publié son *Union à Notre-Seigneur dans la vie de victime*, et dès 1877, M. l'Abbé Dehon entra en rapports épistolaires avec lui au sujet de la fondation des Prêtres du Sacré-Cœur qui allait naître à Saint-Quentin ; en mai 1877, le Révérend Père écrivait à M. l'Abbé Dehon qu'il avait publié l'ouvrage *De l'esprit et de la vie de victime dans l'état religieux*, ajoutant qu'il préparait *Prêtre et Hostie*, dont la publication sera d'ailleurs retardée jusqu'en 1883. Dans la composition de ces différents travaux devenus classiques, le Père Giraud s'était profondément inspiré des pensées de Mère Marie Véronique.

Quelques années plus tard, la collaboration de ces deux âmes d'élite cessa : l'entente n'avait pu s'établir au sujet de la fusion, en un seul Institut, des Sœurs de La Salette que le Père Giraud venait de fonder, avec l'Institut des Victimes. Mère Marie Véronique avait à Rome deux grands amis : Mgr Mercurelli et le Révérend Père Laurençot. Tous deux estimaient au plus haut point l'Œuvre des prêtres qu'elle avait en vue. Le Révérend Père Laurençot reçut même communication du projet de Constitutions que Mère Marie Véronique avait élaboré pour cette Œuvre-[152] sacerdotale ; après l'avoir revu, il le traduisit en latin et se proposait de le présenter à Sa Sainteté le Pape Léon XIII, en 1879, puis il y renonça. Le projet manquait de précision ; mais on voit à quel point le Révérend Père Laurençot s'y intéressait !

Par relations, une douzaine de prêtres entrèrent en rapports avec Mère Marie Véronique, en vue de fonder cette œuvre à la fois si actuelle et si intéressante. Il y eut trois essais successifs – si l'on compte comme un essai le séjour de M. l'Abbé Prévot à Rome avec un Frère. Il faut plutôt dire deux essais, selon l'avis du Père Dehon : Celui des Avenières, où M. l'Abbé Prévot constitua le premier groupe de Prêtres-Victimes avec Monsieur Roux, Monsieur Dumont, curé des Avenières et Monsieur Gervais ; et celui d'Aix-en-Provence, où M. l'Abbé

Prévot, Monsieur Mansis et M. Galley formèrent communauté, sous la direction de Monsieur Peylin. Aux Avenières, Monsieur Roux mourut après quelques mois de vie de communauté (en novembre 1876), M. Dumont se découragea et reprit sa liberté. M. l'Abbé Prévot restait seul ! C'était l'échec ! Pourtant, Sa Grandeur Mgr Fava, évêque de Grenoble n'avait eu que des encouragements pour le petit groupe des Avenières ; les révélations de la Salette venaient, en effet, de lui montrer jusqu'à l'évidence combien la création d'œuvres réparatrices était opportune.

À Aix-en-Provence, un plus grand nombre de prêtres partagea l'idéal de Mère Marie Véronique et de M. l'Abbé Prévot. Ces Messieurs se réunirent donc en communauté chez M. l'Abbé Peylin, supérieur de l'orphelinat ; on y trouvait Monsieur le Supérieur, M. l'Abbé Prévot, M. l'Abbé Galley et M. Gervais. À ce petit groupe se joignirent, de temps à autre, M. l'Abbé Mansis, aumônier du Sacré-Cœur, M. l'Abbé Mallet, directeur au grand Séminaire, qui, tout en partageant les vues de la petite communauté, se trouvaient retenus par leurs devoirs d'état, aux lieux où ils exerçaient leurs fonctions. Mais après trois ans d'essai, M. l'Abbé Peylin mourut. Après deux ans, M. l'Abbé Galley perdit confiance de voir aboutir les essais d'Aix. Il s'en fut à Rome consulter le Révérend Père Laurençot, en mai 1884 ; à son retour, il entra, le premier des disciples de Mère Marie Véronique, à notre noviciat de Saint-Quentin, le 15 août 1884. Malheureusement, son état de santé le contraignit à se retirer, en mars 1885. Il nous resta uni de cœur jusqu'à sa mort, en 1887. Les bonnes [153] lettres qu'il écrivit pendant son noviciat à la Révérende Mère Marie-Joseph – qui avait pris la succession de Mère Marie Véronique – ont dirigé vers Saint-Quentin M. l'Abbé Charcosset et M. l'Abbé Prévot.

En 1884, la Révérende Mère Marie Joseph écrivit à M. l'Abbé Charcosset que M. l'Abbé Galley avait trouvé le port et qu'il l'attendait à Saint-Quentin. Ce fut au retour d'un pèlerinage à Lourdes qu'il trouva cette réponse à son vicariat de Charolles. Il y vit une indication providentielle. Son parti fut bientôt pris ! M. l'Abbé Prévot, lui, hésitait ainsi que nous le verrons, par crainte de rencontrer Sa Grandeur Mgr Thibaudier qui avait été jadis au nombre des opposants vis-à-vis de Mère Marie Véronique. Mais après les lettres si optimistes du Père Galley, suivies d'un échange de correspondance avec le Révérend Père Modeste, qui nous protégeait, il se décida. Le 21 mai 1885, il arrivait à Saint-Quentin.

Rapports épistolaires de M. le Chanoine Dehon avec la vénérée Mère Marie Véronique

Au moment où il allait jeter les fondements de son Œuvre, M. l'Abbé Dehon voulut s'assurer l'union de prières et de sacrifices avec les œuvres analogues à celle qu'il avait en vue. Jusqu'alors, il n'avait pas trouvé d'institut de prêtres dont le but correspondit à l'idéal d'amour et de réparation qui était le sien. Si cet Institut existait, la question de son orientation était tranchée ! Pour en avoir le cœur net, M. l'Abbé Dehon jeta donc la sonde : il écrivit de divers côtés en 1877, et notamment au Père Giraud après avoir lu son bel ouvrage sur *L'union à Notre-Seigneur dans la vie de victime*, et à la Révérende Mère Marie Véronique, dont il avait entendu louer la sainteté par la Sœur Marie du Sacré-Cœur de Bourg, fondatrice de la Garde d'Honneur. À deux reprises, M. l'Abbé Dehon écrivit à la Révérende Mère, le 8 et le 22 juin 1877 : Dans sa première lettre il lui disait notamment : « Je dirige ici une fervente Communauté religieuse, dite des Servantes du Cœur de Jésus, qui ont pour but la *réparation* par la prière, par la pénitence et par les œuvres. Elles font, comme quatrième vœu, le vœu de victime. Elles ont été fondées il y a douze ans, leurs maisons sont au nombre de [154] trois et elles sont en instance, pour leur approbation en Cour de Rome. Vous comprenez combien l'analogie de cette Congrégation avec la vôtre me fait désirer prendre connaissance de vos Constitutions et de votre but. Il y a, dans cette ressemblance, un puissant motif de sympathie. Si donc vous voulez bien me permettre cette indiscrétion, je vous demanderai un aperçu sommaire de vos Règles. Notre-Seigneur a demandé des victimes à Paray-le-Monial et depuis,

Il a maintes fois exprimé le désir de voir naître des œuvres réparatrices. Savez-vous s'il y a quelque part une congrégation d'hommes et en particulier des âmes sacerdotales vouées à la réparation ? »

Nous n'avons pu retrouver la réponse que Mère Marie Véronique fit à cette lettre. Le 22 juin, M. le Chanoine Dehon insistait : « Madame la Supérieure, Votre lettre nous a causé une bien grande joie. Notre-Seigneur s'est choisi des victimes en même temps au Nord et dans le Midi de la France. Les deux Congrégations ont presque le même but et les mêmes moyens. Mais j'attache un grand intérêt à la *société de prêtres* dont vous me parlez. Il nous semblait que Notre-Seigneur demandait cela ici. Ces Messieurs sont-ils constitués en congrégation religieuse ? Quelle est leur règle et quelles sont leurs œuvres ? Voilà la question dont je désire ardemment avoir la solution. Je compte sur votre charitable intervention pour cela. Ces renseignements m'aideront à connaître la volonté de Notre-Seigneur. »

Cette fois la réponse de Mère Marie Véronique se fit attendre ; or « il faut battre le fer quand il est chaud ! » À Saint-Quentin il importait d'agir ! Sa Grandeur Mgr Thibaudier venait d'autoriser, le 13 juillet 1877, M. le Chanoine Dehon à fonder l'Institution Saint-Jean et la Congrégation, ainsi qu'on le verra bientôt. Le 14 juillet 1877, M. le Chanoine Dehon fit l'acquisition de l'immeuble qui allait devenir l'Institution Saint-Jean, puis il se mit en retraite le 16, pour écrire les Constitutions de la Congrégation. Le 17 juillet 1877, Mère Marie Véronique dictait à sa secrétaire, Sœur Joséphine, la réponse suivante après s'être excusée de son retard : « J'ai été vraiment bien émue et touchée par les détails que vous me donnez ! Ils montrent que dans vos chères filles nous avons véritablement des Sœurs ; et cependant vous avez remarqué qu'entre les deux Instituts, il y a suffisamment de différences pour légitimer leur existence [155] simultanée. Nous n'en serons pas moins unies dans le Sacré-Cœur de Jésus par les liens de la plus intime charité. L'œuvre des *prêtres-victimes* existe. J'ai communiqué à ces Messieurs votre désir d'entrer en rapports avec eux, et l'un d'entre eux, encore aumônier de notre Communauté des Avenières (le Père Prévot), me dit qu'une entrevue serait bien préférable à une correspondance et entrerait peut-être dans les desseins de Dieu... »

C'était précisément l'époque (juillet 1877) où – le Révérend Père Prévot en rend témoignage – Mère Marie Véronique lui dit : « J'ai demandé à Notre-Seigneur que l'œuvre commence ailleurs d'une manière *franche et régulière*... » Car la vénérée Mère voyait en effet, son essai des Avenières compromis par les divisions et les incertitudes. Quelques jours plus tard elle ajoutait au Révérend Père Prévot : « Nous avons été exaucés ! » Elle sentait que l'Œuvre si ardemment désirée se fondait à Saint-Quentin ; d'où l'invitation qu'elle adressait à M. le Chanoine Dehon, pour le prier discrètement de bien vouloir venir en personne aux Avenières en vue d'arrangements qui, sans doute pensait-elle, entreraient dans les desseins de Dieu. Pour infiniment discrète qu'elle fut, cette invitation ne pouvait avoir de suite... La bonne Mère ignorait certains impondérables qui, imperceptibles à distance, n'en revêtaient pas moins, en ce temps-là, une importance de premier ordre. M. le Chanoine ne fit pas le voyage des Avenières, et ne pouvait pas le faire. C'était d'accord avec son Évêque, Sa Grandeur Mgr Thibaudier, qu'il essayait d'établir sa fondation à Saint-Quentin ; or, Sa Grandeur éprouvait des sentiments assez difficiles à décrire vis-à-vis de la vénérée Mère Marie Véronique, à la suite de fâcheux malentendus, survenus jadis entre lui et elle ! Au diocèse de Lyon (pendant la maladie de Mgr Ginouilhac), Mgr Odon Thibaudier était passé par une période délicate à l'occasion des Religieuses de Mère Marie Véronique ; prévenu contre les Victimes par quelques personnes malveillantes, l'Archevêché avait ordonné la fermeture de leur chapelle. Forte de son bon droit, Mère Marie Véronique en avait appelé à Rome, et soutenue par Mgr Mercurelli, elle avait rapidement obtenu gain de cause. Sans doute, justice avait été rendue aux Religieuses Victimes, mais il n'en restait pas moins chez [156] plusieurs des opposants un malaise secret à l'égard de Mère Marie Véronique. Il ne

pouvait donc être question de songer à une entente avec Mère Marie Véronique pour une fondation à Saint-Quentin : simple question de tact !

C'est ce qui explique qu'après une trop brève correspondance avec Mère Marie Véronique, M. le Chanoine Dehon en ait été réduit à s'abstenir. Mais l'union spirituelle de ces deux âmes réparatrices subsistait : la vénérée Mère priait et souffrait pour l'œuvre des prêtres, dont elle entrevoyait déjà la merveilleuse efflorescence dans un lointain encore obscur... Elle essayait de lui préparer quelques sujets. C'étaient deux sources, deux ruisseaux qui allaient trouver bientôt leur confluent.

Sans reprendre une correspondance directe avec Mère Marie Véronique, M. le Chanoine Dehon resta en relations avec ses protecteurs et amis, de sorte que peu-à-peu, il vit venir à lui les confidents les plus fidèles de la Mère Marie Véronique. C'est ainsi que la vénérée Servante de Dieu, tout à son idéal d'amour et de réparation, préparait à notre Œuvre de Prêtres du Sacré-Cœur des sujets excellents, qui y ont joué un grand rôle : le Révérend Père Prévot, par exemple, qui, Maître des novices pendant vingt ans, a formé la grande masse de nos Anciens, avant de devenir Provincial et Assistant ; et le Révérend Père Charcosset qui fut, lui aussi, pendant plus de dix ans, Assistant Général. Aussi comprend-on que le Père Dehon ait pu écrire : « Je tiens Mère Marie Véronique comme étant un peu co-fondatrice chez nous. » Voilà pourquoi notre vénéré Fondateur ne se lassait pas, et c'est justice, de mettre en relief, dans ses conversations intimes et dans ses écrits, la part directe que Mère Marie Véronique eut à l'établissement et à la croissance de notre œuvre, par ses protecteurs qui sont devenus nôtres, par ses disciples qui sont devenus les auxiliaires les plus précieux de la fondation.

La Congrégation des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur

Établie par Révérende Mère Marie du Cœur de Jésus (Marie Rosalie, Oliva Ulrich), de Villé (Basse Alsace), cette Congrégation fut approuvée par Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Strasbourg le 21 octobre 1867 ; dès ses origines, le but qu'elle se proposait fut précisé en ces termes : « Une vie de pur amour et d'immolation, [157] en esprit de réparation envers le Cœur de Jésus, par une entière donation de toutes leurs prières et œuvres à ce divin Cœur et par leur zèle à Le faire aimer et à Le consoler. »

« Les religieuses qui en font partie, écrit M. le Chanoine Hamant, Supérieur du Petit Séminaire de Montigny-les-Metz, ne cherchent qu'à vivre en Jésus, à se rendre conformes à ce divin Modèle, à faire de leur vie entière un grand acte d'immolation, en un mot, à devenir d'humbles victimes d'amour dignes de Lui être présentées au jour des noces de l'Agneau. »

Un incident – qui allait être gros de conséquences – marqua la fondation de ce nouvel Institut : le prêtre délégué par l'Évêché de Strasbourg pour ériger canoniquement la pieuse association en Congrégation religieuse, se trouvait être le directeur du Tiers Ordre de saint François à Strasbourg. Dès l'abord, il voulut à la fois imposer la dénomination de franciscaines aux nouvelles religieuses, et les regarder comme une fraternité régulière, qu'à ce titre il garderait sous sa direction.

Sur le premier point, apparemment simple question de mots et par conséquent sans grande portée, pensait la Fondatrice, il n'y eut pas de résistance... et ce fut là, dans la suite, une source de tribulations pour son Institut ; sur le deuxième la Mère Supérieure resta inflexible, non d'ailleurs sans de justes raisons. Après les beaux jours enthousiastes du début, où l'association de Mademoiselle Oliva Ulrich avait connu l'estime de tous, ce fut une véritable tempête qui menaça d'une ruine complète la jeune Congrégation.

Sur ces entrefaites, la guerre de 1870 éclata. La supérieure et sa Communauté se dévouèrent si bien envers les blessés, que le Gouvernement ne crut pas trop faire en accordant à la supérieure la Croix de la Légion d'Honneur. En 1871, la Communauté s'établit à Colmar : c'est là que, le 2 février 1871, fut reçue postulante celle qui – sous le nom de Mère Marie de Saint Ignace – deviendra son meilleur conseil en même temps que son plus constant

appui. Nous sommes à l'époque où le traité de Francfort va faire de leur « pays natal, une terre d'exil », selon le mot si expressif des Religieuses. Comment, dès lors, s'étonner de les voir regarder par-dessus les Vosges ?

Le Révérend Père Antoine Jenner de la Compagnie de Jésus, qui, en 1872 avait donné la station de carême à Saint-Quentin, n'igno-[158]rait pas leurs sentiments ; aussi crut-il opportun de faire valoir auprès de la Supérieure les avantages d'un établissement au diocèse de Soissons. La question mise à l'étude, fut résolue le 24 décembre 1872 par l'autorisation épiscopale accordée aux religieuses de s'établir à Molain, dans le doyenné de Wassignies. Simple pis-aller, il est vrai, car le pensionnat, tenu depuis lors par les religieuses, n'entraînait guère pour elles d'occupations en harmonie avec leur but ; on le voyait plus clairement désormais. À la suite de quelques prises de contact de la Mère supérieure avec les membres les plus notables du Clergé, au Vicariat de Saint-Quentin, où elle ne laissa qu'un souvenir édifiant de zèle ardent pour le bien, M. le Chanoine Dehon proposa de solliciter leur installation dans un petit pensionnat de la rue Saint Louis, dont il était l'aumônier. La requête fut agréée : le 25 mars 1873, M. le Vicaire Général Dours accordait les autorisations nécessaires à la réalisation de ce projet ; en retour, Mère supérieure offrit à M. le Chanoine son concours pour la fondation qu'il avait en vue à Saint-Quentin : l'entente était conclue. Comment ne se fut-elle pas établie entre deux âmes qui se trouvaient partager le même idéal d'amour et de réparation au Cœur de Jésus ? Leur rencontre n'apparaissait-elle pas nettement comme un véritable coup de la Providence ?

L'installation des Religieuses Servantes du Cœur de Jésus au petit pensionnat de la rue Saint Louis fut présidée, le jour de la Visitation en 1873, par M. l'Archiprêtre Gobaille ; il fut établi que M. le Chanoine Dehon serait désormais leur confesseur et directeur ; cette circonstance, où il semble permis de voir l'action de la Providence – l'avenir le montrera – préparait l'orientation définitive de celui dont nous tentons de retracer la vie. Dès cet instant, M. le Chanoine Dehon ne cessera plus de rendre un hommage ému aux vertus exceptionnelles de ces religieuses : C'était d'abord la Mère supérieure et fondatrice de l'Institut, qui fut toujours appelée dans la Communauté, de ce nom que l'on aime à entendre : « Chère Mère ! » Qu'on ne s'y trompe point ; lorsqu'une religieuse prononce ce mot, jamais il ne sort de ses lèvres à la légère, elle ne le profane point, comme il arrive trop souvent dans le siècle : il dit alors vraiment ce qu'il signifie : « *Chère Mère* » était, en effet admirablement douée pour les fonctions de fondatrice et de supérieure gén- [159]rale, auxquelles la confiance unanime de ses Filles l'avait appelée ; elle avait la foi des Saints et même le caractère viril qui les distingue. L'ajouterai-je ?... pourquoi non ? tous ceux qui souvent l'ont approchée en ont fait la remarque : elle possédait en outre, heureusement harmonisées les qualités de terroir de l'Alsacienne, qui se greffaient pour ainsi dire sur son tempérament énergique : une certaine raideur dans le commandement, oui, mais aussi une bonté surnaturelle foncière, qui facilitait singulièrement avec elle, les relations ! une main de fer sous un gant de velours, un cœur battant à l'unisson du Cœur de Jésus !

Après une telle Mère, il faut citer au palmarès de ces temps héroïques Sœur Marie de Saint Gabriel, pour rendre hommage à son talent peu ordinaire d'administration, à son éminente dignité, à son éducation si religieuse à la fois et si surnaturellement distinguée, à sa profonde bonté jointe, comme chez toutes ses Sœurs, à une profonde piété du meilleur aloi.

Sœur Marie de saint Alphonse faisait penser à celui dont le Sauveur put dire : « c'est un vrai israélite », bonne religieuse toute simple, assez âgée déjà, elle devait aller, l'une des premières, rejoindre l'Époux céleste qu'elle avait tant aimé.

Sœur Marie de la Providence était secondée par une ardeur naturelle qui l'eut fait surnommer Marthe, si sainte Marthe de l'Évangile eut eu une vie intérieure plus intense.

Sœur Sainte Claire était le dévouement personnifié par amour du Sacré-Cœur, mais sans bruit, sans éclat.

Sœur Marie de Jésus, la propre sœur de « Chère Mère », vécut une vie de pur amour ; elle s'offrit même en victime pour l'Œuvre des Prêtres du Cœur de Jésus et surtout pour le Père Dehon qui était alors aux portes du tombeau. Il semble que le Cœur de Jésus ait agréé cette substitution puisque, malgré son état de santé florissant, elle fut subitement ravie à la Communauté à l'âge de vingt-cinq ans, tandis que, contre toute espérance, le Père Dehon se rétablissait.

Sœur Marie Oliva, toujours égale à elle-même, dévouée jusqu'au zèle ardent, qui avait sa source dans la divine charité.

Sœur Véronique, au courage viril, au dévouement maternel, organisatrice hors ligne – elle devait le montrer plus tard au patronage de la rue des Bouloirs – joignait à un bon sens pro-[160]verbial une résistance peu commune à la souffrance : elle savait faire bon visage et bon cœur aux difficultés, en esprit de réparation.

Enfin Mère Marie de Saint Ignace était de l'école des grands mystiques allemands : victime de réparation, agréée semble-t-il par Notre-Seigneur, elle passa des années entre la vie et la mort, et Dieu lui accorda des grâces d'oraison très élevées. Toujours souriante, dans la souffrance, elle fit preuve d'un véritable instinct surnaturel. « Je la tiens pour une sainte, dira le Très Bon Père Dehon sur ses vieux jours, par conséquent, après y avoir bien réfléchi, je voudrais que ses Sœurs eussent écrit sa vie jour par jour. »

Groupe d'élite, on le voit ! À diriger de pareilles âmes, en se basant sur Rodriguez et sur saint Alphonse, M. le Chanoine Dehon trouva souvent lumières et secours pour son âme. Sa Grandeur Mgr Odon Thibaudier, évêque de Soissons, dira plus tard : « C'est une sainte Communauté ! Tâchons qu'elles s'ignorent et demeurent dans l'humilité !... » Ce vœu, jailli spontanément du cœur de leur évêque, allait être exaucé ! La divine Providence se chargera de les tenir dans l'humiliation et de les combler de souffrances.

Avant de monter au Calvaire, il y eut néanmoins pour les Servantes du Cœur de Jésus, une halte réconfortante au Thabor. À vrai dire, l'intimité avec le Sacré-Cœur dans la prière, le travail, le sacrifice y suffisait, mais il plût à la divine Providence d'y joindre la paternelle bienveillance de Nosseigneurs les Évêques de Strasbourg et de Soissons, le profond attachement de M. l'Archiprêtre Gobaille, de M. le Chanoine Dehon, et plus tard, de Mgr Mathieu.

C'est en vain que nous chercherions à comprendre les origines de l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur, surtout au cours de ses dix premières années d'existence, si nous n'avions constaté au préalable, combien la similitude de but, qui apparente pour ainsi dire l'Institut de « Chère Mère » et celui du Père Dehon, non moins que la valeur des religieuses, pouvaient justifier les rapports que Sa Grandeur Mgr Thibaudier avait bénis et encouragés entre les deux Congrégations. Le saint et judicieux prélat était intimement persuadé que si l'un et l'autre Institut demeuraient dans leur domaine providentiel, il en résulterait [161] une collaboration féconde, tout à fait selon le Cœur de Dieu. Les faits allaient justifier ces prévisions ! Que de services spirituels et temporels, toujours orientés vers le but commun, « nos Sœurs » nous rendront en effet : à Saint-Clément de Fayet, au Val-des-Bois, à Clairefontaine, à Sittard, à l'école secondaire de Paillé (diocèse de La Rochelle), au pèlerinage de Fresneau (diocèse de Valence) ! Toujours et partout, « nos Sœurs » se révéleront des collaboratrices foncièrement surnaturelles, d'un dévouement dont seules sont capables des âmes victimes.

Il faudra, en 1902, que le Saint-Siège déclare les services matériels rendus par ces saintes et dévouées Religieuses, peu compatibles avec les buts de contemplation et d'adoration d'une Congrégation *franciscaine*, pour mettre fin à une féconde collaboration d'un quart de siècle. C'était une question de principe ! L'obéissance s'imposait. Tous les sacrifices seront demandés au Père Dehon. Il n'y répondra que par un mot de confiance dans le Sacré-Cœur et dans le jugement de l'Église : « Fiat ! »

L'idéal de M. le Chanoine Dehon

Il n'y a point deux christianismes : l'un facile à vivre, à l'usage de la masse, l'autre crucifiant, pour les prêtres, les religieux et ceux qu'anime « la folie de la croix ». De même que Jésus a porté sa croix, ainsi nous devons tous porter la nôtre. Notre-Seigneur nous en a intimé le précepte formel :

« Celui qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de moi », nous a-t-il dit. « La croix répare, elle efface le péché. Elle achète des grâces, elle comprime les passions et les affaiblit. Elle est si nécessaire, que Notre-Seigneur en a fait la mesure de notre gloire. Comment devons-nous porter notre croix ? Avec résignation d'abord... fiat !... Avec confiance dans la grâce de Jésus qui nous aidera à la porter ! Avec joie parce que la croix est le chemin du ciel ! Avec amour surtout, parce qu'elle nous rend semblables à Jésus-Christ, parce que notre générosité console le cœur de Jésus et nous unit au Sauveur dans son œuvre rédemptrice, parce que les croix, portées avec courage, sont des sources de grâces pour toutes les âmes que nous recommandons à Notre-Seigneur³⁹. »

[162] On ne peut formuler en termes plus nets la nécessité pour tous, de la réparation par la souffrance, ni redire l'atmosphère d'amour dans laquelle il importe de l'embrasser. En fait, dira l'Encyclique *Miserentissimus Redemptor*, « le devoir d'expiation incombe au genre humain tout entier ».

Néanmoins, s'il est juste que la souffrance réparatrice s'impose à tous, il est vrai aussi que Notre-Seigneur a daigné choisir parmi ses frères adoptifs, rachetés de Son sang, un certain nombre de privilégiés, pour leur confier Ses trésors. Et, après les avoir revêtus de Ses propres pouvoirs, il a multiplié en leur faveur, les preuves de Sa bienveillance, de Son amour, non moins que de la confiance qu'Il avait en eux, au point de commettre Son peuple à leur autorité ; mieux encore, Il est allé jusqu'à Se faire leur sujet dans la sainte Eucharistie !

« Ce n'est certes pas l'une des moindres merveilles, écrit le P. Dehon, de constater que beaucoup, parmi ces enfants privilégiés, restent fidèles aux grâces qu'ils ont reçues ; au prix des plus durs sacrifices, ils conservent et défendent de toutes leurs forces, contre les serres de l'ennemi, les biens confiés à leurs soins. N'en voit-on pas même, qui périssent de la mort des héros, dans la lutte pour la cause et les droits de leur Père, de leur Frère, Sauveur et Bienfaiteur suprême ! Mais n'y a-t-il pas aussi, pour lesquels la réparation s'impose tout spécialement, parce que, d'une façon ou de l'autre, ils passent à l'ennemi ? Sans doute, la plupart ne vont pas froidement jusque-là ! Mais, même parmi les plus privilégiés du Sauveur, il s'en trouve qui, tout à leurs intérêts matériels, se donnent leurs aises, grâce aux biens dont ils ne sont pourtant que les administrateurs, sans se troubler de ce que gloire ne soit pas rendue à leur Bienfaiteur et Ami céleste..., pourvu qu'on ne les trouble point dans leur quiétude. Une dernière catégorie enfin prend une part active au combat pour la gloire de Dieu, mais leur idée de derrière la tête est d'acquérir une réputation de héros ! Ils veulent être victorieux et prennent les moyens d'y parvenir, mais à condition que la victoire soit attribuée à leur valeur, à leur courage, à leur adresse ; ils tiennent à mériter des récompenses pour eux-mêmes. Hélas ! leur intention, leur mobile n'est pas désintéressé. Comme nous sommes loin du pur amour que Dieu était fondé pourtant à attendre d'eux ! D'autant plus que les péchés du monde entier s'y joignent, dont la gravité échapperait trop souvent à notre attention superficielle, si Dieu le Père n'eut envoyé Son Fils « *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes* » (St. Luc), et pour les expier selon leur véritable gravité⁴⁰. »

[163] Ainsi le péché, celui de tous et de tous les temps, nous apparaît sous ses véritables dimensions comme le crime de l'homme contre l'Amour. Pour nous en détourner et nous réorienter vers l'Amour, le Verbe de Dieu S'est fait chair, Son Cœur nous parle au cœur...

« Il ne demandera pas de nous beaucoup d'actions d'éclat, écrira le Père Dehon. Quelques prêtres en voulant les lui donner s'y sont perdus. Ils y ont cherché leur propre gloire et leur propre satisfaction. »

³⁹ L. Dehon : *L'Année avec le Sacré-Cœur*, Tome I, p. 354 et *Couronnes d'amour au Sacré-Cœur*, II^e Couronne, 5^e Méditation, p. 170 ssq.

⁴⁰ Cf. Manuscrit XII, 93 et *Directoire spirituel*, p. 22 ssq.

« Nous sommes petits et faibles, mais notre bonne volonté, notre tendresse, notre attachement doivent consoler Notre-Seigneur et compenser pour lui ce qui nous manque en forces et en talents. »

« ...Encore une fois, avant tout, ce sont des cœurs que Notre-Seigneur demande, des cœurs qui aient la ferme volonté de l'aimer par-dessus tout et qui soient prêts à tout sacrifier pour cet amour, même ce qui est le plus cher, qui ne connaissent plus de désirs propres, plus d'intérêts personnels, mais qui n'aient qu'une chose en vue : *aimer, consoler, et dédommager le Cœur de leur Dieu*, de leur Maître et de leur Époux, lui gagner tous les cœurs et les enflammer de son amour. »

Quant aux moyens pratiques de réparer, le Père Dehon en tracera, par fragments, le thème détaillé, dans des méditations comme celle du 6 octobre de *L'année avec le Sacré-Cœur*, p. 315, dans les articles de son *Directoire spirituel*, p. 22, dans ses *Constitutions*, Ch. I et II, et dans son admirable

« Examen sur l'esprit de notre vocation » dont voici le texte : « Ai-je fait de sérieux efforts pour agir, en tout, par amour pour le Cœur de Jésus ? Le motif de mes actions n'a-t-il pas été plutôt ma propre satisfaction, ou l'amour des créatures ? N'ai-je point passé un temps notable sans penser au Cœur de Jésus, à son amour, à l'obligation que j'ai de travailler et de souffrir pour lui ? Mes affections, pensées, paroles et actions, ont-elles toujours été de nature à consoler ce Cœur très saint et très pur, qui connaît tout et est digne de tout mon amour, le Cœur de mon Dieu et de mon Jésus ? »

Toutes ces idées sont éparses dans l'immense documentation du Père Dehon, que la judicieuse complaisance du Très Révérend Père Philippe, son premier successeur, a mise à notre disposition à la Ville éternelle. Pour les grouper en faisceau, rien de plus facile, semble-t-il que de distinguer : la réparation effective, affective, afflictive et enfin la réparation sociale.

La *Réparation effective* comporte la soumission délicate à la [164] volonté signifiée de Dieu et l'acceptation généreuse de sa volonté de bon plaisir, l'offrande des souffrances, les saintes Messes et Communions réparatrices, le vœu de victime (entendu dans le sens de vœu du plus parfait, mais au titre des réparations), les actes de vertus pour compenser les péchés qui leur sont opposés.

La *Réparation affective* comprendra l'Heure sainte, la sanctification du premier Vendredi du mois, les saintes Messes et Communions réparatrices, la Pratique du mois et de la fête du Sacré-Cœur, l'Adoration du Très Saint Sacrement, l'Adoration nocturne, la Garde d'honneur.

La *Réparation afflictive* sera celle qui résulte des pratiques extérieures de pénitence.

La *Réparation* que nous appellerons sociale, tentera dans la mesure du possible, de pourvoir par la pratique des fonctions du saint ministère et par celle des œuvres sociales, aux dommages dont souffre la gloire extérieure de Dieu, à notre époque⁴¹, dans le monde du travail ; puis de porter remède aux désastres qui résultent pour les âmes, aussi bien de leurs fautes que de celles dont elles sont les victimes. Enfin ce sera encore réparer, que de lutter contre les apostasies nationales.

C'est là, nous l'avons vu, et la suite de ce récit le montrera plus amplement – nous osons l'espérer – le résumé succinct de la vie que nous essayons de présenter à nos amis. C'est aussi en raccourci l'histoire de la Congrégation des Prêtres du Cœur de Jésus, dont il nous reste à raconter les débuts, les progrès, la vie et les œuvres.

⁴¹ Cf. supra, I^{ère} partie, Ch. I.

[165] TROISIÈME PARTIE

LA VIE RELIGIEUSE - UN NOUVEL INSTITUT

[167] I. L'ANNÉE DÉCISIVE

« Nous jouons aux réalistes, *constatait, deux ans avant la guerre, M. Georges Goyau, lorsqu'il présentait au grand public les « Souvenirs » du Très Bon Père Dehon* ; nous affectons, avec un goût curieux pour le terre-à-terre, d'être des esprits pratiques ; nous nous flattons de vivre au siècle de la matière, orgueilleux des prodiges du bras humain ou des prestiges du machinisme, nous dédaignons comme des rêveuses parfois, ces âmes d'élite que hantent des préoccupations transcendantes et dans lesquelles semblent retentir, appelés par leur prière, accueillis par leur bonne volonté, des échos de l'au-delà. Qu'avons-nous besoin que le ciel s'abaisse vers nous, puisque sur l'aile de nos avions, nous montons vers le ciel ? Voilà pour notre superbe une nouvelle raison de triomphe. Et dans cette civilisation nouvelle, joyeuse et fière d'elle-même, les aspirations mystiques risquent de nous paraître surannées.

Mais pourtant, à la base de tout ce qui est moralement fécond, il y a toujours nécessairement, inévitablement, une aspiration mystique et un élan de foi. Et la faillite finale d'un réalisme égoïste, les représailles cruelles par lesquelles souvent l'aveugle matière se venge de l'homme son vainqueur, les tenaces soubresauts qui exaltent l'âme vers d'autres sphères que celles où les aviateurs peuvent atteindre, les succès magnifiques recueillis, sous nos yeux, par certaines pensées qui viennent d'en haut : tout cela est de nature à nous ramener, par la voie de l'humilité, à la possession et à la jouissance de la Vérité⁴². »

De grandes choses « *sub respectu aeternitatis* » vont encore être tentées, et grâce à Dieu réalisées par M. le Chanoine Dehon. Or, on a pu le remarquer : au point de départ de sa gigantesque offensive pour la gloire du Sacré-Cœur et le bien de l'humanité, *il y a précisément cette aspiration mystique et cet élan de foi*, dont l'illustre académicien relevait la trace à la base de toutes les grandes choses ! *Amour et Réparation*, dans l'union constante au Christ-Jésus, voilà l'unique idéal de M. le Chanoine Dehon, dans un monde qui s'achemine par la haine et les luttes fratricides, vers une ruine hélas trop menaçante ! Le remède auprès du mal !

[168] En 1877, tout souriait, dans la vie séculière, à celui qui allait bientôt devenir notre fondateur : son bon cœur, son grand esprit, sa distinction, sa haute culture, l'ardeur même avec laquelle il était venu donner à son diocèse un regain de vie profondément chrétienne, lui avaient attiré de tous côtés les plus profondes sympathies. Ses œuvres prospéraient d'une manière splendide. Chanoine à trente-trois ans, de quoi n'était-il pas question à son sujet ? D'aucuns se prenaient, en parlant de lui, à soupirer l'« *ostendere illum terris tantum* » de Virgile ! N'était-il pas question de le nommer Vicaire Général à la première vacance ?

Il manquait pourtant quelque chose à son bonheur : une impression douloureuse l'étreignait en constatant que sa vie intellectuelle et sa vie surnaturelle s'étiolaient : Et comment s'en étonner, après avoir constaté à quel point il était surmené ! De jour en jour, la conviction suivante prenait chez lui un relief plus saisissant : « Je ne suis pas à ma place, il faut que je devienne religieux ! » « Mon désir s'accroissait encore, dit-il, quand je voyais nos chères Sœurs, recueillies, ferventes et comblées des dons de Dieu. »

Sa Grandeur Mgr Thibaudier, qui l'avait pris en affection, observait le travail de la grâce dans l'âme de son jeune chanoine. Sur le point de faire, en février 1877 son voyage « *ad limina* », Sa Grandeur accepta la compagnie de M. Mathieu, celle de M. Mignot et celle de M. Dehon. Les voici en route ! Sa Grandeur Mgr Thibaudier, dont le titre faisait contraste avec la prestance, disparaissait presque entre les deux géants qu'étaient M. Mathieu et M. Dehon ; dans les sacristies, on prenait toujours M. Mathieu pour l'évêque de Soissons, Monseigneur s'en amusait, et s'en vengeait avec une pointe d'humour : lorsqu'un pauvre mendiant s'approchait, il l'envoyait à « l'évêque ».

Au séminaire français où Sa Grandeur Mgr Thibaudier descendit en compagnie de M.

⁴² *Le Patriote* (de Bruxelles), 14 avril 1912.

Dehon, les pieux désirs du jeune chanoine prirent une telle recrudescence qu'il sollicita de son évêque l'autorisation de rester à Santa-Chiara. Avec l'avantage de faire du droit pratique à la Chancellerie, M. Dehon eut ainsi trouvé une halte, pour refaire ses forces dans la vie de prière, d'étude et de recueillement à laquelle il aspirait. Mais ce fut en vain ! Il lui fallut donc reprendre ses fonctions, qui lui parurent alors plus [169] lourdes que jamais. Tant et si bien qu'il ne songeait plus qu'à s'en dégager.

Translation du corps de saint Clément, de Rome à Saint-Quentin

En regagnant son poste, au retour de ce voyage à Rome, M. le Chanoine Dehon fut assez heureux de rapporter à Saint-Quentin le corps d'un jeune martyr, nommé saint Clément. Le 2 septembre eut lieu à l'œuvre Saint-Joseph, la solennité de la translation des reliques de ce saint. Désormais le nom de saint Clément restera inséparable de la vie et de l'œuvre de M. Dehon.

La cérémonie revêtit un caractère tout spécial à la fois de solennité et d'intimité : M. l'Archiprêtre, délégué par Sa Grandeur Mgr l'Évêque, présidait ; la chapelle, la cour, la salle des fêtes avaient été ornées magnifiquement pour recevoir les reliques de celui que déjà, on vénérât comme un patron.

M. le Chanoine Dehon avait eu l'heureuse idée, non de conserver les reliques du saint martyr dans un simple reliquaire, si riche fut-il, mais de les sertir dans un gracieux corps de cire revêtu de la « robe candide » que portaient jadis les jeunes Romains ; puis le corps fut placé sur un trône dans la grande salle décorée comme une chapelle. Un ami de M. Dehon, M. l'Abbé Desaire, fit à cette occasion un fort beau discours de circonstance, et le corps du saint martyr fut porté en triomphe autour de la vaste cour et déposé dans le nouvel autel de la chapelle.

Ainsi l'œuvre de M. le Chanoine Dehon se complétait peu à peu, enrichissant le confortable matériel de tous les avantages spirituels désirables.

La grande question : Fondation de l'Institut, le 13 juillet 1877

« Le moment providentiel était venu, écrivait le Très Révérend Père Dehon dans une note qui synthétise tout ce que jusqu'ici nous avons exposé, de réaliser enfin ma vocation. *Je pris un parti le 27 juin 1877 et je devais faire mes premiers vœux le 28 juin 1878.* Je commençai des démarches pour essayer de me dégager de mes œuvres. J'écrivis aux Pères de l'Immaculée Conception de Rennes, aux Frères de saint Vincent de Paul et à plusieurs autres Congrégations pour leur céder la direction de mes œuvres ouvrières. Je reçus de partout des réponses négatives : J'étais rivé à Saint-Quentin. »

[170] D'un côté et d'autre, il cherche alors conseil. Après la mort du Révérend Père Freyd, M. le Chanoine Dehon s'adresse au Révérend Père Esbach, nouveau supérieur du Séminaire français. Réponse :

« Je demanderai au bon Dieu que la lumière se fasse dans votre âme. Comme bien vous pensez, je serais on ne peut plus heureux de vous voir des nôtres, mais c'est à Dieu seul de vous appeler. »

Le Révérend Père Pouplart, de son côté, lui écrit le 26 novembre 1875 :

« Le « *dirupisti vincula mea* » n'est pas encore venu. Pourquoi n'iriez-vous pas faire les Exercices de saint Ignace à saint Vincent de Laon, ou à Liesse ? »

Le 11 mars 1876, nouvelle instance ; le Père n'a aucune peine à convaincre son correspondant. Cette retraite d'élection eut lieu à Laon du 21 au 27 mars 1876 sous la direction du Révérend Père Dorr, supérieur du Troisième An, nous en avons rapporté les conclusions en leur lieu⁴³. Pratiquement c'était donc prendre parti pour le « *statu quo* ». Le

⁴³ Cf. supra, P. 136.

Révérénd Père Pouplart et le Révérénd Père Jenner l'approuvèrent pleinement. En juillet nouvelle retraite, sous la direction du Révérénd Père Dorr, la consigne divine fut encore : attendre.

« La vocation est une grâce si précieuse, qu'elle mérite bien d'être désirée longtemps, demandée avec persévérance, payée par bien des sacrifices », lui répondit le Révérénd Père Dorr.

Le voyage de Rome, au printemps 1877 en compagnie de Mgr Thibaudier, en rappelant à M. le Chanoine Dehon les grâces de sa première jeunesse sacerdotale, ne fit que raviver plus encore son désir d'aboutir à la vie religieuse. S'il demanda à son Évêque la faveur de rester à Rome, pour y faire encore une ou deux années d'études, c'était avec l'arrière-pensée d'aller ensuite, de Rome, au Noviciat des Pères du Saint-Esprit. Mais, nous l'avons dit, Monseigneur n'entra pas dans ses vues.

Cependant l'heure de la solution approchait, sans que l'intéressé ait même soupçonné les desseins de la Providence à ce sujet. M. le Chanoine Dehon était, depuis le 2 juillet 1873, comme on s'en souvient, aumônier des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur ; ces Religieuses se trouvaient, il est vrai, rattachées à l'Ordre franciscain, mais le but intime qu'elles avaient eu en vue, dès leurs origines, était la vie d'amour et de réparation au Sacré-Cœur de Jésus. « Chère Mère » Supérieure et les âmes qui lui étaient les plus unies, se sentaient travaillées d'aspirations assez vagues, sans doute, mais qui leur faisaient souhaiter la constitution d'un groupe de prêtres réparateurs. Sans prétendre jeter elles-mêmes les bases d'une Congrégation d'hommes, ces Religieuses se demandaient comment le groupement tant désiré parviendrait à prendre racine dans l'Église. On avait bien pensé un peu au Révérénd Père Jenner, comme organisateur, mais sans trop oser s'y arrêter. Un passé encore proche ne permettait pas d'oublier combien de saintes âmes s'étaient déjà prises d'enthousiasme, mais en vain, pour des projets analogues ! Faut-il rappeler le souvenir des essais de Congrégation réparatrice sacerdotale, ébauchés par la Vénérable Mère Marie-Thérèse, fondatrice de l'Adoration réparatrice, par le Père Jean du Sacré-Cœur à Marseille, par Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Grenoble et Sa Grandeur Mgr Jourdan de la Passardière ?

M. le Chanoine Dehon appréciait, il est vrai, au plus haut point les vues de Chère Mère, jamais pourtant il n'avait eu l'idée d'y être personnellement intéressé. S'il provoquait parfois les ouvertures de sa vénérée pénitente à ce sujet, c'était seulement pour la mieux diriger. Voici par exemple une lettre que Chère Mère lui adressait le 25 mai 1877. « Je supplie tous les jours Notre-Seigneur de donner ses lumières à d'autres, qui pourront agir et faire accomplir sa volonté et *je ne vous en aurais pas parlé ces derniers temps, si vous-même, mon Père, vous ne l'aviez fait le premier.* »

Peu à peu cependant, un lent travail progressif s'accomplissait en son âme : le digne aumônier n'aspirait à rien tant qu'à la vie religieuse. Mais, à quoi bon songer à quitter ses œuvres de Saint-Quentin ! Plutôt que de perdre son temps à chercher au loin la solitude d'une vie religieuse paisible, dont l'accès lui semblait bien alors interdit par la Providence, pourquoi ne deviendrait-il pas Religieux sur place ? Mais où trouver la Congrégation idéale d'amour et de réparation au Sacré-Cœur de Jésus, que tant de saintes âmes appelaient de leurs vœux ? S'y agréger, ne serait-ce pas répondre à la fois aux désirs exprimés par Notre-Seigneur à Paray-le-Monial et à ceux de la Très Sainte Vierge à La Salette ? Tandis que se posaient ces questions, les Religieuses Servantes du Sacré-Cœur priaient pour obtenir du ciel la réponse tant désirée, et M. le Chanoine Dehon leur aumônier, les y encourageait. Une conclusion logique lui vint peu à peu à l'esprit : N'était-il pas selon les desseins de Notre-Seigneur qu'il essayât lui-même d'établir cette Œuvre à Saint-Quentin ? Comment en avoir le cœur net ? Un pareil projet n'était-il pas d'une témérité insensée ? L'embarras de M. Dehon s'accrut encore, du fait qu'il ne lui était pas possible de consulter à ce sujet les deux religieux de haute vertu, dont il avait pris conseil, depuis quelques mois ; tous deux, en effet, étaient d'avis qu'il entrât

dans la Compagnie de Jésus.

M. le Chanoine Dehon s'en ouvrit alors à celui qui, étant son Évêque, avait autorité pour lui interpréter la volonté divine. Un moyen pratique se présentait, M. le Chanoine Dehon le lui suggéra : Sa Grandeur désirait un Collège ecclésiastique à Saint-Quentin, M. Dehon lui dit : « C'est peut-être là le moyen de commencer une Congrégation réparatrice, elle se fonderait alors sous le couvert du collège », et il fit à Sa Grandeur un exposé en règle de ses attrait et des motifs, qui militaient pour et contre cette fondation. Monseigneur accepta d'entrer dans ses vues. La Providence avait parlé !

Ce fut le 26 juin 1877 que M. le Chanoine Dehon fit part à Chère Mère à la fois, de ses projets, de l'ouverture qu'il avait eue avec Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque et de l'assentiment qu'il en avait obtenu. Chère Mère, toute émue à la pensée de la lourde charge que Dieu confiait ainsi à son Aumônier, en resta interdite. Elle se ressaisit bientôt ; le lendemain elle lui écrivait : « Je n'ai pas pu assez remercier Notre-Seigneur ni assez admirer la voie qu'il allait prendre pour l'accomplissement de ses desseins si miséricordieux pour les âmes. »

Jusqu'ici, Sa Grandeur n'avait donné à son Chanoine qu'un assentiment verbal ; *Elle* eut l'occasion de *le* consigner par écrit en ces termes le 13 JUILLET 1877 :

« Le projet de *Société* a toutes mes sympathies ; j'y prêterai les mains dans toute la mesure où Dieu me paraîtra le vouloir ; je souhaite que vous présidiez à sa réalisation. » « CETTE LETTRE ÉPISCOPALE, ajoute le Très Bon Père Dehon, EST VRAIMENT L'ACTE DE FONDATION DE NOTRE INSTITUT. »

[173] La décision si nette de Monseigneur était pour notre bien-aimé fondateur, celle de Dieu : il n'avait plus à hésiter ! D'ailleurs les deux Pères jésuites, qu'il avait consultés précédemment en qualité de directeurs, donnèrent, après coup, leur entière approbation à son projet. Ainsi le Père Jenner lui écrivit le 16 juillet 1877 : « Que Dieu soit loué et mille fois remercié de tout ce qu'il fait en vous et autour de vous. Vous m'apparaissez vraiment « *virum dexteræ ejus* », et je suis comblé de joie en vous voyant désireux de correspondre fidèlement à ce qu'il demande de vous. » Le Révérend Père Pouplart ajoutait quelque temps après : « Dieu disposant toutes choses, je dois le louer de ce qu'il fait de vous... que le Cœur de Notre-Seigneur en soit glorifié ! »

M. le Chanoine Dehon accomplit alors un véritable acte de foi en faisant l'acquisition de la maison Lecompte, située rue Richelieu. « Chère Mère » avait demandé à Dieu comme signe providentiel, des ressources par lesquelles elle pût aider le vénéré Fondateur ; elle obtint ce signe le 14 juillet ; une Religieuse se trouva mise, par héritage, en possession de 20.000 francs de rente, ce qui permit à la Communauté de venir en aide pendant plusieurs années, à l'Œuvre naissante. M. le Chanoine Dehon entra en retraite du 16 au 31 juillet 1877 pour écrire les premières règles et les Constitutions de l'Institut, sur le modèle de celles de saint Ignace. Ce jour-là commença le noviciat du Très Bon Père Dehon, qui se poursuivit jusqu'au 28 juin, pour se terminer par l'émission de ses premiers vœux à la fête du Sacré-Cœur de l'année suivante.

Pourquoi une nouvelle Congrégation ?

I. Parce que M. le Chanoine Dehon n'en trouvait pas qui répondit à son idéal. « J'avais la vocation religieuse depuis le temps de mon adolescence, écrira plus tard le Père Dehon dans son *Testament spirituel*, c'était toujours la conclusion de mes retraites. » Contraint par mille imprévus, il avait dû remettre, d'année en année, la réalisation de son idéal, sans que rien ne put cependant le lui faire perdre de vue. Bien plus, après avoir été sollicité d'entrer chez les Assomptionnistes, puis dans la Congrégation du vénéré Père Freyd et même dans la Compagnie de Jésus, M. le Chanoine Dehon gardait un attrait [174] toujours aussi vif pour la

réalisation d'un programme d'amour et de réparation envers le Sacré-Cœur. L'heure en est venue !

Le Sacré-Cœur ! C'était d'abord la grâce de l'époque. Sa sainte mère, ancienne élève des Dames du Sacré-Cœur, la lui avait transmise ; et dès sa plus tendre enfance, le jeune Léon en avait observé fidèlement les pratiques, recommandées par le Manuel de sa mère et dont elle lui donnait l'exemple. Quant à l'idée de réparation, elle s'affirme comme une nécessité inéluctable à tout chrétien, pour peu qu'il médite un instant sur les plaintes du Sacré-Cœur, ou qu'il parcoure l'état du monde à l'un quelconque de ses moments.

M. le Chanoine va-t-il donc se tourner vers l'une des nombreuses Congrégations qui, se réclamant du Sacré-Cœur, fleurissaient à cette époque ? Il les admirait toutes : C'était par exemple : *la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle dans le Saint-Sacrement*, dite de *Picpus*. Conçue en pleine Terreur, par l'Abbé Coudrin et réalisée ensuite à Paris, rue de Picpus, elle avait pour objet de restaurer la foi sapée à la base, nous l'avons rappelé, par la Révolution. Ses moyens d'action sont, au premier plan, la prédication et les œuvres d'éducation de la jeunesse.

Un peu plus tard, en 1821, Lyon avait vu s'établir *l'Institut des Frères du Sacré-Cœur* du Révérend Père Coindre. Son but était également de relever les ruines amoncelées par la Révolution, mais cette fois, par l'enseignement donné aux enfants du peuple.

Au diocèse de Bayonne, entre les années 1832 et 1841, le Bienheureux Michel Garicoïtz avait enrichi l'Église d'une nouvelle Congrégation, connue sous le nom de *Prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram*. Les membres de cet Institut, dit le deuxième article des Constitutions de 1841, « portent le nom de Prêtres du Sacré-Cœur, pour se rappeler l'esprit d'humilité, de charité, d'obéissance et de dévouement qui doit les animer à l'exemple du divin Maître⁴⁴ ».

À Marseille, le Révérend Père Jean d'Arbaumont (1813-1882) s'était offert en victime de justice pour la gloire du Sacré-Cœur. Après la fondation des Religieuses Victimes du Sacré-Cœur de Jésus [175] en cette ville par Mlle Julie Adèle de Gérin-Ricard, en 1838, le Révérend Père Jean d'Arbaumont avait projeté d'unir son apostolat victimal à celui de la nouvelle Congrégation ; on le vit alors jeter les bases d'un *Institut de Prêtres Victimes* :

« Toujours souffrir, toujours aimer, » telle était la devise qu'il réalisa avec tout ce que l'imagination la plus féconde est capable d'inventer de plus crucifiant. « Il faudrait, disait-il, que les rapports avec le bon Dieu prissent de plus en plus un caractère de compassion, de douleur, de sainte tristesse ; que les âmes fussent sans cesse avec Lui au jardin des Oliviers et sur la Croix. »

Une terrible maladie compléta son martyre et il rendit son âme à Dieu un vendredi, jour consacré au Sacré-Cœur. Ses compagnons l'avaient précédé dans l'éternité. L'Œuvre des Prêtres Victimes de Marseille ne lui survécut pas.

Les Oblats du Sacré-Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, ou Pères de Pontigny, destinés à l'enseignement libre et à l'aide du Clergé paroissial, avaient vu le jour en 1843 à l'archidiocèse de Sens.

La Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun du Révérend Père Chevalier, date son bulletin de naissance du jour même où fut promulgué le dogme de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1854. Ses quatre groupements : Missionnaires, Religieuses de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Prêtres séculiers associés, Tiers-Ordre enfin pour les fidèles des deux sexes, se consacrent tous à la propagation du culte du Sacré-Cœur et à la glorification de la Très Sainte Vierge, Trésorière du Cœur de Jésus.

Plus près de lui, le pieux Chanoine avait vu s'épanouir, en 1867 à Vérone, *les Fils du Sacré-Cœur* destinés à l'évangélisation de l'Afrique ; puis, en 1874, à Tortosa, en Catalogne, *les Pieux Ouvriers du Sacré-Cœur*, qui pourvoyaient dans maints séminaires d'Espagne, à la

⁴⁴ Basile Bourdenne scj : *La vie et l'œuvre du Vénérable Michel Garicoïtz*, 3^e Éd. Refondue. 1918. p. 112. Paris, Beauchesne.

formation des clercs.

Admirables Instituts, en parfaite harmonie avec les besoins les plus évidents de l'Église, à l'époque où ils furent fondés, et qui se révèlent de nos jours, aussi opportuns, aussi actuels qu'au temps de leur naissance. Pourtant, constatera plus tard le Père Dehon, « je n'avais pas de lumière pour faire choix d'une communauté plutôt que d'une autre... » Son cœur n'était pas [176] là ! « Tout son attrait était pour le Sacré-Cœur et la vie de réparation. »

II. La question se pose tout naturellement de savoir pourquoi M. le Chanoine Dehon attachait à la question d'amour et de réparation (qui n'est d'ailleurs étrangère à aucun chrétien) une importance telle qu'il risquait en la poursuivant, de manquer la vie religieuse, ou tout au moins d'aller peut-être au-devant d'un échec démoralisant !

« Le secret des secrets, la pratique des pratiques, la dévotion des dévotions, dit saint Jean Eudes dans *le Royaume de Jésus*, p. 452, c'est de n'avoir point d'attache à aucune pratique ou exercice de dévotion ; mais d'avoir un grand soin, dans tous vos exercices et actions, de vous donner au Saint-Esprit de Jésus et de vous y donner avec humilité, confiance et détachement de toutes choses, afin que vous trouvant sans attaches à votre propre esprit et à vos propres dévotions et dispositions, il ait plein pouvoir et liberté d'agir en vous selon ses desirs, de mettre en vous telles dispositions et sentiments de dévotion qu'il voudra, et de vous conduire par les voies qu'il lui plaira. »

Quel qu'ait pu être le vague des premières impressions de M. le Chanoine Dehon devant les premières ouvertures de « Chère Mère » sur la constitution d'une société de prêtres, quelles qu'aient pu être ensuite ses aspirations plus conscientes, il ne s'agissait pourtant point, pour lui, de réaliser des rêves personnels. Toute sa vie, le sympathique Chanoine fut un spécialiste du « *Fiat !* ». Il le fut et le restera. Il est vraiment « sans attaches à son propre esprit et à ses propres dévotions et dispositions » pour laisser le « Saint Esprit de Jésus » agir en lui, « mettre en lui telles dispositions et sentiments de dévotions qu'il voudra, et (le) conduire par les voies qu'il lui plaira. »

L'idéal de vie religieuse spéciale vers lequel M. le Chanoine Dehon tendait de toutes ses forces, n'était pas, pour lui, l'une de ces idées fixes, à la poursuite desquelles on s'attache inconsidérément ! Car enfin, Notre-Seigneur n'a-t-il pas daigné jadis exprimer à sainte Marguerite-Marie, le désir formel de voir des âmes généreuses se consacrer à L'aimer et à réparer les offenses qui sont faites à Son Cœur par le péché ? Or, surtout lorsqu'il est commis par une âme consacrée, le péché attire la colère de Dieu, irrite Sa justice, arrête Sa miséricorde, entrave le triomphe de la foi et de l'Église. Aussi comment dépendre l'émotion [177] de M. le Chanoine Dehon, quand se répercutait, dans sa mémoire, l'écho des plaintes que le Sacré-Cœur adressait à sainte Marguerite-Marie :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux, pour les enrichir de ses précieux trésors... » (*I^{ère} des Grandes Apparitions*, 27 décembre, probablement de l'an 1673.) « Il y a là tout ce qu'il faut pour les tirer de l'abîme de perdition ! »

« Il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition, où Satan les précipite en foule, lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait. » *Pour avoir part* « à ces divins trésors du Cœur de Dieu » *que faut-il ?* « L'honorer sous la figure de ce Cœur de chair... » « Cette dévotion est comme un dernier effort de son amour, qui veut favoriser les hommes en ces derniers siècles » *d'une sorte de* « rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan », et pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour. » (*II^e Grande Apparition*, 1673 ou 1674.)

« S'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerai peu tout ce que j'ai fait pour eux et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage ; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. » Donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu pourras en être capable. » (*III^e Grande Apparition*, probablement 1674.)

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. Et pour reconnaissance — ajoute-t-il — je ne reçois de la plupart que des ingrattitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs, et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi... » (*Grande Apparition*, dans *l'Octave du Très Saint Sacrement*, 1675.)

« Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom inscrit dans mon Cœur et il n'en sera jamais

effacé. » (*II^e Promesse*)

Or, si l'amour et la réparation des simples chrétiens, si les efforts tentés dans ce sens par un groupe quelconque, répondent déjà, dans une certaine mesure, aux désirs du Cœur de Jésus, quelle ne sera pas la correspondance à la grâce d'un Institut qui se spécialiserait dans la réalisation d'un tel programme ? Telle fut, en toute simplicité, l'apostolique raisonnement de M. le Chanoine Dehon.

[178] III. Notre-Dame de la Salette d'autre part, n'avait-elle pas joint ses instances à celles du Sacré-Cœur touchant la réparation ? Et, pour autant que l'on connaît le secret de Mélanie, la Très Sainte Vierge n'a-t-elle pas exprimé surtout le désir de la réparation par le prêtre et pour le prêtre ?

IV. La réparation était, surtout depuis le XVIII^e siècle, l'objet des aspirations d'une multitude de saintes âmes : La vénérable Visitandine Anne Madeleine de Rémusat, de Marseille, surnommée la seconde Marguerite-Marie, (qui publia en 1718 les litanies du Sacré-Cœur sous leur première forme), fut aussi favorisée de lumières très spéciales sur la réparation. Non seulement elle a parlé de l'œuvre des prêtres réparateurs, mais elle l'a désirée comme un bienfait, pour la gloire de Dieu et le bien du monde entier, elle en a même annoncé la réalisation. Ce fut d'ailleurs pour répondre aux vues de cette sainte âme, que le Père Jean du Sacré-Cœur Louis d'Arbaumont établit à Marseille la Congrégation des Prêtres Victimes du Sacré-Cœur.

V. D'autres Congrégations de l'époque moderne avaient compris, elles aussi, la haute portée d'une Congrégation réparatrice d'hommes : ainsi il est possible de remonter jusqu'aux *Filles du Sauveur*, fondées par Marie de Jésus, de Bourg. On doit à cette religieuse de belles pages sur un projet d'œuvre d'hommes, dans l'esprit d'amour et de réparation envers le Sauveur et son Sacré-Cœur. Des essais de réalisation furent même tentés dans ce sens. La sainte Mère Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur (1779-1865), soupirait également après la création d'une œuvre d'hommes vouée à la réparation.

Mère Marie Thérèse, fondatrice des Sœurs de l'Adoration perpétuelle comprenait et répétait volontiers que le prêtre doit être le premier réparateur. À son instigation, Mgr Luquet et le Père François essayèrent d'établir une œuvre sacerdotale réparatrice, mais le succès ne couronna point leurs efforts.

Les Religieuses Victimes du Sacré-Cœur, fondées par Mère Marie Véronique, de sainte mémoire, désiraient ardemment, elles aussi, l'œuvre sacerdotale. Quelques-uns des prêtres les plus zélés de la région tentèrent, nous l'avons vu, un essai de fondation aux Avenières, à Rome et enfin à Aix-en-Provence,[179] mais sans parvenir à des résultats durables. La Providence allait permettre qu'à la suite de ces insuccès, trois de ces prêtres vinssent au Père Dehon : le Révérend Père Galley, le Révérend Père Charcosset, le Révérend Père Prévot. C'est ainsi que Mère Marie Véronique préparait des sujets de toute première valeur, qui allaient jouer un grand rôle dans l'Œuvre des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin.

VI. L'épiscopat, de son côté, à qui il appartient de régir l'Église de Dieu, sentait le besoin d'une œuvre réparatrice. À peine le Père Dehon l'aura-t-il créée que les encouragements ne lui seront pas ménagés.

Le Révérend Père Giraud avait conçu, dans ses entretiens avec Mère Marie Véronique, le plan de ses beaux ouvrages sur la vie de victime. Il écrivait, le 25 mai 1877 à M. le Chanoine Dehon : « Je suis heureux que ce petit livre (*La vie d'union à Jésus Victime*) vous ait paru bon aux âmes que la divine bonté appelle dans la voie royale de l'immolation. » Et le 4 mai 1880, il ajoutait :

« Ce que vous avez l'obligeance de m'écrire m'est un grand sujet de consolation ; car, en vérité, ces sortes d'œuvres semblent être la grande bénédiction que le Cœur de Notre-Seigneur veut donner, en ce temps-ci, à son Église. Monseigneur l'Évêque de Grenoble est, en effet, tout animé du zèle de Dieu pour la réalisation de quelque sainte œuvre sacerdotale ; je vais lui envoyer de suite, la lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous. »

Sa Grandeur Mgr Fava, évêque de Grenoble, suivait avec un profond intérêt tous les essais d'œuvres réparatrices sacerdotales. Son vœu eut été de les fusionner pour en faire une Œuvre unique et solide. Les différentes tentatives dont il avait entendu parler, lui apparaissaient comme autant de réponses aux demandes de Notre-Dame de la Salette et il goûtait fort les vues de Mère Marie Véronique. À l'occasion des fêtes solennelles qui, chaque année, attirent au dernier jour d'octobre, un si grand concours de peuple au tombeau de Saint-Quentin, Sa Grandeur avait daigné honorer d'une visite les œuvres de M. le Chanoine Dehon. Il lui écrivit le 10 mars 1882.

« Je vous remercie des notes précieuses que vous m'avez envoyées et de votre bonne lettre. J'ai tout lu avec bonheur et profit. *Cette idée de répa-[180]ration est soufflée sur l'Église par l'esprit de Dieu de toutes parts* » et le 13 mai 1882 : « Je me réjouis avec vous de la bénédiction que le bon Maître donne à l'œuvre réparatrice. J'en ai parlé au Père de la Passardière qui prêche notre mois de Marie à la Cathédrale et il m'a dit son vif désir d'aller à Saint-Quentin, lorsque ses missions le lui permettront. Jamais le besoin de réparer les ruines morales de la chrétienté ne s'est montré comme aujourd'hui... que de chutes lamentables ! Fasse le ciel qu'un jour nous puissions réparer les vides et refaire l'idéal... Prions et travaillons en union d'âme et d'amour dans le Cœur Sacré, objet de tous nos desirs. »

Après coup surtout, on le voit nettement, la communion d'idées était parfaite entre le Fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur et les protecteurs de la Révérende Mère Marie Véronique.

Sa Grandeur Mgr Jourdan de la Passardière n'était alors que le Révérend Père Jourdan de la Passardière, de l'Oratoire. Très uni à Sa Grandeur Mgr Fava, il s'employait volontiers à susciter l'œuvre sacerdotale désirée par Mère Marie Véronique. À la suite d'une visite au Père Dehon, il lui écrivait le 20 juillet 1882 :

« Il me tardait de vous remercier encore de votre si cordial et sympathique accueil à Saint-Quentin. Il m'a été bien doux de me reposer quelques heures auprès de vous et de m'initier aux détails d'organisation de votre œuvre. Laissez-moi vous supplier de recommander à vos Pères, devant le Très Saint Sacrement, une affaire qui m'est confiée en ce moment et qui navre mon cœur de tristesse. Il s'agit d'une de ces plaies intimes du Cœur du Maître Bien-Aimé, que vous êtes spécialement voués à consoler... Je me suis arrêté, en vous quittant, chez les bons Prêtres de la Sainte Face, de Tours. Eux aussi sentent tout spécialement, à l'heure présente, le besoin de se mettre en relations avec les œuvres analogues. Et voici ce qui me semble absolument providentiel et ce que j'écris aujourd'hui même à Monseigneur de Grenoble : Mgr Gay, Évêque d'Anthédon, se sent en ce moment absolument pressé par la grâce de se mettre en rapport avec les œuvres réparatrices... Il invite les directeurs et supérieurs des diverses œuvres réparatrices se formant actuellement en France, à venir lui faire une visite à sa campagne à Trasforêt... Il peut sortir de là des résultats très considérables comme union et vues d'ensemble. Vous serez certainement très frappé, comme je le suis moi-même, de la coïncidence de cette ouverture avec le mouvement général dont nous nous sommes entretenus. Mgr Gay me prie de vous transmettre son invitation. »

M. le Chanoine Dehon fut fidèle au rendez-vous, le Révérend Père de la Passardière ne put s'y rendre. Quoiqu'il en soit, Sa Grandeur Mgr Fava et le Révérend Père de la Passardière mirent une fois de plus [181] M. le Chanoine Dehon au courant des saintes inspirations qu'entretenait Mère Marie Véronique et de ses projets concernant l'œuvre des prêtres réparateurs.

Sa Grandeur Mgr Mermillod (1824-1892), l'apôtre infatigable que toute la France a entendu, était l'ami des Religieuses Victimes et aussi le nôtre. Il vint à Saint-Quentin en 1879, à l'occasion du pèlerinage. Les œuvres du Père Dehon, ses premiers compagnons, la Communauté des Religieuses, et en un mot, toutes les initiatives du Père Dehon

l'intéressèrent vivement. « C'était un ami, écrit le Père Dehon, que je revis quelquefois et qui nous fut toujours bienveillant. Nous causâmes des diverses œuvres et de l'esprit de réparation... Il avait en haute estime Mère Véronique. »

Sa Grandeur Mgr Gay était entré entièrement dans le mouvement réparateur qui s'amplifia aux environs de l'année 1882, ainsi que le montre sa mémorable campagne réparatrice, dont il sera question plus loin.

VII. L'œuvre des Victimes du Sacré-Cœur de Bordeaux et de Murat avait été fondée en 1875 pour la sanctification du Clergé. C'était un premier pas vers l'établissement d'une Congrégation de prêtres, appelé de tous côtés.

VIII. La belle œuvre de la Garde d'Honneur de Bourg, créée en 1863 contribua également, pour sa part, au succès de ce projet.

« *L'archiconfrérie de la Garde d'Honneur*, dont le centre principal est à la Visitation de Bourg-en-Bresse (Ain), a pour exercice fondamental quotidien *l'Heure de garde*. Chaque associé choisit une heure de la journée, pendant laquelle, en union avec l'un des neuf chœurs des Anges avec la Très Sainte Vierge et les Saints, sans rien changer à ses occupations ordinaires, il s'efforce d'honorer et de consoler le Cœur de Jésus par un souvenir fréquent de ce divin Cœur, par beaucoup d'oraisons jaculatoires, et par l'offrande de ses pensées, paroles, actions, souffrances au Cœur de Jésus vivant dans le tabernacle. Les noms des associés sont inscrits sur une sorte de cadran, à l'heure adoptée par chacun d'eux... » (Cf. *Le Règne du Cœur de Jésus, ou doctrine complète de la Bse Marg. Marie...*, par un prêtre Oblat de Marie Immaculée. Tome II, p. 555, Paris Montmartre 1900.) – « Les plus généreux (des associés) ont leur jour de pénitence, ils vont même jusqu'à l'offrande d'eux-mêmes en victime, spécialement pour l'Église et le clergé. » (L. Dehon : *Études sur le Sacré-Cœur de Jésus*, T. II, p. 241.)

[182] « Cette œuvre, elle aussi, appelait une Congrégation de prêtres. La Mère du Sacré-Cœur qui en était l'âme, ne ménagea pas ses encouragements à M. le Chanoine Dehon, lorsqu'elle eut appris ses projets de fondation. Au troisième degré, dit le Manuel, les Gardes d'honneur, en particulier les âmes religieuses et consacrées, offrent leurs réparations pour adoucir les blessures douloureuses que Jésus-Christ, Prêtre et Victime, reçoit dans son sacerdoce, en unissant leurs immolations à celles du Sauveur perpétuellement immolé, en devenant une seule et même victime avec Lui...

C'est l'amour héroïque montant jusqu'à l'autel du sacrifice, glorifiant le suprême amour et coopérant avec Lui au salut du monde. »

IX. Que d'autres âmes privilégiées sont, en ce temps-là, elles aussi, dans le même courant d'idées ! par exemple la Vénérable Agnès Steiner, Louise Lateau, etc...

X. Enfin, nos Sœurs Servantes du Cœur de Jésus poursuivaient le même but d'amour et de réparation. Elles priaient et se sanctifiaient à cette intention, c'était leur attrait surnaturel de tous les instants. Notre vénéré fondateur avait lui-même vécu dans cet esprit depuis plusieurs années, auprès d'elles ; il avait été à même de se pénétrer de leur esprit pour les diriger, les prêcher, les confesser. Aussi, quand Chère Mère lui communiqua ses vues sur la Réparation sacerdotale, particulièrement en avril et mai 1877, l'accord de ces deux âmes réparatrices se trouva-t-il aussitôt établi.

« Vous savez mieux que moi, lui écrivait Chère Mère le 21 avril, combien la réparation est nécessaire aux temps actuels, et que le Cœur de Jésus la réclame, pour que nous obtenions grâce et miséricorde... » elle ajoutait : « Si je ne me trompe, il faudrait aussi des âmes sacerdotales pour cette réparation, mais Notre-Seigneur fera accomplir Sa volonté à cet effet, à son heure ; je l'espère et je le désire, pour Sa gloire et le triomphe de l'Église. »

En résumé, les Congrégations déjà existantes ne répondaient pas à l'attrait de la grâce, que M. le Chanoine Dehon éprouvait, pour donner satisfaction aux désirs du Sacré-Cœur et à ceux de Notre-Dame de la Salette ; une multitude d'âmes saintes et d'instituts de religieuses faisaient des vœux pour la création d'une Congrégation réparatrice d'hommes ; plusieurs

Membres de l'Épiscopat et les personnalités les plus en vue allaient encourager le Père Dehon, dès que son Œuvre serait établie. Ainsi confirmé dans l'assurance de ses directeurs successifs qu'il [183] ne faisait pas fausse route, M. le Chanoine Dehon n'avait plus qu'à aller de l'avant !

Le berceau de la Congrégation : Fondation de l'Institution Saint-Jean, 15 août 1877.

Ouverture : 1^{er} septembre 1877

Fort de telles assurances qui, maintes fois, avant même leur libellé sur le papier, lui avaient été glissées discrètement à l'oreille du cœur, M. le Chanoine Dehon va donc jeter les bases d'un nouvel Institut. De la sorte, le zélé Fondateur ne poursuivait qu'un seul but, celui de répondre à la fois aux désirs du Cœur de Jésus, au vœu d'une multitude de saintes âmes et à ses aspirations personnelles, d'ailleurs sanctionnées par l'obéissance.

« En ce temps-là, dit M. le Chanoine Delloue, lors du Cinquantenaire de l'Institution Saint-Jean, la profession de maître de pension était encore avantageuse. L'État n'avait pas créé les écoles primaires supérieures, ni élevé les somptueux palais scolaires, il ne distribuait pas autant de bourses et ne faisait pas autant de frais pour attirer les élèves. D'autre part, les jeunes gens qui se destinaient à l'agriculture, au commerce, restaient au Collège jusqu'à 18 ans, pour y préparer l'examen du Volontariat, leur permettant de ne faire qu'un an de service au lieu de trois. Il y avait donc à Saint-Quentin plusieurs établissements laïques d'enseignement : pensions Lefèvre, Jambart et Caron, Collart, Lecompte. »

Cette dernière, située rue des Arbalétriers, à proximité de la Basilique et par conséquent non loin de l'Œuvre Saint-Joseph, retint l'attention de M. le Chanoine Dehon. Elle sera son quartier général ! Prendre jour avec l'honorable Monsieur Lecompte fut l'affaire d'un instant. Des échanges de vue qui s'ensuivirent M. le Chanoine Dehon sortit avec un contrat en bonne et due forme, qui lui laissait pleine et entière jouissance de l'immeuble, avec promesse de vente. Tel sera le berceau de l'Œuvre tant désirée. Ainsi naquit l'Institution Saint-Jean.

« Cette fondation, » ajoute M. le Chanoine Delloue « fut un acte de foi et de confiance de la part de M. le Chanoine Dehon. Avec un personnel restreint, ne comptant que sur ses propres ressources et sur la Providence, il ne douta jamais de l'avenir... Outre l'établissement Lecompte, fut acheté presque aussitôt et à prix d'or, la maison Dassonville et quelque temps après, la maison Maury. Avant de remplacer par une belle [184] façade les maisons achetées, il fallait les démolir. Les professeurs s'offrirent pour faire l'office de démolisseurs... »

C'est là qu'avec une installation de fortune, la nouvelle œuvre va tenter de s'épanouir, comme jadis la sainte Famille en Égypte, au sein de l'agitation et des études trop païennes imposées par les programmes académiques. Elle trouvera son Nazareth l'année suivante, à la maison qui portera le nom du Sacré-Cœur.

« *Sous le couvert* du Collège... » telle avait été la formule très heureuse de M. le Chanoine Dehon, lorsqu'il sollicitait de Sa Grandeur l'autorisation de réaliser son projet de vie religieuse. Certes, M. le Chanoine Dehon, l'homme d'œuvres bien connu, ne craignait pas la lumière ! Mais pour tenter la réalisation de ses vastes projets, il lui fallait de toute évidence, des adhérents et des collaborateurs. Le collège qu'il vient d'établir lui permettra de les recruter, de les initier à ses vues, au cours d'une sorte de postulat, pour décider ensuite de leur avenir à la satisfaction de tous. En toute hypothèse, Messieurs les professeurs qui se croiraient appelés à suivre le zélé fondateur jusqu'au bout de ses projets, en acceptant la vie religieuse, et ceux d'entre eux qui s'en tiendraient à la carrière de l'enseignement, tous entreraient pleinement dans les vues apostoliques de Monseigneur l'Évêque ; les uns et les autres en effet, allaient contribuer, ainsi que le constate M. le Chanoine Delloue, « au bien intellectuel, moral et social (des) enfants de la patrie. » Splendide combinaison que ce « couvert », transparent comme le cristal, qui mettait en valeur le principe traditionnel de l'Église, dont Sa Grandeur Mgr Binet, Évêque de Soissons, se fera l'écho en ces termes : « La vocation sacerdotale ou religieuse, nous la *proposons*, nous ne *l'imposons* jamais ! »

Tout d'abord, il fallait un peu de publicité à la fondation nouvelle, or la distribution des prix n'était-elle pas tout indiquée pour en fournir une occasion tout à fait exceptionnelle ? Voici donc la circulaire, suggérée à M. Lecompte par M. le Chanoine Dehon, pour lancer sa Maison d'éducation catholique, et par-dessus la tête des parents et des élèves, appeler des collaborateurs et des disciples, « *In verbo tuo laxabo rete* » :

[185] « Je vous prie de vouloir bien honorer de votre présence la distribution solennelle des prix qui sera faite à nos élèves le 4 août 1877, à 2 heures précises, dans l'Établissement.

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que la Maison va prendre un accroissement considérable. L'enseignement y sera donné par une Société d'ecclésiastiques, sous le patronage de Monseigneur l'Évêque de Soissons... Le local sera immédiatement agrandi.

La cérémonie de la distribution des prix sera présidée par M. l'Archiprêtre de Saint-Quentin, Vicaire Général honoraire.

Le discours d'usage sera prononcé par M. l'Abbé Dehon, Chanoine honoraire, désigné par Monseigneur pour devenir le Supérieur de la Maison... »

Le nouveau supérieur prépara à la hâte un discours dont le thème fut : « L'éducation chrétienne, son but, ses instruments, sa méthode, ses fruits. » Évidemment, c'était là une thèse assez ardue, pour les bons cultivateurs qui venaient couronner leurs enfants ; mais, un discours de distribution des prix va plus loin que ses auditeurs, il est publié dans les journaux ou même en brochures et atteint de la sorte le public lettré. Il en fut ainsi de ce premier discours et de ceux qui suivirent. Édités en un joli volume, ils sont de nature à ouvrir des horizons nouveaux à l'éducateur ; aussi avons-nous cru bon d'en donner plus loin une analyse succincte, en exposant les grandes idées pédagogiques du Très Bon Père.

Les constructions du nouvel établissement allèrent grand train ; bientôt on vit s'élever chapelle, classes, murs de clôture, dont le devis net s'éleva à 25.000 francs de l'époque. Mieux encore, le nouveau Supérieur n'hésita pas à engager l'avenir, en donnant à ses voisins de grosses espérances pour la vente de leurs immeubles, car il prévoyait une extension notable de l'Institution Saint-Jean qu'il venait de fonder. Cinquante ans plus tard, M. le Chanoine Delloe constatera que le Père Dehon,

« ayant acheté l'immeuble, acquis et augmenté le mobilier et les bâtiments par ses ressources personnelles, y avait dépensé plus de 800.000 francs ! »

En attendant, que faire ? ... où Monsieur le Supérieur allait-il se fixer ?... On n'improvise pas l'établissement de locaux scolaires ! Tant de questions d'hygiène physique et morale y sont en jeu ! Il était opportun que l'œil du maître surveillât [186] les travaux : M. le Chanoine Dehon vint donc s'établir à Saint-Jean, le jour de l'Assomption de 1877 ; sa chambre fut celle de M. Lecompte, sur la rue. Peu de temps après, les Sœurs Servantes du Sacré-Cœur allaient, elles aussi, prendre pied dans la place et donner à l'Œuvre un inappréciable concours, tant par leur dévouement et leur activité que par leurs prières et leur esprit religieux.

Le premier soin de M. le Supérieur fut d'établir un oratoire dans une grande mansarde : ce sera là que, durant plusieurs années, viendront prier les Religieuses. Son premier collaborateur, un membre du Patronage, s'était tout d'abord proposé de devenir frère dans le nouvel Institut ; de fait, il ne restera dans l'Œuvre qu'à titre d'auxiliaire. M. l'Archiprêtre Mathieu, de son côté, voulut bien témoigner, à cette période délicate, les plus exquises attentions à son vicaire : ainsi, en vue de simplifier le train de vie de M. Dehon devenu Supérieur de Saint-Jean, le dévoué pasteur lui offrit de partager sa table, et souvent, M. le Chanoine Dehon accepta cette offre gracieuse. Vicaire en titre durant quelques mois encore, M. le Chanoine Dehon était alors dispensé des catéchismes et d'une grande partie des fonctions du saint ministère : Un labeur si accablant le retenait d'ailleurs à son Collège, à l'Œuvre Saint-Joseph et à l'aumônerie des Sœurs, où il assurait les conférences hebdomadaires, les confessions et même parfois la Sainte Messe !

Les inscriptions d'élèves ne tardèrent pas à se multiplier. C'est alors qu'une circonstance, où il faut voir une intervention de Dieu, devint une source de bénédictions... et d'ennuis pour l'Institution. La Maison Notre-Dame de Laon était à bout de souffle faute de ressources. L'évènement, pour pénible qu'il fut, allait entraîner diverses conséquences, entre autres celle d'orienter vers Saint-Jean un certain nombre de professeurs et d'élèves de cet établissement. *Inde ira !...* La vérité est que M. le Chanoine Dehon y fut absolument étranger ; un fait suffirait à le montrer, s'il en était besoin, à savoir que la fermeture de Notre-Dame de Laon était chose décidée par l'autorité diocésaine, avant même la fondation de l'Institut Saint-Jean. Voici, en effet, ce que Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque écrivait à M. le Chanoine Dehon à la date du 8 juillet (six jours par conséquent avant l'acquisition de la Pension Lecompte par M. Dehon) :

« Vous pouvez préparer, par les moyens qui vous paraîtront convenables et annoncer, quand vous le jugerez à propos, l'ouverture de votre Institution de jeunes gens. Je n'ai pas cru devoir en parler à Laon, mais le départ de ces Messieurs de S. Bertin (que les professeurs et M. Thévenard lui-même ignorent) est tout à fait décidé. N'en dites rien, il ne faut pas troubler la fin d'année de ces enfants, dont j'ai été fort content. »

Outre M. H. Rigault, dit M. le Chanoine Delloue, plusieurs professeurs vinrent donc de Notre-Dame de Laon à Saint-Jean ; M. Glorian, M. Lefèvre Arnould, M. Pruvost, etc...

« Les autres professeurs étaient M. l'Abbé Paul Lefèvre, M. l'Abbé Armand Mulette qui fut le peintre décorateur de la chapelle, à l'instar de la Basilique qu'on décorait alors justement en peinture polychrome, M. l'Abbé Mailfert, professeur de sciences, d'une sévérité redoutable pour les notes ; M. l'Abbé Marchai, célèbre par son énergie et son ton de commandement, d'une brièveté toute militaire. Lorsque l'ensemble des élèves n'avait pas de notes suffisantes, il déclarait la classe *en état de siège*. C'était terrible alors. On pleurait... M. Raugel, dont le fils aîné, Maître de chapelle à Saint-Eustache (de Paris, à l'époque du Cinquantenaire de Saint-Jean) est devenu une célébrité musicale, était professeur d'allemand. La classe des petits était faite par un bon vieil instituteur en retraite, M. Hénet, oncle du très regretté Supérieur de Saint-Joseph de Vervins. Un autre vénérable vieillard, M. Branly, ancien professeur au Lycée et père du grand savant catholique, vint, en 1878, faire la classe de seconde, toujours très digne et en cravate blanche. Après l'incendie de Saint-Charles de Chauny et la transformation de l'établissement, vint à nous M. l'Abbé Roger, le célèbre et rigoureux surveillant d'étude. Plus tard vinrent MM. les Abbés Léon Rigault, frère aîné de l'Abbé Hector, Vaillant, professeur de philosophie très estimé, Labitte, si zélé et si diligent pour préparer les enfants à la première communion, et bien d'autres... »

C'étaient là des concours du plus haut prix : Ces Messieurs apportaient, en effet, à Saint-Jean des traditions vécues et expérience de l'enseignement. Saint-Jean devenait tout d'un coup une maison formée et bien assise. D'autant que Laon lui envoyait, en même temps, un certain nombre d'excellents élèves qui constitueront le meilleur fond de la Maison : tels M. C. Lefèvre, qui s'est distingué comme professeur de philosophie et devint ensuite Doyen de la Faculté des Lettres à l'Université [188] de Lille, puis M. Geoffroy, M. Savard, M. Delloue, M. Damiens, M. Baudelot, M. Petit, les Wirtz et une foule d'autres. Ainsi se formaient les classes supérieures, la Seconde, la Troisième, la Quatrième, dont les élèves encadrent ceux de M. Lecompte, allaient donner le ton à la maison. Visiblement, la Providence assistait M. le Chanoine Dehon.

Restait la question du titulaire légal de Saint-Jean. M. le Chanoine Dehon était bien en possession des titres requis par la loi pour cette fonction, mais il lui manquait le stage, car M. Dehon n'avait jamais encore fait de professorat. La difficulté n'était pas insurmontable : M. Lecompte consentit à garder la charge de titulaire pour quelques mois et M. le Chanoine Dehon sollicita une dispense complète du stage. Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque lui remit le billet suivant, pour le joindre à son dossier :

« Nous autorisons M. l'Abbé Dehon, vicaire à Saint-Quentin, Chanoine honoraire de notre cathédrale, pourvu de diplômes honorables de l'Université de France et de l'Étranger, connu dans ce diocèse et ailleurs pour s'être occupé avec succès des œuvres de jeunesse, à demander au Conseil départemental de l'Aisne un certificat de stage pour la direction d'un Établissement d'instruction secondaire, au besoin même, à demander dispense de ce certificat à M. le Ministre de l'Instruction publique. »

Quelques mois plus tard, M. le Chanoine Dehon recevait la dispense dont il avait besoin, signée de M. Jules Simon. Au cas où l'octroi de cette dispense eut été différé ou même refusé, Sa Grandeur eut volontiers prêté M. Leredde, curé d'Ardon, qui eut alors rempli les fonctions de titulaire légal.

La venue à Saint-Jean d'un certain nombre de professeurs de Laon, n'avait pourtant pas résolu entièrement la question du personnel enseignant ; mais Monseigneur était si bienveillant ! Ainsi, M. le Chanoine Dehon lui ayant demandé un prêtre qu'il désignait, Sa Grandeur hésitait à le lui accorder, parce qu'Elle manquait de confiance dans le succès du sujet en question. Voici pourtant sa réponse à la demande de M. le Supérieur de Saint-Jean : « Tenez pour certain, mon cher Chanoine, que ni vos propositions, ni vos instances ne me lasseront ; ne cessez pas de me demander ce qui vous semble utile, pourvu que vous ne preniez pas de mauvaise part (votre excellent esprit ne se le permettra pas) les délais ou les actes contraires que ma conscience [189] pourrait m'imposer. J'apprécie votre zèle, votre activité, vos ressources, je m'efforcerai d'y voir des traits providentiels de lumière ; vous excuserez un évêque, dont la situation n'est pas toujours aisée, de paraître un peu timide. » Qui donc, en effet, n'est pas critiqué ? Notre-Seigneur n'a pas échappé à cette croix... « le disciple n'est pas au-dessus du Maître ! » Dans les circonstances que nous venons de rappeler, Monseigneur donna à M. le Chanoine Dehon trois autres prêtres : M. Mulatte, M. Marchal et M. Philippot ; de sorte que grâce au concours de quelques laïques pour renforcer les professeurs venus de Laon, Saint-Jean se trouva pourvu. M. Lefèvre Emilien toutefois, hésita et ne vint que l'année suivante.

Le 8 septembre, M. le Supérieur célébra, pour la première fois, avec l'émotion que l'on devine, à l'oratoire de Saint-Jean ; il était si heureux de donner *un autel de plus* à Notre-Seigneur ! Élever des autels, ce sera l'une des dévotions de sa vie.

Premières ombres

M. le Chanoine Dehon s'était offert à Notre-Seigneur pour une œuvre de réparation par amour, mais l'amour ne va pas sans souffrances et, selon son expression, Jésus allait désormais « lui prêter souvent Sa croix » ! Ce sera la forme de ses bénédictions ! Les soucis, qui nécessairement devaient accompagner l'ouverture d'un établissement comme l'Institution Saint-Jean, s'ajoutèrent à ceux de ses autres œuvres et aux contrariétés qui lui venaient du côté de sa famille. Monsieur Dehon, en effet, rêvait alors de l'épiscopat pour son Léon, comme jadis le père de saint François de Sales ; et cette nouvelle entreprise de son fils le désorientait complètement. Puis, la situation de M. le Chanoine Dehon se modifiait à son désavantage en ville : jusqu'alors, il avait été l'homme de tout le monde et le nombre de ses admirateurs était considérable. Devenu Supérieur d'institution libre, il vit tous les amis du lycée se détourner de lui, par principe ; et bientôt de ce fait, il allait se heurter à une opposition persistante, irréductible, et en fin de compte, perdre même les sympathies de la moitié de la ville.

Enfin, la question financière se posait ; en vue une œuvre si importante, les dépenses de mise en état des anciens locaux [190] allaient grand train ! Il y avait bien, en l'occurrence, le concours généreux des Sœurs Servantes du Cœur de Jésus ; sans doute elles avaient bénéficié d'un bel héritage, mais que d'inquiétudes ne devaient pas tarder à poindre de ce côté-là ! Monseigneur l'Évêque les pressentait, ainsi que le montre ce billet de sa main à M. le Supérieur le 13 août 1877 : « ...De qui et par qui les Franciscaines héritent-elles ? N'y a-t-il aucun danger de contestation de la part d'aucun héritier ?... » Un gros procès était à l'horizon : il sera perdu en première instance et en appel par Chère Mère. Et la Communauté verra s'évanouir les ressources sur lesquelles elle avait pourtant cru pouvoir compter.

Débuts de l'Institution Saint-Jean. Année scolaire 1877-1878

LA RETRAITE. – À ses fonctions restreintes, sans doute, de vicaire, M. le Chanoine Dehon devait donc ajouter la mise en train de l'Institution Saint-Jean, la fondation de son Institut, la direction de son Patronage et le soin de ses autres œuvres. Comment sa santé eut-elle pu résister à un pareil surmenage ? Il n'hésita pas, cependant, à donner lui-même les exercices de la retraite à ses professeurs. Nous n'en possédons plus que le canevas, mais combien suggestif ! Le voici :

INTRODUCTION : « *Ad quid venisti...* » (St. Matth. XXVI) Nous sommes entrés en retraite pour y recevoir une mission. Il faut nous y présenter purs, attentifs, généreux. Purs : c'est avant tout une condition pour recevoir les lumières divines : « *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* » Attentifs : Dieu parle aux âmes qui L'écoutent, il faut parler à Dieu avant d'agir auprès des hommes. Généreux : la retraite est un temps de grâce. Dieu ne donne qu'à ceux qu'il trouve disposés et généreux : « *Date ut dabitur vobis.* »

Regard d'ensemble, VUE DE FOI : Ouvrons les yeux de notre foi, représentons-nous le ciel, Dieu qui, au milieu de sa Cour nous donne une mission pour l'enseignement : « *euntes docete...* », une mission pour l'éducation : « *docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis.* » (St. Matth. XXVIII 20) qui nous confère, sur les âmes, une puissance analogue à celle de Notre-Seigneur : « *Convocatis duodecim dedit eis potestatem spirituum immundorum, ut curarent omnem languorem et infirmitatem.* » (St. Matth. X, 1).

Sanctification personnelle : En donnant aux Apôtres leur mission, Notre-[191]Seigneur leur promet de demeurer uni à eux s'ils Lui sont fidèles. Rendons-Lui amour pour amour.

CHARITÉ MUTUELLE : I. La réciprocité est nécessaire à l'exercice fécond de la charité. Elle est une force et un exemple.

II. Elle est un précepte capital et souvent réitéré : « *Mihi fecistis...* »

LA SAINTE EUCHARISTIE : I. Jésus nous y parle. Il désire toujours s'offrir sur l'autel pour la gloire de son Père et pour notre salut.

II. Les actes : Aimez à rompre le Pain, à me rendre présent si vous êtes prêtres, à me recevoir si vous ne l'êtes pas. Appliquez votre zèle à rendre la communion fréquente.

III. Les affections : Pensez à moi, Visitez-moi. J'attends vos consolations et vos réparations.

LE SACRÉ-CŒUR : I. Jésus nous parle de son Cœur. Nous avons, pour cette dévotion une grâce et une mission spéciale. Jésus nous invite à réaliser les désirs et les promesses qu'il confiait à Marguerite-Marie.

II. Ses désirs : Nous devons répondre à l'amour de son Cœur, ainsi nous Lui procurerons consolation et réparation.

III. Ses promesses bien connues : « Tu ne manqueras de secours que lorsque mon cœur manquera de puissance »... etc...

LA CROIX : Jésus nous parle de sa croix : I. L'amour de la croix est le fond de l'esprit chrétien. La dévotion au Sacré-Cœur ne va pas sans l'amour de la croix : « *abneget semetipsum...* » (St. Matth. XVI)

II. L'amour de la croix est nécessaire à notre sanctification, pour expier nos fautes et obtenir des grâces.

III. Le sacrifice n'est pas moins nécessaire, pour féconder notre ministère auprès des enfants.

LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE. I. Elle est notre Mère, notre reine.

II. Ses demandes : Ces enfants sont à moi, leurs âmes sont le fruit du sang de mon Fils. Aimez-les comme je les aime.

III. Nos demandes : Nous ne pouvons rien sans Vous, ô Marie, Vous serez la reine de la Maison.

LES SAINTS. I. Beaucoup d'entre eux portent un intérêt spécial à ces enfants : saint Joseph les aime comme des frères de Jésus, saint Jean est l'apôtre et l'ami des jeunes gens (on sait son zèle pour le jeune homme d'Ephèse qui se perdait) ; leurs saints patrons, ceux de leur église, leurs ancêtres, ceux que la Providence et l'Église a commis à la garde de la jeunesse.

II. Leurs demandes : Voir la première épître de saint Jean : « *Scribo vobis infantes, quoniam cognovistis Patrem etc...* »

III. Nos demandes : Les invoquer.

[192] LES SAINTS ANGES. I. Ils ne perdent pas de vue nos enfants qu'ils aiment.

II. Leurs demandes : Aimez ces enfants. Veillez sur eux, ayez avant tout pour but d'en faire des saints.

III. Nos demandes : Au secours !

CONCLUSION :

Je me souviendrai de ma mission : « *Vidi caelum apertum...* » (Apoc. XIX, v 11)

Je garderai l'union avec le ciel, la présence de Dieu, de Marie, des Anges et des saints. – Je vivrai de la foi. Reconnaissance. – Persévérance. »

La première rentrée. — L'année 1878 et les premières années suivantes furent tout spécialement de belles années, ardentes, prospères, actives, joyeuses et fécondes pour la formation chrétienne des jeunes gens. La première rentrée dépassa les espérances les plus optimistes que M. le Chanoine Dehon ait jamais entrevues, à telle enseigne que la population scolaire se trouvait partout à l'étroit. Déjà il fallait songer à de nouveaux agrandissements. Devant cette perspective, d'aucuns furent d'avis, avec M. de La Palice, que M. le Chanoine Dehon eut agi avec plus de sagesse en faisant, dès le début, l'acquisition d'un terrain plus vaste que celui de la Pension Lecompte, pour y élever un collège modèle. Évidemment ! Le malheur est que parfois le mieux est, non en soi mais en fait, l'ennemi du bien : M. le Chanoine Dehon débordé financièrement par les besoins les plus urgents de ses autres œuvres, n'était pas alors en mesure d'acquiescer définitivement un immeuble. Aussi s'était-il contenté de louer, avec promesse de vente, l'humble Pension de M. Lecompte ; ce qui était certes moins bien en soi, mais préférable dans l'espèce, et plus facile à réaliser.

Nos bonnes Sœurs nous apportèrent dès le début un appoint des plus appréciables ; grâce à leur inlassable dévouement, l'ordre et la propreté régnerent à la cuisine et à la lingerie de l'Institution Saint-Jean. Le ton de charité et de douceur, qui s'établit aussitôt dans la Maison, la transforma réellement en un domaine de Dieu, « *ubi Caritas et amor, Deus ibi est !* » La chapelle, véritable centre vital de l'Institution, fut inaugurée à Noël, ainsi que l'autel et les vitraux offerts par Mgr Mathieu. Que de grâces a vu descendre ce vénérable et mo-[193]deste sanctuaire ! grâces de foi et de vie chrétienne, grâces même de vie sacerdotale et religieuse, que d'enfants y ont communie comme des anges ! Chaque matin, M. le Supérieur leur donnait une méditation parlée qui ranimait les courages ; souvent, à la récréation de midi, sur l'invitation de leur zélé Supérieur, les élèves s'ingéniaient à faire la part du Sacré-Cœur dans une fervente visite au Très Saint Sacrement ; vers la fin de l'étude, chaque soir, c'était la lecture spirituelle, dont on devisait avec édification, dans l'intimité. La plupart des enfants se confessaient toutes les semaines, et le dimanche, il y avait une cinquantaine de communions. Enfin, Saint-Jean eut sa conférence de saint Vincent de Paul et sa Congrégation de la Sainte Vierge : la première dès le début de l'Institution, la seconde se vit agrégée à la Prima primaria à la date du 10 avril 1878.

L'Aigle de Saint-Jean. – L'initiative de ce petit journal scolaire, lisons-nous dans le discours déjà cité de M. le Chanoine Delloue, revient...

« à cet excellent et très pieux Eugène Savard, mort comme un petit saint à quatorze ans et dont M. Rigault a écrit la vie. *L'Aigle de Saint-Jean* avait pour but premier de procurer, par sa vente, des ressources à la Conférence pour les pauvres. Lithographié par les soins de M. l'Abbé Glorian, déjà imprimeur, ce petit hebdomadaire donnait les résultats des compositions, les noms des élèves au tableau d'honneur, les comptes-rendus des visites aux pauvres et des travaux littéraires. »

Chaque semaine « *l'Aigle* » était attendu en famille ; parents et élèves aimaient à y chercher, comme de nos jours, non seulement le résultat du travail scolaire, mais encore les essais des plus grands, dans les domaines apologétique et social : ainsi grâce à leur revue, les uns élevèrent la voix pour protester contre les fêtes du centenaire de Voltaire, d'autres y allèrent de leurs démonstrations en faveur de Jeanne d'Arc, ou contre le socialisme. *L'Aigle de Saint-Jean* était donc déjà ce qu'il est resté, un trait d'union amical et un trait d'union aussi simple qu'efficace.

[194] Premiers vœux de Révérend Père Dehon : 28 juin 1878

Depuis plus d'un an, M. le Chanoine Dehon, devenu en religion PÈRE JEAN DU CŒUR DE JÉSUS, se multipliait pour cumuler avec les nombreux devoirs d'état qui incombent à un prêtre du ministère, chef d'Institution, les autres obligations d'un ordre très spécial qu'il avait assumées, en devenant le premier novice des Oblats du Sacré-Cœur. Si la Providence lui avait départi l'extrême facilité de travail que nous avons jadis notée au passage, si Elle l'avait doué supérieurement, si enfin Elle lui avait ménagé une préparation lointaine et immédiate assez peu commune, c'est que la bonne Providence connaissait l'avenir infiniment mieux encore qu'il ne nous apparaît maintenant. Le siège de M. le Chanoine Dehon était fait de longue date : il savait ce qu'il voulait et il était capable de le vouloir fermement. Néanmoins, pour les meilleurs eux-mêmes, le noviciat garde son utilité. Ce qu'il fut pour lui, le Père Dehon nous le révèle, semble-t-il, dans cette belle prière :

« Transportons-nous à Nazareth, dans ce sanctuaire silencieux et caché où Jésus, Marie, Joseph, correspondant si bien à la volonté divine, par une vie de prière, de travail et de sacrifice, concourent à l'œuvre de la rédemption, chacun selon sa vocation. Unissons-nous à ces trois saints Cœurs, parfaits modèles de la vie religieuse et d'immolation. Miséricorde divine, incarnée dans le Cœur de Jésus, couvrez le monde et répandez-vous sur nous ! Bénie soit la sainte et immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu ! Saint Joseph, modèle et patron de ceux qui aiment le Sacré-Cœur de Jésus, priez pour nous ! »

Ainsi, au sein des pires agitations, le Père Dehon savait se ménager une solitude intérieure et suivre le conseil de saint François de Sales à Philotée :

« Résolvez-vous d'accepter de bon cœur toutes les inspirations qu'il plaira à Dieu de vous faire : et quand elles arriveront, recevez-les comme les ambassadeurs du Roi céleste, qui désire contracter mariage avec vous. Entendez paisiblement leurs propositions, considérez l'amour avec lequel vous êtes inspirée, caressez la sainte inspiration, consentez-y, mais d'un consentement plein, amoureux et constant⁴⁵. »

Les méditations qu'il publia dans la suite⁴⁶, nous livrent le [195] secret de la vie religieuse à laquelle il s'entraînait alors : Avant tout, vie de silence judicieusement gardé, vie de recueillement et d'humilité à la base..., vie des saints vœux de religion, de prière, d'adoration, de fidélité aux devoirs d'état..., vie à l'école de la Très Sainte Vierge, pour aboutir à l'UNION CONSTANTE au Sacré-Cœur (*per Cor Mariae*), vie enfin dans l'intimité de saint Jean. Le disciple bien-aimé, en effet,

⁴⁵ « Introduction à la vie dévote. » II Partie, Ch. XVIII

⁴⁶ Par exemple dans : « *L'année avec le Sacré-Cœur* » Tome I, pages 164, 172, 175, 181, 190, 193, 509, etc...

« apprend par les exemples et les paroles de Jésus, les vertus qui font les victimes du Sacré-Cœur : obéissance, patience, charité, abandon, réparation. Les paroles que Notre-Seigneur prononça sur la croix enseignèrent à saint Jean ce que doivent être l'amour et l'immolation d'une victime du Sacré-Cœur⁴⁷... »

À vivre cette vie, le temps passe avec rapidité au noviciat. L'heure du glorieux sacrifice d'amour approchait !

« Depuis plus d'un an, je me préparais à la sainte profession », écrit le Père Dehon. Sa Grandeur Mgr Thibaudier délégua M. l'Archiprêtre Mathieu pour la recevoir, à la date du 28 juin de l'année 1878. La petite cérémonie eut lieu dans l'intimité, au modeste oratoire de l'Institution Saint-Jean. Aux premiers rangs de l'assistance se trouvaient M. l'Abbé Rasset, (encore postulant, car il ne devait entrer définitivement dans l'Institut que le 12 août 1878), puis deux frères qui n'ont pas persévéré, un peu plus loin les professeurs, deux religieuses Servantes du Sacré-Cœur et quelques amis.

Après le « *Veni Creator* » suivi d'une allocution, ce fut l'antienne « *Accedamus ad Cor altissimum Jesu, ut per ipsum et cum ipso et in ipso exaltemus et diligamus Deum, secundum multitudinem magnitudinis ejus, Alleluia* » ; puis la récitation de l'hymne sulpicienne : « *Non tingat aras jam pecudum cruor...* » M. l'Archiprêtre posa ensuite au Postulant les questions rituelles : « Mon Père, que demandez-vous ? – Révérendissime Père, je vous demande, pour l'amour de Dieu, de me recevoir dans la Société des Oblats du Cœur de Jésus... » etc... Et Monseigneur l'Archiprêtre de conclure : « En vertu des pouvoirs qui me sont délégués par Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons et Laon, je vous autorise à émettre entre mes mains vos premiers vœux de religion. »

[196] Prosterné devant l'autel, le nouveau profès entendit appeler sur lui les bénédictions de l'Église : « *Ut hunc electum accipere ... benedicere... et consecrare digneris, Te rogamus Cor Jesu !* » C'était l'heure tant désirée de se donner sans réserve au Sacré-Cœur de Jésus. Le nouveau Religieux le fit avec une émotion intense ; dans l'intime de son âme, c'était à tout jamais qu'il se livrait :

« mes vœux étaient déjà perpétuels », dit-il, bien qu'officiellement temporaires. « Je sentis que je prenais la croix sur mon épaule, en me donnant à Notre-Seigneur comme prêtre réparateur et comme fondateur d'un Institut nouveau. En même temps que j'émettais mes trois vœux publics, je fis le vœu privé de victime, selon les indications du Père Giraud. »

La croix !

« Plusieurs fois, Notre-Seigneur donna le choix à sainte Marguerite-Marie entre la voie des consolations et celle de la croix ; elle choisit la croix pour être plus semblable à son Époux céleste, écrit l'auteur de l'*Année avec le Sacré-Cœur* (page 356, Méditation du 19 octobre) ; et à la méditation suivante il prend le soin d'ajouter, pour mieux caractériser notre vocation : « Notre-Seigneur ne nous demande sans doute pas les dispositions héroïques de sainte Marguerite-Marie, mais il attend de nous l'esprit habituel de réparation, avec la patience dans les épreuves et quelques sacrifices volontaires offerts par amour. »

« C'est l'esprit d'immolation par l'amour qui donne à la nouvelle société, celle des OBLATS DU SACRÉ-CŒUR, son caractère propre... L'esprit de victime par amour, c'est le sacrifice du cœur. Il fait régner en tout, la volonté divine à la place des attraites et des inclinations de notre cœur. C'est ainsi que Notre-Seigneur à tout sacrifié à la volonté de son Père : « *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* » C'est dans les flammes de son divin Cœur qu'il a consommé son sacrifice, principalement à l'agonie et sur la croix. Tel est l'esprit caractéristique des Prêtres Oblats du Cœur de Jésus. Leur devise et leur maxime favorite, c'est

⁴⁷ « *Année avec le Sacré-Cœur* » Tome I, p. 509 et suiv.

la parole de leur divin Maître : « *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam*⁴⁸... »

L'« *Ecce venio* » de Notre-Seigneur avait béni et protégé [197] l'entrée dans la vie de notre Fondateur ; c'est là le symbole de ce que sera son existence ! un « *Ecce venio* » continué pour réaliser, à n'importe quel prix la volonté de Dieu.

À partir du 28 juin 1878, la vie du Père Dehon change tout à coup d'aspect : jusqu'alors le succès à peu près ininterrompu avait couronné ses entreprises, désormais il s'y mêlera les croix les plus lourdes. Le Sacré-Cœur avait pris au sérieux son « *Ecce venio !* ». Épreuves de santé d'abord ! Comment n'eut-il pas subi le contrecoup du surmenage auquel il était astreint ? De fait, il en résulta de sérieuses hémoptysies qui, accompagnées de douleurs continues aux sommets, n'étaient que trop symptomatiques de la tuberculose pulmonaire. Épreuves d'ordre matériel ensuite ! Qui dira les soucis d'un chef d'Institution préoccupé de donner de l'espace à une population scolaire de plus en plus nombreuse ? Soucis moraux d'un Supérieur, dont l'ambition eut été de pouvoir toujours faire fond sur les aptitudes pédagogiques de son personnel enseignant tout entier, professeurs et surveillants, afin que le Collège catholique obtint son plein rendement auprès de tous les jeunes gens qui lui étaient confiés. Peines intimes et cuisantes résultant à la fois d'entorses trop fréquentes à la charité, dont il eut tant à souffrir, et de certaines préventions exaspérées contre le saint état dans lequel il venait d'entrer. Bientôt ce fut un véritable « *tolle* », dont le retentissement n'était pas près de se calmer : La critique la plus hargneuse s'en donnait alors à cœur joie, contre ces prêtres qui rêvaient non seulement de fonder une nouvelle Congrégation, mais encore de se lancer dans la réparation, non sans pousser la naïveté jusqu'à prêter une oreille complaisante à des visions de bonnes sœurs !

Hélas, n'arrive-t-il point que, trop souvent, on perde de vue les vérités que rappelle si à propos le Canon 487 :

« L'état religieux, c'est-à-dire la manière stable de vivre en commun, par laquelle des fidèles se proposent d'observer non seulement les préceptes communs, mais encore les conseils évangéliques (par la pratique des vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté) doit être considéré par tous avec honneur. »

Inutile de souligner, tant le texte est clair ! Et pourtant ! À la même époque le Père Dehon eut, en outre, à souffrir du [198] côté des siens : son père et sa mère venaient d'être atteints par la maladie et leur état ne laissait guère d'espoir. Enfin, le comble, pour l'instant, ce fut une *affaire* greffée par l'imagination publique sur le fait douloureux que, dans l'espace de quatre mois, les Religieuses Servantes du Sacré-Cœur avaient vu la tombe se refermer sur les restes de quatre d'entre elles. C'était évidemment là une épreuve des plus pénibles. Certain public se mit, à cette occasion, en quête d'explications ; les commérages allèrent leur train, comme dans les feuilletons il fut alors question d'événements mystérieux à la Rocambole, tant et si bien que la rumeur publique en vint même à parler d'exhumation, pour trouver le fin mot de l'affaire.

Ce fut un nouveau « *tolle !* ». La presse maçonnique parisienne fit donner le ban et l'arrière-ban de ses reporters, pour monter un scandale à grand orchestre en ville. Mais elle en fut pour ses frais. Quelles angoisses néanmoins devant tout ce bruit qui, sans avoir ombre de fondement, était pourtant de nature à mal impressionner les âmes faibles et simples ! Ce fut alors que le testament de l'une des défunttes fut attaqué en justice : c'était la ruine en perspective pour les Religieuses, et pour le Père Dehon, la perte des ressources sur lesquelles il avait compté, en fondant Saint-Jean.

L'affaire des défunttes ne pouvait avoir aucune suite, et pour cause ! Le médecin des Sœurs, le Docteur Cordier, n'hésita pas à calmer l'opinion, en attestant le décès tout naturel

⁴⁸ Extraits des *Constitutions de la Congrégation des Prêtres Oblats du Sacré-Cœur de Jésus*, dans l'ancien Thesaurus, encore en usage avant 1900, p. 142.

des Sœurs. Dans *Le Conservateur de l'Aisne* le Docteur inséra cette note qui, une fois de plus, mettait en relief le caractère réparateur de la vie des Sœurs, analogue – on l'a vu – à celui du Père Dehon :

« Pour la quatrième fois depuis quelques mois, les Religieuses Servantes du Cœur de Jésus conduisaient jeudi à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'une de leurs Sœurs. Nous suivions ce convoi, nous allions dire cette marche triomphale, et, sur le parcours, nous recueillîmes diverses appréciations. Toutes étaient sympathiques, quelques-unes étaient inquiètes. On s'étonnait des coups répétés que la mort frappe au milieu de ce Couvent du Faubourg Saint-Martin, en donnant à ces décès multipliés différentes explications. Il n'y en a qu'une seule, d'ailleurs véritablement exacte : Les humbles Servantes du Sacré-Cœur sont des victimes volontaires ; elles offrent leurs prières, leurs travaux, leurs souffrances et par-dessus tout, leur vie, pour la gloire de Dieu, la persévérance des justes et la conversion des pécheurs. Dieu prend au sérieux cette immolation quotidienne et les pauvres Sœurs deviennent ainsi les bienfaitrices de l'Église et spécialement de la cité. À ces titres, en échange des services que rend cette réparation incessante et des maux qu'elle détourne de nous, nous donnons à ces Religieuses l'hommage de notre reconnaissance et l'expression de notre vénération. Nous les leur offrons au nom de tous ceux qui apprécient comme nous, leur mission surnaturelle et ses conséquences tutélaires. »

Au cours de cette affaire le Père Dehon n'eut jamais sur les lèvres, tout en se défendant comme l'honneur du sacerdoce l'exigeait, que le mot de saint André : « *O bona crux* ». « La croix est bonne, elle expie nos péchés ! » Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque, dûment informé des incidents, témoigna la plus profonde bienveillance au Fondateur et à son Œuvre, en cette circonstance et, par la suite, jamais il ne manqua l'occasion de le « remonter » :

« Courage, mon cher Supérieur, lui écrivait Sa Grandeur le 19 septembre 1879, on ne fonde pas une œuvre telle que la vôtre en marchant sur un tapis de roses sans épines. Vous avez cueilli, cette année, de magnifiques fleurs : je m'émerveillais que Dieu semblât vous les donner gratis ! je vois qu'il vous les a fait payer, pas trop cher, néanmoins ! L'important n'est pas que la main du jardinier reste sans égratignure, mais que le jardin soit bien cultivé. Je bénis le jardinier et son enclos affectueusement, en leur commun Maître et le mien. »

+ Odon, Évêque de Soissons et de Laon

[200] II. L'HEURE DES PREMIÈRES GERMINATIONS

Fondation de la Maison du Sacré-Cœur. Le premier Noviciat de l'Institut et ses hôtes

Au mois d'août 1878, les Religieuses Servantes du Sacré-Cœur venaient de traiter avec la famille Hibon, de Saint-Quentin, pour l'acquisition d'une Maison située presque à l'angle de la Rue Richelieu et de la Rue Royale⁴⁹. Quels projets cette opération pouvait-elle bien révéler ? S'agissait-il, pour elles, d'établir Rue Richelieu les œuvres auxquelles elles songeaient, depuis leur arrivée dans le diocèse, ou l'immeuble ne deviendrait-il pas plutôt le siège du Noviciat, dont le jeune Institut du Père Dehon avait le besoin le plus urgent ? Sans doute, l'une ou l'autre affectation pouvait sourire à leur zèle averti ; mais avec une abnégation qui sût voir haut et loin, les bonnes Religieuses eurent tôt fait de comprendre que poser ainsi la question, c'était en définitive, la résoudre ! Car enfin, peu importait, pour elles, de se fixer ici ou là ; aucune préférence ne les orientait vers telle partie de la ville, plutôt que vers telle autre ! n'y avait-il pas, dans toutes les directions, à louer Dieu et à faire son Œuvre ? Pour le Père Dehon, il n'en allait pas de même ; différentes considérations relatives à la position des lieux présentaient, en ce qui le concernait, un intérêt spécial. *Située* assez près de l'Institution Saint-Jean pour permettre de passer, sans difficultés de l'une à l'autre, la Maison Hibon pouvait donc éventuellement faciliter au Père Dehon le cumul des doubles fonctions de Supérieur de Saint-Jean et de Maître des Novices, qu'il avait acceptées ; en outre, la situation de cette maison à moins de cent mètres de Saint-Jean présentait l'avantage d'assurer aux Novices l'atmosphère de calme relatif et de [201] paix que réclamait leur formation, tout en leur laissant la faculté de rendre service à l'Institution, sans quitter, pour ainsi dire, le Noviciat. Comment hésiter ? Une entente amiable ne tarda pas à intervenir entre les Religieuses et leur Aumônier : le 14 septembre 1878, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix – date symbolique – la toute petite Communauté, déjà heureuse d'avoir trouvé son berceau à Saint-Jean, s'établît Rue Richelieu. Nazareth après Bethléem ! Ce sera la MAISON DU SACRÉ-CŒUR, dont les premiers hôtes furent le Père Dehon, le Père Rasset entré le 12 août 1878 et un frère, en attendant les nouvelles arrivées.

En voici le relevé, pour les années qui suivirent :

En 1878 : Le Frère Paris, premier novice non encore élevé au sacerdoce.

Le 4 octobre 1879 : Le Révérend Père Falleur et M. Joseph Legrand.

Le 23 octobre 1879 : Le Révérend Père Barthélemy Dessons.

Le 21 novembre 1879 : Le Révérend Père François-Xavier Lamour et le Révérend Père Thaddée.

Le 25 décembre 1879 : Le Frère Martin Waquet et le Frère Marc Stempfel.

Le 7 janvier 1880 : Le Frère Augustin Herr et le Frère Michel Vinot.

Le 20 février 1880 : Le Révérend Père Paul Philippot.

En février encore : Le Frère Ozenfant et le Frère Paul Delgoffe.

En mars 1880 : Le Frère Ignace Lefèvre.

En avril 1880 : Le Frère Léonard Flament, le Frère Bernardin Blanqueniaux, le Frère Clément Defuida.

Le 7 mai 1880 : Le Révérend Père Jacques Herr.

⁴⁹ La Rue Richelieu devint ensuite la Rue des Frères Rue Royale prit le nom de Rue Antoine Lécuyer

En mai 1880 : Le Frère Patrice Boulenger.

En juin 1881 : Le Frère Pierre Bertrand.

Parmi tant d'autres qui, sans aller jusqu'à faire le pas décisif (tel l'excellent et sympathique Abbé Henri Maréchal, futur archiprêtre de Laon⁵⁰), combien de prêtres zélés, vibrant à l'unisson du Père Dehon, firent des vœux pour le succès de son admirable entreprise et longtemps aimèrent à retremper, auprès de lui, leur courage défaillant...

Par contre, un certain nombre de ceux qui entrèrent dans [202] l'œuvre, n'y firent que passer : souvent c'est la Providence qui fait ainsi son choix ! L'un même d'entre eux, au caractère assez étrange, céda, avec une complaisance excessive, à l'impression d'avoir été l'objet de grâces extraordinaires. Diverses qualités très réelles parlaient, il est vrai, en sa faveur, notamment certaines vues d'une élévation remarquable sur le Sacré-Cœur.

« C'est pourtant sur lui, dira le Père Dehon, que retombe la plus grande part de responsabilité dans les épreuves qui allaient bientôt fondre sur l'Institut naissant. Après s'être, tout d'abord, maintenu dans les limites d'une sage orthodoxie doctrinale, il en vint à soutenir, avec une farouche obstination, une sorte de quiétisme des plus inquiétantes. Sûr de lui-même, comme le sont habituellement les malheureux de ce genre un peu spécial, non seulement il ne pouvait plus être question, avec lui, d'obéissance, mais il tenta même de détourner le reste de la Communauté de la soumission pleine et entière, qui cependant était due à Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque. »

Postulat et Noviciat

On n'entre pas de plain-pied dans la vie religieuse. Une période de probation s'impose, tant pour la plus grande gloire de Dieu et la prospérité de l'Institut, auxquelles la présence d'indésirables risquerait de causer maints dommages, qu'en vue d'éviter de pénibles désillusions à ceux qui aspirent à s'y consacrer. Cette période de probation est celle du postulat et du Noviciat. Muni des références d'usage, le nouveau venu commence par prendre rang, au Noviciat même, parmi les postulants. En ce temps-là, le Père Dehon étant seul Supérieur, prononçait seul sur les admissions ; actuellement cette prérogative est réservée au Père Provincial pour sa Province. Mais alors, comme aujourd'hui, la seule question à résoudre, durant cette première probation, était et reste encore celle-ci : Voulez-vous vraiment entrer dans l'Institut ? Si oui, l'Institut se réserve de juger par l'intermédiaire du Supérieur, si vous êtes apte à cette vocation et de prononcer. Il faut en finir, une bonne fois, en principe !

Après un certain temps d'épreuve – dont la durée est actuellement fixée à trois mois pour les candidats au sacerdoce et à six mois pour les frères coadjuteurs – le postulant peut être admis au Noviciat. Alors, le novice fait, durant un an, l'essai [203] pratique des obligations religieuses, auxquelles il est initié par le Père Maître ; et le conseil du Noviciat décide, en fin d'année, s'il y a lieu de présenter le novice au Conseil provincial, aux fins d'admission à la Profession religieuse.

Dix minutes avec le Père Dehon au Noviciat du « Sacré-Cœur »

Rue Richelieu — Un petit groupe de novices, espoir de l'avenir, est donc constitué ! Peu à peu nous le verrons s'accroître de précieuses recrues, à la Maison du Sacré-Cœur. Depuis, cette Maison qui nous était si chère à tant de titres, fut ruinée par la guerre. « *Etiam periere ruinae !* »

⁵⁰ Abbé P. Vignot : « *L'Abbé Henri Maréchal, Archiprêtre de Laon. (1860-1920)* » Gabalda 1922, p. 61-62

Transportons-nous par la pensée dans son enceinte vénérable, à cette période des débuts. Son nons discrètement à la petite porte de la rue Richelieu. Un frère, au silence tant soit peu énigmatique et pourtant avenant, nous donne accès, avec la plus parfaite aisance, à cet asile de la piété, de la courtoisie surnaturelle, de la pauvreté et de l'union à Dieu. La porte du parloir s'entrouvre bientôt de nouveau, livrant passage à un prêtre au port distingué, à la stature imposante : on le devine à la fois doux et ferme, d'une intelligence peu commune qui, pétillant dans ses yeux encore vifs, met cependant à l'aise : C'est le « Très Bon Père Dehon ». Telle est déjà son appellation habituelle.

– Auriez-vous l'obligeance, Très Bon Père, de nous donner une idée de votre Noviciat ?

– Venez et voyez, nous répond-il simplement avec un bon sourire !... Et à sa suite, nous parcourons les « lieux réguliers » de la Congrégation naissante.

Partout c'est un *recueillement* profond, gardé avec plus de scrupule encore, si l'on peut dire, aux abords de la chapelle : sur la première porte, celle qui précède le vestibule de l'escalier, remarquez-vous cette inscription ? « *A facie Domini silete !* »

– « Que signifient ces mots ? » murmure à l'oreille de son grand frère un tout jeune homme qui nous accompagne. La traduction s'ensuit naturellement, mais avec un je ne sais quoi de retenue dans la voix, qui fait bonne impression.

C'est, en effet, ici, l'empire du *silence*, non du silence infini des sphères qui effraie, ni du morne silence des tombeaux ! [204] C'est le majestueux domaine de la paix féconde qui fait les penseurs, les hommes intérieurs, les réalisateurs..., en un mot, les hommes dans toute la force du terme. Point de bruits de portes, de fenêtres, ni même de pas ; point de courses endiablées dans la maison, point de parlottes aux portes, dans les escaliers, ni ailleurs..., point de gyrovagues... En dehors des recreations, où la nature trouve sa légitime et nécessaire détente, tout sans bruit, « *à voix basse et en peu de mots...* » Le fait avant la formule !

Et ce que nous remarquons, en écoutant le Très Bon Père nous commenter, à sa discrète et insinuante manière, l'emploi du temps affiché à la salle commune, c'est au premier abord, *la gravité, la modestie, la retenue, la distinction* des novices et des postulants qui nous saluent au passage ; à la chapelle, impossible de n'être point frappé de l'attitude profondément recueillie qui les caractérise. On se sent parmi eux, en pleine atmosphère de piété, d'ailleurs entretenue par une vie régulière toute de ferveur. Ainsi, chaque jour, matin et soir, même au cours du repas de midi, *l'adoration du Très Saint Sacrement* est assurée ; les fêtes d'un rite majeur sont solennisées avec plus d'éclat, par le chant de grand'messes, sous l'attentive et ponctuelle direction d'un maître des cérémonies bien stylé comme le Révérend Père Flament⁵¹. La fidélité aux prescriptions liturgiques fait dès lors tellement partie intégrante de la formation inculquée par le Père Dehon, que dans quelques années, l'un de ses Pères les mieux doués, le Révérend Père Schoulza obtiendra son doctorat, devant le jury de l'Université de Lille, en soutenant cette thèse fameuse : « *Liturgia catholica, fidei catholicae magistra* », « La liturgie catholique, considérée comme un maître enseignant la foi catholique. » Oh ! l'exquise ferveur de ces temps révolus ! Qu'il s'agît des offices liturgiques, (sainte messe ou office récité chaque jour au chœur, sauf les Petites Heures,) des prières de communauté ou des dévotions privées..., qu'il s'agît même des observances les plus communes, dès ces débuts fervents nous constatons déjà l'existence d'un esprit de la Congrégation : On a l'esprit de corps !

[205] « Ce qui fait l'essence de la vie commune, dit le Vénérable Barthélemy Holzhauser, ce n'est pas nécessairement d'être réunis en grand nombre, sous un même toit : cela pourrait ne produire qu'une agglomération d'individus, sans vraie communauté. L'essence et le principe de la vie commune, ce qui la constitue, ce qui la soutient, c'est d'avoir une règle et de l'observer ; c'est d'avoir un esprit, un but et des intérêts communs ; c'est, en un mot, de former une famille, où l'on voit qu'on a des frères, un père, des cœurs qui vous

aiment et où l'on est toujours assuré de trouver appui et secours. Alors, fut-on obligé pendant plusieurs années de vivre seul, on n'est pas pour cela un simple particulier, un individu isolé et sans soutien ; on est membre d'un corps, on est homme de communauté. Est-ce que saint François-Xavier, même quand il était seul sur l'Océan n'était pas un homme de communauté⁵² ? »

Déjà au temps où il présidait l'Oratoire de Soissons, l'Abbé Dehon s'était pénétré de ces convictions. Au Sacré-Cœur de Saint-Quentin, il les fait vivre ! C'est dire que l'Institut des Oblats du Sacré-Cœur possède désormais son individualité propre : un Père, des frères qui se sentent les coudes, une règle observée des notes caractéristiques faites de recueillement, de silence fécond, d'humilité, de prière ardente, d'activité, de gravité de modestie. En tout et partout l'habitude est contractée de mettre l'accent sur *l'enthousiasme dans la dévotion au Sacré-Cœur* : À l'extérieur, cette bénie dévotion se manifeste jusque dans une certaine prédilection pour les objets de culte, tels qu'images, statuettes, petit bréviaire du Sacré-Cœur, dont chacun sait se servir..., dans les invocations, prières et chants qui jaillissent de tous les cœurs et de toutes les lèvres. Au salut, par exemple on est soi-même comme d'instinct, en chantant de préférence *nos* motets, les hymnes du *Thesaurus Precum*, l'« *In te Cor Jesu* » etc... le Révérend Père Paris, de sa belle voix qui prie en chantant, soutient le modeste chœur, aux accords d'un virtuose émérite dont le talent fera bientôt vibrer l'âme du grand orgue de la Basilique, le Révérend Père Modeste Roth, ancien élève de Niedermeyer au Conservatoire. À l'intérieur, la petite Communauté, guidée par son vénéré Fondateur, s'initie à la théologie du Sacré-Cœur, multiplie les sacrifices et exercices réparateurs : adorations nocturnes, heures saintes tous les jeudis de onze heures à minuit, messes réparatrices... Et comme la vraie dé-[206]votion doit avoir son retentissement dans la vie, dire qu'on évitait alors les péchés véniels ne serait pas assez ! Il est certain que l'on allait jusqu'à se garder même des plus légères imperfections volontaires habituelles. Le *Directoire* révèle nettement cette mentalité, qui fut toujours celle du Très Bon Père et qu'il inculquait aux Pères des origines.

Le trait suivant montre avec quelle bonne simplicité, à la fois ferme et douce, le Très Bon Père n'hésitait pas à réprimer les moindres écarts, tels que les lenteurs dans l'obéissance à une sanction : Un jour, le Père avait infligé une pénitence à l'un de ses novices, et comme le délinquant ne montrait qu'un empressement assez relatif à tenir compte de la sanction qui l'atteignait, on vit le Très Bon Père se substituer posément, avec une spontanéité d'enfant, au novice, un peu dur à la détente : agenouillé à la porte de la salle des conférences, il baisa humblement les pieds des membres de la communauté. La pénitence infligée se trouva ainsi accomplie, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ! Est-il besoin d'ajouter qu'elle porta ses fruits ?

Poursuivons notre visite, en passant discrètement au réfectoire à l'heure du repas. Le Très Bon Père, d'un geste large, nous en ouvre la porte. On y donne lecture, comme d'ordinaire d'un ouvrage utile, édifiant et reposant. Sur des tables propres et simples, un menu frugal, mais suffisant. Il paraît que le vendredi, jour plus spécialement consacré à la pénitence, c'est jour de jeûne : le matin chacun ne prend, sans s'asseoir, qu'un peu de café sans lait, à midi et le soir pas de dessert ; le soir, traditionnellement, des pommes de terre en robe de chambre.

Après le repas, un moment de détente. Avec le Très Bon Père, la récréation était vraiment une sorte de « récréation » des forces, un véritable repos, tant il avait le secret de porter d'un groupe à l'autre, et jusqu'au jeu de domino, son « *sursum corda* », sa note de joie, de paix, et de bonheur.

⁵¹ Devenu plus tard moine Augustinien à Rome ; il y était encore en 1900.

⁵² M. Gaduel : *Vie de Holzhauser*, citée par les Abbés Mazel et Chalve, *La Vie commune dans le clergé diocésain*. Publiroc. Marseille, p. 25.

« Quand un nuage passe sur le soleil, dit M. le Chanoine Morice, il est comme une neige éblouissante ourlée d'un filet d'or. Quand il est passé, ce n'est plus qu'un haillon sombre qui fait tache sur l'azur. Ainsi, toute la beauté des Saints vient du Christ qui les illumine. C'est lui qui les a formés à son image : c'est donc Lui qu'on admire en eux⁵³. »

[207] Sans cesse irradié, pour ainsi parler, de la charité qui jaillit du Cœur de Jésus, le Très Bon Père la laissait toujours filtrer autour de lui, et toujours il en fut comme intérieurement illuminé sans jamais s'assombrir. Aussi, avec quelle splendeur il rayonnait Dieu ! Jamais ceux qui eurent le bonheur de vivre dans son intimité n'en perdront le souvenir ! Pas d'illusions d'ailleurs : malgré sa douceur, son sourire, son « *suaviter* », le Très Bon Père avait assez de cœur et ... de tête pour se montrer ferme, car il voulait une vie religieuse sans manquements volontaires. C'était le « *fortiter* » dans toute l'acception du mot ; il avait l'œil à tout et ne laissait passer aucune faute extérieure sans la souligner de ses observations. Pour secs et nets qu'aient pu être parfois ses avertissements ou ses reproches, rien d'irritant ou de démoralisant ne s'y mêlait : le ton, chez lui, savait tout faire accepter. Un reproche sans charité produit toujours, avec la pensée ou avec la réplique du coupable, un mélange détonant... Est-ce bien là ce qu'on cherche ? C'est dans la doctrine du corps mystique du Christ que le Très Bon Père trouve d'instinct le secret de cet art de commander, où la suavité ne nuit en rien à la fermeté. Dans toute âme que la Providence met sur son chemin, il reconnaît Dieu. En elle, il Le ménage, un peu comme il L'adore sous les espèces eucharistiques. À ses yeux, comme à ceux de notre grand mystique du XVII^e siècle⁵⁴ apparaît toujours « le rang que les âmes occupent sous leur adorable Chef, » et on ne le voit jamais perdre de vue la définition si chrétienne de l'autorité que le Père Chardon insinue en ces termes : Les supérieurs...

« ... ne sont point supérieurs pour confondre les autres et les abattre, mais... ils ont été honorés de la prééminence sur leurs inférieurs afin de les exalter, et pour les élever à une condition au-dessus de la nature, qui appartient à un ordre divin. Par quoi ils étudieront cette leçon importante, que la puissance dans l'Église n'est point armée du glaive, oui, bien de la charité, laquelle elle doit exercer dans son autorité, déjà toute transformée en charité ; afin qu'elle n'ait d'application que par l'inclination que lui donnera la charité. »

[208] C'est si chrétien et si humain à la fois ! Le médecin ne se disqualifierait-il pas en refusant au malade le bénéfice de son art, sous le prétexte facile que ce malheureux est responsable de son pitoyable état ? Pourquoi mesurer cette pitié aux âmes de bonne volonté, même coupables ? On ne reconnaît point-là la manière de Jésus. Ce ne sera, jamais non plus, celle du Père Dehon ! Avant même la fin de cette visite au « Noviciat du Sacré-Cœur » nous comprenons déjà mieux l'attraction singulière d'une personnalité si marquée, tout empreinte de chaleur communicative et d'optimiste clarté. La charité, puisée au Cœur même de Jésus, transfigurait son regard et ses traits, son sourire, sa voix et ses gestes. « *Seductor ille seducit turbas !* » disait-on du Sauveur ! À sa suite, le vénéré Père exercera une emprise telle que, dès les débuts de sa vie religieuse, on n'eut plus qu'un terme pour le désigner : « LE TRÈS BON PÈRE ! » Sa bonté divinisait, pour ainsi dire, même ses actes d'administration ; ainsi, c'est à cause de sa mentalité si foncièrement surnaturelle que le Très Bon Père avait spontanément le geste large, le pardon facile, et volontiers accordait aux siens une confiance qui empoignait ! Rien de plus étranger à son caractère si compréhensif, – ses œuvres en font foi – que la mentalité de ceux qui veulent tout mener par eux-mêmes ; il n'ignorait pas que, selon la remarque du Général Weygand,

« Le succès est, pour une part notable, à notre époque surtout, au prix d'une judicieuse décentralisation, d'une répartition bien étudiée des tâches, d'une sélection aussi poussée que possible des personnes. »

⁵³ M. le Chanoine Morice : *Les Saints d'aujourd'hui et Les caractères de la piété contemporain*.

⁵⁴ Révérend Père Chardon : *La Croix de Jésus*, p. 29 ssqq.

Il savait faire confiance, car il était « très bon », et les premières mortifications qu'il exigeait, étaient celles du devoir quotidien. Tout en maintenant, sans les minimiser, les saintes austérités de la pénitence, il aimait à recommander, avec la plus vive instance, les pratiques les plus simples : « Jésus ne s'est pas crucifié, aimait-il à répéter, *il s'est laissé crucifier*. » Dans tous les domaines, certes, « ayez de grands desseins, mais ne vous étonnez pas si la Providence en a d'autres », pour ma part, ajoutait-il, « je laisse davantage Notre-Seigneur tenir le manche du fouet ! » Car il avait appris de Jésus et de saint Thomas d'Aquin, que « ce qui fait l'excellence d'un Ordre religieux, ce n'est pas avant tout, comme on le croit d'ordinaire, la sévérité des ob-[209]servances du jeûne et des pénitences, mais l'excellence des buts qu'il se propose. » L'ascétisme du Très Bon Père sera donc, sans aucune mièvrerie, l'ascétisme du cœur poussé jusqu'à l'union la plus intime à Dieu, et surtout celui du Sacré-Cœur. L'humanité est ainsi faite, qu'en définitive, l'argument de la force ne porte jamais par lui seul ; « ceux qui se serviront de l'épée, périront par l'épée ! » c'est du cœur que la vérité monte à la tête !

Les autres Pères... modelaient leur vie sur celle de leur vénérable Père Maître et Supérieur, tout en se tenant à leur place ; je veux dire que leurs réflexions, comme leur conduite, invitaient à cette vie de sainteté, de réparation, d'union à Dieu, d'amour, d'immolation dont parle *l'Amende honorable*.

Quant à l'obéissance, on peut dire que, pratiquée avec amour, elle ne subit qu'une fois une entorse appréciable, il en fut question plus haut (p. 202). On menait alors une vie de sacrifices continuels : C'était la lutte de tous les instants contre la vie naturelle, les bavardages, les éclats de rire, les tenues relâchées, les conversations, non pas mondaines, mais même simplement dissipantes. Deux mots inscrits sur l'autel de la maison de Lille (autel transporté à Louvain et en 1914, établi dans la petite chapelle en face de la grande) : « *Ecce venio !* » « *Sint unum !* », résument bien la vie menée au Noviciat du Très Bon Père : Obéissance, charité et union des cœurs.

Aussi quel respect tout spécial pour les anciens ! Ce sera là une tradition de famille, de sorte que les collaborateurs du Très Bon Père, tels les Révérends Pères Lamour (Maître des novices à Sittard), Rasset (Maître des novices à Fourdrain), Blancal, Falleur, Paris, Legrand, Charcosset, Roth, Prévot, etc... produiront, sur les jeunes, l'effet d'une pléiade de saints. Comme on se sentait petit à côté d'eux !... De quoi s'agissait-il ? Tout simplement de se hausser, la grâce aidant, à leur niveau. Ils étaient graves, mais loin d'inspirer la tristesse, leur présence faisait courir une sorte de frissonnement d'admiration craintive, aussi n'eut-on jamais osé se permettre, en leur présence, la moindre légèreté, l'irrévérence la plus imperceptible. Ils étaient très humains, très bons ! Leurs petits travers... l'hommerie, bah ! c'étaient des poussières : autant en emporte le vent ! On ne voyait qu'une chose : Il fallait faire une *Œuvre*. L'*Œuvre* si [210] génialement décrite – sans phrases pourtant – par le Très Bon Père dans ses *Souvenirs* celle que Georges Goyau qualifiera d'un mot réellement historique : C'est un « *Institut de Rédemption !* »

Belle elle sera cette *Œuvre*, au point même que le Souverain Pontife de glorieuse et vénérée mémoire, Sa Sainteté Léon XIII, ne trouvera qu'un langage, capable de la présenter sous son vrai visage, dans son Décret de Louange : ce sera celui de la poésie !

Nos Associés

Dès l'année 1880, un certain nombre de personnes du monde, fort sympathiques au courant d'idées intensifié par l'Institut des Prêtres Oblats du Cœur de Jésus, sollicitèrent la faveur de s'y unir d'intention et de mérites, par les liens d'une véritable agrégation. Le mode en fut bientôt précisé : Il fut établi que ces personnes prononceraient un acte d'oblation d'elles-mêmes au Sacré-Cœur, en union avec les Prêtres Oblats du Sacré-Cœur et avec les Sœurs Servantes du Cœur de Jésus. Cette sorte de consécration, véritable programme de vie réparatrice par amour, reçut comme insigne distinctif une croix ornée du Sacré-Cœur, analogue à celle que portent les Membres de la Congrégation.

Au nombre des agrégés de la première heure, nous relevons, après le nom de M. l'Archiprêtre, celui de plusieurs vicaires de la basilique, de curés du diocèse et de laïques les plus édifiants de la ville. La mère elle-même de notre Fondateur en fera un jour partie.

Ces agrégés apportèrent eux aussi, leur humble, mais très sérieux concours à l'Œuvre du Père Dehon, tant par leurs prières et leurs bonnes œuvres, que parfois même, par leur aide temporelle.

Dans les œuvres ! À Saint Médard de Soissons

Par suite de difficultés avec la Communauté qui dirigeait l'Œuvre des sourds-muets, dite de « Saint Médard » à Soissons, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque fit au Très Bon Père Dehon l'honneur de penser à lui pour y pourvoir. Il s'agissait d'assurer, tout [211] au moins, l'intérim entre la Congrégation qui se retirait et les personnes pressenties pour la remplacer définitivement. Le Très Bon Père envoya les Pères Falleur et Philippot à Nantes, pour s'y former un peu aux fonctions d'éducateurs de sourds-muets ; et Sa Grandeur se montra satisfaite de voir le Très Bon Père entrer aussitôt dans ses vues. Le 1^{er} octobre 1879 Monseigneur lui écrivait en effet :

« Je suis extrêmement touché de ce que vous voulez faire, vous et les vôtres pour « saint-Médard » ; j'espère bien que votre cher petit groupe sera récompensé par le Divin Maître du sacrifice considérable et multiple que vous vous disposez à consentir, dans l'intérêt de ces pauvres petits qui croient à Lui. Il est à désirer que Messieurs Lamour, Falleur et Philippot arrivent vendredi prochain. Je compte sans peine, non seulement sur leur courage et leur mortification, mais sur leur humilité et leur docilité sous la direction générale de M. le Chanoine Bourse ; ce sera le Père Donat, de Cîteaux, qui dirigera l'œuvre. C'est un homme expérimenté et d'un sens supérieur, mais qui ne s'est encore jamais occupé de sourds-muets ni d'aveugles. »

Le désir exprimé par Sa Grandeur se réalisa. Le 8 octobre, Sa Grandeur écrivait au Père Dehon :

« Votre petite trinité est installée à Saint-Médard ; elle vous dira elle-même combien modestement, mais avec quelle convenance relative pour conserver ses relations essentielles. J'espère que d'ici peu de temps nous ne fonctionnerons pas trop mal ; mais avant de nager convenablement, il faudra sans doute boire plus d'une goutte d'eau salée... »

Une catastrophe : l'incendie de l'Institution Saint-Jean

Le 29 décembre 1881, une nouvelle épreuve allait fondre sur œuvre du Père Dehon. Une aile de plus avait été élevée, à Saint-Jean, pour la rentrée. C'était là un gros effort tendant à donner de l'espace à la population scolaire de Saint-Jean, dont l'importance croissait à un rythme régulier. On se trouvait enfin un peu plus à l'aise ! Grâce à ce nouveau bâtiment, l'école disposait désormais des dortoirs, des études, des classes qui lui manquaient jusqu'alors, et même de quelques chambrettes de professeurs. Or, le soir de la Saint-Jean, alors que maîtres et élèves assistaient à une séance dramatique à l'occasion de la fête de M. le Supérieur, un jeune surveillant commit l'impru-[212]dence de laisser un grand feu dans sa chambre située au troisième étage du bâtiment neuf ; tandis que crépitaient les applaudissements, dans la salle de séances, des charbons ardents ne tardèrent pas à glisser sur le plancher de la chambre, entraînant bientôt l'embrasement de l'immeuble. Le Révérend Père Falleur, au retour de sa mission à Saint-Médard de Soissons, se trouvait alors à Saint-Jean, il se rendit compte du désastre à l'instant même où des voisins venaient donner l'alarme, à la vue des flammes qui faisaient claquer les vitres et sortaient de la toiture.

Ce que fut cette nuit, on le devine ! Seules purent être préservées du feu les parties inférieures du bâtiment ; quant au deuxième et au troisième étage, que les lances des pompiers ne parvenaient pas à atteindre, ils furent réduits en cendres. Grâce à Dieu, il n'y eut à déplorer aucun accident de personnes. Les marques de sympathie les plus touchantes affluèrent aussitôt à Saint-Jean et à son digne Supérieur,

dans ces douloureuses circonstances ; mais quel problème à résoudre que celui de reprendre les classes quelques jours plus tard ! L'accident n'eut pourtant pas de suites, pour l'avenir de l'Institution : déjà la réputation de Saint-Jean était faite ! À la rentrée du 15 janvier, il y eut même quinze élèves de plus qu'au départ en vacances de décembre. Force était donc de recourir aux moyens de fortune, pour leur donner asile ! Un dortoir provisoire fut aménagé au Sacré-Cœur et l'on parvint à utiliser celui du premier étage de l'aile incendiée. L'assurance hélas ! ne permit pas de couvrir les frais de remise en état.

Dès la première nouvelle du sinistre, Sa Grandeur écrivait à Mgr Mathieu :

« Je suis bien vivement peiné de ce que M. Dehon ne puisse recevoir qu'une si incomplète indemnité. Je prie Dieu d'inspirer à quelques âmes généreuses la pensée de lui venir en aide ! *Son œuvre est si bonne, si nécessaire même, en ce pays !* Combien je regrette de ne pouvoir rien ajouter à l'obole que je lui ai apportée ! »
« Je partage toute votre douleur et m'associe à vos prières. Combien il me tarde d'avoir des détails ! Comment loger maintenant les élèves ? »

La lettre dont nous venons de citer quelques extraits, montre en quelle estime Sa Grandeur tenait l'Institution et son Fondateur. D'un geste réellement paternel, Monseigneur lui avait [213] offert, en personne, au lendemain du sinistre, la somme de mille francs ; d'autre part, le bon M. Santerre y joignit l'offrande de cinq cents francs. Sans remédier au désastre, évidemment ! ces attentions délicates aidèrent, tout au moins, le Père Dehon à accepter religieusement l'épreuve, en attendant que la divine Providence lui vint plus efficacement en aide.

Le 11 février 1882, nouvelle épreuve, pour le Père Dehon, mais toute personnelle et plus intime, celle-là. Depuis deux ans le père de notre fondateur sentait plus vives les atteintes du mal qui devait l'emporter ; le douloureux état de santé de Madame Dehon venait d'aggraver la maladie d'estomac dont il souffrait. Dans sa douleur, le Père Dehon eut du moins, l'intime satisfaction de constater que si le corps de son bien-aimé père déclinait, son âme qu'il chérissait tant, progressait. Surtout depuis l'ordination au sous-diaconat de son fils, la foi de M. Dehon s'était singulièrement ravivée ; volontiers il élevait son âme vers Dieu par la prière. En l'absence de son fils, l'excellent curé de Buironfosse, ami de la famille, M. l'Abbé Petit, l'encourageait de ses visites.

« J'étais près de mon père dans ses derniers jours, écrit notre Fondateur ; il priait avec résignation. Jadis si sensible à la souffrance, il avait acquis une patience admirable. Pourtant, ajoute-t-il, je n'eus pas la consolation de l'assister à ses tout derniers instants : sur l'assurance du médecin, que mon père avait encore bien huit jours à vivre, je partis pour Soissons afin d'entrevoir Monseigneur, qui était sur le point de faire son voyage *ad limina* ; et en rentrant le soir à La Capelle, j'appris que mon bien-aimé père avait rendu son âme à Dieu... »

La vie de victime

Pour attendu qu'il fut, le coup n'en porta pas moins, et Jésus qui pleura au tombeau de Lazare, comprit le brisement d'un cœur si aimant. Toujours au devoir, devant l'imminence du moment douloureux, aussi bien qu'à la suite de la terrible épreuve, le Père Dehon ne s'abandonna jamais à l'immensité de sa douleur comme un noyé dans la mer infinie ; mais avec l'espérance de ceux qui aiment vraiment, il fit confiance au Cœur miséricordieux de Jésus ; c'est ce qui lui valut de sortir de [214] l'épreuve plus décidé que jamais à mener une vie de sacrifice, tout spécialement en faveur de celui qu'il pleurait.

Sans cesse au devoir d'état, même en ces jours d'épreuves, le Père Dehon s'ingéniait alors à organiser son Institut par la mise au point des premières Constitutions, qu'il avait rédigées au cours de sa retraite du 14 juillet 1877. On sait ce que sont les Constitutions d'un Institut : Bien autre chose qu'une sorte de code, dont la rédaction est laissée aux soins de la Congrégation en cause ; à charge, pour les Instituts modernes, de faire approuver les Constitutions qu'ils se donnent ainsi, par

l'Ordinaire dont ils dépendent s'ils sont de droit diocésain, et s'ils sont de droit pontifical, par le Saint-Siège.

Une Congrégation, en effet, est un petit monde ! Sans doute, ceux qui sollicitent l'honneur d'en faire partie, sont déjà rompus à l'habitude d'observer le Décalogue et constituent, par conséquent, un groupe d'honnêtes gens chrétiens. Mais entre honnêtes gens, fussent-ils animés de l'idéal le plus élevé, il faut des têtes qui commandent et des membres qui obéissent. Par ailleurs, il n'est pas toujours opportun de laisser celui qui commande, seul arbitre de tous les ordres qu'il croit devoir intimer ; aussi notre vénéré Fondateur avait-il pris la précaution de fixer, conformément au droit, dans cette première rédaction du 31 juillet 1877, une série de prescriptions qui, sans obliger par elles-mêmes sous peine de péché, s'imposeraient néanmoins à la loyauté de tous, quoiqu'il en soit des retouches qu'elles pourraient subir dans la suite.

L'heure des remaniements est arrivée. Le 13 octobre 1882, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque écrivait au Père Dehon :

« J'ai lu votre projet de Constitutions et je les porterai à Saint-Quentin, pour vous présenter quelques observations ; mais je vous dirai, tout d'abord, qu'il m'a paru grave, beau et tout rempli de véritable esprit religieux. Un doute m'est venu et il persiste : il regarde votre quatrième vœu. Ce vœu a-t-il un objet assez déterminé et déterminable *dans la pratique* ? Sans doute, il a un objet réel et excellent, mais comment les supérieurs et les sujets reconnaîtront-ils et fixeront-ils l'étendue de leurs obligations ? Il serait déjà délicat de le proposer et de le permettre à telle personne en particulier ; à plus forte raison est-il difficile d'en faire le caractère distinctif d'une famille religieuse. Je comprends très bien le *conseil* de pratiquer l'esprit de victime ; le vœu m'en semble vague et inquiétant. *Je vous engage, si vous ne l'avez pas fait, à consulter Rome...* »

[215] Nous nous permettons de souligner cette dernière pensée du vénérable Évêque de Soissons : pour la première fois, à notre connaissance, le digne prélat manifeste une certaine hésitation à voir le Père Dehon sortir des sentiers alors battus de la spiritualité. Non il est vrai, que Sa Grandeur craignit de voir le Père Dehon s'égarer dans des nouveautés dangereuses, – il le savait trop ferme en sa doctrine ! – mais, ainsi que le dira le Révérend Père Plus :

« S'offrir en victime, cela va loin, et, pour engager ainsi l'avenir d'une façon redoutable, il faut plus qu'une ferveur sensible d'un moment, un élan de piété, une promesse faite un jour de consolation... Au prie-Dieu et de loin, le mot victime paraît écrit en lettres d'or ; de près, dans la réalité, il s'écrit en lettres de sang⁵⁵. »

Il importait donc de délimiter nettement l'objet sur lequel le Père Dehon entendait faire porter le vœu de victime dans son Institut.

Le Prêtre Oblat du Sacré-Cœur s'offrira-t-il à Dieu comme victime de justice, établissant une sorte d'équivalence matérielle entre l'œuvre rédemptrice et la gravité du péché et appelant sans cesse sur lui, à l'exemple du divin Sauveur, les châtements mérités, afin de les détourner des pécheurs ? C'est là une manière de concevoir l'idée de victime, mais ce n'est pas celle du Père Dehon. Sa pensée est que la valeur de l'expiation du Christ vient, non seulement, de la sainteté de sa vie et de ses horribles souffrances, mais encore et surtout de ce qu'il a tout accepté (ainsi que le rappelle l'Amende honorable), poussé par son extrême amour pour les hommes. Ce n'est pas tant agonie ou le sang du Christ, considérés en eux-mêmes, qui nous ont rachetés, mais bien l'amour de notre Sauveur, nous aimant jusqu'à la mort, et c'est dans l'intimité du Cœur du Christ que le sacrifice expiatoire s'est opéré⁵⁶.

Puisque la Rédemption est avant tout une œuvre d'amour, puisque notre divine Victime est avant tout Victime d'amour, n'y a-t-il point, dans ce fait, une sorte d'invitation à nous faire, nous aussi,

⁵⁵ Raoul Plus, S. J. : *L'idée réparatrice*, 1929. p. 167

⁵⁶ Cf. saint Thomas, IIIa, 9, 48, art. I ad I

autres Christs, victimes volontaires de l'amour ? « *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos [216] faciatis* » (St. Jean XIII, 15). Tel est d'ailleurs le vœu que Notre-Seigneur adressait à sainte Marguerite-Marie ! Peu à peu cette manière de voir aboutira, dans l'esprit du Père Dehon, à cette formule : « Vivre d'amour et d'immolation, ce sera réserver par amour, notre être tout entier à l'accomplissement de la volonté divine, volonté signifiée et volonté de bon plaisir. » Voilà le sacrifice d'immolation⁵⁷ qui nous établira dans l'état de victime... Que nous sommes loin de Port-Royal, voire même de la Trappe !

« Quant au vœu de désirer des souffrances, écrira M. Ch. Sauvé, on se montrera très sévère. On trouverait difficilement ce vœu dans la vie des Saints. Aux âmes généreuses qui s'égarent dans ces raffinements, aux âmes moins généreuses qui les recherchent par enthousiasme, par engoûment, nous dirons : Comme vous feriez mieux de vous nourrir d'abord de doctrine, étudiée non plus seulement dans les subtilités troublantes et énervantes, mais dans toutes ses richesses et dans toute son ampleur⁵⁸. »

Telle était la pensée intime du Père Dehon : « pour ma part, disait-il, je laisse davantage Notre-Seigneur tenir le manche du fouet ! »

En attendant les précisions que Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque attendait d'un recours à Rome, le vénéré Pasteur ajoute alors à ses conseils de réserve doctrinale, ceux d'une sage prudence jusque dans le domaine extérieur : Sa Grandeur est d'avis que la Communauté de Saint-Quentin doit éviter de se montrer trop nombreuse, de peur d'attirer l'attention des proscriptionnaires. Elle hésite également à encourager l'essaimage de la Communauté, à ce moment où le Père Dehon venait d'envoyer à Londres le Révérend Père Rasset, qui parlait l'anglais, pour étudier le terrain à ce sujet.

« Êtes-vous assez nombreux pour essaimer ? lui écrit le Prélat. Avez-vous un bon chef de colonie qui ne soit pas nécessaire ici ? Dans les circonstances critiques où nous nous trouvons, n'est-il pas sage de ne perdre aucune des forces qui peuvent devenir utiles à l'Institution Saint-Jean ? Croyez-moi, nous ne saurions trop nous préparer à soutenir les épreuves qui la menacent. » (Lettre du 10 avril 1882)

[217] L'École Saint-Clément, de Fayet

Depuis le mois de juillet 1882, le Père Dehon préparait la fondation d'une école apostolique, destinée à assurer l'avenir de son Institut. Il y a tant de vocations qui s'ignorent et tant d'autres qui, déclarées pourtant, ne parviennent pas à terme, faute d'une main qui se tende vers elles ! Il faut donc aller aux vocations !

Le 7 août 1882, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons, qui n'avait pas cru devoir favoriser l'expansion projetée de l'Œuvre en Angleterre, jugea opportun d'entrer dans les vues du Père Dehon, relatives à la fondation d'une école de recrutement :

« M. Dehon me propose, écrit Sa Grandeur, de commencer un petit collège apostolique à Fayet (près Saint-Quentin). Je ne m'oppose pas à l'essai, mais sous la condition qu'on remplira toutes les formalités requises pour l'autorisation d'une Institution libre. »

⁵⁷ Cf. Constitutions, Ch. II art. 9

⁵⁸ Cf. *Vie de la Mère Marie Véronique du Cœur de Jésus*, par le Révérend Père André Prévot, scj. *Introduction doctrinale sur l'idée, l'état, le vœu de victime*, p. XXVII - XXX par M. Ch. Sauvé. Casterman, 1907.

Nombreuses furent les difficultés que souleva ce projet : question de local, de personnel enseignant, question financière, question de recrutement et tant d'autres. Ainsi, simple contretemps si l'on veut, mais assez fâcheux quand même, le Père Thaddée, qui avait été pressenti pour assumer la direction de l'école en question, ne parvenait pas à retrouver son diplôme. À grand peine, il fallut en obtenir un duplicata. Le dossier académique de l'école parvint cependant à être constitué et déposé entre les mains de M. l'Inspecteur d'Académie, vers la mi-octobre 1882. Dans l'accusé de réception qui fut adressé à M. le Chanoine Dehon se trouvait l'avis que l'école pourrait être ouverte à la date du 21 novembre 1882.

L'autorité académique indiquait, par là même, la date fixée par la Providence pour l'ouverture de notre première école : ce sera le jour de la fête des Clercs, qui se trouve être celui de la Présentation de la Sainte Vierge. Il fallait un vocable à cette École : ce sera celui de saint Clément. M. le Chanoine Dehon avait obtenu de Rome, on s'en souvient, les reliques d'un jeune martyr de ce nom, trouvées dans une catacombe de la Voie Appienne. Saint Clément, martyr, était donc son saint. On l'avait honoré au patronage de la rue des Bouloirs – ce n'était là qu'une halte –, désormais le jeune martyr veillera sur les destinées de l'école de Fayet. Et, tel le capitaine à son bord, il ne la [218] quittera, le dernier, que pour voler en poussière avec sa magnifique chapelle, après avoir été miné, à l'époque de la Ligne Hindenburg. Mais son nom et son patronage resteront à l'École.

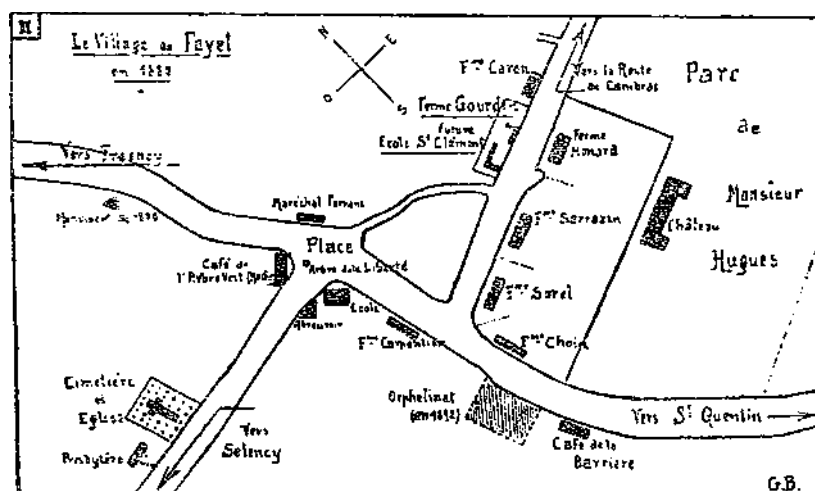
Laissez-nous donc vous conter la charmante, laborieuse, héroïque et féconde, mais parfois douloureuse histoire de cette pépinière : C'est notre première fondation après celle du « Sacré-Cœur » de Saint-Quentin. Une École ? Bah, il en est tant ! Ne se ressemblent-elles pas toutes ?... Des murs plus ou moins vétustes, un amour de chapelle, des cours où s'ébat une jeunesse encore mal dégrossie, des surveillants qui, tout à l'heure vont en canaliser le flot turbulent vers les classes et les études... « Dictes-moi n'en quel país... » ne trouve-t-on pas semblable merveille ? Sans doute, mais allons y faire un tour.

À Fayet, vers l'an de grâce 1880

En ce temps-là, rapporte *Le Petit Clerc* sous le pseudonyme d'Oasis, en quittant Saint-Quentin par un sentier qui longeait les casernes, on descendait brusquement sur une route d'intérêt communal, se dirigeant vers le Nord-Ouest. À droite et à gauche, dès la sortie de la ville, rien que des champs de culture intense ; route encaissée, peu sûre, qui traversait, au bout de deux kilomètres environ, un village de six cents âmes, Fayet, et continuait sur Fresnoy-le-Petit.

Éparpillé sur un étroit plateau et ses deux versants, Fayet offrait deux aspects tout différents, selon le côté par lequel on l'abordait. Venant de Saint-Quentin, on le découvrait lorsqu'on n'en était plus qu'à trois ou quatre cents mètres. À gauche de la route, une vingtaine de maisons entourées de verdure ; à droite, le parc de la famille Hugues, parc alors magnifique, dont la haute futaie cachait aux regards le château et le reste du village. Quand on arrivait de Francilly, de Fresnoy ou de Gricourt, on avait au premier plan, dans le bas, l'église avec la plus grande partie du village, échelonnée sur le versant nord du plateau, et dominant la crête, les grosses fermes de l'endroit.

En été, Fayet paraissait une véritable oasis, dans cette immense étendue de terrain, sans forêt, sans rivière, sans arbres sur les chemins, sauf alors la route de Cambrai, mais où le paysan arrachait, à la moindre motte de terre, sa part des [219] moissons d'or. Sur la route on croisait quelque paysanne fournisseuse du marché de Saint-Quentin, un fermier se rendant à la Bourse en cabriolet, un autre à cheval inspectant ses vastes domaines, un cultivateur conduisant ses chevaux au labour, un berger flânant le long des chemins avec sa centaine de moutons. C'était la vie paisible, heureuse, active, chantée par les poètes antiques ! On ignorait vraiment la fièvre du XX^e siècle.

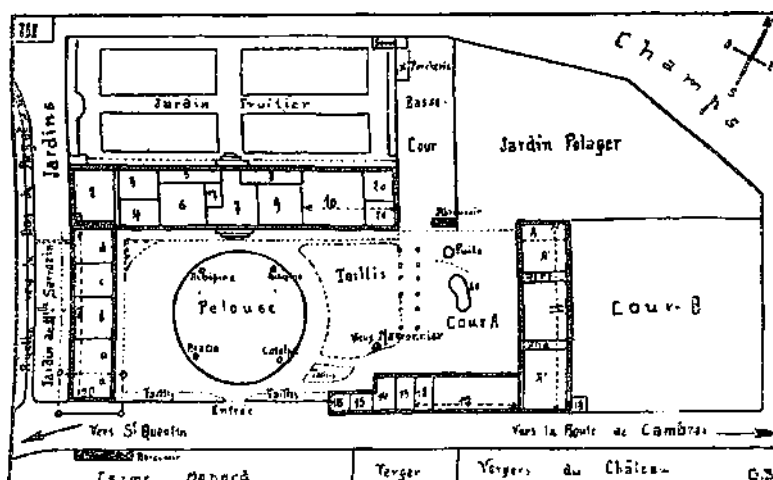


Une fois atteinte la crête du plateau, près du *Café de la Barrière* (maison de relais), la route se poursuit à plat entre les maisons particulières et les fermes, et juste avant de redescendre sur l'autre versant, on pouvait obliquer à droite par une rue du village, la rue Saint-Clément, la seule rue avec la rue de l'église.

C'est dans ce modeste village de Fayet que prit naissance la première école apostolique des Prêtres du Sacré-Cœur Saint-Clément.

En 1882, M. l'Abbé Mathieu, Curé Archiprêtre de la basilique de Saint-Quentin, avait acquis la maison de campagne de Mademoiselle Gourdin pour la mettre à la disposition de M. le Chanoine Dehon, supérieur de l'Institution Saint-Jean. Cette maison servira de villa aux élèves de l'Institution, les jours de promenade : c'est sa destination première. À l'époque des vacances de cette même année, il y vient une dizaine d'élèves qui [220] ne retournent pas chez leurs parents, soit à cause de la distance, soit à raison d'autres attaches à l'Œuvre de M. le Chanoine Dehon ou à la Communauté des Servantes du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. Ils sont sous la conduite du préfet de discipline de l'Institution et d'un jeune religieux des Prêtres du Sacré-Cœur, aujourd'hui le Révérend Père Paul de la Croix Delgoffe. C'est dans ce groupe qu'à la fin du mois d'août, M. le Chanoine Dehon plaça un tout jeune enfant d'une famille de Saint-Quentin, Georges Bertrand, dont le cadet était élève de Saint-Jean, et l'ainé Emile, novice à la Maison du Sacré-Cœur.

Georges Bertrand ne venait pas simplement en vacances à la maison de campagne de Fayet, en compagnie de son frère. M. le Chanoine Dehon avait son idée : fonder en pleine et salubre campagne, mais près de ses Œuvres de Saint-Quentin, une sorte de petit-séminaire, une école apostolique, maison de recrutement pour sa Congrégation, et Georges Bertrand en serait le premier élève. Écoutons-le nous dire ses souvenirs contrôlés et reconnus exacts par son premier professeur de 1882 :



1. Bergerie	9. Chambre du Supérieur
2. Débarras : grains	10. Dortoir (primitivement écurie)
3. Cuisine	11. Grange à récoltes
4. Sacristie	12. Remise à chariots
5. Couloir	13. Voitures
6. Chapelle (primitivement Salon)	14. Écurie (primitivement étables)
7. Réfectoire (primitivement vestibule)	15. Buanderie
8. Couloir (scierie)	16. Lingerie (conciergerie d'abord)

[221] « Quand j'eus franchi la grille, qui faisait l'entrée de la propriété et se continuait à gauche et à droite, sur un petit mur en briques, je me trouvai en face d'une belle pelouse. Sur le devant, un catalpa, un acacia ; en arrière deux aubépines blanches. En avançant de quelques pas, on s'apercevait tout de suite de l'importance de la propriété ; elle comprenait deux corps de bâtiment tous deux en équerre. La maison d'habitation (n° 2 à 10 du plan ci-dessus), restée extérieurement la même jusqu'à la fin, n'avait qu'un rez-de-chaussée de quarante mètres environ de longueur au-dessus duquel on comptait deux vastes greniers et quelques mansardes pour le logement des professeurs. Au-dessus de la buanderie et de la lingerie, un étage était réservé aux personnes, religieuses et dames, employées au service de l'école. Derrière la maison principale s'étendait un beau jardin fruitier, découpé classiquement en quatre parties. De l'autre côté de la grange (11), une cour (B) rejoignait la ferme Caron, au fond et par le côté, le jardin potager et la basse-cour.

Les premières classes

Tandis que les plus grands travaillaient à l'aménagement des cours, des jardins et des salles, tous les jours de 8 h. à 10 h. et de 2 h. à 4 h., le premier élève de Saint-Clément assis à l'ombre d'un marronnier sur l'herbe ou sur un banc, faisait connaissance avec les éléments de la grammaire latine. L'étude en plein air, – et tous ceux qui sont allés à Fayet savent s'il est frais, vif et sec, surtout en hiver, – était suivie de la classe en plein air, elle aussi. Le bon frère Paul de la Croix, alors dans sa verte jeunesse, après avoir manié plus et mieux que les autres la bêche, la pelle ou le râteau, se lavait

les mains, rectifiait sa tenue et disait à l'enfant : « Maintenant, mon petit à nous deux ! Nous allons faire une petite classe. » Et, ajoute Georges Bertrand, j'apprenais de mon premier *vrai* professeur à bien prier pour attirer sur mon travail les lumières du Saint-Esprit, à travailler pour le Sacré-Cœur ; je commençai le latin, la langue de l'Église, et pour être prêtre. »

Et le travail était bon. Intéressantes aussi, ces classes : ce n'était pas le surmenage, mais la mesure, la bonne mesure qui s'arrête où commence la fatigue. La méthode elle aussi était [222] bonne, puisque Georges Bertrand obtiendra un jour sa licence ès-lettres devant la Faculté de Nancy. Mais n'anticipons pas !

La rentrée d'octobre 1882

Lorsque vint l'époque de la rentrée, les élèves de Saint-Jean quittèrent la colonie scolaire de Fayet pour retourner à leurs études ; le frère Paul de la Croix resta avec son élève : Saint-Clément était fondé.

Aussitôt arrivèrent d'autres élèves. Le Père Supérieur en admit plusieurs de Lyon et de la Loire ; M. Petit, doyen de Sains, qui s'intéressait à l'Œuvre, en présenta quelques-uns ; enfin un petit groupe, et non des moindres, nous vint d'Alsace par l'intermédiaire des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur. Le 21 novembre, le Révérend Père Thaddée étant supérieur définitif, en la fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge, avait lieu l'inauguration, l'ouverture officielle de l'école apostolique Saint-Clément que, dans l'enthousiasme qui marque toujours les débuts des œuvres pieuses, on appela :

L'École angélique

Jugea-t-on plus tard que le titre était trop prétentieux ou trop éthéré, ou que certains enfants de l'école ne réalisaient pas suffisamment l'idéal proposé ? Toujours est-il que l'école dite *angélique* devint simplement *apostolique*. Sans manquer d'envergure, c'était certainement plus humain ! Les prêtres usaient de la salutation suivante : « *Vivat Cor Jesu, in corde nostro unice*, » et les enfants : « *Vive le Cœur de Jésus, dans nos petits cœurs !* » Les enfants ayant grandi, les petits cœurs parurent enfantins sur les lèvres de jeunes gens de dix-huit et même vingt ans, et tous, Pères et élèves adoptèrent la salutation qui se dit encore aujourd'hui : « *Vivat Cor Jesu, Per Cor Mariae !* »

La présence d'un personnel plus important à l'ouverture de l'école nécessita de nombreuses transformations dans les locaux : étude, classes, réfectoire, infirmerie, dortoir, parloir furent établis.

[223] Assez gauches, timides, réservés, les premiers élèves de Saint-Clément faisaient penser au collègue apostolique (Pierre, Jean, Philippe, Thomas... etc.) avant la Pentecôte. Mais ils étaient si fervents et si travailleurs, que l'on glissait sans insister sur ces petits travers. Habillés de velours comme les pauvres de l'époque, ils se *passaient* les vêtements, de génération en génération, afin de les ajuster aux tailles grandissantes ; comme dans les primitives communautés chrétiennes, tout était commun à Saint-Clément.

Une réception de nouveaux élèves à Saint-Clément, en 1884

« Le Révérend Père Falleur était supérieur, rapporte dans une conversation inédite un ancien de l'école, j'étais accompagné de deux camarades de Saint-Jean : j'avais onze ans et demi. Nous entrons chez le Révérend Père Supérieur : présentations, bénédiction, puis conversation :

– « Que venez-vous faire ici ? – Ce qu'on nous dira ! – Qui, on ? Silence embarrassé de mes deux camarades ; moi, qui connais déjà la maison, je m'enhardis jusqu'à répondre, de ma voix déjà claironnante (comme certain jour au Meldeam de Bruxelles) : – Le Sacré-Cœur ! – Oui, dit le R. Père

Supérieur, c'est bien cela ; c'est pour faire ce que dira le Sacré-Cœur. Moi je suis le Supérieur, mais je ne fais qu'exécuter Ses ordres. »

Voici donc les « nouveaux » introduits à l'école. Sans doute parce qu'ils sont franchement bons camarades, les élèves de Saint-Clément ont l'esprit de corps et devinent-ils bientôt si le nouveau *tiendra* ou *ne tiendra pas* ; et les confidences d'aller leur train, empreintes d'ailleurs de la bienveillance la plus courtoise et, pour tout dire en un mot, la plus chrétienne. Ceux des nouveaux qui apprennent leur admission officielle éprouvent une émotion comparable à celle qu'éprouve le grand séminariste, le jour de l'appel aux saints Ordres. Sans doute ici ce n'est pas une ordination, mais la réception d'un enfant à Saint-Clément et sa consécration sont de belles et touchantes cérémonies, qui font toujours perler quelques larmes de joie, de confusion et de reconnaissance, aussi bien chez l'heureux élu que dans l'assistance.

[224] Une consécration de Petits Clercs à Saint-Clément

C'est jour de fête ; les Pères de la résidence de Saint-Quentin ont été priés de bien vouloir honorer de leur présence la solennité. La cloche vient de sonner, les enfants s'avancent recueillis à la chapelle, dans ce simple et beau costume de chœur qui a toujours impressionné si vivement nos visiteurs : tunique de flanelle blanche plissée, ornée d'un Sacré-Cœur d'étoffe rouge au côté gauche, ceinture de flanelle blanche⁵⁹ également et col marin.

Le Très Bon Père en personne s'est fait une joie, comme d'ordinaire, de présider la cérémonie. Après l'exposition du Très Saint Sacrement, le vénéré Fondateur prend la parole. Une fois de plus il explique familièrement une page d'Évangile, et sa causerie paternelle si cordiale, aboutit comme de coutume, à des conclusions qui, toujours les mêmes, revêtent pourtant chaque fois un charme des plus prenants : Le Sacré-Cœur vous aime, Il vous appelle à l'insigne honneur de devenir ses intimes, il faut L'aimer, Le consoler par la piété, l'obéissance, le travail. Les yeux et les visages sont tendus vers l'orateur, on boit ses paroles ; les plus simples eux-mêmes apprécient et comprennent ces appels à l'amour de retour envers le Sacré-Cœur ; chacun sortira tout à l'heure plus croyant, plus pieux, plus discipliné, plus travailleur.

Le Très Bon Père a fini de parler. Les nouveaux se présentent alors devant l'autel et prononcent leur consécration au Sacré-Cœur. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, de suaves voix de soprani chantent :

« À Jésus j'ai voué ma vie ...
... Je suis l'enfant du Sacré-Cœur. »

Oui, désormais l'enfant est Petit Clerc du Sacré-Cœur !

Petits Clercs qui, depuis cinquante-quatre ans, vous présentez de générations en générations sous ce titre, avez-vous déjà ré-[225]fléchi à sa portée exacte ? C'est un véritable titre de noblesse ! Soyez-en fiers, réalisez-le : il renferme tout un programme de vie et condense, pour les jeunes, tout l'esprit de notre vocation. On affecte parfois de soulever la poussière du passé en scrutant les vieux parchemins, pour s'y découvrir, ou s'y forger, d'illustres origines. De fait, lorsqu'à la noblesse titrée correspond, pour celui qui en est l'heureux héritier, la noblesse du cœur, de l'esprit, du caractère et de l'âme, cet homme est vraiment alors un « honnête homme », il fait partie de l'élite. Or, Petits Clercs du Sacré-

⁵⁹ En 1935, ce costume vient d'être modifié : l'antique ceinture a été remplacée par un cordon de laine, signe distinctif de la Congrégation, mais de couleur assortie à celle de cette tunique et sans nœuds.

Cœur, vous êtes de cette élite princièrement titrée, divinement douée ! Prenez-en conscience, noblesse oblige !

La lignée des Petits Clercs ne date pas d'hier : « De toute éternité Dieu a décrété que la rédemption s'opérerait par le ministère sacerdotal de l'Homme-Dieu⁶⁰, » et que cette œuvre s'actualiserait ensuite par l'intermédiaire d'autres Christs, que Dieu choisirait Lui-même, dont Il serait la part d'héritage et la possession. Telle est la noblesse plus qu'antique, éternelle même, telle est la vocation dont vous êtes les heureux héritiers ! Sortie de l'éternité, elle a subi au cours des siècles l'épreuve du temps. Sans même remonter jusqu'au délicieux saint Tharcisius, on peut dire que le Moyen-Âge avait déjà ses Petits Clercs ; on les appelait alors « *pueri albat* » c'est-à-dire « revêtus d'aube ». Jolie désignation qui, dans sa simplicité, parle de blancheur et laisse l'esprit indécis entre celle du lys et celle de l'aurore, entre celle de l'âme aux candeurs d'état de grâce et celle du vêtement (« aube ») dont étaient revêtus les Petits Clercs⁶¹.

Les Petits Clercs, « *pueri albat* », portaient, en effet, au Moyen-Âge, la tunique de lin, ce vêtement aux longs plis, symbole de blancheur d'âme qui s'impose surtout aux serviteurs des autels et leur donne un air de gravité à la fois peu commun et très apprécié à leur âge. L'insigne basilique Notre-Dame de Paris, quelques rares églises, les Petits Chanteurs à la Croix de Bois, les Petits Clercs du Sacré-Cœur de Saint-Clément ont conservé, dans ses grandes lignes, l'antique tradition de la robe blanche. Presque partout ailleurs, les Petits Clercs sont devenus des « *purpurati* », sans doute afin de rappeler par leur soutane [226] rouge, la parure sanglante des Saints Innocents, ai-je entendu dire...

Jadis, les Petits Clercs faisaient réellement partie du clergé, tout au moins par la réception de la tonsure, comme ce fut le cas pour saint Thomas d'Aquin ; ils étaient donc bien des « *clericuli* ». Actuellement nos Petits Clercs ne sont plus que des aspirants. Ils ont toutefois compris que leur vocation est toute de blancheur comme celle de leurs devanciers, et, chaque jour, les blanches parures qui entourent l'autel le leur redisent, de leur langage aussi muet qu'expressif. Enfin, de même que les clercs sont incorporés à un diocèse ou à une communauté, de même l'appartenance de nos Petits Clercs est nettement indiquée par leur titre ; ils sont du Sacré-Cœur ! Ils se préparent à devenir, Dieu aidant, d'autres Christs, des prêtres, dans la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur.

La vie scolaire à Saint-Clément

Le Petit Clerc du Sacré-Cœur savait donc ce qu'il voulait dès son entrée à l'école. Vers la réalisation de ce but, tous ses efforts étaient tendus. Déjà on lui avait fait comprendre que l'idéal de la Maison n'est pas de faire des diplômés, mais, comme le dira si heureusement le Pape Pie XI, de former l'homme, « lui enseignant ce qu'il doit être et comment il doit se comporter dans cette vie terrestre pour atteindre la fin sublime en vue de laquelle il a été créé⁶² ». Aussi était-il, dès le bas âge, assoupli à vivre la vieille formule pédagogique, que Son Excellence Mgr Petit de Julleville dégageait naguère de son expérience, dans un article programme de la *Vie Catholique*⁶³. Il y a, affirme Son Excellence une façon de jouer, de travailler, d'obéir, d'avoir une vie religieuse qui prépare à la vie, et d'autres façons qui n'y préparent pas au même degré. Chez nous, selon l'admirable formule des Pères Jésuites,

« *il ne faut pas que le jeu dégénère en amusement* »... Il faut habituer les garçons à une discipline du jeu, à une soumission aux règles qui combattent leur amour-propre et réfrènent leur sensibilité : De la sorte le jeu [227] est non seulement la plus saine des gymnastiques, mais encore un exercice éminemment éducateur.

⁶⁰ Tanqueray : *Notre Sacerdoce*, p. 163.

⁶¹ Cf. *Bulletin du Petit Séminaire du Puy*, (1933).

⁶² Sa Sainteté Pie XI : *Encyclique sur l'Education*, p. 5, Éd. Bonne Presse

⁶³ Cf. *La Vie Catholique*, 25 octobre 1930.

« *Nos élèves travaillent* » sous la consciencieuse direction de maîtres compétents qui, à la technique indispensable, ajoutent le souci de la formation profonde. « A la base, faire observer et réfléchir : faire comparer entre eux les idées et les faits ; aboutir par là même à ce résultat, le plus précieux qui soit : l'éveil du jugement, la faculté de voir, d'apprécier, de critiquer, de ne pas céder aux impressions ou aux impulsions, de sainement conclure. »

« *Nos élèves obéissent* ». Certes, pas de caporalisme ! Mais une discipline stricte, ferme, vigilante sans être pointilleuse ni tracassière ; mais aussi large : « *summum jus, summa injuria* », loyale, sans rien de tortueux et, osons même le dire, confiante.

Enfin, « *nos élèves ont une vie religieuse* » basée sur une intelligence profonde de la Foi, de ses clartés, de ses exigences, des précautions qu'elle exige, de l'union habituelle à Dieu par l'amour qu'elle doit normalement entraîner. »

Ainsi donc, à la suite de la Sainte Église notre Mère, nous nous efforçons de transporter, pour ainsi dire, jusque dans le plan naturel, nos principes de Réparation : L'éducation familiale est habituellement déficiente, nous tentons humblement, mais avec toutes les énergies de notre Foi, de la régénérer pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'humanité. Faute de mieux, malgré les reproches les plus justifiés que l'on puisse adresser au régime de l'internat, dans nos écoles apostoliques nous travaillons à le christianiser foncièrement et à lui faire rendre son maximum de bons effets, en n'y séparant jamais l'éducation de l'instruction. C'est sur ce fondement de convictions pédagogiques que furent établies nos différentes écoles.

Les études

De huit à dix, les classes ; deux heures sans autre interruption qu'une courte prière, et c'était le même professeur qui se chargeait de presque toutes les matières : français, latin, grec, histoire, géographie, sciences physiques et naturelles. Les mathématiques et les langues vivantes ressortissaient à des spécialistes. Les programmes toutefois différaient quelque peu de l'enseignement officiel. Il n'était pas question alors d'auteurs païens, sinon d'extraits expurgés pour les classes supérieures. C'était l'époque de la campagne en faveur des auteurs chrétiens [228] préconisée par l'Abbé Gaume et l'on ne traduisait alors à Saint-Clément, en fait de grec ou de latin, de la septième à la quatrième (car on commençait le latin en septième et le grec en sixième) que les ouvrages des écrivains sacrés, poètes et prosateurs.

On établissait ainsi, dès l'école secondaire, une étroite liaison entre la formation de l'esprit et du cœur de ces enfants et les exigences de leur vocation future. Plus tard, en effet, il faudrait étudier les Pères grecs et savoir le nouveau Testament ; plus tard – et plus tard est venu plus tôt qu'on ne pensait – il serait bon de connaître un peu l'hébreu. Aussi, dès l'école secondaire, faisait-on des provisions pour la vie pratique, la vie sacerdotale et religieuse. Selon le mot de Cicéron, les élèves de Saint-Clément apprenaient, non pas pour le temps de l'école, mais pour la conduite de la vie. Chose curieuse ! Saint-Clément a formé plus de bacheliers et de licenciés avec la méthode des études chrétiennes, que depuis leur suppression radicale.

Dix heures ! La cloche enlevait au Petit Clerc toute préoccupation intellectuelle pour un quart d'heure. C'était la récréation, consacrée aux jeux ou aux travaux manuels d'utilité générale. Cette courte diversion passée, on vient faire une visite à la chapelle, réciter quelque prière, puis chacun se penche de nouveau sur ses livres et ses cahiers, attentif à l'étude silencieuse et personnelle de nos auteurs.

À midi, l'Angélus, puis un repas frugal mais substantiel, et la récréation. Le soir, divers exercices de piété, deux heures de classe, récréation et la grande étude.

Telle fut, dans ses grandes lignes, la vie à Saint-Clément de Fayet, de 1882 à 1903.

Dans le pieux Limbourg : Le noviciat et l'école de Watersleyde-Sittard (Hollande)

L'Institut du Père Dehon eut donc, dès l'origine, sa vie propre d'amour et de réparation

qui déjà commençait à s'épanouir dans ses œuvres les plus variées. Allait-il donc se développer sans entraves ? La terre n'eut plus été la terre ! Les deux Cités ont commencé, dans le ciel, avec la chute des anges, et sur la terre, avec la fermeture du Paradis terrestre. Désormais la terre n'est plus que le champ de bataille où l'on conquiert l'éternité. [229] Il n'est point évidemment question d'identifier la cité de Satan, ce monde maudit par Notre-Seigneur, avec la société civile : juridiquement parfaite de sa nature, la société civile possède ses droits que l'Église a toujours proclamés et respectés. La cité de Satan n'est, sur terre, que l'ensemble de ceux qui, esclaves de la triple concupiscence, s'opposent en conséquence d'une manière systématique à Jésus-Christ : incrédules hostiles à la religion qui condamne leurs désordres, indifférents que captive à peu près exclusivement le souci de leurs droits et de leurs aises, pécheurs impénitents qui refusent de brûler ce qu'ils ont adoré à tort, mondains qui se livrent à une sorte de triage dans les Commandements de Dieu pour se faire une vie à leur goût, sans souci des prescriptions divines ; leur ensemble constitue l'armée redoutable et prodigieusement active, dont Satan assure le recrutement à travers toutes les générations.

Tandis qu'une entente féconde est possible et aisée, entre la société civile et la société ecclésiastique, nous voyons au cours des siècles, l'armée de Satan s'ingénier, sous les titres les plus divers et férue des arguments les plus spécieux, à montrer qu'il n'en est rien. « *Ergo delenda est Carthago !* » D'où les persécutions qui ont sévi contre l'Église au cours de tous les siècles dans tous les pays⁶⁴.

Dès l'année 1879, le fameux article 7 de la loi Ferry allait ajouter un épisode à la lutte séculaire dont il vient d'être question : désormais l'enseignement serait interdit, en France, aux Congrégations non autorisées. Le Sénat eut beau s'opposer à cette mesure, les légistes du ministère maçonnique rendirent le décret du 23 mars 1880, qui tourna l'opposition du Sénat et aggrava même le coup projeté : toutes les Congrégations d'hommes non autorisées furent frappées de dissolution ; trente Congrégations furent atteintes, dix-mille religieux se virent expulsés, « *manu militari*, » de leurs maisons.

Comment sauver l'Œuvre de Saint-Quentin des menaces qui planaient sur elle ? La question devait se poser à l'esprit du Père Dehon. De fait il la résolut de la façon suivante : Le Révérend Père de Pascal, qui était entré dans l'Institut des Oblats du Sacré-Cœur sur le conseil de Sa Grandeur Mgr Gay, avait remarqué dans les journaux, les offres de vente de diverses maisons situées en Hollande ; or, il se trouva que l'une de ces propositions émanait de l'un de ses anciens compagnons d'armes aux zouaves pontificaux. L'occasion était belle de renouer les relations du passé, en traitant l'affaire dont l'urgence s'imposait tant. D'un jour à l'autre, ne faudrait-il pas se résoudre à prendre le chemin de l'exil ? L'annonce tombée sous les yeux du Père de Pascal n'était-elle point une occasion offerte par la Providence à des Français, de les transformer en missionnaires de la dévotion au Sacré-Cœur au-delà de leurs frontières, conformément au vœu exprimé par le Sacré-Cœur à Paray-le-Monial ? Ainsi pensa le Père Dehon. Quelque temps après, le Révérend Père de Pascal prenait le train à la gare du Nord, pour Liège et Sittard ; au mois de décembre 1882, le Père Dehon y retourna avec lui et passa location du castel de Watersleyde, sur la frontière, dans la banlieue de Sittard. Sans doute, la prudence avait décidé le Père Dehon à hâter la conclusion de cette affaire, mais aussi la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur, si vivante dans l'excellente ville de Sittard, l'attirait ; et les Pères de Saint-Quentin pensaient avec lui, non sans de justes raisons, que la Très Sainte Vierge voulait protéger le jeune Institut dans son exil d'Égypte, s'il est permis de comparer la très pieuse et excellente population du Limbourg à celle de l'Égypte du temps d'Hérode !

⁶⁴ Cf. Son Éminence le Cardinal Ferrata : *Mémoires* ; et L. Dehon : *Le plan de la Franc-Maçonnerie en Italie et en France*. Lethielleux

En juin 1882, les Révérends Pères François-Xavier Lamour et Falleur amorcèrent la fondation dans le plus extrême dénuement : arrivés de nuit, ils eurent la joie de trouver, auprès de la sympathique population de Sittard, l'accueil le plus bienveillant. Après la Sainte Messe du lendemain à la basilique de Notre-Dame du Sacré-Cœur, ils se rendirent à Watersleyde, dans la matinée, emportant une profonde reconnaissance envers les Ursulines de Sittard, pour la bienveillance qu'ils avaient trouvée auprès d'elles. Puis il fallut pourvoir aux premières nécessités : un peu de paille, dont ils bourrèrent des sacs, leur fournit le coucher ; quelques planches de caisses, ajustées sans doute avec moins d'art que ne le faisait jadis Saint Joseph, leur permirent de dresser, pour le soir, un petit autel. C'était un jeudi ; Monsieur le Curé eut l'obligeance de combler leurs vœux en leur confiant la Sainte Réserve, et la nuit eut lieu la première [231] Heure Sainte, l'heure véritable qui marqua la naissance de Watersleyde.

L'adaptation se fit sans trop de peine ; néanmoins – détail qui entretint longtemps la bonne humeur des deux Pères – le pain de ce pays leur paraissait bien noir et bien dur, tant il est vrai qu'à l'heure où les habitudes les plus insignifiantes viennent à être contrariées, la nature se récrie. Le reste passait à la rigueur ! mais le pain... pour des Français !... « *Paulo majora canamus !* » À ce détail près, tout était au mieux : grâces de possession ou grâces de privation, ce sont toujours des grâces. Deo gratias !

Bientôt le Père Dehon envoya à Watersleyde quelques novices pour y accomplir sous la direction du Père Captier, Maître des novices, les deux années de probation qui étaient alors de règle. Watersleyde fut donc tout d'abord un noviciat. Au Père Captier succéda le Révérend Père Lamour. Bientôt quelques enfants furent recrutés dans les environs : *L'école apostolique de Watersleyde était fondée.*

De temps à autre, le Très Bon Père se plaisait à encourager d'une visite ses Fils bien-aimés de Hollande. L'un d'entre eux, qui devait plus tard occuper des fonctions importantes en Belgique et en France, le Révérend Père Kanters, nous a gardé le souvenir de la première entrevue qu'il eut avec le Père Dehon, à cette époque déjà lointaine :

« L'Évangile rapporte que Jésus, « ayant arrêté son regard sur le jeune homme, l'aima ». Portant le nom du disciple bien-aimé du Maître, le Père Jean du Cœur de Jésus s'attachera à emprunter à ce regard du Christ quelque chose de sa douceur et de sa bonté. Je n'oublierai jamais le jour où je vis, pour la première fois, celui que nous appelions le Très Bon Père. Il était venu à Watersleyde près Sittard, voir sa petite école naissante qui, à cette époque, ne comptait que huit élèves. C'était en 1886. J'avais alors une douzaine d'années. Et, puisque les premiers sentiments sont, dit-on, les plus naturels, je vais essayer d'esquisser, d'après mes impressions d'enfant, le portrait du Très Révérend Père Général.

Réunis sur une pelouse devant la maison, nous vîmes à distance s'avancer vers nous, avec un air de particulière gravité, un prêtre de stature élancée. Sa vue, de prime abord, nous fit grande impression. Le port noble et distingué de sa personne, ses yeux vifs au service d'un regard pénétrant achevèrent de nous en imposer fortement. Mais lorsque le Très Bon Père se fut rapproché de nous et que nous nous trouvâmes en présence de sa physionomie douce, aimable et souriante, lorsque chacun eut [232] reçu sa petite caresse et entendu sa voix si paternelle, les premières appréhensions furent vite dissipées ; la conquête des cœurs était faite et notre affection naïvement filiale lui était désormais acquise. Le lendemain, chacun voulant le revoir plus à l'aise, s'enhardit jusqu'à lui demander une audience particulière ; et le Très Bon Père s'y prêta avec la meilleure grâce du monde. »

« *In cruce salus* »

Père très bon, le Père Dehon était aussi fils très aimant. L'année 1883 devait l'éprouver jusqu'au plus intime de son être, à ces deux titres : Au moment où, grâce à la fondation de Watersleyde, l'avenir de son Œuvre paraissait assuré, Dieu, dans ses desseins alors mystérieux mais toujours paternels, jugea l'heure venue de donner à notre Œuvre l'une de ces grandes, terribles et salutaires leçons, dont Il a le secret : Nous la recueillerons pieusement au Chapitre prochain du « *Consummatum est !* ». Cette année enfin, le Père Dehon eut la douleur de perdre sa sainte mère, dans des sentiments, il est vrai, qu'une vie toute de ferveur laissait

aisément prévoir : elle rendit son âme à Dieu, non seulement confiante et résignée, mais encore souriante et « s'appliquant à demeurer toujours en paix. Aujourd'hui, disait-elle quand divers signes l'eurent avertie de sa fin prochaine, vous ne me voyez plus pleurer ; ou, si des larmes viennent, c'est la joie intérieure et le calme de la résignation qui les fait naître. » Et même, suprême élégance d'une âme foncièrement unie à Dieu, Madame Fanny Dehon voulut mettre, avant son trépas, un digne couronnement à sa vie de devoir : son existence avait été marquée, sans aucune défaillance, au coin de la fidélité au travail, à la piété, à la vertu ; souverainement distinguée, comme il arrive toujours lorsqu'on vit à la lumière de la foi, douce et patiente, d'une parfaite dignité de vie, elle contribua de cette autorité maternelle qui se sent infiniment mieux qu'on ne peut la décrire, à la naissance et à l'épanouissement de la vocation de son fils. C'est là, pour cette admirable mère, un titre immortel de gloire, auquel les Fils du Père Dehon se plaisent à rendre ici un hommage à la fois ému et discret. O les mères des prêtres ! Qu'insigne est leur éminente dignité parmi les autres ! Bienfaitrices de Dieu même, elles ont l'incomparable honneur d'être associées, un peu à la manière de la Très Sainte Vierge, au grand œuvre de la Rédemp-[233]tion. Elles donnent Jésus au monde, elles continuent Son action à travers les siècles, par l'intermédiaire de ceux des leurs, que la vocation divine a marqués. Véritables femmes fortes de l'Écriture, elles peuvent paraître en paix au tribunal de Celui qui les jugera : « *et ridebit in die novissimo* ». Tel est le secret du calme serein avec lequel Madame Fanny Dehon envisageait son émigration prochaine. Avec la simplicité exquise qui la caractérisait, cette sainte âme voulut finir en beauté devant Dieu. Ce sera le couronnement de sa vie : initiée par M. l'Abbé Petit, curé de Buironfosse, à l'idée de s'offrir à Dieu en victime d'amour, Madame Fanny Dehon accepta la proposition d'émettre le même vœu de victime que son fils, et désormais elle se regarda comme sa novice.

Ce fut le 19 mars 1883 qu'elle consumma son sacrifice, en la fête du saint en qui elle avait tant honoré et aimé, le père des pauvres et le patron de la bonne mort. C'était en son honneur qu'elle avait fondé et soutenu, trente années durant, l'Œuvre de Saint-Joseph pour le soulagement des pauvres de La Capelle. De son éternité, la mère vénérée de notre fondateur continuera son action tutélaire sur les siens et spécialement sur la personne et les œuvres de son prêtre.

Une campagne de Mgr Gay pour le règne du Sacré-Cœur

Homme d'étude plutôt qu'homme d'action⁶⁵, le pieux Évêque d'Anthédon à qui tant d'âmes doivent, comme à une cause seconde, leur vie intérieure, leur vocation sacerdotale ou religieuse, était aussi porté par ses attraits, vers une vie cachée et contemplative, qui lui faisait envier le sort des religieux. Il n'aimait pas à se produire. Une fois cependant, au cours de circonstances analogues à celles où nous nous débattons, alors que le péril social paraissait plus imminent et la lutte religieuse plus acharnée, Mgr Gay sortit de sa réserve ordinaire et suscita une véritable campagne de prières et de réparation, pour attirer sur l'Église et sur la France, la miséricorde du Cœur de Jésus. Ce fut aux prêtres qu'il s'adressa, et cette croi-[234]sade ressemble fort à une sorte de préparation providentielle à celle qui est demandée actuellement aux fidèles et aux Communautés religieuses du monde entier.

C'était en 1882. Le Père Dehon en avait lancé lui-même l'idée. Il semblait qu'un élan unanime de prières et de réparation sacerdotale, eut alors été de nature à obtenir ou à préparer le relèvement religieux du pays. Le pieux Évêque goûta cette pensée, il voulut y réfléchir, prier, consulter. Le 30 septembre il écrivait au Père Dehon :

« J'ai pensé devant Dieu à la proposition que vous m'avez faite. Regardant la chose, d'une part en elle-même et par rapport à la gloire qui peut en revenir à Dieu, de l'autre par rapport à Nos seigneurs les Évêques et le

⁶⁵ Cf. Dom Bernard de Boisrouvray, Abbé de Saint-Michel de Farnborough : *Monseigneur Gay, Évêque d'Anthédon, 1815-1892. Sa vie. Ses œuvres.* Ch. X. - Cf. *Le Règne du Sacré-Cœur*, 1892, p. 209 ssqq.

clergé de France, il m'a semblé concevoir enfin en quels termes et dans quelle mesure je pouvais sagement intervenir. Et comme c'était hier la fête de saint Michel, j'ai eu la confiance de prendre la plume après avoir prié, et je vous envoie mon projet de lettre. Je l'ai relu, ce matin, il m'a paru répondre assez à la situation et à vos désirs. Je suis heureux de l'avoir rédigé en un tel jour et de pouvoir vous l'envoyer, pour qu'il vous parvienne demain, jour du saint Rosaire. »

Le 6 octobre, Sa Grandeur ajoutait au même correspondant, avec la même humilité si édifiante :

« J'étais désireux de savoir votre impression : elle est favorable, Dieu soit béni ! J'espérais bien un peu que j'avais écrit avec l'assistance de Notre-Seigneur et conformément à vos désirs. Continuons donc l'œuvre que vous jugez heureusement entreprise. Je viens de dresser la liste des Évêques à qui je crois pouvoir, pour commencer, envoyer sans indiscretion ma lettre. »

Voici ce document si touchant, si suggestif, si plein d'amour pour *Jésus tout entier*, dont il aimait à entendre battre le Cœur de chair. Nous en dirons ensuite le succès et les fruits merveilleux.

Lettre de Mgr Gay aux Évêques de France. Trasforêt, par Ambazac, le 29 septembre 1882

Monseigneur,

« La divine Providence permet que je me trouve être le confident d'un bon nombre de prêtres entièrement dévoués à Dieu, et de beaucoup d'âmes d'élite qui, dans la religion ou dans le siècle, lui sont consacrées ou [235] unies. À la suite du Souverain Pontife et des Évêques, spécialement des Évêques de France, de l'esprit desquels ils s'inspirent, tous ces enfants du Père céleste se préoccupent de la terrible crise que traverse notre Mère la Sainte Église, comme aussi de l'état effrayant du monde et de notre bien-aimée patrie. Ils voient « *l'orgueil de ceux qui haïssent Dieu, monter toujours.* » Les sources de la vie, de plus en plus empêchées de couler, les pouvoirs divinement établis pour faire le bien ne s'appliquent qu'à faire le mal, l'impiété devenir l'inspiratrice des lois ; et là où les lois ne suffisent pas, pousser à la violence. Ils voient, par suite, l'iniquité abonder sur la terre, les ténèbres s'y amonceler, les esprits s'y troubler, les cœurs s'y pervertir, et à la fin, les âmes s'y perdre. La France, comme nation, semble menacée d'être rejetée et de périr ; effrontément et impunément des principes s'y produisent partout, dont la ruine de toute société doit infailliblement sortir. *Non seulement une catastrophe publique paraît inévitable, mais chacun la sent imminente.*

Élevés à l'école du Christ, sachant et la vertu rédemptrice de son sang et l'inépuisable bonté de son Cœur, ces enfants de Dieu se fondent, depuis longtemps déjà, en prières ; aux prières ils joignent les saintes larmes et s'immolent dans le secret, pour apaiser Dieu irrité, secourir l'Église et travailler à sauver le monde. Mais ils sont unanimes à penser que, pour efficaces que soient ces dévouements isolés et ces sacrifices cachés, la gravité extrême de la situation, l'immensité et l'universalité de l'offense, la justice de Dieu enfin, exigent bien davantage.

Il leur semble (et qui, en réfléchissant, ne partagera pas leur sentiment ?) que ce que Dieu attend, ce que sa sainteté réclame et ce qui importe, indispensablement peut-être, au salut espéré, c'est une prière *sacerdotale*, et, pour tout dire, *une union de tout le Clergé français, dans la prière et la réparation.*

En beaucoup d'endroits des Saints Livres, Dieu ordonne Lui-même cette prière des prêtres, faisant clairement entendre qu'elle monte plus haut que les autres et que, mieux écoutée, elle a plus de puissance pour le fléchir. Que si cela est vrai des prêtres de l'Ancienne Alliance, combien plus de ceux de la Nouvelle ! Ils sont « les hommes de Dieu », les « ministres » attirés de son culte, les députés, les substituts, la voix, les mains, les organes de Jésus. Ils ont la charge d'offrir sans cesse à Dieu, les prières, les mérites et tout le sacrifice du Rédempteur ; ils sont les médiateurs du monde, avec les péchés, les misères et toutes les détresses de ce peuple d'où ils sont tirés et au profit duquel ils sont institués, ils portent « la parole de la réconciliation », ils sont « les dispensateurs de la grâce » et « les anges visibles » de la paix ; chaque jour ils montent à l'autel, ils ont la garde du tabernacle, le Saint des saints est leur demeure. Par le fait même de leur état, de leur union avec Jésus-Christ et de leur entrée dans ses mystères, que ne peuvent-ils point obtenir ?

Beaucoup estiment donc, Monseigneur, que si ce saint mouvement de réparation et de supplication se produisait parmi les prêtres, si, s'organisant d'abord dans quelques-uns des diocèses de France, il s'étendait à [236] tous de manière à former une armée de suppliants sacrés, on déploierait contre le mal une force incalculable, on assurerait à l'Église un concours très puissant ; et que si l'on ne parvenait point à conjurer la crise, on obtiendrait du moins qu'elle fut adoucie, abrégée, saintement traversée et divinement fécondée.

Et parce que le Cœur adorable de Jésus paraît indiqué par Dieu même, comme l'abri où il convient que tous se réfugient, comme l'étendard qui doit guider les pas des militants, comme « l'autel d'or » placé devant le trône de Dieu, et où doivent être déposées, avec l'encens de nos oraisons, les hosties de nos sacrifices, il est à croire que l'on entrerait dans les pensées miséricordieuses de Dieu, en faisant de ce Cœur divin, l'objet et le médiateur spécial de cette prière de prêtres.

Mais cette prière elle-même, les Évêques seuls peuvent l'obtenir, et nul autre qu'eux, dans l'Église, n'a le mandat de la provoquer. Saint Ignace d'Antioche a écrit que « les prêtres sont les cordes d'une lyre ». Or, cette lyre est aux mains des Évêques et il n'appartient qu'à eux d'en toucher les cordes pour produire les concerts divins.

Ne croiriez-vous pas facile et opportun, Monseigneur, de proposer par une lettre publique aux prêtres qui relèvent de votre Paternité, cette religieuse conjuration ? Il suffirait, pour y entrer, que chaque prêtre promît intérieurement de faire, tous les matins, une prière spéciale au Sacré-Cœur, auquel, en outre, il consacrerait par une simple intention, toutes ses œuvres de la journée et surtout les sacerdotales. On s'engagerait de plus, à faire chaque jour une courte visite au Saint Sacrement dans laquelle, après un acte de réparation, on prierait spécialement pour l'Église et la France ; et enfin, on dirait chaque mois, le premier Vendredi autant que possible, une messe de réparation, sacrifiant ce jour l'honoraire ordinaire, hormis que la position ou les circonstances ne rendissent ce sacrifice impossible ou indiscret.

Plusieurs essais ont été, je le sais, tentés ici et là : quelques Œuvres de réparation, établies en France ou ailleurs, donnent déjà des fruits appréciables. Mais, ne jugerez-vous pas, Monseigneur, comme ces Amis de Dieu dont je suis aujourd'hui l'organe, que si sans délai et tant que durera la crise actuelle, tout le clergé français, sous la conduite de ses Évêques, se constituait ainsi officiellement l'adorateur du Cœur de Jésus-Christ, l'entourant d'hommages et d'honneurs, le consolant de tant d'outrages, faisant appel à sa toute-puissante compassion, lui rappelant ses promesses, et enfin le présentant à la trois fois Sainte Trinité, comme l'hostie de la religion et de la rédemption de tout le genre humain, on pourrait avoir confiance d'être exaucé et de ramener la paix sur la terre, en y établissant le règne de Dieu.

C'était là l'un des vœux et, si je ne me trompe, l'une des vues du saint Curé d'Ars, que Dieu semble avoir proposé comme modèle aux prêtres de notre temps.

Vous voudrez bien m'excuser, Monseigneur, à ne considérer que moi, je [237] n'avais aucun titre à vous soumettre une telle proposition et si je m'étais écouté seul, je n'en aurais pas eu la hardiesse. Je suis, à tous égards, le dernier des Évêques de France, mais, placé comme je me trouve, et me sentant « pressé par la charité de Notre-Seigneur », j'aurais cru manquer de mon devoir, en ne Vous faisant pas cette communication.

Au reste, il va de soi, Monseigneur, qu'humblement et de tout cœur, je sou mets à votre jugement mes pensées et mes désirs, comme aussi les pensées et les désirs de tous ceux au nom desquels je parle.

Daignez agréer, Monseigneur, avec l'hommage de mon profond respect, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Votre très humble serviteur en Notre-Seigneur. »

L'œuvre était lancée, mais comme il arrive d'ordinaire, le succès devait être acheté par l'épreuve. Les premières réponses reçues par Mgr Gay furent assez peu encourageantes. Le 18 novembre 1882 Mgr Gay écrivait au Père Dehon :

« Je vous adresse les lettres que j'ai reçues des Évêques ; vous verrez que le résultat est à peu près nul, et je crains que si d'autres lettres m'arrivent elles ne soient semblables. J'ai fait ce que j'ai pu, vous verrez s'il y a lieu de tenter quelque chose... »

Le 30 novembre on n'était guère plus avancé. Mgr Gay écrivait de Niort au Père Dehon :

« J'ai reçu quelques nouvelles lettres d'Évêques, dont deux ou trois sont favorables... En somme, jusqu'à présent, le résultat est médiocre. Que le Sacré-Cœur nous inspire et nous guide tous ! Qu'Il inspire surtout nos Évêques, car l'armée ne vaudra que ce que vaudront les chefs. »

Quelques jours plus tard leur espérance se ranime. Mgr Gay écrit du Carmel de Niort :

« J'ai reçu de nouvelles lettres de Nosseigneurs les Évêques, *elles sont toutes favorables*. L'heureuse nouvelle que je puis vous annoncer est une lettre-circulaire de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Viviers à

son Clergé, où, décidé par la mienne qu'il cite presque en entier, il institue réellement l'œuvre dans son diocèse et dans les formes mêmes que, d'après vous, j'ai suggérées. »

Dans une adresse de félicitations et de remerciements, le Père Dehon lui demande alors quelques exemplaires de la lettre dont il vient d'être question ; son intention était d'insister discrètement auprès des Évêques qui avaient réservé l'accueil le plus favorable aux suggestions qu'elle contient. Plusieurs [238] d'entre eux avaient, jadis, avoué au Père Dehon n'attendre qu'un signal pour agir avec ensemble, dans le sens qu'il leur avait proposé ; le signal venait d'être donné ! « Priez et faites prier pour cela » ajoutait le Père Dehon à ceux qui partageaient ses vues.

Dès lors, le succès de la croisade s'accroît rapidement. Le 12 décembre, Mgr Gay fait savoir, de Poitiers, au Père Dehon :

« J'ai à vous donner de bonnes nouvelles. C'est le fruit de la divine Bonté, mais aussi des premiers ennuis et déconvenues qu'il a fallu subir. Depuis quatre jours, j'ai reçu deux lettres imprimées : l'une de Monseigneur l'Évêque d'Annecy, l'autre de Monseigneur l'Évêque de Saint-Jean de Maurienne. »

Trois jours après, de nouveaux encouragements arrivent à Saint-Quentin :

« J'ai encore reçu une réponse excellente, dit Mgr Gay. J'apprends d'ailleurs l'importance que revêt la lettre parmi les religieux et la publicité qu'on lui veut donner à Paris... »

Enfin, au mois de janvier, l'entreprise atteint son plein développement, selon Mgr Gay :

« On ne peut méconnaître la singulière bénédiction accordée par Notre-Seigneur à cette entreprise de la prière réparatrice des prêtres, dont l'initiative vous appartient. Il est manifeste qu'elle répondait à un besoin urgent ; mais c'est une immense grâce de Dieu, c'est comme un gage du salut voulu pour nous par sa miséricorde, que l'appel ait trouvé tant d'âmes disposées à l'entendre... Je n'ai pas eu à écrire à Monseigneur l'Évêque de Moulins : lui-même m'a mandé, l'occasion y étant, l'œuvre établie par lui dans son diocèse. Il me dit fort clairement qu'elle lui a été inspirée par ma lettre. Le nombre des Évêques adhérents grossit, pour ainsi dire, tous les jours. » *Et le Père Dehon de conclure* : « Nous ne saurons qu'au ciel combien cette croisade a influé sur les épreuves de la France pour empêcher qu'elles ne fussent plus grandes, et combien de grâces elle lui a préparées à travers ses épreuves. Si, depuis cette époque, le feu sacré de la prière et de la réparation avait continué à s'étendre, n'aurions-nous pas obtenu le salut définitif de notre pays ? Remettons-nous donc à l'œuvre ! »

La croisade de prière et de réparation sacerdotale prit alors le développement que l'on pouvait espérer. Tout l'épiscopat voulut s'y associer, les ordres religieux, les hommes d'œuvres [239] y prêtèrent leur plus ardent concours : tandis que de leur côté, Nosseigneurs de Tours, d'Annecy, de Grenoble, de Nantes, de Saint-Jean de Maurienne publiaient des lettres pastorales spéciales et instituaient l'Association de prières dans leur diocèse. La plupart des autres firent insérer la circulaire de Mgr Gay dans leur *Semaine Religieuse* ou la propagèrent au cours des retraites diocésaines.

Nous avons parlé des hommes d'Œuvres : quelques-uns des plus zélés, M. Léon Pagès, M. Vrau (de Lille), M. Lermigny de l'Œuvre de saint François de Sales, M. de Beuque de l'Œuvre de Montmartre firent imprimer, par milliers d'exemplaires, la circulaire de Monseigneur Gay. On la répandit dans diverses Communautés religieuses et aux retraites ecclésiastiques, et même les Lazaristes s'en firent les zélés propagateurs.

Chose plus frappante et qui montre, davantage encore, l'importance capitale attachée par l'Épiscopat français à cette croisade réparatrice, ce sont les lettres adressées, à cette occasion, à Mgr Gay par tous nos Évêques. Mgr Gay eut l'obligeance de permettre au Très Bon Père d'en copier une quinzaine. En voici quelques-unes, encore pleines d'actualité :

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Saint Jean de Maurienne écrit le 30 octobre 1882 :

« Monseigneur, La pensée d'établir l'union de tout le clergé français dans la prière et la réparation, pour sauver la société d'un cataclysme imminent, est une pensée qui vient du ciel. J'adhère de tout cœur à ce projet et je Vous remercie vivement de me l'avoir fait connaître. J'ai l'intime conviction que tout mon clergé accueillera avec empressement la proposition de cette croisade de charité et je vais la lui faire connaître par une circulaire, qui reproduira la substance de votre lettre aussi éloquente que pieuse. Daignez agréer, Monseigneur... etc...

Signé : Michel, Évêque de Maurienne. »

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Saint Dié répond le 30 octobre 1882 à Mgr Gay :

« Vénéré Seigneur... Je goûte extrêmement toutes les considérations si vraies et si pieuses que vous développez, et au Synode diocésain qui s'est réuni cette année à Saint-Dié, j'ai parlé à mon clergé dans un sens qui est tout à fait celui de votre lettre. » Suivent diverses considérations relatives à l'opportunité des moyens proposés par Mgr Gay pour [240] obtenir la fin, sur laquelle Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Saint-Dié se déclare d'accord.

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Marseille écrit le 22 octobre 1882 :

« La pensée que Votre Grandeur a bien voulu me communiquer est dans tous les cœurs qui aiment l'Église et la France. Notre pays ne peut être sauvé que par la pénitence. Le Saint Père, dans son encyclique, rappelle cette vérité avec une force et une autorité qui n'appartiennent qu'à Lui. Il est très vrai que cette loi évangélique est presque partout méconnue. Que de catholiques croient avoir assez fait pour le salut de l'Église, dans notre pays, en se consacrant aux œuvres, sans songer eux-mêmes à la pénitence, qui seule peut donner la vie et la durée aux œuvres !... J'essaierai encore dans nos réunions du clergé, d'appeler son attention sur ce point, et j'étudierai avec eux quelles pratiques de pénitence et de réparation il conviendrait de demander aux prêtres... »

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Grenoble écrit, le 17 octobre 1882 :

« ... ce que Vous me proposez, Monseigneur, est nécessaire et votre lettre traite le sujet pour moi. Je n'aurai qu'à la faire mienne, en Vous disant : « *Omnia mea tua sunt, et tua mea sunt.* » Elles répondent, ces considérations, à ce que je proposais naguère à mes prêtres et à mes diocésains dans un Manuel que j'envoie à Votre Grandeur et qui a été traduit en italien, pour répondre aux larmes de Notre-Dame de la Salette. Je vais, tout de suite, reprendre ces invitations et les adresser spécialement à mon Clergé, dont beaucoup de membres, je le sais, sont fidèles aux pratiques conseillées par le Manuel... »

Signé : Armand, Évêque de Marseille. »

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque d'Orléans, le 27 octobre 1882, répond à Mgr Gay :

« Je prêche à temps et à contretemps cette grande œuvre sous tous ses aspects, en laissant à mes prêtres le choix des moyens... »

Signé : Pierre, Évêque d'Orléans.

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Bourges à la date du 26 octobre 1882 écrit :

« J'ai reçu ce matin, la lettre en date du 29 septembre, que Vous voulez bien me communiquer. C'est une inspiration de la foi la plus vive et la plus éclairée, et elle répond aux besoins de notre pauvre société, si ébranlée jusque dans ses fondements et si oublieuse du véritable remède à ses maux. Je pense comme Vous, Monseigneur, et comme les âmes pieuses dont Vous êtes le digne interprète, que la prière sacerdotale fervente, [241] unanime, adressée avec persévérance au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, peut conjurer le péril et hâter l'heure du salut...

... Il me semble que pour atteindre le but si désirable que Vous nous indiquez, Monseigneur, il conviendrait d'inviter le Clergé français à former une association de prière, qui ne serait pas particulière à un diocèse, mais comprendrait tous les diocèses de France. Cette association aurait besoin d'un centre et il faudrait que quelqu'un, ou qu'une Communauté en prit l'initiative... etc... »

Signé : Joseph, Archevêque de Bourges. »

D'autres réponses encore, émanant de Nosseigneurs les Évêques de Beauvais, de Nîmes,

de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque d'Aix, de Monsieur le Vicaire Capitulaire d'Arras, etc... rendent le même son : Partout ce n'est qu'un cri, pour reconnaître l'extrême urgence d'une croisade de réparation et de supplication.

Les Semaines Religieuses, à leur tour, adressèrent au Clergé les exhortations les plus pressantes, en faveur de cette offensive de prière et de réparation, tandis qu'un grand nombre d'Évêques entraient dans le mouvement, par voie de circulaires. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Tours concluait son mandement du 25 janvier 1883, par ces indications pratiques :

« Afin que tous les prêtres de notre diocèse puissent s'associer à cette union de prières sacerdotales et se constituer les adorateurs officiels du Sacré-Cœur de Jésus, nous en déterminons les conditions ainsi qu'il suit, à l'imitation de quelques-uns de nos collègues :

I. Chaque prêtre promet intérieurement de faire, tous les matins, une prière spéciale au Sacré-Cœur, auquel en outre il consacrera, par une simple intention, toutes ses œuvres de la journée, surtout ses œuvres sacerdotales.

II. Il promet, en outre, de faire chaque jour, à moins d'empêchement légitime, une visite au Saint-Sacrement, dans laquelle, après un acte de réparation, il priera spécialement pour l'Église et pour la France.

III. Le premier Vendredi de chaque mois, autant que faire se pourra, il célébrera aux intentions ci-dessus, une messe de réparation.

Je vous engage, Messieurs et chers coopérateurs, à vous unir à moi, pour embrasser ces pieuses pratiques et à vous en acquitter, tant que durera la crise actuelle. J'ai la confiance que Dieu nous exaucera et que nous aurons la consolation d'avoir contribué à ramener la paix sur la terre, en y établissant le règne de Dieu. »

[242] Et, pour conclure, dira-t-on : Quels résultats cette croisade de prières et de réparation, si magistralement lancée, a-t-elle obtenus ?

À cette question, nous suggérerons la réponse même que, dans son Encyclique du mois de septembre 1891, Sa Sainteté le Pape Léon XIII donnait, en ce qui concerne les grandes prières du rosaire :

« Il est impossible que Dieu n'exauce pas les prières faites pour le bien de l'Église, dans la mesure où elles Lui sont réellement offertes, si elles le sont avec la ferveur, la confiance et la persévérance qui s'imposent ; si la prière n'obtient pas tout son effet, la malice des ennemis de Dieu n'accomplit pourtant pas tout ce qu'elle eut voulu et pu faire : par là aussi, beaucoup de grâces sont obtenues pour les âmes en particulier. »

Sans doute, on n'a pas obtenu la fin des misères qui sévissaient alors. La crise a même revêtu, de nos jours, la gravité d'un cataclysme mondial unique dans l'histoire ; mais l'une des raisons n'en est-elle pas, que l'élan de générosité des années 1882-1883 ne s'est pas soutenu ? Pourquoi ne le renouvellerions-nous pas sans tarder ? La gloire de Dieu et le salut des âmes ne le demandent-ils pas, aujourd'hui plus que jamais ?

[243] III. LA TEMPÊTE DU « *CONSUMMATUM EST* »

Au Couvent des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur

Parmi les Religieuses Servantes du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, que Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons tenait en si haute estime, nous avons déjà nommé Mère Marie de Saint-Ignace. Retracer sa vie ne saurait évidemment entrer dans nos desseins ; mais à certaines heures, cette âme d'élite se trouva si intimement associée à la vie de notre Œuvre, que l'histoire de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur présenterait de sérieuses lacunes, sans un rappel de l'action que Mère Marie de Saint-Ignace fut jadis indirectement appelée à y exercer. Jusqu'ici une grande discrétion s'imposait : Sa Grandeur Mgr Thibaudier n'avait-il pas exprimé le vœu, que les Prêtres du Sacré-Cœur n'ont jamais perdu de vue :

« Tâchons que (ces Religieuses) s'ignorent et demeurent dans l'humilité ! »

Mais à l'heure où nous terminons cet ouvrage, le 24 avril 1935, Dieu vient de rappeler à Lui Mère Marie de Saint-Ignace à l'âge de 87 ans, à la suite de 62 ans de vie religieuse et après qu'elle eut exercé de longues années, la charge de Conseillère Générale de son Institut. Peut-être sera-t-il permis désormais de soulever discrètement le voile qui, jusqu'ici, déroba sa mémoire bénie, et de compléter, pour autant, l'histoire de notre Congrégation à cette période.

Religieuse, et rien que cela, voilà ce que fut Mère Marie de Saint-Ignace. Tous les documents de l'époque et les contemporains qu'il nous fut donné de consulter, nous la présentent à l'unanimité sous cet aspect. « Humble, obéissante, mortifiée, fidèle, en un mot, à sa vocation, » elle possédait sans même s'en douter, cette magnifique pureté d'esprit, de cœur et de volonté [244] qui se reflète jusque dans l'attitude, et provoque des réflexions comme celle-ci : « les saints dont on a écrit la vie devaient vivre ainsi ! » C'était, selon le mot de saint François de Sales, « l'extase dans sa vie, en attendant les ravissements... » Plusieurs années, elle vécut de l'oraison ordinaire ; puis, sous l'influence des dons du Saint-Esprit elle se trouva portée, avec puissance et suavité, à l'union de tous les instants avec Dieu. D'où résulta pour elle, une fidélité plus délicate encore à tous ses devoirs.

En 1877 commence, pour elle, une période « d'aridités douloureuses allant jusqu'à l'impossibilité de prier, autrement que par devoir » ; puis des « souffrances cruelles, véritable martyre de l'âme et du corps », à la vue de sa néantise, alors que Dieu a le droit de tant exiger des âmes consacrées, non moins qu'au souvenir de tant de péchés qui montent, chaque jour, vers le ciel. N'a-t-elle pas été appelée à les réparer, en union avec Jésus-Rédempteur ? Si ce devoir, ainsi que celui de la lutte pour l'extension du règne de Dieu, s'impose au simple chrétien lui-même, à combien plus forte raison n'est-il pas le lot des âmes consacrées !

« Pour le Christianisme, dira J. Maritain, la vraie doctrine du monde et de la cité temporelle, c'est qu'ils sont le Royaume à la fois de l'homme, et de Dieu et du diable. Ainsi apparaît la polyvalence essentielle du monde et de son histoire ; c'est un champ commun aux trois. Le monde est un champ fermé qui appartient à Dieu par droit de création, au diable par droit de conquête à cause du péché, au Christ par droit de victoire sur le premier conquérant, à cause de la Passion. La tâche du chrétien dans le monde est de disputer au diable son domaine, de le lui arracher ; il doit s'y efforcer, il n'y réussira qu'en partie, tant que durera le temps⁶⁶. »

Or, cette lutte, comme toutes les luttes, sur le champ de bataille intime aussi bien qu'à l'extérieur, ne peut se concevoir sans souffrance compensatrice. Mère Marie de Saint-Ignace ne tarde pas à en faire l'expérience ; son état d'âme devient tel, qu'elle en perd l'usage de la parole et bientôt éprouve diverses défaillances physiques, appelées sans plus de précision par

⁶⁶ *Revue de Philosophie*, 35^e année, N° I, p. 11, Téqui, Paris.

le Père Dehon « des faiblesses ». C'est l'heure où, sur l'avis du médecin, le Père est invité à lui donner le secours de son mi-[245]nistère ; tandis que, pour couronner le tout, la religieuse se trouve comme frappée d'une sorte de sommeil, apparemment inexplicable par les causes naturelles, chez un tempérament aussi sain. Enfin, à partir du 2 février 1878, il lui semble que Dieu lui adresse tantôt des mots brefs, tantôt des instructions suivies, qui surprennent par la pureté de leur doctrine et dont elle parvient, sans difficulté, à prendre note, à l'état de veille.

Que penser de tout cet extraordinaire ? La Mère Supérieure qui en était le témoin habituel, l'appela des « révélations » ; le directeur de conscience du Père Dehon et le Père Dehon lui-même (qui, pris au dépourvu par les événements, ont reconnu avoir alors manqué d'expérience, dans les questions d'ordre mystique), répétèrent « révélations »... faute d'un autre mot qui leur vint à l'esprit pour les désigner. Les faits se reproduisirent durant deux ans et demi. Bien des circonstances portaient le Père Dehon à persévérer dans la confiance qu'il accordait à ce qu'il prenait pour des révélations. La préparation de la Religieuse semblait bien revêtir tous les caractères de l'action divine, ses vertus étaient réellement exceptionnelles, sa doctrine très pure, très élevée, était abondamment nourrie d'Écriture Sainte. Mieux encore, on eut dit que cette digne Religieuse lisait dans les âmes, tant elle avait conscience des troubles et des dispositions de ceux qui l'entouraient. Certaines de ses prédictions s'étaient réalisées, par exemple : celle concernant l'entrée d'un Père dans la Congrégation, à une date qu'elle avait précisée, l'annonce que la Congrégation allait passer par de grandes tribulations, celle encore que le Père Dehon ne verrait pas mourir son père, etc... etc... D'autres, par contre, n'avaient pas été confirmées par les événements. Enfin, ce que la Religieuse donnait comme des révélations, semblait porter le cachet de l'action divine : ainsi, un jour où Mère Marie de Saint-Ignace hésitait elle-même, à ajouter foi à ses « voix », elle crut réellement entendre Notre-Seigneur lui dire : « Quel est l'esprit qui te parle ? N'est-ce pas l'esprit d'humilité, d'obéissance, de sacrifice ?.. je veux que tout soit soumis à l'obéissance... »

Le Père Dehon accepta donc le fait de la « révélation ». On peut imaginer l'état d'âme qui en résulta pour lui ! Tout au long de plusieurs années, ce fut, dit-il lui-même, « une vie un peu factice d'attente, de désirs, de joie, de crainte surtout, [246] quand aux vues pieuses se mêlaient l'une ou l'autre « prophétie » ou « révélation », qui encourageait ou confirmait notre fondation ».

Mais voici que Sa Grandeur Mgr Thibaudier, qui jadis avait éprouvé divers ennuis, au diocèse de Lyon, à l'occasion de faits qui eurent leur dénouement en Cour de Rome, s'inquiéta de ce que l'on appelait des « révélations », au Couvent des Religieuses Servantes du Sacré-Cœur. Il lui importait d'y voir clair ; or, rien de tel que d'aller chercher la lumière à Rome. Sa Grandeur remit donc au Saint Père une adresse de dévouement du Père Dehon au nom de la Congrégation et de l'Institution Saint-Jean et parla « dans les termes de la plus haute estime et les plus affectueux, avec quelques réserves (néanmoins) sur les projets du digne Supérieur et sur la nature des faits » en question, c'est-à-dire sur les « révélations » de Mère Marie de Saint-Ignace.

Sa Sainteté adressa Sa Grandeur Mgr Thibaudier à Son Éminence le Cardinal Ledochowski, auquel fut remise une partie du dossier relatif à cette affaire.

Lorsqu'il s'agissait de questions délicates ou importantes, le Père Dehon ne se fiait jamais à son seul jugement. Ainsi, sa correspondance montre-t-elle qu'en l'occurrence, Sa Grandeur Mgr Gay, le Révérend Père Schwindenhammer, M. le Docteur Didiot, le Révérend Père Vincent de Pascal, le Révérend Père Sébastien Wiart avaient cru reconnaître, comme lui, dans les communications de Mère Marie de Saint-Ignace, une véritable intervention divine. Cette année-là, en 1883, le Père Dehon fit sa retraite avec son directeur, et ce religieux vénérable, qui jouissait d'une profonde estime dans la Compagnie, donna plusieurs fois les exercices de la retraite au Couvent de nos Sœurs. Rien ne pouvait mieux lui permettre de suivre de près les événements et de se faire une opinion personnelle ; or, il croyait absolument au surnaturel des

communications, dont on disait que Mère Marie de Saint-Ignace avait été l'objet et son dirigé y crut avec lui. Après l'incendie de Saint-Jean, il envoya ce billet significatif au Père Dehon : « Les promesses crucifiantes du Cœur adorable de Jésus s'accomplissent ! « épreuve sur épreuve... croix sur croix... ». Quelle confiance cela doit vous inspirer pour l'avenir de votre Œuvre ! Après les bénédictions de la croix, viendront inmanquablement les bénédictions du succès et de la joie ! » Lorsqu'eut retenti le [247] « *Consummatum est* », ce digne religieux nous resta fidèle jusqu'à sa mort. Et le Père Dehon pensa, comme lui, que si Dieu permit qu'il prit, avec nombre d'esprits éclairés, les simples vues d'oraison de Mère Marie de Saint-Ignace, pour des révélations littérales de Notre-Seigneur, c'était afin de le crucifier jusqu'au fond de l'âme, lui la victime par profession !

Néanmoins, le Père Dehon ne fait aucune difficulté de le reconnaître : « J'aurais dû m'en remettre pleinement à Sa Grandeur Mgr Thibaudier, qui réservait toujours sa décision. » D'abord sympathique, quoique d'une prudence qui ne se trouva jamais en défaut, Monseigneur l'Évêque de Soissons écrivait le 4 novembre 1878 :

« Votre bonne Sœur est, pour moi, l'objet d'un intéressant et sérieux examen. Mon avis est que l'on continue de l'observer, avec beaucoup d'égards, mais sans donner de suite à ses indications, quand celles-ci paraîtront offrir le moindre inconvénient. Il faut éviter avec le plus grand soin de l'attacher à ses inspirations. Si elles viennent de Dieu, Dieu saura bien se faire discerner à une attention sincère et sans parti-pris. Une illusion du démon ne me paraît guère conciliable avec tant de piété, de vues justes et utiles, de modeste candeur. Reste l'hypothèse des illusions d'une belle et chaste mais frêle et vive nature. Le bon Dieu ne nous demande pas de juger, mais au contraire d'être circonspect, jusqu'à ce qu'il nous permette d'atteindre à la certitude morale. »

Le 3 octobre, dans une lettre à Mgr Mathieu, Sa Grandeur paraît s'être fait une conviction :

« C'est... parce que je pressens de graves dangers pour une œuvre dont j'achèterais la conservation du plus haut prix qu'il me serait possible..., permis d'y mettre... Si en pareilles circonstances l'admirable M. Dehon ne se donne pas tout entier, assidûment, persévéramment, charitablement à toute sa maison, elle doit naturellement décliner. Je ne regarde pas les faits surnaturels, sur lesquels il s'appuie, comme assez certains pour lui permettre de braver à ce degré, la loi consacrée par l'expérience : Qui trop embrasse, mal étreint ! Je ne veux rien prescrire, mais je le conjure de laisser complètement, au besoin, les bonnes Franciscaines, le Sacré-Cœur, Fayet, et d'appartenir, pour cette année, absolument à Saint-Jean. Je vous bénis tous deux tendrement. »

Cinq jours plus tard, Sa Grandeur tranche une question d'administration diocésaine et ajoute au même correspondant :

« J'ai été touché de l'humble et doux *mea culpa* du cher Abbé Dehon » [248] (il avait répondu humblement aux observations que lui avait apportées la lettre du 3 octobre) ; « *Scio cui credidi...* » Mais qu'il n'oublie pas que Saint-Jean est sa grande tâche, sa mission d'obéissance, qui a été, dans mon esprit et ma volonté, la condition du commencement de l'autre Œuvre ; et dont le religieux, charitable, diligent et vaillant accomplissement lui méritera, peut-être, la fondation définitive de celle qui tient le premier rang dans sa pensée et dans son cœur. Qu'il aille en Chanaan par le désert ! »

Loin de cette atmosphère « un peu factice d'attente, de désir, de joie, de crainte » dont parle le Père Dehon, il est impossible de ne pas apprécier la prudence dont fit preuve, en cette occurrence, Monseigneur l'Évêque de Soissons. En réclamant à la Mère Supérieure tout le dossier de cette affaire, Monseigneur ajoutait d'ailleurs ce mot du cœur :

« Ne croyez pas, mon bien cher Chanoine, que vous ayez été calomnié auprès de moi. La calomnie a pour objet des fautes ; or, personne, à ma connaissance, ne vous en impute..., vous avez ma plus profonde estime, mon respect et mon affection. Ce qui est vrai, c'est que plusieurs personnes, dont l'opinion n'est pas sans poids, ont trouvé que votre collègue souffrait beaucoup du temps et des soins que vous donnez à la Maison du Sacré-Cœur... Si la Providence permet que nous différions de sentiment sur des choses d'importance, demeurons au moins persuadés, vous, que j'ai pour vous le cœur d'un père et d'un ami, moi, que je puis compter de votre part, sur une confiance cordiale. »

À Saint-Clément de Fayet

Ce qui rendait Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque plus circonspect, c'est qu'une autre affaire – réellement fâcheuse, celle-là, parce qu'on n'y trouve ni l'humilité ni l'obéissance –, était venue se greffer sur celle dont nous venons de retracer les grandes lignes. Au printemps de 1883, il y avait un an déjà, qu'un membre de la Communauté de Fayet s'était persuadé de l'idée que Dieu l'avantageait de faveurs surnaturelles, extraordinaires pourtant jusqu'à l'extravagance. Sous l'empire de cette impression, il se mit à rédiger différentes prières d'une piété émotive et imaginative, d'une ardeur peu commune, des projets de messes au Cœur de Jésus Enfant, au Cœur Eucharistique de Jésus, un directoire de prières dont certaines étaient fort belles et d'autres tout à fait inacceptables ; il en vint même à envisager la fondation d'un « Ordre du Sacré-Cœur, » dont il élaborait en [249] projet les Constitutions, dans un latin d'ailleurs tant soit peu déconcertant... Tel qu'il le concevait, « l'Ordre du Sacré-Cœur » devait comporter trois branches : celle des Contemplatifs, celle des Actifs, celle des Mixtes, complétées par plusieurs branches de Religieuses. Projet chimérique d'un pauvre halluciné en marge de l'obéissance, rêvant d'amour pour le Sacré-Cœur, mais sans sacrifice et sans mortification, sinon à la manière de Molinos, du moins à celle de M^{me} Guyon.

Sous sa direction, les enfants furent d'abord d'une ferveur réellement angélique. « École angélique », tel fut en effet le titre qu'il donna à son école de Fayet. L'un de ses élèves nommé Léon, se trouva, un jour, atteint d'une angine, dont la guérison fut, à raison ou à tort, attribuée à la Très Sainte Vierge. Il n'en fallut pas davantage pour exalter l'imagination de l'enfant : on le vit alors dans des états étranges, sortes d'extases, où il prétendait voir l'Enfant Jésus et semblait endurer les souffrances de la Passion ou même jouir d'une seconde vue.

Évidemment, il ne pouvait être question, pour le Père Dehon, de partager toutes les idées du Directeur de l'école Saint-Clément. Ainsi, à la date du 8 mai 1883, le Père Dehon lui adressait ces sages directives : « Défiez-vous de votre jugement et soyez obéissant. Comment pouvez-vous encore avoir tant de confiance en votre jugement, après toutes les influences de pure imagination ou même diaboliques, que vous avez subies depuis un an ? Je prie le Sacré-Cœur de Jésus de mettre dans votre cœur le véritable amour de Lui-même et des âmes, qui ne va jamais sans l'humilité, l'obéissance et le sacrifice. »

Au lieu de donner de tels avertissements, le Père Dehon n'eut pas hésité à révoquer purement et simplement ce Directeur, s'il avait pu lui trouver immédiatement un remplaçant. Pour garder son école ouverte, le Père Dehon crut devoir se résigner à subir temporairement celui qu'il ne pouvait écarter !

À l'Instruction

Ici encore l'intervention épiscopale s'imposait. Monseigneur l'Évêque fit prier le Directeur en question de lui fournir

« un résumé de sa biographie spirituelle, en ce qui n'est pas matière de la confession sacramentelle, et une description, autant qu'elle lui était [250] possible, du mode de ses communications présumées angéliques. » Au moment où ce personnage fut nommé Directeur de l'École, Sa Grandeur précisa sa pensée, dans une lettre datée du 19 novembre 1882 et adressée au Père Dehon :

1°. Regarde, plus que jamais, comme invraisemblable l'origine angélique des communications, dont le Directeur se croit l'objet. Par suite, je désire qu'elles ne reçoivent cette qualification ni dans le langage, ni par écrit.

2°. Veuillez ne lui communiquer ni permettre qu'on lui communique rien de ce qui se passe à Saint-Jean. Je vous supplie de ne prendre aucune décision, comme chef de cet établissement, en conséquence de ces communications dites « angéliques », non plus que celles de Mère Marie de Saint Ignace.

3°. Le Père Thaddée sera le directeur réel de Fayet et y résidera.

Croyez, mon bien cher Chanoine, que je ne prends ces dispositions que dans un intérêt d'ordre canonique, dans celui de notre sécurité commune, du bien des âmes et de l'honneur de l'Église.

Mon dévouement à votre personne, et à la partie de vos œuvres qui m'inspire confiance, doit vous être connu. Votre foi, votre vertu profonde, votre héroïsme sacerdotal, le but si apostolique de toute votre vie, j'apprécie cela autant, ce me semble, que Dieu m'accorde les grâces nécessaires pour le discerner et l'aimer ; j'ai seulement quelquefois un autre avis que le vôtre, sur le choix des moyens ou sur l'opportunité présente. Surtout, je ne puis, malgré mon extrême bon vouloir, prendre confiance dans les deux sources toujours ouvertes à la révélation, où vous puisez heureusement beaucoup de force, mais en même temps, selon moi, une direction qui ne vient pas réellement de Dieu⁶⁷, quoiqu'elle ne manque peut-être jamais de piété et ne soit pas toujours sans discernement ni sagesse... Aussi, je suis heureux que Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Reims (auquel la double affaire allait être soumise) partage avec moi les responsabilités qui m'incombent de ce chef. »

Dès le 28 mars 1882, en effet, Son Éminence le Cardinal Ledochowski écrivant au nom du Souverain Pontife, assurait Monseigneur de Soissons des meilleures bénédictions du Saint Père pour l'Institution de Saint-Jean. Quant au reste, Son Éminence ajoutait :

« Au sujet des faits présumés surnaturels, qui se trouvent en rapport avec l'Institut précité, il est sage de se tenir en très grande réserve, à leur égard. Le soin scrupuleux... de la part de la personne qui se croit favorisée par des révélations, à tenir secrètes ces grâces extraordinaires, la répu-[251]gnance sincère et soutenue à les voir ébruitées, les autres caractères de piété, d'humilité, d'obéissance et de mortification qui distinguent cette personne, pourraient assurément donner quelque degré de probabilité à ses assertions, relativement à la nature des lumières qu'elle croit recevoir de Notre-Seigneur. Toutefois, la défense faite par Votre Grandeur d'en tenir compte, dans le gouvernement de l'Institut et dans le choix des sujets qui devaient y être invités ou en être exclus, est très opportune et la prudence conseille qu'elle soit maintenue. »

Un changement d'opinion se manifesta bientôt à Reims entre le 17 janvier et le 17 février 1883. Le 17 janvier une lettre de la Curie Archiépiscopale annonçait à M. le Chanoine Dehon qu'on allait lui communiquer le jugement de la Commission ; le 17 février suivant, il n'est plus question de rien communiquer et on décide d'envoyer purement et simplement tout le dossier à Rome. Que s'était-il passé ? Sa Grandeur Mgr Thibaudier était intervenu. Le souvenir des difficultés rencontrées jadis, au diocèse de Lyon, lui étant revenu, Monseigneur craignit le retour d'incidents du même genre, et n'hésita pas, dans sa grande droiture, à en avertir le Père Dehon.

Le 2 avril 1883, Monseigneur l'Évêque de Soissons faisait savoir au Père Dehon qu'il avait écrit au Cardinal Ledochowski, pour lui demander si Son Éminence désirait communication du dossier complet relatif à cette affaire. Après en avoir référé à Sa Sainteté, Son Éminence manda à Monseigneur de Soissons d'envoyer directement la documentation de l'affaire au Saint-Office ; et Monseigneur d'ajouter : « Dans ma pensée et mon désir, il ne s'agit toujours que de recevoir une direction paternelle et secrète. On est plus sûr du secret, là qu'ailleurs. Je ferai l'envoi avant mon départ pour la visite pastorale. » Cet envoi comporta : la documentation confiée précédemment à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Reims, toutes les communications de Mère Marie de Saint-Ignace, la relation des faits dits extraordinaires arrivés à l'élève de Fayet, quelques lettres, le propre exposé de Monseigneur de Soissons, concluant à une demande de direction ; car, dans toute cette question, Monseigneur avait agi, à la fois en chef de diocèse et en père vis-à-vis de M. Dehon. Ainsi en mai 1883, en pleine période d'instruction, Sa Grandeur priait M. le Chanoine Dehon de lui servir discrètement d'intermédiaire, en vue d'obtenir la démission d'un doy-[252]en, dont le ministère ne pouvait plus être fructueux. M. le Chanoine Dehon l'obtint. D'où ces remerciements significatifs de Sa Grandeur : « Merci de votre bonne et utile intervention. La démission est entre mes mains. *Avez-vous des noms acceptables devant Dieu et devant les hommes pour ce doyenné ?* »

Par déférence envers le Saint-Office, le Père Dehon dépêcha à Rome le Révérend Père Alexandre de Pascal à titre de représentant, chargé de fournir officiellement des explications

⁶⁷ Autant le Père Dehon trouvait du réconfort dans la doctrine de l'humble et obéissante religieuse, autant il déplorait les extravagances du Directeur de Saint-Clément, véritable boulet qu'il traînait après lui.

sur l'affaire en cours. En juin 1883, M. le Chanoine Dehon en personne fut alors appelé à comparaître, pour s'expliquer sur le fond du débat devant le Saint Tribunal ; mais Sa Grandeur ne lui permit pas de s'absenter, en cette fin d'année scolaire, et lui suggéra la pensée de prier le Saint-Siège de bien vouloir attendre le temps des vacances ou le commencement de l'hiver. Le Saint-Siège préféra la première alternative : M. le Chanoine Dehon fut donc cité devant le Saint-Office à Rome, en septembre 1883. Il s'y rendit, et selon l'usage il promit par serment, le secret ; aussi n'avons-nous retrouvé aucune espèce de renseignements sur les interrogatoires qu'il y subit. Il défendit sa manière de voir, c'est tout ce que nous savons.

La condamnation

Le 28 novembre 1883 allait retentir à Rome, le « *Consummatum est* » des Œuvres qu'avec tant de peine le Père Dehon avait établies : Le décret portant sa condamnation, par le Saint-Office, fut rendu ce jour-là, sous la signature de Son Eminence le Cardinal Bilio et lui parvint le 8 décembre, à Saint-Quentin.

Magnanime il s'était montré, par esprit de foi, à ses périodes de succès, il ne le restera pas moins, sous les coups de la bonne Providence, et c'est là, tout spécialement ce qui nous le fait tant aimer ! Avoir tout quitté, tout brisé, tout sacrifié : la paix de sa famille, sa carrière séculière, ses amitiés, ses espérances, sa fortune, pour fonder l'Œuvre de réparation au Sacré-Cœur... et Dieu, après avoir paru accepter son humble et loyale offrande, ainsi que permettaient de le croire tant de grâces que nous avons rappelées, allait en définitive la rejeter ! À la suite de ce que le Père Dehon avait pris, de la plus entière bonne foi, pour des encouragements du ciel et des pa-[253]roles divines, après avoir obtenu l'appui de ses directeurs de conscience, d'hommes éminents et d'un grand nombre d'âmes surnaturelles, c'était alors que Dieu venait lui montrer, en permettant qu'il fut frappé par la plus haute juridiction de l'univers, qu'il s'était lourdement trompé ! Il n'y a plus de *Père Dehon* ; le Père Dehon est *défunt* ... il s'est *acquitté* de sa tâche, il y a succombé ; il ne reste plus que Monsieur le Chanoine Dehon et la Société religieuse des Oblats du Sacré-Cœur est dissoute !

Le Saint Tribunal de l'Inquisition décréta en substance :

1°. Que le contenu des écrits de Mère Marie de Saint-Ignace et du Père Thaddée devait ne pas être considéré comme divinement révélé.

2°. Que tous leurs écrits seraient déposés au Saint-Office.

3°. Que la Société des Oblats et l'École Angélique devaient ne pas être autorisées.

4°. Le Saint Tribunal recommandait en outre à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Reims et à Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons, de procéder avec prudence et circonspection, en réalisant la dissolution ordonnée, afin d'éviter tout scandale et de respecter la réputation des intéressés. Même ligne de conduite est tracée à Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Ruremonde en ce qui concerne la Maison établie à Watersleyde-Sittard.

5°. Enfin, le Directeur de Saint-Clément, en cause, se retirera hors du diocèse de Soissons, autant que possible. La Religieuse sera placée dans une autre Maison et sa Communauté observera la Règle de saint François, sans aucune modification ni innovation. Le jeune Léon enfin, passera dans une autre école.

Telles sont les grandes lignes de ce décret mémorable. Le Père Dehon le reçut comme une grâce douloureuse, mais comme une grâce quand même, le beau jour de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1883. « Je m'étais donc trompé, écrit-il simplement ! » Et, sans la moindre hésitation, mais atterré et broyé, le pauvre Chanoine adresse à Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons l'émouvante profession de foi que l'on va lire. Nous y trouvons la plus digne, la plus poignante oraison funèbre qu'il fut possible, de son Œuvre défunte..., en même temps que l'un des gestes les plus magnifiques dont un chrétien, un religieux et un prêtre soient capables :

[254] Monseigneur,

Votre Grandeur sait que j'ai fondé l'Institut des Oblats du Cœur de Jésus, dans la seule vue de faire la volonté de Dieu et de procurer sa gloire. L'unique désir d'étendre le règne de Notre-Seigneur, en propageant la dévotion à son Cœur Sacré et en offrant à ce divin Cœur les réparations qu'il demandait à Sa servante Marguerite-Marie, m'inspira le dessein de fonder cette Œuvre. Je le mûris dans la prière. Des circonstances providentielles, qu'il serait trop long de rappeler ici, me firent croire à un appel divin. Vous savez quels encouragements je trouvais chez les hommes de Dieu, dont je prenais conseil.

Je soumis mon projet à Votre Grandeur. Vous m'écrivîtes le 13 juillet 1877 : « Ce projet a toutes mes sympathies ; j'y prêterai les mains, dans toute la mesure où Dieu paraîtra le vouloir ; je souhaite que vous présidiez à sa réalisation. »

C'était pour moi le mot de Dieu. Je commençais. Vous savez comment je me suis donné à cet œuvre. La divine Providence m'envoya, peu à peu, une quinzaine de prêtres, autant de clercs et un plus grand nombre de jeunes gens qui se préparaient aux Saints Ordres.

Plusieurs n'ont correspondu à l'appel divin, qu'au prix des plus grands sacrifices. Je crus reconnaître, cent fois, la confirmation de la volonté divine, tant dans les épreuves répétées par lesquelles je passais ainsi que plusieurs de mes confrères, que dans les grâces extraordinaires dont je fus le témoin et dans les encouragements que je recevais des personnes les plus autorisées par leur science et leur piété.

Notre-Seigneur me demande maintenant de détruire ce qu'il m'a demandé d'édifier. Je ne puis avoir un instant la pensée de résister, ce serait mille fois insensé. Je ne puis que dire mon *Fiat* ! Vous savez déjà combien il est douloureux. La mort le serait cent fois moins. Tout y est brisé et détruit : l'honneur, les ressources engagées, les espérances et plus que je ne puis dire. Mais qu'est-ce que tout cela ? Ce qui me torture plus que le reste, c'est cette pensée à laquelle je ne puis me soustraire : Notre-Seigneur a voulu cette œuvre, je l'ai fait échouer par mes infidélités. Et je ne veux pas voir là seulement la perte des plus grandes grâces, mais plutôt les desseins de Dieu contrariés et la gloire qu'il attendait ravie par mes fautes. Voilà la souffrance que rien ne peut apaiser.

Maintenant, Monseigneur, je remets tout entre vos mains, en vous demandant pardon de l'imperfection de mon obéissance dans le passé. Votre sagesse et votre bonté sauront sauvegarder tant de vocations sacerdotales et religieuses, qu'on ne peut pas briser, sans méconnaître le prix des âmes et de la grâce. Nos œuvres aussi, et particulièrement l'Institution Saint-Jean, sont engagées dans cette crise. Le discrédit les ruinerait. Votre prudence tiendra compte de tout cela.

Pour moi, Monseigneur, je Vous prie de ne pas compter avec ma personne. Je serais trop heureux si je pouvais, par toutes les humiliations et les destructions, réparer mes fautes passées et en offrir à Notre-Seigneur quelque compensation.

[255] Je ferai tout ce que Votre Grandeur m'ordonnera au nom de la Sainte Église, et à l'heure où elle le voudra.

Vous me témoignez plus de bonté et de compassion que je n'en mérite.

Je vous prie seulement de m'obtenir la grâce d'être fidèle, dans ces souffrances expiatrices, plus que je ne l'ai été dans l'action.

Daignez, etc...

L. Dehon,
Chanoine honoraire »

Sous le coup de certaines émotions, la solitude pèse à la faiblesse humaine d'un poids qui aisément, fait perdre cœur à la tâche ! La nuit de Gethsémani, le Cœur démoralisé de Jésus connut cette indicible détresse : chancelant dans l'obscurité, Jésus daigna, tout comme l'un d'entre nous, avoir besoin de se confier à l'amitié de ses intimes... Comment, à la suite du verdict dont la plus haute juridiction de l'univers l'avait frappé, le Père Dehon n'eut-il pas cherché une épaule pour s'appuyer ... sinon pour pleurer. Il écrivit donc à ses deux grands conseillers, le Révérend Père Modeste et le Révérend Père Dorr. Sans la moindre hésitation, ces deux hommes de Dieu lui rendirent confiance :

« Restez fidèle au poste, lui dit le Révérend Père Modeste. L'Œuvre du Sacré-Cœur, ramenée à son premier plan et réduite aux proportions primitives, réussira, j'en ai la ferme conviction. Elle est trop belle et trop nécessaire pour que Notre-Seigneur l'abandonne. J'ai confiance dans les promesses que Notre-Seigneur a faites à la chère Sœur Marie de Saint-Ignace. »

Même son de cloche auprès du Révérend Père Dorr :

« Je crois avec vous, lui dit-il, que le mieux est de vous laisser mener par l'aimable Providence, dont les attentions pour vous ont été si délicates. Les circonstances semblent vous assigner votre place : laissez-vous faire comme par le passé. Vous n'avez jamais eu à vous repentir de ce filial abandon. Les épreuves sont le partage ordinaire de tous ceux qui se dévouent aux œuvres de Dieu, spécialement à celles qui ont pour objet son divin Cœur. Continuez à vous dépenser sans réserve, à la propagation et au triomphe de cette belle dévotion. Notre-Seigneur, j'en ai la confiance, prendra soin de vous. »

À quoi bon cette croix ?

Bien avant même de l'écrire à son vénérable et saint évêque, dès le tout premier instant, le Père Dehon s'était soumis à la condamnation qui l'atteignait, lui et son œuvre : Un ordre de [256] l'Autorité compétente, agissant dans les limites de sa compétence, s'exécute et ne se discute pas ! Mais précisément pour assurer consciencieusement la perfection de l'obéissance, il importe de comprendre l'exacte portée des actes de l'Autorité.

Si la doctrine de la Mère Marie de Saint-Ignace n'avait pu résister à l'examen du Saint-Office, si la spiritualité très élevée de ses écrits avait pu être attaquée, tout en restant fidèle au secret du Saint-Office, le Père Dehon, dans son extrême loyauté, eut été le premier à les désavouer, fut-ce même en public. Reste donc l'impossibilité pour le Saint-Office de reconnaître le caractère de révélation aux documents qui lui étaient soumis ! D'ordinaire, en effet, Notre-Seigneur ne fait pas de longues révélations, sous forme d'instructions spirituelles.

« Si vous aviez présenté cela comme des *vues d'oraison*, nous n'aurions rien eu à dire, »

lui confia, dans une conversation privée, Mgr Salua, Commissaire du Saint-Office. Le Père Dehon s'enhardit à lui demander. « Ne pensez-vous pas que cela vienne de Notre-Seigneur ? » Et Monseigneur de lui répondre : « Je ne le nie pas, mais vous ne pouvez appeler cela des révélations. » Conclusion : Il fut décidé que toutes ces prétendues révélations resteraient sous clef au Saint-Office, et que désormais, nous ferions nos œuvres comme si ces prétendues révélations n'avaient jamais existé. »

M. le Chanoine Dehon eut bientôt compris les desseins que poursuivait la Providence, dans cette affaire douloureuse, mais salutaire. Voici le fond de sa pensée :

« Notre-Seigneur voulut nous donner le *secours* des lumières célestes sans nous en accorder l'honneur. Nous vivons, en effet, des vues de Mère Marie de Saint-Ignace. Nous avons remis tous les textes de ses vues à Rome ; mais les années 1878-1881 étaient celles où nous écrivions les Constitutions, les prières, le Directoire ; tout cela est imprégné des vues d'oraison de Sœur Ignace et ce n'en est pas moins approuvé, à Rome. Les Constitutions sont approuvées ; les prières et le Directoire ont l'Imprimatur. Notre-Seigneur a donc voulu nous donner les lumières, mais Il a voulu aussi que nous en fassions le sacrifice officiel. Œuvre réparatrice, nous devons passer par le « *Consummatus est* ». Nos grandes grâces ont été des croix. Notre-Seigneur a, pour chaque œuvre, une conduite particulière... Je lis dans la vie de sainte Thérèse qu'elle eut beaucoup à souffrir, à l'occasion de ses projets de fondation de la Maison Saint-Joseph à Avila ; comme elle manifestait sa peine à Notre-Seigneur, Il lui dit : Eh bien ! ma fille, tu peux avoir ainsi l'idée de ce que les fondateurs d'Ordres ont eu à souffrir. Il te reste à endurer des persécutions plus grandes que tu ne peux l'imaginer ; mais, ne t'inquiètes point ! »

Les procédés divins n'ont point changé ! Une fois de plus, dans ces douloureuses conjonctures,

« le Seigneur incruste l'émail de son amour, dans l'or qu'il a préalablement soumis à l'épreuve, épuré par ses dons et ciselé de mille manières... » « Le Maître est content de voir une âme en cet état, car peu de cœurs L'aiment à ce point. Il va fixer progressivement dans le métal, les pierres fines et les brillants émaux⁶⁸... »

Tel est bien le sentiment du Père Dehon, il vient de nous le dire ! Abattu, certes, il se confie pourtant, plus que jamais, dans le Cœur de Jésus. Ses Œuvres issues de la contemplation, « ont pour tige l'amour de Dieu ; elles sont accomplies pour Lui seul, sans aucun intérêt

⁶⁸ Sainte Thérèse : *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, Paris. G. Crès. 1920. p. 164 et 178.

personnel » ; la tempête est parvenue, sans doute, à les frapper à mort, mais de même que le grain confié à la terre, elles sont de celles qui ne meurent pas entièrement, dont « l'arôme est tenace et persistant », et qui, selon le mot de la Réformatrice du Carmel, opèrent de très grandes merveilles. Dieu n'en est pas à un miracle près, pour accomplir ses desseins !

« Sperabamus... » (St. Luc. XXIV 21)

Touchante émulation dans l'humilité de deux grandes âmes ! Tandis que le Père Dehon acceptait sans réticences, par sa lettre à Monseigneur de Soissons, la condamnation du 28 novembre 1883, le bon Évêque de son côté, écrivait à l'Archiprêtre Mathieu : « les remords de M. Dehon ne me paraissent pas légitimes, parce qu'il était de trop bonne foi. C'est moi, peut-être, qui n'ai pas été assez ferme en certaines circonstances⁶⁹. »

À Dieu seul appartient de prononcer ! Quoiqu'il en soit, M. [258] le Chanoine Dehon avait humblement exposé à son Évêque toujours aimé et vénéré, les conséquences qui, vraisemblablement, allaient résulter du décret de condamnation : scandale, déconsidération, impossibilité pour lui de continuer l'œuvre de Saint-Jean... Le bon Pasteur partit alors pour la Ville Éternelle, tentant ainsi un suprême effort pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé, des entreprises apostoliques, inaugurées par son magnanime Chanoine.

La Congrégation resta ainsi au tombeau, non pas trois jours, mais trois mois. On a parlé, à ce sujet, d'une résurrection. Encore importe-t-il de s'entendre ! Si l'on avait voulu dire par là, que l'ancien Institut des Oblats du Sacré-Cœur de Saint-Quentin était sorti du tombeau tel qu'il était autrefois, le Père Dehon lui-même eut protesté avec énergie : « *Roma locuta est, causa finita est !* »

L'ancien Institut des Oblats du Sacré-Cœur de Saint-Quentin restera donc au tombeau ; son nom lui-même ne renaîtra pas ! Mais l'Église ne détruit jamais pour détruire. Édifier, c'est sa vie, dans tous les sens du mot ! C'est Elle qui, du monde contemporain, dont les bases craquent de toutes parts, est en train de faire la cité de demain ; c'est Elle aussi qui, de ceux qui constituaient, avant le 28 novembre 1883, l'Institut des Oblats du Sacré-Cœur, va faire la CONGRÉGATION DES PRÊTRES DU SACRÉ-CŒUR de Saint-Quentin : « *nova sint omnia, corda, voces et opera !* » C'est ce qu'il nous reste à envisager.

Depuis le 8 décembre jusqu'à la fin de l'année 1883, retentit, sur le champ de bataille où gisait l'Institut condamné, une sorte d'écho de sa sentence de mort, qui se répercutait de jour en jour. C'était partout des étonnements, des découragements autour du chef « admirable » (l'épithète est de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons) dont l'abandon à la Providence déconcertait, jusqu'au désenchantement, nombre de ceux qui, jadis, avaient mis en lui les plus splendides espérances ; on eut dit des disciples d'Emmaüs qui, las de tant d'efforts brisés, gémissaient tristement : « Nous espérions... », mais maintenant c'est fini, c'est bien fini !

« O hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire !.. » D'autres, il est vrai, n'étaient pas de ces hommes de peu de foi !

[259] « À vous donc l'honneur, vous qui croyez ; mais pour les incrédules, la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtitassent, c'est elle qui est devenue une pierre d'angle, une pierre d'achoppement et un rocher de scandale : eux qui vont se heurter contre la parole, parce qu'ils n'ont pas obéi ; aussi bien, c'est à cela qu'ils sont destinés. Mais vous, vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis, afin que vous annonciez les perfections de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière ; vous qui, autrefois, n'étiez pas son peuple et qui êtes maintenant le peuple de Dieu ; vous, qui n'aviez pas obtenu miséricorde, et qui maintenant avez obtenu miséricorde⁷⁰ ! »

⁶⁹ Lettre de Sa Grandeur, datée du 17 décembre 1883

⁷⁰ I Petri II. 7, 10

L'aube du grand jour qui verra ces merveilles, est sur le point de luire, mais, trois mois sont trois siècles, lorsqu'on attend !

Aux doutes, dont Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons demandait à Rome la solution, en faveur de *ceux qui avaient obéi*, le Sacré Tribunal répondit par un décret, daté du 28 mars 1884 :

1°. La Société des Oblats du Sacré-Cœur n'a pas été dissoute « *vitio personarum, sed vitio intrinseco institutionis, utpote fundatae, directae et gubernatae per praetensas revelationes minime admittendas,* » c'est-à-dire « non pas à raison de défauts imputables aux personnes, mais à cause de défauts inhérents à la Société elle-même, à savoir qu'elle avait été fondée, dirigée et gouvernée, sur la foi de prétendues révélations, ce qui est absolument inadmissible. »

2°. Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons est autorisé à accueillir les prêtres de la Société dissoute, pour en former une nouvelle « Agrégation » exclusivement diocésaine, absolument différente de celle qui est dissoute et qui portera un autre titre ; cette nouvelle « Agrégation » restera continuellement sous la vigilance spéciale de son Ordinaire. M. le Chanoine Dehon ne pourra en être nommé Supérieur, qu'à la condition de reconnaître formellement, au préalable, qu'il s'était illusionné (*illusum fuisse*), et de l'avouer.

3°. Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons brûlera la copie qu'il possède, des écrits déposés au Saint Tribunal.

4°. On pourra maintenir l'École dite « Angélique », à condition de la faire passer sous la direction immédiate et sous la dépendance complète de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque, comme [260] une sorte d'annexe des Petits Séminaires, s'il le juge à propos ; « *mutato tamen ejusdem Scholae nomine* », mais son nom disparaîtra.

5°. Un délai est imparti au Noviciat situé à Watersleyde, dans le diocèse de Ruremonde, « *firmiter dissolutionis decreto, tempus ac modum ejusdem exequendi remittenda esse prudenti arbitrio et conscientia Amplitudinis Tuae, de intelligentia Reverendissimi Episcopi Ruremundensis.* » En vertu de cette concession, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Ruremonde est autorisé à surseoir à l'exécution du décret de dissolution, porté le 28 novembre 1883.

Épilogue

Ainsi la Société du Père Dehon devenait société diocésaine ! Il en avait d'ailleurs toujours été ainsi, en droit. C'était pour l'Œuvre l'espoir, une fois purifiée par l'épreuve, de devenir, comme le peuvent toutes les Sociétés diocésaines, une Congrégation de droit pontifical ; en outre, l'École de Fayet était sauvée et le Noviciat de Sittard obtenait un répit, qui devait devenir, plus tard, définitif.

En toute cette douloureuse mais salutaire affaire, l'attitude du Très Bon Père fut celle que l'on devait attendre de lui : « Rome a parlé, je me suis trompé ! » Aussi accepta-t-il toutes les décisions de Rome, pour se remettre ensuite entre les mains de son Évêque. Le Christ Jésus n'a-t-Il pas assuré qu'écouter l'Église ce serait L'écouter Lui-même ?

« Votre réponse à la communication de M. l'Archiprêtre est telle, lui écrit son Évêque, que je pouvais l'attendre, c'est-à-dire absolument et magnanimement sacerdotale. Il y a des devoirs héroïques, qui n'en sont pas moins des devoirs ; mais Dieu, à qui rien n'échappe du mérite des justes, proportionne ses bénédictions et ses récompenses à leur générosité. Je vous bénis de toute mon âme. »

À voir les événements par les sommets, cet épisode dramatique paraît se dérouler dans une atmosphère assez sereine, en réalité, il comporta de très douloureuses souffrances intimes ;

combien, en effet, s'exagéraient les choses, désespérant de jamais devenir une Congrégation plus étendue ! Ceux qui n'étaient pas originaires du diocèse hésitaient, plus que jamais, à s'y [261] agréger, incertains qu'ils étaient de l'avenir. « C'était la vie souffrante, constate le Très Bon Père, *mais c'était la vie !* » Quelle différence pourtant avec le passé :

« Jadis, la volonté divine nous paraissait se manifester miraculeusement, écrit le Très Bon Père, maintenant il faut la chercher à tâtons, en nous demandant toujours si nous ne nous trompons pas. Et puis, les changements dans notre manière d'agir, suscitent aussi bien des étonnements, parmi nos relations... »

La rumeur publique en vint jusqu'à dire du Père Dehon – Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque lui en fait la confidence – : « ce serait miracle qu'il en revint ! » (Lettre du 12 février 1884.) Pourtant, le 13 mars 1884, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Reims avait la satisfaction de lui écrire cette lettre, qui en dit long sur ce sujet :

« Mon bon et cher Abbé. Je ne veux pas quitter Rome, sans vous confier avec quelle édification on y a accueilli les détails que j'ai donnés, sur la manière dont vous avez accepté la plus douloureuse des épreuves, et comment votre petite famille religieuse, devenue un instrument docile et actif dans la main de votre sage Évêque, fait le bien dans les conditions nouvelles où on l'a placée, se préparant à en faire de jour en jour davantage, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, dans le diocèse de Soissons.

Aussi suis-je chargé de vous encourager dans cette voie, qui est celle même de Dieu. Le Saint Père, qui s'intéresse à toutes les questions et qui connaît personnellement la vôtre, vous a béni paternellement, vous, vos auxiliaires et votre Collège, avec les élèves et leurs familles. Il m'est doux d'être ainsi le canal d'une grâce, où vous puiserez une force nouvelle, pour marcher en toute confiance et simplicité, sous la direction de Mgr Thibaudier, que Sa Sainteté le Pape Léon XIII tient en grande estime. Vous ferez l'expérience de ces belles paroles : *Quam bonus Deus, his qui recto sunt corde !* »

Sa Grandeur Mgr Thibaudier ajoutait, le 24 mars 1884 : « Je suis heureux de la gracieuse lettre de Monseigneur de Reims et de la paternelle bénédiction du Saint Père, qu'elle vous transmet : « *Christus factus est obediens... Vir obediens loquetur victorias...* » »

[263] QUATRIÈME PARTIE

PÉRIODE DE CROISSANCE

[265] I. LES COLONNES DE L'ŒUVRE

L'orage est passé ; l'Œuvre du Père Dehon en est sortie rénovée. Aux yeux de ceux qui vécurent cette époque tragique, la tempête du « *Consummatus est* » apparut tout simplement, comme un épisode de cette vie d'amour et d'immolation, qui « consiste à réserver exclusivement et à employer, comme une chose consacrée, notre être et toutes ses facultés à l'accomplissement du bon plaisir de Dieu. C'est là, pour nous, la manière la plus idéale d'imiter la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce véritable sacrifice d'immolation qu'il offre, en notre faveur, à chaque instant. » (*Constitutions*, Article 9)

Ni les difficultés inhérentes aux débuts d'une Œuvre, ni la tempête, dont nous venons de retracer les moments les plus décisifs, ne parvinrent à faire le vide autour du vénéré Fondateur. Bien au contraire ! Peu à peu furent admis, dans le nouvel Institut diocésain, un nombre croissant de disciples et de collaborateurs, dont le nom mériterait à plus d'un titre, de passer à la postérité. Une sélection s'impose, dans cet ouvrage, parmi ceux de nos aînés qui furent de véritables types, hautement représentatifs de cette époque héroïque ! Il en est tant,

dont la vie reflète, avec une vigueur de touche peu commune, l'esprit d'amour et de réparation en union avec le Sacré-Cœur, dont le Père Dehon avait fait l'âme de son Œuvre.

Arrêtons-nous, un instant encore, à ces temps révolus, sur lesquels planent sans doute bien des ombres, mais où resplendissent aussi de magnifiques lumières. Des noms comme ceux des saints religieux qui, à un titre ou à un autre, furent les collaborateurs intimes du Très Bon Père. Père Rasset, Père Mathias Legrand, Père Charcosset, Père André Prévot, Père Blancal, d'autres encore, méritent tout spécialement de passer à la postérité.

[266] Le Père Dehon : 14 mars 1843, 12 août 1925

À leur tête, « l'admirable » Père Dehon, un géant, dont les pages qui précèdent ont déjà permis d'entrevoir la majestueuse silhouette. Physiquement, il en imposait par son altière stature ; au point de vue moral et intellectuel, il était infiniment plus grand encore. Noble esprit à la vaste culture, on eut dit que rien ne lui était étranger : dogmatique, ascétisme, morale, histoire, droit, économie politique et sociale, politique, arts, sciences mathématiques et autres, lettres... dans tous les domaines, le Père Dehon gardait une parfaite aisance de mouvement, fut-ce même – nous l'avons constaté maintes fois – en tête à tête avec des spécialistes.

Une note, pourtant, l'emporte sur toutes les autres : il fut, avant tout, religieux, prêtre réparateur, dans toute la force du terme : Homme de Dieu et homme de ses frères, au prix de n'importe quels sacrifices, il éprouvait jusque dans sa sensibilité, l'angoisse de Dieu inconnu, méconnu, offensé, non moins que d'immenses pitiés pour la misère physique et morale de ceux qu'il voyait souffrir : aussi fut-il, tout à la fois, apôtre et homme d'Œuvres. Toute sa vie de prières, de labeur incessant et de sacrifice, fut une tentative, heureuse en fin de compte, de réaction, dans l'un et dans l'autre sens : Il aima Dieu, il aima ses frères, on sait un peu maintenant, au prix de quelle vie douloureuse ! Il réalisa son rêve généreux de réparer, en gravitant dans l'orbite du Réparateur par excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ : Le divin Sauveur, en effet, a payé surabondamment la facture de nos dettes, à nous d'en acquitter le timbre. Toutefois, la réparation personnelle, par amour, ne suffit pas à sa religieuse ambition : il sera multiplicateur, dépensant toutes les ressources de son cœur, de son activité, de son talent, de sa fortune, à faire sortir de terre une armée de prêtres-réparateurs ; de sorte qu'avec un sens très averti de l'opportunité, en moins de cinquante ans d'une époque où l'Église manquait de prêtres, il lui en offrit plus de mille, dont beaucoup déploient encore leur zèle apostolique, dans les rangs des deux clergés, en Europe et dans dix Missions.

En toute circonstance, homme de foi, c'est là le trait caractéristique de sa physionomie, il vivait d'une manière habituelle en présence de Dieu, dans le recueillement : « *Vita mea abscondita cum Christo in Deo* ». Tout le lui révélait : l'Église, les personnes dont il fut toujours infiniment respectueux, les choses, les événements ; aussi n'admettait-il jamais la discussion des ordres, ni même des préférences exprimées par le Souverain Pontife. C'est parce qu'il s'éclairait à la lumière incomparable de la foi que, loin de sombrer dans le pessimisme, il excellait le plus souvent à souligner, dans de claires vues de foi, les secrets desseins de la Providence, jusqu'au sein des épreuves les plus déconcertantes. Sans revenir ici sur le « *Consummatum est* », n'a-t-il pas accepté, en faisant la part des choses, maintes critiques, acerbes parfois, de la presse sur l'un ou l'autre de ses ouvrages ? (Il s'agissait de travaux exécutés sans documentation, pendant les années de bombardement qu'il subit à Saint-Quentin). Aux récréations, qui lui étaient une occasion d'entretenir le moral des siens, durant ces jours de sang et d'héroïque misère, il parvenait habituellement à combiner sans peine ses « coups », au domino ou au tric-trac, malgré les explosions qui, chaque jour, ne permettaient plus même aux joueurs de s'entendre. Pas de rire, chez lui, même aux heures de détente, mais seulement le bon sourire épanoui, dans lequel on sentait l'intention évidente de

faire plaisir. Le ridicule ne l'empoignait pas ; se moquer, persifler, lui étaient deux travers inconnus ; il se dominait toujours et rien ne le dominait. Le fond de son âme était le sérieux, le grave ; la pensée du Sacré-Cœur souffrant, sans doute actuellement impassible, mais non insensible, et le souci du bien spirituel et temporel des âmes étaient les préoccupations les plus habituelles de son esprit.

Humble et doux, il avait le secret de se mettre à la portée des plus simples, mais il n'hésitait pas, nous le verrons, à revendiquer jusque devant la Justice, les droits de Dieu, avec une virulence qui l'apparente à saint Jean Chrysostome. Obéissant, il déconcerta les pronostics de ceux qui disaient de lui : « Il n'en reviendra pas ! » Mortifié, ses préférences allaient, par principe, mais non d'une manière exclusive, aux pénitences les plus simples en apparence : les observances strictement gardées, les croix providentielles, embrassées avec ferveur, les devoirs d'état, jusqu'à l'extrême limite du possible.

[268] Parfait gentilhomme au demeurant, il se montrait en tout et partout d'une rare distinction naturelle, alliée à la plus haute noblesse morale ; c'est là, sans doute, le secret de l'emprise extraordinaire qu'il exerça dans sa paroisse, dans le diocèse et sur les élèves du Lycée d'abord, non moins que, plus tard, sur la jeunesse de l'Institution Saint-Jean et sur les membres de son Institut. Que de brebis ce bon pasteur n'a-t-il pas poursuivies de ses lettres, pour les ramener au bercail ! Longue serait la liste de ceux qu'il a ainsi « repêchés », saura-t-on jamais à quel prix !

D'une sensibilité exquise, qui s'ingéniait à mettre à l'aise avec un tact inimitable, le Père Dehon paraissait froid cependant ; mais il n'était que réservé. Ainsi l'a-t-on vu pleurer à chaudes larmes, à la mort du Père André Prévôt.

Est-ce à dire qu'il n'y ait eu, en lui, aucune défectuosité ? Aucune, tout au moins, dont sa volonté ait pris parti ! On a pu lui reprocher, non sans quelques raisons, son caractère parfois primesautier et le fait de n'avoir pas toujours composé ses ouvrages très posément, d'avoir jeté sur le papier les pensées qui lui passaient par la tête, sans toujours se demander si elles y étaient à leur place ; une fois développées ces pensées, il revenait à son sujet, quitte à repartir dès que l'occasion s'en présentait. On lui a fait grief, ce dont il a convenu depuis longtemps, de son défaut de littérature. Quoi encore ? Sans doute, sans doute ! mais les qualités de l'esprit et du cœur éclipsaient à tel point, chez lui, les défectuosités les plus avérées, que même après le « *tolle* », même après la condamnation du Saint Office, son vénérable évêque n'en continua pas moins à l'entourer de sa plus chaude estime, de sa plus profonde sympathie, non sans lui en prodiguer, dès que l'occasion s'en présentait, les preuves même publiques. Ainsi Sa Grandeur continua à autoriser M. le Chanoine Dehon à accepter des sujets étrangers au diocèse et à disposer d'eux : ce fut le cas notamment de Messieurs Galley, Charcosset, Prévot, Jeanroy ; à la différence des sujets diocésains d'origine, que Sa Grandeur voulait pouvoir montrer sous sa main, tant que durerait la période de formation et d'épreuve. Aux funérailles de son Vicaire Général M. Vincent, Sa Grandeur montra, une fois de plus, en quelle estime il avait le Père Dehon, lorsqu'il révéla en public [269] le désir qu'avait nourri celui auquel il rendait les derniers hommages, d'entrer dans sa Société, ajoutant que le Père Dehon serait son Vicaire Général, s'il ne s'était donné à la vie religieuse.

En 1885, le Père Dehon fut chargé de prêcher la station de Carême à la basilique et Sa Grandeur lui écrivait le 18 février 1885, à cette occasion : « Que Notre-Seigneur bénisse l'importante station quadragésimale de votre basilique, non seulement importante pour la paroisse, mais aussi, indirectement pour le diocèse. » Le sujet en fut une large apologie de l'Église, une revue de la grande épopée chrétienne : I°. Dieu Créateur. II°. La chute de l'homme. III°. Le Christ Fils de Dieu, Rédempteur promis et prophétisé. IV°. Le Christ figuré. V°. Les préparations providentielles de la Rédemption, les grands empires. VI°. Le Christ Rédempteur. VII°. Le Christ conquiert Rome (ou le christianisme établi). VIII° Le Christ conquiert les nations (ou le Christ propagé et conservé). Et la station se termina par

différents sermons pratiques sur la Très Sainte Vierge, la Pénitence, la Sainte Eucharistie, la Passion.

« Une des pierres fondamentales de l'Œuvre. » Le Père Alphonse Marie Rasset (1843-1905)

À l'époque où nous sommes parvenus, les épreuves les plus déconcertantes venaient de fondre sur l'Œuvre :

« En 1878, ce fut pour moi, dit le Très Bon Père, la perte de la santé... Les médecins me donnaient encore six mois de vie ; la Sœur Marie de Jésus, des Servantes du Sacré-Cœur, sauva ma vie en offrant la sienne. Ce fut le 25 novembre qu'elle s'était offerte. Elle demanda à Notre-Seigneur une préparation de quinze mois, en union avec les mystères du Rosaire, mais Notre-Seigneur la prit après dix mois, au mystère du crucifiement, et le 27 août 1879, elle allait fêter les mystères glorieux au ciel ! La maladie, la mort, la malignité du démon exercèrent leurs ravages au point que la ruine menaçait !... et, malgré tout, c'était pourtant la fécondité, avec des vocations d'élite, généreuses et dévouées. »

Lorsqu'il évoquait ces angoissantes circonstances, le Très Bon Père ne laissait jamais de saluer la mémoire de l'édifiant Père Rasset ; en lui, le Père Dehon avait trouvé une des « pierres fondamentales de l'Œuvre », et par surcroît, un véritable soutien [270] personnel. Homme de Foi intense, le Père Rasset le fut, en des circonstances où on l'excuserait aisément d'avoir tremblé. Il était entré dans l'Institut le 12 août 1878, en pleine période des débuts. À la vue des persécutions qui allaient sévir aux environs des années 1880, on sentait frémir chez lui, en même temps que le prêtre, le descendant ou l'allié de toute une lignée de gentilshommes, dont l'Armorial de Picardie a gardé le souvenir ; tel, par exemple *Marc Antoine Rasset*, Commissaire en la Maréchaussée, au blason de gueules, à un chiffre, composé des lettres R. A. S. E. T. posées en face et chargées d'un S à contresens, brochant sur les autres lettres d'argent ; accompagné d'une rose de même ; accosté de deux étoiles d'or et, en pointe, de deux palmes de même, posées en sautoir ; – ou ce *Nicolas Rasset*, Chanoine de Rosoy, au blason de gueules, à ancre d'argent, accompagnée de trois cœurs d'or ; deux en chef, un en pointe⁷¹. Comme eux, il aimait profondément la France ; aussi gémissait-il de la voir livrée à une véritable entreprise de démolition.

Homme de foi, il sera optimiste, et son cœur débordera d'amour filial envers la Congrégation :

« C'est donc bien vrai, écrivait-il avec émotion, ô Cœur de mon bon Maître, malgré mes péchés, alternés de si grands désirs de Vous aimer, il n'y avait pas d'illusion, dans ce que Vous me montriez ! *Vous voulez une nouvelle famille de Prêtres* dans votre Église, et *elle existe maintenant* ⁷² » Cette nouvelle Famille sacerdotale se distinguera par son esprit de victime : « Tant que nous ferons notre volonté, même dans les choses honnêtes et justes, nous ne serons pas des victimes, immolées au bon plaisir de Dieu. » C'est donc le *Fiat* que sans cesse, il faut vivre amoureusement... Je dois être une victime du Sacré-Cœur. »

« Uni tout spécialement à la Très Sainte Vierge, le R. P Alphonse Marie Rasset La représentait auprès de nous. Il avait un rôle *maternel* auprès des jeunes ; il les encourageait, il s'intéressait à leurs études. » Et chez lui, quel sens de l'émulation ! Ainsi, il promit, un jour, d'accorder une promenade supplémentaire aux élèves de Saint-Clément, à condition qu'on la lui demandât en vers latin !.. « Il veillait à la formation et à la [271] santé même des jeunes et se préoccupait des soins qui leur convenaient le mieux. Pendant vingt-sept ans de vie religieuse, il fut toujours le fidèle auxiliaire et l'ami dévoué de son Supérieur ; il mourra auprès de lui, assisté par lui, au moment suprême où il consommera son immolation au Sacré-Cœur. »

Loin enfin de se confiner dans un splendide isolement, il exercera, toute sa vie, en outre de ses fonctions de religieux, de missionnaire diocésain ou de curé, un ministère de haut prix,

⁷¹ Extrait de l'Armorial de Picardie, Généralité de Soissons, d'après les Procès-verbaux officiels (1696-1711) publiés par Borel d'Hauterive. Bibliothèque de Laon, Reg. I, 279, II, 365.

⁷² Révérend Père Dehon : *Un prêtre du Sacré-Cœur. Vie édifiante du Révérend Père Rasset, Assistant Général des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin (1843-1905)*. Desclée-de Brouwer. (Épuisé) P. 225, 229, etc...

véritable trouvaille du Cœur de Jésus :

« Il avait une autre grâce spéciale, celle d'encourager, de consoler, de remonter les prêtres qu'il visitait. Il était si vraiment prêtre et il estimait si haut le sacerdoce... » « Il mourut comme il avait vécu, conclut le Très Bon Père, en victime pour l'Église, pour notre grand diocèse qu'il aimait tant, pour sa Congrégation et pour le règne du Sacré-Cœur. » Aussi le jugement porté sur lui, par Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons, restera-t-il à jamais acquis : « C'était un prêtre vaillant... son abnégation et sa générosité seront récompensées. Il honore votre Congrégation, il priera pour elle et pour nous⁷³. »

Le Révérend Père Mathias Legrand, supérieur de l'école Saint-Clément (1849-1925)⁷⁴

S'il est homme qui jamais fit corps avec son œuvre, c'est bien le Révérend Père Mathias ! Quarante années durant, il revêtit, si l'on peut dire, l'incognito de la Providence en sa faveur. Saint-Clément est vraiment son œuvre ; il se survit en cette École et presque toutes nos provinces ont encore des membres qui, dans leur enfance, vinrent chercher auprès de lui, l'éducation et l'instruction, dont leur sacerdoce et leur vie religieuse furent l'aboutissant. Saluons au passage sa mémoire bénie !

Joseph Legrand naquit le 9 juillet 1849 tout près de Chauny (Aisne), au village de Gaumont. Son père, instituteur de la localité, était un excellent chrétien, qui collaborait avec Monsieur le Curé à maintenir parmi ses élèves, les traditions religieuses, seules bases inébranlables de toute véritable civilisation. Par ailleurs, un trait permet de saisir jusqu'à quel point sa mère [272] poussait le sens chrétien : Au cours d'une épidémie de peste, peu de temps avant la naissance de Joseph, cette sainte femme n'hésita pas à se transformer en infirmière bénévole, au grand effroi des siens et de ses amies... Oh ! les mères des prêtres, émules lointaines de la Très Sainte Vierge, Mère du Christ-Prêtre, combien elles méritent notre vénération ! Une fois de plus, constatons-le, ce sont elles qui transmettent au futur prêtre le sens des réalités surnaturelles et les saintes fiertés de l'honneur chrétien, ce sont elles qui pétrissent son âme d'Évangile, ce sont elles qui préservent son âme et son cœur de ce qui serait de nature à opposer un obstacle irréductible à son idéal ! Au point même qu'il faut le reconnaître, c'est à sa mère que le prêtre doit la moitié de sa vocation.

Joseph Legrand le savait bien, et pourtant ce fut à la suite d'un assez long détour qu'il parvint au sacerdoce : à la fin de ses études, nous le voyons prendre du service dans l'administration des Contributions. La guerre de 1870 fait de lui un soldat. Sauvé comme par miracle, grâce à la protection de saint Joseph, de l'explosion qui détruisit la citadelle de Laon, il assume de nouveau, après le traité qui nous fut imposé à Francfort, ses paisibles fonctions à Saint-Quentin.

M. le Chanoine Dehon était alors vicaire à la basilique. Sa distinction, sa piété, son zèle ardent, sa science lui attiraient de nombreuses sympathies, tant et si bien que notre jeune fonctionnaire fut, lui aussi, gagné par le rayonnement de cette éminente personnalité. La Providence allait bientôt rompre le charme, lorsque M. J. Legrand fut envoyé à Chartres, par son administration. Fonctionnaire consciencieux et pratiquant de vieille roche, il consacrait ses loisirs aux Œuvres. De cette époque date son intimité avec M. l'Abbé Foucault, futur évêque de Saint-Dié, qui enseignait alors la rhétorique à Chartres.

Les relations n'étaient pourtant pas rompues entre M. J. Legrand et Saint-Quentin. M. le Chanoine Dehon venait de fonder la Congrégation des Oblats du Sacré-Cœur, en 1877 ; or, à une discrète invitation qu'il lui adressait d'y entrer, M. J. Legrand fit d'abord la sourde oreille : « Mon ami, l'Abbé D., ferait bien votre affaire, lui répondit-il, c'est un excellent

⁷³ Très Révérend Père Dehon : *Souvenirs*, p. 21 sq.

⁷⁴ Cf. pour plus de détails : *Le Petit Clerc du Sacré-Cœur*. Bulletin bimestriel de l'Institut Missionnaire Saint-Clément, Viry-Châtillon, (S. & O.) mai-juin 1932.

prêtre... Mais le Père Dehon ne se tint pas pour battu ! A Picard, Picard et demi : « Et vous ? insista-t-il, ne voudriez-vous [273] vous pas, vous aussi, faire partie de cet Institut ? » Dans son humilité, M. Legrand découvrit alors le fond de sa pensée : « ...pour devenir prêtre, il faut être saint, ou y renoncer !... » C'était bien, en principe, l'avis du Père Dehon ; mais pourquoi M. J. Legrand ne serait-il pas frère coadjuteur, si la grandeur du sacerdoce l'impressionnait à ce point... Sur le conseil de son frère, digne ecclésiastique du diocèse de Soissons, deux ans encore M. Legrand resta dans le monde, occupant à Chauny, tout près des siens, les fonctions de chef de service ; et à la suite d'une neuvaine à la Très Sainte Vierge, en union avec le Père Dehon, il envoya enfin sa démission au ministère des Finances.

Quelques jours plus tard, M. Joseph Legrand commençait à Saint-Quentin, sous la douce et ferme direction du Très Bon Père, l'apprentissage de la vie religieuse. Son costume civil, ainsi que son imposante barbe semblaient bien, il est vrai, protester contre sa présence en un tel milieu ! Mais lui, l'âme encore toute endolorie des assauts qu'il venait de subir de la part des siens pour le retenir dans le monde, se pliait avec les hésitations d'un débutant, aux exigences de sa nouvelle vie... non sans garder, parfois même jusqu'en récréation, cet air un peu particulier de l'homme qui, à la dérochée, jette un voile discret sur une souffrance, que ni la grâce, ni le temps n'ont encore adoucie...

Il eut fallu n'être pas le Très Bon Père, pour que ce léger manque de maîtrise de soi pût passer inaperçu ! Une coulpe fournit au perspicace Maître des Novices l'occasion de flétrir le mauvais exemple ainsi donné, en même temps qu'au postulant, à genoux et profondément ému, celle de le réparer par une salutaire pénitence. Quarante ans plus tard, le souvenir de cette leçon juste, mais un peu rude, n'était pas encore effacé. La lutte engagée contre le « vieil homme » était, on le voit, menée avec énergie, dès les premiers instants de la vie religieuse !

En ce temps-là plus que jamais, il fallait se multiplier presque à l'excès. Le frère Legrand s'acquitta de son mieux de la fonction d'économe, faisant la navette entre l'Institution Saint-Jean, toute proche, et le Noviciat du Sacré-Cœur. Un jour, le Très Bon Père, qui venait de régler une affaire avec lui, le laisse d'abord sortir de son bureau, puis il le rappelle et lui dit : « Il faut commander une soutane. » – « Pour qui ?.. » ha-[274]sarde le frère Legrand, d'ailleurs prêt à obéir... Réponse : « Pour vous ! » – « Et nos conventions ! » risque timidement le novice, toujours effrayé à la pensée du sacerdoce... Sur un ton qui ne souffrait pas de réplique, le Très Bon Père précise avec calme sa pensée : « Si vous ne voulez pas obéir, partez tout de suite ! » Et humblement le novice d'avouer : « J'ai fait tout ce qu'on m'a commandé. » Détail savoureux, les mesures de la première soutane furent prises... par un frère menuisier, comme s'il se fut agi d'un cercueil... Oui ! le « vieil homme » était au tombeau, Monsieur Legrand, ex-fonctionnaire est bien mort, l'homme régénéré par l'obéissance est né, il sera religieux et prêtre puisque Dieu le veut.

Avec courage et docilité, le frère Mathias Legrand se mit à l'étude de la philosophie et de la théologie sous la direction du Très Bon Père et de quelques autres prêtres de la Congrégation. Cinq années plus tard, grâce à son jugement sain et à l'expérience qu'il avait de la vie, le nouveau clerc était prêt à subir les examens canoniques ; enfin, le 29 juillet 1884, ce fut le sacerdoce. Le Père Mathias Legrand est désormais fixé à toute éternité dans sa vocation divine : quarante ans durant, il se donnera à fond, comme le rêvait sa grande âme, modelée sur Celle même du Christ-Prêtre.

Le voilà Aumônier en second du Couvent des Religieuses Servantes du Cœur de Jésus. Il sait alors trouver des mots, de nature à toucher les âmes, malgré la profonde appréhension que lui causait le devoir de la parole publique. Mais ce n'était là qu'une situation d'attente ! La Providence lui réservait un autre champ d'apostolat : L'école Saint-Clément, fondée en 1882 à Fayet, dans la banlieue de Saint-Quentin, avait été confiée tout d'abord à une direction qui avait tant soit peu perdu de vue le principe de saint Thomas : « Généralement et d'une façon

normale, Dieu élève, de préférence, à la contemplation, les âmes qui s'y sont préparées par le détachement, la pratique des vertus et l'exercice de l'oraison. » Rien de plus idéal que la mystique d'un saint Thomas, d'une sainte Thérèse, d'un saint Jean de la Croix par exemple, mais aussi rien de plus funeste qu'une mystique prématurée ou mal avertie.

Un redressement s'imposait. Le Révérend Père Mathias Legrand surtout, en fut l'homme, à la suite d'un autre Père qui, encore très [275] actif, allait bientôt et pour longtemps se dévouer à l'Institution Saint-Jean. Si jamais homme se crut incapable d'exercer de telles fonctions, ce fut bien le Père Mathias Legrand ! mais il avait appris à bonne école, ce que c'est que l'obéissance. Après avoir tant redouté le sacerdoce, le voilà non seulement prêtre, mais encore Supérieur d'école et de communauté ! « *Viae meae non sunt viae vestrae !* » « Que faites-vous ici ? » lui dit un jour le saint Père Modeste, de la Compagnie de Jésus. – « J'attends qu'on me remplace, » lui répondit celui dont la bonté avait si bien gagné les cœurs qu'on l'appellera désormais : le bon Père. – « Eh bien, mon cher ami, vous allez commencer par faire comme si vous deviez y rester toujours ! » Boutade ou prophétie ? Je l'ignore, mais de fait, le bon Père Mathias resta fidèle au poste durant trente-trois ans à Fayet ; et, comme saint Jean Bosco, il sut faire de son école une pépinière de saints religieux, de prêtres et de missionnaires. Souvent, très souvent même, les moyens humains lui firent défaut, du fait de dettes à régler, de professeurs insuffisamment préparés parfois, ou des difficultés causées par le souci du lendemain... mais le bon Père avait une piété d'enfant envers le Sacré-Cœur, « salut de ceux qui espèrent en Lui », envers la Sainte Vierge, notre bonne Mère, envers saint Joseph, père nourricier de Jésus, envers sainte Jeanne d'Arc, l'incapable aux yeux de la chair, et qui fit pourtant de grandes choses, envers sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, dont il fut l'un des premiers dévots les plus enthousiastes, envers toute la Cour céleste... et cette intimité avec les Saints fut l'un des grands réconforts de sa vie ! De sorte que, grâce à tant de concours qui plaidaient sa cause – celle même du Cœur de Jésus – devant le trône de Dieu, le bon Père Mathias eut l'indicible joie de réaliser, en somme, les espoirs que le Très Révérend Père Général avait fondés sur lui.

Une atmosphère de ferveur du meilleur aloi régnait alors à Saint-Clément, les études y prospéraient, officiellement sanctionnées par l'octroi de nombreux baccalauréats en Sorbonne, à Lille, ailleurs. Cela ne pouvait durer ! Il fallait fermer ce foyer d'obscurantisme... d'où jaillissait tant de lumière ! Alors, tel le soldat qui, loin de mettre bas les armes, continue la lutte jusque dans son isolement, le bon Père Mathias demeura sur la brèche, aidé d'un secrétaire à la légendaire bicyclette : « Mon-[276]sieur Jacquemin », celui même qui, après la tourmente, allait relever les pierres du temple et rétablir nos Œuvres, en France. Tandis que l'école Saint-Clément gravissait sa voie douloureuse aux sept stations⁷⁵ (la moitié du Chemin de la Croix), le bon Père Mathias la ravitaillait, de son poste de commandement ; il ne quitta Fayet, qu'au moment où les bâtiments de l'école Saint-Clément et la splendide chapelle qu'il avait élevée, allaient être dynamités : nos adversaires établissaient alors la ligne Hindenburg.

Chose curieuse ! En 1870, au moment où se produisit l'explosion de la citadelle de Laon, tandis que dans leur affolement assez compréhensible, les allemands abattaient ceux des nôtres qui étaient à leur portée, le soldat Joseph Legrand réussit à passer, sans être inquiété, au milieu des troupes ennemies et à s'échapper sain et sauf, grâce à la protection de saint Joseph. Vers la fin de la Grande Guerre, le bon Père Mathias Legrand, évacué ainsi que la population de la région saint-quentinoise, parvint, une fois encore, à traverser les lignes ennemies et se retira, jusqu'à la fin de la guerre, à Lisieux, auprès de sa « petite sainte » qui l'avait protégé, lui qui l'avait tant aimée.

La paix le ramena à notre école de Blaugies où il s'éteignit en prédestiné, le 13 août 1925. La veille même, en la fête de sainte Claire d'Assise, le Très Bon Père l'avait précédé dans les

⁷⁵ 1°. Fayet 1882-1903. 2. Brugelette 1903 (cinq mois). 3. Manage 1903-1907. 4. Mons 1907-1919. 5°. Thieu 1919-1924. 6°. Blaugies 1924-1929. 7°. Viry-Châtillon 1929.

demeures éternelles, après avoir rendu de lui ce témoignage qui passera à la postérité :

« Il est vrai que nous restons les derniers des commencements de l'Œuvre. Les jeunes n'ont pas connu les grâces et les épreuves de Saint-Quentin, où nous avons été conduits par des voies toutes providentielles... Nous avons, chez nous, le Père X... qui se sacrifie bien et le Père Mathias qui a bien l'esprit de l'Œuvre. Ce sont les colonnes de la Congrégation⁷⁶. »

Une vie de prêtre-victime : le Révérend Père Charcosset, Assistant Général (1848-1912)

Les premières années – Le Révérend Père Charcosset, qui, dix années durant devait occuper les hautes fonctions d'Assis-[277]tant Général de notre Institut, naquit le 20 juillet 1848 à Chissey-les-Mâcon (Saône et Loire). Son père et sa mère, tous deux instituteurs publics, étaient de ceux qui, malgré les lois de soi-disant neutralité scolaire, maintinrent la prière en tête de leur programme. Cependant, le jeune Claude, leur fils, dut attendre l'âge de quatorze ans, avant de prendre ses premières leçons de latin, chez un curé du voisinage. Ainsi l'avait voulu le vénérable instituteur, afin d'éprouver la vocation naissante de son fils. Après l'école presbytérale, ce furent les années de petit séminaire. En 1868, nous le retrouvons au grand séminaire d'Autun, où il se lia d'amitié avec celui qui, si longtemps, allait diriger avec une maîtrise incomparable, le séminaire d'Issy-les-Moulineaux, le saint Monsieur l'Abbé Montagny.

Le 2 juillet 1874, M. l'Abbé Claude Charcosset est ordonné prêtre, et aussitôt, son évêque le nomme second vicaire à Charolles, dans l'une des paroisses les plus importantes du diocèse d'Autun. Deux ans plus tard, M. l'Abbé Cl. Charcosset, devenu le bras droit de son curé et son premier vicaire, doit suppléer son vénéré pasteur trop âgé ; la mort seule les séparera après onze ans de collaboration.

L'appel divin – Pour l'extérieur, les souvenirs que l'on a gardés de M. l'Abbé Charcosset nous le montrent des plus zélés en chaire, au confessionnal et au chevet des malades. Pour ce qui a trait à la vie intérieure, M. l'Abbé Cl. Charcosset se trouvait singulièrement orienté par les circonstances, vers la dévotion au Sacré-Cœur : Charolles, en effet, n'est pas loin de Vérosvre, où l'on voit encore la maison familiale de sainte Marguerite-Marie ; Paray-le-Monial et ses délicieuses attirances ouvrait son âme à la connaissance, aux tendresses, aux désirs, aux volontés du Sacré-Cœur. Comment méditer, à Paray surtout, sans prendre pour soi, les confidences du Sacré-Cœur. « Du moins, donne-moi le plaisir de suppléer à l'ingratitude (des hommes), autant que tu pourras en être capable ? »

Sous l'influence chaque jour croissante de ces pensées, M. l'Abbé Charcosset, si heureux cependant de son ministère, s'inquiétait. Dieu ne lui demandait-il pas d'aspirer à une vie religieuse plus intime et de mourir davantage au monde ? Pressenti dès 1876, son évêque ne crut pas devoir accéder à ses dé-[278]sirs, M. l'Abbé Charcosset attendra l'heure de la Providence, se donnant avec une ardeur nouvelle, aux œuvres qui répondaient le mieux à ses aspirations intimes.

La Garde d'honneur fut de celles-là. – Une pieuse religieuse, Sœur Marie du Sacré-Cœur, de la Visitation de Bourg, frappée de cette parole de Notre-Seigneur à sainte Marguerite Marie : « Je veux former autour de mon Cœur une couronne de douze étoiles, composée de mes plus chers et fidèles serviteurs » avait proposé à ses Sœurs, en la fête des Cinq Plaies, le 13 mars 1863, de se partager les heures de la journée et de faire, tour à tour, une heure de garde auprès de Jésus Eucharistie, pour le consoler des outrages dont il est abreuvé. Dans cette Association, lisons-nous dans *Le Règne du Cœur de Jésus*,

⁷⁶ Lettre du Très Bon Père, 11 mai 1921.

« Chaque associé choisit une heure de la journée, pendant laquelle, en union avec l'un des neuf chœurs des Anges ou avec la Très Sainte Vierge et les Saints, sans rien changer à ses occupations ordinaires, il s'efforce d'honorer et de consoler le Cœur de Jésus, par un souvenir fréquent de ce Cœur, par beaucoup d'oraisons jaculatoires, et par l'offrande de ses pensées, paroles, actions, souffrances au Cœur de Jésus vivant dans le tabernacle. Les noms des associés sont inscrits sur une sorte de cadran, à l'heure adoptée par chacun d'eux. » (*Le Règne du Cœur de Jésus...*, Tome II, p. 555. Paris-Montmartre)

Splendides furent les résultats obtenus par la nouvelle Association, et Bourg devint un centre si vivant de cette nouvelle forme de dévotion, que l'initiatrice rêva d'asseoir son projet sur des bases plus solides : Son projet eut été d'élever un sanctuaire au Sacré-Cœur blessé et d'y grouper des prêtres, pour perpétuer cette dévotion.

En attendant la réalisation de ces vues d'avenir, la Providence voulut que M. l'Abbé Charcosset fut mis en relations avec une Fondatrice contemporaine, qui poursuivait le même but. Et ce fut...

À propos de bouquets de fleurs – Le Père Charcosset raconte lui-même dans une lettre du 15 janvier 1912, les origines de ses rapports avec la vénérée Mère Marie Véronique :

« La première fois que j'entendis parler de Mère Véronique, j'étais à ma seconde année de vicariat, autant que je puis me le rappeler. J'avais alors des velléités de perfection, mais ma vie était tellement active, que je me bornais hélas au désir. Un jour, je reçus la visite d'une marchande [279] de fleurs de Bourg en Bresse ; je ne lui achetai rien, mais elle me donna beaucoup. Au fond, cette personne était un apôtre de l'idée de Mère Véronique. Elle me la fit connaître, et mon cœur, déjà porté vers cet idéal, ne fit que s'en éprendre davantage. J'eus le désir de voir la fondatrice des Victimes. Je me rendis donc aux Avenières vers 1876, je crois. C'est là que je vis pour la première fois, le Père Prévot et je causai longtemps et à plusieurs reprises avec la Mère. Nous parlions de l'Œuvre des Prêtres-victimes, et je donnai mon nom, fermement décidé à quitter Autun, aussitôt que j'en aurais la permission. »

« *In morte, vita* » – Depuis l'année 1876 environ, M. l'Abbé Charcosset avait pris contact avec quelques-uns des aspirants réunis aux Avenières. Dès l'abord, il fut conquis à l'esprit de victime, au point qu'il en entretint son auditoire paroissial, dans un sermon qui fit époque... Les quatre-vingts ans de son digne pasteur n'avaient jamais rien entendu de semblable. Les paroles de son vicaire, et surtout l'ardeur qu'il y mettait, ne lui semblaient pas ordinaires : « Mais, mon ami, qu'aviez-vous donc, à quoi pensiez-vous ? Personne, je crois, ne vous aura compris ! »

Lui, du moins, avait compris ! Désormais, il vivra sa vie de victime : « Jésus me brise de toutes les manières, dit-il, j'aime cet état, je le savoure tout en souffrant, tout en tremblant dans la crainte d'un nouveau calice. » Trois ou quatre prêtres s'étaient mis à observer la première ébauche du règlement qu'ils espéraient donner à la Congrégation future ; de temps à autre, celui que l'on appelait le « Benjamin », M. l'Abbé Charcosset, se joignait à eux se montrant déjà, « adorateur pieux, homme de communauté bien régulier, confrère plein de charité et de douceur. »

Cependant, des difficultés croissantes empêchaient de faire les démarches définitives pour son entrée dans le petit groupe. La volonté de Dieu ne lui semblait pas encore suffisamment manifestée à son égard. D'autre part, les obstacles se multipliaient aux Avenières, au point que Mère Marie Véronique en vint à noter dans son journal : « Je prie Notre-Seigneur de faire naître cette Œuvre (des Prêtres-Victimes) quel qu'autre part dans des conditions meilleures. Veuillez prier avec moi. » Nous avons dit en quelles circonstances la vénérée Mère reçut, peu de temps après, une lettre du Père Dehon, qu'elle ne connaissait encore d'aucune façon ; celui-ci parlait de son désir de fonder une œuvre réparatrice, sous le titre d'Oblats du Sacré-Cœur. [280] Était-ce la réponse du ciel ? Tant que Mère Marie Véronique fut de ce monde, le petit groupe de prêtres réuni aux Avenières garda l'Espoir de réaliser la fondation projetée ; à sa mort, en 1884, rien n'était encore fait. M. le Curé de Charolles étant décédé, M. l'Abbé Charcosset se trouvait un peu plus à Taise, pour décider de l'orientation future de sa vie.

Attendrait-il qu'aux Avenières on ait réussi à s'organiser en Congrégation, ou se rallierait-il à l'Œuvre déjà existante du Père Dehon à Saint-Quentin ? Telle était la question.

Nous avons vu, dès l'année 1880, Mère Marie Véronique orienter vers l'Institut des Oblats du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, quelques-uns des Prêtres qui, sans réussir à former une Congrégation, s'étaient groupés aux Avenières et à Aix-en-Provence. M. l'Abbé Maurice Picard, du diocèse d'Autun, fut le premier de ces Messieurs, qui ait donné son nom au Père Dehon, en novembre 1880 ; déjà il avait fait choix de saint Barnabé comme patron de vie religieuse, mais de graves raisons de santé l'empêchèrent de poursuivre son généreux dessein. Il mourut saintement à Autun le 13 août 1881, en union de cœur avec l'Institut du Père Dehon.

Depuis ses premières visites aux Avenières, M. l'Abbé Charcosset était resté en relations épistolaires avec les Religieuses Victimes. Le 5 novembre 1883, la Révérende Mère Marie Joseph, qui avait succédé à Mère Marie Véronique défunte, lui répondait : « Vous avez fait battre mon cœur, en me parlant du cher projet... Chaque jour je le recommande à Notre-Seigneur et je gémis douloureusement de voir abandonné ce plan si désiré par notre sainte Mère, pour lequel elle a tant souffert et peut-être offert sa vie ! Qui donc pourra le mettre à exécution ? »

En 1884, à force d'instances, M. l'Abbé Charcosset obtint de Monseigneur l'évêque d'Autun, l'autorisation d'entrer en religion. « J'avais d'abord pensé à la Compagnie de Jésus, avoue M. l'Abbé, dans la lettre précitée du 15 janvier 1912, mais je ne trouvais pas la paix dans cette décision. » C'est alors qu'eut lieu le voyage de Lourdes avec M. l'Abbé Picard, où les deux prêtres prièrent la Très Sainte Vierge, mais sans en obtenir aucune lumière.

« La veille de mon départ, dit-il, j'écrivis à la Mère Supérieure des Victimes de Verdélais pour lui demander de prier pour moi. *J'écrivis de [281] Lourdes* (le Père Charcosset souligne ces trois mots) ; et, en rentrant à Charolles (où j'étais vicaire), je trouvai sur ma table une lettre de Mère Marie Joseph, qui me disait combien M. l'Abbé Galley (le premier disciple de Mère Véronique qui soit positivement entré chez les Oblats du Sacré-Cœur) se trouvait heureux d'avoir enfin trouvé le port tant désiré, au Noviciat de Saint-Quentin et qu'il m'y attendait. Sans hésiter, je partis et j'arrivai à Saint-Quentin le 8 décembre 1884. »

Le Père Charcosset ne devait plus quitter l'Institut. Quant au Père Galley, entré au Noviciat le 15 août 1884, il fut contraint, lui aussi, par son état de santé de le quitter, après sept mois de séjour, tout en nous restant attaché de cœur jusqu'à sa mort. Pour la Noël, le Père Charcosset fut reçu novice par le Père Dehon, à Saint-Quentin.

Les épreuves du noviciat – Ce fut à Watersleyde (Hollande) où nous avons vu s'établir un nouveau noviciat des Oblats du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, que se rendit, en fin décembre 1884, M. l'Abbé Charcosset. Bientôt il s'y trouva « comme un oiseau qu'on aurait capturé, enfermé dans une cage étroite, obscure, sans graines et sans eau..., alors qu'on lui avait promis l'espace, la lumière et une nourriture abondante. Il se rappelait les travaux de son ministère paroissial, le bien qu'il avait fait et qu'il aurait pu faire, et se sentant à charge à lui-même et aux autres, il se croyait dupe d'une illusion... »

Cette épreuve tenait, sans doute, à la transition un peu brusque d'une vie surmenée à la silencieuse vie régulière d'un noviciat ; et aussi, à la crainte de n'y être pas dans la voie à laquelle Dieu l'avait manifestement préparé. Question de principe pour lui : Comme Mère Marie Véronique, le nouveau novice entendait être l'une de ces victimes « auprès desquelles Dieu pourrait d'autant mieux se dédommager, qu'il y aurait par la terre, plus de péchés et plus d'outrages » : d'où renoncement continu, crucifiement de tous les instants et mort à soi-même, tel était son idéal ! Peut-être le Révérend Père Charcosset se trouvait-il dépaycé, dans ce milieu de Watersleyde, où ne résonnaient pas suffisamment à son gré, ces pensées qu'il estimait indispensables...

Certes, notre bien-aimé fondateur, comme d'ailleurs tout ascète catholique, n'excluait pas

la pénitence. Faut-il rappeler ses propres paroles, à ce sujet :

[282] « La seule différence, avec les Victimes de Marseille et des Avenièrès, est que je laisse Notre-Seigneur tenir davantage le manche du fouet. J'insiste moins sur les mortifications personnelles, *tout en les regardant comme nécessaires*, mais je recommande davantage l'abandon patient aux épreuves que Notre-Seigneur enverra. Notre-Seigneur ne s'est pas crucifié, il s'est laissé crucifier. »

C'est d'ailleurs ainsi que Mère Marie Véronique l'avait entendu, dans les projets qu'elle avait élaborés : « C'est à nous, petites victimes, disait-elle, de pâtre ; à vous, prêtres du Sacré-Cœur, de travailler. » Et même, si elle demandait à ses Filles la pénitence extérieure – et certes, la vénérée Mère y insistait, – elle la voulait proportionnée à la santé, au tempérament des Sœurs ; tandis qu'elle exigeait de toutes, l'immolation intérieure, le renoncement à la volonté propre, à tout ce qui peut flatter l'orgueil, la sensualité, et détruire ainsi les qualités d'une vraie victime. Le Père Charcosset le comprit et, dans l'obéissance au Très Bon Père, il trouva la persévérance et la paix.

Enfin, pour le Très Bon Père, aussi bien que pour Mère Marie Véronique, la vocation de victime est, avant tout une vocation d'amour et d'amour pénitent : « Ne pas aimer, disait le Père Yenveux O.M.I., c'est ne pas réparer. » « L'amour et la Croix, disait Mère Marie Véronique, quels bourreaux actifs ! » Le Révérend Père Charcosset ne pensait pas autrement, et lors de ses premiers vœux, le 26 décembre 1885 il écrivait : « Dieu seul désormais, par la croix, c'est-à-dire par l'immolation, par le victimat dans son application à la fois forte et douce à (ma) vie tout entière ! »

Deux années durant, le Révérend Père Claude Charcosset, nommé missionnaire diocésain, retrouva sa vie active de jadis, plus active même, coupée de missions et de retraites dans les paroisses et les communautés du Saint-Quentinois. Enfin, à la fête du Sacré-Cœur de 1887, il fut envoyé, à titre d'aumônier, aux usines du Val-des-Bois. S'il lui en coûta de quitter, à Saint-Quentin, un Père à qui il s'était attaché de toutes les forces de son cœur, les récompenses furent grandes, qui devaient accompagner cet acte d'obéissance ! Car, au dire de notre vénéré Fondateur, « une des plus importantes parmi nos œuvres d'apostolat fut, sans contredit, celle du Val-des-Bois ». Nous l'y retrouverons.

[283] **Le Père André Prévot (1840-1913)**

Il y a quelques soixante ans, en 1875, les habitants de Port-de-Bouc, un petit village du Midi de la France, se pressaient sur le seuil de leurs maisons pour saluer un prêtre, jeune encore qui, le bréviaire sous le bras, se dirigeait vers l'église. C'était le nouveau curé. Son mobilier le suivait, sans doute, mais c'est vainement qu'on attendit ce jour-là, aussi vainement qu'on attendit le lendemain et les jours suivants. Il fallut enfin se rendre à l'évidence. Le nouveau curé n'avait et n'aurait pas de meubles, si des mains charitables ne s'ingéniaient à en installer au presbytère. Nos braves gens devaient d'ailleurs en voir bien d'autres ! De quoi vivait leur pasteur ? Où logeait-il et que faisait-il, le long de ses journées ? Au presbytère toujours ouvert, on ne rencontrait que les chemineaux de la région, qui s'y savaient chez eux. Quant au vrai locataire, s'il n'était pas auprès d'un malade, c'est à l'église seulement qu'on le pouvait rencontrer, écrivant sur le buffet de la sacristie, ou le plus souvent agenouillé devant le Saint-Sacrement.

Les canonisations sont rapides dans le Midi. Il ne fut bientôt plus question que du « saint Abbé Prévot ». Il y a un nouveau curé d'Ars à Port-de-Bouc, se disait-on jusqu'à Marseille ! Et bientôt ce fut la réédition des pèlerinages d'Ars, jusqu'au jour où, alarme dans son humilité, le saint curé obtint la faveur de continuer sa chère vie de pénitence et d'immolation, dans un cadre plus caché. Et c'est ainsi que plus tard, en 1884, après plusieurs autres ministères qui le mettaient moins en vue, le saint Abbé Prévot devenait dans notre Congrégation naissante, – nous l'avons vu, – le saint Père André. Partout, en effet, les

impressions furent les mêmes. Partout on s'habitua à redire comme à Port-de-Bouc : c'est un saint, c'est un vrai curé d'Ars !

On le disait de son vivant, partout où il passa. On le dit surtout, depuis que nous avons eu, le 26 novembre 1913, la douleur de le perdre. « C'est un saint que vous perdez, » écrivait-on de tous les côtés ; et nous, qui l'avons vu de près, ne pensons pas différemment ! Au jour des funérailles, le Très Révérend Père Général demandait à ses nombreux fils assemblés autour de lui : « Qui se souvient avoir jamais vu le Bon Père André poser un acte par un motif naturel ? Pour moi, qui l'ai longtemps et intimement [284] connu, je n'en trouverais pas. » Le Bon Père André Prévot était, de fait, une de ces figures comme on n'en voit guère sur cette terre, grande, originale et belle, une de celles qui apparaissent comme des incarnations d'un autre âge et forcent l'admiration où qu'elles soient ! Ainsi, il déposait comme témoin, au tribunal diocésain institué à Namur pour instruire la cause de Mère Marie Véronique du Cœur de Jésus, dont il avait écrit la vie :

« Quand il parlait, constatèrent les membres du tribunal, nous oublions de qui il s'agissait, et nous étions plutôt tentés de consigner nos impressions en vue de sa béatification à lui... »

C'est que tout, dans sa personne avait et trahissait quelque chose d'extraordinaire. On a vu comment, curé, il entendait les nécessités de la vie. Il paraissait les ignorer, au grand désespoir de ceux qui s'intéressaient à lui ; comme le bon percepteur qui, chargé de lui remettre son traitement, confiait ses inquiétudes à un curé du voisinage : « J'ai là le traitement de M. l'Abbé Prévot, mais que faire ? si je le lui porte aujourd'hui, il n'y en aura plus demain un centime. » Il ne changea guère, une fois religieux. Dix jours avant sa mort, il confessait n'avoir jamais réussi à arranger passablement son col, et nous lisions, au carnet de son secrétaire, sans trop oser en sourire, tant nous savions la recommandation nécessaire : « Quand le Bon Père part en voyage, bien s'assurer qu'il a l'argent voulu ». Lui n'y eut pas songé, pas plus qu'il ne songeait parfois, à avertir qu'il devait s'absenter. Heureusement, de bons anges étaient là qui suppléaient à ses oublis.

Il semblait, de parti pris, ne rien savoir de la terre ni pour la terre. S'il vivait, c'était uniquement pour prier d'une oraison habituelle et pour se mortifier d'une continuelle mortification. On peut conjecturer quels furent les résultats d'un tel programme, inlassablement et parfaitement mis en œuvre, durant plus de cinquante ans : « Le Père Prévot est de plus en plus saint, » écrivait Mère Véronique dès avant 1880 ; et notre Très Révérend Père Général pouvait nous dire ce que nous sentions tous : « Il fut dans l'Œuvre, non seulement un réparateur, mais vraiment le Réparateur. »

L'Église a besoin d'âmes qui s'immolent, au même titre [285] qu'elle a besoin du Saint Sacrifice de la Messe. Il ne lui suffit pas que le sacrifice de Jésus-Christ se continue mystiquement à l'autel, il faut aussi qu'il se continue historiquement dans ses membres. Un devoir naît de là, qui s'impose à tous. Mais, que nous le remplissons mal ! Aussi, de temps à autre, Dieu donne à la terre des âmes de choix, qu'il oriente principalement vers ces grandes pensées de la souffrance et de l'expiation. D'ordinaire, nous ne les comprenons guère... Et, de fait, elles ne sont pas de ce monde ! Animées de la sainte folie de la croix, elles s'abandonnent à la justice divine, prenant sur elles unies à Jésus-Christ, pour les réparer, toutes les fautes, tous les désordres de la terre. Ne pouvant se faire à l'idée que d'autres âmes se perdent, elles rêvent de se substituer à elles, de faire de leur corps et de tout leur être, de vivantes représentations de Jésus Crucifié, de s'opposer avec Lui, comme un mur, entre Dieu et le monde pour en détourner sa colère.

Ces quelques traits résument, semble-t-il, la vie de notre vénéré Père. Dieu lui avait donné une vocation de victime privilégiée, lui mettant au cœur un grand attrait pour la souffrance et pour la croix. Né au Teil (Ardèche) le 9 novembre 1840, il avait été guidé, au cours de ses études théologiques au grand séminaire de Viviers, par le propre directeur de Mère Marie Véronique, un Sulpicien, qui écrivait : « Dès ma seconde année de séminaire, le Sauveur m'a

toujours montré la vie sacerdotale, comme un état de victime et de victime consommée pour toutes les âmes sans exception. Aussi depuis lors, la grâce de l'attrait en moi a toujours été la vie de sacrifice pour les autres. »

Diverses notes, retrouvées dans les papiers de M. l'Abbé Prévot et datant de 1874, nous le montrent animé des mêmes dispositions. Aussi, au sortir de Port-de-Bouc, c'est tout naturellement qu'il se rapproche de la pieuse fondatrice des Victimes, qui entreprenait d'établir alors, auprès de sa communauté, un groupe de prêtres à qui elle aurait communiqué comme à ses filles, l'esprit de victime. Bientôt il devint le dépositaire des confidences et des secrets intimes de cette sainte âme. En même temps, il était en relations avec le Père Giraud et avec tous ceux que la grâce poussait dans la même voie. Partout c'était la même note qu'il entendait et sûrement donnait lui-même : [286] crucifions-nous et obtenons de Dieu qu'il nous crucifie ; à nous, toutes les peines, toutes les humiliations, toutes les abjections, toutes les morts, pourvu que Dieu soit glorifié et les âmes sauvées !

Il sut se crucifier. À l'âge de dix-sept ans, son attrait pour la vie religieuse lui avait fait solliciter son admission au noviciat des Pères Jésuites. Au bout de six mois, il avait usé des mortification avec un si parfait entrain, qu'il dut, pour réparer sa santé épuisée, renoncer à ses beaux rêves et chercher, au sein de sa famille, deux années de repos et de soins. Des témoins dignes de foi nous assurent qu'à Villeneuve-lez-Avignon, où il était vicaire en même temps qu'aumônier des Sœurs Victimes, ses disciplines étaient fréquentes et effrayantes.

L'obéissance dans la vie religieuse tempéra cette sorte de haine qu'il avait de son propre corps, mais sans cependant la supprimer jamais complètement. Toutes ses journées se ressemblaient, avec la même régularité : C'étaient de longues heures d'adoration, agenouillé et sans appui, c'étaient des repas insignifiants que, par toutes sortes d'industries, il essayait de rendre moins agréables encore au goût ; c'étaient les chaînettes de fer qui gênaient ses mouvements et qu'au long de ses conférences quotidiennes aux novices, il rendait plus pénibles en les heurtant avec force à son pupitre ; c'étaient, quand il le pouvait, les égarements volontaires dans les orties du chemin, c'étaient, au soir de journées pourtant bien remplies, de longues veilles encore devant le Saint-Sacrement, et pour couronner le tout, une dure discipline, régulière et lente comme s'il se fut agi d'un autre que lui-même, prolongée parfois, au point qu'un de ses novices, filialement indiscret, s'endormit un jour, en essayant d'en compter les coups.

Et le programme n'avait pas changé à ses soixante-treize ans. Rien de cela n'était nouveau pour nous, rapporte le Révérend Père Jean Guillaume, et rien ne pouvait nous étonner. Le vénéré Père vivait réellement les pieuses industries de la Prière universelle, auxquelles il s'était jadis initié – croyons-nous – auprès des Ursulines d'Aix-en-Provence. Toute sa vie traduira désormais les conclusions de ce remarquable document :

« Ne vous occupez plus que de Jésus, de ses intérêts, de ses membres ; employez *tout votre temps* à cette Prière universelle qui est celle du [287] Cœur de Jésus ; perdez-vous vous-même de vue complètement, Jésus saura prendre soin de vous, si vous vous oubliez ; celui qui perd son âme la trouvera. »

Le nom même qu'il s'était choisi n'était-il pas, d'ailleurs, une claire indication de ses projets ? S'il avait voulu se mettre sous la protection de saint André, c'était pour avoir une part toujours plus grande à son amour de la croix, parce qu'à son exemple, il la trouvait « admirable, désirable, tout embellie et illuminée par le choix qu'en avait fait le Sauveur ».

La mortification intérieure de notre Bon Père n'était pas moindre. La pratique de ses vœux lui en fournissait un champ déjà vaste. Son obéissance était celle d'un enfant quand l'autorité avait parlé ; sa volonté disparaissait alors, ainsi que ses pensées et son jugement propre. Le souci d'une pureté virginale le guidait et lui était une source de sacrifices, faisant de son corps et de son âme « *une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* ». Quant à sa pauvreté, la plus délicate et la plus difficile des vertus dans la pratique quotidienne, elle tenait chez lui du prodige. Tout était misérable de ce qui lui servait,

et la chambre qu'il habitait gardait toujours, par son entier dénuement, quelque chose d'effrayant. Pas de poêle, même au fort de l'hiver, une table dans un coin, un pauvre lit et deux chaises en constituaient d'ordinaire, tout l'ameublement et toute la décoration ; encore tout ce qu'on lui donnait était-il toujours trop bien et trop beau. Et cela, sans discontinuer jamais. C'était un principe arrêté chez lui : chaque minute devait être marquée d'un sacrifice. Il vivait, montre en main, du matin au soir, avec cette pensée, avec cette recherche du sacrifice à offrir continuellement à Notre-Seigneur. C'est même, peut-être là, le trait le plus saillant de sa vie et qui supposait chez lui une volonté de fer. Un de ses fils spirituels lui soumettait un jour, le règlement de ses journées et lui disait : « Quand je voyage, je ne sais pas toujours à quoi me distraire. » Les paupières baissées du Père André se relevèrent alors, et dans ses yeux passa un bon sourire, nuancé d'étonnement interrogateur : « Oh, comment peut-il être question de distraction pour nous, prêtres et victimes ? » répliqua-t-il.

Dieu lui-même exauçait de mille manières ses demandes d'immolation. « Il n'y a que Dieu qui sache bien crucifier, » [288] aimait-il à redire, d'ailleurs en connaissance de cause ! Il eut aimé une vie adonnée à la contemplation, délibérément ensevelie et cachée. C'est sous cette impression qu'il renonça au ministère paroissial. Dès que M. l'Abbé Prévot eut connu les projets de Mère Marie Véronique, il en devint le pivot. Ses vertus, son esprit de victime, sa profonde piété le désignaient, en toute première ligne, pour ce rôle. Malgré son zèle ardent, ses essais de vie religieuse, nous l'avons vu, avaient échoué. De l'année 1883 à 1885, M. l'Abbé Prévot entretenait une correspondance assez espacée, quoique suivie, avec le Père Dehon, mais sans encore oser se décider. Le vrai du vrai, c'est d'abord que le digne prêtre hésitait à se placer sous la juridiction de Sa Grandeur Mgr Thibaudier, à cause des difficultés dont il a été question dans cet ouvrage, au chapitre intitulé « *Vers la vie réparatrice* » ; et, chose assez compréhensible à l'égard d'un Institut aussi jeune, rien n'était encore parvenu à ôter M. l'Abbé Prévot d'un doute, concernant l'Institut fondé par le Père Dehon : Y avait-il vraiment lieu de considérer la Congrégation naissante, comme une œuvre présentant déjà des garanties suffisantes d'organisation et de stabilité ? Saint-Quentin est si loin, comment en avoir le cœur net ? La question se posait évidemment de toute nécessité. Malgré le Décret du Saint-Office, daté du 28 novembre 1883, qui semblait avoir tranché la question, en supprimant d'office l'Institut des Oblats du Sacré-Cœur. M. l'Abbé Prévot réservait son jugement, qui sait ? une lueur d'espoir luira-t-elle peut-être de ce côté ! Tandis que nous le voyons alors multiplier consultations sur consultations à ce sujet, les lettres réconfortantes du Père Galley, déjà novice au Sacré-Cœur de Saint-Quentin, et les paternelles interventions du Père Modeste, S. J., l'un de nos grands amis d'alors, le décident enfin à se mettre en route. Le 21 mai l'Abbé Prévot arrive à Saint-Quentin, d'où il part bientôt pour Watersleyde. C'était l'époque où un premier groupe d'élèves des alentours et quelques Alsaciens venaient de se présenter à cette nouvelle école, comme une indication de la Providence. Les desseins du Ciel apparaissent maintenant ! Désormais le nom du Père André Prévot sera inséparable de notre première fondation de Hollande.

Du vivant de Mère Marie Véronique, l'Institut des Victimes [289] et le nôtre n'avaient pu être que parallèles, tant de discrétion s'imposait vis-à-vis de Sa Grandeur Mgr Thibaudier. La fusion ne put s'opérer qu'en 1884-1885, lorsque les disciples de la vénérée Mère furent entrés au Noviciat du Père Dehon. C'est chose faite ! Voici le Père André lui-même au port tant désiré ! Comme il fallait s'y attendre, Dieu Lui-même aide alors visiblement son serviteur à vivre la vie spéciale de victime à laquelle Il l'avait appelé. Sans mot dire et de bon cœur, la victime s'offre au sacrifice, comme d'autres courent après les plaisirs. Toute sa vie, les soucis d'administration, le Supérieurat, les charges et les difficultés resteront son lot ; innombrables apparaîtront donc les occasions de sacrifice, pour lui qui prenait à la lettre le mot de sainte Sophie Barat : « *Le Supérieur doit être le porte-croix de sa communauté.* » Qui redira jamais ses peines intérieures constantes, ses inquiétudes, ses scrupules et les angoisses indicibles qui, sous les formes les plus variées, « *usaient son âme* », non sans lui inspirer les pires désolations et les plus douloureuses terreurs ! Alors que les voix étaient unanimes de

Marseille en Hollande à proclamer sa sainteté, alors que pour tant d'âmes douloureuses, le Père André était si suavement pacifiant, il semble qu'il ait eu comme un bandeau sur les yeux, en ce qui le concernait. Et ses troubles s'accumulaient, au nom soi-disant de la justice, de la charité, de l'obéissance, lui faisant sans cesse appréhender l'enfer au bout de son chemin. Puis c'était son caractère d'une inouïe vivacité et que Dieu ne devait modifier que peu à peu. Aux derniers temps de sa vie, il n'y aura plus chez lui, que douceur, bénignité et débonnairété. Mais, que d'efforts et de victoires seront nécessaires pour en arriver là ; ceux qui le connurent autrefois peuvent seuls en avoir l'idée.

Ce qui ajoutait à son mérite, c'est que jamais ou presque, son âme ne s'éclairait des célestes consolations, réservées d'ordinaire aux amis de Dieu. Pour lui, le ciel était obstinément d'airain. Dans le monde, il paraît qu'il jouît parfois de grâces et de dons extraordinaires, mais nous ne pensons pas qu'il en fut jamais question dans sa vie religieuse. La croix nue, toute nue, et la pure foi, il ne connaissait rien d'autre ! Il vivait sans consolations et, nous le savons, son désir était de mourir aussi sans l'ombre de consolation : « Deux minutes me seront accordées [290] au moment de ma mort, nous confiait-il un jour, rapporte le Père Jean Guillaume : une, pendant laquelle me seront présentées toutes les consolations désirées pour moi, par tant de saintes âmes ; une autre, pour que je puisse en faire un dernier sacrifice. » Qu'en fut-il à cet instant suprême ? Dieu seul le sait, mais du moins, notre Bon Père ne variait pas dans ses désirs, car le dernier mot qu'il écrivit, le 22 novembre 1913, avant d'être arrêté par la courte maladie qui devait nous le ravir, fut le suivant :

« Je renonce de bon cœur à toutes les consolations que je pourrais avoir, afin que vous en ayez un peu. »

Victime par vocation, le Révérend Père Prévot devait avoir pour mission de semer autour de lui l'idée et l'amour de la réparation et de la vie de victime. À ce point de vue, il fit un bien immense et qui restera, tant par les fonctions qu'il remplit dans notre Congrégation que par les nombreux livres et retraites spirituelles qu'il donna, dans ses dernières années. S'il est, dans une Congrégation à ses débuts, une fonction difficile, c'est assurément celle de Maître des novices. Il faut s'inspirer de l'esprit du Fondateur, pour le communiquer à tous, établir dans une pensée d'union commune pour l'avenir, des traditions qui durent, préparer les sujets à répondre à tous les plans et à toutes les intentions de la Providence, pour le jour où la manifestation s'en fera. En ce sens, dans les commencements d'une Œuvre, tout est à créer et à établir. Le Révérend Père André n'était pas de six mois dans la Congrégation que, le jugeant suffisamment imprégné de l'esprit qu'il entendait donner à son Œuvre, le Très Révérend Père Dehon l'appela à ce poste délicat. Après sa profession, qui eut lieu en présence de Sa Grandeur Mgr Thibaudier, le 22 septembre 1885, le Père André Prévot exerça les fonctions de Maître des novices pendant vingt-cinq ans à Watersleyde, puis à Sittard, où il jeta les bases d'une maison, qui compte parmi les plus prospères ; et quand la Congrégation se fut assez étendue pour nécessiter une répartition en Provinces, au noviciat transféré à Meslin-l'Évêque, pour le groupe franco-belge.

Durant ce quart de siècle, presque tous les religieux d'un certain âge que compte notre Congrégation, passèrent sous sa direction et furent formés par lui. C'est donc son esprit qui leur fut [291] donné ; c'est son exemple qu'ils eurent sous les yeux, comme le type accompli de la vocation à laquelle Dieu les appelait.

Le même rôle d'initiateur, il eut encore à l'exercer lors de l'établissement des Provinces, car il devint, en janvier 1909, à la satisfaction de tous, notre premier Provincial. Il eut alors à redire à ses anciens novices, redevenus ses enfants, les leçons et les préceptes de jadis. Il put les encourager à suivre, sans dévier, l'austère chemin tracé aux premiers jours, avec toujours plus d'affectueuse générosité et de dévouement pratique aux œuvres de Dieu. Il excella surtout à leur présenter le double but d'amour et de réparation vers lequel tous tendaient.

C'est à ce poste que le trouva, en mai 1913, la confiance de ses Supérieurs et de ses frères, quand il s'agit de donner un successeur au regretté Père Charcosset, dans la charge de premier Assistant Général. Chacun espérait que ces nouvelles fonctions lui seraient une occasion d'étendre à toutes nos Maisons le bien qu'il n'avait cessé de faire autour de lui. Aussi la douleur fut-elle grande et les regrets unanimes, quand nous fut annoncée sa mort quasi imprévue, après une maladie de deux jours, en apparence bénigne. Nous étions désormais privés de celui que nous regardions comme un père toujours affectueux, comme un maître et un confident toujours sûr.

L'esprit de victime qu'il inculquait à ses frères en religion, Dieu voulut aussi qu'il le répandit au dehors. Ses instructions aux novices avaient été, peu à peu, se perfectionnant et, à la demande de plusieurs, livrées enfin à l'impression. Ce fut l'origine de livres nombreux, où dominant, avec la dévotion à Marie et au Cœur de Jésus, les meilleurs conseils pratiques et les plus pressants encouragements à la vie de victime, telle que le vénéré Père la comprenait. Là encore, les bénédictions de Dieu furent visibles. Plusieurs ont dû être réédités de son vivant, d'autres ont été traduits ou le sont actuellement, en diverses langues. Tous portent à plus d'amour confiant pour Dieu, à plus de vrai détachement, à plus d'absolu renoncement et justifient cet éloge d'un pieux Évêque au sujet de l'un d'eux :

« J'ai recueilli plus d'un témoignage des âmes auxquelles j'avais recommandé votre livre, surtout des âmes consacrées à Dieu dans le sacerdoce et dans la vie religieuse, qui ont retiré de ces méditations, les plus grands fruits. »

[292] Après l'avoir lu, on voulait le mieux connaître et parfois l'entendre. Ce fut l'occasion de correspondances suivies où il se donnait tout entier, avec le meilleur de son âme ; et où se trouve, à chaque ligne, la marque sûre de sa sainteté et des généreuses ardeurs qu'il voulait communiquer, pour le pur amour de Dieu, la pure confiance et le pur abandon.

Ce fut aussi l'occasion des nombreuses retraites qui lui furent demandées, les cinq dernières années de sa vie, dans diverses Communautés de Belgique et de Hollande. Il s'était fait une règle de ne jamais refuser la parole publique, malgré qu'on le priât parfois de s'épargner ce surcroît d'occupation et de fatigues. Sa voix était bien affaiblie cependant, ses forces bien épuisées, mais une Communauté religieuse, ou un groupe de prêtres lui apparaissaient comme un terrain choisi, où se pouvaient semer les chères pensées qui le hantaient, d'amour et d'immolation, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Cette considération le faisait passer par-dessus tous les raisonnements d'une trop humaine prudence, et de fait, les résultats justifiaient ses pieuses témérités : « À le voir plus encore qu'à l'entendre, nous disait un jour le Supérieur d'une fervente abbaye, rapporte encore le Père Jean Guillaume, nous nous sentions touchés et pressés de nous sanctifier. » C'était partout la bonne odeur de Jésus-Christ et la force entraînant d'héroïques exemples.

Dieu permettra-t-il une plus complète révélation d'une vie si belle et qui mérite tant d'être connue ? Nous en avons le filial désir et la ferme espérance. Ces pages n'auront esquissé de notre Bon Père, que ce qui fut le trait saillant de sa vie : Amour et sacrifice en esprit de réparation. C'est pour le rappeler, dans une description, de beaucoup supérieure au portrait que nous avons réussi à prendre de lui, qu'au moment de ses funérailles, nous avons fait imprimer sur son image mortuaire, ces paroles où il avait mis le meilleur de lui-même :

« Je tacherai, de me dire, dans toutes les occasions : il faut faire déborder la mesure de la charité ! Si l'amour-propre me dit : il faut défendre son droit, je répondrai : il faut déborder la mesure de la charité. Si la prudence de la chair prétend qu'il ne faut pas se prodiguer, pour ne pas perdre de sa valeur, je répondrai : il faut faire déborder la mesure de la charité. Si je suis gêné, dérangé, fatigué, je me dirai encore : Courage, il [293] faut faire déborder la mesure de la charité. Puis, à mon tour, quand j'aurai besoin d'une aide, d'un conseil, d'une correction, d'une consolation, peut-être d'un pardon, d'un secours pour le corps ou pour l'âme, pour moi-même

ou pour mes frères, j'irai à Jésus : Bon Maître, Vous avez promis de nous rendre la même mesure ; il faut faire déborder, Vous aussi, la mesure de la charité ! »

[294] II. « *DEUS INCREMENTUM DEDIT...* » (I. Cor. III, 6)

L'épreuve du « *Consummatum est* » avait été acceptée comme notre Mère la Sainte Église était en droit de l'attendre d'une Société religieuse qui fait profession d'amour et d'immolation ! Il n'en fallut pas davantage, pour attirer avec plus d'abondance, les bénédictions du ciel, sur ceux qui avaient obéi. À des signes certains se découvrent alors les lents, mais évidents progrès de l'Œuvre, hier anéantie, aujourd'hui renouvelée : les fondations succèdent aux fondations à une allure quasi-régulière, et attestent une fois de plus, la fidélité du Sacré-Cœur à ses promesses, non sans embarrasser parfois la plume qui tente de les présenter dans leur ordre chronologique.

C'est Lille d'abord, qui nous donne notre premier scolasticat ; puis toute une série d'entreprises apostoliques se groupent autour du centre de Saint-Quentin. Et tandis que, sans désespérer, le Père Dehon prépare l'approbation de son Institut, les fondations se multiplient, les unes provisoires, les autres définitives, autour de Saint-Quentin et jusqu'à Sittard en Hollande : C'est alors que Rome élève la voix, mais cette fois pour encourager officiellement et nous décerner le magnifique Décret de Louange que l'on trouvera, à la fin de ce Chapitre.

Si le zèle n'est autre chose, comme montre saint Thomas, que l'effort de celui qui aime, pour repousser et détruire ce qui contrarie son amour, comment ne pas rendre un hommage ému au grand réalisateur, dont la volonté sans cesse tendue, ne se lasse pas de promouvoir, au prix même des plus douloureux sacrifices, le règne du Sacré-Cœur dans les âmes, dans les sociétés et jusque dans les organisations ouvrières ! La lumière de la foi permet seule, d'apprécier à sa juste valeur, la sublimité d'une telle offensive morale. Sans ce divin supplément à nos insuffisances mentales, tant de labeur ingrat demeure incompréhensible. Pourquoi, en effet, le Père Dehon allait-il ainsi au-devant des soucis, alors qu'il pouvait, s'il l'eut voulu, avoir la vie si facile !... Telle était la pensée du grand honnête homme d'état, Paul Doumer, dont la mémoire est d'ailleurs digne du plus grand respect, mais aux yeux de qui le Père Dehon n'apparaissait, malgré une réelle estime mutuelle, que sous les traits d'un « Abbé fanatique !... »

Évidemment ! Mais il y a longtemps que ce « fanatisme » *constructeur* est classé. C'est la folie de la croix, celle qui fait les héros, devant lesquels le monde interdit s'incline, avec respect, comme pour dire : c'est donc bien vrai ? « Les mots, quelque sublimes qu'ils soient, concède le Père Didon, un comédien peut les dire, mais les actes, les actes sublimes, l'exemple, voilà le signe divin qui ne souffre pas de contrefaçon. » Le Père Dehon l'avait compris.

Établissement, à Lille, de notre premier scolasticat (1884-1903)

Ce fut à Lille que, non sans peine, notre première maison d'études supérieures put être établie, aux derniers jours d'octobre 1884. Le premier Supérieur en fut le Révérend Père Jacques Herr. En fin d'octobre... pour la reprise des cours universitaires du début de novembre : le temps pressait ! Souvent, une jeune Congrégation est contrainte de faire crédit à la Providence, presque jusqu'à la témérité ! Telle la Très Sainte Vierge Marie et saint Joseph en quête d'un gîte à Bethléem, la petite Communauté des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin ne réussit pas, tout d'abord, faute de temps, à trouver la modeste maison dont elle avait besoin. Plus heureuse pourtant que la Sainte Famille, elle n'eut pas à se contenter d'une grotte, humide : on est plus accueillant, sur les bords de la Deule ! *Les Révérends Pères Camilliens*, témoins de notre embarras, eurent l'obligeance d'offrir à nos étudiants une cordiale hospitalité, dans les locaux jusqu'alors occupés par leurs scolastiques.

Des relations s'établirent bientôt entre le clergé de la paroisse Saint-Martin d'Esquermes et la nouvelle Communauté des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. Au bout de quel-

[296]ques mois, durant lesquels nos Pères pourtant peu nombreux, s'étaient ingéniés à rendre service pour les messes, Monsieur le Curé nous proposa une maison alors disponible, qui se trouvait à proximité du presbytère. Son désir était de voir nos Pères accepter un poste de vicaire dans sa paroisse. Rien ne s'y oppose dans nos Constitutions, pourvu que reste sauf le principe de la vie commune ; aussi, l'entente fut-elle bientôt réalisée : Le Révérend Père Herr serait vicaire de la paroisse Saint Martin, tout en restant supérieur de la petite Communauté. L'année suivante, le Révérend Père Lobbé, qui venait d'être ordonné prêtre, lui fut adjoint au titre de second vicaire.

Tel fut le « *modus vivendi* » de nos Anciens jusqu'en 1889. Cette année-là, Sa Grandeur Mgr Thibaudier, évêque de Soissons, fut promu au siège archiepiscopal de Cambrai ; à cette occasion, l'administration diocésaine proposa à la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, l'aumônerie du Pensionnat Saint-Pierre, dirigé par les Frères des Écoles chrétiennes. Le Révérend Père Pierre Bertrand fut désigné pour occuper ce poste.

C'est à la même époque que le Révérend Père Herr quitta Lille pour fonder l'école apostolique de Clairefontaine. Après son départ, la Communauté eut pour Supérieur le Révérend Père Lobbé, qui cumula cette charge avec les fonctions de premier vicaire à Saint-Martin, et le Révérend Père Waguët fut nommé second vicaire. Un an plus tard, M. l'Abbé Gravelaine, curé de la paroisse, étant venu à mourir, son successeur, M. l'Abbé Cloche maintint le *statu quo*. Mais bientôt le Révérend Père Lobbé fut déplacé par ses Supérieurs majeurs et nommé curé de Fourdrain. La Communauté de Lille eut alors pour Supérieur le Révérend Père Pierre Bertrand. Désormais, après le changement d'obédience des deux vicaires, le Révérend Père Herr et le Révérend Père Révérend Lobbé, il ne pouvait plus être question de rendre service, comme par le passé à la paroisse ; la Communauté s'établit alors dans une *maison de la rue Colbert*, sur le territoire de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul.

Depuis peu, un immeuble situé rue des Stations avait été acquis pour la Communauté ; en attendant qu'il fut libre, on s'installa *rue d'Antin* : c'est là que nos Anciens commencèrent à recevoir, à titre de pensionnaires un certain nombre d'étudiants américains, venus à Lille pour s'y familiariser avec la langue française, tout en suivant les cours de la Faculté de [297] Théologie. En 1893, (ou 1894 ?) l'immeuble de la *rue des Stations* étant enfin devenu vacant, le scolasticat y fut transféré. Une dizaine d'années plus tard, la loi de 1903 sur les Associations nous contraignait à l'abandonner. Certains de nos étudiants se rendirent à Louvain, d'autres au petit bonheur... dans l'une ou l'autre de nos Maisons. Deux Pères seulement continuèrent à séjourner à Lille et s'établirent dans une modeste maison de la *rue Denfert-Rochereau*, à proximité du Pensionnat Saint-Pierre, ce furent le Révérend Père Pierre Bertrand, aumônier du Pensionnat, secondé par le Révérend Père Weisskopf.

En août 1904, les Frères des Écoles chrétiennes durent, à leur tour, abandonner le Pensionnat Saint-Pierre, pour se rendre à Froyennes (Belgique), où leurs confrères de Paris venaient de faire construire un établissement scolaire, qui devait devenir dans la suite, le Pensionnat de Passy-Froyennes. La loi de 1903 ayant ruiné notre fondation de Lille, les Pères Bertrand et Weisskopf n'avaient plus de raisons de rester à Lille. Avec l'autorisation de ses Supérieurs, le Révérend Père Pierre Bertrand accompagna les Frères des Écoles chrétiennes à Froyennes, où il exerça, un an encore, son ministère d'aumônier. Quant au Révérend Père Weisskopf, il se rendit à notre Maison de Luxembourg. Au cours des dix-neuf années qui s'écoulèrent de 1884 à 1903, la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, établie à Lille, dut donc transporter ses pénates plus d'une fois, avant de s'établir d'une façon qui promettait d'être définitive, lorsque la loi de 1903 vint réduire à néant les espoirs les plus fondés. Toutefois, en ce laps de temps, nous avons réussi à faire suivre les cours des Facultés de Théologie, des lettres et des sciences, à nos sujets, avec un succès qui laissait magnifiquement augurer de l'avenir : l'un d'entre eux, le Révérend Père Schoulza, qui obtint devant la Faculté de Théologie le grade de docteur, eut même l'honneur d'être nommé Maître de Conférences à cette Faculté ; d'autres, tel le Révérend Père Schmitz, se contentèrent de la

licence acquise sur place ; le Révérend Père Georges Bertrand, lui, après avoir suivi à Lille les cours de la Faculté des Lettres, obtint son diplôme de licencié-ès-lettres, devant la Faculté de Nancy ; d'autres se contentèrent de simples baccalauréats.

L'éminent doyen de la Faculté de Théologie, M. le Chanoine [298] Didiot, avait bien voulu se charger de la direction spirituelle de nos scolastiques :

« ... la petite Communauté des Oblats du Sacré-Cœur⁷⁷, lisons-nous dans la brochure de M. l'Abbé Paul Lemaire⁷⁸, trouva en M. Didiot un directeur aussi sage que bienveillant. Avant d'entendre les confessions, il adressait aux religieux, ses pénitents, une pieuse allocution. Le plus souvent il prenait, comme sujet, la préparation au sacerdoce, et dans ces instructions, il mettait tout son cœur. C'est lui aussi qui faisait subir aux jeunes Pères les examens d'ordination ; Monseigneur l'Archevêque de Cambrai et Monseigneur l'Évêque de Soissons s'en rapportaient à son témoignage. Il apprenait encore à ces jeunes gens à aimer les sciences ecclésiastiques et il savait leur inspirer l'amour du travail. »

Nos sujets ne trouvaient pas seulement à Lille une Université remarquable et des maîtres éminents, mais encore des Œuvres d'enseignement, de zèle, d'apostolat les plus suggestives, qui témoignaient d'une surabondance extraordinaire de vie catholique ; ainsi, c'est à Lille, notamment, que prit naissance l'Œuvre des Congrès Eucharistiques. Nos étudiants se trouvaient donc dans les conditions les plus favorables, pour s'initier à leur futur ministère sacerdotal.

Grâce à la perspective que donne le recul des années, la vérité nous oblige cependant à reconnaître que, s'il y eut alors entente cordiale, piété, bon esprit et labeur acharné, le scolasticat manquait d'homogénéité : trop d'éléments excellents en eux-mêmes, mais disparates, s'y trouvaient réunis, de par la force des choses : Pères, remplissant en ville des fonctions paroissiales, religieux étudiants, séminaristes américains séculiers, les uns étudiants immatriculés et astreints aux examens académiques, les autres « étudiants libres... », euphémisme charitable dont chacun comprendra aisément la portée. Une réforme s'imposait. Et, notre informateur, le Révérend Père Pierre Bertrand, de conclure fort judicieusement :

[299] « La disparition *temporaire* de notre Maison de Lille fut peut-être le moyen voulu par la Providence pour permettre le rétablissement des choses sur des bases nouvelles, et assurer au scolasticat actuel l'homogénéité, permettant un travail méthodique de formation cléricale, plus conforme au vœu de l'Église. »

L'activité apostolique des Prêtres du Sacré-Cœur à Saint-Quentin (1885-1886)

La note suivante du Père Dehon caractérise nettement l'année 1885-1886 :

« Seigneur, Vous m'avez uni à votre croix pour cette Œuvre. J'ai porté la croix sans générosité, comme le pauvre Cyrénéen ! Fécondez néanmoins mes humbles immolations, par les vôtres, par celles de Marie, par celles de toutes les âmes, dont Vous avez fait des Victimes pour cette Œuvre. Vous avez immolé mon corps par des souffrances multiples et des périls de mort, mon esprit par des sollicitudes, des tentations, des doutes, des craintes, des contradictions tombées du plus sublime des tribunaux, mon cœur, par les séparations suprêmes que m'a imposées la perte des miens ; par l'abandon, les mépris, les divisions, l'isolement, le délaissement de ceux qui étaient mes pères et protecteurs. Vous ne m'avez pas épargné les angoisses poignantes de la pauvreté, depuis huit années déjà. Merci ! Merci ! Merci ! Bénissez ces souffrances si imparfaitement supportées ! Bénissez l'Œuvre, au profit de laquelle Vous me les avez envoyées. »

Cette prière fut exaucée : À Saint-Jean, la Maison était toujours très fréquentée, « plutôt trop, remarque le Père Dehon ; car, pour donner une éducation chrétienne sérieuse, il faut se limiter à un nombre restreint de pensionnaires ». À la Maison du Sacré-Cœur, nouveau

⁷⁷ Telle était, on l'a vu, la dénomination primitive de notre Congrégation. Les décrets du Saint-Office, datés du 28 novembre 1883 et du 28 mars 1884 nous obligèrent à l'abandonner.

⁷⁸ Abbé Paul Lemaire, docteur ès lettres : *M. le Chanoine Jules Didiot*. Doyen de la Faculté de Théologie de Lille. Imprimerie Lefèvre-Ducrocq. p. 58.

progrès : en cette année 1886, dans sa lettre pastorale de Carême, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque présente au diocèse nos Missionnaires. De longue date ils avaient puisé dans la vie intérieure, intensifiée à l'école du Père Dehon, les principes salutaires qu'ils allaient répandre à travers le diocèse de Soissons ; avant leurs premières randonnées apostoliques, le vénéré Supérieur s'était multiplié pour mettre au point, dans d'intimes causeries, en attendant les leçons de l'expérience, les questions d'ordre général qui se posent à un Missionnaire diocésain : But qu'il doit toujours avoir présent à l'esprit, difficultés auxquelles il doit s'attendre et manières de les envisager ; préparation technique de la Mission (sermons, conférences dialoguées, prières, chants, fêtes, affiches, tracts, programmes, [300] etc...) ; auxiliaires du Missionnaire diocésain ; règlement personnel à la fois strict et large. Autant de questions classiques, encore assez neuves, à cette époque.

Le 3 avril 1886, Sa Grandeur écrit à ce sujet au Père Dehon :

« Je suis très heureux de l'inauguration providentielle de l'apostolat de nos bons petits Pères. Que Notre-Seigneur bénisse leurs personnes et leurs œuvres. Puissent-ils être studieux ! Puissions-nous leur donner un bon règlement de missions ! Il faut y penser dès maintenant... »

Le 14 avril :

« Mon bien cher Père, Ajoutez au règlement de vos missionnaires qu'ils doivent être *discrets* (Monseigneur souligne ce mot), et ne parler que charitablement soit des populations qu'ils auront évangélisées, soit des presbytères où ils auront été reçus. Toutefois, ils vous devront aussi un compte-rendu *confidentiel* de chacune de leurs œuvres. »

Ces directives de Monseigneur furent complétées par les règlements de saint Ignace, de saint Alphonse, de saint Léonard de Port Maurice, selon les intentions du Père Dehon.

Ainsi formés, nos missionnaires travaillaient à ce point, que le 21 mai 1886, le Très Bon Père écrivant à Sa Grandeur, lui pouvait donner la liste des paroisses où ils devaient exercer leurs fonctions, soit pour des Premières Communions, soit pour des stations de jubilé. Voici cette liste : Homblières, Grugies, Chauny, Ardon, Bernoville, Laval, Gricourt, Abbécourt, Vadencourt, Bohain, Fourdrain, Marcy, Macquigny, Pontruet, Saint-Quentin. Le Père Dehon ajoutait que la petite Maison de Lille se développait, au vicariat de Saint-Martin, où les Pères Jacques Herr et Claude exerçaient leurs fonctions, au titre de vicaire, ainsi que Sa Grandeur l'avait autorisé.

À partir de cette année, nos Pères commencèrent à diriger la *Maîtrise de la Basilique de Saint-Quentin* : Quelques vocations allaient sortir de cette Œuvre ; mais aussi de combien de difficultés ne fut-elle pas l'occasion, avec le personnel de la sacristie !

En juin-juillet 1887, Sa Grandeur écrit au Père Dehon pour le prier de faire assurer, par les siens, *le service de l'Église Saint-Eloi*, de Saint-Quentin, pendant la maladie de M. l'Abbé Caplain : Les Pères Rasset et Falleur furent chargés de ce ministère. Mieux encore, tant était grande la sympathie de [301] Monseigneur pour l'Œuvre du Père Dehon, Sa Grandeur lui demanda d'établir, en outre du Sacré-Cœur et de la Maison de Watersleyde, un noviciat français dans son diocèse. *Le petit sanctuaire de Beautroux (près Saint-Quentin)*, dédié au Sacré-Cœur de Jésus pénitent, parut au Père Dehon le lieu le plus indiqué pour cette fondation. Pourquoi, se demanda-t-on d'abord, l'un des nôtres ne serait-il pas curé de cette paroisse, la maison du chapelain nous servirait de Noviciat, et on nous réserverait même une prébende... C'était un projet à mûrir. En attendant, le Noviciat fut béni et établi le 11 septembre 1887 et sa direction fut confiée au Révérend Père Rasset.

Premier Chapitre Général de l'Institut, tenu le 11 septembre 1886

Comme tout corps moral, les Instituts ont besoin de tenir diverses assemblées générales, dans lesquelles les délégués qualifiés apportent aux Supérieurs majeurs le secours de leurs lumières, soumettent respectueusement leurs vœux pour la bonne marche des affaires et, unis

aux Supérieurs prennent les décisions que comporte la situation. Ces assises solennelles sont ce que l'on appelle les Chapitres Généraux.

Le premier Chapitre Général des Prêtres du Cœur de Jésus fut tenu à l'Institution Saint-Jean de Saint-Quentin, le 11 septembre 1886.

Les difficultés intérieures et extérieures sont tellement inhérentes aux débuts des œuvres les plus divines, que le Collège apostolique lui-même n'en fut pas tout à fait exempt. Comment aurions-nous pu dès lors y échapper ?

« Les aigres censeurs qui passent tous les mots et tous les gestes au crible d'une théologie exacte, dit M. l'Abbé Brémond dans son admirable chapitre sur la Très Sainte Vierge, risquent d'envoyer pèle mèle au feu le bon grain avec l'ivraie. Mais non pas les vrais maîtres spirituels, infiniment respectueux de ce qui leur échappe fatalement dans l'intimité des âmes, moins soucieux de trancher une végétation surabondante, que de greffer sur elle, pour ainsi dire, la vie la plus pure, la mystique la plus haute, le théocentrisme le plus rigoureux, que ces folles branches appellent souvent, même quand elles semblent s'y refuser. »

La Sainte Église est ce vrai maître spirituel qui n'hésite pas [302] à donner, quand il le faut, à la cavale indomptée, le coup de cravache qui la ramène dans la ligne ; mais lorsque le résultat indispensable est acquis, tel le cavalier qui au sortir du manège caresse sa monture, l'Église n'a pas de mots ni de gestes assez maternels, pour « remonter » les fils pleins de vie et riches d'espérance, qu'elle avait dû frapper.

Qui redira les navrures d'âme qui étreignirent le Père Dehon lorsqu'en 1883, il vit son Œuvre, visiblement voulue de Dieu, détruite pourtant par Rome elle-même. Tout en s'inclinant – car il ne chicanait jamais sur l'obéissance – le Père Dehon fit transmettre au Saint-Siège les compléments d'information qui remettaient bien des choses au point. L'œuvre se reprit régulièrement, et « ramenée à son plan primitif, » parvint même à s'organiser comme il convenait en vue de l'avenir. Son premier Chapitre Général se réunit à l'Institution Saint-Jean, consacrant bientôt la rénovation de la Congrégation. Sous l'égide de l'Autorité diocésaine, comme en avait décidé le Saint-Siège en 1884, ce premier Chapitre s'attacha à l'étude de quelques idées maîtresses : il s'agissait, en effet, d'approfondir les directives reçues de Rome, de chercher à mieux comprendre et à réaliser plus efficacement le but de l'Institut, d'esquisser les grandes lignes des règlements, de pourvoir *hic et nunc* au recrutement et à la formation des aspirants.

« Nous nous préparions aux vœux perpétuels : les Pères Rasset, Paris, Falleur, Legrand, Lamour, Herr et moi, écrit le Père Dehon. Pussions-nous être les colonnes de l'Œuvre !... » Aux six Supérieurs des Maisons de la Congrégation, vinrent se joindre deux autres capitulants, élus au scrutin secret. Monseigneur l'Évêque de Soissons tint à présider la septième séance de ce premier Chapitre : ce jour-là, les capitulants procédaient à l'élection du Supérieur Général et de ses deux conseillers. C'était le mercredi 15 septembre, en l'octave de la Nativité de la Très Sainte Vierge ; à l'issue de la sainte messe célébrée par Sa Grandeur Mgr Thibaudier, évêque de Soissons, le Très Révérend Père Jean du Cœur de Jésus vint s'agenouiller devant le Prélat et lui faire en présence de toute la communauté, la remise de sa charge, selon les prescriptions de la Règle ; en suite de quoi, il sollicita humblement une pénitence, pour les fautes par lui commises, durant l'exercice de ses fonctions.

[303] Monseigneur accepta la remise des pouvoirs, prescrite par la Règle, non sans rendre un hommage des plus émus aux beaux exemples d'humilité, de charité, de force, dont le Père Dehon avait fait preuve, depuis la fondation de la Congrégation. Personne n'avait oublié notamment, l'humilité qui avait rendu si touchante l'aveugle soumission du Père Dehon aux décisions de l'Église, ni son dévouement à l'égard des Membres de la Société et des œuvres qu'elle avait entreprises, ni enfin la force qui l'avait animé, sans aucune espèce de défaillance, au cours des épreuves auxquelles nous avons fait allusion.

Le mot d'ordre laissé par Monseigneur fut celui de la charité et l'union intime au Cœur de Jésus : les Membres de l'Institut doivent être doux, par leur pratique constante de la charité,

humbles, par leur abnégation et leur dévouement :

« Vous êtes humbles, soyez-le plus encore, conclut Sa Grandeur. L'humilité n'exclut pas la force, au contraire ; votre Société devrait exercer directement cette force, si elle était employée dans les Missions ; mais sans préjuger de l'avenir, vous avez à l'exercer dans les œuvres auxquelles vous vous appliquez, et dès maintenant dans les exercices préparatoires comme ceux que vous suivez actuellement. Ayez confiance, votre Société quoique incertaine encore pour les détails et la forme de son dévouement, est déjà forte, solide et assurée du lendemain par les bénédictions qui lui sont réservées. Nous osons même affirmer que si vous êtes fidèles, votre Société est appelée à un grand avenir. »

À ce premier Chapitre Général, furent étudiées les directives du Saint-Siège, puis le Père Dehon fut réélu Supérieur Général à l'unanimité des voix moins la sienne, pour une période de six ans ; le Révérend Père Rasset fut confirmé dans sa charge d'Assistant et le Révérend Père André Prévot dans celle de Maître des Novices ; enfin deux conseillers furent élus : les Révérends Pères François-Xavier Lamour et Barnabé Charcosset. Ce fut alors que...

« le Révérendissime Père Général soumit à l'approbation épiscopale les insignes de la Société : le scapulaire blanc avec l'image du Sacré-Cœur de Jésus et du Saint Cœur de Marie et la cordelière noire tenant lieu de ceinture. Sa Grandeur permit également de conserver, pour un an, l'usage du manteau blanc orné d'un Cœur rouge pour les adorations du Très Saint Sacrement, au noviciat. »

Lorsqu'il entrevoyait pour la Congrégation de splendides perspectives d'avenir, Monseigneur Thibaudier ne nous adressait ni une formule banale d'encouragement, ni un discours de [304] froide convenance ; son regard en percevait déjà l'esquisse vivante, dans cette poignée de religieux qu'il avait devant lui, et dont il appréciait l'entreprenante initiative. Nés d'hier – la Congrégation avait à peine onze ans – ces religieux avaient déjà beaucoup prié et agi, avant d'essaimer en Hollande pour y fonder le Noviciat de Sittard, et leurs œuvres diocésaines promettaient tant pour l'avenir !

Enfin, dans sa huitième séance, le premier Chapitre de l'Institut codifia l'ensemble des usages, qui nous ont été transmis sous le nom de *Règles Communes*, actuellement insérées à la fin du Directoire. À la suite d'un horaire-type de la journée, les Règles Communes nous lèguent les plus judicieuses prescriptions relatives aux sujets suivants : Exercices de piété, silence et conversations, hospitalité, propreté, pratique des saints vœux, fidélité aux emplois, charité, tentations, récréations.

Le Père Dehon prépare l'approbation de son Institut : l'Avis de l'Évêque

L'Œuvre du Père Dehon était alors trop vivante et trop soumise à l'autorité, pour qu'il put être question d'appliquer le décret de dissolution, porté jadis contre elle par le Saint-Office. Très sagement, le Père Dehon voulut néanmoins assurer le sol sous ses pas : à cet effet, en décembre 1886, il commença les démarches tendant à obtenir du Saint-Siège, la première approbation de son Institut. Conformément à la législation de l'époque, il réunit d'abord un dossier comprenant : une notice sur cet Institut, ses Constitutions, un état des Maisons et du personnel, etc..., et surtout les recommandations épiscopales. À toutes les curies auxquelles il s'adressa, le Père Dehon reçut l'accueil le plus significatif. Parmi les lettres les plus sympathiques, on nous permettra de mentionner celles de Monseigneur de Soissons, de Monseigneur Mermillod, de Nosseigneurs de Grenoble, de Châlons, de Beauvais, d'Amiens, de Mende, de Limoges, de Vannes, de Toulouse, de Dijon, de Liège, de Ruremonde, etc..., autant de documents, montrant à quel point le jeune Institut diocésain avait déjà partout de bons amis. Ces pièces officielles étaient généralement accompagnées d'une lettre d'envoi, de caractère privé, celle-là, et toujours conçue dans les termes les plus sympathiques.

[305] Voici, par exemple, la lettre officielle de recommandation, signée de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons et datée du 23 juin 1887 :

« Très Saint Père,

Le prêtre Léon Dehon, de mon diocèse, qui, avec mon autorisation, a jeté les fondements d'une Société de Prêtres du Sacré-Cœur, me prie de solliciter de Votre Béatitude, une lettre de satisfaction et d'encouragement, afin que, muni de cette paternelle bénédiction, il puisse, lui et ses coassociés, travailler avec plus d'allégresse et de fruit, à leur sanctification commune, ainsi qu'aux œuvres de zèle et de charité.

Je crois devoir, Très Saint Père, accéder au désir de M. Dehon : Lui-même est d'abord un prêtre des plus recommandables ; pieux, désintéressé, instruit, il met une grande énergie au service de tout ce qui lui paraît bien ; sa fortune, qui était très notable, est entièrement engagée dans son Œuvre. Il règne, parmi ses associés, une piété vive, une humilité que je crois réelle et profonde. Tous les membres de cette Association professent l'affection la plus filiale et un dévouement absolu au Siège Apostolique. Je n'ai, moi-même, qu'à me louer de leur obéissance et de leur respect, depuis qu'avec l'assentiment exprès du Siège Apostolique, ils sont devenus une Société diocésaine.

Ils dirigent dans la ville de Saint-Quentin, la plus populeuse de mon diocèse, un Collège catholique, qui était bien nécessaire et qui fait le plus grand bien. Plusieurs d'entre eux se livrent à la prédication, surtout dans les campagnes, s'appliquent à l'étude des lettres, des sciences humaines ou de la théologie, tout en menant la vie religieuse, pour se préparer à remplir dignement les missions qui leur seront confiées dans la suite. Humblement prosterné, etc... »

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Cambrai, de son côté, adressa au Saint Père la lettre suivante :

Beatissime Pater,

« Profiteor Sanctitati Vestrae me habere, in dioecesi mea, aliquot sacerdotes et clericos Societatis a Sacro Corde D. N. Jesu Christi nuncupatos, quorum domus principalis in Urbe S. Quintini existit. Horum Sacerdotum et clericorum vita exemplaris, zelus in exsequendis Sacri Ministerii functionibus, pietas et modestia scolasticorum, illos multum apud nos commendat. Unde mihi pergratum erit, si Sanctitas Vestra huic nascenti Congregationi dignabitur Laudativas Litteras mittere, quibus praedictorum Sacerdotum Societas apud multos ut digna videtur, faciliorem accessum habeat et ipsorum zelus magis inflammetur. Et Deus... »

Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque d'Amiens voulut bien, lui aussi, appuyer en ces termes, la demande du Père Dehon :

[306] Beatissime Pater,

« Societas Clericorum quae, sub invocatione Sacratissimi Cordis Jesu, in Civitate Sancti-Quintini, haud longe a finibus dioecesis nostrae, tum ad pueros christiane educandos, tum ad auxilium Clero saeculari diversimode praebendum, nuper condita fuit necessitatibus in quibus nunc versamur. Optime congruere nobis videtur ; praesertim eum illo animo et spiritu verae pietatis manifeste redolet, quo feliciter ornatum se semper praeiit ejus institutor, Sacerdos egregius, doctrina, religione et peculiari erga Sanctam Sedem devotione conspicuus.

Itaque humiliter Sanctitati Vestrae exponimus nobis pergratum fore si praedictae Societati laudativas litteras concedere dignaretur,

Et Deus... »

+ Joannes Baptista Maria Simon
Episcopus Ambianensis.

Et voici la lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Ruremonde :

« Le soussigné se plaît à constater, par les présentes, que les Prêtres du Sacré-Cœur, venus de Saint-Quentin et établis à Watersleyde près Sittard, se sont acquis l'estime générale par leur conduite religieuse, et qu'à son avis, ils méritent sous ce rapport d'être recommandés, comme il les recommande en vue d'obtenir le Bref laudatif pour leur Congrégation... »

Son Éminence le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims daigna même à cette occasion, pousser l'amabilité, jusqu'à inviter le Père Dehon à lui faire visite, en son palais archiépiscopal, avant son départ pour Rome ; car Son Éminence se proposait de seconder, de ses démarches personnelles, l'humble requête du Père Dehon. Sa Grandeur Monseigneur de Soissons témoigna de dispositions analogues : le 12 mai 1886, Monseigneur lui avait, en effet, déclaré ne pas s'opposer à voir la Société devenir un Institut de droit pontifical ; il s'engageait

même à appuyer ses instances éventuelles, à condition que Saint-Jean devint un Collège de plus en plus florissant.

Restait, il est vrai, un point délicat ; La jurisprudence exige qu'une affaire ne soit jamais transférée d'une Congrégation romaine à une autre, sans autorisation préalable du Saint-Siège. D'où il suit que l'Institut du Père Dehon, ayant eu affaire avec le Saint-Office, ne pouvait solliciter son approbation de la Congrégation des Évêques et Réguliers, autrement que par faveur gracieuse. Que déciderait le Saint-Siège ? Sa Grandeur Monseigneur [307] l'Évêque de Soissons remit au Père Dehon, le 7 juillet 1887, une lettre importante, tendant à obtenir du Cardinal Secrétaire du Saint-Office, la faveur de suivre la voie ordinaire, pour l'approbation de l'Œuvre. Par la même occasion, Sa Grandeur exposait la ligne de conduite qu'elle avait adoptée à notre égard : maintien de Sittard, fondations de Lille, du Val-des-Bois, etc... Son Éminence le Cardinal Langénieux acheva la négociation à Rome même et obtint gain de cause. « C'était pour l'Œuvre un résultat énorme, dit le Père Dehon ; les chaînes nous étaient ôtées des mains, nous sortions du Saint-Office et nous recouvrions notre pleine liberté ! »

La lettre suivante de Son Éminence le Cardinal Langénieux ne tarda pas à en transmettre à Saint-Quentin l'heureuse nouvelle :

« Mon cher Abbé. Vous pouvez traiter désormais vos affaires avec la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers. Le Saint-Office, par la bouche de son procureur, Mgr Salua, me l'a assuré ce matin. Vous devez néanmoins persévérer dans la voie d'une union très étroite avec Monseigneur votre saint et sage évêque, parce que le dossier de la première affaire reste entier. Mais, en vous confiant ce fait, j'ai hâte d'ajouter que tout le monde ici vous aime, vous honore et veut du bien à votre famille religieuse. Le Saint Père vous bénit et apprend avec joie vos progrès, sous les yeux et la main de Monseigneur de Soissons, en qui il a toute confiance. Préparez en paix vos Constitutions, elles auront bon accueil. Ainsi se réalisera pour vous le « *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent...* »

C'était une promesse formelle d'approbation prochaine.

Pendant ces tractations, les Prêtres du Sacré-Cœur se multipliaient dans les œuvres du Saint Ministère : Le 1^{er} octobre 1887, Sa Grandeur encourage le Père Dehon en lui adressant ce mot paternel : « Ci-joint mille francs, partie offrande, partie de ma très minime cassette. Je vous serais reconnaissant si vous acceptiez *la paroisse d'Etaves*, pour M. l'Abbé Grison. »

L'expérience devait montrer que, malgré l'esprit accommodant d'un Institut qui en est à ses débuts, la combinaison mise à l'essai au petit sanctuaire de Beautroux n'était guère sortable : les locaux qui lui étaient assignés, suffisants pour un chapelain, ne faisaient pas l'affaire d'une Communauté, si restreinte fut-elle. Or, à cette époque, *le château de Fourdrain* se trouvait en [308] vente à des conditions très douces, en pareilles circonstances, le fait n'était-il pas une sorte d'indication providentielle ? Le Révérend Père Duplan fit donc l'acquisition de Fourdrain, au cours de l'année scolaire 1887-1888, et le Révérend Père Rasset en fut nommé supérieur.

Le 9 juin 1887, le Père Dehon écrit à Sa Grandeur : « Monsieur Harmel me presse. Il va venir ici lundi, que lui dire ? Il paraît très désireux de nous avoir. Il se chargera d'en demander l'autorisation à Son Éminence le Cardinal. Pour y aller, il faudrait lui donner M. Charcosset, au moins la première année, avec deux autres sujets... » Monseigneur de Soissons y consentit. Les Prêtres du Sacré-Cœur exerceront donc leur ministère à l'usine du Val-des-Bois.

Au Val-des-Bois, par Warméville (Marne)

Dès le début de son ministère à Saint-Quentin, nous avons vu avec quelle ardeur M. l'Abbé Dehon était entré dans le domaine des réalisations, au point de vue religieux et social. Avant même les Congrès de Laon et de Reims de 1875, avant le Congrès de Saint-Quentin de

1876, M. l'Abbé Dehon avait eu l'avantage d'assister au Congrès de Lyon du 24 au 28 août 1874 ; non il est vrai, en qualité de rapporteur, mais seulement pour se documenter en qualité de délégué officiel du diocèse et du Bureau diocésain des Œuvres.

Ce Congrès mémorable qui réunit 850 membres, fut le triomphe d'un industriel de la banlieue rémoise, Monsieur Harmel, tant ses rapports à la fois pleins de faits et débordant d'idéal chrétien laissèrent, dans l'auditoire, les impressions les plus fécondes. Sa Sainteté le Pape Pie IX, tenu au courant de cette magnifique réussite, adressa les félicitations les plus cordiales aux organisateurs du Congrès, spécialement au sujet de « l'éclat que lui avait donné la très longue énumération des Œuvres agrégées à l'Union... et du dessein très noble, quoique très difficile à réaliser, de diriger leurs efforts vers l'organisation chrétienne des usines, afin de veiller sur tant de familles, et de ramener cette portion nombreuse du peuple des ouvriers, à la pensée du salut et des devoirs du bon citoyen. »

« Les magnifiques rapports de Monsieur Harmel tout spécia-[309]lement, notera le Père Dehon, seraient à relire, tant ils ont gardé d'actualité dans leurs maîtresses lignes. » Cette remarque nous montre combien persistante et profonde avait été l'impression produite sur lui, par M. Harmel. C'est donc, jusqu'à plus ample informé, au Congrès de Lyon qu'il faut faire remonter l'origine des relations qui vont s'établir, entre le Père Dehon et cet éminent homme d'œuvres. Nous retrouvons, en effet, dans les notes de M. l'Abbé Dehon, une sorte d'aide-mémoire conçu en ces termes, au sujet des rapports de M. Harmel : « Dans son premier rapport, M. Harmel établissait la nécessité des associations chrétiennes dans l'Église ; puis l'urgence extrême qu'il y avait à étendre l'association à tous les membres de la famille, aux filles, aux femmes, aux hommes ; il montrait comment les associations étaient à même de satisfaire aux trois grands besoins de l'ouvrier : besoins religieux, utilitaires, récréatifs ; enfin, il montrait l'utilité des réunions générales pour montrer l'union de la famille et pour l'édification générale. »

Le deuxième rapport de M. Harmel permettait de constater combien il est facile d'établir des œuvres en ville.

Le troisième traitait de la propagande des œuvres à l'usine. Nous y relevons cette vue si juste, que l'avenir, hélas, devait réaliser : « Il faut désillusionner notre société : sans religion, toute l'économie sociale moderne n'est qu'un mensonge, qui nous prépare des catastrophes nouvelles. Pas de joie sans la paix de l'âme ! Pas de bien-être sans l'économie, la tempérance, la modération qu'enseigne la religion. Pas de famille sans le respect et les bonnes mœurs. Rien de tout cela sans la religion ! Ce ne sont ni les sociétés coopératives, ni les caisses d'épargne et de secours, ni la hausse des salaires qui sauveront la société, si l'on s'obstine à repousser Dieu... »

M. Harmel signalait enfin les résultats obtenus par ses Œuvres du Val-des-Bois. « Résultats religieux : Règne de Dieu à l'usine, douze cents communions par mois. Résultats économiques : Institutions de tous genres, assurances, caisses de secours, caisse d'épargne (49 déposants ont laissé 11.000 francs en six mois). Certains ouvriers entrés à l'usine avec des dettes, ont aujourd'hui un capital de deux, trois, quatre et jusqu'à six mille francs, grâce aux œuvres catholiques qui sont une source d'économie et d'épargne. »

[310] Tout rapprochait donc naturellement et surnaturellement ces deux hommes de Dieu, le Père Dehon et M. Harmel : le même idéal social et, il est juste de l'ajouter, la même ferveur pour la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Aussi, nous dit M. l'Abbé Gaillard, Aumônier du Val-des-Bois :

« leurs âmes sympathisèrent-elles promptement. M. l'Abbé Dehon invita M. Harmel à donner une conférence au patronage, qui était le centre de ses œuvres saint-quentinoises. Dès lors, des liens puissants d'estime et d'affection mutuelles les portèrent l'un vers l'autre. » Ces liens devinrent plus intimes encore, lorsque M. l'Abbé Dehon, devenu le Père Jean du Cœur de Jésus, eut fondé l'Institut dont nous retraçons l'histoire.

Immédiatement, dit M. l'Abbé Gaillard, M. Harmel songea à confier à cette Congrégation, qui avait comme Fondateur et Supérieur un homme si social, la direction religieuse et le soin spirituel des œuvres du Val-des-Bois. Jusqu'alors, il avait bien eu des aumôniers pour son Usine, mais c'étaient des prêtres que Monseigneur l'Archevêque de Reims voulait bien autoriser à y exercer les fonctions du saint ministère, simplement à titre provisoire. M. Harmel désirait une direction régulière et suivie. Pendant les années de formation de la jeune Congrégation, le Père Dehon n'avait pu donner suite à ce vœu ; enfin, en 1887, il eut sous la main l'homme qu'il jugea capable de remplir cette mission. Au printemps, il envoya au Val-des-Bois le Révérend Père Barnabé Charcosset, en compagnie d'un autre prêtre et d'un scolastique.

Le Révérend Père Barnabé était vraiment l'homme de la situation. Homme de vie intérieure intense, doublé d'un homme d'action très averti, avant son entrée dans la Congrégation, il avait exercé pendant onze ans les fonctions de vicaire à Charolles (Saône-et-Loire) avec un tel succès que – l'on s'en souvient – son Évêque hésita longtemps, avant de l'autoriser à entrer en religion. Dans sa paroisse, le ministère habituel ne lui avait pas suffi ; il y avait fondé des œuvres sociales, cercle ouvrier, patronages de garçons et de filles, (pour ces dernières, il avait obtenu le concours des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur de Versailles).

Voici donc le Père Charcosset au Val-des-Bois. Le Val-des-Bois évoque toujours l'idée d'une usine exceptionnelle, où règne la paix sociale et l'esprit chrétien, grâce au zèle admirable de la famille Harmel et surtout de son chef, le « Bon Père ». Ne dirait-on pas qu'il fut chargé par la Providence d'indiquer à l'Europe la solution du problème social contemporain ? L'usine du Val, en 1861, n'était ni plus ni moins mauvaise que les usines similaires : je veux dire que pas un ouvrier n'y remplissait ses devoirs religieux. Aujourd'hui, la situation est complètement renversée.

Quel fut le secret de cette transformation ? Il serait vain de le chercher ailleurs que dans la charité puisée par un vaillant, aux sources mêmes du Sacré-Cœur de Jésus :

« Le bon M. Harmel, disait Sa Sainteté le Pape Léon XIII en 1895, comme il est bon pour ses ouvriers ! Si toutes les usines allaient comme la sienne, comme tout irait bien ! »

C'est ce que rappelèrent encore ces autres paroles, également adressées par le Souverain Pontife aux ouvriers du pèlerinage :

« ... Vous gardez vos âmes dans la paix, en vous confiant à ces patrons chrétiens, qui président, avec tant de sagesse, à vos laborieuses journées, qui pourvoient, avec tant de justice et d'équité à votre salaire, et en même temps, vous instruisent de vos droits et de vos devoirs, en vous interprétant les grands et salutaires enseignements de l'Église et de son Chef. »

Voilà bien les traits distinctifs et comme la peinture du Val ! L'usine y est vraiment transformée en une famille, où l'autorité n'est pas sans analogie avec celle de la paternité naturelle. Pour les ouvriers et employés, leur chef, c'est leur « Bon Père », ils ne lui connaissent pas d'autre nom. Le libéralisme économique tend à séparer les intérêts matériels des intérêts spirituels, afin de mieux ruiner ceux-ci ; le « Bon Père », lui, veut reprendre les traditions de l'Église en unissant les biens du corps à ceux de l'âme, pour les promouvoir les uns et les autres. Les encycliques sociales de Sa Sainteté le Pape Léon XIII prévoyaient toutes les solutions capables de satisfaire aux revendications de la classe ouvrière. Elles sont toutes appliquées au Val : salaire familial, participation aux bénéfices, cités ouvrières commodées, caisse de prévoyance, système d'épargne des plus avantageux, conseil patronal, conseil d'usine, etc. si bien que les grèves sont inconnues au Val.

Dans cette usine modèle, M. Harmel a ouvert un réel champ d'action à l'activité du prêtre :

[312] « Le conseil de corporation doit toujours renfermer un prêtre, qui aura toute autorité, pour les questions touchant à la conscience ou à la doctrine, et dont les droits seront spécialement reconnus par les règlements... Il est même désirable que le prêtre établisse, pour les comités, des cours de doctrine et de morale

sociale », note encore M. l'Abbé Gaillard, à qui nous empruntons tous ces détails.

Aussi, le Révérend Père Charcosset se mit-il à l'étude des questions sociales en vue d'accomplir son délicat mandat, nous lui devons toute une série d'articles, destinés à y intéresser ses confrères dans le sacerdoce. En sa compagnie, nombreux furent les prêtres et les séminaristes qui vinrent s'enthousiasmer aux vibrantes paroles du Révérend Père Dehon, de M. le Chanoine Perriot, de M. l'Abbé Garnier, de tous ceux qui croyaient alors, en France que *toutes* les directives du Pape pouvaient et devaient être suivies.

Toutefois, c'est sur le terrain spirituel que devait surtout s'exercer l'activité du Père Aumônier : Le principe est admis au Val, que les éléments de la corporation doivent être chrétiens, mais sans aucune pression. *Écoles, congrégation des Enfants de Marie, cercle saint Joseph, Association des Mères chrétiennes, retraites prêchées, visite des malades*, furent, avec la prière et les fonctions habituelles du saint ministère, ses moyens d'apostolat pendant quinze ans. Entretemps, il était le directeur aimé et écouté de la famille patronale ; il l'affermisssait dans la dévotion au Sacré-Cœur.

L'organisation des œuvres dans l'usine prévoyait, pour la formation morale des ouvriers, tous les moyens extérieurs nécessaires : l'enseignement et l'action. Restait à agir auprès du Bon Dieu par la prière (qui s'adresse à sa bonté), par la pénitence (qui, unie à celle du Rédempteur, s'adresse à sa justice) : Ce sera le rôle du nouveau groupement appelé *l'Association intime, où les membres sollicitent, comme une grâce du plus haut prix ; épreuves et peines, tout en offrant leurs souffrances et même leur vie, pour le salut des ouvriers.*

Tant de réussites attirèrent, sans qu'il s'en doutât, l'attention de ses Supérieurs et de ses confrères sur l'humble aumônier du Val-des-Bois. Lors du SIXIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL, tenu Louvain les 11 et 12 septembre 1902, le Père Charcosset fut élu Assistant Général de l'Institut. À ce titre il dut assumer la [313] tâche des Visites canoniques ; et on le vit allant de communauté en communauté, pour entraîner ses confrères dans la poursuite de l'idéal commun d'amour et de réparation, en dépit de tous les obstacles et de tous les heurts. Doux et humble, il devinait les besoins des âmes et leur apportait avec une délicate discrétion, lumières et secours. Il avait la paix, il donnait la paix, et volontiers il mettait l'accent sur la vie de victime, par l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Toute sa vie avait été semée de souffrances et de maladies, qu'il supportait, avec une patience souriante de tous les instants. Au cours d'une visite canonique à Sittard, en 1908, il se sentit plus gravement atteint. Aussitôt il songea à achever sa préparation à la mort et reçut le sacrement de l'Extrême-Onction, avec un calme dont il s'étonnait lui-même. Jamais il ne devait se remettre complètement de cette grave alerte ; pourtant, les soins exceptionnels, dont M. Harmel voulut bien l'entourer, lui permirent de continuer sa vie de victime quatre années encore. En 1912, après un pèlerinage à Rome, où il avait eu le bonheur de parler longuement de nos Œuvres au Souverain Pontife, notre vénéré Père Assistant s'arrêta à Nice en compagnie de M. Harmel. C'est là que, le 29 décembre, fortifié une fois encore par le sacrement de l'Extrême-Onction, il rendit à Dieu sa belle âme, après avoir offert sa vie « pour la Congrégation et pour le Val, ses deux grandes affections ».

La population du Val fit des obsèques triomphales à celui qu'elle pleurait comme un père : Vingt-cinq ans de labeur apostolique dans ce milieu ouvrier, telle fut l'œuvre réparatrice sociale du Très Révérend Père Charcosset !

« Prêtre du Sacré-Cœur, disait aux funérailles M. Paul Champion, au nom de la Corporation tout entière, vous avez vécu par le Sacré-Cœur et pour Lui !... Nos œuvres garderont l'empreinte profonde de la forte et douce éducation qu'à votre école elles ont reçue. À notre époque de démocratie, vous avez fait comprendre le rôle du prêtre dans la société actuelle. Théologien à l'esprit lucide et vigoureux, au cœur généreux et compatissant, vous avez inspiré nos doctrines sociales et fixé, pour ainsi dire, les étapes de notre progression morale. Toutes nos familles sont ici, elles ne forment, avec celles qui tiennent à vous par les liens du sang, avec vos frères dans le sacerdoce, qu'une grande famille qui vous pleure et qui prie. Vous avez prolongé, parmi nous, votre vie de ce

monde, en nous donnant M. l'Abbé Gaillard. C'est envers lui, votre représentant ici-[314]bas, que la corporation prend l'engagement solennel de porter toujours fièrement le drapeau de l'honneur et du devoir... Au revoir au ciel ! »

La belle vision, ô mon Dieu, que celle d'un cœur patient, doux, calme, qui se dépense par amour en tout et partout !... Que d'héroïsme ne suppose-t-elle pas ! Comme elle fait penser au bon Jésus !

Fondation de la paroisse Saint Martin, à Saint-Quentin

Le 15 février 1888, presque à la veille du jour où le Saint-Siège allait répondre à la demande du Décret de louange, Sa Grandeur Monseigneur de Soissons écrivait au Père Dehon :

« Je ne pense jamais au faubourg Saint-Martin sans une émotion pénible et sans me demander si je n'aurai pas à rendre compte, du délaissement religieux d'une population considérable de Saint-Quentin. Monseigneur Mathieu connaît mes sentiments à cet égard, et *si je m'adresse à vous*, c'est que les Prêtres du Sacré-Cœur me semblent providentiellement indiqués pour fonder et diriger l'équivalent d'une paroisse, dans ce quartier... Il faudrait acheter un terrain, sous des noms privés, y établir une Mission provisoire, sous le titre de *Saint-Martin du Sacré-Cœur*, donner à l'établissement une circonscription convenable avec l'agrément de M. le Curé et de la Fabrique de Saint-Quentin, assigner au prêtre directeur le titre de vicaire de la Basilique, et faire le bien avec cette organisation précaire, en attendant mieux. Un de vos prêtres les meilleurs et les plus capables, ne serait pas trop bon, pour cette œuvre. Je vous donnerai une large autorisation de quêter. La première chose à faire serait de vendre la propriété de M. Genty ; la seconde, d'acheter, avec tous les fonds précédemment recueillis, un terrain bien placé et suffisamment vaste. Veuillez recommander ce projet à Notre-Seigneur, y réfléchir et en parler à Monseigneur Mathieu. »

Selon le vœu très net de Sa Grandeur, l'entreprise commença par la prière des nôtres, jointe à celle de nos amis qui s'intéressaient à l'Œuvre du Sacré-Cœur. Le Révérend Père Augustin Herr fut chargé de recueillir les fonds pour l'érection de l'église, dont il devint le premier curé. Malgré la disparition de nos archives de Saint-Quentin au cours de la guerre de 1914-1918, nous avons pu retrouver un cahier gris de l'époque, portant recette de 199.143 francs 20 pour l'Église Saint-Martin, avec les noms des souscripteurs.

Le Révérend Père Lobbé succéda au Révérend Père Augustin Herr en 1896 ; il [315] devait rester en charge jusqu'à sa mort, survenue en 1933. Longtemps le Père Curé, ou l'un de ses vicaires, desservirent la paroisse rurale de Oestre. La magnifique église Saint-Martin, que nous avons photographiée quelques mois avant la guerre fut dévastée par la tourmente. Depuis lors, grâce à l'activité de Sa Grandeur Mgr Binet, de l'infatigable Mgr Mennechet et de leurs admirables collaborateurs, elle a pu renaître de ses ruines, plus splendide que jamais.

De Watersleyde (1883) à Leyenbroeck-Sittard (1889)

Le décret du 28 mars 1884 avait autorisé, on s'en souvient, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Ruremonde à différer « *sine die* » l'exécution du décret de dissolution porté par le Saint-Office, le 28 novembre de l'année précédente. La maison de Watersleyde vivait donc ! Son noviciat reçut, le 21 mai 1885, le Père André Prévot qui longtemps, allait être l'âme de nos fondations en Hollande, tandis que lentement, trop lentement, au gré du Fondateur, le modeste essai d'école apostolique, qui y était tenté, préparait l'avenir. Quel esprit de foi ne fallut-il pas, pour travailler ainsi, avec la perspective de voir, peut-être le lendemain, tant de labeur sapé à la base, par l'application du décret de dissolution...

Si l'on en croit un proverbe chinois, « il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié... » Pour la gloire du Sacré-Cœur, le Père Dehon gardera donc le contact le plus filial, le plus déferent, le plus assidu avec son Évêque, Sa Grandeur Mgr Thibaudier. Le digne et bon Prélat méritait d'ailleurs, à tant de titres, ce témoignage de filiale confiance ! Le 21 décembre 1885, le Père Dehon lui écrira :

« Tout en étant prêt à quitter Watersleyde, le jour que Votre Grandeur voudra, je me demande encore si la Providence ne semble pas indiquer une autre solution. On peut trouver, pour Watersleyde, des sujets allemands et des ressources d'Allemagne très facilement. Les Allemands ont eux aussi, une grande dévotion au Sacré-Cœur ; il n'y a plus de noviciats chez eux, ils en cherchent, en Limbourg, et donnent volontiers des ressources. On entreprendrait facilement une école apostolique, à Sittard. N'est-ce pas une indication providentielle ?... On garde d'ailleurs, chez nous, le désir des missions et l'espoir d'une Œuvre générale. Votre Gran-[316]deur pourrait peut-être en référer à Rome. On aime beaucoup à Rome les Congrégations qui demandent des missions. Je m'en rapporte d'ailleurs à Votre Grandeur, dont je veux suivre en tous points, les conseils et la direction. »

En ce qui concernait Sittard, Monseigneur répondit en marge : « Question grave à examiner. » Pour celle des missions : « Question complexe, ne rien précipiter. » Le 30 décembre 1885, une lettre de Sa Grandeur, commencée sur le ton paternel, dont il usait si volontiers, avec son « Cher Chanoine », apporte une solution de principe, tout au moins à la question des missions :

« Je ne m'oppose pas à ce que vous vous étendiez au dehors, quand vous suffirez à peu près à vos œuvres commencées, notamment à Saint-Jean. Informez-vous exactement des conditions auxquelles vous obtiendrez une mission : je crains qu'elles ne vous soient difficiles et onéreuses, quelque temps. Voici une année de jubilé, propre à vous introduire dans les chaires du diocèse, nous vous y seconderons. »

Le 21 janvier 1886, ce sont encore de paternels encouragements et des pronostics, que l'avenir devait réaliser :

« Vous faites une grande œuvre à Saint-Jean, et eut-elle des défauts, comme elle en a inévitablement, peut-être en préparez-vous à côté, de non moins grands. Un tel enfantement ne va pas sans douleurs et sans dégoûts. Tout n'était pas de Dieu, dans les premiers enchantements qui vous soutenaient ; acceptez de bon cœur les peines fécondes : c'est leur sanctification, qui formera votre couronne, en or pur et en pierres vraies. À ne parler que de Saint-Jean, vous y faites l'œuvre la plus belle, sinon la plus nécessaire, qui se fasse dans le diocèse. L'année de retraite, à laquelle vous songeriez, mon bien cher Père, n'est pas possible en ce moment. Mais isolez-vous tout à fait, un moment chaque jour, une heure ou deux chaque semaine, un jour entier par mois, en tête à tête avec Notre-Seigneur. Votre religieusement et paternellement affectionné. »

Les relations étaient donc excellentes entre l'Évêché de Soissons et le Père Dehon ; d'autre part, le Père André, d'ailleurs secondé par quelques Pères et par le saint Frère Alphonse, menait sa maison de Watersleyde de façon à justifier du même coup, pour la gloire du Sacré-Cœur, l'estime de l'Évêché de Ruremonde et celle de la si pieuse population de cette région. En 1888, acquisition fut faite d'une ferme et d'un terrain assez vaste dans la commune de Leyenbroeck, à la sortie de Sittard. [317] Le but de cette opération était, sans doute, de rapprocher de ce centre important, la communauté de Watersleyde établie en pleine campagne. Le dévouement du frère coadjuteur Anschaire permit au Père André, pressé par la question d'argent, de réduire les dépenses d'établissement : voici donc le bon frère qui s'ingénia à utiliser au mieux, le terrain qui se trouvait en bordure de la route de Sittard ; puis à dresser les plans de la petite chapelle gothique et des premiers bâtiments de la Communauté. En juillet, ou en septembre 1889, les constructions étaient à point. C'est vers ce moment, qu'eut lieu le transfert de la communauté de Watersleyde à Leyenbroeck-lez-Sittard.

Alors commence pour cette nouvelle fondation, une période de bénédictions peu communes. Deux œuvres trouvaient asile dans ses murs, le noviciat et l'école. Le noviciat qui restera international jusqu'en 1908, comportait au début, deux années de probation avant la sainte Profession ; à partir de l'année 1894 il fut décidé que la première année de philosophie s'y ferait pendant la deuxième année de noviciat. Le 19 juillet 1886, M. l'Abbé Grison, du diocèse de Verdun, obtenait de son Évêque la permission d'entrer dans notre Institut ; après son noviciat à Sittard, le Père Gabriel Grison y occupa la chaire de professeur de philosophie ; et, dans notre œuvre encore si jeune, alors que d'autres songeaient à s'enraciner, il eut la fière audace de réaliser l'idéal missionnaire, pour lequel il était entré chez nous. Après un court ministère à Beautroux, il fonde notre première mission, celle de l'Equateur dont nous retracerons plus loin l'héroïque épopée ; contraint par la franc-maçonnerie de rentrer en

Europe, il deviendra le fondateur et le premier Vicaire Apostolique de la mission des Stanley-Falls, au Congo Belge, accomplissant ainsi le prodige de conquérir à Jésus-Christ une immense région, avec une troupe de missionnaires fort peu homogène et des moyens humains assez limités. Son Excellence Mgr Grison avait cherché, avant tout, le « règne de Dieu et sa justice », le reste est venu par surcroît.

En 1896 s'élève à Leyenbroeck-Sittard, l'aile de bâtiment parallèle à la route : dès lors, l'école de Sittard prend un développement qui, avant peu, en fera un établissement modèle. Non qu'il faille s'attendre à trouver, dans son enceinte, autre chose qu'un véritable Institut religieux, c'est ce qui fait sa gloire ! [318] Mais l'école de Sittard s'est toujours distinguée, à la fois, par le sérieux de la formation religieuse et apostolique qu'elle assure à ses élèves et par le fini de la culture intellectuelle, dont elle orne leur esprit. En 1897, il y eut échange de programmes entre l'école de Sittard et celle de Clairefontaine, et les élèves de langue allemande se groupèrent à Sittard. L'année 1898-1899 apporta à Sittard de nouveaux agrandissements, puis, en 1902, le Révérend Père Mulder construisit un nouveau bâtiment dans le prolongement de la chapelle.

Nous arrivons ainsi jusqu'en 1908 où, pour de sages raisons d'opportunité, la Congrégation se partage en deux Provinces : l'une, dite Province Orientale, groupe les religieux de langue allemande et nos sujets autrichiens ; la seconde comprend les autres pays. Désormais, ne restent donc plus guère à Sittard, que les sujets de langue allemande.

En 1912, le noviciat de Sittard est scindé : les candidats au sacerdoce accomplissent leur année de probation à Cinq-Fontaines, au Grand-Duché de Luxembourg ; les frères coadjuteurs demeurent à Sittard. Restait à enrichir ce grand établissement de son complément naturel. Sans doute, le plan de ses bâtiments, élevés selon les possibilités du moment en une quarantaine d'années d'efforts, manque un peu d'unité ; mais telle quelle, cette Maison, avec ses trois cents élèves, répond suffisamment au but pour lequel elle a été fondée. Il lui fallait cependant une église, pour grouper sa nombreuse population dans une prière commune : depuis 1926, c'est chose faite, notre Maison des Missions de Sittard possède sa grande église du Christ-Roi, qui fut consacrée par Son Excellence Monseigneur l'Évêque de Ruremonde. Enfin, l'école de Sittard publie chaque mois et imprime elle-même, à 40.000 exemplaires, une revue estimée, qui intensifie dans les pays de langue allemande, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ; et le niveau des études y a été jugé tel, qu'en 1929, les autorités du Reich ont accordé à notre école de Sittard, la faculté de faire passer elle-même les examens de baccalauréat allemand à ses élèves, avec toutes les garanties prévues par le droit allemand, sur la matière.

Les résultats obtenus par cette école dépassent toutes les espérances, et justifient pleinement les pronostics optimistes que le Père Dehon émettait, dans sa lettre du 21 décembre [319] 1885, lorsqu'il était seulement question de tenter quelque chose du côté de l'Allemagne. Une fois de plus, le Père Dehon avait vu juste ! Un peu de statistique permet aisément de le constater : Grâce surtout aux anciens élèves de cette école, notre Province Allemande, fondée en 1908, comptait à la date du premier décembre 1932, quatre-cent-trente religieux et cinquante-trois novices. Le nombre de ses Maisons en Europe, s'élevait à onze. Elle fournit des missionnaires au Brésil du Sud depuis 1903 (Brusque, Formiga, Hansa-Humboldt, Jaraguà, Joinville, etc...) ; en Afrique méridionale, au Vicariat d'Aliwal (ancienne mission du Gariép) depuis 1923 (Aliwal-North, de Aar, Jagersfontein, Indwe enfin où réside le Vicaire Apostolique, Monseigneur Demont). En Amérique du Nord, depuis 1922 (South-Dakota, Illinois, Wisconsin) ; au Danemark, depuis 1903 à Haderslew ; au Congo, depuis 1897. Enfin, en Espagne un groupe de Pères exerce son ministère apostolique à Puente-la-Reina, en Navarre à Novelda, à Cuenca et à Madrid, (1935).

Le Saint-Siège accorde au Père Dehon le Décret de Louange pour son Institut, le 25 février 1888

Un peu de prose encore, grâce à laquelle nous apprécierons peut-être davantage à sa réelle valeur, la portée de ce document lyrique. On sait que la première formalité imposée par le droit, lorsqu'il s'agit de fonder un nouvel Institut religieux, consiste à en solliciter l'autorisation de l'Ordinaire du lieu intéressé. Du fait que cette autorisation est accordée, il résulte que la société religieuse en cause, existe officiellement à titre d'Institut de droit diocésain, dans le diocèse où elle est ainsi établie canoniquement.

Pour différentes raisons d'opportunité, telles par exemple que l'unité de direction (quand un Institut de ce genre se trouve répandu dans plusieurs diocèses), aussi bien qu'en vue d'intensifier le recrutement des sujets, l'Institut de droit diocésain possède à certaines conditions, la faculté de solliciter un nouveau statut légal qui le transforme en Institut de droit pontifical. De la sorte, il relèvera désormais, dans les circonstances précisées par le droit, non plus de l'ordinaire du lieu, mais directement du Saint-Siège. L'Acte juridique par lequel cette faveur peut être accordée, porte le nom de « *Décret de Louange* » « *Decretum laudis* ». Enfin, lorsque l'Institut en question a fait preuve, non seulement de sa vitalité persistante, mais encore du fait qu'il répond à un besoin ordinaire de l'Église, le Saint-Siège peut lui accorder une situation désormais stable, en l'honorant par Décret spécial, de son approbation définitive.

L'heure allait enfin sonner où, après avoir laborieusement semé dans les larmes, le Père Dehon moissonnerait dans l'allégresse. Son Œuvre, encore bien imparfaite – nul n'en était plus persuadé que lui – se trouvait cependant renouée, raffermie ! La courbe de sa vie intérieure et celle de son activité apostolique suivaient une progression ascendante constante, qui laissait augurer magnifiquement de l'avenir. Vingt-sept Cardinaux, Archevêques ou Evêques s'en étaient portés garants, dans des attestations officielles qui, en couvrant de confusion ceux qui en étaient l'objet, leur permettaient cependant de constater avec allégresse que tant de prières, d'adorations, de souffrances, de travaux étaient, en définitive, agréés de Dieu et de ses premiers représentants.

Voici la teneur du mémorable « DÉCRET DE LOUANGE », par lequel le Saint-Siège répondit aux lettres épiscopales de recommandation :

Origines de l'Œuvre	« Telle une fleur gracieuse et odoriférante, la pieuse Société des Prêtres du Sacré-Cœur, dite de Soissons, est éclosée à Saint-Quentin (diocèse de Soissons) en l'année 1877, au milieu des ronces et des épines qui, à notre époque, envahissent le monde de toutes parts.
But	Dégagés des sollicitudes de la terre, les Membres de cet Institut osent ambitionner l'honneur de se dévouer, sans réserve et sans mesure, au bon plaisir du divin Cœur de Jésus : d'où leur souci constant de ranimer, dans leur propre cœur d'abord, puis dans ceux de leur entourage, la flamme que Notre-Seigneur est venu apporter à la terre et qu'il souhaite si vivement trouver, de jour en jour plus ardente.
Moyens	C'est afin de réaliser plus sûrement cet idéal, auquel ils tendent de toutes leurs énergies, que ces Prêtres se sont organisés sous l'autorité d'un Supérieur Général : depuis lors ils émettent les trois vœux simples de religion, temporaires d'abord, perpétuels ensuite.
[321] Réalisations	Par leur vie exemplaire, par le soin des plus éclairés qu'ils apportent à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse, par l'exercice des fonctions ecclésiastiques habituelles, par les missions auxquelles ils se dévouent, non moins que par la pratique du ministère paroissial, ces Prêtres apportent au clergé séculier une aide puissante.
Un peu d'histoire	À peine sortie du berceau, leur Société attira l'attention, à la façon d'une gerbe splendide aux suaves parfums ; tant et si bien que, dès à présent (1888) elle est parvenue à plonger ses racines dans quatre diocèses de France, où prospèrent déjà huit Maisons et quatre-vingt-sept Membres. En font foi, les attestations officielles des Evêques de Soissons et des autres diocèses où le nouvel Institut a établi ses Maisons.

Supplique	À ces causes, les Prélats, dont le témoignage vient d'être évoqué, émettent avec les plus vives instances, le vœu que Notre Saint Père le Pape daigne honorer cette Société du Décret de Louange : intimement persuadés du fait que, fécondée par les bénédictions apostoliques, elle n'en pourra produire que des fruits plus magnifiques.
Décision	Telles furent les considérations présentées à Notre Saint Père le Pape, en audience privée, par Nous Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, le 16 février 1888. Après mûre réflexion et minutieux examen des Lettres de recommandation délivrées par les Ordinaires intéressés, Sa Sainteté a daigné louer et recommander vivement le but ou la fin, que poursuit ladite Société des Prêtres du Sacré-Cœur. Dont acte dans le présent Décret ! Restant sauve la juridiction des Ordinaires, selon les prescriptions des saints canons et des Constitutions Apostoliques. Et remettant à une date ultérieure l'approbation de l'Institut lui-même et celle des Constitutions, Sa Sainteté s'en est tenue à prescrire, pour le moment, de communiquer à qui de droit, diverses remarques concernant les Constitutions.

Donné à Rome, à la Chancellerie de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, le 25 février 1888.

L. Cardinal Masotti, Préfet »

Deuxième Chapitre Général de l'Institut (16 et 24 août 1888)

Le Décret de Louange, appelé encore Bref laudatif, était un témoignage de satisfaction, un encouragement, et même, selon [322] le mot de Son Eminence le Cardinal Langénieux, une véritable récompense accordée à l'entière soumission dont le Père Dehon avait fait preuve, lors du « *Consummatum est* ». La jeune Congrégation se sentait renaître ! Ce fut alors que se réunit à Saint-Quentin, les 16 et 24 août 1888, un *CHAPITRE extraordinaire*, dont l'objet était surtout de soumettre à une nouvelle étude nos Règles et nos Constitutions, en fonction des vingt-et-une annotations, dont le Saint-Siège avait fait suivre le Décret de Louange.

Mais avant de communiquer les décisions du Saint-Siège, le Père Général souleva la question des Missions lointaines, à la suite des offres que nous faisait M. le Chanoine Matovelle dans la république de l'Equateur. Le Chapitre fut d'avis qu'il y avait lieu de continuer les négociations, avantageuses apparemment aux deux parties intéressées.

En abordant l'étude des modifications qui semblaient devoir entrer dans le projet définitif de nos Constitutions, différentes questions furent également soulevées : la plus importante concernait la durée de la charge du Supérieur Général. À l'unanimité (le Père Général s'abstenant), en prévision d'une fusion éventuelle avec d'autres Sociétés, il fut décidé que le mandat suprême serait à vie dans l'Institut.

[323] III. LENDEMAINS DE TRIOMPHE

Il était temps que l'approbation de Rome vint ranimer les bonnes volontés, en rendant force et courage à ceux qui, aux heures d'épreuve, étaient restés serrés autour du Père Dehon. Que n'avaient-ils pas eu à supporter ?... Difficultés inhérentes à toutes les fondations qui n'ont pas encore subi l'épreuve du temps, difficultés très spéciales dont le lecteur peut maintenant se faire une idée : tout cet ensemble de croix n'avait pas été sans faire naître dans les âmes une sourde impression de découragement, et dans les relations entre confrères, d'indicibles tiraillements et de douloureux malaises ! Les problèmes d'ordre matériel y avaient aussi contribué pour une large part ; il restait en effet, une grosse facture à régler, celle concernant les constructions imposantes édifiées à Saint-Jean, sur la foi de promesses pourtant sérieuses, mais qui, en fait, n'avaient pas eu de suites. « Personne ne peut imaginer par quelles angoisses j'ai passé ! » écrit à ce sujet, notre Fondateur.

Le Décret de Louange, daté du 24 février 1888, parvint à Saint-Quentin le 3 mars. Quelle joie pour l'heureux Fondateur et pour tous les siens ! Dans chaque maison ce fut un véritable concert d'actions de grâce envers le Sacré-Cœur, et désormais l'usage de perpétuer ce grand événement est devenu l'une de nos coutumes régulières.

Les félicitations de l'Évêque

De toutes parts les encouragements et les félicitations firent échos à la voix toujours si réconfortante du Souverain Pontife. Ainsi le 22 mars 1888, Son Eminence le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims,

« se réjouit avec le vénéré et cher Fondateur de la grâce précieuse qui est accordée à son Œuvre par le Saint-Siège. Toutes les autres faveurs, ajoute [324] son Éminence, viendront dans leur temps ; et celle-ci est la récompense de l'entière soumission à la volonté de Dieu, dans une épreuve douloureuse saintement supportée : « *in cruce salus !* » Suivez fidèlement cette voie et l'Œuvre grandira, en s'affermissant, par l'obéissance et le sacrifice. En échange de son dévouement paternel, dont il sera toujours prêt à donner les témoignages, le Cardinal demande une prière et bénit de tout son cœur les Membres de la famille. »

Monseigneur l'Archevêque de Cambrai écrit le 9 mars :

« Je vous félicite vivement du Décret de Louange, que vous avez obtenu de Rome pour votre chère Congrégation. Cette pièce importante est conçue en des termes de nature à vous causer une grande joie et à accroître l'estime de ceux qui vous connaissent et vous voient à l'œuvre. Après de tels encouragements, il vous est permis de croire que Dieu bénira de plus en plus une entreprise, dont le Vicaire de Jésus-Christ se plaît à reconnaître les résultats et les fruits déjà abondants. Agréiez... etc... »

Avec sa délicatesse habituelle, Mgr Gay écrit :

« Cher Monsieur l'Abbé, C'est avec une vraie joie que j'ai reçu hier la nouvelle de votre premier succès à Rome, et lu le précieux Bref qui loue votre Institut. Cette grâce, depuis longtemps attendue et laborieusement acquise, est le fondement solide qui va porter, j'en ai la confiance, un haut et vaste et saint édifice. Je vous remercie d'avoir compris que je partageais votre bonheur et unirais, de tout mon cœur, mes actions de grâces aux vôtres. Comptez-moi toujours parmi vos amis tout dévoués en Notre-Seigneur. »

Le programme que Sa Sainteté le Pape Léon XIII trace au Père Dehon

Monseigneur l'Évêque de Soissons, lui, fut si touché de l'exquise délicatesse, dont le Souverain Pontife avait fait preuve en l'occurrence, qu'il jugea bon d'inviter le Très Bon Père à aller remercier Sa Sainteté, en personne, après la retraite de septembre. Le Révérend Père Augustin l'accompagna avec M.M. Jean Lecot et Achille Blanchart. Voici, tel que le Père Dehon nous l'a laissé, le récit de l'audience privée que le Saint Père daigna lui accorder :

« Le Saint Père m'accueillit avec une extrême bonté. Je me tins à ses pieds un quart d'heure. Voici la substance de ses paroles : « J'ai lu le décret que je vous ai donné. Je sais que vous faites du bien, que vous avez

déjà huit Maisons, dans quatre diocèses et quatre-vingts religieux. Votre but est bien la réparation ; la réparation est bien nécessaire ! La [325] pauvre France ! elle est sous le joug des sectes. *Prêchez mes encycliques*, elles combattent les erreurs contemporaines. Il faut prier aussi pour les prêtres. Il y en a qui n'ont point la ferveur de leur saint état. Quelles sont vos ressources ? (Je dis au Saint Père que le Collège et les résidences vivaient du fruit de leur travail ; et les écoles apostoliques des secours de la Providence.) C'est bien, ajouta le Saint Père, mais pour les *Maisons d'adoration*, il faudrait des fondations.

(Je parlai au Saint Père de nos projets pour l'Équateur et lui demandai de les bénir ; Sa Sainteté répondit :) Oui, c'est bien, je connais Monseigneur Ordonez, je connais aussi Monseigneur Thibaudier, évêque de Soissons ; je l'ai vu plusieurs fois et toujours avec grand intérêt, parce qu'il est très digne. (Je lui parlais alors de nos Sœurs et du concours qu'elles nous prêtaient, Sa Sainteté me dit :) C'est bien, de cette manière vous pouvez faire beaucoup de bien et j'ai la confiance que votre œuvre se développera. » « Ainsi donc, conclut le Très Bon Père, prêcher les Encycliques du Pape et ses directions, prier pour les prêtres, les aider, se dévouer au Saint-Siège et au sacerdoce, faire l'adoration réparatrice, aller aux missions lointaines, telle est la tâche qui nous est assignée par le Pape. »

En recommandant le dévouement au sacerdoce, Sa Sainteté faisait allusion à l'œuvre sacerdotale, dont Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons parlait en ces termes, dans une lettre du 13 mars 1886 :

« Votre préoccupation de *l'œuvre sacerdotale* est parfaitement légitime, on ne peut meilleure. Bien volontiers, peu à peu, mais de plus en plus, pourvu que ce soit avec modestie, charité et prudence, je vous permettrai de la pratiquer et de la propager dans le clergé diocésain. Faites bien d'abord de ceux qui sont déjà à vous, des hommes de vraie lumière, sages, désintéressés, zélés, indulgents à autrui et d'une certaine sévérité pour eux-mêmes. Je ne les tiendrai pas sous le boisseau ; je serai au contraire, très heureux de les voir édifier le clergé et les fidèles. »

Les réalisations : À l'Équateur notre première Mission étrangère (10 novembre - 15 décembre 1888, 12 juin 1896)

En 1887, au temps de Pâques, écrit Son Excellence Mgr Grison, un jeune prêtre de talent, qui siégeait au Sénat de Quito, M. l'Abbé Matovelle, apprenait par la voie de la presse religieuse, l'existence de notre Congrégation. Le périodique qui amorça ainsi nos premières relations avec la République de l'Équateur, fut sans doute, la revue « *Les Fastes Eucharistiques* », alors publiée à Paray-le-Monial, sous le haut patronage du [326] baron de Sarachaga et du comte d'Alcantara. Si l'existence de l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin attira l'attention de M. l'Abbé Matovelle, c'est que ce digne prêtre avait fondé lui-même à Cuenca, dans le pays de Garcia Moreno, un Institut dit « des Oblats du divin Amour », qui végétait, et dont le but lui parut, dès l'abord, à peu près identique au nôtre. D'où la pensée très judicieuse en principe, de réunir, en une seule, sa Congrégation et la nôtre.

Le baron de Sarachaga et le comte d'Alcantara servirent de trait d'union entre les deux Supérieurs et, le 21 février 1888, M. l'Abbé Matovelle envoyait au Père Dehon son adhésion à la fusion de nos deux Instituts. Ce fut alors que le Père Dehon désigna les pères Irénée Blanc et Gabriel Grison pour aller prendre l'un à Cuenca la direction du noviciat des « Oblats du divin Amour », l'autre à Azugues, celle de leur école apostolique. Nos deux missionnaires – les premiers que le Père Dehon ait envoyés hors d'Europe – s'embarquèrent à Saint-Nazaire, le 10 novembre 1888.

Si le voyage fut enchanteur, l'arrivée en rade de Guayaquil, « la perle du Pacifique », allait réserver aux deux missionnaires maintes pénibles désillusions. M. l'Abbé Matovelle craignit-il de perdre son influence sur les siens, ou plus simplement, la différence du but que poursuivaient les deux Instituts rendait-elle peu vraisemblable leur réunion en un seul ? De fait, il fallut bientôt se séparer : Nos deux missionnaires remontèrent d'abord, en juillet 1889 jusqu'à Porto-Viejo, situé à près de 200 kilomètres au Nord-Ouest de Cuenca, puis obliquant vers le Nord-Est, ils retrouvèrent à Quito plusieurs confrères que le Père Dehon y avait envoyés dans une fondation, d'ailleurs assez délaissée de M. l'Abbé Matovelle. En ce temps-

là, un prélat de haute valeur, fort intelligent et doué d'une indomptable énergie, Monseigneur Schumacher, occupait le siège épiscopal de Porto-Viejo. Lorsqu'il n'était encore que missionnaire Lazariste, le Révérend Père Schumacher s'était distingué par la création et l'organisation des séminaires de Quito. Ce qu'il avait fait à Quito, il voulut le refaire, dans sa ville épiscopale de Porto-Viejo.

L'occasion était belle, pour le Père Dehon, de contribuer à l'extension du règne du Sacré-Cœur, en mettant ses mission-[327]naires de l'Equateur à la disposition du prélat, pour former la jeunesse cléricale. Nos Pères furent affectés, par dépêche du Père Dehon, à cette tâche éminemment missionnaire ; ils y travaillèrent jusqu'à la fin de l'année scolaire de 1890, au moment où leur fut confié la direction du collège de Bahia ; c'est alors qu'ils purent établir une Maison de la Congrégation.

Mais une persécution maçonnique allait sévir, insidieuse et violente à la fois, qui bientôt ne laissa plus guère d'illusions sur l'issue probable de la lutte. À ses missionnaires qui continuaient leur tâche apostolique, avec une énergie qui déroutait même parfois le courageux Monseigneur Schumacher, le Père Dehon donna la consigne de tenir jusqu'au bout :

« Continuez à remplir votre devoir à Bahia, tant que le Bon Dieu n'aura pas indiqué clairement qu'il faut vous retirer. Vous donnez là un grand exemple ! Soyez bien surnaturels, agissez seulement par esprit de foi !... » Et sans vouloir préjuger des desseins de la Providence, il ajoutait : « Qu'importe que nous servions Notre-Seigneur *sur une plage ou sur une autre* ? Ce qui importe, c'est de faire sa sainte volonté. Ne vous agitez pas, faites avec calme vos exercices de piété afin de Lui donner le tribut d'amour et de réparation qu'il attend de vous. »

En 1896, les derniers jours de nos missionnaires à l'Equateur arrivèrent. Le prétexte qui donna lieu à leur départ fut une dépêche d'une ineptie invraisemblable, venant on ne sait d'où... ou plutôt on ne le devine que trop !... En voici le texte : « Le général Schumacher⁷⁹ vient d'envahir l'Equateur à la tête d'une armée de 30.000 Colombiens. » Il n'en fallut pas davantage pour provoquer, dans la rue, des rassemblements houleux, d'où partirent des cris de mort à l'adresse de Monseigneur l'Évêque.

« Deux élèves même du Collège de Monseigneur Schumacher se joignirent aux manifestants. Le lendemain, (rapporte le Père Gabriel Grison), alors que tous les étudiants étaient réunis dans la salle d'étude, je montais en chaire et je demandais aux coupables de se dénoncer : un silence de mort accueillit ces paroles et personne ne bougea. – Eh bien, dis-je, puisque vous n'avez plus le courage que vous avez montré hier, je vous désigne par votre nom : un tel et un tel, sortez ! je vous exclus du Collège. Quand on est assez sot pour ajouter foi à un télégramme aussi absurde, on n'a pas l'intelligence indispensable pour faire les études que nous poursuivons ici. La reconnaissance aurait dû vous fermer la bouche, car [328] vous êtes encore, à l'heure présente, les hôtes de Monseigneur l'Évêque de Porto-Viejo. C'est lui qui vous a donné ce Collège. »

Les parents des coupables eurent beau implorer l'indulgence du Père, la faute était publique et trop grave, le Père Gabriel demeura inflexible... Trois jours plus tard, Roberto Andrade signait le décret d'expulsion immédiate du Père Gabriel Grison et de son fidèle compagnon le Révérend Père Lux. Accompagnés d'une foule, qui voulait à toute force les retenir, les martyrs de la discipline s'embarquèrent à Bahia le 12 juin 1896, en la fête du Sacré-Cœur. Au milieu de l'émotion générale qui étreignait l'équipage du steamer, à la vue de la splendide manifestation dont les expulsés étaient l'objet, un officier anglais se mit au piano attaquant avec énergie l'hymne national de la France.

La revue *Le Règne du Sacré-Cœur dans les âmes et dans la Société* (1889)

Le Père Dehon pensait comme Sa Sainteté le Pape Léon XIII que « des moyens les plus aptes à défendre la religion, il n'en est pas de plus approprié, à l'époque actuelle, ni de plus efficace que la presse. ». Pour lui « le journal catholique (était) comme une mission

⁷⁹ C'est-à-dire Monseigneur l'Évêque de Porto-Viejo...

perpétuelle » et cette « mission », il entendait bien la procurer au plus grand nombre possible, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Telle fut la pensée maîtresse qui, en 1888, le porta à créer la revue *Le Règne du Cœur de Jésus dans les âmes et dans la société*.

Le premier numéro en parut, le premier janvier 1889, avec cette déclaration de principe :

« Il faut que le culte du Sacré-Cœur, commencé dans la vie mystique des âmes, descende et pénètre dans la vie sociale des peuples. Il apportera un remède souverain aux maladies lamentables de notre monde moral. Le règne du Sacré-Cœur est donc éminemment opportun. Ces considérations laissent déjà entrevoir que le culte du Sacré-Cœur n'est pas, pour nous, une simple dévotion, mais une véritable rénovation de toute la vie chrétienne. Le Cœur de Jésus peut seul rendre à la terre la charité qu'elle a perdue. Lui seul regagnera le cœur des masses, le cœur des ouvriers, le cœur des jeunes gens. Cette nouvelle conquête des cœurs est manifestement commencée, avec le règne du Sacré-Cœur... Qu'il vienne donc ce règne béni et réparateur du Cœur de Jésus ! »

[329] Et à l'adresse de ceux que la terminologie de « règne du Sacré-Cœur » pouvait alors surprendre, le Père Dehon rédige ces précisions simplificatrices :

« Le règne du Sacré-Cœur n'est autre chose que le règne même de Jésus-Christ ; mais avec une nuance dominante d'amour et d'hommages explicites rendus au Divin Cœur... Aujourd'hui, il est vrai, d'immenses obstacles semblent se dresser à l'encontre de ce règne et nous conduire vers un terme tout opposé : mais des signes consolants se remarquent aussi, qui semblent indiquer une action providentielle, disposant les voies à ce règne béni. C'est à seconder, dans l'humble mesure de nos forces, cette action providentielle, que notre revue se consacre... Pour ce qui concerne le règne social du Sacré-Cœur, notre tâche sera, comme nous avons commencé à le faire jusqu'ici, de présenter les conditions de ce règne.

Le règne du divin Cœur dans les âmes doit être marqué par un renouveau de toute la vie chrétienne ; c'est ce qu'impliquent les desseins de Notre-Seigneur rappelés plus haut. Il ne faut pas se représenter la dévotion au Sacré-Cœur, comme une sorte de christianisme facile, atténuant les obligations du christianisme véritable. Il faut la concevoir comme une dévotion forte et généreuse, qui attire il est vrai, les âmes par la douceur de l'amour, mais pour les rendre capables d'accomplir les obligations sacrées de la vie chrétienne et de pratiquer dans toute la plénitude les vertus fortes qui la constituent. »

Un tel programme était bien fait pour attirer à son auteur les encouragements de l'Autorité ecclésiastique. Sa Grandeur Mgr Thibaudier écrivit au zélé rédacteur en chef, lorsque *Le Règne...* sortit de presse :

« Je bénis votre entreprise et je prie le Cœur du Divin Maître de lui imprimer seul, autant que possible, le mouvement et la direction. »

Son Éminence le Cardinal Rampolla daigna, peu de temps après, le féliciter en ces termes :

« J'ai reçu les premiers fascicules de la Revue publiée par la Congrégation que vous dirigez. En vous remerciant de ce gracieux envoi, je fais des vœux pour que l'espérance, exprimée par le titre de cette revue soit bientôt réalisée, et que le règne du Cœur adorable de Jésus s'étende véritablement aux âmes et à la société. »

L'École de Notre-Dame de la Miséricorde de Clairefontaine (12-13 juin 1889)

En pleine atmosphère de légende dorée... – Non loin d'Arlon sur la frontière de Belgique et du Grand-Duché, débouche une vallée au nom qui attire dès l'abord l'attention : c'est la vallée [330] de Clairefontaine. Jadis, on l'appelait Beaulieu ; et de fait, c'est avec complaisance que le regard s'y repose sur les collines boisées, auprès desquelles sillonne un ruisseau cristallin, qui a son histoire : En ce temps-là, saint Bernard, de concert avec le Pape Eugène III, passait par Beaulieu au cours d'un voyage de Reims à Trêves ; et, si nous en croyons la légende vénérable, il y bénit une source qui, depuis lors, eut une vertu miraculeuse de guérison : limpide en était le débit, au point que, dénommée par le peuple « claire-fontaine », elle donna peu à peu son nom à la vallée.

Plusieurs siècles durant, ses ombrages furent sanctifiés par un monastère de Cisterciennes,

élevé au XIII^e siècle en l'honneur de Marie, par la pieuse comtesse de Luxembourg, Ermesinde, à la suite d'une apparition de la Très Sainte Vierge. Désormais, de ce « beau lieu » monteront vers le ciel, sacrifices et prières, jusqu'au moment où la tourmente de 1794 ruina le monastère et en dispersa les moniales. C'est à proximité de ces ruines qu'en 1882, nous voyons une nouvelle maison de prière renaître pour ainsi dire de ses cendres ; mais cette fois il sera réservé aux Filles de saint Dominique de reprendre la tradition de vie régulière, si malencontreusement interrompue : elles s'y essaieront, tout au moins en cette année. Et si, en 1886, elles quittent Clairefontaine, seules des raisons d'opportunité les y pousseront et ce ne sera que pour se fixer au-delà de la frontière, à Luxembourg-Limpertsberg.

Tel est le cadre suggestif, rehaussé d'une gracieuse tradition de piété, où il plut à la divine Providence d'établir notre École. C'est la première en date, des fondations que nous allions établir en Belgique ; elle s'ouvrit le 12-13 juin de l'année 1889, sous le haut patronage de NN. SS. les Évêques de Namur, de Luxembourg et de Monseigneur Cartuyvels, alors vice-recteur de l'Université de Louvain. Dès ses débuts elle fut honorée des encouragements de Son Eminence le Card. Préfet de la Propagande, de Son Excellence Mgr Nava di Bontife, Nonce Apostolique à Bruxelles, de Son Eminence le Cardinal Goossens, Archevêque de Malines et de Nosseigneurs les Évêques de Bruges, de Tournai, de Liège et de Gand. Notre humble école, nous aimons à le reconnaître, eut l'insigne avantage de recueillir la riche moisson de grâces et de bénédictions, accumulée par les prières et les sacrifices des [331] saintes âmes qui se sont succédées au Val de Clairefontaine, depuis la fondation de l'abbaye cistercienne en 1214 jusqu'à nos jours. À leur départ de Clairefontaine, pour le Limpertsberg, les Religieuses Dominicaines laissèrent, à la place d'honneur de la chapelle, leur magnifique statue en bois sculpté polychromé de Notre-Dame de la Miséricorde. Le sourire si doux de cette Madone produit dans l'âme une impression de suavité que, nulle part ailleurs, nous n'avons rencontrée... Pour répondre au désir de la vénérable fondatrice de l'ancien couvent dominicain, la Mère Clara Moes, morte en odeur de sainteté, le vocable de Notre-Dame de la Miséricorde fut donné à notre chapelle et à notre école.

Les réalisations – Fondée sous les auspices de la Très Sainte Vierge, l'école de Clairefontaine a singulièrement prospéré sous le signe de l'humilité et de la pauvreté. En dépit des vicissitudes auxquelles il fallait d'ailleurs s'attendre, la Maison est restée une pépinière de nombreuses vocations du meilleur aloi. La pauvreté, ah ! Parlons-en ! Pendant une trentaine d'années, l'école Notre-Dame de la Miséricorde, à laquelle fut adjoint un noviciat en 1889 et un scolasticat en 1892, dut se resserrer dans des locaux où il y avait beaucoup à faire pour sauvegarder les règles de l'hygiène ; pourtant ni les santés ni le bon esprit n'en souffrirent et on y était heureux. C'est l'évidence même ; une grâce spéciale repose sur cette Maison, ses destinées sont dirigées par une sagesse et une force supérieure ! À la suite des différentes transformations et améliorations des locaux, il fallait songer à mieux, pour nos élèves et nos religieux : en 1923, sous le rectorat du distingué Père Brovillé, la Providence nous permit de construire et de payer, en grande partie, un nouveau bâtiment aménagé tout spécialement pour nos élèves. Tout récemment encore, l'initiative du Révérend Père Recteur Peffer parvint à élever une grande chapelle avec clocher et à transformer, sur un plan nouveau, le bâtiment de la façade.

Tant que la Congrégation n'eut pas encore été partagée en Provinces, Clairefontaine resta une école internationale où Belges, Luxembourgeois, Français, Rhénans, Allemands du Sud et du Nord, Hollandais, Suisses réalisèrent l'entente la plus cordiale ; depuis l'établissement de la Province belgo-luxem-[332]bourgeoise, Clairefontaine dépend naturellement de cette Province. Quant aux résultats, les statistiques établissent qu'à la veille de la Grande Guerre, Clairefontaine avait fourni 82 prêtres, dont 71 faisaient alors partie de la Congrégation ; à ce nombre, il fallait ajouter 12 scolastiques et 8 novices. D'où il résulte que depuis sa

fondation, en 1889, malgré les difficultés inhérentes à une œuvre naissante, je veux parler de l'exiguïté des locaux et de la pénurie des professeurs spécialisés qui parfois s'est fait sentir, le problème ardu qui consistait à former en vue du sacerdoce un nombre d'élèves oscillant entre 35 et 45, bon an mal an, a été résolu. En septembre 1935, l'École comptait 6 Prêtres-professeurs, 4 scolastiques, 6 frères, 3 novices coadjuteurs, 4 postulants, 9 Sœurs pour le ménage et élèves.

À vrai dire, les statistiques chiffrées ne reflètent qu'une partie des résultats, grâce à Dieu, obtenus. Ce qui importe avant tout, c'est la qualité. On sera édifié sur ce point, lorsque nous aurons dit que l'école Notre-Dame de la Miséricorde, dont le projet est sorti du cœur si apostolique du vénéré M. le Chanoine Hengesbach, alors président du Grand Séminaire de Luxembourg, eut l'honneur de former une multitude de religieux-prêtres remarquables. À leur tête, saluons comme l'une des plus belles incarnations de l'esprit sacerdotal et religieux :

Son Excellence Monseigneur J. PHILIPPE

Premier successeur du Père Dehon, à la tête de l'Institut de 1926 à 1935, Évêque titulaire de Tino (ancien Évêché de Dalmatie, remontant à 1050,) Coadjuteur avec future succession de Son Excellence Monseigneur Nomesch, et depuis Évêque de Luxembourg.

Né le 3 avril 1877 à Rollingergrund dans le Grand-Duché de Luxembourg, où la foi catholique la plus vive est, encore à notre époque, l'héritage traditionnel le plus hautement apprécié, Joseph Philippe, tout jeune encore, n'eut pas de projet plus cher que de se consacrer entièrement à Dieu. Sa modestie nous en voudrait de nous étendre longuement sur les qualités de cœur et d'esprit qui le signalèrent de bonne heure à l'attention de son vénéré pasteur. Passons donc ! Entrer au Petit Séminaire, il n'en pouvait être question, car le mode de recrute-[333]ment du clergé, au Grand-Duché, diffère notablement de celui qui est en usage dans nos régions : Il n'y a pas de Petit Séminaire proprement dit à Luxembourg. Les candidats au sacerdoce font leurs études secondaires au Gymnase, à l'Athénée ou à l'école de leur choix ; en suite de quoi ils peuvent être admis au Grand Séminaire épiscopal.

C'était l'époque, où venait de s'ouvrir à Clairefontaine, sur la frontière belgo-grand-ducale, l'École Notre-Dame de la Miséricorde. Joseph Philippe, âgé de douze ans y fut présenté par ses parents ; le nouvel élève y trouva si bien l'atmosphère propre à l'épanouissement de son idéal, qu'en 1895, à la fin de ses humanités, il sollicita son admission au Noviciat des Prêtres du Sacré-Cœur, à Sittard. Sous la direction du Père André Prévot, notre novice comprit, mieux que jamais, l'idéal sacerdotal de vie réparatrice envers le Sacré-Cœur, dont l'école de Clairefontaine avait déposé le germe en lui. C'est ainsi que Joseph Philippe devint un homme fait, un religieux idéal, une valeur qui déjà, rayonnait.

Au sortir du noviciat, où le saint Père André – un fin connaisseur d'âmes – le distingua parmi plusieurs autres, nous le trouvons pendant quatre ans, professeur à l'école Saint-Clément. Ses élèves, parmi lesquels on compte plusieurs supérieurs actuellement vivants et le Directeur de l'Enseignement d'un grand diocèse du Midi de la France, ont conservé le souvenir de ses classes de grec si bien préparées, où l'on ne savait ce qu'il y avait plus lieu d'admirer, du professeur clair, méthodique, consciencieux, ou de l'éducateur de tout premier ordre.

« Ce fut pendant ces quatre années de professorat, lisons-nous dans *La Croix de l'Aisne* du 5 mai 1935, que le Révérend Père Dehon put apprécier son futur successeur, au point de lui vouer une amitié qui ne se démentit jamais. »

À partir de 1900, nous le retrouvons au Grand Séminaire Saint-Sulpice d'Issy et de Paris où, dans « le groupe du Sacré-Cœur », il appartint au Cours de 1904. C'est là que personnellement (Monseigneur comprendra que nous ne puissions en perdre le souvenir) nous

l'avons connu dans l'intimité, comme un aîné d'une rare distinction, dont le surnaturel déteignait, pour ainsi dire sur nous, dont la conversation le long des allées du parc, était souvent un vrai régal, dans ce milieu pourtant unique au [334] monde ! Son âge, son expérience, sa science, son esprit sacerdotal et religieux faisaient déjà de lui un pôle d'attraction. Ce fut à Rome que le Père Philippe devait terminer ses études théologiques, en prenant son doctorat.

Après avoir professé, durant de longues années, l'exégèse et l'herméneutique au Scolasticat de Luxembourg, le Révérend Père Philippe fut élu, en 1911, Secrétaire Général de la Congrégation ; en 1919, il était promu Assistant Général et Conseiller du Révérend Père Dehon ; en 1926, le Chapitre Général le désignait à l'unanimité pour succéder au vénéré Fondateur, dont il avait si bien compris et vécu la pensée.

Au moment où la Providence fait de Son Excellence Mgr Philippe le collaborateur de Son Excellence Monseigneur l'Évêque de Luxembourg, la Congrégation ne peut pas ne pas regretter le Père et le Chef qui la gouvernait : Prêtre et religieux du Sacré-Cœur dans toute l'acception du terme, le Révérendissime Père Philippe attirait encore à lui par la fermeté de ses principes, non moins que par sa religion, admirable de foi et d'équilibre. Vaste esprit au courant des questions les plus actuelles, habitué par ses origines, et plus tard, par ses fonctions de Supérieur Général, à coudoyer les nationalités les plus diverses, il sut s'imposer à tous, par l'ascendant de son caractère ; et la facilité avec laquelle il s'exprime non seulement dans le dialecte luxembourgeois, mais encore en français, en allemand, en hollandais, en italien et en espagnol, contribua pour une bonne part à lui faciliter la tâche. Très discret, infiniment respectueux des personnes, il aimait à s'élever au-dessus des questions d'espèces, jusqu'à la sérénité des principes : La Règle, toujours la Règle !.. mais aussi comme il aidait à l'observer !

Son séjour parmi nous, qui promettait d'être long encore, a pris fin officiellement le saint jour de la Pentecôte de l'année 1935, après le sacre de son Excellence ! L'homme propose... et Dieu dispose ! Il est vrai que le bien général de l'Église hiérarchique passe avant celui même d'une Congrégation. Au Saint-Siège il appartient de décider. Fiat ! Le Sacré-Cœur y pourvoira ! En construisant la belle église du Christ-Roi, à Rome, qui se prête si bien aux cérémonies les plus grandioses, le Révérendissime Père Philippe était loin de penser qu'il élevait l'église de son sacre !

[335] Parmi les autres élèves sortis de l'École de Clairefontaine, faute de pouvoir les citer tous, une mention très spéciale est due également à Son Excellence Mgr Buckx, ancien Vicaire apostolique d'Elsingfors, en Finlande ; et à Son Excellence Mgr Bouque, du diocèse de Metz, Vicaire apostolique de Fouban, au Cameroun français, qui fut sacré à la cathédrale de Metz le 21 novembre 1934. Ce sont là des noms qui émergent !

Combien d'autres encore, vivant dans l'obscurité leur vie sacerdotale et religieuse, apportent à la réalisation des plans élaborés par notre Fondateur, leur effective et précieuse collaboration ! Les anciens de Clairefontaine, vous les trouverez dans toutes les Provinces de la Congrégation où ils font honneur à l'école qui les a formés : en Belgique, en France, au Grand-Duché de Luxembourg, en Suisse, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Finlande, au Vicariat Apostolique des Stanley-Falls (Congo belge), au Vicariat Apostolique d'Aliwal, au Vicariat Apostolique de Fouban (Cameroun français), au Canada, chez les Peaux-Rouges du Dakota (États-Unis), au Brésil septentrional et méridional, en somme, près d'un tiers des missionnaires de notre Congrégation est sorti de Clairefontaine.

Si l'on ajoute à ce tableau une vingtaine de frères coadjuteurs formés à Clairefontaine, on comprend que l'action de grâce la plus fervente monte, avec effusion, de nos cœurs vers le Cœur de Jésus : « *Non fecit taliter omni nationi !* » C'est lui qui, inspirant au Père Dehon la fondation de la Congrégation, est à l'origine de tant et de si belles réussites ! Ici, comme dans nos autres œuvres, – mais plus spécialement qu'ailleurs, – a été réalisée notre formule de

salutation que saint Bernard eut aimée. « *Vivat Cor Jesu ! Per Cor Mariae !* » Le nom de Marie, Mère de Miséricorde, jaillissant chaque jour des prières et des chants de nos apostoliques est, en effet, sans cesse répercuté par l'écho des bois et des vallons de Clairefontaine : Enfants privilégiés de Marie, comment ne se sentiraient-ils pas heureux et fiers, de perpétuer, en l'honneur de la Reine du ciel, l'hymne de louange que le cœur ardent de saint Bernard entonnait jadis en ces lieux... que pendant six siècles ses Filles continuèrent... pour laisser ensuite aux Filles de saint Dominique l'honneur d'y mêler leur voix et aux Prêtres du Sacré-Cœur, celles de leurs enfants !

[336] **Nouvelles années d'épreuves (1889-1898)**

« Les dix années qui suivirent le Chapitre de 1888, rapporte le Très Révérend Père Philippe, Supérieur, furent, pour la Congrégation, des années de luttes et d'angoisses⁸⁰. »

Il semblait qu'après l'approbation si encourageante, venue de Rome et les nombreux témoignages de sympathie, prodigués par l'épiscopat, la jeune Société dût prendre librement son essor, dans la claire vision de son but et une ferme confiance dans son avenir. Il n'en fut rien. De graves difficultés surgirent, dues peut-être, en grande partie, à l'extension extraordinaire de l'Œuvre. Depuis 1881, en effet, aux fondations existantes, chaque année en adjoignait une nouvelle et multipliait les œuvres déjà nombreuses et disparates. Loin de viser à la concentration des efforts, on allait à l'éparpillement des forces et à l'affaiblissement de la discipline. Si la mission de l'Équateur avait allumé, chez les nôtres, la flamme de l'enthousiasme apostolique, les événements prouvaient qu'une Œuvre de ce genre ne pouvait se soutenir, sans l'appoint d'un plus fort contingent. Et comme on manquait de prêtres, on fit appel au dévouement des jeunes, au risque de compromettre les études et peut-être la vocation de ces premières générations de scolastiques.

En Europe, la situation n'était guère plus brillante, dans les établissements d'instruction surtout. En 1890, nous comptons un Collège (Saint-Jean), trois écoles apostoliques (Saint-Clément, Sittard, Clairefontaine) ; nous dirigeons plusieurs centres d'éducation, comme la Maîtrise de Saint-Quentin, l'Institut des sourds-muets de Soissons que Mgr Duval nous avait offert, les œuvres de Paillé (au diocèse de La Rochelle), celles du Val-des-Bois etc... Ce rayonnement dépassait manifestement nos ressources en personnel. Ainsi, le problème de la formation intellectuelle et morale des jeunes se posait, exigeant, conformément d'ailleurs au avis reçus de Rome avec le Décret de Louange (1888), une prompt solution.

Que cet état de choses, malgré toute la bonne volonté, ait déterminé chez un grand nombre des appréhensions, nul ne s'en étonnera. Au demeurant, l'ex-[337]pansion trop rapide et l'activité dispersée à l'excès de l'Institut, s'aggravaient de déficits inquiétants dans les caisses de l'administration. Le Très Bon Père était l'homme au cœur large et dont la main gauche ignorait ce que la droite donnait. Ainsi admettait-il bénévolement parfois à Saint-Jean, mais surtout dans ses Écoles apostoliques, certains jeunes gens qui, bien que donnant des garanties de vocation sérieuses, n'avaient pas les moyens de faire face aux dépenses exigées par de longues études. Ce zèle éminemment sacerdotal ne pouvait qu'entraîner un certain déséquilibre dans le budget de la Société, dit le Révérendissime Père Philippe. Quoi d'étonnant, dès lors, que des hommes moins idéalistes et plus habitués à tenir compte de la dure réalité des chiffres, se soient alarmés ? Parti de nos rangs, le courant de pessimisme ne devait pas tarder à gagner notre entourage. Dès la fin de 1889, une sorte d'opposition se dessina dans les sphères élevées du clergé diocésain de Soissons. Monseigneur Thibaudier lui-même, jusque-là si bienveillant et si dévoué, devint plus réservé et plus sévère. « Je vais

⁸⁰ Cf. Très Révérend Père Philippe, Supérieur Général : *Historique du dixième Chapitre Général*. Bruxelles. Imprimerie Mousty, 20 janvier 1933.

perdre l'amitié si paternelle de mon Évêque, » notait avec peine et résignation notre vénéré Fondateur.

Pour comble, le successeur de Monseigneur Thibaudier sur le siège de Soissons, Sa Grandeur Monseigneur Duval avait été prévenu contre notre Œuvre, dès le début de son épiscopat, et différents rapports ou dénonciations vinrent aggraver une situation déjà forte tendue.

« Le Père Dehon ne connut pas que des triomphes, dira Son Eminence le Cardinal Binet, le calvaire voisina souvent pour lui, avec la montagne des Béatitudes. N'avait-il pas fait vœu de victime ? Mais, en suivant la voie semée de ronces et d'épines, il trouva le Sacré-Cœur et il donna tout entier à Lui, avec bon nombre de ses amis. »

Lorsque les fleurs se multiplient, Dieu laisse croître parfois les épines..., ou un peu de zizanie semée par « l'homme ennemi » comme pour rappeler, par la douloureuse leçon des faits, que la Patrie n'est pas là, et qu'il faut peiner pour la gagner :

« Quand l'exil est trop doux, on en fait sa patrie ! »

Les choses en vinrent au point que Sa Grandeur Mgr Thibaudier, alors Archevêque de Cambrai décida d'en finir, au mois de septembre 1889 : Le Père Dehon quittera la direction de [338] l'Institution Saint-Jean ; et son Œuvre devra se fondre dans une autre Congrégation, telle par exemple que celle des Pères du Saint-Esprit ou celle des Pères d'Issoudun.

Voici, confiées à ses notes intimes, dans un style haletant qui trahit les larmes, les réactions du « triomphateur » d'hier :

« Après les premières émotions, je prononce mon Fiat ! Les épreuves sont des grâces... Je m'abandonne entre les mains de Jésus, « *Domine, salva nos, perimus !* » D'un côté, Jésus se montre extrêmement bon, Il m'envoie les consolations les plus douces et les plus encourageantes. Ma confiance en la Très Sainte Vierge Marie grandit de jour en jour, je vis auprès d'Elle : « *Me in tuam singularem custodiam... committo.* » D'autre part, Jésus est bon, Il me purifie... J'accepte avec amour le martyre qui purifie. J'ai confiance dans la résurrection et la vie, j'attends la visite de Jésus. « *Sitivit anima mea quam multipliciter caro mea.* ». L'attente continue, Jésus me soutient, Il prépare des merveilles pour son Œuvre. L'état actuel est un état de mort ; la résurrection viendra bientôt, suivie de la Pentecôte, et alors les grâces seront abondantes et l'Œuvre se développera. »

En attendant, c'est le crucifiement, il faut boire le calice jusqu'à la lie, et loin de reculer, le Père Dehon écrit :

« Je désire la croix, pour hâter la venue et le règne de Jésus ! » – L'ordre de départ vient enfin de Cambrai. C'était la ruine de ses entreprises, mais il n'eut qu'un mot pour l'accueillir : « Merci, ô mon Jésus, de la grande grâce que Vous me faites, de souffrir avec Vous et pour Vous. Cet ordre dépasse toute mesure, il est inapplicable et dur dans sa forme. C'est ce qui le rend précieux. Merci encore, ô mon Jésus ! »

Heureusement, à l'heure de ces douloureuses décisions, des nouvelles de résurrection et de vie lui viennent de Laon, où réside son directeur. Quoiqu'il en soit, le Père Dehon obéit. De Saint-Quentin, il s'en va à La Capelle, où le souvenir de sa sainte mère et la prière sur sa tombe le fortifient en lui brisant le cœur. La mesure sera comble bientôt ; sa santé fléchit, chaque courrier lui apporte la nouvelle de difficultés qui s'accumulent à Sittard, à Clairefontaine, à Lille, à Fourdrain, à Porto-Viejo, à Fayet, sans pourtant l'abattre ; à l'exemple du Sauveur sur la voie douloureuse, il trouve même la force de reconforter les siens, de résoudre posément leurs difficultés et de travailler encore à la rédaction du *Directoire Spirituel*, dont il hâte ainsi la publication.

De La Capelle il se retire au Collège d'Hazebrouck. Le temps [339] y a fait son œuvre ! le proscrit n'y trouve plus que deux de ceux qu'il avait jadis connus : « Le saint M. Baron », son ancien condisciple, devenu Supérieur du Collège, bien vieilli avant le temps, l'autre, M. Debuschère, son ancien professeur, lui fait avec M. le Supérieur, l'accueil d'ami auquel il pouvait s'attendre. Trois domestiques restaient encore du temps jadis, l'un d'entre eux, âgé de 92 ans, finissait ses jours en récitant des chapelets, dans ce Collège où il s'était si longtemps

dévoué. Et l'on ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer, de la touchante fidélité de ce vieux serviteur, ou de la charité qui règne dans cet Établissement modèle !

En ville, les connaissances que M. Dehon fréquentait, au temps heureux de ses classes, sont toutes, ou peu s'en faut, parties pour l'éternité. Le vide qui s'étend lui donne à réfléchir... Il fait alors une visite au cimetière... c'est là qu'il retrouve tout son monde : son Supérieur, ses professeurs, ses surveillants, ses correspondants, ses amis, ses condisciples ! Assez rares déjà, sont ceux qui manquent à l'appel, dans ce lieu ! Véritable méditation qu'une telle visite, surtout en pareille circonstance ! Avec la prière pour les chers disparus, il soupire, en paix, ce vœu de son âme confiante, mais infiniment douloureuse : « Dieu veuille que je retrouve au ciel ceux à qui je dois tant, et que j'ai tant aimés ! »

Ce n'était là qu'une tempête au cours de laquelle le Père Dehon, une fois de plus abattu mais non brisé, n'encourut pourtant point le reproche qui retentit, lors de la tourmente que d'un geste le Maître apaisa... « *Et facta est tranquillitas magna !* » À la lumière de ces événements, comme elles s'éclairent d'un jour nouveau, les confidences de tous les fondateurs d'Ordres, de Congrégations, de Diocèses, sur les difficultés surhumaines qu'ils ont tous rencontrées. Difficultés... mot abstrait qui signifie, dans le concret, un peu de ces angoisses que nous venons de revivre. Gethsémani, la Voie Douloureuse, le Calvaire, tel est le prix des âmes et des vocations !

Le Directoire spirituel (1890)

L'heure était venue pour le Père Dehon d'ajouter aux Constitutions, d'ailleurs plusieurs fois retouchées, de son In-[340]stitut, divers autres recueils de prescriptions. Pour n'être jamais, comme les Constitutions, approuvés par le Saint-Siège, ces sortes d'ouvrages n'en demeurent pas moins des compléments de réglementation, dont l'intérêt n'a pas besoin d'être démontré : Ce sont le *Coutumier*, les *Directoires* et le *Cérémonial des Professions*. À strictement parler, le *Coutumier* est le recueil des us et coutumes de la Congrégation, où l'on trouve maintes exhortations, puis des textes de la Sainte Écriture, des Pères ou des Conciles, etc... auxquels le Droit ne réserve point de place dans les Constitutions.

Chaque Maison peut, en outre, établir son *Coutumier local*, qui tient compte du caractère de la Maison, de son but et des autres circonstances qui, souvent requièrent des mises au point si délicates. Enfin, il n'est pas inutile de résumer, dans une série de *Directoires*, les usages légitimes adoptés dans chaque Maison, pour la bonne administration des différentes charges qui y sont établies. De la sorte, se trouve observée la 28^e de nos Règles communes : « Que tous attachent une grande importance aux emplois et aux offices qui leur sont confiés et s'en acquittent avec une constante fidélité ; qu'ils s'habituent à regarder les devoirs de leur emploi comme une dette sacrée, et leur zèle à le remplir comme le gage le plus assuré de leur dévouement à l'Institut. *Ils se hâteront de s'instruire de tout ce qui concerne leur office et de la manière de le remplir avec perfection.* Ils auront soin de se tenir toujours au courant pour les comptes, les notes ou la correspondance, *afin de pouvoir toujours transmettre leur emploi sans occasionner d'embarras.* »

Chez nous, le *Coutumier* porte le nom de *Directoire spirituel des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus*. Ses 246 pages de petit format, rédigées par le Père Dehon en 1890, débutent par une courte introduction où la portée de l'ouvrage est expliquée, afin de dissiper toute équivoque possible. « Le Directoire est fait pour nous guider dans la pratique de notre vie religieuse. » Puis le but de la Congrégation y est rappelé : C'est l'Amour et la Réparation. Suivent alors quelques séries de directives qui sont de nature à en assurer une fervente réalisation. Voici le schéma de cet ouvrage :

[341] La I^e Partie du *Directoire spirituel* rappelle l'esprit de notre vocation : Amour, Réparation, Sacrifice.

La II^e Partie fait défiler à nos yeux les modèles et les patrons de notre vocation : Après Jésus lui-même et son divin Cœur, c'est la Très Sainte Vierge Marie, saint Joseph, saint Jean et les Apôtres, sainte Marie Madeleine et les saintes Femmes, saint Ignace, saint François-Xavier, saint Jean Berchmans et les saints du Sacré-Cœur.

La III^e Partie traite de la pratique des saints Vœux et de la nuance spéciale à notre vocation : l'Amour et la Réparation.

La IV^e Partie nous redit l'importance des Règles et en souligne différents détails. À noter spécialement les quatorze points, qui nous sont si judicieusement proposés, pour la direction de conscience.

La V^e Partie est constituée par une série de directives sur les exercices de piété.

La VI^e Partie enfin passe en revue vingt-quatre vertus ou pratiques vertueuses propres à notre vocation (Foi, confiance, pur amour, etc...) ; et, après les Règles Communes, « qui indiquent l'application des Constitutions dans le détail des actions de chaque journée », l'ouvrage se termine sur l'énoncé des Règles de modestie de saint Ignace.

Genèse de notre fondation de Rome (6 novembre 1891)

De par ses antécédents et surtout en conséquence de sa formation au siège même de la catholicité, le Père Dehon fut toujours romain dans l'âme. Comment dès lors n'eut-il pas songé à ménager aux siens les avantages exceptionnels dont il avait été l'heureux bénéficiaire à la Ville Éternelle ? Depuis la rénovation de son Œuvre, et plus spécialement depuis l'année 1889, le Père Dehon avait à cœur de travailler sur des bases d'une solidité plus éprouvée : telle fut la première raison qui le décida à fonder d'abord un pied-à-terre à Rome, avec l'espoir de le transformer plus tard, s'il plaisait à Dieu, en une véritable Maison régulière. En attendant il envoya au Séminaire français quelques-uns de ses meilleurs sujets, dont l'un des plus brillants fut sans contredit, M. Delloue. Restait à profiter de la première occasion que la Providence ferait naître, pour passer aux réalisations. Quelques années encore et le Sacré-Cœur agira dans le [342] sens même où le Père Dehon s'était orienté, grâce à l'entremise d'un de nos meilleurs amis, M. Léon Harmel.

Une supplique adressée à Sa Sainteté le Pape Léon XIII, par le Père Dehon le 6 NOVEMBRE 1891, permit de fixer avec précision la date de nos débuts à Rome. Nous y lisons, en effet que, sans négliger les autres œuvres dont ils s'occupent, les Prêtres du Sacré-Cœur...

« désirent se consacrer aux œuvres d'usine. Depuis trois ans, ils sont aumôniers du Val-des-Bois. Votre Sainteté sait quel mouvement considérable est parti du Val-des-Bois, pour la réforme chrétienne des usines, grâce à l'énergique activité de M. Léon Harmel. Il importe de seconder ce mouvement et de lui donner toute son ampleur, en formant des prêtres spécialement consacrés à l'apostolat des agglomérations ouvrières. Le grand souci de M. Léon Harmel a toujours été de savoir comment la Providence lui permettrait de perpétuer son œuvre, non seulement au Val-des-Bois où ses fils sont décidés à suivre ses traditions, mais surtout dans ses autres usines et à l'étranger, où le mouvement commence à se dessiner. »

Et le Père Dehon d'ajouter :

« Le Sacré-Cœur de Jésus, patron de la famille Harmel et de la chapelle de l'usine, paraît nous avoir conduit Lui-même au Val-des-Bois et avoir tout préparé pour répondre à ses désirs. Déjà un grand industriel du Brésil nous demande des aumôniers d'usine, que nous allons former à l'école pratique... D'accord avec M. Harmel, nous désirons que nos jeunes prêtres aillent puiser à Rome la pure doctrine, dans des études sérieuses, quittes à acquérir ensuite l'expérience de la pratique au Val-des-Bois. C'est à cette intention, Très Saint Père, que M. Léon Harmel, après s'être assuré du consentement de Monseigneur Cassette et du Conseil de la Confrérie du suffrage, a été à Frascati demander son acquiescement à Son Éminence le Cardinal Vicaire, et ensuite a fait soumettre la chose à Votre Sainteté.

Humblement soumis et reconnaissants, nous sollicitons de Votre Paternité la bénédiction de nos projets, qui deviendront des institutions fécondes pour la gloire de Dieu, s'ils sont approuvés et encouragés par le Vicaire de Jésus-Christ. »

Le jour même Sa Sainteté daigna accorder la bénédiction sollicitée : par le fait même, l'établissement des Prêtres du Sacré-Cœur, dans la Ville Éternelle, était décidé en principe. Avec la pure doctrine, ils allaient y trouver, comme nous le verrons au chapitre suivant, d'incomparables lumières sur la dévotion au Sacré-Cœur.

[343] À Santa Maria del Suffragio (1892)

Parmi les nombreux sanctuaires de l'antique Via Giulia, se dresse, au n° 59, dans le voisinage du Pont Mazzini, la modeste et pieuse église de Sainte Marie del Suffragio. On y vénère une Madone qui a son histoire suggestive, surtout à notre époque : C'est la Très sainte Vierge « *Consolatrice des Affligés* ». Son image miraculeuse contribua jadis à la conversion du Mexique, où le Père Ximénès l'avait apportée ; quant à l'église actuelle, elle est restée un centre fervent de la dévotion aux âmes du Purgatoire.

Le projet présenté par M. Harmel de nous établir au modeste presbytère contigu à l'église, ayant été approuvé, le Révérend Père Benoît prit possession le 3 janvier 1892, des locaux qui nous y étaient réservés. Le 10 janvier 1892 nous passions avec la Confrérie de Notre-Dame du Suffrage le contrat relatif à l'église, dont elle consentait à nous céder l'usage, faute de pouvoir l'entretenir elle-même et le 15 nous entrions en possession du sanctuaire. Désormais nos Pères de Rome étaient devenus les gardiens officiels de la chère Madone : « Elle me donne foi et confiance, écrivait le Père Dehon. Je viens d'avoir le bonheur de voir de près l'image miraculeuse et de la vénérer. Elle nous aidera, cette céleste Consolatrice, dans nos difficultés présentes. De son côté Monseigneur Salua m'encourage et me conseille de faire honorer, en France, la chère Madone *Consolatrice des Affligés*. »

À distance, les combinaisons les mieux échafaudées laissent rarement paraître tous leurs points faibles. Malgré la plus entière loyauté des contractants, il fallut l'épreuve du temps et le contact avec les réalités, pour que la situation se révélât sous son vrai jour. Alors on constata très nettement combien une Communauté a besoin de son autonomie et de sa liberté. Nos étudiants se sentaient gênés de différentes façons, à la Via Giulia, entre autre, du fait qu'ils se trouvaient, dans une certaine mesure, sous la dépendance d'une Confrérie administrée par des laïques ; et que les revenus de la chapelle étaient hors de proportion, avec les frais exigés par la restauration de l'église et l'honnête entretien du vestiaire de la sacristie. Une décision s'imposait : le Chapitre Général de 1893 la prendra : [344] À la demande formelle du Père Général, le principe d'une résidence à Rome sera maintenu ; mais devant l'impossibilité de faire face aux engagements conclus avec la Confrérie, de Notre-Dame du Suffrage, il faudra bien se résoudre à résilier le contrat passé avec elle ; quitte à émigrer ailleurs dès que les circonstances le permettront : simple question de bonne foi !

Le Troisième Chapitre Général (1893) et la retraite de Braisne. Le Père Dehon quitte Saint-Jean

Résoudre les difficultés fut la tâche réservée au TROISIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL, tenu à Fourdrain les 6 et 7 septembre : « Le texte primitif de nos Constitutions prévoyait un Chapitre tous les six ans. Le Chapitre de 1893 rentrait donc dans la série des Chapitres ordinaires. Mais à raison de son importance, on est convenu de l'appeler extraordinaire. » « Le Révérend Père André fut chargé de préparer ces assises par une grande retraite, où il rappela aux dix-huit Capitulants, à toute la Communauté et aux novices, le but et le caractère

distinctif de notre vocation. »

Mgr Duval, successeur de Mgr Thibaudier, exposa, dans une lettre au Chapitre dont nous parlons, ses griefs contre le Supérieur Général, contre la Congrégation et ses Œuvres, exigeant tout un ensemble de réformes. Malgré la décision du Chapitre Général de 1888, qui le confirmait à vie dans sa charge, le Très Bon Père « se démit humblement de ses fonctions pour laisser aux Capitulants la pleine liberté de leur décision et de leur vote... » Pourtant les Capitulants décidèrent de ne point procéder à une réélection et par 11 suffrages contre 6, (et l'abstention du Très Bon Père), la décision de cette affaire fut reportée à trois ans.

Les réformes exigées par l'Autorité épiscopale furent adoptées, tout spécialement celles qui concernaient la formation des jeunes profès. Désormais nos religieux suivront les cours de Philosophie et de Théologie, à Lille, à Rome ou à Paris.

La retraite de Braisne – Dix jours après ce mémorable Chapitre, le Père Dehon, dont la prière était le plus inébranlable soutien, éprouva le besoin de se retirer à Braisne, au sud de Soissons, chez les Pères de la Compagnie de Jésus, pour y faire, [345] du 17 octobre au 15 novembre, les grands exercices de saint Ignace.

Comme elles seraient à méditer, en temps d'épreuve, les notes si surnaturelles que le Père Dehon a laissées, en cette douloureuse circonstance !

« Je souffrais de maux de tête, écrit-il, j'avais le cerveau rempli d'humeurs jaunâtres, était-ce une sinusite ? Cela se guérit au milieu de la retraite, sans intervention, par un écoulement nasal. J'y vis une protection de Marie et aussi un symbole de la purification de mon pauvre cœur... »

Quant aux dispositions dans lesquelles notre vénéré Père fit sa retraite, les voici :

« Je voue au Bon Maître *un amour pénitent*, qui sera entretenu par le souvenir de mes péchés et de la Passion du Sauveur ; *un amour reconnaissant*, qui sera entretenu par le souvenir de tous les bienfaits divins, et particulièrement de sa miséricorde à mon égard ; *un amour confiant*, qui se nourrira de la pensée de l'extrême bonté du Sacré-Cœur et de la tendresse maternelle de la Très Sainte Vierge Marie ; *un amour dévoué*, qui se manifestera par la fidélité à ma règle, à mes exercices de piété, à ma vocation, à mes devoirs d'état ; et par l'esprit de sanctification et d'abandon, qui conviennent à un prêtre-victime du Sacré-Cœur de Jésus. »

Ces directives, que le retraitant se trace à lui-même, sont suivies du *pacte*, dont voici les termes :

« Je me donne tout entier à Notre-Seigneur, pour Le servir en tout et accomplir en tout sa volonté. Je suis prêt à faire et à souffrir tout ce qu'il voudra, avec l'aide de sa grâce. J'ai ma Règle, mon directeur et les événements providentiels pour me dire ce qu'il faut faire. Je renonce à ma volonté propre et à ma liberté. Je supplie Notre-Seigneur d'accepter cette offrande, ce don que je Lui fais, et de ne pas permettre que je Lui manque jamais. Je supplie la Très Sainte Vierge, mon bon Ange et mes saints Patrons de m'aider à accomplir ce pacte jusqu'au dernier instant de ma vie. »

Après un mois de détente spirituelle, avec Celui pour le règne de qui il s'était jeté dans la mêlée, le vaillant soldat, remis de ses émotions, tire les conclusions suivantes :

1°. « Tenir mon âme paisible, recueillie et attentive à la grâce, sous le regard de Notre-Seigneur.

2°. Chercher toujours la pureté du cœur, plutôt que les grâces qui en sont la suite.

3°. Je me réserverais formellement le temps destiné à l'oraison et à la vie intérieure. « *Concha esto et non canalis.* » (Saint Bernard)

[346] 4°. En ce qui concerne mes devoirs de Supérieur et la direction des âmes, je ferai un examen de prévoyance, par exemple après l'action de grâce et j'examinerai ce que la grâce divine m'aura inspiré.

5°. Ce que demande Notre-Seigneur : Il veut que la ferveur, au lieu d'être une rareté remarquée, dans quelques Membres seulement, soit le ton général de la Congrégation. Il demande que pour rétablir cette ferveur

et la soutenir ensuite, on revienne partout au véritable esprit religieux, qui est un esprit de douceur et de charité, d'union fraternelle et d'obéissance pleine de simplicité. Le jour où ces vertus seront suffisamment assurées par des efforts soutenus, les grâces viendront, et viendront abondantes. Les difficultés éprouvées seront un signe que l'ennemi tient à garder des positions, là où il fait beaucoup trop ce qu'il veut, et non un signe que Notre-Seigneur ne nous soutient pas. »

La fin de cette retraite, nous dit le Père Philippe, fut marquée, pour le Très Bon Père, par un grand sacrifice qui fut parmi les plus pénibles de sa vie. Le 20 novembre, en effet, à peine rentré à Saint-Quentin, il remettait la direction de l'Institution Saint-Jean à d'autres mains et s'en retirait pour toujours, comme jadis le Curé d'Ars quittant sa « Providence ». Ce fut alors, qu'il put se donner entièrement à deux grandes tâches : celle d'affermir d'abord son Institut, puis celle de propager, au cours de plusieurs années, les enseignements de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, dans de nombreuses conférences sociales et dans divers ouvrages ou articles de revue.

A Fayet. Le jubilé du 19 décembre 1893

Tandis que l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur faisait très modestement ses débuts à Rome, il ne restait pas inactif par-delà les monts ! Sous l'énergique impulsion de son fondateur, un groupe de prédicateurs rayonnait, dans le diocèse de Soissons tout spécialement, donnant missions, retraites, sermons de circonstances ; à Fayet, nous avons vu le Père Mathias Legrand, « le Bon Père », appelé, en 1884, à la direction de l'École Saint-Clément, après les Pères Thaddée et Falleur ; il en gardera la charge effective jusqu'en 1903.

Pendant ces dix-neuf ans, il se dépensera nuit et jour, sans compter, dans le labeur ardu et obscur d'une correspondance lourde et ingrate, pour assurer la formation sacerdotale et religieuse de ses enfants. Cette tâche lui laissait pourtant le loisir, au prix de combien de veilles, Dieu seul le sait ! de pourvoir, [347] *en* outre, au bien spirituel de multitudes infinies, dont les cœurs endoloris clamaient vers lui leur détresse morale. L'année 1890 vit enfin l'un de ses beaux rêves se réaliser. Grâce à la générosité d'une personne de bien, il put élever un bâtiment vaste et solide, comprenant, au rez-de-chaussée, une salle de jeux et au premier, deux grands dortoirs. Mais la joie des joies, ce fut pour lui, de donner, en 1892, un asile moins indigne à l'Hôte divin du tabernacle. Jusqu'alors, comme on priait bien dans la petite salle voisine de l'étude, qui servait de chapelle ! Mais quand on aime, rien n'est plus doux que d'offrir au Maître adoré, avec des cœurs purs et ornés de vertus, un sanctuaire qui ait l'air de Lui dire : Bon Maître, êtes-Vous content de nous ? Le Père Mathias Lui éleva donc une chapelle spacieuse, vrai monument de goût et d'art, d'une simplicité exquise, dont les Anciens ont gardé le souvenir ému et le regret, depuis que la guerre l'a fait disparaître.

Le sanctuaire, un vrai celui-là, était prêt ! Désormais on priait, à Saint-Clément sur de la beauté : beauté des lignes architecturales qui élevaient l'âme, splendeur du maître-autel de pierre blanche, aux reliquaires de bronze doré, sous lequel reposait le corps du jeune martyr de la Voie Appienne. Dans ce cadre impressionnant, magnifiques étaient les triomphes ménagés, aussi bien au cours des offices liturgiques où se déroulait la blanche théorie des Petits Clercs, que dans l'intimité des âmes, à l'incomparable Maître qui daigne prendre ses quartiers parmi nous ! L'année 1893 vit monter à l'autel le premier élève de Saint-Clément, qui ait été honoré du sacerdoce. En 1900, au cours de solennités qui firent époque, dans les fastes de l'école, le Vice-Camerlingue de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, Grandeur Mgr Passerini, conférait les Saints-Ordres dans cette chapelle, à six anciens élèves de l'école. Désormais, les ordinations d'anciens élèves se succéderont d'années en années. L'avenir, somme toute, s'annonçait sous d'heureux auspices.

L'une des joies du vénéré Fondateur était d'apporter son « *sursum corda* » à l'école qui, pour nos régions, était alors, après Dieu, l'espoir de l'avenir. Or, le 19 décembre 1893 était le

jour où le Père Dehon célébrait le vingt cinquième anniversaire de son Ordination ; à Saint-Clément, ce fut vraiment la fête du sacerdoce, et de la vie religieuse, en même temps que [348] l'affirmation de la renaissance de son Œuvre. Précédée d'un triduum, que le très aimé Supérieur Général voulut prêcher lui-même, cette solennité intime avait pour objet, à la fois, d'associer les benjamins de la famille religieuse en pleine croissance, aux actions de grâce de l'heureux jubilaire et de raviver, à leurs yeux, l'idéal sacerdotal et religieux vers lequel ils tendaient.

Sans doute les « compliments » lus dans les solennités de ce genre, courent le risque de tourner insensiblement au ton officiel : il n'en faut pas davantage parfois, pour donner le change à l'auditeur peu averti, sur les dispositions intimes de ceux qui les prononcent ! Mais les compliments de ce jour-là ont gardé un tel cachet de candeur juvénile et de fraîcheur printanière, que l'on s'étonne moins de voir ces âmes neuves, déjà initiées à l'idéal sacerdotal et religieux, selon l'esprit du Très Bon Père. Écoutez plutôt : Ce fut d'abord un apologue... en poésie de collège, intitulé « *Le grain de sénevé* ». L'auteur, dont le style révèle à peu près l'âge, présente l'Œuvre du Très Bon Père, sous l'humble allégorie de cette graine quasi imperceptible :

« Un grain de sénevé
Fut mis en bonne terre,
Bientôt il eut levé
Et couvrit le parterre... »

Les printemps s'accumulent, le petit grain devient un arbre à la floraison aussi luxuriante, que riche de promesses... jusqu'au moment où s'élève une violente tempête (que nous avons appelée le « *tolle* », suivi du « *Consummatum est !* »). L'Œuvre du Père Dehon a vécu ! À ce douloureux spectacle, Notre-Seigneur console sa « petite fleur » à la tige brisée, dans ces strophes et les suivantes, où court un souffle d'émotion poétique intense :

« Ne te plains pourtant pas, petite fleur divine,
Que de fleurs, comme toi, qui meurent en naissant !
Nul ne vient déposer, sur leur front qui s'incline,
Comme la nuit, sur toi posant sa perle line,
Une larme en passant !

D'autres fleurs brilleront où tu brillais naguère,
Elles seront encore aussi blanches que toi,
Ne les jalouse pas ! tu brillais la première,
Peut-être elles iront rouler dans la poussière,
Tu resteras vers moi. »

[349] Puis c'est la confiance en Dieu qui jaillit et l'esprit de foi qui parle :

« Dieu frappe son ennemi même
Pour l'éloigner du sombre enfer ! »

À plus forte raison lorsqu'il s'agit de ses amis, et c'est là une nouvelle allusion à l'épreuve du « *Consummatum est* », faut-il toujours voir, dans les coups de la bonne Providence, de véritables marques d'amour et des occasions de réparer. Cette considération se manifeste, çà et là, en des strophes dont l'ingénuité ne le cède qu'à la noblesse de l'inspiration :

« Eh bien ! voilà notre partage
Aimer pour ceux qui n'aiment point !
Souffrir est donc notre héritage,
Donner à Jésus notre soin...

Offrir à Jésus tous nos actes
Nous tenir auprès de son Cœur,
Lui former des âmes intactes
Qui seront sa Garde d'Honneur.

Ne rien donner à la nature,
Souffrir dans l'immolation...

Si Jésus nous veut pour victime,
Avec amour il faut céder,
Mais cet état souvent sublime
Gardons-nous de le demander. »

L'auteur découvre ensuite le tableau des fleurs et des fruits que porte désormais l'arbre (c'est-à-dire l'Institut) régénéré. Ils s'appellent : Saint-Jean, le Sacré-Cœur, Fayet, Sittard, Lille et le Val-des-Bois, Fourdrain, l'Equateur, Clairefontaine, Rome, Chef-Boutonne, les Religieuses Servantes du Sacré-Cœur, etc... Et le mot de la fin est naturellement, le vœu d'être un jour l'heureux témoin des noces d'or, en attendant celles de diamant du vénéré Jubilaire. Alors, de quels splendides compléments ne se seront pas enrichies ses Œuvres !

Les meilleurs hellénisants, latinisants et germanisants de l'école parent, eux aussi, donner libre cours à leur verve coutumière. Dans cette langue majestueuse, rythmée à l'antique, [350] dont Lamartine, un fin connaisseur en harmonie, disait : « Leur langue a les longs plis du manteau d'une reine », nos jeunes Français chantèrent en vers enthousiastes, nés sur le sol de France, l'union pacifique des belles langues, française, latine, grecque, allemande, en l'honneur du vénéré jubilaire :

« Heute schlossen die Sprachen, die schönsten, ein friedliches Bündnis,
Lieder erklingen, Gedichte schmuckvolle, künstliche Reden
Reihen sich aneinander...

Lob und Preis und Dank, dem gefeierten Helden zu Ehren
Fliesse ihr heute in üppiger Fülle, aus goldenem Munde.»

Dans un discours latin aux amples périodes, ce sont d'abord, comme il convient, des félicitations :

« *Ecce enim orta est optata illa aurora, ecce illuxit clarus ille dies, ecce jam dilabitur, jam defluit, ut lympa de rupe prosiliens, felix illa hora qua quinque lustra, munere sacerdotali, fauste, feliciter, sancteque perfunctus sis. Quibus rebus vehementer permoti, non veremur palam profiteri, neque esse, neque fore quemquam, qui aut recte sentire, aut satis congruenter eloqui valent, quod et quantum sit gaudium, quo nunc praesens omnium nostrum, animos afficis...* »

Puis, ce sont des actions de grâces, et cette délicate allusion à la tempête :

« *Vix enim quidam naviculam tuam concussam, ventis fluctibusque depressam putaverunt, eum subito aut saltem citius omni spe, nescio qua divina vi erecta, vento secundo propulsa, nullo damno facto, undis placidis denuo insultat ; tu vero, e mari procelloso revector nobis, ut hoc loco Ecclesiae verbis utar, purior et vegetior videris...* »

Et ces réminiscences se terminent par un vœu à la manière de saint Paul :

« *Jam plantasti, jam rigasti, densam sepem horto circumdedisti, benedic ergo operi tuo, benedic huic agro, huic scholae, his omnibus alumniis, quos jure filios nuncupas, benedic omnibus nobis... et dabit Deus incrementum !* »

Avant de prendre congé de nos hôtes si sympathiques, laissez-moi vous traduire – comme au temps où j'étais écolier, – le compliment grec de ce jour inoubliable : Vous y trouverez les vrais sentiments d'un Petit Clerc, enclos dans l'harmonie de ces jolis couplets, et l'espoir d'en voir un jour l'auteur aborder, réellement cette fois, l'admirable strophe saphique :

[351]

Φαίετ, τῇ 19 10βρίου 1893.

Πάτερ, τοὺς εἰς Ἀργύρους Σου Γάμους ὕμνος.

Φίλτατε ἡμῖν καὶ αἰδεστότατε Πάτερ.

Συνάπτειν ἡμᾶς, Ἀγίῳ Κλεμῆντι
Ἀγγέλων φωνῇ παραδείσου, ἡμῶν
Ψῆρον, ὡς ᾄδειν πρεπόντως, ἔα, σοῦ
Ἀργυρογάμους.

Οὐρανὸν εἶναι ἐν χαρᾷ πεπείσμ'θα
Οἱ γὰρ ἀγαθοὶ μοναχοὶ νεκροὶ τῆς
ἡμετέρας τῆς φρατρίας ἄδουσιν
Ἀργυρογάμους.

Προσφιλὲς τὸ ἄλσος Φαίετ εἰς σε ᾄδειν
βούλεται ἐγκώμιον, πᾶς τε δ' ὄρνις
Καθ' ἑκάστον καὶ λέγει · « ὑμνέωμεν
Ἀργυρογάμους. »

Ἡμετέρας τῆς ἀναβαίνει ἤχη
Λύρας καὶ εὐχαὶ τὸν μὲν εἰς Ἰησοῦν
Κρούσοντα αὐτοῦ τὴν καρδίαν δι' αὐτοὺς
Ἀργυρογάμους.

Καὶ λέγουσιν · « ὦ ἐμὲ Ἰησοῦ, Ἰησοῦ
Οἶγε, ἄνοιγ' ἡμῖν καρδίαν τε, δίδου
Τῷ Πατρὶ δῶρον, διὰ, δίδου αὐτοὺς
Ἀργυρογάμους. »

Ὁ μὲν Ἰησοὺς · « εὐλογέω ἐγὼ ὑμᾶς
Τὸν τε ὑμῶν Πάτ'ρα, ὅψεσθε γὰρ τοὺς
Χρύσεους γάμους, μετὰ τοὺς ἐκείνους
Ἀργυρογάμους. »

Ὡ Πάτερ, τὰ παιδία εὐλογέησον
τοῖς δὲ μέλλουσι τὰ πεποιθότ', ἡμῶν
ὦ στεφανηφόρε Πάτερ, δι' αὐτοὺς
Ἀργυρογάμους.

Οἱ Ἱερεῖς τῆς Καρδίας νέοι Κληρικοὶ

[352] TRADUCTION

Fayet, le 19 décembre 1893

Vénéré Père, Hymne en l'honneur de vos Noces d'Argent

Très Cher et Vénéré Père,

« Permettez (à vos enfants de) Saint-Clément d'unir leur voix à celle des anges du Paradis, pour célébrer, comme il convient, les solennités de vos Noces d'Argent.

Les cieux sont aujourd'hui dans l'allégresse ! Et les chers défunts de notre Congrégation célèbrent avec nous, vos Noces d'Argent.

L'aimable oasis de Fayet s'apprête à chanter son hymne de louange : et ses oiselets, eux aussi, gazouillent à l'envi : Célébrons les Noces d'Argent !

Les échos de notre lyre montent avec nos prières, jusqu'aux pieds de Jésus, ils atteignent même son Cœur, à l'occasion de vos Noces d'Argent !

Et Lui disent : « O Jésus, mon bien-aimé Jésus, ouvrez-nous votre Cœur et daignez répandre vos bienfaits sur notre Père, car c'est le jour de ses Noces d'Argent !

Et Jésus de répondre : « Je vous bénis, vous et votre Père ! Vous verrez, un jour, la solennité de ses Noces d'Or, après celles que vous célébrez aujourd'hui de ses Noces d'Argent ! »

Bien cher Père, bénissez, Vous aussi, vos petits. Ils regardent avec confiance l'avenir, lorsqu'ils contemplent au front de leur Père, la couronne des Noces d'Argent ! »

Les Petits Clercs du Sacré-Cœur.

Notre mission du Brésil du Nord (1893)

Au cours d'un voyage en Europe qu'il entreprit en 1891, M. Alberto Carlos de Menezes, attaché à la « *Companhia industrial pernambucana* » à titre d'ingénieur-directeur, eut l'occasion d'étudier sur place, l'organisation modèle des usines Harmel Frères, au Val-des-Bois.

Convaincu, par les faits, de l'importance religieuse, morale et sociale qu'une institution similaire pourrait revêtir dans son pays, M. de Menezes conçut le projet de faire profiter ses [353] usines de l'expérience acquise par MM. Harmel Frères. Après avoir dressé son plan de réforme, M. de Menezes exprima le désir de voir nos Pères prendre en mains la direction religieuse et spirituelle de l'œuvre nouvelle, tout comme ils le faisaient déjà au Val-des-Bois.

Une entente s'établit bientôt : en 1893, le Très Révérend Père Dehon envoyait le Révérend Père Miquet à la filature de Camaragibe (alors la première usine dépendant de M. de Menezes). Le missionnaire y établit l'Apostolat de la prière, une association des Enfants de Marie, une Conférence de saint Vincent de Paul et une école. En 1895, le Révérend Père Maximin Cottard vint lui apporter le concours de son zèle ; le Révérend Père Cottard se chargea de l'école, puis établit, comme au Val-des-Bois, une série d'associations destinées à subvenir aux besoins spirituels du personnel de l'usine et des familles. Ce furent, pour les garçons, jusqu'à la première communion, la Congrégation de saint Louis de Gonzague, après la première communion, celle de saint Michel. Pour les jeunes filles, avant la première communion, la Congrégation de sainte Philomène ; après la première communion, celle des saints Anges. Pour les mères de famille, l'Association Sainte-Anne. Enfin, en 1895, fut fondée la *Corporation ouvrière de Camaragibe*, sorte de syndicat mixte, qui obtint le

privilège de la personnalité civile, joint à une certaine autonomie municipale, et dont nos Pères furent désormais les aumôniers officiels. Cette organisation, capable d'englober tout le personnel de l'usine, fut complétée, en 1896, par l'établissement de cours du soir pour jeunes gens (sous la direction du Père Richters), et d'une école de filles confiée aux soins des Religieuses de la Sainte Famille, de Bordeaux. L'œuvre ouvrière de Camaragibe était donc sur pied ; ses résultats furent des plus consolants.

De la même firme dépendait encore l'importante sucrerie établie à Goyana ; M. de Menezes voulut y étendre sa réforme : On se mit au travail dans cette intention, en 1899. Nos Pères s'y heurtèrent d'abord à des obstacles quasi insurmontables : le lieu n'était pas seulement antireligieux, mais encore franchement hostile. La population ouvrière le fit bien sentir, en refusant d'abord tout contact avec le Révérend Père Aumônier, en vue de déplaire aux patrons, pour la seule raison que le Père était [354] l'Aumônier officiel : le directeur de l'usine lui-même n'eut pas une attitude différente.

Alors nos Pères se souvinrent qu'à l'exemple de Notre-Seigneur, ils étaient venus surtout pour les âmes malades : ils virent dans cet accueil plus que froid, la preuve d'un besoin réel de Celui qui, seul, peut donner paix et bonheur ; et ils se mirent à l'œuvre énergiquement, avec dévouement et méthode. L'heure de Dieu allait bientôt sonner, l'apostolat allait produire ses fruits ! Un dimanche, le Révérend Père Richters célébrait la Sainte Messe, dans sa petite chapelle de Goyana ; le vent qui soufflait en rafales et une pluie torrentielle comme il y en a au Brésil, contraignirent le directeur de l'usine à chercher refuge à la chapelle. Pour toute assistance il y avait une pauvre femme ! Or quelle ne fut pas la surprise du directeur lorsque, après l'évangile, il vit le célébrant se retourner et faire son prône, avec autant de soin que s'il eut parlé à un auditoire des plus engageants ! Le fait lui donna à réfléchir et il fut gagné. En conséquence, des œuvres analogues à celles de Camaragibe, furent bientôt établies à la sucrerie de Goyana.

Le 19 décembre 1901, de nouveaux renforts arrivèrent : les Révérends Pères Angelus Deal et Van Heugten séjournent d'abord à Camaragibe, puis ils acceptent le soin de la paroisse de Varzea. En 1902, ils sont rejoints par les Révérends Pères Graff et Schimanski. En 1903, le Révérend Père Paris, et l'année suivante le Père Paul Roblot sont nommés professeurs au Collège d'Olinda (postes abandonnés depuis lors). En 1904, le Révérend Père Angelus Deal accepte la paroisse de Saô Jose de Lage, à laquelle le Révérend Père Roblot fut ensuite attaché. En 1907, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de l'Alagôas voulut bien confier à nos Pères la paroisse de Porto-Calvo, le Révérend Père Roblot y exerça les fonctions du saint ministère jusqu'à son retour en Europe (1912). En 1913, cette paroisse fut scindée, pour former la nouvelle paroisse de Colonia Leopoldina que nous continuons à administrer.

La superficie de ces paroisses brésiliennes est immense ; les villages y sont des plus clairsemés ; distants parfois de 35 à 40 km leur visite, qui se fait périodiquement à cheval, impose de longues randonnées, dans une région accidentée et dépourvue de routes. Nos missionnaires prennent soin, avec un succès marqué, de ces œuvres si diverses. Cette mission dépend actuellement de notre Province hollandaise.

[355] IV. L'ACTION SOCIALE DU PÈRE DEHON

Coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre sociale du Père Dehon !

La vie du Père Dehon revêt un caractère assez peu commun de belle unité, dont la droiture de ligne retient dès l'abord l'attention. Chez lui, jamais de détours : tel qu'il est, tel il apparaît. Aussi, aux divers moments de son existence où nous l'avons déjà suivi du regard, le Père Dehon s'est-il toujours révélé comme un religieux à la hauteur de son idéal : Maître aux doctes leçons d'une discrétion infinie, il puise sans cesse, dans le cœur à cœur avec le Sauveur, le secret d'un apostolat singulièrement conquérant. Jeune enfant, il s'y était déjà initié, grâce au Manuel de sa Mère ; bientôt il y entre plus à fond au Collège, puis à l'ombre de Saint-Sulpice, par la culture d'une vie intérieure solide, à laquelle il joint déjà l'appoint d'un modeste apostolat par les œuvres ; après son élévation au sacerdoce, il s'affirme comme l'animateur social de son diocèse ; et tout en se multipliant d'in vraisemblable façon, il crée enfin une Congrégation réparatrice largement missionnaire, dont le programme est une formule sociale : Aimer Dieu, aimer les hommes ! réparer envers Dieu, et réparer aussi envers ceux qui, trop souvent, sont les douloureuses victimes d'une « misère imméritée. »

Tel sera le programme dont ses fils, les Prêtres du Sacré-Cœur, poursuivront la réalisation. Rien de vaste, comme une pareille tâche ! La réparation, pas plus que la charité dont elle est une forme, ne saurait se renfermer dans le cadre de limites étroites « *Quantum potes, tantum, aude !* ». L'une et l'autre embrassent une certaine universalité et s'étendent à la fois à Dieu, et à tout ce qui appartient à Dieu. Il importe donc souverainement non seulement de compenser, uni au Christ-Rédempteur, [356] tant de déficiences *morales* qui ébrèchent la gloire accidentelle de Dieu, mais encore de transporter jusque sur le plan social nos préoccupations réparatrices ; et de rendre à la gloire de Dieu son éclat, dans la personne des besogneux, dont trop souvent, notre civilisation paganisée ne respecte ni la personne ni la famille : « Il est touchant, disait le Père Rasset, d'écrire : Amour et Réparation, au-dessus d'un autel orné de pièces d'orfèvrerie, de fleurs, de flambeaux, avec l'ostensoir exposé au pied de la statue du Sacré-Cœur, et de lire à haute voix une amende honorable à Jésus outragé dans l'Eucharistie : mais le Cœur de Jésus n'est-il point blessé, n'est-il point, par la culpabilité des influences sociales, horriblement outragé dans ses images et ses amis, les pauvres et les ouvriers ? Et le dévouement du prêtre qui se dépense au milieu d'infidèles baptisés, pour faire accepter la foi et maintenir les pratiques dont pourraient jaillir encore le salut, ce dévouement n'est-il pas une digne amende honorable, une réparation d'amour pour tant d'injustices qui pervertissent les travailleurs et pour tant d'outrages que reçoivent, dans leurs âmes, la dignité et la bonté du Père céleste ? »

Les idées sociales du Père Dehon d'après son *MANUEL SOCIAL CHRÉTIEN* (1894)

Dans le *Manuel social chrétien*, le Père Dehon s'est plu à condenser, sous la forme et dans le style qu'il jugeait les mieux adaptés aux hommes d'œuvres qu'il visait, ses convictions et ses expériences de l'ordre social, en fonction des enseignements du Pape Léon XIII. Aussi, la lecture du *Manuel social chrétien* tout spécialement nous permet-elle une sérieuse mise au point de cette question, qui revêt la plus haute importance dans la vie du Père Dehon.

De quoi se plaint-on ? Il importe de poser nettement les données du problème social, si l'on veut tenter de le résoudre. Or, si nous examinons les signes extérieurs de la richesse moyenne, nous ne pouvons pas trop nous plaindre de notre temps. Il est tellement évident que nous jouissons d'un confort, que nos aïeux n'ont jamais connu ! Les bénéficiaires de ce bien-être, ce [357] sont d'abord les plus favorisés de la fortune, naturellement enclins au luxe ; les classes moyennes ont, il est vrai, emboîté le pas à leur suite, sans toujours avoir les moyens de rivaliser avec ceux qui mènent la vie à grandes guides ; enfin le peuple lui-même a cessé de regarder le luxe comme l'apanage de quelques privilégiés. Jadis le luxe n'était, selon le mot expressif du Père Dehon, que « le chancre de la richesse, il est devenu la lèpre de la

pauvreté ».

Évidemment il ne saurait être question de faire volte-face, pour revenir à l'« *aurea mediocritas* » des époques patriarcales. Le temps a marché et avec lui, nos habitudes : souvent le luxe des époques révolues n'est plus guère qu'une simple commodité du temps présent, le confort est, plus ou moins mais si réellement, entré dans nos mœurs ! Alors, de quoi se plaint-on ? À cette question, l'auteur du *Manuel social chrétien* répond : « Malgré un certain progrès extérieur, l'ouvrier est, en maints endroits, moins heureux que par le passé ; ses besoins ont augmenté plus que ses ressources, si même celles-ci n'ont pas diminué. » D'autre part, d'immenses richesses s'accumulent en un petit nombre de mains, sans toujours correspondre aux services rendus par leurs détenteurs, à la peine qu'ils ont prise, à leurs mérites ou à leurs vertus, ni à la valeur sociale des fonctions qu'ils ont remplies.

Si tels sont les faits, et qui pourrait le nier ? il faut bien le reconnaître, avec l'immortel auteur de l'Encyclique *Rerum Novarum*, la société est actuellement constituée de façon si défectueuse, qu'elle doit, presque fatalement, engendrer un profond désordre social ; misère sordide et odieuse, en face d'un luxe effréné, suivie de son cortège inévitable d'ignorance, de vices, de tentations, de maladies... La misère est si facilement mauvaise conseillère ! Telle est malheureusement la triste réalité.

D'OU VIENT LE MAL ? – « Le monde va changer de base... » proclame l'hymne révolutionnaire. Mais alors, grands et petits apprendront, par la leçon des faits, ce qu'il en coûtera... La ruine, même partielle, des bases immuables établies par le Décalogue, ne peut entraîner qu'une décadence progressive de l'édifice social tout entier. N'est-ce point la leçon qui ressort du passé ?

[358] « Les idées chrétiennes ont transformé le monde païen, écrit le Très Bon Père, le retour aux idées païennes, lors de la Renaissance, a préparé la Révolution de 1789, le libéralisme économique et son influence antisociale. Il faut donc remonter à la source des idées primordiales, des vérités chrétiennes, seules capables de redresser les mœurs. »

C'est la thèse du Père Dehon, telle que nous la trouvons formulée au début de son *Manuel social chrétien*. Et voici quelques-unes de ces idées-force, dont nous sommes redevables au christianisme, et qu'il s'agit de rendre au monde, si l'on veut travailler à la gloire de Dieu sur terre et au bien de l'humanité :

L'homme n'est pas une machine dont on puisse abuser, mais une personne, un centre de responsabilité ; il a droit au respect, à la justice, au pain quotidien pour lui et pour les siens, à une part suffisante de liberté, à une large faculté de prier et de servir Dieu.

La famille est la première unité sociale, voulue de Dieu et sanctifiée par Lui. Elle jouit de droits naturels et religieux inviolables et imprescriptibles.

La société est un organisme groupant les hommes, les familles et les professions, sous une autorité. Cette autorité s'impose, non en vertu d'un contrat social, mais au nom du droit naturel et divin.

L'État est le pouvoir social qui détient l'autorité en vue d'assurer aide et protection, pour le bien commun, aux individus, aux familles, aux sociétés particulières dont la fin est bonne ; tout en laissant à chacun de ces organes de la société, sa vie

L'État pratiquera la *Religion*, pour respecter le droit que Dieu possède à cet hommage : propre et autonome ; il la protégera, même en raison de son indispensable utilité sociale : Par

elle, en effet, la vie individuelle et sociale s'oriente dans son vrai sens, c'est-à-dire vers Dieu. La place de la Religion dans la société est donc, de toute nécessité, celui d'un organe essentiel et non d'un organe secondaire.

L'association est de droit naturel ; Il est bon que pour gérer leurs affaires communes, les hommes s'unissent et mettent en [359] commun ce dont ils peuvent disposer de forces intellectuelles, morales et pécuniaires.

La propriété privée est un droit nécessaire et légitime, mais un droit grevé de servitudes sociales.

Le travail est le seul moyen, par où l'homme puisse pourvoir aux besoins de sa vie. Depuis le péché originel, il revêt en outre, le caractère d'une expiation et d'un préservatif du péché. Trente années durant, le Fils de Dieu n'a pas dédaigné d'exercer un métier manuel, conférant ainsi au travail une nouvelle dignité. Aussi, trêve de toute forme d'anarchie ! le travail doit être divisé et organisé.

Le salaire est providentiellement le moyen, pour le travailleur, de subvenir à ses besoins et à ceux des siens. Il doit donc être, à la fois, juste et suffisant.

Le capital, fruit de l'épargne, est constitué par une portion de la richesse non consommée. C'est un instrument de travail créé par l'homme pour aider la productivité. Trois facteurs concourent à sa création : le travail, la terre, le capital lui-même. Malheureusement, l'usure et le trafic de l'argent servent à faire vivre et à enrichir certains capitalistes, aux dépens des véritables travailleurs...

Parce qu'elle a cessé de s'appuyer sur ces bases, la société est un organisme faussé qui grince et fonctionne mal. Réintégrer ces vrais principes économiques et sociaux dans la société, ce sera donc rétablir l'ordre, le calme, la sécurité. Immense est la tâche : la famille, les mœurs, les relations sociales appellent un redressement énergique ! La famille est en pleine décadence ! Ne le montrent que trop, le fléau de la dépopulation, « *Vitio parentum rara juventus...* », la recrudescence des naissances illégitimes, des infanticides, des abandons d'enfants, de la criminalité infantile, des suicides d'enfants ; les mœurs, d'autre part, déclinent à un rythme catastrophique ; la presse est devenue la grande corruptrice : la licence des rues est telle, qu'elle provoque parfois même les protestations des anticléricaux ; enfin l'alcoolisme empoisonne l'ouvrier.

L'inévitable pauvreté a dégénéré en un paupérisme scandaleux. Le capital, légitime à condition d'être légitimement ac-[360]quis et que ses revenus soient noblement employés, trop souvent ne réalise plus ces conditions.

La grande industrie est naturellement instable. Sans doute, elle connaît les belles années de prospérité, mais bientôt surviennent les inventions nouvelles, le déplacement des marchés, la surproduction, l'élévation des droits aux frontières, etc... et l'état de crise succède à la prospérité.

Le petit commerce est écrasé, la petite propriété est en pleine décadence, l'agriculture en détresse, la spéculation est devenue le vol et l'immoralité en grand, la crise des changes et les salaires de famine achèvent de donner un aperçu de la situation.

Et, puisque ce sont les idées qui mènent le monde, on se trouve tout naturellement amené à se demander : Quelle est donc l'idée qui a vicié toutes les notions si fécondes du christianisme et préside à la gigantesque entreprise universelle de démolition, dénoncée par le *Manuel Social chrétien* ? C'est la théorie de l'individualisme appelée encore le libéralisme.

« On entend par libéralisme, (lisons-nous dans l'*Ami du Clergé*, 1895, p. 165), la doctrine qui, au détriment de l'autorité, exagère la liberté ; et cette doctrine s'étend à tout : théologie, philosophie, politique. Le libéralisme absolu rejette toute autorité et proclame la liberté illimitée de l'individu ; il établit une séparation complète entre l'homme et Dieu ; l'homme est indépendant de Dieu et d'un supérieur quelconque et ne relève que de sa propre raison. Moins radical, il admet les autorités naturelles, mais nie toute autorité surnaturelle. »

Les considérants de cette doctrine nous ramènent aux conceptions de J.-J. Rousseau :

« l'homme naît bon, l'antique conception sociale l'a seule faussé ; rendu à l'état de liberté, il retrouvera la plénitude de ses facultés... Il ne connaîtra d'autres lois que celles de la nature, et celles-ci il les déterminera scientifiquement... Dans la volonté du peuple réside la justice absolue, puisqu'il n'y a dans l'humanité aucun germe de malice. Dans la volonté du peuple réside aussi la souveraineté absolue, puisqu'il n'y a d'autre source du droit, que le bon vouloir des individus qui le composent. »

D'où « liberté de conscience », c'est-à-dire affranchissement de tout devoir vis-à-vis de Dieu ; l'idée de Dieu n'apparaissant plus, dans le système, que comme une hypothèse arbitraire et [361] superflue ; « liberté du travail », c'est-à-dire licéité de toutes conventions entre employeurs et employés, les intérêts devant s'harmoniser au mieux par la seule vertu de la loi de l'offre et de la demande ; « liberté de toutes les autres transactions, en vertu du même principe : liberté du commerce, de l'intérêt et de toutes les spéculations... »

RÉSULTATS – Les faits devaient prendre sur cette théorie de terribles revanches ; l'abandon de l'idée de Dieu eut pour corollaire l'avilissement de l'individu, la désorganisation de la famille et de la société, dont nous avons parlé, puis enfin la désorganisation du travail et de la propriété. Ce que Lassalle appelle la « loi d'airain », loi de l'offre et de la demande qui gouverne notre état économique, n'est autre chose que l'absence de lois positives ; grâce à elle, la liberté du travail consacre la liberté du plus fort. L'offre et la demande sont les deux termes d'une équation sans cesse changeante, qui est désormais la seule règle du marché. Les industriels concurrents qui se battent à coup de tarifs, s'y conforment et c'est pourquoi la denrée-travail n'est plus qu'une arme, ou une simple marchandise « *Homo homini lupus...* ». C'était fatal ! Que nous sommes loin du « *Misereor super turbam !* »

En définitive, à part quelques gros capitalistes qui, ayant l'argent, possèdent aussi la force, tout le monde pâtit de cet état de choses : l'ouvrier d'abord, c'est-à-dire le plus grand nombre : obligé de vendre ses services pour avoir du pain, il n'a plus qu'un recours contre le pouvoir de l'or, c'est la violence, destructive de sa nature, alors qu'il faudrait construire ! Où allons-nous ?... Le *consommateur* ensuite ; son intérêt demande l'objet de bonne qualité, en temps voulu, au juste prix ; mais la concurrence des ateliers, la ruine de l'apprentissage professionnel poussent l'industriel à la production de la camelote, l'esprit révolutionnaire de trop d'ateliers y ajoute le sabotage, quand les grèves ne viennent pas, elles aussi en fin de compte, augmenter le malaise en ce qu'elles contribuent à augmenter les prix de revient. La plupart des *capitalistes* eux-mêmes en fin ne trouvent pas leur compte à cet état de choses ; la médiocrité croissante des gens de métier les empêche de livrer des produits de qualité supérieure, la concurrence entre patrons, l'état [362] d'esprit de beaucoup d'ouvriers concourent à l'insécurité des entreprises.

Tels sont, en un raccourci, les méfaits de la conception absolument antisociale de la société, que l'on appelle le libéralisme économique ou l'individualisme. Il découle en droite ligne, du redoutable esprit d'autonomie et d'individualisme déchaîné par la Réformation. Sous son influence, la lutte a remplacé l'entente entre les hommes et le peuple a été amené, par une réaction exagérée, à désirer le collectivisme : Lamentable régime nouveau qui s'est substitué à la conception sociale chrétienne ! Au moyen-âge, il en allait tout autrement :

« Le monde, écrit M. Prins, était un assemblage de corporations et chaque corporation était une force sociale. Elle répondait de l'honneur des siens, de la sincérité du travail intellectuel et matériel ; elle exigeait le dévouement de ses membres... En échange, elle accordait une protection efficace, une justice rapide et toujours contrôlée, une participation réelle aux affaires des assemblées et des corps représentatifs, l'éducation aux novices, la protection aux faibles, la charité aux pauvres, le refuge aux orphelins, la sécurité à tous⁸¹. »

Jadis, chacun se sentait protégé en même temps que tenu par les règles de son état ; actuellement, la concurrence sans frein et l'occupation sans responsabilité enlèvent au travailleur toute garantie d'avenir. L'insécurité du salaire correspond à celle d'un marché dominé par la spéculation et subissant le contrecoup de toutes les catastrophes financières.

Avec sa fausse notion de la société, l'individualisme a engendré une fausse notion de la propriété. – Société chrétienne et société païenne se reflètent dans leur manière de concevoir la propriété : pour la société païenne, la propriété est le droit égoïste d'exclure tout autre de la disposition d'un bien ; tandis que sa définition chrétienne est : « le pouvoir moral d'administrer et de dépenser en vue du bien commun », si nous en croyons saint Thomas.

Le christianisme a toujours admis le droit de propriété, mais aussi, dès ses origines, n'a-t-il jamais omis d'enseigner aux riches leur devoir de patronage et d'assistance, « *procurare* », et « *dispensare* », c'est faire emploi de ses capitaux dans une entre-[363]prise profitable à soi-même (car l'initiative, la direction, le risque ont droit aussi à une légitime rémunération), mais profitable aussi à la communauté (coopérateurs, région, corporation, nation, humanité). C'est en ce sens qu'il faut entendre cette pensée chrétienne, qualifiée à tort de communiste : « *non debet homo habere res exteriores ut proprias, sed ut communes*⁸² » le domaine éminent appartenant toujours à quelques-uns, le domaine utile était grevé (dans la société chrétienne du moyen-âge) de servitudes nombreuses – au profit des plus faibles – au point qu'elles rendaient, à différents degrés, les pauvres et les riches copropriétaires, en fait, du patrimoine social.

À la Révolution, toutes les réserves apportées au droit de propriété, en faveur des pauvres par les siècles chrétiens, furent annulées : désormais, le droit de propriété est reconnu sans réserve, absolu et sacré ; seul l'État aura le droit d'y porter atteinte par l'impôt. Et les pauvres, que sont-ils devenus dans cette aventure ? Tout simplement, après avoir anéanti leur patrimoine – qu'on me permette le terme – l'État les a laissés se débrouiller sans appui, aux prises avec des difficultés nouvelles, qui devaient peu à peu les terrasser : ainsi, les petits propriétaires dont les biens étaient proclamés, en droit, inaliénables, se sont vus absorbés par les gros capitalistes : leurs propriétés ont été en fait, fatalement aliénées. D'où, de nouvelles recrues pour la classe des prolétaires. Ainsi en fut-il également des petits industriels et des petits commerçants.

Quant aux classes tout à fait pauvres, dépourvues de tout patrimoine personnel (celui que nous appellerons le patrimoine social leur ayant été enlevé par la Révolution), elles n'ont plus eu désormais d'autre ressource, que leur aléatoire et parfois misérable salaire quotidien ; c'est d'eux que notre auteur dit : « celui qui ne possède rien en propre, ne peut prétendre à rien et il est conduit à ne voir, dans l'appropriation actuelle des biens, qu'une monstrueuse exaction. » Sans doute, toute organisation, fut-elle géniale, produit accidentellement du déchet, mais ce qui est inadmissible, c'est que sous prétexte de remédier à des déficiences trop réelles, la [364] société moderne s'applique systématiquement, par un déclassement continu, depuis bientôt un siècle et demi en France, à fabriquer en série du déchet. Le remède(?) du libéralisme n'est-il pas pire que le mal ? En posant cette question, nous nous plaçons au seul point de vue économique, est-il besoin de le dire, sans effleurer même son aspect politique ; il n'est pas en cause ici. En politique, d'ailleurs ses résultats seront aussi désastreux : Un

⁸¹ Prins : *La Démocratie et le régime parlementaire*, p. 83,84.

⁸² Cf. G. Renard : *La pensée chrétienne sur la propriété*, Vie intellectuelle, Sept. 1930.

mauvais arbre ne peut produire de bons fruits !

La fausse notion de la propriété a engendré l'usure. – La propriété, surtout affranchie de toute charge, comme c'est le cas depuis la Révolution, conserve des disponibilités. Tout au long d'une brochure intitulée *L'Usure aux temps présents*, le Père Dehon dénonce, plus explicitement encore que dans le *Manuel social chrétien*, cet emploi illicite des disponibilités, « ce gain et ce profit réclamés sans travail, sans dépenses ou sans risques, pour l'usage d'une chose qui n'est pas productive ». Véritable Prothée, l'usurier ne manque pas une occasion de faire valoir illicitement son capital exploiteur. « Ce sont alors, dit le Père Dehon, les monopoles et accaparements, les spéculations et coups de bourse, l'agiotage commercial, le chantage, les concessions, les lancements d'affaires véreuses, les réclames mensongères, le charlatanisme financier, la spéculation sur les changes, l'exagération des prix dans le commerce, les agissements de certaines sociétés anonymes, les soldes, déballages, bazars, liquidations et menues escroqueries de toutes espèces... » Odieuses exploitations qui font du pauvre la vache à lait de celui qui possède, alors qu'au contraire, selon le plan divin, le riche doit revêtir l'incognito de la Providence auprès du pauvre...

LES TENTATIVES DE REDRESSEMENT – *Un remède pire que le mal : le Socialisme.* – Au chapitre cinquième, l'auteur du *Manuel social chrétien* envisage la solution socialiste, pour montrer l'impuissance radicale de ce système à réaliser l'œuvre de redressement, et il en souligne l'influence néfaste.

Malgré le bien-être qui nous entoure beaucoup plus qu'aux siècles passés, la grande masse de l'humanité n'en est pas plus heureuse, bien au contraire ! Le mot de cette énigme est tout [365] entier dans le fait que, trop souvent, la richesse contemporaine est toute de façade, sans racines dans le passé, sans garanties pour l'avenir. Tel est le point central des critiques que mérite notre régime économique. D'où âpreté au gain, anxiété de ceux qui possèdent et, en définitive, instabilité de tous.

La société contemporaine est un organisme faussé ; ceux qui en font partie, c'est-à-dire tous les hommes, se trouvent coincés. Comment n'en souffriraient-ils pas ? Et, qui plus est, la propriété, le travail, le crédit, – nous l'avons rappelé, il y a un instant – sont désorganisés au point de créer pour beaucoup de travailleurs, cette odieuse « situation d'infortune et de misère imméritée » que d'un cœur angoissé, Sa Sainteté le Pape Léon XIII dénonçait. Pauvreté n'est pas vice ! D'accord ! Mais il est des masses de travailleurs qui, malgré leur courage et leur activité, sont absolument incapables de sortir de l'indigence la plus lamentable. Le maintien d'une telle situation n'est dû qu'au despotisme de quelques-uns et à la servitude à laquelle la masse est condamnée, par le souci du pain quotidien. Comment, dès lors, le régime qui aboutit à cette odieuse situation, ne dresserait-il pas contre lui les foules exaspérées ?

De tous les côtés on se rendait compte, dès le siècle dernier, du fait que *l'Individualisme* avait sa part prépondérante de responsabilité dans cette intolérable situation. C'est alors qu'en 1838, Pierre Leroux forgea le mot Socialisme par opposition à l'Individualisme. Le mot fit fortune il servira désormais de véhicule, dans le monde entier, aux théories les plus subversives de l'ordre social et religieux. Avec Jules Guesde (1845-1922) par exemple, les travailleurs se grouperont en syndicats ; mais, selon les directives du « Karl Marx français », le syndicat ne sera pas une organisation professionnelle, chargée d'organiser et d'améliorer la profession : il deviendra un groupement politique conscient et organisé, chargé de s'emparer, par tous les moyens, du gouvernement du pays. Pour lui, « l'homme est le dernier terme de la série animale » il n'y a donc pas lieu de distinguer entre besoins légitimes et besoins illégitimes, le libre arbitre n'existe pas, la famille doit être supprimée ; l'État, « instrument du règne d'un homme ou d'une classe », doit disparaître ; la propriété privée sera progressivement expropriée ; les religions qui, selon le mot de Karl Marx, sont le [366]

bonheur illusoire du peuple, seront supprimées, pour permettre à l'humanité un bonheur *réel*, au sens latin du mot ; ce sera donc le règne absolu du matérialisme. Alors la « vieille chanson » dont parle Jaurès et qui, depuis deux mille ans, berce la misère de l'humanité, aura vécu ! « non pas, selon Karl Marx, pour que l'homme porte sa chaîne sans consolation, mais pour qu'il jette sa chaîne et cueille la fleur vivante ». Voilà pourquoi il faut à tout prix, combattre les prêtres qui s'y opposent, les dénoncer, les chasser de la société. Telle sera, sous ses principaux aspects, la fameuse terre libre de Hertzka.

On voit nettement ce que l'humanité y perdrait ! En voici un aperçu très objectif, d'après le précieux *Commentaire pratique de L'Encyclique Rerum Novarum*, des Éditions Spes, 1927 : « Pour l'ouvrier, si jaloux de son indépendance, plus d'indépendance ! plus de sens de l'épargne, puisque la société socialiste serait seule propriétaire ! plus d'émulation, puisque l'ouvrier ne pourrait plus améliorer sa condition ni celle des siens ! plus de réconfort familial possible ! plus de soutien religieux ! plus d'éternité bienheureuse ! diminution considérable de la fortune publique ! »

En résumé, la soi-disant égale richesse pour tous, que font miroiter les socialistes, serait un peu plus de pauvreté pour tous ! Ce qui est une utopie, ce n'est donc pas on le voit en Russie – la réalisation du Socialisme, c'est sinon sa durée, tout au moins le bonheur qu'il procurerait à l'humanité.

Le Père Dehon cite ensuite, comme leçon de choses, accessible même aux profanes, la profession de foi d'un candidat aux élections, intitulée : *Pourquoi je ne suis pas socialiste*.

« Le socialisme veut me loger dans une maison construite avec les fruits de mon travail, maison qu'il administrera... *et dont il me chassera quand il lui plaira*. Moi, je veux demeurer dans une maison dont personne ne puisse me chasser.

Le socialiste veut m'obliger au Bureau de Bienfaisance universelle, alimenté avec mon travail, Bureau qu'il administrera et auquel il m'admettra... *si c'est son bon plaisir*. Moi, je ne veux pas être réduit à tendre la main au Bureau de Bienfaisance.

Le socialiste veut m'obliger à mettre mes enfants dans les écoles payées avec *mon argent* et *mon travail*, et où il instruira *mes* enfants... *à sa manière*. Moi, je veux choisir l'école de mes enfants comme il me plaît, dussé-je la payer moi-même.

[367] Le socialiste veut m'obliger à passer ma vieillesse et à mourir dans un hospice bâti et entretenu avec *mon argent*, où ses amis se gobergeront à mes dépens, et où ils m'admettront... *si moi et mes enfants votons pour lui*. Moi, je veux passer ma vieillesse dans ma famille et mourir en paix chez moi...

Et ce ne sont là que les prétentions du socialiste modéré ! Le vrai socialiste veut me donner ma vocation et la carrière qui lui plairont ; il veut me faire travailler à son idée et me mesurer mon pain ; il veut m'ôter mon Dieu, ma famille et ma liberté ; il veut me jeter à l'eau ou au four crématoire, pour débarrasser la société quand j'aurai vieilli et que je ne serai plus apte au travail. Merci. J'aime mieux ma liberté, ma maison, ma famille, ma foi, mes espérances. Voilà pourquoi je ne suis et ne veux pas être socialiste⁸³. »

Pour conclure la Première Partie de son ouvrage, l'auteur montre que le seul remède véritable au désordre sans nom de l'époque moderne, ne peut être apporté au monde que par l'Église et par l'État, chacun agissant en tant que société complète, dans sa sphère d'action respective ; puis par l'action des patrons et par celle des associations professionnelles que la Révolution commit l'erreur d'anéantir.

LES VRAIS REMÈDES : 1°) *Action de l'Église* – La question qui s'agite, disait Sa Sainteté le Pape Léon XIII, dans l'Encyclique *Rerum Novarum*, est d'une nature telle, *qu'à moins de faire appel à la Religion et à l'Église, il est impossible de lui trouver jamais une solution efficace*. « Aucun apriori dans ce principe (que le Père Dehon fait sien) car la solution de la question sociale est, avant tout, question de justice et de charité ; or les devoirs de ce genre sont du domaine de l'Église. » Le prêtre, au nom de l'Église, dit à l'ouvrier :

⁸³ L. Dehon : *Manuel social chrétien*, II^e Edition, p. 102.

« Accomplissez fidèlement votre tâche, respectez toute autorité, évitez toute violence dans vos revendications » ; aux patrons il dit : « Respectez, en vos ouvriers, la dignité d'homme et de chrétien. Regardez comme une honte et comme un acte de barbarie, d'abuser des ouvriers comme de machines à gagner de l'argent... Tenez compte de leurs besoins religieux et spirituels, donnez-leur le temps convenable pour cela. Écartez d'eux les causes de corruption et de péché. Ne leur imposez pas un travail au-dessus de leurs forces, ni contraire aux nécessités de l'âge et du sexe. Donnez-leur un juste salaire, [368] afin qu'ils puissent soutenir convenablement leur vie. Ne spéculiez pas sur leur pauvreté. »

Soit ! dira-t-on, l'idéal de l'Église est généreux ! Mais l'Église possède-t-elle les moyens de le réaliser ?... Il faut répondre que le passé est garant de l'avenir : la société humaine a été complètement renouvelée par les institutions chrétiennes, nous le rappelions, au début de cet ouvrage : Le Décalogue et l'Évangile y ont suffi dans le passé, ils y pourvoiront encore, jusqu'à la fin des temps. L'action du prêtre a produit la civilisation chrétienne avec sa prospérité, son éclat, ses œuvres, particulièrement aux XII^e et XIII^e siècles et même au XVII^e. Les faits parlent donc d'eux-mêmes. Les mêmes principes produiront des effets analogues. La société souffre parce qu'elle s'est éloignée du prêtre, dépositaire des bienfaits de l'Église, héraut de la science sociale, maître incomparable de justice et de charité, homme de prière et de sacrifice, disciple et apôtre du Cœur de Jésus.

Seule la pratique du Décalogue et celle de l'Évangile sont capables de remédier au malaise social. De quelque côté que l'on se tourne : que l'on envisage la société et les familles qui la constituent, le travail, la propriété... tout craque. Les plus violents croient n'avoir rien à perdre et tout à gagner d'un bouleversement : Si la sécurité, la confiance dans l'avenir rendent conservateur, l'insécurité porte aux solutions les plus extrêmes.

Évidemment, ce ne sont ni les réfutations, ni les discours, qui remédieront à cette situation angoissante ; il importait néanmoins d'ausculter le monde malade, ce grand blessé auquel, pour l'amour de Dieu, le Père Dehon a tenté, selon ses moyens, de porter secours. C'est le libéralisme économique, appelé encore individualisme, qui a faussé la machine sociale ; c'est l'application du Décalogue et de l'Évangile qui seule la remettra au point : « *Hoc fac et vives.* »

Les dix Commandements de Dieu sont l'ordonnance paternelle et préventive dont le respect est capable d'assurer à l'humanité le maximum possible de bonheur ; d'où il suit que celui qui travaille contre la religion, travaille du même coup contre, ses intérêts, même les plus immédiats. Réfléchissons un peu : Pourquoi la société, la famille, les mœurs, le travail, la prospérité sont-ils, comme nous l'avons rappelé, à la suite du *Manuel* [369] *social chrétien*, à l'état de ruine sabotée, injurieuse au Créateur et douloureuse à l'immense majorité des hommes ? En répondant : la faute en est au libéralisme, à la Franc-maçonnerie, etc... nous avons seulement désigné les agents de cette gigantesque entreprise de démolition sociale. Mais, par-delà les questions de personnes, il y a en l'espèce, des causes d'ordre moral infiniment plus profondes, qui n'échapperont à l'attention de personne. Les démolisseurs sont trop intelligents pour avoir agi à l'aveuglette ! Quels sont donc leurs mobiles ? Le premier n'est autre que l'égoïsme : chacun tire sans vergogne de son côté, poussant l'amour de soi, jusqu'au mépris pratique de Dieu et du prochain. Verrait-on pareille monstruosité, si le premier et le plus grand des Commandements était observé ? De l'égoïsme à l'indifférence, qui paralyse toute initiative pour le bien, il n'y a qu'un pas ! et ce pas, la grande masse le franchit bientôt, se laissant vivre, sans réagir contre la décadence sociale qui se précipite, par crainte de voir troubler sa quiétude. Après moi le déluge !...

Ce dilettantisme paresseux et jouisseur, cette fringale de bien-être, sans peine, sans risques, sans travail, est toujours, en fin de compte, payé par quelqu'un : c'est la fortune publique qui en fait les frais, c'est-à-dire tout le monde. Malheureusement, le jour où *Tout-le-monde* doit solder la facture s'appelle la crise, et ce jour est venu. « Il manque à cette génération la sève

de la foi, la connaissance et l'amour de Dieu et l'amour du prochain. L'esprit chrétien seul et la pratique du premier Commandement peuvent ranimer ce cadavre. »

Les ouvriers se plaignent non seulement de ce que l'on ait souvent abusé de leurs forces, mais encore du fait que l'on ruine ainsi, pour eux, la vie de famille. Dans bien des cas, il faut leur donner raison, estime le Très Bon Père. Il n'est ni juste, ni même avantageux de surmener l'ouvrier. Dieu y a largement pourvu en imposant à tout homme l'obligation de chômer les 52 dimanches de l'année, pour les consacrer au culte du Seigneur et à une légitime détente. C'est là un minimum. Pourquoi ce III^e Commandement du Décalogue n'est-il pas observé ? Le repos et la vie de famille seraient alors possible à tous désormais. D'autant que, les règlements de l'Église y avaient ajouté 30 fêtes d'obligation intégralement chômées : soit 80 jours de [370] congé par an. Puis les 52 samedis de l'année, ainsi que 20 à 30 autres jours étaient chômés, mais l'après-midi seulement, afin que chacun put être libre, pour les offices du lendemain. Telle était la semaine chrétienne du moyen-âge, à laquelle nos amis d'Outre-Manche sont restés plus fidèles que nous, et qu'ils nous ont rendue... sous le nom de semaine anglaise : Le week-end n'est autre chose que l'antique semaine chrétienne, démarquée par le laïcisme.

En résumé, l'ouvrier du moyen-âge disposait annuellement de plus de deux mois et demi de repos complet, sagement dosés ; et sur les neuf mois et demi qui restent, il bénéficiait encore pendant plus de deux mois, d'une réduction de la journée de travail. Telle est la manière maternelle dont l'Église et les antiques corporations interprétaient la loi du repos, en faveur des ouvriers.

Les excès de travail imposés, surtout aux plus faibles et aux plus humbles sont d'ailleurs condamnés par le cinquième Commandement de Dieu aussi bien que les assassinats, les suicides, les querelles.

Le sixième et le neuvième Commandement de Dieu devaient nous prémunir contre la débauche, l'immoralité de l'atelier, les attentats, la dépopulation...

Le septième n'enseigne pas seulement les droits de la propriété, mais aussi ses charges.

Le huitième garantit la sincérité de la parole et interdit le mensonge.

Le dixième empêche de convoiter le bien d'autrui.

Pour sa plus grande gloire et notre plus grand bien, Dieu, qui nous aime, a complété cette législation bienfaisante par le code de l'Évangile. Législation transcendante s'il en est ! qui a civilisé les barbares et qui, mise en œuvre, dans la vie courante, nous a donné et nous donne encore les saints, ces héros devant qui toute l'humanité s'incline avec respect. Ce n'est pas par l'intermédiaire d'un serviteur qu'il l'a promulguée c'est Son propre Fils, véritable Serviteur idéal de Yaweh, qui, sans nous brusquer, nous l'a apportée. Peut-on imaginer pareille délicatesse d'attention ? Jésus s'est fait notre frère, Homme comme nous – hormis le péché – c'est par le cœur qu'Il veut nous courber sous sa loi bienfaisante. « L'amour humain, dit Son Excellence [371] Mgr Gonon, est fait des émotions du cœur : celles-ci se traduisent par des regards, des larmes, des actes, par tout geste marquant le besoin de s'unir aux souffrances des autres pour les adoucir⁸⁴. » Les regards qu'il daigna prodiguer pendant sa vie terrestre, Il les plonge encore et toujours, sur toutes les misères de l'âme et du corps. Il a la charité qui comprend même les pires égarements et les pleure avec nous. Il a la charité qui se donne et qui pardonne. Il a la charité qui se sacrifie dans l'Eucharistie comme jadis sur la croix ! O amour humain du Sacré-Cœur de Jésus, je crois à votre amour pour moi... Vous êtes toujours le même, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, et dans tous les siècles : « *ipse et in saecula*. » (Hebr. XIII. 8)

2°) *Action de l'État* – Ni le dévouement de l'Église, ni la bonne volonté des particuliers ne

⁸⁴ Excellence Mgr Gonon : « *Un mois du Sacré-Cœur*. » p. 68

suffiront à pourvoir au bonheur des classes déshéritées ; l'intervention de l'État est, en outre, nécessaire pour faire respecter la religion, la famille, les faibles, la liberté d'enseignement, les petits domaines ruraux ; pour déterminer le maximum de la journée de travail, le minimum des salaires ; pour fixer les contrats de travail, les retraites et assurances, etc.

3°) *Action des Patrons* – Le patron est le chef de la famille ouvrière, comme le père est le chef de la famille naturelle. De ce fait découlent les devoirs qui lui incombent ; l'auteur les ramène à trois groupes : ceux qui concernent ou la vie physique, ou la vie morale, ou les intérêts temporels de l'ouvrier.

4°) *Action des Associations professionnelles* – Enfin, tout le monde est d'accord pour réclamer la création d'associations professionnelles ; ce sont là, en effet, autant d'organismes capables d'assurer au peuple la jouissance de ses droits essentiels méconnus par le régime individualiste.

La *deuxième partie* du *Manuel social chrétien* (2^e édition de 1894) dresse le palmarès glorieux des nombreuses œuvres à portée sociale, dont l'action se révèle aussi salutaire, en profondeur qu'en surface.

[372] Et les chapitres se succèdent, traitant des cercles, de la visite de la paroisse par le pasteur, des syndicats, de la bonne presse, des caisses rurales de crédit, des caisses de famille, du Tiers-Ordre de saint François, des patronages et des confréries, des œuvres de piété et d'apostolat, des écoles chrétiennes libres.

L'ouvrage se termine sur quelques exemples bien connus de « réalisations », ou pour mieux dire de réussites fécondes : celle de M. Vrau à Lille, celle de l'usine-type au Val-des-Bois dans la banlieue de Reims, celle d'une exploitation agricole, celle enfin d'une œuvre sociale en Saône-et-Loire.

Conclusion – Le libéralisme, ou plutôt *l'individualisme*, puisque c'est le nom qui convient à la fausse notion de la société, dont le *Manuel social chrétien* esquisse la description, devait engendrer de fausses idées sur toutes les institutions qui sont à la base de l'ordre social : Cette théorie désastreuse et perverse a fait de la religion une opinion personnelle, et de sa pratique une affaire d'ordre purement privé, sans rapports avec la vie publique ; elle a fait de la famille une société éphémère, de nature purement animale, également sans rapports avec la vie sociale ; désormais, par suite du libéralisme, l'État usurpe l'autorité du père de famille et en affranchit le citoyen parvenu à l'âge adulte. Cette idée homicide a fait du travail une sorte d'esclavage, dont les conditions sont déterminées et imposées à la pauvreté par les détenteurs de la richesse, sans autres règles de droit, que celles qui naissent de la force ; elle a fait enfin de la propriété une puissance sans frein, une source de droits sans devoirs et surtout, elle a fait de Dieu le grand Méconnu.

La doctrine de l'individualisme est donc responsable, en plus du mépris de la religion, de la famille et du travail, de cette forme particulière du mépris de la pauvreté, qui a sa source dans l'avarice et se traduit dans la définition païenne de la propriété, que nous avons rappelée.

Conscients désormais du mal et de ses causes, il ne reste plus qu'à lui appliquer le remède du Décalogue et de l'Évangile, et le monde reverra de beaux jours ! Telle paraissait bien être d'ailleurs la conviction de Clémenceau :

« Supposez les chrétiens de nom, disait-il, chrétiens de fait, il n'y a plus [373] de question sociale ! » Cf. Révérend Père Plus, *La Sainteté catholique*. Bloud, p. 143.

Nous le savions déjà, mais l'aveu en est bon à retenir ! C'est la conclusion loyale de

l'adversaire, qui confirme, s'il en était besoin, les données les plus inébranlables de notre dogme : Les faits parlent donc le même langage que notre foi !

« Il est de foi, dit Son Excellence Mgr Petit de Julleville, que le Christ n'a pas été seulement la cause morale de notre salut », pour ce monde et pour l'autre, « mais qu'Il en a été cause effective, il est de foi qu'il a vraiment expié nos péchés et nous a mérité le retour à la vie surnaturelle ; il est de foi que le Christ s'est vraiment offert en sacrifice à son Père, sur la Croix, offrant sa vie pour le salut de tous les fidèles. Enfin, il est proche de la foi qu'Il est mort pour le salut de tous les hommes. »

Il n'y a de salut qu'en Lui ! Jésus est « la Voie », en dehors de laquelle on ne peut être qu'un dévoyé. Aussi « vivre sans Lui, dit l'Imitation, c'est un horrible enfer, mais être avec Lui c'est un délicieux paradis ! »

Le *Manuel social chrétien* devant la critique

Quiconque aborde l'étude de cet ouvrage, dans l'esprit même où il fut rédigé, y trouve ce que l'auteur avait eu l'intention d'y mettre, c'est-à-dire un précieux manuel pratique, « un utile répertoire de renseignements » dit l'*Osservatore Romano* du 13 juillet 1895, bien plus qu'un ouvrage de technique proprement dit.

« Dans un si petit nombre de pages, disait l'*Ami du Clergé* de 1895, p. 69, la Commission – ou plutôt son très distingué président – a su faire entrer, dans un ordre très clair et d'une manière très complète, tout ce qu'il importe de savoir pour aborder, sans danger et avec une compétence suffisante, soit l'étude plus vaste, soit l'exposé élémentaire des questions sociales. »

Aussi comprend-on les innombrables félicitations qui accueillirent l'apparition de cet ouvrage et les commentaires forts élogieux dont la presse catholique se plut à en saluer la première édition.

Ainsi, l'*Osservatore Romano* du 13 juillet 1895 cite avec [374] complaisance les appréciations de deux illustres personnalités ecclésiastiques : Son Eminence le Cardinal Archevêque de Reims et Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Soissons :

« Vous avez fait sur la question sociale, un travail des plus consciencieux et des plus utiles, je suis persuadé qu'après vous avoir lu, on aura sur les problèmes aujourd'hui agités, des notions plus exactes, parce qu'elles seront plus conformes aux enseignements de Léon XIII, dont vous avez fait le fond de votre travail. Aussi je n'hésite pas à joindre à mes sincères félicitations, mes meilleurs vœux, pour la plus large diffusion de votre Manuel. »

Monseigneur l'Évêque de Soissons avait écrit, à son tour :

« Je vous félicite de tout mon cœur de ce travail, qui suppose de grandes et sérieuses lectures, sur tout ce qui touche la question sociale. Ce sera un utile répertoire de renseignements, pour tous ceux qui s'occupent de cette importante question, et qui ont à défendre la vérité, contre les doctrines socialistes que l'on répand dans nos campagnes. »

« Après ces témoignages, ajoute l'*Osservatore Romano*, qui viennent de personnalités si hautes et si qualifiées, tout autre éloge serait superflu. »

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à améliorer dans cet ouvrage, dont un Prélat remarquable par sa compétence dans ces matières, nous disait, l'an dernier : « Vous devriez le rééditer en le mettant au point ; il n'y a rien de mieux ! » Loin de nous la pensée de croire que le *Manuel social chrétien* ait épuisé, même en son temps, toutes les questions qu'il traite ! Si l'on veut tout le fond de notre pensée, le voici :

Le compte rendu bibliographique de la *Réforme Sociale* du 1^{er} janvier 1895, nous semble donner la note juste, lorsqu'il pense que ce manuel échappe à vrai dire à la critique. Pourrait-

on, en effet, reprocher à l'auteur d'être trop violemment ému par les souffrances du peuple, trop indigné de l'injustice... et voudrait-on le quereller, sous prétexte que telle page de son livre relève du cœur plus que de l'esprit, et de l'émotion que de la raison ? Il y a d'ailleurs de nombreux chapitres excellents et partout un appel persuasif au dévouement ; cela suffit à le recommander. On peut seulement regretter que l'auteur sans doute pour être plus accessible aux profanes auxquels il destinait son ouvrage – ait souvent négligé de citer les maîtres [375] de la science et se soit arrêté longuement à des interprètes d'ordre tout à fait secondaire. En traitant du socialisme et de la spéculation, par exemple, on s'étonne à bon droit, de ne pas voir citées les œuvres de M. Claudio Janet, qui non seulement font autorité, mais restent encore une gloire pour l'enseignement des universités catholiques. Qu'il s'agisse de l'usure ou du minimum de salaire, si l'on se borne à lire des articles de journaux, fussent-ils écrits par Drumont, ou à écouter des harangues véhémentes, fussent-elles prononcées par l'Abbé de Pascal, on n'aura qu'une vue superficielle des choses. C'est ainsi que ceux qui parlent de minimum légal de salaire ou de juste salaire, négligent toujours d'indiquer comment on fournirait du travail dans chaque profession, à ceux qui, trop faibles ou trop paresseux pour gagner le salaire minimum, seront naturellement éliminés par les patrons. Ces gens dignes d'intérêt ou qui provoquent tout au moins notre pitié, devront-ils se rabattre sur une profession moins bien payée et peut-être encombrée, ou seront-ils nourris aux frais de l'État ?

Si nous marquons ce point entre plusieurs autres, c'est que, somme toute, il ne s'agit que de retouches à faire, pour une autre édition mise à jour, que mérite ce livre pratique.

L'Usure au temps présent

Dans cette petite plaquette, l'auteur envisage la question de l'usure dans le passé (1^e Partie) et dans le présent (2^e Partie).

Jadis, la théologie ancienne et le droit canon excluaient rigoureusement tout intérêt. Depuis lors, l'Église en est venue, sous la pression des circonstances, à le tolérer et même à le permettre sous certaines conditions. Malheureusement, la pente était glissante, et du prêt à des conditions douces, on en est arrivé au prêt à des conditions odieuses.

« On peut, en stricte justice, d'après la casuistique pratique, tolérer le prêt à intérêt, dans les circonstances actuelles, soit ! Mais cette tolérance nous a mis dans une situation sociale déplorable. Le prêt à intérêt a créé le capitalisme et l'usage de vivre de ses revenus, en se soustrayant à la grande loi du travail. Il a créé l'instabilité des fortunes, par l'exagération et l'abus du crédit. Il a créé l'exagération de l'industrie et du commerce avec la désertion des campagnes, l'abaissement des salaires, le travail du [376] dimanche, la concurrence effrénée : et comme conséquence, il a amené le malaise social actuel et le péril socialiste. Telle est la pensée de M. Blanc Saint Bonnet, de Monseigneur Lachat, et de bien d'autres. » (p. 23)

Aussi, comprend-on que beaucoup regrettent l'antique droit chrétien, qui s'opposait au prêt à intérêt !

« En supposant même que l'ancien régime économique soit absolument le meilleur, ce qui laisse au moins quelque doute, on ne peut pas espérer son retour de longtemps ; car nous n'avons plus l'unité religieuse qui faisait de l'Europe – c'est-à-dire du monde civilisé d'alors – une seule fédération économique sous le régime du droit canon. Aujourd'hui, une nation qui se priverait des moyens de crédit, pour en éviter les abus... se trouverait écrasée par les nations rivales, dans la grande lutte économique, et arriverait bientôt à un état de misère et de pauvreté, qui la mettrait au dernier rang, entre toutes les autres. » (p. 26-27)

Il faut donc des réformes, celles mêmes que réclamait Sa Sainteté le Pape Léon XIII et par conséquent la lutte contre l'usure moderne et les principales formes qu'elle revêt. Cette dernière question est celle que traite le Père Dehon dans la deuxième Partie de *L'Usure aux temps présents*.

C'est alors que l'auteur dénonce « ces exactions, ces profits injustes... des usuriers qui

abusent des malheurs, des nécessités ou de la bonne foi d'autrui, pour étendre leur fortune... »
« De plus doctes que nous, nous reprendront, ajoute l'auteur, et la lumière se fera. »

Sans doute, les manuels de morale ont progressé depuis lors, et l'usure, véritable Protée, s'est métamorphosée avec une ingéniosité digne d'une meilleure cause. Mais la lecture de cet opuscule, encore si actuel, ne peut pas ne pas suggérer les réflexions les plus salutaires.

Il s'y agit d'un mal incurable, dont seules les grandes lois de la justice et de la charité peuvent atténuer la virulence. Cependant, puisque l'usure est matière mixte, en ce sens qu'elle relève à la fois du for de la conscience et du for des tribunaux, il semble que le législateur doive, sous peine de forfaiture, prendre ses responsabilités à ce sujet. Si sages et si prévoyantes que puissent être les lois destinées à la réprimer, l'ingéniosité des usuriers parviendra toujours à les éluder dans une large mesure, avant que leur cupidité ne soit réduite à l'état de simple désir ne relevant que du domaine psychologique.. ? et non [377] susceptible de s'accuser par des faits de mainmise sur la bourse d'autrui, « *leves ergo pascentur in aethere cervi* ». C'est une raison de plus, pour que la vigilance du législateur soit constamment en éveil, en face d'un ennemi toujours prêt à agir, et pour interdire tout d'abord, avec une sanction pénale sérieuse, les marchés à terme qui, autorisés sous le prétexte décevant de donner de l'élasticité aux transactions commerciales, ne servent guère qu'à enrichir des coquins oisifs. On n'est pas tenté de penser, de ce genre d'opérations, ce qui a été dit de Richelieu par le vieux Corneille : « Il m'a trop fait de mal, pour en dire du bien ; Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal ! » Car, réflexion faite, ici le mal est certain et le bien est douteux.

Tout réformer par la base n'est possible, dans une certaine mesure toujours extensible, que « *in Christo* », c'est-à-dire à mesure que progressera le règne du Christ ! et c'est là une des raisons que le Père Dehon mit toujours en avant, pour mener avec l'ardeur apostolique que l'on sait, sa campagne d'amour et de réparation envers le Sacré-Cœur, jusque dans le domaine de l'économie politique et sociale. Mais s'il était permis d'élever le débat au-dessus des multiples questions d'espèces, dont il est parlé dans la deuxième partie de la plaquette en cause, ne pourrait-on pas se demander si la magistrature, et surtout la juridiction des tribunaux de commerce, n'ont pas une large part de responsabilité, dans les ruines accumulées par l'usure ? Notre législation n'a certes pas créé, au profit des banquiers, un privilège leur permettant de prêter de l'argent à un taux supérieur au taux légal. Comment donc eut-on pu légitimer, avant la guerre, la perception de sommes qui, sous le nom de commission ou tout autre analogue, – le mot importe peu à la chose et n'en peut dénaturer l'essence – figuraient dans leurs comptes dont rougirait un apothicaire, et avaient pour effet de porter en réalité, le taux de l'intérêt annuel à 8, 9, 10 % ? Or, quand donc a-t-on vu la justice distributive rappeler ces banquiers à l'observation de la loi et frapper de son glaive ces moissons d'or impures ? Ne les a-t-elle pas, au contraire, par ses décisions habituelles, encouragés à persévérer dans la voie des rapines ? Alors que ces pratiques, aussi illégales qu'usuraires, s'étaient cyniquement au grand jour, quels parquets s'en sont émus et ont poursuivi les coupables, pour délit d'usure ?

[378] Enfin, pourquoi ne pas obliger, sous de fortes peines, toute société qui, dans des écrits quelconques destinés au public, mentionne son prétendu capital, à y indiquer le capital versé réellement (lequel n'était souvent que le quart du capital nominal, avant la guerre), abstraction faite des apports en nature ou de prétendues capacités professionnelles, toujours au moins aléatoires ? Voilà ce que commanderait la loyauté. On éviterait ainsi une partie des surprises frauduleuses, dont tant de petites gens, qui font honnêtement et péniblement de maigres économies, sont si souvent victimes, dans tels krachs retentissants où tout le monde ne perd pas toujours, quitte à payer dans l'autre vie, car la justice est imprescriptible ! Mais prévoir le mal et y pourvoir, ne vaut-il pas mieux que de le guérir ? D'où ce vœu du Père Dehon, en exergue de sa plaquette : « Dieu veuille que ce petit travail soit de quelque utilité

aux hommes avides de vérité et de justice. »

Via del Monte Tarpeo n° 54 (1894)

Ce fut à la date du 3 mars 1894 que notre pied-à-terre à Rome put être transféré de la Via Giulia dans l'immeuble situé au n° 54 de la Via del Monte Tarpeo. Grâce à une assez heureuse combinaison, nous avons pu obtenir la jouissance du premier étage de la maison, tandis que les Pères Prémontrés de l'Abbaye de Frigolet, en gardaient le reste à leur usage. Plus tard, en 1925, l'immeuble tout entier devait être occupé, il est vrai, par les Pères Croisiers de Hollande ; mais en attendant, le vœu que le Père Dehon avait soumis au Souverain Pontife le 6 novembre 1891, se trouvait réalisé : Nous avions à Rome une Procure.

Le Père Dessons en prit possession, et bientôt un certain nombre d'étudiants, parmi lesquels nous relevons les noms de MM. Châtelain, Kanter, Gengler, Ramade, y établirent leurs quartiers, pour la durée de l'année universitaire ; désormais, pendant plusieurs années, c'est à cette Maison de la Roche Tarpéienne que notre vénéré fondateur descendra, lorsque ses affaires l'appelleront à la Ville Éternelle.

À cette époque, l'activité sociale, commandée d'ailleurs par les circonstances, était à l'ordre du jour, dans de nombreux milieux catholiques, surtout depuis que le Souverain Pontife en [379] avait rappelé l'extrême urgence. Après ses magnifiques réalisations de Saint-Quentin et du Val-des-Bois, après ses conférences de Rome, dont il avait puisé l'inspiration dans l'encyclique *Rerum Novarum*, le Père Dehon avait créé à la Ville Éternelle même, un cercle d'études sociales dont le siège était à sa Maison du Mont Tarpéien. Monseigneur della Chiesa et son Supérieur, le Cardinal Rampolla s'intéressaient vivement à cette initiative nouvelle et volontiers Monseigneur della Chiesa apportait au Père Dehon les encouragements du Pape et ceux du Cardinal ; il arriva même plusieurs fois à Monseigneur d'honorer notre table de sa présence. Ainsi

« le premier dimanche de Carême de 1895, écrit le Père Dehon, Monseigneur della Chiesa vint dîner chez nous au Monte Tarpeo, avec M. Harmel, M. Féron-Vrau, Mgr Maurey, Mgr Laperrine-d'Hautpoul ; de même, en une autre circonstance, un soir de janvier 1897, mais cette fois en compagnie du Père Jules du Sacré-Cœur, de l'Ordre de saint François, de Mgr Tiberghien, de Mgr Glorieux et de M. de Palomera. »

On connaissait l'amour du saint religieux (le Père Jules) pour le Tiers-Ordre, rapportent M. l'Abbé Raffit et M. le Chanoine Nicolas. Gentiment on le taquina. Lui, profitait de toute occasion pour attirer les âmes à l'influence du séraphique Père. Il n'eut garde, évidemment, de laisser passer celle qui s'offrait à lui :

« Monseigneur, dit le Père Jules au jeune Prélat italien qui prenait part finement à la conversation commune, seriez-vous du Tiers-Ordre franciscain ? – J'ai pris l'habit depuis quelques années, répliqua le prélat, dont la perspicacité avait reconnu, sous la question un peu vive, l'appel d'une nouvelle grâce de Dieu, mais je n'ai point encore fait profession. »

Il n'en fallut pas davantage au zélé Père Jules ! Et bientôt il fut convenu que quelques jours plus tard, Mgr della Chiesa ferait devant le Père Jules, sa profession du Tiers-Ordre saint François.

Un jour les Pères Croisiers, devenus seuls occupants de la Maison, y scelleront une plaque de marbre en mémoire des fréquentes visites de celui qui allait devenir le Pape Benoît XV.

[380] Les deux Rome

Devant les fenêtres de cette modeste Procure, s'étend en un décor unique au monde, l'une des vues les plus prestigieuses de l'univers. Rome païenne et Rome chrétienne sont là, sous

nos yeux, comme les symboles des civilisations qu'elles personnifient. À droite les jardins toujours verdoyants du Palatin, qui surplombent le Forum romain. Contemplons-les... Comment parcourir du regard sans un frisson d'enthousiasme cette oasis, qui voile encore de son ombre, l'antique palais des Césars ? Reliée jadis au Capitole par un pont gigantesque, dont l'unique butée subsistante forme une sorte de petite terrasse, la voie des jardins offrait alors à l'empereur Caracalla le chemin le plus court, disait-il, pour entrer en communications directes avec Jupiter Capitolin.

Dans le lointain, au-delà de l'Arc de Titus, à proximité de la « *meta sudans* », aujourd'hui enlevée, l'Arc de Constantin, magnifique de lignes et à peine meurtri par le temps !... Puis c'est la masse imposante du Colisée aux quatre-vingt-sept mille places, où tant de nos ancêtres dans la foi aimèrent le Christ-Jésus jusqu'à la mort atroce, sous la dent des fauves. C'est, plus à gauche, le repaire de Néron et de Poppée dans la Maison d'Or, les Thermes de Titus, splendeurs inégalées, gigantesques épaves d'une indicible grandeur parmi tant d'autres !

Au premier plan, devant nous, prestigieux encore, jusque dans ses ruines immortelles, le Forum romain, sillonné dans toute sa longueur par la Sacra Via, depuis le Colisée, le Temple de Vénus et de Rome, et l'Arc de Titus, jusqu'à l'Arc de Septime Sévère. Près de la Regia, l'énigmatique Maison des Vestales ; plus au centre, le temple de la flamme, puis la Basilique, véritable Bourse de l'époque, où l'on traitait des affaires ; à nos pieds enfin, la sépulture de Romulus ou de Faustulus, les Rostres, et plus près encore la colonnade des douze grands dieux de Rome, où venait flâner la foule indolente et loquace.

De combien de larmes et de sang ces merveilles n'ont-elles pas été la rançon ! Le génie de l'antique Rome avait apporté au monde la grandeur et la beauté, mais à quel prix ! Rome chrétienne lui donnera la justice et l'amour.

À la paix romaine succédera la paix du Christ, dont témoigne [381] l'autre Rome que nous avons également ici sous les yeux : C'est sainte Marie Antique, sainte Françoise Romaine, dans le lointain nous devinons la Reine des Voies aux innombrables martyrs, saints Cosme et Damien, saint Pierre aux Liens, et même sainte Marie Majeure et saint Jean de Latran, dont le faite émerge au-dessus des immeubles modernes, émouvante litanie qui, sans faire oublier l'antique Rome, jaillit de nos cœurs soulagés, pour se prolonger à l'infini, à mesure que le regard parcourt l'horizon...

Bientôt les deux Rome se teintent l'une et l'autre, sous nos yeux, de nuances aussi ensorceleuses qu'indécises, aux heures lourdes du midi, quand la lumière colore de ses chauds rayons tant de pierres saintes et vénérables, ou le soir, par un de ces ciels veloutés, d'une profondeur indicible, alors que le passé latin, dans son charme fascinateur, semble ressusciter, plus immortel et plus divin que jamais, de ses ruines.

« C'est toute la Rome historique, dit le Père Dehon, que nous contemplons, depuis ses origines en passant par ses transformations politiques et sa conversion au catholicisme. Il faudrait avoir de longues journées pour relire ici toute l'histoire, et toucher, pour ainsi dire, du doigt, les transformations dont l'ancienne Rome, déjà si grande, est redevable à l'Église. Je laisse, ajoute-t-il, aux amis de nos classiques le soin d'admirer la sagesse de Numa, l'éloquence de Cicéron, le génie de César, la puissance d'Auguste, le faste de Néron et d'Adrien. Je salue les vainqueurs définitifs, les Apôtres confesseurs de la foi, à la prison Mamertine et à la Voie latine, et les martyrs du Colisée. Ce soir-là précisément, je ne sais quelle œuvre de bienfaisance donnait une fête au Colisée. Sa grande ruine était illuminée aux feux de Bengale. Cela me rappelait l'incendie de Néron et les fêtes nocturnes de l'amphithéâtre où les chrétiens, enduits de poix, brûlaient comme des torches vivantes et colossales pour éclairer le peuple le plus civilisé de la terre... »

Mais depuis lors, il y aura bientôt deux millénaires que le peuple-roi a compris enfin le Bon Pasteur, à la lumière du Cirque, préludant ainsi de manière non équivoque au règne du Sacré-Cœur : Les peintures émouvantes et suaves, dont les parois des catacombes sont couvertes, ne le proclament-elles pas d'une manière à la fois éloquente et discrète ? Le

symbole qui se trouve le plus fréquemment, dans les oratoires tout au moins, n'est autre, en effet, que celui du Bon Pasteur. On Le voit, dans des attitudes et avec des attributs on ne peut plus variés ; [382] mais c'est toujours le même Bon Pasteur aimant, dévoué, généreux, au port digne, noble, enchanteur..., dont le visage reflète une « bénignité » si profondément aimante, qu'à Le contempler, l'oraison jaculatoire de saint Thomas jaillit, comme d'instinct, de nos cœurs à nos lèvres : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Presque toujours Il porte une brebis sur l'épaule : c'est la brebis égarée, la brebis blessée, qui se repose avec la plus entière confiance sur son cou et visiblement, se complaît dans son amour. Tous les siècles ne rediront-ils pas qu'il fait bon vivre sous sa houlette !... Parfois même, le Bon Pasteur porte un seau de lait, symbole de l'Eucharistie, en même temps que des soins réellement maternels qu'il prend de ses brebis. Autour de Lui le troupeau se presse, mais telles brebis ingrates viennent-elles à se détourner de Lui ? Il envoie ses Apôtres à leur recherche. Que d'autres, par contre, paissent tranquilles à ses pieds !... plusieurs même font mine de Lui baiser les mains, à l'occasion ; tandis que volontiers Il les effleure ensuite d'une discrète caresse. Comme c'est bien Lui, le Jésus des temps évangéliques ! Il en est enfin qui, ardemment gagnées à l'amour de leur idéal Pasteur, bondissent de joie à son approche et se dressent, dans un geste on ne peut plus expressif, comme pour L'étreindre et L'accaparer...

Mettez à ce Bon Pasteur un Cœur symbolique sur la poitrine..., il est alors impossible de mieux exprimer toute la mystique du Sacré-Cœur ! Tout y est ; l'amour, la tendresse, le dévouement, les attentions délicates, il n'y manque qu'un seul détail iconographique ; l'image du Cœur. Oui ! le plus beau Sacré-Cœur, c'est aux Catacombes qu'on le rencontre ! Longtemps cette image du Cœur, d'ailleurs si expressive, fera défaut. Le Bon Pasteur sortira incognito des Catacombes, pour apporter au monde la paix des âmes et des sociétés, avant de dévoiler son Cœur à sainte Gertrude, mais combien de reliques sacrées ne révéleront-elles pas, à Rome, le fond du Cœur de Jésus ! Ce sont les émouvantes reliques de la crèche à Sainte Marie Majeure ; la table de la dernière Cène à saint Jean de Latran ; une portion insigne de la Vraie Croix à Sainte Croix de Jérusalem ; la lance, la Sainte Face, la colonne de la Flagellation à Sainte Praxède ; l'escalier du prétoire à l'édifice de la Scala Santa ; le manteau de pourpre, l'index de saint Thomas, les corps même des Apô-[383]tres qui témoins directs des battements de ce Cœur Sacré, reposent dans leur basilique respective.

Mieux encore que par les reliques, ne s'est-il pas révélé, de tout temps à Rome, ce Cœur Sacré, par Lui-même, dans la Sainte Eucharistie ? N'est-ce pas à Rome, que la piété des fidèles l'entoure avec le plus de ferveur ? N'est-ce pas à Rome, que l'on communie plus, que partout ailleurs ? Et tant de saints qui ont vécu à Rome, sainte Catherine de Sienne, saint Léonard de Port-Maurice, tant d'autres, « multitude infinie qu'il est impossible de dénombrer ! » n'ont-ils pas tous été, à l'instar de sainte Marguerite Marie, les intimes d'une familiarité « *stupenda nimis* » avec le Cœur de Jésus ? Le peuple romain enfin est, lui aussi, dans le mouvement ! Trouverait-on, à Rome surtout, une église qui n'ait son image du Sacré-Cœur, ses autels, ses lampes de dévotion, ses fidèles de toutes les heures, se pressant avec une ardente piété à l'autel du Sacré-Cœur ? Je ne le crois pas ! Un jour même viendra, à l'époque contemporaine, où le Père Dehon saisira l'occasion de suggérer au Souverain Pontife Benoît XV, la pensée de doter la basilique Saint-Pierre de Rome d'un autel du Sacré-Cœur. C'était le 25 avril 1918, au cours d'une audience d'adieu, qui valut au Père Dehon

« une bonne demi-heure de causerie toute intime sur la Congrégation et ses œuvres, sur la France et la Belgique, etc... Avec instance le Pape nous recommandait de propager la consécration des familles au Sacré-Cœur. Je lui insinuai, ajoute le Père Dehon, qu'il pourrait peut-être faire élever un autel du Sacré-Cœur à Saint-Pierre. Ne serait-ce pas là le signe de la consécration du Vatican au Sacré-Cœur ? – Le Souverain Pontife goûta fort ce projet. Bientôt il en parla à Monseigneur di Bisogno, économe de Saint-Pierre et directeur de l'atelier des mosaïques. L'œuvre se fera. » Un an plus tard, à l'audience du 28 février 1919, le Souverain Pontife ajoutait : « Le tableau du Sacré-Cœur que vous m'avez demandé pour Saint-Pierre est bien venu ; on l'exposera, le jour de la canonisation de Marguerite Marie et on le fera ensuite en mosaïque. »

À la suite de cette « progression triomphale », sortie des Catacombes, il est évident que Rome tout entière, est gagnée au règne d'amour du Sacré-Cœur. Comment eut-il pu en être autrement ? Rome est le cœur de l'Église, c'est de ce centre que l'Église envoie ses éléments de vie au corps mystique ; aussi comprend-on aisément que le Cœur du Sauveur se soit mani-
[384]festé d'une manière si intime à travers les siècles, auprès du cœur de l'Église son épouse.

Au pied de la Chaire de Pierre et dans la Ville des catacombes nous venons donc puiser, avec la vérité catholique totale, la dévotion salutaire qui la résume si bien, pour en faire profession et la répandre ensuite dans notre modeste sphère d'influence.

Le mot d'ordre de Pierre : « Aller au peuple ! »

La vérité catholique totale... dogmatique, morale, sociale ! Voilà ce que le prêtre reçoit de l'Église, voilà le dépôt salutaire qu'il doit transmettre sans le minimiser. « De toutes les aberrations du siècle, de toutes les erreurs semées à pleines mains par le libéralisme d'aujourd'hui, disait Monseigneur Radini Tedeschi, porte-parole de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, savez-vous quelle est la plus funeste ?.. C'est l'idée fausse et trop répandue que l'on a du prêtre. L'Office divin, la Sainte Messe, les Sacrements, le confessionnal, les études sacrées, le catéchisme, la chaire, l'église, la sacristie, le bien intérieur des âmes, le lit des mourants, voilà le seul champ où il soit permis au prêtre d'étendre son action. Mais du terrain social, on le rejette. On lui en refuse l'entrée. On juge dangereuse pour la religion elle-même, toute intervention de sa part. Et si quelqu'un le fait, les pierres et les coups de bâton lui arrivent de tous côtés. » Il est grand temps de réagir. « Le prêtre doit absolument entrer dans la vie sociale. Il doit lutter avec courage pour y entrer ; il doit, une fois entré, se maintenir jusqu'à la mort, au poste qu'il a conquis. Voilà sa mission, voilà pour lui, la première des nécessités. S'il ne le fait pas eh bien ! non seulement comme citoyen, mais comme prêtre, il est coupable de trahison, il faiblit à son mandat, il lèse sa patrie, l'Église, Jésus-Christ⁸⁵. »

Oui ! une réaction énergique s'impose, l'urgence du redressement est telle, que les efforts conjugués du clergé et ne sont pas de trop pour assurer le succès de cette croisade moderne :

« Il faut des missions, dit le Très Bon Père, pour donner le branle et des œuvres sociales pour gagner les hommes. Dans les usines de Chauny, l'ad-[385]ministration est chrétienne, elle fait beaucoup pour les ouvriers, chapelle, Sœurs, Frères des Écoles chrétiennes, mais presque pas un ouvrier qui fasse ses Pâques... on a refusé au christianisme sa légitime influence sociale, dès lors les hommes n'ont, tout au plus, que des petites pratiques, bonnes pour les femmes... Là comme partout, le remède est l'apostolat des hommes et la mise en œuvre de l'action sociale chrétienne⁸⁶ » « ... Quand nos prêtres comprendront-ils qu'il y a d'autres moyens à prendre que les anciennes pratiques du ministère paroissial, qu'il faut aller aux hommes, propager la bonne presse et faire des associations⁸⁷. »

« La mission du prêtre est celle même du Christ. Elle est sans acception de lieux, de temps, de personnes, de classes, comme celle du Christ..., elle doit s'étendre à toutes les formes de la vie humaine, comme s'y étend la Foi, dont il est l'interprète, comme s'y étend la morale dont il est le défenseur. »

Non seulement en France, mais à Rome même, au cours des voyages qu'il faisait pour le succès de ses œuvres, le Père Dehon restera donc homme d'initiatives sociales. Ses conférences chez les Assomptionnistes de l'Ara Coeli forment une série, dont voici le plan :

- | | |
|-------------------|---|
| 14 janvier 1897 : | La crise morale et économique actuelle, en France et en Europe. |
| 28 janvier 1897 : | Où sont les vraies causes et les vrais remèdes du malaise social contemporain ? |

⁸⁵ *Ami du Clergé*, 1895, p. 427.

⁸⁶ *Manuscrit XI*, p. 3.

⁸⁷ *Manuscrit XI*, p. 25.

- 11 février 1897 : Le Judaïsme, le Capitalisme et l'Usure modernes.
 18 février 1897 : Le Socialisme et l'Anarchie.
 11 mars 1897 : La mission sociale de l'Église.

À ces conférences, qui présentaient le plus haut intérêt d'actualité, se pressait une moyenne de cinq cents auditeurs, au nombre desquels les élèves du Séminaire français, ceux des scolasticats de Rome, un groupe de religieux appartenant à diverses Congrégations, précédés de plusieurs Prélats et hommes d'Œuvres de la Ville Éternelle. Deux Cardinaux voulurent bien honorer de leur présence la première réunion de l'Ara Coeli : leurs Éminences les Cardinaux Vanutelli et Agliardi. A la dernière le Père Dehon eut quatre Cardinaux parmi ses auditeurs : leurs Éminences les Cardinaux Ferrata, Agliardi, Jacobini et Macchi.

[386] À cette voix jeune encore, ardente, si pénétrée de ce qu'elle enseignait, les applaudissements ne firent pas défaut ; seule la juive « *Tribuna* » de ce temps-là, en était à se demander quand cela finirait ! Quant aux autres journaux, ils donnèrent, de ces conférences si lumineuses et profondes du Père Dehon, des comptes rendus empreints de la plus chaude sympathie. À ce sujet, le Père Dehon ne confie à ses notes que cette laconique réflexion : « Puissé-je avoir fait là quelque bien ! »

Le 2 février 1897, lorsque selon l'usage romain, le Père Dehon fit au Souverain Pontife l'offrande traditionnelle du cierge, humble hommage annuel des Congrégations représentées à Rome, le Saint Père daigna l'encourager dans la voie où il s'était engagé :

« Continuez vos conférences, lui dit-il, propagez mes encycliques, je vous bénis spécialement. »

C'était la confirmation des directives que le Saint Père lui avait données, lors de l'audience qui suivit l'octroi du Décret de Louange.

Quelques jours plus tard, Son Eminence le Cardinal Rampolla del Tindaro exprima le désir de voir le Père Dehon lancer une brochure de propagande, pour défendre l'utilité des Congrès, alors fort contestée. Peu de temps après paraissait sous le nom du Père Dehon la petite plaquette intitulée *Nos Congrès* qui atteignit, semble-t-il, son but, en faisant tomber bien des préjugés.

« Les précurseurs des Semaines Sociales en Franc » (1873-1899)⁸⁸.

Au cours de la généreuse campagne sociale que M. Harmel mena dès l'année 1873 et jusqu'à la fin du siècle, la Providence permit que le génial apôtre de l'usine eut l'heureuse fortune de trouver les encouragements les plus significatifs, auprès de M. Bieil, Supérieur du Grand Séminaire de Reims. Lorsque cet avisé Supérieur eut passé de Reims à Paris, la pensée très sacerdotale lui vint... mais combien hardie pour l'époque, d'inviter [387] M. Harmel à jeter jusqu'au Grand Séminaire de Paris la bonne semence, dont il se montrait si prodigue dans toutes les régions de France. Pour être attaché, comme chacun sait, aux vénérables traditions, Saint-Sulpice n'hésite pas devant les initiatives, quand la gloire de Dieu, le bien des âmes, ou même tout simplement la voix du Souverain Pontife le demande.

Le succès des conférences sociales de M. Harmel à Saint-Sulpice fut tel, que plusieurs Supérieurs de Grands Séminaires se disputèrent bientôt l'avantage de faire profiter, eux aussi, leurs séminaristes des causeries de l'éminent conférencier. L'un des premiers, dit M. l'Abbé Gaillard, aumônier du Val-des-Bois, fut M. le Chanoine Perriot, Supérieur du Grand Séminaire de Langres.

De l'enthousiasme pour les théories sociales de M. Harmel, les auditeurs passèrent,

⁸⁸ Georges Guitton : *La vie ardente et féconde de Léon Harmel*, Éd. Spes Paris p. 178 ss. Cf. Abbé Gaillard dans *Le Règne du Cœur de Jésus*, janvier-février 1934.

comme il était très naturel, au désir de contrôler de visu les résultats qu'elles avaient produits au Val-des-Bois. Sur le conseil du Père Dehon, M. Harmel les invita donc à venir au Val, non individuellement, mais en groupe : et Son Eminence le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims non seulement autorisa, mais encore, selon le vœu du Père Dehon, bénit les réunions projetées ; enfin, toujours soucieux de l'orthodoxie la plus stricte, le Père Dehon conseilla à M. Harmel de s'assurer la direction effective d'autorités ecclésiastiques, dont la garantie mettrait « à l'abri de tout soupçon d'audaces dangereuses ces réunions de séminaristes de plusieurs diocèses ». M. Harmel ne crut pouvoir mieux choisir, qu'en s'adressant au Père Dehon lui-même « pour diriger en personne les réunions projetées, avec toute sa science théologique et sociale ». Le Père en accepta l'honneur, mais non sans exprimer le vœu de partager les responsabilités avec un représentant du clergé séculier, dont la haute autorité fut de nature à donner les garanties les plus sérieuses. Tout naturellement on s'adressa, à cet effet, à M. le Chanoine Perriot qui, lui aussi, accepta. C'est donc bien sous l'impulsion du Père Dehon, conclut M. l'Abbé Gaillard, avec sa coopération effective et celle de M. le Chanoine Perriot, qu'eut lieu, en 1888 au Val-des-Bois, la première réunion de séminaristes.

L'ordre du jour comportait, après la Sainte Messe, ainsi que le rapporte le Père Guitton dans sa *Vie de M. Harmel*, une cause-[388]rie du Père Dehon sur l'apostolat. Jusqu'à midi, où M. Harmel recevait tous les « congressistes » à sa table si accueillante, il y avait lecture d'un rapport très documenté sur une question d'ordre social, puis de féconds échanges de vues. L'après-midi, deux séances semblables à celles du matin, et quelque temps libre, pour les exercices de piété. Après le repas du soir, offert également à la table de M. Harmel, causeries ou réunions au Cercle, avec les ouvriers. Au cours de ces journées inoubliables, M. Harmel multiplia les leçons de choses, expliquant la technique de ses œuvres sur les lieux mêmes, puis il exposa ses succès et leurs causes, les différentes méthodes entre lesquelles il avait eu à se prononcer, les voies qu'il avait suivies, les résultats religieux et sociaux enfin qu'il avait obtenus. « Elles avaient le charme exquis d'une matinée de printemps, nos réunions de séminaristes au Val-des-Bois, » écrit M. l'Abbé Thellier de Poncheville. On se serait presque passé de manger, en ces journées d'étonnante ferveur où, sous la direction de maîtres incontestés des études sociales, des rapporteurs tels que M. l'Abbé Thellier de Poncheville, M. l'Abbé Dutoit, (actuellement évêque d'Arras), M. l'Abbé Tiberghien (décédé à Rome, archevêque de Laodicée), M. l'Abbé Vaneufville dont on sait la splendide carrière, M. l'Abbé Six (depuis Prélat et directeur des Œuvres sociales du diocèse de Lille), soutenaient avec un brio incomparable les thèses les plus actuelles, longuement préparées. Et les échanges de vues se prolongeaient ensuite, dans les allées du parc, au sein de groupes où voisinaient avec des personnalités comme l'Abbé Cetty, l'Abbé Brunhes, l'Abbé Bethléem, et des laïcs éminents comme Georges Goyau, Fonsegrive, Jardel, Marc Sangnier, etc.

Rien de convenu, rien de factice, dans ces réunions : ce que la visite d'usine est pour l'élève des Grandes Écoles, les journées du Val-des-Bois l'étaient pour nos « congressistes » avant le terme. Et, de même que la « visite d'usine » est organisée, préparée, conduite par des techniciens, ainsi de nouvelles journées du Val furent organisées pour les années suivantes. Questions de principes et de réalisations, d'économie politique et sociale, telles que le droit de propriété, la richesse, le contrat de travail, le salaire et ses modalités, la question du juste prix, etc., furent attribuées tantôt à un prêtre spécialisé dans la ma-[389]tière, tantôt à un séminariste qui, avec l'agrément de son Supérieur et en collaboration avec le « Bureau des Œuvres » de son diocèse, acceptait d'en préparer, au cours de l'année, la mise au point, sous un angle nettement délimité, pour les vacances de l'année prochaine.

L'Archevêché de Reims donna son entière approbation à cette nouvelle campagne sociale catholique ; on vit alors les spécialistes les plus en vue tels que M. le Chanoine Pottier, de Liège, M. l'Abbé Gayraud, M. l'Abbé Lemire, M. le Chanoine Dubillard de Besançon (futur archevêque de Chambéry), M. l'Abbé Raux de Cambrai, Marc Sangnier, Marius Gonin de Lyon et beaucoup d'autres, apporter dans la suite aux « journées du Val-des-Bois » l'appui de leurs lumières et le réconfort de

leur sympathie. Tant et si bien que les ouvriers du Val-des-Bois, désormais hors d'état, malgré leur extrême bon vouloir, de donner asile, comme par le passé, à tant de congressistes, le Père Dehon leur réserva l'accueil auquel ils pouvaient s'attendre, à son Collège de Saint-Quentin et à son patronage de la rue des Bouloirs. Ce fut-là, que les congressistes eurent l'avantage d'apprécier notamment une conférence et une causerie d'un maître parmi les maîtres, le Père Lehmkuhl.

Le branle était donné. D'autres villes telles que Cahors, Toul, Versailles, etc..., devinrent successivement, jusqu'à la fin du siècle, le siège annuel de ces premières assises sociales catholiques.

« En 1899, dit M. l'Abbé Gaillard, M. Léon Harmel eut la douleur de perdre presque subitement son fils Félix, qui s'occupait de la direction de la filature au Val-des-Bois. Désormais retenu à son usine par ses devoirs d'état, l'infatigable apôtre de la doctrine sociale catholique n'aura plus le loisir de continuer, à travers la France, l'œuvre qu'il avait entreprise. Mais l'idée et sa réalisation étaient lancées. M. Henri Lorin, avec la collaboration de M. Marius Gonin pour l'organisation matérielle, voulut bien accepter la présidence de ces réunions annuelles. Bientôt ce ne furent plus seulement des séminaristes et des jeunes gens qui y affluèrent, mais tous ceux, prêtres, laïcs, dames même que préoccupaient les questions sociales et qui voulaient les approfondir. »

Aussi le grand évêque de Versailles, que fut Monseigneur Gibier, n'hésitait-il pas à saluer, lors de la Semaine sociale de Versailles, M. Harmel et ses collaborateurs le Père Dehon et Mgr Perriot, comme les précurseurs des Semaines sociales de France.

[390] Ce que Rome pensait de ces campagnes sociales

En dépit de l'exemple pourtant si probant, que nous donne l'admirable sainte de Lisieux, que d'illusions courent encore le monde, lorsqu'il est question des véritables serviteurs de Dieu ! Que de fois n'affecte-t-on pas de se les représenter d'une manière trop exclusive, comme des hommes qui, sans cesse, font jaillir les miracles, dans une irréelle atmosphère d'idylle. Sans doute, la vie des saints est souvent émaillée de merveilles évidentes, où la toute-puissance de Dieu éclate au point de dérouter parfois les prévisions humaines..., mais la sainteté n'est pas cela ! Elle est, dit saint Thomas, *l'orientation de l'âme vers Dieu*. Essentiellement, la sainteté ne diffère pas de la vie de religion, elle prend l'être humain tout entier, avec ses facultés, ses actes, sa vie, et les dispose – à n'importe quel prix, fut-il des plus onéreux à la faiblesse humaine – en vue de la gloire de Dieu. Traduisez cela en langage d'action quotidienne et vous direz : un saint, c'est celui qui vit et meurt le regard élevé vers Dieu, prêt à voler à ses moindres désirs, et qui remplit par conséquent jusqu'au bout, son devoir de chrétien. C'est alors qu'au moment du rendement des comptes, la mort consacre à jamais son orientation vers Dieu, attendu que « l'arbre tombe du côté où il penche ».

Sans prétendre aller au-devant des jugements souverains de l'Église, nous sera-t-il permis de constater, une fois de plus, combien il est vrai que dans la vie du Père Dehon, « le calvaire voisine souvent avec le Thabor » et que, pourtant, sur le calvaire aussi bien que sur le Thabor, le Père Dehon reste toujours ferme dans son orientation, ne cherche que Dieu seul et s'oublie constamment lui-même ? « *Domine, quid me vis facere ?* », tel est son unique point de vue ! Partout il rencontre la croix, une âme victime s'y attend toujours ! Mais il ne laisse pas de puiser dans le Cœur de Jésus, à l'exemple de sainte Gertrude, l'ardent désir de la gloire de Dieu, l'union intime à Jésus dans la Passion, l'abandon toujours actif, prompt et diligent au bon plaisir de Dieu et à sa Providence. C'est là, en effet, qu'est le secret d'aimer Dieu, et de se consommer dans Son amour, malgré les épines de la vie. Une âme victime ne saurait, en effet, se [391] concevoir, sans le souci de compléter ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ, Chef du Corps mystique.

À cette époque, voici encore le Père Dehon au Calvaire. Le 24 juillet 1896, l'Évêché prend une décision qui ne pouvait pas ne pas lui être pénible : Après avoir créé le patronage de Saint-Quentin, où si longtemps il avait mis tout son cœur, toute l'ardeur de son sacerdoce et cinquante-deux mille francs de son patrimoine, le Père Dehon voit, à cette date, l'œuvre de la rue des Bouloirs confiée par l'Autorité diocésaine à M. l'Abbé Mercier. À cette nouvelle, malgré un très réel serrement de cœur, il n'a qu'un seul réflexe consigné dans son journal : « *Fiat!* » « *Sic vos, non vobis...* » Et il se remet à l'œuvre ! Le Père Dehon garde si bien alors la sainte liberté d'esprit et de cœur, que tout en organisant sa Congrégation, il reste encore suffisamment en forme pour donner demain ses *Directions pontificales politiques et sociales* (1897), cette synthèse des enseignements de Léon XIII, dont Son Eminence le Cardinal Secrétaire d'État dira :

« Le Saint-Père a vivement agréé l'hommage de votre Paternité et a loué le dessein que vous vous êtes proposé de hâter l'union et la concorde des catholiques français, en faisant mieux comprendre l'importance et l'extension des règles tracées par Sa Sainteté. »

En 1898, le Père Dehon offrira aux hommes d'œuvres le *Catéchisme social* où il explique « les principes d'ordre social et politique » tout en résumant l'histoire sociale de l'Église. Plus tard enfin, il réunira en un seul volume intitulé *La Rénovation sociale chrétienne*, les neuf conférences qu'il avait données à Rome.

Entretiens, le 10 avril 1897, Son Eminence le Cardinal Rampolla lui laisse-t-il entrevoir l'intention de couronner, pour ainsi dire, son apostolat social et de lui témoigner, de manière tangible, les sentiments du Saint-Père. Aussitôt le Père Dehon s'efface et décline humblement l'honneur de la prélature, qui cependant était déjà chose décidée pour lui : « Notre but n'est-il pas l'immolation par amour, offerte au Cœur aimant et immolé de Jésus ? » L'excuse était plausible, Son Éminence daigna l'agréer.

Toutefois, le Saint-Siège trouva le moyen de tourner la difficulté, en nommant le Père Dehon Consulteur de la Sacrée Congrégation de l'Index. Devant l'offre d'une charge sans distinction honorifique, le Père eut eu mauvaise grâce à se récuser ! Il l'accepta, d'autant plus aisément que Son Éminence ajouta beaucoup à cette faveur, par la manière délicate dont Elle lui en fit part.

« Son Éminence, dit le Père Dehon, me fit parvenir ma nomination dans la soirée du 10 avril 1897, en se félicitant de me l'offrir à l'occasion de la fête de saint Léon, mon patron. Quelques jours plus tard, je prêtai le serment d'usage et je fus bientôt chargé de rédiger un rapport sur un ouvrage suspect. »

Quelques années encore, le Père Dehon poursuivra son action sociale, avant d'être complètement absorbé par ses fonctions de Supérieur Général des Prêtres du Sacré-Cœur. Mais, à combien d'adversités ne devra-t-il pas encore faire face ! Malgré les sentiments bien connus de Rome, à son égard, malgré la présence même et les encouragements de Sa Grandeur Mgr Enard, Évêque de Cahors, au Congrès Social de cette ville, une opposition violente mena grand bruit autour de sa réunion :

« Telle feuille locale évoqua même, pour rendre sensible l'action de ces prêtres du Nord, les nuées de sauterelles d'Algérie qui, lorsqu'elles ont passé, ne laissent derrière elles, que deuil et dévastation... »

Un destructeur..., le Père Dehon ! Qu'ont-ils donc construit, ceux qui le poursuivent de leurs violences, lui l'homme de principes quatre fois docteur, l'homme de la Rue des Bouloirs, le bon soldat du Christ, le Fondateur d'un Institut réparateur – et donc social – largement missionnaire, à qui Sa Sainteté le Pape Pie XI rendra, un jour, cet hommage :

« ...il nous plaît, recevez-en l'assurance, de reconnaître le zèle ardent dont vous avez fait preuve pour le salut des âmes, aussi bien quand vous multipliez vos efforts *pour porter le peuple à vivre de foi, que quand vous vous jetez dans les œuvres de charité*, quand vous preniez la peine de semer la parole de Dieu, par la parole ou par la plume... » (Cf. infra, V^e Partie, ch. V).

Douloureusement ému, le Très Bon Père laissa dire... et se remit à l'œuvre : telle bataille indécise, ou même telle défaite locale ne compromet pas nécessairement le succès d'une campagne. L'avenir allait le montrer.

[393] V. LES DERNIÈRES ANNÉES DU XIX^e SIÈCLE**Mise au points**

S'il y eut lieu parfois, de mettre en garde le Père Dehon contre le danger trop réel d'un éparpillement excessif de ses œuvres, le recul du temps permet néanmoins de mieux apprécier désormais, les raisons profondes de l'expansion assez peu commune que prit son Institut, en si peu de temps. On a vite fait de dire : affermissez d'abord les fondations déjà établies, avant de songer à en asseoir d'autres ! Lorsque le sol mouvant risque d'entraîner la ruine d'une entreprise visiblement voulue de Dieu comme celle-là, lorsque la création et surtout la rénovation d'un Institut comme celui du Père Dehon ont coûté ce qu'elles ont coûté, de labeur et de peine, l'esprit saisit mieux pourquoi l'avisé Fondateur tenta de gagner en extension, ce que la situation politique risquait de lui faire perdre en profondeur. Depuis l'époque des Décrets (1880), et surtout aux approches de la fin du siècle, le glissement à gauche des milieux politiques laissait pressentir avec une effrayante netteté ce qui allait bientôt en retourner pour l'Église de France et pour les Instituts religieux. Il fallait donc essaimer à l'étranger, sinon les jours de l'Œuvre étaient comptés ! Par le passé, le Père Dehon y avait pourvu d'une manière encore insuffisante, mais avec une justesse de vues où se manifeste l'action de la Providence. Le rapport triennal adressé au Saint-Siège en février 1891, présente en ces termes, la situation de l'Œuvre à cette époque :

« Nombre des Membres appartenant à l'Institut : 151, répartis comme il suit, dans les Maisons dont voici la liste :

Voir le tableau fait séparément

Sur la demande des Évêques, dont l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur se fait gloire d'être, dans la mesure du possible, l'humble coopérateur, quelques nouvelles fondations furent établies en France ; d'autres furent réalisées à l'étranger, en vue d'assurer l'avenir de l'Œuvre.

Le rapport triennal de janvier 1897 porte l'état suivant : Total, 172 Religieux

Voir le tableau fait séparément

Un coup d'œil d'ensemble sur les principales fondations de cette fin de siècle permet de faire le point :

Le Scolasticat de Luxembourg (1895)

À l'époque où le Père Dehon se préoccupait de sauver son Œuvre, en l'affermissant au-delà des frontières, il venait de recevoir la visite d'un prêtre éminent, M. le docteur Hengesbach, de Luxembourg, dont il avait été jadis le condisciple à Rome. Ni l'un ni l'autre, n'avaient perdu de vue les belles années de prière et de travail qu'ils avaient vécues à la Ville Éternelle..., pas plus que les

inoubliables journées du Concile du Vatican, où, dans le corps des sténographes, il leur avait été donné de s'apprécier mutuellement. Évoquer ce passé déjà lointain, échanger leurs confidences relatives au présent et à l'avenir, quoi de plus naturel ! Puisque les circonstances obligent le Père Dehon à établir son Œuvre hors de France, pourquoi ne jetterait-il pas ses filets – selon le mot de l'Évangile – dans le Grand-Duché de Luxembourg ? Fief séculaire de Marie, le Grand-Duché semblait tout indiqué à ce titre, pour conduire les âmes au Sacré-Cœur, selon le mot d'ordre de la Congrégation : « *Vivat Cor Jesu PER COR MARIÆ.* »

Tels furent, en résumé, quelques-uns des échanges de vue qui eurent lieu à Saint-Quentin, du 12 au 15 mai 1889. Rien de mieux pour tenter de les réaliser, qu'une prise de contact, sur les lieux. Du 21 au 23 mai, le Père Dehon fit donc le voyage de Luxembourg ; la création de l'École de Clairefontaine y fut décidée et le journal de notre Fondateur porte, à cette date, les souvenirs suivants :

[396] « La, Providence nous prépare là une grande faveur. Il en sortira, je l'espère, un essaim de missionnaires pour l'Amérique du Sud et la Scandinavie. Ce voyage en pays chrétien est comme un rêve pour un pauvre saint-quentinois. Quelle piété, dans ces populations que je vois affluer au pèlerinage de Notre-Dame de Consolation ! Les Évêques de Luxembourg et de Namur me reçoivent bien cordialement. M. le docteur Hengesch et M. l'Aumônier Barthel ont eu des épreuves analogues aux miennes, pour la fondation des Dominicaines à Clairefontaine ; ils deviennent pour moi des amis. « *Mater misericordiae, ora pro nobis !* » Saint Martin, saint Remacle, bienheureux Charlemagne, saint Bernard, saint Dominique, saint Pierre de Luxembourg, vénérable Jeanne de Luxembourg, pieuse comtesse Ermesinde, protecteurs de Clairefontaine, priez pour cette fondation, prenez-la sous votre bienveillant patronage. »

Peu de temps après, le 12-13 juin 1889, la Maison de Clairefontaine était fondée ; nous en avons conté l'histoire merveilleuse. Le 10 avril 1890, contrat de vente en était passé.

Grâce à la bienveillance de M. le docteur Hengesch, Président du Grand Séminaire, un groupe de nos Pères établit modestement sa résidence en 1895, dans une villa de Luxembourg pour y jeter les fondements d'un scolasticat ; et, dans l'ardeur de son zèle pastoral, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque voulut bien consentir à nos étudiants, la faculté de suivre les cours de son Séminaire. Heureuse combinaison dont ils profitèrent durant plusieurs années, en attendant que le Père Dehon soit à même de leur assurer un régime d'études convenable dans son propre établissement.

Peu à peu, et surtout à partir de l'année 1899, le nombre croissant de nos scolastiques fit sentir le besoin d'une réorganisation de cette simple résidence, et celui de sa transformation en un véritable scolasticat. Il y avait alors, sur le Limpertsberg, un quartier excentrique fort peu habité, où comme dans toutes les banlieues, les conditions d'établissement se trouvaient, sous divers rapports, plus avantageuses qu'en ville. Ce fut là qu'en 1901, s'éleva en retrait de la rue, le premier bâtiment de notre scolasticat de Luxembourg, assez vaste maison carrée, où après leur philosophie à Sittard, une trentaine de théologiens de langue allemande suivirent les cours de professeurs émérites, tels que le Révérendissime Père Philippe et le très regretté Père Weisskopf.

En bordure de rue, fut plus tard élevé un pavillon, destiné en principe, à un groupe de Pères qui se consacraient au ministère [397] de la prédication ; le centre de notre Association de Réparation, pour les pays de langue allemande, y fut aussi jusqu'à la fin de la grande guerre. Après la tourmente de 1914-1918, le scolasticat de théologie du Limpertsberg dut être abandonné. Il ne reste plus maintenant, dans cette ville, qu'un groupe de nos Pères appartenant à notre Province Belgo-Luxembourgeoise, pour exercer le ministère de la prédication au Grand-Duché et en Belgique.

La Fondation d'Ixelles-Bruxelles (1896)

L'année 1896 marque les débuts des Prêtres du Sacré-Cœur à Bruxelles. Le Père Jeanroy obtint l'autorisation de s'établir près de la chapelle de saint Antoine de Padoue, au quartier d'Etterbeek avec quelques confrères. Les Pères de cette fondation se trouvèrent, tout d'abord, dans un état de dénuement si complet, qu'un jour les bonnes Religieuses Augustines de Berlaimont demandant à un intermédiaire discret ce qui manquait à l'établissement des Pères, en reçurent cette réponse : « Tout ! »

Les Pères desservirent en premier lieu la chapelle de saint Antoine, puis, sur le désir de Monseigneur l'Archevêque de Malines de voir un lieu de culte s'ouvrir à Ixelles, le Père Jeanroy émigra provisoirement au Boulevard Militaire, puis d'une manière définitive 18 rue Eugène Cattoir. Bientôt s'éleva à cette adresse une modeste et très pieuse chapelle, destinée à pourvoir aux besoins religieux de ce quartier, alors assez éloigné de toute église paroissiale. À la chapelle fut adjointe une maison de communauté destinée aux Pères chargés de la chapelle. Dès que sera fondée la mission du Congo, la Maison de Bruxelles en deviendra la Procure. Enfin, de 1903 à 1926, la Maison-Mère de la Congrégation y établira ses services, après avoir été contrainte par les lois d'exil, à quitter la France.

Actuellement la résidence de Bruxelles avec sa chapelle si recueillie et ses bâtiments agrandis, est le siège du Provincialat de notre Province Belgo-Luxembourgeoise, en même temps que la Procure du Vicariat Apostolique des Stanley-Falls.

Le quatrième Chapitre Général, tenu à Saint-Quentin (31 août au 1^{er} septembre 1896)

Le redressement décidé au troisième Chapitre Général de l'Institut avait été poursuivi si activement, qu'à l'époque où nous [398] sommes parvenus, il pouvait être considéré comme entièrement réalisé. Restait une question à résoudre, celle du changement de Supérieur Général. Le Fondateur lui-même, on s'en souvient, l'avait spontanément proposée, mais le troisième Chapitre Général ne l'avait retenue que pour différer sa réponse définitive jusqu'à l'époque du chapitre suivant.

L'heure est venue d'en finir : ce sera la première question dont la solution sera réservée au QUATRIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL, tenu à Saint-Quentin les 31 août et 1^{er} septembre 1896. Par seize voix contre six, la démission du Père Dehon fut repoussée. De ce fait significatif résulta un sérieux affermissement de l'autorité suprême, à une époque où cette grave question revêtait pour nous, un caractère d'importance de tout premier plan.

En sept séances, le quatrième Chapitre Général aborda ensuite les problèmes les plus importants touchant à l'administration de la Congrégation, par exemple ceux des études et de la formation des religieux. Aussi est-il juste de reconnaître que les progrès ultérieurs, réalisés dans cet ordre d'idées, eurent leur point de départ dans les décisions de ce quatrième Chapitre Général.

Dans une atmosphère, de pureté d'intention, d'humilité et de charité, selon le mot d'ordre donné par le vénéré Fondateur à la séance d'ouverture, les Capitulants s'efforcèrent de délimiter la portée des remarques transmises par la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers en même temps que le Bref Laudatif ; et, après avoir établi un Conseil Général composé de deux Assistants et de quatre conseillers, ils précisèrent le but de la Congrégation.

« D’aucuns, en effet, étrangers à la pensée qui avait présidé à la naissance de l’Œuvre, s’écartaient de la droite ligne de son activité, en l’orientant trop exclusivement vers la vie contemplative et en resserrant son action dans les limites étroites de l’adoration réparatrice et de l’office divin. »

Une juste part fut faite à la contemplation et à l’action comme il le faut dans une Congrégation mixte ; il en résulta une recrudescence de zèle pour la sanctification personnelle et un nouvel élan donné à l’ardeur apostolique de nos sujets.

[399] Il était temps ! En juillet 1897, nous acceptions la mission de Stanley-Falls, au Congo ; nos missionnaires de l’Equateur, chassés par la Révolution, venaient de traverser les mers pour s’enfoncer bientôt au cœur mystérieux du continent africain.

« Tentative folle, peut-être, dira le Révérendissime Père Philippe, mais qui répondait admirablement bien – on le comprit plus tard – à l’heure marquée par la Providence. Que de bénédictions n’ont pas attirées sur la Congrégation, le dévouement, le courage et l’abnégation de cette poignée de héros, au cœur fort, à l’âme droite et chevaleresque ! »

Et, avant tout, comme ils ont bien compris et réalisé, dans un cadre spécial, il est vrai, mais voulu de Dieu, la vocation mixte des Prêtres du Sacré-Cœur ! Ce que le Chapitre avait décidé, l’infatigable Père Grison et ses admirables collaborateurs, poussés par la Providence, le vivaient en véritables multiplicateurs. Désormais la Congrégation s’orientera de plus en plus, vers l’apostolat missionnaire. Ainsi, grâce au Sacré-Cœur de Jésus, mieux compris et mieux aimé, la Rédemption va s’actualiser sans cesse davantage, non seulement dans cette Europe, dont nous avons retracé la carte spirituelle au début de cet ouvrage, mais encore jusque dans les missions qu’il nous fera l’honneur de nous confier.

À Rome, 3 Piazza di Campitelli (décembre 1897-1905)

Malgré les avantages que présentait l’établissement, au Monte Tarpeo, de notre petit scolasticat et de notre Procure auprès du Saint-Siège, il fallut bientôt songer à nous en éloigner : Les Pères Prémontrés de Frigolet qui charitablement nous avaient fait place dans l’immeuble, venaient de passer sous l’obédience du Supérieur Général de l’Ordre de saint Norbert. Il en résulta pour eux, entre autres conséquences, l’élévation de leur Maison du Monte Tarpeo au rang de Procure Générale de leur Ordre et pour nos étudiants, qui s’y trouvaient d’ailleurs par trop à l’étroit, la nécessité de se préparer à vider les lieux. En route donc pour un autre pied-à-terre.

Vers la fin de l’année 1897, la Providence conduisit nos recherches, presque à égale distance du Capitole et de la Synagogue, à la Piazza di Campitelli. Sur le côté qui fait face à l’égli-[400]se, s’élève le vénérable palazzo Troïli, jadis habité par le Cardinal Pacca, Secrétaire d’État de Sa Sainteté Pie VI. Le quatrième étage, assez vaste, s’y trouvait libre ; dès le premier abord, il était évident que nos étudiants y seraient plus au large qu’au Monte Tarpeo. Location en fut donc passée ; huit années durant, il nous fera bon accueil, le Père Dehon y prendra ses quartiers d’hiver et, bon an mal an, une douzaine d’étudiants seront ses hôtes, pour y prier et y préparer leurs grades.

L’entrée en jouissance de l’étage où nous allions habiter, fut marquée d’un deuil : au cours de l’emménagement de la mi-décembre 1897, le frère Raphaël Picard, jeune philosophe aussi distingué par son esprit religieux et par sa piété, que par son talent, y rendit son âme à Dieu. Avant sa venue à Rome, le frère Raphaël avait achevé, pour la modeste salle de spectacles de Saint-Clément, un rideau de scène aux proportions respectables ; le regard s’y reposait, avec une profonde impression de paix, sur un paysage où tout était enchantement. Était-ce une échappée sur le mystérieux Eden des poètes, que cette perspective harmonieuse et variée, aux reliefs puissants, aux coloris, à la Puvis-de-Chavannes, aux lointains diaphanes et flous comme ceux qui servent de théâtre à nos rêves ? ou

plutôt ne faut-il pas y voir l'essai bien senti d'une âme idéaliste, imaginant sur la toile avec des couleurs de la terre, un coin de ce paradis que l'œil humain n'a pas exploré, dont elle avait pourtant la nostalgie et où, si tôt, elle allait émigrer ? De part et d'autre de la scène, le même artiste avait campé, grandeur naturelle, un majestueux David pinçant le nébel et une délicieuse sainte Cécile.

C'était alors l'époque où une pléiade de professeurs, dont on aura tout dit après avoir nommé le Révérendissime Père Philippe, le regretté Père Luc, le dévoué Père Rattaire, élevaient à un niveau qui ne fut jamais dépassé, l'âme et l'esprit des Petits Clercs de Saint-Clément. Avec le Père Philippe, la grammaire grecque devenait presque attrayante et cessait d'être énigmatique, tandis que le traité « *Du Sacerdoce* », expliqué et commenté comme il savait le faire, ouvrait sur l'idéal des horizons, qui à trente-cinq ans de distance, n'ont rien perdu de leur splendeur. Avec le Père Rattaire, c'était le travail d'arrache-pied pour assimiler les littératures classiques et la gram-[401]maire latine... en latin, de *Mario Laplana*. Avec le Père Luc, cet homme universel, éveilleur d'idéal, également éminent en français, en grec, en latin, en allemand, en technique musicale et instrumentale, dont la mort prématurée au Congo laissa tant de regrets, avec le frère Raphaël enfin, les profanes devenaient religieux, ou les béotiens, artistes...

À l'évocation de ces temps révolus, dont la grisaille se dégrade, noyée dans le recul d'un quart de siècle au moins... et qui, nimbés de l'auréole du passé apparaissent si beaux, si calmes, si enchanteurs, les Anciens de Saint-Clément aiment encore à se représenter, comme à travers un nuage, dans une sorte de clair-obscur, les essais du frère Raphaël, David, sainte Cécile, le rideau du théâtre, tout le cadre enfin d'un passé plein de charme, tandis que, sur le mode héroïque, se répercutent dans leur mémoire, les derniers échos mourants de l'hymne scripturaire harmonisée par le Père Luc : « *Percussit Philistaeum... et abstulit opprobrium ex Israël...* » Et la résurrection de ce passé inoubliable s'achève dans les suaves modulations, qui se déroulaient, à l'époque des neiges d'antan, sous la baguette magistrale du Père Luc ou du Père G. Brovillé. « *Cantantibus organis, Caecilia virgo decantabat dicens : Fiat, Domine, cor meum immaculatum ut non confundar !* »

Le couronnement le plus envié de leurs efforts, à la suite des humanités, n'était autre pour quelques-uns des meilleurs élèves de Saint-Clément et des autres écoles, que l'annonce de leur départ pour les universités de Rome ; ils étaient sûrs d'y trouver, joint aux avantages que l'on sait, celui de faire enfin plus ample et intime connaissance avec le « Très Bon Père ».

« Bien souvent, au dire du Père Ch. Kanters qui parle d'expérience, le Très Bon Père aimait à se mettre à la tête de leurs excursions au lac d'Albano, à Palestrina, à Gennazano, à Porto d'Anzio, à Ostie, etc... La personne du Supérieur Général semblait alors vouloir s'effacer en lui pour ne plus laisser paraître que le compagnon de route, aux jarrets solides, à la marche infatigable. Se faisant tout à tous, il mettait à contribution ses connaissances très étendues pour procurer à ses enfants les joies reposantes d'une promenade des plus agréables. »

[402] Fondation de la Mission des Stanley-Falls (Congo-Belge) 1897

En 1897, divers Instituts religieux travaillaient déjà à l'évangélisation du Congo : Missionnaires du Saint-Esprit, Missionnaires de Scheut, Pères Blancs d'Afrique, Pères de la Compagnie de Jésus se partageaient la tâche,

« mais, dit le Révérend Père Lambert scj, il restait encore à évangéliser d'immenses territoires, au-delà de la région des Bangalas, entre les rivières de l'Aruwimi et du Lomani et jusqu'aux lacs Albert et Albert-Edouard ; au pied même du Mont Ruwenzori. Ce sont les territoires qu'occupèrent les Prêtres du Sacré-Cœur, à la demande du roi Léopold II et de la Congrégation de la Propagande. »

Le Père Grison, qui avait quitté l'Equateur le 12 juin 1896 dans les circonstances que nous avons rapportées, fut désigné pour fonder la nouvelle mission. Accompagné de Père Lux, il s'en fut, le 6 juillet 1897, prendre possession, en pleine forêt équatoriale, d'un territoire presque aussi vaste que la moitié de la France ; la superficie du Vicariat apostolique des Falls était, en effet, de plus de 252.850 km². Et les populations de ce vaste territoire où en étaient-ils ? Un ancien missionnaire de grande expérience, le Révérend Père Lambert scj nous les dépeint sous des traits bien capables d'émouvoir les cœurs apostoliques : Le paganisme régnait alors en maître sur ces primitifs ; l'égoïsme, la cruauté, le fatalisme, la crainte superstitieuse, l'anthropophagie les dégradaient ; ainsi, l'un des orphelins recueillis, au début, par le Père Gabriel se hasarde-t-il dans la forêt ? il est massacré et le Père arrive juste à temps pour empêcher le lugubre festin ; une autre fois, un naturel du pays avait vendu sa femme à un autre ; l'acheteur, Barbe-Bleue d'ébène aux yeux d'ivoire, l'avait tuée, dévorée., et refusait d'en solder le prix.

On reconnaît, dans ces populations, les témoins de races des plus variées, *Mambuti* ou nains, race autochtone, originaires de la forêt équatoriale, races *nubiennes et nilotes* (tels les Wahima et les Watuzi) ; races *bantoues* (les Basokos, les Wabali, les Walese, les Warundi...). Ces races, nous dit le Père Lambert, s'étaient éparpillées sur tout ce territoire, cédant continuellement à la pression d'envahisseurs plus forts, qui venaient de la région du Nord ou des sources du Nil. Les razzias [403] arabes avaient amené de sérieuses perturbations dans l'occupation de ce pays ; aussi, la crainte perpétuelle d'un nouvel envahisseur faisait-elle choisir à ces pauvres tribus les emplacements les plus reculés, ou les plus inaccessibles, de la forêt équatoriale, et leurs villages avaient l'air de véritables forteresses, à une seule issue étroite et basse, où l'indigène ne pénétrait qu'en rampant.

Dans cette partie du Congo, pas de grandes chefferies ni de grands sultanats : les *chefs* ne commandaient guère qu'à des agglomérations de trois ou quatre villages. Ils avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets. À côté du chef et de sa famille, il y avait la classe des « *hommes libres* », composée de vétérans qui s'étaient distingués à la guerre, ou avaient rendu de signalés services au chef ou à la tribu. Puis venaient les « *serfs* », contraints aux prestations de service, pour les travaux utiles du village, pour la chasse pour la pêche ou pour la guerre. La *polygamie* existait pour les chefs et les notables, qui avaient les moyens d'acheter des femmes ; les autres, faute de ressources, n'avaient qu'une femme, généralement le rebut des puissants, et encore devaient-ils longtemps travailler pour l'acquérir.

En général, le noir aime à posséder une nombreuse famille, parce qu'il contribue ainsi à rehausser la dignité et le prestige de la tribu. Lorsqu'un chef se croyait puissant, son ambition le portait à amoindrir ses voisins par le rapt, le vol ou le massacre. La guerre s'ensuivait et la paix ne pouvait être scellée, qu'en rendant à la tribu frustrée autant d'hommes et de femmes qu'il y en avait eu de tués ou d'enlevés ; ainsi le nombre primitif des ressortissants de la tribu se trouvait rétabli.

Tel est, en raccourci, le milieu dans lequel le Père Gabriel Grison arrive. Peu de temps après, son compagnon de voyage, le Père Lux tombe malade et doit prendre le chemin du retour ; le Père Gabriel reste donc seul à Stanleyville. Le 25 décembre 1897, il plante sa tente au bord du fleuve ; la mission ainsi établie s'appellera Saint-Gabriel. Écoutez le récit de la première messe de minuit qui illustra ce jour, et de ses préparatifs, sur la rive du Congo :

« Un beau soleil d'or faisait étinceler, de toutes parts, les petites lames du Congo, et le fleuve semblait rouler, dans ses flots, des milliers de dia-[404]mants bruns. Le ciel était bleu et profond ; la matinée délicieuse et chargée de parfums. Je descendis le fleuve en pirogue, rêvant à cette belle nature de l'Afrique équatoriale, à la nuit de Noël, aux Noëls d'autrefois et à ceux de l'avenir. Arrivé à Saint-Gabriel, au milieu de toutes ces pensées, mes ouvriers étaient au travail ; je les appelai pour décharger les deux pirogues qui m'accompagnaient : « Mes amis, leur dis-je, désormais j'habiterai ici. Nous ferons une belle fête, cette nuit. C'est la grande nuit du Bon Dieu. » Sans comprendre, évidemment, ils répondirent : « Père, nous ferons la fête avec toi, c'est nous qui avons

bâti ta maison, tu nous donneras un beau cadeau. »

M. le Commandant Malfeyt avait eu la bonté d'offrir à la mission naissante de magnifiques étoffes de soie et de brocart : Rien de mieux pour parer l'autel ! Deux enfants se mirent à tendre les étoffes, à les clouer ; bientôt frises et festons furent à leur place, tandis que moi, à quelques mètres d'eux, je jugeai de l'effet, en dirigeant le travail ; pour couronner tant de splendeurs, un plafond de tentures rouges. Je passai la soirée à fabriquer des guirlandes de soie bleue et blanche, sur lesquelles je semais des perles dorées. Tandis que nous les suspendions en courbes gracieuses, nos ouvriers venaient de temps à autre, jeter un coup d'œil curieux sur notre travail : « C'est beau, disaient-ils, oh ! que c'est beau, « *nzuri, nzuri sana* » mon Père ! Nous voyons bien que vous êtes le prêtre de Dieu, vous lui faites une belle maison. »

Vers neuf heures du soir, cinq colons arrivèrent des Falls, pour passer cette sainte nuit avec moi et m'installer à Saint-Gabriel. Ce n'était point alors le décor européen traditionnel, ni les campagnes silencieuses et désertes de l'hiver, ni le blanc manteau de neige de la saison, ni les stalactites glacées qui pendent des toits, ni la chambre chauffée, ni la bûche de Noël... mais un ciel étoilé, un Noël en plein air, une tiède nuit d'été ! Sous l'obscur clarté qui tombait des étoiles, les vers luisants faisaient étinceler leurs émeraudes, au milieu des herbes, les lucioles traçaient de leurs ailes lumineuses des lignes d'or, qui s'enchevêtraient autour de nous ; les grillons chantaient leur bruyante chanson et les singes jetaient leurs notes stridentes, au milieu du silence de la nuit.

À mon réveil, minuit était sonné ; j'éveillais mes compagnons. Un coup de fusil avertit nos voisins et les bons ouvriers de Chibalanga qui accoururent aussitôt avec leurs mousquets. Quand tout le monde fut réuni, je commençais cette sainte messe de minuit, partout si poétique, mais si solennelle en cet endroit, au milieu de la forêt, devant cette assistance. Cinq blancs représentaient quatorze siècles de civilisation ; et les noirs, de longues et ténébreuses périodes de barbarie. Mais leur rapprochement et leur présence, devant l'autel de l'Enfant-Jésus, était un signe des temps. Un blanc avait apporté son accordéon. Les airs délicieux de nos vieux Noël remplirent d'harmonie ma pauvre petite chapelle. Les blancs, émus au souvenir du foyer et de la patrie absente, écoutaient ravés ; les noirs ouvraient de grands yeux et ne savaient que penser ; mais moi, je pensais pour eux. L'autel, les ornements sacerdotaux, les [405] cérémonies, le calice d'or, les airs joyeux, tout les émerveillait. Au moment de l'élévation, sur un signe, ils firent une décharge générale de leurs mousquets. C'est de cette manière, que le petit Jésus fut salué par ces pauvres indigènes qui ne le connaissaient pas encore, mais sur qui la grande Lumière des nations venait de projeter les lueurs naissantes de l'aurore qui n'a pas de déclin.

Le matin, je restais seul, heureux de ma solitude : en pareil lieu, en de telles circonstances, elle revêtait pour mon âme une douceur infinie. J'entrais dans la forêt vierge et là, assis sur un arbre tombé, j'admirais sous le charme de la grande fête, cette féérique nature. Et il me semblait entendre, dans le lointain de l'avenir, les cloches sonner à toutes volées, pour appeler les pauvres tribus noires à la solennité prestigieuse, émouvante à l'infini, dont cette rive du Congo venait enfin de recevoir les prémices. »

Les premiers catéchumènes du Père Gabriel furent des orphelins, dont les parents avaient été massacrés ou emmenés en esclavage par les Arabes. Des renforts arrivèrent chaque année d'Europe, armée infime devant une tâche immense ! Petit à petit, de nouveaux postes sortirent de terre, mais aussi se vérifia dès les premières années, l'« *euntes ibant et flebant, mittentes semina sua !* » Le Père Gabriel écrivait en 1901 :

« Nous avons été malmenés par ce climat meurtrier ; en deux ans et demi, sur douze missionnaires qui sont venus ici, nous en avons perdu sept. Toujours des malades entre la vie et la mort ! Tout cela double le travail de ceux qui restent debout. »

En 1904, sur vingt-huit missionnaires, quinze seulement purent résister au climat meurtrier. Les pionniers de l'Évangile ne se découragèrent pourtant pas ; ils savaient que le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Trop belle d'ailleurs était la tâche qu'ils avaient devant eux !

Rude, il est vrai, était alors le voyage de l'Atlantique à Stan (comme on dit là-bas). Il fallait, au début, plus d'un mois, pour en franchir la première étape, sur ce que l'on appelait alors *la piste de la mort*, de Matadi à Léopoldville. C'étaient quelques 1750 km à remonter péniblement, sur le fleuve coupé de rapides. Actuellement, grâce aux efforts gigantesques de l'État du Congo, si magnifiquement repris ensuite par l'État Belge, les conditions de vie sont améliorées du tout au tout, pour les Européens et pour les Congolais. Moins d'une quinzaine suffit à rallier Stan, lorsqu'on ne prend pas l'avion, douze heures du confortable *train blanc* permettent de contourner les trente [406] paliers du fleuve Congo sur 400 km, entre Matadi et Léo. Puis, de Léopoldville à Stanleyville, dix

jours de steamer, louvoyant sans désespérer d'île en île, sur un fleuve si large, que souvent on ne pourrait en apercevoir les rives, si la forêt vierge n'était là pour les indiquer de sa sombre ramure.

Tandis que le pouvoir central Belge, si soucieux du plus grand bien général, se chargeait de réprimer, au besoin par la force, les odieuses razzias, les guerres de tribus à tribus et allait peu à peu amener les tyrannaux de village à traiter plus humainement et plus loyalement la race nègre, le missionnaire, lui, allait se réserver d'agir sur les consciences ; il relèverait la mentalité du noir, lui inculquant, avec le sens chrétien, l'esprit de justice et d'amour pour le prochain. Par leur vie, les missionnaires donnèrent aussitôt l'exemple de ce qu'ils prêchaient. Et l'Évangile ne tarda pas à faire connaître aux noirs, les droits et les devoirs de chaque homme vis-à-vis de son semblable, la crainte de la justice humaine, et surtout le respect filial de la Justice divine, qui châtie le mal et récompense le bien.

Les principales difficultés que rencontre le missionnaire au Congo belge ne viennent pas tant de la mauvaise volonté du noir, que des faux concepts de sa mentalité par rapport aux relations entre Dieu et ses créatures. Le noir païen croit à l'existence d'un Être supérieur, Créateur de toutes choses. À ses yeux, cet Être est essentiellement bon et il ne peut nuire à personne. Dès lors rien de mieux, pense-t-il avec candeur, que de laisser en paix cet Être excellent, qui trouve par ailleurs dans son Ciel, tout ce qui est nécessaire à son bonheur et ne s'inquiète en rien de ce qui se passe sur terre. Mais à côté de cet Être bon, le noir se croit entouré d'une multitude infinie d'êtres mauvais et méchants, qui s'acharnent à l'accabler de maux. Il lui importe donc de se garantir contre leur malice. D'où un culte qui comporte sacrifices humains et autres, cérémonies, danses, amulettes protectrices en leur honneur. La crainte de ces mauvais esprits est, pour le noir, une véritable hantise ; soucieux d'échapper à leurs maléfices, il a recours aux sorciers ou aux féticheurs. Malheur à ceux qui ne se trouvent pas dans les bonnes grâces de ces terribles individus, car ils seraient soumis à *l'épreuve du poison* par les féticheurs eux-mêmes ; et nul n'oserait attaquer le féticheur accusateur, de peur de passer, à son [407] tour, par l'épreuve. C'est le régime de la terreur ! Les féticheurs sont organisés en sociétés ou sectes dont le but est d'acquérir biens et jouissances par tous les moyens ; ou même en sociétés secrètes, celle par exemple des Anyotas, ou Hommes-léopards, qui constituent de véritables entreprises commerciales de vengeance.

Pas de commisération, pas de charité chez le noir païen ; son implacable insensibilité au malheur d'autrui est extraordinaire, il achève les malades et les moribonds, ou même les jette en pâture aux fauves, il n'aide que ses frères de village ; les étrangers, c'est-à-dire tous les autres, n'ont droit à aucune commisération de sa part.

Quant à la femme, elle est la bête de somme qu'on achète et qu'on vend, dont on se sert pour satisfaire ses caprices, cultiver les champs et pourvoir aux soins du ménage. Lamentable situation, que seul un Dieu fait homme est venu relever, pour faire de la femme la compagne aimée, respectée et estimée de l'homme, sous la loi chrétienne de la divine Charité. Voilà, conclut le Père Th. Lambert, quelques-unes des difficultés les plus rudes, contre lesquelles eurent à lutter les pionniers de la Foi, au milieu des tribus du Centre de l'Afrique.

Fondation de la paroisse du Sacré-Cœur et du presbytère, au quartier Bab-Khadra (Tunis) mars 1898 à 1900

Un prêtre âgé et retraité, M. l'Abbé Boucher avait pris pension chez nos Pères de Marsanne. À la suite d'un voyage dans le Nord de l'Afrique en compagnie du Père Supérieur de cette Maison, M. l'Abbé offrit de nous établir à Tunis. Comment notre jeune Institut missionnaire n'eut-il pas accueilli d'enthousiasme une telle proposition ? Une maison à Tunis, c'était une étape sur la route du Congo,

un pied-à-terre éventuel pour nos missionnaires, une station climatérique de bel avenir ! Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Carthage et notre Conseil autorisèrent donc cette nouvelle entreprise. Sa Grandeur eut même l'obligeance d'y contribuer, pour une somme de 20.000 francs. Avec cette somme, jointe aux dons de M. l'Abbé Boucher et à nos propres ressources, le Révérend Père Jean Dupland fit, en l'année 1898, l'acquisition de bâtiments, qu'il organisa en église provi-[408]soire ; il loua et meubla un presbytère pour commencer l'œuvre avec deux autres religieux. Peu de temps après, M. l'Abbé Boucher, toujours fort bienveillant pour nous, voulut que nous fussions tout à fait *chez nous*, tout à fait propriétaires, sans aucune dépendance matérielle de l'Archevêché ; aussi remboursa-t-il à l'Archevêché, qui les accepta, les 20.000 francs gracieusement accordés.

Sur ces entrefaites, le Révérend Père Dupland reçut une autre obédience et, avant de quitter Tunis, il passa régulièrement la propriété aux Pères Miquet et Bruno Blanc. Pour compléter l'œuvre, M. l'Abbé Boucher fit l'acquisition d'un presbytère, qui fut mis également au nom des deux Pères, avec lesquels demeurait le Révérend Père Melchior Goerke.

À la suite de difficultés relatives à la propriété de l'immeuble, cette œuvre d'avenir, si heureusement commencée, ne put être maintenue. Les efforts magnifiques et le dévouement qui entourèrent ses origines, n'ont pourtant pas, loin de là, été prodigués en pure perte. Cette nouvelle paroisse, qui répondait à un besoin évident et présentait les plus belles perspectives d'avenir, continua, après notre départ, à rendre les services que l'on était en droit d'en attendre.

Le scolasticat Notre-Dame du Congo, à Louvain (1898)

Les origines de cette fondation nouvelle remontent à l'année 1898. La mission du Congo, dont nous venons de revivre les origines héroïques, avait le plus impérieux besoin de missionnaires. Sans doute, Lille, Rome et Luxembourg nous préparaient des sujets mais il n'était pas inutile à la mission belge du Congo, d'avoir son séminaire propre en Belgique.

Ce fut le Père Willibrord Reelick qui, le 1^{er} octobre 1898 inaugura notre premier groupement louvaniste de religieux étudiants, à la Demi-Rue, sur les bords de la Dyle, dans une partie de l'ancien couvent des Annonciades. Ici encore, débuts austères qui donnaient une idée assez exacte de ce qui se passe parfois en mission : le strict nécessaire faisait défaut, un matelas sur un sommier posé par terre, voilà pour la literie ! Quelques planches sur des tréteaux, voilà pour la table ! et encore ce mo-[409]bilier rudimentaire avait-il été prêté par des voisins charitables. La chapelle elle-même n'était qu'une salle assez quelconque, sans autre ornement que la piété de ceux qui, fidèles à la consigne du Père Dehon, y venaient aimer, réparer et se mettre en forme, pour les combats de l'avenir.

De l'année 1898 à l'année 1905, nos scolastiques de Louvain eurent l'inestimable avantage de suivre les cours des maîtres éminents qui honorent la Compagnie de Jésus, dans les chaires de Louvain. Bientôt leur nombre s'accrut et l'ancien couvent des bords de la Dyle ne suffit plus à les abriter ; de sorte que, sur les instances réitérées du sympathique médecin de la Maison, il fallut songer à leur donner du large. Le 21 septembre 1906, Son Eminence le Cardinal Mercier voulut bien nous autoriser à élever un véritable scolasticat, sur la colline appelée « Montagne de fer », 63 chaussée de Bruxelles, près du petit château d'eau.

De pieux souvenirs restent attachés à ce lieu : de 1510 à 1635 on y voyait une petite chapelle, dite du Calvaire, au sujet de laquelle M. van Even, dans sa magistrale Histoire de Louvain, nous donne quelques renseignements, intéressant l'histoire du Chemin de la Croix. Vers l'année 1505, au retour d'un pèlerinage en Terre Sainte, un prêtre zélé, Pierre Sterckx eut l'heureuse idée d'aider ses pieux compatriotes, qui ne pouvaient aller jusqu'en Palestine, à suivre, pour ainsi dire en miniature, par-delà le temps et l'espace, les stations de la Voie Douloureuse. En ce temps-là, le nombre des stations, qui n'était pas encore fixé, s'élevait, selon les lieux, de sept à vingt. Pierre Sterckx choisit donc un

emplacement d'une étendue sensiblement égale à celle que parcourut le Sauveur, depuis le prétoire de Pilate jusqu'au Calvaire ; son point de départ se trouvait au cimetière de l'église saint Jacques ; son point terminus, à l'oratoire du Calvaire, au lieu même où s'élève notre scolasticat actuel. Sept stations marquées d'un haut relief rappelaient, entre ces deux termes, quelques-uns des principaux moments de la Passion et l'exercice du Chemin de la Croix se terminait par une prière à l'oratoire.

C'est donc sur une terre sanctifiée par des siècles de méditation des souffrances rédemptrices, que s'élève notre scolasticat, comme pour perpétuer à travers le temps la dévotion du passé [410] et répondre, par notre amour réparateur, à l'amour du Sauveur crucifié pour nous.

Le nombre des prêtres, sortis du scolasticat de Louvain, ne peut plus être établi avec une exactitude absolue, étant donné le désordre que la guerre a mis dans nos archives et les vides qu'elle a fait dans nos rangs ; toutefois nous avons pu relever, à titre d'indication, grâce aux documents authentiques épargnés par la tourmente, les noms de 147 prêtres qui y ont reçu leur formation entre les années 1898 et 1914.

Cinquième Chapitre Général, tenu à Saint-Quentin, les 14 et 15 septembre 1899

L'Œuvre du Père Dehon s'affermirait donc, de jour en jour, d'année en année. Une fois de plus, le Chapitre Général en rend grâce au Sacré-Cœur, les 14 et 15 septembre 1899, et envisage l'avenir.

« La douceur, l'humilité, la simplicité, dit Monseigneur Languet, sont trois vertus que Marguerite-Marie Alacoque recommandait spécialement à ses novices ; mais elle voulait une humilité *courageuse*, qui accepte volontiers d'être abaissée, oubliée, méprisée et qui ne craint rien tant que l'estime et l'applaudissement⁸⁹. »

Cette vertu surnaturelle nous incline, en effet, à nous estimer à notre juste valeur, et à rechercher en conséquence, l'effacement et le mépris. Simple question de vérité et de justice ! Pas plus que dans le passé, le Père Dehon ne l'oublie, au Cinquième Chapitre, tenu à Saint-Quentin : Il n'entend pas que le succès fasse perdre de vue à ses Fils certaines déficiences trop réelles, qu'il s'agit de corriger :

« Depuis le dernier Chapitre, commence-t-il par déclarer, je crains bien que Notre-Seigneur n'ait pas été content de nous. Nous ne sommes pas à la hauteur de notre belle vocation. Reconnaissons-le humblement et prenons, dans ce Chapitre, les résolutions généreuses, aidées de moyens pratiques, pour mieux répondre au désir de Notre-Seigneur. Nous avons cependant un élément de progrès dans les adorations du Très Saint Sacrement qui se font maintenant quotidiennement au noviciat. »

Heureusement, la claire vue de ce qui reste à faire, avec l'aide [411] de Dieu, ne doit pas nous fermer les yeux sur les progrès que sa grâce nous a permis de réaliser. Et voilà de quoi ranimer notre confiance dans le Sacré-Cœur ! Le Chapitre le constate : la Congrégation s'est accrue de trois Maisons ; notons celles de Luxembourg (1895), de Bruxelles (1896) et de Louvain (1898) ; notre personnel s'est accru de vingt prêtres et d'une cinquantaine de religieux ; le caractère plus cosmopolite, plus *catholique*, de l'Œuvre s'affirme d'année en année. Et précisément, à raison de l'importance que prend la Congrégation, le Père Dehon tient, une fois de plus, à donner sa démission :

⁸⁹ L. Dehon, *L'année avec le Sacré-Cœur*. Tome II. p. 485

« Après ce simple regard jeté sur la vie de l'Œuvre, je sens le besoin de vous dire ce que vous savez déjà trop, ma grande insuffisance pour diriger une œuvre si importante et si élevée. Personne n'en est plus convaincu que moi. Je dirais volontiers : « *Transeat a me honor* » ou « *calix iste* ».

Cette fois encore, et il en sera toujours ainsi, le vœu du Très Bon Père fut écarté, par les protestations unanimes de tous les Membres du Chapitre, contre ce qu'ils regardèrent comme le scrupule d'une humilité excessive. Une concession pourtant ! Pour répondre au désir formel que le Père avait si délicatement exprimé, les Capitulants nommèrent Conseiller le Révérend Père Casimir Schoulza, Supérieur de la Maison de Lille. Le caractère international de la Congrégation prenait ainsi une forme concrète, officielle.

Puis la rédaction, en latin cette fois, de nos Règles fut décidée : donner plus de précision et de clarté aux formules, telle fut la préoccupation maîtresse qui anima les rédacteurs de ce travail. Pour caractériser, en termes plus nets, le but de la Congrégation, on se rallia à l'opinion du Père Dehon : désormais, par souci de discrétion, on laissera de côté la mention expresse de la réparation en faveur des âmes consacrées, d'ailleurs comprise dans le texte général. Il fut également question du transfert de la Maison Généralice à Rome ; mais l'examen de ce projet, si important pour l'avenir de la Congrégation, fut renvoyé à une date ultérieure. Enfin, ce fut à ce Chapitre que le cordon de laine noire fut définitivement adopté comme insigne des Membres de la Congrégation.

[412] Fondation de l'École de Bergen-op-Zoom (1900)

Dans tous les domaines, les difficultés qui résultent du mélange des nationalités dans une même agglomération, ne sont pas toujours les moindres ! Pour atténuées qu'elles soient, parmi ceux que distinguent les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, elles n'en subsistent pas moins, dans une certaine mesure.

On a beau admettre avec un grand nombre de philologues l'identité foncière de toutes les langues comprises sous le titre de langues indo-européennes, et même, selon d'autres, celle de toutes les langues humaines... il n'en reste pas moins, que chaque individu estime, pour d'excellentes raisons, l'idiome de son pays par-dessus tous les autres, qu'il y revient comme d'instinct, et que rien ne peut faire disparaître complètement ce sentiment si profondément humain. D'où une multitude d'oppositions latentes et de malentendus en perspective, quand bien même la passion ne s'en mêlerait pas ! La mentalité des individus, si variable dans une même famille, dans une même commune, dans une même nation, est encore de nature à aggraver une situation facilement tendue, entre personnes dont la langue maternelle n'est pas la même ; tant sont nombreux les points de vue, religieux, idéals, désintéressés, historiques, utilitaires, égoïstes, etc... plus ou moins habituels, avec la meilleure bonne foi, aux individus, aux familles ou aux nations. Aussi, à défaut d'une irréalisable unité des langues et des mentalités – celle-ci étant pourtant favorisée dès la façon la plus heureuse par la religion catholique – est-il nécessaire d'établir des frontières ! Et seule la Charité du Christ les empêche de servir de paravent aux pires engins offensifs : Voilà pourquoi, même du seul point de vue humain, toute conquête de l'Église catholique assure, autant qu'il est possible avec des hommes, le règne de la Paix du Christ, sans laquelle la terre serait un bain. Mais il faut des frontières pacifiques, tant pour le plus grand bien des divers groupements politiques d'un territoire, que pour la centralisation des diverses nationalités d'un même Institut religieux en Provinces ; tout en réservant un sort équitable aux minorités qui, accidentellement peuvent se rattacher aux unes ou aux autres.

Vers les années 1894-1895, il arriva ce qui devait arriver..., dans une Maison aussi peu homogène que celle de Sittard, et le fait ne la diminue en rien, aux yeux de quiconque a tant soit peu l'expérience des hommes. Située en Hollande, elle avait pour Supérieurs le Père André au noviciat et le Père J.-B. Rattaire à l'école, tous deux de nationalité française. L'un et l'autre groupaient respectivement, sous leurs ordres, des novices ou des [413] élèves formés, les uns à la française, les autres à l'allemande... tandis que la minorité hollandaise, qui n'en pouvait plus mais..., se trouvait trop souvent, paraît-il,

selon le mot expressif de l'un des survivants, comme entre le marteau et l'enclume ! À la fin de l'année scolaire, le Père Dehon fit à Sittard sa visite habituelle et y remit la paix, il y alla même d'une promesse. Le Père était, en effet, trop bon psychologue, pour s'illusionner au point de croire, que des arguments lénitifs seraient capables de résoudre définitivement, des difficultés aussi complexes que celles auxquelles nous faisons allusion au début de ce paragraphe. Une solution radicale s'imposait. Dès cette époque, le Père Dehon l'envisagea. « Dès que deux Hollandais seront parvenus au sacerdoce, dit-il, ils fonderont une Maison de leur nationalité. » Un pas vers la concorde générale était fait !

Que de fois ne le rappellera-t-on pas dans la suite : « À quand la fondation de notre Maison hollandaise ? » Or, en l'année 1899, la Congrégation possédait un certain nombre de prêtres hollandais ; le Père Dehon les réunit en conseil, à Louvain, pour examiner la situation. Il y fut décidé, en principe, que la Province hollandaise serait créée. Le Père Kusters reçut donc mission de s'entendre avec le Père Triebels, recteur de Louvain, pour passer aux réalisations. Il s'agissait, tout d'abord, de créer une première Maison en Hollande. Grâce à diverses entremises bienveillantes, M. le Chanoine Van den Corput, vicaire Général de Breda, obtint de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque l'autorisation, pour les requérants, d'ouvrir une école, sous les réserves d'usage, dans son diocèse. Au Père Kusters, qui dans l'entretemps était tombé malade, le Père Dehon avait beau répéter : « *Non est ad mortem*, une fois guéri, vous établirez la première maison de votre Province, je vous en nomme recteur ! » Le malade, à bout de forces, à la suite de tant d'entreprises qu'il avait d'ailleurs menées à bonne fin, n'était plus guère capable de répondre, que par ce mot : « Je vais mourir ! » – « **Non !** » reprenait, avec assurance le Très Bon Père, et ce fut lui qui eut raison ! Quelques mois plus tard, les Pères Kusters, Hermans et Luyten partaient à la recherche d'un immeuble, à Sittard d'abord, mais en vain. À Roosendaal, les Pères Rédemptoristes leur conseillèrent de pousser leurs [414] investigations jusqu'à Bergen-op-Zoom, où aucun couvent d'hommes n'était encore établi.

Bientôt après l'école y était fondée. Depuis lors, l'établissement s'est développé, jusqu'à devenir une grande école des missions ; de 1904 à 1909, un noviciat de frères y fut adjoint, en même temps que le centre de publication d'un périodique mensuel, qui compte actuellement quarante mille abonnés.

Le Père Dehon et le Tiers-Ordre à la fin du siècle

Les innombrables fondations que nous avons entrepris de parcourir, ne limitent pourtant pas l'extraordinaire puissance de travail du Très Bon Père. Du Tiers-Ordre qu'il aima toujours avec ardeur, il avait aussi rêvé de faire, selon les intentions de Léon XIII, un instrument de conquête sociale :

« Léon XIII, dit M. l'Abbé Prélôt, (*Militia Christi*, juillet-août 1935) veut rendre au Tiers-Ordre franciscain le dynamisme social dont son fondateur l'avait animé. Les deux Léon : Léon Harmel et Léon Dehon seront les promoteurs de cette orientation nouvelle.

Durs combats, avec les alternatives de succès et de revers, que marquent les Congrès de Paray-le-Monial, Limoges, Reims, Nîmes et Toulouse. Et le Chanoine Dehon connaît l'échec, à Rome même, au Congrès international, en septembre 1900. Le Tiers-Ordre ne sera ni une école de sociologie, ni une organisation destinée à promouvoir l'économie politique – soit !... »

Faut-il en conclure, comme on l'a fait parfois, à l'échec de l'influence sociale que le Tiers-Ordre de saint François tenta d'exercer, durant la deuxième moitié du siècle dernier ? Nous n'oserions pas aller jusque-là ! Même à notre époque, le Tiers-Ordre s'est montré digne de son passé. Au moyen-âge, la règle du Tiers-Ordre était la charte de la démocratie urbaine en Italie ; nous la voyons, en effet, grouper les bonnes volontés en de vigoureux faisceaux, contre toutes les puissances d'oppression ; mais à l'inverse des mouvements sociaux non chrétiens, le Tiers-Ordre ne consentit jamais à devenir le champion d'une violence aussi injurieuse à la construire plus encore que combattre, fut au contraire,

à travers les siècles, son [415] idéal sans cesse rajeuni et puisé aux sources de l'Évangile. En fut-il autrement au siècle dernier ? Alors le Tiers-Ordre s'ingéniait à travailler, selon les possibilités du moment, plus encore en profondeur il est vrai qu'en façade, mais réellement quand même, à l'établissement du bel ordre chrétien sur les individus, les familles, les sociétés, le travail, la richesse ! Or, si l'on parcourt sa sphère d'influence, comment ne s'inclinerait-on pas avec admiration, devant une entreprise qui obtint dans le domaine social, les résultats que chacun d'entre nous a pu contrôler ? Non seulement, est-il besoin de le dire, on ne trouve aucun des innombrables tertiaires parmi les exploiters du pauvre, mais encore en cette fin de siècle, l'École Franciscaine eut la gloire de donner à la sociologie des maîtres éminents qui vivaient leur doctrine, et au monde de nombreux foyers où resplendissait l'ordre social chrétien, des multitudes de riches, gérant leurs biens à titre de dépositaires, dans l'intérêt de la société, des foules de pauvres enfin qui s'estimaient heureux d'être les salariés des Tertiaires, tant ils s'aimaient avec évidence les uns les autres... Pas d'adorateurs du veau d'or parmi eux ! pas de révoltés ! mais le capital et le travail harmonieusement associés, aussi bien pour la plus grande gloire de Dieu, qu'en vue du bonheur spirituel et temporel de l'humanité ! Sans doute, constate le Père Guittou, les Congrès du Tiers-Ordre...

« ne réalisèrent pas toutes les intentions de Léon XIII, mais ils contribuèrent puissamment en certains diocèses à la vitalité catholique. On pourrait citer des villes où depuis cette époque, les fraternités franciscaines ont fourni aux œuvres les plus agissantes, un très grand nombre de leurs membres vraiment dévoués et influents. Ainsi, le tronc séraphique a prodigué la sève dont plusieurs rameaux, d'essences très variées, se sont enrichis. » (o. c. p. 199) N'est-ce pas là encore, en fin de compte, une réussite ? Sur terre, on ne réalise pas l'idéal. Le chrétien se contente de s'en rapprocher ! Et c'est déjà beaucoup !

Parmi tant d'autres, le Père Dehon restera toujours reconnaissant à saint François d'avoir à jamais déterminé l'orientation de sa vie ; c'est par saint François qu'à Hazebrouck, le Sacré-Cœur a achevé sa conquête, c'est par la pratique de la règle du Tiers-Ordre que le Père Dehon est devenu l'homme de [416] Dieu et l'homme d'œuvres que nous connaissons. Jusqu'à la fin de ses jours, il lui restera fidèle.

Malgré les alternatives d'une lutte qu'il mène, sur le terrain social, depuis un quart de siècle, le Père Dehon intensifie, comme on va le voir, son action apostolique, avec l'ardeur d'un saint François, tandis qu'en France, l'anticléricalisme moderne ameute l'opinion contre les religieux. Les œuvres du Père Dehon disparaîtront du sol bien-aimé de la patrie, ceux qui en étaient les soutiens prendront le chemin de l'exil, jusqu'au jour où la France en danger sonnera le ralliement de tous ses fils. Une fois de plus, la France verra si elle peut compter sur ses Religieux !

[417] CINQUIÈME PARTIE

PÉRIODE CONTEMPORAINE

[419] I. À L'AURORE DU XX^e SIÈCLE

Jusqu'ici, l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur, auquel le Père Dehon a donné le meilleur de son existence, semble s'être développé au petit bonheur, dans toutes les directions, presque sans être émondé, si l'on perd de vue la grande idée de fond, celle de l'amour réparateur envers le Cœur de Jésus, qui a présidé selon l'opportunité du moment, par conséquent selon les vues de la Providence à la montée et à la distribution de la sève. À travers d'invraisemblables obstacles, comme « au milieu d'une végétation de ronces et d'épines... » si l'on en croit le Souverain Pontife, la petite Société diocésaine a pourtant fait son chemin !

Depuis que ses premiers fondements eurent été officiellement posés, le 13 juillet 1877, elle n'a cessé de croître en France, au-delà des frontières et en pays de Missions ; après une période de mort, non seulement elle multiplie ses centres de prière, de réparation et d'activité apostolique, mais encore elle obtient les encourageantes bénédictions du Décret de Louanges ; elle groupe dans son sein, en nombre déjà respectable, Français, Allemands, Hollandais, Italiens, Belges, Luxembourgeois..., et bientôt s'y joindront des Espagnols, des Américains, des Polonais, comme une radieuse promesse d'avenir.

Quelques années encore, et tout en gardant l'unité foncière, dont le Cœur de Jésus exprimait le vœu aux siens, à l'heure suprême des adieux qui suivirent la Cène, l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur va éprouver le besoin d'une organisation groupant désormais ses Membres par nations. L'union, qui fait la force, n'y pourra que gagner !... Fort de cette conviction, le Père Dehon aimait à répéter, avec un accent que l'on n'a pas oublié, cette prière antique :

« De même que les grains de blé jadis dispersés, ont été réunis pour ne faire qu'un seul pain, faites, Seigneur, que vos fidèles soient ainsi réunis, pour ne former qu'un seul corps ! »

[420] « Que le pain eucharistique, qui ne connaît pas de distances, dira Sa Sainteté Pie X aux Congressistes de Montréal, rassemble ceux que les océans séparent ! »

Il s'agissait, chez nous, de resserrer les liens de l'unité. Divers obstacles retardèrent la réalisation immédiate du projet qui, à cet effet, allait grouper en Provinces, les éléments ethniques dont se compose notre Institut : ce furent d'abord la mise en train de quelques fondations nouvelles qui s'imposaient, et surtout, en France, la lamentable aventure du combisme, dont il nous reste à parler. Ensuite, le moment sera venu de présenter, en plusieurs temps, de 1908 à 1911, de 1920 à 1925, et 1935, la création des Provinces.

Le combisme

M. Rimbault a vu juste, dans son *Histoire politique des Congrégations françaises 1790-1914*, p. 71, 73, lorsqu'il écrit :

« Avec le premier Empire commence, pour les Congrégations, ce régime détestable qui s'appelle le régime de la tolérance. Nous disons qu'il fut détestable parce qu'il ne réglementa rien d'une façon ferme, et qu'il mit les religieux sous la dépendance des fantaisies d'un pouvoir qui, tantôt libéral, tantôt arbitraire, retirera d'une main ce qu'il aura donné de l'autre, et, suivant les nécessités de la politique du moment, laissera tomber un jour un sourire, le lendemain un geste de menace. Cette tolérance fut un grand mal pour les religieux. Elle les endormit dans une quiétude trompeuse et permit à leurs adversaires d'étayer leur doctrine et leur campagne sur des apparences de légalité et de justice. En droit, les Congrégations, sous le régime napoléonien, resteront sous le statut de 1792, »

et longtemps encore elles s'en ressentiront !

Dès l'année 1879, l'article 7 de la loi Ferry interdit d'abord l'enseignement aux Congrégations non autorisées, et bientôt le décret du 23 mars 1880 prononça leur dissolution. Les conséquences de ces dispositions légales furent qu'en cinq mois, 261 établissements furent fermés, trente Congrégations se virent atteintes, dix-mille religieux furent expulsés de chez eux. Les lois scolaires de 1886 accentuèrent l'offensive, enlevant près de 20.000 écoles aux congrégations ; puis ce fut aux lois fiscales de les accabler d'impôts d'exception ; enfin, depuis plusieurs semaines, durant l'été de 1901, on avait discuté fiévreusement au Parlement, la loi sur les Associations ; la franc-maçonnerie était là, dans l'ombre, poursuivant un but très net, celui de [421] détruire, au moyen de cette loi, le plus grand nombre de Congrégations possible et de tenir les autres sous l'épée de Damoclès. Des deux côtés de la Chambre et du Sénat, de grands efforts de rhétorique furent tentés.

« Je m'étonnais, au temps de mes études, écrit le Père Dehon, du fait que le Grand Condé prenait volontiers

part aux joutes théologiques, mais enfin, c'était le Grand Condé... Quel ne fut point l'ébahissement des hommes de ma génération, lorsqu'ils entendirent le Parlement faire, lui aussi, de la théologie... et quelle théologie !... On ne s'improvise pourtant pas plus théologien que médecin ! »

La réplique ne se fit pas attendre, et combien magistrale ! Le comte de Mun fut superbe, M. l'Abbé Gayraud plus solide, documenté, tenace, M. l'Abbé Lemire, plus faible ; beaucoup d'autres, à la Chambre et au Sénat se surpassèrent. Les libéraux eux-mêmes, comme M. Ribot, apportèrent à la cause de la justice et du bon sens, un réel appoint. Rien n'y fit. M. Viviani déclara une guerre ouverte à l'Église ; Waldeck-Rousseau se montra avocat retors, anticlérical avoué à la Chambre anticléricale, légiste et gallican au Sénat, où dominaient les vieux parlementaires. La loi d'étranglement des Congrégations fut votée le 1^{er} juillet 1901. Pratiquement cela signifiait pour nous, au choix : Mourir sans phrases, ou prolonger notre agonie en demandant une autorisation légale, qui vraisemblablement nous serait refusée.

Le Père Dehon la sollicitera pourtant. Le 8 septembre 1901, il faisait parvenir à M. le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes, la requête suivante :

« Monsieur le Ministre, J'ai l'honneur de solliciter du Parlement, pour l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, l'autorisation prévue par l'article 13 de la loi du 1^{er} juillet 1901. Un certain nombre de prêtres ont formé depuis quelques années, à Saint-Quentin, une société qui portait le nom de « Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus ». Cette société demande à être autorisée à se former en Congrégation ; si l'autorisation lui est accordée, ses Membres sont disposés à mettre leurs biens en commun, etc... »

Suivent les indications prescrites par la loi, sur le but de la société, sa direction, etc...

Le 9 novembre 1902, en prévision des événements, le Père Dehon emballe ses papiers et quelques livres, tandis qu'il nous prie d'emporter à Quévy et à Bruxelles ses vases sacrés et ses [422] vêtements liturgiques. Le 17 décembre 1902, notification lui est faite par le Commissaire de police Fabre, d'un arrêté ministériel d'expulsion contre nos confrères non français : Le Révérend Père Delgoffe, le Révérend Père Thuet, le Révérend Père Kanters (loi de 1849). Motif : leur présence est un danger pour la sécurité publique !... Il est vrai que « *le disciple n'est pas au-dessus du maître ...* » Certaine manie de l'ostracisme est hélas de tous les temps et de tous les pays. À notre tour d'en être les victimes ! En prévision d'accidents de ce genre, saint Paul, inspiré de Dieu, nous a laissé le mot d'ordre suivant : « *Benedicite persequentibus vos. Benedicite et nolite maledicere.* » (Rom. XII.)

De même qu'aux heures douloureuses où le Sauveur vécut le drame sanglant du Calvaire, il ne fut pas suivi de ses Apôtres, seul, en effet, saint Jean se trouva près de lui, après une courte absence, ainsi le Père Dehon ne fut pas, lui non plus, suivi par tous ses fils : Aller à Marseille ne leur eut pas fait peur, mais le projet de passer la frontière pour se fixer à Bruxelles, qui pourtant n'est pas plus loin de Saint-Quentin que ne l'est Paris, les impressionna au point que plusieurs demandèrent leur sécularisation. Le Français est si casanier ! À leur décharge cependant, il faut dire que beaucoup redoutaient l'exil, l'inaction, l'ennui, dans un milieu qui leur était inconnu. Les âmes qui manquent de générosité ont de ces appréhensions, tant est naturel le désir de la tranquillité !

Au moment de ces désertions, ce fut un déluge de contraintes sur le Père Dehon, pour de prétendus droits à acquitter : à noter celle du 23 février 1903, avec sommation, d'avoir à passer la somme de 1300 francs pour droits d'abonnement concernant la maison de Lille, sans compter les amendes pouvant s'élever à la somme de 25.000 francs, à cause des meubles d'étudiants qui se trouvaient dans cette maison ; bientôt il en sera de même pour les Maisons de Saint-Quentin et de Fayet, mais les chiffres seront plus gros : « *Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho et incidit in latrones qui etiam DESPOLIAVERUNT EUM ; et plagis impositis abierunt, semivivo relicto... Samaritanus autem quidam iter faciens venit secus eum...* » Le Bon Samaritain viendra aussi, pour les victimes des modernes spoliators, Il viendra près d'elles, *secus eum*, pour leur dire sa réconfortante amitié !

[423] Sur l'intervention personnelle de M. Combes, les demandes d'autorisation ayant été rejetées en bloc, la loi du 4 décembre 1902 créa le délit d'ouverture d'établissement congréganiste non autorisé : en suite de quoi, plus de 10.000 établissements furent fermés, tandis que les bureaux prodiguaient systématiquement les odieuses tracasseries administratives et judiciaires dont ils ont le secret ; en un mot, ce fut la persécution proprement dite, avec comparution de tribunal en tribunal...

Le Père Dehon reçut, lui aussi, en ce qui le concernait, notification du refus d'autorisation et de ses conséquences. Voici le texte de ce document, qui lui parvint à la date du 4 avril :

Paris, le 1^{er} avril 1903.

Ministère
de l'Intérieur et
des Cultes.

Monsieur,

Direction Générale
des Cultes.

Conformément aux prescriptions de
l'article 18 de la loi du 1^{er} juillet 1901,
vous avez saisi le Gouvernement d'une
demande tendant à obtenir pour votre

Congrégation et les établissements qui en dépendent, l'autorisation prévue par l'art. 13 de la même loi.

Cette demande a été instruite et soumise à la Chambre des Députés qui l'a repoussée dans sa séance du 24 mars 1903.

J'ai l'honneur, en conséquence, de vous notifier ce rejet, en vous rappelant qu'aux termes de l'article 18 précité de la loi du 1^{er} juillet 1901 votre Congrégation est dissoute de plein droit et que *tous ses établissements* doivent être fermés. En ce qui concerne l'établissement principal, un délai de *quinze jours* vous est imparti pour cette fermeture, ainsi que pour le délaissement des immeubles. Quant aux autres établissements, ils devront être fermés et délaissés dans les délais (sic !) qui seront impartis à chacun d'eux par le Préfet du département ; le tout sous les *sanctions pénales* portées par les lois des 1^{er} juillet et 4 décembre 1902.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Président du Conseil
Ministre de l'Intérieur et des Cultes.
E. Combes

Naturellement, le Père Dehon éleva les protestations les plus énergiques, contre la décision que lui signifiait M. Combes, tout [424] en se réfugiant – faute de mieux – dans le maquis de la procédure, pour sauver ses Œuvres. Sa thèse fut simplement l'expression de la vérité. Nos lecteurs la connaissent, au point de pouvoir la formuler eux-mêmes, en ces termes :

L'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur ne se trouve qu'à l'état de préparation, puisque nous n'avons pas encore obtenu du Saint-Siège le décret d'érection. M. Dehon n'a pas demandé au Parlement la reconnaissance d'une Congrégation existante, mais l'autorisation, au civil, de fonder une Congrégation nouvelle, conformément à la loi du 1^{er} juillet 1901. Le refus du Parlement ne peut donc entraîner pour nous, ni la dispersion ni la confiscation. Nous ne continuerons pas en France nos projets d'organisation, voilà tout.

Les membres de l'Institut ainsi légalement frappé, ne pourraient-ils pas, tout au moins, rester groupés, en qualité de missionnaires diocésains ? Le Père Dehon sonda à ce sujet les dispositions de Sa Grandeur Monseigneur de Soissons, mais impossible de tenter quoi que ce fut, dans cet ordre d'idées : le ministère des missionnaires diocésains lui-même était entravé, par une circulaire de M. Combes. Tout avait été prévu, pour l'étranglement des Congrégations ! Nos Pères, reprenant leurs anciennes fonctions de missionnaires diocésains pouvaient être sûrs de compromettre le traitement de Messieurs les Curés, dans les paroisses desquels ils prêcheraient. Mieux valait alors les disperser. Plusieurs d'entre eux furent envoyés en Belgique. Quant au Père Dehon, il resta seul à demeure, avec le Père Blancal, qui

n'était pas transportable, et M. Martinien Objois. Entretemps, le 4 avril, un induit transférait à Bruxelles, la Maison-Mère de notre Institut.

Du 6 au 8 avril, Fayet, Lille, et Fourdrain reçurent la même notification que Saint-Quentin. C'était la guerre méthodique et savante, ou plutôt, c'était une gigantesque entreprise de démolition nationale en pleine action : L'Église n'y sombrera pas,... « *Qui habitat in coelis irridebit eos !* » Elle a les paroles de la vie éternelle ! Seule la France y perdra des hommes de prière et de sacrifice, des éducateurs, des reconSTRUCTEURS, des missionnaires, des savants. C'est le massacre systématique des valeurs qui commence ! Le Père Mathias Legrand essaye de gagner du temps ; il n'obtient à son expulsion, qu'un sursis, valable jusqu'en juillet. En bon Père qu'il est, il fait valoir au Préfet la [425] situation de ceux de ses élèves qui avaient perdu leurs parents : Impossible de les rendre à leur famille ! Le Préfet répond qu'il se charge de les placer dans les asiles départementaux. Mais comme l'éducation donnée par ces établissements ne nous satisfait pas, il faut bien en venir au signal du départ ! On emballa, à la hâte, le mobilier pour le sauver. La population de Fayet est en larmes, des voisins bienveillants conduisent notre mobilier, à la gare de Saint-Quentin, à destination de... la frontière la plus proche ; c'était la seule adresse que nous pouvions donner ! Ainsi, au temps des Huns ou des Vandales, les maisons de prière se vidaient au passage des Barbares. On se trouvait alors en pleine semaine Sainte ; nous étions poursuivis et traqués, comme le fut le Sauveur à Jérusalem. Il fallut battre en retraite jusqu'en Belgique ; nos enfants qui se destinaient au sacerdoce, y furent reçus par une famille patriarcale : les Scouvémont.

Durant cette chasse à l'homme, le tribunal nomme un liquidateur, M. Daulé. Ce fonctionnaire se présente. Le Père Dehon lui déclare que son œuvre, tenant du vol et du sacrilège, comportait l'excommunication. M. Daulé est honnête homme ; aussitôt il démissionne. Le 22 avril 1903, le tribunal lui donne un remplaçant, un homme à tout faire, un sieur Lecouturier, déjà chargé de dépouiller les Chartreux, les Bénédictins, etc... Le 5 mai 1903, le Père Dehon est appelé chez le juge d'instruction pour y subir un interrogatoire comme *inculpé du délit de Congrégation*. Il y rencontre des bandits enchaînés, des voleurs qui font antichambre. Le juge est visiblement mal à l'aise de recevoir M. Dehon dans un tel milieu ; volontiers il se laverait les mains de cette affaire. Étrange procès : les agents de police qui apportent à M. Dehon les assignations, lui disent tout bas : « Toute la ville est avec vous... » « Combes va trop loin, ça ne peut pas durer ! »

Le Père Dehon expose sa thèse et le juge, M. Jourdan, dicte ses réponses à son secrétaire. Tout se passe avec courtoisie. Le juge paraît convaincu, il en référera au Procureur et celui-ci au Ministre.

Le 13 juin 1903, en la fête de saint Antoine de Padoue, le liquidateur et le commissaire de police se présentent enfin au Sacré-Cœur, pendant une courte absence du Père Dehon, pour [426] apposer les scellés et faire l'inventaire de la Maison. À cette occasion, le Commissaire, sortant de son rôle, se permit l'apostrophe suivante à l'adresse du Révérend Père Blancal : « On vous avait donné quinze jours, pourquoi êtes-vous encore là ? Prétendez-vous attendre ici que votre jeunesse revienne ? » Le Père eut la présence d'esprit de riposter que M. Dehon s'opposait à l'apposition des scellés. Là-dessus, appel en référé de M. Dehon. Le 15, un jugement de référé autorise l'inventaire sommaire, en réservant tous les droits sur le fonds de l'affaire. L'inventaire ainsi autorisé eut lieu le 16 au Sacré-Cœur, et le 17 à Saint-Clément. Au cours de cette opération, le juge de paix se montra, nous sommes heureux de le reconnaître, fort courtois ; mais le vieux commis, chargé de l'estimation, apporta à son travail la minutie la plus tatillonne, d'une placidité irritante au suprême degré ; ce qui ne l'empêcha pas, bien au contraire, d'être nommé gardien des scellés (qui n'existaient pas) et de l'inventaire. Mais le Père Dehon ne tenait pas à la présence de ce personnage qui, chaque jour, aurait eu le droit légal de pénétrer partout en geôlier ; aussi assigna-t-il lui-même le liquidateur en référé ; le 20 il obtenait gain de cause, mais pour se voir lui-même nommé gardien légal de l'immeuble et

de son propre mobilier ! C'est du Molière ! nous disait alors en souriant le Très Bon Père.

Le 22 octobre 1904, coup de théâtre ! Le juge d'instruction rend une ordonnance de non-lieu, signifiée à M. Dehon le 21. Personne ne s'y attendait. Ainsi donc, pendant vingt mois, deux juges d'instruction, M. Jourdan et M. Dorigny, ont cherché le corps du délit (une Congrégation organisée et vivant sur des biens communs), ils ne l'ont pas trouvé ! Chose plus étrange encore : leur liquidateur Lecouturier prétend poursuivre l'affaire au civil : Il veut liquider quand même la Congrégation qui, légalement, n'existe pas. Attendons ! Conclut le Père Dehon, qui accepte le combat sur le terrain choisi par l'adversaire, l'affaire se plaidera à Saint-Quentin, et le tribunal ne voudra pas, sans doute, déjuger son parquet. Le procureur sera embarrassé pour conclure à la liquidation, après avoir accepté les conclusions de l'instruction. En janvier 1905, le procès est appelé au tribunal civil. M. Vitry préside, assisté de MM. Jourdan et Binet-Gallot.

[427] M^e Maréchal présente nettement notre cause, dont le présent ouvrage établit une fois de plus, le bien fondé. Sa thèse, la voici :

« Nous ne sommes qu'une Congrégation en formation. Nous n'avons pas encore obtenu du Saint-Siège une érection définitive : notre demande d'autorisation, adressée à l'État, ne tend qu'à la fondation d'une Congrégation et non à la reconnaissance d'une Congrégation déjà formée. Si antérieurement il nous est arrivé de nous présenter comme Congrégation, c'est que nous devancions les événements, emportés par nos espérances et nos pieux désirs.

Quoi de plus loyal et de plus sincère !

M^e Bouré, de son côté, défend la cause de son client M. l'Abbé Dupland, alors propriétaire de la *Maison* du Sacré-Cœur ; il montre son client vivant à part, loin de toute communauté, et ne figurant même pas sur la liste des personnes citées dans notre demande d'autorisation.

L'avocat du liquidateur, M^e Paul Faure, de Paris, possède assez mal son dossier. Il présente la thèse générale de la Franc-Maçonnerie :

« L'État avait dispersé les religieux en 1880, mais ils sont rentrés par la fenêtre... Cette fois on veut disperser les immeubles. La France ne connaît qu'un clergé, celui des paroisses. »

Et l'avocat de faire valoir toutes les circonstances où l'on avait appelé religieux les associés du Père Dehon ; le 18 janvier 1905, le procureur Lassus prononce son réquisitoire : il adopte la thèse de M^e Paul Faure. L'affaire est mise en délibéré.

Dans l'intervalle, M. Dehon envoie au Président ce complément de défense :

« Monsieur le Président,

Aucune loi, aucune convenance ne défend, je crois, à un accusé, d'adresser une supplique à ses juges. Ceux-ci doivent accueillir volontiers tout ce qui peut éclairer leur conscience. J'ai dit avec raison un *accusé*, parce qu'ici, sous l'apparence d'une cause civile, il y a réellement une cause criminelle. Ce qu'on appelle liquidation est bel et bien une confiscation pour la plus grande partie des biens. L'Histoire ne sera pas dupe de la piperie des mots ! D'ailleurs, ce que le liquidateur a, par restriction mentale, appelé liquidation, le Comité occulte qui dirige le Parlement lui avait donné son vrai nom : Le Convent maçonnique de 1889 qui a pré-[427]paré la loi, avait déclaré « qu'il voulait la suppression des Congrégations autorisées ou non » (compte rendu p. 263), « ainsi que la *confiscation* des biens de mainmorte » (ibid.). C'est donc bien la confiscation qu'on vous demande.

I, Avant d'aller plus loin, disons un mot de cette loi de 1901. Un avocat ne peut pas discuter la loi, à la barre ; une victime peut dire sa pensée intime à un juge courtois. Cette loi n'est pas une loi ! C'est l'ukase d'une Convention mûe par un Comité secret. Ce n'est pas une loi, parce qu'elle ne répond pas à la définition de la loi, qui est *une ordonnance faite par l'autorité sociale en vue du bien commun*. Il s'agit ici de tout autre chose que du bien commun ! il s'agit de satisfaire la haine antireligieuse d'une société secrète. À peine la prétendue loi a-t-elle paru que la conscience publique se révolte : l'Église, juge des consciences, proteste ; Léon XIII avait, élevé la voix dans sa lettre de décembre 1900 à l'Archevêque de Paris, alors que la loi était seulement en préparation. Il a déclaré alors et répété ensuite, que cette prétendue loi est contraire au droit naturel, qu'elle dispose de la

propriété du prochain et qu'elle viole les droits sacrés de l'Église. Pie X a répété les mêmes protestations devant le Sacré Collège, le 18 mars 1904 ; quatre-vingts Évêques de France ont joint leurs déclarations à celles du Saint-Siège, par un acte du 15 octobre 1902.

Ce n'est pas une loi ! Ceux qui l'ont faite, ont violé le droit naturel et encouru les censures de l'Église : ceux qui l'appliquent, sont dans le même cas. Eussiez-vous appliqué, Monsieur le Président, en 1793, les lois de la Convention qui décrétaient l'assassinat, l'exil des honnêtes gens, la confiscation de leurs propriétés légitimes ? C'est l'honneur de beaucoup de magistrats de 1880, d'avoir été jusqu'à démissionner, pour s'abstenir d'appliquer les décrets de dissolution des Congrégations. J'étais fier, quand on le rappelait dernièrement, aux funérailles d'un de mes parents, M. Vandelet, ancien conseiller à la Cour de Douai, démissionnaire en 1880, Depuis 1901, que de démissions honorables aussi, d'officiers, de magistrats, de juges de paix, qui ne voulaient pas concourir aux expulsions ou aux confiscations. Et, à côté de ces démissions aussi, quelle belle indépendance de certains tribunaux ! Parmi ces honnêtes gens, il n'y avait pas que des cléricaux, on a compté même des protestants. Chez nous même, le premier liquidateur nommé a démissionné, et le second n'a trouvé à m'envoyer qu'un (individu) (M. Dehon le désigne par son nom), sortant des prisons de Besançon. Décidément, cette liquidation sent mauvais...

II. Mais arrivons à notre affaire : en 1900, M. Waldeck-Rousseau a fait établir la statistique de toutes les Congrégations de France. Elle a été publiée en un volume joint au *Journal Officiel*. Et bien, nous n'y figurons pas. Le fisc lui aussi, a toujours respecté nos propriétés, qu'il a tenues pour privées. Notre demande de fondation, en 1901, serait-elle donc l'occasion de la confiscation ? La loi et l'arrêté de Waldeck-Rousseau, qui indiquaient aux nouvelles Congrégations le moyen de se fonder, auront-ils donc été pour nous un piège, un traquenard ? Nous présentons, dit-on, [429] des œuvres commencées, des noms, des établissements, des statuts, une organisation... Mais c'est justement cela que la loi et son commentateur, Waldeck-Rousseau, veulent qu'on présente. Ils nous demandent deux exemplaires des statuts, les noms des Membres même étrangers (ce qui suppose qu'il peut y en avoir), la liste des établissements et leur destination en Maison principale et en Maison d'œuvres. Nous défions qu'on prouve que nous avons fait autre chose jusqu'à présent, que ces préparations. On s'est appelé Congrégation sous divers noms, cela prouve précisément les tâtonnements d'une préparation ; des almanachs et annuaires nous appellent Congrégation, soit ! Mais pas la statistique officielle de 1900, pas l'*Ordo* officiel de Soissons qui, depuis 1895 (6 ans avant la loi) nous a mis à notre place, en nous déclarant chaque année simples prêtres diocésains. Le Pape, en 1888, nous a fait simple confrérie. Tout cela, au dire de M. le Procureur, seraient des habiletés. Il aurait pu être plus courtois et plus juste : en 1888, en 1895, on ne faisait pas d'habiletés pour tourner la loi de 1901.

III. Le Parquet veut bien nous dire que l'ordonnance de non-lieu ne signifie rien, et que l'instruction nous a fait connaître comme Congréganistes. Qui trompe-t-on ici ? Si nous étions Congréganistes, on devait nous expulser. On dit qu'il n'y avait pas de délit, parce que nous étions dispersés. Le Parquet ne connaît donc pas sa loi ?... La permanence d'un seul membre, dit l'article 18, est un délit. On dit que ceux qui restaient ne continuaient pas les œuvres. Quelles œuvres ? Après comme avant, je prêche, à l'occasion. D'ailleurs, les sommations que j'ai reçues ne m'enjoignaient pas seulement de disperser mes confrères, mais de *délaisser l'immeuble*, dans les trois jours. Je ne l'ai pas délaissé et je ne le délaisserai pas ! On devait donc m'expulser. – À Fourdrain, M. Falleur était seul, avant comme après, on l'a aussi sommé en vain de délaissé l'établissement. À Marsanne, c'est plus fort, M. Dupland n'a pas changé un iota à ses œuvres. Avant 1901, il dessert le pèlerinage de Fresneau, il prêche le dimanche, il confesse ; après 1901, il fait identiquement la même chose, et vous dites qu'il ne continue pas l'établissement ?

Le fin mot, le voici, M. le Président : l'expulsion *manu militari* gênait le Parquet, et il s'en est lavé les mains en donnant un non-lieu ; mais il vous invite à *salir les vôtres*, par une sentence de confiscation. Vous pourriez lui dire : Commencez donc vous-même !

IV. Envisageons les conséquences de la confiscation : Si ce sont des biens privés, c'est un vol ; si ce sont des biens d'église, le vol est sacrilège et entraîne l'excommunication portée par le Concile de Trente (Sess. 22) contre tous les coopérateurs ; législateurs, magistrats, liquidateurs. Personne n'ignore d'ailleurs que la spoliation injuste oblige à restitution. À l'heure de la mort, aucun prêtre ne pourra absoudre valablement les coopérateurs qui n'auront pas pourvu à la restitution, dans la mesure de leurs moyens. Je regrette d'avoir à vous dire tout cela.

V. Sans doute, il faut des *attendus* pour formuler un jugement ; mais sont-ils donc si difficiles à trouver ? Attendu que la liste officielle des [430] Congrégations, dressée en 1900, ne contient pas les œuvres de Saint-Quentin ;

Attendu que tout ce qu'on apporte à la barre, pour prouver qu'il y avait Congrégation, peut très bien s'entendre d'œuvres préparatoires ; et que ce serait abuser de la loyauté de ceux qui présentent ces œuvres préparatoires au législateur, que de les déclarer *Congrégation faite* et de les frapper de la peine de confiscation ;

Attendu que l'on n'a pu trouver à ces préparatifs, même un nom définitif ; qu'il n'y avait pas de statuts arrêtés ; que le nom de Révérend Père n'a pas de portée, étant donné qu'on préparait une Congrégation et que ce titre désigne souvent, dans les diocèses, de simples prêtres qui missionnent ;

Attendu qu'il n'y avait même pas la vie commune, qui est le caractère principal des Congrégations. En effet, sur une liste de soixante membres présentés comme devant former la Congrégation, il n'y en avait qu'une douzaine qui vivaient ensemble ; que les autres étaient des gens du monde, qui avaient seulement manifesté le dessein de s'unir à l'œuvre, si elle s'organisait : À Fourdrain, M. Falleur était seul, à Marsanne, M. Dupland était seul, à Lille deux prêtres s'occupaient de quelques étudiants, à Saint-Quentin deux prêtres-missionnaires seulement vivaient sous le même toit, comme peuvent le faire des vicaires... Que s'il y avait des étrangers, ils avaient été ordonnés prêtres à Soissons.

Attendu qu'on ne peut pas dire que les déclarations du Saint-Siège en 1888 et celles de l'Ordo de Soissons, dans les dix dernières années aient été faites pour les besoins de la cause...

En ce qui concerne M. Dupland, attendu qu'il n'est même pas dans la liste des aspirants à fonder la Congrégation, qu'il n'a pas cessé d'appartenir officiellement au diocèse de Limoges ; qu'il n'a qu'un exeat provisoire l'autorisant à essayer de la Congrégation de la Mission (ce qui est le nom classique des Lazaristes, et ce qui n'a aucun rapport avec les missionnaires de Saint-Quentin) ; que la propriété de Marsanne n'est pas même présentée comme devant entrer dans les œuvres de la Congrégation ; que si M. Dehon a pu présenter la propriété de Fourdrain, c'est qu'elle était louée depuis dix ans par M. Dupland à M. Falleur, un des aspirants à la fondation de la Congrégation ; que cette location, qui n'a pas été faite pour les besoins de la cause, exclut d'ailleurs toute communauté de biens et tout bien religieux entre M. Dupland et M. Falleur, etc., etc... etc...

Telle est, Monsieur le Président, mon humble requête, et comme je suis disciple du Christ, j'ajoute que ni les persécutions, ni la confiscation ne me font peur. Comme les Apôtres je m'en irai, s'il le faut, joyeux d'avoir à souffrir pour le Christ. Mais, à d'autres points de vue, je désire épargner à la France et au tribunal de Saint-Quentin, le stigmate et les conséquences d'une persécution de plus et je veux défendre jusqu'au bout le droit de propriété, pour donner à mes concitoyens l'exemple du droit civique.

Je vous prie d'agréer, M. le Président, etc... »

[431] *Le jugement.* — Le Président Vitry était-il franc-maçon ? Étrange justice, que celle où le jugement dépend non de l'appréciation des faits, mais de la qualité du juge ! Pratiquement, c'était la principale question de ce procès. Il l'était probablement : ancien député radical, il avait été casé dans la magistrature par l'un des derniers ministères. S'il ne l'était pas, il demeurerait sous l'influence ambiante des Loges. Dégagé de toute contrainte, le Président n'eut pas hésité à débouter le liquidateur de ses prétentions « mais qu'en aurait-on dit ? » ajoutait-il, « et l'opinion ! » Vitry-Ponce-Pilate était au terme de sa carrière, il touchait à sa retraite, mais il n'était pas encore libre !... Ce qu'on aurait pu dire ! Mais, le voici : c'est que le Président n'était pas l'ami de la République, telle que la concevaient les maîtres de l'heure, « *non es amicus Caesaris* ! ». Jadis l'argument toucha Pilate. M. Vitry, lui aussi, y fut sensible, il nous livra donc au liquidateur Lecouturier, l'ami de Betzer. Attendons maintenant le procès en revendication.

Le 31 mars 1905, le Procureur donne ses conclusions qui laissent entrevoir la mauvaise issue du procès ; le 7 avril 1905, premier Vendredi du mois, c'est le prononcé du jugement : la décision du tribunal laisse seulement à M. Dehon le jardin, la chapelle, la cuisine et la petite remise du jardin, et il adjuge au liquidateur la Maison du Sacré-Cœur et Saint-Clément, ces deux Maisons auxquelles se rattachent tant de souvenirs...

Pour suivre de près les événements, le Père Dehon prépare son installation dans la bicoque du jardin. Ce sera son Nazareth. Le 25 avril, le jugement lui est signifié ; de jour en jour, il faut s'attendre à le voir exécuter, ce sera donc l'expulsion de la grande Maison du Sacré-Cœur ; mais visiblement, l'état de santé du Père Blancal embarrasse les proscripteurs. Enfin, le 23 mai, le Père Dehon reçoit les sommation et commandements d'usage ; tout paraît bien fixé pour le lendemain : expulsion, prise de possession de la Maison par l'huissier, au nom du liquidateur.

Le médecin légiste déclare alors qu'il y a lieu d'accorder au Père Dehon un sursis d'un mois, en raison de l'état de santé du Père Blancal. La grande Maison restera donc ouverte jusqu'au 26 juin. Le 2 juin, un jugement est rendu contre Fourdrain et Marsanne.

[432] Le 26 juin restera, pour nous, une date historique. Ce jour-là, le délégué du

liquidateur se présente, dès le matin au Sacré-Cœur, et reproche au Père Dehon de n'avoir pas emmené le Père Blancal. Le Père Dehon lui réplique assez vivement et déclare que M. Blancal ne sortira que s'il est expulsé. Il ajoute qu'il n'emmènera M. Blancal, que si on lui donne un écrit attestant qu'on est décidé à l'expulser et à l'emmener à l'hôpital. L'huissier hésite à donner cet écrit. Le Père Dehon lui déclare qu'il l'exige, faute de quoi, il laissera porter le malade à l'hôpital. L'huissier consulte son avoué et rapporte la pièce demandée. Le Père Dehon fait alors conduire le pauvre vieillard à Fayet ; l'huissier prend possession de la grande Maison du Sacré-Cœur et du mobilier, tandis que le Père Dehon se retire dans sa bicoque du jardin, pour continuer la lutte, sur le terrain légal.

Le 29, les appels de MM. Lobbé et Dupland sont plaidés en Amiens. Quelques jours plus tard, le liquidateur, faisant le tour du propriétaire dans « sa » maison, risque un pas de promenade, en compagnie, dans le jardin. Le Père Dehon l'aperçoit de son observatoire et me dit, en prenant son chapeau et le texte de son jugement : « Couvrons-nous ! Vous allez voir ! Je vais leur donner une leçon ! » Et s'approchant, avec moi, du groupe des spoliateurs, il les interpelle sans préambule, du ton sec, frémissant et sans réplique qu'il savait adopter, quand il le fallait :

« Messieurs, de quel droit, je vous prie, vous permettez-vous d'entrer dans mon jardin ?... » – « Mais, Monsieur... » – « Il n'y a pas de mais ! Je suis ici chez moi. Vous allez sortir à l'instant. J'ai mon jugement en poche !... Ne m'obligez pas à vous faire expulser !... »

L'incident était clos ! « Désormais il ne se reproduira plus, » me dit le Père Dehon presque aussitôt rasséréné, après le départ de ces messieurs. Le lendemain, il faisait clôturer d'un mur, à distance légale, la propriété que le tribunal lui avait laissée ; au-dessus de cet écran, il dressa une palissade que nous avons pu photographier et portant en gros caractères, à trois mètres des fenêtres de la maison spoliée, cet article du Décalogue :

« BIEN D'AUTRUI TU NE PRENDRAS... »

[433] « Ainsi, conclut le Père Dehon, je suis sûr qu'aucun homme du pays n'osera acheter une maison, dont il apprendra que Monsieur Dehon a été chassé... »

Le liquidateur fit publier par voie d'affiches la vente des Maisons, pour le 22 décembre 1904. Le Père lui répliqua par une affiche de protestation d'un ton digne et ferme, qui fut très appréciée et que le peuple respecta, sur les murs de Saint-Quentin. Le Vendredi 22 eut lieu la vente. C'était la station du dépouillement sur le Chemin de la Croix ! Pour l'honneur des Saint-Quentinoises, le Sacré-Cœur et Saint-Clément ne trouvèrent pas d'amateurs. C'était à l'heure des Vêpres, où le Père Dehon relisait, aux psaumes de ce jour : « *Si ambulavero in medio tribulationis, vivificabis me ; et super iram inimicorum meorum extendisti manum tuam, et salvum me fecit dextera tua,* » « *Ne tradas me, Domine, a desiderio meo peccatori ; cogitaverunt contra me, ne derelinquas me, ne forte exaltemur,* » « *Custodi me a laqueo quem statuerunt mihi...* »

Le docteur Gaudart, ayant mis surenchère sur Fourdrain, et aucun acheteur ne s'étant présenté, pour le Sacré-Cœur, ni pour Fayet, une nouvelle vente fut fixée au 2 février 1905. C'est alors que M. Dehon fit placarder un « APPEL À LA CONSCIENCE PUBLIQUE », sur les murs de Saint-Quentin, pour féliciter ses concitoyens de s'être abstenus de toute surenchère à la vente. En fin de compte, le Sacré-Cœur fut adjugé au Père Dehon... Saint-Clément, à un ami de M. Legrand ; et Fourdrain fut perdu... mais les bénéfices que le liquidateur en retira, ne servirent qu'à acquitter les créances hypothécaires du Sacré-Cœur.

« On a fait, comme on dit, une opération blanche. Il n'en est resté que des miettes, disait Sa Grandeur Mgr Landrieux au sujet des spoliations, dans *La leçon du passé*, mais le coup a réussi ! »

La Fondation d'Aulnois-Quévy (13 août 1903)

En l'année 1903, quelques Pères étrangers, victimes des lois d'ostracisme qui sévissaient alors en France, se virent contraints de se réfugier sous un ciel plus hospitalier. La Belgique les accueillit. Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Tournai mit à la [434] disposition du Père Dehon et de sa Communauté, l'immeuble que M. l'Abbé Hachez, curé d'Aulnois-Quévy avait occupé jusqu'à sa mort ; puis il leur confia le service de la chapelle que M. l'Abbé Hachez avait élevée dans cette localité, en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. Le sanctuaire de Quévy est maintenant un lieu de pèlerinage très fréquenté par les populations des deux côtés de la frontière ; certains jours même, par exemple le lundi de la Pentecôte, le dernier dimanche de juin, le jour de l'Assomption, le premier dimanche d'octobre, l'affluence y est des plus considérable et donne lieu à d'imposantes démonstrations de foi. Pendant une dizaine d'années, l'un des Pères de cette maison assura même, en qualité de curé, le service de la paroisse d'Aulnois. Les autres Membres de la communauté desservent la chapelle depuis cette époque, et rayonnent dans les environs, prêchant missions, retraites et sermons de circonstance. La proximité d'une grande usine, élevée dans le voisinage de la frontière, et la nécessité de pourvoir aux besoins religieux des ouvriers qui y travaillent, ajoutent encore à l'importance de cette résidence.

La Fondation du Noviciat de Fünfbrunnen (1903)

Au Grand-Duché de Luxembourg, les Pères de Sittard établirent à Fünfbrunnen un noviciat qui, selon les nécessités du moment, servit à la formation des Frères coadjuteurs, de 1903 à 1912 ; puis à celle des frères de chœur et des Frères coadjuteurs, de 1912 à 1927 ; enfin, en 1927, il fut réservé aux frères de chœur.

L'odyssée de Saint-Clément, de 1903 à 1935

À Brugelette en 1903, au Manage de 1903 à 1907, à Mons de 1907 à 1919, à Thieu de 1919 à 1921, à Blaugies 1921-1929.

Surpris, dans les circonstances que nous avons rapportées, par un avis brusque de dissolution, le bon Père Mathias n'avait eu ni le temps ni les moyens de trouver un asile pour sa maisonnée. Une secourable famille belge du Hainaut, rapporte le Révérend Père François Héberlé, offrit l'hospitalité à l'École Saint-Clément, dans les dépendances de son domaine de Brugelette. L'école y campa durant cinq mois, sous la direction du Père [435] Jean-Baptiste ; le Père Mathias restant à Fayet pour y attendre de meilleurs jours et y continuer sa tâche de pourvoyeur.

En septembre 1903, l'école s'installa dans une maison de campagne, à quelques kilomètres d'Ath ; ce manoir est connu sous le nom de Château du *Manage*. L'école y séjourna quatre ans. L'exiguïté des locaux ne lui permit de recevoir qu'une vingtaine d'élèves. En 1907, son directeur, le Révérend Père François Héberlé fut assez heureux de trouver, à *Mons*, un pensionnat devenu libre. Il saisit l'occasion, et l'école revit à Mons de beaux jours. Sous la direction remarquable du Révérend Père Jean Guillaume, supérieur à vingt-trois ans, puis du Révérend Père Legay, aidés l'un et l'autre de l'infatigable dévouement du Révérend Père Pergent, économe pendant une quinzaine d'années, Saint-Clément connut à nouveau la prospérité de Fayet. Mais ce fut la guerre cette fois, qui fit mentir les pronostics les plus sûrs.

En 1914, à la fin de l'année scolaire, lorsque la guerre menaçait, les élèves purent être rendus à leur famille, avant que toute communication ait été coupée avec la patrie. Les plus âgés d'entre eux répondirent à l'appel de la mobilisation, ainsi que ceux des professeurs qui étaient astreints aux obligations militaires. Cinq de ces derniers tombèrent au champ d'honneur ; quelques religieux non mobilisables étaient restés à Saint-Clément de Mons, gardant la maison, mais à quelque distance, car ils se confinèrent dans un bâtiment annexe, mettant successivement leur maison entière à la disposition des autorités religieuses et civiles.

Saint-Clément devint ainsi, tour à tour : École Consulaire, École Normale et, plus tard, asile de réfugiés français. La chapelle servit plusieurs mois, au clergé de la paroisse sainte Elisabeth de Mons, dont l'église était occupée par un hôpital militaire. En 1919, vers Pâques, Saint-Clément fut rouvert, avec quatre élèves..., ce qui nous permit de donner asile à quelques classes du Collège Saint-Stanislas, des Pères Jésuites de Mons. Tout s'organisait pour une nouvelle activité à la rentrée d'octobre, quand survint une nouvelle épreuve. Les autorités municipales de Mons, cherchant un local pour rétablissement d'un tribunal des dommages de guerre, réquisitionnèrent les locaux de Saint-Clément, malgré les plus vives protestations de leurs locataires. Le 14 juillet 1919, pendant que le Bourgmestre de Mons discourait sur les tombes des réfugiés [436] français, un huissier venait, en son nom, signifier aux religieux d'avoir à quitter leur immeuble, avant le premier septembre. Nous étions étrangers, il fallut s'incliner...

L'École fut alors transférée au petit château Saint-Pierre, près de *Thieu*, où elle ne tarda pas à se développer, sous les rectorats successifs des deux Pères Héberlé. Après la grande tourmente, et tant de déménagements, tout était à refaire ! On vint cependant à bout des difficultés ; bientôt le nombre des élèves fut tel, qu'il fallut penser à construire ou à chercher fortune ailleurs.

Le choix des Supérieurs nous retint encore en Belgique, mais à proximité de la frontière française, à *Blaugies*, dans un pensionnat laissé vacant par des religieuses. Ce fut le Révérend Père Legay une fois de plus, avec le très dévoué Père Pergent, qui assumait la charge de ce cinquième déménagement de l'École.

Mission du Brésil du Sud, Santa-Catharina (1903)

L'immense Brésil, dont la superficie est dix-sept fois supérieure à celle de la France, voit sa population croître à un rythme impressionnant. Déjà parvenu au chiffre de trente millions d'habitants, ce pays d'avenir en aura bientôt quarante, cinquante..., et ce jour-là, le Brésil comptera dans le monde. La Franc-Maçonnerie et le Protestantisme l'ont compris. Aussi s'efforcent-ils de ruiner définitivement l'œuvre accomplie par l'Église au Brésil, depuis le XVII^e siècle.

« Comme ils furent beaux, les commencements de l'Église du Brésil, écrit le Père Dehon à ses missionnaires ! C'étaient des saints les Jésuites qui arrivaient là avec la première ferveur de leur Ordre. Ils vivaient dans la pauvreté et le sacrifice et semaient les miracles sous leurs pas... Les « *réductions* », ou colonies d'indiens, organisées par les missionnaires, étaient des merveilles de vie sociale chrétienne, rappelant les communautés des premiers chrétiens en Palestine. Étudiez leur histoire et vous verrez que, pour former des communautés selon votre idéal, il faudrait d'abord faire régner parmi les hommes, l'humilité, le détachement, le sacrifice, la charité, le dévouement fraternel. Cela n'a pu réussir que parmi les premiers chrétiens, tout imprégnés de l'influence du Calvaire.,, parmi les Indiens du Brésil et du Paraguay, que le saint baptême avait rendus simples, comme des enfants.,, et enfin dans les communautés religieuses... L'influence portugaise, qui avait été si favorable au Brésil, grâce [437] à l'action des Jésuites, lui devint pernicieuse de par la tyrannie du Marquis de Pombal, qui s'était engoué follement des utopies de la philosophie du XVIII^e siècle... Il fut le mauvais génie de son pays, son influence lui fut ruineuse, » et elle s'y est fait sentir jusqu'à nos jours.

Actuellement, le Brésil manque de prêtres, aussi bien pour entretenir les résultats obtenus dans le passé, que pour aller de l'avant ; de sorte que trop souvent, l'ignorance religieuse fait tache d'huile, par suite de l'absence absolue et prolongée de toute instruction religieuse. Le fait s'explique d'ailleurs lorsqu'on se représente les invraisemblables distances que doivent parcourir nos missionnaires ; les paroisses ont parfois une étendue égale à celle de plusieurs diocèses de France ; la chaleur y est suffocante de décembre à mars et c'est sur des pistes à peine tracées qu'il faut les parcourir. Les choses en sont arrivées au point que des multitudes immenses d'adultes, attachées pourtant de toutes les fibres de leur cœur à notre religion, se trouvent incapables de répondre aux questions les plus élémentaires du catéchisme. Il est vrai

que le caractère nettement irréligieux de nombre d'écoles, trop de mauvais exemples, le protestantisme, la franc-maçonnerie et le positivisme, y sont bien aussi pour quelque chose... Sans doute, la vieille maçonnerie du Brésil avait l'air assez peu dangereuse et se gardait de heurter de front le catholicisme ; on peut même reconnaître que souvent la secte s'efforçait de vivre dans une certaine harmonie avec lui. Mais la venue des immigrants européens a, depuis lors, complètement renversé la situation ; les Maçons immigrés sont entrés dans les Loges brésiliennes et, avec eux, s'est infiltré le venin de la Maçonnerie européenne : désormais le mépris et la haine de l'Église, l'esprit de persécution et la préférence systématique pour tout ce qui est anticatholique, règnent dans les écoles et partout où s'étend l'influence de la secte. C'est l'armée de l'Antéchrist qui se prépare ! Les Loges brésiliennes en sont ainsi venues à constituer, à la fois, un danger pour le salut des âmes et une menace pour le bien de la société.

Chose étonnante, le Positivisme d'Auguste Comte se joint aux autres forces de désagrégation, que nous avons citées, et parvient à faire des adeptes au Brésil ; il a ses chapelles, en nombre fort restreint d'ailleurs, où se pratique un certain culte de l'Humanité, entouré de rites et d'initiations qui, à voir les [438] choses superficiellement, semblent avoir été établis par A. Comte, pour faire pendant à nos Sacrements. Hélas ! L'humanité déchue est-elle autre chose qu'un ramassis de misères et de hontes ! En vérité, il n'y a qu'une Humanité qui soit adorable, c'est celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la fois Dieu et Homme.

Est-ce à dire qu'il faille envisager l'avenir religieux du Brésil sous de sombres couleurs ? Ouvrons l'excellent *Petit Atlas des Missions catholiques* de Mgr Boucher. Pour sobre de renseignements qu'il soit sur ce pays, le plus vaste de l'Amérique du Sud, faute de pouvoir tout dire, cet ouvrage y signale cependant 64 Évêchés, 13 Prélatures *nullius*, 2 Préfectures apostoliques, un prêtre japonais au zèle admirable pour ses 30.000 compatriotes immigrés, et plusieurs missions fondées dans les diocèses pour les Indiens de l'Amazone. Grâce à Dieu, ces différents organismes font de bonne besogne ; on comprend néanmoins que les Évêques d'un certain nombre de diocèses brésiliens aient été amenés à faire appel au dévouement de divers Ordres et Congrégations religieuses : Franciscains, Salésiens, Lazaristes, etc... parmi lesquels les Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin prirent rang, en 1893, dans la région de Pernambuco (Brésil du Nord), – dont il a été question en son temps, – et en 1903, au Brésil du Sud.

En 1932, notre mission de Santa-Catharina, au Brésil du Sud, avait fondé dix-sept postes, desservis par trente-huit religieux, non compris un Noviciat à Tabaté en 1921, et une école apostolique à Brusque en 1924. Si d'un coup d'œil d'ensemble, nous parcourons les immenses paroisses administrées par les Prêtres du Sacré-Cœur, nous y voyons toujours un noyau de familles foncièrement chrétiennes, véritable levain de la grande masse hétérogène des Brésiliens, des Indiens et des immigrés de toutes races, au milieu desquels le missionnaire est heureux de trouver des auxiliaires aussi intelligents que dévoués.

Au point de vue géographique, les stations évangélisées par les Prêtres du Sacré-Cœur, dans cette région, peuvent être classées en trois groupes : Le premier comprend les paroisses du Nord, telles que Sao Bento (1904), Parati (1906), Jaragua (1912), Joinville (?), sur la voie ferrée de Sao Francisco à la petite ville de Rio Negro. Le 2^e groupe est celui du centre ; le 3^e, celui du sud.

[439] *Saô Bento* (1904) est une paroisse de 8.000 habitants et le siège d'un vicariat forain ou doyenné. Située à 870 m d'altitude, elle jouit d'un excellent climat. Par contre, en raison de cette altitude même, et des énormes distances que doivent parcourir les missionnaires, le ministère paroissial y est assez pénible, mais non sans compensations : ainsi l'école paroissiale de Saô Bento est florissante et comme partout, dans ces régions plus fréquentée que l'école officielle. Autre résultat consolant : le dimanche y est bien sanctifié et la population fréquente régulièrement les sacrements.

Parati (1906) surnommée « *la petite cité des fièvres* » avec son annexe de Bara-Velha, compte environ un millier d'habitants, tous brésiliens, à part un petit groupe de familles indiennes. La vie chrétienne exerce davantage son emprise sur les âmes et sur les familles, au centre de Parati, qu'à l'annexe de Bara, ou dans les agglomérations d'alentours. Tout compte fait, il y a pourtant lieu de regarder Parati comme le poste le plus difficile de la mission, à cause des fièvres qui y sont endémiques et du peu de résultats obtenus jusqu'ici, auprès des âmes, dans cette immense paroisse.

Jaraguà (1912) est une paroisse rurale très étendue dont le nombre d'habitants dépasse dix-mille. Toutes les nationalités, qui se trouvent au Brésil, y sont représentées ; il résulte de ce fait une difficulté un peu spéciale, qui entrave l'évangélisation ; car, bien que tous nos missionnaires soient capables de s'exprimer en portugais, en français, en allemand, et plusieurs d'entre eux, en une ou deux autres langues, il ne leur est pourtant pas possible de donner entière satisfaction au point de vue linguistique à tous les groupes ethniques, que nous administrons depuis l'année 1912. Pour cette paroisse de Jaraguà, nous avons eu la bonne fortune de trouver, dans les Lazaristes, de précieux collaborateurs ; les différentes œuvres paroissiales que nous y avons créées, sont plus que jamais, en plein état de prospérité.

Joinville, capitale industrielle de la Province de Santa Catharina, compte deux paroisses : la plus ancienne est placée sous le vocable de saint François-Xavier, la nouvelle (érigée en 1916 par les religieux du Père Dehon) est dédiée au Sacré-Cœur. [440] Jusqu'en 1918, le centre de cette nouvelle paroisse resta fixé à la chapelle de l'orphelinat, dirigé par les Sœurs de la Providence ; en janvier 1919, l'église du Sacré-Cœur, plus spacieuse, fut solennellement consacrée, puis livrée au culte. Une école libre fut ensuite ouverte et dirigée par les Prêtres du Sacré-Cœur, pour assurer l'instruction religieuse méthodique de deux cents enfants.

Dans la partie centrale de notre Mission, Monseigneur l'Évêque de Santa Catharina nous a confié les deux paroisses réunies de *Brusque*. Véritable oasis que ces centres, où la vie chrétienne se développe de façon merveilleuse. Brusque, avec son église magnifique et vaste, avec son imposant presbytère et ses écoles modèles, occupe quatre Pères et deux Frères, tandis que les autres paroisses n'en ont que deux. À Brusque se trouve également un noviciat de notre Congrégation.

Enfin, à l'extrémité sud de la Province de Santa Catharina, nous desservons encore deux autres paroisses importantes, celles de Taburao (1913) et de Rio Fortuna.

Taburao est peuplée à peu près exclusivement de Brésiliens. Cette petite ville, coquettement située sur les rives du fleuve qui lui a donné son nom, est l'une des plus anciennes de la Province ; sa situation sur la ligne de chemin de fer qui unit le port de Laguna aux hauts plateaux de l'intérieur, contribue considérablement, on le conçoit, à sa prospérité. Il semble même que l'importance de cette ville serait beaucoup plus considérable, sans l'indolence naturelle de ses habitants : rien ne parvient à les secouer ! Le fait a son importance fâcheuse, même au point de vue religieux : Ainsi le Père qui se montrerait par trop exigeant, n'obtiendrait, à cet endroit, qu'un seul résultat, celui de créer des difficultés inextricables, qui stériliseraient son ministère..., et la rumeur populaire le stigmatiserait bientôt du nom de « *Padre cattivo* » (méchant Père). Une lumière pourtant, dans ce milieu un peu terne : Ce sont les œuvres des Religieuses ; un grand hôpital qui fait immensément de bien et un lycée de jeunes filles très fréquenté, qui permet au prêtre d'acquérir une influence croissante sur la mentalité de la population. Les possibilités de ces centres de rayonnement sont immenses, mais il s'agit là, est-il besoin de le dire, d'entreprises de [441] longue haleine, qui exigent une patience à toute épreuve et une indéfectible persévérance.

Enfin, sous tous les rapports, *Rio Fortuna* est une de nos meilleures paroisses. Son église entretenue avec un soin profondément religieux, reçoit chaque jour un grand nombre de fidèles exemplaires, sur le dévouement desquels les Pères peuvent compter.

Diverses autres paroisses sont encore desservies par les Prêtres du Sacré-Cœur, et même à

Taubaté (Sao Paulo) où ils ont ouvert un noviciat en 1921, ils dirigent en outre depuis l'année 1929, le séminaire épiscopal et un collège. Depuis 1935, nos Œuvres du Brésil constituent une nouvelle Province autonome de notre Congrégation.

En Tchécoslovaquie (1904)

En 1904, un groupe de Pères s'établit dans cette jeune république, pour y prêter son concours au clergé local, encore trop peu nombreux pour suffire à la tâche.

Actuellement, nos Pères y ont organisé trois œuvres : celle d'Eichwald, où ils desservent une grande *église* fondée par le Prince Clary d'Albringen. À ce seul endroit, ils travaillent au bien spirituel d'une vingtaine de mille de catholiques et assurent la formation catéchistique des nombreux enfants de cette ville. À Teplitz, les Pères dirigent *l'École réelle d'électricité* et desservent un *hôpital*.

Fondation du Juvénat de Tervueren (1904)

Les œuvres apostoliques si diverses, dont nous avons vu le Père Dehon accepter la responsabilité, devaient l'amener à multiplier le nombre de ses écoles ou juvénats. C'est, en effet, à la Congrégation qu'il incombe de recruter ses sujets et de les préparer à leur tâche, tant pour faire face aux besoins des œuvres déjà existantes, que pour opérer la relève des vétérans à bout de force..., et même en vue d'assurer son avenir par la création, en temps opportun, d'œuvres nouvelles. Déjà l'école Notre-Dame de la Miséricorde avait été établie à Clairefontaine, primitivement pour fournir des sujets à l'Amérique du Sud et aux pays Scandinaves ; à plus forte raison fallait-il une [442] école plus spécialement destinée à l'évangélisation de l'immense mission des Stanley-Falls.

Ce fut à Tervueren, dans la jolie et salubre banlieue de Bruxelles, que cette école fut ouverte. Une maisonnette de bien chétive apparence lui servit de berceau, à partir du 3 novembre 1904. Comme il arrive habituellement, au début d'une fondation de ce genre, il fallut tout d'abord pratiquer au plus haut degré la vertu de renoncement ; et pourtant les contemporains de cet « âge d'or » aiment à se souvenir des jours heureux qu'ils y vécurent. Peu à peu, les recrues affluèrent, au point de se trouver bientôt à l'étroit dans cette école de fortune ; il fallut y pourvoir et, comptant sur la Providence, décider construction et aménagement d'une véritable école, qui nous ferait sortir du domaine des organisations provisoires. Les travaux commencèrent en mai 1907, sur un terrain alors situé en pleine campagne ; depuis lors, de nombreuses villas se sont élevées aux environs, formant la plus coquette des agglomérations autour de leur ancêtre. Le saint jour de Pâques de l'année 1908, eurent lieu la bénédiction et l'inauguration du nouvel établissement : une trentaine d'apostoliques y achevèrent, peu à peu, leur formation commencée à l'école provisoire, dont nous avons parlé plus haut. Leur nombre s'accrut d'année en année, au point que le Juvénat comptait, en 1914, une cinquantaine d'élèves, sur lesquels il était permis de fonder les plus belles espérances. La guerre vint nous infliger, non pas à vrai dire une déception, car tous nos professeurs et élèves mobilisables remplirent leur devoir avec la fidélité à laquelle ils avaient été formés, tandis que les plus jeunes élèves rentraient dans leur famille..., mais durant toute l'épreuve, le Juvénat ne put rouvrir ses portes qu'à un groupe très restreint de philosophes et de théologiens, auxquels deux Pères de la Maison de Bruxelles – dont l'auteur de ces lignes – donnèrent quelques cours : aussi les années 1915 à 1918 ne purent-elles fournir aucune recrue au Noviciat.

Après la guerre il fallut tout reprendre à pied d'œuvre, au Juvénat de Tervueren. Dire que la tâche fut rude, est inutile : on ne le conçoit que trop ; mais n'importe-t-il pas que des âmes victimes s'ingénient à se remettre entre les mains de Jésus avec une confiance d'enfant ?

[443] « Se résigner et faire quelques sacrifices ne suffit pas ; ce qu'il veut, c'est qu'on l'aime et qu'on

s'abandonne avec confiance à son amour, disait le Père Dehon. Lorsqu'une âme s'abandonne à son amour, il ne compte plus avec elle. Il en prend soin comme de lui-même... »

Une fois de plus nous l'avons constaté à Tervueren, où non seulement la Maison s'est améliorée, grâce à Dieu, jusqu'à devenir une école fort bien organisée, mais encore où le nombre des élèves atteint maintenant le chiffre de 130, et où l'on travaille beaucoup, dans une atmosphère d'ardente piété envers le Sacré-Cœur.

En tête des prêtres déjà nombreux qui sont sortis de cette École, il faut citer Son Excellence Mgr Camille Verfaillie, Évêque titulaire de Tripolis d'Afrique (Oea) et Vicaire Apostolique des Stanley-Falls, dont il sera question plus loin.

Décret d'approbation temporaire de la Congrégation et de ses Constitutions (4 juillet 1906)

Depuis sa fondation en 1877, l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur vécut d'abord des premières Constitutions rédigées par son Fondateur, du 16 au 31 juillet de cette même année. Le texte de cette première charte de notre Œuvre n'est plus à notre portée, depuis qu'il a été livré au Saint-Office, lors de la tempête du « *Consummatum est* », du 8 décembre 1883 ; il n'en existe actuellement aucune copie.

Après le décret du 28 mars 1884, qui consacra la rénovation de la Société, le Père Dehon se mit à l'œuvre et rédigea de nouvelles Constitutions. Sa Grandeur Mgr Thibaudier les approuva d'abord verbalement, puis le 2 août 1885 par écrit ; enfin, Monseigneur les rendit obligatoires pour un an, à la date du 15 septembre 1886. Le texte de ce document, qui se trouve à nos archives de Rome, comporte les divisions suivantes :

Ch. I		But et esprit de la Société
		1. Du zèle de la Société, pour procurer la gloire de Dieu, par une dévotion toute spéciale au Sacré-Cœur. 2. Du zèle des Membres de la Société pour glorifier Dieu en eux-mêmes, par leur propre sanctification. 3. Du zèle des Membres de la Société pour glorifier Dieu, par la sanctification du prochain.
Ch. II		Du Gouvernement de la Société
		1. Supérieur Général 2. Des Assistants : leur nombre n'est pas déterminé, mais il ne doit pas s'élever au-dessus de trois 3. Du conseil 4. Du Maître des Novices 5. Du Chapitre Général
Ch. III		De l'élection du Père Général et des Assistants
Ch. IV		Du Noviciat
Ch. V		Des vœux (les trois vœux, plus la Profession d'immolation)
Ch. VI		Du renvoi des sujets
Ch. VII		De l'administration temporelle de la Société
Ch. VIII		Vertus propres aux Prêtres de la Société du Sacré-Cœur de Jésus : L'amour de Jésus-Christ – La vie intérieure – La charité – L'humilité – La mortification – L'abnégation. – La conformité à la volonté de Dieu – La pureté d'intention – Le zèle – L'amour de la croix
Ch. IX		Des exercices de piété et des pratiques de perfection
Ch. X		Des malades et des défunts
Ch. XI		De la formation des sujets, en ce qui concerne les études et les œuvres
Ch. XII		Règles des Collèges
Ch. XIII		Des Frères coadjuteurs

Le 25 février 1888, le Saint-Siège avait daigné « louer et recommander vivement le but ou la fin que poursuit ladite Société des Prêtres du Sacré-Cœur » tout en « remettant à une époque plus opportune le soin d'approuver l'Institut lui-même et ses Constitutions », lisons-nous dans le Décret de louange. Dans cet ordre d'idées, le Saint-Siège s'en tint alors à signaler vingt et une remarques relatives aux Constitutions qui lui avaient été soumises.

Ces remarques ou « *animadversiones* » ainsi qu'on les appelle souvent de leur nom latin, n'ont rien de mystérieux ; elles indiquent simplement différentes retouches, que Rome jugeait à propos de prescrire aux Constitutions de l'époque. Ainsi, voici celle qui porte le numéro 1 :

[445] Dans les Constitutions, « différents détails se rencontrent, surtout d'ordre ascétique, qui, en droit strict, n'ont pas de rapport avec des Constitutions : c'est le cas spécialement dans les questions de vœux, et l'on ne déclare pas avec une précision suffisante, ce qui se rapporte aux vœux et aux vertus respectives. »

Jusqu'à l'époque du cinquième Chapitre Général, ce qui nous reporte aux 14 et 15 septembre 1899, l'Institut vécut sous le régime des Constitutions en français, dont il fut question plus haut ; mais alors, nous l'avons signalé en son lieu, on décida de les rédiger en latin, pour leur donner plus de clarté et de précision aux yeux de tous. Sept années plus tard, (c'est-à-dire en 1906), à l'époque même où l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur était reconnu par le Saint-Siège comme Congrégation⁹⁰ à vœux simples, sous la direction d'un Supérieur Général, nos Constitutions latines, déposées aux archives de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, obtenaient la faveur d'une approbation temporaire, en vertu du DÉCRET DU 4 JUILLET 1906, dont voici la teneur :

« En considération des admirables fruits de salut, que la Société des Prêtres du Sacré-Cœur, dont la Maison-Mère est au diocèse de Soissons, a déjà produits ; et surtout après avoir pris connaissance des témoignages dont elle a été honorée de la part des Évêques, qui voient prospérer ses Maisons dans leur diocèse :

Notre Très Saint Père Pie X, Pape par la Volonté divine,

au cours d'une audience accordée, le 1^{er} juillet, au soussigné Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, a daigné approuver cet Institut – que son prédécesseur d'heureuse mémoire, Sa Sainteté Léon XIII a si hautement loué et recommandé, – et le reconnaître, en qualité de Congrégation à vœux simples, sous la direction d'un Supérieur Général.

Sa Sainteté eut, en outre, la bienveillance d'approuver et de confirmer à titre d'expérience pour dix ans, les Constitutions de cet Institut, telles qu'elles se trouvent dans l'exemplaire ci-joint : Dont acte dans le présent Décret. Une copie autographe de ces Constitutions est déposée aux Archives de la dite Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers.

Sans préjudice de la juridiction des Ordinaires, conformément aux Saints Canons et aux Constitutions apostoliques.

[446] Donné à Rome, au Palais de la Chancellerie de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, le 4 juillet 1906.

+ D. Cardinal Ferrata, *Préfet*.
Ph. Giustini, *Secrétaire*. »

Fondation de l'École d'Albino, près Bergame (1907)

Cette école fut, après la Procure Générale de Rome, la première résidence des Prêtres du Sacré-Cœur en Italie. Elle fut ouverte à l'ombre du Sanctuaire de Notre-Dame de la Guadeloupe. Comme toutes les œuvres de Dieu, cette fondation se vit, dès ses débuts, entravée dans son développement, par toutes sortes de difficultés ; après un an à peine d'existence, l'école se vit obligée de changer de locaux. Mais le Sacré-Cœur de Jésus veillait sur elle ; quand tout semblait contribuer à sa perte, les bénédictions du ciel se firent sentir. Ce fut en 1910 seulement que l'école put être établie définitivement, en un lieu très vaste sur une

⁹⁰ On voit combien fondée, en droit, était la thèse du Père Dehon, lorsqu'il soutenait, en 1905, devant la justice française que son Œuvre n'était qu'un Institut en formation.

hauteur qui domine toute la région. Au cours des années dernières, la maison fut considérablement agrandie : elle possède même une jolie église gothique, malheureusement devenue trop petite, pour les deux cents élèves et plus, qui se pressent dans ses murs.

Mission de Finlande (1907)

Vers la fin de l'année 1907, le Père Dehon envoya deux missionnaires, le Révérend Père Buckx et le Révérend Père van Gijssel en Finlande. Singulier problème que celui d'évangéliser ce pays, d'ailleurs si ouvert à toutes les idées modernes ! Jusqu'au début du XIX^e siècle, la Finlande avait appartenu à la Suède ; rien n'est donc plus naturel, que la puissante influence dont y jouit le protestantisme. Après la paix de Friedrikshamm de 1809, la Finlande fut englobée dans l'immense Russie d'alors, mais ses habitants ne cessèrent jamais d'opposer aux tentatives de russification de Saint-Pétersbourg, le sentiment le plus indéracinable de leur nationalité. Trois forces se trouvaient donc en présence, dans ce pays du Nord : l'irréductibilisme finlandais toujours vivace, le protestantisme, fort de trois siècles d'existence, l'influence russe enfin, surtout sous le dernier des tsars.

Nos deux missionnaires n'avaient donc pas seulement à lutter, [447] pacifiquement d'ailleurs, contre l'emprise protestante, pour tenter de ramener à la foi de leurs ancêtres ceux que la Réformation en avait éloignés ; il leur fallut encore subir – car le disciple n'est pas au-dessus du Maître – les innombrables tracasseries que la bureaucratie russe leur prodiguait. Expulsés à cinq reprises, entre 1908 et 1912, par le gouvernement du tsar, ils durent même, en fin de compte, se résigner, au cours de l'année 1912, à abandonner le pays, apparemment sans espoir de retour. De 1907 à 1912, au milieu de difficultés de tous ordres, on le voit, leur apostolat n'avait pu s'exercer que pendant une période difficile, d'une durée d'ailleurs trop restreinte, pour avoir quelque-chance de produire de sérieux résultats.

Bien que la Finlande ait obtenu du tsar, en 1906, l'octroi d'une constitution et d'un parlement, il ne fallut rien moins que la révolution bolcheviste pour la détacher complètement de la Russie et de l'Église orthodoxe. Désormais la Finlande est un état autonome, dont les Alliés ont officiellement reconnu l'existence ; de sorte que, libre maintenant de ses destinées, elle peut désormais permettre au catholicisme de fleurir sur son sol. La guerre était à peine terminée, que la jeunesse républicaine de Finlande, consciente des avantages que comporterait pour le pays la présence d'un représentant à Rome, accrédita auprès du Saint-Siège un prêtre catholique, M. l'Abbé Christensen ; le vœu fut ensuite émis de voir les catholiques de Finlande complètement séparés de la Russie, au point de vue ecclésiastique. Rome ne pouvait que se prêter à la satisfaction d'un désir si légitime : par décret du 8 juin 1920, la Finlande, unie depuis l'année 1522 à l'archevêché de Mohilew, fut érigée en Vicariat apostolique ; l'année suivante, le Révérend Père Buckx, devenu entretemps supérieur Provincial de Hollande, était nommé, par décrets de la Sacrée Congrégation de la Propagande du 17 mars et du 7 avril, Administrateur Apostolique de la Finlande, avec tous les privilèges d'un Préfet Apostolique.

Son Excellence Mgr Buckx, accompagné du Révérend Père van Gijssel, son fidèle collaborateur des débuts, rentra donc dans son territoire de Finlande. Le 2 juillet 1921, en la fête de la Visitation, il faisait son entrée à Helsingfors, sa résidence, où il fut accueilli chaleureusement par les deux prêtres de la ville, entourés de leurs ouailles.

[448] Peu de temps après, l'excellent accueil ménagé à Son Éminence le Cardinal van Rossum, par le monde officiel et la population ruthénienne d'Helsingfors, permit d'entrevoir quelques possibilités de rapprochement de la Finlande avec l'Église catholique. À cette occasion, la presse du pays se trouva unanime à souhaiter la bienvenue à Son Éminence, et elle se plut à rendre hommage à la manière d'agir si conciliante, simple et si noble de l'auguste visiteur. Certains articles de presse même adoptèrent un ton des plus engageants pour l'avenir ; on y trouvait des pensées comme celles-ci :

« La Finlande n'est pas un pays étranger pour le Cardinal ; il a le droit d'y résider. Dans de nombreuses églises du culte réformé, une restauration intelligente fait réapparaître les peintures catholiques du Moyen-âge, en les délivrant de leur grossier badigeon séculaire : voilà le résultat d'un travail historique accompli avec une louable loyauté. Ainsi, y a-t-il lieu d'espérer que les bases catholiques de notre vie nationale toute entière ne tarderont pas, elles aussi, à être retrouvées... »

Son Excellence Mgr Hugo Jean Michel Buckx, de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, fut sacré le 23 mai 1923 ; il fixa sa résidence à Helsingfors avec huit prêtres, dont quatre de la Congrégation. En 1933, six chapelles et églises fréquentées par 1.500 catholiques (sur 3.590.000 habitants) étaient établies. La Finlande comptait en outre 3.274.000 luthériens, 70.000 dissidents des rites orientaux, 4.000 baptistes, 1.000 méthodistes, mais le petit groupe de catholiques y formait déjà une élite pratiquante, solidement attachée à l'Église Romaine.

Depuis l'année 1934, Son Excellence Mgr Buckx s'est retiré de la lutte, pour remettre le soin de son petit troupeau à un évêque plus jeune, Son Excellence Mgr Guillaume Cobben, évêque titulaire d'Amatha de Palestine, membre lui aussi, de la Congrégation du Père Dehon.

La Préfecture des Stanley-Falls est élevée au rang de Vicariat Apostolique (12 mars 1908)

Si splendides avaient été les résultats obtenus par la mission des Stanley-Falls, que le Saint-Siège crut devoir encourager le travail des missionnaires, en décidant l'érection de la mission des Falls en Préfecture apostolique, le 3 août 1904 ; le Père [449] Grison fut mis à la tête de la nouvelle Préfecture. Raison de plus pour pousser de l'avant jusqu'aux confins du territoire. La fondation de Béni, aux frontières de l'Uganda fut donc décidée, en 1906. Mais entre Stan et Béni, il y a l'océan, de la forêt équatoriale à franchir, cette forêt si captivante qu'elle fera écrire à Monseigneur :

« Je comprends que le noir, né dans ce milieu, ait partout, dès qu'il en sort, la nostalgie de la grande forêt, cette forêt, si terrible souvent. » Le Père Grison aura à y fournir quarante-sept étapes d'affilée, dont vingt-deux sous un soleil maussade, avec des tornades presque quotidiennes. Béni sera atteint le 24 septembre ; Béni qui, sans rester la benjamine des missions, sera toujours considérée, dans la suite, comme telle et particulièrement choyée. Monseigneur a été pris de suite pour Béni d'un amour de prédilection. Pourquoi ? Est-ce qu'on sait ? L'amour est aveugle. Béni : le divin Créateur y condensa, y résuma toutes les beautés de la nature : lac, plaine, montagnes, le Ruwenzori, toile de fond sans pareille, et puis, l'indigène ne ressemble pas aux autres noirs ; il est d'une race supérieure à la pure race nègre, a-t-on écrit. Alors qu'aucun missionnaire n'avait encore mis les pieds à Béni, déjà une chapelle s'y élevait où un chrétien de l'Uganda enseignait le catéchisme. Dans cette chapelle primitive s'offraient à la vénération des fidèles, des images du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge, parmi lesquelles s'en trouvait une, de dimensions plus grandes qui attirait de suite les regards : c'était le portrait de François Coppée en académicien... « Quel est donc celui-là ? demande le Père Gabriel. – Celui-là, c'est le Pape ! », lui fut-il répondu, et je les laissai dans leur bonne foi, ajoute le Père. Et Béni coûtera cher à Monseigneur : six Pères y mourront en l'espace de quelques années.

La dernière consécration de Rome viendra, le 12 mars 1908, par l'érection de la Préfecture en Vicariat, et le Père Grison recevra à Rome, la plénitude du sacerdoce des mains du Cardinal Gotti, assisté de Mgr Gilbert et de Mgr Virili. D'année en année l'œuvre prospérera, mais toujours au milieu des sacrifices : en 1920, vingt-deux décès en mission depuis la fondation. En 1929, Monseigneur détachera une des plus belles portions de son territoire à l'Est, la région de Wanande : Béni et Lubero, pour la confier aux Pères de l'Assomption, montrant ainsi sa véritable affection pour les indigènes, dont il veut que se hâte l'évangélisation⁹¹.

[450] II. PÉRIODE DE L'ÉRECTION DES PREMIÈRES PROVINCES

Lorsqu'un Institut religieux parvient à essaimer, dans une mesure assez large, au-delà des frontières du diocèse, ou même du pays où il a vu le jour, l'heure sonne, tôt ou tard, de procéder au regroupement par régions, de ses Membres. À ces sortes de départements d'un même Institut, qui deviennent ainsi de véritables personnes morales et en possèdent les prérogatives, le code de droit canonique donne le nom de Provinces. Les avantages d'une telle

⁹¹ *La Croix*, 18 octobre 1933.

procédure ne peuvent échapper, surtout lorsqu'il s'agit d'une Congrégation qui rassemble dans son sein, des nationalités si diverses. Certes, l'unité est chose excellente ! Encore faut-il se garder de verser dans l'utopie sous prétexte de la réaliser...

La Sainte Église elle-même, dont l'une des notes caractéristiques est l'unité, admet cependant des différences de rites et de langues, dans l'unité substantielle de la doctrine. Le Père Dehon, lui, estima le moment venu, en l'année 1908, de départager ses religieux en deux premières Provinces. C'était là un projet de la plus haute importance. Il devait en résulter maintes facilités, plus grandes que par le passé, pour l'administration de l'Institut, et surtout une harmonie plus parfaite dans les rapports entre les sujets. Avant, comme après la réalisation de cette mesure, alors si opportune, l'idéal de ceux qui se glorifient d'être les fils du Père Dehon (amour et réparation dans l'union à Dieu, par le Sacré-Cœur), fut toujours hors de cause. Il s'agissait seulement de tenir compte, selon les règles d'une sage équité, du tempérament, des points de vue parfois si variables, des différences de culture..., en un mot, du génie propre à chacune des races représentées chez nous, faute de pouvoir les ramener à une unité, qui n'est pas dans la nature des choses. Ainsi, les différentes civilisations et cultures, toutes si précieuses, constitueront, pour ainsi dire, autant d'indices convergents [451] vers un centre unique : la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, par le règne du Sacré-Cœur ; et les frottements seront évités, quand le Supérieur Général n'agira plus, habituellement du moins, que par l'intermédiaire des Supérieurs Provinciaux.

Grouper de la sorte, en de puissants faisceaux, les éléments ethniques d'une Congrégation, ce n'est point diviser une maison contre elle-même ; mais, au contraire, renforcer l'unité pour la gloire de Dieu et le plus grand bien commun, non sans accorder à la nature humaine diverses facilités, tout à fait conformes au droit et à l'équité.

Premier partage en Provinces. Sixième et Septième Chapitre Général (1902 et 1908)

Le Révérendissime Père Philippe l'a fait remarquer dans sa belle étude sur les dix premiers Chapitres de la Congrégation, c'est au SIXIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL (1902), qu'il faut se reporter, pour comprendre l'évolution qui allait amener l'établissement des deux premières Provinces. Le développement pris en France, en Allemagne, en Belgique, au Grand-Duché de Luxembourg, par notre jeune Congrégation, avait entraîné progressivement le déplacement de son centre. Ce ne sera donc plus à Saint-Quentin qu'aura lieu l'assemblée générale des 11 et 12 septembre 1902, mais à Louvain, dans la maison de la Demi-Rue. Les problèmes nouveaux d'adaptation et de réorganisation qui surgissaient à chaque pas de notre prodigieuse expansion, exigeaient, de toute nécessité, une série de discussions, dans une atmosphère de mutuelle confiance. C'est afin d'y contribuer, s'il en était besoin, qu'à nouveau le Père Dehon offrit sa démission. La réponse des Capitulants de 1902 fut un vote de confiance de vingt voix sur vingt-trois : le fait a son importance des plus significatives et mérite de passer à la postérité.

Le renouvellement du Conseil Général se fit suivant les « *Normae* » ou Règles générales émanées de Rome, pour le gouvernement des nouvelles Congrégations. Jadis, les anciennes Constitutions prévoyaient l'élection de deux Assistants et de quatre Conseillers ; les nouvelles Constitutions, élaborées au cours du cinquième Chapitre, ne retinrent que quatre Conseil- [452] lers. C'est enfin, à ce même Chapitre de 1902, que remonte une initiative, qui allait constituer un pas décisif, vers la création des Provinces. Le gouvernement suprême d'une Congrégation devenue largement internationale exige, en effet, la collaboration judicieuse de personnalités réellement qualifiées pour renseigner le Supérieur Général, sur les besoins si variés, sur les aspirations si dissemblables, sur les possibilités si inégales des différents pays qui lui fournissent des sujets. En conséquence, sur la proposition du Président du Chapitre, la création d'un second Conseil du Supérieur Général fut décidée ; y entreraient, les représentants des divers pays, et le procureur des missions à titre de délégué des

missionnaires. Le caractère cosmopolite de notre Institut prenait ainsi un relief de plus en plus accusé.

Le Chapitre Général suivant allait enfin aborder directement la question des Provinces. Sous peine de retarder le rayonnement des énergies et des initiatives de la Congrégation, dira encore, à juste titre, le Révérendissime Père Philippe, la loi du sectionnement s'imposait ; mais l'heure était-elle venue de réaliser une modification aussi profonde, dans l'organisation de l'Institut ? Avec un sens averti de l'opportunité et des responsabilités qu'il encourait à ce sujet, le SEPTIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL, réuni, les 15 et 16 septembre 1908, au scolasticat Notre-Dame du Congo, récemment édifié Chaussée de Bruxelles, à Louvain, sut envisager nettement le problème et le résoudre.

Moins que personne, le Père Dehon se dissimulait la gravité du moment. Avec la conviction que seules l'humilité et la charité pouvaient assurer le triomphe du bien, il adressa aux trente-deux Capitulants ce mot d'ordre :

« Venons au Chapitre avec une grande humilité. Soyons humbles devant Dieu : « *Humilibus dat gratiam...* » Reconnaissons nos faiblesses, nos fautes passées, notre impuissance, notre indignité, pour une si grande mission. Soyons humbles devant nos frères. Ne croyons pas avoir le monopole de la sagesse. Montrons de la déférence pour les anciens : « *Dans l'assemblée des vieillards, disent les Livres Saints, les jeunes gens écouteront plus qu'ils ne parleront.* » Venons au Chapitre avec une grande charité. On disait des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! » Ne faut-il pas que l'on puisse en dire autant des Prêtres du Sacré-Cœur, des imitateurs de l'Apôtre saint Jean ? Défions-nous de ce qui divise, de l'amour-[453]propre, de l'estime de son propre jugement, des antipathies naturelles, du patriotisme outré. Aimons-nous les uns les autres. »

La première séance s'ouvrit par le bilan des six années écoulées : Érection de la Préfecture apostolique des Stanley-Falls le 3 août 1904 ; délégation du pouvoir d'imposer le scapulaire du Sacré-Cœur le 14 février 1906 ; approbation de l'Institut et de ses Constitutions le 4 juillet 1906 ; extension à notre oblation du matin du privilège de l'acte héroïque⁹² ; érection du Vicariat apostolique des Stanley-Falls et élévation de Son Excellence Mgr Grison à l'épiscopat, le 12 mars 1908. « Voilà, certes, concluait le rapporteur, des sujets d'action de grâces, auxquelles nous joindrons d'incessantes amendes honorables, pour toutes nos résistances à la grâce. »

Le 15 septembre on aborda la question des Provinces. Après un exposé des motifs qui militaient pour ou contre ce projet, le Père Dehon laissa la parole aux Capitulants, et la discussion prit bientôt un tour si heureux, qu'au cours même de la seconde séance, on fut d'accord pour passer au scrutin. Sur trente-deux votes émis, il y eut seize oui ! huit non ! et six bulletins blancs. Une forte majorité s'était donc prononcée en faveur de l'érection canonique de nos *deux premières Provinces*. En conséquence, le Conseil soumit à l'approbation du Saint-Siège la décision du Chapitre, chaque religieux restant pleinement libre de se rattacher à la Province de son choix, dans le délai de deux mois. Grâce soient rendues aux Capitulants, dont la perspicacité a su déborder le cadre d'horizons trop étroits et faire adopter le principe d'une division administrative de l'Institut. Désormais nous avons la PROVINCE OCCIDENTALE et la PROVINCE ORIENTALE, lesquelles, à partir de l'année 1911, prendront les noms de PROVINCE FRANÇAISE et de PROVINCE ALLEMANDE.

Une autre décision, inspirée par le souci d'assurer un continuel renouveau dans l'ordre spirituel, fut *l'institution du mois de recollection*, qui devait se faire tous les trois ans.

Dès la désignation des dignitaires des deux Provinces, le Père Fondateur et le Père André, animés d'un zèle infatigable, allèrent de maison en maison, prêcher le mois de rénovation spirituelle. En janvier 1909, nous trouverons le Père Dehon à Louvain :

[454] « Un mois d'instructions à donner ici, écrit-il lui-même à la date du 16 janvier : il y aura quatre-vingt-six prédications. Le Sacré-Cœur m'aidera. Je trouve les jeunes gens bien disposés. Je parle trois fois le jour ; c'est un gros travail. Il y aura des grâces pour moi, comme pour mes auditeurs. » En février de la même année il se

⁹² Offrande du Bienheureux Père de la Colombière : Cf. Thesaurus, prière du matin et *Manuel d'Amour et de Réparation*, p. 22, 9^e édition.

prodigue à Luxembourg... où sévit la grippe : « La première semaine, c'est un désastre, écrit-il ! Il y a jusqu'à quinze malades au lit en même temps. Puissent ces petites souffrances être salutaires ! »

Voici l'état des deux Provinces à la date de leur érection :

PROVINCE OCCIDENTALE, pour la France, la Belgique, la Hollande, l'Italie, le Grand-Duché de Luxembourg.

Écoles : *Saint-Clément*, fondée à Fayet en 1882, et transférée à Mons en 1907, au cours de l'odyssée que nous avons retracée ; école *Notre-Dame de Miséricorde* à Clairefontaine, fondée en 1889 ; école de *Bergen-op-Zoom*, fondée en 1900 ; école de *Tervueren*, fondée en 1904 ; école d'*Albino*, fondée en 1907.

Noviciats : de *Manage*, fondé en 1907 ; d'*Asten*, fondé en 1908.

Maison d'études : de *Louvain*, fondée en 1898.

Autres fondations : du *Sacré-Cœur*, fondée en 1878 à Saint-Quentin et toujours subsistante avec le Père Dehon et le frère Objois (Martinien) comme seuls occupants. Fondation du *Val-des-Bois*, établie en 1887 ; de *Rome*, fondée en 1891 ; de *Bruxelles*, fondée en 1896 ; de *Quévy*, fondée en 1903.

PROVINCE ORIENTALE, pour l'Allemagne et l'Autriche.

École : *Sittard*, (fondée à Watersleyde en 1883.)

Noviciats : de *Sittard*, fondé à Watersleyde en 1883 et transféré à Leyenbroeck-Sittard en 1889 ; Noviciat de *Fünfbunnen*, fondé en 1903.

Maison d'études : de *Luxembourg*, fondée en 1895.

Autre fondation : Œuvre d'*Eichwald*, établie en 1904.

La Province orientale en est à ses débuts, mais elle possède l'avantage d'une homogénéité parfaite, et, grâce au régime de paix dont elle jouira en Allemagne jusqu'à la guerre 1914-1918, elle se développera bientôt d'une façon merveilleuse, aussi bien en Europe que dans les pays de missions. Il en sera question plus loin.

[455] Au Canada (1910)

En l'année 1910, le Père Dehon, empêché par l'aventure du combisme d'exercer en France son apostolat, résolut de tenter l'établissement de ses œuvres au Canada. Le passé l'y portait tout naturellement. Le Père Dehon n'avait pas perdu le souvenir des condisciples canadiens, avec lesquels il s'était lié jadis, aux Universités de la Ville Éternelle ; par ailleurs, les Français de France ont toujours gardé une sympathie pleine d'admiration pour cette poignée de Poitevins et de Normands qui, établis sur les rives du Saint-Laurent, à la suite de Champlain, y furent hélas abandonnés par la métropole, avant de devenir le grand peuple que l'on sait. Le traité de 1763 put bien les faire passer sous la domination anglaise, mais Canadiens et Français de France ne seront jamais des étrangers, bien que de par la force des choses, ils aient fait leur vie à part.

Le Père Dehon s'adressa donc à Son Éminence le Cardinal Bégin, Archevêque de Québec, mais aucune suite ne pouvait être donnée à sa demande, dans ce vaste et fervent diocèse, où le besoin de nouveaux religieux ne se faisait pas sentir. Mais il n'en était pas de même à l'Ouest Canadien, où d'ailleurs affluaient alors de nombreux colons français. Ce fut de ce côté que Son Éminence orienta le Père Dehon. Le saint Mgr Grandin, d'abord évêque de l'Alberta, puis archevêque d'Edmonton, accueillit à bras ouverts les Prêtres du Sacré-Cœur.

Successivement les nouveaux missionnaires établirent cinq Postes dans l'Alberta : à Edmonton (de 1910 à 1924), à Wainwright (en 1910), à Viking de 1910 à 1921), à Chauvin (en 1912), enfin à Beaumont (en 1924).

En 1910, à l'époque du Congrès eucharistique de Montréal, le Père Dehon fit, en compagnie de Mgr Thiberghien, la visite canonique de ses missionnaires de l'Alberta. C'était chez eux, le dénuement le plus complet. Les Pères, qui habitaient au-dessus de leur petite chapelle en bois, avaient cru plus convenable de retenir un appartement à l'hôtel voisin, pour leurs hôtes... Mais c'était compter sans eux ! Le Père Dehon, en parfait religieux qu'il était, déclina l'offre qui lui en fut faite : « Je reste, dit-il, au milieu de mes Pères ! » et trop heureux de vivre leur vie, il se contenta comme eux, d'une chambre où sa haute taille ne lui permettait pas même de se tenir debout... Mgr Thiberghien eut alors l'attention délicate de venir en aide à la détresse des hardis pionniers de l'Évangile, leur laissant le choix entre un magnifique autel et deux chevaux.

[456] Aucune hésitation n'était possible ! Pour la gloire de Dieu, le nécessaire avant même la beauté ! Les missionnaires choisirent les chevaux ! Désormais c'était la vaste plaine ouverte devant eux, où ils pourraient étendre leur rayon d'action ! Nous les voyons alors poursuivre leur activité à grande distance, de part et d'autre de la voie ferrée du Grand National Canadien, destiné à relier l'Atlantique au Pacifique. Et bientôt, à mesure que progressaient les travaux, les Pères multiplièrent les postes de secours le long de la voie. C'est ainsi que, sur près de 200 km, presque toutes les chapelles de la région furent établies par les Prêtres du Sacré-Cœur. Depuis lors, un grand nombre de ces chapelles ont pu être élevées au rang de Paroisses, confiées actuellement au clergé séculier.

À l'extrémité du diocèse, se trouve le poste de Chauvin. Fondée par les Prêtres du Sacré-Cœur en 1912, et occupée par eux jusqu'au décès du Père Huet, la paroisse de Chauvin, avec son église en pierre et sa magnifique sacristie est l'œuvre de cet humble missionnaire. Parlerons-nous du zèle qui caractérisait le Père Huet ? Tous les missionnaires sont zélés ! Mais le Père Huet avait l'art de joindre à son zèle une si profonde discrétion... que nous sommes le premier à révéler à nos confrères d'Europe l'entreprise qu'il a menée à si bonne fin !

Entretemps, les Prêtres du Sacré-Cœur se rapprochèrent d'Edmonton où, dans un faubourg de la capitale de l'Alberta, se formaient des colonies ouvrières, près de la gare (Elm Park). La nouvelle paroisse, qui fut établie à cet endroit par nos missionnaires, était alors appelée à devenir l'un des centres les plus importants de la région ; c'était là, en effet, le nœud d'un groupement ferroviaire de premier ordre, dont le projet allait bientôt entrer, partiellement du moins, dans le domaine des faits. Pourquoi, dès lors, ne songerions-nous pas à faire, de ce lieu, le centre de la Congrégation en Alberta ? Rien de plus avantageux que de mettre à profit les facilités de rayonnement qui semblaient devoir caractériser ce point stratégique, pour grouper autour du centre paroissial, l'école, le noviciat, le scolasticat, dont tôt ou tard, la nouvelle Province aurait besoin ? Edmonton n'est-elle pas une sorte de trait d'union entre l'Est et l'Ouest Canadien, le centre d'un archevêché, riche d'un élément religieux des plus féconds ? À côté des Pères de la Compagnie de Jésus y fleurissaient, en effet, de nombreux Ordres ou Instituts religieux, Franciscains, Oblats de Marie Immaculée etc., régulièrement organisés, avec leurs collèges, noviciats et scolasticats.

Tout semblait donc converger pour nous, en Alberta, vers une extension qui promettait un développement des plus florissants, lorsque la guerre anéantit tous nos projets. Nos œuvres étaient alors, en Alberta, d'une importance telle, au point de vue religieux et même patriotique – dont il y a lieu de tenir compte – que le saint et patriote Mgr Grandin, contraint de se passer de tout renfort de notre part, ne put se résigner à voir nos missionnaires rentrer en France, et prit sur lui de les faire servir sur place. Il est des heures dans la vie où il faut savoir [457] prendre ses responsabilités ! où selon le mot de Joffre « une troupe qui ne peut avancer se fera tuer sur place !... »

Un autre élément allait enrayer l'avenir, je veux parler de la tendance qui perce de plus en plus à « angliciser », comme on dit là-bas, l'Ouest Canadien, et l'effort bien compréhensible des évêques, en vue de développer le clergé séculier : rien de plus facile, dans cet ordre d'idées, que de présenter aux candidats au sacerdoce des séminaires une carte du diocèse, constellée de paroisses déjà formées, comme celles dont il a été question, il y a un instant. Aussi, par décision de Son Excellence Monseigneur l'Archevêque d'Edmonton, nos Pères quittèrent-ils Elm-Park. Cette paroisse perdait d'ailleurs de son importance, par suite de modifications apportées au projet de développement ferroviaire tout d'abord adopté et nous voyons les Pères se transporter, en 1924, à Beaumont.

Cette nouvelle station est un centre agricole de la plus haute importance, aux portes d'Edmonton. Ici, nous constatons un changement d'orientation dans l'activité des Pères. Leur zèle se dirige vers l'enseignement : les Pères groupent quelques étudiants, auxquels ils font faire-leurs études secondaires, avant de les envoyer au noviciat. Les efforts des missionnaires-professeurs furent bientôt couronnés de succès, puisqu'ils ont déjà donné deux prêtres canadiens et quelques novices qui achèvent leur formation aux États-Unis.

Mais l'expérience acquise sur place démontre péremptoirement que ces régions neuves ne sont pas encore prêtes à fournir des vocations, tout au moins pour une œuvre naissante, comme celle de notre groupement canadien. Habituellement la vocation a besoin d'un certain milieu qui lui permette de s'épanouir ; il faut aux populations transplantées, des cadres qui les reçoivent, les forment et les soutiennent ! D'autres Instituts ont d'ailleurs tenté des

expériences analogues aux nôtres et ont abouti aux mêmes résultats. Mais, s'il est vrai que l'Ouest Canadien soit un champ fertile d'apostolat auprès des colons, il ne reste pas moins exact de reconnaître que l'Est du Canada – en majorité français – avec ses familles nombreuses, ses moyens d'instruction bien plus éprouvés, sa stabilité de vie et de mœurs autrement féconde, demeure la pépinière par excellence des vocations.

Aussi bien, en 1931, la direction de notre Institut engagea-t-elle ses missionnaires à se fixer à Montréal, ou dans le voisinage de cette ville, pour y fonder, s'il plaît à Dieu, un noviciat. Ici encore rien d'une improvisation hâtive ! Il importe d'apporter le plus grand soin à une entreprise de ce genre. Trois [458] Pères y travaillent actuellement, dans l'exercice du saint ministère auprès des curés. À vrai dire l'avenir promet ! Mais les circonstances nous contraignent à tenir compte de la crise, qui plus aiguë peut-être qu'ailleurs, n'est pas là pour faciliter l'exécution de nos projets. Mûris par l'expérience du passé, nos missionnaires peuvent cependant espérer des jours meilleurs.

Jadis, nos missionnaires se heurtèrent, en Alberta, à trois grands obstacles : les sociétés secrètes, le matérialisme envahisseur et le protestantisme.

Aux yeux du peuple de travailleurs qui cherche sa vie là-bas, les sociétés secrètes se présentaient sous le masque de sociétés de secours mutuel, capables d'assurer une clientèle intéressante.

Au fond, la plupart d'entre elles tombent sous le coup des condamnations de l'Église, en raison de leurs accointances avec la franc-maçonnerie. Encore est-il qu'une sélection s'imposait ! Grâce aux renseignements fournis, de la meilleure grâce du monde par les Évêchés, il fut aisé aux missionnaires d'adopter une attitude bien nette et conforme aux règles de la prudence, à ce sujet.

Le matérialisme contemporain était un autre des grands obstacles à l'établissement du règne du Christ : Les émigrants, venus dans l'Alberta pour leurs affaires, s'y enlisaient au point de n'oublier que trop la religion et les droits de Dieu. Il fallut aux missionnaires faire appel aux moyens les plus modernes, entreprendre maintes randonnées, chercher leurs ouailles, leur rappeler le devoir ; et, conscients du compte qu'ils auraient, un jour, à rendre de toutes ces âmes, nos missionnaires firent la visite discrète et charitable des familles, s'intéressant à leur bien spirituel et temporel, sans perdre de vue les directives de saint Paul :

« Prêche la parole, insiste à temps et à contretemps, reprends, menace, exhorte avec une entière patience et toujours en instruisant. » Le Père Dehon y joignit ces conseils personnels : « Employez, si vous le pouvez, l'apostolat *par le semblable* ; ayez des zélateurs et des zélatrices du Sacré-Cœur, qui cherchent les brebis égarées. Voilà une bonne franc-maçonnerie ! Il faudrait aussi quelquefois recourir à des moyens extraordinaires, retraites, missions, distributions de tracts et de publications diverses. Le ministère paroissial ne va pas sans œuvres, cercles, associations, etc. Observez les moyens qui réussissent là-bas et imitez-les. Laissez-vous entraîner par une sainte émulation. »

[459] Enfin, au sujet du Protestantisme, voici le mot d'ordre du Père Dehon :

« Le Protestantisme, voilà l'ennemi ! Cependant il importe d'établir une distinction bien nette entre la secte et les personnes. Détestez le Protestantisme, affreuse maladie morale qui ronge certaines nations, et les conduit peu à peu au matérialisme et à l'athéisme. Mais ayez pitié des Protestants, aimez leurs âmes et cherchez à les gagner. Parlez-leur toujours avec charité. Appelez-les en chaire « nos frères séparés ». Rien de plus aisé que de leur montrer, l'Histoire et l'Écriture en mains, que l'origine du Protestantisme est honteuse, que son principe est ruineux et que la secte est en pleine dissolution. » Les deux premiers points de cette thèse sont dans toutes les mémoires ; quant au dernier, pourquoi le passer sous silence, Au vrai, malgré son activité, digne d'une meilleure cause, le Protestantisme est en pleine dissolution : Il se divise à l'infini. Les meilleurs de ses adhérents passent au catholicisme brusquement ou par étapes. Ils montent à ce qu'ils appellent la Haute Église, en attendant leur entrée dans la véritable Église. Les autres tombent dans l'indifférence ou simplement dans le positivisme ou l'affairisme. Les fondateurs du Protestantisme ont voulu réformer l'Église... ils ont fondé cinq cents églises et plus, qui se dissolvent l'une après l'autre. Celles qui ont l'appui du pouvoir civil durent plus que les autres, mais,

peu à peu, elles sont abandonnées elles aussi ; il faut les détacher de l'État, comme on le fait en Angleterre, et bientôt elles s'effriteront jusqu'à tomber en poussière. « Quelle belle tâche vous avez là-bas, conclut le Père Dehon, envoyant en Alberta ses premiers missionnaires, mais aussi quels saints elle demande ! Nous ne serons bénis que si nous sommes de bons religieux, bien fidèles à notre règle. Le danger, pour vous, est de vous habituer peu à peu à la vie séculière. Il faut que vous soyez au moins trois dans chaque poste, tous les exercices de règle doivent se faire en commun ; la méditation, l'examen, la lecture spirituelle et l'adoration sont choses sacrées pour nous. L'adoration réparatrice est la note caractéristique de notre Congrégation, elle ne peut être omise : si vous êtes deux ou trois, ouvrez le tabernacle, une heure avant le repas du soir et faites votre adoration. Quelques pieux fidèles se joindront à vous ; si l'assistance est suffisante, vous terminerez par la bénédiction. Vos retraites de chaque mois et de chaque année doivent se faire rigoureusement, selon nos règles et nos coutumes. Soyez très prudents pour les relations extérieures, évitez les invitations. Gardez l'obéissance envers le supérieur que nous désignerons pour la mission. Il y va de votre salut ! Édifions, soyons religieux. Nous sommes là comme les anges envoyés de Dieu pour le salut du peuple. J'aime votre mission et je voudrais que ma bénédiction ait la fécondité de celle des Patriarches. »

[460] Deuxième partage en Provinces : fondation de la Province de Hollande (1911)

Le 8 avril 1911, les Membres néerlandais de la Congrégation, qui, eux, n'avaient pas été décimés comme les Français par la persécution, sortirent de la Province occidentale, comme une pousse vigoureuse du printemps, pour se constituer canoniquement en Province de Hollande. Il semble que, d'un seul coup d'œil, on puisse embrasser la vie de la nouvelle Province, depuis sa fondation jusqu'à nos jours ; car, n'ayant subi aucun démembrement, la Province de Hollande n'a fait que se développer prodigieusement d'ailleurs, en droite ligne. Aussi n'hésitons-nous pas à donner ici un aperçu de son développement ultérieur.

Écoles. La première école hollandaise avait été fondée, on s'en souvient, à *Bergen-op-Zoom*, en 1900. En 1921 allait s'ouvrir l'école de *Lanaeken*, et en 1929 celle de *Helmond*.

Noviciat. Le premier noviciat de la Province de Hollande fut établi pour les Frères coadjuteurs à *Bergen-op-Zoom* en 1904, et y resta ouvert jusqu'en 1909. À partir de 1908, un nouveau noviciat s'ouvre à *Asten*, mais il ne sera affecté qu'à partir de 1927 à la formation religieuse des frères de chœur : enfin à *Heer II*, sera fondé, en 1926, sera établi en 1927, pour les Frères coadjuteurs, un nouveau noviciat.

Maisons d'études. Jusqu'en 1912, les étudiants de la Province de Hollande continueront à suivre les cours de philosophie et de théologie de Louvain, mêlés à leurs confrères de la Province franco-belge. En 1912, la Province de Hollande aura enfin son grand séminaire à *Liesbosch*. De 1919 à 1922 s'ouvrira à *Heer II* un deuxième séminaire, destiné à l'enseignement de la philosophie. Enfin en 1927, s'ouvrira la Maison de *Nimègue*, destinée à ceux de nos étudiants qui suivaient les cours de l'Université de cette ville ; et depuis l'année 1930, se trouve, dans cette Maison, un scolasticat de théologie, une magnifique bibliothèque de la dévotion au Sacré-Cœur et des ouvrages publiés, en toutes langues, par les Prêtres de la Congrégation.

Autres fondations. Bientôt, en 1911, s'ouvriront l'Institut d'adoption de *Heer*, puis la Maison de *Maastricht* ; et six autres fondations de 1911 à 1931 : *Heer II*, en 1916 ; de *Rips*, 1922 ; *Amsterdam I*, 1923 ; *Rotterdam*, 1923 ; *Amsterdam II*, 1929 ; *Brouwhuis*, 1929 ; *Delft*, 1931.

[461] Parmi les fondations qui suivirent de près l'établissement de la Province de Hollande, il y a lieu de signaler tout spécialement celle de *Heer*, comme une mise en œuvre des vues dont le Père Dehon fut toute sa vie l'apôtre, dans le domaine religieux et social. Entravé par les lois, en France, il stimule du moins l'activité apostolique des siens, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, en dehors de nos frontières.

Un type d'œuvre sociale : L'Institut d'adoption pour jeunes gens à Heer (1911), (d'après un rapport du Révérend Père Winkeler)

Parmi les misères qui étreignent le cœur, à notre époque, impossible de ne point s'arrêter avec une émotion poignante devant la détresse lamentable de la jeunesse abandonnée ou coupable. C'est pour elle que notre « INSTITUT D'ADOPTION » de *Heer* a été fondé. Dans cette œuvre, nous nous efforçons, avec un succès qui s'affirme d'année en année, d'assurer au

plus grand nombre possible des jeunes épaves que rejette la vie, l'éducation qui, en faisant d'eux des hommes dignes de ce nom, pourvoira à leur relèvement. On y reçoit, de sept à vingt-et-un ans, les jeunes gens que leur situation malheureuse n'expose que trop aux pires déchéances ; et nous leur procurons, avec une solide éducation chrétienne, les moyens de gagner honnêtement leur vie, en leur assurant une situation indépendante, dans la société.

La législation hollandaise renferme un certain nombre de lois dites « lois d'enfants », sans doute encore insuffisantes à assurer la protection idéale de ceux qu'elle vise, mais dont les dispositions se révèlent des plus favorables envers les nombreuses institutions qui s'en occupent. La loi, en effet, répartit très nettement, en deux catégories, les enfants qui sont de son ressort : ce sont d'abord les enfants moralement abandonnés, ou « enfants en tutelle », puis les enfants coupables ou « enfants du Gouvernement ». Les enfants dits « en tutelle » sont habituellement placés dans les Maisons d'adoption, sans avoir donné lieu, par eux-mêmes, à cette mesure ; le plus souvent ce sont leurs parents qui sont en cause ; ainsi, les parents se sont-ils montrés incapables de prendre un soin raisonnable de leurs [462] enfants, un jugement les prive de l'exercice du pouvoir paternel, qu'ils ne sont pas à même d'exercer ; refusent-ils, de remplir leurs devoirs envers leurs enfants ? c'est alors la déchéance du pouvoir paternel qui est prononcée. Dans les deux cas, le Gouvernement prend l'enfant en tutelle et pourvoit à sa formation jusqu'à sa majorité. Quant aux « enfants du Gouvernement », ce sont ceux qui, ayant commis, en dehors du cercle familial, un délit dont ils sont reconnus responsables, se voient mis, par jugement, à la disposition du Gouvernement. C'est alors qu'a lieu l'internement dans un Institut d'adoption. On conçoit, dès lors, combien lamentable serait la condition des enfants catholiques de l'une et de l'autre catégorie, et combien leur avenir laisserait peu d'espoir de relèvement, s'il n'existait aucun établissement catholique où il pussent être admis.

C'est parmi les établissements de ce genre, que notre Maison d'adoption est classée : les deux catégories d'enfants visées par la loi y sont représentées. À noter cependant que, depuis quelques années, les « enfants du Gouvernement » ne sont plus, chez nous, qu'une infime minorité, atteignant au maximum la proportion de 25 %. D'ordinaire, la Maison d'adoption n'assume pas, de sa propre autorité, la tutelle d'un enfant ; elle l'accepte seulement du Conseil de tutelle qui la lui propose. Conformément aux statuts, entérinés par décret royal du 15 juin 1911, les pensionnaires peuvent demeurer à l'Institut d'adoption, de l'âge de sept ans, à celui de vingt-et-un ans. Ils y sont d'abord astreints à la fréquentation de l'école primaire de l'Institut d'adoption ; ils peuvent ensuite choisir un métier, tel que ceux de forgeron, de menuisier, de peintre, d'imprimeur, de jardinier, de garçon de ferme, etc., dont la théorie et la pratique leur sont enseignées à l'Institut même.

Depuis l'année 1932, nos pupilles ont en outre la faculté d'obtenir, à l'Institut d'adoption, leur diplôme d'ouvrier spécialisé ; ainsi leurs perspectives d'avenir se trouvent considérablement élargies ; et il arrive que, sans attendre l'âge de vingt-et-un ans, il n'y ait plus aucun inconvénient à les placer chez un patron, ce qui leur permet de gagner désormais leur vie.

L'influence que nous exerçons peut être envisagée sous un double aspect : Ce qui saute tout d'abord aux yeux, c'est que notre Institut d'adoption s'efforce de développer les capacités [463] de ses pupilles et leur vie sociale, conformément au but que nous avons indiqué, dès les premières lignes du rapport que nous parcourons ; mais ce n'est encore là qu'une partie de la tâche qui s'impose à notre Institut. C'est par les idées et les convictions que l'on mène le monde. Aussi notre Institut d'adoption a-t-il un *esprit*, celui de la Congrégation ; deux mots le résument : *Amour et Réparation* ! dont les Frères sont, pour nos pupilles, les exemples vivants. Est-il besoin d'ajouter que, surtout dans un institut de ce genre, la tâche de l'éducateur est ardue ? L'enfant prématurément sevré des joies du foyer familial, a souvent un caractère difficile ; nous nous efforçons de remédier à ce défaut en développant, à

l'Institut, l'esprit de famille : à cet effet, les pupilles sont partagés en trois groupes : les écoliers, les petits ouvriers, les grands ouvriers. Chacun de ces groupes se subdivise en quatre autres d'environ vingt enfants ou jeunes gens ; ces sous-groupes, qui vivent séparés l'un de l'autre, sont appelés des « *réfectoires* ». Chaque « *réfectoire* » a ses locaux spéciaux, sa cour, son dortoir, etc., et à chacun d'entre eux préside un frère, véritable père de famille nombreuse, qui ne quitte ses pupilles, ni de jour, ni de nuit. C'est de lui, en effet, que dépend l'esprit qui régnera au « *réfectoire* ».

Ce trop modeste exposé permet de comprendre pourquoi la Maison de Heer fut toujours si chère, au cœur de notre vénéré Fondateur : n'y trouvons-nous pas l'une des plus magnifiques réalisations de ses ambitions sociales ? La fondation de cet Institut remonte à l'année 1911 ; elle est due à l'initiative du Révérend Père Kusters, sur l'instigation de l'un de ses amis, M. l'Abbé Hillen, alors recteur d'une maison d'adoption pour jeunes filles catholiques à Maastricht. Fort de l'autorisation de notre Très Révérend Père Général, de celle de Son Excellence Monseigneur l'Évêque de Ruremonde et de l'approbation du Gouvernement hollandais, le Père Kusters se mit à l'œuvre, et, en réalisateur qu'il est, il eut tôt fait de mettre sur pied son projet. En fin de mai, il était nommé recteur de l'Institut ; le 15 juin un décret royal accordait à l'œuvre le privilège de la personnalité civile et la qualité de Société de Tutelle ; en mai 1912, la première des quatre ailes du bâtiment était prête, mais l'achèvement du plan total ne devait être réalisé qu'en 1914. Jusqu'alors, notre administration avait pu subvenir sans difficultés aux besoins de l'Établissement, tout [464] en se contentant jusqu'alors d'une maison des plus modestes ; en 1914, les affaires changèrent de face ; sans doute, nous disposions désormais d'une maison grande et belle, mais avec les années de guerre, la question de l'entretien de nos 230 à 240 enfants devint un problème extrêmement angoissant. Le bon esprit des pensionnaires subit quelque peu la répercussion de cet état de choses, d'autant plus que le niveau moyen n'avait jamais été si bas, qu'en ces années de crise.

Ce fut dans ces circonstances, qu'en février 1917, le Révérend Père Herman appelé à succéder au Père Kusters, prit en mains la direction de la maison ; après lui se succédèrent le Révérend Père van den Sengen (1923-1927) et le Révérend Père Ros (1927-1933) ; au moment où nous rédigeons ces lignes, le Révérend Père van den Haarschot en est le directeur à la fois énergique et paternel. De 1918 à 1934, ce fut la période de mise au point et d'amélioration de l'œuvre. Ainsi, à partir d'octobre 1928, les religieuses Franciscaines d'Erlebad se chargèrent de la cuisine et de la buanderie ; ce fut là une sérieuse amélioration de détail. Mais il est un fait qui marque un progrès radical, c'est que, depuis 1929, notre Institut est associé au Corps enseignant technique approuvé par le Gouvernement. Jusqu'à cette époque, l'enseignement des métiers était, chez nous, surtout d'ordre pratique ; faute de personnel enseignant doué des compétences requises, il ne nous avait pas encore été possible de porter l'enseignement théorique au degré de perfection qui convient : c'était là un idéal, dont la réalisation dépassait alors les ressources d'un Institut privé. Or, en 1927, deux de nos frères dûment préparés, obtinrent leur diplôme légal de Maître menuisier et peintre, et un maître laïc de la maison réussit également son examen. Grâce à ces trois diplômés, nous étions désormais qualifiés, pour faire appel à l'aide gouvernementale. Cet appel fut entendu, et en mai 1929, le Département de l'Enseignement des Arts et Métiers mettait des fonds à la disposition de notre Institut, s'engageant en outre à lui assurer une subvention, de la part du Gouvernement, dès le 1^{er} juillet 1929. C'est alors que, grâce à cette aide, nous avons été à même d'annexer à notre Institut une École professionnelle. Le 15 janvier 1930, les premières leçons y furent données, et le 21 avril 1931, le nouveau bâtiment de cette École, très moderne de construction et d'aménagement, fut inauguré.

[465] **Maison de Maastricht (1911)**

À Maastricht, non loin de la gare principale, les Prêtres du Sacré-Cœur desservent une

paroisse, dont l'importance est d'environ 1500 familles, représentant un nombre d'au moins 7000 catholiques. Rien d'émouvant comme le spectacle de cette belle population si profondément religieuse, que l'on voit se presser le dimanche, dans sa vaste église si moderne ! On se sent comme entraîné à mieux prier, dans ces assistances de mille à quinze cents fidèles, qui successivement, n'assistent pas d'une manière quelconque aux cinq messes paroissiales, mais y prennent part, avec un sens liturgique très affiné. À chaque messe, une courte allocution doctrinale à laquelle les hommes, qui d'ailleurs remplissent là-bas en majorité leur devoir dominical, ne sont pas les moins attentifs. Le soir, l'église se remplit de nouveau, pour le sermon proprement dit, suivi du salut. Et tout le monde chante ! En semaine, c'est à peine si l'assistance est moins nombreuse, aux messes du matin. Et les affaires n'en vont pas plus mal, bien au contraire ! On sent vraiment, dans cette église, vibrer l'âme catholique de tout un peuple ! C'est dans la vie paroissiale qu'il vient puiser, grâce à la pratique des sacrements, la force de vivre sa foi, en famille, à l'atelier, au bureau, dans la rue, et jusque dans les relations mondaines.

Pour encadrer les paroissiens, de magnifiques associations d'hommes et de dames, des patronages de jeunes gens et de jeunes filles, établis avec le sens de la pratique, où les grands organisateurs que sont les Hollandais, sont passés maîtres.

De Hollande, poussons maintenant jusqu'en Afrique, pour continuer la revue des fondations, remontant à cette époque.

Le Christ au Cameroun avant la guerre (1911)⁹³

Après avoir longuement envisagé la vie missionnaire – selon le mot du Père Hugon – comme « le don total d'eux-mêmes à Jésus, comme le martyre du sang et de la charité », les Prêtres du Sacré-Cœur sentirent se ranimer leur ardeur apostolique, lorsqu'au début de 1912, ils apprirent la décision pontificale [466] de créer une nouvelle mission au Cameroun⁹⁴, pour la leur confier. Les préparatifs de cette entreprise furent aussitôt menés bon train ; et, le 9 novembre 1912, nos premiers Missionnaires s'embarquaient à Hambourg, sur le « Henny-Woermann », à destination du Cameroun. Après une traversée de plus de trois semaines, ils débarquaient à Douala, qui était alors le port allemand de la colonie. Une rapide prise de contact avec Sa Grandeur Mgr Vieter, évêque missionnaire des Religieux Pallotins, pour mettre au point, sur place, leurs dernières dispositions, et en avant ! L'entreprise était d'importance : il s'agissait en effet, pour eux, de pénétrer au cœur du pays, pour prendre possession de la région de steppes et de montagnes, qui constituait leur nouveau champ d'apostolat. Trois semaines de randonnées, tantôt à pied, tantôt en chemin de fer, à travers la zone missionnaire des religieux Pallotins, les séparaient encore du territoire que la Propagande leur avait confié. Enfin, ce fut l'heure tant désirée, où nos missionnaires purent goûter la joie de toucher au terme de leurs efforts : ils avaient atteint le territoire de leur future mission ! Jusqu'alors, aucun apôtre de la foi n'y avait jamais pénétré.

Ce fut à Koumbo, résidence du chef des Bansso, que les Pères décidèrent l'établissement de leur centre de mission. L'accueil ménagé par le Chef aux missionnaires, fut empreint de cette solennité assez compliquée, en usage à la cour, dans les grandes circonstances ; après bien des palabres, l'interprète qui faisait fonction de guide – un catéchiste nommé Pierre Wame, adjoint à nos Pères par les missionnaires Pallotins, – exposa au Chef le but et les raisons pour lesquelles les missionnaires étaient venus dans la région. Contre toute espérance, le Chef ne fit aucune difficulté d'accorder, sur le champ, aux

⁹³ D'après *Missionskalender der Herz-Jesu-Priester*, 1934. Missions-Prokura, Krefeld.

⁹⁴ « Le Cameroun est situé entre la Nigéria, le Gabon, le Moyen Congo, l'Oubangui-Chari et les territoires du Tchad. La France a sous mandat, depuis la guerre, environ 400.000 km² avec 1.640.000 habitants. Les missions du Cameroun sont en plein développement. » Mgr Boucher : *Petit Atlas des Missions catholiques*. Hatier, Paris 1933.

missionnaires, l'autorisation de prêcher l'Évangile à sa tribu ; il poussa même la courtoisie jusqu'à leur assigner un territoire destiné à l'établissement de la nouvelle mission.

Décidément, la Providence s'en mêlait ! On se mit aussitôt à [467] l'œuvre. En peu de temps, les hommes de Koumbo élevèrent les premières huttes de la mission : l'une serait la chapelle, l'autre l'école, une troisième servirait aux Pères de maison d'habitation, etc... tant et si bien que le 1^{er} janvier 1913, la mission pouvait être considérée comme fondée. On comprend la joie triomphante du Révérend Père Supérieur Lennartz, lorsque, rassemblant ses six collaborateurs dans la pauvre chapelle où, en pleine région païenne, trônait enfin le Seigneur de la paix, ils purent d'une seule voix, faire monter vers le ciel leurs actions de grâces ! Au fond, n'était-ce pas là le sentiment même qui palpitait jadis dans le cœur des Apôtres, quand le bon Maître leur dit : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé... »

Sur les sentiers de la Mission – « Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. » (Jean XII, 47) dit Notre-Seigneur ! De même en est-il du missionnaire, cet autre Christ : son rôle est essentiellement constructif. Que de difficultés jalonnent son chemin ! Ce serait à en désespérer si Notre-Seigneur n'avait donné l'assurance bien connue : « Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth. XXVIII, 20) Comment perdre cœur à la tâche, appuyé sur une telle promesse ?

La tribu des Bansso est forte de trente à quarante mille hommes ; chez ces malheureux païens, les plus déshérités sont l'enfant et la femme. L'homme, en effet, possède seul le double privilège de la liberté et de la souveraineté : les autres membres du clan familial lui doivent obéissance. L'homme passe son temps à la construction des huttes, à la chasse, à la danse, il prend part aux assemblées et surveille les travaux de ses femmes. La femme est considérée comme une marchandise (*Die Frau wird als Ware betrachtet*) et traitée comme telle. Elle n'a rien à dire, on l'achète, et la monnaie de ce marché n'est autre que des poules, des chèvres, des vaches, des bagues de cuivre et des lances. Lorsque l'affaire est conclue, notification est faite à la jeune fille que dorénavant elle appartiendra à l'acheteur, qu'elle sera son épouse, tout au moins en ce sens qu'elle lui sera entièrement soumise. Aussi habitera-t-elle, sur le domaine de [468] son maître, un local réservé exclusivement aux femmes. Seule la favorite, la préférée vit avec l'époux. Dans cet état de sujétion, quel peut bien être le rôle de la femme ? Il se réduit à augmenter la fortune de l'homme et à cultiver des terres, dont le produit sera vendu ou troqué au marché. Comment dès lors, s'étonner du fait que l'on estime ici la fortune et le rang d'un homme, d'après le nombre de ses femmes ? Profondément triste est donc la situation sociale de la femme, dans cette société païenne !

Parmi les enfants, les garçons surtout vivent là-bas, dans la misère la plus sordide : dès l'âge de quatre à six ans, ils quittent leur mère pour prendre place dans le local réservé aux garçons ; à eux de pourvoir désormais par eux-mêmes à leurs besoins ; entretemps ils s'exercent au javelot, à la danse, et souvent ils accompagnent leur père à la chasse.

Les petites filles restent sous le giron de leur mère jusqu'à l'âge de seize à dix-huit ans ; elles se livrent aux travaux de ménage et à la culture des terres. La mère trouve-t-elle des acheteurs, aussitôt elle vend ses filles. La voilà seule dorénavant et, sans doute par atavisme, elle s'accommode bientôt de sa nouvelle situation.

On le voit, le païen n'a pas de vie de famille : c'est là un grand malheur !

« Fondée par la nature et par la grâce, la famille constitue un corps inviolable et sacré, elle possède d'imprescriptibles droits ; ces droits, le pouvoir humain ne les crée pas, il doit les reconnaître et les protéger. Alors même que la famille est fondue avec d'autres familles, dans l'organisme social, elle reste toujours, par sa nature même, une parfaite unité ; elle a une vie propre, une histoire spéciale, elle a des lois divines et éternelles,

loi de stabilité, loi d'autorité, loi d'amour. Ainsi comprise, la famille est le pivot de la société humaine⁹⁵. »

Notre devoir le plus impérieux est donc d'affermir la cellule familiale, et par conséquent d'aider la femme à conquérir les droits que lui confère l'Évangile, de la délivrer de la misère et de l'esclavage.

Une décision s'imposait aux nouveaux missionnaires du Cameroun. Par où aborder leur tâche missionnaire, comment [469] semer la bonne semence ? Allaient-ils s'adresser aux adultes ? N'eut-ce pas été en pure perte ? Habités dès l'enfance au paganisme le plus abject, les adultes n'étaient pas préparés à recevoir l'Évangile : Ainsi, pouvait-on sérieusement espérer les voir comprendre d'emblée les raisons profondes et la portée des sacrifices imposés par la Loi nouvelle, et spécialement l'obligation de renoncer à la polygamie ? À supposer qu'il se fut produit, leur geste devait entraîner fatalement, pour eux, une telle déchéance morale aux yeux des leurs, qu'une action dans ce sens se révélait absolument inefficace. Elle se heurtait d'autre part à différentes difficultés qui tenaient alors à la nature des choses : les missionnaires étaient encore très imparfaitement familiarisés avec la langue du pays ; et surtout, les noirs ne voyaient guère dans les blancs, quels qu'ils pussent être, que des ennemis. Objection spécieuse si l'on veut, mais dont il n'est que trop facile de découvrir la genèse, dans ces esprits de primitifs : Les blancs n'avaient-ils pas envahi leur pays, ne les avaient-ils pas dépossédés de nombreux droits, n'avaient-ils pas limité leur liberté, soumettant les lois et coutumes traditionnelles aux lois des nouveaux maîtres du pays, assujettissant les noirs à l'impôt et à de pénibles corvées, telles que la construction des routes ? Or, le noir n'avait pas la moindre idée du progrès ! Comment, dès lors, les missionnaires blancs eussent-ils pu parler de christianisme, attendu que les noirs adultes voyaient en eux, non le prêtre absolument désintéressé, mais seulement le blanc abhorré ?

Si l'on voulait avoir quelques chances de dissiper l'équivoque, rien de tel que de mettre les noirs en présence des faits, en nous ingéniant à promouvoir leur bien, de la façon la plus désintéressée qu'il soit ! On les prendra donc par le cœur, on leur fera du bien ! Chez eux, pas de désir plus ardent que celui de sortir de leur lamentable état d'ignorance. Rien de plus légitime ! Notre apostolat commencera donc par l'école, et la culture générale servira de véhicule à la science de Dieu.

Les résultats dépassèrent bientôt les espérances : Nombreux furent les pères de famille qui confièrent librement leurs enfants à nos écoles. Les enfants restèrent à la mission, soumis à ce simple programme : *ora et labora* ! Le matin, prière et sainte messe ; au cours de la journée, travail intellectuel et [470] physique. Bientôt un certain nombre d'adultes se présentèrent eux aussi à la mission. Poussés d'abord par la curiosité, ils furent peu à peu gagnés, par le fait du dévouement si désintéressé des missionnaires et assistèrent, sans fausse honte, aux leçons que les missionnaires donnaient à leurs cadets. Le dimanche, pas de travail ; toute la journée se passa à la prière, aux cérémonies et à une détente bien méritée ; après la grand'-messe, les élèves dont les familles habitaient le voisinage, allèrent en visite chez les leurs ; les autres restant à la mission, partagèrent le temps libre entre les jeux et les danses. Aux grandes fêtes, l'affluence se fit bientôt plus considérable, pour prendre part aux splendides cérémonies du culte catholique.

C'est ainsi que peu à peu, la tribu des Bansso passa des préventions injustifiées à la sympathie, et de la sympathie à la considération envers les missionnaires. La confiance vint alors comme d'elle-même, et les malades furent présentés en consultation aux « hommes de Dieu ». Sans doute, tous ces malheureux ne s'en retournèrent pas guéris ; pouvait-il en être autrement ? Du moins, nombreux furent ceux qui trouvèrent, auprès des Pères, avec quelques soins, la santé de l'âme dans le sacrement du baptême. Jusqu'alors, l'école ne recevait que des garçons et des hommes ; le fait se conçoit aisément, puisque la fillette et la femme, n'étant

⁹⁵ L. Dehon : « *Manuel social chrétien*. » 2^e édition, p. 3

que des « choses », passaient pour n'avoir pas besoin d'instruction. Évidemment, impossible de nous résigner à cette manière de voir : aux hommes chrétiens, il fallait des femmes chrétiennes ! Voilà pourquoi le Révérend Père Lennartz établit dans sa mission un premier groupe de religieuses qui fut chargé de l'éducation chrétienne des filles.

Les choses en étaient là, lorsqu'au mois d'août 1914 éclata le coup de tonnerre de la terrible guerre ; l'œuvre d'évangélisation si bien mise en train dans cette partie du Cameroun, fut bientôt anéantie. Il reste du moins, à nos confrères allemands, le souvenir et la consolation d'avoir été là-bas, grâce au Sacré-Cœur, les premiers pionniers de l'Évangile. Ils ont bien mérité de l'Église et de l'humanité !

[471] Mission de Suède (1911)

Selon les nécessités du moment, l'activité apostolique des Prêtres du Sacré-Cœur fut toujours sollicitée, dès qu'ils eurent quelques maisons, même en dehors de France, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre partie du monde : à l'Equateur, au Brésil, au Danemark, en Belgique, en Allemagne, au Canada, en Hollande, au Cameroun, ailleurs encore... « Ne faut-il pas laisser le bon Jésus jouer à la balle avec nous ? » aimait à répéter le Père Dehon... Aussi son bon cœur ne savait-il guère résister aux désirs manifestés par l'un des représentants qualifiés de l'Église hiérarchique : un prêtre du Sacré-Cœur n'est-il pas à sa place, partout où il y a à aimer et à réparer ?

En l'année 1911, ce fut du côté des pays Scandinaves que l'attention du Père Dehon fut attirée. Que de ruines à relever, que de réparations à offrir au Cœur de Jésus dans ces régions ! Rien de tel que de voir les faits tels qu'ils sont, pensait le Très Bon Père ! Il ne cessait de le répéter : Jadis l'Église de Suède s'annonçait au mieux et laissait entrevoir les plus belles espérances ; mais elle fut coupée dans sa fleur. Le catholicisme y avait cependant de puissantes racines séculaires ; Ebbon, évêque de Reims, en l'année 823, avait inauguré l'évangélisation de la Scandinavie, avec l'appui de Louis le Débonnaire, en instruisant quelques Danois des éléments de la religion catholique. En 826, Hérald, roi de Danemarck, avait été baptisé à Mayence, à la cour de Louis le Débonnaire ; à son retour dans son pays, il emmena avec lui saint Anschaire ainsi que de zélés missionnaires anglais et français. En 830, saint Anschaire partit pour Upsal, en Suède où il reçut du roi Bjoern, allié à la monarchie franque, une bienveillante hospitalité et il y laissa des missionnaires. De retour en Suède, il se lia d'amitié avec le roi Olaf ; en 1024, un autre roi Olaf se fit baptiser, et désormais ses successeurs restèrent fidèles à la foi catholique. En 1155, le roi Eric-le-Saint travailla avec beaucoup de zèle à l'évangélisation de la Finlande et en 1158, Henri, évêque d'Upsal, y mourut martyr. Vers l'année 1335, un autre évêque d'Upsal, nommé Hemmig, commença la conversion des Lapons à Tornéa. Au XIV^e Siècle, sainte Brigitte, princesse de Néricie, une des âmes les plus privilégiées de l'Église par ses étonnantes [472] révélations, fonda le monastère et la Congrégation de Wadstena ; et, après avoir donné à l'Église sainte Catherine de Suède, sa fille, elle alla mourir à Rome. La Suède se couvrit alors d'églises et de couvents qui furent de remarquables asiles de sainteté, de ferveur et de science ; ainsi, la belle cathédrale d'Upsal et l'Université datent du XV^e siècle. Pourquoi faut-il qu'au siècle suivant Gustave Vasa se soit laissé gagner, comble les princes allemands, par l'ambition et la cupidité ? Il voulut dominer l'Église et l'organiser à sa façon ; aussi le vit-on s'adjuger les biens des églises et des monastères. Singulière réformation, qui commence par violer les lois divines et humaines !

Le peuple se refusa à subir cette violence, attaché qu'il était à ses rites, à ses croyances, à ses coutumes religieuses. Devant cette résistance, le roi dut se résoudre à transiger ; il conserva une certaine hiérarchie épiscopale, mais indépendante de Rome, avec la messe et certaines cérémonies catholiques. Le relief que donne à ces événements le recul des siècles, ne peut manquer de produire une profonde impression ! Le Christ, Fils de Dieu, aurait-il donc

attendu le XVI^e siècle pour confier l'organisation de son Église à des hommes sans vertu et sans mœurs comme Luther, Calvin, Henri VIII, Gustave Vasa ? Dans cette hypothèse, où serait l'unité que le Christ demandait avec « *un seul troupeau et un seul pasteur* » ? Combien ces réformateurs sont loin des principes évangéliques de justice, de respect du bien d'autrui, de détachement, non moins que des conseils d'obéissance, de pauvreté, de chasteté !

En 1529, Charles-Quint tenta d'amener les novateurs à attendre les décisions d'un Concile, ils protestèrent contre la diète de Spire qui voulait apporter un retard à leurs convoitises ; de là leur nom de Protestants. En Suède, après Gustave Vasa, son fils Jean II se rapprocha du catholicisme ; mais Charles IX proscrivit de nouveau les catholiques, et l'hérésie s'implanta cette fois, pour y subsister jusqu'à nos jours. Pendant ce temps-là, l'Église voyait briller dans son sein les vertus héroïques d'un saint Ignace de Loyola, d'un saint François-Xavier, d'une sainte Tère, d'un saint Philippe Néri, d'un saint Vincent de Paul, d'un saint Alphonse et de tant d'autres !

Lorsqu'il soulignait les faits qui assombrèrent cette douloureuse période, et que nous rapportons d'après ses notes, le [473] Père Dehon donnait les directives suivantes à ses chers missionnaires :

« Vous pourrez rappeler tout cela aux âmes droites qui cherchent la Vérité ; mais en chaire, les controverses doivent être rares. Vous gagnerez plutôt les âmes en leur exposant la beauté de l'Église, sa conformité au plan divin, son action incessante, son zèle pour tous les droits de Dieu, pour la paix, pour la prospérité des peuples. »

Les pays Scandinaves restèrent trois siècles sans revoir de prêtre catholique. En 1886, Rome parvint à ériger, à Stockholm, un Vicariat Apostolique. Son premier titulaire fut Sa Grandeur Mgr Bitter, remplacé en 1922 par un évêque jeune et ardent Sa Grandeur Mgr Jean Müller.

Nos Pères furent appelés en Suède par la bienveillance de Sa Grandeur Monseigneur le Vicaire Apostolique en 1911, quelques années après que les Russes eurent entravé notre ministère en Finlande. La tâche y est rude ! La nature des choses le veut ainsi. Mais le temps, le travail acharné des prêtres et surtout la grâce de Dieu, feront peu à peu tomber les barrières, qui empêchent encore la noble nation suédoise de se rapprocher de Rome.

Nos Pères ont successivement exercé leur ministère apostolique à Gefle de 1912 à 1920 ; à Malmö en 1912 ; à Göteborg en 1913 ; à Oskarström en 1926 ; à Norrköping de 1926 à 1931 ; enfin ils sont établis depuis 1928, à Djursholm.

Fondation de Bologne (1912)

Les mémorables conférences du Très Bon Père sur les doctrines de l'encyclique *Rerum Novarum*, au temps où la Procure de la Congrégation se trouvait au Monte Tarpeo, nous ont permis de saisir sur le vif l'intimité des rapports qui, de longue date, unissaient Monseigneur della Chiesa et notre Fondateur. Lorsque ce pieux et sympathique Prélat eut été élevé à l'archevêché de Bologne⁹⁶, non seulement il pressa le Père Dehon de jeter, dans sa ville archiépiscopale, les fondements d'un établissement des Prêtres du Sacré-Cœur, mais il y prêta encore activement la main, comme en témoigne la lettre suivante :

[474] « Les liens de l'ancienne amitié qui me lient au Fondateur de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, écrivait le 4 novembre 1912, Son Excellence Monseigneur della Chiesa, Archevêque de Bologne, m'ont toujours porté à entourer de la plus profonde bienveillance l'École apostolique, que son Institut a fondée ici. Mieux encore ! Depuis que les anciens élèves de cette École ont été envoyés à Bologne par leurs Supérieurs, afin d'y terminer leurs études, je sens ma vieille affection pour les Prêtres du Sacré-Cœur s'accroître encore, s'il est possible ; et j'éprouve l'intérêt le plus vif, pour ceux de leurs plus jeunes élèves qui fréquentent encore leur

⁹⁶ Cf. Révérend Père Paolo Lor. Ceresoli, scj : *Fratel Giuseppe Luigi Berbenni, Novizio dei Sacerdoti del S. - Cuore*, Milano. Casa Editrice S. Lega Eucaristica 1935, p. 53.

École apostolique. Poussé par le désir de leur être utile, je suis heureux de les admettre aux cours de mon Séminaire : de la sorte, j'aurai la joie de leur procurer les avantages d'une formation intellectuelle remarquable, et je suis sûr que mon Diocèse bénéficiera dans une ample mesure de leurs bons exemples et de la ferveur de leurs prières. »

Voici donc les Prêtres du Sacré-Cœur à Bologne. Monseigneur l'Archevêque, le Pape de demain, les établit provisoirement d'abord, dans une modeste maison voisine du Séminaire Saint-Joseph, « Via Petralata » n° 58. Le 1^{er} janvier suivant, l'illustrissime Archevêque daignait nommer le regretté Père Ottavio Gasparri scj, Supérieur du « Sanctuaire de Sainte Marie Reine du Ciel », appelé aussi « église Notre-Dame des Pauvres », « Via Nosadella » n° 6 ; et bientôt les circonstances permirent de transférer l'École destinée à la formation de nos futurs missionnaires dans des locaux contigus à ce sanctuaire. Ce provisoire allait durer jusqu'à la fin de l'année 1925.

L'humble résidence de la « Via Nosadella » n'en resta pas moins, pour autant, particulièrement chère à Son Excellence Monseigneur della Chiesa : le Prélat n'allait-il pas dans son extrême bienveillance, jusqu'à nous faire l'honneur de se proclamer « *le fondateur de L'Œuvre des Prêtres du Sacré-Cœur en Italie* » ! « *Ce sont mes Pères* », aimait-il à répéter ! Aussi voyons-nous le vénérable Archevêque, au cours de son épiscopat à Bologne, honorer maintes fois notre résidence de ses visites amicales. Faut-il rappeler, par exemple, la Fête du Sacré-Cœur, où chaque année le Prélat se faisait une joie d'assister à la Sainte Messe, dans notre chapelle, puis de partager nos agapes fraternelles, et même, l'après-midi, de donner la bénédiction du Très Saint Sacrement ? Après son élection à la pourpre, au Consistoire du 25 mai 1914, Son Éminence le Cardinal della Chiesa voulut un jour encore être des nôtres, – c'était la dernière fois avant son [475] élection au Souverain Pontificat, – à l'occasion des grandioses solennités de la fête du Sacré-Cœur, au « Sanctuaire de Notre-Dame des Pauvres ». En cette circonstance, son Éminence offrit au sanctuaire un magnifique tableau, dont l'envoi était accompagné de l'autographe suivant :

« Les missionnaires du Sacré-Cœur de l'École de Bologne iront, sans doute bientôt, répandre au loin le parfum de leurs vertus : et ce sera grande liesse, dans les pays qui seront à même d'apprécier combien suaves sont les fruits de leur savoir ! Toutefois, c'est à Bologne qu'à toute éternité restera l'honneur d'avoir fait épanouir ces fleurs et mûrir ces fruits. Je souhaite que le Seigneur bénisse largement les Supérieurs et les Élèves de l'école des missionnaires du Sacré-Cœur de Bologne. »

Élu pape aux jours sombres de 1914, Sa Sainteté Benoît XV restera notre bienfaiteur et notre grand ami.

Après la guerre de 1914-1918, notre modeste Maison d'études de Bologne reprit son activité ; les vocations à la vie religieuse et missionnaire y affluèrent, au point qu'il fallut songer à l'agrandir. Les travaux de construction commencèrent via Derna 45, à la fin de l'année 1924 ; l'inauguration du nouveau bâtiment eut lieu en 1925. Déjà cette Maison a enrichi nos œuvres d'une trentaine de prêtres ; une cinquantaine de profès s'y préparent encore au sacerdoce.

Autres fondations de la même époque

Alors, se multiplient les fondations, conformément aux besoins du moment, dans la Province française, dans la Province orientale et dans la Province hollandaise.

Pour la France, c'est l'école Saint-François-Xavier, destinée aux vocations tardives, qui est ouverte, en 1913-1914 à Frésignies Brugelette (Belgique).

Pour la Province allemande, c'est en 1912, l'établissement à Créfeld d'une Procure des Missions de cette Province ; et en 1913, l'inauguration, par nos Pères allemands, d'un ministère fécond à l'église du Saint-Esprit, à Vienne en Autriche.

Pour la Hollande enfin, c'est, en 1912, l'ouverture à Liesboch (près Bréda), d'un

magnifique Séminaire de philosophie et en 1916 à Heer, la création d'une nouvelle Maison qui, jusqu'en 1919, fut d'abord sanatorium avant de devenir scolasticat.

[476] III. 1914-1918

Le patriotisme du Père Dehon

Ni l'individu, ni la famille ne sont capables de réaliser leurs destinées s'ils restent livrés à leurs seules forces :

« La nature même de l'homme lui fait de la tendance sociale un besoin et une loi. Considérez les facultés de l'homme, vous verrez que, pour acquérir leur épanouissement, elles exigent le bienfait de la vie sociale. Pour l'entretien convenable de sa vie corporelle, mille objets sont nécessaires ou utiles ; de là naissent les métiers si divers et les échanges qui en sont la suite. Voyez la vie intellectuelle dans son double essor, la science et les arts : pour naître, grandir, s'épanouir, ces deux fleurs plongent leurs racines dans le terrain social et empruntent à l'atmosphère sociale l'air qu'elles respirent. Plus nécessaire encore, plus belle, plus générale aussi est la vie morale, puisqu'elle prépare l'immortelle vie, la vie en Dieu, à laquelle tout homme est destiné⁹⁷. »

S'il aspire à accomplir sa tâche terrestre, s'il veut arriver à cette fin céleste, « l'homme a besoin de la force que donnent le milieu et l'éducation, l'exemple et l'entraînement mutuel ; il a besoin, pour son corps et pour son âme, de l'aide et de la charité fraternelles. »

« Or, s'il est une société qui l'emporte sur toutes les autres en richesses, en puissance, en possibilités presque illimitées pour réaliser cet idéal, c'est bien, pour chacun d'entre nous, la patrie. C'est elle qui nous assure, en même temps que la sécurité, les ressources nécessaires à notre développement intellectuel, moral, économique et social. »

Et puisque sans son aide, l'homme demeure un amoindri, impuissant à réaliser sa destinée, il faut reconnaître dans la patrie, un organisme nécessaire et par conséquent, voulu de Dieu

[477] Est-ce à dire qu'il faille, pour autant, diviniser toutes ses entreprises ? Évidemment non ! « Pour l'État, comme pour les familles et les individus, il y a un droit chrétien. C'est ce droit chrétien que Léon XIII a proclamé dans l'encyclique *Immortale Dei* sur la constitution chrétienne des États.⁹⁸ » Que ce droit soit respecté et aucune patrie ne sera odieusement agressive à l'égard des autres.

Aux yeux du Père Dehon, la patrie n'est pas seulement le territoire des ancêtres resserré, au gré des fluctuations de la politique, dans telles ou telles frontières.

« Pour le chrétien, c'est plus que cela, dit-il. La patrie a son histoire et ses glorieux souvenirs, elle donne le bonheur, le plaisir, la richesse... » (Pour le chrétien c'est le champ, le sol, le foyer, oui, mais) « le champ porte la bénédiction de Dieu ; le lien de la famille est un sacrement ; le foyer est un sanctuaire de prières ; le temple est là qui unit les membres de la cité dans la charité. Pour le chrétien (la patrie c'est encore) le sol, mais trempé du sang des martyrs ; il porte les monuments des œuvres de ses pères ; sa race a auprès de Dieu des ambassadeurs qui sont ses saints, et son histoire riche de faits d'armes, qui sont des luttes de la patrie pour son Dieu... (Aussi) l'homme religieux aime sa patrie en Dieu, il sera prêt à donner son sang pour elle... » (*L'Éducation et l'enseignement*, p. 62)

Si la patrie est vraiment, pour l'homme, comme on vient de le voir, le moyen voulu de Dieu, en vue de nous faciliter l'accomplissement de nos destinées terrestres et célestes, il est de toute évidence qu'elle mérite à la fois d'être aimée, servie, défendue. D'ailleurs, Notre-Seigneur n'a-t-il pas pleuré sur celle qui l'avait vu naître, bien qu'elle se soit montrée au-dessous de tout ce qu'il est possible d'imaginer à son égard ? Or, ne s'est-il pas tout

⁹⁷ L. Dehon : *Manuel social chrétien*, p. 4, 5 et 8. cf. L. Dehon : *L'Éducation et l'Enseignement*. III^e Discours « *Du patriotisme chrétien*. » Passim.

⁹⁸ L. Dehon : *L'Éducation et l'Enseignement*, o. c. p. 63.

spécialement sacrifié pour elle ? Et saint Paul s'adressant aux Romains (IX, 1) ne leur donne-t-il pas

« à la fois une leçon et un exemple de patriotisme ? La patrie, dit-il, c'est une grande famille, ce sont mes frères, mes parents selon la chair. La patrie juive pour lui, c'est plus que cela, c'est le peuple choisi de Dieu, le peuple des patriarches, le peuple de l'alliance, de l'arche sainte, des miracles divins, des prophéties, de la promesse du Rédempteur, c'est le peuple de Dieu et le Christ ».

Fort de ces convictions qui lui tenaient jusqu'au plus intime [478] au cœur, le Père Dehon aima toujours profondément sa petite patrie La Capelle, et sa grande, la France de tous les temps, sans se défendre d'ailleurs d'une certaine préférence pour la France de nos jours :

« Je dois dire que la France moderne retient mon affection et me captive encore, par la vitalité inextinguible de sa foi et de son prosélytisme, et par le réveil toujours spontané de son cœur et de sa charité⁹⁹. »

Voilà pourquoi, tout en entourant la France d'un ardent amour de prédilection, le Père Dehon respectait et estimait, en outre, singulièrement toutes les autres patries, toutes d'ailleurs, également filles de Dieu : de même qu'un fils bien né, préfère incomparablement sa mère à toutes les autres femmes, – pour des motifs d'ailleurs, que le cœur et la raison sentent intimement, plus encore qu'ils ne les connaissent – et cette prédilection marquée n'empêche pas qu'il s'honore d'entourer *à priori* toutes les autres femmes, du plus profond respect issu de l'Évangile.

Aussi comprend-on l'optimisme foncier, singulièrement communicatif, que le Père Dehon garda durant toute la grande guerre !

« Que celui-là doute de l'avenir de la France, qui doute du cœur de son Dieu ! Pour moi, j'espère en Celui qui a dit à une grande coupable : « Il t'est beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé, » et je ne doute pas que le Christ n'aime encore – dut-il châtier beaucoup pour le montrer, – la nation qui, chaque jour, lui prouve encore son amour ; la nation qui, plus que toute autre, est ingénieuse à nourrir et à vêtir le Christ, dans la personne des pauvres ; la nation qui lutte avec elle-même, depuis cinquante ans, pour donner à tous ses enfants l'enseignement chrétien (dans cette lutte, hier encore, les dix justes, en faveur desquels Abraham plaidait les circonstances atténuantes, n'étaient-ils pas en France, deux millions ?), la nation enfin qui garde une fécondité merveilleuse d'apostolat et qui jette en ce moment même ses prêtres au milieu des régions inhospitalières de l'Afrique centrale, comme une semence de chrétiens, destinée à mourir bientôt, pour produire un germe nouveau. »

À Saint-Quentin durant la guerre

Cette mentalité si foncièrement chrétienne et française, qui d'ailleurs ne l'empêchait pas de toucher, pour ainsi dire du [479] doigt, la gravité de la situation, le Père Dehon sut la faire partager aux nombreux saint-quentinois qui eurent affaire à lui. Le rôle du prêtre est toujours, en effet, de moraliser de la voix et du geste, dans tous les domaines, et non de démoraliser ! Le Père ne sortait jamais que par devoir, au cours de l'occupation de Saint-Quentin par l'armée allemande, nous écrit l'un de ses compagnons d'alors, le Très Révérend Père Devrainne ; par contre, on venait en foule le consulter. Et les personnes du dehors, aussi bien que les membres de la Communauté, parfois – on le comprend – plus ou moins déprimés par la violence et la durée des hostilités, reprenaient courage à l'entendre exposer les convictions les plus réconfortantes, qu'il savait, au besoin, agrémenter d'une pointe d'humour. Chose curieuse, malgré sa profonde sensibilité, le Père Dehon fut toujours l'un des saint-quentinois, d'ailleurs assez nombreux, qui demeurèrent alors inaccessibles aux impressions de la peur. Aucune nervosité, chez lui ! Son calme, imprégné de foi, égalait celui de nos grands chefs militaires ; sa confiance était inébranlable, comme la nôtre d'ailleurs, au cours même des bombardements nocturnes les plus fantastiques, il ne descendit qu'une seule fois à la cave.

⁹⁹ L. Dehon : *L'Éducation, et l'Enseignement*, o. c. p. 70.

Volontiers, le Père Dehon rendait service au dehors. De temps à autre, il n'hésitait pas à aller à pied, dans la ville sans cesse bombardée, jusqu'au Couvent des Religieuses Servantes du Sacré-Cœur ; à l'occasion de ces sorties apostoliques, la vieille cuisinière de la Communauté, qui prenait soin de sa chambre, constatait presque toujours, le lendemain matin, que le Père Dehon avait été atteint d'hémoptysies, durant la nuit. Mais, soucieux comme toujours, de n'alarmer personne, le Père lui avait fait une loi de n'en jamais parler. Les autres nuits, surtout à certaines époques, le Père Dehon passait, la majeure partie de son temps, dans de violentes quintes de toux, qui pourtant ne l'empêchaient point d'être le premier à la chapelle, le lendemain matin à cinq heures.

Dans une atmosphère d'épouvante, on vivait cependant la vie de communauté, à cette vieille Maison du Sacré-Cœur, dont chaque pierre surmontant la voix du canon, redisait les souvenirs du passé ! Et, comme jadis, le Père Dehon resta secourable à d'innombrables misères. Faut-il rappeler que malgré les difficultés inouïes du ravitaillement, plusieurs prêtres séculiers sans [480] domicile, par suite des hostilités, trouvèrent près de lui l'accueil le plus fraternel ! L'un d'entre eux resta même son hôte, jusqu'au jour de l'évacuation. Dans cette ville, qui plus de trente mois trembla nuit et jour, le Père Dehon garda une maîtrise suffisante de lui-même, pour se livrer au travail de la composition, mais hélas ! on le comprend, sans la documentation même strictement indispensable. Naturellement, les ouvrages qu'il publia, en sortant de ce milieu infernal, ne pouvaient pas ne pas s'en ressentir fâcheusement...

Durant ces années de poignante détresse, nos confrères de la Province allemande eurent un geste, auquel nous sommes heureux de rendre hommage : Émus de voir le Très Bon Père dans cet enfer de Saint-Quentin, leur bon cœur leur dicta l'attention délicate, tant par déférence filiale, que par vénération pour son sacerdoce et ses cheveux blancs, de chercher à obtenir son évacuation en Hollande ou en Suisse. La noblesse de sentiments qui inspira leur initiative fut appréciée comme il convenait, de celui qui en était l'objet. Le cas échéant, nous eussions agi nous-mêmes, comme nos confrères d'outre-Rhin..., sans d'ailleurs nous leurrer d'aucune illusion, sur l'issue certaine d'une semblable démarche : Sans doute, un sentiment élémentaire d'humanité, à défaut même de charité chrétienne, était bien fait pour porter la Puissance occupante à différents égards, envers les particuliers, surtout, lorsque leur caractère ou leur âge devait les exclure, avec évidence, du nombre des belligérants. Mais, par ailleurs, un autre sentiment plus puissant encore, celui de l'honneur chrétien portait aussi le Très Bon Père à refuser tout traitement de faveur personnel. Une âme réparatrice serait-elle donc capable de songer, un instant, à accepter des adoucissements, *surtout à l'heure du danger*, pour laisser aux non-réparateurs l'atroce misère, dans toute son horreur ? Ne serait-ce pas là le monde renversé ? Non ! le « sauve qui peu » devant le danger, et surtout celui des hommes qui, à un titre quelconque, sont à la tête du peuple, n'a jamais été une vertu chrétienne ! Nous lui connaissons même un autre nom, qui n'est, ni devant Dieu, ni devant les hommes, un titre de gloire. Il ne peut désigner, encore moins, une pratique religieuse ! Faire front à la difficulté, « *agere contra* », selon le mot de saint Ignace, en triompher, pour la gloire de Dieu, [481] notre bien et celui des âmes... voilà, tout au contraire, voilà bien un aspect capital de l'ascèse chrétienne – celle même du Père Dehon, – et de la vie religieuse !

À aucun prix, sous aucun prétexte, le Père Dehon ne quittera donc son poste de commandement, devant le danger : « Grand merci, répliqua-t-il à la proposition qui lui en fut faite, je reste avec ma Communauté ! » Nos confrères avaient rempli leur devoir, le Père Dehon fit honneur au sien !

L'heure approchait où, avec tous les habitants de la région, le Père Dehon allait être déporté en Belgique. Quelle douloureuse situation pour lui, que celle de se voir contraint à abandonner le berceau tant aimé de la Congrégation, sans aucun espoir de le retrouver... En personne, il dirigea pourtant les préparatifs de départ, comme s'il se fut agi d'un simple voyage. Après la Sainte Messe que, seul, il célébra, en cette inoubliable matinée de printemps,

de l'année 1917, chargé de son baluchon, il partit simplement, comme tout le monde, pour le lieu de concentration, mais en tête de ses religieux ; donnant ainsi à tous l'exemple, il déclina même, avec courtoisie l'une ou l'autre offre d'adoucissement qui lui fut offert en dernière heure. « Tout se paye, il ne faut pas rechigner sur le prix », disait-il avec bonne humeur !

« Aussi n'était-ce pas le « *Super flumina Babylonis...* » qu'il avait alors sur les lèvres, (ignorant d'ailleurs, jusqu'au moment où le train s'arrêta, qu'il allait en pays ami) mais l'« IN TE COR JESU SPERAVI, NON CONFUNDAR IN AETERNUM ! » Jamais le Père Dehon n'eut une mentalité de vaincu ! D'une suprême dignité dans les rapports inévitables qu'il eut par nécessité, avec l'occupant, il s'imposa toujours à son respect, tout en restant ce qu'il devait être : Prêtre de Jésus-Christ, Religieux, Supérieur Général, et par conséquent patriote sans peur et sans reproche, sans excès ni défaut ! A ces heures délicates, il s'affirma une fois de plus avec une exquise simplicité, comme « l'une des plus belles figures de la ville », nous écrit encore le Très Révérend Père Devrainne.

La déportation en Belgique

Ce n'est pas seulement au point de vue religieux et social, que le Père Dehon eut le secret de tirer parti de ses loisirs forcés, durant l'occupation. Nous lisons, en effet, dans ses notes :

« J'avais besoin de me recueillir, de rentrer en moi-même, de me sépa-[482]rer du monde, d'achever quelques études, de lire beaucoup, pour m'unir davantage à Notre-Seigneur et préparer le Chapitre Général... »

Deux ans et demi de blocus à Saint-Quentin lui en fournirent l'occasion réellement providentielle. Est-il déporté par l'occupant à Enghien (Belgique) ? il trouve chez les Pères Jésuites un accueil dont il gardera éternellement le souvenir reconnaissant. À ce scolasticat d'Enghien, il voit en pleine activité une communauté bien réglée ; la bibliothèque ascétique et mystique de la maison, gracieusement mise à sa disposition, lui offre les lectures les plus substantielles, dont témoignent ses notes : avec la Sainte Bible, ses auteurs préférés sont alors « saint Grégoire, le Bienheureux Ruysbroeck, saint Bernard, saint Alphonse, M. Saudreau, le Père Surin, Suarez, sainte Térèse, saint Jean de la Croix, sainte Chantal, M. Boudon, Bossuet, le Père Schramm, le Père de Condren, M. Letourneau ». Enfin, il trouve édification et lumières, dans de nombreux échanges de pensées avec les Pères, surtout avec le Père Watrigant.

« Pour ma vie intérieure, écrit-il, je ne désire pas de grâces extraordinaires, j'aspire à un accroissement quotidien de grâces substantielles, par la prière, par l'accomplissement du devoir (*habentibus caritatem, omnis actus est meritorius vel demeritorius*) par l'Eucharistie, par la pratique des vertus. »

Que de fois aussi aimait-il, au milieu des dangers, à recourir à son ange gardien ! En sa réconfortante compagnie, il saluait la Sainte Trinité vivant en lui, et Jésus au tabernacle ; et prenant congé de cet aimable compagnon, il le déléguait vers Marie au ciel. Avec elle, avec nos anges et saints protecteurs, il offrait

« à la Sainte Trinité le beau sacrifice du Cœur de Jésus, pour la louange de Dieu et pour toutes les intentions auxquelles (il avait) des obligations. »

Quelle simplicité touchante lorsqu'il emmenait avec lui, à l'adoration et à l'oraison, les saints qu'il affectionnait le plus, et spécialement les saints du Sacré-Cœur, saint Jean, saint Bernard, sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sainte Marguerite Marie, le bienheureux Claude de la Colombière, quelques beaux saints de France, ceux enfin de notre Congrégation.

« C'était alors une messe spirituelle avec un beau *communicantes* ! »

[483] Il les pria d'offrir, avec Marie, le Cœur de Jésus à la Trinité, en sacrifice d'amour, de réparation et de prière. Bientôt il apprend la destruction de Saint-Quentin,

« en Belgique même, l'occupant exige la déclaration de nos propriétés françaises, avec menaces de perquisitions et de séquestre ; tapis, matelas, linges, cuivres, etc... sont réquisitionnés, les usines sont détruites, les matières premières emportées... c'est la ruine partout. Il ne me reste plus qu'à faire la prière de confiance du saint homme Job, dit alors le Père Dehon, Dieu va peut-être me prendre ce qu'il m'avait donné, que sa sainte volonté soit faite ! »

Le Père Dehon passa ainsi cinq mois de souffrances à Bruxelles, après son séjour à Enghien, et rentra aussitôt en relations avec la plupart de nos Maisons. Sa présence, ses exemples, ses paroles au besoin, contribuèrent à y maintenir le bon esprit. Son optimisme chrétien ne fut pas de trop, pour éliminer le lamentable défaitisme démoralisateur et faire régner le bon ordre. Alors il acheva quelques travaux et en prépara d'autres, tels le *Manuel* pour nos Agrégés et le *Directoire* qu'il revit et compléta ; enfin, il vint en aide – par notre humble intermédiaire – aux jeunes gens de Saint-Quentin qui, contraints de travailler à l'établissement des voies ferrées de l'occupant, au front des Flandres, s'évadaient en masse... et recherchaient à Bruxelles le Père Dehon, à peu près comme leur unique providence.

Le rapatriement

Enfin, le Père Dehon apprit qu'il était question de son rapatriement à Rome, sur la demande expresse du Souverain Pontife. Un officier allemand était venu spontanément lui en donner l'assurance inattendue, de la part de M. le Gouverneur, en octobre 1917. Mais aucune suite ne fut donnée à cette annonce. Le Père dut attendre la formation d'un train de rapatriés ordinaires, qui partit de Bruxelles le 13 décembre pour Evian, par la rive droite du Rhin. Il était temps ! Quelques jours plus tard, deux policiers allemands venaient rue Eugène Cattoir procéder à son arrestation. Son nom avait, sans doute, été prononcé à la légère, par l'un ou l'autre des évadés que nous [484] avons secourus. Heureusement, le Père Dehon était déjà en route pour Evian...

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie... »

En France, le Père Dehon s'efforça de renouer les relations avec ses religieux mobilisés. Que de deuils vinrent s'ajouter, de ce côté du front, à ceux des autres Provinces ! Que d'espoirs fauchés ! Non, il est vrai, en pure perte, car sur quelque front qu'ils fussent tombés, nos religieux avaient réalisé leur idéal d'amour et de réparation. Ainsi,

À Louvain s'était éteint, le 28 juillet 1915, à la suite des souffrances les plus douloureuses, le *Révérend Père Jean Guillaume*, originaire de Pompey (Meurthe-et-Moselle) et Supérieur du scolasticat. Tout jeune encore, le Père J. Guillaume, licencié en théologie et bachelier en droit civil, s'était toujours affirmé, à la fois comme un religieux d'élite, et comme une âme sur laquelle on était d'accord pour fonder les plus belles espérances. Rien de convenu dans ce témoignage qu'une vieille amitié nous dicte ! Pour rien au monde, nous ne voudrions faire surgir sa mémoire d'une atmosphère de brume, fut-ce même, pour en dégager une légende édifiante... Ses notes intimes, que nous avons sous les yeux, suffirent à le ressusciter tel que nous l'avons connu : c'est-à-dire, comme l'une des plus belles incarnations de l'idéal, auquel le Très Bon Père avait consacré sa vie. D'une piété simple, affective et forte pourtant, le Père J. Guillaume était de ceux qui, parmi les jeunes, avaient le mieux compris la pensée intime du Très Bon Père. Avec le vénéré Fondateur et sous la direction du Père André, il aimait à se jeter amoureusement aux pieds de Jésus, pour Lui apporter, par-delà le temps et l'espace, les consolations qu'il nous eut été doux de Lui offrir, sur la voie du Calvaire. Doué d'une facilité de travail analogue à celle de notre Fondateur, il savait en outre se multiplier d'invraisemblable façon ; aussi put-on le voir, à 23 ans, présider, avec une maîtrise dont le souvenir n'est pas effacé, aux destinées de l'école Saint-Clément de Mons et, trois ans plus tard, à celles du Scolasticat de Louvain, tout en pourvoyant à d'innombrables directions de

conscience. Son amour, [485] d'une profondeur peu commune pour le Sacré-Cœur et si actif, ne parvenait pas cependant à le distraire d'une sorte d'appréhension instinctive, au sujet de ce que ses notes de 1907 appellent : « de grandes et prochaines souffrances... » Et son cœur haletant de supputer les croix que Jésus pourrait bien lui réserver. Quelle fête, pour lui, d'en faire d'avance et de bon cœur, un acte d'amoureuse acceptation ! S'agirait-il encore de son admirable mère ?... Déjà il lui avait tant coûté, que tout en faisant un discret appel aux sentiments que le Cœur de Jésus éprouvait sur terre pour Marie, le Père Jean tremblait, sans doute, mais sans faire à la générosité du Cœur de Jésus, ni à celle de sa mère, l'injure de les effleurer même d'un doute ;

« à ton lit de mort – puisqu'il en faut parler quelquefois – écrivait-il à sa mère en 1904, quelle ne devra pas être ta tranquillité, je dirais plus, ta joie ! qu'auras-tu à craindre ton Juge ? Tu lui auras donné ce que tu avais de plus cher, un fils et une fille, tu te seras faite riche des mérites et des prières de tes deux enfants. Dieu ne se laisse vaincre ni en générosité ni en libéralité. N'a-t-il pas promis de rendre au centuple ce qu'on Lui aura donné ? »

C'est, en effet, à la lumière de l'éternité que le Père Jean Guillaume envisageait tous les sacrifices et c'est ainsi qu'il les présentait à sa mère tant aimée, d'ailleurs capable de le comprendre. Écoutons-le lui redire sa confiance en Dieu, le jour où il lui fait part de la vocation qui allait conduire sa sœur, unique soutien de la famille, au couvent des Religieuses Victimes de Mère Marie Véronique, à Namur, où elle se trouve encore : « Je m'étais réservé de te prévenir moi-même... Je comptais faire, de cette nouvelle, la plus belle fleur de mon bouquet de fête... Je voulais t'amener à chanter le *Magnificat* : « Mon âme, glorifie le Seigneur ! » Marie le chantait bien..., et Elle sacrifiait plus qu'un enfant, Elle sacrifiait son Dieu ! D'autres m'ont devancé, ou plutôt, Dieu m'a devancé !.. « *Magnificat* », toujours et malgré tout... »

Quels que puissent être les sacrifices que Dieu lui demande, le Père Jean les accueille donc d'avance, avec enthousiasme, comme des grâces insignes. Et ce qu'ils peuvent coûter à la nature, il l'offre, comme le « capital de ses pauvres mérites », joint au trésor infini des mérites de Jésus-Christ, en faveur des prêtres. C'était la nuance de sa dévotion. Mais, sans perdre de vue, qu'il faut réparer « de la manière qui plaira à Jésus, par l'abandon le plus amoureux, le plus confiant et le plus absolu ! Jésus, disait-il, me donne de comprendre un peu ce que c'est que l'abandon. Tous ces jours-ci, je désirais souffrir, j'étais quasi attristé, chaque soir de n'avoir pas souffert. Et Jésus me dit que la souffrance n'est qu'une créature, que c'est jusqu'à Lui que je dois aller. Le désirer Lui et rien de plus ! Sa croix, oui ! mais d'abord Lui-même, Sa volonté, son Cœur. Je veux [486] mettre ses leçons en pratique, être abandonné à toute joie, comme à toute douleur, comme à toute contrariété et arriver ainsi à Le consoler... » (27 octobre 1907)

Tant que ses forces défaillantes lui permettront de vivre sa vie si intérieure et si active d'amour et de réparation, le Père Jean Guillaume sera fidèle à l'idéal que Jésus lui avait ancré au cœur. Les souffrances morales et physiques qui accompagnèrent la tragédie de Louvain, du 27 août au 7 septembre 1914 achevèrent de le ruiner. Il succombera à la fin du printemps suivant, après avoir fait toute sa vie, de ces lignes qu'il écrivait, à Rome, le 23 novembre 1907, sept ans, par conséquent, avant 1914 :

« Je consens de grand cœur à être de ceux qui tombent et meurent dans le fossé..., pour que leurs frères puissent gagner l'autre bord. Jésus pourra, quand il le voudra, susciter qui il faudra pour l'accomplissement de ses desseins. Peu importe que ce soit tel ou tel. Peu importe surtout la part que Jésus veut attribuer au plus misérable de ses amis, dans le plan de sa divine Providence. Partout il y a moyen de Le consoler, et pour moi, tout est là, toute ma vie et tout mon exil. À (Jésus) de chercher à faire surgir les moyens. »

Perte, sans doute, que celle de telles âmes, mais aussi, gain dans un autre sens, que nous connaissons bien : « *mori lucrum* ! ».

De l'autre côté du front, où le Très Bon Père apporta ces nouvelles et combien d'autres de Belgique occupée, nombreux encore furent ceux qui manquèrent à l'appel. Rappelons, par exemple :

Jean Granger, en religion Frère François de Sales. Ce jeune religieux était étudiant en théologie à Louvain lorsque la guerre éclata. Incorporé au 140^e régiment d'infanterie, il tomba, à l'âge de 26 ans dans une tranchée, non loin de l'église Saint-Michel-sur-Meurthe, à

quelques kilomètres de Saint-Dié, le 29 août 1914. Frappé d'une balle à la tête, rapporte son Aumônier divisionnaire, il eut une mort admirable : son sang coulait à flots. Pas d'illusions, la blessure est mortelle !... C'est donc l'heure de paraître devant Dieu ! Il prit alors son carnet de route et y écrivit le « *De profundis* ». Mais ses forces le trahirent et le crayon tomba de sa main au verset, « *quia apud te propitiatio est !* »... Il plaça du moins son carnet près de lui et expira doucement en égrenant son chapelet.

[487] *Alfred Rattaire*, en religion Frère André, lieutenant d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de 27 ans, venait de terminer sa première année de théologie à Rome après avoir été, plusieurs années, professeur à Saint-Clément. Religieux modèle, il excellait en outre, avec un égal succès, dans l'enseignement des sciences, des lettres et de la musique. Au début des hostilités, nous le trouvons à sa place d'officier de réserve au 153^e régiment d'infanterie. Le 29 septembre 1914, dans la Somme, à trois cents mètres de l'ennemi, il est repéré avec son peloton et grièvement blessé. Au printemps de 1915, il est affecté sur sa demande, à une unité du front. Le voilà commandant de compagnie avec le grade de premier lieutenant. En partant pour le front il écrit à ses parents, qui avaient déjà perdu un fils, lui aussi ancien élève à Saint-Clément :

« La journée s'annonce comme devant être chaude. Quelques-uns d'entre nous y laisseront leur vie. Si je suis du nombre de ces *heureux* morts, ne me plaignez pas et ne me pleurez pas trop... J'espère aller rejoindre mon frère Honoré. C'est là-haut que nous nous retrouverons sans larmes !.. Au revoir au ciel ! Courage et confiance !.. »

Avant l'attaque de Neuville Saint-Vaast, le lieutenant Rattaire, abrité dans une mesure, prévoyait l'imminence de son heure dernière : pour donner un peu d'assurance à ses hommes violemment bombardés, il allait et venait parmi eux. L'aumônier passe, il se promène un instant avec lui, descend dans la cave où il logeait et se confesse. Le lendemain, 17 juin 1915, signal d'attaque ! Notre artillerie commence un feu de préparation, car c'est elle qui conquiert le terrain, à l'infanterie de l'occuper ensuite ! L'artillerie ennemie riposte avec une telle violence qu'à l'heure H, le lieutenant Rattaire remarque certain flottement dans sa compagnie. Son devoir est clair ! Il est des heures où il ne suffit pas de désigner l'objectif à atteindre et de commander : baïonnette au canon... en avant ! pour s'élancer, en se sentant les coudes... Cette heure est venue, où l'officier doit payer de sa personne : le lieutenant Rattaire commande aussi du geste, il sort le premier de la tranchée... et tombe aussitôt, criblé par les mitrailleuses !

« Cette fin si courageuse où il y avait un grand esprit de sacrifice et d'apostolat, fit sur tous une profonde impression, rapporte un témoin. [488] J'en ai entendus, bien qu'incroyants, admirer ce courage et ajouter avec un singulier accent d'estime cet hommage : *Il est vrai qu'il était religieux !* »

La compagnie Rattaire, électrisée, enleva Neuville Saint-Vaast à l'ennemi qui s'y cramponnait depuis 1914. La citation attribuant la croix de guerre, à titre posthume, au lieutenant Rattaire, porte ce témoignage :

« Lieutenant Rattaire a été tué à la tête de sa compagnie, en cherchant à l'entraîner à l'attaque, malgré un feu violent de mitrailleuses ; a fait preuve d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. »

Le 25 septembre 1915, en Champagne, nous perdons deux autres confrères étudiants à Louvain, tous deux sous-officiers, tous deux élèves de Saint-Clément : le frère Lambert et le frère Swisser. *Paul Lambert*, en religion frère Joseph, était sergent au 89^e régiment d'infanterie. Il faisait donc partie de la *Division de Fer* de Nancy ; avec elle il avait défendu le Grand Couronné et vécu la lutte épique de l'Yser. Le 25 septembre 1915, il scelle de son sang la victoire de Champagne.

Religieux jusque sous la capote, il avait le secret de se faire aimer de ses hommes ; son

ascendant était tel, que beaucoup prenaient modèle sur lui, « répondant volontiers au chapelet, qu'il se plaisait à dire, lorsque le danger devenait plus pressant ». C'était un modeste en même temps qu'une âme très délicate, une âme d'artiste ; il s'effaçait toujours et pourtant se montrait fort serviable, pour agréments les cérémonies religieuses, en tenant l'orgue avec un talent remarquable. Il eut, lui aussi, le pressentiment de sa mort prochaine ; après avoir reçu la Sainte Communion dans un petit bois, près de Saint-Jean-sur-Tourbe le 24 septembre au matin, il fut tué par un obus le lendemain, dans le boyau où sa section attendait l'heure de l'assaut. Homme de devoir sans phrases, il l'avait déjà été à Saint-Clément où, grammairien émérite et compositeur de talent, il avait sacrifié son avancement aux Saints-Ordres, au cours des nombreuses années où, de plein gré, il s'était consacré au ministère obscur, mais combien fécond, de l'enseignement.

Une autre victime du 25 septembre 1915, fut le sergent *Georges Swisser*, en religion frère Stanislas. Ancien de Domois [489] et de Saint-Clément, il aspirait à se donner aux missions. La guerre lui fit brûler les étapes ; toujours modeste et discret, il ne devait pas voir son rêve se réaliser. Son régiment passa plusieurs mois en Champagne ; au cours d'une attaque il s'abattit sur la tranchée ennemie. On le vit s'envelopper de sa couverture et demeurer inerte. L'aumônier de son régiment l'affectionnait paternellement et appréciait au plus haut point, sa piété, sa modestie et sa simplicité.

Joseph Saive, en religion frère Jean-Baptiste, ancien élève de Saint-Clément, était affecté au service auxiliaire ; versé en novembre 1914 dans le service armé, il allait changer plusieurs fois de régiment et voir du pays. Qu'importe, disait-il, « on peut faire son devoir partout ! » Une bonté peu commune le caractérisait, aussi n'avait-il que des amis. Après quatre mois d'instruction, il partit aux Dardanelles, à titre d'infirmier de sa compagnie. Le Sacré-Cœur lui avait ainsi accordé la grâce de ne point verser le sang ; néanmoins, il était en danger continu, ramassant les blessés sur le champ de bataille où maintes fois il frôla la mort de près ; aussi fut-il l'objet de deux citations élogieuses.

Atteint de la fièvre typhoïde, il fut évacué sur Alexandrie, en août 1915 ; après une permission de convalescence, où les siens eurent peine à le reconnaître, tant la maladie l'avait épuisé, il repartit à destination de Salonique, et le 23 octobre 1916 une balle mettait fin à son existence terrestre : le frère Saive eut du moins, le réconfort des secours religieux, qu'il reçut d'un prêtre infirmier.

Le lieutenant *Paul Crépin*, chevalier de la Légion d'honneur, en religion frère Raphaël, fut cité en ces termes à l'ordre de la 10^e Armée, par le général Mangin :

« Jeune officier convaincu et ardent, venu comme simple soldat et sur sa demande de la cavalerie, a mené vigoureusement sa section à l'attaque, et, ayant été atteint de plusieurs balles de mitrailleuse, a eu l'énergie de se porter au-delà de l'objectif, pour y entraîner ses hommes et assurer ainsi le gain de la position où il est tombé. »

À notre Supérieur Général, le frère Crépin avait écrit auparavant : « Notre place est là où veut passer l'envahisseur et aucun [490] de nous d'ailleurs, ne voudrait s'y soustraire. » « Tous l'estimaient ici, écrit l'aumônier du 26^e régiment d'infanterie, comme un officier brave et très digne et comme un vrai chrétien. »

« Crépin était bien parmi les plus jolies natures que j'ai eues sous mes ordres, ajoute son commandant ; d'une douceur toujours égale, d'une délicatesse charmante, en même temps que d'une bravoure de preux..., il possédait aussi cette foi profondément ancrée, qui fait les forts et les héros. Puisse l'assurance que je vous donne de sa vie vertueuse et digne, de sa piété virile et sincère, vous être une consolation dans le malheur immense qui vous frappe. Je sais que pour une âme chrétienne, là est le seul adoucissement de la douleur. »

Il nous eut été bien doux de rendre ici à nos confrères des autres Provinces, l'hommage

fraternel auquel leur conduite a droit. Aucun d'entre eux n'a été oublié dans nos suffrages ; mais à court de documentation sur leurs faits et gestes, nous avons le regret de nous en tenir, ce qui est l'essentiel, à des prières, en nous inclinant bien bas devant leur mémoire.

Aux pieds du Saint Père

Après un court séjour en France, le Père Dehon put enfin rejoindre Rome :

« Notre-Seigneur, écrit-il, a encore là ses desseins particuliers. Je logerais au Séminaire français, je tâcherai de faire revivre ma ferveur juvénile d'il y a cinquante ans, je réparerai bien des choses. Merci, mon Dieu. Vous me conduisez par la main, Vous êtes pour moi, plus que Raphaël ne fut pour Tobie. »

Au Vatican, il fut heureux de retrouver, dans la personne du vénéré Pontife Benoît XV, le père commun auquel une mission d'universelle paternité interdisait, on le comprend, de prendre parti pour ou contre l'un des deux belligérants ; mais comme il lui fut bon de le voir à la fois si aimant et si juste à l'égard de tous !

« Le 3 janvier, écrit-il, je suis auprès du Pape, qui me reçoit cordialement et s'intéresse visiblement à mes trois années de réclusion. Nous causons beaucoup de la Belgique, qui est si éprouvée par la guerre et affaiblie par la famine. Les Belges sauront-ils jamais combien le Saint-Père leur porte intérêt, eux qui n'ont que des journaux censurés et faussés ? [491] Le Pape a demandé à l'empereur d'adoucir les rigueurs de l'occupation en Belgique. »

« Le 25 avril 1918, audience d'adieu ; une bonne demi-heure de causerie intime, sur la Congrégation et ses œuvres, sur la France et la Belgique. Le Saint-Père a fait tout ce qui était en son pouvoir pour atténuer les maux de la guerre. Outre les grandes causes de paix, d'échange des prisonniers, de respect des villes ouvertes, outre ses plaintes au sujet des agissements de guerre sur les différents théâtres d'opérations, le Pape est intervenu pour demander des grâces, des commutations de peines, des diminutions de prison, des rapatriements à l'infini. Ses correspondances à ce sujet s'élèvent déjà au chiffre fabuleux de 60.000 ; et il a souvent obtenu gain de cause. Il vient encore de décider les occupants à ne pas insister pour décrocher toutes les cloches des églises de Belgique. Quels beaux volumes on fera, après la guerre, sur l'action bienfaisante du Pape pendant cette période douloureuse ! »

Ce fut à cette époque que le Père Dehon eut la pensée de suggérer au Souverain Pontife le projet d'un autel du Sacré-Cœur à Saint-Pierre. Enfin le 26 décembre 1918, le Saint-Père lui fit don d'une grande médaille d'or, à l'occasion de son jubilé sacerdotal.

« Nous parlons de la France pardonnée et sauvée par le Sacré-Cœur. Le Pape tient à ce qu'on soit fidèle chez nous, à nos pratiques d'adoration réparatrice et à l'exposition du Très Saint Sacrement. »

Et c'est ainsi que cette période de 1914-1918, commencée dans les larmes et dans le sang, s'achève dans les réconfortantes confidences du Père commun des Pasteurs et des fidèles. Ce grand Incompris d'alors, que fut Benoît XV, auquel la presse de tous les pays a enfin rendu justice, restera devant l'Histoire, le Pape de la juste paix entre les peuples, le Pape des pauvres, des affligés, des malades, des prisonniers de guerre, des affamés, des civils bombardés, de tous ceux enfin qui eurent des larmes dans les yeux, en ces jours d'héroïque misère.

[492] IV. LENDEMAINS DE GUERRE

Après la guerre, la situation générale de l'Œuvre établie par le Père Dehon, était nettement caractérisée par ces deux faits : partout de lamentables ruines, partout de magnifiques espérances ! Sans doute, les Maisons de Belgique avaient échappé à la tourmente, mais non sans en sortir financièrement ruinées, et avec des effectifs squelettiques. Plus mal partagées encore étaient nos Maisons du Nord de la France ! À Fayet il ne restait plus pierre sur pierre... seul un pan de mur du portail, que l'on voit sur nos gravures, et quelques bouts de trottoir

permettaient de deviner qu'il y avait eu jadis des constructions à cet endroit. Au Sacré-Cœur de Saint-Quentin, les lames des parquets étaient recroquevillées en forme de gouttières par des mois de pluie, tellement qu'à leur entrée en ville nos soldats purent, sans trop d'humour, mettre à la craie cet avertissement, sur la porte de la chambre jadis occupée par le Père Dehon : « *Attention, aquarium !* ». Toitures, parquets et planchers avaient été percés à jour par les éclats, au point que souvent à travers les étages, on se rendait compte de ce qui se passait au grenier ; la nuit même, il fallait s'abriter sous un parapluie, si l'on voulait dormir, quelques instants, un sommeil de cauchemar. C'était le chaos ! Dans ces ruines sordides et branlantes, véritable campement de bohème, souillées de platras et d'innommables détritus, plus un seul objet mobilier ! Que dire des autres pertes infiniment plus douloureuses encore ! Une proportion notable de nos jeunes professeurs – on vient de le voir, – et un bon quart des élèves de l'École Saint François-Xavier, – dont il va être question, – étaient tombés victimes de la guerre, les uns au champ d'honneur, les autres, des suites de la campagne ; enfin, les élèves de Saint-Clément, séparés de nous par la ligne du front, n'avaient pu attendre la fin des hostilités pour décider de leur avenir et, à part l'une ou l'autre exception [493] que le Sacré-Cœur avait plus spécialement en vue, n'étaient plus à même de nous revenir, lorsque l'École rouvrit ses portes.

Que de ruines à relever ! C'était véritablement un monde à reconstruire ! Le huitième Chapitre Général va, sans tarder, tirer au clair le bilan de la situation, avant de prendre les mesures qui s'imposent, et une fois de plus, grâce à nos admirables Bienfaiteurs, nos différentes Provinces feront honneur à la confiance dont le Très Bon Père daignait les honorer :

« Je compte sur votre bonne volonté à tous, écrivait-il de divers côtés, à cette époque. Ayez foi en votre œuvre, en votre mission. Ce n'est pas une œuvre humaine. Notre Seigneur a tant de fois manifesté ses desseins sur notre Institut, par des grâces extraordinaires et par les approbations de l'Église ! »

Huitième Chapitre Général tenu à Heer (29, 30, 31 juillet 1919)

En droit strict, le huitième Chapitre Général devait se tenir en 1914 ; les préparatifs en étaient terminés lorsqu'éclata la Grande Guerre. De ce fait, nos effectifs furent dispersés, l'élan de nos œuvres fut brisé net, et une fois de plus, la question de notre avenir se posa angoissante. Mais le Sacré-Cœur veillait : la tourmente passée, le Père Dehon eut la satisfaction de constater que, malgré les ruines dont nous avons parlé, la charité et l'union n'avaient pas eu à souffrir par trop, de ces longues années de luttes et de divisions.

Les préparatifs du Chapitre Général de 1914 furent revalidés par le Saint-Siège, en vue de celui qui allait enfin se tenir à Heer, dans l'hospitallerie Hollande. La première séance débuta par une mise au point de nos progrès :

« De nombreuses Maisons ont été fondées. De florissantes missions prospèrent au Congo, au Cameroun, au Brésil, au Canada. Des confréries, des associations, des revues attestent la vitalité et la prospérité de l'Œuvre du Sacré-Cœur. » – De ces faits réconfortants, le Père Dehon s'élève à des vues de la plus haute portée, pour la gloire de Dieu et notre sanctification : « Si la piété, la ferveur, la sainteté des membres de notre Institut ne répondent pas à cette expansion, c'est au Chapitre Général de prendre les mesures nécessaires pour raviver l'esprit d'amour et d'immolation. »

Afin d'orienter les discussions, le Père Dehon, qui se ressentait [494] pourtant de la guerre, avait trouvé assez de force de caractère et de sérénité d'âme pour élaborer, plusieurs mois avant la réunion du Chapitre, un ensemble de dispositions qui allaient former comme la somme de nos us et coutumes ; chacun des Capitulants aurait donc par devers soi, en temps opportun, le schéma de l'organisation vitale de la Congrégation.

Après l'élection des nouveaux dignitaires de l'administration centrale, le Chapitre acheva la rédaction de divers règlements relatifs à la vie spirituelle, à la formation intellectuelle et à

d'autres questions d'ordre général. On rédigea, de la sorte, un essai de petit code administratif, destiné à assurer à la Société plus de stabilité et de ferveur. Le texte des lois et dispositions qu'il contient y est libellé, avec une telle sagesse et une telle précision, que l'on peut, sans crainte d'erreur, considérer ce Manuel comme réalisant un progrès immense sur le passé ; désormais nous y trouverons une ligne de conduite toujours sûre, qui a subi l'épreuve des faits.

Le partage en quatre Provinces

Malgré de trop réelles misères, qui parfois ont entravé Son action, et dont nul plus que nous n'est convaincu, le Sacré-Cœur avait jusqu'alors daigné étendre par nous son règne. Mais, combien il s'en faut que ce règne ait atteint dans les âmes et dans les sociétés, l'idéal que réclament la gloire de Dieu et le bien de ses créatures ! Chesterton a raison : l'humanité a fait fausse route ! Avec l'auteur de *Nouvelle Jérusalem*, tous ceux qui pensent s'en retournent

« à travers l'histoire, comme un voyageur qui revient sur ses pas, pour lire le chemin, sur le poteau du carrefour... »

Tout ce qui est moins que Dieu peut, d'aventure, couvrir d'illusions dorées, le néant de ce qui n'est pas Lui.... quant à rassasier, jamais ! Jésus l'avait dit : « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* », il n'y a de salut qu'en Lui ! Voilà ce que nous lisons sur le poteau ! Il importe donc de suivre nous-même cette indication, d'y entraîner doucement les autres, pour découvrir ensemble, toujours davantage, la vérité qui dissipe les ténèbres et, à ce moment où la vie est méchante, la vie surabondante dont Il est le foyer. Nos différentes Provinces y travailleront [495] désormais d'une manière plus systématique que par le passé. Entendons-nous ! Jusqu'ici, la Congrégation avait progressé en ordre dispersé ; désormais il n'en sera plus ainsi et l'impression d'éparpillement, produite par tant d'œuvres qui certes eurent toutes leurs raisons d'être, mais dont on ne voyait pas toujours au premier abord la nécessité, va peu à peu disparaître ; par le fait même, il n'en sera que plus facile de suivre l'évolution de la Congrégation.

Tandis que la Province de Hollande reste indivise, la Province Franco-Belge va subir deux nouveaux dédoublements, pour aboutir, en 1920, à la création de la Province d'Italie, et en 1930, à celle des Provinces distinctes de France et de Belgique. De son côté la Province d'Allemagne organise, en 1935, les deux Provinces d'Amérique.

État de la Province franco-belge de 1920 à la mort du Père Dehon (12 août 1925)

L'état de la Province franco-belge à cette époque est déjà en majeure partie connu de nos Lecteurs :

Les **écoles** apostoliques de cette Province sont les suivantes :

1°. L'école Saint-Clément, à Thieu (de 1919 à 1924), à Blaugies (de 1924 à 1929), trouve enfin son lieu définitif à Viry-Châtillon, en 1929 ; elle n'y sera établie en fait qu'à la rentrée de 1930.

2°. L'école Notre Dame de la Miséricorde, fondée à Clairefontaine en 1889.

3°. L'école de Tervueren, fondée en 1904.

4°. L'école Saint-François-Xavier, fondée à Frésignies en 1913 et transférée à Domois, par Ouges (Côte d'Or) en 1921.

Le noviciat, fondé à Brugelette en 1911, y restera jusqu'en 1930.

La Maison d'études supérieures restera à Louvain, où elle avait été fondée en 1898.

Les autres fondations sont : celle du Sacré-Cœur, établie à Saint-Quentin en 1878 ; celle du Val-des-Bois, en 1887 ; celle de Bruxelles, en 1890, restera la Maison-Mère jusqu'en 1926 ; celle d'Aulnois-Quévy, en 1903 ; celle d'Amnéville (Moselle), en 1921 ; celle de Luxembourg, cédée en 1923 par la Province allemande à la Province franco-belge ; celle de Montrouge (Seine), établie à l'essai en 1924.

Les Missions étrangères dans lesquelles la Province franco-belge possède des sujets, à cette époque, sont plus spécialement celles du Congo, du Cameroun français et du Canada.

[496] Il nous reste à présenter les Maisons, les fondations et les Œuvres de cette Province, dont il n'a pas encore été fait mention jusqu'ici. Après l'école Saint-Clément dont nous avons retracé l'odyssée,

L'école Saint-François-Xavier, pour vocations tardives, à Domois-par-Ouges (Côte d'Or), 1921

Vers les années 1900-1901, Monsieur le Chanoine Chanlon, fondateur de l'orphelinat de Domois, se trouvait en relations avec le Père Dehon. Comme il est naturel, des échanges de bons procédés s'ensuivirent. D'une part, Monsieur le Chanoine Chanlon eut l'obligeance de donner l'hospitalité à plusieurs de nos grands séminaristes, qui préparaient leurs examens à l'université de Dijon : le Révérend Père Paul Roblot, depuis lors si dévoué à tout ce qui concerne l'œuvre de Domois, était de ceux-là ; de l'autre, le Père Dehon aida Monsieur le Chanoine Chanlon dans l'administration de l'orphelinat, en lui donnant deux prêtres ardents et zélés, les Pères Morel et Gaborit, pour y exercer les fonctions de directeurs. Tel fut l'état des relations entre les deux œuvres, jusqu'à l'époque où l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur dû quitter le sol de France.

Or, en 1921, durant la période de reconstruction d'après-guerre, le Père Legay, notre Supérieur Provincial de ce temps-là, cherchait à établir, en France, l'école des vocations tardives fondée en 1913, par les Pères Jacquemin et Falleur à Frésignies. C'est alors qu'il se souvint des relations amicales et courtoises du passé, avec l'orphelinat de Domois. Négocier le transfert de cette école dans un immeuble de l'orphelinat, tout en assumant la direction de cette œuvre de charité, tel fut son plan.

Une entente amiable fut conclue sans tarder, à la satisfaction des deux parties, et la veille du premier vendredi d'octobre 1921, le Révérend Père Devrainne, jeune recteur, prit possession des services de l'orphelinat, en compagnie des Pères Aubert et Camille Humbert. Les débuts de cette fondation furent, comme toujours, des plus modestes. Dans ce Bethléem, une douzaine de vocations tardives, presque tous anciens poilus, durent, tout en faisant leurs études, assurer la surveillance des orphelins et, deux fois par semaine, prendre part aux travaux de cette gran-[497] de, si grande propriété, fort éprouvée par les conséquences de la guerre. On se mit résolument à l'œuvre, dès le lendemain, sous la protection du Sacré Cœur, Maître de céans. Grâce au dévouement de M. l'Abbé Richard, ancien directeur, qui voulut bien rester plusieurs mois encore à l'orphelinat, pour initier nos Pères, Bethléem devint Nazareth et peu à peu, tout s'organisa. En évoquant à distance cette entreprise si ardue, rien de plus juste de rendre un hommage reconnaissant aux admirables religieuses que nous a laissées M. le Chanoine Chanlon. Pour une large part elles contribuent, comme par le passé, nous sommes heureux de le reconnaître, au succès de notre entreprise, et par conséquent, à la gloire du Sacré-Cœur.

Fort complexe était le problème à résoudre ; il ne s'agissait de rien moins, que de faire marcher au son de la même cloche des groupes de personnes apparemment le moins faits pour emboîter le pas : religieux, religieuses, étudiants, orphelins, employés de tous corps de métier... Grâce à Dieu... et à la lionne volonté de tous, on y arriva cependant ! Chaque jour, il est vrai, c'était pour la maisonnée un véritable réconfort, que de se retrouver à la chapelle, aux pieds de l'antique statue de Notre-Dame de Domois, trônant, comme depuis tant de siècles, à la place d'honneur. N'est-ce point, en effet, par le truchement de la Très Sainte Vierge, que

l'on va le plus sûrement au Cœur de Jésus ? Les belles fêtes traditionnelles (grand pèlerinage de Mai, Première Communion des orphelins, Confirmation, Fête Dieu, etc...) en attirant sur l'Œuvre les bénédictions du ciel, dissipent périodiquement la grisaille inévitable des journées de labeur, contribuant ainsi à faire régner dans la Maison, une chaude atmosphère de famille.

Le Révérend Père Pergent, qui succéda au Révérend Père Devrainne, prit à tâche, au cours de ses six années de rectorat, d'améliorer les conditions matérielles du début : il fit élever réfectoire, cuisine, buanderie, tout en apportant de très sensibles améliorations à l'imprimerie. Du côté des vocations tardives, la population scolaire passa bientôt, du chiffre de vingt à celui de quarante et, suivant la tradition établie par le Père Devrainne, le Père Pergent obtint le résultat remarquable entre tous, que maintes fois, nous avons été heureux de constater au noviciat, de nous préparer des novices à la conscience délicate et bien formée : Telle [498] est, en effet, la note caractéristique des anciens de Domois. Rien de tel pour attirer sur une Maison les complaisances du Sacré-Cœur. Aussi, est-il tout à fait dans l'ordre providentiel que ces jeunes gens, parfois à la formation un peu hâtive, fassent toujours très honorable figure à l'université de Lille, dont ils suivent les cours après leur noviciat.

Au Père Beck allait être départi l'honneur d'achever le programme de transformation de Domois, en construisant avec l'aide du si dévoué Père Jacquemin, l'inlassable Procureur de la Province, un établissement spécial, réservé à nos religieux et à l'école Saint François-Xavier. Les plans du nouvel édifice ont été tracés par le distingué M. Leroy ; l'autel est dû au ciseau de Messieurs Fabre et Petit ; l'exécution des travaux a été menée à bonne fin par Messieurs Pouletti. Leur œuvre collective répond vraiment aux nécessités du moment et permet d'envisager l'avenir, sous un jour désormais optimiste : Il nous fallait une véritable école, désormais nos vœux sont comblés ! Les vastes locaux du nouvel établissement s'élèvent à deux pas d'une chapelle accueillante et pieuse, dont le clocheton visible de la route nationale, domine le plus heureusement du monde, la crête de l'ancienne maison carrée.

Cette chapelle fut élevée sous le vocable du « *Cœur Immaculé de Marie* ». Entrons-y, par la pensée, le jour de sa consécration, le 1^{er} juillet 1934. C'est un édifice de ciment armé et de pierre du pays, dont les dimensions, à elles seules, mettent déjà en beau relief le plan à la fois simple et harmonieux. Trente-cinq mètres de nef, sur une largeur de dix mètres cinquante, sans travée, s'étendent sous des voûtes qui s'incurvent élégamment, de douze mètres de hauteur, pour s'arc-bouter sur de magnifiques chapiteaux, encastrés dans la paroi. Une vaste tribune s'élance à six mètres du sol, au-dessus du narthex ; sur les murailles, douze croix gothiques marquent les endroits où, tout à l'heure Son Excellence Mgr Petit de Julleville, évêque de Dijon, tracera les onctions. Avançons vers le chœur, plus haut d'une marche que la nef ; tout cet ensemble baigne dans une lumière chaude, tamisée par les hauts et nombreux vitraux, de style harmonisé à celui de la chapelle : l'unique autel, de style moderne, revêt la forme d'un tombeau à l'antique, entouré de colonnettes de pierre [499] rougeâtre de Tournus ; au-dessus, en bonne place, une belle Vierge-à-l'Oiseau, dans le style du XII^e siècle.

Voici que dehors retentissent des acclamations. Son Excellence Mgr Petit de Julleville descend d'auto, avec le sourire qui lui est familier. Saluée comme il convient par le Révérendissime Père Philippe, Supérieur Général, par le Révérend Père Devrainne, Provincial, par le Révérend Père Beck, Supérieur, par le Révérend Père Pergent, ancien Supérieur et par toute la Communauté, Son Excellence répond bientôt du regard à ses « bons petits » et leur presse paternellement les menottes au passage. Monseigneur entre dans la chapelle en compagnie de son cérémoniaire et de quelques prêtres ; après un coup d'œil sur l'état des travaux, Son Excellence procède à la consécration de l'édifice : c'était la première de son épiscopat.

Les rites majestueux et si parlants se déroulent alors : bénédiction de l'eau à l'extérieur, triple aspersion des murs, entrée du Prélat – la foule étant encore à l'extérieur – ; puis c'est l'invocation au Saint-Esprit, les inscriptions sur la croix de cendres qui barre le sol de la chapelle, la consécration de l'autel et la procession des

reliques. Voici l'instant où le Pontife prend la parole, et sa voix aux intonations de père et de chef redit le sens d'une consécration d'église et les bienfaits qu'elle procure. Après un salut aux reliques, Monseigneur constate qu'à l'ombre de ce nouveau sanctuaire, les élèves de l'Institut Saint François-Xavier trouveront l'incomparable et divin Ami, qui leur réserve grâces de choix, paix et joie. Puis c'est un mot du cœur aux orphelins pour les détendre un peu, et un appel à la bienveillante générosité des assistants, en faveur d'une œuvre si magnifique. Au chant des antiennes, le clergé, précédé des reliques et suivi de la foule entre alors à la chapelle, et la consécration s'achève par la mise en place des reliques, scellées dans l'autel par Mrs. Pouletti frères, suivie bientôt des onctions du saint-chrême sur les douze croix.

Son Excellence a ensuite l'attention délicate de céder l'honneur de chanter la première messe dans la chapelle, au Révérendissime Père Philippe, assisté du Révérend Père Devrainne, Supérieur Provincial.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit de la préparation technique à laquelle les trois premiers recteurs de l'école Saint François-Xavier se sont efforcés de soumettre leurs étudiants. Pour être commencées un peu plus tard que dans nos écoles secondaires, les études ne peuvent cependant être bâclées à Saint-François-Xavier. Conscients des graves responsabilités du sacerdoce et de l'étendue des connaissances, que les fidèles sont en droit de [500] trouver chez le religieux-prêtre, nos Pères recteurs n'ont pas non plus perdu de vue le fait que beaucoup éprouveraient plus tard de grosses difficultés s'ils devaient alors suppléer aux défauts de leur formation première. Aussi, au risque d'en décourager quelques-uns et d'en éprouver sérieusement un plus grand nombre encore, ont-ils assuré aux étudiants de Saint François-Xavier une préparation aussi complète que possible. Ceux-là seuls, en effet, qui parviennent à se l'assimiler, sont moins indignes de s'approcher du sacerdoce. Sans doute, il peut être pénible à un homme qui est en âge de faire son service militaire... ou même de l'avoir accompli, de se mettre sur les bancs pour quatre ans au moins. Mais à mesure qu'il avance dans la vie, les exigences du saint ministère apparaissent plus distinctement à ses yeux, tant et si bien qu'à la veille de l'ordination, beaucoup de lévites, et des meilleurs, souhaiteraient, pour la plus grande gloire de Dieu, qu'il leur fut donné de continuer à s'y préparer encore.¹⁰⁰

À nos amis et lecteurs qui songeraient à demander leur admission au nombre des étudiants de Saint-François-Xavier, nous nous permettons de soumettre ces réflexions dont la portée ne peut échapper : Courage ! « La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux. »

Amnéville, sa paroisse et ses œuvres (1920)

« Que d'autres te maudissent, mais moi je te consacre sans frayeur ce chant, pareil à celui qu'Horace confia à des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, quand Auguste fonda Rome, pour la seconde fois ! »

Lorsque Claudel, dans la dernière de ses *Cinq Grandes Odes*, saluait de cet hymne enthousiaste l'aurore de notre XX^e siècle, une fois de plus, son génie imprégnait d'un lyrisme toujours aussi puissant, une pensée à la fois profonde et vraie : à savoir que parmi toutes les époques remarquables, qui furent placées sous l'invocation du souverain le plus en vue de leur temps, Périclès, Auguste, Léon X, Louis XIV..., notre XX^e siècle apparaît, dès à présent, comme l'un des plus grands que l'histoire [501] ait vécus. N'est-il pas le siècle du Sacré-Cœur ? et LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR NE S'EST-ELLE PAS LEVÉE, selon le mot du Père Dehon, COMME UN SOLEIL D'ÉTÉ PRÊT À FÉCONDER LA TERRE ET À MURIR SES FRUITS¹⁰¹.

Dès lors, comment s'en étonner ? Ce que les entreprises de démolition d'avant-hier avaient anéanti, dans le domaine des idées qui gouvernent le monde et des faits dont il vit, notre grand siècle le relève, le remplace, ou en tout cas le rénove : Toute l'œuvre du Père Dehon est-elle

¹⁰⁰ Cf. Hogan P. Sa Sainteté « *Les études du Clergé* ». Traduction de l'Abbé Boudinhon. Lethielleux. 3^e édition, p. 17

¹⁰¹ L. Dehon, « *L'éducation et l'enseignement* ». o. c, p. 191

autre chose que cela ? OUI ! C'EST PLUS QUE JAMAIS L'HEURE DE RÉPARER, de construire et de reconstruire, dans tous les domaines et spécialement dans le domaine religieux et social. À la faveur d'une méprise colossale, la classe ouvrière, séduite parfois par de mauvais pasteurs, éprouve-t-elle l'impression que ses amis sont dans les partis qui dressent les hommes les uns contre les autres, et non dans l'Église qui les unit ? Grâce à Dieu, des maîtres éminents, à la suite de Léon XIII, éclairent alors les esprits, tandis que les hommes d'action de l'Église catholique multiplient les initiatives, qui mettent souvent l'adversaire en échec, en attendant le lent mais inéluctable triomphe de la foi, de l'espérance et de la charité : « JE RÉGNERAI MALGRÉ MES ENNEMIS, » a dit Notre-Seigneur, et le Très Bon Père ne cesse de le rappeler.

Voici une nouvelle entreprise très actuelle de réparation, qui relève du domaine des faits : c'est celle d'Amnéville. En 1898, Amnéville ne comptait que cinq ou six foyers. Mais voici que l'usine de Rombas sort de terre ; aussitôt la Direction de cette entreprise songe au logement de ses ouvriers. La Cité ouvrière se construit et les familles qui vivent de l'usine s'y établissent.

On aura une idée du mouvement de la population vers cette époque en relevant, sur les registres paroissiaux de 1904, (au temps où Amnéville était une annexe de Gondrange,) la mention de 96 baptêmes, de 18 mariages, de 36 enterrements, de 30 premières communions. Au mois d'octobre 1910, nous écrit le Révérend Père Haas, à l'obligeance de qui nous devons cette documentation, arriva l'Abbé Pesch comme vicaire résidant à Amnéville ; au mois d'août 1911 il est installé premier Curé d'Amnéville. La paroisse comptait alors 4.203 habitants dont 2.537 catholiques et 1.666 protestants.

[502] L'ordre de succession des pasteurs s'établit ainsi : après M. l'Abbé Pesch d'octobre 1910 au 13 avril 1916, date à laquelle il mourut, M. l'Abbé Fr. Zeis lui succède le 11 juin 1916, puis M. l'Abbé Valentiny du 1^{er} juin 1919 au 1^{er} octobre 1920, date où les Révérends Pères Haas et Gauthier prennent sa succession. Amnéville comptait alors 4.500 habitants, dont 3.600 catholiques, employés pour la plupart aux Usines de Rombas et de Hagondange.

Jusqu'alors Amnéville avait toujours eu un conseil municipal du parti de l'ordre (comme on dit là-bas), qui reflétait d'ailleurs nettement la mentalité de ses habitants. Aux élections de 1920, la population est restée ce qu'elle était, toute de braves gens ne demandant qu'à travailler, pour vivre en paix. Malheureusement, certain défaut d'énergie et de persévérance dans la lutte électorale, quelques sujets de mécontentement superficielle, permirent à la « secte du marteau et de la faucille » d'exploiter la crainte des ouvriers de voir abroger la loi de huit heures, et les dressa contre les patrons. C'était un premier succès pour Moscou. Aux élections de 1924, le mécontentement persistant entraîna la consolidation de ce premier succès et, en conséquence l'exclusion totale du « parti de l'ordre » de la Mairie. On ne parlait plus alors – un peu vite d'ailleurs, on va le voir – que d'Amnéville-la-Rouge...

« Ce fut alors que la population catholique, ses Associations et son dévoué Pasteur, le Père Haas, rapporte un périodique local, connurent les inconvénients d'une sournoise persécution. Jusqu'alors, Amnéville ne disposait que d'une chapelle provisoire, notoirement insuffisante, (que l'on peut voir, parmi nos illustrations.) Le Père Haas décida d'y pourvoir, pour le bien de la population par l'érection d'une véritable église ; mais la municipalité refusa toute subvention à ce projet. Ce n'était pas là ce que la population avait voulu, en l'installant à la Mairie. Elle le montra « en réunissant la somme rondelette de cent mille francs », qui permit la mise en chantier des travaux. »

Bientôt le Révérend Père Haas eut élevé « la superbe maison de Dieu » due au talent de M. Thibout et Cie, en s'appuyant sur le concours de la Direction des Acieries de Rombas, de l'Évêché et de toute la population catholique du diocèse. Tous les dimanches, les ouvriers sortaient deux à deux, dans les différents villages du département, pour quêter franc par franc, la somme nécessaire à la construction de leur église.

Lorsque l'artiste, qui acheva la décoration du grand Palais de l'Avenue Alexandre III à

Paris, voulut évoquer, en de magnifi-[503]ques mosaïques, l'œuvre géniale des constructeurs de cathédrales, il ne crut pouvoir mieux faire, que de glisser sur le nom des maîtres de l'œuvre, d'ailleurs eux-mêmes si discrets. Et, s'élevant au-dessus des considérations de personnes, jusqu'à la source de tant de merveilles, il n'hésita pas à proclamer la vérité aux yeux des innombrables visiteurs de l'Exposition de 1900, dans cette inscription que vous avez lue, sous la colonnade : « FIDE ADJUVANTE ». Oui, c'est la Foi qui, non seulement transporte les montagnes, mais encore après la Sainte-Chapelle, Notre-Dame de Paris, de Reims, d'Amiens, de Chartres... j'en passe et d'aussi belles.., élève nos églises, depuis les plus somptueuses... jusqu'à l'église d'Amnéville.

« Ce succès inespéré, ajoute un journal local, ne fut pas sans exercer une salubre influence sur l'esprit de la majeure partie de la population. Le communisme avait amené la paisible population d'Amnéville au bord d'un abîme ; par contre, la paroisse d'Amnéville, avec ses œuvres tout à fait dans l'esprit du Père Dehon, travaillant d'arrache-pied au bien spirituel et temporel de ses habitants, a montré quels fruits elle est capable de produire. Nos ouvriers ont compris ! Le communisme lui-même semble, malgré quelques retours agressifs, vouloir changer de tactique. »

De cet épisode, quelques dates sont à retenir : le 10 juillet 1927, eut lieu la pose solennelle de la première pierre de l'église par Son Excellence Mgr Pelt, évêque de Metz. La cérémonie fut précédée, à la grand'messe, d'un émouvant sermon de M. le Chanoine Louis sur ce thème évangélique : « *Qui n'est pas avec moi, est contre moi !* » C'était une mise en demeure de se prononcer pour ou contre la vie chrétienne. *Pour*, c'est observer le Décalogue ; spécialement, c'est surveiller avec soin la littérature qui pénètre en famille et les spectacles, c'est veiller à tout prix sur l'âme des enfants, c'est devenir membre actif des grandes Associations catholiques, c'est être militant du Christ ! Le soir, à 14 heures, eut lieu la bénédiction triomphale de la première pierre par Son Excellence Monseigneur l'Évêque, puis une allocution vibrante du vénéré Prélat.

Le 10 mars 1929, Mgr Siebert bénit les quatre cloches de l'église en voie d'achèvement, après avoir redit, en des termes qui allèrent droit au cœur de l'immense auditoire, le langage des cloches : leur voix s'élèvera « pour vous appeler sur [504] le chemin du bien, pour sonner vos joies, vos peines et vos pleurs ».

Le 28 juillet 1929, Son Excellence Monseigneur l'Évêque procéda à la consécration solennelle de l'église Saint Joseph que *Le Lorrain* nous présente en ces termes :

« Située au centre d'Amnéville, l'église domine par sa haute structure et sa flèche élancée, toutes les maisons environnantes, qui n'ont guère plus d'un étage. Entièrement construite en ciment armé, y compris la charpente, sa construction révèle un style d'une conception nouvelle, moderne, peut-être, local sûrement. Dans ce pays du fer, de l'acier et des mines, il convenait de construire une église avec des matières premières de l'industrie.

L'intérieur, d'une seule travée, aux décorations simples, mais recherchées, aux vitraux haut placés, est clair et somptueux. Le chœur, surélevé d'une douzaine de marches, paraît ample et bien à part. La tribune des orgues constitue l'entresol du clocher et l'acoustique dans cette vaste chapelle est irréprochable. Sur les côtés, près de l'avant-chœur, sont aménagées de petites chapelles. Dans la nef, pas de statues, et l'on n'en mettra probablement aucune. Nous apercevons seulement devant le portail, la statue de Saint Joseph, patron de l'église.

Ce qui caractérise encore mieux ce bâtiment, c'est sa sacristie, aménagée sous le maître-autel, et les salles de réunion sous l'édifice. Des fondations profondes et sur terrain solide permettaient cette petite fantaisie. Les architectes qui en conçurent les plans d'ensemble local sont MM. Tribout et Beau, assistés de MM. Drillien et Franchini. »

Enfin, le 1^{er} octobre 1929, le Révérend Père Bolsinger fut installé vicaire et le 17 juin 1984, eut lieu l'ouverture d'une chapelle de secours à la Cimenterie, que M. l'Archiprêtre Lallier, de Moyeuville-Grande, nous fit l'honneur de bénir solennellement.

Œuvres – Parmi les œuvres paroissiales, nous relevons la mention générale de « différentes associations musicales, sportives et littéraires.. »

Le *Bulletin Paroissial d'Amnéville* en donne le décompte suivant : Action catholique, 128 membres ; Cercle des Ouvriers catholiques, 212 membres ; le Cercle des Jeunes gens, 32 membres ; la J. O. C., 48 membres ; l'Association des Mères chrétiennes, 145 membres ; la J. O. C. F., 12 membres ; la chorale, hommes, 24 membres ; jeunes filles, 24 membres ; l'Association des Enfants de Marie, 45 membres ; la Ligue, 162 membres ; l'Association des Croisés, 120 membres ; les pré-jocistes, 22 membres. Chaque jour le clergé paroissial donne, dans les écoles communales, 4 heures de catéchisme.

[565] *Presse* – Le Bulletin paroissial en allemand, 500 exemplaires ; en français, 200 ; Volksblatt, 235 exemplaires ; publications de la « Bonne Presse », 285 exemplaires.

Œuvres missionnaires – Propagation de la Foi, 2.500 fr. Sainte-Enfance, 1.000 fr. Saint Pierre Apôtre, 100 fr. Reine du Clergé, 45 fr. Total, 3. 645 fr.

« ... Tout cela est écrit au livre de vie et Dieu en tiendra compte au jour de la récompense. » (Mémoire sur l'activité du Cercle Saint-Joseph, au 25^e anniversaire de sa fondation. 1909-1934.)

Essai de fondation à Montrouge (Seine) 1924-1931

Parmi les œuvres de l'époque à laquelle nous sommes arrivés, nous ne citerons que pour mémoire la reprise de « La Cantoria » de Montrouge par nos Pères. Due à l'initiative du distingué M. Meunier, Maître de chapelle de Saint-Louis des Invalides à Paris, « La Cantoria » est constituée par un internat scolaire, où l'enseignement théorique et pratique de la musique et du chant alterne avec les leçons des programmes primaire et secondaire. Peu préparés à l'enseignement du programme primaire, nous avons cessé notre collaboration en 1931.

La mission du Cameroun après la grande guerre de 1914-1918

Avec la fin de la guerre, nous entrons dans une nouvelle phase de l'évangélisation de ce pays. Jusqu'en 1912, la colonie avait été évangélisée par les Pères de la Congrégation des Pallotins ; à cette date, le Vicariat Apostolique du Cameroun fut divisé en deux parties pour donner naissance à la mission de l'Adamaoua, dont nous avons raconté les débuts. En avril 1914, la simple mission de l'Adamaoua devint PRÉFECTURE APOSTOLIQUE, et son premier titulaire fut le pionnier de la première heure, le dévoué Mgr Lennartz scj. Pour un début, nous l'avons vu, c'était réellement trop beau ! La nouvelle Préfecture prospérait au point de laisser entrevoir les plus splendides perspectives d'avenir : vingt écoles peuplées de plus de mille élèves permettaient aux missionnaires de travailler dès cette époque en profondeur, lorsque la guerre vint arrêter l'es-[506]sor considérable que la Préfecture prenait déjà. À la suite de la conquête du Cameroun par les armées alliées franco-britanniques, tous les ouvriers apostoliques durent abandonner leur champ d'action, dès l'année 1915.

Le départ forcé de Mgr Lennartz et des autres missionnaires allemands, fut le signal de persécutions locales, dans un grand nombre de villages ; sans doute, il en résulta des défections (pouvait-il en être autrement ?) mais, de loin, les missionnaires eurent tout au moins la consolation d'apprendre que rien ne venait à bout de l'indéfectible fidélité religieuse du plus grand nombre de leurs brebis, partout désormais sans pasteur !

En 1920, la Sacrée Congrégation de la Propagande estima venu, le moment de ressusciter la mission du Cameroun ; ce fut alors qu'elle invita notre Révérendissime Père Général à y envoyer des apôtres. L'une des premières questions qui se posèrent, fut celle du chef éventuel de nos nouveaux missionnaires. Or, comment hésiter ? Le Révérendissime Père Général avait alors sous la main un vétéran des missions d'Afrique, jeune encore, plein de force malgré la campagne qu'il avait faite au front français, homme d'expérience et de talent, dont la courtoisie de gentilhomme met à l'aise, dès le premier abord... on a reconnu à ces traits, le Père Plissonneau. Le 7 février 1920, le Saint Siège le nomme Préfet Apostolique de

l'ADAMAOUA, et le 22 juillet de la même année, les trois premiers missionnaires arrivent à Foumban, capitale du sultanat Bamoun, suivi à quatre jours de distance, du nouveau Préfet Apostolique.

Nos missionnaires trouvèrent là-bas l'accueil le plus cordial et le plus empressé, auprès de M. l'Administrateur français et du sultan Njoya : pour nous en tenir à ce détail significatif, le sultan mit à la disposition des Pères un terrain et, sous sa direction personnelle, en quinze jours de temps, cinq cents ouvriers firent sortir de terre, chapelle, maison d'habitation, école et dépendances, le tout en bambous et en pisé avec toiture de chaume, à titre gracieux, par sympathie pour la mission.

Deux mois plus tard, Mgr Plissonneau se rendait à Koumbo, ancienne résidence du Supérieur de la mission ; il y trouva une maison d'habitation maintes fois pillée, depuis le départ des Pères, et quelques bâtiments qui menaçaient ruine. Plus de trace de chapelle ; mais si le temple visible s'était effondré, Dieu continuait à vivre dans les âmes. À la vue du missionnaire qui revenait enfin les voir, ce fut une explosion de joie parmi les chrétiens et les catéchumènes ; que de larmes d'émotion il y eut ce jour-là !

Voici donc la mission de Koumbo rouverte : une grande chapelle s'y élève bientôt, une école y est construite : comme dans beaucoup d'autres endroits, ni l'une ni l'autre n'eurent bientôt plus assez de places pour l'affluence des catéchumènes ; si bien qu'après trois ans de labeur apostolique, la mission de Koumbo, à elle seule, compta plus de 3.000 catéchumènes. Ce fut alors la période des grandes randonnées : toute la région fut méthodiquement explorée, surtout dans la direction du Sud : partout où le chef de tribu faisait bon accueil aux missionnaires, une modeste chapelle de secours, pour l'enseignement du catéchisme, s'élevait sans tarder. Si l'on en croit un proverbe arabe : « On ne jette de pierres qu'aux arbres chargés de fruits d'or... » Le démon, les païens et plusieurs chefs de la région se chargèrent bientôt de cette triste besogne : telle chapelle devint, comme par hasard, la proie des flammes., telle autre fut renversée par une violente tornade., Pères et catéchistes se virent de-ci, de-là atrocement calomniés ; et même les repréailles les plus pénibles s'abattirent, comme aux premiers siècles de l'Église, sur les néophytes. Une terrible épidémie de variole enfin, en décimant les rangs de nos chrétiens, provoqua de la part des païens les réflexions les plus spécieuses, comme à l'époque où saint Augustin écrivait « La Cité de Dieu » : ils voyaient dans cette épreuve un juste châtiment du ciel, pour l'abandon des cultes idolâtriques ! Mais, disciples d'un Dieu crucifié, nous savons bien, nous, que la croix féconde les œuvres, en attirant sur elles la rosée des bénédictions divines. De fait, après trois ans d'efforts énergiques et soutenus, la mission enregistrait 1043 baptêmes et un total de 1490 catholiques.

Une question d'ordre territorial allait à brève échéance, modifier dans la direction de l'Ouest, les limites de notre Préfecture Apostolique. Koumbo, en effet, est situé au Cameroun anglais, or le Gouvernement britannique crut opportun de faire à Rome des démarches, tendant à obtenir que le Cameroun anglais tout entier, fut désormais placé sous une juridiction [508] ecclésiastique unique. Les pourparlers aboutirent, en 1923, à un remaniement de la carte religieuse du Cameroun : la partie anglaise du Vicariat Apostolique de l'Adamaoua, (d'une superficie approximativement égale à celle de trois départements français, mais très peuplée et offrant, en outre, un magnifique terrain d'apostolat) en fut détachée par la Sainte Congrégation de la Propagande : jointe au reste du Cameroun anglais, elle constituera désormais la Préfecture Apostolique de Bouea, confiée aux Pères de Mill-Hill. En conséquence, dès le 14 mai 1923, les Prêtres du Sacré-Cœur évacuèrent la mission de Koumbo où ils avaient tant peiné pour la gloire du Sacré-Cœur. Un trait montrera à quel point les indigènes étaient déjà attachés à leurs missionnaires : Trois cents cinquante chrétiens s'offrirent spontanément à transporter gratuitement, *sur leur dos*, le matériel que les Pères emportaient jusqu'à la mission de Dschang, située à 140 km de Koumbo, en territoire sous mandat français.

Le décret de la Sainte Congrégation de la Propagande, daté du 12 juin 1923 qui enlevait à la Préfecture Apostolique de l'Adamaoua les deux divisions de Bamenda et d'Ossidingué pour les raisons que nous venons d'exposer, élargissait par compensation, son champ d'action en territoire français : Trois districts prélevés sur le territoire du Vicariat Apostolique du Cameroun (desservi par les Pères du Saint-Esprit), furent rattachés à notre Préfecture de l'Adamaoua, et le titre officiel de notre Préfecture, devint celui de PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE FOUMBAN.

Telle qu'elle venait d'être délimitée par le décret de la Sainte Congrégation de la Propagande, la Préfecture Apostolique de Foumban couvrait alors une superficie de 250.000 km².

C'était donc un territoire à évangéliser plus vaste que le tiers de la France, mais, en outre, très étendu dans le sens de la longueur. Ses limites étaient, *au Nord*, le 10° degré de latitude nord ; *à l'est*, le Logone (qui se jette dans le Lac Tchad) jusqu'au 7° degré de latitude nord ; *au Sud*, la rivière de Lom, le fleuve de la Sanaga, le Mbam et le Wouri (qui se jette dans la mer après son passage dans le port de Douala) ; *à l'Ouest*, la frontière politique qui sépare le Cameroun français du Cameroun anglais, et celle de la Nigeria, dans la région de Yola. Dans le sens de la longueur, le territoire de la Préfecture Apostolique de Foumban commençait à la côte pour prendre fin à 150 km au Sud du lac Tchad, à travers la forêt équatoriale aux essences les plus rares : on y rencontre des [509] concessions forestières magnifiquement exploitées, des plantations de tabac, de cacaoyers, de caféiers, d'immenses palmeraies qui fournissent au chemin de fer du Nord un trafic intense (voie ferrée de Bonabéri, près de la côte, à Nkongsamba 160 km, dix heures de voyage). Au-delà de Nkongsamba restaient encore la bagatelle de 1.200 km à faire à pied, à cheval ou en chaise à porteurs, pour atteindre la limite de la Préfecture de Foumban ; étant donnée la nature du terrain, il y a lieu de compter pour cette dernière étape, quarante à cinquante jours de marche.

État de la Province d'Allemagne (1908 à nos jours)

Jusqu'en l'année 1908, les différentes nationalités furent mêlées dans l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur, et ne formèrent, au point de vue canonique, qu'un seul groupe. Pour les excellentes raisons que nous avons exposées en leur lieu, le Septième Chapitre Général, du 16 septembre 1908, décida, nous l'avons vu, la création des Provinces dites Occidentale et Orientale : celle-ci pour nos confrères d'Allemagne et d'Autriche, celle-là provisoirement du moins, pour toutes les autres nationalités. En 1911, la Province appelée depuis 1908 « orientale » prit la qualification de Province allemande qui lui convenait le mieux, attendu que presque tous ses Membres appartenaient à la nation allemande.

De 1908 à nos jours, la Province allemande de notre Congrégation, nombreuse, fervente et d'une activité dont elle a le droit d'être fière, apparaît comme un magnifique instrument d'apostolat entre les mains de son digne Supérieur Provincial. Le recensement du 1^{er} décembre 1932 portait à ses effectifs le nombre de 430 Profès et de 53 Novices : depuis lors, le nombre des membres de cette Province s'est accru considérablement. Voici un aperçu de ses principaux établissements :

Écoles. — Déjà nous connaissons l'école de *Leyenbroeck-Sittard* et sa nombreuse population scolaire.

La deuxième école de la Province allemande se trouve à *Handrup*, en Hanovre. Inaugurée en 1927, elle continue à se développer dans les conditions les plus favorables. Ses élèves suivent les cours du programme officiel des gymnases et se préparent à devenir des prêtres instruits et des apôtres zélés du Sacré-Cœur.

Noviciats — Après avoir été établi de 1883 à 1889 à Watersleyde, et de 1889 à 1912 à *Leyenbroeck-Sittard*, le noviciat spécifiquement allemand fut [510] établi à *Fünfbrunnen* de 1903 à 1912 pour les clercs ; de 1912 à 1927 pour les clercs et pour les Frères coadjuteurs ; enfin pour les clercs seuls à partir de 1927. Depuis 1927, les Frères coadjuteurs de la Province allemande font leur noviciat dans l'Eiffel, entre Rhin et Moselle, au couvent de *Maria Martental*. On y vénère une Piéta provenant d'un antique sanctuaire dont les vestiges existent encore et qui connut les grandes affluences du Moyen-Âge.

Maisons d'études — Grâce à la bienveillance de M. l'Abbé Hengesch, Président du Grand Séminaire de Luxembourg et dont on connaît les amicales relations avec le Père Dehon, surtout depuis le Concile du Vatican,

un groupe de Prêtres du Sacré-Cœur s'était établi modestement en 1895 dans la capitale même du Grand-Duché de Luxembourg. Pendant une dizaine d'années nos étudiants suivirent les cours du Séminaire. Bientôt l'affluence des étudiants porta nos Supérieurs à transformer la modeste résidence de *Luxembourg* en un véritable Séminaire. Cet établissement fut créé dans la banlieue alors à peu près déserte du Limpertsberg. Nos sujets allemands séjournèrent ainsi à Luxembourg de 1895 à 1921. Après la guerre, cette maison d'études fut transférée en Allemagne, d'abord à *Sayn* de 1921 à 1923, puis à *Bendorf* où elle est encore actuellement. À noter cependant que la Maison de Bendorf ne fut séminaire de philosophie et de théologie que jusqu'en 1927. À partir de 1927, Bendorf ne sera plus pour nous, qu'un séminaire de philosophie et désormais les étudiants de la Province allemande feront leurs études théologiques à la célèbre université de *Fribourg en Brisgau*, près de laquelle nous avons une Maison.

Autres œuvres – Déjà nous avons signalé les œuvres que nos confrères allemands dirigent en Tchécoslovaquie : à *Eichwald* (1904), à *Teplitz* (1909), à *Eger* à partir de 1912. (Depuis lors, cette dernière œuvre fut supprimée)

Depuis l'année 1913, les Prêtres du Sacré-Cœur exercent à *Vienne*, en Autriche, un ministère des plus féconds à l'Église paroissiale du Saint-Esprit. Ils s'y dévouent, non seulement à l'exercice du ministère paroissial, mais encore aux différentes œuvres sociales qui s'imposent dans une grande ville. Récemment, au cours de l'année 1935, un groupe de Pères a été chargé d'exercer les fonctions du saint ministère : à *Saint Corona* près de Vienne, où ils desservent un sanctuaire de pèlerinage, et à *Liesereff*, qui est une paroisse du diocèse de Klagenfurth. Par contre, on a quitté Gabilitz-Vienne.

À *Crefeld*, dans le diocèse de Cologne, fut établie en 1912, la procure des Missions de la Province d'Allemagne. À *Neustadt*, dans le Palatinat, fut fondé, en 1920, une Maison où nos Pères donnent, à différentes époques de l'année, des retraites fermées par séries, tantôt au clergé, tantôt aux fidèles. Œuvre magnifique qui tend à réaliser les désirs formels exprimés par Sa Sainteté le Pape Pie XI dans son encyclique *Mens nostra*. Les résultats obtenus depuis quinze ans dans cet ordre d'idées, sont des plus encourageants.

[511] En 1920 nos confrères furent invités par les autorités municipales de *Düsseldorf*, à prendre en mains la direction morale de l'orphelinat catholique de cette grande ville industrielle et peu de temps après, celle des jeunes apprentis orphelins, ou séjournant hors du cercle familial ; d'où la construction d'un vaste bâtiment où actuellement plus de trois cents jeunes gens bénéficient d'une éducation solide, et celle d'une Maison-résidence, pour les Pères qui exercent le saint ministère dans la région du Rhin.

Missions étrangères – Avant la création de leur Province, les Pères allemands envoyèrent des missionnaires à toutes nos missions à *l'Equateur* (1888-1896), au *Brésil du Nord*, de 1893 à 1911, au *Congo belge*, de 1897 à nos jours. En 1903, nos Pères allemands fondèrent leur mission du *Brésil du Sud* ; de 1911 à 1915 ils établirent la mission du *Cameroun*. En 1921, ils envoyèrent des missionnaires au *Danemarck* ; en 1922, au *Dakota* ; en 1923, au Sud-Africain (*Aliwal*) ; de 1923 à 1932, en *Norvège* ; en 1928, dans *l'Illinois* (U. S. A.).

Chez les Indiens du Dakota (U.S.A.) (1923) et dans l'Illinois (1928)

En 1922, Sa Grandeur Mgr Lawler, évêque de Lead, aux États-Unis de l'Amérique du Nord, sollicita du Père Dehon l'envoi de missionnaires pour les « Réserves » indiennes de *Lowler-Brule* et de *Cheyenne-River* (Dakota Nord). Vers le mois de mars de l'année suivante, le Révérend Père Fohrmann, récemment décédé, pénétrait dans la « Réserve » de Lowler-Brule qu'il trouva dans un état lamentable. Sans doute, la tribu des Peaux-Rouges « Sioux » avait bien été évangélisée jadis par le Père de Sonet, mais le vaillant missionnaire, épuisé par un labeur surhumain, autant que miné par la maladie, en avait été réduit à abandonner le champ d'apostolat auquel il avait pourtant consacré le meilleur de lui-même. Depuis lors, aucun prêtre catholique n'avait plus pris contact avec les Sioux ; et, peu à peu, les Peaux-Rouges de cette région, livrés à eux-mêmes s'étaient détachés de l'Église catholique pour passer à l'Anglicanisme. À l'arrivée du Père Fohrmann, les deux tiers de la population de Lowler-Brule avaient abandonné la foi catholique, l'autre tiers vivait dans l'ignorance et l'indifférence religieuse les plus absolues. Le Père comprit, de suite, combien il faudrait de temps, de prières et de labeur, pour que la grâce produise [512] ses effets dans un tel milieu, et sans tarder, il se mit à l'œuvre.

Deux autres Pères inaugurèrent, bientôt après, la mission de Cheyenne-River, dans des conditions identiques à celles de Lowler-Brule ; en 1925, deux nouveaux missionnaires vinrent partager leur existence et leur prêter main-forte. Mais, devant une tâche qui les

débordait de toutes parts, nos missionnaires se virent bientôt contraints de procéder à une sorte de partage de la région, et par conséquent d'exercer jusqu'à nouvel ordre, leur ministère en ordre dispersé.

Voilà donc nos missionnaires perdus dans des postes si distants, qu'ils se voient condamnés, provisoirement du moins, à l'isolement, au milieu de l'immense prairie ; sans ressources et dénués de tout ce qui facilite la vie, les Pères se mettent néanmoins à la recherche des brebis égarées, contraints, s'ils veulent les atteindre, à prendre place dans les caravanes d'indiens nomades. C'est au prix de sacrifices de ce genre qu'ils parviennent à enregistrer quelques succès et à fonder l'un ou l'autre poste. Dans la suite, le Père Supérieur, sans renoncer à cette tactique apostolique, voulut s'occuper spécialement de la jeunesse, et à cette intention, fonder une école dans la « Réserve ». L'immeuble du Collège Colombo, à Chamberlain (Dakota Sud) se prêtait on ne peut mieux à la réalisation de son dessein : en faire l'acquisition, tel fut le projet qu'en peu de temps, il réalisa. Désormais il avait son école, dont il confia le patronage à saint Joseph. Dès l'ouverture, trente élèves demandèrent leur inscription et depuis, leur effectif s'est accru d'année en année. Grâce à l'école, les missionnaires ont la conviction fondée de rendre à la vie chrétienne et à la vertu, une élite qui sera capable d'agir peu à peu, sur la masse des Peaux-Rouges, à la manière d'un ferment.

Mieux encore, le Père Supérieur encouragé par ces premiers succès, voulut alors établir une école apostolique, destinée à la formation de missionnaires indigènes. Beau rêve, disait-il ! mais pourquoi pas ? La Providence n'est-elle pas la ressource à laquelle on ne fait jamais appel en vain, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ? Un catholique fervent et généreux, M. Joseph Picket, avait acquis à *Santa Maria*, dans l'Illinois, une vaste propriété et un parc splendide, qui s'étend jusqu'au fleuve Embaras ; son intention était d'en faire don aux Religieuses [513] Franciscaines de Springfield, à charge pour elles d'y créer une œuvre de bienfaisance. Les Religieuses s'établirent donc à Santa Maria, et mirent en chantier la construction de vastes immeubles qui, dans leur pensée, allaient devenir un hôpital. Rien de mieux ! Mais, par suite de difficultés financières inextricables, il fallut renoncer à poursuivre leur charitable projet et s'en retourner à Springfield. L'œuvre dont les fondements venaient d'être jetés, va-t-elle donc tomber en déshérence ? Un an après leur départ, les Religieuses, qui ne peuvent s'y résoudre, offrent alors à titre gracieux, leur propriété et ses constructions aux Prêtres du Sacré-Cœur. C'était à n'en pas douter, la réponse de la Providence !

Son Excellence Mgr Griffin, évêque de Springfield accueillit les Pères dans son diocèse, avec la même bonté que nous témoignera en France, quelques années plus tard, Son Excellence Mgr Lecomte, évêque d'Amiens :

« Soyez les bienvenus, leur dit Son Excellence Mgr Griffin ! Je désirais depuis longtemps la création d'une école apostolique dans mon diocèse. C'est une œuvre salubre que vous allez entreprendre, au centre même des États-Unis, et je la bénis de tout mon cœur ! »

Le Révérend Père Keilmann prit possession de la Maison de Santa Maria, le 19 mars 1925, en la fête de saint Joseph. Rien ne pouvait mieux convenir que cette propriété, à la fondation projetée : Les constructions, en excellent état, sont situées dans une région magnifique et salubre. Restait la question du personnel et celle de l'adaptation de l'immeuble à sa destination nouvelle. Deux autres Pères viennent alors aider le Révérend Père Keilmann à la mise en état des locaux. De concert ils organisent et aménagent chapelle, salle d'étude, classes, réfectoire, dortoir, chambres des Pères. Le travail commencé en mars 1927 était terminé six mois plus tard, pour permettre l'inauguration du nouveau bâtiment le 9 septembre 1927. Aussitôt affluèrent de toutes parts les aspirants à la vie religieuse, il en vint même de Rhode-Island à l'Est, et de Dakota Sud, à l'Ouest. Inutile de dire l'accueil qui leur fut réservé !

Le 29 octobre 1928, Son Excellence Mgr Griffin accompagné de plusieurs prêtres, procéda

à la bénédiction de la nouvelle école apostolique et, en termes émus, Monseigneur exprima [514] toute sa joie de posséder dans son diocèse, une pépinière de vocations qui, dès ses débuts, se montrait si florissante et fervente. Santa Maria est d'ailleurs, à un titre spécial, le domaine de la Très Sainte Vierge. La ville fut fondée, en 1830, par des émigrés alsaciens, originaires des environs de Haguenau. Ce fut le jour de l'Assomption que les rudes pionniers s'y fixèrent, au chant du *Salve Regina*. En mémoire de cet épisode historique, le nom de Santa Maria fut donné à la nouvelle cité.

Actuellement, une trentaine d'élèves seulement s'y préparent au sacerdoce et à la vie religieuse. Leur nombre pourrait être doublé, triplé même, du jour au lendemain, si les ressources le permettaient. Quoiqu'il en soit, nos Pères de là-bas mettent comme toujours leur confiance dans la divine Providence. N'a-t-Elle pas daigné les choisir pour réaliser, au centre du nouveau Monde, une œuvre si magnifique et si indispensable ? N'a-t-Elle pas établi leur école dans une région incomparable, véritable éden, où nos apostoliques s'initient, dans le calme si réconfortant des beautés de la nature, à la vie de prière, de travail et de sacrifice qui sera le leur !

La Mission du Gariep (Sud-Africain) fondée en 1923, élevée au rang de Vicariat Apostolique en 1935, sous le nom de Vicariat Apostolique d'Aliwal

« L'Union Sud-Africaine » dit Mgr Boucher, à qui nous empruntons ces données géographiques, a une superficie de 1.894.000 km² et une population totale de plus de huit millions d'habitants dont 236.640 seulement étaient catholiques en 1933¹⁰².

L'Union se divise en cinq Provinces : La première est la Colonie du Cap. Cette province, la plus vaste, la plus peuplée comprend quatre circonscriptions ecclésiastiques :

1°) Le Vicariat Apostolique du Cap de Bonne Espérance, avec résidence, avec résidence à Capetown, grande ville de plus de 200.000 habitants. Il est administré par le clergé séculier et groupe environ 20.000 catholiques.

2°) La Préfecture Apostolique du Cap de Bonne Espérance, district central, avec résidence à Oudtsborn, compte 200.000 habitants, dont un bon millier de catholiques.

3°) Le Vicariat Apostolique du Cap de Bonne Espérance, district oriental, avec résidence à Port-Elisabeth, 14.077 catholiques et la mission de Queenstown qui compte 146.655 habitants.

[515] 4°) Le Vicariat Apostolique d'Aliwal (appelé jusqu'en 1935 Préfecture Apostolique du Gariep), 270.000 habitants, avec résidence à Aliwal-North, fondée en 1923 par la Province allemande des Prêtres du Sacré-Cœur, il compte environ 1.235 catholiques sur 270.000 habitants. » (1933)

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours, le Vicariat Apostolique d'Aliwal est en progrès constants. Dans une série d'articles documentaires et anecdotiques du plus haut intérêt¹⁰³, dus à la plume du zélé Mgr Demont, jusqu'ici Préfet Apostolique, nous trouvons le compte-rendu, dont voici un aperçu :

Si nous nous en tenions à envisager la marche des événements du seul point de vue matériel et humain, l'année 1932 risquerait fort d'apparaître sous un jour assez sombre. Y a-t-il lieu d'insister sur le fait que le Sud-Africain a souffert, lui aussi, de la crise ? Que l'on veuille bien tenir compte des faits, il sera facile de comprendre les raisons pour lesquelles la crise dût se faire sentir là-bas, avec beaucoup plus d'âpreté que dans nombre d'autres régions. Le caractère économique du pays suffirait déjà à en donner une idée : Les mines de diamant, qui fournissent la matière première à une industrie de luxe, devaient nécessairement perdre, à notre époque si difficile, une bonne partie de leur clientèle ; or la mine est, là-bas, pour de nombreuses familles le pain quotidien ! Aussi, combien angoissante se révéla bientôt pour elles, la situation ! La détresse en vint même à prendre un aspect réellement catastrophique, lorsqu'une sécheresse persistante transforma peu à peu les champs de culture, en de mornes plaines, arides et brûlées. Une grande famine s'ensuivit, qui fit des multitudes de victimes,

¹⁰² Mgr Boucher : *Petit Atlas des Missions catholiques*, 1933, p. 163.

¹⁰³ Cf. « *Missionskalender der Herz Jesu Priester* » 1934.

dans cette population si digne d'intérêt et pourtant si éprouvée.

Jamais pourtant, et c'est ici que l'on touche du doigt l'action miséricordieuse de la Providence, il ne nous fut donné d'administrer un plus grand nombre de baptêmes ; il y en eut 641 en cette année de détresse. C'est peu, apparemment, si l'on se reporte aux statistiques infiniment plus consolantes de tant d'autres missions plus favorisées. Mais pour le Sud-Africain, le chiffre a son éloquence, car ici, l'heure des conversions en masse n'est pas encore sonnée. La situation déjà si pénible, fut encore aggravée du fait des décrets lois d'Allemagne, qui coupèrent [516] aux missionnaires une partie de leurs moyens, tandis que les grandes Associations missionnaires en étaient réduites, elles aussi, de par les circonstances, à ne leur fournir que le quart de leurs subsides habituels. Quiconque n'en était pas réduit à mourir de faim s'estimait heureux. Chaque matin spécialement lorsqu'ils imploraient au Pater « *le pain quotidien* », c'était le cri de détresse de plus de 1500 personnes que nos missionnaires faisaient monter vers le ciel. Mais, encore une fois la Providence divine, qui sait tirer de la plus extrême misère les plus merveilleuses richesses, permit que la foi catholique fit les plus beaux progrès en cette douloureuse année... dont, à aucun point de vue, les missionnaires ne perdront le souvenir !

Le personnel de la mission – Accablé par sa lourde charge d'éducateur, autant que miné par un mal mystérieux, que d'ailleurs les circonstances dont nous venons de parler expliquent fort bien, le Révérend Père Wanninger n'ambitionnait rien d'autre, que de consacrer au service de la mission, les derniers restes d'une activité à bout de forces ; et certes, son exemple et ses ardentes prières ont rendu les plus signalés services à la Cause qu'il avait si bien servie ! Mais l'heure de la récompense était venue pour lui ! Dieu le rappela, et ainsi notre personnel missionnaire, dont le nombre de prêtres ne s'élevait qu'à une dizaine en 1932, perdit une unité. Depuis cette époque, de beaux progrès ont été réalisés. Le nombre de nos confrères est passé de 9 à 11 et celui de nos religieuses de 94 à 113, et il s'est accru en proportions plus notables, ces dernières années.

Nos prêtres indigènes de demain – Le Vicariat Apostolique d'Aliwal possède depuis 1933, un Grand Séminaire, destiné à la formation des prêtres blancs indigènes. Cette année fut la première, où les cours réguliers et suivis purent y être assurés. Les programmes de cet établissement sont analogues, de tous points, à ceux des Séminaires européens : mais à quel prix ! On le comprendra si l'on songe qu'à leurs rares instants de loisirs, les professeurs du Grand Séminaire se consacrent, d'une façon habituelle, aux travaux du saint ministère. Leurs fonctions exigent donc à la fois un labeur peu commun et un dévouement de tous les instants. Au cours de l'année 1933, le nombre des [517] grands séminaristes a progressé de trois unités : trois d'entre eux font leur philosophie et trois leur théologie. Ces débuts, qui ne doivent évidemment pas être appréciés avec la mentalité européenne, nous paraissent encourageants pour l'avenir.

L'œuvre des écoles – Ici, comme partout, l'école c'est l'avenir ! Pendant l'exercice 1933, le nombre de nos établissements scolaires est passé de 27 à 44 et comprend de nouvelles écoles primaires, des internats, des cours de couture, des cours du soir et du dimanche et des cours de catéchuménat le dimanche. Il va sans dire que le nombre des maîtres s'est, lui aussi accru. La statistique que l'on trouvera plus loin présente leur état numérique pour l'année 1934. À signaler le fait que, durant les périodes de famine, nous sommes parvenus à fournir un repas quotidien (souvent le seul de la journée pour ces pauvres gens...), à la plupart de nos élèves. Comment n'eussions-nous pas accompli des prodiges, lorsqu'on sait, de par les statistiques officielles, que dans le seul district d'Aliwal-North, 500 enfants souffrent de la faim.

Toutes nos écoles sont sous le contrôle de l'État, mais aucune d'entre elles n'émarge pour le moindre subside. Il résulte du moins de ce contrôle, que nos établissements supportent aisément la comparaison, avec ceux que l'État entretient lui-même, quand ils ne l'emportent pas en valeur professionnelle.

Les catéchistes – L'œuvre des catéchistes marque également un progrès sensible sur l'année précédente : en 1932, il n'y avait à la mission que 11 catéchistes, en 1933 ils étaient 37, en 1935 ils sont 48. Précieux est, en mission, le ministère du catéchiste (homme ou femme) ; après avoir été formé dans l'une de nos écoles spéciales, le catéchiste supplée le missionnaire, dans l'enseignement de la doctrine chrétienne et il préside les réunions religieuses. Divers instituteurs enseignent, eux aussi, le catéchisme bénévolement ou à titre onéreux. Le Père ne peut, en effet, assurer les leçons régulières de catéchisme, que dans les postes centraux. Il ne passe périodiquement, dans les 89 postes secondaires existants en 1934, que pour contrôler l'enseignement du catéchisme et administrer les sacrements.

Œuvres nouvelles – Ce qui caractérise la vie de nos œuvres en 1934, c'est le développement qui leur fut donné et la créa-[518]tion de quelques œuvres nouvelles. Ainsi, à De Aar, les constructions furent doublées, de sorte que la mission se trouve désormais à même de recevoir 300 enfants. L'histoire de cette mission est de celles qui montrent le mieux, à quelles sortes de difficultés se heurte le missionnaire catholique, en Afrique du Sud, et quels résultats couronnent tôt ou tard les sacrifices d'un apostolat apparemment voué à l'insuccès. Lors de notre installation à De Aar, en 1924, il y avait dans cette ville, un nombre considérable de temples protestants, mais fort peu d'écoles. Or, c'était précisément par l'enseignement que nous avions décidé d'inaugurer notre ministère ; un modeste hangar nous servit à la fois d'école et d'église, et si modeste qu'elle fut, notre école connut bientôt le succès... Pourtant, bien qu'en fort peu de temps, le nombre de nos élèves ait atteint la centaine, non seulement l'État nous refusa toute subvention, mais encore les Calvinistes ouvrirent alors une école..., aussitôt avantagée d'une *double* subvention de l'État. Puis, la pression sur les enfants s'en mêla, au point qu'en moins de deux mois, nous perdîmes les deux tiers de nos élèves... il semblait alors que les jours de notre école fussent comptés... C'était donc l'heure ou jamais de nous rappeler les directives optimistes du Très Bon Père, à la vue des ruines accumulées par la guerre :

« Toujours confiant dans le Sacré-Cœur, j'espère non seulement relever ce qui a souffert, mais préparer de nouvelles fondations... » « Ne nous décourageons jamais. Le Sacré-Cœur n'a-t-Il pas dit à sainte Marguerite Marie : Je régnerai, malgré mes ennemis ? »

Nos Pères restèrent donc fidèles à leur poste, quel que put être le nombre de leurs élèves et bien leur en prit ! Peu à peu les élèves qui avaient abandonné l'école catholique y revinrent et leurs parents n'hésitèrent pas à déclarer qu'après avoir comparé l'école catholique et l'école calviniste, ils avaient définitivement fixé leur choix sur la nôtre. Depuis lors, notre établissement, inspecté par l'État, a fait ses preuves de façon péremptoire, mais toujours sans la moindre subvention officielle, et il nous coûte cinq mille marks d'entretien annuel. Quel souci que celui de la plaie d'argent !

Le missionnaire, au soin duquel le poste de De Aar fut confié, se trouvait depuis peu dans le pays, lorsqu'il y fut affecté. Non seulement il se heurta aux difficultés que nous venons de sou-[519]lever, mais il eut encore à subir l'épreuve redoutable du climat : De Aar se trouve, en effet, aux confins du désert de Karu où, très souvent, après une accalmie, le brûlant simoun souffle avec violence ; c'est alors qu'il soulève en rondes fantastiques d'immenses colonnes de poussière, qui obscurcissent le soleil et coupent même la respiration. Le missionnaire n'allait pas tarder à en faire l'expérience : Dès le jour de son arrivée, le simoun se mit à gronder plus violent que jamais. Trois jours de cette atmosphère déprimante à l'excès, suffirent à mettre notre débutant à bout de forces. Mais il avait du cran ! Et lorsque quelques années plus tard il dut partir pour un poste plus important, ce ne fut pas sans peine qu'il s'éloigna de cette résidence où, pour la gloire du Sacré-Cœur et le bien des âmes, il avait tant souffert, prié et travaillé...

À North-Aliwal nous avons agrandi d'un tiers notre École industrielle : deux grandes

classes, un grand dortoir et une vaste serrurerie équipée à la moderne, ont été ouverts. Le but que nous y poursuivons est de former des ouvriers qualifiés, des ménagères et des infirmières pour les classes plus élevées des « *colormen* », et de donner ainsi à ces classes sociales, des dirigeants catholiques. L'œuvre se développe très rapidement, trop rapidement même pour nos moyens, de sorte que trop souvent il nous arrive de refuser des élèves.

Aviation et service médical – Le service médical a été établi par nos soins, dans les conditions les plus satisfaisantes : quatre doctresses se partagent la besogne avec trois Pères-médecins. Pour les randonnées à grandes distances, nous n'hésitons pas à employer le précieux concours de l'aviation ; en 1935 encore, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Cologne a béni un nouvel appareil destiné à notre région. *La Croix* l'a signalé.

Au point de vue médical, la Préfecture est divisée en trois districts. Deux hôpitaux, l'un à Aliwal-North, avec 25 lits, l'autre à Umlandi (territoire de Herschel, avec 60 lits, capable pourtant de donner asile à 100 personnes), pourvoient aux besoins les plus urgents de la population. Ces hôpitaux, et surtout celui de Umlandi, nous ont coûté autant que 20 écoles, mais ils rendent aussi plus de services que 20 écoles... Notre entreprise médicale missionnaire nous a ouvert la voie à travers le terri-[520]toire de Herschel, et il semble bien qu'elle nous y ait établis à tout jamais. À notre époque où le bolchevisme s'insinue, parmi les indigènes de l'Afrique du Sud et parmi les *colormen*, beaucoup plus qu'on ne le croit communément, notre entreprise médicale constitue l'un des meilleurs contrepoids à cette propagande destructrice. Nous avons pris nos positions : l'Église catholique, avec ses œuvres de charité et son œuvre de C. A. U. (Union catholique africaine), avec ses œuvres sociales de secours et de formation, avec ses cours et ses associations de tous genres, qui n'en sont encore qu'à leurs débuts dans notre Vicariat, ont engagé avec la propagande bolchévique un combat sérieux qui laisse entrevoir les plus magnifiques lendemains.

En attendant, la statistique suivante permettra de constater les résultats obtenus, au cours de l'année 1934 :

Personnel européen	Prêtres	15
	Frères	12
	Religieuses	148
	Instituteurs religieux	62
	Instituteurs laïcs	16
	Médecins missionnaires	3
	Médecins laïcs	4
Personnel indigène	Catéchistes	48
Population	de la Préfecture	270.000
	catholiques	3.337
	catéchumènes	1.250
Divisions	Districts ecclésiastiques	10
	Stations principales	14
	Stations secondaires	89
	Églises et oratoires	26
Enseignement	Grand Séminaire	1
	Petit Séminaire	1
	Écoles de catéchistes	2
	Élèves catéchistes	10
	Pensionnats	7
	Écoles primaires	41
	Élèves des écoles	2.329
Œuvres	Hôpitaux	2

	Stations Médicales	9
	Pharmacies	18
[521] Saint Ministère	Baptêmes	1.069
	Confessions	23.971
	Communions	110.759
	Confirmations	39
	Mariages	22
	Sacrement des malades	62
	Funérailles	404
	Conversions de Protestants	63
	Associations	23

Les fondations d'Espagne (1919)

Par suite des événements tragiques qui ensanglantèrent les années 1914 à 1918, notre mission du Cameroun, fondée et administrée comme on l'a vu par les Pères de la Province allemande, allait passer à la Province française. Contraints par la force des armes à se retirer de leurs postes, Mgr Lennartz et ses zélés missionnaires durent se résigner à demander asile, en 1919 à Fernando-Po en terre espagnole, avant de se réfugier ensuite, les uns en Espagne, les autres au Brésil. L'Espagne n'était sans doute, dans leur pensée, qu'une étape sur la route du retour vers la patrie, mais peut-on s'arrêter sur cette terre de saints et de héros à laquelle l'Église, l'Europe, la civilisation chrétienne dont nous vivons doivent tant, sans lui faire dans nos cœurs, une place – l'une des premières – tout près de celle qu'occupe notre propre patrie ?

Ainsi pensèrent nos Pères, et qui ne s'inclinerait devant la noblesse d'un tel sentiment si profondément chrétien et humain ! Le Père Dehon, et toute notre éducation classique, nous avaient appris à aimer la fière Espagne et son peuple magnanime,

« Grenade et son Alhambra, la perle de l'art mauresque ; Cordoue et sa mosquée, autrefois la plus belle de l'Islam, riche encore de huit cent soixante-seize colonnes, bien que le temps l'ait réduite de moitié ; Ségovie et, sur son rocher, le palais de l'Alcazar ; Burgos, fière de sa cathédrale et des souvenirs du grand pourfendeur des Maures, du conquérant de Valence, le Cid Campeador qui battit cent fois les Maures...¹⁰⁴ »

mais surtout l'Espagne des croisades, des innombrables saints, des fondateurs de diocèses, tels saint Firmin, premier évêque [522] d'Amiens, des théologiens de génie qui ont contribué, pour une bonne part, à établir le règne de Dieu sur terre.

Cette prédilection traditionnelle chez nous, les exilés du Cameroun vont la témoigner, de manière tangible, à la terre d'avenir que reste l'Espagne. Ils vont s'y établir. Ainsi se trouvera réalisé, d'une manière toute providentielle le vœu du Père Dehon de ne pas mourir, sans y avoir jeté les fondements de son Œuvre. À l'heure actuelle, les Prêtres du Sacré-Cœur ont établi une école apostolique à *Puerta-la-Reina* (Navarre) (1919), puis un noviciat et un collège à *Novelda* (Alicante) (1920). Au moment de mettre sous presse, le noviciat de Novelda vient d'être transféré à *Cuenca* (1935), et une Maison d'œuvres s'ouvre par nos soins, à *Madrid*.

L'école apostolique de Puente-la-Reina occupe les locaux d'une ancienne commanderie de l'Ordre de Malte, à laquelle est adjointe une chapelle assez avenante, de style byzantin. C'est là, semble-t-il, le berceau de notre future Province d'Espagne. Quant à la fondation de Novelda, il est intéressant de souligner le fait, que l'on cherche à y réaliser les prescriptions 7 et 8 de nos Constitutions ainsi conçues : les Membres de notre Institut...

« dépenseront tout ce qu'ils ont d'énergie à gagner les âmes au Christ Notre-Seigneur, à ranimer en eux l'amour le plus ardent et la dévotion la plus fervente envers le Sacré-Cœur de Jésus. À cette fin ils se

¹⁰⁴ Abbé Dehon : *L'éducation et l'enseignement*, o. c., p. 166.

livreront avec une mentalité d'apôtre, aux diverses fonctions du saint ministère : à la formation de la jeunesse et surtout à celle des élèves du sanctuaire ; à la prédication des retraites ou des missions et à toutes les œuvres qui sont de nature à promouvoir le salut de leurs frères : surtout lorsqu'il s'agit de fidèles que l'humilité de leur condition signale davantage à leur zèle apostolique. »

De nos deux œuvres établies à Novelda, l'une, le noviciat – qui vient d'émigrer à Cuenca – prépare des recrues espagnoles à la Congrégation ; l'autre assure à la jeunesse, en même temps qu'une sérieuse éducation, la formation scientifique et littéraire qui la prépare aux luttes de la vie. N'est-ce point-là précisément entrer dans les vues que le Souverain Pontife glorieusement régnant exposait, dans son encyclique *Representati in terra* ?

Cinq ans après sa fondation, le Collège de Novelda était fréquenté par 300 élèves, et la belle chapelle gothique élevée tout près de cette ruche bourdonnante où l'on fait de bonne besogne, [523] est devenu le siège d'une Association de Réparation pour la sanctification de la jeunesse. Tel était le vœu du Très Bon Père :

« Quelle belle mission est la nôtre ! – disait-il dans des circonstances analogues. – Nous devons donner au Sacré-Cœur les témoignages de dévotion qu'il a demandée, mais de plus, nous devons être les apôtres du Sacré-Cœur. *Nos maisons doivent être des foyers de cette dévotion.* Par tous les moyens d'apostolat, par les revues, par les livres, par le saint ministère, nous devons travailler au règne du Sacré-Cœur, dans les familles et dans les sociétés. Je ne connais pas d'idéal plus beau que celui-là. »

État de la Province de Hollande

Pour plus de clarté, nous avons cru bon d'anticiper sur les événements en présentant, d'une seule traite, un aperçu des développements que prit cette Province, depuis sa fondation en 1911, jusqu'à nos jours. Établissements d'Europe, missions lointaines suivent d'année en année une incessante progression dans cet heureux pays. Les statistiques en disent déjà assez long par elles-mêmes à ce sujet, mais il est impossible de rendre l'impression d'émerveillement qui saisit le visiteur, à la vue d'œuvres foncièrement religieuses, montées à la moderne, conduites de main de maître comme celles que nous avons parcourues à Heer, à Maastricht et autres lieux.

Sur un champ beaucoup plus laborieux que le Limbourg si délicieusement pieux, nous allons voir à l'œuvre dans l'une de leurs missions de cette époque, nos confrères hollandais.

À Sumatra : La Préfecture apostolique de Benkoelen, fondée en 1923

Passons aux Indes néerlandaises : ici encore, grâce au zèle de nos confrères, les plans élaborés par le génie apostolique du Père Dehon sont en bonne voie de réalisation.

Saluons d'abord un apôtre – C'était en 1927 : à Palembang, la Venise de Sumatra, débarquait, au sortir de l'université, un Prêtre du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. Sept années plus tard, ce missionnaire, le Père Mekkelholt recevait de Rome sa nomination de Préfet apostolique de Benkoelen.

Mgr Mekkelholt naquit le 25 février 1896 à Lonneker, petit village d'Overysel ; tout jeune encore, il entra au juvénat des [524] Prêtres du Sacré-Cœur à Bergen-op-Zoom ; après ses humanités, nous le retrouvons au noviciat d'Asten où, le 8 septembre 1919, il prononce ses premiers vœux. Puis, c'est le cycle habituel des études de philosophie, que le jeune religieux parcourt avec une distinction qui, de suite, le signale à l'attention. En août 1921, il est nommé professeur des classes supérieures au juvénat où jadis il avait fait ses études ; il y cumule ces délicates fonctions durant deux années avec celles de surveillant. Dans ce double domaine du professeur déjà en vedette et du surveillant, que l'on ne confie pas d'ordinaire aux débutants, il donne pleine satisfaction à ses Supérieurs, c'est le succès ! Alors s'ouvrent devant lui les portes de la Ville éternelle : quatre années durant il se rend chaque jour, de la Viale Mazzini, notre résidence de Rome, à l'antique palais de l'Université grégorienne où il conquiert son doctorat en théologie. Un an auparavant, il avait reçu l'ordination sacerdotale des mains de Son Excellence Mgr Hopmans et, peu de temps après son ordination, une obédience lui parvenait, pour la jeune mission de Sumatra : le voilà en route, le 21 septembre 1927.

Au début de son séjour aux Indes néerlandaises, le Révérend Père Mekkelholt exerce les fonctions de vicaire à Palembang ; après avoir remplacé pendant quelque temps M. le curé de Fandjang-Sakti, il retourne à son point d'attache. De vicaire à Palembang, il est nommé curé, puis Préfet apostolique. La première partie de sa carrière aux Indes néerlandaises fut, sinon très fertile, du moins d'une activité vraiment peu commune. Si l'on veut bien se représenter l'extrême diversité des fonctions qui s'imposent au prêtre, en ce pays surtout, on comprend aisément et le mérite de celui qui parvient à y faire face et les qualités qu'elles exigent de lui. Ministère pastoral, enseignement à l'école en hollandais et en anglais, construction de la nouvelle église du Sacré-Cœur, rédaction de l'hebdomadaire de l'Union catholique sociale *Katholiek Leven* (« La Vie catholique ») dans une région où l'apostolat de la presse, pourtant si indispensable, comporte des difficultés dont on n'a pas l'idée en Europe. À ce ministère si chargé, il joint en outre, à partir de février 1929, les fonctions de Conseiller de Préfecture, et à ce titre, il assure, vers la fin de l'année, la Visite des différents postes.

[525] Mgr Mekkelholt, il est vrai, a de quoi tenir : de la région de l'Est des Pays-Bas d'où il est originaire, il a gardé les qualités de terroir, cette ténacité proverbiale qui, jointe à un profond, sentiment de la responsabilité et à une claire vue des réalités, non seulement le prédisposaient providentiellement à ses délicates fonctions mais permettent encore d'entrevoir pour lui une carrière préfectorale des plus fructueuses.

À propos de cette nomination... – Il ne sera pas sans intérêt de donner ici un aperçu général de la mission établie à Sumatra du Sud.

Jusqu'en 1923, l'île tout entière (y compris Banka, Billiton et l'archipel Riouw) constituait une seule Préfecture Apostolique confiée aux Pères Capucins, avec Padang comme résidence centrale. À cette époque, la Propagande divisa l'immense Préfecture en trois parties : 1° La Préfecture apostolique de Padang (Sumatra du Nord) qui resta le domaine des Pères Capucins. 2° celle de Banka et de Billiton (y compris l'archipel Riouw), désormais confiée aux Pères des Sacrés Cœurs. 3° La Préfecture apostolique de Benkoelen, confiée aux soins des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. Notre Préfecture de Benkoelen comprend en outre l'île d'Enggano, les quatre résidences du Sud : Palembang, Benkoelen, Djambi et les districts du Lampong. Si le nom de Benkoelen a prévalu pour désigner notre Préfecture, il faut sans doute l'attribuer, d'après Mgr Mekkelholt, au fait que la première station missionnaire permanente de Sumatra Sud (Fandjang-Sakti) se trouve précisément la résidence de Benkoelen. Ce fut vers cette résidence que dès leur arrivée, les Prêtres du Sacré-Cœur dirigèrent leurs pas.

Carte des âmes – Avant de retracer la situation actuelle des différents postes, il y a lieu de considérer un instant la population de notre Préfecture, pour mettre en relief les possibilités actuelles de conversion qu'elle présente. La population de notre mission est composée, en majeure partie de Malais et de Lampoungs, ces derniers surtout dans la région du Sud. Aux yeux de certains ethnologues, les Lampoungs seraient des habitants originaires de Sumatra ; véritables autochtones chassés du Nord par d'autres tribus, ils se seraient alors fixés plus au Sud : d'autres, au contraire, sont d'avis que les Koeboes, actuellement [526] établi entre les rivières dans des forêts inaccessibles, sont le peuple le plus ancien de la région. Quoiqu'il en soit, divers efforts ont été tentés, pour prendre contact avec ces indigènes, que la vue de tout étranger effarouche au-delà de toute expression. D'où il résulte, que leur manière un peu, spéciale de vivre met obstacle, pour le moment du moins, à toute action durable de notre part. À noter cependant le fait qu'une minorité est enfin parvenue à s'établir à demeure et a accepté la religion et les coutumes Malais.

Deux autres races ont encore essaimé dans l'île de Sumatra, cette véritable « perle à la ceinture d'émeraude ». Ce sont les Chinois et les Javanais. Les Chinois préfèrent les villes où

ils détiennent une partie assez notable du commerce : on les trouve à Palembang, à Benkoelen, à Djambi, etc... L'autre race, qui peuple les villes, est celle des Javanais qui, au cours des dernières années surtout s'est vue transplantée par le Gouvernement : Java, en effet, est surpeuplée, tandis que Sumatra manque de bras. D'où les efforts louables du Gouvernement pour favoriser l'émigration des paysans javanais à Sumatra du Sud ; par exemple dans les districts de Lampong, si fertiles et si propres à la culture du riz. Grâce à Dieu, le succès a couronné les efforts du Gouvernement, en vue d'une répartition plus judicieuse des populations de la région ; actuellement, la colonie javanaise la plus florissante est établie à Gedong Fataän.

Il va sans dire que les possibilités de conversion sont inégales dans des milieux si différents. Ainsi, tous les Malais des villes du littoral sont mahométans ; pour la plupart d'entre eux il est vrai, la religion n'est qu'une façade où l'on ne relève guère qu'un certain nombre d'observances extérieures ; ce qui n'empêche pas leurs chefs d'être de véritables fanatiques. Sans doute, il ne serait pas exact de prétendre que les mahométans soient absolument irréductibles, mais il faut reconnaître le fait que d'énormes obstacles rendent extrêmement difficile leur conversion : Car l'Islam impose des obligations d'une légèreté à peu près insignifiante et, par ailleurs, se montre d'une telle indulgence pour les passions, qu'aux yeux d'une multitude d'indigènes, poser la question du christianisme ou de l'islamisme, c'est la trancher sans discussion possible... Quelques régions ont échappé à l'emprise mahométane, en raison de leur situa-[527]tion ; elles n'ont alors, comme notions religieuses, que celles de l'animisme traditionnel. L'animisme est plutôt un système rudimentaire qu'une doctrine religieuse systématisée ; cette théorie consiste à imaginer tout objet matériel doublé, en quelque sorte, d'un être invisible mais vivant : c'est l'*esprit des choses*, et à tirer de ce fait une fois admis, diverses conséquences. Y-a-t-il un être suprême ? L'animiste n'en doute pas ; mais, à ses yeux, l'être suprême est trop grand personnage, pour s'occuper du monde terrestre ; tandis que l'*esprit joint aux choses sensibles* passe pour être doué d'une activité toujours en éveil ; il se meut librement dans l'espace, il jouit d'une puissance parfois redoutable et veut être adoré dans certains lieux déterminés. D'où une sorte de sentiment religieux, où d'ailleurs la charité et la compassion sont loin d'être des vertus de premier plan. Il y aurait pourtant de plus sérieuses possibilités de conversion chez nos animistes, si l'islam n'avait pas fait tant de progrès parmi eux.

Tel est, dans ses grandes lignes, le semblant de religion que nous trouvons, par exemple, dans la plaine de Pasoemah, à Oéloé, à Manna, dans la résidence de Benkoelen. Isolés du monde par les chaînes de montagnes du Barisan, les peuples de ces régions échappèrent longtemps à la contagion du mahométisme ; mais de nos jours, l'Oéloénois franchit lui aussi, les hautes montagnes et, de leur côté, des ministres mahométans, appelés Hadjis, sont venus s'établir parmi eux. Il en est résulté que les chefs de villages ont passé en grand nombre au mahométisme le plus fanatique. Il est vrai que l'islam se montre des plus accommodants vis-à-vis de l'Oéloénois et lui laisse, par exemple son culte des esprits et ses repas sacrificatoires. Aussi n'est-elle pas loin de la vérité, cette conclusion d'un Hadji : « Ces populations ne veulent pas de la religion catholique, mais elles ne veulent pas davantage se soumettre à l'islam. » La même conclusion pourrait également s'appliquer aux Lampoungs qui, d'ailleurs, sont sur le point de s'éteindre. Eux aussi se révèlent actuellement inaccessibles au christianisme : à toutes les tentatives de rapprochement ils opposent la force d'inertie et surtout un orgueil incommensurable.

Ce sont les Chinois qui présentent les plus sérieux espoirs de conversion. Entre eux et nous il y a au moins quelque chose de [528] commun, c'est la langue : outre leur langue nationale, ils parlent également l'anglais, et nous trouvons dans ce peuple encore sain, aux familles nombreuses, un désir réel de progrès et de culture. Quant aux Javanais, bien que leur conversion au catholicisme apparaisse comme hérissée de difficultés, il n'y a pas lieu d'en être frappé, lorsqu'on songe à celles que nous avons relevées, il y a un instant, chez les

habitants originaires de Sumatra Sud.

Avec le grand peuple de Sumatra, il y a espoir fondé d'arriver, clans un avenir plus ou moins éloigné, à de beaux et solides résultats : « *Apollo rigavit, Deus incrementum dedit...* » car le Javanais est susceptible de bonnes impressions ; il a gardé un fond très appréciable de vertus qu'on pourrait appeler nationales, telles que l'hospitalité, la politesse, etc... son désir de savoir est réel, ses idées de vertu et de savoir-vivre sont beaucoup plus saines. Aussi est-il juste de conclure que, tout au moins, le caractère national de ce peuple et sa civilisation présentent de réels points de contact avec la doctrine chrétienne.

Un peu de statistique – Quelques chiffres permettront de dresser le bilan, d'où ressortira une vue d'ensemble vraiment objective, de notre situation à la Préfecture de Benkoelen ; il nous restera ensuite à rendre compte en détail de l'état actuel de ses postes ; de cet exposé ressortira le vrai visage de notre admirable... et laborieuse mission.

Le 1^{er} janvier 1925, le personnel de la mission s'élevait au nombre de 15 personnes et le nombre des catholiques atteignait celui de 240. Ce personnel comprenait 5 prêtres, 2 frères et 8 religieuses.

Le 1^{er} janvier 1934, le personnel de la mission était passé au nombre de 70 personnes dont 13 prêtres, 8 frères et 49 religieuses. Quant aux catholiques, leur nombre s'élevait le 1^{er} septembre 1933 à 1.737.

Les écoles, qui sont l'un des moyens par excellence de conversion dans la plupart des missions, voient leur nombre croître d'année en année : de 3 écoles primaires pour 900 enfants en 1926, nous sommes arrivés à 23 écoles élémentaires pour 1.538 enfants, auxquelles il faut joindre 9 internats pour 118 enfants, en 1934. Ce progrès est dû à l'accroissement du nombre des postes. À ses débuts, notre mission n'avait que deux stations et [529] quelques postes secondaires ; elle possède actuellement 7 stations centrales d'où les missionnaires rayonnent à date fixe dans 36 postes secondaires. À la suite de cette énumération un peu sèche, on nous permettra un court exposé relatif à chacun des postes.

À travers les stations du Vicariat apostolique de Benkoelen – Fandjang-Sakti, situé dans la résidence de Benkoelen est la station catholique la plus ancienne : Fondée en 1888 par les Pères de la Compagnie de Jésus, elle resta la seule station catholique de Sumatra du Sud jusqu'en 1924. On y trouve actuellement trois écoles, deux écoles normales de deuxième classe pour jeunes gens (internat de cinq ans de cours) et des écoles populaires de filles (trois ans de cours).

La situation géographique de Fandjang-Sakti, dans la plaine bordée par les montagnes du Barisan explique, nous l'avons vu, la lenteur avec laquelle l'évangélisation y produit des fruits ; aussi le Révérend Père van Oort scj, pro-Préfet apostolique, n'hésite-t-il pas à conclure dans son dernier rapport que Fandjang-Sakti est « une station inquiétante ».

Palembang et Benkoelen – Palembang, située dans la résidence du même nom est, avec sa nouvelle église, ses hôpitaux, son nombreux personnel de religieuses, ses cinq écoles et ses trois magnifiques internats, une station qui promet. Les écoles et les hôpitaux se heurtent, il est vrai, à de sérieuses oppositions ; mais si les hôpitaux voient actuellement décroître le nombre de leurs malades, la crise mondiale y est bien aussi pour quelque chose. C'est là un phénomène transitoire, dont les effets se font sentir dans les centres hospitaliers du monde entier ; en tout cas, les écoles tiennent bon ; il n'y a donc pas lieu de prendre la situation au tragique. À noter le fait consolant, que les trois internats pour jeunes gens et les deux autres réservés aux jeunes filles, donnent libre accès aux enfants européens et aux enfants indigènes ; c'est là un symptôme favorable à l'union des esprits. Quant aux paroisses, elles tendent à accentuer, elles aussi, la même tendance. Et pourtant la tâche par excellence du missionnaire à Palembang n'en reste pas moins celle de l'évangélisation des européens ; rien n'est négligé pour lui faire rendre son plein, pas même l'emploi des moyens les plus modernes : ainsi à la dernière fête de Noël, la messe de minuit put être diffusée pour la première fois, par le poste de Palembang.

Enfin, pour donner un aperçu, qui reflète aussi exactement que possible la réalité, il faut rappeler qu'à Palembang, ce sont les Chinois qui laissent entrevoir les espoirs de conversion les plus fondés pour l'avenir. Leur centre d'évangélisation se trouve à Benkoelen où l'école hollando-chinoise compte quelques 240 élèves ; la confiance des parents chinois dans l'œuvre des écoles-missionnaires, gagne nettement du terrain. Peu à peu se fait jour un état d'esprit de plus en plus sympathique, chez ceux d'entre eux qui disposent d'une certaine influence ; et, chose digne d'attention, ce sont les hommes qui entrent le plus dans le mouvement. Cette [530] station possède, comme il convient, son hôpital, son dispensaire et ses internats propres.

Au Sud des districts de Lampong, sur le détroit de la Sonde, est établie la station de *Fandjong-Karong*. Au cours de ces dernières années, le nombre des catholiques y est demeuré sensiblement stationnaire ; toujours néanmoins il est resté supérieur à 300 ; ici encore les Chinois sont en tête de ceux qui prennent le plus d'intérêt à notre action. De cette station, les missionnaires desservent Felok-Betong, où les religieuses de Moerdijk dirigent une école hollando-chinoise. Attendu que la plus grande liberté est laissée aux enfants d'y suivre le catéchisme, notre ambition est de les voir tous en profiter. Sans doute, les bâtiments de notre école ont besoin d'être complétés de diverses adjonctions, mais il y a lieu de penser qu'à brève échéance, il sera possible d'y élever les nouveaux locaux dont elle a besoin, et de développer sérieusement l'assistance médicale gratuite.

La station missionnaire de *Pringséwoe* se trouve également dans le district de Lampong, mais enclavée dans des colonies javanaises dont il a été question plus haut.. C'est là le centre de colonisation de Gedong-Tatsän. Les Javanais qui le peuplent sont originaires de la région centrale de Java, la plus capable de se convertir au christianisme. Les religieuses franciscaines de Denekamp, affectées à cette station, s'y consacrent à l'assistance médicale gratuite et à l'enseignement. Deux écoles hollando-indigènes enseignent le néerlandais aux Javanais de condition et aux élèves qui témoignent d'aptitudes spéciales ; dans diverses localités, un total de onze écoles populaires javanaises, du type même en usage à Pile de Java, ont été ouvertes d'ailleurs avec l'autorisation du résident des districts du Lampong, mais sans subventions. L'un des problèmes que nous nous efforçons de résoudre est celui du recrutement des infirmières javanaises, puis des instituteurs et des institutrices javanais dont nos écoles ont besoin. D'autant que la concurrence s'en mêle ! Ainsi nous avons vu s'ouvrir une école mahométane, une école arabe et une autre école hollando-indienne ; la première, il est vrai, se réduisit bientôt à rien, mais les deux autres tiennent bon. L'action missionnaire en est d'ailleurs ici à ses débuts. Il est cependant possible d'enregistrer quelques résultats ; mais quelle tâche nous avons encore devant nous ! Les beaux débuts de cette mission montrent combien il serait opportun d'y créer plusieurs centres nouveaux.

Lahat et Fandjang-Enim. Au cours de l'année 1933, les fondements d'une nouvelle station missionnaire ont été jetés à Lahat, dans la résidence de Palembang. On apprendra avec édification que les catholiques de l'endroit y avaient déjà bâti une église en 1929, à condition de se voir accorder la présence à demeure d'un curé résidant. Ce fut seulement en 1933 qu'ils virent se réaliser leur souhait. On comprend que l'on se mette à l'œuvre avec plus de courage, devant de telles preuves de bonne volonté ! De ce centre ; les missionnaires desservent également Fandjang-Enim, où se trouve une petite Église Saint-Joseph.

Le cas d'une population qui demande un pasteur n'est pas unique en [531] son genre : ainsi les catholiques de Djambi, poste secondaire de Palembang assez isolé et pauvrement peuplé, ont adressé une demande identique à Monseigneur ; leur ambition serait d'obtenir des prêtres et des religieuses. Déjà les bâtiments indispensables à l'établissement des missionnaires sont acquis ; il est donc vraisemblable que les catholiques assisteront, avant qu'il soit longtemps, à la réalisation de leurs souhaits.

S'il est permis de tirer une conclusion de cet aperçu nous la trouverons, semble-t-il, dans le fait qui résume la situation du Vicariat, à savoir : que l'expansion si ardemment souhaitée des œuvres missionnaires est parvenue au plus haut point de perfection qu'elle ait jamais atteint à Benkoelen. Les bases en sont fermement établies : le temps n'est donc pas loin où il s'agira de travailler partout en profondeur, et de christianiser Sumatra-Sud, sous les bénédictions toujours si précieuses du Sacré-Cœur !

Fondation de la Province d'Italie : 1920

Nulle part, si ce n'est peut-être aux Lieux Saints, le Père Dehon ne se sentait davantage chez lui qu'à Rome ; à cette différence près que là-bas on se trouve en terre infidèle, tandis qu'à Rome c'est le fief séculaire du Sacré-Cœur en même temps que le centre de la catholicité !

C'est le lieu entre tous, où les infinies nuances de sainteté, celle des apôtres, celle des martyrs, celle des confesseurs, celle des docteurs, celle des vierges, ont laissé les souvenirs les plus nombreux, les plus poignants, les plus indélébiles, et les grâces les plus singulières d'encouragement ; une âme droite ne leur résiste pas ! Ailleurs on vénère, à bon droit, d'admirables types de sainteté, mais des unités seulement. À Rome, Pierre et ses successeurs, les Voies antiques et les catacombes, le Colisée, le Cirque, les Basiliques, tant de reliques insignes et jusqu'aux moindres pierres, condensent pour ainsi dire, la sainteté transcendante de l'Église, dans une émouvante synthèse unique en son genre ! Et l'on touche du doigt cette note qui, avec l'unité et la catholicité la distingue radicalement : la sainteté.

Rome, centre de la catholicité où bat le Cœur de Jésus, et foyer incomparable de sainteté, ne pouvait pas ne pas devenir le centre préféré de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur. Dès l'année 1891, nous avons vu le Père Dehon préparer sa fondation de la Ville éternelle. De la Via Giulia, la Procure s'établit d'abord au Monte Tarpeo, puis de l'année 1897 à l'année [532] 1905, au Palazzo Troili, Piazza di Campitelli. De 1905 à 1914, nous la retrouvons sur la

même Piazza, mais au Palazzo Lovatelli. Surpris par la guerre, au moment où les vacances avaient dispersé les étudiants, nous transportons notre mobilier chez les Pères de Picpus, où il reste sous leur bienveillante sauvegarde, jusqu'en 1919.

Alors commence une ère nouvelle : Le Révérend Père Gasparri, de pieuse mémoire, succédant au Révérend Père Desson, en qualité de Procureur auprès du Saint-Siège, reçoit mission de réorganiser la Procure sur une plus vaste échelle que par le passé, et de l'établir en rapport avec les besoins nouveaux ; désormais, en face des problèmes épineux que posait l'avenir de la Congrégation, le besoin se fait sentir d'une Maison d'œuvres et d'un séminaire pour nos étudiants, à Rome. À défaut d'un pied-à-terre, si modeste fut-il, notre Procureur dut résider au Séminaire français, en attendant des jours meilleurs ; le Père Dehon y célébra ses noces d'or en 1918, tandis que nos meubles bénéficiaient toujours de l'hospitalité que, de si bonne grâce, les Pères de Picpus leur accordaient. Grâce à la bienveillance du Pape Benoît XV, dont on connaît les relations si sympathiques avec le Père Dehon et la Congrégation au Monte Tarpeo et à Bologne, la Procure allait enfin trouver son assiette définitive, comme on va le voir au paragraphe suivant.

À cette époque nos sujets italiens furent détachés de la Province franco-belge pour constituer une Province d'Italie, comprenant cinq Maisons à ses débuts : l'école apostolique *d'Albino*, fondée en 1907, le noviciat *d'Albissola*, dont la création remonte à 1919, la Maison d'études de *Bologne I*, ouverte en 1912, la Procure de *Rome*, fondée en 1891 et en pleine réorganisation, à l'époque où nous sommes, enfin la Maison de *Bologne II*, datant de 1913.

Quelques mots sur la seule Maison de cette époque dont nous n'ayons pas encore parlé : le noviciat *d'Albissola* (Savone) est établi dans un vallon charmant, frais et solitaire au bord de la route qui va de Savone à Sassello, tout près du sanctuaire Notre-Dame de la Paix. C'est un bâtiment vaste et bien aéré qui fut jadis occupé par des religieux de différents Ordres. Le nombre des novices qui y reçoivent leur initiation, s'élève à 45, en 1935.

Avant l'établissement de la Province d'Italie, nos confrères [533] d'au-delà des Alpes avaient déjà donné la mesure de leur dévouement apostolique, aussi bien dans les œuvres naissantes de leur Patrie, que dans celles de la Province à laquelle ils étaient alors rattachés. Aux missions étrangères du Congo, du Cameroun, etc... ils s'étaient signalés par un zèle qui déjà laissait attendre pour eux, un avenir missionnaire des plus féconds. Nous allons les voir à l'œuvre, en collaboration avec le Père Dehon, dans l'établissement de la Paroisse du Christ-Roi et de notre Procure, à Rome.

À Rome : L'église du Christ-Roi

Pendant les hostilités de 1914 à 1918, l'attitude du Souverain Pontife Benoît XV fut souvent mal comprise ; depuis que l'atmosphère s'est rasserenée, les initiatives de Sa Sainteté apparaissent sous leur vrai jour ; et l'on n'y voit plus que les instances hardies et courageuses d'un père, en quête d'une paix honorable et bienfaisante, pour tous les belligérants.

« Le Cœur de Jésus, avait-il dit, sera pour nous l'abri le plus sûr où nous trouverons le bienfait d'une paix inaltérable. » Plus tard, Sa Sainteté le Pape Pie XI exprimera une idée analogue : « A ce divin Cœur, qui est la vie et la palpitation de l'univers, nous demandons toute grâce et tout don de paix. »

Paris a sa prestigieuse Basilique du Sacré-Cœur, Bruxelles achève celle de Koekelberg, pourquoi la capitale de la catholicité, cette terre du Sacré-Cœur depuis tant de siècles, ne verrait-elle pas s'élever sur son territoire, une église votive en l'honneur du Cœur de Jésus ? N'est-il point le pacifique Roi des Nations ?

Le quartier de la Place d'Armes commençait alors à sortir de terre. Par dizaines de mille, les habitants allaient bientôt s'y établir. Ne fallait-il pas songer à leurs besoins spirituels ?

Peu à peu, cette pensée devient projet, et le projet sourit au Père Dehon. Fallait-il y voir, une inspiration

divine ? On sait combien la vie du Père avait été dominée par le souci constant de répondre au bon plaisir de Dieu. Spontanément jaillissait de son cœur le vœu de saint François d'Assise : « Grand Dieu plein de gloire, et Vous Seigneur Jésus, Je Vous supplie de m'éclairer, de dissiper les ténèbres de mon intelligence et de m'accorder une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. [534] Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse bien, que je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. »

Or, de même qu'à saint François, le Christ s'animant soudain adressa, par trois fois, ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison, que tu vois tomber en ruines... » de même le Christ – par la voix de son Fondé de pouvoirs, le Souverain Pontife – trancha, une fois de plus, la question en ce qui concerne le projet de notre vénéré Père.

« Le 20 avril 1920, écrit le Père Dehon, nouvelle audience. Le Pape nous a chargé de bâtir l'église votive du Sacré-Cœur à Rome. Il en parle avec effusion. Il y tient, elle se fera. Il a donné une belle offrande et des encouragements pour tous nos souscripteurs. »

Nous nous établirons donc à demeure, cette fois, dans la Ville Éternelle ; aussitôt, le Père Gasparri fit l'acquisition d'une vaste partie de l'ancien champ de manœuvres, devenu en 1910, la plaine de l'exposition. Dans la conclusion de cette affaire, la municipalité de Rome témoigna de la plus intelligente compréhension des valeurs morales, en nous cédant, à d'excellentes conditions, les six mille sept cents mètres carrés de terrain dont nous avions besoin, pour édifier l'église du Sacré-Cœur et ses annexes.

Le plan d'ensemble primitivement adopté comportait outre l'église, un presbytère et un séminaire des missions. Dès l'année 1920, Son Éminence le Cardinal Secrétaire d'État de Sa Sainteté transmet au Père Dehon les précieux encouragements suivants :

« En conformité de sentiments avec les instances de votre Révérendissime Paternité, j'ai présenté à l'auguste Pontife le projet de la nouvelle église et du séminaire annexe, que la *Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus* se propose d'élever à Rome, dans le nouveau et populeux quartier de l'ancien champ de manœuvres. Je suis heureux de vous faire savoir que Sa Sainteté a appris avec satisfaction que dans la ville des Papes, l'auguste métropole de l'univers catholique, s'élèverait bientôt un nouveau temple en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. »

« Cependant que la presse socialiste et anticléricale de l'époque, écrit l'Écho du Scolasticat Notre-Dame du Congo, protestait contre la décision des édiles, le Père Dehon lançait aux Évêques et aux prêtres du monde entier un vibrant appel, en vue d'obtenir leur collaboration effective à l'œuvre entreprise... Le geste du Saint-Père, qui avait bien voulu ouvrir la souscription par un don personnel de 200.000 liras, et celui du Gouvernement italien, déterminèrent un tel mouvement de sympathie universelle, que trois mois à peine après avoir accordé les premières autorisations, le 8 mai 1920, le regretté Cardinal Pompili, Vicaire de Sa Sainteté daignait [535] poser la première pierre du futur temple, en présence de Son Éminence le Cardinal Pascalesci, Archevêque de Naples, de Son Éminence le Cardinal Bégin, Archevêque de Québec et ancien condisciple de notre Fondateur. Le Très Bon Père prononça le discours d'usage où il se plut à préciser l'idée de fond que l'on se proposait de réaliser à cet endroit : « Ce temple votif, dit-il, sera en quelque sorte un signe visible attestant l'établissement du règne du Sacré-Cœur ; ce règne, Sa Sainteté le Pape Léon XIII l'a décrété et imploré à l'aurore du XX^e siècle ; notre bien-aimé Pontife glorieusement régnant, en a déjà vu les premières réalisations. Puisse ce temple devenir une source abondante de grâces pour l'Église et pour les nations. »

En attendant, le service religieux de la nouvelle paroisse fut immédiatement inauguré, pour ce quartier dont l'importance croissait chaque jour, dans un modeste garage, long d'une dizaine de pas et large de six. Les Pères habitaient le premier étage d'une maison voisine. Installation primitive s'il en fut ! Le lit du Révérend Père Bosio n'était séparé de l'escalier que par un rideau... C'est à ce campement que de février à mai 1920, le Père Dehon fit sa dernière visite à Rome.

« Un changement, dans la direction de l'entreprise qui avait commencé la construction, interrompit les travaux de Noël 1921 à mars 1922. L'inauguration de la crypte provisoire du temple en fut retardée jusqu'au 15 juin de cette même année, date à laquelle s'ouvraient également les premiers locaux paroissiaux, affectés l'un à un cercle de jeunes gens, l'autre au catéchisme des plus petits. L'entreprise connut des avatars. La nature assez instable du sol ayant fait douter de la solidité des fondations, la direction des travaux s'en remit à une expertise. Vu les proportions immenses de l'édifice, il fallut creuser jusqu'à la couche argileuse. Dix mille mètres cubes de nouvelles fondations nécessaires furent recouverts, au cours de l'année 1924, d'une plate-forme en ciment armé de 2.000 mètres carrés de superficie et de deux mètres d'épaisseur. En avril 1925, s'élevèrent les parois de la vaste crypte actuelle, où seront déposés les étendards des diverses nations de l'Europe et du monde. En juin 1926, un nouveau changement se produisit dans la direction de l'entreprise, ne permettant d'entamer les travaux

de la partie supérieure de l'édifice qu'en novembre 1927¹⁰⁵. »

Quelques années encore, et l'entreprise sera menée à bonne fin, sous le généralat du Révérendissime Père Philippe, comme on le verra dans un chapitre prochain.

[536] V. LA FIN D'UNE BELLE VIE

Les quatre-vingts ans du Père Dehon (1923)

Au seuil de l'éternité, tandis qu'il se livre à un apostolat presque aussi dévorant que par le passé, le Père Dehon nous apparaît, encore et toujours, expert dans l'art de sauver la solitude intime de son âme. Homme intérieur, il reste entièrement fidèle jusqu'au bout, à épier les moindres désirs de Dieu, aussi bien aux rendez-vous divins des exercices de piété, que dans ceux des observances régulières, des joies ou des croix providentielles. Avec quelle magnificence il incarne sa devise : « *Domine, quid me vis facere ?* » En toute circonstance, il s'applique à faire la volonté de Dieu, c'est son occupation, c'est son souci quotidien, c'est là vraiment sa nourriture. Homme d'action : il dirigera, même de son lit de mort, les quatre Provinces de ce temps-là : la franco-belge, l'allemande, la hollandaise, l'italienne.

Mieux encore ! homme d'avant-garde, il se tient à l'affût du progrès, et son cœur d'apôtre met au point les fondations de demain, telle par exemple la *Mission de Norvège*, que ses fils desserviront de 1923 à 1932. Chaque jour, ce sont de volumineux courriers qu'il reçoit et de non moins importants qu'il expédie, des différends qu'il règle, des décisions dont il assume la responsabilité. Le Père ne s'en tient pas à cette tâche. Ne va-t-il pas jusqu'à entreprendre de bâtir, en personne, à son âge ! Mais c'est le désir du Souverain Pontife, et un désir du Pape s'exécute toujours, il ne se discute pas ! Le Père Dehon, au crépuscule de sa vie, donnera donc à Rome une grande église du Sacré-Cœur. Sans doute, il n'aura que la joie de la voir sortir à peine de terre, mais, après le Souverain Pontife Benoît XV, le Père Dehon n'en reste pas moins l'initiateur très dévoué... Quel homme ! L'appellera-t-on un vieillard ? Plus [537] robuste que les chênes séculaires du manoir paternel, il n'a pas son âge, ou tout au moins, paraît l'oublier.

Le Souverain Pontife, Lui, n'a gardé d'en perdre le souvenir ; avec une attention d'une exquise délicatesse, qui confond l'humble religieux, le Pape tant aimé daignera s'associer par le Bref suivant, à la joie de tous ceux qui, parents, fils ou amis du vénéré Père, se préparent à le fêter, à l'occasion de ses quatre-vingts ans :

À NOTRE CHER FILS JEAN LÉON DEHON,
Fondateur et Supérieur Général

de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus.

PIE XI P A P E ,

Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique !

À l'annonce de l'heureuse nouvelle que vous alliez bientôt accomplir la quatre-vingtième année de votre âge, comment ne vous féliciterions-nous pas, au souvenir de la piété filiale dont vous Nous avez toujours entourés, et à laquelle d'ailleurs répondent, de Notre part, les sentiments de la plus profonde bienveillance ? Au moment où nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur le développement de votre carrière, il Nous plaît, recevez-en l'assurance, de reconnaître le zèle ardent dont vous avez fait preuve pour le salut des âmes, aussi bien lorsque

¹⁰⁵ *Écho du scolasticat Notre-Dame du Congo*, 1934.

vous multipliez vos efforts pour porter le peuple à vivre de foi, qu'à l'époque où vous vous jetiez dans les œuvres de charité, ou à celle où vous preniez la peine de semer la parole de Dieu, par la parole publique ou par la plume.

Jouissez donc d'un si heureux événement, dans l'attente de la céleste récompense que Dieu, en juste rémunérateur qu'il est, vous réserve. Et Nous, heureux de devancer les démonstrations, par lesquelles les vôtres se préparent à vous témoigner leur affection, Nous demandons avec instance au Bon Dieu, de bien vouloir vous conserver plusieurs années encore parmi nous, pour le plus grand bien de la vénérable Congrégation, dont vous êtes le fondateur et le Père très aimé.

Comme gage des dons célestes, non moins que de Notre bien-[538]veillance, recevez la Bénédiction Apostolique, que Nous vous accordons de tout cœur, à vous, cher Fils et à toutes les œuvres de la Congrégation.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 8 mars 1923, la seconde de Notre Pontificat.

Pius. PP. XI.

Rien ne pouvait toucher davantage l'heureux : jubilaire ! Toute sa vie reflétera l'idéal qu'il évoquait en ces termes à l'époque de ses conférences sociales :

« Ce que la vie chrétienne achète, c'est le ciel, et la paix de l'âme sur terre : mais Dieu y ajoute souvent, comme surcroît, la prospérité des peuples vraiment chrétiens. Saint Jean Chrysostome dit aussi : la prospérité terrestre est ajoutée à la récompense éternelle, comme un petit supplément, analogue à ce que les marchands donnent par-dessus le marché à l'acheteur... Les biens terrestres ont l'air si petits, au regard de ceux du ciel ! »

Le Sacré-Cœur avait accordé aux entreprises du Père Dehon le « *petit supplément* » de la prospérité, et voilà qu'au soir de sa vie, Notre-Seigneur daigne, une fois de plus, y joindre les bénédictions auxquelles l'héroïque fondateur était le plus sensible, celles du vénéré et très aimé successeur de Pierre. On comprendra le cas que le Père Dehon en fit, en relisant ce qu'il écrivait jadis, dans *L'Année avec le Sacré-Cœur* :

« Pierre est le continuateur du Christ, le remplaçant, le vicaire du Christ. C'est, en quelque sorte, le Christ voilé, comme dans l'Eucharistie. Son enseignement est celui du Christ. Il est l'organe du Sacré-Cœur. Il ouvre et ferme les trésors du Cœur de Jésus. Quel respect, quelle obéissance je dois à Pierre et à ses successeurs ! Pour moi, le Pape est comme le Christ sur terre. Les amis du Sacré-Cœur sont des amis de Pierre. » (o. c. T. I, p. 686-687)

De son côté, le grand prélat qui, après avoir tant fait, après la guerre, pour ressusciter le diocèse de Soissons, allait bientôt illustrer de sa pourpre le siège métropolitain de Franche-Comté. Son Excellence Mgr Binet, sut lui aussi trouver, à cette occasion, le mot du cœur. En son nom personnel et en tant que premier Pasteur du Diocèse, le très sympathique prélat voulut bien lui adresser avec ses vœux, la lettre si bienveillante dont voici le texte :

[539] Soissons, le 7 mars 1923

Mon Très Révérend Père,

Le diocèse de Soissons se doit de s'associer à la joie affectueuse et aux actions de grâces de vos fils dans le Sacré-Cœur, au 80^e anniversaire de votre naissance.

Vous êtes un de ses fils les plus méritants et les plus réputés, depuis Bruxelles jusqu'à Rome et en Afrique et en Amérique.

Quelle moisson de mérites vous avez cueillie, depuis les jours lointains où, jeune vicaire de la Basilique, vous preniez contact avec cette jeunesse saint-quentinoise, que vous deviez tant

aimer ! Pour la jeunesse vous avez été un chef et un père, un initiateur et un créateur d'œuvres. Vous avez, fait surgir l'ancien collège Saint-Jean avec sa population scolaire nombreuse et brillante, qui rivalisait avec celle des plus fameux établissements catholiques d'instruction.

Vous vous êtes ensuite multiplié et perpétué dans la Société des Prêtres du Sacré-Cœur, ce couronnement de votre étonnante activité sacerdotale et de votre éminent esprit religieux.

Avec tous ceux de l'Aisne, surtout de Saint-Quentin, qui vous ont connu et admiré, je me présente à vous comme l'ancien sacerdoce lévitique se présenta à Judith et levant les mains pour vous bénir, je vous dis : « Vous êtes la gloire de notre Jérusalem ; vous êtes la liesse de notre Israël. »

De loin, votre grande mémoire, votre sympathie qui ne peut oublier, votre prière qui ne peut s'interrompre, portent bonheur au Saint-Jean nouveau qui, renaissant de ses cendres comme le phénix, s'élance plein d'espoir vers le Ciel, avec ses maîtres et ses élèves d'après-guerre.

Le 14 Mars, sur mon ordre, un Salut solennel d'actions de grâces sera chanté dans cette chère maison, afin d'associer le berceau de votre vie sacerdotale et religieuse aux joies de la grande maison spirituelle du Sacré-Cœur, où vous présidez comme un patriarche très aimé.

Je Vous prie d'agréer, mon Très Révérend Père, avec l'assurance de mes prières, l'expression de mon religieux respect en Notre-Seigneur.

Henri, évêque de Soissons

[540] Couronnement de l'Œuvre du Père Dehon : Le Décret pontifical d'approbation définitive (5 décembre 1923)

Que de ronces et d'épines, au travers desquelles le Père Dehon avait dû passer, depuis le temps déjà lointain où le Souverain Pontife lui accordait, le 25 février 1888, le Décret de Louange ! Ce jour-là, le Saint-Siège s'en était tenu à « louer et à recommander vivement le but ou la fin que poursuit la Société des Prêtres du Sacré-Cœur », tout en remettant à une date ultérieure, le soin d'approuver *l'Institut lui-même et ses Constitutions* !

Cette date mémorable est enfin arrivée ! Du 25 février 1888, au 5 décembre 1923, le jeune Institut avait pu à loisir tenir compte des remarques ou « *animadversiones* » qui lui avaient été faites, relativement aux Constitutions de l'époque ; trente-cinq ans de vie ont désormais montré sa stabilité, non moins que la fidélité dont il avait fait preuve dans l'observance des Constitutions ; et récemment encore ce petit code avait été mis en harmonie avec le nouveau Code de Droit Canonique. L'Institut et son gouvernement ont désormais subi victorieusement l'épreuve du temps ; les religieux persévèrent dans leur saint état, l'union et la paix règnent au sein des Provinces, et dans leurs rapports mutuels, les œuvres extérieures de la Congrégation, (Missions étrangères et autres) sont en plein épanouissement. L'heure n'est-elle pas venue, d'entamer la procédure tendant à obtenir l'octroi du Décret d'approbation définitive ? La question se posait. Le Père Dehon réunit donc le dossier de cette affaire et le transmet au Saint-Siège : le 5 décembre 1923, le Décret d'approbation définitive était rendu.

« C'est donc, écrit le Père Dehon, d'après ces nouvelles Constitutions que nous aurons, à l'avenir à organiser notre vie de prêtres et de religieux, que nous devons tendre à la perfection propre à notre état. C'est d'après elles que Dieu nous jugera... Il ne suffit pas de lire superficiellement nos Constitutions, ce précieux code de nos obligations religieuses ; mais nous devons les lire sans cesse, nous devons les étudier avec soin, afin d'en connaître à fond toutes les prescriptions, de nous pénétrer de leur esprit et d'en faire la direction de notre vie. Et ceci est d'autant, plus nécessaire, que nos nouvelles Constitutions renferment de nombreuses prescriptions qui obligent en conscience, et dont la transgression volontaire serait un péché : c'est le cas, non seulement pour les passages qui fixent ou exposent les obligations des vœux ou qui rappellent les obligations du Décalogue ou des lois générales de l'Eglise, mais aussi pour tous [541] ceux qui reproduisent soit directement soit indirectement des prescriptions du Code concernant les clercs et les religieux. Ces passages sont nombreux. Nous en préparons

la liste. »

Après avoir ajouté, à ces avertissements paternels destinés à tous, un certain nombre de directives spéciales aux Supérieurs Provinciaux, aux Recteurs et aux Maîtres des Novices, le vénéré fondateur souligne le fait que « les premières pages des Constitutions sur le but de l'Œuvre et son esprit ont été adoptés par le Saint-Siège telles quelles étaient » ; et sur le point de prescrire des prières d'action de grâces, il conclut tout d'abord :

« C'est donc bien au nom de l'Église et par conséquent au nom de Notre-Seigneur que nous devons marcher avec ardeur dans notre sillon habituel : la dévotion au Sacré-Cœur, le zèle pour son règne, l'esprit d'amour de réparation et d'immolation, l'adoration assidue du Très Saint Sacrement, la vie intérieure et toutes les pratiques recommandées par nos chères Constitutions. »

« Les derniers restes... d'une ardeur qui s'éteint... »

Le premier janvier 1925, le vénéré Père eut une sorte de première intuition de sa fin prochaine. Tandis que, pour avoir fermé toutes les issues sur l'au-delà, le poète abandonné par ses « *Illusions perdues* » les regarde tristement prendre à jamais le large, et malgré la présence d'un enfant ailé qui effeuille des roses, n'a plus le cœur de chanter, le Père Dehon, lui, malgré les inévitables contradictions de l'existence, n'éprouve ni désappointement, ni regrets, ni remords. C'est dans un sourire apaisé qu'il envisage l'avenir. Ses illusions, telles les pétales aux rians coloris de la saison printanière, ont pu voler sous la rafale, mais est-il donc si surprenant que les fleurs soient éphémères ? Ne faut-il pas qu'elles tombent, pour faire place aux fruits ? Ce qu'il se reproche seulement, c'est de ne pouvoir les présenter plus beaux, les fruits de ses prières, de ses travaux, de ses veilles et de ses sacrifices. Ils existent cependant : Il a aimé d'un amour qui sut passer aux actes, il a réparé dans tant de domaines ! Aussi, à l'heure où le Père commence à comprendre que sa barque est en partance, le ton de ses confidences s'élève-t-il ; et comme sous le coup d'une inspiration soudaine, éclate sur ses lèvres, le plus beau chant de triomphe qu'il emprunte, sans le chercher, tant il est naturel chez lui, à [542] l'Apôtre saint Paul : « *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius...* » « J'ai le désir de partir et d'être avec le Christ, ce qui est, de beaucoup le meilleur. » Son « *fiat* » de confiance et d'amour, à Celui dont il entend l'appel, lui ouvre sur l'infini les perspectives les plus enchanteresses ; et il ajoute :

« Le temps de mon départ est proche, j'ai combattu le bon combat, c'est le crépuscule de ma vie, ma carrière s'achève, j'ai gardé la foi... Certes, j'ai commis une infinité de fautes, mais j'ai confiance en la miséricorde du Cœur de Jésus. Il est mon complément et mon supplément ! »

« Celui qui cultive de tels désirs, dit saint Augustin, vit avec patience et meurt avec délices : *Qui sic desiderat... patienter vivit, delectabiliter moritur !* »

« *Communicantes et memoriam venerantes...* »

« L'idéal de ma vie, le vœu que je formais avec larmes, dans ma jeunesse, c'était d'être missionnaire et martyr. Il me semble que ce vœu est accompli : missionnaire, je le suis par les cent missionnaires et plus que j'entretiens, dans toutes les parties du monde. Martyr, je le suis, par les suites que Notre-Seigneur a données à mon vœu de victime, surtout de 1878 à 1884, par les dépouillements sans nombre et les anéantissements poussés jusqu'au « *Consummatum est* » par les flots de sang que j'ai perdus à diverses reprises. Je suis le plus petit et le plus indigne des fondateurs, néanmoins, j'éprouve le besoin de m'unir à tous les fondateurs. Leurs noms me reviennent à l'oraison : saint Benoît, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Philippe Néri, saint Ignace, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, (sainte Marguerite-Marie), saint Alphonse de Liguori, saint Jean Eudes, saint Jean Baptiste de la Salle, saint Paul de la Croix, sainte Sophie Barat, saint Jean Bosco, Père Liberman, Mère Marie du Sacré-Cœur, Cardinal Lavigerie, Père d'Alzon, Mère Marie Véronique... Ces grandes âmes étaient animées d'un idéal grandiose : gagner le monde, conquérir les âmes à Jésus-Christ. Elles ont prié, souffert et travaillé pour cela. Elles ont fondé des sociétés vivantes et agissantes. Sainte Marguerite Marie, pour sa part, a fondé le Règne du Sacré-Cœur ! Je m'unis quotidiennement à toutes ces âmes ; que ne puis-je élever mon idéal à la hauteur du leur ! J'aime ardemment Notre-Seigneur. À Saint-Quentin, mes

affaires sont arrangées : Je n'ai plus rien... c'est pour moi un bonheur d'être arrivé à la pauvreté, comme d'autres sont heureux de se sentir propriétaires. »

« À notre âge on ne vit plus que pour le ciel, on s'unit à la messe du ciel où le bon Jésus continue à s'offrir à son Père pour les âmes !.. » « J'ai encore un autre « *Communicantes* » (que celui des saints fondateurs, c'est pour faire mémoire) des premiers confrères, qui furent mes auxiliaires et [543] collaborateurs les plus dévoués, pour l'Œuvre du Sacré-Cœur : Ils étaient une douzaine, comme les Apôtres : Les Pères Rasset, Paris, Mathias, André, Charcosset, Roth, Falleur, Jeanroy, Mgr Grison, le Père Dessons... Avec des qualités inégales et diverses (saint Pierre n'est pas saint Paul) ils ont beaucoup travaillé pour l'Œuvre du Sacré-Cœur. Je m'unis enfin tous les jours aux saints du Sacré-Cœur, à nos cent-vingt-neuf défunts de la Congrégation et aux défuntes plus nombreuses encore de nos Sœurs. Mon idéal fut le leur : nous avons prié, travaillé, souffert pour le règne du Sacré-Cœur. »

Derniers traits de la physionomie morale du Père Dehon

De jour en jour, le vénéré Père voyait percer plus nettement les premières lueurs de l'aube qui n'a pas de déclin. Au début du mois d'août 1925, se manifestent chez lui les premiers symptômes d'un mal qui ne pardonne guère, à son âge. Une épidémie de gastro-entérite sévit à Bruxelles ; plusieurs Membres de la Communauté en sont à divers degrés affectés. Le Très Bon Père n'hésite pas à leur apporter le réconfort de ses visites. Bientôt il sent, lui aussi, les atteintes du mal, qui va mettre un terme à sa longue carrière terrestre d'amour et de réparation. Mais jusqu'au bout il restera lui-même.

Parmi les traits essentiels qui complètent la physionomie du Père Dehon à ces heures suprêmes, le Révérendissime Père Philippe¹⁰⁶ relève la haute conception du devoir, la délicatesse charmante, la fidélité à la vocation réparatrice par amour et charité, dont fit toujours preuve le Très Bon Père. Puis, remontant aux sources surnaturelles où s'alimentaient cette énergie dans le devoir et cette industrielle délicatesse de cœur, il note LA VIE D'UNION avec Notre-Seigneur, la pleine acceptation de la volonté de Dieu, la parfaite égalité d'humeur, comme de véritables caractéristiques de notre Fondateur.

« Notre Très Révérend Père Général possédait à un degré éminent le sens du devoir, et la haute conception qu'il avait des obligations de sa charge lui inspira bientôt cette générosité dans la souffrance, qui forçait l'admiration de tous et des médecins eux-mêmes. C'est grâce à cette énergie indomptable, qu'il se leva, le mardi 4 août 1925 à cinq heures et se traîna à la chapelle pour présider la prière, comme il avait coutume de le faire chaque matin, alors même qu'il se sentait indisposé. Malgré l'accablement extrême que le Très Bon Père éprouvait, il voulut encore dire la messe de sept heures, [544] au maître-autel. Cet effort le réduisit à un état de faiblesse tel, qu'on dût l'aider à remonter dans sa chambre et à gagner son lit, ce lit qui allait devenir l'autel où il achèverait lui-même son sacrifice dans l'accomplissement du devoir.

Le respect du devoir ne le quitta pas un instant : tous les jours, il se faisait rendre compte des questions intéressant l'administration de l'Institut et donnait ses décisions. Le 5 août, ajoute le Très Révérend Père Philippe, je le trouvai, dès le matin, le bréviaire en mains, assurant qu'il pouvait le dire par petites tranches, sans trop se fatiguer. Pendant ses longues insomnies de la nuit, il passait en revue les diverses Provinces et les Maisons de la Congrégation pour me dicter le lendemain ses désirs et ses volontés. Par-dessus tout, le Neuvième Chapitre Général le préoccupait vivement...

Dans l'âme et dans les habitudes de notre Père Général, le sentiment inflexible du devoir s'harmonisait fort bien avec une délicatesse des plus charmantes. Aussi ne sera-t-il pas donné de démenti au jugement autorisé, que formulait, le jour des funérailles, Monseigneur l'Évêque de Soissons, à la basilique de Saint-Quentin : « Fallait-il qu'il eut un grand cœur pour se faire aimer ainsi ! » Jusqu'au dernier instant de sa vie, son grand cœur s'est manifesté tel qu'il était : plein de tact et de prévenances ; le Père s'oubliait lui-même pour penser aux autres ; jamais on ne l'entendit exhaler une plainte ; toujours content, il trouvait chaque fois un mot, un geste aimable, qui remerciait du moindre service rendu. »

Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, le Père Dehon reçut avec son exquise bonté habituelle, les innombrables visiteurs qui s'inquiétaient de son état. Mieux encore ! Soucieux comme toujours de semer un peu de joie autour de lui, il voulut même éviter qu'un voile de tristesse risquât d'assombrir la fête du Révérendissime Père Laurent Philippe, son Assistant Général : pour le 10 août, il n'eut garde d'oublier les gerbes de fleurs et il se fit une joie de lui offrir, avec ses vœux, le modeste cadeau qu'il lui avait réservé. Puis, le mardi 11 août, peu de temps avant de recevoir l'Extrême-Onction, il essaya de tracer d'une main défaillante quelques mots, d'ailleurs

¹⁰⁶ Lettre circulaire du Révérendissime Père Philippe, Vicaire Général, 23 août 1925

illisibles, pour le prier de bien vouloir écrire à une ancienne dirigée du regretté Père André Prévot, dont c'était la fête le lendemain.

Un sens très averti des nuances dans la pratique de la charité lui inspirait une véritable appréhension à la pensée de causer le moindre contretemps à qui que ce fut : « Allez-vous reposer et ne vous fatiguez pas, » disait-il aux confrères qui spontanément s'offraient à lui venir en aide durant la nuit... Devant ses proches accourus à son lit de douleur, il s'excusait du « dérangement inutile » selon son expression, dont il était pour eux l'occasion ; il eut même l'attention touchante de leur exprimer ses regrets, de n'être pas en forme pour les recevoir... comme on reçoit des parents...

[545] « On meurt bien dans le Sacré-Cœur ! »

« La nuit qui précéda la mort du Très Bon Père, rapporte le Révérend Père Charles Kanters, j'eus la consolation de veiller le cher malade, en compagnie du frère infirmier. Il fallait fréquemment lui venir en aide, tant sa poitrine était oppressée. Visiblement les souffrances suivaient un crescendo qui s'intensifiait d'heure en heure ; nulle plainte pourtant ne sortait de ses lèvres, et son visage toujours épanoui, reflétait la paix suave dont son âme était remplie. Il était prêt. »

Tout à Dieu dans ses frères, on le vit alors chercher du regard les Membres de la Communauté : représentez-vous la scène ! Il les appelle par leur nom ; son sourire paternel va, de son secrétaire, à deux jeunes scolastiques polonais, comme pour leur dire : Vous êtes un peu de ma joie ! À tous il adresse un suprême merci, dont le souvenir ne s'effacera jamais. Enfin son amour de père s'épanche avec émotion, tandis qu'il évoque le souvenir des chers absents, disséminés à travers l'Europe, l'Afrique, les Amériques, les Indes néerlandaises, et celui des Communautés de Religieuses qui ont exercé envers nous un rôle, pour lequel il sait trouver les termes les plus exquis : « Dites-leur que je pense à tous en ce moment. »

Il n'oubliera pas son frère infirmier ! Du geste il lui indique le tiroir de son bureau où le bon frère trouvera en souvenir de lui, un joli chapelet... À la Communauté, il aimait à fournir les journaux dont elle avait besoin. Il lui continuera ce service, jusqu'au terme de sa vie !

Jusqu'au terme de sa vie également, le mourant sera fidèle à Sa vocation d'amour et de réparation :

« Ses souffrances étaient grandes ; le vénéré Père le sentait beaucoup plus qu'il ne le disait. Depuis longtemps, le courageux malade avait pris l'habitude de dissimuler ses douleurs corporelles, même les plus crucifiantes, sous le masque d'une inaltérable égalité d'humeur... Il aimait à dire : « Je souffre du matin au soir et du soir au matin. » Quand on lui demandait comment il avait passé la nuit, il se contentait de répondre : « Ça va bien, j'ai fait les quatorze stations du chemin de la croix ! » Parfois il se contentait de montrer de la main le crucifix de son chevet, comme pour laisser entendre que sa vie était une communion perpétuelle aux souffrances de son Jésus...

Sa foi vive, en effet, et son amour au Cœur de Jésus lui permettaient d'apprécier pleinement la valeur de la souffrance. Souvent, ajoute le Révérend Père Kanters, je l'entendais murmurer : « *J'expie pour l'Œuvre !* » et de même que Notre-Seigneur voulut souffrir en pleine connaissance, de même [546] notre Très Révérend Père Général eut le bonheur tout surnaturel, non seulement de sentir la bonne souffrance, mais encore d'être capable de l'accepter pleinement, grâce à la parfaite lucidité d'esprit qu'il garda jusqu'à la fin.

Dans le domaine de la réparation, toutes ses prédilections allaient à la réparation par amour, de préférence à la réparation de justice. Croire à la bonté, à l'infinie tendresse du Cœur de Jésus, était une sorte de besoin naturel pour son âme !... et, dans son humilité, il se plaisait à opposer à ses imperfections, les inépuisables richesses du Cœur de Jésus. C'est là qu'était le secret de son optimisme imperturbable, jusque dans les circonstances les plus angoissantes, il avait foi aux hommes, parce qu'il avait foi en l'efficacité de l'action providentielle sur le monde. »

C'est dans l'union constante à Jésus-Christ – la toute-puissance devenant le supplément et le complément de notre néantise, – que non seulement le Très Bon Père établit le fondement de sa vie intérieure, mais qu'il sut encore trouver le secret de surmonter les pires obstacles,

pour la réaliser. Cercle vicieux, dira-t-on peut-être, mais seulement en apparence. Tout s'explique ! Si Notre bon Sauveur daigne consentir à se faire notre idéal bon Samaritain, s'il veut même nous incorporer à Lui, c'est pour nous transformer en Lui et nous aider à vivre à Sa divine manière.

« Ainsi, dira le Révérend Père Plus S. J., apparaît l'image d'un grand Jésus, le Christ plénier, le Christ total comme parle saint Augustin, à la fois un et multiple, qui comprend, *le Christ*, fils de la Vierge et le Bien-Aimé du Père – et puis nous tous, les *Christifiés*, c'est-à-dire les hommes faits Christ, afin de pouvoir redevenir divins... »

Telle est bien la grâce longtemps implorée, par la belle prière de sainte Gertrude, et que, dans l'*Année avec le Sacré-Cœur* le Père Dehon fait sienne :

« O Jésus, plein d'amour, disait la confidente du Sacré-Cœur, très doux hôte de mon âme, que votre union avec moi, d'ailleurs si pleine de charmes, soit aujourd'hui la rémission de tous mes péchés, la réparation de toutes mes négligences et le retour à la vie que j'avais perdue. Qu'elle soit mon salut éternel, la guérison de mon âme et de mon corps, le développement de mon amour, mon renouvellement dans la vertu et l'établissement de ma vie en Vous, pour jamais.

Que votre visite opère en moi la liberté de l'esprit, l'assainissement de la vie, la noblesse des œuvres ; qu'elle soit pour moi le bouclier de la patience, le trophée de l'humilité, l'appui de la confiance, la consolation de la tristesse, le secours pour la persévérance.

Qu'elle soit pour moi l'armature de la foi, la fermeté de l'espérance, la perfection de la charité, l'accomplissement des commandements, le renouvellement de l'esprit, la sanctification de moi-même dans la vérité, et [547] la consommation de ma vie, dans une religion parfaite... » (o. c. T. II, p. 239).

« Une religion parfaite !.. » qui, selon la remarque de saint Thomas, révère et honore Dieu comme premier principe, aussi bien pour la grâce insigne de la création, que pour le gouvernement de toute chose : épreuves, succès, insuccès, santé, maladie, et spécialement pour notre gouvernement personnel. Or, voici l'heure où la divine Providence visite son fidèle serviteur, sous le déguisement d'une douloureuse affection, dont le malade commence à comprendre la gravité. Seule une « religion parfaite » est alors capable d'y reconnaître avec joie l'Auguste et toujours Bienfaisant Visiteur. Le Très Bon Père ne s'y trompe pas, tant il a l'habitude d'être uni à Jésus. Il Le reconnaît, comme on reconnaît un ami et il Lui fait fête ! « Jésus c'est tout, c'est l'Ami ; apportez-moi donc mon Jésus ! » l'entendait-on dire, avec son ardeur coutumière, car il désirait encore Le recevoir également chaque jour, sous les voiles eucharistiques. Sa vie était devenue « une continuelle communion spirituelle, une préparation de tous les instants à la visite de l'Hôte divin » qui venait le reconforter.

« L'oraison était pour lui – comme pour son maître saint François d'Assise – le fond de son existence, la respiration de son âme, l'échelle spirituelle par laquelle il allait des hommes à Dieu et de Dieu aux hommes. Il n'entreprenait rien sans y avoir recours et c'est à elle qu'il attribuait tout le succès de ses prédications, toutes ses victoires sur les puissances infernales, tous les progrès dans la vertu. Ce fut elle, en effet, qui l'éleva si rapidement à la parfaite union d'amour avec Dieu¹⁰⁷ » et, en conséquence, à une conformité de tous les instants à la volonté divine.

L'acceptation pleine et entière de la volonté de Dieu était, d'ailleurs, pour lui, la mise en pratique d'un point fondamental du Chapitre II, n° 10 des Constitutions, où il est dit que nous devons accepter et embrasser, pour la plus grande gloire de la Divine Majesté, les épreuves et les souffrances de la vie... C'est dans cette disposition, qu'il puisait son admirable *égalité d'humeur* jusqu'au sein des souffrances les plus aiguës ; c'est là enfin, qu'il convient de chercher le secret de cette sérénité chrétienne et de cette extraordinaire liberté d'esprit qui, en face de [548] la mort, permettaient encore à sa gaieté habituelle de jaillir dans mille aimables et

¹⁰⁷ *Saint François d'Assise*, publié par les soins du Très Révérend Père Arsène de Chatel, du Très Révérend Père L. Antoine de Porrentruy, l'Abbé Brin (P. S. S.) – Plon-Nourrit, Paris 1885.

innocentes saillies.

« Le mardi 11 août, vers 10 heures du matin, rapporte encore le Révérendissime Père Philippe, je dus l'avertir de l'imminence du danger et de la nécessité de se préparer à l'éternité, par la réception du Sacrement de l'Extrême-Onction. » Notre Très Bon Père accueillit cet avertissement si net et charitable avec une véritable explosion de joie : « Oui, oui, de tout cœur » s'exclama-t-il battant des deux mains en signe de bonheur. Et voulant protester, en présence de tous, que l'UNION DE SA VOLONTÉ À CELLE DE NOTRE-SEIGNEUR était à jamais irrévocable, il profita de la réception du Saint Viatique, pour renouveler ses vœux.

« Je ne renouvelle pas seulement mes vœux de religion, dit-il, mais avant tout, mon vœu d'immolation. Pour cela il me faut ma croix, que j'ai eue alors en mains ; donnez-la moi. » On la lui présenta, et c'est à haute voix qu'il renouvela ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, en ajoutant : « et d'immolation », répétant plusieurs fois ces dernières paroles. »

Avant de recevoir le Sacrement des malades, il demanda pardon à Dieu et aux hommes de toutes ses fautes et imperfections :

« J'ai fondé une Congrégation très imparfaite, dit-il, demandez miséricorde pour moi, afin que mon âme soit sauvée... Dieu m'a choisi pour fonder une œuvre, et je m'en suis rendu indigne, par tant de péchés, de fautes et d'imperfections..., mais je sais que Dieu me pardonnera. » A cet acte d'humilité répondit une autre demande de pardon qui jaillit du cœur de tous ceux qui en étaient témoins. Le vénéré Père étendit alors les bras, et traçant le signe de la croix, il prononça d'une voix énergique ces paroles : « *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super vos et maneat semper.* » Se reprenant alors, il répéta à trois reprises les mots de la fin : « *et maneat semper !* » les accompagnant, chaque fois, d'un nouveau signe de croix. C'était la supplication ardente d'un cœur de père, en même temps qu'une assurance prophétique très certaine de voir les faveurs divines descendre, comme une pluie fécondante, sur sa chère Congrégation.

Le lendemain seulement, vers les neuf heures, le vénéré mourant comprit nettement que ses derniers instants de vie étaient arrivés... Une heure plus tard, les crises cardiaques de plus en plus fréquentes ne laissèrent plus à personne la moindre illusion. Quelques minutes avant la fin, le Très Révérend Père Philippe sollicita du malade la faveur d'une suprême bénédiction, afin d'obtenir tout spécialement la multiplication des vocations dans l'Œuvre ; il lui suggéra même la pensée d'offrir à cette intention, ses souffrances et sa vie. La voix du mourant n'était plus qu'un souffle, à peine perceptible ; on l'entendit pourtant, une fois encore, tandis que sa main défaillante traçait, dans un suprême effort, un ultime signe de croix, proférer ce mot qu'il avait toujours dit, quand il s'agissait de la gloire du Sacré-Cœur : OUI ! La Communauté, agenouillée dans la cellule, récita les émouvantes prières des agonisants, puis le chapelet. Voyait-il déjà le Sacré-Cœur et la Très Sainte Vierge qu'il avait tant aimés ? L'expression de son visage, calme et suave, eut pu le laisser parfois supposer. Quoiqu'il en soit, le mercredi, à la suite d'une crise plus aiguë, l'agonie commença à midi, interrompue par ces mots, que le vaillant lutteur articula d'une voix forte : « POUR LUI JE VIS ET POUR LUI JE MEURS », tandis que d'un geste d'hommage il désignait l'image du Sacré-Cœur. Et, désormais complètement inerte, notre vénéré Père très aimé cessa de respirer. C'était le 12 août 1925, à midi dix.

« *Vita mutatur, non tollitur* »

« Nous sommes quelques vieux, nous écrivait le Père Dehon, une année avant la douloureuse séparation du 12 août 1925, qui nous préparons à faire une fondation en purgatoire. Sanctifiez-vous bien. Amitiés ! »

Une nouvelle fondation... après tant d'autres de la terre, l'infatigable pionnier du Sacré-Cœur y songeait, même pour les régions de l'au-delà ! À vrai dire, ne l'avait-il pas inaugurée

depuis longtemps déjà ?

« Plusieurs de nos jeunes religieux, qui sont morts au noviciat ou au scolasticat, nous ont bien édifiés par leur piété, leur patience et leur abandon à la volonté de Dieu... ON MEURT BIEN DANS LE SACRÉ-CŒUR ! Tous nos défunts ont offert leur vie pour le Sacré-Cœur de Jésus, pour la réparation, pour l'Œuvre, pour la sanctification des âmes consacrées, si chères à Notre-Seigneur. »

À dater de la fondation de la Congrégation, jusqu'au jour inoubliable du 12 août 1925, cent vingt-neuf Membres de la Congrégation avaient déjà rendu leur âme à Dieu : Depuis le frère Zacharie Bourré, notre premier défunt, endormi dans la paix du Seigneur à Saint-Quentin, le 22 septembre 1882, jusqu'au Révérend Père Zuitbert, qui précéda le Très Bon Père, de vingt-quatre heures, [550] dans l'éternité, combien majestueuse apparaît déjà la théorie des fils du Père Dehon qui, ayant accompli leur tâche ici-bas, étaient allés comme d'eux-mêmes vers le lieu de leur éternité... Novices ou profès religieux consacrés aux fonctions du saint ministère, missionnaires tombés à la peine, fauchés par l'hématurie ou victimes d'accidents au cours de leurs voyages apostoliques ; officiers, sous-officiers ou soldats qui, au nombre d'une trentaine ont laissé leur vie sur les champs de bataille... tous ont vécu et sont morts dans le Sacré-Cœur !

Ne canonisons pas avec une hâte prématurée nos chers défunts ! Tout en nous inclinant devant leur mémoire, n'oublions pas que notre Très Bon Père lui-même, si homme de Dieu, si prêtre et si admirable religieux, nous a laissé l'adresse d'une de ses fondations, qui n'est pas portée à l'Elenchus de la Congrégation : je veux parler de celle du Purgatoire ! Il s'y voyait déjà ! Sans doute, notre vénéré Fondateur n'a pas hésité à dire, quelques heures avant sa mort : « Jésus est bon, il me recevra vite dans le paradis ! » mais puisque Dieu a daigné nous avertir que « c'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les défunts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés », écoutons la voix des âmes souffrantes. Nos humbles suffrages, unis à la prière du Cœur de Jésus « toujours vivant pour interpellier en notre faveur », provoqueront alors le plein épanouissement de la grâce, au point de la faire évoluer en « lumière de gloire ». Et ce sera la vision béatifique pour ces âmes sortant alors du Purgatoire, parmi lesquelles il y a peut-être des nôtres.

À l'heure de la mort où toutes les illusions s'évanouissent pour faire place aux réalités, si le Père Dehon a pu s'endormir en paix, à la pensée que sans tarder, le Bon Dieu allait le recevoir en paradis, il le doit, à n'en pas douter, au bon Cœur de Jésus. C'est grâce à Lui, « salut de ceux qui fondent en Son Cœur leur espérance », que notre vénéré Fondateur a pu faire honneur, toute sa longue existence, au *pacte* émouvant que nous connaissons bien et dont voici le texte :

« Mon Jésus, je fais vœu devant Vous et Votre Père céleste, en présence de Marie Immaculée ma Mère et de saint Joseph mon protecteur, de me vouer par pur amour à Votre Cœur Sacré, de consumer ma vie et mes forces à l'Œuvre des Prêtres de Votre Cœur, acceptant d'avance toutes les épreuves, et tous les sacrifices qu'il Vous plaira de me demander.

[551] Je fais vœu de donner pour intention à toutes mes actions, le pur amour pour Jésus et Son Cœur Sacré ; je Vous supplie de toucher mon cœur, de l'enflammer de Votre amour, afin que non seulement j'aie l'intention et le désir de Vous aimer, mais encore le bonheur de sentir, par l'effet de Votre sainte grâce, toutes les affections de mon cœur concentrées sur Vous seul. »

À ce pacte écrit de sa main, le Père Dehon avait ajouté une formule de *renovation quotidienne* conçue en ces termes : « Mon Jésus, je renouvelle avec amour, le pacte que j'ai conclu avec Vous ; accordez-moi la grâce d'y être fidèle. » Détail touchant : l'enveloppe, dans laquelle le Révérendissime Père Philippe trouva ces documents de famille, porte cette humble et amoureuse invocation si hautement suggestive : « *Amicitiam tuam pretiosam pauperculo discipulo reddere non dedigneris, Domine. Fiat ! Fiat !* » « Ne dédaignez point, Seigneur d'accorder Votre amitié à Votre pauvre petit serviteur, Fiat ! Fiat ! » Ce trésor des

trésors, le Cœur de Jésus, dont les litanies sont loin d'épuiser les infinies richesses, est précisément celui que le Père Dehon lègue à ses fils dans son *Testament spirituel* :

« Je vous laisse le plus merveilleux des trésors, le Cœur de Jésus. Il appartient à tous, mais Il a des tendresses particulières pour les prêtres qui lui sont consacrés, qui sont dévoués à son culte, à son amour, à la réparation qu'il a demandée, pourvu qu'ils soient fidèles à cette belle vocation... Autant que je le puis, je vous confie tous au Cœur de Jésus. Je vous recommande à Sa miséricorde ; je lui adresse cette prière, qu'il adressait à Son Père : « Mon Père, conservez ceux que Vous m'avez donnés. » Ai-je besoin de vous dire que, si Notre-Seigneur veut bien m'admettre auprès de Lui, je prierai pour vous tous, pour l'Œuvre qui est si chère au Sacré-Cœur ? J'offre encore et je consacre ma vie et ma mort au Sacré-Cœur de Jésus, pour Son amour et à toutes vos intentions ! Tout pour Votre amour, ô Cœur de Jésus ! »

Oh ! combien précieuse est, aux yeux du Seigneur, le trépas de ses saints ! Ayant eu la grâce de voir ce que ses yeux avaient vu, le Révérendissime Père Philippe était bien fondé à conclure :

« Précieuse, la mort de notre Fondateur le fut, par les grâces dont le Cœur de Jésus ne cessa de combler son fidèle serviteur ; par la parfaite lucidité d'esprit que le vénéré malade conserva jusqu'à son dernier soupir ; par le don de la sérénité chrétienne et d'une confiance toute filiale en la miséricorde divine ; par les bénédictions du Souverain Pontife, des [552] Cardinaux-Archevêques de Paris et de Malines, de Monseigneur l'Évêque de Soissons et d'une multitude d'autres personnalités ; enfin, grâce suprême ! par le réconfort des derniers sacrements et des nombreuses prières faites pour lui dans la Congrégation et dans un grand nombre de Communautés. Oui ! précieuse elle l'est, cette mort, surtout pour nous, par les exemples et les enseignements qu'elle comporte. »

L'apothéose de Bruxelles et celle de Saint-Quentin (17 août 1925 – 19 août 1925)

« Un jour où sainte Marguerite-Marie se recommandait aux prières de deux âmes qu'elle avait délivrées, lisons-nous dans *l'Année avec le Sacré-Cœur*, elles lui dirent pour dernières paroles : L'ingratitude n'est jamais entrée au ciel. » Avec le tact infini que nous lui connaissons, comment le Père Dehon n'aurait-il pas déjà témoigné, selon ses moyens, la profonde reconnaissance qu'il garde dans son cœur, envers tous ceux qui, par leurs prières et leurs sacrifices ont hâté son entrée au séjour de la gloire ? Quels suffrages d'ailleurs ont bien pu lui manquer ? En premier lieu, LE CŒUR DE JESUS, « espérance de ceux qui meurent en Lui », a sûrement justifié à son égard, le titre que la piété catholique Lui décerne à si bon droit ! Puis LE SOUVERAIN PONTIFE, daigne aussitôt joindre sa voix à celle du Sacré-Cœur :

« prenant vivement part au grave deuil de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur à l'occasion de la perte de leur vénéré et si méritant fondateur, il prie pour le repos éternel du vaillant apôtre... »

Son Éminence le Cardinal Pompili, Vicaire de Sa Sainteté, garde de lui « l'impression d'un saint ». « Je prierai pour lui, comme vous me le demandez, ajoute son Éminence ; mais je suis convaincu qu'il n'a pas besoin de nos prières... » Son Éminence le Cardinal Gasparri voit en lui « un saint qui se faisait admirer et aimer par sa grande humilité... (et) un puissant protecteur au ciel. » Son Éminence le Cardinal Dubois admire dans le Père Dehon « un homme vraiment apostolique..., son esprit d'initiative, sa grande foi et son ardente charité. » Son Excellence Mgr Binet, alors évêque de Soissons, « prie pour le vénéré défunt..., offre sa profonde sympathie et assistera à ses funérailles... » Son Excellence Mgr Chaptal « prie pour la belle âme du Père Dehon avec tous ses enfants... »

[553] Plus de trente Cardinaux, Archevêques et Évêques, d'innombrables prêtres, religieux, religieuses, firent monter vers le ciel, en sa faveur, un concert ardent de supplications, auquel des multitudes de fidèles voulurent s'associer. « Jamais on ne saura le bien qu'il nous a fait à nous et à nos familles, » dira sur sa tombe le Président de la Société des Anciens Élèves de Saint-Jean. Et combien d'entre eux eurent, devant Dieu, le geste large ! Impossible de leur

accorder à tous l'hommage d'une mention, tant leur nombre est impressionnant ! Nous sera-t-il permis cependant d'extraire du livre d'or de ces jours de deuil, quelques lignes, émouvantes jusqu'aux larmes, du TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS au Très Révérend Père Philippe, alors Vicaire Général des Prêtres du Sacré-Cœur :

« Bien que les vertus et les mérites du Très Révérend Père Dehon permettent d'espérer fermement que le Seigneur ait déjà couronné son serviteur fidèle et dévoué, pour l'introduire dans les joies éternelles, j'offre néanmoins trois cents messes, de celles que nos Pères ont coutume de célébrer chaque semaine à mes intentions, pour le repos de cette âme choisie, et pour la prospérité toujours plus grande de l'Institut que Dieu, par son intermédiaire, a daigné susciter dans son Église. »

Tous ceux qui ont connu le Père Dehon prièrent donc pour lui ; un grand nombre d'entre eux entrevoyaient, d'ores et déjà en lui, un puissant protecteur, tel M. le Curé Doyen de Luxembourg qui s'exprimait en ces termes :

« Avec le Révérend Père Dehon disparaît une grande figure d'apôtre, une vie remplie de toutes les vertus sacerdotales et de grands labeurs pour la gloire de Dieu. Nous continuerons de prier pour le cher défunt, en attendant le jour où le Vicaire de Jésus-Christ mettra en évidence les grandes vertus du Révérend Père Dehon et nous garantira son admission au Royaume des Cieux... »

Aussi, les obsèques du Père Dehon furent-elles empreintes à Bruxelles, – et quelques jours plus tard à Saint-Quentin, – d'un caractère à la fois sobre et triomphal, qui convenait et à son état de religieux et à l'éminence de ses vertus.

« La chapelle de la rue Eugène Cattoir, à Ixelles-Bruxelles, écrit *La Libre Belgique* du 18 août 1925, était décorée de tentures et de draperies. À l'entrée du chœur, se dressait un immense catafalque, recouvert du surplis et de l'étoile du défunt. Dans la nombreuse assistance, nous avons reconnu Son Excellence Mgr Micara, Nonce Apostolique, Son Excellence [554] Mgr Grison, Vicaire Très Révérend Père Willaert, Provincial de la Compagnie de Jésus, le Révérend Père Schurmans, supérieur de la résidence du Gesù, les Révérends Pères Missone et Morel, respectivement recteurs des Collèges Saint-Michel et Saint-Jean Berchmans, M. l'Abbé Carton de Wiart, curé de Saint Philippe-Néri d'Ixelles, Mgr Evrard, curé de Saint-Michel et Gudule, M. le Chanoine Boone, curé d'Etterbeek, le Frère Arator Joseph, Procureur Général des Frères des Écoles Chrétiennes, ainsi que de nombreux missionnaires, des Sœurs de la Charité, et de nombreuses personnalités. Après l'absoute donnée par Son Excellence Mgr Micara, la dépouille mortelle a été dirigée vers Saint-Quentin où devait avoir lieu l'inhumation. »

Les restes mortels du vénéré défunt reposeront donc dans la terre de ses pères, qu'il avait tant aimée, auprès de ses fidèles collaborateurs des temps héroïques, dont le caveau, situé au cimetière de Saint-Quentin, avait été relativement peu endommagé par les terribles bombardements.

« Le mercredi 19 août 1925, lisons-nous dans la relation de M. le Chanoine Châtelain et dont nous donnons ici un aperçu, on pouvait voir dans la cour de l'Institution Saint-Jean trois groupes distincts : prêtres et chanoines en habits de chœur, dont un certain nombre d'anciens élèves de Saint-Jean, allant de M. le Chanoine Delloue (1879) à l'Abbé Millant (1814), des hommes venus de tous les points du département, de Paris et d'ailleurs, rendre les derniers devoirs à leur ancien Supérieur vénéré ; enfin, discrets et réservés, quelques Prêtres du Sacré-Cœur, consternés, accourus monter une dernière garde d'honneur près du corps de leur chef, de leur Père tant aimé.

À dix heures et demie, M. l'Archiprêtre vint faire la levée du corps. Minute inoubliable, que celle où les restes du Très Révérend Père Dehon franchirent pour la dernière fois, le seuil de cette Maison à laquelle il a donné le meilleur de son âme, et dont il a si généreusement activé la restauration. « *Sic vos non vobis aedificatis, avi...* »

Le deuil était conduit par Son Excellence Mgr Binet ayant à sa gauche Son Excellence Mgr Gabriel Grison, évêque titulaire de Sagalassus, Vicaire Apostolique des Stanley-Falls, par le Comte de Bourboulon et la Comtesse, propre nièce du Très Révérend Père Dehon, le

capitaine Henri Malézieux et Madame, Monsieur et Madame Jean Malézieux, le Vicomte Robert de Bourboulon, ses petits-neveux et petites-nièces, et par le Très Révérend Père Laurent Philippe, Vicaire Général de la Société des Prêtres du Sacré-Cœur.

« Dans le bas-côté sud de cette basilique où l'Abbé Dehon, jeune prêtre, avait jeté les premiers accents de son âme d'apôtre, la Messe de Requiem [555] fut chantée par M. le Chanoine Rouchaussée, troisième Supérieur de l'Institution Saint-Jean. Du côté de l'Évangile siégeait, entre Messieurs les Vicaires Généraux Mennechet et Delorme, Son Excellence Mgr Binet en chape noire et mitre de soie blanche, ayant vis-à-vis Son Excellence Mgr Grison, assisté de M. le Vicaire Général Parmentier et de Monsieur l'Archiprêtre. »

Dans le chœur, Messieurs les Chanoines, un grand nombre de curés du diocèse, et rangés derrière la famille, une délégation importante de Prêtres du Sacré-Cœur, dont les Révérends Pères Comte, Paris, Pierre Bertrand, Legay, Lecart, Kusters, Duborgel, et Gasparri.

« Les chants liturgiques, fort imposants, furent exécutés mi-partie par la schola de la Basilique, mi-partie par l'ensemble du clergé... La messe achevée, Son Excellence Mgr Binet monta en chaire et, après avoir donné lecture de la dépêche affectueuse et touchante, envoyée par Son Éminence le Cardinal Gasparri au nom de Sa Sainteté Pie XI au vénérable Père Dehon agonisant, retraça avec une parfaite délicatesse d'expression et une émotion admirative discrètement retenue, les principales étapes de la vie si active et si bien remplie du vénéré défunt. Cet éloge funèbre qui fit impression, vaut d'être lu dans sa teneur intégrale ; aussi sommes-nous heureux de le publier en entier : »

« Mes biens chers frères,

Une page de grande histoire religieuse vient d'être achevée ; la plume est tombée des mains défaillantes de celui qui l'écrivait depuis soixante ans ; mais les Anges ont recueilli cette plume, et c'est le Livre de Vie – nous en avons la douce espérance – qui fait suite à l'histoire terrestre et aux œuvres de Vénérable et discrète Personne, Maître Gustave Léon Dehon, Chanoine honoraire de la Cathédrale de Soissons, ancien vicaire de cette Basilique, fondateur et premier Supérieur de l'Institution Saint-Jean de cette ville, fondateur et premier Supérieur Général des Prêtres du Sacré-Cœur. À l'un de ses fils les plus éminents, les plus illustres du XIX^e siècle, le diocèse de Soissons, dont je suis le fils aussi, apporte, par mon ministère, les larmes de deuil, les immenses regrets, les hommages, l'infinie gratitude, le tribut de prières surtout, qui lui sont dus à tant de titres.

Le patriarche Jacob, mourant sur une terre hospitalière, ordonna à ses fils de transporter son corps, après sa mort, dans la terre où il avait reçu les inspirations du ciel, où il avait vécu, lutté, souffert et où ses pères étaient ensevelis. Ainsi a fait le [556] Très Révérend Père Dehon. Il aimait trop la France et le département de l'Aisne, où sa famille a fait grande figure, il aimait trop cette ville de Saint-Quentin pour ne pas dire à ses fils, réunis autour de sa couche funèbre : « Réunissez-moi à mon peuple. »

Saint-Quentin ! Quelle place cette ville a tenue dans la vie du vieillard, du grand citoyen français, du prêtre éminent que nous pleurons ! Quelle place le Père Dehon y a tenue !

Venu ici de La Capelle, en passant par les Universités de la Ville Éternelle, l'Abbé Dehon apporte dans cette paroisse les élans chevaleresques et magnanimes d'un jeune croisé, avec une science doctorale rarement aussi complète chez un jeune prêtre. Docteur en droit canonique et en droit civil, docteur en philosophie et en théologie, il avait été associé en quelque manière, lui tout jeune prêtre, aux travaux du Concile du Vatican.

Arrivé à la Basilique de Saint-Quentin, dans la plus importante et la plus vivante paroisse du diocèse, tout de suite il s'impose à l'attention, il porte au front une auréole et il gagne la sympathie très paternelle de Mgr Thibaudier, son Évêque.

Mais, à la manière de tous les vrais prêtres, au lieu de se confiner superbement dans la tour d'ivoire de sa supériorité intellectuelle, il se jette à corps perdu dans les œuvres, et dans les

œuvres ouvrières. Précurseur, pour ainsi dire, de Léon XIII, il réalise avant la lettre, le fameux « *Prodire ad populum !* » *Il faut aller au peuple !* Le Cercle catholique de la rue des Bouloirs, dont les premiers aumôniers sont encore ici présents, M. le Chanoine Brochant et M. le Vicaire Général Parmentier, et les diverses œuvres qui s'y rattachent, lui doivent leur naissance. C'est lui encore qui conçut et organisa pour le peuple du faubourg, la fondation de l'église Saint-Martin.

Pendant vingt ans, quelle est la grande initiative prise à Saint-Quentin dans l'ordre religieux, où l'on n'a pas trouvé la main, mais surtout la grande âme de M. Dehon ?

L'homme d'action d'ailleurs, ne fit jamais tort chez lui, à l'homme de doctrine. Je me demande si l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII sur la condition des ouvriers, a trouvé un plus fervent disciple ? Pendant plusieurs années, il présida à Soissons, avec quelle maîtrise, le Comité diocésain d'études sociales, si encouragé par Mgr Duval. Il avait à ses côtés ce grand croyant et ce grand français, ami d'Albert de [557] Mun, le marquis de la Tour du Pin d'Arrancy, fils aussi de l'Aisne, et dont on ramenait naguère les cendres au tombeau de ses pères. Des réunions d'études de Soissons, est sorti ce livre classique remarquable, vrai code de sociologie chrétienne qui suppose une vaste science et un cœur apostolique plus vaste encore : le *Manuel Social Chrétien*.

Mais l'œuvre de prédilection du Révérend Père Dehon fut sans conteste, l'Institution Saint-Jean, son fief, son domaine, sa chose et son bien personnel, dans toute la force du terme. Il eut la noble et sainte ambition de tous les grands éducateurs chrétiens. Au nom de la liberté légale d'enseignement, surtout au nom de l'honneur et de la liberté du catholicisme, il voulut doter la grande ville de l'Aisne d'un grand collège chrétien. Il voulut y former, y façonner une belle jeunesse, marchant le front haut dans la lumière ardente de la foi, dans l'atmosphère de la vertu chrétienne et dans l'ambiance ennoblissante de la belle culture, traditionnelle.

La jeunesse vint à lui avec enthousiasme ; avec enthousiasme surtout, des prêtres de valeur et de dévouement associèrent leurs belles ambitions sacerdotales aux siennes. Saint-Jean fut une ruche bourdonnante où se fabriqua le miel le plus exquis. Avec quelle vénération, quelle émotion, quel culte pieux, les anciens élèves du Révérend Père Dehon parlent de lui ; avec quelle stupeur ils ont appris sa mort, avec quel cœur angoissé ils entourent sa dépouille. Ne faut-il pas être très grand, surtout par le cœur, quand on est ainsi aimé ?

Les œuvres de Dieu les plus grandes, les plus fécondes, ne vont pas sans des traverses. Le Révérend Père Dehon ne connut pas que des triomphes, le Calvaire voisina souvent, pour lui, avec la montagne des Béatitudes. N'avait-il pas fait le vœu de victime ? Mais, en suivant la voie semée de ronces et d'épines, il trouva le Sacré-Cœur et il se donna tout entier à Lui, avec bon nombre de ses amis.

Là encore il a pris une position de premier plan, dans le grand mouvement qui porte la chrétienté moderne vers le Sacré-Cœur de Jésus. C'est un grand honneur pour le diocèse de Soissons d'avoir donné au XVII^e siècle, par l'un de ses Évêques Mgr Le Gras, une des premières approbations officielles à l'office des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie propagé par Saint Jean Eudes ; d'avoir eu comme Évêque au XVIII^e [558] siècle Mgr Languet de Gercy, le premier historien de sainte Marguerite-Marie la confidente du Sacré-Cœur, et d'avoir vu, au XIX^e siècle le Révérend Père Dehon faire école en France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Amérique, en Afrique, dans une magnifique propagande de dévotion réparatrice envers le Sacré-Cœur. Quelle splendide récompense pour lui, d'avoir vu le Saint-Siège confier à ses disciples l'œuvre considérable de l'édification de la Basilique du Sacré-Cœur de Rome ! Par le dévouement de ses missionnaires, dont je salue ici le plus distingué dans la personne de Mgr Grison, Évêque des Stanley-Falls, le Gouvernement belge a considéré le Révérend Père Dehon comme un grand bienfaiteur de la Belgique. Vienne le jour où le Gouvernement français regardera du même œil le zèle magnifique des fils spirituels du Révérend Père Dehon.

Mais aussi, combien de prêtres du clergé séculier de ce diocèse, ont dû l'éclosion, le développement et l'aboutissement de leur vocation sacerdotale à ce grand et saint prêtre, au cœur si large et si aumônier, qui ne comptait jamais avec les difficultés, les obstacles, les déceptions, et pour qui, certes, le mot « impossible » n'était pas français ! Comme Saint Jean-Baptiste, il ne se réservait pas jalousement ceux qu'il avait conquis et conduits dans les ascensions spirituelles, pourvu qu'ils allassent au Christ et à son service. Et de cela le diocèse de Soissons et l'Évêque de Soissons devront au Révérend Père d'éternelles actions de grâces.

Et il s'en est allé, le grand vieillard au cœur toujours jeune, toujours confiant, toujours optimiste, vers l'éternelle jeunesse du Christ, au Cœur duquel il s'était consacré. Il a tant pratiqué Jésus-Christ dans les suprêmes manifestations de sa divine charité, qu'il n'a pas connu ces craintes, ni ces effrois qui se rencontrent même parfois chez de grands saints ; et cette sérénité devant la mort est une leçon de choses admirable, digne de nos méditations.

Le Très Révérend Père Dehon s'est vu mourir, et il n'a pas frémi, et quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il a dit à l'un de ses amis qui me l'a rapporté : « Jésus est si bon, il me recevra vite dans son paradis. » Nous réciterons les dernières prières de la sainte liturgie, pour que le vœu de cette grande âme sacerdotale, qui était toute en confiance, soit réalisé. Et à vous tous, qui avez foi clans le Christ, je dis : « Soyez les amis du Sacré-Cœur [559] comme l'a été le Très Révérend Père Dehon, et comme lui, vous affronterez le grand passage, dans la paix et le baiser du Seigneur ! »

Monseigneur de Soissons donna ensuite l'absoute et le convoi funèbre s'achemina, au milieu d'une double haie de passants, saisis d'une émotion respectueuse, vers le cimetière Saint-Jean. Les cordons du poêle étaient tenus par M. Octave Leduc, Président de l'Amicale des Anciens Élèves de l'Institution, M. Pierre Jourdain, président de la Société Immobilière d'Enseignement libre de l'arrondissement, MM. les Abbés Gratiot et Châtelain, le Chanoine Crinon et le Chanoine titulaire Delloue, *tous les six anciens élèves de Saint-Jean*.

Après la suprême bénédiction donnée au cercueil contenant les restes du Révérend Père Dehon, successivement MM Octave Leduc et Père Jourdain adressèrent l'adieu de la reconnaissance et de l'affection fidèle au maître incomparable, dont ils déclarèrent vouloir garder le souvenir et continuer, de tout leur pouvoir, l'œuvre qui lui était si chère.

Il s'est éteint, celui qui était « *lucerna ardens et lucens* », *une lumière et une flamme*, aussi bien pour les vastes auditoires des cathédrales et des congrès, que pour les moindres de ses dirigés au confessionnal. Il a fini sa tâche ici-bas, le chef, le maître, l'entraîneur d'apôtres, apôtre lui-même, qui animait tant d'œuvres de sa parole brève, juste, ardente, décisive, de son regard joyeux, de son sourire bienveillant et encourageant, de sa vie généreuse enfin, alimentée aux Saintes Écritures, à la Sainte Eucharistie et enrichie par de constantes méditations. Il a passé, mais ses œuvres subsistent, bien plantées, florissantes et fécondes, et subsistent aussi des fils vaillants et dévoués, fiers d'un tel maître, héritiers de sa doctrine et désireux d'imiter son exemple, en continuant son action. Il était bien de ceux que loue l'Écclésiastique en ces termes : « *Dominantes in potestatibus suis, homines magni virtute... Cum semine eorum permanent bona, hereditas sancta nepotes eorum... Sapientiam illorum narrent populi et laudem eorum nuntiet Ecclesia !* » (Eccl. XLIV, 3-11-15.) « C'étaient des souverains dans leurs royaumes, des hommes renommés par leur puissance... Le bonheur reste attaché à leur race et un héritage assuré à leurs enfants... Les peuples célèbrent leur sagesse et l'assemblée publie leur louange. »

[560] VI. SOUS LE GÉNÉRALAT DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE PHILIPPE, PREMIER SUCCESSEUR DU PÈRE DEHON (1926-1935)

Neuvième Chapitre Général : Élection du Révérendissime Père Philippe (19-27 janvier 1925)

Six années s'étaient écoulées, depuis le dernier Chapitre général de la Congrégation.

« Un nouveau Chapitre d'affaires, écrit le Révérendissime Père Philippe, devait se réunir aux vacances de l'automne de 1925. On s'y préparait, quand soudain, la disparition inopinée de Celui qui devait présider ces nouvelles assises, remit tout en question. Au début de sa maladie, le Père Dehon avait caressé l'espoir que, sans même l'appui de sa présence effective, ses fils pourraient tenir canoniquement les réunions du Neuvième Chapitre ; et il avait, à cet effet, dicté à son Assistant, la marche à suivre. La séance d'ouverture aurait lieu à Bruxelles. « Comme saint Jean, pensait-il, j'ouvrirai la porte du tabernacle. » Les réunions utiles se tiendraient à Louvain sous la présidence du Père Assistant : et l'on viendrait à Ixelles clôturer le Chapitre, au chevet du Père Fondateur. Mais la mort qui le surprit en pleine activité, vint renverser son projet.

Retardé par ce douloureux événement, ce Chapitre, devenu par la force des choses un Chapitre d'élection, se tint à Rome, du 19 au 27 janvier 1926. Leurs Éminences les Cardinaux Laurenti et Pompili vinrent rehausser de leur présence ces assises, qui revêtirent ainsi une solennité jusqu'alors inconnue.

La Congrégation depuis longtemps privée de son Père, réclamait un chef. Il était urgent de combler son attente. Moment inoubliable que celui où, le matin du 20 janvier 1926, tous les Membres du Chapitre, à genoux devant le crucifix et l'image du Fondateur, prêtèrent serment d'élever à la plus haute charge de l'Institut, celui qu'en leur âme et conscience ils considéraient comme le plus digne et le plus capable. Quelques heures plus tard, le télégraphe annonçait à toutes nos maisons, l'élection (du Révérendissime Père Philippe) à la charge de Supérieur [561] Général. Des hymnes d'actions de grâces s'élevèrent de toutes parts : une page nouvelle s'ajoutait à l'histoire de la Société¹⁰⁸. »

L'unanimité et la cordialité dont furent constamment empreintes les relations entre Capitulants de nationalités différentes, impressionnèrent vivement nombre de Prélats et de Princes de l'Église. Son Éminence le Cardinal Laurenti daigna résumer son admiration dans cette confidence élogieuse : « J'ai l'expérience des Chapitres Généraux ; j'ai rarement vu une union si parfaite, au moment des élections. » Son Éminence le Cardinal van Rossum tint, « lui aussi, à nous exprimer sa joie en des termes non moins encourageants ».

Nombreuses furent les décisions adoptées à ces assises solennelles, écrit le Révérendissime Père Philippe. Il suffira de citer celle qui, sans contredit, prime toutes les autres : *Le transfert à Rome de la Curie Généralice*. Le Père Dehon avait laissé à son successeur la réalisation de ce vœu ; par leur vote, les Capitulants anticipèrent sur ses prévisions. Dès son élection, en effet, le premier successeur du Père Dehon put présider de Rome aux destinées de l'Institut avec les plus larges bénédictions et les encouragements les plus flatteurs de la Sainte Église.

Les Actes du Neuvième Chapitre furent édités en latin. À d'autres mérites, ce travail joint celui d'harmoniser les décrets avec les Constitutions. Le couronnement de ces inoubliables journées fut l'audience que voulut bien nous accorder Sa Sainteté, et le salut d'actions de grâces donné par Son Éminence le Cardinal Vicaire qui nous quitta avec ces mots d'adieu : « Si je n'en fais pas pour vous davantage, c'est que je ne le puis pas ! »

Malgré le vote du Chapitre dont il vient d'être question, certains n'osaient guère imaginer qu'il fut alors possible de transférer, en fait, la Maison-Mère, de Bruxelles où elle était établie depuis 1903, à Rome. Selon le mot du Révérendissime Père Philippe, il ne s'agissait guère à les entendre, que d'un beau rêve projeté sur l'écran d'un avenir encore lointain. On laissa dire, et au jour fixé, le projet sortit des cartons. En 1923, la nouvelle maison de Rome fut ouverte, au Viale Mazzini ; en juin 1928, les travaux avaient été menés si bon train, qu'ils permettaient [562] de livrer au culte la crypte de l'église définitive ; et Son Éminence le Cardinal Sparetti, Secrétaire du Saint-Office en consacrait l'autel principal. Enfin, le 31 octobre de la même année, la Curie Généralice installait ses services dans la Maison contiguë à l'église. La décision du Neuvième Chapitre Général était exécutée à la date prévue.

¹⁰⁸ *Historique du Dixième Chapitre Général*, par le Révérendissime Père Philippe. p. 25.

« Les heureuses conséquences de ce fait sont incalculables : Depuis lors, le Conseil Général a pu tenir régulièrement ses réunions. On en comptait déjà 114 lors du Dixième Chapitre Général. Par ailleurs, le contact fréquent du Père Général avec ses Conseillers et des Conseillers entre eux se trouva désormais assuré : c'est tout un ensemble d'entrevues privées, intimes qui, sans revêtir l'apparat des séances officielles, permettent néanmoins d'approfondir maints problèmes et d'en mûrir la solution. Enfin, depuis son transfert à Rome, le Conseil-central jouit de cet avantage, entre beaucoup d'autres, de réunir les conditions les plus favorables aux vues d'ensemble sur la Congrégation. Grâce à son éloignement des intérêts particuliers, le Conseil se trouve capable d'une appréciation plus sereine des situations qu'il jugeait moins bien jadis, faute de perspective. »

Restait à achever l'œuvre gigantesque qui allait donner à ce quartier neuf de la Ville Éternelle la grande église dont il avait besoin : ce sera la tâche des années qui vont suivre.

La Mission luxembourgeoise de Paris, 12 octobre 1926

Depuis les temps les plus reculés, Paris exerce une fascination unique, en son genre. Sans doute, l'attrait des commodités, des splendeurs et des plaisirs dont l'incomparable capitale est largement pourvue, y est pour quelque chose ; mais à chaque pas, ceux qui veulent bien ouvrir les yeux ont tôt fait de trouver derrière la façade du Paris frivole, l'ardente et géniale métropole qui, à force de labeur, produit tant et tant de merveilles ! Ils sont alors gagnés par cette soif universelle de progrès qui la caractérise. Et cette ville, que des jugements hâtifs traitent parfois à la légère, leur apparaît peu à peu sous les traits d'un monde nouveau, laborieux comme une ruche qui joint aux qualités solides d'ordre, d'économie, de traditionalisme toujours en marche, une incroyable ingéniosité, un zèle un peu cocardier, mais aussi une fidélité à toute épreuve, et une générosité comme il en est peu au monde.

[563] Autant de qualités, parmi bien d'autres où, chaque jour, les prêtres de cet extraordinaire diocèse, découvrent maintes survivances parfois inconscientes d'une vie chrétienne parfois oubliée, mais de nature à faciliter « l'accrochage ». C'est la bonne terre naturellement prête à recevoir la bonne semence, de sorte que, non seulement la nécessité de vivre, les affaires et les plaisirs attirent des multitudes vers la capitale, mais encore les dispositions d'âme de ces foules immenses sollicitent particulièrement le zèle des pasteurs.

Dans tous les domaines, la ruée vers ce Paris qui, selon la formule de M.M. Jean Brunhes et Deffontaines¹⁰⁹, groupe « en un seul point de l'espace, plus que toute la population de la Suisse, plus que celle de toute la Norvège » ne pouvait manquer de poser une infinité de problèmes. Ainsi, les quatre millions et demi d'habitants qui se pressent dans l'agglomération parisienne (Département de la Seine, recensement de 1926) peuvent se décomposer en Parisiens de Paris (parisini), en Parisiens nés en province mais fixés à Paris (parisienses) et qui y possèdent vingt-quatre « Associations provinciales » portées à l'Ordo (1934) ; enfin, il y a lieu de mentionner un fort contingent de Parisiens d'au-delà de nos frontières, en faveur desquels un groupement par régions s'imposait, de toute évidence.

Comment admettre que demeurent isolés, au point de vue religieux surtout, tant d'hommes partis de milieux infiniment plus paisibles, routiniers même, qui se trouvent littéralement ahuris, lorsqu'ils tombent dans une telle fournaise ? Aussi, nombre d'étrangers ont-ils éprouvé le légitime besoin de se réunir périodiquement. C'est ainsi que se sont formés ce que Son Éminence le Cardinal Verdier appelle, dans un domaine différent il est vrai, des « blocs qui restent fermés aux influences du dehors ». Et Son Eminence d'ajouter : « Il faut y pénétrer, en vivre la vie, y être en un mot, le semblable, si l'on veut y établir une vie morale supérieure : Et c'est là l'œuvre du laïcat sous la direction de la hiérarchie. » (*Vie catholique*, 20 janvier 1934). Voilà bien « l'apostolat par le semblable. »

[564] Les Luxembourgeois sont au nombre d'environ 20.000 à Paris et constituent par conséquent, selon le mot de Son Excellence Mgr Nommesch, prédécesseur de Monseigneur Philippe sur le siège de Luxembourg, « la plus grande des paroisses luxembourgeoises ». Il lui

¹⁰⁹ MM. Jean Brunhes et Deffontaines : *Géographie humaine de la France*, T. II. Cité par les Guides Bleus. Paris, Hachette.

fallait donc un Pasteur émérite. Les Luxembourgeois de Paris furent assez heureux de le trouver dans la personne de Son Excellence Mgr Chaptal, évêque titulaire d'Isionda, auxiliaire de Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris. Aux seize « Missions » alors établies à Paris, avec leur église propre, Son Excellence Mgr Chaptal estima le moment venu, en 1924, d'en ajouter une dix-septième, au 214, rue Lafayette (X^e Arrondissement), en faveur des Luxembourgeois de Paris. M. le Comte de Fels, dont le nom rappelle le souvenir de ses ascendants luxembourgeois, eut l'obligeance de construire le presbytère qui s'élève dans la cour de l'immeuble. D'où le nom de « MAISON DE FELS » qui en décore le fronton. Restait à pourvoir d'un prêtre luxembourgeois le troupeau dispersé dont le bercail était désormais bien établi. Au cours d'un voyage d'études au Grand-Duché, Son Excellence Mgr Chaptal fut orienté par le Révérendissime Dom Alardo, de Clairvaux, vers la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur : Son Excellence se mit alors en rapports avec le Très Révérend Père Dehon. Le vœu de Son Excellence était d'obtenir *un seul religieux* luxembourgeois qui habiterait la « MAISON DE FELS » avec un prêtre séculier de Paris, déjà chargé de la « *Mission France-Luxembourg* ».

Rien de mieux en principe ! Toutefois, le projet se heurtait à une difficulté, du fait que la Règle des Prêtres du Sacré-Cœur prescrit l'obligation de la vie de Communauté, pour les Membres de la Congrégation. Son Excellence Mgr Chaptal y avisa. D'accord avec Son Éminence le Cardinal Dubois, Son Excellence proposa au Révérendissime Père Philippe, alors Supérieur Général d'engager trois religieux, dont un devrait être luxembourgeois, pour desservir la Mission Saint-Joseph. La proposition fut agréée. Le 12 octobre 1928, nous prenions possession de l'immeuble.

LE BUT que poursuit la « MISSION FRANCE-LUXEMBOURG » est *nettement* dans la ligne tracée en ces termes par Sa Sainteté le Pape Pie XI : « Participation des laïcs catholiques à l'apostolat hiérarchique, [565] pour la défense des principes religieux et moraux, pour le développement d'une sainte et bienfaisante action sociale, sous la conduite de la hiérarchie ecclésiastique, en dehors et au-dessus de tous les partis politiques, afin d'instaurer la vie catholique dans la famille et dans la société. » Les statuts de la « *Mission en faveur des Luxembourgeois* » portent, en effet, à l'article 2 : « Le but de l'Association est :

1°) De grouper les adhérents en vue de leur faciliter la pratique des devoirs religieux ; sous réserve que tout ce qui regarde l'administration, l'entretien et l'exercice du culte, sera du seul ressort de la hiérarchie ecclésiastique à qui l'Association prêtera son concours. Le tout, en conformité avec les lois canoniques, dans les limites tracées aux fidèles, et particulièrement en mettant à la disposition de l'Association les immeubles nécessaires.

2°) De contribuer à la fondation, à l'administration et au soutien des œuvres charitables, sociales, d'enseignement et d'éducation populaire qui seraient de nature à donner satisfaction aux intérêts des membres de l'Association.

3°) D'acquérir ou de louer dans les conditions légales, les immeubles que l'Association estimerait utiles aux divers buts qu'elle se propose.

ÉTAT ACTUEL DE LA MISSION – Les 20.000 Luxembourgeois de Paris se départagent ainsi que suit :

1°) Les familles *fixées définitivement* à Paris, et dont les enfants deviennent français. Donc, absorption complète par et dans la grande et belle famille française.

2°) La *population flottante*, composée d'ouvriers et de domestiques des deux sexes, d'ailleurs très recherchés dans les grandes maisons bourgeoises de Paris. Les jeunes gens, appartenant à cette catégorie, rentrent pour la plupart au pays, avec une connaissance parfaite de la langue et de la culture française, dont ils deviennent d'excellents propagateurs.

Au total, la Mission exerce actuellement son action bienfaisante sur quinze cents familles luxembourgeoises, toutes inscrites au Centre, 214, rue Lafayette, Paris X^e, (Téléphone Nord, 90-79).

MOYENS D'ACTION – La Mission dispose d'une vaste église, où les Luxembourgeois peuvent aisément remplir leurs devoirs religieux ; un Aumônier luxembourgeois s'y tient, chaque jour, en permanence à leur disposition. Des salles de jeu et de réunion bien aménagées y sont à la disposition des adhérents. La Mission luxembourgeoise de Paris étend en outre au loin son action, en assurant la visite des pauvres, la visite des

malades à domicile et dans les hôpitaux ; et par son vestiaire enfin, elle vient en aide aux nécessiteux.

Chaque année, l'Assemblée générale permet au rapporteur d'établir un compte rendu moral du plus haut intérêt, qui témoigne de la vie spirituelle toujours plus intense qui se manifeste à [566] la Mission France-Luxembourg. Plusieurs fois déjà, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris, et Son Excellence Mgr Chaptal à qui la Mission doit tout, ont bien voulu encourager de leur présence, la fête donnée à cette occasion ; chaque fois aussi, la Solennité a fait jaillir spontanément l'expression de la plus vive reconnaissance envers M. le Vicaire Général Quénét, qui apporte à l'Œuvre sa direction, son autorité, son inlassable appui.

Nombreuses sont les circonstances, où périodiquement la vie chrétienne des Luxembourgeois, ravivée en famille par la « Mission », aime à se manifester à l'extérieur. C'est alors que l'âme luxembourgeoise se révèle fidèle à Dieu, dont elle reconnaît le règne sur les individus sans doute, mais aussi sur les familles et sur la société : ainsi, le 28 janvier 1935, comme par le passé, la colonie luxembourgeoise remplissait la grande chapelle de la rue Lafayette, pour le *Te Deum* d'actions de grâces, chanté à l'occasion de l'anniversaire de S. A. R. Madame la Grande Duchesse de Luxembourg. Son Excellence Mgr Baudrillart – dont on sait la récente élévation au cardinalat – présidait la cérémonie. Quelques mois plus tard, même foule recueillie, le jour du pèlerinage des Luxembourgeois au Sacré-Cœur de Montmartre, présidé par Son Excellence Mgr Chaptal. Puis à l'octave de Notre Dame de Luxembourg, présidée à Luxembourg même, par Son Excellence le Cardinal Verdier, Archevêque de Paris, accompagné d'une imposante délégation de Luxembourgeois de Paris ; de même aux pèlerinages de la « Mission » à Argenteuil, à Lisieux, etc., et lors du service célébré rue Lafayette avec le concours de M. le Président de l'*Amicale des Anciens Engagés Volontaires Luxembourgeois de Paris* pour les Volontaires Luxembourgeois tombés pour la France. Enfin, grâce à la « Mission », les Luxembourgeois de Paris ne sont pas des déracinés : Hôtes respectueux et sympathiques de la France, ils sont heureux de garder à la « Mission » le contact avec la mère-patrie. De temps à autre, en effet, s'ils retournent au pays, le pays vient aussi à eux : Ce fut, par exemple l'an dernier, M. l'Abbé Majerus, de Luxembourg, qui donna rue Lafayette, une magnifique conférence, véritable thèse, du plus haut intérêt, sur le rôle civilisateur de l'Église catholique, au Grand-Duché ; puis l'audition remarquable réservée à la « Mission » par l'*Union des Sociétés de chant* de la Ville de Luxembourg.

L'action bienfaisante de la « Mission » est donc de celles qui s'affirment, dans tous les domaines : l'Église se plaît à y rendre hommage, par la voix des Prélats qui, chaque année, daignent honorer de leur présence ses ferventes solennités. De son côté, le Gouvernement Grand-Ducal a tenu à témoigner publiquement de l'estime dont il l'entoure, en décernant au Très Révérend Père Devrainne, Supérieur de la Mission Saint-Joseph, et au Révérend Père [567] Stoffels, premier Aumônier des Luxembourgeois, la Croix de Chevalier de la Couronne de Chêne, qui est l'Ordre National du Grand-Duché. De son côté, au moment où nous mettons sous presse, le Gouvernement français vient d'élever le Révérend Père Stoffels à la dignité de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Au Couvent d'Annéville (1927)

Tout près du Luxembourg, au mois d'octobre 1927, il fut question d'ajouter aux œuvres que nous avons établies à Annéville, un centre de propagande pour notre revue *Le Règne du Sacré-Cœur*. Simple moyen évidemment que cette initiative. Le but poursuivi n'était autre, que de susciter des vocations, pour aboutir, si les circonstances le permettaient, à la création d'une école préparatoire. À cet effet, divers projets furent successivement étudiés, mais sans aboutir : l'un nous eut permis de tenter une nouvelle fondation à Annéville même ; l'autre, à Algrange ; un troisième à Kaufen ; un dernier, à l'ancien sanatorium militaire de Lettenbach, près Abreschwiller. En fin de compte, le Révérend Père Rabot ne crut pouvoir mieux faire que de se rabattre sur Annéville, où nous avions un port d'attache, pour y tenter la fondation d'une maison plutôt modeste, mais capable de permettre l'établissement de quelques classes. Le projet de construction en fut confié à l'architecte bruxellois M. De Becker ; et les travaux furent mis en train le jour de la saint Joseph, 19 mars 1929. Quelques semaines plus tard, c'était la pose de la première pierre de la nouvelle maison. À cette occasion, la population

catholique d'Amnéville manifesta avec enthousiasme la satisfaction que lui causait le projet du Révérend Père Rabot ; et dès ce jour, de nombreuses sympathies lui furent acquises. Les témoins de la solennité aiment encore à se souvenir des discours français de M. l'Archiprêtre de Moyeuvre-Grande et du Très Révérend Père Provincial, et du discours allemand de M. l'Abbé Thomas, curé de Talange, qui soulignèrent de la façon la plus heureuse le sens de la cérémonie, et la portée de l'œuvre dont les assises venaient d'être posées. La Providence ne permit pourtant pas à celui qui avait été la cheville ouvrière du projet de le mener à bonne fin. Son vœu apostolique eut été de créer, d'accord avec l'autorité diocésaine, une pépinière de vocations [568] sacerdotales et religieuses, mais l'homme propose et Dieu dispose. La nouvelle maison enfin achevée put être occupée, la veille du dimanche des Rameaux de l'année 1930, mais pour recevoir une destination différente de celle qui avait été primitivement envisagée : Le Couvent d'Amnéville est devenu une maison de recrutement destinée aux Frères coadjuteurs. C'est à ce titre qu'il fut officiellement inauguré par M. l'Archiprêtre de Moyeuvre-Grande, avec le concours dévoué de M. l'Abbé Thomas, le prédicateur du jour, entouré du clergé et du peuple des environs.

De 1927 à 1935, les Provinces étendent leur champ d'action ou se stabilisent

Tout en assurant la prospérité des Maisons dont il est question plus haut, *la Province de France* ouvrit d'abord en 1927, à *Chef-Boutonne* (au diocèse de Poitiers) une petite école destinée au sélectionnement des enfants. Après avoir reçu une bonne formation première, les jeunes élèves de cette école devaient ensuite être dirigés vers Saint-Clément pour leurs classes supérieures. Les Pères de cette résidence étendirent peu à peu leur action apostolique sur la région environnante, au point de desservir actuellement les paroisses de Chef-Boutonne (ancien marquisat du défenseur de Louis XVI, Malesherbes), de Jarvarzay, de Gournay, de Loubigné, de Loubillé, de Loizé, des Alleuds, de Saint Martin d'Entraigues, de La Bataille, de Crézières, de Laizay-le-Chapt et d'Aubigné. Bientôt le service paroissial absorba tellement l'activité des Pères, que l'école ferma ses portes en 1930. Alors l'école Saint-Clément était sur le point de rentrer, après vingt-sept ans d'exil, dans la mère-patrie. Établie à Blaugies depuis 1924, elle sera transférée à *Viry-Châtillon* en 1930, mais dès 1929, la propriété qui lui était destinée allait devenir un chantier où de nombreux chômeurs trouveraient leur vie, en nous aidant à nous établir.

La Province d'Allemagne s'étendit considérablement durant les trois années de 1927 à 1930 : En 1927, c'est l'école apostolique de *Handrup* (Hanovre) qui s'ouvre ; puis le noviciat de *Fünfburgen* (Grand-Duché de Luxembourg) est réservé aux clercs, et celui de *Martental*, dans l'Eifel, aux Frères coadjuteurs. En [569] 1927, La Maison d'études de *Fribourg en Brisgau* est établie. En 1928, est inaugurée la Mission de *l'Illinois*. En 1929, la fondation de *Hales Corners* aux États-Unis ; le noviciat d'*Aliwal-North* (Union Sud-Africaine) et une fondation à *Berlin*.

La Province de Hollande ouvre, en 1927, une deuxième Maison, à *Heer*, réservée à la formation des Frères coadjuteurs. La même année, c'est l'ouverture de la Maison Saint-Joseph à *Nimègue*, destinée aux profès qui font leur théologie ou suivent les cours de l'Université catholique de cette ville ; puis à cette maison, la création d'une importante bibliothèque de tous les ouvrages concernant la Congrégation. En 1929, s'ouvre l'école de *Helmond*, près de la vieille église de *Brouwhuis*, également desservie par les Pères.

Dans *la Province d'Italie*, le 31 juillet 1927, le regretté Cardinal Pompili eut l'attention délicate de faire coïncider avec le Cinquantenaire de la Congrégation, l'érection en paroisse de notre église de Rome. L'importance de cette paroisse est déjà de l'ordre d'une trentaine de

LES SEPT PROVINCES DE LA				CONGRÉGATION, EN L'ANNÉE 1935.			
PROVINCE DE FRANCE.	PROVINCE D'ALLEMAGNE. 1908.	PROVINCE DE HOLLANDE. 1911.	PROVINCE D'ITALIE. 1920.	PROVINCE BELGO-LUXEMBOURGEOISE 1930.	PROVINCE DU BRÉSIL MÉRIDIONAL. 1933.	PROVINCE U. S. A. 1933.	PROVINCES EN FORMATION : ESPAGNE :
<i>Écoles :</i>	<i>Écoles :</i>	<i>Écoles :</i>	<i>Écoles :</i>	<i>Écoles :</i>	<i>École :</i>	<i>Écoles :</i>	<i>École :</i>
Saint-Clément fondée à Fayet en 1882 transférée à Viry-Châtillon 1930.	Sittard, 1883. Böhmen, 1908. Handrup, 1920. Stegen, 1928.	Bergen-op-Zoom, 1900. Lanaeken, 1921. Helmond, 1929.	Albino, 1907. Trente, 1930. Pagliare, 1932.	Clairefontaine, 1889. Tervueren, 1904. Burnot, 1933. Lanaeken, 1921. (prov. holl.)	Hansa Humbold.	Donaldson. Chamberlaina (pour les Indiens)	Puenta la Reina.
Saint François-Xavier à Domois, 1921. Juvénat du S.-Cœur à Blangies, 1931.							
<i>Noviciat :</i>	<i>Noviciats :</i>	<i>Noviciats :</i>	<i>Noviciat :</i>	<i>Noviciat :</i>	<i>Noviciat :</i>	<i>Noviciat :</i>	<i>Noviciat :</i>
Amiens, 1931.	Fünflbrannen (clercs), 1903. Martental (coadj.), 1928.	Asten (clercs) 1908. Heer II, (coadj.) 1927.	Albisola, 1919.	Bruglette, 1911.	Brusque (Santa Catharina.)	Sainte Mario.	Caraballa.
<i>Maison d'études :</i>	<i>Maisons d'études :</i>	<i>Maisons d'études :</i>	<i>Maisons d'études :</i>	<i>Maison d'études :</i>	<i>Maison d'études :</i>	<i>Maison d'études :</i>	<i>Maison d'études :</i>
Lille, 1931.	Bendorf (philos.) Freiburg-in Br.(théo.) 1929.	Liesbosch (philos.) 1912. Nimègue (théo.) 1927.	Bologne I, 1911. Rome, 1891.	Louvain, 1908.	Taubaté (São Paulo)	Hales Corners.	Maison d'études : (philos.) Novelda.
<i>Autres fondations :</i>	<i>Autres fondations :</i>	<i>Autres fondations :</i>	<i>Autres fondations :</i>	<i>Autres fondations :</i>	<i>Autres fondations :</i>	<i>Autres fondations :</i>	<i>Autre fondation :</i>
Saint-Quentin, le Sacré-Cœur, 1878. Val des-Bois, 1887. Annéville, Parioisse, 1921. Domois, orphelinat, 1921. Paris, 1925. Annéville Couvent, 1927. Chef-Boutonne et ses paroisses, 1927. Cracovie, 1928. Viry-Châtillon, 1931.	Krefeld, 1912. Vienne, 1913. Neustadt a/d H 1920. Berlin, 1927. Düsseldorf, 1929. Vienne (St Corona) 1935. Liesereff (Klagenfurt) 1935.	Heer, I, 1911. Maastricht, 1911. De Rips, 1921. Rotterdam, I, 1928. Amsterdam, I, 1924. Amsterdam, II, 1929. Brouwhuis, 1929. Delft, 1931. Rotterdam, II, 1934.	Rome, 1891. Bologne II, 1912.	Bruxelles, 1895 Quévy, 1903. Luxembourg, Maison actuelle, 1923.	Bruxelles, 1895 Formiga (Minas Geraes.) Jaraqua (Santa Catharina) Joinville (Santa Catharina) Lavras (Minas Geraes.) Rio Fortuna (Santa Catharina.) São Bento (id.) Tubarão (id.) Varginha (Minas Geraes.)	Cheyenne Agency. Lower Brule.	Madrid. POLOGNE : Maison de Cracovie. Novices et Scolastiques reçoivent provisoirement leur formation dans une autre Province. (1935-1937).

Les Provinces et les Œuvres – Depuis le dédoublement de la Province franco-belge en 1930, et la création des Provinces d’Amérique, nous comptons donc sept Provinces et un total de 1.800 religieux, réalisant le « *Sint unum* » de la prière sacerdotale du Sauveur. « S’il y a beaucoup de rameaux, disait le Bienheureux Cottolengo en parlant de ses œuvres, il n’y a qu’un seul arbre ! » Il en est de même chez nous.

352

traces de leurs aînés, partager leurs travaux et leur peine. »

Recrutement – « Nos maisons de formation regorgent d'une jeunesse ardente, éprise de l'idéal sacerdotal et missionnaire. Aurions-nous enfin compris que si le nombre n'est pas le seul élément de progrès, il en reste néanmoins l'un des facteurs indispensables ? » Oui, désormais la question ne fait plus de doute et nous sommes heureux de constater que le nombre des petits séminaristes, que nous préparons dans *nos écoles* apostoliques à entrer dans notre Institut, est de deux mille. Mais « la recherche de la quantité éveille le souci de la qualité et loin de paralyser l'effort intellectuel et moral, souligne plus impérieusement le besoin d'une formation plus solide, plus suivie, et plus adaptée au but spécial de nos écoles. C'est de cette nécessité bien comprise qu'est née une fraternelle émulation, soucieuse de réaliser l'idéal rêvé, et qui fera de nos Maisons des foyers de piété, de savoir et de vertu, capables d'orienter une jeunesse enthousiaste et sincère vers les plus nobles conquêtes. »

[572] L'école Saint-Clément à Viry (1930)

À la suite de ces généralités relatives aux Provinces, aux Œuvres et au recrutement, grâce auxquelles la plume du Révérendissime Père Philippe caractérise si heureusement la phase actuelle de notre développement, il pourrait sembler que tout soit dit au sujet de l'extension prise par l'Œuvre du Père Dehon, depuis ses origines jusqu'à nos jours. La personne du vénérable Fondateur, nos écoles, nos noviciats, nos grands séminaires, nos autres établissements et le terme principal vers lequel convergent les unes et les autres, *nos missions étrangères*, tout cet ensemble de valeurs est maintenant familier à nos Amis et Lecteurs.

Le tableau vivant dont nous avons essayé de brosser la première ébauche complète a pourtant besoin de quelques précisions encore, si nous voulons que le vrai visage de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur s'en dégage tel qu'il est. Ces dernières précisions, sauf inadvertance, viennent de Viry-Châtillon, d'Amiens, du Dixième Chapitre Général, de Burnot, de Rome, du Congo belge, du Cameroun français dont il nous reste à parler avant de mettre le point final à notre histoire.

Magnifiques sont nos Provinces ! Foyers d'idéal chrétien, centres d'amour et de réparation, groupant en différents faisceaux, par nations, nombre de religieux à la vie intérieure intense, au zèle apostolique poussé à la limite du possible. Aussi, aurions-nous mauvaise grâce, en regardant par-dessus nos frontières, nous autres Français, à leur marchander notre admiration. De son éternité, notre vénéré Fondateur est fier d'eux !

Si auprès de nos confrères d'au-delà des frontières, nous avons parfois fait figure de parents pauvres, à différents points de vue, n'est-ce point, en partie, parce que le tronc initial de la Congrégation sorti de terre à Saint-Quentin, est celui qui a donné naissance à toutes les autres branches ? N'est-ce pas aussi parce que seul l'élément français, déjà éprouvé par la tempête du « *Consummatum est*, » se vit encore anéanti, ou peu s'en faut, par suite de l'application des lois françaises contre les Congrégations ? Qu'on se rappelle par exemple, l'odyssée de l'École Saint-Clément : en l'espace de vingt-six ans, de 1903 à 1929, cette école fut contrainte à six déménagements ! S'il est vrai [574] que, selon le proverbe bien connu des Parisiens « deux déménagements valent un incendie », comment marchander notre admiration à l'école qui en a supporté six, sans recours possible auprès de la moindre compagnie d'assurance ! Je me trompe. Le Cœur, de Jésus est là ! et trop visiblement Il veut notre Œuvre, pour la laisser à la merci des passions humaines. La guerre de 1914-1918 enfin, nous a durement éprouvés dans nos personnes et dans plusieurs des immeubles que nous occupions. (Voir la page de gravures intitulée : « ECOLES APOSTOLIQUES DE FRANCE ». La 2^e gravure représente tout ce que la guerre a laissé debout de ce qui fut Saint-Clément, de Fayet).

Malgré la profonde sympathie dont l'école Saint-Clément se vit toujours entourée dès la première heure, tant par le clergé que par la population de la localité, Blaugies – où elle était établie, après la guerre – n'en restait pas moins pour nous, l'étranger, extrêmement sympathique, mais enfin l'étranger ; et il s'ensuivait maints voyages assez longs et compliqués. Pourquoi n'aurions-nous pas au moins une école en France ? Telle fut la question

que se posa le Père Masson, alors Supérieur de Saint-Clément, et maintenant missionnaire au Cameroun. Ce jeune et zélé Supérieur dirigea donc ses recherches vers les environs de Paris ; il fut assez heureux d'y trouver une occasion réellement providentielle à Viry-Châtillon, sur les coteaux de l'Orge, en Seine-et-Oise. C'est ainsi que Saint-Clément prit pied dans le domaine du compagnon de notre enfance, qui écrivit au XVII^e siècle, les « Contes de Fées », j'ai nommé : Charles Perrault.

Les sources de la colline ruissellent à Viry sous d'épais ombrages, formant ruisseaux et cascates jusqu'aux abords d'une grotte mystérieuse située en bas-fonds, où l'on entendait, surtout au grand siècle,

« Par cascade et par bonds, gazouiller doucement,
En cent petits bassins, la plus belle eau du monde. » (Pinchesne)

Ce qui reste des splendeurs du passé était encore bien fait pour consoler de tant de ruines désolantes que nous avons sous les yeux, au moment de notre première visite. Le vieux manoir branlant, dit « du Pied de fer » fut bientôt remis en état ; et successivement, un premier bâtiment d'école en pierre meulière, [575] puis tout un ensemble scolaire et une belle chapelle romane y feront désormais revivre le Saint-Clément des beaux jours.

Tandis que Blaugies demeure actuellement, avec une population scolaire d'une centaine d'enfants, qui complètent leurs études primaires et commencent leur formation secondaire, Viry-Châtillon possède plus de deux cents élèves appliqués aux cours réguliers du programme secondaire, de la classe de VII^e à la I^{re}. De sorte qu'avec le domaine des Perrault, il en est un peu comme avec les Perrault eux-mêmes. Ne fallait-il pas s'attendre à quelque chose de paradoxal... le Manoir du Pied-de-Fer devenu Séminaire ! Décidément, grâce aux circonstances, nous sommes devenus plus Perrault encore, que les Perrault eux-mêmes.

Si maintenant on nous demande le palmarès général de Saint-Clément, nous sommes en mesure de répondre :

« En 1903, au moment de l'expulsion, Saint-Clément avait déjà donné 172 élèves au Noviciat et à divers diocèses. Parmi eux 80 ont abouti au sacerdoce : cela fait une moyenne de quatre par an. Ne parlons pas des suocés qui, décédés en religion avant d'être parvenus au sacerdoce, autorisaient les plus légitimes espoirs, ne parlons pas de la belle jeunesse qui, fauchée avant l'heure, aurait certainement abouti... En tout, 500 élèves ont passé par Saint-Clément de 1882 à 1919. Cent réussites environ, pour cinq cents essais ! Toutes considérations faites, c'est la proportion d'un *cinquième*, celle de beaucoup de petits séminaires, qui n'ont pas eu nos difficultés.

Et puis les autres, ceux qui ont passé sur les bancs de l'École sans aller jusqu'à la prêtrise, ont-ils vraiment perdu leur temps ? D'abord nous faisons en sorte de prononcer le plus tôt possible le verdict qui fixera leur avenir, afin de leur permettre en temps utile d'orienter leur vie dans une autre direction. De plus, l'éducation soignée que nous leur donnons les prépare tous, quoiqu'il advienne d'eux, à une vie honnête et chrétienne. Même ceux qui ne passaient pas pour les meilleurs élèves, gardent de leur passage chez nous, une empreinte ineffaçable ; rarissimes sont ceux qui tournent mal. Leur correspondance en fait foi. Quant aux prêtres sortis de Saint-Clément, ils ont contribué à la plupart des fondations de la Congrégation. On compte parmi eux trois Conseillers Généraux, sept Supérieurs Provinciaux, trois Maîtres des novices, quinze Supérieurs locaux, des missionnaires, des professeurs à Saint-Clément, aux autres écoles apostoliques et aux scolasticats.

Saint-Clément s'honore en outre d'avoir compté dans son corps enseignant, le Très Révérend Père Philippe, second Supérieur Général, continuateur fidèle et infatigable de l'Œuvre du Très Bon Père. Nous lui sommes reconnaissants, écrit l'un de nos chroniqueurs, de l'intérêt qu'il a toujours pris à [575] notre école et de l'appui qu'il nous a donné en maintes occasions. Le Très Révérend Père Devrainne, Supérieur actuel de la Province de France, a consacré, lui aussi, à Saint-Clément plusieurs années de sa jeunesse sacerdotale. Nous n'avons pas de meilleur ami, ni surtout d'ami plus dévoué. Des jeunes enfin, ayant déjà l'expérience du professorat, travaillent aux Facultés de Lille et de Strasbourg, à conquérir leurs grades et s'apprentent à revenir à Saint-Clément, pour monnayer à leurs élèves, espoir de la Province de France, leur dévouement et leur science. »

Un nom inséparable de Saint-Clément : le frère Hubert Delacroix

Véritable héros d'un autre âge que cet ami de Dieu, le frère Hubert dont l'évocation suffit à faire naître sur les visages les plus chargés d'ennui, un bon sourire d'admiration, de sympathie et de fierté !

Né le 15 septembre 1849 à Hombourg, dans cette province de Liège où les familles chrétiennes ont gardé intact le dépôt de la foi, le frère Hubert avait de quoi tenir ! On priait assidûment en famille, chez lui. L'église paroissiale était pour la famille Delacroix, tout simplement ce qu'elle est : la maison où le Bon Dieu, résidant parmi les siens, les appelle au pied de son modeste trône ; non seulement à l'occasion des grandes circonstances de la vie, mais encore chaque jour. On comprenait là-bas que Ses délices sont d'être au milieu des enfants des hommes ! Et plus encore pour louer que pour demander, le jeune Hubert y contracta aussi bien qu'en famille, l'habitude de la prière continuelle. Plusieurs vocations devaient sortir de ce milieu béni. Parlerons-nous de son distingué parent, Monsieur l'Abbé Keufgens, le vénéré doyen de Saint-Nicolas d'Eupen, dont la modestie nous en voudrait d'insister sur l'action profonde qu'il exerce au milieu de ses ouailles ? Tant il est vrai que, dans cette famille, le zèle de la maison de Dieu, quelle que soit l'intensité avec laquelle il s'exerce, est considéré comme un simple acompte toujours trop faible d'une dette infinie : « Toutes les possibilités du cœur, entre Lui et nous ! » dit Claudel.

Ceux qui eurent l'avantage de connaître notre regretté frère Hubert, savent bien que telle était également son intime conviction. De même que le rayon lumineux, rencontrant une surface polie est dévié vers une autre direction, ainsi les louanges que, si spontanément pourtant, nous adressions parfois au bon frère Hubert le laissaient songeur ; ses grands [577] yeux ouverts, toujours surpris d'une telle aventure, semblaient demander : Est-ce bien à moi que ce discours s'adresse ? Parfois même ses lèvres articulaient avec l'accent légèrement traînant et plein de suavité qui lui était coutumier : « Les louanges... c'est pour le Bon Dieu ! » Et nul ne songeait à s'en froisser. Tout le monde peut évidemment en dire autant, comme tout le monde est capable de pincer vaille que vaille de la harpe. Sans doute ! Mais, seul l'artiste a le don de faire parler son instrument. Seule également l'âme qui est en pleine possession de Dieu, sait dire certaines choses sur un ton qui ravit, convainc ou élève vers Dieu, sans provoquer, jamais, de répliques pénibles, irritantes ou amères, vraiment irréductibles. « Ce séducteur, il séduit les foules ! » disaient avec envie les ennemis de Jésus. C'est que Jésus, Fils de Dieu, est la bénignité descendue parmi nous : « *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri.* » De même en fut-il, toute proportion gardée, du plus grand nombre des Saints : Remplis de Dieu, ils rayonnaient sa bénignité, et, incapables de se croire pour de bon à la hauteur des louanges, si leur courtoisie consentait à les accepter, c'était pour les renvoyer bientôt à Dieu ! Comme il advint au saint Curé d'Ars, le jour où il se résigna à son camail de chanoine « pour compléter une fondation ».

En 1870, le frère Hubert, alors âgé de 21 ans, fut mobilisé comme beaucoup d'autres jeunes gens, en prévision des événements, et envoyé à Anvers. Ce qui lui valut de porter l'uniforme pendant quelques semaines et de raconter, plus tard, cet épisode en riant d'un bon sourire, comme d'une distraction dans sa vie de rural. L'alerte passée, Hubert Delacroix retourna à ses champs. Son cousin, le frère Lambert Keufgens fut l'intermédiaire choisi par Dieu pour l'orienter vers la vie religieuse. Religieux lui-même, le frère Lambert devait rendre son âme à Dieu à notre maison de Heer, le 8 février 1925, après avoir mené une vie fort édifiante.

À l'âge de quarante-sept ans, celui qui allait devenir notre frère Hubert entra au Noviciat de Fourdrain, le 7 mai 1896 ; le 24 décembre de la même année, nous le retrouvons à Saint-Clément de Fayet, et le lendemain il y est reçu novice. C'est donc là qu'il fit son noviciat, et sa vie y fut une vie de prière, de travail, de sacrifice dans la plus exquise simplicité.

Il vivait comme d'instinct sa vie religieuse, profitant de la grâce que Dieu lui avait faite en le conduisant dans ce milieu fervent, pour se mettre à l'unisson. Pas de cloisons étanches dans ses journées : la prière était pour lui vraiment une élévation de l'âme vers Dieu, surtout pour adorer et louer ; il envisageait même le travail – la seule occupation qui, [578] avec la prière, partageât son activité ; – comme une variante de son union habituelle avec Dieu. En tout et partout, il profitait de ses longs instants de solitude et de recueillement, pour chercher le Sacré-

Cœur... et Le trouver ; de sorte qu'à la chapelle aussi bien qu'au jardin, à la cave ou ailleurs, il en était venu à établir sans peine avec Lui, des relations personnelles, directes, amoureuses et constantes. Aussi, de quelle vénération entourait-il son Supérieur, le bon Père Mathias ! Sans dire le mot, il voyait en lui, l'ambassadeur de Dieu.

Grâce à ce profond esprit de foi qui donnait des ailes à sa vie, le frère Hubert fut admis à la faveur de prononcer ses premiers vœux à Fayet, le 22 juin 1899 à l'âge de cinquante ans. Il émit ses vœux perpétuels le 24 janvier 1904 : c'était au Manage où notre bon frère avait accompagné l'école Saint-Clément dans son exode. Il suivra d'ailleurs son École jusqu'au dernier soupir : à Mons, à Thieu, à Blaugies et même à Viry-Châtillon. Admirable fidélité d'un religieux qui, s'étant donné en bloc, le jour de sa profession, réalise grâce à Dieu sa donation, dans la grisaille quotidienne..., jusqu'à l'heure où le bon plaisir de Dieu y met un terme. Cette heure allait sonner le 4 mai 1932, à l'école Saint-Clément de Viry-Châtillon.

Toute sa vie religieuse, le bon frère Hubert resta l'homme sérieux, humble, traitant les biens dont il avait la gérance comme ceux même du Sacré-Cœur. Toujours aussi nous l'avons vu simple, à la bonne manière d'un saint François d'Assise : ainsi n'était-il pas rare de le surprendre en admiration devant un beau semis..., et les découvertes modernes qu'il avait sous les yeux, provoquaient de sa part, des « oh ! » admiratifs..., qui valaient un poème. Simple, il le resta également dans sa piété plus profonde que sentimentale : maintes fois j'ai entendu rapporter de lui le fait suivant, dit le chroniqueur de Saint-Clément : Un soir, dans la pénombre d'une journée d'automne, la cloche tinte l'angélus ; la pluie a détrempé le sol... qu'importe ! La cloche sonne, c'est la voix de Dieu, et plus émouvant encore que les ruraux immortalisés par le pinceau de Millet, dont d'ailleurs il n'avait cure, le frère Hubert est là, à genoux, murmurant l'angélus. Son âme est si bien élevée vers le monde céleste, où il habite sans pourtant perdre le sens du réel, que dans le bruissement léger des buissons agités par le vent, il ne perçoit point les pas qui se rapprochent : c'est son Supérieur, le Révérend Père François qui le heurte bientôt dans l'obscurité, surpris d'abord de ne pas trouver la voie libre... et plus édifié encore d'une piété que la boue elle-même n'était pas capable de rebuter...

Parlerons-nous de son obéissance ? Sans doute, il n'y eut jamais lieu de commander au frère quoique ce fut au nom du vœu ; mais c'est là précisément qu'apparaît son mérite réel : fidèle à la pratique de la vertu [579] d'obéissance, il exécutait promptement et entièrement la chose commandée, tant que ses forces le lui permettaient... souvent même il allait au-devant des ordres qu'il avait reçus, emportant des légumes dans sa cellule pour les éplucher durant ses longues heures d'insomnie. En véritable religieux qu'il était, le frère Hubert poussait toujours plus avant encore la pratique de la vertu d'obéissance : il savait se renoncer au point de ne pas se contenter de l'obéissance d'exécution : je l'ai surpris, un jour, à faire effort pour vouloir, contre son gré, ce qui lui était commandé ; il finit par conclure : « puisque c'est le bon Père qui le veut, c'est ce qu'il y a de mieux pour moi ! »

Le fait permet de comprendre combien notre humble frère apportait de délicatesse dans la pratique de la sainte pauvreté. Sans même s'en douter, il mettait une certaine magnificence jusque dans les plus petites choses : par libre choix, ce qu'il y a de moindre voilà son lot en tout et partout. Sa réserve, par ailleurs, dans les milieux scolaires où s'écoula sa vie religieuse était proverbiale, si bien que les nombreux jeunes gens de Saint-Clément qui l'ont connu, ont tous gardé de lui un souvenir plein de vénération.

Telle fut en raccourci, la vie de notre bon frère : vie de prière, imprégnant son activité, vie de fidélité aux vertus chrétiennes et religieuses, vie d'intimité avec la Très Sainte Vierge, vie consacrée au Sacré-Cœur. Pas de spéculation chez lui : sa dévotion au Sacré-Cœur consistait à L'aimer, à Le prier, à se dévouer pour l'extension de son règne. Aussi pouvait-il envisager l'avenir avec calme : « ON MEURT BIEN DANS LE SACRÉ-CŒUR, » écrivait le Père Dehon. Le frère Hubert, après tant d'autres, en fit l'expérience. « Dieu nous laisse vivre... juste aussi longtemps qu'il veut. » « Telle est la pensée qui revient le plus souvent sous sa plume tremblant, » constate son ancien Supérieur.

En la veille de l'Ascension, le 4 mai 1932, le frère Hubert, retiré dans sa cellule, sent venir la mort. Comme jadis dans la boue du chemin, il veut alors répondre à la voix de Dieu aujourd'hui plus pressante que jamais, dans l'attitude qui convient le mieux, aussi bien à la majesté divine qu'à l'humilité de sa créature. D'un pas incertain il s'approche de son lit... ses membres déjà engourdis ploient pour la dernière fois, esquissant tant bien que mal un ultime geste d'adoration ; les bras du mourant s'appuient sur le lit, il prend sa tête entre ses mains...

et c'est ainsi que, seul avec Dieu seul, il répond à l'appel du Sacré-Cœur : Homme de prière, il meurt à genoux devant Dieu. Quelques instants plus tard, on le trouva dans cette attitude d'adoration qui résume si bien sa vie...

[580] Le Séminaire des Missions de Lille (1931)

Depuis la fermeture de notre Maison de Lille dans les circonstances qui sont encore présentes à l'esprit du lecteur, jusqu'à l'époque où le groupe franco-belge de notre Congrégation allait se dédoubler en deux Provinces autonomes, nos philosophes et nos théologiens reçurent, pour la plupart, leur formation à Louvain. Bientôt il n'en pourra plus être ainsi : à une Province de France, il faudra nécessairement un Séminaire français. Tandis que nos étudiants français terminaient l'année scolaire de 1930 à 1931 dans les mêmes conditions que par le passé, le Très Révérend Père Devrainne scruta les différentes possibilités qui se présentaient ; et d'accord avec les autorités supérieures, il engagea, en 1930, avec l'évêché de Lille, des pourparlers tendant à faire agréer le projet de notre établissement, dans le voisinage de l'*Alma Mater*.

Diverses raisons militaient en notre faveur à ce sujet. C'étaient, en première ligne, maints souvenirs du passé, que nous avons déjà en partie évoqués : Lorsque vers le milieu du siècle dernier, la nécessité se faisait plus vivement sentir en France, d'un enseignement supérieur spécifiquement catholique, les champions du mouvement qui allait aboutir à la loi du 12 janvier 1875 et à la création des Universités catholiques, ne se proposaient pas, Mgr Baudrillart en fait la remarque, de créer des

« organes de la vérité religieuse – ce rôle incombe au pape, aux conciles, aux évêques – mais des régulateurs de la vie intellectuelle des catholiques et des apologistes de la vérité. »

Alors, l'ardent M. l'Abbé Hautcœur, en quête de collaborateurs spécialisés, multiplia les instances auprès de M. l'Abbé Dehon, lui offrant généreusement, à l'Institut en formation, une chaire de droit, de philosophie, d'histoire, ou toute autre à son gré.

Nous avons dit combien cette proposition se trouvait en harmonie avec les premiers projets de celui qui allait devenir notre Fondateur. Contre toute attente, M. l'Abbé Dehon ne crut pourtant pas, en fin de compte, devoir y donner suite. Une note de l'époque semble nous livrer le secret de cette attitude : il s'agissait alors pour lui, de décider pour ou contre la vie religieuse : **[581]** or nous trouvons dans la note en question reproduite plus haut, les raisons qui se présentent à l'esprit du jeune Abbé Dehon en faveur de l'une et de l'autre alternative ! Parmi celles qui semblent bien avoir dirimé la question, il y en a une dont l'importance décisive ne peut échapper : En toute rigueur, je puis me dégager de mes œuvres saint quentinoises, concède M. l'Abbé Dehon, mais, « j'ai ici des œuvres utiles à beaucoup d'âmes, » qui demandent des « agrandissements urgents. » Il semble donc que je ne doive pas m'engager dans de nouveaux liens qui ne seraient pas indispensables... cela n'indique-t-il pas que Dieu veut que je me sanctifie ici ? »

Peu de temps après, il pose nettement la question de Lille ou de Saint-Quentin à son directeur et la réponse très nette qu'il reçoit, dans sa teneur un peu sèche en attendant les considérants, est celle-ci : « Mon avis est que vous restiez à Saint-Quentin. » Il n'en fallut pas davantage : l'obéissance venait de trancher la question.

M. l'Abbé Dehon n'en gardera pas moins un profond attachement de prédilection à l'Institut, et plus tard, aux Facultés catholiques de Lille : en elles, il voyait la réalisation magnifique de l'un de ses plus beaux rêves de jeunesse sacerdotale ; nous savons maintenant que seules des raisons d'ordre majeur, parvinrent à l'empêcher de s'y intéresser d'une manière active. Plus tard, devant les menaces qui allaient aboutir à la loi Waldeck-Rousseau et au combisme, il en sera réduit à établir, en faveur de son Institut religieux, des « places de refuge » au-delà de nos frontières, mais sans renoncer toutefois à s'incruster autant qu'il

tiendrait à lui, dans le sol du pays : d'où les différentes fondations dont l'histoire a été retracée, au cours de cet ouvrage. Celle de Lille, dont les renseignements du Révérend Père Pierre Bertrand nous ont permis de revivre la naissance, la vie et la mort, lui tenait particulièrement à cœur.

C'est la résurrection de cette morte qu'avec sa foi ardente, le Très Révérend Père Devrainne allait implorer en 1930 de Son Éminence le Cardinal Liénart. Et le miracle se fit. Nous le devons sans nul doute au cœur apostolique de Son Eminence, mais aussi pour une part, à la profonde sympathie de Mgr Lesne, Recteur de l'Université catholique, à la considération dont la mémoire du [582] Père Dehon reste entourée à Lille, et même, s'il se peut, au souvenir que les Prêtres du Sacré-Cœur de jadis, faut-il rappeler le regretté Père Weisskopf, ont laissé à l'Université.

Lorsque Son Excellence Mgr Baudrillart¹¹⁰ met en lumière les objectifs poursuivis par nos Universités catholiques, l'éminent Prélat s'exprime en ces termes :

« Elles sont un moyen de préservation pour la jeunesse laïque sortie de nos collèges dont elles continuent l'œuvre. Elles jouent le rôle d'écoles normales supérieures de l'enseignement libre. Elles tendent à former une élite intellectuelle dans le clergé. Enfin, elles sont des foyers chrétiens de haute science, et elles favorisent la formation et le progrès des savants catholiques et des apologistes de la vérité. »

Or, la vocation spéciale des Prêtres du Sacré-Cœur, qui comporte – nous le verrons, au cours de cet ouvrage, dans un Essai de synthèse doctrinale, – l'intimité la plus profonde avec Dieu, ne peut guère trouver de bases intellectuelles plus éprouvées (la formation ascétique étant assurée au sein de la Communauté) que dans une institution de ce genre. Aussi Sa Sainteté le Pape Pie XI n'hésitait-il pas à déclarer à l'Exposition missionnaire du Vatican que

« si l'on veut recueillir le fruit complet de tous les sacrifices et de tout le labeur (des futurs missionnaires), il faut demander aux sciences des lumières qui permettront d'indiquer les voies les plus directes, qui suggéreront les méthodes les plus efficaces. Ainsi le voyons-nous dans l'industrie, le commerce, toutes les manifestations de la vie. Les missionnaires ne peuvent ni ne doivent se soustraire à ces exigences caractéristiques de notre époque. »

C'était là une raison de plus en faveur de notre établissement auprès des Facultés catholiques de Lille. Si la science ne suffit pas à tout, rien non plus ne la remplace.

À côté de l'enseignement théorique, nos futurs missionnaires frais émoulus du Noviciat trouvent de plus, en ville, le précieux avantage d'une initiation précoce aux œuvres magnifiques du diocèse. Tous les jeudis c'est parmi eux, à qui mettra le plus de zèle à rendre service dans les catéchismes ou dans les patronages. Et tandis qu'un certain nombre de Pères rayonnent, selon nos possibilités, heureux de prêter main forte au clergé des [583] paroisses, l'un d'entre eux exerce les fonctions d'aumônier des Frères-Étudiants, des Frères-Instituteurs et de leurs élèves. Certes, il n'y a guère au monde de plus bel excès que celui de la reconnaissance ! Rien de plus naturel, par conséquent, que de nous réjouir – non, sans doute, de tomber dans cet admirable excès, qui n'est guère actuellement dans la nature des choses – mais, tout au moins, de pouvoir témoigner si modestement que ce soit, nos sentiments de profonde gratitude, non seulement à l'égard du diocèse qui nous a fait si charitable accueil, mais encore envers les Frères du Collège Saint-Pierre, dont nous occupons en partie l'immeuble. Et c'est justice.

À Boutillerie-lez-Amiens, 27 mai 1931. Noviciat-Institut Supérieur des Missions.

À l'époque de renaissance qui suivit la guerre, un Prélat s'est rencontré, cœur ardent, apôtre infatigable, dont la bonté était le trait distinctif. Digne émule de saint François de Sales, « il n'avait qu'une seule préoccupation, écrit M. le Chanoine A. Papin à qui nous

110 Cf. *Dictionnaire apostolique*, T. II, col. 1015-1055.

empruntons ces vues si justes, se dépenser pour les autres, selon le mot de saint Paul qu'il aimait à répéter ». Sans doute, c'est là la vie même de tous nos évêques ! Encore y a-t-il la manière... et celle de Son Excellence Mgr Charles Lecomte, évêque d'Amiens, était exquise parmi toutes les autres : son rêve était de joncher de fleurs la route où il cheminait avec ses semblables, et le bon « sourire, la simplicité charmante » de son accueil mettaient si bien à l'aise qu'« on le quittait toujours rasséréné, éclairé, réconforté ».

« Depuis que sévit la crise économique, on n'a pas oublié, au diocèse d'Amiens, avec quels accents émus il a fait appel chaque année à la générosité des fidèles, pour permettre au Comité de secours qu'il avait institué, de venir en aide aux chômeurs. Et lui-même... leur donnait largement, épuisant jusqu'au dernier sou de ses ressources personnelles. »

Cet aspect si apostolique de la charité qui caractérisait le vénéré Prélat, met encore davantage en relief son attitude paternelle envers nous. Pour dévoué qu'il fut, « à la vie, à la mort » à l'égard de son troupeau, Son Excellence Mgr Charles Lecomte n'avait gardé d'oublier les familles religieuses de son [584] diocèse : « *Je suis l'évêque des religieux,* » aimait-il à proclamer ! Aussi, lorsque ce bon Pasteur nous vit embarrassés sur le choix d'une localité de France, où nous pourrions rétablir notre noviciat, ce fut les bras tendus qu'il nous accueillit en mémoire de son « *grand ami le Père Dehon* ». « *La poignée de main n'est-elle pas, comme il aimait à le dire, le sacrement de l'amitié ?* »

Un tel accueil suffirait déjà à appeler tous les dévouements ! Si nous n'avons pas davantage rendu service au cher diocèse dont il nous a ouvert l'accès, il faut bien le dire, c'est qu'à l'époque où nous sommes, notre Province de France est encore une armée aux effectifs trop faibles devant la tâche de reconstruction qui s'impose à elle : il faut du temps pour faire des prêtres ! Mais nous entretenons l'espoir de répondre à la bienveillance dont la Congrégation a bénéficié de la part de Son Excellence Mgr Lecomte, non seulement par des prières et des sacrifices, nous le faisons ! mais encore par du dévouement apostolique.

Comme suite à l'autorisation épiscopale du diocèse d'Amiens, un induit daté du 27 mai 1931, permit le transfert de Belgique à Boutillerie-lez-Amiens, du noviciat de la Province de France. Depuis lors, une trentaine de postulants y sont reçus annuellement, pour suivre les exercices théoriques et pratiques d'initiation à la vie religieuse et missionnaire, dans une atmosphère de prière et de recueillement, selon l'esprit du Père Dehon.

La durée du postulat est chez nous, de trois mois pour les futurs clercs, de six mois pour les futurs Frères coadjuteurs ; celle du noviciat est d'un an pour tous. Au point de vue civil, nous avons établi, le 22 juillet 1932, notre Maison de Boutillerie, sous le régime de la loi du 12 juillet 1875 (art. 3, 4 et 10) complétée par le décret du 25 janvier 1876 (art. 1). Il convenait que nous nous présentions au grand jour, comme une œuvre qui, s'efforçant de justifier la confiance de la République, se permet aussi de la réclamer, au profit des missions. Et nous l'avons obtenue. Notre Maison est désormais un Établissement supérieur pour jeunes gens, dénommée légalement « *Institut Supérieur des Missions* ».

[584] Dixième Chapitre Général tenu à Louvain du 22 au 29 août 1932

À la séance d'ouverture des assises, où une fois de plus, allaient siéger les représentants de la Congrégation, le Révérendissime Père Philippe se fit l'écho du Père Dehon, en donnant lecture du « *Testament Spirituel* » que nous devons au cœur apostolique de notre vénéré Fondateur. En voici la teneur :

TESTAMENT SPIRITUEL DU PÈRE DEHON

Mes biens chers Fils,

Je vous laisse le plus merveilleux des trésors, c'est le Cœur de Jésus. Il appartient à tous, mais il a des

tendresses particulières pour les Prêtres qui lui sont consacrés, qui sont tout dévoués à son culte, à son amour, à la réparation qu'il a demandée, pourvu qu'ils soient fidèles à cette belle vocation.

Notre-Seigneur aimait tous ses apôtres, mais n'a-t-il pas aimé avec une tendresse spéciale l'apôtre, saint Jean, à qui il a légué sa Mère et son Divin Cœur ?

Le beau décret de Léon XIII du 25 février 1888 le disait : « Cet Institut sera comme un bouquet de fleurs pour le Cœur de Jésus, si ses membres sont en tout unis et dévoués au Sacré-Cœur et s'ils font régner son ardent amour en eux-mêmes et parmi les peuples qu'ils évangéliseront. »

En interprétant une parole de David nous pouvons dire : « Le Cœur de Jésus est mon partage. Que ma part est belle dans l'héritage commun ! » Vous comprenez qu'une si belle vocation demande une grande ferveur et une grande générosité.

Nous ne devons jamais perdre de vue notre but et notre mission dans l'Église, tels qu'ils sont marqués dans les deux premiers chapitres de nos Constitutions : C'est un tendre amour du Sacré-Cœur, préparé par le détachement des créatures et la victoire sur nos passions.

C'est la réparation avec toutes ses pratiques : les messes et communions réparatrices, l'amende honorable, l'adoration réparatrice quotidienne, l'heure sainte et les mortifications que comporte notre santé et que l'obéissance réglera.

C'est l'abandon de nous-mêmes en esprit de victime au Sacré-Cœur, pour supporter avec patience avec joie même, les croix que la Divine Providence nous enverra.

Cette vocation exige l'habitude de la vie intérieure et l'union avec Notre-Seigneur ; aussi devons-nous prendre tous les moyens pour y parvenir et pour y demeurer bien établis. La vie intérieure ne se conserve pas sans une grande régularité, avec la pratique du silence religieux.

Pour vous y établir, vous donnerez tous les jours une bonne demi-heure à l'oraison du matin, en dehors des prières vocales, et une demi-heure à l'adoration réparatrice. Vous ferez chaque jour votre lecture [586] spirituelle, que vous partagerez entre l'Écriture Sainte et un livre ascétique ou une vie de saint. Vous choisirez la vie des saints que l'on peut appeler les Saints du Sacré-Cœur, ceux qui ont le mieux connu et pratiqué cette admirable dévotion.

Autant que je puis, je vous confie tous au Cœur de Jésus. Je vous recommande à sa miséricorde. Je lui adresse cette prière qu'il adressait à son Père pour ses disciples : « Mon Père, conservez ceux que vous m'avez donnés. »

Je vous confie également à notre Mère du ciel. Notre-Seigneur voudra bien lui dire à votre sujet ce qu'il lui disait de saint Jean au Calvaire « Voici vos enfants ».

Aimons particulièrement les bien-aimés de Jésus : Marie et Joseph, les trois grands Archanges, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Jean, sainte Marie-Madeleine et tous les Saints du Sacré-Cœur.

Pour vous dire quelque chose de moi-même, je vous demande pardon, de vous avoir si peu édifiés. Je ne me fais pas d'illusions. Je me mets au-dessous de tous les hommes, par l'abus que j'ai fait des grandes grâces que j'ai reçues. C'est pour marquer l'immensité de sa miséricorde, que Notre-Seigneur m'a conservé ma mission malgré mon indignité.

J'espère quand même le salut, parce que la miséricorde de Notre-Seigneur ne voudra pas se démentir ; mais j'aurai à faire une grande expiation et je sollicite ardemment vos prières pour le repos de mon âme.

Ai-je besoin de vous dire que si Notre-Seigneur veut bien m'admettre auprès de lui, je prierai pour vous tous, et pour l'Œuvre qui est si chère au Sacré-Cœur.

Pardonnez-moi les peines que j'ai pu vous causer et les fâcheux exemples de tiédeur que je vous ai donnés.

Comme saint Jean, mon maître et mon modèle, je vous dis à tous : « Aimez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ vous a aimés. » Je vous prie de toute mon affection et par celle que vous avez eue pour moi, de faire en sorte que la sainte charité règne toujours parmi vous. Ne proférez jamais une parole de critique ou d'amertume l'un contre l'autre. Portez toujours un grand respect à ceux qui tiennent auprès de vous la place de Dieu.

L'obéissance, la régularité, la pauvreté sont les sauvegardes d'une Congrégation.

Vous savez que les familles religieuses sacerdotales ont été généralement aidées dans leur commencement, par des vierges consacrées qui ont prié à leur intention, comme la sainte Vierge faisait pour saint Jean.

Deux communautés surtout nous ont prêté le concours de leurs prières et de leurs sacrifices.

Nous devons une reconnaissance inaltérable aux Sœurs Servantes du Cœur de Jésus de Saint-Quentin. Je ne saurais dire tout ce qu'elles ont fait pour nous, jusqu'à offrir leur vie pour le succès de notre Œuvre.

Nous n'avons aucun lien canonique avec elles, le Saint-Siège n'autorise plus les Communautés unies, comme cela avait lieu pour les anciens Or-[587]dres. Mais cela n'empêche pas l'union de prières et de sacrifices. Ne l'oubliez jamais.

Pendant que je fondais l'Œuvre à Saint-Quentin, avec le concours de ces Sœurs, les Sœurs Victimes de Namur préparaient quelques saints prêtres qui sont venus se joindre à nous, comme le Révérend Père André, de sainte mémoire, et le Père Charcosset, mon fidèle assistant. Vous vous en souviendrez également.

Mon dernier mot sera encore pour vous recommander l'adoration quotidienne, l'adoration réparatrice

officielle, au nom de la Sainte Église, pour consoler Notre-Seigneur et pour hâter le règne du Sacré-Cœur dans les âmes et dans les nations.

J'offre encore et je consacre ma vie et ma mort au Sacré-Cœur de Jésus pour son amour et à toutes ses intentions.

Tout pour votre amour, ô Cœur de Jésus !

Fait à Saint-Quentin, pendant les tristes jours de la guerre en 1914.

Jean du Cœur de Jésus »

C'est debout et dans le plus profond recueillement que les Capitulants écoutèrent cet écho évocateur d'outre-tombe ! On comprend que sa lecture ait amené le Révérendissime Père Philippe, Supérieur Général, à conclure :

« Nous pourrions, dès cet instant, clôturer le Chapitre, car, si nous étions fidèles à observer tout ce que nous venons d'entendre, la présente réunion n'aurait plus de raison d'être. Toutefois, comme les prescriptions canoniques exigent que nous nous rencontrions cette année, nous aurons soin de nous conformer à la volonté de la Sainte Église. »

Le bilan de la tâche accomplie par la Congrégation, depuis le dernier Chapitre Général, mieux encore que tout discours, laisse alors entrevoir ce qu'il nous reste à faire. Bilan réconfortant s'il en est ! Nos lecteurs le connaissent. C'est le transfert de notre Maison-Mère à Rome, l'érection en paroisse de notre église du Christ Roi, au Viale Mazzini, l'établissement de la Province française et de la Province belge, l'organisation systématique du recrutement, sans négliger la qualité, sans perdre non plus de vue l'importance du nombre... La tâche de demain, c'est de nous hausser davantage à la hauteur de notre vocation, très spécialement par une réaction énergique contre *l'ignorance et l'insouciance* : Ignorance des vérités éternelles, des dons de Dieu... Une fois connus, ces principes doivent passer dans notre vie, et il s'en faut que l'idéal soit atteint !

[588] « L'ignorance et l'insouciance, notre Père Général y insiste, entraînent généralement l'affaiblissement de l'esprit sacerdotal et apostolique. Comment consacrer sa vie à un idéal qui n'exerce sur nous aucun attrait ? Prisonnier d'une activité fiévreuse qui l'entretient dans l'illusion, mais le cœur vide de toute onction surnaturelle, le religieux, peu à peu inconsciemment, devient la victime de son amour-propre et de son égoïsme. »

Alors tout s'en ressent, et Dieu retire ses bénédictions jusque dans le domaine temporel. Et pour conclure, le Révérendissime Père nous laisse sur ce mot d'ordre de notre Fondateur : « SOYEZ OPTIMISTES ET A L'ŒUVRE ! » Cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. »

L'école de Burnot-Rivière (Namur) 1933

À dater du 21 mars 1933, notre Province belge compte une nouvelle école dont le besoin se faisait réellement sentir :

« Depuis quelque temps, lisons-nous dans le *Règne du Sacré-Cœur* de juin 1933, nos Supérieurs soucieux de multiplier les vocations missionnaires, avaient reconnu l'urgence d'un Juvénat de langue française pour la Belgique. Or, par une coïncidence réellement providentielle, l'occasion de l'établir se présentait en 1933 dans la région de la Meuse : une belle propriété en parfait état d'entretien et répondant admirablement à nos besoins présents, nous était offerte à des conditions tout-à-fait avantageuses. »

Il s'agissait d'un immeuble spacieux situé dans une campagne verdoyante et tranquille au bord du Burnot. Simple petit ruisseau qui dévale en torrent des hauteurs de Sambre-et-Meuse au moment de se jeter dans le fleuve, le Burnot prête son nom au hameau où se trouve la

propriété dont il est question.

Depuis trente ans, les Chanoinesses de Saint-Augustin de Reims y étaient fixées. À la suite de l'application en France, des lois contre les Congrégations, ces Religieuses s'étaient vues contraintes de porter leur dévouement au-delà de la frontière. À Burnot où elles s'établirent, il leur fallut aménager les bâtiments existants, doubler les constructions anciennes ; pour se rendre utiles à leur nouvelle patrie d'adoption et échanger ainsi par un juste retour, les bienfaits de l'hospitalité, les Religieuses ouvrirent un externat destiné à la jeunesse des environs.

Après la guerre, devant la tâche surhumaine de reconstruction qui s'imposait en France, les Chanoinesses de Saint-Augus-[588]tin n'hésitèrent pas à prendre leur part du labeur général ; et liquidant leur « cher » couvent de Burnot, elles rentrèrent en France. Bientôt trois prêtres du Sacré-Cœur reçurent mission de meubler, d'aménager et d'organiser la nouvelle école ; quelques mois plus tard, une quarantaine d'élèves y étaient déjà rassemblés, et actuellement, malgré de trop réels besoins d'aide et de soutien, l'école est en plein état de prospérité.

Le premier de nos missionnaires : Son Excellence Mgr Gabriel Grison, Évêque titulaire de Sagalasse, Ancien Vicaire Apostolique des Stanley-Falls (Congo-Belge)

Ce fut la veille de Noël de l'année 1860 que naquit à Saint-Julien (Meuse) celui qui, avec le Père Dehon, allait devenir le principal initiateur des Missions étrangères, dans l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin. En ce temps-là, les mamans de nos campagnes meusiennes n'avaient pas de préoccupation plus ardente, que celle de faire joindre les mains à leurs enfants, et de leur apprendre à prononcer avec amour le nom de Jésus. Les vertus chrétiennes étaient réellement un héritage de famille, le plus précieux de tous ; les parents savaient commander... et se faire obéir ; la vocation sacerdotale ou religieuse, enfin, était regardée au foyer comme ce qu'elle est : la plus insigne des grâces offerte après le baptême, la plus riche des bénédictions pour la famille et pour le monde. Telle fut, en résumé, l'atmosphère morale dans laquelle allait grandir notre héros. Tandis que Dieu se plaît à départir à ses enfants avec une libéralité qui touche à la prodigalité, les dons de la nature et ceux de la grâce, il arrive que trop souvent, la culture à peu près exclusive des dons de la nature n'obtienne que le lamentable résultat de désaxer les mieux doués eux-mêmes, au risque de ne plus guère produire, comme on l'a dit, que « *des barbares perfectionnés* ».

Au foyer familial, Emile Grison ne connut pas ce danger, alors beaucoup plus rare que de nos jours. Dès le jeune âge, Emile Grison est, en petit, ce qu'il sera plus tard, en grand : pieux d'une piété ardente mais réglée, doué d'un esprit vif et pénétrant, ardent travailleur, son abord est simple, sa bonté profonde et déjà, sans comprendre le mot, il a un idéal : la [590] gloire de Dieu, le salut des âmes. L'éducation première développe ces heureuses dispositions. Il entre au séminaire de Verdun. Le voilà prêtre. Certes, M. l'Abbé Grison est sensible aux besoins de son bien aimé diocèse d'origine ; il sait que le prêtre, autre Christ, est un sauveur d'âmes, et qu'il y a des âmes à sauver, au diocèse de Verdun comme partout ! Mais il est aussi frappé de ce fait que dans la métropole, les âmes individuelles ont les moyens de salut à deux pas de chez eux tandis que nombreuses sont encore les régions, où l'Église hiérarchique n'est pas établie : les âmes n'y peuvent donc trouver ni les grâces ni les sacrements dont elle est la dispensatrice. M. l'Abbé Grison en était là de ces réflexions, quand après avoir souvent médité l'appel évangélique : « *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* » il eut vent de l'œuvre que le Père Dehon venait d'établir à Saint-Quentin. L'un de ses amis le sollicita même de donner son nom au nouvel Institut. Y entrer avec son idéal missionnaire, tel fut le projet qu'il soumit à l'approbation de son Évêque. Question délicate s'il en est ! Car enfin, si l'enthousiasme est belle et bonne chose, encore faut-il qu'il soit réfléchi : au dire du meilleur des juges :

« Nous vivons en des temps où, plus que jamais il est manifeste que tous les héroïsmes et tous les sacrifices inhérents à la vie missionnaire, sont insuffisants à assurer le succès de l'apostolat¹¹¹. »

Il faut donc autre chose. M. l'Abbé Grison semble-t-il appelé de Dieu à cette forme d'apostolat ? L'affaire fut mise en délibéré et, en fin de compte, l'autorisation sollicitée fut accordée, le 19 juillet 1886.

M. l'Abbé Grison entra au noviciat de Saint-Quentin, puis il fit profession religieuse, en présence de Mgr Mathieu, délégué à cet effet par Mgr Odon Thibaudier, le 23 septembre 1887, sous le nom de Père Gabriel. De la même promotion étaient les Pères Black, Ehrard, Anselme et Szulca.

Le Père Gabriel va-t-il sans tarder se mettre en route ? Seuls les agités ignorent qu'il y a loin parfois de la coupe, aux lèvres ! Le Père Gabriel n'est pas un agité. La Congrégation [590] n'a pas encore de missions étrangères qu'à cela ne tienne, on en établira. C'était d'ailleurs le vœu du Père Dehon : ne rêvait-il pas lui-même de s'y consacrer ? En attendant, nous avons vu le Père Gabriel se livrer à l'enseignement, puis aux fonctions du saint ministère, d'abord à Etaves, à Saint-Quentin et rayonner de-ci de-là, jusqu'au jour où enfin il partit pour la République de l'Equateur. Mais la vie n'est point tracée au cordeau comme un jardin de Le Nôtre ! Ce n'est pas au pays de Garcia Moreno que le Père Gabriel se fixera ! Martyr de la discipline, il rentrera en France après six années du plus fructueux des ministères ; et Dieu se servira de la persécution pour le conduire dans un autre monde, sur les rives du Congo où déjà nous l'avons suivi.

« Ceux qui ont vécu à Stanleyville, dit *La Croix* du 18 octobre 1933, savent la température d'étuve de cette ville qui grille au bord du Congo. »

Qu'importe, il faut aller de l'avant, le mot d'ordre du Sauveur est formel ! De l'année 1897 à l'année 1904, le Père Gabriel, ses collaborateurs, (et à partir de 1900, ses très méritantes collaboratrices, les « Religieuses Franciscaines de Marie ») travaillent de concert à l'établissement de la *Mission des Falls*, tandis qu'à Etterbeek d'abord, puis à Ixelles-Bruxelles, le saint Père Jeanroy, de charitable mémoire, se fait la providence de ceux qui peinent dans la brousse congolaise.

La mission est établie. Le 8 août 1904, le Saint-Siège détache la mission des Falls du territoire administré jusque-là par Sa Grandeur Mgr Van Ronslé, pour l'ériger en *Préfecture Apostolique*. Mgr Grison en devient titulaire. Enfin, le 12 mars 1908, on s'en souvient, la Préfecture Apostolique des Stanley-Falls est élevée au rang de Vicariat Apostolique : le 11 octobre 1908 son titulaire, Mgr Grison est sacré à Rome par Son Éminence le Cardinal Gotti, dans l'église des Religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie.

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours, la mission des Falls a reçu, comme la plupart des missions d'Afrique, d'extraordinaires bénédictions de Dieu. Nous sommes loin des scènes d'anthropophagie ou de razzias des esclavagistes d'autrefois ! C'est une transformation complète du pays qui s'est opérée, en colla-[592]boration avec l'autorité civile. Les statistiques que l'on verra plus loin ont leur éloquence à ce sujet.

À mesure que les années s'ajoutaient aux années, la charge devenait plus lourde pour le fondateur de la Mission. Avant de passer la succession à des mains plus alertes, Son Excellence Mgr Grison resta quelque temps encore Administrateur Apostolique du Vicariat. L'année 1933 se trouvait être celle du cinquantième anniversaire de l'Ordination sacerdotale et celle du vingt-cinquième anniversaire de la Consécration épiscopale de Son Excellence Mgr Grison. À cette occasion, notre Saint Père le Pape daigna honorer le vénéré jubilaire de la lettre suivante :

¹¹¹ Sa Sainteté Pie XI : *Discours d'inauguration de l'Exposition Vaticane*.

À notre Vénérable Frère Gabriel Grison,
Évêque titulaire de Sagalassus,
Administrateur Apostolique des Stanley-Falls.

Vénérable Frère,

Salut et Bénédiction Apostolique.

Dans la vie des Pasteurs, certains événements heureux portent parfois comme d'eux-mêmes les fidèles, à manifester les sentiments de déférence et de gratitude dont ils sont animés : et voilà autant de moments plus ou moins fugitifs de détente et de repos, qui constituent des sortes de haltes au milieu des soucis et des labeurs de la vie habituelle ! C'est ainsi qu'à l'époque où l'année 1933 décline vers sa fin, se présentent à la fois, on ne peut plus à propos, les deux solennités du cinquantième anniversaire de votre sacerdoce, et du vingt-cinquième anniversaire de votre épiscopat. Événements heureux s'il en est, auxquels nous prenons une part des plus intimes, en vous offrant de tout cœur, à l'occasion de l'un et de l'autre, nos meilleurs compliments !

Est-il besoin de rappeler les œuvres aussi nombreuses que remarquables accomplies par vous, depuis tant d'années en pays lointains ? Votre zèle se donna tout d'abord libre cours dans la république de l'Equateur, où vous avez enduré jusqu'à l'extrême limite du possible, les dures fatigues d'un ministère ardu, et plus tard au Congo belge, où maintenant encore vous résidez, après y avoir établi le siège d'une multitude de missions.

Tant de travaux ne pouvaient demeurer stériles : Sous votre direction et votre gouvernement, la Mission des Falls prit bientôt une telle importance, qu'elle ne tarda pas à être élevée au rang de Préfecture Apostolique, et peu de temps après à celui de Vicariat, tandis que vous, fondateur et chef de cette chrétienté, vous étiez promu à la dignité épiscopale. Depuis lors, constellée d'œuvres religieuses et de fondations charitables, la [593] mission des Falls se réjouissent à juste titre, de si nombreuses réussites, qui répondent avec tant d'opportunité aux besoins des âmes.

Comment dès lors, n'offririons-nous pas avec vous, de ferventes actions de grâces à la Providence, de qui tout bien n'est qu'une largesse ! À vous-même, au nom de l'Église et des missions, à vos mérites éminents nous sommes heureux de rendre un hommage public de louange. Et nous prions le divin Rédempteur de vous départir une vieillesse longue, vigoureuse, féconde en bonnes œuvres et en consolations célestes.

Comme signe des faveurs d'en haut, et en témoignage de notre affection pour vous, à vous, vénérable Frère, à tout votre clergé, à tout le peuple confié à vos soins, à tous vos frères dans le Seigneur, nous accordons la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de la chaire de saint Pierre, le 12 novembre 1933, en la douzième année de notre pontificat.

Pie XI, Pape.

La colonie, de son côté, regarda comme un honneur de prendre une part enthousiaste aux solennités de ce jubilé ! Alors c'était le lointain du passé revivant dans l'allégresse du présent. Rien de mieux pour en évoquer le souvenir qu'une Messe pontificale d'action de grâces dans le cadre de jadis, au cœur de la chère petite mission Saint-Gabriel. Une jolie église de pierre remplace désormais la rustique cabane des premiers jours ; les tribus noires, le « cent pour un » accordé par le ciel aux labeurs de l'apôtre, sont accourues nombreuses. L'église est trop petite, comme autrefois la cabane, et tout à l'heure la prière de louange montera comme alors, sous la coupole des cieux et dans le décor de la végétation équatoriale.

« Une sorte de grand velum orné de panoplies vient d'être dressé sur le perron même de l'église, et à gauche, en draperies rouge et or, le trône du Vicaire Apostolique. Des places d'honneur sont réservées au Commissaire de Province et aux autres dignitaires. Toutes les écoles de Stanleyville se pressent autour de l'autel ; puis, dans la grande allée de manguiers qui, de l'église descend droit au fleuve et que des arceaux de verdure transforment en nef grandiose, la foule toujours plus nombreuse.

Les Franciscaines Missionnaires de Marie des trois Maisons de Stanleyville et de Basoko sont là aussi avec le personnel de leurs œuvres ; et leur présence rappelle au vénéré Prélat, trente-trois années de travaux d'humble, mais fidèle collaboration.

Soudain les cloches s'ébranlent en joyeuses envolées. Précédé de la croix, des acolytes, d'une longue file

d'enfants de chœur et de missionnaires, Mgr Grison s'avance. Les chants des jeunes indigènes, la chorale des frères Maristes, préludent ; la messe commence.

[594] Après l'Évangile, le Révérend Père d'Hossche a des paroles vibrantes pour dire au Pasteur l'amour reconnaissant de ses ouailles. À l'élévation, les fronts s'inclinent, les clairons sonnent, accompagnés de la voix grave du canon. Le Saint Sacrifice terminé, le Commissaire de Province exprime à son tour au vénéré Jubilaire les félicitations, la profonde gratitude du Gouvernement belge, pour l'œuvre de civilisation magnifique et bienfaisante accomplie par Mgr Grison, dans le district des Falls, malgré les difficultés quasi insurmontables du début.

Un cortège s'organise alors ; séminaristes, élèves des écoles normales, boy-scouts avec orchestre et étendard, négrillons des diverses écoles marquant admirablement le pas, joyeux et fiers lorsqu'ils passent devant Mgr Grison ; viennent ensuite les Religieux des cinq Congrégations qui sous sa direction, évangélisent le Vicariat, et enfin les Européens présents.

Monseigneur peut être heureux ! Voilà, bien tangible, le fruit de son apostolat !

Le 3 décembre 1933 allait marquer à son tour le cinquantième anniversaire de l'arrivée de Stanley aux Falls. La messe solennelle et le discours de Mgr Grison évoquant le héros de l'épopée de 1883, sont suivis du *Te Deum* et de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Puis, sur l'esplanade de la Cathédrale, en présence des troupes qui rendent les honneurs, devant la foule serrée des Noirs et aux accords de la *Marseillaise*, le Commissaire de la Province, au nom du Président de la République française, épingle la croix de la Légion d'honneur à la soutane violette de l'évêque missionnaire. Ce même jour, Mgr Grison remettait aux Anciens Combattants européens, d'abord, et aux Noirs également, un drapeau commémoratif ; puis la fête se clôtura par un dernier et grand défilé des écoles, alors que la fanfare enthousiaste, jouait la *Brabançonne*¹¹². »

Vers cette époque, Son Excellence Mgr Grison proposa à Rome sa démission et le nom du Révérend Père Verfaillie obtint l'agrément du Souverain Pontife. Le 27 mai 1934, le nouvel Élu recevait la consécration épiscopale des mains de Son Éminence le Cardinal Van Roey, dans la chapelle de notre Procure des missions à Bruxelles.

Son Excellence Mgr Verfaillie, Vicaire Apostolique de Stanley-Falls, et premier successeur de Son Excellence Mgr Gabriel Grison, est originaire d'un bourg de Flandre belge qui peut se glorifier d'avoir donné le jour à de nombreux apôtres, écrit le *Petit Clerc*. Ancien élève de notre école apostolique de Ter-[594]vueren, Camille Verfaillie fit profession en 1912. Après avoir rempli, comme tous nos religieux ses obligations militaires, de 1914 à 1918, il se remit ensuite à la vie régulière, aux spéculations de la philosophie et de la théologie. Les résultats de ses études portèrent ses Supérieurs à l'envoyer à l'Université de Strasbourg où sa thèse sur la « *Doctrine de la justification dans Origène* » lui valut le titre de docteur en théologie. En portant à la connaissance des étudiants l'honneur qui était accordé par le Saint-Siège au nouveau Vicaire Apostolique des Falls, Mgr Martin, doyen de la Faculté de théologie de Strasbourg, prononça ces bienveillantes paroles :

« J'ai le plaisir de vous annoncer que la Faculté de théologie de Strasbourg vient pour la première fois, de voir élever à la dignité épiscopale, un de ses anciens élèves, docteur en théologie : C'est Mgr Verfaillie. Il appartient à la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, qui nous fait l'honneur de nous envoyer encore d'autres candidats (applaudissements). Nous aimons à croire que cette élévation ne sera pas la dernière. »

Les armoiries du nouvel Élu portent :

¹¹² Cf. « *Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie* » 48^e année, Vanves (Seine), avril 1934, p. 69



D'azur, à la croix d'or, chargée en abîme d'un Sacré-Cœur de gueules, cantonné à dextre du sigle marial à l'antique d'or ; et à sénestre, d'une étoile à cinq rais d'or.

Armoiries parlantes s'il en est ! Vraie table d'attente d'un prêtre du Sacré-Cœur, évêque au Congo : La croix, symbole de sacrifice, surtout « chargée en abîme d'un Sacré-Cœur », rappelle notre amour victimal. Le Sacré-Cœur est une profession de foi en style héraldique, marquant nettement l'appartenance [596] du prélat : n'est-il pas, à tout jamais, au Sacré-Cœur ! Le sigle marial redit à la Très Sainte Vierge Marie : Je suis votre fils ! L'étoile à cinq rais d'or, sur fond d'azur, met à l'honneur le drapeau du Congo belge et délimite le champ d'apostolat du prélat. La devise « *In patientia et Caritate* » est son programme de vie.

Statistique du Vicariat Apostolique des Stanley-Falls (1934-1935)

Voici donc moins de quarante ans que fut fondé, en pleine forêt vierge, le premier poste de Saint-Gabriel, à six kilomètres de Stanleyville. Depuis lors, que de chemin parcouru ! Quelques chiffres, empruntés à la statistique officielle du Vicariat, pour l'exercice de juillet 1934 à juin 1935, permettront à nos Amis et Lecteurs de s'en faire une idée :

HIER KOMT TABEL 596-597-598

VII. Pour achever l'esquisse du Vicariat Apostolique des Falls, il y aurait lieu de mentionner les multiples associations qui s'y épanouissent, avec une splendeur au moins égale à celle des plus fervents diocèses d'Europe : Associations de la Propagation de la Foi, de la Sainte Enfance et de Notre Dame du Mont Carmel, Croisade Eucharistique, Association des Enfants de Marie, Ligue des Mères Chrétiennes, Caisse d'Épargne, Scouts Amis du Sport, Gymnastes, Football-Club, etc.

Et l'on s'arrête songeur à l'évocation de tels résultats, cultivés en moins d'un demi-siècle par un jeune Missionnaire... Mais aussi, quel Missionnaire, ce vétéran de l'Equateur ! Sa vie prodigieuse illustre la grande vérité, que toutes les vertus — même au sens latin du mot — sont dans l'amour de Dieu, comme toutes les raies se trouvent dans la lumière blanche. Cet amour divin, qui possède l'Abbé Grison, fait de lui « l'ouvrier de la première heure, au courage intrépide », qui sait voir grand — à la manière du Sacré-Cœur Lui-même ! — Mieux que quiconque, il entre aussitôt dans les vues du Très Bon Père ; grâce à lui, en tout premier lieu, le Très Bon Père sera missionnaire... par procuration ! Grâce à lui, l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur, encore si jeune, est désormais acquis à l'idée missionnaire ! [599] Trop souvent les moyens humains lui font défaut. Qu'importe ! le Père Gabriel les ménagera pour aller quand même de l'avant ! N'a-t-il pas au cœur l'amour divin qui bien compris supplée à tout, au point de faire participer ses missionnaires à la toute-puissance même de Dieu ?

C'est ainsi qu'une chrétienté des plus florissantes naquit au cœur du continent noir. Trente-

huit mille fidèles et trente mille catéchumènes y rendent désormais à Dieu leurs devoirs, avec une ferveur dont l'Europe n'a pas l'idée, grâce — en définitive — au bon Cœur de Jésus qui a suscité cet apôtre, et dont la plénitude se répand ainsi, jusque sur les plus déshérités de l'Afrique.

À Rome : Achèvement de l'église du Christ-Roi (19 mai 1934)

Si le départ de notre bien aimé Fondateur pour l'éternité n'enraya pas les progrès constants de son Institut, il s'est pourtant rencontré, notamment à Rome, des questions de fait devant lesquelles son éminent successeur dut se résigner à temporiser : le 8 février 1929, il plaisait à Dieu de rappeler à Lui le Révérend Père Ottavio Gasparri, qui avait été la cheville ouvrière du projet de construction. Une entreprise de cette envergure ne perd pas, du jour au lendemain, son animateur, sans qu'il ne soit indispensable de se recueillir, avant de reprendre les travaux sous nouvelle direction. Un peu plus tard, il s'agit d'établir, conformément au *Traité du Latran*, le statut légal de la Congrégation en Italie et à Rome en particulier : tant que cette grave question n'était point réglée, l'entreprise risquait de ne se développer que sur un sol mouvant. Il en résulta un ralentissement tout d'abord, puis l'arrêt complet des travaux sur notre chantier de Rome, jusqu'en octobre 1931.

Le presbytère était construit et la crypte de l'église livrée au culte ; restait l'église supérieure à élever.

« Le projet primitif, lisons-nous dans l'excellente Revue *Rome* du 8 juillet-août 1934, d'un aspect assez massif, comportait un large fronton triangulaire, soutenu par des pilastres, précédé par un narthex comportant cinq ouvertures basses en plein cintre, trois à droite et deux à gauche, le centre étant occupé par un péristyle surmonté d'une balustrade ; à droite, vers le transept, se dressait un campanile assez bas, nettement découpé ; à gauche, en façade, était prévue une construction de deux étages, représentant le presbytère. L'église elle-même était couronnée par une coupole à lanternon, reposant sur un tambour polygonal, éclairée par deux larges baies cintrées.

Comme l'écrivait à cette Revue le Révérend Père Ottavio Gasparri (scj), le projet dut subir de profondes retouches. L'architecte, M. Marcel Piacentini, membre de l'Académie d'Italie, avait corrigé les formes trop avancées, gardant toutefois le motif d'un fronton triangulaire et d'un grand arc central. M. Piacentini déclarait vouloir s'en tenir à l'architecture purement romaine du XVI^e siècle, appliquée avec une certaine liberté personnelle, et cela pour réagir contre l'emploi devenu fréquent à Rome à cette époque, du style lombard qui lui apparaissait inadéquat au milieu.

Ce deuxième projet apparenté à la basilique Vaticane, comportait une coupole centrale, deux coupoles plus petites encadrant une façade, elle-même ornée d'un fronton triangulaire, soutenu par deux groupes de colonnes jumelées. Le campanile et le bâtiment annexe étaient situés l'un et l'autre sur le côté gauche de l'église, ce qui, en les isolant, rendait beaucoup moins sensible le manque de symétrie.

Enfin, avec une constance qui l'honore, l'architecte présenta un projet différent du tout au tout, des précédents : une église d'une modernité aiguë, en briques et ciment armé, ne comportant que des lignes droites à l'exception de l'intérieur de l'abside. La façade est un grand rectangle de briques, coupé seulement par les trois arcs des portes, et encadré par deux tours carrées également en briques ; elle se termine par une large bande de travertin, sur laquelle court une inscription qui associe le souvenir de l'Année Sainte de la Rédemption à l'achèvement de la construction réalisé pendant cette année même : *Christo Regi immortalis Pacifero a reparata hominum salute A.XIX saeculari* (Au Christ-Roi, messager immortel de la Paix, lors du XIX^e centenaire de la rédemption de l'humanité). La porte centrale est surmontée d'un bronze d'Arthur Martini, représentant le Sacré-Cœur du Christ-Roi avec l'invocation : *Ave Rex noster* (salut, ô notre Roi). Les portes latérales sont surmontées respectivement de deux blasons : celui de Sa Sainteté le Pape Pie XI avec ces mots : *Tibi gloria* (à Vous la gloire !), celui de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, constitué par le divin Cœur représenté au centre de la croix et de la couronne d'épines avec ces mots : *Tibi regnum* (à Vous la Royauté !).

Comme le disait l'*Osservatore romano*, « l'intérieur offre la nudité squelettique de l'art contemporain qui supprime tout ornement ». Le jour y tombe en abondance, grâce en partie, à un grand lucernaire surélevé remplaçant la coupole primitivement prévue. »

Voici en quels termes un grand journal italien décrivait l'église du Christ-Roi, désormais livrée au culte ; le plan primitif en a été modifié, mais l'ensemble comporte, comme il avait [601] été prévu, le presbytère, où se tint, deux fois déjà, le Chapitre Général, et le Séminaire des Missions qui reste à construire :

« Les trois arcs de la façade reproduisent l'arc de triomphe romain. Sur le portail central, le principal, sont inscrits d'une manière très simple, en grands caractères dorés, les dix Commandements. Sous l'arc de ce portail se trouve un gigantesque Christ-Roi dans le geste de la bénédiction, modelé et coulé en bronze par Arthur Martini... Geste solennel, de puissance douce, comme il convient à celui qui pendant toute l'éternité sera Roi. Sur les autres portails sont reproduites les armes pontificales et celles de la Congrégation, avec d'autres symboles. Le tout en fer forgé et d'un art consommé.

En remontant du portail principal vers l'intérieur, on traverse tout d'abord une région de pénombre, rendue solennelle par un alignement de hauts pilastres qui portent au respect et conduisent vers la lumière centrale qui ruisselle de la coupole presque au centre du temple. Cette lumière est néanmoins calme et douce, filtrée par des verres légèrement teintés. Les parois d'un grès rose qui chante et enchante sont simplement crépies. La partie inférieure est en travertin poli. Les confessionnaux sont creusés dans le mur et disposés d'une manière tout à fait originale. Le pavement est en marbre rouge de zolmezzo. Les autels, la chaire, les fonts baptismaux en marbre vert antique d'Italie. Pas de stucs, pas de plâtre : tout matériau tire partout sa valeur de lui-même.

La partie décorative, très riche, ne laisse pas moins au temple son aspect sévère : le chemin de croix est en bronze et comprend une trentaine de personnages. Dans l'abside, Achille Funi a peint une vaste fresque représentant le Christ-Roi avec deux anges à ses côtés ; et sur les piliers de la coupole, les quatre évangélistes... On pourrait relever dans l'œuvre de cet artiste, encore à ses débuts, quelques incertitudes et quelques manques de proportion, mais l'ensemble est une réussite, très décorative d'allure noble et franche, de couleur claire, nette et bien moderne. En somme, dans toute cette œuvre admirable qu'est l'église du Sacré-Cœur, nous retrouvons cette alliance de mysticisme et de vie humaine qui est la marque de notre sainte Religion. »

On le voit, un abîme sépare le projet primitif de la réalisation qui vient d'être décrite. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? C'est un fait, devant lequel, il faut en convenir, les avis peuvent différer, lorsqu'on l'envisage du seul point de vue de l'esthétique à laquelle notre formation classique nous a habitués. Un architecte de la valeur de M. Piacentini a certainement pesé cette considération avant d'en venir, avec un courage qui étonne, à la transformation radicale que nous avons sous les yeux. Mais il faut vivre dans le réel ! De quoi s'agissait-il ?

[602] Avant tout, d'élever au Sacré-Cœur du Christ-Roi, selon les possibilités du moment, un lieu de prière spacieux, destiné à la population dont le chiffre croît sans cesse, de ce quartier ultra-moderne, une église qui serait à la fois un mémorial attestant la consécration de ce peuple au Sacré-Cœur, et un gage de son avenir religieux. Tel était le vœu de Sa Sainteté le Pape Benoît XV de sainte mémoire et le thème du discours prononcé par le Père Dehon le jour de la pose de la première pierre. De ce point de vue, qui n'en conviendrait, Mussolini a raison, « C'EST UNE RÉUSSITE ! » Et cela suffit. Le principal étant acquis, l'avenir dira ce qu'il faut penser de ce qui reste l'accessoire, le revêtement de l'idée.

Un style, c'est une époque. Tout résultat de l'activité humaine dont la perfection est portée aussi loin que le permettent le talent d'un artiste, la technique de son époque, les ressources dont il dispose, fait naître un très réel sentiment du beau. Mais aucun de ces facteurs n'est immuable ; aussi leur évolution entraîne-t-elle des résultats qui, à chaque époque, apparaissent comme neufs et originaux. La lampe assyrienne avait la forme d'une nef, celles des suspensions d'hier d'une sphère, d'autres étaient montées sur colonnette, et voici que la fée électricité nous offre aujourd'hui des corbeilles lumineuses de fleurs et de fruits, ou de longs tubes de verre, contenant du néon, dont elle fait jaillir une belle et douce lumière rose.... Que de merveilles encore ! Sans cesse l'art de la lampe est en train de s'adapter. Il en est de même de l'architecture. Les génies du passé ont réussi à exprimer la splendeur de leur idéal sous des formes impérissables et d'une infinie variété ; notre siècle lui aussi, fatigué des pastiches d'hier, veut enfin faire œuvre personnelle et élever ses temples à Dieu. M. Marcel Piacentini y a travaillé à maints endroits, et spécialement à Rome, en construisant au Viale Mazzini, une église qui forme un tout complet : rien n'y manque de ce que la liturgie prescrit. Pour le reste, l'architecte s'est dégagé des formules du passé et il semble avoir réalisé, à l'extérieur déjà, une très réelle splendeur de formes. La beauté austère, sereine et grandiose de ce temple est

mise encore en valeur par la pureté des lignes, par le

« jeu minutieux des ombres et des lumières, résultant de la disposition [603] des matériaux de construction en bandes saillantes, l'alternance régulière des creux et des pleins de briques rouges est un repos pour l'œil et anime la masse générale de cette entrée, de ce perron monumental et des deux campaniles dont il est flanqué. »

« À l'intérieur, c'est la même pureté, la même noblesse sans faste, la même austérité lumineuse. Le plan en forme de croix latine a été choisi selon le type traditionnel de l'église romaine. Le chœur, très grand, se prête fort bien à la somptuosité liturgique des cérémonies les plus solennelles. La coupole est polygonale. Un double tambour circulaire à vitraux clairs aux tons (d'une infinie douceur), dispense une lumière très pure au centre même de l'édifice et confère au dôme un mouvement d'ascension, une légèreté, un dynamisme extraordinaire. Malgré les incorrections d'ordre tout à fait secondaire, dues à des modifications trop répétées, commandées par mille soucis d'ordre financier ou pratique, il nous semble que, grâce aux collaborateurs de talent qui ont secondé M. Marcel Piacentini, l'œuvre est vraiment belle, comme il convient à ce premier hommage d'architecture religieuse romaine moderne, dédié au Cœur divin du Christ, Roi des Nations¹¹³. »

Cette œuvre magnifique allait recevoir son couronnement, le 19 mai 1934. Ce jour-là, Mgr Pascucci, Secrétaire du Vicariat, procéda à la bénédiction des autels ; désormais le palais du Christ-Roi était prêt à recevoir somptueusement son Hôte divin. Jésus-Hostie y entra donc, avec une solennité toute romaine ; et la foule des paroissiens eut la joie d'assister aussitôt à la première bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée par le prélat. Le lendemain, en la solennité de la Pentecôte, eut lieu, encadrée de deux messes, la cérémonie de la remise des clefs. Le maître Piacentini accomplit le geste si expressif qui clôturait l'ère des travaux ; la messe solennelle fut ensuite célébrée par le Révérendissime Père Philippe, Supérieur Général, assisté des dignitaires de la Congrégation, parmi lesquels le Très Révérend Père Bosio, premier curé de la nouvelle paroisse. À l'évangile, le Père Henri Rosa, de la Compagnie de Jésus, donna le sermon de circonstance sur la royauté du Christ et redit un hommage ému au Révérend Père Ottavio Gasparri, dont on connaît le dévouement à l'œuvre enfin achevée. Les restes mortels de ce bon ouvrier de la première heure reposent dans la crypte. « Un buste très vivant – lisons-nous dans la revue *Rome* du 8 juillet-août 1934, de la « Bonne Presse » – dû au talent de M. Vincent Jerace, rappelle désormais aux paroissiens du Christ-Roi, de la façon la plus heureuse, la physionomie de ce prêtre-apôtre ; sur le piédestal du monument est esquissée une vue de l'église, avec l'inscription que nous avons lue sur le monument lui-même. On ne saurait mieux exprimer, les sentiments qui animaient le regretté religieux. » Désormais, selon le vœu du Souverain Pontife, l'église du Christ-Roi assure le service paroissial du quartier. Ses cinq cloches, « dont le poids varie entre 5000 et 700 kilos, ont été [604] inaugurées à l'occasion du Congrès Eucharistique diocésain de Rome du 27 au 31 mai 1934, dont la nouvelle église fut précisément le centre. »

Les œuvres paroissiales de l'église du Christ-Roi – À la Province d'Italie des Prêtres du Sacré-Cœur revenait l'insigne honneur d'administrer cette paroisse d'une trentaine de mille âmes. Érigée par la Bulle pontificale *Regis pacifici*, en date du 2 juillet 1926, complétée par le décret de Son Eminence le Cardinal Vicaire en date du 28 juin 1927, son établissement a été ratifié par décret royal le 28 juin 1928.

Toute une efflorescence d'œuvres, qui revêtent le plus haut intérêt, s'y épanouit dès les premiers instants, d'autres sont en préparation. Ce sont :

La pieuse Association de prières et de sacrifices « *Adveniat Regnum tuum* », pour l'extension du règne du Sacré-Cœur et le triomphe de la Sainte Église.

L'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement, dans la chapelle située à droite de l'entrée.

Le Groupe des hommes catholiques.

La Conférence de Saint Vincent de Paul pour les pauvres de la paroisse.

Le cercle catholique de jeunes gens, « *Contardo Ferrini* », qui groupe les Aspirants de 7 à 10 ans et les Associés de 10 à 15 ans.

La Ligue missionnaire pour les Étudiants.

L'Association des Dames catholiques.

La Conférence des Dames de charité, qui assure la visite des malades pauvres de la paroisse.

L'Apostolat de la Prière.

L'Œuvre de Sainte Dorothée.

L'Association de Sainte Zita, pour les personnes de service.

Le Cercle catholique « Sainte-Gertrude » pour les jeunes filles (Benjamines de 6 à 12 ans ; Associées de 12 à 16 ans).

La Congrégation des Enfants de Marie.

Les Pages du Très Saint Sacrement.

Les Croisés du Christ-Roi.

La Congrégation de Saint Louis pour faciliter la Communion fréquente. Ainsi, le mouvement eucharistique est des plus vivants dans cette paroisse, où même en semaine, les messes sont assurées jusqu'à 10 heures, La moyenne des communions y dépasse le chiffre de deux cent mille par an.

¹¹³ *Écho du Scolasticat Notre-Dame du Congo, 1934.*

[605] La mission du Cameroun français et son premier Vicaire Apostolique, Son Excellence Mgr Bouque (21 novembre 1934)

En 1930, Mgr Plissonneau, Préfet Apostolique de Foumban, le chef si aimé, auquel la mission devait tant, usé prématurément par les travaux et par les soucis, venait de remettre sa démission à Rome. La Providence permit de lui trouver un successeur dans la personne du Révérend Père Bouque, Supérieur de Mbanga. Déjà Mgr Plissonneau avait pris soin de l'associer à l'administration de la Préfecture. Après avoir magnifiquement organisé sa mission de Mbanga, Mgr Bouque allait donner sa mesure sur un champ d'apostolat plus vaste et dans une situation toute différente. Le 28 mai 1934, nous apprenions en effet, que Mgr Bouque venait d'être nommé Vicaire Apostolique et préconisé évêque titulaire de Vagada de Numidie. Désormais, le territoire tout entier dont l'évangélisation nous avait été confiée par la Propagande relèverait de lui. Lourde charge, on le conçoit, dont il est aisé de se faire une idée, si l'on sait que la mission allait encore prendre une notable extension entre les années 1930 et 1934. Alors que le siège du Vicariat avait été transféré à Dschang, tout en gardant son titre ancien, sa circonscription venait d'être étendue, par la cession du territoire compris entre la Préfecture de la Nigéria, à l'Ouest, le 15° de latitude Nord et le 17° de longitude à l'Est.

Son Excellence Mgr Paul Bouque, premier Vicaire Apostolique de Foumban est né à Hauconcourt (Moselle) le 6 juillet 1896. Après ses études secondaires à l'école de Clairefontaine, Paul Bouque entra au Noviciat de Brugelette en juillet 1914. Après la guerre il revint à Brugelette et fit profession religieuse le 24 juin 1920. Puis ce fut le cours habituel des études philosophiques et théologiques à Louvain. Son départ pour le Cameroun eut lieu sans attirer l'attention.

« Tous savaient l'amour qu'il portait aux missions lointaines, le départ de notre ami paraissait donc tout naturel, écrit le Révérend Père Scheltienne. Arrivé au Cameroun en 1926, le nouvel élu s'est dévoué d'abord à Banka, principalement à l'éducation des enfants noirs. L'année suivante, Mgr Plissonneau l'appela à Mbanga, dont il fut nommé supérieur en 1928. C'est là, pourrons-nous dire, que commence la « carrière » du futur Vicaire Apos-[606]tolique. » À Mbanga, qui, sous sa direction devint une mission modèle, le Révérend Père Père Bouque se vit « honoré de l'estime et de la confiance la plus entière de Mgr Plissonneau ». Rome parla bientôt et le nomma Vicaire Apostolique de Foumban.

« Simplement, le Père répondit à l'appel de l'Église. Cette simplicité, cette fermeté tranquille semblent bien être les caractéristiques du nouvel élu. Son activité missionnaire nous a permis de composer à peu près son portrait moral. Je n'y ajouterai qu'un détail : il a passé sans faire beaucoup de bruit, et son travail n'en a porté que plus de fruits. Ce mot n'est pas inventé. Il est tombé spontanément de la bouche de plusieurs Pères, anciens condisciples au scolasticat, ou collaborateurs en mission du nouveau prélat. Mais comment terminer sans dire que Son Excellence Mgr Bouque n'est pas seulement aimé des missionnaires, mais aussi de ses fidèles noirs. Ceux-ci l'ont bien montré lors de son élévation à l'épiscopat, en lui offrant sa croix pectorale. »

Son Excellence Mgr Pelt, évêque de son pays lorrain, voulut bien faire à Mgr Bouque l'honneur de le sacrer à la cathédrale de Metz le 21 novembre 1934, assisté de Son Excellence Mgr Vogt, de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, évêque de Célendrie, Vicaire Apostolique de Yaoundé (Cameroun), et de Son Excellence Mgr Buckx, de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, évêque titulaire de Doliche, ancien Vicaire Apostolique de Finlande. Les armoiries de Son Excellence Mgr Bouque se lisent :



Ecu à la croix d'or chargé d'un Sacré-Cœur de gueules, cantonné à dextre d'un chef d'azur au sigle marial d'argent, à sénestre en chef d'argent au palmier au naturel, terrassé de sinople ; à dextre à pointe de gueules à la Croix de Lorraine d'or, à sénestre à l'épée d'argent, garnie d'or, posée en pal. Devise : « Amore et Labore. »

[607] Voici en quelques lignes les résultats obtenus dans notre Vicariat Apostolique au cours de l'exercice 1933-1934.

Superficie du Vicariat Apostolique de Foumban : 470.000 km².

Vient le tableau voir annexe 607-608

Le prix La Sayette en 1934 – Tant d'efforts apparaissent déjà comme une contribution appréciable à l'établissement du règne du Sacré-Cœur en terre africaine, mais ils constituent en outre un humble et cordial tribut d'amour et de réparation au Sacré-Cœur. Dès ici-bas ils ont déjà valu aux missionnaires de la Congrégation, après les précieux encouragements de Rome, différentes marques de sympathie, comme celle dont parle *La Croix* des 4 et 5 février 1934. En voici un extrait :

« Le prix La Sayette destiné à récompenser un établissement religieux français, ayant rendu au cours des dernières années de signalés services à l'Eglise et à notre pays, vient d'être attribué par le Comité chargé de ce soin, que préside Son Excellence Mgr Baudrillart de l'Académie française, recteur de l'Institut catholique de Paris, à la Province française des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin pour leur mission du Cameroun sous mandat français, qui forme la Préfecture apostolique de Foumban.

Piquant détail, c'est à un article paru dans *La Croix* à la date du 25-26 décembre 1931, que remonte l'origine première de cette désignation. Cet article, qui rendait compte de l'assemblée générale du Comité catholique des Amitiés françaises, signalait, entre autres formes de son activité, ses envois de livres en pays de mission. Il fut remarqué par le Révérend Père Gonthier, des Prêtres du Sacré-Cœur, chargé par ses Supérieurs d'ouvrir un Petit Séminaire à Nkonsamba, au Cameroun. Le Père, à l'œuvre depuis une année, manquait de grammaires françaises au point qu'il en devait dicter les règles à sa trentaine d'élèves. Il écrivit au Comité catholique qui s'empressa de le « ravitailler » et à maintes reprises, lui a rendu, depuis deux ans, le même service.

Cette correspondance attira l'attention du Comité catholique sur les œuvres scolaires de la Préfecture apostolique de Foumban que les religieux de la Province française des Prêtres du Sacré-Cœur ont reprise, après la signature de la paix, de leurs confrères allemands et dont l'érection [609] canonique date de 1923. » La statistique ci-dessus permet d'apprécier à sa valeur l'effort tenté par la Congrégation dans le domaine scolaire. Encore n'y est-il pas fait mention d'un certain nombre d'écoles qui ne sont pas encore régulièrement constituées, mais sont formées autour d'un catéchiste, dans les stations secondaires, de quelques enfants auxquels sont enseignés les rudiments du français.

Parmi les écoles importantes, deux sont réservées aux filles depuis 1931. Ce fait marque un réel progrès social, car il a pour but de remédier à la dangereuse rupture d'équilibre que représente toujours la différence trop grande d'instruction et d'éducation entre jeunes gens et jeunes filles. Ces écoles, dit un rapport qui nous a été remis, « ont connu un véritable succès au point que des chefs ou des notables indigènes, pourtant réfractaires à tout prosélytisme religieux, n'ont pas hésité à leur confier leurs filles ».

Cette organisation remarquable est complétée par un préséminaire et par un Petit Séminaire proprement dit. Le premier de ces deux établissements reçoit des enfants de douze à quatorze ans, provenant des écoles de village et qui ne sont acceptés qu'après avoir satisfait à un examen de lecture et d'écriture en langue française. On les prépare au certificat d'études et ce sont les futurs moniteurs des écoles de village, où ils commencent par être les auxiliaires des catéchistes.

Quant aux mieux doués qui donnent des signes de vocation, c'est le Petit Séminaire qui les reçoit. On y trouve maintenant une quarantaine d'élèves ayant entre quatorze et seize ans, répartis entre les classes de

septième, sixième et cinquième. Ces jeunes gens suivent le même programme que celui des séminaires de France, mais ils font de plus, chaque jour, matin et soir, une demi-heure de travail manuel, système que nous savons avoir été institué dans quelques maisons de notre pays.

C'est ce Petit Séminaire naissant, où l'on manque encore de livres et qui représente déjà, après si peu de temps écoulé depuis sa création, une si belle réussite, que le Comité du prix La Sayette a entendu spécialement encourager. »

Ce que peut un homme de Dieu

Après avoir parcouru la vie du Père Dehon et assisté à la naissance, au développement et à l'épanouissement de l'Institut dont il a enrichi l'Église, le lecteur éprouve un réel besoin de se recueillir un instant, ébloui quelque peu, d'une vitalité si puissante, sous des climats si divers. En mettant le point final à ces pages historiques, les magnifiques réalisations que nous avons parcourues font jaillir spontanément nos actions de grâces les plus profondes vers le Cœur de Jésus. C'est Lui, en effet, qui apparaît en tout et partout. C'est Lui, qui après nous avoir [610] choisis et sans violenter notre liberté, nous a entraînés par la persuasion de son amour, à marcher sans broncher à sa suite, nous prêtant un peu de sa toute-puissance pour l'action ; c'est Lui qui, enfin, a suscité « *au milieu des ronces et des épines* » du siècle dernier, cet autre Lui-même, cet animateur incomparable que fut parmi nous, le Père Dehon.

Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qui fut l'ardente passion de sa vie, le Père Dehon l'a mieux fait comprendre, en l'identifiant avec la dévotion d'amour ; et de réparation envers le Sacré-Cœur : Notre-Seigneur nous aime jusqu'à la limite du possible, « *in finem* », dit saint Jean ! Il s'est sacrifié pour réparer le désastre causé dans les âmes par le péché ! D'âge en âge, Il continue merveilleusement, jusqu'à l'époque actuelle, à réformer l'humanité, « *mirabilis reformasti* », tout spécialement en suscitant à Dieu des serviteurs qui, dans l'humilité de la condition humaine, lui fassent pourtant honneur !

Ce fut toute l'ambition du Père Dehon que de devenir l'un de ces collaborateurs du divin Maître, soucieux de prolonger son action et d'actualiser la Rédemption en marchant sur ses traces : Jésus aime les âmes et se dévoue pour elles, le Père Dehon entraînera ses Fils à faire de même ! Comment le Prêtre du Sacré-Cœur n'aimerait-il pas les âmes, puisqu'il aime Jésus d'un ardent amour de retour, comment dès lors ne se sacrifierait-il point pour elles ? Il n'y a pas, à ce sujet, deux sentiments dans la Congrégation. Chacun se dit, après avoir compris l'exemple du Père Dehon : Si je crois à l'amour du Sacré-Cœur, si je crois vraiment qu'il veut régner sur les hommes, impossible de me résigner au spectacle de la majeure partie de l'humanité (un milliard cent quatre-vingt-six millions, sur un milliard huit cent cinquante millions d'habitants), vivant et mourant sans même Le connaître, ni que certains Le connaissent et pourtant, se détournent de Lui !

Forts de ces inébranlables convictions, les fils du Père Dehon se sont d'abord accrus en nombre, pour la prière d'amour et pour l'action réparatrice ! Nés d'hier, pour ainsi parler, ils sont déjà 1800 profès, répartis en sept Provinces et deux quasi-Provinces (Espagne et Pologne) ; leurs maisons d'Europe à elles seules atteignent le nombre de cinquante-six. Ils desservent les Missions du Brésil du Nord (1893), du Congo (Vicariat Apostolique de Stanley-Falls, 1897), du Brésil du Sud (Santa Catharina, 1903), du Danemarck, 1903, de Finlande (Vicariat Apostolique, 1907), du Canada (1910), du Cameroun (Vica-[611]riat Apostolique de Fouban¹¹⁴, 1911), de Suède (1911), du Dakota (1922), d'Aliwal (Vicariat Apostolique, dont les débuts remontent à 1923), de Sumatra-Sud (Vicariat Apostolique de Benkoelen, 1923), de Norvège (1923 à 1932), de l'Illinois (U. S. A., 1928). Ils ont un idéal, une doctrine ascétique et sociale bien assise, qui a déjà quelque peu subi l'épreuve du temps. Après l'avoir vécue, ils la prêchent par la parole, par la plume et par l'action nous l'avons

¹¹⁴ Une erreur d'interprétation nous a fait désigner parfois notre mission du Cameroun, sous le nom de Vicariat Apostolique de Dschang. C'est bien Vicariat Apostolique de Fouban qu'il faut dire. Par ailleurs, au cours de l'impression de cet ouvrage, l'ancienne Préfecture Apostolique du Gariep (Sud-Africain) vient de se voir élevée au rang de Vicariat Apostolique, sous le nom de Vicariat Apostolique d'Aliwal.

montré : leurs ouvrages de librairie constituent, à l'heure actuelle, une bibliothèque établie à notre Maison de Nimègue, et les périodiques qu'ils publient en sept langues, sont au nombre de soixante-douze.

Voilà pourquoi, surtout à l'époque actuelle, le Sacré-Cœur multiplie très spécialement chez nous les vocations ! il s'agit de « tenir le coup ! » et même d'aller de l'avant, car l'offensive seule a un but ! Avant la guerre de 1914-1918, l'unique école destinée à nos sujets français – pour citer un exemple parmi des multitudes d'autres – ne comptait qu'une cinquantaine d'élèves. Actuellement notre Province de France compte trois écoles, dont la population scolaire atteint le nombre de 350 élèves. Et ce n'est encore là qu'un simple paragraphe de la « page de grande histoire religieuse » écrite par le Père Dehon !

Infiniment encore plus palpitante d'intérêt serait l'histoire intime de la Congrégation ! Elle mettrait en relief l'action de Dieu sur les vocations qui viennent à nous, sur les âmes qui nous sont confiées, sur tous ceux qui nous aident ! Bienfaiteurs dont aucun terme n'est capable de redire la magnanimité... Que de fois n'avez-vous pas retranché, je ne dirai pas de votre superflu, mais encore de votre nécessaire, pour nous permettre de réaliser ce que vous avez lu dans ce livre ! Après avoir si souvent sollicité votre générosité, combien sommes-nous heureux de pouvoir enfin vous en montrer les résultats et de vous dire : Voilà votre œuvre ! Le Sacré-Cœur est content de vous ! Merci en Son nom !

[612] Maintes fois le Souverain Pontife a daigné non seulement nous adresser ses paternels encouragements, mais encore nous dire la satisfaction que Lui causait le travail accompli par notre Institut et nous en donner les témoignages les plus émouvants : Depuis un an, les derniers en date furent l'élévation à l'épiscopat de Leurs Excellences Nosseigneurs C. Verfaillie, G. Cobben, P. Bouque ; et voici que, en ce mois d'avril 1935, le Souverain Pontife n'hésite pas à nous enlever le *Révérendissime Père Philippe*, notre Supérieur Général, pour le créer évêque de Tino et coadjuteur avec future succession, de Son Excellence Monseigneur l'évêque de Luxembourg ! Il est vrai que le Souverain Pontife choisit dans une élite exceptionnelle, ceux qu'il daigne élever à la dignité de successeurs des Apôtres ; mais il n'en reste pas moins, qu'au moment où le fait vient de se produire... les mille huit cents Membres de la Congrégation se sentent également partagés entre un sentiment de profonde confusion, à la vue de leur Supérieur Général élevé à une telle dignité, et une émotion dont seule la Foi est capable d'atténuer les anxiétés, devant l'imminence de l'heure où s'éloignera de nous, celui qui fut l'âme des progrès que l'on vient de lire.



Armoiries de Son Excellence Mgr Philippe

[613] SIXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DOCTRINALE DU PÈRE DEHON

[615] I. LA SPIRITUALITÉ DU PÈRE DEHON

Essai de synthèse doctrinale

« L'homme d'action, dit Son Eminence le Cardinal Binet, ne fit jamais tort chez le Père Dehon, à l'homme de doctrine, » aussi, son influence, toujours considérable, se prolonge-t-elle, plus que jamais, de nos jours. Le champ de ses préoccupations s'étendait infiniment plus loin que ne pourrait le faire soupçonner une simple prise de contact avec sa vie si pleine. Prêtre, homme d'œuvres, fondateur d'une Congrégation largement missionnaire, véritable missionnaire lui-même par procuration, entraîneur de foules dans maints congrès, éducateur qui n'hésitait pas à payer de sa personne, écrivain ascétique et social souvent apprécié, son activité apparaît réellement prodigieuse, sans se départir jamais d'une splendide unité : chez lui, tout gravite autour du Sacré-Cœur.

Si loin qu'il nous ait été donné de remonter le cours de sa longue carrière, nous l'avons toujours vu, lui, l'homme de premier plan depuis sa jeunesse, toujours prompt à l'enthousiasme pour les belles causes et capable de donner à fond pour en assurer le succès, nous l'avons toujours vu lever les yeux avant l'action, et sans cesse en revenir à la si loyale question de Saul sur le Chemin de Damas : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* » Et à Jésus qui lui révèle son Cœur, il se livre, comme saint Paul, sans réserve et sans mesure.

« Il est bien remarquable, dit l'Abbé H. J. Crelie¹¹⁵, que le Sauveur, après s'être montré à Saul et lui avoir parlé pour le convertir, ne lui apprend pas ensuite, par lui-même, ce qu'il veut de lui, mais le renvoie pour cela à quelqu'un dont il ne lui dit même pas le nom ; voulant lui donner ainsi occasion de pratiquer l'humilité, l'obéissance et le parfait [616] abandon entre ses mains. Tel est l'ordre de la Providence, de vouloir que les hommes, au lieu d'être conduits immédiatement par elle, le soient les uns par les autres... »

Dès l'enfance, M. Léon Dehon trouve son Ananie, d'abord dans la personne de sa sainte mère ; puis successivement, dans celle de l'admirable Chanoine Dehaene, dont nous avons pieusement évoqué la mémoire, et dans celle de M. l'Abbé Prével, de Saint-Sulpice, « véritable homme de Dieu, qui (le) fit communier tous les jours ». Sur le conseil de son directeur, nous l'avons vu ensuite partir pour Rome où, conduit par des maîtres éminents, il eut tout le loisir de scruter à fond les problèmes de la théologie ; par surcroît, il trouva près de la chaire de Pierre une solide formation ecclésiastique tout en s'acheminant, d'une marche insensible mais sûre, vers la vie religieuse :

« Plus j'avance en âge, écrit-il vers la fin de sa vie, plus aussi je vois mieux l'action de la Providence sur l'ensemble de ma vie. J'ai fait vraiment six ans de noviciat religieux, à Rome de 1865 à 1871. Le Père Freyd, que Pie IX appelait un saint, m'y donnait une direction très suivie, me permettait de me confesser deux fois par semaine et orientait mes lectures vers la vie religieuse. »

Tout l'attrait de M. Dehon était déjà pour le Sacré-Cœur et la réparation, mais la grâce ne lui avait encore découvert ni le moment, ni les moyens d'y donner suite.

Ce que le Sacré-Cœur attend de lui, il le sait donc. Au lendemain de son sacerdoce, une multitude d'impondérables le détournent peu à peu des divers Ordres ou Congrégations, auxquels il avait tout d'abord songé ; aussi l'avons-nous vu se mettre, en conséquence, à la

¹¹⁵ *La Sainte Bible*. Texte de la Vulgate. Traduction française en regard avec commentaires. Tome XXXIII, p. 114. Lethielleux.

disposition de son évêque. Plus loin que jamais de son but, semble-t-il, l'Abbé Dehon s'en rapproche pourtant...

Le siège de Soissons était alors occupé par un « pieux et vénérable évêque, doué de qualités remarquables et de grandes vertus : bonté, droiture, prudence, esprit de discernement, dévouement sans bornes à tout ce qui intéressait le salut de ses diocésains et la gloire des églises dont il avait la charge. » Sa Grandeur Mgr Thibaudier apparaît donc comme une belle figure d'évêque, nimbée d'une magnifique auréole d'apôtre. Ému jusqu'au fond de l'âme de la détresse morale qui accable son peuple, il intensifie l'action sociale dans le diocèse (voir p. 107 à 140) ; malgré les entraves du régime concordataire, le zélé prélat multiplie les centres [617] de vie paroissiale (voir p. 314) ; surnaturel comme savent l'être nos Évêques, jusque dans leurs actes d'administration, Sa Grandeur Mgr Thibaudier se montre des plus accueillants aux Communautés (voir p. 156) : une maison religieuse digne de ce nom est toujours, en effet, « *un spectacle agréable aux yeux de Dieu qu'elle glorifie* » et une bénédiction pour le diocèse, tant par les prières et les sacrifices qu'elle fait monter vers le ciel, que par l'aide dont, si volontiers, elle avantage les âmes qui l'entourent ; le digne évêque prêtera donc la main à toutes les entreprises de vie religieuse qui lui paraîtront opportunes (voir p. 135, 169). Il sait, par ailleurs, que si « *dans la prière nous parlons à Dieu, dans la lecture c'est Dieu qui nous parle...* » (St. Aug. *Enarr.* in Ps. 85, 7) ... à moins que ce ne soit le démon, et c'est pourquoi on a vu Mgr Thibaudier mettre la puissance de la presse au service des âmes : Ce fut, en effet, avec son assentiment, que le regretté Mgr Masquelier (1855-1936) vint à Lille, le 21 novembre 1889, pour y fonder *La Croix du Nord*.

La mentalité qui ressort de cette esquisse coïncidait idéalement avec celle du jeune Abbé Dehon. Tout vibrant à l'unisson de son évêque, le jeune vicaire de la Basilique sera donc très particulièrement son homme, parmi les admirables collaborateurs que le zélé prélat possédait à Saint-Quentin. Dans son évêque, le directeur des Œuvres de la rue des Bouloirs trouvera longtemps un père dans toute la force du terme, et un incomparable maître ! Enfin, grâce à ce grand homme de Dieu, une nouvelle bénédiction descendra sur le diocèse, lorsque – dans les circonstances que nous avons relatées – naîtra l'Institut des Oblats du Sacré-Cœur. Saluons donc en Sa Grandeur Mgr Thibaudier l'ancêtre vénérable auquel la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur doit non seulement l'existence, mais en outre, comme l'on sait, sa rénovation.

Ainsi épaulé, l'Abbé Dehon s'attaque à la tâche du moment, avec un brio qui soulève l'enthousiasme (cf. supra p. 98 et suiv.). Autre Christ, il conduira sans cesse les âmes à Dieu : les bases de leur croyance craquent-elles ?... il les raffermît !... et peu à peu nous le voyons conduire, comme par la main, une élite, d'ascensions en ascensions, par la vie d'amour et de réparation, jusqu'à la vie d'union à Dieu.

L'épiscopat sentait le besoin d'une œuvre réparatrice de ce genre ; un grand nombre de personnes appartenant à l'élite des âmes intérieures étaient dans le même courant d'idées (voir p. 173 à 183) ; allons plus loin ! Un saint authentique n'avait pas hésité à dire le fond de sa pensée, sur ce sujet, à l'Abbé Dehon en personne. Nous lisons, en effet, au volume XVI [618] des *Mémoires biographiques de Saint Jean Bosco*, 1883, Chapitre V : « C'était merveille de voir les hommes les plus remarquables par leur esprit surnaturel, recourir à Don Bosco pour obtenir de lui un conseil, tant était ancrée dans les âmes la persuasion de trouver, dans ses paroles, quelque trait de lumière venant de l'au-delà. L'un d'entre eux fut le très pieux Abbé Dehon, du diocèse de Soissons. Depuis l'année 1877 l'Abbé Dehon s'était senti porté à jeter les fondements d'une Congrégation sacerdotale, vouée à la réparation envers le Sacré-Cœur de Jésus. Les moyens envisagés pour atteindre ce but n'étaient autres que l'apostolat auprès du clergé séculier, au milieu du peuple et dans les missions. Déjà le projet était mûr, dans son esprit, lorsqu'il apprit le passage de Don Bosco à Paris. N'était-ce point pour lui une nouvelle occasion de mieux connaître la volonté divine ? L'Abbé Dehon demanda donc audience au serviteur de Dieu ; et après lui avoir exposé ses projets, il le pria de lui dire ce qu'il en pensait. Don Bosco lui répondit sur un ton ferme et rassurant : **VOTRE ŒUVRE EST CERTAINEMENT DE DIEU.** » Par la suite, le saint confirma son appréciation, dans un entretien avec son secrétaire. Celui-ci, ayant eu l'occasion d'en référer à l'Abbé, mit ainsi le comble à la joie de l'intéressé. L'Abbé Dehon est le fondateur de la florissante Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus¹¹⁶. »

¹¹⁶ Dal volume XVI delle Memorie Biografiche di San Giovanni Bosco - anno 1883 - Edizione extra commerciale. Capo V : A Parigi : Udienze in casa de Sênilhac (27, R. de la Ville l'Évêque).

Les œuvres du Père Dehon – et spécialement le patronage de Saint-Quentin – ont permis de saisir sur le vif, l'action de cet homme extraordinaire, sur la foi des masses ; il nous reste, dans le domaine de la vie chrétienne, à dégager de ses ouvrages ascétiques, les directives qu'il trace aux élites, pour les conduire par l'amour et la réparation jusqu'au zénith de l'union transformante.

Point de départ de la spiritualité du Père Dehon : Connaître Dieu, au moyen de la raison éclairée par la foi (Conférences de 1875-1878)

Dès les premiers jours de son installation à Saint-Quentin, l'Abbé Dehon se dévoue donc sans compter, auprès de la jeunesse qui lui a été confiée. Dans ses *Conférences* aux jeunes gens de 1875 à 1878, l'ardent et judicieux apôtre insiste tout particulièrement sur le premier et le plus grand des commandements : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » La question vaut qu'on s'y arrête : Comment L'aimer, se demande-t-il, lorsqu'on ne Le connaît pas ?

[619] S'adressant aux élèves de philosophie du Lycée de Saint-Quentin, il n'hésite pas à poser nettement le problème, à la fois devant leur intelligence et devant leur bonne volonté (*Conférences* de 1875). Aux dires de la philosophie, la connaissance de Dieu est d'ordre purement naturel ; par voie de déduction, par voie d'attribution, nous avons l'idée de Cause Première ; nous pouvons attribuer à Dieu, dans un degré éminent, tout ce qui se trouve de bon, de beau et de grand dans la créature : Prudence, bonté, sagesse, sont des vertus participées. À ce titre, Dieu nous apparaît alors comme l'être parfait et infiniment digne d'être aimé. Ce sont là les données de la raison. Aussi M. l'Abbé Dehon presse-t-il ses jeunes auditeurs d'en faire, tout d'abord, l'objet de leurs considérations ! N'est-ce pas un sérieux avantage, pour eux, que d'être déjà tant soit peu initiés aux profondeurs de la métaphysique ? Au reste, n'est-ce pas là un point trop communément négligé, parce que de toute façon on ne pense pas assez à se nourrir de dogme ? Trop souvent les méditations ne se trouvent-elles pas faussées, en ce sens qu'elles sont trop exclusivement peut-être des considérations quelconques, d'où doivent surtout découler à peu près automatiquement des conclusions d'ordre pratique ? Mieux ne vaudrait-il pas se contenter parfois, du « *noverim Te !* » « *Seigneur, que je vous connaisse !* », sans doute au moyen de la raison, mais aussi à la lumière transcendante de la foi ! ... pour se retrouver, au sortir de ces entrevues avec le Dieu invisible, comme Moïse, de qui les Israélites se disaient avec effroi : « *Il a vu Dieu !* »

Le redira-t-on jamais trop ?... Notre but ici-bas n'est pas tant d'accomplir aujourd'hui tels ou tels actes de charité ou de telle autre vertu, que d'informer, pour autant qu'il dépend de nous, notre vie de surnaturel et d'influences divines. Dans cet ordre d'idées, il faut être des aigles ! Ce fut peut-être, en partie du moins, cette conviction, qui fit ensuite choisir au Père Dehon l'Aigle de Patmos, comme patron de son apostolat auprès des jeunes. Le soleil que nous fixons se contemple, plus encore qu'il ne s'étudie. Avec ses auditeurs, l'Abbé Dehon contemple le Soleil de Justice : et c'en est assez pour conclure ensuite à la relativité de tout ce qui n'est pas Dieu. Tout cela est donc indigne de devenir le but final de l'homme et par conséquent, de captiver son cœur. « *Ad majora natus sum !...* »

Aussi, LA FOI VIVE est-elle la vertu de base de notre perfection. « Notre-Seigneur aime la foi vive, écrira-t-il plus tard dans le *Directoire*, la foi pure et sans mélange, qui ne cherche pas les consolations et qui sait agir dans l'aridité comme dans la joie spirituelle.¹¹⁷ » Abraham, les Mages, la Très Sainte Vierge, [620] Saint Joseph en sont les types classiques les plus éminents. La foi, c'est la lumière du Soleil de Justice, sans laquelle les choses ne seraient « *que ce qu'elles sont !* », c'est le premier trésor dont l'Église nous enrichit au baptême, comme d'un capital à faire valoir, c'est aussi la grande gloire et le bonheur suprême du chrétien que de marcher, sans jamais perdre cœur, baigné dans cette véritable aurore de la vision béatifique, malgré les obscurités relatives qu'elle comporte... et qui font son mérite.

C'est ainsi que l'Abbé Dehon, s'appuyant sur les connaissances philosophiques de ses auditeurs, part du concept de la vérité dogmatique, pour les établir dans une atmosphère

¹¹⁷ *Directoire* VI, p. 168.

favorable à la foi. A la grâce de Dieu et à leur bonne volonté de faire ensuite le reste ! Pour les attirer à Lui, Dieu tend, pour ainsi dire, la perche à ces jeunes gens par l'intermédiaire de l'Abbé Dehon ; si leur bonne volonté ne permet pas à leurs bras de s'allonger ensuite pour la saisir, le geste si magnanime de Dieu et celui de son prêtre courent le risque de rester à jamais sans portée !... La grâce de Dieu ira pourtant plus loin encore ! Les considérations qui précèdent semblent, surtout au premier abord, plus spécialement à la portée de ceux qui ont été à même de se familiariser avec la spéculation. Mais, n'est pas philosophe qui veut ! Il faut une ligne de conduite qui s'applique à tous, car c'est pour tous que le Sauveur est venu sur terre : « *Venite ad me omnes...* », « Venez tous à moi... », « Enseignez toutes les nations ! », dit-il. D'ailleurs impossible d'épuiser, de nos investigations, le concept de Dieu ; et, à part certaines natures d'élite, la connaissance de Dieu ne mène pas nécessairement à l'amour ; on n'aime pas par voie de raisonnement, et la logique si serrée soit-elle, n'a pas de prise sur le cœur. Convaincre n'est pas persuader.

Un degré de plus : Le bon Dieu fait notre conquête en nous révélant Jésus-Christ, le Sacré-Cœur, dans l'Évangile. *L'année avec le Sacré-Cœur*

Il faut, au cœur de l'homme, une séduction qui lui soit propre. Lorsqu'avec une indicible émotion, Pascal évoque « Dieu sensible au cœur », il transpose, en quelque sorte, à une octave [621] infiniment plus capable d'être perçue, la notion abstraite et froide que se fait de Dieu le philosophe. Impossible d'aimer Dieu parfaitement, de Le connaître de la manière achevée dont nous sommes actuellement capables, si l'on ne parvient au moins à entrevoir l'ineffable, auréolé des traits les plus séducteurs, la Grandeur sans faiblesse, la Beauté sans tache, la Bonté sans mesure..., débordant même les rêves les plus ardents et généreux de notre esprit et de notre cœur.

La conclusion – pour se faire attendre de longues années – ce sera en 1909 le beau livre : *L'année avec le Sacré-Cœur*, qui, celui-là, s'adresse, dit la modeste préface de l'auteur, « à tant d'âmes qui valent mieux que nous, aux prêtres, aux clercs, aux religieuses, aux âmes dévotes... » et, en le leur présentant, l'auteur « s'excuse de n'avoir pas mieux répondu aux desseins du Sacré-Cœur ».

Si le Très Bon Père adopte la tournure d'esprit qui le portera sans cesse à envisager l'ensemble des vérités chrétiennes « sous l'angle de l'amour » « en fonction de l'amour du Christ, avec l'aide – actuelle ou virtuelle – du Cœur, qui est le symbole réel de cet amour », c'est d'abord parce que, saint Thomas le constate, il est mieux d'aimer Dieu que de Le connaître (cf. *Le Cœur sacerdotal de Jésus*, Introd. p. V et suiv.). Au reste, si Notre-Seigneur Lui-même a jugé à propos de penser, lui aussi, de parler et d'agir en fonction de l'amour, – spécialement dans ses révélations à sainte Gertrude et à sainte Marguerite-Marie – il semble bien qu'il y ait lieu de regarder le procédé comme une invitation d'autant plus nette à L'imiter, qu'il y insiste davantage (cf. *L'année avec le Sacré-Cœur*, T. II, p. 317 et suiv.). D'ailleurs « c'est un fait, dit Mgr Petit de Julleville, que toute passion un peu vive retentit physiquement dans notre cœur : l'émotion de l'amour le saisit, l'étreint, précipite ses battements ou les arrête. » Partout on constate cette répercussion de l'amour dans le cœur humain, partout aussi on a fait tout naturellement de l'un le symbole de l'autre. Rien de plus légitime, dans un nouvel ordre d'idées encore, ajoute le Père Anizan :

« Le symbole est, en effet, un excellent adjuvant intellectuel, il fixe l'esprit sur l'objet qu'il figure, et l'incite à en suivre le rayonnement... Cette façon de voir toutes les réalités (sous l'angle de l'amour du Christ) répond exactement à la façon dont Jésus nous les présente, et s'il nous [622] les présente ainsi, c'est sans doute qu'il s'attend à ce que nous les regardions ainsi... (car) c'est les regarder en fonction de leur vrai principe et donc dans leur véritable sens... c'est nous retremper intellectuellement dans la pure essence de l'Évangile d'amour. (Par ailleurs) toute forme de pensée déterminant une forme de vie et une forme d'action, nous habituer à tout voir dans le sens de l'amour, qui est le sens intellectuel le plus exact, c'est nous inciter à mieux placer notre vie dans

le sens de l'amour, qui est la directive morale essentielle. (Et) voir ainsi tout l'idéal chrétien, c'est nous mettre à même de le présenter sous son aspect le plus attirant, à une humanité qui, sentant le besoin de Dieu, ne se rendra pourtant qu'à un Dieu de tendresse. » (Révérend Père Anizan : *Précis de Vérités Premières*, p. 33-34.)

La terminologie du Père Dehon ne nous embarrassera donc pas. Le voici le Divin « Séducteur » dont parlent St. Mathieu (XXVII, 63), St. Jean (VII, 12), et dont tout mortel a rêvé !... « *Ecce Homo !* » le voici, décrit dans ces deux volumes, le Fils de Dieu fait homme par l'Incarnation (Tome II, p. 511), l'Homme de Cœur par excellence, chez qui, à chaque page de *L'année avec le Sacré-Cœur*, le Père Dehon va si bien nous montrer la prédominance du Cœur Sacré, que nous nous plairons désormais à désigner notre Sauveur, sous ce nom suggestif : Le Sacré-Cœur ! Comme c'est bien là le Jésus tel qu'il s'est manifesté jadis, en Palestine !... (voir Tome I, p. 602). Tel est l'aspect sous lequel nous apparaît l'idée maîtresse de cet ouvrage.

L'opportunité d'un tel travail ne saurait faire de doute (Tome II, p. 557). L'accueil pitoyable dont Jésus fut jadis l'objet à Bethléem, Lui est sans cesse réservé presque partout encore, de nos jours. « Les siens ne L'ont pas reçu... », dit l'Évangile. Quelle dérision ! Le monde eut, toute une vie d'homme, l'indicible bonheur de posséder un Dieu incarné, rendu visible, à notre portée, sous des traits humains, sensibles à notre âme. Qui donc s'en préoccupe ? Dans le ciel, Dieu est le maître du tonnerre, craint des hommes !... En Jésus le divin « Séducteur » des âmes, Il apparaît, à n'en pas douter, comme le Père des miséricordes. C'est donc avant tout en Lui qu'il faut chercher Dieu, puisqu'il a daigné faire les premiers pas vers nous, mais sans perdre de vue les paroles de Jésus Lui-même : « Personne ne va au Père que par Moi. » « *Nemo venit ad Patrem nisi per Me.* » (St. Jean, XIV, 6) (Tome I, p. 435) ; « *Qui videt Me, videt eum qui misit Me* » (St. Jean, XII, 45).

[623] Tout cet ouvrage est écrit pour permettre à l'âme de bonne volonté DE DÉCOUVRIR LE GRAND INCONNU qu'est l'intérieur de Jésus et la Personne du Verbe elle-même, en tant qu'Elle est aimante (Tome I, p. 602) : afin que cessant de vivre une vie de misère qui, sans Lui, ne vaudrait guère la peine d'être vécue, nous trouvions enfin la vraie vie, dont l'aurore est ici-bas et le plein midi dans l'éternité ! « La vie éternelle c'est, dit le divin Sauveur, qu'ils Vous connaissent, Vous le Seul vrai Dieu, et Celui que Vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (St. Jean, XVII, 3) Cette connaissance pleine sera le tout de notre vision béatifique, lorsqu'elle sera épanouie au soleil de la gloire : en attendant, notre connaissance partielle de Dieu, qui est le lot d'ici-bas, reste l'unique moyen d'y arriver.

La grande préoccupation de tout homme doit donc être de posséder cette science de Jésus-Christ « *scire Jesum Christum et hunc crucifixum* », dit saint Paul aux Corinthiens (I^{re}, II, 2), et de s'en pénétrer, peu à peu, jusqu'à la moelle des os. Chaque jour, *L'année avec le Sacré-Cœur* permet au lecteur de constater où il en est de cette connaissance salutaire. Et bientôt, il comprend que l'on ne peut entrer ainsi dans l'intimité de l'incomparable Maître, sans acquérir la pratique poussée jusqu'à l'héroïsme des vertus qu'il a conseillées, et dont il nous a laissé l'impérissable exemple (Tome II, p. 21 à 47). L'ensemble de Ses doctrines et préceptes est un objet d'étonnement, voire même de scandale.

« Vous les voulez trop purs les héros que vous faites ! »

mais c'est là le langage de ceux qui vivent dans les ténèbres « *in umbra mortis* », loin des lumières de la foi. Au contraire, plus une âme de foi étudie à fond l'Homme-Dieu, plus aussi elle grandit dans la vérité et, par là même, dans la vertu : voyant mieux la beauté et la fécondité de la perfection qui resplendit en Lui, elle y est attirée, comme la fleur vers le soleil, et finit par y trouver, avec l'aide de Dieu toujours à notre portée, de moins en moins de difficultés et d'instinctives répugnances.

Rien ne coûte d'en faire l'expérience, à l'âme droite qui voudra bien nous suivre, dans la large synthèse que nous dressons ici de *L'année avec le Sacré-Cœur*.

« Que je vous connaisse, Seigneur... » Nous avons vu, il y a un instant, les raisons qui

militent en faveur de cette prière. J'en ai omis une que nous emprunterons à saint Paul : À l'entendre, son unique but est de contempler le Christ, d'approfondir la science de sa vie, de ses souffrances, de sa glorification. Puis, un autre ton se dessine : former le Christ dans le cœur des [624] fidèles ! Tôt ou tard, ce sera également le but de nos lecteurs, à notre époque surtout où Pierre proclame avec tant d'instances la nécessité du laïcat. Mais, quels pauvres artistes nous ferions, si nous n'avions pas étudié notre Modèle, si nous ne connaissions ni son esprit ni son Cœur !

MAIS OÙ L'ÉTUDIER ? – D'abord dans l'Évangile (voir : *L'année avec le Sacré-Cœur*, Préface, p. 6) et dans les autres Livres Saints. Il est entendu qu'un chrétien fait sa lecture d'Écriture-Sainte, tout au moins à la Sainte Messe.

L'Écriture c'est une lettre d'amour de Dieu ! L'Apôtre déjà la conseillait à Timothée : « *Toute Écriture qui est divinement inspirée est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, apte à toute bonne œuvre.* » (II ad Tim. III, 16, 17). C'est en effet, la voix de Dieu inspirée pour nous par l'Esprit-Saint ; et, dans cette question d'origine, se trouvent les raisons les plus plausibles de sa lecture. Aussi, saint Jérôme voulait-il que le prêtre fasse de ce livre une lecture continue : « *Nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur...* » « *Qui nescit Scripturas, nescit virtutem Dei ejusque sapientiam...* » « *Ignorantia Scripturarum, ignorantia Christi est* ». D'ailleurs, « passer l'année avec le Sacré-Cœur – nous dit la première ligne de la Préface – n'est-ce pas l'idéal de la dévotion, n'est-ce pas la grâce propre du temps présent ? » Cherchons donc Jésus-Christ, le Sacré-Cœur, tout spécialement, avec le Père Dehon, dans l'Évangile.

Ces déclarations si autorisées nous ramènent à notre sujet. C'est Jésus surtout, que nous cherchons dans les Saintes-Écritures. C'est de Lui d'ailleurs que parlent toutes les pages du Livre-Saint ; l'Ancien Testament lui-même ne s'explique que par Jésus figuré, prédit, interprété. De même, dans les livres des Apôtres, il est toujours question de Lui. Mais avec l'Évangile, c'est le plein jour, parce que l'Évangile n'est autre que le récit inspiré de Sa vie, par des témoins oculaires, qui disent, sous la responsabilité de Dieu même, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont contemplé. Il n'entre pas dans la pensée des évangélistes de faire un ouvrage didactique ; tout y est concret. Ils ne discutent pas sur la bonté du Sauveur, sur ses attributs ; ils les montrent en actes, les manifestant ainsi du mieux qu'il soit possible. Et, parce que nous les lisons comme le demande l'*Imitation*, c'est-à-dire « *avec humilité, simplicité et fidélité* », ou bien nous redisons avec les Juifs « *vraiment c'était là le Fils de Dieu* », ou [625] bien nous nous arrêtons rêveurs à murmurer avec saint Paul : « Qui dira la largeur, la hauteur, la profondeur de sa charité ! »

La lecture quotidienne de *L'année avec le Sacré-Cœur*, permet de scruter aisément les Écritures, de constater jusqu'à quel point elles rendent témoignage de Lui, et par conséquent de Le mieux connaître. Il est clair que l'on ne peut lire l'Évangile à l'instar d'un livre profane. Mais en savourant, chaque jour, la péricope quotidienne, que l'auteur nous commente, on est bientôt surpris de voir *tel mot, telle phrase*, connus depuis longtemps, s'éclairer subitement d'un sens nouveau, qui semble – tant ils s'adaptent à merveille à la situation du moment – tomber comme une parole d'Ami, des lèvres du Sauveur, pour notre profit immédiat. (Exemples : T. II, 484 : « Bethléem », leçon d'humilité : 517. Le « Magnificat », expression de la reconnaissance de Marie, etc.)

Un deuxième moyen de connaître Jésus, c'est la contemplation de *Jésus Lui-même* (et non plus seulement l'étude des mots et de leur portée) à la lumière d'une foi vive.

Le 1^{er} volume de *L'année avec le Sacré-Cœur* nous présente d'abord son existence terrestre (Enfance, vie cachée, Passion, joies pascals), puis le Saint-Esprit, que Jésus avait promis d'envoyer au monde pour nous aider, au moyen des dons, à avancer plus rapidement dans l'accomplissement de la tâche que Dieu nous a départie : de même qu'une bonne voile ajoute à la souplesse, à la facilité et à la vitesse d'une embarcation à rames. Enfin, au mois de juin, le lecteur fait plus ample connaissance avec le Sacré-Cœur.

Les premières méditations du mois de juin (Tome I, p. 599 à 608) se réfèrent à sainte Marguerite-Marie, au Père Croiset et au Père de Gallifet, et nous introduisent de la façon la plus simple du monde, *en pleine doctrine du Sacré-Cœur*. Que se propose la dévotion au Sacré-Cœur ? Ce n'est pas seulement de nous faire revivre les émouvants mystères de l'Enfance, de la vie cachée et de la vie publique, pour nous jeter à genoux devant l'humanité du Sauveur, hypostatiquement unie au Verbe – il y a vingt siècles que les ascètes et les mystiques du monde entier s'y emploient, et à bon droit ! – Si notre auteur insiste (Tome I, p. 15 à 386), c'est que son but n'est autre que de découvrir, dans l'Évangile, « la merveille des merveilles », « le bon trésor, la perle exquise de votre Cœur, ô bon Jésus, » dont parle l'auteur [626] de la « Vigne Mystique » (voir Tome I, p. 616 et suiv.), cette partie d'un tout adorable, afin de nous porter à diriger vers ce Cœur nos adorations.

Notre-Seigneur en a d'ailleurs exprimé le désir formel, l'Église ne cesse de nous y encourager ; et pour éviter toute équivoque, notre auteur n'hésite pas à rappeler, pour mémoire, que loin de s'arrêter à l'adoration du Cœur (qui donna l'impulsion au sang précieux du Rédempteur), notre culte s'adresse avant tout, à l'amour humain du Verbe pour nous, à cet amour que l'union hypostatique a transfiguré, et dont précisément le Cœur est le symbole universellement compris. L'objet de notre dévotion n'est donc autre – selon le mot de sainte Marguerite-Marie – que l'amour de Notre-Seigneur « sous la figure de son Cœur de chair ». (voir *L'année avec le Sacré-Cœur*, Tome I, p. 604, 605, 609 passim.) Voici donc le terrain déblayé – si l'on peut dire. – Nous connaissons désormais Dieu, Jésus, le Sacré-Cœur : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute ! »

Et Il daigne se servir de notre auteur, pour nous redire, au cours du II^e volume de *L'année avec le Sacré-Cœur*, les enseignements qui ressortent de sa vie publique. Puis c'est la méditation des paraboles, des miracles, des sacrements. Et l'ouvrage achève le cycle liturgique avec les mois du Saint-Rosaire, des Fidèles Trépassés, de l'Avent et de Noël, en fonction de la doctrine que nous venons d'exposer.

Quelques exemples : la Croix n'est plus pour nous qu'une image, mais combien éloquente ! Elle est le secret de la plupart des conversions et du plus grand nombre des saintetés : Une âme aimante (et qui, par conséquent, connaît Jésus) est une âme habituée à se transporter, par la pensée, au Calvaire et à s'attacher à l'arbre sanglant de la Croix. (voir : Prière de l'après-midi. *Thesaurus* de 1931, p. 50.) L'Eucharistie, au contraire, est une réalité actuelle. Jésus vit parmi nous, Il nous aime. Or toute vie doit se manifester. Rien de plus simple que de revivre dans *L'Année avec le Sacré-Cœur*, « le pourquoi et le comment de cette longue vie ensevelie. » Son Cœur de Bon Pasteur, d'Ami, de Frère, de Père, de Roi, de Maître, de Docteur y palpète d'amour pour nous, dans la solitude et le recueillement, dans le détachement et la pauvreté, dans son obéissance... Ce ne sont là, encore une fois, que des esquisses, l'ouvrage vaut d'être médité, et quand on l'a pris, on ne le quitte plus ! (voir *L'année avec le Sacré-Cœur*, Tome I, p. 611 à 648.)

[627] Enfin, la foi nous dit que Jésus est au dedans de nous : « *Vivo, jam non ego : vivit vero in me Christus* » « Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi... » (Aux Galates, II, 20) Là encore il est question de vie. Serait-ce possible que Jésus vive en nous, un peu, comme un visiteur oublié au parloir ?... Qui donc est-il, pour se voir ainsi traité ? Comment la droiture naturelle de l'homme ne reconnaît-elle pas en Lui le Fils de Dieu ? (Tome II, p. 18-20.) N'est-ce pas Lui qui, – depuis tant de siècles – eut l'attention délicate de préciser, traits par traits, les détails de son signalement, dans les prophéties ? (cf. L. Dehon : *Études sur le Sacré-Cœur de Jésus*, Tome I, p. 23 à 85.) A l'heure de sa naissance, à Bethléem, ne s'est-il pas fait connaître aux bergers par la voix des anges, et l'étoile merveilleuse ne fut-elle pas le héraut de sa voix. (Tome II, p. 572 à 578.) Sur la rive du

Jourdain, saint Jean-Baptiste, le saint vénéré de tous, ne L'a-t-il pas désigné nettement comme l'Agneau de Dieu et par conséquent comme le Messie, avant que Dieu le Père n'ait dit : « C'est mon Fils bien-aimé ? » « Il n'a pas besoin d'ajouter : « Écoutez-Le » comme à la Transfiguration ; cela va de soi... » (Tome I, p. 216.) Comment, dès lors, s'expliquer le fait singulier que tant d'âmes ne L'aient pas reconnu à Bethléem et que tant d'autres ne Le reconnaissent pas en elles ? (Tome II, p. 237 « *in me manet et ego in illo* ».)

Si les hommes se croient à bon droit l'objet d'une distinction flatteuse, lorsqu'un personnage veut bien les honorer de son attention, si l'on n'hésite pas à multiplier, au prix de quels sacrifices parfois, les visites chez les hommes de l'art et les hommes d'affaires, ou même auprès de ceux qui nous témoignent le moindre soupçon de sympathie, quel ne devrait pas être notre empressement auprès de l'Emmanuel, du Fils de Dieu vivant au milieu de nous ! Chose étrange (Tome II, p. 557. Méditation du 24 Déc.), Jésus nous apporte la vie, la sienne propre (Tome II, p. 235), en même temps que son intimité la plus étroite (Tome II, p. 237), et Lui, Jésus le Bon Pasteur, le Rédempteur, le modèle de toute sainteté (Tome I, p. 611), le Dieu caché (Tome I, p. 631), notre bon Samaritain (Tome I, p. 626), notre ami (Tome I, p. 637), notre bienfaiteur suprême (Tome I, p. 639), Lui, se voit délaissé ! « Vous présentez un rameau vert à un agneau, et il vient à vous, – dit saint Augustin, – vous offrez des noix à un enfant, il accourt ; et quand le Père vous offre son Fils bien-aimé, vous ne seriez pas attiré ! »

C'est Lui qui nous dit : « Me voici ! » « *Ecce sto ad ostium et pulso !...* » « *Voici que je me tiens à la porte et je frappe !...* » (Apoc. III, 20) et nous ne L'entendons pas !

[628] C'est que trop souvent, Jésus est à l'intérieur de nous, quand nous nous obstinons à n'être jamais chez nous, loin du recueillement ad.)

Un troisième moyen de connaître Jésus, pour arriver à L'aimer, ressort de cet avertissement : « *Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui !* » (St. Jean XIV, 21) ». (Tome II, p. 21) Cercle vicieux dira la raison raisonnante. Mais « le cœur n'a-t-il pas ses raisons que la raison ne connaît pas ? » La parole de saint Jean (XIV, 21) que nous venons de rappeler, étant jaillie du Cœur de Jésus, ne peut tromper ! Il faut l'entendre. Elle doit s'expliquer. Pour quiconque y regarde de près, l'explication saute aux yeux :

En vérité, agissons-nous d'une autre façon ?... Nous éprouverions une certaine pudeur à dévoiler nos secrets, notre intimité, à une personne que nous saurions indifférente ou prévenue contre nous et dont le cœur serait de glace pour nous ! Nous ne nous livrons que si nous nous sentons aimés. Comment nous étonner de ce que Jésus en agisse, avec nous, de la même manière ? Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a départi avec plus de largesse les ressources intellectuelles, ne sont pas toujours ceux qui « *savent* » le mieux Jésus. Au contraire, l'histoire est pleine du souvenir d'âmes très simples qui surprennent, comme jadis saint Joseph de Cupertino, le saint Curé d'Ars et tant d'autres, par l'orientation de leur vie uniquement tournée vers Dieu, par leur vaillance dans les difficultés du devoir et de la vertu. Le secret de cette énigme, c'est que ces âmes, le Sauveur a pu les conduire dans la solitude et qu'il leur a parlé au cœur... Que leur a-t-il dit ? que leur a-t-il découvert, de ses grandeurs, de ses perfections infinies ? Nul ne le sait. Mais le prêtre qui est le confident de ces âmes en vient à murmurer, avec Jésus, ces mots qui en disent long : « *Je vous bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits...* » (St. Luc X, 21) Au fond, Jésus a pu se manifester à ces âmes en proportion de leur amour.

En méditant *L'année avec le Sacré-Cœur*, nous tendons la main pour saisir la perche, permettant ainsi au Sacré-Cœur de nous attirer à Lui en se manifestant à nous, de nous parler de la façon la plus intime et de nous instruire par le Cœur à cœur. Excellente occasion de devenir ainsi « le sel de la terre » (St. Math. V, 13), en ce sens que ne faisant plus qu'un désor-[629]mais, avec le Christ, nous participons plus pleinement à ses perfections et, par conséquent, à sa toute-puissance. Rien ne peut donc nous rendre plus capables de remplir notre mission ici-bas.

À mesure que l'on avance dans la lecture de *L'Année avec le Sacré-Cœur*, les raisons du culte que nous rendons au Fils de Dieu incarné, Notre-Seigneur, n'en paraissent que plus plausibles. Soit, pensera-t-on peut-être ! mais n'est-ce point subtiliser à l'extrême que de

rendre un culte à son Sacré-Cœur ? L'objection n'a plus guère de portée à notre époque. Néanmoins, dans la préface de son *Mois du Sacré-Cœur de Jésus sur les Litanies du Sacré-Cœur*, le Père Dehon répondra encore :

« L'adoration qui est rendue à l'humanité du Christ n'est pas rendue à cette humanité *séparée*, mais à l'humanité *unie* au Verbe dans la personne du Christ. Il en est de même du culte rendu aux différentes parties de cette humanité. Le Verbe incarné est proposé spécialement à notre adoration dans son Cœur, parce que c'est un des organes les plus nobles de son humanité, un organe dont le jeu est intimement uni aux affections du Christ, un organe qui symbolise parfaitement son amour pour nous. Tels sont les motifs du culte rendu au Sacré-Cœur. Adorer le Cœur de Jésus, ce n'est donc pas autre chose qu'adorer le Verbe incarné, en tant qu'il est revêtu de ces « entrailles de miséricorde dans lesquelles Il nous a visités », dit St. Luc. »

Ainsi compris, le culte du Sacré-Cœur fait partie intégrante de la piété catholique.

But que Dieu nous propose : l'Union intime avec Lui (Fond de la spiritualité du Père Dehon). « *Mois du Sacré-Cœur de Jésus sur les Litanies du Sacré-Cœur* »

Il s'agit donc de nous initier à la connaissance du Sacré-Cœur et de L'aimer ! Mais à ce sujet, que d'illusions !

« Vous êtes dévots au Sacré-Cœur de Jésus, c'est-à-dire vous désirez que la pensée de ce Cœur fasse naître en vous de bons mouvements, de saintes affections, vous fasse verser des larmes, vous remplisse de goûts et de consolations sensibles. Mais vous ne voulez que cela... Ce n'est pas là aimer le Cœur de Jésus, c'est vous aimer vous-même et ne chercher dans ce divin Cœur qu'une vaine et stérile satisfaction, qui aboutit à vous faire croire que votre dévotion est réelle, tandis qu'elle n'est qu'illusoire. Allez au vrai but de cette dévotion, réformez votre propre cœur sur celui de Jésus. Copiez les vertus dont Il vous présente le modèle, imitez sa douceur, son [630] humilité, sa patience, sa charité. Voyez comment Il était affecté de chaque objet, et aspirez de toutes vos forces à vous mettre dans les mêmes dispositions ; condamnez-vous de n'y être pas et priez-le sans cesse de vous aider à les acquérir. C'est là honorer véritablement le Cœur de Jésus et prendre la voie d'une dévotion solide et intérieure. »

Cette page du Père Grou, que le Très Bon Père cite, page VI, reedit, en termes fort pertinents, le but que poursuit notre auteur en présentant au public ce nouvel ouvrage : c'est ni plus ni moins, de faire de nous d'autres Jésus-Christ.

C'est du saint Paul tout pur ! Aux yeux de l'Apôtre, comme à ceux du Très Bon Père, l'union à Jésus résume le plan de la Rédemption, en ce que se solidarisant avec nous et s'unissant à nous par un lien d'identité mystique, Il fait passer sur Lui ce qui est à nous et sur nous ce qui est à Lui.

Voilà précisément l'humble mais réelle collaboration à cette tâche que le *Mois* du Père Dehon nous demande. Pour l'Apôtre, lisons-nous au 28^e jour du *Mois* (p. 218), nous sommes les Membres du Christ ; « *An nescitis corpora vestra membra sunt Christi ?* » « Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? » (I Cor. VI, 15) « *Vos estis corpus Christi et membra de membro* » « Vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres. » (I Cor. XII, 27) « *Quia membra sumus Corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus* » « Par ce que nous sommes membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. » (Eph. V, 30) Pour l'Apôtre, aussi bien que pour le Très Bon Père, nous sommes « le complément du Christ, comme le tronc est le complément de la tête. » « *Le Christ se complète en nous de toute manière* », « *ex quo ..., totum corpus crescit in augmentum Dei.* » (Coloss. II, 19) Pour l'un et l'autre également, nous ne formons qu'un seul corps mystique : « *in aedificationem Corporis Christi, donec occurramus in virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi* » pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu et à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ (Ephes. IV, 13), un corps qui tend à devenir parfait, d'une perfection qui a pour mesure la perfection de la Tête. (cf. *Mois du Sacré-Cœur de Jésus sur les Litanies du Sacré-Cœur*, XXI^e jour, p. 163 et suiv.)

Pour saint Paul et pour le Père Dehon, enfin, il n'est pas question d'une union de deux choses différentes, bien que régies par l'une des deux ; non, la comparaison doit s'entendre entière, en ce sens que nous serons animés de Sa divinité et remplis de Son Esprit : « *Sicut enim corpus unum est, et membra habet multa, omnia autem membra Corporis eum sint multa, unum tamen corpus sunt, ita et Christus* » « Comme le corps est un et a

plusieurs membres et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. » (I. Cor. XII, 12.) [631] Revêtir le Christ, être plongé dans le Christ, être greffé sur le Christ... toutes ces expressions redisent la même idée : C'est au point qu'il y a une sorte d'osmose spirituelle, et comme une communication d'idiomes entre les Chrétiens et le Christ, que *nous sommes associés à Sa forme, associés à Sa vie, copartageants, concorporels, coédifiés.* (cf. *Mois du Sacré-Cœur...*, p. 126, 151, 218 ss.)

Dans tous ces textes et dans les méditations auxquelles nous renvoyons le lecteur, il est question de Jésus en tant que Sauveur, « *Ipsium dedit caput supra omnem Ecclesiam* », (Ephes. I, 22,) « Il l'a donné pour chef suprême à l'Église. » Et le terme final : Le chef de tout homme ; c'est le Christ, mais le chef du Christ, c'est Dieu.

Il y a, entre la vie de Jésus et notre vie surnaturelle, similitude, identité et union : *Similitude* : en effet, il n'y a pas deux sortes de grâces habituelles, de cette grâce par laquelle nous devenons participants d'une manière réelle, formelle, mais accidentelle à la nature et à la vie divine¹¹⁸, et capables de produire des actes intrinsèquement divins. C'est le même Esprit-Saint qui, en Jésus, est le principe de cette grâce habituelle et le principe même de nos grâces actuelles. (*Mois du Sacré-Cœur...*, 2^e jour, p.10.) Il y a *identité* et *union* : le Père Dehon le montre bien en citant sainte Marguerite-Marie, lorsqu'il commente la splendide et si réconfortante invocation : « *Cœur de Jésus dont la plénitude se répand sur nous, ayez pitié de nous !* » (*Mois du Sacré-Cœur...*, p. 126.) Nous avons le Saint-Esprit, mais nous l'avons parce que Jésus possède la plénitude de cet Esprit divin ; et que c'est cette plénitude qu'il devait faire déborder sur nous, selon le mot des litanies, aussitôt qu'il aurait accompli son Œuvre rédemptrice. Nous L'avons, parce que Jésus l'a mérité : « *Et moi je prierai le Père et il vous donnera un autre Paraclet.* » (avocat, consolateur) (St. Jean, XIV, 16) Nous L'avons enfin parce que Jésus continue à nous Le communiquer, selon l'expression du Concile de Trente, à chaque instant. D'où les affirmations du Sauveur : « *Nemo venit ad Patrem nisi per me.* » « nul ne vient au Père que par moi. » (St. Jean, XIV, 6) « *Sine me, nihil potestis facere,* » « sans moi vous ne pouvez rien faire. » (St. Jean, XV, 5) D'où le mot de saint Jean, si explicite : « *Nondum erat spiritus datus, [632] quia Jesus nondum erat glorificatus.* » Le Saint-Esprit est la puissance divine qui nous anime, c'est l'âme de notre vie. Mais l'influx vital part de la tête et se répand dans les âmes, pour les faire vivre – sur terre – à la manière de Jésus.

« La dévotion au Sacré-Cœur, dit le Révérend Père Bainvel, est une vie toute d'union à ce Cœur aimant, pour sentir ce qu'il sent, vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime ; pour lui plaire en faisant ce qu'il désire, et pour plaire à Dieu en s'appropriant ses sentiments et ses mérites, et l'offrant lui-même à son Père : une vie toute d'amour et de réparation amoureuse... » (Bainvel o. c. p. 68.)

Nous sommes donc invités à nous modeler sur Jésus, à nous transformer en Lui, à nous remplir de ses sentiments, à pouvoir vraiment dire : « Je vis, *non jam ego, vivit vero in me Christus.* » (*L'Année avec le Sacré-Cœur*, Tome I, p. 437)

« Être perdu dans l'abîme du Cœur de Jésus, c'est s'approprier les sentiments, les affections de ce Cœur adorable, c'est vivre de sa vie divine. Dans les chrétiens transformés par l'amour, dit M. Olier, le *moi* est converti en Jésus-Christ ; ils n'ont plus de vie intérieure, que celle du Fils de Dieu, auquel ils sont liés. Cette vie demande qu'ils aient le même esprit que lui, elle leur donne les mêmes dispositions, les anime des mêmes sentiments, leur fait rendre à Dieu les mêmes devoirs, qu'il lui rend incessamment lui-même. » (*Mois du Sacré-Cœur de Jésus sur les Litanies du Sacré-Cœur*, 11^e jour, p. 82.)

Il faut donc aspirer à la perfection de la tête : « *Crescamus per omnia in illo, qui est caput Christus.* » C'est là le résumé de tous nos devoirs de justice, de solidarité, en un mot, le dogme de la Communion des Saints, qui entraîne pour chacun des membres le devoir de collaborer au bien général. Dans cet organisme vivant nous sommes les jointures, les

¹¹⁸ cf. Tanqueray : *Précis de théologie ascétique et mystique*, p. 72. IV^e édit. saint Jean l'Évangéliste, Desclée et Cie. 1924.

ligaments, les canaux de communication ; en conséquence, nous devons pouvoir dire : « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* » « Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ. » (I. Cor. IV, 16)

Comment, pour ce qui nous concerne, amorcer en nous, cette vie d'union ? Innombrables sont les points de départ, qui peuvent nous conduire à l'union intime au Cœur de Jésus, tant l'amour véritable est ingénieux à se manifester. À chacun de laisser parler son cœur et sa foi... Dans sa 21^e méditation, l'auteur de notre *Mois du Sacré-Cœur de Jésus sur les Litanies du Sacré-Cœur* se plaît à reconnaître qu'il passe volontiers du concept des grandes bénédictines, à ceux de sainte Marguerite-[633]Marie, de la Compagnie de Jésus et de l'École française du XVII^e siècle.

La nuance bénédictine de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde le sollicite tout d'abord : plus céleste que terrestre, cette forme de dévotion, avec sa sainte liberté, ses larmes, ses élans d'amour ardent et de confiance plus ferme que le roc, fait du ciel et du tabernacle, le lieu habituel de celui qui prend nos deux saintes pour guides. C'est dire combien cette forme de dévotion détache de ce qui n'est pas Dieu, et laisse l'âme libre pour l'union au Sacré-Cœur !... Avec sainte Marguerite-Marie, notre dévotion se nuance et prend la forme qu'elle revêtait chez la Très Sainte Vierge, chez les Saintes Femmes et chez l'Apôtre Bien-Aimé au Calvaire : l'aboutissant est encore l'union intime, mais accompagnée d'un sentiment douloureux à la vue des souffrances du Bien-Aimé, auxquelles nous n'avons d'ailleurs pas été étrangers. Marguerite-Marie « a choisi pour mission d'offrir à Jésus la myrrhe qui doit embaumer ses plaies. Elle vit au Calvaire ou bien auprès du divin délaissé du tabernacle. Son caractère propre est la compassion, l'amende honorable, la réparation, l'immolation. » (*Mois du Sacré-Cœur de Jésus sur les Litanies du Sacré-Cœur*, p. 160)

La Compagnie de Jésus, dont l'esprit est, selon le mot de sainte Madeleine de Pazzi, – la remarque est du Père Bainvel – « l'esprit de saint Jean l'Évangéliste, un esprit tout d'amour, » oriente les âmes vers le Sacré-Cœur « par la façon humaine de leur présenter Jésus, qui appelle leur dévouement et leur amour ; par l'étude attentive et amoureuse de Jésus, dans sa vie et dans sa mort ; par le ressort qui met tout en jeu, l'amour passionné pour Jésus répondant à l'amour de Jésus pour nous. Les méditations les plus terribles, comme celles du péché et de l'enfer, finissent par un colloque d'amour et de reconnaissance, on pourrait dire par un cri du cœur au Cœur de Jésus... » ajoute encore le Père Bainvel (o. c. p. 386.)

À chacun de se mettre en train, selon les inspirations de la grâce et du moment : l'amour triomphant de sainte Gertrude, l'amour de compassion de sainte Marguerite-Marie, l'amour ardent de la Compagnie de Jésus en retour de l'amour du Sauveur, d'autres encore, aboutissent tous au même terme : l'union intime la plus parfaite, à laquelle le Cœur de Jésus nous invite à tendre. C'est le fond même de la spiritualité du Très Bon Père.

L'atmosphère idéale de l'intimité avec Dieu : LE PUR AMOUR (*Constitutions des Prêtres du Sacré-Cœur*, et *Examen particulier relatif à cette matière*)

Selon l'article 2 du premier chapitre de nos *Constitutions*, les Prêtres du Sacré-Cœur s'engagent à pratiquer une « *dévotion [634] très spéciale* » au Cœur de Jésus ; c'est-à-dire un amour peu ordinaire, qui soit entre tous le plus parfait, le plus élevé, un amour qui soit, pour ainsi dire, un souffle du Saint-Esprit et nous fasse aimer divinement !... pur, par conséquent, c'est-à-dire sans aucun alliage d'intérêt si respectable soit-il !... tel en un mot, que celui dont nous jouirons au ciel et qui se consommera, à la fois, dans un amour de bienveillance infinie pour Dieu et de réciproque complaisance. Est-ce trop dire ? Il est entendu que nous ne nous essayons à traduire ici que l'ESPRIT DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES DU SACRÉ-CŒUR. Mais cet esprit, le traduisons-nous correctement ? Il est assez facile d'en avoir le cœur net ! L'une de nos règles nous prescrit de faire, chaque jour, un examen spécial sur les devoirs de notre vocation. Or, pour autant que les mots ont un sens, n'est-ce point-là que nous trouverons le code des obligations spéciales qui incombent à un Prêtre du Sacré-Cœur ? Au reste, il s'agit de prescriptions d'une simplicité extrême, mais dont l'extension se révèle prodigieuse. En voici la teneur :

« *Ai-je fait de sérieux efforts, afin d'agir en tout, par amour pour le Cœur de Jésus ?* » (Évidemment

l'examen ne se limite pas à cette seule question, mais il ne renferme au fond que cette pensée. Ce n'en est pas la pensée dominante, mais la pensée unique. Et quiconque n'en saisit pas toute la plénitude, n'a pas à chercher longtemps : il lui suffit de parcourir des yeux du cœur, la suite de ce petit code. C'est le commentaire, ou plutôt l'énoncé de tout ce que nous devons éviter :) « *Le motif de toutes mes actions n'a-t-il pas été ma propre satisfaction ou l'amour des créatures ? N'ai-je point passé un temps notable, sans penser au Cœur de Jésus, à son amour, à l'obligation que j'ai de travailler et de souffrir pour lui ? Mes affections, pensées, paroles et actions, ont-elles toujours été de nature à consoler ce Cœur très saint et très pur, qui connaît tout et est digne de tout mon amour, le Cœur de mon Dieu et de mon Jésus ?* »

En d'autres termes, ai-je constamment préféré les biens de Dieu aux miens, le bon plaisir de Dieu au mien, le triomphe de Dieu au mien ? Lui, toujours ! moi, jamais ! Ou je me trompe fort, ou il y a là les éléments d'une excellente définition du pur amour de Dieu ! Cet amour ne se manifestera pas toujours nécessairement – il faut le reconnaître – par de tendres affections : certes, Dieu veut que nous L'aimions d'un amour affectif, et cela se conçoit ! Plaire jusqu'à charmer est un bonheur et une gloire, dont nous sommes aisément jaloux, [635] d'autant plus que, à tort ou à raison, nous pensons le mériter. Mais Dieu, Lui, le mérite infiniment, et à ce titre, Il a le droit de nous voir nous complaire en Lui ; et nous, d'autre part, nous en avons tant besoin, notamment pour l'oraison, qui est l'âme de la vie ! C'est en effet du cœur que la vérité monte le mieux à la tête :

« Les sentiments du Cœur l'emportent de beaucoup sur les représentations toujours fictives de l'imagination pure. Si on écoute le récit d'une scène de la Passion, ce sera d'abord et avant tout avec le cœur qu'on l'écouterait. Le temps employé en efforts de volonté pour se représenter les détails matériels, est perdu pour le cœur. Si le cœur est d'abord saisi, l'imagination agira d'elle-même et dans une mesure bien suffisante. Quand le cœur est vivement impressionné, toutes les autres facultés ou se taisent, ou concourent, suivant leur rôle spécial à l'action qui se passe dans le cœur. Le meilleur moyen de permettre à l'action de la grâce du Cœur de Jésus d'agir, c'est de faire dominer l'action du cœur, et cela dépend de la volonté. Les touches de la grâce n'en dépendent pas, il est vrai, mais elles sont toujours d'autant plus fructueuses et plus puissantes, que le cœur est plus libre et s'ouvre davantage. C'est toujours sur le cœur que la grâce agit. Elle n'agit sur la volonté qu'après avoir passé par le cœur, selon cette parole de l'Apôtre : « *Diffusa est gratia in cordibus nostris, per Spiritum Sanctum.* »¹¹⁹ »

Voilà pourquoi le Père Dehon mettait tant d'instances à réclamer le don du cœur. (voir : *De la Vie d'amour envers le Sacré-Cœur de Jésus*, 23^e Méditation, p. 236.) Qui sait si, après avoir accédé aux désirs du Très Bon Père, sur ce point, Dieu ne nous fera pas la grâce d'une intimité plus sublime avec Lui ? C'est en effet, d'une façon habituelle, chez les âmes qui ont correspondu à ses avances, que Dieu cherche cette gloire en leur accordant les grâces de choix, dont il sera brièvement question, sous peu, en traitant du *Directoire* : selon le mot de saint Thomas « *virtutes dona praecedunt.* » Rien, en effet, ne touche davantage le Cœur de Jésus, que de nous voir aux petits soins pour éviter de fermer jamais notre cœur aux inspirations que le Saint-Esprit peut y exciter ; mais aussi, rien de plus capable de nous attirer cette grâce insigne, que d'en solliciter la faveur, tout en offrant à Dieu l'hommage continu d'un AMOUR EFFECTIF, d'ailleurs toujours à notre portée :

« Vivre d'amour et d'immolation consiste à réserver exclusivement à employer, comme une chose consacrée, notre être et toutes ses facultés à [636] l'accomplissement du bon plaisir de Dieu... » (*Constitutions*, 9.) Combien sont rares – ajoute le *Directoire*, p. 7 – les âmes desquelles Notre-Seigneur est aimé d'un amour pur et désintéressé. C'est cet amour qui ne se meut, n'opère et n'agit qu'en Lui, pour Lui et par Lui que Notre-Seigneur demande de nous, mais que nous Lui retirons si fréquemment, après le Lui avoir donné quelques instants : « *Praebe, fili mi, cor tuum mihi* » (Prov. 23, 26) « Mon enfant, donne-moi ton cœur, » ton amour, ta volonté, ton intention, qui seules donnent de la valeur, aux yeux de Dieu, aux actions les plus grandes comme aux plus petites. C'est ce que saint Augustin voulait exprimer par ces paroles : « Aimez et faites ce que vous voudrez. » (*Directoire*, p. 8, 9.) « On n'a besoin, pour être victime, ni de santé, ni de force. On a toujours un cœur pour aimer, un corps pour agir et souffrir et cela suffit. » (id. p. 174.) « Le pur amour est notre vie et notre but. Notre-Seigneur nous conduira à la Sainte Trinité. Avec Lui, avec son divin Cœur, nous offrirons à la Sainte Trinité nos

¹¹⁹ « *Voie d'amour* » III^e Section, Ch. VIII, p. 6, 7, 8

sacrifices habituels d'adoration, d'amour, de réparation et de prière, » (id. p. 175) afin de toucher plus sûrement le cœur de Dieu ; car la vie du prêtre, et surtout la nôtre, est une vie où doit dominer le cœur. C'est la révélation de son Cœur – et non celle de ses foudres – que l'on trouve toujours et partout, à chaque page de l'Évangile – même à celle de Gethsémani, qui nous le montre en présence de Judas, – dans les sacrements, dans la vie de l'Église depuis ses origines jusqu'à nos jours. Aussi est-il à souhaiter que les âmes consacrées tout au moins fussent assez simples pour permettre au Sacré-Cœur d'établir, entre Lui et elles — à l'oraison et à la Sainte Messe par exemple — des relations personnelles, directes, amoureuses, aussi constantes que possible. Et cela n'est réalisable que dans le cœur et par le cœur. Ceux qui seront dociles à cette douce action de la grâce, sortiront de l'oraison avec une riche provision de force et de générosité pour toute la journée.

Ne semble-t-il pas que l'illusion puisse aisément se glisser dans cette pratique ? Notre amour ne risque-t-il pas d'être seulement « *verbo et lingua* », lorsqu'il s'en tient aux banalités de la vie quotidienne ? Eh bien non ! L'amour de Dieu ne se manifeste pas nécessairement par les œuvres, même héroïques. Il s'en trouve parfois – et le vœu du Très Bon Père était que nous ne devenions jamais de ce nombre¹²⁰ – qui prennent une grande part aux luttes de l'Église, mais avec des pensées de vaine gloire et d'ambition. S'ils combattent c'est, au fond, qu'ils visent à une réputation de héros, et rêvent en secret d'attribuer leurs succès éventuels à leur valeur, à leur courage et à leur habileté, oubliant que, sans Lui, nous ne pouvons rien !

[637] L'illusion est si facile, en pareilles circonstances, que l'on pourrait se demander si le Très Bon Père fut seulement poussé par des considérations d'humilité, lorsqu'il prescrivait à ses Fils, dans les *Constitutions* d'ambitionner de préférence les fonctions humbles et cachées ! En réalité, notre bon Sauveur nous fait beaucoup d'honneur et nous témoigne non moins de confiance, lorsqu'il daigne nous tracer cet idéal fantastique : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait !* » sans pourtant se faire la moindre illusion, sur ce qu'il peut attendre de l'humanité ! Quoi qu'il en soit, si les « infiniment grands » ou les prouesses les plus remarquables voient progressivement s'évanouir, dans le temps et dans l'espace, beaucoup de ce qui faisait à nos yeux leur grandeur, s'il est vain de se livrer à d'inutiles recherches sous l'angle de Sirius (tant, de cet observatoire, les grandes choses humaines se dégradent, pour ainsi dire, jusqu'à disparaître dans l'ordre des quantités tout au plus infinitésimales), comment ne resterions-nous pas désenchantés à la pensée de ce qui peut bien subsister de nos bonnes actions – fussent-elles d'éclat – aux yeux de Celui qui est l'infini de perfections infinies, si sa grâce ne leur conférait une valeur transcendante et divine.

« D'où te vient, ô Thérèse, — (se demande un poète délicat)
 ... une si grande gloire
 Qu'elle éclipse l'éclat des héros de l'histoire ?
 C'est qu'aux yeux de Jésus (car c'est Lui qui l'a dit) :
 Le secret d'être grand, c'est de rester petit¹²¹ ! »

et d'aimer beaucoup... Son intention est de nous voir demeurer inconnus, méconnus même comme notre Fondateur, et que nous passions s'il le faut pour inexpérimentés aux yeux du monde, plutôt que de L'abandonner ou de nous détourner de Lui, en nous jetant de la poudre aux yeux, mais en réalité, affairés à notre propre gloire ou à notre propre satisfaction. Voilà la vérité ! Un ouvrage spécial ne sera pas superflu – pensait le Très Bon Père, au souvenir du surmenage habituel qui fit de lui, comme le disait de Jésus, le Vénérable Père Chevrier « *un homme mangé* » – pour mettre les âmes consacrées en garde contre ce danger si gros de conséquences : [638]

« Haud ignara mali, miseris succurrere disco. »

¹²⁰ T. Révérend Père Dehon : « *À mes missionnaires* » (avis manuscrits)

¹²¹ L. Rabanit : « *Alm. de Ste Thérèse de Lisieux* ». 1936. Nouvelle Sté Anonyme du P. de C. 5 Boul. de Strasbourg, Arras

Ce seront les *Couronnes d'amour envers le Sacré-Cœur*, auxquelles feront écho tout spécialement nos belles prières de communauté, si riches de doctrine.

Contre la « fièvre du divertissement » « Les III Couronnes d'amour » au Sacré-Cœur, bases de notre dévotion au Sacré-Cœur

Ce que le rosaire est à la dévotion à la Très Sainte Vierge, nos trois Couronnes d'amour le sont à la dévotion au Sacré-Cœur. Ces formules de piété consistent, tout simplement dans trois chapelets d'invocations au Sacré-Cœur, répétées en méditant successivement les manifestations principales de l'amour du Sauveur, que saint Jean Eudes met à la base de sa dévotion au Sacré-Cœur : L'INCARNATION, LA PASSION, L'EUCCHARISTIE. Dans les trois petits volumes qu'il consacre à ces mystères, le Père Dehon nous fait surtout pénétrer dans l'intérieur de Jésus pour nous aider à jeter les bases de notre dévotion au Sacré-Cœur (1^{re} Couronne, 1^{re} méditation) et vise à nous interioriser de plus en plus.

Ainsi dans la deuxième méditation de la Première Couronne (Incarnation, Vie cachée, Vie publique) le don que Dieu nous fait de son Fils nous laisse-t-il insensible ? Écoutez ce qui se passe dans l'intérieur de Jésus : « ...Dieu a conçu, dès le commencement, le dessein de la Rédemption. *C'est l'objet de l'étonnement de Notre-Seigneur lui-même* : « *SIC enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret !* » « Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils ! »

À la méditation suivante, ce sont les desseins du Verbe que l'Auteur nous dévoile : « *Ecce ego, mitte me !* » « Me voici, envoyez-moi ! » dit le Verbe à Son Père, tandis que se dessine à l'horizon, la Passion, l'Eucharistie et son Cœur d'homme uni à sa divinité, idéale réplique anticipée du cœur dégénéré de ses frères qui failliront ! Plus loin, (5^e méditation), c'est l'« *Ecce venio* » qui nous est présenté, « simple intention ou vœu formel », comme le cri d'amour qui résonnera en harmonique, dans le cœur des religieux. À la VI^e méditation, les battements du Cœur de Jésus ont leur « écho dans le Cœur de Marie de sorte que l'amour, dans ces deux cœurs, devient le même, prend le même objet, la même intensité et déborde sur les hommes ». À Bethléem (deuxième mystère, première méditation) « Approchez [639] sans crainte, c'est un Dieu de paix, c'est l'Emmanuel, c'est la paix en personne. « *Erit pax* » avait dit Michée. « Dieu n'est plus ici un juge irrité, c'est un père, un frère même et un ami. « *Pax hominibus*. » Le Cœur de Dieu s'est ouvert dans le Cœur de Jésus. »

On voit la manière. Pas de question d'École ! La dévotion au Sacré-Cœur du Père Dehon n'est – à proprement parler – ni gertrudienne, ni eudistique, ni paraysienne, ni autre. À l'une, à l'autre, à toutes les Écoles il emprunte copieusement, mais avec une parfaite liberté d'allure, comme le fleuve emprunte, pour une bonne part, à ses affluents les eaux qui le grossissent. Et c'est ainsi que tout au long de ces délicieux volumes, l'Auteur nous insinue, à la manière de saint Jean Eudes cette fois, semble-t-il, la décision de rendre amour pour amour au Cœur de Jésus, jusqu'aux suprêmes renoncements de la vie religieuse ; ou mieux encore, comme Marie des Vallées, la résolution d'aimer, de compatir, de souffrir, de se complaire et de jouir, comme le Cœur de Jésus nous y entraîne : « *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* » (Phil., II, 5) La méditation préliminaire de la Troisième Couronne (page 4) le montre nettement.

Ainsi donc, il s'agit de nous « dégager des créatures », selon le mot de l'auteur (III^e Couronne, p. 4) pour nous attacher à Dieu jusqu'à calquer notre mentalité sur celle du Sauveur. Est-il besoin de le dire, rien de tendancieux dans cette conclusion. Il s'agit de doctrine, et non de réclame, le Père Dehon ne profanera point son talent d'avocat à faire du « *compelle intrare* » une règle de son Institut ! Ce n'est pas dans l'Église, mais chez Molière, que les personnages font passer leurs intérêts sous le couvert de conseils apparemment désintéressés :

« Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse ! »

Le bon Dieu, Lui, n'a pas besoin de nos mensonges pour faire entendre les conseils évangéliques, qui restent des CONSEILS !

« Que faire devant l'amour (du Cœur de Jésus), se demande le Père Dehon, sinon Lui rendre une immolation aussi complète de notre cœur et de nous-mêmes, qu'il nous sera donné de le faire. » (III^e Couronne, p. 4) – Mais il n'a garde d'oublier, que les voies de Dieu sont différentes, pour chacun d'entre nous ; toutefois, « dans tous, le Sacré-Cœur de Jésus doit [640] vivre... » (III^e Couronne, p. 199) Notre amour de retour se traduira donc par des fruits de vie chrétienne ; et ces fruits seront poussés, par certains, « *que celui qui a des oreilles pour entendre, entende...* » jusqu'à la parfaite maturité, ou encore – sans figure de langage – jusqu'aux suprêmes immolations de la vie religieuse. Le but est de savoir ce que Dieu préfère pour chacun d'entre nous.

La perfection ne consiste-t-elle pas – en toute rigueur de terme – à nous soumettre amoureusement à la volonté toujours idéale de Dieu, à nous appliquer nous-mêmes avec tous nos actes à Dieu, selon la remarque de saint Thomas : « *sanctitas dicitur, per quam mens hominis seipsam et suos actus applicat Deo* » ? Or, cette volonté n'est pas seulement générale.

En toute circonstance, Dieu daigne honorer chacun de ses enfants d'une attention toute particulière et nettement déterminée. Saint Paul nous en avertit : « *Unusquisque proprium donum habet ex Deo.* » (I. Cor. VII, 7) Il faut donc nous appliquer filialement à connaître et à réaliser, pour autant qu'il est en nous, ces desseins de Dieu. La plupart du temps sa volonté commence par se révéler d'une manière privée, intérieure, par sa grâce et par les circonstances. Rien de mieux alors que d'y prêter attention et de se préparer à en tenir compte. Ensuite elle devient extérieure, officielle, non de but, mais de voie déterminée, et qui se traduit en ce qu'elle impose des modalités différentes. « Chacun des amis du Sacré-Cœur doit reproduire ce divin Cœur d'une manière spéciale et distincte, selon son attrait et le degré où la grâce l'appelle ; mais dans tous, le Sacré-Cœur doit vivre ; ce Cœur qui aime toujours, et toujours s'immole ; ce Cœur qui s'oublie sans cesse, et ne se lasse pas de se donner, ce Cœur qui est le Cœur de Dieu, qui n'a cessé de s'offrir et de se consacrer pour nous, le premier, le plus beau et le plus grand des cœurs d'Oblats et de victimes d'amour. » (Troisième Couronne, Conclusion)

Ainsi, pour nous arrêter à un exemple, le désir officiel de Dieu, pour nos novices, jusqu'à preuve du contraire, est qu'ils deviennent religieux, prêtres, réparateurs, puisque le Sacré-Cœur les a conduits, comme par la main, jusqu'au seuil du noviciat. La principale de ces modalités est, sans doute, celle qui constitue notre différence spécifique : la réparation. Elle est d'ailleurs relativement plus parfaite, en ce sens qu'elle suppose les deux autres, ou s'en accommode aisément ; mais toutes se compénètrent et nous ne sommes de parfaits réparateurs que si nous sommes en même temps des prêtres au sacerdoce intégral et des religieux parfaits. Sinon, ce serait oublier le conseil du [641] Sauveur, de bâtir sur la pierre et non sur le sable. (I^{re} Couronne, p. 152 à 163 et III^e Couronne, p. 157)

C'est chaque jour qu'il importe de reprendre à la base le travail de l'édifice spirituel que nous élevons à la gloire de Dieu. Car un religieux, c'est un chrétien parfait. La notion de la vie chrétienne habite une lumière quasi inaccessible, en ce sens que nous ne pouvons la voir qu'en faisant effort. D'où l'utilité de la regarder souvent, afin d'y accommoder nos yeux ; c'est pour nous y aider que le Père Dehon a tant écrit. Rien de plus opportun, car il nous faut de la vie chrétienne, *une idée solide*, qui n'ait rien à craindre du sentiment et de ses fluctuations, de l'imagination et de ses caprices. Le Père Dehon y revient à chaque page de ses écrits ascétiques ; c'est sans doute qu'il croit ceux qui lui font l'honneur de le lire, plus aptes à le comprendre que les Corinthiens, à qui saint Paul disait :

« Mes frères, ce n'est pas comme à des hommes spirituels que j'ai pu vous parler, mais comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants dans le Christ. Je vous ai donné du lait à boire, non de la nourriture solide, car vous n'en étiez pas capables et vous ne l'êtes même pas à présent, parce que vous êtes charnels. » (I. Cor. III, 1-2)

Ce qui caractérise cette vie, le Père Dehon nous l'a rappelé précédemment, c'est la

présence de Dieu en nous, et la vie de Jésus en nous, poussée jusqu'à l'union la plus intime : « *Un ami du Sacré-Cœur*, lisons-nous dans la VI^e méditation de la III^e Couronne, *doit faire revivre en lui le Sacré-Cœur* » Jésus est en effet notre vie. Moralement ou physiquement – se demandera peut-être le lecteur ? – Nous concluons facilement à une vie morale, à une vie d'imitation. Pour nous, au premier abord, c'est « *ayez en vous les mêmes sentiments du Christ Jésus* » (Phil. II, 5.). « *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ.* » (I Cor. XI, 1) C'est une erreur ! Quand saint Paul recommande l'extérieur de Jésus, c'est en conclusion d'un principe qu'il suppose admis : « *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus.* » « Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi par l'esprit. » (Gal. V, 25) Retournons-le : « *Si spiritu ambulamus, spiritu vivamus.* » – Non ! il s'agit d'une vie *réelle*. Notre-Seigneur nous le dit clairement : « *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* » « Celui qui me mange, vivra aussi par moi. » (St. Jean, VI, 57) « *Ego sum vitis, vos palmites.* » « Je suis la vigne, [642] vous êtes les branches. » (St. Jean, XV, 5) Or c'est bien au sens physique que la branche vit du cep. De même, c'est au sens réel que nous vivons surnaturellement de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Paul le comprend ainsi : « *Vivit in me Christus.* » (Gal. II, 20) Il en appelle même à la comparaison du corps dans le texte déjà cité : « *Membra sumus Corporis ejus, de ossibus ejus.* » « Nous sommes membres de son corps (formés de sa chair et de ses os). » (Eph. V, 30) Autant de textes que nous avons maintes fois signalés au passage dans l'œuvre ascétique du Père Dehon. Aussi comprend-on le développement donné à cette pensée si dogmatique, dans la première méditation du 1^{er} mystère, par exemple : « Le Sacré-Cœur nous a donné plus que tous les biens en nous donnant la source même. Il a voulu nous donner l'arbre qui porte ces fruits. Il se donne Lui-même à nous. Il a voulu s'unir intimement à nous. La raison repousserait une telle croyance, si la foi ne nous l'imposait. »

Quant au *comment* de cette vie, les faits nous poussent à essayer d'en percer le mystère, non plus dans l'ordre moral, mais dans l'ordre ontologique : En Jésus deux natures. Dès le premier instant, tout s'est passé comme si l'Humanité de Notre-Seigneur s'était offerte au Verbe, Lui disant : « Voici que je viens pour accomplir votre volonté ! *Ecce venio !* » (5^e méditation de la 1^{re} Couronne, p. 46) C'est le comment de l'oblation qui se continue, pour se terminer au Calvaire : l'humanité du Sauveur est, par rapport au Verbe, dans l'attitude de la dépendance la plus absolue et de l'adoration la plus profonde, au point que, toute sa vie, l'Homme en Jésus ne fait rien de son propre chef : « *Non potest Filius a se facere quidquam.* » « Le Fils ne peut rien faire de lui-même. » (Jean V, 19) « *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* » « La doctrine que je prêche n'est pas ma doctrine. » (St. Jean VII, 16) Il est conduit au désert par le Saint-Esprit. C'est par l'impulsion du Saint-Esprit qu'il s'offre au sacrifice de la Croix.

La vie chrétienne consiste donc à prendre à l'égard du Verbe, qui vit en nous, les dispositions que la Sainte Humanité de Jésus prenait à l'égard du Verbe ; et cela afin qu'il vive en nous et qu'il y vive d'une vie toujours plus débordante.

N'est-ce point la pensée que nous retrouvons dans un grand nombre de [643] prières que renferme le *Thesaurus Precum* de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur ? Par exemple à la prière du matin dont voici un passage : « O Dieu, qui avez voulu que votre Fils unique, vivant de toute éternité dans votre sein, vint vivre et régner pour toujours dans le cœur de la Vierge Marie, nous vous en supplions, accordez-nous d'honorer à jamais cette très sainte vie de Jésus et de Marie dans le même Cœur, *de ne faire qu'un seul cœur entre nous et avec eux* (c'est nous qui soulignons), et de suivre en toutes choses votre bon plaisir avec un si grand amour et une volonté si généreuse, que nous méritions d'être trouvés, par Vous, conformes au Cœur de Jésus. » Et à la prière de neuf heures, si émouvante dans sa simplicité, ce trait de la fin : « Unissons-nous à ces trois saints Cœurs, parfaits modèles de la vie religieuse et d'immolation. » À midi, l'examen spécial (sur les obligations de notre état, que nous avons rapporté plus haut) est une sorte d'auscultation, permettant de constater si notre cœur rend bien le même son que le Cœur de Jésus. Enfin au moment de terminer la prière du soir, cette ultime objurcation : « *Unissez si bien nos cœurs au Vôtre*, que nous puissions dire avec l'Épouse du Cantique : « *Je dors, mais mon cœur veille* ». Que notre cœur uni pendant notre sommeil à celui de Jésus votre Fils, se porte vers Lui à notre réveil avec une nouvelle ardeur et un nouvel amour, afin que nous soyons prêts à nous dévouer à son saint

service et à accomplir son adorable volonté, comme voulant être les victimes de son Cœur, à la vie, à la mort. »

Que pourrait-on ajouter pour caractériser la vie religieuse réparatrice ? Rien ! Nous y sommes en plein. Mais si cela est vrai pour tous les hommes, combien peu y songent ! Il est venu et les siens ne l'ont pas reçu ! Ce fut vrai en Bethléem de Judée, n'est-ce pas encore d'actualité pour le Verbe venant en nous ? Alors !... « *Numquid et vos ?* » « Que dit-on du Fils de Dieu ? » Et nous ?... Jésus s'est choisi des amis : « *Ego elegi vos* » et ces amis parmi les intimes, saint Pierre nous l'apprend, « *Ecce nos reliquimus omnia* » ce sont ses religieux. Sans douté, nous Le connaissons mieux par ses actes, mais le but (servir Dieu exclusivement), mais les moyens (dépouillement, renoncement), qu'est-ce donc sinon l'ensemble des traits les plus beaux et les plus sublimes de la vie du Sauveur et de son Esprit ?

Rien ne rend mieux ces divines splendeurs de notre dogme que l'admirable prière de saint Sulpice, qui clôt notre méditation matinale :

« O Jésus qui vivez en Marie, venez et vivez en vos serviteurs avec votre esprit de sainteté, la plénitude de votre puissance, la réalité de vos ver-[644]tus, la perfection de vos voies, la communication de vos mystères. Dominez toute puissance ennemie par votre Esprit, à la gloire du Père, Ainsi soit-il. »

L'un des plus beaux fruits de l'union intime : L'amour de retour envers le Sacré-Cœur « *De la Vie d'amour envers le Sacré-Cœur* » de Jésus et Directoire spirituel.

Le petit ouvrage de 343 pages intitulé *De la Vie d'amour envers le Sacré-Cœur de Jésus* est capital, parmi tous les autres, dans l'œuvre ascétique du Père Dehon ; et quoique formant un tout bien homogène, avec ses quatre parties (MOTIFS de l'amour ; FORMES de l'amour ; MOYENS pour acquérir et conserver la ferveur de l'amour ; EFFETS de l'amour), il nous semble revêtir encore une plus grande richesse de sens lorsqu'on en rapproche la doctrine de celle que mettent en lumière les deux premiers chapitres de nos *Constitutions* et les premiers paragraphes du *Directoire spirituel des Prêtres du Sacré-Cœur*.

La fin spéciale à laquelle nous consacrons notre vie, est tout d'abord, de répondre à l'amour du Cœur de Jésus. Neuf méditations nous y peuvent aider, au début de ce nouvel ouvrage.

Nous sommes voués à l'amour, c'est notre vocation spéciale. Au risque de multiplier les redites, il importe de revenir sans cesse à cette question capitale : Le véritable but poursuivi par Notre-Seigneur ne pouvait être que la gloire de Dieu, car la fin de ce que Dieu opère ne peut être que Dieu lui-même. Mais sa gloire n'est complète que si tous nos cœurs sont à Dieu : « *Universa propter semetipsum operatus est Deus.* » Il faut donc que les cœurs des hommes soient gagnés à Dieu. Aussi, comme Jésus les aime ! Comme Il les aima toute sa vie, comme Il les aime de son ciel ! (voir : *De la Vie d'Amour*, p. 28-89)

Selon le plan de la Providence, c'est par Jésus que nous devons aller au Père, c'est donc *pratiquement* à l'amour du Cœur de Jésus que nous devons répondre. Or, cet amour, c'est celui qui a poussé Jésus à tout sacrifier pour les hommes, tout, jusqu'à Sa vie terrestre (voir 6^e et 7^e méditations) ; c'est celui qui L'a porté à l'institution de la Sainte Eucharistie (voir 8^e méditation) ; c'est celui qui Le fait descendre jusque dans nos cœurs afin d'y pouvoir « interpellé » pour nous ; afin que de ces cœurs d'hommes, la religion de l'amour monte vers Dieu, digne de [645] Lui, et qu'ainsi Dieu ne soit pas frustré des dignes hommages auxquels Il a droit : « *Personne ne peut pousser l'amour plus loin !* »

Et parce que c'est toujours le même amour qui palpite dans son Cœur, c'est toujours avec les mêmes sentiments qu'il nous dit et redit sans cesse : « *Venez tous à moi !* » (voir 3^e méditation, p. 30. « Dieu veut que nous l'aimions ») C'est avec les mêmes instances que le « *Sitio* » du Calvaire, si souvent rappelé par le Père Dehon, jaillit de ses lèvres, traduisant par ce mot l'immense soif d'être aimé, qui dévore son Cœur souffrant et délaissé. Car, nous le

devinons bien, il ne s'agit plus de dire à l'humanité : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu...* » Certes, même si le monde n'avait jamais connu Jésus, Dieu aurait dû être aimé : la droiture naturelle crie qu'il faut aimer de toute l'énergie de son être. Celui dont on a reçu tout ce qu'on a et tout ce qu'on est... (4^e méditation, 1^o) Mais l'expérience est faite, ainsi que la note l'auteur, dans la 3^e méditation, 2^e point (« Nos résistances ») : L'humanité recherche ses propres intérêts *apparents*, et borne son horizon aux limites de la terre. Notre-Seigneur imagine donc autre chose, IL NOUS AIMA LE PREMIER ! (cf. Les méditations 6 à 9) À ce titre sûrement, il mérite, plus que jamais, notre amour, surtout si l'on considère *Qui est Celui qui aime* : (c'est le Fils de Dieu, Dieu Lui-même, et Il n'a pas besoin de nous !...) *quels sont ceux qu'il aime* (Il nous a réconciliés quand nous étions ses ennemis !...) enfin quelle a été et quelle est encore *l'infinie puissance de son amour* (4^e méditation II. et III.) Là encore, l'expérience est concluante ! Il a fallu les révélations de Paray et que Notre-Seigneur se manifestât dans l'appareil de la souffrance, délaissé, abandonné, couronné d'épines, souffrant et se plaignant de ces délaissements, de ces abandons qui le blessent jusqu'au Cœur, concluant enfin : tout cela je le compte pour rien si, en définitive, vous M'aimez, si vous devenez le consolateur que j'ai cherché, sans le trouver jusqu'ici. Une fois de plus faut-il en appeler à l'expérience ? Son dernier mot n'est certes pas encore dit ; mais qu'a-t-elle tout au moins donné jusqu'ici ? Le Sacré-Cœur avait demandé un temple... Ce temple s'élève à Montmartre ! et combien d'autres encore lui ont été offerts !... Mais Notre-Seigneur voulait quelque chose de plus ... Évidemment il y a [646] des fidèles qui connaissent l'amour de Notre-Seigneur et y répondent par les diverses formes de l'amour, dont il est question aux méditations 10 à 15. Tout au moins, faut-il entretenir la ferveur de cet amour : les méditations 16 à 28 en indiquent les moyens, et les dernières (29 à 33) en rappellent les fruits. Malgré tout, la 7^e Méditation de la *Vie d'Amour* (p. 74) et la *Couronne d'Amour* l'ont constaté : le nombre de ceux qui croient ; à l'amour du Cœur de Jésus et surtout en tiennent compte, est encore bien minime. Et parmi ceux qui L'aiment, combien peu Lui font hommage d'un amour pur, c'est-à-dire désintéresse ! Le plus grand nombre, même des âmes privilégiées, que Notre-Seigneur comble journellement de ses bienfaits, pensent, au fond, bien peu à Lui et passent leur temps à s'occuper d'elles-mêmes, de leurs satisfactions corporelles ou spirituelles, quand encore elles ne font pas des créatures leur but. Le danger est grand d'en venir alors insensiblement à ce que Berdiaeff appelle une certaine « *camaraderie* » plus ou moins déguisée « *avec l'antéchrist* », remplaçant l'amitié intime avec le Christ Jésus (10^e à 15^e méditations). À ce sujet, le Père Dehon aimait à propager, avant la guerre, le *Message du Sacré-Cœur au cœur du prêtre*, qu'un religieux Mariste semble avoir tenu d'une âme privilégiée. En voici les pensées principales :

« J'ai froid ! J'ai soif ! J'ai faim !... Dis à mes bons prêtres de me réchauffer de leur amour, de me donner des âmes, des âmes ! Ne suis-je pas mort d'amour pour elles ? Tous les trésors de mon Cœur sont ouverts ; plus les nations s'éloignent de moi, me repoussent, plus ma douce Mère me presse d'ouvrir les trésors d'amour, de miséricorde, de sanctification de mon Cœur... La dévotion à mon Cœur me gagne des multitudes d'âmes, mais combien sont encore loin de comprendre les trésors infinis de mon Cœur. Si mes prêtres compensaient, en tentant de répondre au désir que j'ai de M'unir intimement à eux ! Ah, crie leur à tous, à ceux qui peinent pour moi dans les glaces du Nord, à ceux qui brûlent sous les feux du Midi, aux vaillants lutteurs qui combattent sous mon étendard, à ceux qui s'épuisent au service des âmes, qui sont accablés de persécutions, de travaux, de contradictions et d'ennuis à mon service, à tous enfin crie leur combien je les aime ! Supplie-les d'entendre l'appel si pressant de mon Cœur, les invitant à descendre dans le fond de leur âme, pour s'unir là à Celui qui ne les quitte jamais !... à s'identifier avec moi, en quelque sorte ! et alors, quelles bénédictions je leur promets !... »

[647] Hélas ! bien peu parviennent à cette union, que le Cœur de Jésus leur a préparée sur la terre ! Et la conclusion qui s'impose : « *Miseremini mei, saltem vos amici mei !* » ne s'adresse-t-elle pas tout spécialement au corps moral que nous formons, à l'Institut fondé par le Père Dehon, précisément pour compenser toutes les froideurs, les indifférences, les ingratitude dont est victime le Cœur de Jésus ?

Le Gardien de la flamme : *Le Cœur sacerdotal de Jésus*

L'homme est créé pour glorifier Dieu. Les Instituts religieux poursuivent tous, eux aussi, ce but. La gloire de Dieu est la fin générale de toute créature, c'est le résultat de l'Incarnation, le fruit de la Rédemption, c'est la passion de tous les Saints, c'est ce qui fait l'unique occupation de ceux qui nous ont précédés dans la Patrie... À notre époque où, plus que jamais, règne « la peste du laïcisme », il importe de raviver cette notion de la gloire de Dieu, que trop souvent éclipse la fascination des bagatelles ! C'est à cette intention que notre Auteur a écrit *Le Cœur sacerdotal de Jésus* (Introduction, VII.).

Partons, pour comprendre ce nouvel ouvrage, de principes immuables, empruntés à la théodicée la plus élémentaire : Tout ce qui existe a reçu l'être d'ailleurs, et se trouve par conséquent dépendant d'un autre. Par suite, la créature n'a pas le droit, logiquement, de ramener à soi les qualités dont elle dispose, mais doit, au contraire, en faire hommage à son Créateur. Du fait que nous sommes des créatures, résulte donc pour nous, l'obligation stricte et impérieuse de respecter cette loi ; du fait que nous sommes doués de raison, cette loi nous astreint davantage encore, puisque nous sommes capables de la comprendre et d'en apprécier la valeur.

Cette loi, qui s'imposait d'une manière plus impérieuse encore à l'homme qu'aux créatures inanimées, l'homme la viola dès l'origine, au Paradis terrestre : au lieu d'adhérer à Dieu et à sa gloire, il s'est retourné et replié sur lui-même. Il a recherché sa propre gloire et faussé l'ordre des relations normales entre le Créateur et lui. Le « *non serviam* » est devenu son attitude la plus instinctive empruntée à Satan, jusqu'à ce que parut sur terre Celui qu'on devait appeler le parfait religieux de son Père. Suivons-le par le menu : « Le Verbe est la gloire éternelle du Père. En rendant gloire et amour à son Père, n'exerce-t-il pas, vis-à-vis de Lui, une sorte de sacerdoce ? » (*Le Cœur sacerdotal...*, 1^{re} méditation) Aussi, au moment de sa naissance, c'est le « *GLORIA in excelsis DEO !* » La gloire pouvait s'arrêter à Lui, Il n'en voulut pas !... Sa doctrine est celle de son Père, [648] ses miracles, ceux de son Père, sa mission, de conduire les hommes à son Père. Au Jourdain, au Thabor, le Père joue le premier rôle, comme à Gethsémani et au Calvaire ; à la dernière Cène, écoutons-Le : « *Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez confiée. Et maintenant, à Vous Père, glorifiez-moi auprès de Vous de la gloire que j'avais auprès de Vous, avant que le monde fut.* » (St. Jean XVII, 4, 5.) Et les actes du Sauveur étaient en parfait accord avec ses paroles ! Toujours Il fut, sur terre, l'Homme de Dieu et le divin Mandataire de l'Humanité auprès de Dieu, l'Homme de ceux dont Il avait bien voulu faire ses frères, pour la gloire de son Père : en tout et partout Il est donc prêtre et victime. (5^e méditation)

Sans doute, le caractère sacerdotal du Christ Jésus, a été très étudié et vénéré dans l'Église, surtout depuis le XVII^e siècle par l'école de Saint-Sulpice ; mais ainsi que le constate le Père Dehon dans la préface du *Cœur sacerdotal de Jésus*, cette notion si splendide et salutaire n'est peut-être pas encore suffisamment familière au grand public catholique. Que de fois, en effet, l'action que le Christ exerce par le ministère de ses prêtres ne se heurte-t-elle pas aux oppositions systématiques de multitudes qui, sans savoir blasphèment le sacerdoce ! Que de fois même, n'arrive-t-il pas que son action se trouve stérilisée ou à peu près, par l'attitude de ceux qui, n'ayant d'yeux que pour l'homme, toujours critiquable en toute rigueur de terme en ceux qui participent au sacerdoce du Christ, sous-estiment « la vénérable dignité des prêtres » dont parle saint Augustin : « *vere veneranda, Sacerdotum dignitas.* »

« S'élevant au-dessus de ces misères, le Père Dehon ne veut voir les prêtres – selon l'heureuse formule de Monsabré – que « dans la splendeur de leur caractère, l'élévation de leurs fonctions, la magnificence de leur pouvoir » autant dire : dans la personne même du Verbe de Dieu incarné sur terre, Prêtre éternel du Père et Type du sacerdoce de la nouvelle loi (1^{re} méditation). N'est-ce pas là l'essentiel ? Et, s'autorisant d'une expression de Thomassin (*De incarnat.* Lib. X, cap. IX) et des Pères, notre auteur parle, en termes des plus ingénieux, de la vocation sacerdotale de Jésus (page 8), de l'unique Prêtre du Père depuis l'Incarnation et pour l'éternité (p. 22), du Cœur incomparable de ce Prêtre unique (p. 36), de la préparation de Jésus-Christ au sacerdoce (p. 43), de ses études (p. 49), de ses retraites et missions (p. 54) ; puis il nous découvre sa théorie et sa pratique de la perfection, le soin dont il entoure les vocations, ses vertus, ses relations, son sentiment exquis de la nature et de l'art, son chef-d'œuvre suprême de l'Eucharistie, son testament, sa mort, enfin sa survivance dans les prêtres actuels et les récompenses qui leur sont promises.

[649] Deux méditations tout particulièrement – la quatrième et la cinquième – ouvrent des aperçus d’une profondeur qui retient l’attention : « Notre-Seigneur Jésus-Christ est l’unique Prêtre du Père, depuis l’Incarnation et pour l’éternité. » L’homme revêtu du sacerdoce n’agit plus, à l’autel, que « *in persona Christi* ». L’effet des paroles de la consécration n’est pas sien, mais il résulte de la Cause principale, du Christ-Prêtre. De sorte qu’à l’autel, le prêtre se borne à servir l’action du Prêtre éternel ! Simple « ministre », il prononce, sur l’ordre même du Christ et avec l’autorité du Christ, les paroles authentiques dans leur fond, qui retentissent pour la première fois au Cénacle, et l’influx d’autorité divine qui traverse le ministre communique seul à ses paroles, une vertu consécrationnelle, expiatoire et rédemptrice, aussi efficace que lors de l’institution de la Sainte Eucharistie. Ainsi, non seulement la Sainte Messe prolonge, dans le temps, la même réalité que le Calvaire, mais encore, lorsque notre divine Victime se donne dans la Sainte Communion, c’est le Christ qui nous incorpore à Lui ! Le sang rédempteur de notre divine Victime circule en nous (5^e méditation), et dans un sens qui donne le vertige, fait de nous – pauvres pécheurs – d’autres Lui-même ! C’est une véritable transfiguration de l’homme qui participe à ce point au sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Quelle aberration de ne pas voir, avant tout ces grandes réalités dans le prêtre !

Dès lors, un nouveau courant est créé : le vœu de saint Paul : « *tout pour la gloire de Dieu !* » est exaucé ! Les prêtres choisis par Dieu Lui-même ont désormais un type idéal, sur lequel il ne leur reste plus qu’à achever de se modeler. (*Le Cœur sacerdotal*, 1^{re} médit. III^e point) Dieu a tant fait pour eux ! À eux d’y mettre du leur ! L’Église leur réserve l’honneur de joindre leur voix à celle du Christ-Prêtre, pour entonner le « *Gloria in excelsis Deo!*.. » leur chant, uni à celui du Prêtre éternel à la Sainte Messe et prolongé dans leur vie, atteint jusqu’au fond des cieux ! Le « *Gloria Patri* » est désormais, à juste titre, le refrain habituel des Psaumes et désormais, il atteint son but ! Les Saints mettent en pratique le précepte du Christ-Prêtre : « *Qu’ainsi, dit Notre-Seigneur, votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* » (St. Math. V, 16) [650] c’est-à-dire : les Apôtres étant la lumière du monde, « doivent faire étinceler partout leurs rayons, car l’Église n’est pas destinée à être une institution secrète à la façon des mystères païens, la lumière du Verbe doit y briller hautement pour éclairer les ténèbres du monde et nulle fausse honte n’a le droit de la placer sous un boisseau ». (Fillion)

La question de la vie religieuse, pour le prêtre. – « Il était dans les desseins de Notre-Seigneur, dit le Père Dehon dans sa 11^e méditation, que les conseils de perfection aient toujours dans l’Église, une réalisation positive et concrète, spécialement parmi les prêtres dans les Instituts religieux de toutes formes. Notre-Seigneur aime les deux formes de vie sacerdotale, la vie séculière et la vie régulière. Il inspire à chacun une vocation propre. » Il voulait que, jusqu’à la fin des siècles, un certain nombre de ses « choisis » suivissent *de plus près encore* l’exemple vivant qu’une trentaine d’années durant, Il avait donné en Palestine : ceux qu’il daigne ainsi mettre à part, n’auront plus désormais aucun souci de leur propre gloire, ils ne posséderont ni famille, ni puissance, que pour en faire monter vers Dieu l’hommage ininterrompu. Il conviendra donc que ceux-là, surtout lorsqu’ils auront été revêtus du sacerdoce, cherchent la gloire de Dieu, non plus seulement parce qu’ils y voient un devoir strict, mais parce qu’ils aiment Dieu d’un amour de fils et qu’ils puisent, dans cet amour, un désir insatiable de repousser tout ce qui est contre la volonté ou la gloire du Père, qu’ils s’emploient à corriger le mal où qu’ils le voient, en tant qu’il s’attaque aux intérêts et à la gloire de Dieu. Simples parcelles de gloire pourtant, que cet idéal déjà splendide ! C’est de l’extérieur ! et « *omnis gloria ejus ab intus !* » « sa gloire est à l’intérieur ! » (Ps. 44, 14) D’autant qu’il est si humain de se rattacher à tout ce qui amoindrit l’idéal ! D’où les considérations transparentes de notre auteur sur la perfection en soi, sur la perfection du prêtre et sur celle du religieux (11^e méditation). « Le bon Maître, en effet, n’enseigne pas seulement le chemin du ciel, par la fuite du péché et la pratique des vertus communes ; Il veut, en outre, conduire les âmes d’élite à la perfection d’amour. Comment ne voudrait-il pas y conduire les prêtres ? » (p.66)

Lorsque, conformément à ces principes, l’homme veut et peut se détacher, non seulement d’esprit mais encore de fait, de tout ce qui n’est pas Dieu, n’est-ce pas là encore glorifier Dieu et sa sublimité ? Renoncer aux biens terrestres, c’est dire que Dieu suffit, que Lui possédé,

rien n'est nécessaire. Pratiquer la chasteté, c'est dire qu'après Lui, tout pâlit ici-bas, qu'il n'y a plus rien de créé qui soit un but final pour nos yeux ni pour notre cœur. Pratiquer l'obéissance, n'est-ce pas honorer sa souveraineté d'une façon tout à fait supérieure ? Quelle gloire rendue à [651] Dieu par l'émission des vœux ! Et surtout quelle gloire en les vivants ! Mais qu'est-ce donc qu'une telle vie, sinon la vie de Jésus continuée et reproduite jusque dans les nuances !... C'est, en effet, donner à Dieu TOUT ce que l'on peut de ce qui Lui est dû, c'est ne rien penser, vouloir, ni faire pour nous, c'est, en définitive, n'avoir de regard que pour Dieu, en vue de L'adorer, de Le bénir, de Le louer, de Le supplier, de Le contenter, de Le satisfaire. N'est-ce pas l'« *abneget semetipsum* » le « *sequatur me* » la marche en avant sur les traces de Celui qui n'avait nul souci, nulle recherche de sa propre gloire, qui ne semblait posséder de facultés et de puissances que pour en faire remonter à Dieu l'hommage ininterrompu ? (11^e méditation)

Franchement, nous ne Le suivrions pas si loin si nous ne L'aimions pas ! Mais si nous aimons Dieu, nous unissons dans cet amour un désir insatiable de ses intérêts, un désir ardent de repousser tout ce qui sera contraire à sa volonté ou à sa gloire, de combattre le mal partout où nous le verrons. Tout cela, qu'est-ce encore, sinon vivre en saint ? Les âmes sont comme la matière de la gloire de Dieu, non parce que philosophes ou théologiens, mais parce que hommes ou chrétiens, mais parce que, à titre de religieux, nous continuons Jésus. « *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* » « De même que mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » (St. Jean, XX, 21). Comme il m'a envoyé pour sa gloire, ainsi je vous envoie pour sa gloire ! « *Tout de Dieu, rien de moi ! Tout à Dieu, rien à moi ! Tout pour Dieu, rien pour moi !* » À ce prix, à nous aussi les joies qui furent celles du Sauveur sur la terre et plus tard, les délices enivrants du triomphe et de la vision béatifique ! (33^e méditation)

Réparation et victimat dans la vie du Père Dehon

Faire de la gloire de Dieu le souci exclusif de sa vie, en acceptant d'y mettre le plus haut prix dont soit capable la nature humaine – celui de la vie sacerdotale et de la vie religieuse – peut-on imaginer un idéal supérieur, aux yeux du jeune Abbé Dehon ? Sans doute, sortant des élites, le jeune Léon possédait, depuis sa plus tendre enfance, la distinction naturelle indispensable au futur prêtre, selon la remarque si juste de Molina : [652] « Dios quiere que sus sacerdotes sean hidalgos » (Molina : *Instruction de Sacerdotes*, Trat. III, Cap. III), sans doute à ses yeux le prêtre apparaissait déjà comme un homme idéalement formé, à la culture aussi parfaite que précoce ; et il se rappelait le premier prêtre de la nouvelle Loi, Jésus qui, à douze ans, étonnait déjà les vieux docteurs par sa science. Mais il voyait avant tout en lui l'homme d'une vertu supérieure, capable de lui donner un tel air de famille avec Jésus, que Dieu n'hésite pas à le faire participer au Sacerdoce de son Fils. Hazebrouck l'avait suffisamment édifié, sous tous ces rapports ! Mais il en coûte pour réaliser un tel idéal. L'avenir allait le lui montrer ! L'Abbé Dehon ira pourtant plus loin encore ! Il suivra, pour ainsi dire, les pas dans les pas, le Prêtre suprême, au sacerdoce duquel il a désormais l'honneur de participer : Comme le Christ Jésus, dans toute sa vie et dans tous ses actes, il sera *prêtre et victime*.

La 5^e méditation du *Cœur sacerdotal de Jésus* (page 29) ne nous dépeint pas seulement le Christ Prêtre, elle nous apparaît, en outre, comme une sorte de mise en formule de la vie du Père Dehon ; et l'article 9 des *Constitutions*, en nous décrivant la vie d'amour et d'immolation des âmes victimes, illustre cette formule du portrait le plus ressemblant qu'il soit de notre Fondateur : « Vivre d'amour et d'immolation – y lisons-nous – consiste à réserver exclusivement et à employer comme une chose consacrée, notre être et toutes ses facultés à l'accomplissement du bon plaisir de Dieu. Telle est la norme qui confère à notre Institut sa note caractéristique et distinctive : C'est là, pour nous, la manière la plus idéale d'imiter la vie de Notre-Seigneur, ce véritable sacrifice d'immolation qu'il offre à tout instant en notre faveur. »

Il est vrai que cet idéal, l'Abbé Dehon eut pu le réaliser dans n'importe laquelle des Congrégations si ferventes de l'époque : d'autant que plusieurs d'entre elles multipliaient – nous l'avons vu – leurs instances discrètes auprès de lui, jusqu'à lui laisser entrevoir les perspectives d'avenir les plus séduisantes. Nous avons apprécié à leur valeur les motifs qui le portèrent à s'en détourner :

« J'avais la vocation religieuse depuis le temps de mon adolescence, dit-il dans ses *Souvenirs*. C'était toujours la conclusion de mes retraites ; mais je n'avais pas de lumières pour faire choix d'une communauté plutôt que d'une autre. Je cherchais et j'attendais. Tout mon attrait était pour le Sacré-Cœur et la réparation. »

[653] Le mot de l'énigme est là, dans ces derniers mots ! Notre héros n'ignorait pas que sa double vocation venait de l'amour de Dieu : « *In caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te* » et qu'elle demandait l'amour de retour. Encore une fois, M. l'Abbé Dehon pouvait y faire honneur dans la première Congrégation de son choix, qui l'eut accueilli. Mais ici se place une question de générosité : La force est aussi indispensable pour éviter le mal que pour faire le bien, surtout quand il s'agit d'un bien constant, d'un bien où nous devons payer de notre personne. Le motif en est que l'effort répugne à notre nature déchue. N'est-il pas vrai que si nous la laissions suivre sa pente, nous inclinerions comme d'instinct au plus commode, au facile, au superficiel, nous contentant du moindre effort ? Combien ne s'en tiennent de gaité de cœur, ou de parti-pris, qu'au strict nécessaire, décidés certes, à s'abstenir des fautes graves, mais aussi éloignés des sommets que des abîmes ! Souples jusqu'à l'obséquiosité, lorsque Dieu parle la foudre en mains, sourds quand il s'adresse au cœur ; satisfaits d'eux-mêmes au demeurant, et se trouvant bien comme ils sont ! En résumé, trop nombreux sont ceux qui ont pour principe de se gêner le moins, possible, malgré qu'il soit dit que le Royaume de Dieu souffre violence..., et qui se mettent par leur défaut d'énergie, au rang des « *ennemis de la Croix de Jésus-Christ*. »

Tel n'était pas l'état d'âme de l'ardent et zélé Monsieur Dehon. Mais ces dispositions eussent-elles été les siennes que la vie régulière dans n'importe laquelle des Congrégations si ferventes de l'époque eut été capable de les redresser. Aussi bien ne s'agissait-il pas, en l'occurrence de nature, mais de grâce. *Dieu lui avait parlé au cœur et lui avait même donné un attrait spécial : celui du Sacré-Cœur et de la réparation*. Et bien qu'il admirât, nous l'avons constaté, tous les Ordres et toutes les Congrégations, – avec successivement une prédilection marquée pour les Franciscains, pour les Assomptionnistes, pour les Jésuites et pour les Pères du Saint-Esprit – au point de vue de son attrait spécial, un Ordre et une Congrégation valait l'autre. La lumière lui faisait défaut pour prendre une décision.

Loin de se dépenser en efforts pour aimer, l'Abbé Dehon les multipliait *parce qu'il aimait*. Voilà pourquoi, semble-t-il, le mot du psalmiste prenait, à ses yeux, une signification tout à [654] fait poignante : « *Sustinui qui simul contristaretur et non fuit !* » Notre-Seigneur cherche des cœurs qui Le consolent par une vie *spéciale* de foi, de générosité, de ferveur et d'amour, qui cherchent à Le dédommager de toutes manières, dussent-ils y sacrifier jusqu'à leur honneur, leur santé, leur vie même, qui, ne connaissant plus de désirs propres, n'aient qu'une chose en vue : aimer, consoler, dédommager le Cœur de Dieu et lui gagner tous les cœurs. (voir *L'année avec le Sacré-Cœur*, Tome II, p. 446 à 454 ; *De la vie d'Amour*, p. 299 ; *Directoire et Constitutions*, passim)

C'est ce que le Père Dehon consigne dans l'adresse portée au Saint Père par Sa Grandeur Mgr Thibaudier, dès l'année 1882 :

« Sensibles aux plaintes exprimées par Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, nous avons eu la pensée qu'il n'était pas superflu d'ajouter encore aux Œuvres déjà si nombreuses, fondées pour honorer le Sacré-Cœur de Jésus, un Institut religieux voué tout entier à cette dévotion si salutaire, à sa pratique, à sa diffusion. Notre-Seigneur, en manifestant son Cœur, a demandé l'amour et la réparation, en ajoutant que c'est

surtout des âmes consacrées qu'il attend cette affectueuse compassion qui doit Le consoler de l'ingratitude du grand nombre, et en exprimant combien est sensible à son Cœur l'indifférence de ces âmes privilégiées. Si donc il convient que le sacerdoce soit au premier rang, dans la satisfaction donnée au Sacré-Cœur de Jésus, n'est-il pas opportun qu'un Ordre sacerdotal s'y consacre tout entier ? » « La plaie la plus sensible au Cœur de Jésus, celle qui Lui est faite par l'ingratitude et l'indifférence de son peuple choisi, n'est-elle pas aussi le plus grand obstacle à ses miséricordes ? La réparation sacerdotale doit être un des principaux éléments de salut. N'est-ce pas comme le couronnement des diverses Œuvres réparatrices, qui ont surgi en ces derniers temps ? Et si le prêtre doit prêcher instamment la réparation, n'est-il pas juste qu'il en donne l'exemple, non seulement en général, en entrant dans cet esprit, mais spécialement par une œuvre sacerdotale toute vouée à ce but ?... »

La Société du Père Dehon sera donc quelque chose de nouveau : Dans cet « *Institut de rédemption* » la prière, l'activité, les sacrifices – infime contribution, rendue sensible au Cœur de Jésus par la sublimité de notre intention, – se conjugueront à travers le temps et l'espace, avec ceux du Réparateur Suprême, *pour nous d'abord...*

« Je n'ai peut-être pas condamné Jésus à mort en commettant des péchés mortels ; mais je l'ai souvent flagellé et offensé par des péchés véniels. Et cela, pour quels motifs ? Par intérêt, comme Pilate, pour satisfaire mes sens, ma vanité, mes passions ; par lâcheté, comme Pilate, parce que je voulais plaire à d'autres, et je ne savais pas me vaincre. J'étais d'abord hésitant, je discutais avec la tentation, puis je cédaï. Je me complaisais parfois dans de fausses excuses, comme Pilate qui se lavait les mains. Cette ressemblance me saisit, me confond. Seigneur, pardonnez-moi ma lâcheté ! » (*L'Année avec le Sacré-Cœur*, I, p. 350)

Réparer *pour les autres ensuite* : Les sectaires et les indifférents de la Passion ne sont pas les seuls que la terre ait portés :

« N'ai-je pas ma part dans ce concert de cruautés ? Sans doute, pas directement... mais si je n'ai pas coopéré formellement aux offenses faites à Jésus par la société contemporaine, j'ai à me reprocher ma trop grande indifférence. Je n'ai pas crié « *Crucifigatur* », mais j'ai fui comme les Apôtres... Je ne réagis pas assez contre le courant d'impiété, je ne suis pas près de Jésus, je ne Le console pas. J'ai donc, hélas quelque complicité avec les bourreaux. Pardon, encore une fois, Seigneur, pour toutes mes lâchetés. » (id.)

Pour compenser ce déluge d'iniquité, Jésus a offert à son Père le mérite qu'il eut à souffrir ce qu'il a souffert !... et par-delà le temps, son regard embrassait dans le détail (où l'époque présente eut sa part comme les autres) l'immense dette tant de fois aggravée, depuis tant de siècles... Jésus a donc souffert par nous. Son Cœur glorieux n'en peut certes plus souffrir actuellement, mais il a gardé le souvenir de ce que nous Lui avons coûté. Impossible donc qu'il ne ressente pas, maintenant encore à cette vue, un sentiment qu'à défaut d'autre mot, nous appelons après Lui, la souffrance.

Et, de même que l'Ange de Gethsémani Lui apporta un peu de réconfort, comment n'ambitionnerions-nous pas l'honneur de suivre un si noble exemple ? Nous rendrons donc « à son Cœur amour pour amour, et par de dignes hommages, nous tenterons de réparer (selon nos moyens) les outrages que l'ingratitude des hommes Lui fait essuyer. » (Oraison de l'Heure Sainte, dans le *Thesaurus precum*.) Simple question de justice et d'amour ! Mais comment réparer ? Le Père Dehon répond :

« Une âme impressionnée par la Passion de Notre-Seigneur et par la vue des péchés du monde peut s'offrir *en victime de justice*, pour s'unir à la Passion ; pour réparer les outrages faits à Dieu, pour sauver les âmes ; en expiant leurs fautes. La Providence permettra que ces âmes passent par (des) souffrances réparatrices ; Telle est, je crois, l'offrande que font certaines Congrégations d'âmes victimes comme celles de Marseille et de [656] Namur. La voie de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est un peu différente. Cette sainte, elle, ne s'offre pas en victime de justice ; elle s'offre en *victime ou en holocauste à l'amour miséricordieux* de Jésus. C'est l'abandon à la volonté de Jésus, dans l'esprit d'amour et d'immolation. Il plaira peut-être à Jésus de demander à cette âme quelques souffrances réparatrices, et elle est toute prête à porter la croix par amour pour Jésus et pour les âmes ; et puis, l'amour lui-même a ses souffrances ! L'âme aimante souffre de ses imperfections, « Vie d'amour et d'immolation » (cf. *Constitutions*, Ch. II.) L'immolation d'amour y domine, avec quelque part de l'immolation réparatrice. Nous sommes nés de l'esprit de sainte Marguerite-Marie, en nous rapprochant de celui de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, tel qu'il ressort de son *Offrande comme victime d'holocauste à l'Amour*

miséricordieux, dont voici les pensées principales : « O mon Dieu, Trinité bienheureuse, afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, Vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en Vous, et qu'ainsi je devienne martyr de Votre Amour, ô mon Dieu. Que ce martyr, après m'avoir préparé à paraître devant Vous, me fasse enfin mourir et que mon âme s'élance sans retard, dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux Amour. Je veux, ô mon Bien-aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel. »

« Avec sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, ajoute le Père Dehon, nous nous abandonnons entièrement à la volonté divine : « *Nos facultatesque nostras beneplacito divino dedicamus et consecramus* » (*Constitutions*, 9). Avec elle et sainte Marguerite-Marie, nous offrons à Dieu nos prières, nos travaux et nos peines, en union avec le Sacré-Cœur de Jésus, en esprit de louange, d'amour, d'holocauste et de réparation (*Constitutions*, 10). »

On trouvera dans l'excellente revue *L'Évangile dans la vie*¹²², 13^e année, n° 141, 142 et 149, une étude d'une belle tenue théologique sur les points de vue respectifs de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et du Père Dehon, en la matière.

Le complément de cette doctrine, dans le *Directoire spirituel des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus*

Ce petit ouvrage est un véritable trésor, qui complète heureu-[657]sement la somme doctrinale du Père Dehon. Nos lecteurs le connaissent dans sa division en six parties.

Joubert disait : « Les convictions fortes font les caractères fermes, les pensées flottantes font les pusillanimes. » Le convaincu est un énergique. Ce sont donc les convictions, qu'avant tout, le génial Fondateur développera, dans la 1^{re} partie de cet ouvrage, en détaillant pour la pratique, l'« Esprit de notre vocation », l'Amour et la Réparation.

« Notre-Seigneur veut être adoré en esprit et en vérité ; non pas seulement dans ses temples, dans ses chapelles, construites de la main des hommes, mais surtout dans les cœurs des hommes qu'il est venu racheter. Il veut établir en eux sa demeure, y obtenir l'adoration et l'amour, et régner en eux par son amour et par la grâce, comme un roi (idéal) dans son royaume et sur son trône... » (*Directoire Spirituel*, I^{re} partie, § 4)

Dieu habite en nous, nous sommes ses temples. Les temples sont l'image de notre vie spirituelle, il faut que l'Hôte divin s'y plaise : « *jucundam mansionem...* » « *Beata pacis visio...* » chantons-nous à la Dédicace. Et si nous en cherchons les moyens, saint Augustin nous répond : « *Laboremus ne Dominus noster in templo suo, id est in nobis ipsis, inveniat quod oculos majestatis offendat, evacuetur vitiis et virtutibus repleatur.* » « À l'œuvre ! pour que le regard de Notre-Seigneur ne puisse rien trouver dans son temple – c'est-à-dire en nous – qui soit indigne de sa majesté ! » à l'œuvre pour le nettoyage et pour l'ornementation du temple que nous sommes ! plus de souillures, mais toutes les vertus ! « *munditiam et firmitatem !* » Ainsi, Dieu se plaira en nous ! Quelle fécondité dans cette pensée ! Impossible de l'envisager sérieusement sans y voir la raison d'être de toutes les vertus. C'est la pensée même du Très Bon Père, au paragraphe dont il vient d'être question, et qui se termine par le mot de l'Apôtre : « Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous de l'Homme Nouveau, qui est Jésus-Christ. »

La base de notre édifice spirituel est donc posée : « *Domum tuam Domine, decet sanctitudo* » « La sainteté est de rigueur dans votre temple » Seigneur ! Je l'ai compris. C'était l'enseignement de saint Paul : Vous êtes à Dieu, donc soyez des saints, « *glorificate et portate Deum in corpore vestro* » (I. Cor. VI, 20), et la sainteté, cet unique nécessaire, c'est l'AMOUR.

« *Domus mea, domus orationis.* » Maison de prière, mais maison vivante de Dieu, je suis obligé d'en convenir : Vous étiez dans mon cœur, ô mon Dieu et je n'y pensais pas ! Le point est d'être attentif désormais, et fidèle à cette présence de Dieu. Comment y parvenir ? Par le recueillement, dont il sera ques-[658]tion – pour la pratique – au § 3 de la IV^e partie, et au §

¹²² *L'Évangile dans la vie*. Publication catholique internationale mensuelle, pour faire connaître, aimer et pratiquer l'Évangile. 18, Rue d'Armaillé, Paris XVII^e. (France 20 francs ; Canada, Belgique, etc., 25 francs français par an.)

16 de la VI^e partie du *Directoire*. « *O beata solitudo, ô sola beatitudo !* » Si je veux donc que vous régniez en moi, ô mon Dieu, il faut l'effort pour écarter la fièvre de la dissipation, l'agitation, le tumulte, afin de m'établir dans la solitude, la paix, le silence de l'imagination et des passions. Quelles touchantes RÉPARATIONS je pourrai alors vous offrir, ô mon Dieu ! (I^{re} partie § 1, 8, 9, 10) Juste retour des choses, j'aurai donné congé à tout... pour être à Vous tout seul, Vous l'Oublié de jadis ! Comme je comprends alors cette prière qui termine la première partie du *Directoire spirituel* :

« O Cœur adorable de Jésus, donnez-nous la grâce de nous conduire aujourd'hui en vraies victimes, prêtes à pratiquer tout ce que vous désirez de nous (« *evacuetur vitiis et virtutibus repleatur* » vie purgative et illuminative). Nous voulons être de vraies victimes qui ne cherchent d'aucune manière leur satisfaction ou leur intérêt propre, mais s'oubliant complètement elles-mêmes et n'agissant que par pur amour, des victimes qui entreprennent tout, qui supportent tout ; souffrances, sacrifices, immolations, uniquement pour Vous plaire et Vous donner la consolation tant désirée. » (« *Thesaurus*, » Pars III.)

Mais, n'est-ce pas risquer de perdre son temps que de parler d'une telle vie, à notre époque d'activité à l'américaine ? Dans sa II^e Partie, le *Directoire spirituel*, sans soulever même discrètement l'objection, y répond cependant, lorsqu'il nous met sous les yeux nos Modèles et nos Patrons ; ainsi le postulant est à même, dès le début de sa vie religieuse, de prendre en flagrant délit – s'il est permis de s'exprimer de la sorte – ces types incomparables de perfection dans leur vie d'union silencieuse à Dieu, malgré l'activité si souvent dévorante, qui caractérise leur existence, pour la gloire de Dieu : et il se rappelle l'adage de l'École :

« *ab actu ad posse, valet illatio* » « *Et ego Johannes vidi sanctam civitatem, Jerusalem novam, descendentem de caelo a Deo, paratam, sicut sponsam ornatam viro suo* » « Et moi, Jean, je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, une Jérusalem nouvelle, vêtue comme une nouvelle mariée, parée pour son époux... » (Apoc. XXI, 2)

Cette Jérusalem qu'il s'agit d'édifier (« *UT ÆDIFICENTUR MURI JERUSALEM* »), splendidement parée de vertus, est constituée par l'ensemble des âmes, formées à l'école de nos [659] Modèles et Patrons ; y travailler, voilà la tâche qui s'impose à chacun d'entre nous, pour que notre âme devienne agréable à Dieu : « *jucundam mansionem ...* » Il y a, en effet, quelque-chose de mieux que d'entrevoir Dieu en nous et de préparer sa demeure à la manière de Marthe (voir *L'Année avec le Sacré-Cœur*, Tome II, p. 94), c'est de prêter l'attention du cœur à sa présence, comme le fit Marie (voir *L'Année avec le Sacré-Cœur*, Tome II, p. 73 à 76) pour atteindre en dernière analyse à l'union et même l'union affectueuse avec Lui. En quoi consiste cette union de nos âmes à Dieu ? Elle est tout entière en ce que nos âmes se plient à une dépendance absolue vis-à-vis de leur Maître et Seigneur, telle Marie lorsqu'à ses pieds, elle buvait ses paroles.

Oui ! « toutes les possibilités du cœur entre Lui et nous ! » Claudel a raison !... « *Quantum potes, tantum, aude !* » Et ce mot nous fait tout naturellement revenir à saint Thomas, sur ce point. L'Ange de l'École nous dit : « *Opportet quod regula sit divinitus ab homine participata suo modo, ut jam non humanitas id quasi Deus factus participative operatur.* » « L'homme élevé au rang de chrétien ne devrait plus avoir d'autre règle de ses actions, que la divinité elle-même participée. »

Qu'est-ce à dire ? sinon qu'il faut non seulement être conformes à ce que Dieu veut, mais encore devenir, en quelque sorte, déformés par la transformation de notre volonté en celle de Dieu, n'y ayant plus alors que Dieu seul et sa sainte volonté qui règnent dans notre cœur et dans notre volonté. Quelle gloire pour Lui, que de détrôner par sa seule présence, toutes les idoles, et de régner ainsi sur des volontés libres !

« Ne vouloir que ce que Dieu veut ; se remettre entièrement à Lui, sans délai, sans réserve, pour le temps et l'éternité ; être prêt à tout, se laisser faire, accepter tout avec amour, comme voulu ou permis par Dieu, voilà un

sacrifice qui est agréable au Sacré-Cœur de Jésus. » « *Paratum cor meum Deus, paratum cor meum.* » (Ps. 107) « *Domine quid me vis facere ?* » (*Directoire*, I^{re} partie, § 1, et VI^e partie, § 19)

Toute autre présence de Dieu, sans cet acquiescement à la divine volonté, est une présence sans union. Au contraire, cette présence fait que non seulement Dieu est en nous, mais qu'il n'y a rien en nous qui ne soit de Dieu et pour Dieu, puisque nous n'avons plus en propre que cette volonté divine. C'est alors l'ascension, dans un crescendo amplifié à l'infini, vers [660] les sommets, dès la sortie des III^e demeures du *Château de l'âme* (sainte Thérèse, o. c., Ch. I, p. 80). L'âme progressant, de plus en plus divinisée, monte toujours davantage, tant qu'il plaît à Dieu, de l'oraison discursive à l'oraison affective, et la marche à l'étoile continue, de cette âme bientôt plus intime avec le Bien-Aimé qu'un ami avec son ami de cœur ! Purifiée par diverses épreuves (sur lesquelles le Père Dehon n'insiste pas, à notre connaissance, mais qu'il est aisé de souligner, en ce qui le concerne, à certaines heures douloureuses de sa vie), l'âme en vient alors à cette union ineffable, et sereine, à la vie à la mort, dont parle sainte Thérèse :

« On dirait l'eau du ciel qui tombe dans une rivière et se confond avec elle, au point qu'on ne peut plus les diviser, ni distinguer quelle est l'eau de la rivière et quelle est l'eau du ciel. » (*Château de l'âme*, VII^e demeure, Ch. II, p. 287)

Telle est l'union à Dieu qui caractérise la vie intérieure des Prêtres du Sacré-Cœur (voir *Directoire*, VI^e partie, § 21) Alors la victime est prête pour le sacrifice d'amour ! Ainsi divinisée – le mot est de saint Augustin : « ... *ut homo fieret Deus* » – l'âme qui scelle son union indéfectible à l'Époux céleste, par l'holocauste sublime de la sainte Profession, peut alors chanter le cantique de l'union que le Père Dehon emprunte au Propre sulpicien :

« Non tingat aras jam pecudum cruor
Et immolatur dignior hostia
Flammis adustum Cor supernis
Ecce Deo Deus ipse libat. »

Comme elles s'éclairent d'un jour nouveau, devant de tels faits, les paroles de l'Évangile, et celles de sainte Marguerite-Marie à Sœur de la Barge, qui leur fait écho :

« Il ne faut que L'aimer, ce Saint des saints, pour devenir sainte. Qui nous empêchera donc de l'être puisque nous avons des cœurs pour aimer, des corps pour souffrir... » (Lettre 108. Tome II, p. 227) (cf. dans *L'Année avec le Sacré-Cœur*, Tome II, p. 443 à 455, les belles méditations sur la dévotion de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde)

Quand le cœur est possédé de Dieu à ce point, il est expert dans l'« art d'être victime du divin Cœur, » dont parle le Père [661] Dehon (*Directoire Spirituel*, VI^e partie, p. 215) quand encore il serait animé d'un dynamisme formidable d'activité. Le secret de cet art est la conformité à la vie divine, l'abandon et la résignation à cette Sainte Volonté, comme Jésus qui « dans sa Passion se tait et accepte toutes les injures, » (*id.*) leur faisant toujours bon visage et bon cœur !

C'est par un autre chemin, revenir à ce que nous disions précédemment : Le tout est pour nous de nous mettre vis-à-vis de Dieu, dans les dispositions où, dès l'Incarnation, se trouvait par rapport au Verbe l'Humanité sainte du Sauveur ! La situation est analogue : pour le Sauveur, il s'agissait d'une union stable, durable et indissoluble, au point qu'il n'y fut pas même dérogé par la mort. « *Quod Verbum assumpsit, nunquam dimisit* » tandis que chez nous, un acte de notre volonté mauvaise peut rompre cette union. Si au contraire, nous restons fidèles à ces dispositions d'union à Dieu, nos actes bons, pour infimes qu'ils soient, participent à la valeur même des actes de l'Hôte divin et revêtent une valeur d'éternité : « *Habentibus caritatem, omnis actus est meritorius vel demeritorius.* » « De la part de l'âme qui est enrichie de la charité, dit saint Thomas, tout acte est méritoire ou démeritoire. »

Cette union à Dieu si féconde, si ingénieuse qu'elle transforme en valeur d'éternité les

actes les plus communs, les saints Patrons de notre vocation (la Très Sainte Vierge, saint Joseph, saint Jean, les Apôtres, sainte Marie-Madeleine, et les saintes Femmes, saint Ignace et saint François-Xavier, saint Jean Berchmans et les saints du Sacré-Cœur) l'ont splendidement réalisée, à la suite de Jésus, notre Modèle par excellence. Lorsque le *Directoire* nous les présente, il dit équivalentement : Laissons-nous donc fasciner par ces Modèles, dont la splendeur ne sera jamais dépassée ! À leur exemple, soyons pour l'Hôte divin, un temple et un sanctuaire, consacrés dans nos bases par l'humilité, sous ses multiples nuances (« *Ecce venio !* », *Directoire Spirituel*, p. 31 ; « *Ecce ancilla Domini !* » *Directoire Spirituel*, p. 48) et surtout par l'oubli de nous-mêmes (« *Domine quid me vis facere ?* », p. 215), et dans notre intérieur, par la charité (qui, de la part de Dieu, nous valut la Passion, l'Eucharistie...) et qui, après un ciel anticipé dans une ineffable union d'amour, durant notre existence terrestre, nous vaudra la gloire sans déclin.

La III^e partie du *Directoire* condense, en 24 pages, la somme des moyens exposés au Noviciat (saints vœux, vie religieuse) pour permettre d'atteindre ce résultat.

[662] Puis ce sont (IV^e partie) les observances régulières et les exercices de piété (V^e partie), dont la portée est mise en relief.

Et l'ouvrage se termine (VI^e partie) sur un exposé succinct des principales vertus propres à notre vocation.

Coup d'œil d'ensemble

Ainsi donc, d'après l'œuvre ascétique du Père Dehon, le lieu des positions successives d'une âme consciente, à la fois des droits de Dieu et de ses propres destinées, semble pouvoir être délimité idéalement de la façon suivante :

1°) POINT DE DÉPART : *Connaître Dieu* au moyen de notre raison, mais aussi à la lumière de la foi, pour parvenir à L'aimer. Les *Conférences de 1875* mettent l'accent sur la connaissance rationnelle, pour des motifs d'opportunité tenant à la composition de son auditoire. Mais le Père Dehon ne perd pas de vue pour autant, le mot célèbre de Pascal : « Travaillez donc à vous convaincre, non par l'augmentation des preuves, mais par la diminution des passions. » Combien disent, en effet, « nous voudrions bien voir, nous voudrions bien entendre toutes les vérités de notre foi ». A ces gens familiarisés à l'excès avec l'emploi du mode conditionnel, il faut répondre, ainsi que le suggère Bossuet : « Laissez traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie... que si toutes les lumières du christianisme sont ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-même. Par où ces lumières pures et chastes s'insinueraient-elles en vous ? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux clartés de l'Évangile. » (Bossuet : *Sermon sur la Toussaint*) Alors, le germe de foi déposé dans Votre âme par le baptême se trouvera dans les meilleures conditions d'épanouissement.

2°) EN ROUTE ! – Voilà un premier résultat de l'apostolat exercé par le Père Dehon : des croyants soumis à une sérieuse ascèse et qui prient ! Dans sa suprême bonté, Dieu désire achever leur conquête. À cet effet, il daigne leur manifester son Sacré-Cœur, c'est-à-dire – selon le mot de dom Guéranger – « le mystère du Verbe Incarné avec toutes ses immenses conséquences, rappelées sous le symbole du Cœur très aimant de Jésus ». (*Regnabit*, I, 184) Rien de plus opportun ! Tant vaut la pensée, tant vaut l'action ! Créé pour Dieu et pourtant pensant païen, le monde agit païen : D'où la crise dans tous les domaines. Comment pourrait-on s'en étonner ? L'âme moderne est hélas trop souvent, comme on a pu le dire de Renan, une *cathédrale désaffectée*, qu'il s'agit – pour les apôtres – de rendre à sa destination primitive. Que le Verbe Incarné se voie désormais réintégré à sa place dans la vie individuelle, familiale, sociale... – touchante réparation pour « les rebuts qu'a subis Notre-Seigneur à [663] Bethléem » (*L'année avec le Sacré-Cœur*, Tome II, p. 557 à 560) – et « le mystère du Verbe Incarné avec toutes ses immenses conséquences donnera, comme jadis, dans l'histoire sa mesure. Or, « plus le Sacré-Cœur rayonnera dans la pensée, dit le Père Anizan, plus il rayonnera dans la vie » et ce sera justice à l'égard de Dieu, en même temps que profit incontestable pour l'humanité. Quel paradis terrestre qu'un monde où les commandements de Dieu seraient observés ! C'est pour nous mettre en route vers cet idéal que le Père Dehon nous donne *L'Année avec le Sacré-Cœur*.

3°) BUT QU'IL S'AGIT D'ATTEINDRE – Le but que nous poursuivons, à l'école du Père Dehon, résulte

déjà nettement des explications qui précèdent, c'est l' « *Adveniat regnum tuum !* » Tout le monde comprend que lorsque Notre-Seigneur demande la dévotion à son divin Cœur, sous la forme précisée à Paray, les pratiques dont Il parle ne sont pas un but, mais une gamme de moyens parmi les mieux appropriés au but poursuivi, à savoir : commencer dès ici-bas notre union à Lui, à la manière du Christ, par conséquent jusqu'à une vie d'intimité commandant la vie : « *Ama et fac quod vis* » en attendant qu'elle ensoleille divinement notre éternité. C'est ce que le P. Dehon précise, dans tous ses ouvrages et notamment dans *Mois du Sacré-Cœur de Jésus sur les Litanies du Sacré-Cœur*.

4°) L'IDÉAL DE L'AMOUR – « La manifestation du Sacré-Cœur étant « l'ensemble des vérités chrétiennes, présentées sous l'angle de l'Amour, que le Christ nous rappelle dans le symbole de son Cœur », la tournure d'esprit qu'elle provoque consistera donc à voir tout cet ensemble en fonction de l'Amour du Christ, avec l'aide – actuelle ou virtuelle – du Cœur qui est le symbole réel de cet amour ». (cf. Révérend Père Félix Anizan : *Précis de Vérités Premières sur le rayonnement du Sacré-Cœur dans la pensée humaine*) Aussi, dans les *Constitutions* et tout au long de notre *Examen sur la vie d'amour*, le Père Dehon insiste-t-il pour porter les âmes aux suprêmes attentions délicates du *pur amour*. C'est le droit de Dieu de se voir l'objet d'un tel hommage. – À un point de vue moins théocentrique, le pur amour constitue en outre l'atmosphère idéale de l'intimité avec Dieu, après laquelle le cœur humain soupire.

5°) UNE MISE EN GARDE – « La vérité, – disait Barrés – ce n'est point des choses à savoir, c'est de trouver un certain point, un point unique, celui-là, d'où toutes choses nous apparaissent avec des proportions vraies. » (cf. Révérend Père Anizan, *o. c.*, p. 37) Ce point de vue, d'où toute chose se présente d'une façon supérieurement objective, risque d'être obnubilé par la fièvre de l'activité excessive ou désordonnée de notre époque : à la suite de l'Évangile, de l'Église et des théologiens, le Père Dehon tente, – avec ses *Couronnes d'amour au Sacré-Cœur* – de nous y établir fermement – c'est l'Intérieur même, le Cœur de Jésus – pour nous interioriser davantage, tout en affermissant les bases de notre dévotion au Sacré-Cœur.

[664] 6°) L'union intime avec Dieu ne peut manquer d'avoir son RETENTISSEMENT DANS LA VIE. L'un de ses plus beaux fruits n'est autre que l'amour de retour : « *Sic nos amantem, quis non redamaret !* » (*De la Vie d'amour envers le Sacré-Cœur* ; voir aussi le *Directoire spirituel*, passim) A ce point de vue, ces ouvrages apparaissent sous l'aspect de corollaires de *L'année avec le Sacré-Cœur*.

7°) Et nous, PRÊTRES, ajoute le Père Dehon, contemplons le *Cœur sacerdotal de Jésus !* « Étudions ses pensées, palpons ses battements, méditons ses amours. Il va nous dire toutes les vertus sacerdotales, tous les devoirs, toute la perfection du prêtre. » « N'est-ce pas là, pour le prêtre, la vraie dévotion au Sacré-Cœur ? » « A son contact..., tout prêtre deviendra plus prêtre !... » (*o. c.*, Introd. in fine) Et, de cette connaissance plus intime de Jésus, il tirera la conclusion d'être davantage – car telle est sa vocation dans un monde qui hait – une réplique du Sacré-Cœur aussi ressemblante que possible, pour la gloire de Dieu et le bien du monde.

8°) Afin de mieux comprendre la vie et l'ascétisme du Père Dehon, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que L'ATTRAIT SPÉCIAL DE LA GRACE fut toujours pour lui L'AMOUR ET LA RÉPARATION. Cet unique idéal, en deux mots, ressort de tous ses ouvrages, plus encore que les autres notions rappelées ci-dessus.

Enfin 9°) le *Directoire spirituel* condense les *directives* les mieux appropriées à la PRATIQUE DE LA VIE RELIGIEUSE des Prêtres du Sacré-Cœur.

CONCLUSIONS ASCÉTIQUES, qui se dégagent des travaux écrits et de la vie même du Père Dehon : Zèle et Réparation.

Si ces conclusions semblent résumer la vie si pleine et la doctrine, d'ailleurs classique, de notre Fondateur, elles mettent aussi en beau relief cette grande vérité, à savoir que, dans l'ordre moral, on ne saisit réellement que ce que l'on réalise, sinon pleinement, au moins d'une certaine façon. Le Pontife ne s'était pas contenté de dire au sous-diacre de 1867 la grandeur du Diaconat, il appelait encore tous les fidèles, comme le prescrit le Pontifical, à se réjouir et à remercier Dieu, parce qu'il découle toujours d'une ordination d'innombrables avantages, pour l'ensemble du peuple chrétien. Toute sa vie le Père Dehon allait bien le montrer ! De lui il ne sera jamais dit : « *Ad quid terram occupat ?* ». Il sera serviteur de Jésus et de l'Église, mais un serviteur libre et aimant. Serviteur, il n'aura pas à choisir sa besogne : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » tel sera son leit-motiv de tous les instants ! voué à l'amour, il ne se cherchera pas lui-même, on peut dire que son seul objectif sera, en toutes choses, la gloire de Dieu.

[665] De cette gloire, le Père Dehon poursuivra la réalisation en lui-même et dans les

âmes, d'abord parce qu'il aime Jésus avec ardeur : quand on L'aime, en effet, on est possédé de la conviction qu'il veut, parce que c'est son droit, régner sur les hommes ! Et l'on ne se résigne pas à voir des multitudes vivre et mourir sans Le connaître, tandis que d'autres Le connaissent et pourtant Le rejettent. Le Père Dehon avait compris qu'en l'appelant au sacerdoce et à la vie religieuse, Notre-Seigneur – qui seul au monde n'a besoin de personne – daignait lui faire l'honneur de compter sur lui pour y remédier, dans une certaine sphère d'action. Aussi, aimant Jésus comme il L'aimait, le Père Dehon ne reculera devant aucun sacrifice et il Lui gagnera des disciples. Ils sont aujourd'hui 1800, qui Le rayonnent dans quatre parties du monde, sans cesse excités à la tâche par ces traits de lumière surnaturelle : Jésus m'a aimé et je m'épargnerais pour Lui ! Je saurais cette bonne nouvelle que le salut est accordé à tous ceux qui veulent profiter de ses mérites, clame toute la vie de notre Fondateur, et je tiendrais caché ce message ineffable, je laisserais perdre le fruit de la Passion ! À Dieu ne plaise !

Le Sacré-Cœur d'ailleurs le demande : Nous sommes investis d'une mission d'en haut pour aimer les âmes, comme Il les a aimées. Sa Passion est incomplète quant à l'application : « Je cherche, disait le Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie, une victime qui veuille se sacrifier à l'accomplissement de mes desseins. Me veux-tu bien donner ton cœur pour refuge de mon amour souffrant ? »

« Nous ne devons donc jamais perdre de vue notre but et notre mission dans l'Église, tels qu'ils sont marqués dans les deux premiers chapitres de nos *Constitutions*. C'est un tendre amour du Sacré-Cœur, préparé par le détachement des créatures et la victoire sur nos passions. C'est la réparation avec toutes ses pratiques : les messes et communions réparatrices, l'amende honorable, l'adoration réparatrice quotidienne, l'Heure Sainte et les mortifications que comporte notre santé et que l'obéissance réglera. C'est l'abandon de nous-mêmes en esprit de victime du Sacré-Cœur, pour supporter avec patience, avec joie même, les croix que la divine Providence nous enverra. »

Enfin, cet amour des âmes, qui ne recule devant aucun sacrifice, pour la sanctification des âmes et pour leur salut, ne doit-il [666] pas être, en quelque sorte, naturel à ceux qui récitent le « *Pater NOSTER* » ? Comment ne travailleraient-ils pas avec ardeur, à réunir la famille tout entière dans la maison familiale du Père ? La gloire de Dieu le réclame, non moins que le bien de l'humanité ! Jamais le Père Dehon ne put se résigner à voir tomber les âmes en enfer pour l'éternité, sans tenter le possible par la prière, la réparation et l'action, en vue de les en détourner. Voilà en partie pourquoi l'Abbé Dehon établit la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, véritable « *Institut de Rédemption* » tant pour ses religieux, qu'en faveur des âmes au milieu desquelles il exerce son action apostolique et sociale. Ne rien faire, dans les circonstances tragiques où nous vivons, serait n'être ni prêtre, ni chrétien, ni homme !

Les moyens du Père Dehon furent ceux-là mêmes qu'avait employés jadis le Sauveur Jésus. Au premier abord, on pourrait être tenté de croire que le principal de l'activité déployée par le Père Dehon, pour le salut des âmes, ait consisté dans les entreprises extérieures : Cercles, patronages, Société religieuse de prêtres, etc. Mais ce serait une erreur. Tout cela n'est que le revêtement ou le véhicule d'une vie intérieure intense, toute de prière, de bon exemple, et surtout de réparation. La prière et la réparation, en effet, restent toujours possibles ; tandis que l'action se heurte souvent à de réelles impossibilités matérielles, contre lesquelles nous ne pouvons rien :

« La méditation, écrit-il dans le *Directoire Spirituel*, p. 134, sera considérée, par les membres de la Congrégation, comme le meilleur moyen de travailler à leur perfection. »

Au Patronage même de la rue des Bouloirs, l'adoration de tous les instants était assurée, lors des réunions ; et chacune de nos maisons l'a rétablie dans la mesure du possible, depuis la fin de la guerre, en liaison avec le passé. En outre, il importe au plus haut point d'estimer à leur juste valeur la puissance quasi irrésistible du bon exemple et celle de l'édification

continue ! *Commencer par faire avant d'enseigner !* voilà bien l'une des maximes favorites du Très Bon Père ! Si nous sommes des saints, tout parlera en nous ! tout, jusqu'à notre silence ! Il est [667] en effet possible, même aux plus humbles, de prêcher avec éloquence, par la pratique de la douceur, de la charité, de la patience, de la modestie, de l'égalité de caractère, de la fidélité à la règle...

« Une communauté fervente et régulière est un doux spectacle aux yeux de Dieu qu'elle honore, des Anges qu'elle réjouit et des hommes qu'elle édifie » en même temps qu'elle nous permet d'ajouter avec l'Apôtre : Seigneur, « *Vous voyez bien que je vous aime !* »

Mais le moyen par excellence du Père Dehon pour sauver les âmes, en union intime avec le Sauveur, ce fut LA RÉPARATION. Au près de certains, ce mot sonne mal : faire effort pour la vertu, pour le bien, réparer, compenser pour soi, payer pour les autres surtout, on ne le peut pas ! Au fond, n'y a-t-il pas là une méprise ? Ne fait-on pas d'une chose splendide une sorte d'épouvantail ? La question vaudrait d'être examinée : Quand il s'agit de réparation, pourquoi trop souvent s'en tenir, d'une manière si exclusive, à ce qu'elle comporte de laborieux, et de pénible, et perdre de vue, ou peu s'en faut, le fait, que la réparation est en somme la meilleure sauvegarde de nos intérêts et le meilleur bien de l'homme ? Car enfin, réparer, n'est-ce pas encore aimer ? n'est-ce pas entrer dans les préoccupations et les tristesses du Cœur de Jésus ? n'est-ce pas gémir, souffrir avec Lui, de tout ce qui blesse la divine Majesté et s'oppose au salut des âmes ? Et pourtant une âme, c'est un soupir du Cœur de Dieu, son image, la compagne de son éternité, le séjour de ses délices, le temple de son Saint-Esprit ! Or, une fois dégradée par le péché, Dieu ne trouve plus sa gloire en elle, et, en conséquence, le malheureux risque de perdre sa place, au séjour de la Beauté qu'est le ciel.

Certes, le Christ est seul capable de tout restaurer et Il a daigné s'acquitter surabondamment de cette tâche... « *mirabilis reformasti...* » Mais un grand nombre de chrétiens qui devraient s'appliquer les fruits de sa réparation, sont infidèles à leur vocation. Le Père Dehon fut de ceux qui l'avaient compris : Aussi l'avons-nous vu aller, à n'importe quel prix, jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités, pour combler en personne, les lacunes laissées par ses frères moins généreux... D'où également la double mission qu'il eut le courage d'assumer : celle [668] de glorifier Dieu pour ceux qui ne Le glorifient pas, celle enfin d'aider au salut de ses frères par une multitude d'œuvres. Mais aussi, qui redira jamais l'exquise manière qu'il sut y mettre pour la gloire de Dieu ! Ceux qui l'ont connu savent combien il est vrai que Dieu ne dédaigne pas le charme et l'influence de ses serviteurs et va même jusqu'à s'en servir parfois, comme d'un véhicule de ses grâces :

« Vous jugerez l'arbre à ses fruits » a dit Notre-Seigneur ! à ses fruits de dévouement, de charité, de foi rayonnante, mais aussi aux fleurs qui frappent d'abord le regard et précèdent le fruit ; ces fleurs-là s'appellent douceur, grâce, noblesse et distinction extérieure des manières et de l'allure, sérénité, égalité d'humeur, charme de l'accueil, du sourire, simplicité. Une âme profonde et sanctifiée, maîtresse absolue par la grâce divine, de son corps et des entraves que celui-ci lui oppose, une telle âme, sans jamais se répandre, rayonne au dehors et donne à tous le parfum délicat de ces fleurs dont je parle. Elle attire les cœurs et les prépare par sa douce influence à la venue du Maître, qu'elle leur obtient ensuite par ses prières. » (Elisabeth Leseur)

À lire le Père Dehon, infiniment vaste nous apparaît donc le champ de la réparation : Sans doute, la prière « *toujours et partout* » y joue un rôle primordial. Mais, à ses yeux, tout ce qui entre dans la trame de nos existences peut aisément y concourir : croix providentielles et autres, pénitences afflictives, œuvres apostoliques, ou travaux quelconques, et jusqu'à la générosité de l'âme qui s'ingénie à sauvegarder chrétiennement son égalité d'humeur, voilà bien comment nous apparaissent, sous un jour non pas nouveau mais peut-être plus clair, les éléments de cette réparation subsidiaire.

À tous les siècles de l'Église, cette splendide doctrine de la réparation fut comprise. Plus que jamais – nous l'avons rappelé au début de cet ouvrage – le temps est venu, où il importe

au salut d'un monde qui s'écroule, de voir le peuple chrétien entrer dans cet esprit. C'est le sens des révélations de Paray-le-Monial : « *N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi, qui veuille compatir et prendre part à mes douleurs ?* »

À cet appel, le Père Dehon répondit par des œuvres d'adoration, de sacrifice réparateur et social, par rétablissement d'une Congrégation dont le nom suffit à marquer le but, tandis que les *Constitutions* précisaient sa pensée dominante.

[669] La voie est donc tracée ! Le monde traverse une crise redoutable et douloureuse : plus que jamais l'heure est venue d'aider le Sauveur divin dans ses Membres souffrants ! Avec le Père Dehon, voyons-Le dans Sa Passion continuée, portant toujours Sa croix, et suivant, au milieu des blasphèmes, le prolongement vingt fois séculaire du chemin du Calvaire. Qui donc resterait insensible à cette vue ?

« Tout le monde sent, écrivait au siècle dernier Yves le Querdec, que dans la crise sociale que nous traversons, il y a quelque chose à faire, un apostolat à exercer. Quiconque a des idées chères, sent que le moment ne fut jamais plus favorable, pour les prêcher. Aucune doctrine – je parle au point de vue du siècle – ne tient plus debout ! La philosophie avoue son impuissance, la science abdique ses prétentions, on ne sait plus où asseoir une morale privée, sur quoi faire reposer un droit public, et cependant, jamais le monde ne fut plus affamé de justice et de vérité. Les terres sont labourées et profondément remuées, il n'y a plus que la semence à jeter.

Le moment est donc aussi bien propice à l'apostolat catholique qu'aux autres apostolats. Des temps nouveaux sont venus qui exigent que, sans renoncer le moins du monde aux catéchismes, aux sermons et à toutes ces excellentes manières de faire, que les anciens nous ont transmises, nous inventions des choses quelque peu nouvelles et – comme un missionnaire parle une langue différente à chaque peuplade qu'il évangélise, sans rien changer au fond même de ses discours – il faut inventer, pour atteindre des états d'âme tout spéciaux et propres à ce temps, de spéciales façons d'agir. »

Des uns et des autres, le Sacré-Cœur nous a laissé le mot d'ordre en ces termes : AMOUR ET RÉPARATION ; le Souverain Pontife, de son côté, n'a pas hésité à y insister, dans une encyclique mémorable du 8 mai 1928 ; enfin toute la vie et l'œuvre du Père Dehon fut la réalisation de ce programme aussi sacerdotal qu'opportun.

[670] II. L'ÉDUCATEUR

Les déficiences de l'éducation au XIX^e Siècle

Comme saint François d'Assise, l'un de ses Maîtres préférés de la première heure, le Père Dehon avait toujours cherché

« une lumière lui permettant de voir la volonté de Dieu et la force d'agir conformément à cette volonté. Toute sa vie n'avait été qu'une répétition, sous des formes diverses, mais toujours plus intimes et plus ardentes de ces mots : « Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute ! » Et il arriva que Dieu jugea son serviteur digne de l'entendre. Du crucifix jaillit une voix perceptible seulement aux cœurs, et qui lui disait : « Va..., et reconstruis ma maison, car elle est toute proche de s'écrouler. » (Johannes Joergensen : *Saint François d'Assise*, p. 55.)

Pour notre Fondateur, ce ne fut point du crucifix de saint Damien, que jaillit la voix mystérieuse et décisive, mais du Cœur de Jésus Lui-même, dans la nuit mémorable de Noël 1850, chez les Capucins d'Hazebrouck (Voir p. 35). Et cette voix n'était, semble-t-il, qu'un écho de celle qui retentit jadis à Paray : « *Je cherche une victime qui veuille bien se sacrifier à l'ACCOMPLISSEMENT DE MES DESSEINS. Me veux-tu bien donner ton cœur pour refuge, de mon amour souffrant ?* » La réponse de notre adolescent fut, on s'en souvient, un acquiescement plein et entier, qui allait à jamais orienter sa vie. Désormais, plus encore que par le passé, son cœur vibrera à l'unisson de l'amour souffrant, qui palpitait à Gethsémani dans le Cœur de Jésus ; et le faciès de notre Fondateur en gardera une gravité sereine désormais indélébile. Après son élévation au sacerdoce, l'Abbé Dehon mettra une nouvelle ardeur à découvrir ces fameux desseins du Cœur de Jésus, à son sujet : « *Domine quid me vis facere ?* » L'heure d'agir est arrivée ! Pourtant, nous dit-il, « je n'avais pas de lumière pour faire choix d'une Communauté plutôt que d'une autre », et nous sa-[671]vons comment il en vint à se demander, si la Providence ne voulait pas l'amener à commencer quelque chose lui-même à Saint-Quentin. Il s'en ouvrit à son bon Évêque, Mgr Thibaudier, et l'on sait le reste. Le collège servira de prélude à l'établissement de l'Œuvre réparatrice du Père Dehon.

En attendant l'Abbé Dehon travaille à l'extension du règne de Dieu, en liaison intime avec le Tiers-Ordre de saint François. Toujours, en effet, il eut l'intime persuasion, que les traits de ressemblance qui rapprochent le Moyen-Âge et notre époque, créent à cet admirable organisme une place marquée, dans la lutte gigantesque où se débattent les destinées de l'Église et de la patrie.

« Aux mille formes de l'hérésie antique, disent les auteurs de la grande vie de saint François, a succédé une erreur plus monstrueuse encore, où revivent le dualisme de Manès, l'hypocrisie de Raymond VI, les violences de Luther, les haines de Calvin, et qui poursuit dans l'ombre et le mystère, la destruction du christianisme. (Cette hérésie moderne) s'est incarnée dans la Franc-Maçonnerie. Léon XIII, dans l'encyclique *Humanum genus*, a dénoncé, démasqué, anathématisé la secte ; mais la réprouver ne suffit pas, il faut la vaincre. Or, à cette ligue infernale qui menace la société, qu'opposer, sinon l'association chrétienne, c'est-à-dire l'union des énergies viriles et des dévouements spontanés, se serrant autour de la croix, pour la défense du droit outragé et de la vérité méconnue ? Et quelle association est plus apte à ce dessein, que le Tiers-Ordre, où le prince et l'avocat coudoient (l'ouvrier). Et s'il a déjà sauvé le moyen-âge des folies du manichéisme, pourquoi ne préserverait-il pas le XIX^e siècle des horreurs de la démagogie ? Ces vues sur le passé, ces espérances pour l'avenir ont guidé Léon XIII dans les conseils qu'il adresse à tous les évêques de l'univers, et où le Tiers-Ordre est nommément désigné... »

Le collège que l'Abbé Dehon veut ouvrir sera donc le siège d'une Fraternité ; mais Saint-Jean, prélude de l'Œuvre que médite l'Abbé Dehon, est écrit, si l'on peut dire, dans le même ton que le sera bientôt l'Œuvre elle-même. C'est le ton de la Réparation. Réparer, c'est sans doute compenser, selon les indications du Cœur de Jésus. Mais n'est-ce pas aussi restaurer ? (Voir Révérend Père Plus, *L'Idée réparatrice*, Introduction) De même que son clairvoyant

évêque, l'Abbé Dehon ne savait que trop où en était la gloire de Dieu, dans les milieux scolaires de l'époque. Ne l'avait-il pas constaté douloureusement, dès ses premières classes au Pensionnat de La Capelle, et plus tard, au [672] milieu des étudiants de l'Institution pourtant si respectable où il préparait son baccalauréat ès-sciences ? Évidemment, ce que l'on peut appeler « le bagage intellectuel », toute école normalement organisée selon les programmes officiels, est capable de le fournir ; mais la denrée science ne suffit pas à assurer les destinées de l'individu, ni le progrès des sociétés.

« Rien ne peut se substituer à l'éducation. Elle est la principale, celle qui prime – dit Henri Lavedan – elle seule organise et met en relief l'instruction, la conduit, la règle, la dirige. L'éducation, sans instruction, fera toujours, même ignorants, des hommes sensiblement supérieurs à ceux qui ne seraient qu'instruits ; tandis que l'expérience démontre, avec une cruauté lumineuse, que l'instruction *sans éducation* n'est capable que de produire des déclassés, des irrités de la vie, des malheureux, ou des méchants. » (H. Lavedan : *La famille française*, p. 133.)

De ces « ratés » le Père Dehon, qui pourtant n'aime pas les romanciers, emprunte le croquis à George Sand :

« L'adolescent, dit-elle, n'existe plus, ou c'est un être élevé d'une manière exceptionnelle. Celui que nous voyons tous les jours, est un collégien mal appris, infecté de quelque vice grossier, qui a détruit dans son être la sainteté du premier idéal ; ou si, par miracle, le pauvre enfant a échappé à cette peste des écoles, il est impossible qu'il ait conservé la chasteté de l'imagination ou la sainte ignorance de son âge... Il est laid, même lorsque la nature l'a fait beau. Il a l'air honteux et ne vous regarde jamais en face. Les caresses de sa mère le font rougir ; on dirait qu'il s'en reconnaît indigne... Il faudra des années pour perdre le fruit de cette détestable éducation, pour perdre ce cachet de laideur qu'une enfance chagrine et l'abrutissement de l'esclavage ont imprimé sur son front, pour regarder, franchement et porter la tête haute. Mais déjà les passions s'emparent de lui ; il n'aura jamais connu les affections pures dont je parlais tout à l'heure. »

Sans doute, les collèges catholiques du siècle dernier eurent la gloire de contribuer dans une large mesure, à élever le niveau intellectuel et moral de la jeunesse française, infiniment au-dessus de l'étiage dont la célèbre romancière nous donne un aperçu. À prendre par trop au pied de la lettre le portrait du collégien, dû à la plume de George Sand, on perdrait, sans aucun doute, la claire vue des réalités. Nos parents, sans être de rares exceptions – et nous les connaissons bien ! – ne se sont jamais présentés sous ces traits odieux et pervers. Bien au contraire ! Leur vie tout entière et leurs œuvres sont là pour [673] le montrer. La part de l'imagination s'impose donc parfois – et c'est le cas – dans la psychologie pourtant si intelligente et si fine, qui caractérise l'auteur de *La Mare au diable*.

L'aveu de Mgr Dupanloup est pourtant à retenir :

« Je ne viens pas, dit-il, accuser le passé ; mais je dis que l'éducation et les instituteurs religieux de la jeunesse n'ont pas été tout ce qu'il fallait. Ils étaient bons, vertueux, instruits, dévoués, si l'on veut ; mais ils ne l'étaient pas assez, à l'encontre du siècle terrible qui marchait contre eux, et contre lesquels ils auraient dû savoir marcher plus résolument eux-mêmes. Sans doute, il y avait en eux une certaine résistance au mal, mais trop molle. Il fallait lutter plus fortement ; la routine, la douceur polie, les bonnes manières anciennes ne suffisaient plus ; il fallait y mettre son sang, sa vie ; il fallait se donner une peine extrême ; il fallait mourir à la peine... »

Trop facile et stérile eut été la besogne consistant en de simples récriminations ! Comme l'ardent évêque d'Orléans, le Père Dehon avait l'âme trop généreuse et noble pour gaspiller son temps à pareil petit jeu !... Il constate simplement le fait, pour aviser sans retard à la situation. La réparation qu'il entreprend, sera ici de la restauration ! Demain un collège catholique, l'Institution Saint-Jean, sera ouvert par ses soins, où l'élève trouvera, en outre de l'instruction, une solide éducation chrétienne capable de le préparer aux luttes de la vie, de lui en montrer le but, tout en lui offrant les moyens d'y faire honneur. C'est là, en effet, la seule raison d'être de nos Écoles catholiques ! Aussi, à Saint-Jean, vivra-t-on la doctrine ascétique

du Père Dehon. Il en sortira d'autres christs, selon le mot de saint Paul : « Mes petits-enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, *jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.* » (Galates IV, 19.) Ce travail d'enfantement d'une génération intelligente, cultivée, foncièrement chrétienne, et chrétiennement patriote, coûtera cher au Père Dehon !... Il y consacre son cœur, son talent, son dévouement ; il y engage toute sa fortune – « qui était considérable », dira Sa Grandeur Mgr Thibaudier – il ne recule pas même devant le surmenage effroyable que lui impose cette œuvre, ajoutée à tant d'autres, que nous connaissons, non sans avoir parfois à subir les plus cuisantes déceptions ! Selon le mot de Mgr Dupanloup, il y mettra « son sang, sa vie », plus encore... et même son cœur !

[674] « *Jesus autem tacebat !* » « Assez meurt martyr, disait saint Pacôme, qui bien se mortifie ; c'est un plus grand martyre de persévérer toute sa vie en obéissance, que non pas de mourir tout d'un coup par le glaive. » D'ailleurs, l'obstacle était, pour le Père Dehon, une sorte de tremplin, grâce auquel il parvenait à s'élever toujours plus haut. C'est à ce prix que l'on répare !

« M. Dehon, vaste esprit et grand cœur, rapporte M. le Chanoine Delloue, ne s'embarrassait guère des petites difficultés de discipline scolaire. Sa méthode de direction reposait sur la confiance réciproque. Il nous laissait beaucoup de liberté. Il y eut des écarts, si bien qu'en 1882, M. le Supérieur » y mit ordre, mais avec quel doigté ! « La brillante intelligence de M. le Chanoine Dehon, sa haute courtoisie, l'aménité de ses manières corrigeant vite un air un peu hautain au premier, abord, l'étendue de son savoir, sa conversation prenante, sa science parfaite des usages du monde et, par-dessus tout, sa grande bonté condescendante gagnaient tous ceux qui l'approchaient. Doué d'une extraordinaire puissance d'attraction et d'une fermeté rare, il suppléait bien souvent à ce qui pouvait manquer à des collaborateurs moins bien partagés et à qui, généreusement, il avait donné sa confiance. Et l'affection qu'il inspirait était durable, comme le prouvent l'attachement que lui ont conservé ses anciens élèves et l'empressement qu'ils ont mis à contribuer de leurs généreuses souscriptions à l'érection de son buste » à Saint-Jean, le 20 juillet 1927. (M. le Chanoine Delloue. Allocution, *L'Aigle de Saint-Jean*, juillet-décembre 1927, p.12, 14.)

Telle fut sa ligne de conduite, tant que l'Autorité diocésaine le laissa dans « son fief » de Saint-Jean. Quant à la pédagogie du Très Bon Père, on peut la ramener à une application infiniment souple des principes d'ascétisme, exposés au chapitre précédent.

Le *but* qu'il poursuit est net : former des hommes, dans toute la force du terme, des citoyens dignes de ce nom, des chrétiens enfin qui, fidèles à leurs destinées sur terre, soient aussi capables, avec l'aide de la grâce, d'atteindre celles de l'au-delà. C'est ainsi qu'il contribuera à la gloire de Dieu sur terre.

Les *moyens* du Père Dehon constituent une véritable réaction technique contre les méthodes couramment alors en usage. Aussi, avons-nous vu les amis du Lycée lui fausser compagnie, dès l'ouverture de l'Institution Saint-Jean. Il s'agissait pourtant d'une réaction d'ordre strictement professionnel – et non politique – simple expérience d'un homme de tête et de cœur pour remonter le courant du matérialisme envahissant... Rien n'y fit ! L'Abbé Dehon se heurta à une opposition systématique irréductible. Comment d'ailleurs s'en étonner ? N'y a-t-il pas une antinomie absolue, rendant impossible toute conciliation entre l'éducation païenne (quelle que soit son étiquette) et l'éducation chrétienne ? La première n'a qu'un [675] seul objectif : la terre, et aboutit fatalement au matérialisme ; pour la seconde, l'ordre purement naturel n'existe pas, l'homme n'a qu'un but, auquel, en définitive, tout doit être ordonné : pensées, paroles, actions, éducation ; c'est le ciel !

Aussi, les moyens mis en œuvre à Saint-Jean par le Père Dehon, ne sont-ils pas une simple façade, uniquement constituée par un cours de religion, mais un système organisé, selon ses doctrines ascétiques, réalisant avant la lettre, pour autant que le permettaient les programmes, les vues si claires de Sa Sainteté Pie XI : « Il est nécessaire que tout l'enseignement, toute l'ordonnance de l'école : personnel, programmes et livres, en tout genre de discipline, soit régie par un esprit vraiment chrétien, sous la direction et la maternelle vigilance de l'Église, de telle façon que la religion soit *le fondement et le couronnement de tout l'enseignement*, non seulement élémentaire, mais moyen et supérieur. »

Les *obstacles* dont le Père Dehon s'est efforcé de triompher, avec un succès qui d'ailleurs s'affirme encore de nos jours, sont de ceux qui firent l'objet d'une enquête, dans *La Croix* du 7 octobre 1932. Dans cette étude on trouvera très nettement caractérisées les déficiences religieuses et morales de l'époque moderne. Pour saisir la portée de ce tableau, dans l'œuvre de beaucoup antérieure du Père Dehon, il suffit de ne perdre pas de vue le fait que l'état actuel n'est qu'une résultante. Les esprits avertis l'entrevoient déjà, il y a soixante ans et plus,

(maintes fois le Père Dehon, pour sa part, y fait allusion) ; comme l'homme de métier devine le fruit dans le bourgeon, l'arbre dans la pousse microscopique, la forêt dans la brousse naissante. C'était précisément pour empêcher l'éclosion des effets désastreux de l'éducation païenne, dont le Père Dehon supputait déjà les conséquences spirituelles et temporelles, que d'accord avec son Évêque Sa Grandeur Mgr Thibaudier, il avait ouvert l'Institution Saint-Jean. Selon l'éditorial, dont il vient d'être question, ce qui, trop souvent, stérilise l'éducation, c'est plus que jamais :

1° – *L'affaiblissement ou même la disparition du sentiment religieux dans la famille.* Jadis, « les mamans avaient la préoccupation de voir les lèvres de leurs bébés prononcer le nom de Jésus avant tout autre ». Aujourd'hui trop souvent, on ne prie plus en famille..., et les parents se désintéressent de la piété de leurs enfants.

2° – *Le matérialisme de l'éducation familiale.* Désormais, « on enseigne que l'instruction religieuse doit céder le pas à l'autre », et que le bonheur doit être à rechercher en tout, le maximum de plaisir, avec le minimum de peine.

3° – *Le laïcisme de l'éducation publique* a désaxé les âmes : la foi est disparue chez un grand nombre de nos contemporains, entraînant dans son exil le cortège des vertus humaines et des vertus chrétiennes...

4° – *L'abdication des parents en matière d'éducation* : L'enfant devenu prématurément autonome s'en va à l'aventure..., et aux aventures...

[676] 5°. – *L'absence de préparation des parents à leur tâche éducatrice* : Sans principes eux-mêmes, ils sont trop souvent, devant leur tâche d'éducateur, comme quelqu'un de qui on exigerait les intérêts d'un capital qu'il n'aurait point reçu.

6°. – *L'indépendance d'esprit des nouvelles générations.* « Dans la famille, les jeunes considèrent que leurs parents ne sont plus à la page ; dans leurs plaisirs ils ne veulent être suivis ni contrôlés par personne ; dans leurs œuvres, ils sont convaincus que tout est à refaire, ou plutôt à faire ; dans leurs relations, ils n'entendent voir que des jeunes, pas de vieux ; dans leur piété même, ils sont individualistes, sans comprendre le caractère social du christianisme... Somme toute, on vit pour soi et dans l'admiration de soi. »

Au total, ignorance et orgueil souvent inconscients vicient, plus que jamais à fond, l'éducateur familial et celui qui devrait être l'éduqué. En conséquence l'un et l'autre deviennent insensiblement déserteurs d'un devoir, dont la notion s'estompe de jour en jour, au point même de s'effacer... Or, sans la notion du devoir, pas d'éducation !

Pourtant, l'éducation n'est pas un vain mot ! La science à elle seule ne produit que des barbares perfectionnés, de lamentables désillusionnés et, somme toute, des ratés. Quelle gloire Dieu peut-il bien tirer de pareilles épaves ? Quels bienfaits la société en pourrait-elle attendre ? Quel bonheur même ces pauvres désaxés seraient-ils capables de trouver, dans une existence réduite à des proportions si mesquines, sans la moindre échappée sur l'unique nécessaire !

À Saint-Jean, l'éducation ira donc de pair avec l'instruction. Pour peu que l'on médite l'Encyclique de Sa Sainteté Pie XI, sur l'Éducation chrétienne de la jeunesse, il est aisé de découvrir, dans ce document classique, les principes d'éducation traditionnelle que le Père Dehon mit en honneur à son collège :

« La folie, dit l'Écriture, est liée au cœur de l'enfant et la verge de la discipline la fera fuir. Il faut donc, déclare Sa Sainteté, dès l'âge le plus tendre corriger les inclinations déréglées de l'enfant et discipliner celles qui sont bonnes. Par-dessus tout, il importe d'éclairer l'intelligence et de fortifier la volonté au moyen des vérités surnaturelles et, avec le secours de la grâce, sans laquelle il est impossible de dominer les mauvaises inclinations et d'atteindre la perfection requise par l'action éducatrice de l'Église : de cette Église que le Christ a dotée, en toute perfection et plénitude, de sa divine doctrine et des sacrements, instruments efficaces de la grâce divine. »

[677] La doctrine pédagogique de l'Église, partant de la foi, pour aboutir à l'union à Dieu commandant la vie, ce fut précisément là, toute la vie et l'Œuvre du Père Dehon. Ses anciens

Élèves en témoignent, ses discours le démontrent, l'Institution Saint-Jean le prouve par les faits, depuis plus de cinquante ans.

Un maître-éducateur

Dans la savoureuse improvisation poétique dont on va lire un passage, l'un des élèves les plus remarquables du vieux Saint-Jean se plaît à rappeler l'éducation que M. l'Abbé Dehon donnait à ses élèves. Tout y est, en raccourci, principes, douceur et fermeté d'une personnalité rayonnante :

« Il me reste à remplir un devoir important,
Celui de saluer le maître incomparable
Qui toujours s'efforça de nous rendre agréable
Le pénible devoir de la soumission
Et d'exciter en nous la noble ambition
D'être des hommes de vertu franche et robuste,
Ayant au cœur l'amour du Vrai, du Bien, du Juste,
Et marchant fièrement au chemin de l'honneur.
Supérieur et par l'esprit et par le cœur,
Aux maîtres avec lui vivant d'intelligence,
Doué d'une très vaste et très haute science,
Monsieur l'Abbé Dehon avec un tact très sûr
Disciplinait petits et grands. Il n'était dur
Que pour les révoltés et les récidivistes,
Les fanfarons se donnant des airs d'anarchistes.
Il savait les dompter et les réduire au pas.
Le plus souvent l'élève mutin n'osait pas.
Regimber sous les coups cinglants de la cravache
Et cessait, pour de bon, de faire le bravache.
On ne discutait pas sa grande autorité ;
Chacun s'y soumettait avec docilité.
Les joueurs turbulents voyaient-ils apparaître
Un long doigt s'agitant derrière une fenêtre,
Aussitôt stupéfaits d'avoir été surpris,
Ils modéraient leurs jeux, leurs transports et leurs cris.
[678] Habile à discerner les traits du caractère,
Ce bon Supérieur à chacun savait faire
Une monition appropriée au cas
Que l'élève venait, sans aucun embarras
Soumettre ingénument à son expérience.
En sa grande sagesse on avait confiance.
Et sa bonté charmante et délicate offrait
À chacun le remède au mal dont il souffrait.
Il mettait son plaisir, ses soins et son étude
À s'informer de tous avec sollicitude.
Les divertissements, les fêtes, les congés
Étaient par lui libéralement ménagés
Aux enfants de Saint-Jean, dont la joie innocente
Rendait à tous la vie agréable et plaisante.
Aussi fut-ce un vrai jour de consternation

Quand on apprit que, loin de l'Institution,
 Laissant ses chers enfants orphelins...de quel père !
 Monsieur l'Abbé Dehon, d'un autre ministère
 Allait prendre sur lui la charge et le devoir.
 On n'eut plus désormais le plaisir de le voir
 Encourager les jeux de la jeunesse folle,
 Ou donner en passant, quelque bonne parole
 À l'enfant qu'il voyait anxieux et chagrin.
 On ne vit plus planer son regard souverain
 Sur la cour où bruissait, comme une grande houle,
 D'élèves remuants une joyeuse foule.
 Dans sa retraite il emporta bien des regrets.
 Mais par le souvenir, chacun garde les traits
 De la bonté de la douceur affectueuse
 Dont il sut enchanter notre jeunesse heureuse.
 Les principes d'honneur et de chrétienne foi
 Que nous avons reçus de son ardente voix,
 Les saintes vérités, les convictions fermes
 Dont il jetait jadis dans nos âmes les germes.
 Nous les voulons garder comme on garde un trésor
 Et nous n'y souffrirons ni dommage ni tort.
 Du devoir des chrétiens suivant la droite voie
 À notre maître aimé nous donnerons joie
 De voir que ses leçons ont porté de bons fruits
 [679] Et que les vérités dont nous fument instruits
 Ont fait de nous de vrais chrétiens de vieille roche,
 Des chevaliers du Christ, sans peur et sans reproche. »

(J. C. : *Figures du temps passé ... « Meminisse juvabit »*)

Les discours de distributions de Prix (1877-1886)

Le Père Dehon n'eut jamais l'intention, ni le loisir, de rédiger le moindre traité de pédagogie ; mais chaque année, de 1877 à 1886, il voulut se réserver la joie de faire communier les familles à sa pensée, en donnant le discours de distribution des prix. Réunis dans un volume, intitulé *L'éducation et l'enseignement selon l'idéal chrétien*, ces discours sont actuellement épuisés, en librairie. Les analyses que l'on en va lire, permettront de mieux dégager la pensée du Très Bon Père, en matière d'éducation.

PREMIER DISCOURS (1877)

Buts, instruments, méthode et fruits de l'enseignement selon l'idéal chrétien

Quel *but* l'éducateur pourrait-il bien poursuivre, lorsqu'il a le bonheur de vivre à la lumière de la foi, si ce n'était de faire de l'enfant un grand honnête homme chrétien ? Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on veut dire par là ! Devant son auditoire un peu spécial, l'orateur va reprendre les grands thèmes classiques de Dieu en nous, de la vie de Jésus en nous, mais évidemment sur un ton accessible à l'auditoire de parents et d'enfants auquel il s'adresse. Son langage est, tout d'abord, celui de la poésie. Lisez plutôt cette définition :

« Un chrétien c'est un dieu en fleur, chacun de ses actes doit être un pas vers la maturité, vers l'âge parfait, vers la grandeur et la taille divine. Gardez-vous de laisser ramper à terre sa pensée et ses désirs. Revêtez-le de ces vertus évangéliques qui seront son manteau de gloire ! Ce n'est pas une éducation royale, c'est une éducation divine qu'il faut, pour élever à toute sa hauteur celui qui doit être l'émule de Dieu, dans la carrière de la perfection et son commensal au banquet de l'éternelle félicité¹²³. »

[680] En dehors de cet idéal, que reste-t-il ? Rêvera-t-on de l'idéal des peuples primitifs, dont l'un des types historiques est le Spartiate ? Préférez-vous l'idéal politique des pouvoirs qui s'implantent par la force, tel celui de la Convention de 1792 ? Ne parlons pas de l'idéal utilitaire des scientifiques ou des positivistes ! Ni même de celui que caressent les théoriciens de l'art pour l'art : à leurs yeux, pas d'autre culte que celui de la forme ! Dans le domaine spirituel, n'est-ce pas le triomphe lamentable de *l'ersatz* le plus creux ! L'idéal chrétien est autrement large et substantiel ! « Seul il embrasse, à la fois, tous les éléments de la perfection humaine. » L'éducation chrétienne ne vise-t-elle pas à l'épanouissement harmonieux des corps, des esprits, des caractères, des bonnes mœurs et de l'âme humaine tout entière ?

Mais quels sont les *instruments* dont elle dispose ? Qu'importe dans la pratique, la splendeur du rêve, si les moyens de le réaliser font défaut ! Les instruments qui permettent de mener à bonne fin la tâche si actuelle de l'éducation chrétienne sont de deux ordres : l'un est vivant, c'est le maître ; l'autre inerte, c'est le livre.

Le maître chrétien est, avant tout, un honnête homme ! mais un honnête homme qui porte partout, avec lui, son christianisme.

« Adapter les notions à un auditoire donné et parmi cet auditoire à un individu déterminé ; mettre un accent vivant selon le cas sur l'essentiel, qui est la base sûre, ou sur le détail significatif, qui est le clou où s'accroche le souvenir ; ajouter à cette mise en valeur le poids décisif d'une personnalité qui s'impose ; stimuler, réprimander, encourager, récompenser, diriger l'effort, corriger patiemment les fautes ; voilà le travail fécond où il faut un maître et qu'aucun « robot » n'est encore près d'exécuter. » (*Information Universitaire*, 18 et 25 mai 1935 ; sur le problème de la machine.)

Et si l'on nous réplique qu'il y a maître et maître, M. Compayré consentira à nous départager. À lui la parole !...

« Il y a beaucoup à dire, si nous l'en croyons, en faveur de renseignement donné et dirigé par des ecclésiastiques ou des religieux. Nos préférences pour l'enseignement laïc, ajoute-t-il, ne nous empêchent pas de reconnaître quels avantages considérables, sur certains points, leur caractère assure aux professeurs ecclésiastiques. L'indépendance absolue [681] vis-à-vis du monde, la suppression de tous les liens qui attachent chacun de nous à la famille et à la société civile, le renoncement à tout intérêt terrestre, la rupture avec les passions troublantes qui usent les forces et dévorent le temps, la solitude et la paix qui empêchent l'éparpillement de la pensée sur les curiosités du monde et les incidents de la vie, et qui permettent à la réflexion de se concentrer sur un objet unique ; la hauteur de pensée nécessairement familière à quelqu'un qui croit travailler pour l'éternité ; l'habitude de la discipline qu'il est plus facile d'imposer aux autres quand on est le premier à s'y conformer ; enfin, par-dessus tout, la force morale, l'autorité qui n'est jamais plus grande chez l'homme que lorsqu'il s'oublie lui-même pour parler au nom de la Divinité : Voilà les conditions favorables où est placé le prêtre et le religieux qui se fait professeur¹²⁴. »

Dont acte !

Quant aux livres, conseillers de l'enfant, ils enseignent avec ou contre le Maître :

Sans doute, les membres du corps enseignant constituent, dans leur ensemble un corps digne de la plus haute estime : compétences réellement exceptionnelles, souci constant de ménager à l'élite de demain une culture aussi remarquable en étendue qu'en profondeur, fidélité au devoir professionnel, ressources de la technique moderne :

¹²³ Sa Grandeur Mgr Berthaud, évêque de Tulle, cité par l'auteur, p. 3,4

¹²⁴ G. Compayré, professeur de Faculté. Cf. *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France*.

tout y est mis en œuvre vers le but que l'Université se propose. Mais les programmes ne laissent pas de produire l'impression qu'en définitive les génies non-chrétiens méritent de rester les agents sinon exclusifs, du moins prépondérants de l'éducation nationale. Et l'on peut se demander si cette manière de voir est bien objective... Selon le mot de Platon, le beau dont la puissance éducative est si capitale, n'est-il pas le vrai auréolé de tout l'éclat dont il peut être revêtu à nos yeux ? Or, nul esprit n'oserait avancer que seules – ou peu s'en faut – les vérités jaillies d'une source païenne possèdent le monopole de la splendeur. Comment donc justifier l'exclusion dont un si grand nombre de génies chrétiens anciens ou plus récents sont officiellement frappés ? Saint François de Sales, par exemple, attendra notre époque pour être inscrit au programme de la licence. « Ne sommes-nous pas sortis du collège, disait l'auteur des *Moines d'Occident*, sachant par cœur les traits peu édifiants de l'histoire de Jupiter et ignorant jusqu'au nom même des fondateurs de ces Ordres religieux qui ont civilisé l'Europe et tant de fois sauvé l'Église ! » Souligner ces vérités, c'est poser les données d'un problème qui mérite notre attention. L'avenir dira ce qu'il en faut penser.

Méthode de l'éducateur chrétien – L'enfant a besoin d'une direction puissante, car il apporte en naissant à la fois le ger-[682]me de tendances bonnes, et celui de propensions qui le font glisser comme d'instinct dans un sens nettement opposé. Où trouvera-t-il le point d'appui qui lui permette de se livrer avec constance, au travail, au devoir, à la vertu ? La science éthique ne peut lui offrir que la crainte, la honte ou l'honneur et l'affection filiale. Mais... autant en emporte le vent..., à l'heure des passions et des rêves troublants de l'imagination !

Au cours de la débâcle universelle, qui peu à peu réduit à rien toutes les ressources purement naturelles, dans la lutte en faveur d'une plus grande moralité, il ne reste que l'inébranlable principe chrétien : La pensée de Dieu créateur et Maître souverain, celle de son omniprésence, de sa justice, de sa bonté, l'action toute-puissante de l'Eucharistie, de la grâce et la reconfortante influence de nos fêtes liturgiques. Ces ressources divines, judicieusement employées, produisent à coup sûr, une éclosion merveilleuse de piété et entraînent avec elles la pratique d'une vie en rapport avec nos destinées. Cette grande méthode traditionnelle, codifiée dans le *Traité des Études* du savant et pieux Rollin, est si exhaustive, que Villemain ne dépassait sûrement pas sa pensée lorsqu'il écrivait :

« Je n'analyserai pas cet ouvrage un peu négligé de nos jours, comme si l'on avait, depuis Rollin, découvert des méthodes nouvelles pour former l'intelligence et le cœur. Hélas !... il n'en est rien : *on n'a pas fait un pas !* On ne fera pas un meilleur traité des Études¹²⁵. »

Sans méconnaître les exigences de notre temps, suivons donc la méthode traditionnelle, que Rollin réduisait à ces grandes lignes : « Étudier le caractère des enfants, pour se mettre en état de les bien diriger ; se faire aimer d'eux autant que craindre ; leur parler raisonnablement ; les accoutumer à être sincères ; les former à la politesse ; rendre l'étude aimable et surtout, faire régner parmi eux la piété qui résume et renferme toutes les bonnes dispositions du cœur. »

Fruits de cette éducation traditionnelle – Si l'on s'enquiert des résultats que l'on peut attendre de ce système d'éducation, écoutons Lamartine, qui connut la double éducation d'un collège indifférent et d'une maison religieuse. Voici sa conclusion :

Dans un collège divisé d'esprit et de tendances, la foi de l'enfant « s'éteint, sa raison sans ardeur se refroidit, son âme se sèche, son enthousiasme se change en indifférence et en découragement... » Au contraire, dans une maison religieuse : « Tout l'art des maîtres consistait à nous intéresser nous-mêmes aux succès de la maison et à nous conduire par notre propre volonté et par notre propre enthousiasme... Toutes nos âmes avaient retrouvé leurs ailes et volaient d'élan naturel vers le bien et vers le beau... C'est là que j'ai vu que l'on pouvait faire des hommes, non en les contraignant, mais en les inspirant. »

C'est que, selon le mot de Guizot : « Il n'y a point d'éducation sans religion. » Et Thiers ajoutait : « L'école ne sera bonne que si elle reste à l'ombre de la sacristie. »

Conclusion : La raison est d'accord avec l'expérience pour affirmer que l'éducation

¹²⁵ Villemain : *Tableau de la Littérature française au XVIII^e siècle*, Tome I. p. 226.

chrétienne doit présider aux premières années de l'existence si l'on veut orienter la vie vers son véritable idéal, si l'on veut former des esprits véritablement éclairés, des caractères énergiques, des cœurs généreux, des hommes de foi et d'action, des « têtes bien faites » enfin capables de toutes les grandes pensées, de toutes les résolutions vigoureuses, de tous les dévouements, de tous les sacrifices à la religion, à l'individu, à la famille, à la patrie.

Ce discours liminaire permet d'apprécier la netteté de vue du Père Dehon en matière d'éducation. Aux distributions de prix de 1877 à 1886, l'orateur mettra au point, en vue de l'éducation chrétienne, les questions suivantes, dont l'intérêt pratique était déjà, plus que jamais, de circonstance :

Les lettres chrétiennes, le patriotisme chrétien, les vertus de l'enfance, l'harmonie de la science et de la foi, l'étude de l'histoire et de la géographie ; enfin, dans son huitième discours, le Père Dehon montre que le Sacré-Cœur de Jésus est le don de notre temps, la grâce de la France et même la grâce spéciale du diocèse de Soissons, où, à l'Institut Saint-Jean de Saint-Quentin, ces discours ont été prononcés.

DEUXIÈME DISCOURS

Sur les Lettres chrétiennes

Toutes nos positions sont successivement attaquées. Nos adversaires s'en prennent tantôt à l'éducation chrétienne, tantôt au patriotisme chrétien, tantôt à la morale chrétienne, tantôt aux lettres chrétiennes. C'est sur ce dernier point que le Père Dehon relève le défi, dans son deuxième discours.

Trop souvent certains croient faire preuve d'esprit en dé-[684]criant, par principe, la littérature chrétienne ; à les croire, la pauvreté de la littérature non estampillée par l'Université actuelle – surtout lorsqu'il s'agit des productions ecclésiastiques – n'aurait d'égale que son éclatante infériorité. Eh bien, nous pensons au contraire, nous, dit le Père Dehon, que la littérature chrétienne n'a rien à envier aux lettres païennes, et que si parfois elle a donné moins de soin au fini de la forme, elle l'emporte toujours par l'élévation de la pensée et la pureté des sentiments. Autant que quiconque, le Père Dehon reste un fervent humaniste, mais il tient compte des conclusions que Jules Lemaître tirait de sa propre expérience :

« Je sens très bien que ce que les classiques de l'antiquité ont insinué et laissé en moi, c'est en somme, le goût d'une sorte de naturalisme voluptueux, les principes d'un épicurisme ou d'un stoïcisme également pleins de superbe... Il est assurément singulier que depuis la Renaissance, la direction des jeunes esprits ait été presque exclusivement remise aux portes et aux philosophes qui ont ignoré le Christ... » (*Contemporains*, vol. 6, p. 18, 38.)

Il en est des lettres chrétiennes, comme de l'art chrétien : nos grandes cathédrales avec les légions de saints de leurs portails et de leurs vitraux, sont moins finies que le Parthénon d'Athènes et ses frises ; mais le Parthénon laisse l'âme sur la terre, et nos cathédrales la transportent jusqu'au ciel.

Telle est la thèse que démontre le Père Dehon dans son deuxième discours, en parcourant la grande épopée biblique, les littératures grecque et latine et enfin notre littérature nationale.

TROISIÈME DISCOURS

Le patriotisme chrétien

C'est ensuite la question du patriotisme chrétien, que soulève le Père Dehon. La bonne semence qu'il jette dans son auditoire enthousiaste, portera ses fruits en temps de paix, comme aux jours sombres de 1914 à 1918.

I. Déjà à cette époque, pourtant si calme et sereine, aux yeux de ceux tout au moins qui ne l'ont pas vécue., le Père Dehon n'estimait pas inutile d'offrir à la classe dirigeante du lende-

[685]main, quelques notions fort simples, pour la mettre en garde contre l'un ou l'autre des deux excès, entre lesquels l'humanité a toujours plus ou moins oscillé : l'hyper-patriotisme ou l'antipatriotisme.

Le patriotisme sain, également éloigné de ces deux extrêmes, n'est pas seulement l'amour du sol natal, de ses agglomérations aux riches établissements industriels, aux écoles ou aux académies savantes, ni même une prédilection d'âme pour sa variété, ses splendeurs ou sa fécondité : autant de merveilles que l'on trouve partout, dans une certaine mesure ! Aux yeux du chrétien, la patrie est, sans doute tout cela, mais infiniment plus encore que tout cela ! et la somme « presque illimitée » des valeurs qui la constitue, justifie pleinement l'amour dont il l'entoure.

Quelles sont ces valeurs ? Le Cardinal Mercier les groupera, de la façon la plus heureuse du monde, dans cette définition : « *La patrie est une association d'âmes, au service d'une organisation sociale qu'il faut à tout prix – fut-ce au prix de son sang, – sauvegarder et défendre, sous la direction de celui ou de ceux qui président à ses destinées.* »

Cette association, située dans le temps et dans l'espace, possède, de toute nécessité un territoire – véritable élément matériel de la patrie –, où nos ancêtres ont tissé avec l'art que l'on sait :

« Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés. »

Territoire splendide baigné par trois mers qui chantent sur ses rives, où les cimes neigeuses alternent avec les riches coteaux et les plaines fertiles. C'est d'abord un noyau central, l'Ile-de-France, qui, ralliant successivement autour d'elle, les populations du Nord et des Flandres, de la Bretagne, du Massif Central et du Roussillon, de l'Alsace et de la Lorraine, de la Provence et de la Corse, de Nice enfin et de la Savoie, nous a préparé un domaine dont la splendeur fait Jaillir de nos lèvres le : « *non fecit taliter omni nationi* » du psalmiste. Et ce petit paradis, qu'il s'agit pour nous de mettre en valeur, afin de contribuer au plus grand bien de « l'organisation sociale » dont nous faisons partie, le Père Dehon ne se lasse pas de le décrire.

Voilà le lieu unique où le Français s'épanouit pleinement ; et la raison de cet attachement — dont on plaisante parfois, au-delà des frontières non, il est vrai, sans une pointe d'envie..., — réside moins encore dans l'incomparable richesse si variée du pays, que dans l'atmosphère très spéciale qui le baigne. Nul part ailleurs, en effet, le Français ne respire un [686] air plus adapté à sa mentalité. C'est bien là, on n'en peut douter, la patrie française, avec les limites que César lui assignait. Cette patrie cantonnée sur un territoire de choix est faite, avant tout, de traditions et de gloires communes : « *Avoir des gloires communes dans le passé, dit Renan, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore ; voilà les conditions essentielles pour être un peuple.* »

« *Des gloires communes dans le passé,* » une « *volonté commune dans le présent* face à l'avenir..., avec quelle complaisance le Père Dehon les souligne, dans ses discours, avec quel esprit judicieux il y coopère : c'est ce que les pages qui précèdent ont laissé entrevoir ! De « *gloires communes dans le passé* », en est-il de plus prestigieuse, par exemple, que celle dont nos martyrs nationaux sont auréolés ? Au reste, ceux des autres pays peuvent parfaitement ne le céder en rien aux nôtres ; mais *ceux de chez nous* sont reliés à l'âme française par des liens très spéciaux de parenté physique et morale ; et ces liens, sans nuire d'aucune façon à notre catholicité, nous aident à nous retrouver en eux, *si parva licet...* et le cas échéant, à marcher sur leurs traces obscures peut-être, mais toujours héroïques et glorieuses.

Comment parler ensuite comme il conviendrait, des grandes choses accomplies par les autres saints de chez nous ! Sans cesse la patrie les délègue vers le ciel, de générations en générations, comme des ambassadeurs attirés, spécialistes émérites des vertus ancestrales, dont les nuances existent sans doute ailleurs, mais avec un cachet très spécial à chaque pays : saint Louis, roi de France, et saint Henri empereur d'Allemagne, et le Père Dehon ajoutera plus tard, Ste Thérèse la Grande et sainte Thérèse la Petite, sont tous de grands saints..., pourtant point n'est besoin d'être grand clerc, pour relever entre eux des différences, aussi notables que celles qui distinguent les astres de première grandeur eux-mêmes. À cela près que parmi nos saints, il s'agit de qualités de terroir qui sollicitent notre « *volonté commune* » dans le présent et l'orientent vers l'avenir.

Grande chose encore que notre langue dont « la parole est plus délectable et plus commune à toutes gens, » disait le maître de Dante, Brunetto Latini ; si belle à parler, que

« Les femmes, sur la lèvre, en gardent le sourire... »

si noble enfin, qu'il n'est point de grande cause, dont généreusement elle ne se fasse le champion toujours écouté...

Que dire de notre histoire religieuse, missionnaire, sociale, civile, militaire.., de la geste héroïque, chevaleresque et splendide qu'elle déroule sous nos yeux. Épopée millénaire en perpétuel devenir qui, à chaque génération, sollicite les ardues énergies renaissantes.

Ces « *gloires communes du passé* » – dont l'énumération pourrait aisément se poursuivre, d'ailleurs sans la moindre trace de chauvinisme – forment, en quelque sorte, le lien aux « ... fils mystérieux où nos cœurs sont liés ». Ainsi, reliés pourrait-on dire, aux illustrations les plus pures [687] de la patrie, nos esprits et nos cœurs constituent une « association d'âmes » au service de l'organisation sociale à laquelle nous appartenons, pour la gloire de Dieu et le bien total de l'humanité.

Aucune étroitesse, dans le patriotisme du Père Dehon. C'est une « *association d'âmes* » qui n'exclut aucune race : Jehanne la bonne lorraine est compatriote de l'héroïne beauvaisienne Jeanne Hachette. Comment d'ailleurs fonder le patriotisme sur la race ? Il n'y plus de races absolument pures ! Force est donc – qu'on le veuille ou non – de constituer les patries avec des amalgames de peuples. Le Père Dehon n'exclut aucune langue de la patrie : les sept langues principales de la France ne nuisent en rien à son unité ; mais il n'a gardé de faire de la langue le critérium exclusif de la patrie : À ce compte, Canadiens, Wallons, Suisses, Égyptiens et tant d'autres seraient français, nous n'en demandons pas tant – chacun chez soi ! – tandis que les Alsaciens, les Lorrains, les Flamands du Nord, les Provençaux, les Bretons, les Basques se verraient retirer, malgré eux, la nationalité française, sous prétexte qu'ils ont une langue propre. Sinistre plaisanterie qui, généralisée – et pourquoi pas ? – aboutirait au démembrement anarchique de tous les pays du monde ! Sans doute, à mesure que s'effaçaient les distances, pour l'homme « fin de siècle », comme on disait alors, s'abaissaient déjà bien des frontières. Mais, c'est un fait, notre demeure provisoire – en attendant l'éternité – se trouve sur terre, et non dans la république d'Utopie ! Dans l'état actuel de l'humanité, qui n'est pas près de changer, il faut des limites entre lesquelles il soit possible de situer « les valeurs presque illimitées » dont l'homme d'au-delà ferait volontiers bon marché, pour nous imposer les siennes, dont nous ne voulons pas. Sans frontières, protégé par une force armée, chaque groupe, propriétaire légitime de valeurs, se verrait continuellement à la merci de voisins entreprenants et ambitieux.

Le patriotisme chrétien est, on le voit, un amour de préférence profondément justifié, qui nous porte à aimer, à défendre et à garder ce qui, chez nous, le mérite vraiment ; il ne comporte aucun alliage de haine systématique ou agressive, contre ce qui n'est pas de terroir. Aux voisins d'admettre eux aussi ces principes de bon sens – et surtout d'en tenir compte – alors, mais alors seulement, chacun s'épanouira en paix, chez soi ! Être patriote c'est donc faire du monde, autant qu'il dépend de nous, un organisme réglé comme une horloge, et orienté vers sa fin. Aussi est-il juste de voir, dans le patriotisme, le moyen providentiel par excellence de se comporter en bon « citoyen de l'univers », car c'est là respecter l'ordre établi par Dieu Lui-même.

II. Cette patrie bien-aimée, cette valeur sans laquelle nous ne serions que des amoindris, ajoute l'orateur, votre devoir est de [688] la ménager – comme on ménage à bon droit toute valeur – et de la servir généreusement.

Ce n'est pas seulement un enthousiasme de commande, ou de feu de paille, qu'elle attend de vous, mais un austère dévouement, un labeur à la fois constant et assidu, en faveur de tous ceux qui en font partie. Vous lui devez le service de la prière, vous lui devez l'exemple et la pratique de la foi dans nos temples, dans nos prières solennelles, dans nos manifestations destinées à affirmer au grand jour, les croyances d'un grand peuple ; vous lui devez une vie forte, une vie d'hommes de caractère, de travail et de courage dans votre carrière providentielle, comme tant d'élèves sortis de nos collèges en ont donné l'héroïque exemple.

Et l'orateur de conclure : Maintenant, mes enfants, je vous laisse juges. Qui est vraiment patriote, des catholiques qui vénèrent l'Église et rêvent de poursuivre, sous sa direction, l'œuvre de *restauration sociale*, ou des hommes qui voudraient honnir cette Église, leur mère, et remonter jusqu'au paganisme le courant de la civilisation ? La patrie française, sans l'Église, serait sans passé, sans histoire, sans honneur et sans espérance. Combien plus noble et belle est la France de Charlemagne, de Louis IX, de Louis XIV ; la France de Racine et de Bossuet ; la France de Martin de Tours et de Vincent de Paul ; la France de la Vierge Marie et du Christ !

QUATRIÈME DISCOURS

Sur l'éducation chrétienne et les vertus de l'enfance

Singulière destinée de la religion catholique : les attaques prononcées contre elle, depuis 19 siècles, s'affirment aussi constantes dans leur énergie, que variées dans leurs formes. Aussi le Père Dehon saisit-il l'occasion des distributions de prix pour atteindre, par-dessus la tête de ses élèves, les parents..., et continuer jusque dans ces fêtes annuelles, son œuvre de réparation.

Lorsque retentit le mot d'ordre : la religion c'est l'obscurantisme, il releva le gant et montra que la religion est la lumière des lettres et des arts (II^e discours). Lorsqu'une certaine presse répliqua : vous, catholiques, vous n'êtes pas patriotes ! le Père Dehon ouvrit l'histoire et dit : Voyez, la religion en France s'appelle Geneviève de Paris, Jeanne d'Arc, Charles Martel, Bayard, Duguesclin, Condé et les innombrables soldats sortis [689] de nos écoles religieuses, qui surent aimer la patrie, jusqu'à verser leur sang pour elle.

Certaine presse essaye-t-elle de découronner de son auréole céleste la morale chrétienne, prétendant qu'elle est défectueuse et ne forme pas à la vertu ? Dans son Quatrième discours, le Père Dehon montre que le Christ a tout grandi : lettres, sciences, arts, patrie, famille, et que :

I. Les vertus de l'enfance, piété, respect, amour, pureté, travail, énergie, etc., sont à la jeunesse ce que le parfum est à la fleur, ce que le velouté est au fruit, et que sans une éducation chrétienne basée sur la foi, la jeunesse n'est, tout au plus, qu'une fleur de serre sans arôme, ou un fruit manqué...

II. Rien mieux que l'éducation chrétienne, dont nous avons esquissé au chapitre précédent le diagramme idéal, selon les vues du Père Dehon, n'est capable de faire naître d'abord et de développer les plus belles qualités morales, surtout lorsqu'elle est donnée par des hommes consacrés à Dieu. Car le prêtre – autre Christ, dans un sens infiniment plus complet que le laïque – « est né professeur d'admiration, dira Henri Bremond, dans *L'enfant et la vie*. Sa main qui va tourner les pages des livres païens, a d'abord tremblé au contact même du corps du Seigneur, et ses lèvres, qui vont répéter le nom de Chimène ou d'Hermione, se sont purifiées en prononçant des paroles qu'aucun amour terrestre n'aurait inventées... (il) a « connu tout ce qu'il y a dans le cœur de l'homme », et tout en lui, son costume, sa parole, sa vie, tout rappelle que l'homme n'est pas de la terre et doit tendre vers une plus haute patrie... » Aussi, est-il normal que le niveau spirituel monte dans l'âme de l'enfant, dès que cette âme toute neuve est mise en communication avec celle de cet autre Christ qu'est son maître, le prêtre.

III. La religion donne à l'âme le sens du respect. Il y a entre la religion et le respect, une affinité profonde. Dieu seul est d'ailleurs la raison du respect qui s'attache aux hommes et aux choses. L'éducation catholique découvre à l'enfant, dans la hiérarchie de l'Église, une majesté qui descend de Dieu, pour retourner à lui par le Christ ; elle lui montre, dans la famille, la dignité paternelle et la dignité maternelle qui sont pour lui des représentations de la dignité divine ; lorsque le père et la mère délèguent à un instituteur leurs droits d'élever et d'enseigner un enfant, ils lui transmettent en même temps quelque chose de leur dignité ; et si cet instituteur appartient en même temps à la hiérarchie de l'Église, il porte aux yeux des enfants un double caractère d'autorité et comme un double reflet de la majesté divine.

Aussi le catholicisme justifie-t-il l'éloge qui lui fut donné avec la plus grande loyauté par un illustre protestant : « Le [690] catholicisme est la plus grande école de respect qu'il y ait sur terre ! » Est-il besoin d'ajouter que le respect engendre l'obéissance et avec elle, la confiance et la docilité, qu'il conduit enfin, aux autres vertus de l'enfance, à l'habitude du travail, à la gravité, à la force de caractère ?

IV. Pour compléter l'éducation et achever ce chef-d'œuvre il faut encore ce qui donne à l'homme le plus beau complément de beauté morale : l'auréole d'une angélique pureté. « L'œil du Sage s'arrête douloureusement, dit de Maistre, sur ces amas de jeunes gens où les vertus sont isolées et les vices mis en commun. » C'est avec un effroi douloureux que les pères et les mères et tous ceux qui ont souci des âmes contemplent cet étrange spectacle : Deux ou trois cents enfants, à l'heure où les sens s'éveillent, jetés dans cette atmosphère incandescente, et des maîtres planant dans une indifférence tranquille au-dessus de ces orages, croyant avoir fait assez s'ils maintiennent dans cette foule ardente, un ordre convenu et une discipline de commande.

L'éducation chrétienne, elle, donne à l'âme de l'enfant des illuminations sublimes qui font, à la pureté qu'elle lui demande, une couronne céleste et lui donne une attraction divine. C'est elle qui apprend à l'enfant que son corps est un temple, son âme un sanctuaire, son cœur un tabernacle, où Jésus-Christ vivant daigne résider. C'est elle qui découvre à l'enfant, dans le trésor de son innocence, le prix du sang d'un Dieu. C'est elle, enfin, qui fait apparaître dans les profondeurs du ciel, l'idéal de la pureté, rayonnant du visage du Christ et de celui de la Vierge Immaculée, sur l'humanité chrétienne.

CINQUIÈME DISCOURS

Sur l'harmonie de la science et de la foi

C'est le passionnant problème de la valeur de la science, dont la solution joue un rôle primordial en matière d'éducation, que le Père Dehon soulève dans le grand public, pour en présenter, dans ce discours, quelques éléments de solution. Par la voix de quelques « scientifiques » et plus encore par celle de multitudes, dont la culture scientifique est le moindre souci, la science... qui n'en peut mais ! soulève la prétention de se suffire à elle-même : Avec une insistance de tous les instants, dans le livre, à l'école, dans le journal, c'est toujours la même conviction sereine qui se fait jour, à savoir que la science serait la [691] seule lumière de l'esprit humain, et qu'en conséquence, les temps sont bien passés, où l'on pouvait parler des lumières de la foi. Désormais, la foi est définitivement reléguée au nombre des fictions dont le temps a fait justice. Montrer le vrai rôle de la science, – qui est de travailler sous le regard de la foi comme une sœur respectueuse, et d'aider la révélation dont elle est d'ailleurs l'obligée, – tel est le but que poursuit l'orateur dans ce nouveau discours.

Un 1^{er} point permet d'embrasser la question, dans toute son ampleur : C'est au nom des mathématiques pures et des mathématiques appliquées, telle surtout l'astronomie, que l'on prétend exclure de l'aréopage des sciences, la métaphysique, la théologie, la morale ; sous le prétexte spécieux que les sciences des causes premières et des premiers principes, limitent leurs investigations aux choses de l'esprit. Selon cette conception, le domaine des sciences proprement dites comprendrait une multitude infinie de réalités, dites positives ; tandis que celui de la foi se verrait restreint au cercle étroit des hypothèses les plus subjectives.

À ce point de vue d'une absolue séparation, d'ailleurs singulièrement agressive, entre la science et la foi, le Père Dehon oppose, avec le concile du Vatican, la thèse de leur autonomie et de leur interdépendance. Autonomes, elles le sont en effet, les sciences sacrées et les sciences profanées, puisqu'elles n'atteignent pas le même objet. Les unes et les autres gardent donc, logiquement, le libre usage de leurs principes et de leurs méthodes. Toutefois, leur autonomie n'empêche nullement leur interdépendance. Cette interdépendance se manifeste nettement, surtout dans le fait que science sacrée et science profane étayent, chacune avec leurs moyens d'investigation propres, diverses conclusions qui se rejoignent ; spécialement sur la thèse de la non-éternité de la matière et sur l'hypothèse de la nébuleuse cosmique, par exemple.

D'où cette conclusion que le Père Dehon tire, en substance, de la première partie de son discours : La science me donne ses mises au point, je les avais déjà lues, en abrégé, dans la Bible. Je remercie la science ! sans surprise d'ailleurs, car ma raison, éclairée des lumières de la foi, m'avait déjà permis de comprendre que la science devait être une véritable auxiliaire de la révélation. Je constate ! et en face de cette harmonie, j'offre à Dieu un nouvel hymne d'action de grâce.

[692] *II^e Partie du Discours* – Sans doute, divers malentendus restent toujours possibles, lorsqu'il s'agit de consigner et d'apprécier les arguments de deux interlocuteurs.

Mais si, par hasard nous, catholiques nous avons interprété de façon tendancieuse le témoignage des sciences profanes, les représentants de ces sciences n'eussent pas manqué de signaler le fait : et cette erreur ou cette déloyauté eût dû les faire passer du camp de la Religion dans celui du Positivisme. Or qu'en est-il ?

L'orateur interroge, à titre d'exemples dont il faut bien limiter le nombre, une bonne vingtaine d'hommes de science de la valeur la plus incontestée : aucun d'entre eux n'admet l'idée même d'une prétendue inconciliabilité entre la foi et la science, dont certains parient à la légère. La valeur et le nombre de ces témoins donnent d'autant plus de poids à leur conclusion, que ces hommes de science n'hésitent pas à déclarer, avec le génial spécialiste de l'analyse mathématique Cauchy : « Nos convictions sont le résultat d'un examen approfondi. » La conclusion de saint Thomas subsiste donc, avec toute sa force : « *fieri nequit veritatem revelatam contradicere posse veritati ; seu quod idem est, fieri nequit ut quae ex fide et theologia vera sunt, ea secundum rationem philosophicam sanam, sint falsa.* »

La science n'est donc pas l'ennemie, mais bien au contraire l'alliée naturelle de la foi ! La portée apologétique de cette conclusion vaut d'être signalée. Voilà un peu pourquoi nous restons convaincus que le bien de la société est attaché au respect de la religion catholique, « elle seule, proclamait le général Lamoricière, peut résoudre les difficultés du temps actuel », et qui plus est, « elle seule est capable d'assurer le bonheur présent et futur ».

SIXIÈME DISCOURS

Sur l'étude de l'histoire

I. C'est chose bien extraordinaire que la splendide résurrection du passé à laquelle nous fait assister l'histoire ! Aussi n'est-il pas étonnant que la curiosité, si naturelle à l'homme, se soit portée vers ces études nouvelles, comme vers l'une des branches les plus vivantes de la science contemporaine.

Si l'histoire ancienne, tout spécialement, revêt un charme qui ne le cède à aucun autre, le fait tient, pour une part notable, à l'éclat des hauts faits dont elle est le témoin, et au relief que lui donne le recul des siècles ; mais la résurrection du passé qu'elle fait surgir à nos yeux, loin de toujours porter l'esprit à [693] la sérénité de l'histoire, ne laisse pas de présenter, pour certains, de sérieux inconvénients. Combien, en effet, dont la foi, mal entretenue ou mise en veilleuse, par suite de l'atmosphère délétère ambiante, décline de jour en jour, à vivre d'une façon trop exclusive en contact prolongé avec le paganisme. Pour éviter cette dégénérescence, il leur eut fallu le contrepoids salutaire d'une vie intérieure intense, et c'est habituellement ce qui manque le plus ! Aussi, d'amoindrissements en amoindrissements, la foi en vient-elle peu à peu à décliner, chez ces imprudents, jusqu'à disparaître..., tant est glissante la pente qui mène à la catastrophe !... D'abord, ces pauvres rêveurs ont commencé par n'accorder qu'une attention d'esthète aux cultes absurdes sur lesquels reposait la vie de l'homme antique..., peu à peu l'atroce corruption morale, qui scandalisait un Tacite, ne s'est plus montrée à leur imagination médusée, que sous ses dehors séduisants, puis le « *servile caput nullum jus habet* » s'est effacé, pratiquement du moins, de leur mémoire..., tandis que le piétinement universel de toutes les lois naturelles finissait par leur apparaître sous l'aspect d'un phénomène en fin de compte assez normal. Toujours est-il, qu'ainsi mithridatés, ils en sont venus à conclure, en accord secret avec certaines complicités résultant de leur vie intime, qu'après tout, ces civilisations avaient du bon, du beau surtout, et que la philosophie religieuse d'où elles sont sorties, pouvait bien en valoir une autre. Théorie commode qui, en supprimant le problème, ne le résout pas..., dispense d'étudier *l'autre...*, la doctrine chrétienne, et surtout de s'y assouplir ! C'est ainsi que, séduits par le mirage de civilisations disparues, beaucoup se sont grisés des splendeurs du passé, à telle enseigne qu'ils sont désormais incapables d'en voir, sous leur vrai jour, les tares foncières ; comme certains parents devant des enfants idolâtrés et gâtés pourtant, au pire sens du mot !

II. Notre histoire nationale elle aussi, gagnera considérablement en objectivité, à remonter à ses sources, en fonction de la doctrine chrétienne. C'est la foi, en effet, qui l'a faite si grande !

« L'aversion aveugle pour le passé est pleine de fausseté et d'ignorance, » s'écriait Guizot. « Le véritable patriotisme n'est pas seulement l'amour du sol, mais l'amour du passé, le respect pour les générations qui nous [694] ont précédés. Trop d'historiens ne nous apprennent qu'à les maudire ; et *brisant ainsi la tradition française, ils s'imaginent qu'il restera un patriotisme français*, » ajoute Fustel de Coulange ! Aussi le Père Dehon faisait-il sien le mot de Guizot : « J'ai à cœur de faire rentrer la vieille France dans la mémoire et l'intelligence des générations nouvelles. » Et il concluait : « Le travail mystérieux de la transformation des idées et des langues a voulu que le couronnement de votre éducation fit de vous – mais dans un autre sens que ne le faisait l'éducation du Moyen-Âge, – des fils de barons chrétiens, des bacheliers. Le bachelier, c'était le jeune chevalier. Les bacheliers furent l'élite des armées de nos preux. Au grand combat d'Aspremont, dit la légende, Ogier se démenait superbement à la tête de deux mille bacheliers ; et dans cette suprême mêlée contre l'émir, où Charlemagne venge enfin le désastre de Roncevaux, le premier corps d'armée est composé de quinze mille bacheliers de France, *« de nos meilleurs vaillants »*. »

Je voudrais, ajoute l'orateur, que ce mot rappelât toujours à vos oreilles et à votre cœur, notre idéal : Dans vos études, où le monde ne verra que la garantie d'une certaine somme de connaissances littéraires, vous verrez, vous, le rappel de cette vérité qu'il faut nous reprendre à imprégner notre vie de courage chrétien, d'amour vrai de l'Église et de la patrie.

SEPTIÈME DISCOURS

Sur l'étude de la Géographie

Le théâtre où se passent les scènes de notre histoire, c'est notre globe. La description de ce champ clos, c'est la géographie. Jadis, science aride, la géographie se renouvelle. Le Père Dehon y voudrait, pour en augmenter l'intérêt, quelques aperçus relatifs aux beautés de la nature et de l'art (ce serait une sorte de géographie esthétique), et divers renseignements ethnographiques et religieux (ce serait comme la géographie économique et morale du monde).

I. *Géographie esthétique*. Le beau, *splendeur du vrai*, ou *splendeur de l'ordre*, quelle que soit la définition que l'on adopte, s'impose par l'éclat de la splendeur qui le caractérise et possède une puissance éducatrice qui n'est pas négligeable.

« Le peuple est sensible à la poésie, les beautés de la nature le touchent, les grandes infortunes l'émeuvent, les grandes vérités le saisissent, le dévouement, l'héroïsme le transportent. La poésie, la vraie poésie est [695] une élévation de l'âme, elle n'est pas seulement agréable au peuple, elle lui est particulièrement bonne et salutaire ; il en a d'autant plus besoin que ses travaux, étant presque tous matériels, tendent à le matérialiser lui-même, que la lutte pour l'existence engendre une lassitude à la fois morale et physique, que le rude frottement de la réalité durcit peu à peu le cœur, qu'à force de peiner et de souffrir on finit par ne plus voir dans la vie qu'un ensemble de nécessités douloureuses et de réalités triviales. Il faut donc lui préparer une échappée vers les hauteurs, lui donner le goût et le besoin de l'idéal, lui ménager enfin, au milieu des labeurs, ces haltes réparatrices et rafraîchissantes d'où l'on *repart* meilleur et retrempé¹²⁶. »

Si telle est l'emprise de la beauté sur les âmes, combien juste est le point de vue du Père Dehon lorsqu'il regrette de n'être pas maître de géographie ! Il leur tiendrait ce langage : Voyez-vous ce globe ? C'est le jardin de l'humanité, dont les splendeurs sont l'œuvre d'un grand artiste, assisté de ses élèves. L'artiste, c'est Dieu. Ses élèves sont les hommes. Considérons-les à l'œuvre :

Dieu a semé sur ce globe les merveilles de son grand art à Lui : La grande mer qui reflète l'azur du ciel, les lacs austères ou gracieux, les cimes neigeuses, les sombres forêts, les volcans qui grondent, les fleuves qui se précipitent, les vallées sereines, les grottes mystérieuses. Puis *ses disciples* de la terre ont bâti ces cathédrales et ces palais, orné ces musées, jeté ces ponts, élevé ces tours et ces donjons, aligné ces cloîtres et ces colonnades. Et mes élèves à moi, voudraient connaître, ils voudraient lire, ils voudraient voir les images au moins, de tant de

¹²⁶ Cf. Vessiot « *De l'éducation à l'école* » Ch. XXI

chefs-d'œuvre, ils voudraient avoir celles que nous avons appris à faire tracer par les rayons du soleil ; ils voudraient aussi contempler quelque chose de la réalité. Et je dirais à ceux qui seraient capables de m'entendre : Utilisez vos vacances, profitez de vos voyages, notez, observez, comparez. Voyez la Suisse et ses six cents glaciers ; la Scandinavie, ses neiges, ses fiords, ses eaux et ses forêts ; l'Ecosse, ses Ben, ses Loch, ses Firth ; l'Italie, son grand cirque des Alpes, ses lacs aux flots vert sombre ou bleu saphir d'une limpidité unique, sa riche plaine du Milanais d'où l'on tire trois récoltes par an, et Naples... et Mori la délicieuse.. « *Voir Naples et mourir !* ». Contre-sens romantique, mais combien expressif ! Naples et son-doux climat, son air calme, la mer lumineuse, son golfe harmonieux d'où surgit des îles enchanteresses, l'Etna qui lutte de hauteur avec les géants des Alpes et du Caucase. Vers le Nord, voici le Rhin avec ses ruines, sur la roche grise ses vieilles aires féodales, ses souvenirs et ses légendes, la Forêt Noire et ses sombres sapinières. Sur la route de [696] l'Orient, le Danube et ses Portes de fer, le Bosphore aux eaux bleues bordées de palais dans des bosquets de térébinthes, des platanes, des cyprès, la Corne d'Or. Plus à l'est l'Asie, les Amériques prestigieuses...

Aimez-vous mieux les merveilles de l'art ? Voici la Grèce dont la technique se révèle la plus finie et la plus céleste, sous les chauds rayons du soleil d'Orient ; l'Italie, son grand peuple, son incomparable histoire, ses basiliques, son Colisée, ses catacombes, ses ruines, ses palais... Raphaël, Michel-Ange... Voici la fière Espagne : Grenade et son Alhambra, la perle de l'art mauresque..., Cordoue et sa mosquée, autrefois la plus belle de l'Islam ; Ségovie et le palais de l'Alcazar ; Burgos fière de sa cathédrale et du grand pourfendeur, des Maures, le Cid Campeador qui battit cent fois les Musulmans... L'Angleterre et ses cités universitaires ; l'Ecosse, dont tous les monuments semblent parler de sa grande reine et de son grand écrivain, Marie Stuart et Walter Scott. La Belgique et son art inimitable ; ses musées, où il faut suivre la trace de Rubens, de Van Dyck, de Rembrandt, de Teniers. L'Allemagne qui nous fait admirer, outre ses deux Athènes modernes Dresde et Munich, des villes pittoresques comme Nuremberg, des monuments incomparables comme la cathédrale de Cologne, etc. etc...

Et la France ? Elle est aussi variée dans son épanouissement artistique qu'elle l'est dans son climat et dans sa végétation : Romaine en Provence, elle est byzantine dans le Languedoc ; reine dans le style ogival en Normandie, dans l'Ile de France et les provinces environnantes, elle l'est aussi pour la Renaissance en Touraine et dans la vallée de la Loire. Quel musée peut prétendre rivaliser avec le Louvre ? Les cathédrales romanes du Rhin remportent-elles sur celles de Toulouse et de Périgueux ? Quels palais, en Europe, voudraient disputer le premier rang à Fontainebleau, au Louvre, à Versailles ? Quels châteaux primeront ceux de Chambord, d'Avignon, de Blois, d'Amboise, de Chenonceaux ? Quelle nation se donnerait le ridicule de prétendre mesurer ses églises avec celles de Reims, d'Amiens, de Paris, de Chartres, de Bourges, de Bayeux, de Metz et de Strasbourg, de Saint-Quentin, de Laon ?

II. *Géographie économique et morale* – Je voudrais, en outre, dans la géographie, ajoute le Père Dehon, davantage de renseignements ethnographiques et statistiques, desquels un esprit observateur pourrait tirer de profondes réflexions.

Je saluerais d'abord avec respect l'Auteur de la nature, en admirant la petitesse de notre globe, en même temps que sa fécondité et sa variété. [697] Un million de fois plus grande, la terre n'aurait pas encore le volume du soleil, qui lui-même, n'est qu'un point imperceptible dans l'immensité de l'univers... La France n'est guère que la millième partie de notre planète, et nous nous croyons grands !

Or, cherchez, sur la mappemonde, la portion de continent la mieux découpée par ses golfes et ses presqu'îles, la mieux baignée de mers chaudes, la plus variée dans son sol, avec un harmonieux équilibre de plaines, de vallées, de coteaux, de montagnes..., vous trouverez que c'est l'Europe occidentale. Et, dans cette portion du globe, n'y a-t-il pas une région privilégiée entre toutes : baignée de plusieurs mers, féconde en froment et en vin, elle porte à la fois le chêne et l'olivier, le pin et l'oranger ; ses habitants joignent à la vigueur du Nord, la douceur du Midi ; et cette région bénie, qui porte, jusqu'à un certain point, le sceptre de la domination artistique, intellectuelle et même matérielle du monde, a mérité d'être le piédestal d'un Charlemagne, d'un saint Louis, d'un Louis XIV : C'est la France !

Langues, commerce, domination, population, budget, pourraient également être passés en revue d'une manière précise, suggestive, utile et vivante.

Voilà le monde sur lequel il s'agit d'étendre le règne de Dieu, pour Sa gloire et le plus grand bien de l'humanité. Nos missionnaires y travaillent d'arrache-pied ! D'autres s'y joindront ! La Clarté de la langue française, le charme de sa littérature éloquente et fine, la grâce de son art, la fermentation logique de ses idées, l'héroïsme de sa charité, sa grandeur d'âme et sa noblesse de sentiment, chacun de ces impondérables exercent une influence telle que, malgré tout, la France reste, dans le monde moderne, ce qu'était la Grèce dans le monde ancien. Elle triomphe de ses vainqueurs en les inclinant sous sa domination intellectuelle. Si elle veut reprendre ses traditions chrétiennes, ajoute le Père Dehon, sous forme de conclusion, et son rang de fille aînée de l'Église, rien ne pourra l'empêcher de redevenir la nation prospère entre toutes, et de faire comme autrefois, « les gestes de Dieu dans le monde, pour le bien de tous ».

[698] HUITIÈME DISCOURS

La dévotion au Sacré-Cœur

Rien de plus naturel que l'amour de retour envers Dieu, à qui l'humanité doit tout ! Et pourtant, lorsqu'il descendit sur terre, le Fils de Dieu trouva éteinte, ou peu s'en fallait, la flamme de la charité, que les innombrables bienfaits du ciel, sous l'Ancien Testament, eussent pourtant dû entretenir. Mais, ô comble de générosité ! Notre Seigneur consentit à ranimer cette flamme, par le don de Lui-même, par les grâces indicibles de l'Incarnation, de la Rédemption et l'Eucharistie. Puis Il laissa aux continuateurs de Son sacerdoce différents moyens d'entretenir notre amour de retour : la grâce, les sacrements, la parole divine. A ces secours, Il daigna ajouter tantôt une manifestation miraculeuse, tantôt une dévotion puissante capable de remuer, de gagner et d'entraîner les cœurs.

La dévotion au Sacré-Cœur est de celles-là.

I. *Cette dévotion est le don, par excellence, de notre temps.* La dévotion dominante des premiers siècles fut la dévotion au *Bon Pasteur*.

Après les persécutions, Notre-Seigneur fit briller le *Labarum* au bord du Tibre et bientôt sortit de terre, à Jérusalem, le bois de la *Croix*. Désormais la croix, peu connue aux catacombes, envahit le sol des sanctuaires dont elle marque le plan, les autels, les vêtements sacrés, la couronne des rois, les carrefours des chemins, les bannières, les monnaies ; les peuples, les rois, les guerriers portent la croix jusqu'à la conquête du rocher où elle avait été plantée. La croix était le besoin de cette époque.

Saint Louis élève le pur joyau de la Sainte Chapelle pour en faire le reliquaire de la sainte Couronne d'épines ; c'est alors qu'une autre dévotion l'emporte sur toutes les autres : c'est la dévotion à la *Sainte Eucharistie* : Mille cathédrales, des milliers d'églises s'élèvent et deviennent son palais.

Y a-t-il place encore pour une autre dévotion qui puisse aspirer à de plus hautes destinées ? Oui, c'est la dévotion au *Cœur adorable de Jésus*, qui rappellera à la fois tout l'amour du Verbe incarné, du Rédempteur, et le don de l'Eucharistie. « C'est le dernier effort de son amour pour les hommes. » La pratique de nette dévotion salutaire résume tout ce qu'il y a de plus affectueux et de généreux dans notre sainte religion : amour reconnaissant, compassion, réparation, zèle pour sa gloire, abandon sans réserve à sa sainte volonté. Les fruits qu'elle produit ont fait, de sa part, l'objet de promesses solennelles à sainte Marguerite-Marie, et permettent d'entrevoir pour l'Église un triomphe sans précédent.

II. *Le Sacré-Cœur est la grâce de la France* – Sans doute, le Sacré-Cœur est le trésor de l'Église tout entière ; mais il est plus spécialement le don de la France. L'Église n'a-t-elle pas appelé cette nation privilégiée sa Fille aînée ? et Notre-Seigneur n'a-t-Il pas daigné préluder à ce don merveilleux de son Cœur par mille autres faveurs ? Lazare, Marie-Madeleine, Marthe,

quelques-uns des disciples préférés, n'ont-ils pas conduit, au cours des siècles, la Provence au Maître bien-aimé ? Quel pèlerinage est plus pieux que celui de la sainte-Baume ? Et Notre-Seigneur n'a-t-Il pas donné la France à l'Église, comme Il avait donné Saint-Jean à sa Mère ? Enfin, n'est-ce pas au centre de notre France, que Notre-Seigneur a révélé la dévotion à son Cœur sous sa forme actuelle, et toutes les églises ne l'ont-elles pas reçue de la France ?

Mieux encore, Notre-Seigneur a déclaré qu'il voulait une union spéciale avec la France, marquée par une consécration, par un sanctuaire votif, par l'image de son Cœur sur ses étendards. Oui, le divin Amant veut être aimé spécialement de cette nation, qu'il aime, d'ailleurs sans aucun détriment des autres.

C'est alors une progression triomphale de la dévotion au Sacré-Cœur dans le pays : la Grande révélation de Paray date de 1675 ; en 1689, de nombreuses confréries du Sacré-Cœur sont érigées, en France. En 1720, Marseille ravagée par la peste, est délivrée à la suite des prières de son saint évêque ; la ville se consacre alors au Sacré-Cœur. En 1765, l'Assemblée du Clergé de France demande l'établissement de la fête du Sacré-Cœur dans tous les diocèses du pays ; le pieux dauphin obtient l'érection d'un autel du Sacré-Cœur à la chapelle royale de Versailles. En 1792, Louis XVI prisonnier, se consacre au Sacré-Cœur. En 1833, la belle dévotion du Mois du Sacré-Cœur prend naissance en France. En 1856, l'Épiscopat français sollicite l'extension de la fête du Sacré-Cœur au monde entier. En 1869, à l'époque du Concile, l'Épiscopat français provoque une demande au Souverain Pontife, pour que l'Église soit consacrée au Sacré-Cœur et que la fête du Sacré-Cœur soit élevée au plus haut rang de la liturgie. À l'heure de nos épreuves nationales, toute la France catholique [700] se tourne vers le Sacré-Cœur. Le 26 avril 1871, la pensée du Vœu national est bénie par Sa Sainteté Pie IX. 1873 voit les triomphes de Paray. Le 16 juin 1875, la première pierre de la basilique de Montmartre est posée ; c'était le deux-centième anniversaire de la Grande Apparition... Le Vœu national s'accomplit, la France est bénie dans le Sacré-Cœur.

III. *Le Sacré-Cœur, grâce du diocèse de Soissons* – Si le Cœur de Jésus daigna honorer la France d'un véritable amour de prédilection, le Père Dehon n'hésite pas à noter, tout aussitôt, le fait que parmi tous nos diocèses, celui de Soissons fut toujours de ceux qui se virent l'objet d'attentions très spéciales, de la part du Sacré-Cœur. Ce beau diocèse....

N'a-t-il pas été évangélisé par les envoyés de saint Pierre, Sixte et Sinice ? Il a eu les plus glorieux martyrs au IV^e siècle, Quentin, Crépin et Crépinien. Les deux sièges de Soissons et de Laon ont eu toute une série de saints Pontifes ; l'Ordre de saint Benoît l'a couvert de ses plus belles fondations. Mais c'est surtout au XII^e, au XIII^e et au XIV^e siècle que ce cher diocèse devint l'un des plus beaux de la France et par conséquent du monde : Alors s'élevèrent les cathédrales de Soissons et de Laon, les collégiales de Saint-Quentin, de saint Vaast, de Mont-Notre-Dame, de Bazoches et tant d'autres, les grandes abbayes de Vauclair et du Sauvoir, de Fervagues, de Bohéries, de Longpont, etc., les chartreuses si grandioses du Val-Saint-Pierre et de Bourg-Fontaine, Cerfroid, berceau de l'Ordre des Trinitaires, qui racheta plus de quatre-vingt-dix mille esclaves chrétiens, etc., puis les Hôtel-Dieu et les maladreries, etc. etc.. Toutes ces merveilles furent hélas, ainsi que la région, matériellement et moralement ruinées par l'effroyable Guerre de Cent ans ou par les Guerres de Religion.

Au XVII^e siècle, c'est un véritable renouveau, qui s'affirme dans le diocèse, en attendant que le XVIII^e siècle y accumule de nouvelles ruines ; l'orateur le note brièvement, tant il a hâte, on le conçoit, d'évoquer la mémoire du prélat qui, le premier, ait compris sainte Marguerite-Marie : Mgr Languet.

Né à Dijon, le 28 août 1677, (après son frère J.-B. Languet de Gercy, l'un des plus remarquables curés de Saint Sulpice,) Jean Joseph – dont la grand'mère paternelle n'était autre qu'Elisabeth Bretagne, sœur de la mère de Bossuet – fut d'abord abbé de Coetmaloën, au diocèse de Quimper, avant de devenir, en 1712 vicaire général de Mgr d'Hallencourt, évêque d'Autun.

C'est à ce titre, que nous le voyons amené à constater juridiquement au mois d'août 1713, la guérison de Sœur Angélique Desmoulins, attribuée à l'intercession de la servante de Dieu, Sœur Marguerite-Marie [701] Alacoque, décédée en odeur de sainteté, en 1690. À cette époque, remonte donc la première prise de contact suivie, au cours d'une visite canonique, de l'Abbé Languet avec les contemporaines de sainte Marguerite-Marie. Le cas de la Sœur Angélique Desmoulins, tel qu'il ressort de l'enquête lui paraît si sérieux, que sans vouloir préjuger de l'avenir, l'Abbé Languet, d'accord avec les religieuses dont il est le Supérieur canonique, croit

opportun d'en venir à un procès d'ordre plus général relatif à la Sœur Marguerite-Marie Alacoque. Sur la demande officielle des religieuses du monastère de Moulins, Mgr d'Hallencourt, évêque d'Autun, décide alors, avec son vicaire général, de faire « procéder aux instructions et informations juridiques, touchant ce qui peut concerner la vie, catholicité, vertus et actions héroïques de ladite Sœur, et des miracles qu'elle a faits ».

L'Abbé Languet met l'affaire en train ; mais après son élévation au siège de Soissons, le 7 janvier 1715, le nouvel évêque se trouve contraint de déléguer ses pouvoirs à un groupe de personnalités dûment qualifiées, pour mener le procès à bonne fin ; et du 1^{er} août au 10 septembre 1715, l'enquête fait la lumière sur les vertus, la vie, les actions héroïques et les miracles de Sœur Marguerite-Marie. Désormais, Mgr Languet est si bien documenté sur la Sainte et la dévotion au Sacré-Cœur, qu'il accepte d'écrire une vie de la Vénérable servante de Dieu, pour remplacer l'abrégé du Père Croiset ; d'autre part la dévotion au Sacré-Cœur l'a conquis, au point que, selon la promesse qu'il en avait faite, il ne s'arrêtera plus de la propager : Par ses soins, les exercices de la dévotion au Sacré-Cœur seront inaugurés à Soissons ; Mgr Languet sauvera sa cathédrale d'un incendie, par un vœu au Sacré-Cœur ; et en exécution de ce vœu, le pieux prélat fondera dans sa cathédrale l'une des premières chapelles qui aient été dédiées au Sacré-Cœur.

Le diocèse de Soissons est donc des tout premiers à se rendre aux désirs du Sacré-Cœur ; mais à quel prix ! Le pieux évêque, qui s'était heurté jadis aux préventions systématiques bien connues de Saint-Simon et à la haine des jansénistes, allait le savoir ! Il verra bientôt son mandement sur le Sacré-Cœur brûlé par la main du bourreau, en place de Grève. Plus tard, lorsque Buffon lui succédera à l'Académie, contrairement aux usages pourtant sacro-saints, ni l'illustre récipiendaire, ni le spirituel Moncrif qui lui répondra, ne sauront trouver un mot pour caractériser le talent ou les ouvrages de Mgr Languet. D'Alembert ira plus loin, son scepticisme ne le prédisposait guère, il est vrai, à comprendre un biographe comme l'évêque de Soissons. Qu'à cela ne tienne ! L'auteur pourtant si précis et si clair du « Discours préliminaire de l'Encyclopédie » n'hésite pas à présenter la Vie de Marguerite-Marie, de Mgr Languet, comme l'œuvre d'un vieux moine inconnu, que le bon évêque [702] aurait signée par faiblesse... Procédé facile, qui dispense de toute recherche, et surprend chez un savant, fut-il parmi les littérateurs, mais sans empêcher que le Sacré-Cœur ait eu des vues très spéciales, sur le diocèse de Soissons, dès l'époque où il Lui plût de se révéler à Paray.

Le Sacré-Cœur, ajoute le Père Dehon, reste le besoin de notre diocèse : Lui Seul est capable, dans notre monde refroidi, de nous donner – à nous prêtres – le zèle ardent de l'esprit de sacrifice ! Lui Seul, peut gagner les âmes à la piété, à la communion fréquente, à l'esprit de réparation ! Travaillez à propager cette dévotion, pratiquez-la avec amour. Qu'elle pénètre toute votre vie pour l'embaumer de son parfum, la consacrer et la bénir.

Ainsi donc, le Père Dehon nous apparaît, ici encore, tout simplement sous les traits d'un apôtre de l'ordre établi par Dieu. C'est toujours, chez lui, le même point de vue : la volonté de Dieu ! « Seigneur, que voulez-vous de moi ? »

Son système d'éducation dans le cadre du Décalogue, revient à tout faire concourir (vie chrétienne pénétrant l'enfant jusqu'à la moelle des os, maîtres, livres, programmes, branches de l'enseignement, surveillance, divertissements (1^{er} Discours) à l'orientation de l'élève sur la voie qui, normalement, aboutit à l'ultime fin dernière, pour laquelle l'homme a été créé. Aussi, l'enseignement, tel qu'il le conçoit, est-il quelque chose de vivant : donné en fonction de Dieu, il mène à Dieu. Et c'est justice ! Chacune des branches qui le constituent : littérature (2^e Discours), patriotisme (3^e), sciences (5^e), histoire (6^e), géographie (7^e) etc..., est enseignée, à Saint-Jean, avec une maîtrise à laquelle la Sorbonne, les Facultés de Lille, d'autres encore, ont souvent rendu hommage ; tant de diplômes, octroyés aux élèves de l'Institution le prouvent surabondamment. À Saint-Jean, on a la notion de l'« *age quod agis* ! », le Père Dehon a compris la portée exacte de ces mots qui, dans l'Évangile, caractérisent si bien Notre-Seigneur : « Il a bien fait toute chose ! » Mais précisément parce qu'il en a conscience, et parce qu'il ne regarde ses élèves qu'à la lumière de la foi, le Père Dehon ambitionne pour son collège, non seulement la perfection technique, mais encore l'art si indispensable de donner à l'Église et au pays, des « têtes bien faites ». Ce scrupule de perfection totale est d'ailleurs plei-[703]nement conforme aux traditions de l'Église ; dans leur relation si

documentée, les moines Bernard et Uldaric, de Cluny, rapportent en effet, que « le plus grand prince (n'était) pas élevé avec plus de soin, dans le palais des rois, que ne l'était le plus petit des enfants de Cluny ». La *France littéraire* (VII, p. 33) ajoute que ces soins étaient prodigués avec une égale affection à l'enfant du riche, à l'enfant du monastère et à l'enfant du siècle, qu'ils étaient gratuits, ainsi que la nourriture et l'enseignement.

Il n'y avait sans doute pas toujours lieu, à Saint-Jean, de pousser l'imitation de Cluny jusque dans ces dernières attentions si chrétiennes ! Que de fois, tout au moins, le Père Dehon ne s'en souviendra-t-il pas, surtout dans ses rapports avec les jeunes gens qui présentaient quelque espoir de vocation sacerdotale ou religieuse ! « Aussi, pourra dire Son Eminence le Cardinal Binet, combien de prêtres du clergé séculier de ce diocèse ont dû l'éclosion, le développement et l'aboutissement de leur vocation sacerdotale à ce grand et saint prêtre au cœur large et si aumônier ! »

En lui, les Anciens de Saint-Jean saluent, avec des sentiments de vénération enthousiaste, l'un des types les plus représentatifs de l'éducateur chrétien.

De même que saint Jean Bosco, le Père Dehon fut de ceux qui, par-delà les apparences de correction extérieure, visaient avant tout, en matière d'éducation, à épanouir les âmes, à justifier leur estime, leur sympathie et leur confiance, afin de les mieux élever, jusqu'à Dieu. De telles dispositions donnent aisément des ailes à un éducateur : À la manière du Christ Jésus, le Père Dehon sut donc voir grand, vivre grand et monter très haut, tout en restant, à ses propres yeux « le plus misérable des fondateurs ». Son regard ardent et profond embrassait déjà les préceptes évangéliques pour les vivre. Et Dieu sait avec quelle splendeur ! Il y joindra, demain la pratique des conseils, dont il avait d'ailleurs depuis toujours, gardé l'esprit. En attendant, « épris d'admiration et de sollicitude affectueuse pour ce chef-d'œuvre divin qu'est une âme d'enfant », dit le Cardinal Binet, le Père Dehon fonde l'Institution Saint-Jean. Et c'est ainsi qu'ayant bientôt appris à connaître intimement au Patronage et à Saint-Jean la jeunesse d'une grande ville industrielle, ses aspirations, ses rêves, ses potentialités, ses défaillances même, le Père Dehon se trouve supérieurement en forme, pour lui parler un langage réellement sacerdotal, dépouillé de tout « convenu », un langage d'intime du Sacré-Cœur, simple comme celui, des Paraboles évangéliques, mais dont l'influence s'est révélée, jusqu'à nos jours, dans tous les domaines, aussi profonde qu'indélébile.

[704] III. COMMENT LE PÈRE DEHON DEVINT HOMME D'ŒUVRES SOCIALES**Le problème à résoudre**

La page que le Père Dehon ajouta au livre toujours si actuel de la sociologie catholique, n'est pas sans grandeur. À l'époque où il y avait quelque risque pour un prêtre à se lancer dans cet apostolat, dont l'importance capitale apparaissait pourtant à tous les esprits attentifs, nous l'avons vu à l'œuvre ; et ses réalisations se présentent comme une traduction dans les faits, d'une doctrine dont le *Manuel social* nous a donné un aperçu.

Selon le mot du Père Sertillanges :

« la civilisation visible a des sources invisibles ; elle gît dans les cœurs ; la forme de nos pensées, de nos désirs, de nos actions individuelles, de nos rapports, de nos réactions mutuelles, dans tous les ordres et sur tous les théâtres, sera sa forme à elle. L'Église agit sur tout cela, dans la mesure où on lui est fidèle, travaille à tout, bien qu'elle se tienne d'elle-même en dehors de nos travaux. »

Il est donc évident qu'à une mentalité chrétienne correspondra un ordre social chrétien, comme celui dont le *Livre des Métiers* nous a conservé la description idéale.

Or, où en sommes-nous sur ce point, au temps où nous reporte le *Manuel social* ? L'enquête menée par l'évêché de Soissons nous a édifiés naguère. Aussi, le Père Dehon part-il d'une constatation basée sur les faits : Ni l'union des hommes avec Dieu, ni l'union des hommes entre eux ne sont des faits accomplis. Créés pour Dieu, nous sommes possédés de tout, sauf de Dieu : Voilà pourquoi les rouages de la machine sociale grincent à tout rompre... À vrai dire, concède le Père Dehon,

« la multitude n'est pas *anti-chrétienne*. On ne saurait opérer si facilement l'ablation de l'âme d'une race, chevillée en elle par quinze-cents ans de christianisme. La multitude est *a-chrétienne*, comme elle est [705] *a-morale*. Et elle est ceci et cela, par suite de son ignorance, de sa crédulité, de sa versatilité à se laisser séduire par les enchanteurs Merlins du socialisme et par les prophètes d'un bonheur prochain et d'un nouvel âge d'or¹²⁷. »

Pratiquement, nous vivons donc sous le régime d'un christianisme très diminué – c'est le moins que l'on puisse dire – et naturellement, à la vie plus païenne que chrétienne qui en résulte, correspond un état social habituellement en marge du Décalogue, pour la grande masse. C'est donc au déclin d'une civilisation que nous assistons. Ni les discours, ni les livres, ni même les œuvres sociales – qui d'ailleurs ne font défaut, de part et d'autre de la barricade – ne suffiront à régénérer le monde.

À l'école de Saint-François, le Père Dehon avait compris que les époques de décadence sont celles où, sans le moindre souci du Décalogue, « tout le monde veut jouir de tout et où personne ne veut se priver de rien ». A un mal aussi grave, qui atteint mortellement les individus et les peuples, il n'y a qu'un remède, héroïque mais certain : « se priver de tout, et ne jouir de rien ! C'est ce qu'a fait saint François, qui par la beauté de son sacrifice et l'heureuse contagion de son exemple, a véritablement sauvé la société chrétienne. »

Sans doute, la question sociale soulève une multitude de problèmes épineux, mais au grand scandale de plusieurs, le Père Dehon était persuadé – avec les auteurs de la grande vie de saint François¹²⁸ –

« que la plupart seraient aisément résolus, si *tous* les riches consentaient à prélever, pour les pauvres, le dixième, ouï seulement le dixième de leurs biens. À plus forte raison, s'ils se dépouillaient *comme saint François*. » Au

¹²⁷ Discours du Père Dehon au banquet des Anciens Élèves de Saint-Jean. *Bulletin annuel de l'Association amicale des A. E. de l'Institution Saint-Jean*, 8 Sept. 1907.

¹²⁸ Cf. *Saint François d'Assise*, Plon, Paris, 1885, p. 436.

reste, il sut joindre, en ce qui le concernait, le geste à la parole.

Heureusement pour les pauvres a-t-on pu dire, il y a des pauvres ! Mais pour que ce mot eût toute sa valeur, il conviendrait de lui donner cette autre forme : « Heureusement pour les pauvres, il y a des pauvres volontaires, tels que saint François. Ceux-là ne se sont pas contentés de soulager la pauvreté, ils l'ont fait aimer. » Quelle tâche aussi bienfaisante que surhumaine et d'une portée sociale incommensurable !

[706] Si la tâche est de cette envergure, comment pourrait-on prendre à la légère la question sociale ? Pour n'avoir plus guère, de nos jours, qu'un intérêt purement rétrospectif, une telle instance n'en restait pas moins une question de premier ordre, à cette époque.

Dans une « conférence à des séminaristes », dont nous n'avons pu retrouver à Rome que le canevas, le Père Dehon met en garde ses auditeurs contre un certain nombre d'imprudences, d'ailleurs signalées par le Révérend Père Godts, dans ses *Scopuli*¹²⁹. En voici un aperçu, dans le style laconique que le caractère de ce document suffit d'ailleurs à expliquer :

« Sot optimisme	Ne pas assez comprendre la gravité et les causes de la question sociale et ses graves périls.
Insuffisance	Le défaut d'étude et l'ignorance de la doctrine socialiste et de sa réfutation.
Concile de Trente	Mépriser ou ne pas assez rechercher l'amélioration de la condition matérielle des travailleurs.
Défaut de zèle	Ne pas assez se soucier des œuvres et institutions sociales modernes ; écoles dominicales, patronages, associations ouvrières et militaires, mutualités, syndicats, maisons des ouvriers, bibliothèques populaires, etc...
Imprudence	Agir sans prudence dans les affaires de coopératives et de syndicats. Ne pas s'occuper des hommes. Pousser prématurément les hommes à la communion fréquente.
Examen	Qu'ai-je fait, pour ma part, contre le socialisme ? »

L'auteur appelle ensuite à la barre les témoignages du Pape et celui des évêques, il dépeint la barbarie moderne qui nous menace et conclut :

« Quel catholique, quel prêtre ne se sentirait porté à lutter sans trêve ?

Ce serait fausse prudence et sot optimisme, que de méconnaître des faits si certains et si graves. L'ignorance, mère de toutes les erreurs est à éviter, surtout chez le prêtre (Concile de Tolède). Il faut que le médecin des âmes, le héraut et le défenseur de la vérité sache distinguer une lèpre d'une autre, et une erreur d'une autre erreur. » L'auteur expose [707] ensuite et réfute le socialisme, le communisme, le libéralisme, et il répète à satiété : « Les curés et les vicaires doivent considérer avec le plus grand soin, ces paroles du Concile de Trente : La loi divine oblige ceux qui ont charge d'âme à connaître leurs brebis et à *prendre un soin paternel* des pauvres et de tous les malheureux. (Sess. 23, De ref. Cap. 2.) Le Concile de Bordeaux ajoute : Nous regardons comme l'œuvre principale de notre temps, de s'occuper des hommes avec le plus grand soin et un zèle infatigable, pour qu'ils reviennent à la vie chrétienne et qu'ils observent tous les devoirs de leur état et de leur condition... »

« Dans ces conditions, quel catholique, quel prêtre ne se sentirait porté à lutter sans trêve », pour contribuer au redressement de la mentalité des foules, dans le sens chrétien ? N'est-ce pas là le seul moyen de restaurer l'ordre, générateur de tous les biens : Dieu à sa place, avec ses droits respectés, l'homme à la sienne vis-à-vis de Dieu et de ses semblables ? Or, il s'en faut que Dieu occupe vraiment sa place et règne sur les *individus*, sur les *familles* et sur les *sociétés* ! Le « libéralisme » que le *Manuel social* nous a déjà dénoncé, est passé par là pour imprimer au monde son abominable empreinte, effaçant du même coup celle de Dieu. Rien de plus naturel d'ailleurs : un mauvais arbre est incapable de porter de bons fruits !

Sous le nom équivoque de « libéralisme », – qui fait tout d'abord penser à l'admirable nuance de charité, grâce à laquelle on envisage les choses avec bienveillance, bonté, largeur de vue, – se cache en réalité une idée explosive.

¹²⁹ Révérend Père Godts : *Scopuli* ou écueils à éviter dans les études et l'action sociale, Librairie Saint-Jean, Bruxelles.

Avec plus de précision, lorsque le libéralisme proclame l'absolue indépendance de l'homme vis-à-vis de toute autorité divine, il se confond avec le système impie de l'athéisme ; sa formule est : « Ni Dieu ni maître », qui aboutira au sans-dieuisme haineux ; lorsqu'il se contente de rejeter le surnaturel, et partant l'autorité de l'Église, c'est le laïcisme agressif ; lorsqu'enfin le libéralisme se mitige, il admet l'autorité de l'Église, mais seulement dans la vie privée, et sa formule est : « le prêtre à la sacristie ! » Somme toute, quoi qu'il en soit des nuances dont le système puisse se panacher, ceux qui le professent mettent l'accent d'une manière tellement excessive sur leurs droits, vrais ou supposés, que dans la pratique la notion de devoir obligeant en conscience s'évanouit pour eux. Adieu l'impératif catégorique !

Voilà bien le triomphe de l'égoïsme et de l'individualisme à outrance ! Dieu et ses ordres sont désormais comme s'ils n'existaient pas. On voit alors germer, dans l'âme des foules, la désolante et froide hostilité de l'indifférence envers Dieu : mal nou-[708]veau, étrange, inconnu aux siècles passés, qui travaille sourdement la société. Tandis que les affaires, les plaisirs, mille frivolités préoccupent les esprits et les cœurs, les questions religieuses les plus hautes, les plus belles, les plus importantes pour la société et pour l'individu, laissent des foules innombrables insouciantes et dédaigneuses. Parlez-leur de Jésus-Christ, de son Cœur, de ses droits à l'amour de l'homme, de sa royauté sur les âmes, c'est une langue qu'ils ne comprennent plus ! Pour eux, tout est Dieu excepté Dieu Lui-même ! Et ils n'ont que dédain pour cet étrange trouble-fête, pour l'importun Jésus-Christ, pour son Église, et surtout pour leurs ordres.

Il est donc fatal que dans un pareil état de choses, le grand nombre, riches et pauvres, soient régis par des principes tout au plus a-chrétiens. Comment pourrait-il en sortir des fruits de charité et de justice ? D'où les faits révoltants que cite le Père Dehon dans son *Manuel social chrétien* (page 49 à 51), à titre d'exemples, et d'autre part, les faits non moins révoltants de malfaçon, de sabotage, etc., qui si souvent résultent de l'exaspération spontanée ou artificiellement provoquée. Ce désordre engendre, en fin de compte, la « misère imméritée » contre laquelle protestait le Pape Léon XIII.

Ainsi, il fut un temps où les patrons de la province de Lancashire, pour emprunter un exemple à une note du Père Dehon, « exploitaient, de bonne foi le libéralisme, sans percevoir tout d'abord à ce sujet les protestations de leur conscience. Le but de ces industriels était de produire beaucoup et à peu de frais ; pour y arriver, le moyen de production étant le travailleur, il fallait imposer au malheureux le salaire le plus réduit possible : et le faire travailler jusqu'à la limite extrême de ses forces. Vingt heures de travail n'étaient pas une exception. Les femmes et les enfants supplantaient l'homme adulte à la fabrique ; l'enfant de neuf ans y travaillait, on le frappait pour le tenir éveillé la nuit. Le résultat, ce fut la dégénérescence physique et morale : l'homme grandissait comme une brute, dans l'ignorance, la débauche et l'ivrognerie, sans famille, sans vie morale. De là les révoltes d'un prolétariat sans espoir, les luttes, sanglantes, les réunions secrètes où, la nuit, on décrétait le pillage ; l'industrie vivant sous l'empire du terrorisme, l'antagonisme des classes porté au paroxysme de la violence. » Heureusement les patrons comprirent bientôt leur devoir, et leur lamentable aberration n'eut pas de lendemain.

C'est à cette conception de l'homme-outil que le Père Dehon oppose la conception de la doctrine chrétienne ; l'homme, la famille, [709] la société, le travail en sortent transfigurés et sanctifiés ; l'homme tout particulièrement, centre de responsabilité, y apparaît avec son âme immortelle (*Manuel social chrétien*, p. 2) digne d'un infini respect, dont le Père Dehon ne cesse de redire et la valeur et les destinées divines, dans tous ses ouvrages. Que de chemin néanmoins il reste encore à parcourir, dans cet ordre d'idées...

Sous le signe du libéralisme, Dieu règne-t-il davantage *dans les familles* ? Ici encore, les faits ne sont que trop patents ! « Pour renverser l'ordre social ce n'est pas au gouvernement qu'il faut s'attaquer ; les gouvernements, cela se remplace ; c'est la famille qu'il faut dissoudre, parce que, une fois détruite, elle ne se refait pas. » (*Manuel social chrétien*, p. 3.) Les entrepreneurs de démolition sociale et nationale n'ont pas été sans le remarquer ; aussi n'ont-ils pas d'objectif plus ardemment poursuivi, en attendant que les masses soient mûres pour le « grand chambardement », la déchristianisation de la famille. D'où leurs campagnes

acharnées pour la dépopulation, le divorce, l'union libre, dont le *Manuel social*, au Chapitre II, dresse le sinistre bilan, et auxquelles l'amoralisme contemporain ajoute les infanticides plus que jamais multipliés, les abandons d'enfants, la criminalité infantile, les suicides d'enfants, la licence des rues, l'alcoolisme, etc... Le résultat le plus clair en est que la *famille*, de moins en moins chrétienne, constitue de ce fait, un nouveau désordre vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des hommes. Sous ce régime, la famille n'est plus qu'une institution purement contractuelle, rescisable de sa nature, et aussi banale qu'éphémère. « Les enfants, dit Jean-Jacques Rousseau, ne sont liés au père, qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui... Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout... » (*Contrat social*, I, 9). Au contraire, dès le paragraphe 2 de son Premier Chapitre, le *Manuel social chrétien* du Père Dehon rappelle la doctrine de l'Église et rétablit l'ordre, en soulignant la sainteté du lien familial ; et dans ses ouvrages de spiritualité, il nous transporte sans cesse à Nazareth, dans ce « sanctuaire silencieux et caché où Jésus, Marie, Joseph, correspondant si bien à la volonté divine par une vie de prière, de travail et de sacrifice, concourent à l'œuvre de la Rédemption, chacun selon sa vocation ». L'exemple illustrant la théorie.

[710] *La société* l'État n'est pour Rousseau, qu'une œuvre purement humaine (*Manuel social chrétien*, Ch. I, § 3) née d'une simple convention. Il faut donc voir en lui la seule source du droit ! La tyrannie est donc un droit de l'État. Par ailleurs, il n'y a plus lieu de parler de conscience, ni surtout d'obéissance : « Ce qu'ont fait les uns, d'autres pourront le défaire. » Et comme l'homme est désormais indépendant de Dieu, plus de morale chrétienne ! L'État suffit à former ses citoyens : « Voulez-vous fermer les bagnes, disait Victor Hugo, ouvrez des écoles ! » Le Père Dehon, quant à lui, rappelle les droits et les devoirs de l'État ; puis, au paragraphe 4, il redit l'institution divine de la religion catholique, son rôle bienfaisant et ses droits à enseigner toutes les nations.

Le libéralisme a promulgué l'indépendance absolue de *l'ordre économique* vis-à-vis de toute loi divine ou humaine ; en conséquence, l'antique organisation du travail due au *Livre des Métiers* d'Etienne Boileau (1200-1270) a disparu. Détruire est aisé, mais reconstruire est une autre affaire ! En attendant, le monde du travail végétera écrasé par « la Loi d'airain » de l'offre et de la demande. Sans prétendre à ressusciter telles quelles les Corporations abolies, le Père Dehon aspire à un ordre nouveau qui sauvegarde les droits de Dieu et les intérêts du travailleur ; en se basant sur l'enseignement génial de Léon XIII, il montre que l'association est de droit naturel, avant d'en envisager les modalités conformes aux besoins de notre époque. (*Manuel social*, Ch. I, § 5)

Selon le libéralisme, la *propriété* est absolue dans ses droits, et elle n'est grevée d'aucun devoir. C'est ainsi que notre régime économique a mis trop de travailleurs dans l'« état d'infortune et de misère imméritée » que dénonçait le Souverain Pontife Léon XIII. Par contre, le *Manuel social* (Ch. I, § 6) donne la note juste lorsqu'après avoir établi le droit de propriété privée, selon la doctrine de saint Thomas, il en montre aussi les devoirs : « Sous le rapport de l'usage des biens, l'homme ne doit pas tenir les choses extérieures pour privées, mais bien pour communes, de telle sorte qu'il en fasse part facilement aux autres dans leurs nécessités. »

Enfin, pour nous limiter à ces notions, « *le travail* est le seul moyen par où l'homme puisse pourvoir aux besoins de la vie ». [711] (*Manuel social chrétien*, Ch. I, § 7) « Sanctifié par l'Homme-Dieu, s'il est une punition, il constitue également une réparation, un remède, et un préventif du péché, à la fois méritoire et salutaire. » Son organisation s'impose ; le grave problème du juste salaire doit être étudié et résolu conformément à la justice.

Évangile... ou Libéralisme

Il faut choisir ! Le libéralisme sous l'une ou l'autre de ses formes, c'est le désordre

organisé en système ! Il broie l'individu, la famille et la société, il fait du travail et de la richesse un moyen d'oppression ; la denrée travail n'est plus qu'une arme de combat entre les mains de l'employeur et l'ouvrier une marchandise humaine. Mais celui qui a l'argent a la force, et pour l'ouvrier qui est obligé de vendre ses services s'il veut avoir du pain, c'est la liberté qui opprime et c'est la règle qui affranchit. Contre le pouvoir de l'or, les travailleurs besogneux, coincés par le libéralisme, n'ont plus d'autre recours parfois, que celui de la violence. Ils en usent... et ils en useront ! Mais au petit jeu de ces essais en vue du « Grand Soir », nous avons déjà vu, en feuilletant le *Manuel social*, ce que perdent la gloire de Dieu et l'humanité tout entière ! Voilà pourquoi l'École sociale catholique, à la suite de Léon XIII, combat sans merci, non les personnes, mais l'hérésie sociale du libéralisme sous toutes ses formes, qui est en train de désagréger le monde.

Dans *Cosmopolis*, Paul Bourget rappelle ce mot de Balzac : « La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. » Son héros, Montfanon, dit en montrant Léon XIII : « Tenez, voilà le médecin qui tient en dépôt le remède à cette maladie de l'âme (le dilettantisme) comme à toutes les autres. » Jean-Jacques Rousseau, sur le soir de sa vie, en avait convenu : « J'ai cru longtemps qu'on pouvait être vertueux sans religion, je suis désabusé. » Que d'autres encore tiennent le même langage ! Jules Simon, Littré, J. K. Huysmans... Oui ! ce qu'il y a de stupéfiant quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve ! Et alors elle désarçonne les âmes droites qui l'avaient blasphémée sans la connaître. Mais aussi, quelle grâce insigne ! « Oui, dira Son Eminence le Cardinal Verdier, la doctrine chrétienne est vraiment, pour nous et pour tous, le vrai « soleil des âmes » et comme le soleil de la nature, seule elle donne toute vie et toute joie. » Toute vie et toute joie..., mais c'est la doctrine même de l'encyclique *Ubi arcano Dei* : « Ayant pour objet direct, par l'ordre de Dieu, les biens spirituels et [712] immortels, l'Église, cependant, en raison du lien naturel qui unit toutes choses, se trouve favoriser aussi le bonheur même terrestre des individus. Elle n'y pourrait travailler de façon plus efficace, même si elle avait été établie exprès pour cela. »

C'est précisément parce qu'il en était intimement convaincu, que connaissant les données du problème social comme il les connaissait, le Père Dehon y consacra l'une des plus belles parts de son activité :

« les catholiques qui vont au peuple, dit-il, ne lui apportent pas seulement des conseils de résignation, en vue des compensations d'une autre vie. Plus et mieux que tous les autres, les catholiques prennent soin du bien temporel de l'ouvrier. Nous voulons mettre fin à ses plaintes légitimes, en obtenant pour lui ce qu'il réclame selon la justice... Toutefois, il ne faut pas oublier que ce que l'on fera pour son bien-être restera toujours insuffisant, s'il n'est dirigé et soutenu par la foi et les espérances chrétiennes... Il verra toujours, en face de lui, quelque chose qui lui paraîtra préférable et sur quoi il étendra la main, si cette main est assez forte pour le saisir et le garder. Les injustices dont le peuple souffre nous en cherchons le remède, tandis que les socialistes les exploitent au profit des plus dangereuses chimères et des plus détestables passions. »

Nous apportons donc au monde du travail l'ordre et la sécurité. À ce sujet, faut-il rappeler, une fois de plus, le mot de Clémenceau : « *Supposez les chrétiens de nom chrétiens de fait, et il n'y a plus de question sociale !* » Des mots, dira-t-on !... Encore est-il que leur portée reste digne d'attention, sortis qu'ils sont d'une telle bouche ! Tant de faits vingt fois séculaires corroborent d'ailleurs leur signification ! L'Église ne fait que construire, depuis sa naissance ; Elle unit les hommes entre eux par les liens de l'amour et de la justice, et les réunit à Dieu par l'intermédiaire du Christ Jésus : « Dieu est fidèle, Il nous a appelés à entrer dans la société de son Fils Unique, Jésus-Christ Notre-Seigneur, » dit saint Paul dans la 1^e aux Corinthiens, Ch. I, v.9. Cette « société » va même jusqu'à l'union la plus intime, ainsi que nous l'avons noté en parcourant la spiritualité du Père Dehon.

S'il est vrai que l'union fait la force, quelle ne sera pas la puissance d'une société unie à Dieu Lui-même !

Aussi, comment s'étonner de ce que n'ayant rien pour naître, pour se développer, ni prospérer, au regard humain, non seulement l'Église ait [713] vu le jour, mais qu'elle ait encore survécu seule, depuis tant de siècles, aux sociétés contemporaines de sa naissance ? Que sont devenus les royaumes les plus fameux de l'époque, et

l'Empire romain d'Auguste ? Pourtant, après sa naissance, qui constitue à elle seule un véritable défi aux entreprises purement humaines, l'Église n'avait-elle pas tout ce qu'il fallait pour disparaître à brève échéance..., des Judas, des Néron, des Judaïsants et tant d'autres hérétiques ? Rien n'y fait ! Depuis vingt siècles, elle construit, tandis qu'en définitive, la pioche des démolisseurs n'a pas de prise sur elle ! C'est qu'elle seule possède les paroles de la vie éternelle !

Aussi, beaucoup de ceux qui marchaient avec elle, sans trop le savoir, comme jadis les pèlerins d'Emmaüs en compagnie de Jésus, commencent-ils à se rendre compte du bienfondé de ce qu'elle enseigne et de sa puissance réellement divine. Le Père Dehon fut de ceux qui contribuèrent puissamment à leur ouvrir les yeux dans sa sphère d'influence ; désormais, ils comprennent à la leçon des faits, que seule, l'Église *découvre à l'homme son éminente dignité* : « Je suis le cep, dit Notre-Seigneur, vous êtes les rameaux », toutes les fois que vous avez fait le bien à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (St. Math. XXV, 40), et cette déclaration est signée : Jésus... Seule l'Église obtient *le respect de la famille* et son prolongement jusqu'à l'éternité..., seule elle impose *le respect des Autorités* légitimes, sans faire exception de personnes, car : « Tout pouvoir vient de Dieu !.. » *Seule elle a créé la civilisation dont nous vivons...* Seule elle est capable d'opérer *les redressements* qui s'imposent, à l'heure où cette civilisation a fléchi. Autour d'elle on ne parle que de « faire table rase du passé » pour établir une « Terre libre » dont on dit merveille... Mais, les mêmes causes produiraient les mêmes effets ! L'humanité est incapable de se développer harmonieusement si elle tente de briser les liens qui l'unissent à Dieu et ceux qui, de par la volonté de Dieu, unissent les hommes entre eux. « Vous aimerez... » Dieu d'abord, le prochain ensuite comme vous-même pour l'amour de Dieu : Tel est pour toujours le premier et le plus grand des commandements !

D'aucuns rêvent de supprimer la charité pour ne mettre plus en avant que la justice ; mais le commandement de la justice ne supprime pas celui de la charité, et le cœur humain proteste contre une mutilation, aussi monstrueuse. Quant à l'organisa-[714]tion du travail et à la répartition des richesses, Notre-Seigneur y a pourvu splendidement dans l'Évangile ; non pas en prescrivant tels ou tels détails qui, depuis tant de siècles, n'auraient sans doute plus guère d'objet ; mais Il a établi des principes plus fermes que le roc – ceux de la vie chrétienne, que nous avons retrouvés dans les œuvres du Père Dehon – et dont l'application, toujours actuelle, répond à toutes les nécessités.

Mieux encore, si l'on peut dire !... Notre-Seigneur a daigné nous donner Lui-même jusque dans le domaine domestique et social, l'exemple dont une honnête bonne volonté peut avoir besoin : Dans une plaquette publiée en collaboration avec le Père Dehon, à la suite du Congrès de Nîmes en 1899, M. l'Abbé Tartelin écrivait :

« Jésus a été pauvre, il ne fut pas un prolétaire. On travaillait ferme à Nazareth. On y trouvait aussi le temps de prier, le temps de lire et de méditer les Saintes Écritures, le seul livre d'alors. La race de David n'était pas dans la misère. Et c'est purement et simplement ce foyer chrétien, uni, travailleur, vertueux, économe que nous cherchons à constituer. C'est la pauvreté, sans doute, mais la pauvreté sans angoisses, sans convoitises... » Cette situation comportait pour Lui de très réels abaissements, parce qu'étant Dieu « Il avait droit à la première place ; mais pour le commun de l'humanité, la situation de la Sainte Famille constitue un sort fort acceptable. On ignore les détails des trente premières années du Sauveur, parce qu'il a vécu sans bruit, parce qu'il n'était point humilié à l'excès. Là où on s'étonnerait de voir le Tout-Puissant réduit à un abaissement sans nom, Jésus ne nous laisse pas oublier qu'il est Dieu : Il naît comme un mendiant, pire même qu'un mendiant, mais les Anges chantent au-dessus de la crèche. Il est exilé, mais c'est un Ange encore qui conduit ses pas sur le chemin de l'exil. Il est arrêté comme un malfaiteur, mais d'un mot il terrasse les soldats. Il meurt sur un gibet, mais la terre s'entrouvre et les morts ressuscitent, et le centurion romain proclame : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu. Nous devons imiter Jésus : sa condition ne fut pas la misère¹³⁰. »

¹³⁰ Abbé Tartelin, du Tiers-Ordre et Très Révérend Père Dehon : *Rectifications à propos de quelques réflexions sur les Actes du Congrès de Nîmes.*

L'action de l'Église dans le passé, gage de l'avenir

L'histoire du monde, avant l'établissement de l'Église, est le martyrologe des petits. Non seulement les loups dévoraient en [715] pleine liberté les agneaux, mais les philosophes croyaient encore devoir justifier le procédé : « *Humanum paucis vivit genus* » « Le genre humain vit et travaille pour quelques hommes ». Telle était la formule économique des siècles qui ont précédé la nuit de Noël.

À l'avènement de l'Église, le spectacle change absolument de face : Jésus, son divin Fondateur lance ses malédictions non pas contre la richesse, mais seulement contre la richesse acquise sans travail et dont on fait une idole ; puis il avertit l'humanité que l'heure de rendre ses comptes sonnera tôt ou tard et que tout travail mérite un juste salaire. Les Apôtres, les Papes, les Évêques, les Saints se lèvent alors pour l'amour de Dieu, en vue de la défense des petits, fussent-ils égarés. L'Église s'occupe par leur intermédiaire, des intérêts temporels de tous, par esprit de charité, pour libérer les âmes des soucis lamentables du paupérisme : ainsi les diacres prennent effectivement soin des pauvres, le Pape devient le Protecteur de Rome, les Évêques sont les « *défenseurs des cités* ». Puis les États se forment, les Conciles du V^e siècle pourvoient au bien spirituel et temporel des populations ; les communes s'organisent au XI^e siècle, les missions s'établissent...

Nous nous trouvons donc, au Moyen-Âge, en présence d'un magnifique édifice élevé à la gloire de Dieu et pour le bien de l'humanité ; les principes de l'Église y sont réalisés – pour autant que le permettent les contingences – et l'Histoire nous dit qu'alors « il faisait bon vivre sous la mitre et la crosse », en qualité de sujet de l'Église. Cet édifice, c'est la Chrétienté avec la vie communale, corporative, provinciale, nationale, avec la grande « république chrétienne » qui englobait toutes les nations civilisées, sous la haute direction morale du Vicaire de Jésus-Christ.

Depuis la fin des persécutions jusqu'à nos jours, le travail incessant de l'Église a été d'élever des barrières pour protéger les faibles contre les fauves d'alentour. Chose digne de remarque, il fallut un saint pour établir chacune d'entre elles : Au *Droit d'asile*, le nom de saint Jean Chrysostome reste glorieusement attaché ; la *Trêve de Dieu*, rappelle saint Odilon de Cluny, qui en fut l'artisan ; saint Louis a définitivement organisé l'*Abri corporatif* ; le *Tribunal ecclésiastique*, protecteur [716] des opprimés, voit le nom de saint Yves rayonner sur son fronton ; la *Chevalerie* nous rappelle encore saint Louis ; la *Charte des libertés humaines* a été formulée par Grégoire VII en lutte contre l'omnipotence de César ; l'*interdiction de l'usure* continuellement rappelée par les Pères, est précisée par le fondateur de la science économique et politique, saint Thomas d'Aquin ; la *Règle* du Tiers-Ordre, destructeur de la tyrannie féodale, est l'œuvre de saint François d'Assise.

Ce petit code ouvre la voie de la perfection devant tous les hommes, et son efficacité est d'autant plus grande qu'il n'a d'autre mobile, ni d'autre sanction, que celle de l'amour. « François commence par mettre de l'ordre dans ce petit royaume intérieur qu'on appelle le cœur humain » ; d'où son insistance à recommander le respect des Commandements, la réconciliation avec les ennemis, l'observance de la règle, la restitution du bien mal acquis, le respect des bienséances, l'abstention de tout désordre, etc... Champion de la charité, il interdit les procès, les chicanes et veut implanter la paix à tout prix, dans la société ; d'un mot, il proscriit les guerres injustes, les vengeances, il condamne les duels « et relançant les esprits vers un bien impérissable, il apprend aux tertiaires à confondre dans un même amour l'Église et la terre natale, la patrie céleste et la patrie terrestre, celle qui les enfante au monde et celle qui les enfante à Dieu. »

Puis revient l'envahissement du paganisme à la Renaissance. Quatre siècles de Libéralisme se passent, durant lesquels les prêtres sont relégués dans les sacristies. Aussitôt recommence le règne de l'oppression plus ou moins dorée d'abord, avant de devenir sanglante : une à une, toutes les libertés sombrent ; les barrières qui protégeaient les faibles sont renversées, la forteresse corporative est détruite, les ouvriers sont livrés sans défense aux appétits des

puissants, la loi – comme à l’époque où l’Église n’avait rien à dire, au temps des César, – est de nouveau faite pour favoriser l’exploitation des faibles, l’usure, l’accaparement s’en mêlent. Et voici que notre Léon XIII se lève, et signale les causes multiples des maux dont souffre la société : c’est, en première ligne, le libéralisme et ses conséquences, telles que la destruction des Corporations, sans rien pour les remplacer ; puis l’usure dévorante et rapace, l’écrasement du petit par le gros... Il est vraiment temps, plus que temps d’aller au peuple !...

[717] Le remède à la détresse actuelle

Docile aux instances du Souverain Pontife Léon XIII, le Père Dehon fut de ceux qui se jetèrent à corps perdu dans le mouvement de la démocratie chrétienne. Ce qui a fait l’Église, pensait-il, la relèvera : « *Videte vocationem vestram, fratres, quoniam non multi sapientes secundum carnem non multi potentes, non multi nobiles,* » « Considérez votre vocation, mes frères, disait saint Paul ; il n’y a *parmi vous*, ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles... » (I, Cor. I, 26) On trouve, en effet, dans le sein de l’Église, surtout au cours des premiers siècles, un nombre restreint de savants, quelques grands du monde : Denys l’Aréopagite, Clemens Romanus, Pudens, Caecilia., infime minorité à côté des innombrables fidèles si souvent anonymes, qui reposent aux catacombes. César ne fut pas appelé le premier à entrer dans l’Église, mais presque le dernier !... de même en est-il de la bourgeoisie du siècle dernier, à cause de son esprit voltairien ou capitaliste, au sens défectueux du mot. Le peuple arrive au pouvoir, que demande-t-il ? surtout sa libération économique. Or, l’Église seule possède la doctrine qui soit capable de l’emporter sur le césarisme et le capitalisme de nos jours ; seule elle enseigne la Justice intégrale et la charité débordante. Seule elle peut dire à César : Tu respecteras la liberté ! au capitalisme : Tu respecteras la justice ! au riche : Tu pratiqueras justice et charité ! Au monde malade, il faut une nouvelle effusion de charité chrétienne et de justice. Une fois de plus, en ce siècle qui Lui est consacré, le Cœur de notre Dieu s’incline vers les petits et les humbles : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, leur dit-il, et je vous soulagerai ! »

« D’autres, il est vrai, s’inclinent, eux aussi, vers les humbles : la haute finance par exemple, mais c’est pour les dépouiller ! la franc-maçonnerie, mais pour les endoctriner de ses principes de révolte !... Le Sacré-Cœur, Lui, vient simplement rétablir l’ordre dans l’individu, la famille, la société, l’état, la richesse, le travail, etc., en y faisant régner l’Évangile. Ceux qui rejettent l’Évangile et l’Eucharistie, dit le Père Dehon, seront aptes peut-être à exposer de séduisantes théories, mais ils n’auront pas le secret d’en faire sortir le redressement du monde ! C’est [718] le Christianisme qui, par le seul moyen de la persuasion a su, non pas abolir d’un seul coup l’esclavage – ce qui eut été impolitique et grandement dommageable aux intéressés – mais l’adoucir, en atténuer peu à peu les rigoureux effets, et le transformer en une condition meilleure, le servage. Aujourd’hui, le salariat est aussi un servage très dur et très onéreux, c’est pourquoi les économistes chrétiens laissent entrevoir aux ouvriers l’avènement souhaitable et réalisable du régime de la participation ; et ce sera bientôt, nous l’espérons, un progrès acquis sur leur condition antérieure, susceptible de trop d’abus... » (Révérend Père Dehon : *Discours XXIV^e*. Séance de l’Association amicale des Anciens Élèves de l’Institution Saint-Jean. 8 septembre 1907) « Courage et confiance, aimait à répéter le Père Dehon, le règne du Sacré-Cœur est commencé, il s’épanouira tout d’un coup » à son heure ! Mais aussi, à l’œuvre ! « Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous ! »

Conclusion relative à l’action sociale du Père Dehon

« Sur tes murs, Jérusalem, j’ai placé des sentinelles, dit Isaïe ; jamais, ni le jour ni la nuit, elles ne se tairont. O vous qui faites souvenir Yaweh, ne prenez point de repos, jusqu’à ce

qu'il rétablisse Jérusalem et qu'il fasse d'elle la louange de la terre. » (Isaïe LXII, 6-7.) S'inspirant de ce texte sacré, le Père Dehon conclut :

« Nous qui avons à cœur les desseins de Dieu, les promesses de sa miséricordieuse Providence, *ne taceamus*, n'ayons point de cesse jusqu'à ce que la terre entière témoigne des bienfaits de l'Église ! Il nous faut des docteurs, des prêcheurs pour infuser l'esprit chrétien dans les idées sociales, des apôtres pour entraîner les foules, des législateurs, pour christianiser le régime social, des organisateurs pour faire passer en actes les théories sociales chrétiennes, *des saints surtout*, pour faire descendre les bénédictions divines sur les combattants et établir le règne du Sacré-Cœur sur terre ! Il faut au clergé et aux catholiques des études sociales : le prêtre doit savoir appliquer la morale à la vie agricole, commerciale, industrielle, municipale ; et tous doivent être à même d'appliquer la morale à la politique générale, à la législation, parce qu'ils sont citoyens libres, électeurs et conseillers des élections. La dévotion privée ne suffit pas : il faut des œuvres sociales ; il faut à l'Église sa liberté d'action, au Pape un domaine convenable, sa liberté, la dignité souveraine et la facilité de sortir avec honneur dans sa ville épiscopale. »

[719] En un mot, pour correspondre aux desseins paternels de Dieu sur le monde, il faut d'autres christs, véritables substituts du Fils de Dieu qui, prolongeant son action jusqu'à travers notre siècle, y actualisent la Rédemption. Aujourd'hui comme à l'époque évangélique, le monde est plongé dans le mal, les pires divisions fermentent dans son sein, le besoin le plus urgent d'union se fait sentir, avec Dieu d'abord ! Certes

« Dieu ne demande pas que notre substance soit confondue avec la substance divine ; cette confusion est impossible ; mais Il veut que nous soyons *un* dans l'unité d'amour, dans l'unité de jouissance, dans l'unité de béatitude¹³¹. »

De cette union très spéciale avec Dieu résultera l'union des hommes entre eux, nous l'avons précisé en analysant la spiritualité du Père Dehon, « *mihi fecistis* !... » Adieu alors les aigreurs ou les irritations persistantes, parce que ce sera la vie dans une atmosphère chrétienne de charité et de justice ; les âmes, les esprits, les cœurs, les corps seront ménagés ; le paupérisme, mauvais conseiller disparaîtra, parce qu'à l'école du Sacré-Cœur, l'homme, honnêtement capitaliste ou honnête travailleur, aura retrouvé sa conscience. Plus que jamais c'est l'heure de s'y mettre, à la veille peut-être d'un effondrement infiniment plus désastreux encore, que ne le fut celui de l'Empire Romain... La prière adoratrice, à laquelle le Père Dehon a consacré sa vie et son œuvre, est le principal moyen de redressement que nous offre le Sacré-Cœur ; le développement des œuvres sociales, doit être intensifié : mais à elles seules, elles ne suffisent pas ! À un malade comme le monde actuel, il faut encore autre chose qu'une thérapeutique : la gloire de Dieu, le bien de la société tout entière exigent impérieusement la mise en œuvre d'une prophylaxie attentive, qui remonte aux causes du mal et les attaque vigoureusement.

Ce fut là toute l'œuvre du Père Dehon. Aussi, l'avons-nous vu dépenser une activité prodigieuse sur des plans si divers et si multiples, que l'imagination en reste tant soit peu interdite... Seule l'analyse, à la lumière de la foi, permet d'en saisir la magnifique unité : la gloire de Dieu en Lui-même et dans les [720] âmes ! « C'est parce qu'il y a si peu de véritable amour de Dieu dans les âmes, écrit Mgr Flaus, que nous constatons si peu de fraternité entre les hommes. » (*Bulletin des Prêtres Apôtres du Sacré-Cœur. Oct.-Nov. 1934*). Le péché ne paye pas... La rançon qu'il impose est abominable. Or, attaquer judicieusement la cause de la détresse dont souffre le monde, c'est en atténuer l'effet. Cette cause, le péché, le Père Dehon, à son humble rang de soldat de l'Église, la combat par son action sacerdotale, par ses campagnes ascétiques et réparatrices, par sa profonde action sociale, par la fondation d'un collège catholique et par celle d'un nouvel Institut religieux, par sa pédagogie si avertie, par ses publications de presse Autre Christ, il a compris l'immense détresse et le désarroi des

¹³¹ Ernest Hello : *Rusbrock l'admirable*, Œuvres choisies, p. 205.

âmes : « *Quid ultra debui facere et non feci ?* » Non content d'avoir le geste large, il pousse la munificence – cette admirable vertu chrétienne, – jusqu'à engager tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, dans les œuvres que nous avons parcourues. Sa seule ambition est d'élever selon ses moyens « sinon jusqu'au ciel, du moins un peu au-dessus de la terre » et de ses misères, la société tout entière, selon la consigne de Sa Sainteté le Pape Léon XIII : « Que le peuple qui travaille soit aidé non seulement par des secours temporaires, mais par un système d'institutions permanentes. » (Encyclique *Graves*) Grâce à Dieu, non seulement les « institutions permanentes » créées par le Père Dehon lui survivent dans quatre parties du monde, mais encore elles accusent une prospérité, dont témoignent suffisamment les pages qui précèdent.

[721] IV. L'IDÉAL MISSIONNAIRE DU PÈRE DEHON

« À mes Missionnaires »

« Je veux laisser un encouragement particulier à mes chers missionnaires. Ils vont au loin travailler au règne du Sacré-Cœur, au prix de grands sacrifices et de grandes fatigues. Leur vie est une vie de réparation et d'immolation comme notre vocation le demande. Qu'ils soient généreux jusqu'au bout. Que leur désir soit de mourir en mission, pour que leur sacrifice soit complet et sans réserve. Qu'ils aient, en tout, une intention pure et des vues surnaturelles. Saint Ignace disait à ceux qui partaient pour des missions lointaines : « Souvenez-vous, mon Frère, que c'est le Seigneur Lui-même qui vous envoie vers les plages étrangères, pour y être son homme d'affaires, son fourrier, comme on disait vulgairement. Pour nous, nous devons être tout feu pour faire connaître et aimer le Bon Maître et l'amour étonnant que son divin Cœur nous a témoigné dans tous ses mystères et qu'Il nous manifeste encore tous les jours dans la Sainte Eucharistie. »

Admirable mot d'ordre que le Père Dehon ne manquait jamais d'adresser, au moment du départ, à ses missionnaires ! Avant de les embarquer, notre Fondateur s'était ingénié à transformer les « partants » en d'autres christes. Avec quelle insistance ne leur avait-il point rappelé que ceux-là seuls sont moins indignes d'être appelés tels, qui vivent dans la ressemblance du Christ-Prêtre et se sont entièrement pénétrés de son esprit ! Les voici donc en forme pour continuer l'œuvre du Christ Sauveur. À une époque où les problèmes du siècle se polarisent partout dans une double direction : d'un côté le nationalisme, de l'autre le socialisme, le missionnaire va droit au but et s'élève au-dessus de ces brandons de discorde ! À la suite de saint François, il s'ingénie à rendre sensible au monde qui l'oublie trop souvent, « ou plutôt ne réussit pas à le comprendre : la féli-[722]cité surnaturelle de l'Évangile ». Après l'avoir trouvée lui-même, il ne caresse plus d'autre rêve, que celui de partager le résultat de ses recherches, avec ses frères de toute race. Mais comment les aborder ? Il faut des ponts qui ne rebutent personne. Or,

« C'est par la sainteté, la prière et les œuvres que nous prendrons de l'influence sur les âmes, » dit le Père Dehon à ses missionnaires partant pour la Suède. Voilà les meilleurs traits d'union ! et pour les assurer, « la vie commune est notre force et notre sauvegarde, dit-il. Ayez toujours cela en vue : Tendez à former des groupes aussitôt que ce sera réalisable. » Édifiez les populations, soyez toujours graves et modestes, comme il convient à des hommes de Dieu ! Que vos conversations soient surnaturelles et toujours empreintes d'esprit de foi. Votre attitude n'édifiera que si vous êtes vraiment *des hommes intérieurs, des hommes d'oraison*. » « Que vous soyez isolés ou groupés, restez fidèles à toutes nos règles et coutumes : Lever matinal, méditation, lecture spirituelle, visite au Très Saint Sacrement, etc..., rien ne doit être négligé. » « Notre Congrégation a son cachet et son but propre. *L'adoration réparatrice au Sacré-Cœur dans le Très Saint Sacrement est notre caractéristique*. Il faut qu'on vous voie tous faire votre demi-heure d'adoration devant l'autel. Si vous êtes plusieurs, allumez quelques cierges, ouvrez le tabernacle et terminez par la bénédiction. Les fidèles les plus pieux ne tarderont pas à se joindre à vous. Que vos églises soient bien tenues, toujours propres et ornées, c'est un signe de foi : *Caenaculum grande, stratum*. Notre liturgie a un sens naturel, elle a un charme auquel n'échappent pas les âmes droites et sincères. Attirez nos frères séparés par des offices pieux et d'une beauté grave autant que symbolique. »

Le christianisme n'est pas, en effet, une simple façade, mais une vie destinée à un profond retentissement dans l'individu aussi bien que dans les sociétés. Or, c'est très spécialement par la voie de l'exemple que cette vie se communique, Dieu aidant, d'une âme à l'autre. « Avec sa claire intelligence – dit le Père Gemelli – le vieillard, qui, des hauteurs du Thomisme, découvrait les lignes maîtresses des doctrines sociales, savait très bien que de telles doctrines ne pourraient pénétrer dans la vie, et que *son grandiose dessein d'économie sociale ne pourrait se réaliser, sans une préalable et adéquate préparation des consciences particulières*. » Ce sont ces consciences que le grand Léon XIII se proposait d'éduquer par

le Tiers-Ordre, auquel il appelait laïques et religieux de tout rang et de toute classe ; parce que (disait-il en 1884) « quand on devient Tertiaire, [723] c'est alors seulement qu'on redevient chrétien et qu'on fait son salut », d'autant plus que « dans la spiritualité franciscaine on trouve mieux que partout ailleurs, cette juste appréciation de la valeur du travail, cet amour de la pauvreté et ce respect de la propriété, cette fraternité sincère et humble, enfin cette propagande de paix, qui établissent l'harmonie entre les différentes classes sociales » (P. Gemelli : *Le Message de saint François d'Assise*, o. c. p. 265. Voir aussi p. 337, le chapitre : « Les problèmes et les erreurs de la conscience moderne ».)

Par déférence envers le Saint-Siège, qui ne permet plus désormais aux religieux de s'affilier aux différents Tiers-Ordres, le Père Dehon eut beau se séparer du Tiers-Ordre de saint François, il n'en gardera pas moins jusqu'à sa mort l'esprit ! et de cet esprit qu'il a fait sien, il animera ses missionnaires et ses religieux.

« Luther a promis le salut par la foi sans les œuvres. Nous savons nous, que *les œuvres sont la floraison naturelle de la charité chrétienne*. Notre-Seigneur jugera les hommes sur leurs œuvres. Il dira aux élus : Vous m'avez nourri, vêtu, visité, consolé, venez recevoir votre récompense.

En Norvège et au Danemark, les œuvres de nos Sœurs (les écoles, les hospices, les orphelinats, la visite des malades...) font impression sur les protestants. Préparez des œuvres ! Vous assurerez par-là l'avenir de la mission. Soyez prudents dans vos relations. Les visites ne doivent être qu'un moyen d'apostolat : allez voir les malades, les infirmes, faites la visite des familles qui manquent à la messe, ou dont les enfants s'absentent du catéchisme. Le bon pasteur s'intéresse à toutes les brebis : le mercenaire cherche son intérêt et son plaisir. »

Ayez donc un zèle ardent, une dévotion qui soit du dévouement : « Redoutez la tiédeur plus que les maladies du corps. Aucun prétexte ne peut vous dispenser de l'examen particulier, de l'oraison quotidienne, de la lecture spirituelle, de l'adoration, de la confession régulière. Quand vous partez en mission, emportez des livres de méditation et de lecture spirituelle, si vous n'êtes assurés d'en trouver là-bas. » Étudiez aussi les langues : « Notre-Seigneur a donné gratuitement à ses Apôtres le don des langues, il ne fait plus ce miracle aujourd'hui, mais il aide encore ses missionnaires, qui ont besoin des langues, pour propager l'Évangile. »

Aux missionnaires en partance pour le Canada, le Père Dehon donne ces directives spirituelles : « Nous ne devons pas être des chiens muets qui laissent le troupeau à la merci des loups. Nous devons dire ouvertement ce qui est bien et ce qui est mal. » Puis le Père développe un plan d'offensive contre le matérialisme et le protestantisme, dont nous avons parlé, au Chapitre de cet ouvrage relatif à la Mission du Canada.

Aux missionnaires du Brésil, il donne ses directives concernant les so-[724]ciétés secrètes et le Positivisme puis il ajoute : « Allez là-bas avec l'ardent désir d'y vivre en saints. Préparez-vous au départ par une retraite. Emportez, avec la Règle et le Directoire, des livres de lecture spirituelle bien choisis et adaptés à votre vocation de missionnaires du Sacré-Cœur. Défiez-vous de la tentation de trop éparpiller vos forces. Nous devons exercer l'apostolat en menant la vie de communauté..., Faites vos exercices spirituels de chaque jour en commun. » Suivent, pour terminer, les recommandations habituelles sur l'adoration réparatrice, les relations, les œuvres du saint ministère.

En toutes circonstances, le Père Dehon laissait la plus grande liberté d'allure aux chefs de Missions, certain qu'il était de trouver en eux de véritables « hommes d'affaires, des fourriers » du Sacré-Cœur, pénétrés de Son Esprit, vivant Sa vie, selon les directives de l'Évangile. Ainsi se trouve sauvegardée l'âme de tout apostolat. Impossible d'ailleurs de régler à distance, les moindres détails de vie religieuse et missionnaire, comme on le ferait — non d'ailleurs sans quelques difficultés — jusque dans nos pays d'Europe.

Aux missionnaires de l'Equateur, du Congo, du Cameroun, etc..., toujours la même note ! Comme à ceux de toutes les autres missions, il trace la voie, en fonction des principes chrétiens, religieux, psychologiques, sans négliger les leçons de l'histoire, ainsi que nous l'avons rappelé en son lieu ; et toujours il fait confiance au surnaturel esprit d'adaptation des chefs de mission, en ce qui concerne les réalisations : Être des hommes intérieurs qui rayonnent ! des prêtres et des religieux, d'autres christs avant tout ! spécialisés dans les vertus humaines, chrétiennes, religieuses et particulièrement dans les vertus du Cœur de Jésus : douceur, humilité, amour, zèle, force, désintéressement, etc..., tel est son leitmotiv.

La visite canonique des missionnaires. Le tour du monde de 1907

Avec quelle ardeur le Père Dehon n'eut-il pas été effectivement missionnaire, lui aussi, dans la brousse ! La Providence avait d'autres desseins sur lui et, comme toujours, c'est Dieu qui avait raison ! N'est-ce pas, en effet, grâce à cette disposition, que la Sainte Église compte une Congrégation missionnaire de plus !

[725] Tenu par son devoir d'état à la visite canonique de son Institut, le Père Dehon voulut non seulement garder le contact avec ses missionnaires, mais encore assurer, autant que possible, en personne, la visite de ses missions.

En 1906, on le vit partir pour le Brésil, afin d'y apporter, dit le Révérend Père Kanter (o. c. p. 54) « ses précieux encouragements à ses missionnaires » ; et ce voyage nous valut une intéressante relation intitulée : « Mille lieues dans l'Amérique du Sud ».

Un peu plus tard, rapporte encore le Révérend Père Kanter, le Très Bon Père se proposait de se rendre également au Congo, « mais son fidèle Assistant l'en dissuada », et ce ne fut pas sans peine ! Un voyage, au cœur de l'Afrique, à son âge avancé, créant un réel danger pour sa vie, le Très Bon Père finit par y renoncer, en présence des appréhensions de tous les siens. En 1910 pourtant, le Père Dehon eut l'occasion d'assister au Congrès Eucharistique de Montréal en compagnie de Mgr Tiberghien. Profiter de son séjour au Canada pour apporter à ses missionnaires d'Amérique du Nord le paternel réconfort d'une visite, rien de plus naturel ! Ainsi fut-il fait. Mais il était dans les desseins du très aimable Prélat que le Père Dehon avait accompagné, de rentrer en Europe par la route de l'Ouest, en bouclant ainsi la boucle autour de la terre. Il s'agissait là d'un voyage d'études, dont on s'explique fort bien l'opportunité pour un prélat tel que Mgr Tiberghien et un Supérieur Général de Congrégation missionnaire. Monseigneur le comprit et multiplia ses instances auprès du Père Dehon, car il tenait à la compagnie de ce compagnon de voyage, qu'il honorait de son amitié. Des concours se présentèrent au Père Dehon du côté de sa propre famille, qui, en la circonstance, lui permirent de compléter ses voyages par un tour du monde, de Saint-Quentin à Montréal, à San Francisco, au Japon, en Chine, et retour par la Sibérie, la Russie, la Finlande.

Les lecteurs de la revue *Le Règne du Sacré-Cœur* se souviennent sans doute des articles si documentés, que le Père y inséra de 1911 à 1914, sur son périple, et dont l'intérêt est toujours aussi actuel. Le Père Dehon avait l'expérience des voyages ! Ses notes souvent rédigées en phrases nerveuses et courtes montrent combien il savait voir en homme de Dieu, en artiste, en poète parfois, en psychologue toujours, à qui rien n'était étranger, ni du bien des âmes, ni des questions si débattues de races, de langues, d'intérêts économiques ou sociaux.

À son retour, le Père Dehon tint à voir ses observations contribuer à la gloire de Dieu, et à cette intention, il rédigea un rapport, dont il saisit la Sacrée Congrégation de la Propagande. Le 18 mai 1911, le Secrétaire de cette Congrégation lui adressait la lettre de remerciement dont voici le texte ¹³²:

« C'est avec le plus vif intérêt que nous avons pris connaissance du rapport que Votre Seigneurie eut l'amabilité d'envoyer à la Sacrée Congrégation, sur son voyage dans les régions qui dépendent de la Propagande, en Extrême-Orient.

En remerciant Votre Seigneurie du service qu'elle lui a ainsi rendu, le Secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande est heureux de lui donner l'assurance que, le cas échéant, il sera tenu compte des sages observations que Votre Seigneurie a bien voulu lui transmettre : Ainsi sera atteint le but que vous vous étiez proposé, à savoir, de contribuer à une extension toujours plus accentuée de notre sainte foi, dans ces régions lointaines. Je profite bien volontiers de cette circonstance, pour assurer Votre Paternité Révérendissime, de mes sentiments les meilleurs et de ma profonde estime. »

(Signé) : Votre dévoué Serviteur
Luigi Venia, Secrétaire.

Ainsi formés, ainsi conduits, encouragés et dirigés par un tel père et par un tel chef, les missionnaires du Père Dehon se sont livrés, jusqu'ici, au labeur apostolique dans les quatorze

¹³² S. Congregazione de Propaganda Fide: *Protocollo* 702, 18 Maggio.

missions, dont il a été question dans cet ouvrage. Pour les décrire, nous avons suivi le même plan que lorsqu'il s'agissait de vie chrétienne, de vie sociale, de vie religieuse ou de pédagogie, signalant d'abord les faits, à leur place chronologique, puis les principes, dans un chapitre doctrinal.

À l'heure présente, les Prêtres du Sacré-Cœur administrent encore dix grandes missions dont nous avons présenté l'histoire et la vie. De ces dix centres, quatre sont devenus des Vicariats Apostoliques dont des fils du Père Dehon sont titulaires (Congo, Finlande, Cameroun, Aliwal), et un autre, Benkoelen, est une Préfecture Apostolique d'avenir.

De tels faits en disent long ! Souvent « Rome s'est plu, écrit le Révérend Père Kanter, à rendre hommage au zèle apostolique du Père Dehon ». Voici à titre d'exemple, une lettre extrêmement élogieuse qui lui fut adressée en 1923, par Son Éminence le Cardinal van Rossum, Préfet de la Propagande ; le document vaut d'être cité, tant il reflète avec exactitude le jugement porté, en bien [727] d'autres circonstances, par la Sainte-Église, sur les travaux apostoliques des Prêtres du Sacré-Cœur :

« La Sacrée Congrégation de la Propagande qui tant de fois, a pu constater le zèle déployé avec de si grands fruits spirituels, par les Prêtres de votre Institut très méritant, dans les différentes missions qui leur ont été confiées par le Saint-Siège, exprime à Votre Révérence sa plus vive reconnaissance. Elle prie le Seigneur de vous conserver plusieurs années encore à l'affection des membres de votre Institut. Nul doute-que sous la direction éclairée de Votre Paternité, cet Institut ne réalise bientôt de nouveaux et plus féconds progrès encore que par le passé, dans les missions qui lui ont été attribuées. »

[728] V. LE PRÉDICATEUR, LE CONFÉRENCIER, LE PUBLICISTE, LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE

Le prédicateur

Le Père Dehon concevait la prédication bien plus comme le partage des trésors dont son âme était remplie, que la matière de thèses développées à grand renfort de rhétorique. Les principes, l'action, les qualités solides en un mot, primaient tellement à ses yeux, qu'en présence de certaines critiques, il n'hésita pas à le reconnaître : Tant d'ouvrages sortis de sa plume, la hâte, devaient nécessairement perdre, du fait même de cette hâte, une partie notable de l'influence dont ils eussent pu être revêtus, dans d'autres circonstances. Le surmenage auquel l'ardent initiateur se vit toujours astreint rend compte, sans doute, du fait !... Les conséquences n'en découleront pas moins !... sans empêcher toutefois que ses discours et ses livres n'aient atteint leur but. Ne vaut-il pas mieux, selon le mot de saint François, « faire l'histoire que l'écrire » ?

Il y avait certes dans cet homme de principes et d'action, l'étoffe d'un orateur, mais l'absence fréquente de préoccupations littéraires, dont on le sait coutumier, valut parfois à ses discours, toujours si riches de doctrine, le caractère primesautier d'une simple conversation. Tels quels, ils forcent néanmoins l'attention des âmes intérieures, tant ils sont « réels » et vécus ; mais visiblement l'éloquence apprêtée le cède presque toujours, chez lui, à la rigueur du raisonnement. Assimiler l'Évangile, s'en pénétrer à fond, pour le rayonner, parce qu'il est vrai de vérité divine, parce qu'il est une « lettre d'amour de Dieu » à ses enfants..., voilà à ses yeux la première et indispensable règle de rhétorique. Voilà aussi pourquoi il n'hésita pas, en réalisateur qu'il était, à embrasser, non seulement – ce qui va de soi – les préceptes, mais encore les conseils. Et l'on sait maintenant au prix de quels sacrifices !

[729] Le point de départ de sa prédication, lorsque, jeune prêtre, il s'adressait aux lycéens de Saint-Quentin, n'était autre que la grâce de la foi, reçue en germe au baptême. Ce trésor, qui conditionne tous les autres, reste celui que l'Église, toujours maternelle, présentera au Juge suprême à notre lit d'agonie, comme le premier, de nos mérites, si notre âme en est toujours revêtue : « sans doute, il a pêché, dira-t-elle, mais il n'a tout au moins jamais renié la foi l'espérance, la charité... » Loin d'être la conclusion d'un théorème, cette foi si précieuse se présente, avant tout, comme le don de Dieu. Mais le germe qui en est déposé dans l'âme par le sacrement de baptême, ne peut évoluer, comme le grain confié au sillon, en dehors d'un certain humus et d'une atmosphère qui lui soient favorables. Ce climat psychologique, si l'on nous permet l'expression de Payot, est constitué par les dispositions intellectuelles et morales que le Père Dehon recommandait avant tout, dans ses discours, dans ses œuvres de presse et autres : loyauté qui écarte tout apriori et tout préjugé..., étude éclairée aux bonnes sources, « dans une vie de prière, de travail et de sacrifice », en collaboration avec la grâce..., amour passionné de la vérité, poussé au point d'accepter d'avance ses exigences quelles qu'elles puissent être..., regard intérieur se dégageant de tout ce qui n'est pas Dieu, pour Lui faire place..., insuffisance personnelle douloureusement sentie..., orientation de tout notre être vers Celui qui, étant notre seul principe, est aussi notre terme, et par conséquent possède le droit inamissible d'être, en fait, notre tout ! Voilà notre humble, mais nécessaire collaboration, à la grâce initiale de la foi. On s'explique, dès lors, l'insistance du Père Dehon sur la vie de foi, spécialement dans cet Acte de Consécration au Sacré-Cœur de Jésus, où il nous a laissé cette ardente prière : « Nous souhaitons avec toute l'ardeur du Cœur de notre Mère, d'être éclairés dans les mystères de la Foi, d'être embrasés d'une ardente charité, d'avoir part à votre miséricorde, de satisfaire à votre divine justice et d'assurer notre salut par notre perfection religieuse... » Or, s'il est une dévotion capable de produire de tels résultats, c'est bien celle « qui résume toutes les autres : c'est la dévotion au Cœur adorable de Notre-Seigneur ; l'histoire de cette dévotion le montre bien ! »

Le thème le plus habituel de la prédication du Père Dehon fut toujours cette bénie dévotion :

« Dans l'ancienne société française, dit Montesquieu, le ressort des actes était l'honneur. Aujourd'hui, pour la plupart, l'acquisition de la richesse est l'objectif suprême. Pour d'autres, c'est le plaisir, la jouissance. Pour le chrétien du monde, le ressort est son salut, la crainte de l'enfer, l'espoir du ciel. Au XIX^e siècle c'est la haine de

Dieu, l'athéisme social, le laïcisme..., c'est le plaisir, la fièvre de l'or. Pour le chrétien complet, c'est l'amour de Dieu et le salut de son âme, le souci du prochain, la vie pour les autres, le zèle, l'apostolat. Le disciple du Sacré-Cœur, lui, s'oublie lui-même, et le ressort de sa vie est le Cœur de Jésus ; il comprend combien ce Cœur Sacré mérite amour, dévouement, réparation, consolation, »

[730] Telle est l'idée de fond que l'orateur développe, notamment dans l'un des sermons qu'il donna, en 1885 à la Basilique de Saint-Quentin, sous ce titre : « *La dévotion au Sacré-Cœur, don de notre temps.* » La dévotion au Sacré-Cœur, dit-il :

« résume toutes les autres dévotions. L'amour divin en est l'objet, le Cœur de chair en est le foyer. Le symbole ou l'image du Sacré-Cœur est le moyen propre à nous rappeler cet amour infini, qui s'est manifesté surtout par les grands mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie.

La pratique de cette salutaire dévotion résume tout ce qu'il y a de plus affectueux et de plus généreux dans notre sainte religion ; c'est l'amour reconnaissant et fidèle envers Notre-Seigneur, c'est la compassion et la réparation pour les offenses qu'il reçoit, c'est le zèle pour sa gloire, c'est l'abandon sans réserve à sa sainte volonté...

Cette dévotion s'est levée comme un soleil d'été, prêt à féconder la terre et à mûrir ses fruits. Bientôt elle passionna les âmes généreuses ; plus tard elle devint populaire. Le mouvement grandit ; rien ne pourra plus l'arrêter. C'est comme le ferment de la parabole. Bientôt le Sacré-Cœur sera partout. Tout chrétien dira de Lui ce que saint Bernard disait du nom de Jésus : « Tout m'est insipide, si je n'y trouve pas le Sacré-Cœur de Jésus... »

Le Sacré-Cœur conduit l'Église à un triomphe plus grand que celui qui a couronné les périodes vouées à d'autres grandes dévotions. Il me semble que l'Église elle-même partage cette confiance, qui, se manifeste par les efforts constants qu'elle fait pour répondre aux désirs du Sacré-Cœur de Jésus.

L'Église fera plus encore. Il ne nous appartient pas de préciser, mais elle tirera les dernières conséquences de cette parole de Pie IX : « L'Église et la Société n'ont d'espérance que dans le Cœur de Jésus ; c'est Lui qui guérira tous nos maux. Prêchez partout cette dévotion, elle doit être le salut du monde... » et de ces paroles de Léon XIII : « Nous désirons de toute l'ardeur de notre âme, que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus se propage et se répande sur toute la terre. Nous nourrissons la douce et ferme espérance que de grands biens ne manqueront pas d'émaner de ce divin Cœur, et qu'ils seront le remède efficace aux maux qui affligent le monde¹³³. »

Dans les sermons du Père Dehon, comme dans les nombreuses méditations qu'il a publiées, le Sacré-Cœur apparaît sans aucune systématisation forcée, comme ce qu'il est : Le Jésus Sauveur, dont l'amour décrit dans l'Évangile, est méconnu et outragé. Pour ramener le monde à l'Évangile du salut, que l'on ne lit plus assez. . et que l'on vit moins encore, le Jésus qui [731] nous est ainsi présenté rappelle l'amour dont son Cœur palpète toujours pour l'humanité, et le Père Dehon, fort de son sacerdoce, se regarde tout simplement comme l'un de ses plus modestes interprètes.

Tantôt il fait à notre Sauveur une cour royale pour y saluer les saints du Sacré-Cœur : La Très Sainte Vierge, Notre-Dame du Sacré-Cœur, saint Joseph, patron et modèle de la vie de victime, saint Jean, l'Apôtre bien-aimé du Cœur de Jésus, les autres Apôtres, ses intimes, sainte Marie-Madeleine pour laquelle il eut toujours une véritable prédilection, saint Michel, chef des milices célestes, qui prépare le règne du Sacré-Cœur, saint Jean-Baptiste, le Précurseur de Jésus, saint Augustin, sainte Gertrude, sainte Mechtilde, saint François d'Assise, sainte Marguerite-Marie, saint Jean Eudes, etc., tantôt, par exemple dans son Carême de 1885, on le voit dresser une large apologie de l'Église, qui aboutit à l'apothéose de l'amour de Dieu et de son Christ.

Enfin et surtout – quel que soit son sujet – le Père Dehon en revient sans se lasser, et sans lasser, à l'amour de Dieu et à la réparation. De l'un et de l'autre les auditeurs se sentent bientôt portés, par la puissance d'une argumentation pourtant fort simple, à donner à Dieu la preuve, beaucoup moins dans des pratiques extraordinaires, que par le souci constant d'observer en ami le Décalogue. N'est-ce pas là, au dire même du Sauveur, l'unique nécessaire ?

¹³³ Abbé Dehon : *L'éducation et l'enseignement*, o. c. p. 183 ssqq.

Le conférencier

Le Père Dehon exerça, en outre, le ministère de la parole publique en nombre de circonstances, hors de l'enceinte des églises. Jusqu'à présent, il semble possible de classer ses Conférences sous quatre rubriques : les unes sont plus spécialement *philosophiques* ; d'autres ont pour objet *des questions d'histoire* ; une troisième série constitue une sérieuse contribution à *l'effort pédagogique* de son époque ; enfin les dernières relèvent de la *sociologie*.

Des conférences *philosophiques* aux lycéens de Saint-Quentin, il fut question, au cours de cet ouvrage : il s'agissait alors de poser les bases et d'aider une élite des élèves de philosophie du lycée, à faire l'acte de foi en connaissance de cause. Rien n'était [732] donc plus urgent que de leur apporter, avec le secret de la prière, les lumières de la raison. Le résultat obtenu par l'orateur fut tel, que le professeur de philosophie du lycée, M. Pluzanski, devint l'un de ses meilleurs collaborateurs, au patronage de Saint-Quentin.

Les conférences *d'histoire* que nous devons à sa plume, affichent une tendance nettement apologétique, qui sent son époque. Cette nuance un peu spéciale résulte, aussi bien des sujets choisis, que du ton adopté : c'est, par exemple, Jésus et le peuple, ou, une autre fois, l'Église que, preuves à l'appui, l'orateur nous présente, à travers les siècles, comme un foyer incomparable de science, de paix et de prospérité, pour le peuple.

N'est-ce pas l'Église, en effet, qui a civilisé le monde barbare, christianisé la féodalité, et établi la « République chrétienne » ? Hélas, ici-bas, les plus belles fleurs elles-mêmes se flétrissent ! C'est alors que le Père Dehon nous fait assister au déclin de cette prodigieuse organisation du monde, aux époques de l'Humanisme, de la Révolution, de la Conspiration judéo-maçonnique. Enfin, sans jamais se départir d'un splendide optimisme – qui n'est pourtant jamais celui du Docteur Pangloss – l'orateur nous fait assister au réveil de la vie sociale chrétienne, au cours de la deuxième moitié du siècle dernier.

On pourrait ajouter à ces conférences, un certain nombre de chroniques d'histoire locale : *Un discours*, du 29 juillet 1893, *sur le Département de l'Aisne*, où à grands traits, l'auteur brosse avec amour, un magnifique tableau de sa chère Picardie, nous en décrit les arts et l'histoire ; puis, le 30 juillet 1887, *Un discours sur l'histoire locale de Saint-Quentin*.

De l'oppidum celtique, comme observatoire, l'orateur nous présente le défilé des siècles ; et nous passons de la conquête romaine à l'histoire du martyr Quentin, à celle des Evêques et des Comtes du Vermandois. Puis c'est l'œuvre du Moyen-Âge à Saint-Quentin, que l'orateur évoque ; la ville se déplace visiblement ; la voilà désormais établie au sommet de la colline. Vers la fin du IX^e siècle, Augusta Veromanduorum meurt, Saint-Quentin naît, vaste, riche, largement bâtie, prestigieuse même, avec sa cour, ses abbayes, sa commune aux amples franchises et libertés. En 1114, le Comte Raoul décide la reconstruction de la Basilique. Le culte de Saint-Quentin revêt alors une influence qui s'affirme, de jour en jour, sur toute la région, et surtout sur le bon peuple de la ville. La reconnaissance publique est d'ailleurs on ne peut plus justifiée : « La ville doit tout à son Martyr, ses vieilles illustrations chrétiennes, sa population attirée par la piété autour de son tombeau, ses monuments, sa basilique surtout, ses franchises elles-mêmes, dont la charte est marquée du signe de la croix ; tout, jusqu'à son nom... »

[733] Tant et si bien que les Espagnols purent dire, au moment du siège de 1557 que : « la Basilique de Saint-Quentin était renommée, en France, comme celle de Tolède, en Espagne ». C'est ainsi que, de siècle en siècle, jusqu'à l'époque contemporaine, l'orateur nous donne « une grande idée de nos aïeux et nous fait aimer, d'un cœur plus ardent, la religion du Christ et la France, notre belle patrie ».

Enfin, pourra-t-on classer aussi, peut-être, parmi les conférences d'histoire, le *Discours sur l'éducation du caractère*, prononcé par M. l'Abbé Dehon le 29 juillet 1891 ? À la suite de quelques notions relatives à l'éducation du caractère, l'orateur considère sommairement le caractère chez les moralistes, puis dans les lettres et dans l'histoire. Après avoir évoqué les défaillances du caractère, il souligne, en deux mots, les moyens de faire des hommes dignes

de ce nom, la grâce qu'il convient d'implorer, et la collaboration personnelle qu'elle réclame.

Rappellerons-nous, pour terminer, ses *Conférences sociales* de Rome et d'ailleurs ? Déjà leur compte-rendu sommaire a trouvé place dans le présent ouvrage ; et nous avons noté le fait qu'elles valurent à leur auteur d'être compté au nombre des meilleurs interprètes de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, pour la gloire de Dieu parmi les humbles.

En un mot, qu'il s'agisse de philosophie, d'histoire, de pédagogie ou de questions sociales, le Père Dehon excelle à dégager de son sujet l'un ou l'autre aspect nouveau, suggestif, ou peu encore exploré. Il le présente alors, dans un langage d'une simplicité exquise, plus encore adapté à l'audition qu'à la lecture. Et bientôt, une mystérieuse force attractive singulièrement attachante émane de l'orateur, et triomphe des volontés les plus rebelles. Aussi, à maintes reprises les personnalités les plus marquantes – à Rome plusieurs princes de l'Église, à Saint-Quentin Mgr Baunard par exemple, – n'hésitèrent pas à honorer de leur présence les solennités où le grand apôtre du règne du Sacré-Cœur jetait la bonne semence.

Le publiciste

L'opinion est une puissance dont la portée échappe à toutes les prévisions humaines. À moins d'un miracle, rien ne peut lui [734] résister. En soi, avoir raison est, sans doute, l'essentiel ! Mais personne, plus que Notre-Seigneur, n'eut davantage le bon droit à son actif ! Et l'on sait que, malgré tous les miracles de sa vie publique, il fallut encore le miracle de sa résurrection, pour lui permettre de l'emporter, d'ailleurs avec des alternatives de succès et de revers, sur l'opinion ameutée contre Lui.

De nos jours, la maîtresse suprême de l'opinion c'est la Presse. Le fait de posséder la vérité la plus inébranlable et de la prêcher dans nos églises ne répond plus suffisamment aux nécessités du moment : l'opinion, en véritable souveraine des esprits, est toujours capable de se dresser devant elle, pour l'empêcher de rayonner. Dieu y a d'ailleurs pourvu en confiant à son Église la mission de « prêcher l'Évangile à toute créature », sans perdre de vue celles qui ne sont pas dans le bercail... Voilà pourquoi, de concert avec les esprits clairvoyants de l'époque, le Père Dehon regardait la Presse comme « l'œuvre des œuvres » (*Manuel social chrétien*, p. 195), comme l'indispensable complément de la prédication, comme l'école primaire par excellence, et même comme l'école unique des masses. La dresser à la diffusion de la vérité catholique, c'était pour lui élargir démesurément son auditoire, c'était contribuer à faire l'opinion, c'était donc l'un des apostolats les plus opportuns, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

À l'époque où l'Abbé Dehon exerçait les fonctions du ministère paroissial à la Basilique, nous l'avons vu lancer dans le grand public « LE CONSERVATEUR DE L' AISNE » ; dans la suite, il complétera cette œuvre de presse par une collaboration intermittente à diverses revues telles que *Le XX^e Siècle* (de Marseille), *L'Association Catholique* (de Paris), *La Corporation* (de Paris), *La Démocratie Chrétienne* (de Montpellier), *La Chronique du Sud-Est*, *La France Libre* (quotidien de Lyon), etc. Dès l'année 1889, parut en outre, par ses soins, la revue *Le Règne du Cœur de Jésus dans les âmes et dans les Sociétés*. Le tirage de cet organe fut, sans doute, provisoirement suspendu « ... au temps où les Français ne s'aimaient pas », mais sans attendre l'apaisement de la tempête, *Le Règne* reprit ses pacifiques campagnes¹³⁴ et, de nos jours, il [735] tire à plus de cent mille numéros, en langue française.

¹³⁴ Éditions de cette revue, pour la Province de France : *Le Règne du Cœur de Jésus*. Périodique mensuel des Prêtres du Sacré-Cœur, 10 fr. par an pour la France ; 12 fr. pour l'Union postale.

Rédaction et administration : Institut du Sacré-Cœur, Poste : Bavay (Nord). Depuis quelques années, trois autres revues ont été créées, selon les besoins, spécialement pour la Province de France : *Le Règne du Sacré-Cœur*. Organe des Œuvres et des Missions des Prêtres du Cœur de Jésus. Abonnement ordinaire 7 fr. Abonnement de soutien 20 fr. Direction : Institut du Sacré-Cœur, Amnéville (Moselle).

Heimat und Mission, Herz-Jesu Kloster, Amnéville (Moselle). Bezugspreis pro-Jahrgang 10 fr. Unterstüztzung-Abonnement 20 fr. *Le Petit Clerc du Sacré-Cœur*, Bulletin trimestriel de l'Institut Missionnaire Saint-Clément, Viry-Châtillon (S. et O.) Abonnement ordinaire : au gré du lecteur. Abonnement de soutien : 20 fr. Abonnement

Nos autres Provinces ont créé, de leur côté, leurs revues propres, du vivant même de notre Fondateur ; de sorte que l'Institut possède actuellement ses périodiques spéciaux de spiritualité pour la France, la Belgique, l'Allemagne, la Hollande et l'Italie. Par ailleurs, notre « Essai de synthèse doctrinale » a permis d'apprécier comme il convient les ouvrages d'ascétisme dus à la plume de ce « grand seigneur de la parole » ; quiconque les a fréquentés, y trouve une véritable somme élémentaire de la dévotion au Sacré-Cœur.

« Si nous ajoutons à ces travaux du Très Révérend Père Dehon, dit le Révérend Père Kanter, ses quatre ouvrages sur la *Question sociale*¹³⁵, sa *Vie du Révérend Père Rasset*, le recueil des discours prononcés aux distributions de prix... ses livres sur l'Espagne, sur le Brésil et sur l'Afrique du Nord, nous sentons le besoin de nous incliner avec respect devant la somme considérable de travail que demandait la composition de ces ouvrages, au milieu des préoccupations multiples qui assiègent la vie d'un Supérieur Général. » Et le Père Kanter de noter à son tour : « C'est ce qui explique aussi comment plusieurs de ces écrits ne laissent pas de se ressentir d'un travail parfois hâtif. Souvent le Père Dehon confiait au papier le fruit immédiat de ses méditations, sans toujours viser à faire œuvre suffisamment achevée et coordonnée. » Ne s'agissait-il pas, avant tout, de gagner la bataille de la Presse ! Or, en pleine mêlée, le soldat n'a pas toujours le choix des armes, ni le loisir de la réflexion ! Faute de mieux, il suffit que le soldat poursuive la lutte avec à-propos et vaillance, selon les possibilités du moment... Et l'on nomme tout de même maréchal de France le chef avisé qui, au Kriegspiel, eut peut-être mérité zéro, lorsqu'il a contribué puissamment au succès d'une bataille décisive. Le maréchalat, ce fut pour le Père Dehon sa nomination, par le Souverain Pontife, aux fonctions de [736] Consultateur de la Sacrée Congrégation de l'Index. « Le Pape Léon XIII voulut bien me regarder, dit-il dans ses *Souvenirs*, comme l'un des fidèles interprètes de ses encycliques sociales. »

Le directeur de conscience

Dieu a ses plans relatifs à chacun d'entre nous. Rien de plus indispensable, que de les connaître, pour les réaliser :

« O mon bon Maître, écrit le Père Dehon dans *La Vie d'amour envers le Sacré-Cœur*, p. 215, Vous n'êtes plus là pour, nous guider comme Vous l'étiez auprès de vos Apôtres ! A qui irons-nous ? Qui nous dira votre volonté, vos désirs ? Qui nous tracera la voie que nous avons à suivre ? Impossible de me fier à moi-même, puisque, si j'en crois saint Bernard, « celui qui fait de soi-même son propre directeur, se fait le disciple d'un sot ». »

Au reste, les vrais directeurs d'âmes sont rares et infiniment plus rares encore sont les vrais dirigés. Pour tenter d'accroître le nombre des uns et des autres, le Père Dehon multiplie les conseils à ce sujet, spécialement dans *La Vie d'amour...*, p. 215, dans le *Directoire spirituel*, p. 128 et dans un grand nombre de lettres. Une première constatation qu'il tire au clair est celle-ci :

« *L'âme donnée à Dieu doit se remettre entièrement à la direction divine...* Elle ne doit plus disposer d'elle-même en rien. C'est à Lui de régler tout, pour l'extérieur et pour l'intérieur. Elle ne voudrait ni former un projet ni entreprendre quoi que ce soit, rien changer d'elle-même à sa manière de vivre, sans consulter Notre-Seigneur et sans s'assurer, autant qu'il se peut de sa volonté », car un rien « peut faire sortir l'âme du plan de la Providence, avec les plus fâcheuses suites pour sa perfection, et quelquefois pour son salut. » (*La Vie d'amour*, p. 215-216)

Oui, mais aussi quel danger de prendre alors notre volonté propre pour celle de Dieu ! Heureusement, ajoute l'avisé directeur :

« Dieu a établi ses ministres pour la conduite des âmes. » « Il veut que nous recourrions à ses prêtres. »

d'honneur : 100 fr.

¹³⁵ Le « *Manuel social Chrétien* » (1894).

Les « *Directions pontificales, politiques et sociales* » (1897) synthèse des enseignements de Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

Le « *Catéchisme social* » (1898). « *La Rénovation sociale chrétienne* » (1897-1899).

(*Directoire*, p. 129). « Il leur donne pour cela, des grâces et des lumières et Il veut qu'on s'adresse à eux, sans s'ingérer à se diriger soi-même... Laissez-vous donc conduire pas à pas. » (*id.*, p. 213, 219).

Tandis que le confesseur s'occupe des fautes, absout, relève, donne les conseils nécessaires à la purification de l'âme et à sa guérison (*Directoire*, p. 155), le directeur, lui, exerce un rôle [737] tout différent : Sa mission n'est plus de rendre l'âme à Dieu, mais de conduire l'âme – au préalable purifiée – au degré et aux nuances de perfection que Dieu lui a réservés dans ses desseins. L'objet sur lequel portera la direction est donc extrêmement vaste. En bloc, chacun peut se dire : c'est la perfection qu'il s'agit d'acquérir, mon âme qu'il faut améliorer, les obstacles qui s'y opposent, les moyens d'y parvenir... La direction portera donc sur les innombrables dispositions intérieures et sur les mille et un détails de notre conduite : tentations, défauts et leurs causes..., caractère, tempérament, habitudes bonnes, dangereuses ou fâcheuses..., recherche des remèdes ou des moyens de culture qui conviennent le mieux aux uns ou aux autres..., enfin, vocation et vertus plus adaptées au but poursuivi.

À ce sujet, le Père Dehon trace dans le *Directoire spirituel*, p. 130, un programme de direction en quatorze points, à la fois souple et complet, que le religieux ne peut suivre sans en tirer de très réels profits.

Si l'esprit profondément sacerdotal et religieux du Père Dehon parvint souvent à subjuguier les âmes les plus prévenues, qui dira le charme exquis des conversations auxquelles de vive voix ou par correspondance, il se prêtait avec une si parfaite bonne grâce ! En quelques mots, il savait apporter la lumière ou l'aide dont on avait besoin : Avec son jugement d'une rare justesse et d'une pondération qui excellait à faire la part des choses, le vénéré Père était incomparable dans l'art de comprendre à mi-mot ceux qui se confiaient à lui. Il avait tôt fait de préciser les éléments de la question ; ramassant alors ses arguments, il dégagait en pleine lumière, la conclusion à ses yeux la plus opportune.

Dans un style nerveux, le Père se montre, tout au long de son immense correspondance, psychologue averti, homme de doctrine, expert dans la science du commandement, à la fois doux et ferme, père, en un mot, – et par-dessus tout – prêtre du Sacré-Cœur, voué à l'Amour et à la Réparation. De la paternité, il a les délicatesses d'attention les plus touchantes ! L'une de ses écoles apostoliques vient-elle de perdre l'un de ses élèves, le cœur de notre incomparable Père s'émeut et les confidences suivantes ne tardent pas à en jaillir :

« Je viens d'apprendre que vous êtes en deuil. Le bon Dieu se plaît [738] quelquefois à cueillir des fleurs dans son jardin, avant que les fruits ne soient mûrs. La plupart d'entre vous sont appelés à vivre longtemps, afin de travailler beaucoup pour le salut des âmes et le règne du Sacré-Cœur. Vous voyez néanmoins que l'on doit toujours se tenir prêt et vivre pieusement dans la crainte de Dieu et le désir du ciel. Travaillez bien ; préparez-vous à devenir des prêtres instruits. Saint-Jean, l'Apôtre bien-aimé du Sacré-Cœur, est votre modèle. Comme lui, vivez dans une grande pureté d'âme et, pour cela, placez-vous sous la protection de Marie. Je vous bénis tous paternellement. »

Aux vœux de fête de ses Novices, il répond sans tarder, le 28 décembre 1921 : « Il a plu au Sacré-Cœur de se former une petite cour d'amis, de réparateurs et de consolateurs ; et Il vous a choisis parmi tant d'autres. On peut dire de vous ce qu'il est rapporté du jeune homme de l'Évangile : *Intuitus eum, dilexit eum*, Notre-Seigneur vous a vus, Il vous a aimés. Noblesse oblige ! Soyez fidèles et généreux ! Aimez la prière, l'obéissance, la pauvreté, la modestie. Ayez toutes vos pratiques quotidiennes bien réglées. Sachez supporter et offrir au Sacré-Cœur les moments d'aridité, de fatigue et de tentations. Humiliez-vous et pensez que cela est bon pour expier vos péchés. Saint Jean demandait aux jeunes gens une piété virile et courageuse : « *Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis et verbum Dei manet in vobis et vicistis malignum.* » (« Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous et que vous avez vaincu le Malin. ») Méditez cela. Priez, mais aussi, faites chaque jour des actes généreux et virils. Je vous bénis paternellement. »

Au Révérend Père Jacquemin, Maître des novices d'alors, le Père Dehon adresse ses vœux de nouvel an, le 31 décembre 1922, en ces termes suggestifs : « De votre Maison dépend l'avenir de la Province. Soyez tous fervents ! Votre Maison est une Maison de prière ; elle doit être une source de grâces pour toute la Congrégation. Si la Maison est fervente, ce sera un paradis. Dites à vos chers Novices que la Règle est sacrée : il n'y faut pas manquer. Je recommande la charité mutuelle, charité égale pour tous et bien surnaturelle... Notre Œuvre a été

fondée par le Sacré-Cœur. Tous les signes divins qui ont accompagné notre fondation doivent fortifier notre foi dans l'Œuvre ; ils sont rappelés, en partie, dans la petite brochure *Souvenir* qui devrait être lue et expliquée chaque année au noviciat... »

À un jeune supérieur des plus éminents, le *Révérend Père Jean Guillaume*, le Père Dehon précise quelques nuances de notre vocation : « C'est bien, vous êtes dans la note : nous sommes des réparateurs ! Mais les uns le sont *surtout* pour le prochain qu'ils veulent préserver de l'enfer, les autres *sur tout* pour le bon Maître qui est offensé, blessé, contristé : les premiers sont davantage avec sainte Tère et avec les anciens Ordres, les seconds sont avec Marguerite-Marie ; nous sommes de ceux-ci ! J'ai dit cela dans les petites feuilles ; M. de Bretagne le dit aussi. Restons fidèles à notre voie ; le prochain n'y perdra rien et si nous pensons à Notre-Seigneur, Il pensera à nous et au prochain. »

Quelques jours auparavant, le Père Dehon, écrivant au même Supérieur, [739] prenait la peine de dissiper une équivoque au sujet des réparations que comporte notre vocation : « Je n'ai pas voulu faire une œuvre de consolation sans réparations. *Je n'ai pas pris le nom de victimes, j'ai pris celui d'Oblats qui disait la même chose.* On pouvait s'appeler victimes à Marseille, à Saint-Quentin cela eut été le comble de la folie. J'ai fait mon vœu de victime, en même temps que mes premiers vœux, le 28 juin 1878 et Notre-Seigneur l'a pris au sérieux, en m'envoyant coup sur coup les épreuves les plus crucifiantes, dont quelques-unes sont rappelées dans mes « *Souvenirs* ». La seule nuance qui nous distingue des victimes de Marseille et des Avenières est que JE LAISSE NOTRE-SEIGNEUR TENIR DAVANTAGE LE MANCHE DU FOUET, j'insiste moins sur les mortifications personnelles, tout en les regardant comme nécessaires, mais je recommande davantage l'abandon patient aux épreuves que Notre-Seigneur enverra. *Notre-Seigneur ne s'est pas crucifié, Il s'est laissé crucifier.* Il y a chez nous un fait curieux que vous ignorez : le diable a essayé de nous pousser en 1881-1882 vers la consolation sans réparation. Il avait pour organe l'un des nôtres qui avait une teinte de quiétisme, Gela fut une de nos grosses épreuves et cela contribua aux difficultés de Rome : Notre-Seigneur nous débarrassa de lui ; le Saint Office ordonna son éloignement en 1883. Il fut un de nos Judas.

Nos Constitutions d'aujourd'hui sont, en substance, les mêmes que celles de 1877 : Nous sommes des prêtres-victimes ! Notre esprit propre c'est *spiritus amoris et immolationis* (ou *victimae*, si vous voulez.) Si je n'avais pas voulu faire, dès le principe, des Prêtres-victimes, pourquoi serais-je allé prendre mes renseignements chez la Mère Véronique et chez le Père Giraud ? Que dit Mgr Gay, dans la lettre dont je lui ai fait le canevas ? (Sa réponse n'est-elle pas) : « Que l'esprit de réparation et d'expiation sollicite des âmes amies de Notre-Seigneur ! »

Peu à peu vous verrez de plus en plus clair dans notre histoire ! Vivez bien selon votre *acte d'oblation*, et vous serez une bonne petite victime du Sacré-Cœur¹³⁶. »

À la suite de nouveaux échanges de vues sur les nuances caractéristiques de notre vocation, le Père Dehon écrit cette fois au même correspondant¹³⁷ : « Vous êtes bien dans la voie : garder la paix intérieure, se laisser immoler jour par jour, avoir de grands desseins pour la gloire de Dieu et ne pas se laisser troubler si la Providence en a d'autres, voilà notre vie ! Je vous copie une page d'un pieux auteur sur l'immolation ; elle exprime bien les diverses manières d'être victime : Il y a la manière violente où on fait beaucoup par soi-même, c'est la vocation du Père Jean, de Marseille. Il y a la manière plus douce (en apparence) où on laisse davantage faire Notre-Seigneur, c'est notre vocation :

Notre-Seigneur disait à Sœur Marie de Jésus¹³⁸ en 1854 : « Je veux que tu [740] sois une victime, continuellement offerte par *l'amour* et prête à être immolée de *la manière qu'il me plaira*, surtout par l'humilité la plus profonde, et par la plus parfaite simplicité. La réparation ne va pas sans quelque pénitence ; mais, de nos jours, la réparation que Notre-Seigneur demande *le plus*, c'est la réparation *par l'amour*, pour Le dédommager de l'indifférence et de l'ingratitude d'un si grand nombre d'âmes et même de son peuple choisi.

Pour répondre à notre vocation d'âmes réparatrices, nous devons faire dans la journée, quelques actes positifs de mortification et surtout ne pas refuser à Dieu les sacrifices qu'il demande de nous. Il y a des mortifications pour lesquelles vous devez être modéré à cause de votre santé : ce sont celles qui se rapportent à la nourriture, au sommeil, aux instruments de pénitence ; il y en a d'autres qui n'entament guère les forces physiques : celles qui se rapportent à l'imagination, aux passions, au caractère, à la mémoire, au cœur, à la volonté propre aux sens, à la langue. Nous trouvons dans la bienheureuse Marguerite-Marie, notre direction : « Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à l'ingratitude des hommes autant que tu pourras en être capable. Me veux-tu bien donner ton cœur pour faire reposer mon amour souffrant que tout le monde méprise ? »

Ces lettres vénérables, que nous avons tenu à citer in-extenso, révèlent nettement, à n'en pas douter, le grand cœur du Père Dehon et le vrai visage de notre Institut. À cette époque

¹³⁶ Lettre du Père Dehon au Révérend Père Jean Guillaume, alors supérieur de notre scolasticat de Louvain, 18 février 1913.

¹³⁷ Lettre du Père Dehon au Révérend Père Jean Guillaume, 12 février 1914.

¹³⁸ du Couvent des Oiseaux, à Paris.

d'instabilité où il s'agissait pour l'œuvre de préparer l'avenir, en vue de la gloire du Sacré-Cœur, le Père Dehon n'oublie pas cependant qu'il est père. Et c'est ainsi que, malgré les innombrables soucis d'une administration de jour en jour plus compliquée, le grand administrateur qui se révèle partout en lui, sut toujours rester pour les siens, un homme de Dieu et un homme de cœur.



[743] ÉPILOGUE

I. L'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur est vraiment de Dieu. Preuves : l'approbation de l'Église, les encouragements du ciel et ceux de la terre

La « page de grande histoire religieuse » que nous avons tenté de déchiffrer, pour la première fois, permet — semble-t-il — de saisir très nettement l'action de la Providence sur le monde d'aujourd'hui, tout en dégagant les fondements divins de l'Institut établi par le Père Dehon. À des besoins nouveaux le Cœur de Dieu répond, sans cesse, par des grâces nouvelles :

« Le monde moderne est un admirable instrument, mais désaccordé, dit le Père Sertillanges ; les sons individuels demeurent beaux et puissants, mais la musique pêche... Il y a sans doute chez nous des défauts d'organisation, des défauts de méthode ; mais derrière cela, et du fait même qu'il y a cela, il y a autre chose. *Il y a des appétits déchaînés, une fièvre absurde de vie à toute vitesse, comme de qui se persuade n'avoir qu'un court instant pour jouir. Il y a nos liens distendus par l'absence des vertus sociales : justice, amour, qui dépendent elles-mêmes de nos vertus individuelles.* En devenant bon, on devient le bien de tous ; la solidarité qui s'établit par le bon vouloir mutuel, n'est plus alors une chaîne d'anneaux creux, elle prend valeur en même temps que cohérence. Il ne sert de rien d'être lié à autrui, sans lui apporter rien de bienfaisant — peut-être en lui infligeant des tares ! — ni d'aimer le prochain comme soi-même, ainsi que le veut l'Évangile, si l'on n'a en soi rien à aimer¹³⁹... »

C'est un jugement analogue que porte de son côté, dans un domaine différent il est vrai, le D^r Alexis Carrel, lorsqu'il ausculte « L'Homme, cet inconnu ». Si nous consentons à ouvrir les yeux, dit en substance l'éminent praticien, impossible d'échapper à l'évidence : à vivre comme il vit, l'homme actuel organise systématiquement sa ruine ! Une fois de plus, l'aventure nous permet de constater combien il est vrai que l'historique se meut dans l'accidentel : en histoire, c'est l'imprévu qui se réalise.

[744] La vie à la moderne devait faire de la terre un éden..., mais la réalité n'a pas tardé à prendre sur le rêve, de terribles revanches ! De fait, notre civilisation est devenue plus inhumaine que jamais ! Dans l'ouvrage auquel nous nous référons, et où il y a beaucoup plus à prendre qu'à laisser, le D^r Carrel le montre avec toute son autorité d'homme de science :

« En somme, dit-il, les sciences de la matière ont fait d'immenses progrès, tandis que celles des êtres vivants restaient dans un état rudimentaire... L'homme devait être la mesure de tout. En fait, il est un étranger dans le monde qu'il a créé. Il n'a pas su organiser ce monde pour lui, parce qu'il ne possédait pas une connaissance positive de sa propre nature... Le milieu construit par notre intelligence et nos inventions n'est ajusté ni à notre taille, ni à notre forme. Il ne nous va pas. Nous y sommes malheureux. Nous y dégénérons moralement et mentalement... En vérité notre civilisation, comme celles qui l'ont précédée, a créé des conditions où, pour des raisons que nous ne connaissons pas exactement, la vie elle-même devient impossible. L'inquiétude et les malheurs des habitants de la Cité nouvelle viennent de leurs institutions politiques, économiques et sociales, *mais surtout de leur propre déchéance.* Ils. sont victimes du retard des sciences de la vie sur celles de la matière¹⁴⁰ !... »

Le diagnostic de la théologie et celui de la biologie sont donc concordants. Et c'est ici que l'action paternelle de Dieu se dessine, plus limpide que jamais sur notre détresse :

« Les techniques seules, nous savons ce qu'on en fait ; elles donnent force à la barbarie autant qu'aux valeurs

¹³⁹ A. D. Sertillanges, Membre de l'Institut. « Le miracle de l'Église, l'éternité dans le temps. » Spes, Paris 1933, p. 247 o. c. p. 245 et 236.

¹⁴⁰ D^r Alexis Carrel. « *L'Homme, cet inconnu.* » Plon, Paris 1935 ; in-8° de 416 p. Prix 18 fr.

humaines. De nos foules matérialisées, elles tendent à faire une masse d'*individus*, qui ne sont plus, spirituellement, des *personnes*. L'Église, au contraire, voudrait en faire des personnes sacrées, volontiers elle dirait avec Bergson : des dieux ! » avec du désordre elle fait de l'ordre, « de la beauté, avec des laideurs et avec la force retournée des passions, des énergies pures¹⁴¹. »

Oui ! par l'intermédiaire des Pasteurs, des Ordres religieux et des fidèles qui prennent leur part de l'action catholique, l'Église, soutenue par l'Esprit Saint, actualise méthodiquement à travers les siècles, selon les besoins, l'œuvre du Sauveur sur terre. Les pages qui précèdent ont montré à quel point le Père Dehon et l'Œuvre qu'il a créée, — véritable « Institut de rédemption », — Lui ont prêté, jusqu'à nos jours, leur humble [745] mais fervente collaboration, dans les domaines ascétique, pédagogique et social, à travers le monde. Et l'on sait quelles bénédictions les ont accompagnés. Aux âmes qu'il aime, le Père Dehon fut de ceux qui apportèrent le Sacré-Cœur, « salut de ceux qui espèrent en Lui, » l'union à Dieu, l'ordre, la paix du Christ. Le fait, si limité qu'il soit dans le temps et dans l'espace, ne laisse pourtant pas de revêtir une certaine portée, car sans avoir besoin de l'effort humain pour l'accomplissement de ses desseins, Dieu daigne pourtant, faire à tous l'honneur de le solliciter, comme une marque d'amour ; et c'est de concert avec les siens, que le Sacré-Cœur établit son règne sur terre ! Mais quelle erreur si nous perdions tant soit peu de vue l'avertissement du Sauveur : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! » car, dit Daniel-Rops « les prestiges matériels, qu'ils soient fondés sur les baïonnettes ou des lingots d'or, comptent moins dans le champ clos de l'histoire, que la tension spirituelle qui fait grands les peuples et hauts leurs destins¹⁴². »

Le fait que, depuis plus d'un demi-siècle, la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur, intimement unie à Dieu, découvre en elle cette « tension spirituelle » qui rayonne de façon merveilleuse, constitue déjà un indice certain que le doigt de Dieu est là. Mais il y a mieux. Une première série de preuves, de nature à montrer l'action divine sur l'Institut du Père Dehon, — et elle suffirait à elle seule — n'est autre que l'approbation authentique de l'Église. Lorsqu'il s'agit d'établir une nouvelle Congrégation, un premier devoir s'impose, c'est d'agir en parfait accord avec l'Autorité diocésaine, et par conséquent, d'en obtenir l'autorisation. Le Père Dehon reçut d'abord verbalement de Monseigneur de Soissons, le 25 juin 1877, puis par écrit, le 13 juillet de la même année, l'autorisation de fonder. Voici en la circonstance, les propres paroles de ce distingué Prélat : « Le projet de Société a toute ma sympathie ; j'y prêterai les mains dans toute la mesure où Dieu paraîtra le vouloir ; je souhaite que vous présidiez à sa réalisation. » CETTE LETTRE DU 13 JUILLET 1877 EST VÉRITABLEMENT L'ACTE DE NAISSANCE DE LA CONGRÉGATION DES OBLATS DU SACRÉ-CŒUR DE SAINT-QUENTIN.

[746] Dès cet instant, le Père Dehon et ses compagnons trouvèrent l'appui surnaturel des élus, du ciel et celui d'un grand nombre d'âmes saintes de la terre ; « *Pour une œuvre de cette importance, lisons-nous dans les « SOUVENIRS » p. 7, il arrive d'ordinaire que Dieu fasse connaître Lui-même sa volonté. Ses organes sont les Saints.* »

Les Saints du ciel, on aimait, sans doute, à les considérer, surtout à la Communauté, comme d'idéals adorateurs, mais aussi, comme des conseillers, dont l'exemple était de nature à l'entraîner à la vie d'amour et de réparation. Jusqu'à la guerre de 1914, il y eut à la chapelle de l'Institution Saint-Jean, de part et d'autre du maître-autel, deux statues : l'une de Notre-Dame de la Salette, que le Père Dehon considérait comme la Vierge de la Réparation, et l'autre de saint Jean.

¹⁴¹ A. D. Sertillanges. o. c. p. 245 et 236.

¹⁴² Daniel-Rops. « *Éléments de notre destin* » Spes, Paris, 1934. p. 248.

« C'est en effet comme réparatrice, que Marie s'est manifestée à La Salette. Elle y a demandé des œuvres réparatrices. Son costume était symbolique : les vêtements de travail et les instruments de la Passion, cela indique le travail humble et modeste, accepté en esprit de réparation, l'abnégation de la volonté, le sacrifice, l'immolation, l'abandon, le support de la croix ». (« *Directoire spirituel* » p. 57).

L'humble statue n'était-elle pas, en quelque sorte, un muet rappel de notre vocation, en nous mettant sous les yeux la Mère de Celui qui voulut bien assumer, de la tâche réparatrice, le plus amer, ne nous en laissant que la plus infime partie !.. Saint Jean, de son côté, se présente comme l'apôtre par excellence du Cœur de Jésus ; la vie de famille qu'il inaugura jadis au Calvaire avec la Très Sainte Vierge, se prolonge, en effet, non seulement, en général, dans l'Église de notre siècle, mais encore jusqu'au sein de notre Institut.

Délicieuse vie, que celle où la Très Sainte Vierge, Mère adoptive de saint Jean, jouait le rôle de gardienne de la vie et de la vertu du disciple bien-aimé, en le comblant de son amour maternel..., tandis que saint Jean entourait Marie d'une piété filiale poussée jusqu'au dévouement de tous les instants ! N'est-ce pas là précisément notre vie, que d'être « *avec Marie*, à l'exemple de saint Jean, *comme un enfant de, confiance et d'amour* » N'importe-t-il pas qu'à l'exemple de saint Jean, nous remplacions, selon l'humilité de notre condition, Jésus sur terre..., et que, devenus d'autres christes, nous [747] actualisions, nous aussi, la Rédemption ? Les moyens qui nous sont proposés pour y parvenir, sont précisément ceux dans lesquels l'Apôtre Bien-Aimé excella toute sa vie : l'amour, la prière, l'activité apostolique, le dévouement jusqu'au sacrifice, l'union à Marie, et par Elle à Jésus.

Dès les débuts de la Congrégation, sainte Marie Madeleine fut également l'une des célestes collaboratrices du Père Dehon.

« J'ai une dévotion extrême à cette chère sainte, écrit-il. Elle a tant aimé Notre-Seigneur ! Elle a égalé et peut-être surpassé les séraphins... Que cherchait-elle donc jusqu'à la fin de sa vie ? Elle cherchait son Bien-Aimé, comme au jardin du sépulcre. Elle ne pouvait plus se résoudre à vivre dans la compagnie des créatures, qui la distraient de la pensée de son Époux céleste, et elle s'enfonça dans la solitude. »

Longue serait la litanie des Saints et des Esprits bienheureux dont il faudrait évoquer le souvenir, si nous voulions citer tous ceux que depuis ses origines, la Congrégation honore spécialement comme des Amis du Sacré-Cœur, des conseillers, des intercesseurs, autant dire des collaborateurs..., il en a d'ailleurs été question d'autre part. Mais il convenait, n'est-il pas vrai, de rappeler ici les noms de Notre-Dame de la Salette, de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine, parce qu'ils contribuent singulièrement à souligner la nuance de spiritualité, sur laquelle le Père Dehon entendait mettre l'accent. Par leur intermédiaire, Dieu rappelait à nos devanciers, comme Il nous la trace à nous-mêmes, notre vocation spéciale, toute d'Amour et de Réparation.

Et les saintes âmes de la terre ne tardèrent pas à confirmer de leurs encouragements les directives de nos Amis du ciel. Nous y avons fait allusion, et les « Souvenirs » (p. 7) en donnent un aperçu.

Toutes ces voix du ciel, de la terre et surtout celles de ses directeurs de conscience, avaient contribué pour une large part à établir le Père Dehon dans un état de bonne foi absolue, au sujet de la fondation de son Œuvre..., et pourtant, il s'était trompé ! Non pas en mettant sur pied une Œuvre d'Amour et de Réparation, mais en se basant pour l'établir et la diriger, sur de simples vues, d'oraison que, dans son inexpérience de ce temps-là, dans les questions de mystique, il prenait pour la parole même de Dieu, révélée à une sainte âme.

[748] « Ce qui nous valut les réprimandes de Rome et un jugement sévère, écrit le Père Dehon. Nous appelions cela des révélations, ce qui ne devait pas se faire ! Notre-Seigneur permit notre erreur pour nous attirer le « *Consummatum est* », qui fut pour l'Institut une grande grâce analogue à celle du Calvaire pour le salut des hommes. » (Documents, 44).

Ainsi donc, en mettant sur pied une Œuvre excellente, qui cadrerait à merveille avec les demandes adressées par Notre-Seigneur à sainte Marguerite Marie, notre Fondateur et son directeur « *qui n'avait pas plus que lui l'expérience des grâces extraordinaires,* » font un mauvais départ. La Sainte Église, toujours vigilante, les tire de ce danger, par le Décret du Saint Office, daté du 28 novembre 1883. C'était la condamnation de l'erreur. La fondation première du Père Dehon est morte ce jour-là, et ce fut pour nous, de son aveu même, « une grande grâce. »

On parle parfois de la résurrection qui s'ensuivit. Pas d'équivoque ! En réalité il n'y eut pas de résurrection de l'Œuvre *première intégrale* du Père Dehon. Ce que l'Église a voulu détruire le 28 novembre 1883, est bel et bien mort, et l'Église ne veut à aucun prix le voir ressusciter. Ce qui revint à la vie, ce fut l'Œuvre d'Amour et de Réparation, mais tellement séparée de la façon la plus absolue de la fondation-première du Père Dehon, que malgré ses instances, l'Église le contraignit à donner même un nouveau nom, à ce que nous appellerons sa fondation-seconde : Les « *Oblats du Sacré-Cœur,* » fondés par le Père Dehon sont morts le 28 novembre 1883 ; la fondation-seconde, s'appellera — ainsi l'a décidé le Saint-Siège — « *Institut des Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin.* » À son acte de naissance, du 13 juillet 1877, l'Institut diocésain du Père Dehon joindra donc désormais, une fois régénéré, un acte authentique de baptême ! La sentence sévère, mais juste, du Saint-Office, restera pour l'avenir, un solennel avertissement, au sujet des dangers que présentent les incursions prématurées — fut-ce même avec la meilleure bonne foi — dans le domaine de la mystique. Et le Père Dehon d'insister, à ce sujet :

« *Je vis aussi avec plaisir l'illustre Cardinal Ledochowski, qui fut bien encourageant aussi, tout, en me mettant en garde contre le surnaturel où peut se glisser l'illusion,* » écrivait-il, en septembre 1888.

Bien qu'au moment de sa condamnation, (il n'est pas inutile [749] de le rappeler ici,) d'aucuns n'aient pas cru téméraire de dire, en parlant du Père Dehon : « *Il n'en reviendra pas !* » le Père Dehon « en est revenu »..., après avoir reconnu le bien fondé, de la mesure qui l'atteignait ; et quoique brisé intérieurement, comme le Sauveur a Gethsémani, il bénit le Seigneur de son épreuve (Cf. supra, document C. 44) pour continuer ensuite, comme Lui, son Œuvre, « *in finem !* »

Et voici le miracle de l'obéissance : le 29 mars 1884, le Saint-Siège ratifie, en qualité de Société de droit diocésain, l'existence de l'Œuvre rénovée ; le 25 février 1888, nouvelle ratification, c'est le magnifique Décret de louange accordé à la demande de trente évêques ; le 4 juillet 1906, c'est l'approbation définitive de l'Institut et l'approbation temporaire des « *Constitutions* » ; le 8 mars 1923, c'est le Bref élogieux du Souverain Pontife dont on a lu plus haut le texte, et auquel font écho les lettres les plus significatives de leurs Éminences les Cardinaux Gaspari, Van Rossum, Laurenti et de Son Excellence Monseigneur l'Évêque de Soissons ; le 5 décembre 1923, c'est l'approbation définitive des Constitutions. Voilà bien l'œuvre de Dieu, louée, encouragée et approuvée par son Église !

Peut-être nous sera-t-il permis de voir une deuxième série des manifestations divines en faveur de l'Institut, dans la réponse que fit la Providence au vœu de victime prononcé par notre Fondateur le 28 juin 1878 : Jusqu'alors, M. l'Abbé Dehon n'avait guère connu que les succès les plus brillants, dans tous les domaines... Brusquement, à partir de cette date, c'est un complet renversement de situation : Le fin mot de l'affaire est que, le Père Dehon s'est offert en victime du Sacré-Cœur !..

« Une victime du Sacré-Cœur, écrira-t-il dans ses « *Avis et Conseils* », c'est une personne unie au sacrifice de Notre-Seigneur, pour les fins ordinaires du sacrifice et spécialement pour contribuer à expier les péchés du peuple et aider à compenser par un ardent amour, l'indifférence et l'ingratitude des hommes... Pour expier le péché, il faut porter la croix, il faut accepter le fardeau quotidien que nous impose la Providence, les circonstances de la vie, les règles, les devoirs d'état. Pour compenser l'ingratitude des hommes, il faut aimer

tendrement Notre-Seigneur, il faut Le prier, Le visiter, Le recevoir, penser à ses mystères, Le remercier... Est-ce à dire que nous serons conduits providentiellement par une voie hérissée de croix ? Non, il ne faut pas que les âmes faibles et timorées s'impressionnent. Il y a des catégories et des degrés dans la vie de victi-[750]me, depuis la patience un peu forcée de Simon de Cyrène, jusqu'à l'oblation généreuse de Marie et de saint Jean, Même dans un institut de victimes ou d'Oblats, Notre-Seigneur ne conduira pas tout le monde par la même voie.. »

Quant à lui, Notre-Seigneur le prit au mot pour lui faire copieusement partager sa croix. Désormais et jusqu'à sa mort, les épreuves tomberont sur lui, à jet continu : notables accidents de santé, difficultés pécuniaires quasi inextricables, craintes trop fondées d'un kulturkampf aux environs de 1880, douloureuse suppression de sa fondation-première, etc., rien ne viendra pourtant à bout de son extraordinaire endurance.

Une troisième série de manifestations divines dans l'établissement de l'Institut, c'est l'action mystique qui s'y est manifestée : En 1878, Mère Marie de saint Ignace passe par un état de mort mystique qui, maintenant encore, semble bien à ceux qui en furent témoins, n'avoir pas été une illusion. Dès lors, cette religieuse se vit favorisée de lumières d'oraison qui durèrent quatre années. Dans leur inexpérience de la mystique, le Père Dehon et son vénéré directeur prirent ces simples lumières d'oraison pour de vraies révélations. Rome s'en inquiéta et interdit de gouverner l'Institut par des vues mystiques, sans pourtant écarter les dites « vues d'oraison » qui ont inspiré nos admirables prières et notre « *Directoire* ».

Une quatrième série de preuves de l'action divine, dans rétablissement de notre Œuvre, n'est autre que l'insistance du démon à illusionner si pleinement l'un des nôtres, que le malheureux, rendu ingouvernable par son faux mysticisme, fut éloigné de nous, par ordre du Saint-Office.

Comment ne regarderions-nous pas également comme une intervention divine, en faveur de notre Institut, la fondation des Religieuses Victimes de Villeneuve et celle des Sœurs Servantes du Sacré-Cœur de Saint-Quentin ? Que de prières et de sacrifices ces deux communautés n'ont-elles pas fait monter vers le ciel pour obtenir du ciel la fondation d'un Institut de Prêtres-Victimes ? Que d'aides précieuses ces deux communautés ne nous ont-elles pas apportées ! La première nous a donné le Père André Prévot, le Père Charcosset et plusieurs autres ; la seconde, le Révérend Père Rasset, le Révérend Père Roth et tant de profès ou de novices édifiants, qui sont morts saintement à Sittard ou à [751] Saint-Quentin ; par la suite, la même Congrégation prodigua à nos Maisons les soins les plus religieux, maints secours d'argent, d'innombrables encouragements surnaturels du plus haut prix, sans nous ménager la participation la plus généreuse à nos épreuves. Ce que furent Sœur Marie des Vallées pour saint Jean Eudes et Marie Rousseau pour M. Olier, Mère Marie de saint Ignace le fut pour le Père Dehon.

Enfin, les encouragements ininterrompus dont le Père Dehon fut l'objet de la part des Souverains Pontifes, de l'Épiscopat, et de tant de saintes âmes contemporaines, constituent à n'en pas douter, autant d'indices, convergeant vers cette conclusion : l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur est vraiment de Dieu !

II. « *Confirmatur* » : les œuvres de la Congrégation

Les œuvres de l'Institut suffiraient, elles aussi, à le montrer : S'il est déjà laborieux d'établir un foyer et de le faire prospérer, combien plus épineuse encore apparaît la tâche d'un Fondateur d'Ordre ! Or, non seulement le Père Dehon a réussi, là où plus d'un avant lui, avait échoué dès les débuts, mais encore depuis son premier établissement, l'Œuvre du Père Dehon, si visiblement voulue de Dieu, se trouve en plein état de prospérité. Tout se passe donc comme si Dieu Lui-même l'avait fondée. Sans doute, il y a l'arrêt de mort du

« *Consummatum est* ».

« À cause de mes fautes et des illusions du Père auquel j'ai trop cru, écrit le Père Dehon pendant sa retraite de février 1891, Notre-Seigneur a permis que l'Église rejetât toutes les lumières reçues ; mais Il conservait l'Œuvre comme un arbre dont la greffe a été brisée par l'ouragan et qui a besoin d'être greffé de nouveau. Cette greffe nouvelle est venue. Il faut maintenant que je soigne cette plante et que je ne l'expose plus à de nouvelles tempêtes, que je ne la laisse pas dessécher et devenir stérile... » (Documents, C. V. 82).

Cette fois la greffe a pris ! Désormais, l'Institut plein d'une vie débordante, possède une spiritualité bien assise et sûre d'elle, qui sera la source de son expansion prodigieuse : cet ascétisme nous mène — si nous l'avons bien compris, — de la foi la plus intense à l'union d'amour la plus intime avec le Sacré-Cœur, Réparateur par excellence auprès de son Père., et par Son intermédiaire, à l'union constante avec les autres Personnes [752] divines. Sûre et ferme, nourrie des grands dogmes, Trinité, Incarnation, Rédemption, Corps mystique., elle a ravi le cœur et conquis l'esprit de ceux qui, depuis soixante ans, se sont groupés autour du Père Dehon. Peu à peu, ces religieux conjugueront leurs efforts, dans l'ordre de la prière, de la réparation et de l'action pour étendre le règne du Sacré-Cœur. La persécution qui sévit, en France, au début de ce siècle, eut beau tarir leur recrutement dans la mère-patrie : le Sacré-Cœur sut encore profiter de cette circonstance pour permettre à la Congrégation de travailler au-delà des frontières, à la progression triomphale de son règne..., comme, en sens inverse, Il se servira de la grande guerre pour faire rentrer en France, Sous leur vrai visage de bons Français, les bannis de jadis. Actuellement, les voilà groupés en sept corps d'armée pacifiques ; leurs effectifs atteignent le chiffre de mille huit cents profès, répartis, d'après le nouvel *Elenchus*, qui sort actuellement de presse, en soixante-dix Maisons et en dix grandes Missions étrangères ; trois mille élèves se préparent à la relève, dans les Écoles que nous avons visitées ensemble.

L'action de l'Institut s'exerce dans les domaines les plus divers : *action ascétique et réparatrice*, par l'exercice des fonctions du saint ministère, par la prédication, les adorations, Heures Saintes, Messes et Communions réparatrices, etc., par la publication d'ouvrages qui forment déjà une bibliothèque..., et par celle de plus de 40 périodiques, en six langues, dont « *Eigen Reeks* », 6, (1934) donne la nomenclature ; *action pédagogique* dans nos écoles, qui sont, pour nous, ce qu'un Petit Séminaire est pour un diocèse ; *action missionnaire* à l'Equateur (de 1888 à 1896) ; au Brésil du Nord (de 1893 à nos jours) ; au Congo (Stanley-Falls) (de 1897 à nos jours) ; au Brésil du Sud (de 1903 à nos jours) ; en Finlande (de 1907 à 1911 et de 1921 à nos jours) ; au Canada (de 1910 à nos jours) ; au Cameroun (de 1911 à 1915 et de 1920 à nos jours) ; en Suède (de 1911 à nos jours) ; au Danemark (de 1903 à nos jours) ; au Dakota (U.S.A.) (de 1922 à nos jours) ; au Vicariat d'Aliwal (Sud-Africain) (de 1923 à nos jours) ; à Sumatra (Benkoelen) (de 1923 à nos jours) ; en Norvège (de 1923 à 1932) et dans l'Illinois depuis 1928. *Action sociale* enfin ! Certes, les possibilités ne manquent pas d'opérer les redressements que la gloire de Dieu et notre détresse appellent [753] : il y a cinquante mille chaires catholiques en France, par exemple quelle puissance pour faire entrer la vérité dans les âmes ! Il y a Jésus au tabernacle, le Fils de Dieu vit parmi nous, bon et puissant à l'infini., et nous ne Lui rendrions pas nos devoirs ! Quelle injustice sociale, source de toutes les injustices sociales dont le monde pâtit atrocement ! Si l'humanité ne se gêne pas avec Dieu vivant parmi nous, pourquoi se gênerait-elle pour des hommes ?... Il y a le prêtre enfin ! C'est un scandale abominable et le comble de l'habileté de Satan, que d'avoir fait prendre aux travailleurs manuels le prêtre pour leur ennemi... et les loups du libéralisme, du laïcisme, du socialisme, du bolchevisme, pour des agneaux. Il est temps, plus que temps., que le prêtre aille au peuple pour lui dessiller les yeux, qu'il passe en faisant le bien, non seulement aux âmes, mais aussi aux corps, ainsi que jadis le premier Christ ! La mesure préalable à toute réforme, dans cet ordre d'idées, est avant tout, de rattacher le peuple

au Christ Jésus, par les liens de la religion : la pratique de la divine charité, « *reine et maîtresse de toutes les vertus*, » — comme l'appelait Léon XIII — s'ensuivra infailliblement. Un christianisme sans la charité et ses suites..., ne saurait être appelé christianisme ! C'est de ces convictions que naquirent les œuvres sociales du Père Dehon, les campagnes de prières, de sacrifices, de prédication diocésaine, d'éducation chrétienne, en un mot toutes les offensives qu'il mena contre le matérialisme d'une civilisation aussi pleine de paganisme que d'injustice et de haine... C'est encore de ces convictions que sortit l'Œuvre par excellence du Père Dehon, son Institut religieux dont la portée sociale est suffisamment indiquée par ces deux mots-programmes, véritables idées forces : Amour et Réparation. Amour de Dieu certes, dans le ciel, dans l'Eucharistie, etc., mais aussi dans nos frères aux mains calleuses !... Réparation de la gloire de Dieu par l'action catholique, par les prières, adorations, messes, communions, etc., mais aussi par l'action sociale en vue du bien *total* de tous, et spécialement de l'ouvrier : bien de l'âme, du corps, de la famille, de la cité, de l'État..., par l'organisation de la vie, du travail et de la propriété conformément à l'Évangile..., par l'établissement d'une juste et raisonnable paix, aussi éloignée du pacifisme démoralisant, pour qui la paix à tout prix est tout, que de l'idéologie humani-[754]taire ou des orgueils de race, sous lesquels trop souvent se cachent les pires hypocrisies. Le patriotisme que prêchait le Père Dehon, basé comme sa spiritualité et sa pédagogie, sur le dogme de l'éminente dignité de la personne humaine régénérée, et sur sa vocation spirituelle, n'était agressif par principe envers aucune nation, et réservait toujours les droits de la charité et ceux de la justice. Sans le désarmement des esprits, l'Europe court à sa fin ! De sorte que par son action religieuse et sociale, l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur se présente réellement, selon le mot de G. Goyau, sous les traits d'un « Institut de Rédemption. »

III. Conclusions

De cette histoire, dont nous avons parcouru les grandes lignes, peut-être sera-t-il permis de dégager une double conclusion :

Dans ses « *Avis et Conseils à ses Religieux* », dont à chaque page nous nous sommes inspirés, le Père Dehon nous donne ce paternel avertissement :

« Il faut... en finir avec ce préjugé inspiré par le démon ou par la nature pusillanime : « Je n'ai pas la prétention de devenir un saint ! » Résolution funeste ! Expression d'une fausse humilité, derrière laquelle se dissimulent la paresse et la tiédeur. Il faut nous faire saint. C'est le devoir ! Dieu le veut ! »

L'illusion démasquée en ces termes consiste à ne tenir pour saints que les héros de vertus, officiellement inscrits au Martyrologe..., comme si la sainteté n'était point l'une des notes spécifiques de l'Église, à tous les siècles ! « Notre préjugé vient sans doute, de ce qu'on ne sépare pas assez la sainteté de certaines grâces extraordinaires, qui peuvent en être la manifestation. » Dès lors, un saint n'apparaît plus guère que sous les traits d'un héros à miracles, dont les gigantesques proportions dépassent désespérément notre modeste stature.

Rien de plus inexact que cette conception : « Il ne faut pas désirer être des saints à miracles et à révélations, nous dit encore le Père Dehon. Ce désir est des plus dangereux. Le démon lui apporte des satisfactions illusoire et (en y donnant) nous pouvons tomber dans un orgueil irrémédiable. » Contentons-nous d'ambitionner le bonheur « d'être des saints [755] cachés, des saints connus de Dieu seul et sans manifestations extraordinaires ; mais cependant des saints et de vrais saints. »

En vérité, notre place est marquée dans le gigantesque défilé des élus, auquel l'Apôtre du Cœur de Jésus assista au ciel : Les têtes de colonne de l'Assemblée céleste sont les justes de chaque tribu, qui sont marqués, comme il le dit, du sceau éternel : « *duodecim millia signati*. » Mais, par-delà cet immense cortège, voici que se dessine la multitude infinie des

justes de toute race, de toute langue., et de celle-là il désespère de faire le recensement ; « *multitudo magna quam dinumerare nemo poterat.* » Il en est donc un peu du ciel des élus, comme du ciel où circulent par myriades tant d'astres géants, auprès desquels notre terre n'est qu'un imperceptible grain de poussière., et ces astres pourtant, — vus de notre observatoire terrestre, à quelques milliers d'années-lumière — nous apparaissent comme de simples lueurs à peine perceptibles.

Si les astres géants que nous révèle le télescope, sont d'une telle insignifiance à nos yeux de terriens, c'est, encore une fois, que d'invraisemblables mais réelles distances s'étendent entre leur masse et nous. Ainsi en est-il d'un grand nombre de saints. Que faut-il pour prendre place dans leurs rangs, se demande le Père Dehon. Est-ce bien difficile ? Sa réponse catégorique est : « *Non ! Il faut seulement servir Dieu avec ardeur, selon notre vocation.* » C'est à dire, pour le religieux, observer les Commandements, les Saints Vœux, la Règle. C'est tout et c'est assez ! Les hommes terre à terre protesteront : Comment !... Et « *la voie étroite.* » et le « *beaucoup d'appelés et peu d'élus !* » etc... Toujours la même illusion ! toujours la hantise des tours de force qui étonnent la galerie ! Certes la voie est étroite qui mène au ciel, et ceux qui s'encombrent du bagage de leurs préjugés ou de leurs péchés sont incapables d'y circuler... Mais est-ce donc une petite chose que de faire grandement les petites choses ?.. C'est parce qu'ils sont *trop loin* de la fidélité aux petits devoirs quotidiens, que cette fidélité leur apparaît comme insignifiante ! Or ce bagage-là n'est pas encombrant !... Mais il revêt une telle valeur d'éternité, que Notre-Seigneur s'est astreint à nous en donner l'exemple : « *bene omnia fecit* »... et que les saints — même les saints à miracles éclatants — ont toujours commencé en marchant à Sa suite, par cet « unique nécessaire. »

[756] Il est vrai également que « *sur mille personnes que Dieu appelle à la perfection, dit le Père Godinez, dix à peine correspondent, et sur cent que Dieu appelle à la contemplation, quatre-vingt-dix-neuf manquant à l'appel*¹⁴³ »...Mais le fait tient beaucoup moins à ce que Dieu exige d'elles des actions d'éclat, (dont Il ne donne que rarement l'occasion), qu'« *au manque de maîtres spirituels,* » et surtout À LA RARETÉ DES DIRIGÉS QUI SE LAISSENT CONDUIRE... Jésus insiste, dans des circonstances que l'on ne peut oublier, après en avoir lu le récit, sur l'unique nécessaire, c'est-à-dire sur l'amour de Dieu poussé au point de donner continuellement la préséance à ses volontés sur celles du « vieil homme », mais les âmes infidèles persistent à rêver de tous les sacrifices... sauf de celui-là ! Voilà souvent pourquoi, peut-on dire, il y a peu d'élus !

Amour, et par conséquent sacrifice : toute la perfection est condensée dans ces deux mots. Aussi le saint Curé d'Ars n'hésite-t-il pas à dire, et notre Père ne se lassait pas de le redire :

« Voulez-vous savoir ce qu'est un saint ? C'est un homme qui craint Dieu, qui L'aime sincèrement et qui Le sert avec fidélité ; c'est un homme qui ne se laisse point enfler par l'orgueil ni dominer par l'amour-propre, qui est vraiment humble et petit à ses propres yeux ; qui, étant dépourvu des biens du monde, ne les désire pas ; ou qui, en les possédant, n'y attache pas son cœur et qui est ennemi de toutes les acquisitions injustes. C'est un homme qui, possédant son âme dans la patience et la justice, ne s'offense pas d'une injure qu'on lui fait. Il aime son ennemi, il ne cherche pas à se venger. Il rend tous les services qu'il peut à son prochain ; il partagé volontiers son bien avec les pauvres. Il ne cherche que Dieu seul ; méprisé les biens et les honneurs de ce monde. C'est un homme qui se soumet en tout à la volonté de Dieu, dans toutes les croix et les traverses qui lui arrivent ; qui n'accuse personne, mais qui reconnaît que la Justice divine s'appesantit sur lui à cause de ses péchés. Voilà ce que Dieu appelle l'homme de miracle, le saint, le grand saint. »

Somme toute, en ce qui concerne tel et tel saint qui, au regard humain a l'air d'un astre de deuxième, de troisième, de dixième grandeur peut-être... il y a lieu de faire la constatation de Madame de Chantal, au sujet de saint François de Sales : « Il se tient *dans le train commun* ! » Il est vrai qu'elle ajoutait finement : «*mais d'une manière si divine et si céleste, que rien,*

¹⁴³ « *Sentences et avis spirituels,* » N. 229. Édition Hoornaert, p. 372.

en sa vie, n'était plus admirable que cela même... »

[757] Le Père Dehon, lui aussi s'est tenu « *dans le train commun* » : Prêtre et religieux, il n'est que cela ! Sa vie qui pourtant eut pu être fastueuse, reste délibérément toute de fidélité à l'humble devoir quotidien. Homme d'une idée, oui ! Mais quelle idée-force ! L'idée du règne de ce Cœur Sacré, « *en qui est notre vie et notre résurrection,* » au triomphe de laquelle il se consacre corps et âme ! Son monoïdéisme, loin d'être étroit, mesquin, purement affectif ou désorganisateur se révèle, au contraire, on l'a vu, foncièrement coordinateur : sans doute, il fait prédominer une idée principale et y ramène toutes les autres..., mais sans les fausser. Si l'on a pu dire, avec raison : « C'est parce que les grands politiques ont une idée fixe et y ramènent tous leurs desseins, qu'ils peuvent accomplir de grandes choses, pourvu que cette idée soit juste, »¹⁴⁴ à combien plus forte raison sera-t-il permis d'en faire la remarque, pour terminer : si, dans un monde déshabitué de la prière et du sacrifice, le Père Dehon est parvenu à faire monter, de la terre vers le ciel, tant de prières, de sacrifices et de saints sacrifices..., si, à l'époque même où les Congrégations se voyaient traquées en France, le Père Dehon réussit à fonder un Institut animé d'un formidable dynamisme d'expansion..., s'il a donné, de son vivant, plus de mille prêtres à la Sainte Église, alors que partout les prêtres font défaut..., si son action religieuse et sociale, débordant, de par la force des choses, les frontières du pays natal, s'est étendue à quatre parties du monde..., s'il a puissamment réagi, pour sa part, contre les excès du rigorisme janséniste..., si, à l'époque même de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, et en liaison avec tant d'autres, il a contribué à établir, dans sa modeste sphère d'influence, une profonde intimité d'âme avec le Sauveur..., si enfin sa personnalité et son Œuvre ont atteint la période ascensionnelle de la parabole..., c'est au Cœur de Jésus et à ses amis, nos admirables Bienfaiteurs, Bienfaiteurs de Dieu même, que nous le devons !.. Mais en définitive à ce Cœur divin, la noble passion de sa vie entière..., qui lui prêta un peu de son ingénieuse puissance..., et dont il reste par amour de retour, l'un des apôtres les plus ardents, les plus bénis et les plus clairvoyants du XIX^e siècle.

144 Tanquerey : « *Précis de théologie ascétique et mystique,* » IV^e Éd. p. 956.

[759] BIBLIOGRAPHIE

- Aigle de Saint-Jean (L') : « Bulletin semestriel des Anciens Élèves de l'Institution Saint-Jean » Juillet-décembre 1927.
- Ami du Clergé, 1895 (S. le Manuel social).
- Anizan (O. M. I.) : « Précis de vérités premières sur le rayonnement du Sacré-Cœur sur la pensée humaine ». Lethielleux.
- Annales du Cercle archéologique de Mons. Tome XX.
- Annales de l'Abbaye de Lobbes (1100).
- Annales des Franciscaines Miss, de Marie. 48^e Année. Vanves (Seine). Avril 1934.
- Archives de la Commune de Dorengt (Aisne).
- Archives de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur. — Rome.
- Archives de l'État. Mons. Chapitre Sainte Waudru. Quévy 41-56.
- Armorial de Picardie. Généralité de Soissons d'après les Procès-verbaux officiels (1696-1711) publié par Borel d'Hauterive. Bibliothèque de Laon ; Reg. I 279, II 365.
- Auffray « La France littéraire ». VII p. 33.
- « Avec le Christ Jésus sur le chemin de l'Amour divin. » Marie Véronique du Cœur de Jésus. Fondatrice des Religieuses Victimes du Sacré-Cœur (1857-1883) Beauchesne 1929.
- Bainvel « La dévotion au Sacré-Cœur. » Doctrine. Histoire. 12^e Mille. G. Beauchesne. 1931.
- Baudrillart (Son Excellence Monseigneur) « Conférences de Notre-Dame de Paris » n° 5.
- Benoît XV (Sa Sainteté le Pape) lettres aux Pères du Sacré-Cœur, de la Maison de Bologne.
- Bertrand (Révérend Père Georges) « Vers le cloître et la sainteté. Le Père André Prévot. » Sainteté saint Augustin, Desclée de Brouwer & Cie. 1920.
- Bertrand (Révérend Père Pierre) Communication relative à nos débuts à Lille, (rapport manuscrit).
- du Boisrouvray (Dom Bernard) Abbé-Coadjuteur de Saint-Michel de Farnborough « Monseigneur Gay, Évêque d'Anthédon, 1815-1892. Sa vie, ses œuvres. » Marne, 1927.
- Boucher (Monseigneur) « Petit Atlas des Missions catholiques. » Hatier.
- Bourdenne (Basile) : « La vie et l'œuvre du Vénérable Michel Garricoïts ». 3^e Éd. réf. 1918. Beauchesne, Paris.
- [760] - Brémond (Henri) : « Histoire du sentiment religieux en France. » III. La conquête mystique. L'École française. (Bloud et Gay. 1923) pp. 629, 664.
- Bulletin Annuel de l'Association Amicale des Anciens Élèves de l'Institution Saint-Jean. 24^e Année.

8 septembre 1907, p. 71, ssqq.

- Bulletin paroissial d'Amnéville. Février 1934. Mémoire sur l'activité du Cercle Saint-Joseph. 25^e Anniversaire de sa fondation, 1909-1934.

- Carrel (D^r Alexis) : « L'homme, cet inconnu. » Plon. Paris, 1935.

- Ceresoli (P. Paolo Lorenzo) « Fratel Giuseppe Berbenni, Novizio dei Sacerdoti del S.-C. » Casa editrice S. Lega eucaristica ; 1935.

Chapitre Général de la Sainteté du Sacré-Cœur de Jésus. Un cahier procès-verbaux (relié cuir rouge. Séances 11 Sept. 1886 — 17, 19 janvier 1926).

- Chardon « La Croix de Jésus ».

- Cheltiennè (Père) Rapport sur Son Excellence Mgr Bouque.

- Chesterton « Nouvelle Jérusalem ».

- Combes (Éminence) Ministre de l'Intérieur et des Cultes. Lettre à M. Dehon. (1 avril 1903).

- Commentaire pratique de l'Encyclique Rerum Novarum sur la condition des ouvriers. Éditions Spes. 1927.

- Congregazione del Sacro Cuore Gesù nel cinquantenario di sua fondatione. (La) Bergamo. Tipographia del' orfanotrofio. (1928).

- Conservateur de l'Aisne (Le). Article du D^r Cordier.

- Croix (La). 7 Octobre 1932. Enquête : de H. Reverdy sur les déficiences de l'éducation actuelle + 24 mai 1935. « Thèse de M. l'Abbé Prélôt. » Compte-rendu analytique.

Decretum laudis et animadversiones atque sanatio in radice. (Décret n° 7676/13)

- Dehaene (Chanoine). Lettre de direction à M. Dehon.

- Dehon (Très Révérend Père).

1) Sources imprimées

- « Année avec le Sacré-Cœur (L') Méditations pour tous les jours de l'année, selon l'esprit du Sacré-Cœur. » 2 volumes. Établissement Casterman, S. A. Tournai. Paris 1909.

- « Avis et conseils à ses religieux ». Domois. 1929.

- « Catéchisme social » Paris. 1898.

« Cœur sacerdotal de Jésus » (Le) 33 méditations destinées spécialement aux prêtres et aux clercs. H. et L. Casterman, Tournai, 1907.

- « Couronnes d'amour au Sacré-Cœur. » Trois mois de méditations sur la vie d'amour envers le Sacré-Cœur de Jésus en union avec ses mystères. H. et L. Casterman ; Tournai 1905. (3 volumes)

[761] - « Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, don de notre temps et grâce spéciale de la France. » (La)

Discours prononcé à la basilique de Saint-Quentin, le 12 juin 1885. Paris 1887.

- « Directions Pontificales politiques et sociales. » 1887.

- Directoire spirituel à l'usage des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. Tournai-Paris-Leipzig. 1905.

- Directoire spirituel à l'usage des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. Tournai. 1908.

- Directoire spirituel à l'usage des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus. *Nouvelle édition revue et augmentée. Louvain.* 1919.

- « Education et l'enseignement selon l'idéal chrétien. » (L') Discours de distribution de prix. 1877-1886. Paris 1887.

- « Manuel social chrétien » (Le) rédigé par la Commission d'études Sociales du diocèse de Soissons, sous la présidence de M. le Chanoine Dehon. Paris 1894. — Deux éditions. — Bonne Presse.

- « Mois du Sacré-Cœur sur les litanies du Sacré-Cœur. » Paris. Haton.

- « Mon Testament spirituel » 1925.

- « Plan de la Franc-Maçonnerie en Italie et en France, d'après de nombreux témoignages, ou la clef de l'histoire depuis 40 ans. » (Le) 4^e Édition. Paris 1908. Lethielleux.

- « Rénovation sociale chrétienne » (La) Conférences données à Rome, 1897-1900. Paris 1900.

- « Retraite du Sacré-Cœur » (La) Tournai 1896.

- « Richesse, médiocrité ou pauvreté » (Commentaire des actes du Congrès de Nîmes. 1889).

- « Souvenirs » (1843-1877) 1912. Rome.

- « Usure au temps présent. » (L') Bonne Presse. Paris.

- « Vie d'amour envers le Sacré-Cœur, de Jésus. » (De la) 33 méditations pouvant servir pour le mois du Sacré-Cœur. H. et L. Casterman. Tournai. 1901.

« Vie édifiante du Révérend Père Alphonse Marie Rasset (1843-1905), d'après ses lettres et ses notes » Sté St Augustin, Desclée de Brouwer, Bruges. 1920.

2) Sources manuscrites

- « À mes missionnaires » en partance pour le Brésil, pour le Canada, pour la Suède. (trois petits cahiers bleus).

- « Chapitre Général de la Société du Sacré-Cœur de Jésus » (Un cahier de procès-verbaux (relié cuir rouge) séances du 11 septembre 1886 à celles du Chapitre tenu à Rome du 19 au 27 janvier 1926).

- Complément de défense adressé au Président Vitry (Tribunal de Saint-Quentin).

[762] - Conférences à des Séminaristes. (Canevas) a Grandeur Mgr Odon Thibaudier.

- « Constitutions de la Société des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus établie à Saint-Quentin, diocèse de Soissons. » (sans date) (Un cahier toile rougeâtre).

- « Constitutions » (Exemplaire authentique dactylographié et revêtu du sceau de Son Eminence le Cardinal Laurenti. (grand cahier rouge)
- Correspondance avec le Révérend Père Giraud.
- Correspondance avec Mère Marie Véronique.
- Correspondance avec Nosseigneurs les Évêques de Soissons.
- Deux lettres à M. l'Abbé Parmentier, depuis doyen du Chapitre de la cathédrale de Soissons. (14 mars 1877 et 16 mars 1924).
- « Documents envoyés au Saint-Siège » (1882-1891-1897) (un cahier gris).
- « Lettres relatives à l'Œuvre. » (un cahier gris).
- Lettre à M. Combes. (8 septembre 1901).
- « Ma grande retraite de trente jours. » (un cahier).
- « Nos prières des premières années, » avec cette remarque du Père Dehon : « Elles ont de grandes beautés et demanderaient seulement quelques légères retouches. » (97 pages).
- « Notes quotidiennes, » en 45 cahiers toile grise, de 1867 à 1925.
- « Notes sur l'histoire de ma vie, » en 15 cahiers noirs.
- « Procès-verbaux de l'Oratoire diocésain de Soissons. » (un cahier toile verte).
- Règles et Constitutions de la Congrégation des Prêtres du Cœur de Jésus. III^e Edition, 1891 (cahier relié cuir rouge).
- Delloue (Chan.) Discours du Cinquenaire de l'Institution Saint-Jean. (Cf. L'Aigle de Saint-Jean, juillet-décembre 1927).
- de Raadt « Sceaux armoriés des Pays-Bas. »
- Devrainne (Très Révérend Père) Rapport sur le séjour du Très Bon Père à Saint-Quentin pendant la guerre. Rapport concernant la fondation de Domois.
- D'Halluin (Abbé E.) Professeur au Petit Séminaire. « Gerbe d'Or ». Prêtres, Religieux, Missionnaires du Petit Séminaire d'Hazebrouck. 1930.
- Dictionnaire des Connaissances religieuses. (Documentation générale).
- Dimanche (Le). Semaine Religieuse d'Amiens.
- Dours (Sa Grandeur Monseigneur Évêque de Soissons). Circulaire du 14 décembre 1874.
- Ducamp (P.) « La Congrégation des Prêtres du Cœur de Jésus dans le passé et dans le présent. » - Origines. But et moyens. Extension et Œuvres, (sans nom d'auteur), Bruxelles. Collruyt, 1920.
- Duvivier « Le Hainaut Ancien. »

- Écho du Scolasticat Notre-Dame du Congo. 1934. « Mission des Falls » (Congo belge) admirable article documentaire du Révérend Père Lambert, scj. Un article sur notre fondation du Viale Mazzini, (Rome).
- Eigen Reeks I. Lijnenschets van de ontwikkeling der Congregatie, Asten 1932. « Eigen Reeks 6 », 1934.
- Elenchus Congregationis Sacerdotum a Corde Jesu. 1933.
- Encouragements du Cœur de Jésus. (Réparation pour les âmes consacrées. — Prière universelle.) - Manuscrit utilisé par le P. André.
- Esprit de l'Institut des Victimes du Sacré-Cœur de Jésus. Polycopie de 89 pages.
- Eudes (saint Jean) « Le Cœur admirable de la Mère de Dieu » livre XII, chapitre VII, IX, X, (au sujet des couronnes d'amour.) C'est la partie principale de son œuvre.
- Eudes (saint Jean) « La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes ».
- Faret « L'art de plaire à la Cour » (1640).
- Fava (Sa Grandeur Mgr) Évêque de Grenoble « Correspondance avec le Père Dehon. »
- Ferrata (Son Eminence le Cardinal.) « Mémoires. » (Documentation générale).
- François d'Assise (Saint), publié par les soins du Très Révérend Père Arsène de Chatel, du Très Révérend Père Antoine de Porrentruy, de l'Abbé Brin (P. S. S.) etc. Plon-Nourrit, Paris 1885. (Ouvrage cité sous ce titre : La grande vie de saint François).
- François de Sales (St.) « Introduction à la Vie dévote » II^e P. chapitre XVIII.
- Freyd (R. P.) Lettres de direction à Léon Dehon.
- Gaduel « Vie de Holzhauser » Cf. « La vie commune dans le Clergé diocésain. » Publiroc, Marseille.
- Gaillard (Aumônerie du Val-des-Bois) « Les précurseurs des Sem. Sociales en France » dans « Le Petit Clerc »
- Gemelli (P. Agostino) Franciscain « Le Message de saint François d'Assise au monde moderne » Traduction Mazoyer. P. Lethielleux. Paris 1935,
- Gengler. Notes sur l'École de Clairefontaine.
- Giraud (Le Père S. M.) Missionnaire de la Salette :
 - « Union à Notre-Seigneur dans la vie de victime. »
 - « De l'esprit et de la vie de victime dans l'état religieux. »
 - « Immolation et charité dans le gouvernement des âmes. »VIII^e Edition. Beauchesne. Paris.
- Godinez « Sentences et avis spirituels. » n° 229, Ed. Hoornaert, p. 372.
- Goyau (G.) Article du « Patriote » (de Bruxelles) 14 avril 1912.
- Grison (Son Excellence Monseigneur.) « Souvenirs de l'Equateur. » Rome, 1931.

- Guides Bleus (Les) Paris. Hachette.
- Guillaume (Révérend Père Jean, scj) notices biographiques sur les Révérends Pères Prévot et Charcosset. (« Règne du Sacré-Cœur » 1912 et 1913.)
- Guise (Jacques de) « Annales du Hainaut. »
- Guitton (Georges) « La vie ardente et féconde de Léon Harmel. » A. P. Éd. Spes.
- Hamon, A. (S. J.) « Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur ». T. III.
- Haas (Révérend Père) Rapport sur la fondation de la paroisse d'Amnéville.
- Hello (Ernest) « Rusbrock l'Admirable. » (Œuvres choisies. Librairie académique. Perrin & Cie, Paris.
- Hénriot (Révérend Père) Prieur des Dominicains de Paris : « Discours d'ouverture du Congrès de Saint-Quentin (23-25 Novembre 1876.) sur le laïcat. » (Notes du Père Dehon).
- Hogan (P. S. S.) « Les études et le clergé. » Traduction Boudinhon. III^e Edition, Lethielleux, chapitre 1.
- Jourdan de la Passardière (Sa Grandeur Mgr) Évêque de Roséa « Correspondance avec le Père Dehon ».
- Kanters (Révérend Père Charles) « Le Très Révérend Père Dehon, Fondateur de la Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur. » - Esquisse biographique. II^e Édition, Brugelette, 1932.
- « Kusters. Interview sur notre fondation de Bergen-op-Zoom.
- Lavedan « La famille française. »
- Lemaire (Abbé P.) D^r-ès-lettres. « M. le Chanoine Jules Didiot, Doyen de la Faculté de Théologie de Lille » Lefebvre D., Lille.
- Lemire (Abbé) « L'Abbé Dehaene et la Flandre. » Lille, Deman, 1891.
- « Léon XIII (Sa Sainteté le Pape) Encyclique « Immortale Dei » du 1^{er} novembre 1885, sur la constitution chrétienne des États. (Documentation générale).
- Léon XIII (Sa Sainteté le Pape) Encyclique « Rerum Novarum ». 15 mai 1891. (Documentation générale).
- Libermann (Vénéré Père) « Lettres spirituelles » « Commentaire sur l'Évêque de Saint-Jean. »
- Maréchal (M^e) Défense du Très Bon Père devant le tribunal de Saint-Quentin. Notes.
- Marie Joseph de l'Intérieur de Jésus (Mère) « Marié Favre (1841-1915) Deuxième Supérieure Générale des Victimes du Sacré-Cœur, fondées au diocèse de Grenoble. » p. 429 ssqq. Librairie saint-Paul, 1924.
- Memorie biografiehe di San Giov. Bosco, Anno 1883 ; Edizione extra commerciale. Capo V dal Volume XVI. A Parigi, Udienze in casa de Senilhac.
Mézzb Secolo d'apostolat© della Congr, der Sacerdoti del Sacro Cuore di Gesù. Roma 1930.
Traduction du Révérend Père Bourg, le présent ouvrage.

- Morice (Chanoine) « Les caractères de la piété contemporaine ».
- Mourret (Ferd.) « Histoire Générale de l'Église ». L'ancien régime. Paris 1912. p. 83-84 (sur Holzhauser).
- [765] - Notes sur la vie de Très Révérend Mère Marie du Cœur de Jésus, Supérieure Générale et fondatrice des Servantes du Cœur de Jésus. (Société Saint-Augustin, Desclée-de Brouwer. Imprimatur, 1928.)
- Osservatore romano. 13 juillet 1895.
- Pacelli (Son Éminence le Cardinal) Discours de Lourdes, avril 1935.
- Papin (Chanoine A.) « Monseigneur Lecomte, apôtre de la bonté. » (dans « L'Avenir, de Picardie. » Septembre-octobre 1934).
- Perroy « Messenger du Sacré-Cœur de Jésus. » juin 1918.
- Petit Clerc (Le). Bulletin trimestriel de l'Institut Missionnaire Saint-Clément, Viry-Châtillon (Seine & Oise) (novembre-décembre 1932.)
- Petit de Julleville (Son Excellence Monseigneur) évêque de Dijon « Cours de Saint-Sulpice sur la Foi, l'Incarnation, la Rédemption. (Documentation générale).
- Philippe (Très Révérend Père) « Historique du X^e Chapitre Général, 22-29 août 1932. » (Documentation générale).
- Philippe (Très Révérend Père) Lettres circulaires de son Généralat.
- Philippe (Très Révérend Père) Interview sur notre établissement au Canada.
- Pie IX (Sa Sainteté le Pape) Bulle d'indiction du Concile du Vatican. Constitutions « Multiplices inter ».
- Pie XI (Sa Sainteté le Pape) Discours d'inauguration de l'Exposition Vaticane Lettre à Son Excellence Mgr Grison (jubilé).
- Pie XI (Sa Sainteté le Pape) Encyclique « Miserentissimus Redemptor, » sur la réparation. (8 mai 1928.) Documentation générale.
- Pie XI (Sa Sainteté le Pape) Encyclique sur l'Education chrétienne de la jeunesse (31 Décembre 1929).
- Plus (Révérend Père Raoul, S. J.) « La Réparation » Histoire, Doctrine, Pratique Éditions de l'Apostolat de la Prière.
- Plus (Raoul) S. J. « L'idée réparatrice. » 1929.
- Pluzanski (E.) Professeur de Philosophie au Lycée de Saint-Quentin. « Œuvre de Saint-Joseph. Compte rendu, janvier 1875. Saint-Quentin, Impr. J. Moureau. 1875.
- Prévot (Père André) et Delvigne (P.) « Manuel d'amour et de réparation. »
- Prévot (Révérend Père André) « Vie de Mère Marie Véronique. »

- Prins. « La démocratie et le régime parlementaire. »
- Quelques Prêtres du Sacré-Cœur, morts au champ d'honneur. Louvain, Ceuterick, éditeur, p. 5 ssqq.
- Rabot (Révérend Père) Rapport sur la fondation du Couvent d'Amnéville.
- Raffit (M. l'Abbé et M. le Chanoine Nicolas.) « Benoît XV et le Père Jules du Sacré-Cœur. » p. 4 ssqq. Notes recueillies par M. l'Abbé Raffit, élève du Collège Romain et M. le Chanoine Nicolas, curé de Clermont l'Hérault. Albi, 1917.
- [766] - Réforme sociale (La), compte-rendu bibliographique, 1^{er} janvier 1895
- Règne du Cœur de Jésus (Le), ou doctrine complète de la Bienheureuse Marguerite Marie, par un Prêtre Oblat de M. I. - T. II (Montmartre).
- Règne du Sacré-Cœur (Le), juin 1933. Louvain, (article sur Burnot).
- Règne du Sacré-Cœur dans les âmes et dans les sociétés (Le). Volumes de 1889 à 1903.
- Règne du Sacré-Cœur en Belgique et au Congo (Le). (1913) p. 33, ssqq.
- Rimbault « Histoire politique des Congrégations religieuses françaises » 1790-1914. pp. 71, 73.
- Rivista illustrata della Esposizione Missionaria Vaticana. Anno I.1925. p. 408, ssqq.
- Rome (Bonne Presse). 8 juillet-août 1934.
- Sauvé (Abbé Chanoine) dans « Vie de Mère Véronique du Cœur de Jésus » par le Père André Prévot : Préface.
- Semaine Religieuse du diocèse de Lille. XII^e Année, n° 29, 21 juillet 1929, p. 372.
- Sertillanges (A. D.) de l'Académie des Sciences morales et politiques. « Notre Vie », II, p. 204. « Le miracle de l'Église. L'éternité dans le temps. » Spes, Paris, 1933.
- Taine « Philosophie de l'art. » T. II, p. 149.
- Thesaurus precum ad usum Congr. Presb. a S. C. Jesu. (Domois 1931.) Documentation générale.
- Thibaudier (Sa Grandeur Mgr) Évêque de Soissons. Correspondance avec le Chanoine Dehon.
- Thomas d'Aquin (saint) III^e 9, 48 art. 1, ad. 1.
- Vailhé (Le Révérend Père Siméon A. A.) « Un grand religieux, un beau caractère. Vie du Révérend Père Père Eminence d'Alzon, Vicaire général de Nîmes, Fondation des Augustins de l'Assomption (1810-1880) » 2 vol. Paris, Bonne Presse.
- Vallery-Radot (M^r. Robert.) Conférences de la Revue des Jeunes du 28 janvier 1919.
- Van Even « Histoire de Louvain. »
- Vessiot « De l'éducation à l'école. »
- Vignot (Abbé P.) « L'Abbé H. Maréchal, Archiprêtre de Laon, 1860-1920. » Gabalda 1922.

- Voie d'amour. III^e Section. Chapitre VIII, pp. 6, 7, 8.
- Waser « Géographie de la Suisse » (1899.)
- Winkeler (Révérend Père, scj) Rapports relatifs aux Œuvres de la Province de Hollande, dans la métropole et à Sumatra.
- Wury (A.) « Das Kloster von Dauendorf » Dauendorf 1923.